



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



3 3433 08159386 9

LENOX LIBRARY



Astoin Collection.
Presented in 1884.

DIODORE DE SICILE.

**PARIS. — IMPRIMERIE DE GUSTAVE GRATIOT,
11, rue de la Monnaie.**

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE PRÉFACE, DES NOTES ET UN INDEX

PAR M. FERD. HOEFER.

TOME TROISIÈME.

NEW YORK
PUBL.
LIBR.

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE,

4 ET 6, RUE VOLTAIRE

1851

212



LEWIS & CLARK
NEW YORK

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE.

LIVRE QUINZIÈME.

SOMMAIRE.

Les Perses font la guerre à Évagoras en Cypre. — Les Lacédémoniens, contrairement aux traités conclus, font sortir les Mantinéens de leur patrie. — Poésies de Denys le tyran. — Arrestation de Téribaze, et son élargissement. — Mort de Gao, et mise en jugement d'Oronte. — Amyntas et les Lacédémoniens font la guerre aux Athéniens. — Les Lacédémoniens s'emparent de la Cadmée. — Les Lacédémoniens asservissent, contrairement aux traités, les villes grecques. — Colonisation de l'île de Pharos dans la mer Adriatique. — Expédition de Denys dans la Tyrrhénie; pillage d'un temple. — Expédition de Denys contre les Carthaginois; victoire et défaite. — Les Thébains reconquièrent la Cadmée. — Les Carthaginois sont décimés par une maladie pestilentielle. — Guerre béotique; histoire de cette guerre. — Expédition des Triballes contre Abdère. — Expédition des Perses contre l'Égypte. — Les Thébains, victorieux des Lacédémoniens dans la célèbre bataille de Leuctres, aspirent à l'empire des Grecs. — Exploits des Thébains pendant leur invasion dans le Péloponnèse. — Conduite d'Iphicrate; ses inventions stratégiques. — Expédition des Lacédémoniens contre Corcyre. — Tremblement de terre et inondation arrivés dans le Péloponnèse; flambeau ardent apparu au ciel. — Massacre, appelé scytalisme, arrivé chez les Argiens. — Jason, tyran de Phères, et ses successeurs. — Rétablissement de Messine par les Thébains. — Expédition des Béotiens dans la Thessalie.

I. Accoutumés dans tout le cours de cet ouvrage à nous servir de l'autorité de l'histoire pour donner aux hommes vertueux des éloges mérités et infliger aux méchants un juste blâme, nous espérons ainsi diriger les âmes bien nées vers de belles entre-

prises par la perspective d'une gloire immortelle, et par la crainte de reproches mérités détourner du sentier du vice ceux qui ont de mauvais penchants. Parvenus actuellement à l'époque où les Lacédémoniens vaincus, contre toute attente, à Leuctres, éprouvèrent de grands malheurs, et vaincus une seconde fois à Mantinée, perdirent l'empire de la Grèce, nous pensons devoir suivre nos principes en condamnant les Lacédémoniens devant le tribunal de l'histoire. Qui, en effet, ne voudrait pas blâmer les Lacédémoniens? Après avoir hérité de leurs ancêtres l'empire le mieux assis, et qui, grâce à la vertu de leurs pères, s'était conservé pendant plus de cinq siècles, ils l'ont perdu, cet empire, par leur propre faute. Les anciens Spartiates avaient acquis cette immense gloire par des guerres périlleuses et sanglantes et en se conduisant humainement à l'égard des vaincus. Mais leurs descendants, durs et hautains avec leurs alliés, et suscitant aux Grecs des guerres injustes et violentes, ont par leur politique inconsidérée causé la perte de leur suprématie. Car, au premier revers, leurs alliés saisirent le moment de se venger de leurs oppresseurs, et bientôt ces hommes, dont les pères passaient pour invincibles, tombèrent dans le mépris qui s'attache à tous ceux qui dégénèrent de la vertu des ancêtres. C'est ainsi que les Thébains, soumis pendant plusieurs générations à des vainqueurs puissants, renversèrent inopinément l'autorité des Lacédémoniens et devinrent eux-mêmes les maîtres de la Grèce. Les Lacédémoniens déchus de leur puissance, ne purent jamais recouvrer leur ancienne splendeur. Mais ces réflexions suffisent pour faire ressortir les fautes des Lacédémoniens.

Nous allons maintenant reprendre le fil de notre histoire d'après l'ordre chronologique. Le livre précédent, le XIV^e de tout l'ouvrage, se termine à l'asservissement des Rhégiens par Denys et à la prise de Rome par les Gaulois, événements qui ont précédé l'année dans laquelle les Perses descendirent en Cypre pour faire la guerre au roi Évagoras. Nous commencerons ce livre par le récit de cette guerre et nous le finirons à l'année antérieure à l'avènement de Philippe, fils d'Amyntas, au trône de Macédoine.

II. Mystichidès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Marcus Furius, Caius et Émilius¹. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, marcha contre Évagoras, roi de Cypre. Occupé depuis longtemps à des préparatifs de guerre, il mit sur pied des troupes considérables de mer et de terre. Son armée de terre se composait de trois cent mille hommes, y compris la cavalerie; il équipa plus de trois cents trirèmes, et confia le commandement de l'armée de terre à Oronte, son gendre, et celui de la flotte à Téribaze², homme d'une grande considération parmi les Perses. Ces deux chefs, ayant rassemblé leurs forces à Phocée et à Cymes, s'avancèrent vers la Cilicie, et de là ils vinrent aborder en Cypre où ils prirent aussitôt des mesures pour conduire la guerre activement. Cependant Évagoras conclut un traité d'alliance avec Acoris, roi d'Égypte, ennemi des Perses, et en obtint des troupes considérables. Il reçut en même temps d'Hécatomnus, souverain de la Carie avec lequel il entretenait des intelligences secrètes, une somme d'argent destinée à la solde des soldats étrangers. Enfin plusieurs autres ennemis déclarés ou secrets des Perses, prirent part à cette guerre. Évagoras était maître de la plupart des villes de Cypre, et dans la Phénicie il possédait Tyr et quelques autres cités. Il avait une flotte de quatre-vingt-dix trirèmes dont vingt fournies par les Tyriens, et soixante-dix par les Cypriens. Son armée de terre se composait de six mille hommes et d'un plus grand nombre de troupes alliées. De plus, bien pourvu d'argent, il avait pris à sa solde beaucoup de mercenaires. Enfin, le roi des Barbares [Arabes] et quelques autres [souverains], mécontents du roi des Perses, lui envoyèrent aussi de nombreuses troupes.

III. Comptant sur toutes ces forces, Évagoras entreprit la guerre hardiment. Il se servit d'abord d'un grand nombre de bâtiments corsaires pour attaquer les navires qui apportaient les vivres à l'ennemi; il fit couler les uns, dispersa les autres et s'empara de quelques-uns. Il arriva donc que les marchands n'osè-

¹ Troisième année de la xcvi^e olympiade; année 386 avant J.-C.

² On peut écrire Téribaze ou Tiribaze, suivant la prononciation qu'on adopte pour Τηρίβαζος.

rent plus apporter des grains dans l'île de Cypre où des troupes si considérables se trouvaient rassemblées. Aussi la disette se fit-elle bientôt sentir dans le camp des Perses. Cette disette causa une révolte ; les soldats mercenaires des Perses tombèrent sur leurs chefs, en tuèrent quelques-uns et répandirent le trouble et le désordre dans le camp ; ce ne fut qu'avec peine que les généraux des Perses et le commandant de la flotte, nommé Gao, parvinrent à apaiser la rébellion. Ces chefs partirent avec toute la flotte et rapportèrent de la Cilicie une masse de vivres, ce qui ramena l'abondance et la tranquillité dans le camp. Quant à Évagoras, Acoris lui avait envoyé d'Égypte du blé, de l'argent et d'autres fournitures. Comme il se voyait, sous le rapport des forces navales, de beaucoup inférieur à l'ennemi, il équipa soixante autres navires et en demanda cinquante à Acoris, qui les lui envoya de l'Égypte ; il réunit ainsi un total de deux cents trirèmes. Il les orna d'un attirail guerrier, les exerça continuellement aux manœuvres et se disposa à un combat naval. Averti que la flotte royale se portait sur Citium, il vint à l'improviste l'attaquer avec une escadre serrée et eut de beaucoup l'avantage sur les Perses. Tombant avec des forces rangées en bataille, sur un ennemi en désordre et pris au dépourvu, il se fraya d'emblée le chemin de la victoire. Il détruisit quelques navires ennemis et en prit plusieurs autres. Cependant Gao, commandant de la flotte des Perses, ainsi que les autres chefs, tinrent ferme ; il s'engagea un combat acharné dans lequel Évagoras, d'abord victorieux, fut, après une courageuse défense, écrasé par Gao et obligé de fuir après avoir perdu un grand nombre de trirèmes.

- IV. Les Perses sortis vainqueurs de ce combat naval réunirent leurs troupes de terre et de mer dans la ville de Citium. De là, ils allèrent mettre le siège devant Salamine, bloquant cette ville par terre et par mer. Après ce combat, Téribaze passa en Cilicie d'où il se rendit auprès du roi auquel il annonça la nouvelle de la victoire et reçut deux mille talents¹ pour la continuation de la guerre. Évagoras, qui avant le combat naval avait

¹ Onze millions de francs.

remporté un avantage sur terre avec un corps d'armée, présuma d'abord beaucoup de ses forces; mais défait dans le combat naval et assiégé dans la ville où il s'était renfermé, il perdit courage. Cependant il jugea à propos de continuer la guerre; il laissa à son fils Pythagoras le commandement de toutes ses armées réunies en Cypre, et, prenant avec lui dix trirèmes, il parvint à la faveur de la nuit, à s'échapper clandestinement de Salamine. Il aborda en Égypte, et dans une entrevue qu'il eut avec le roi, il l'engagea à pousser vigoureusement une guerre qui devait lui être commune contre les Perses.

V. Pendant que ces événements se passaient, les Lacédémoniens résolurent de marcher sur Mantinée, sans tenir compte des traités conclus. Voici le motif de cette expédition. La Grèce entière était en paix depuis le traité d'Antalcidas, d'après lequel toutes les villes avaient expulsé les garnisons étrangères et recouvré leur indépendance. Mais les Lacédémoniens aimant la guerre par nature et par goût, supportèrent la paix comme un lourd fardeau; car, avides d'étendre leur domination en Grèce, ils avaient en vue de nouveaux projets. Ils fomentèrent donc des troubles dans les villes et excitèrent des émeutes par le moyen de leurs partisans dévoués. Quelques villes leur offraient des prétextes pour troubler l'ordre. En effet, rendues à l'indépendance, elles demandèrent un compte rigoureux à ceux qui avaient exercé l'autorité suprême pendant la domination des Lacédémoniens. Comme quelques-uns de ces chefs dont le souvenir était odieux au peuple, furent accablés d'amers reproches et plusieurs d'entre eux condamnés au bannissement, les Lacédémoniens prirent la défense de la faction opposée. Ils reçurent chez eux ces bannis et les firent rentrer dans leur patrie par la force des armes. Ils se rendirent ainsi maîtres d'abord des villes trop faibles pour se défendre; attaquant ensuite des villes plus considérables, ils les subjuguèrent, et ne restèrent pas deux ans à observer les conditions de la paix. La ville de Mantinée, voisine de Sparte, renfermant une population vigoureuse, leur semblait prendre un trop grand accroissement dans la paix: ils se hâtèrent d'en abais-

ser l'orgueil. Ils envoyèrent donc d'abord des députés à Mantinée, chargés d'ordonner aux habitants la destruction de leurs murs et de rentrer dans les cinq anciens bourgs qui composaient jadis Mantinée. Comme cet ordre ne fut point exécuté, ils mirent en campagne une armée et vinrent assiéger la ville. De leur côté, les Mantinéens envoyèrent des députés aux Athéniens pour leur demander du secours; mais ceux-ci ne voulurent pas violer les conditions de la paix. Les Mantinéens soutinrent donc le siège avec leurs propres forces, et se défendirent vigoureusement contre les ennemis. Telle fut l'origine des nouvelles guerres allumées dans la Grèce.

VI. En Sicile, Denys, tyran des Syracusains, délivré des guerres des Carthaginois, jouissait du repos dans une paix profonde. Il s'occupa avec ardeur à faire des vers. Il fit venir auprès de lui les poètes les plus renommés, les traita avec distinction, et, profitant de leur société, il trouva en eux des maîtres et des juges. Enivré des éloges qu'il reçut en raison des faveurs qu'il prodiguait, Denys tira plus de vanité de ses vers que de ses exploits guerriers. Parmi les poètes admis à sa cour se trouvait Philoxène, le poète dithyrambique, très-renommé dans ce genre de compositions. Un jour, on récita, dans un banquet, de mauvais vers que le tyran avait composés¹. Lorsqu'on lui en demanda son jugement, Philoxène répondit avec trop de franchise. Le tyran, blessé de la réponse, lui reprocha de ne blâmer ses vers que par jalousie, et ordonna à ses satellites de le conduire sur-le-champ aux carrières². Le lendemain, les amis de Philoxène obtinrent sa grâce, et le tyran l'invita même à sa table. La boisson fit prolonger la conversation; Denys, toujours fier de ses poésies, récita quelques distiques auxquels il attacha un grand prix; et il demanda encore à Philoxène ce qu'il en pensait. Celui-ci ne répondit rien; mais, appelant les satellites de Denys, il leur dit: « Reconduisez-moi aux carrières. » Frappé de cette saillie, Denys sourit et supporta la franchise du poète qui, en

¹ Voyez Cicéron, *Disputat. Tusculan.*, V, 22.

² Travaux forcés des criminels. Voyez plus haut, XIII, 33.

excitant le rire , avait émoussé la pointe de la critique. Peu de temps après , Denys et ses familiers ayant reproché au poëte sa franchise intempestive , Philoxène fit une singulière promesse : il promit que dans ses réponses il saurait concilier la vérité avec le respect dû à Denys , et il tint parole. Car le tyran ayant récité un jour quelques distiques sur un sujet lamentable , et demandant ensuite comment on trouvait les vers , Philoxène répondit avec amphibologie qu'ils lui faisaient pitié. En effet, Denys attribua cette pitié aux effets sympathiques que produisent les bons poëtes , et regarda la réponse comme l'éloge de ses vers ; tandis que les autres, l'entendant dans le véritable sens , n'y virent que l'opinion du poëte , que les vers de Denys étaient pitoyables.

VII. Platon , le philosophe , eut à peu près le même sort que Philoxène. Denys l'appela auprès de lui , l'accueillit d'abord avec la plus grande distinction , bien que Platon s'exprimât avec la liberté d'un philosophe ; mais blessé plus tard de la franchise de quelques discours , il lui retira tout à fait ses bonnes grâces et le fit conduire au marché public et vendre comme esclave au prix de vingt mines ¹. Les autres philosophes se réunirent pour le racheter et le renvoyèrent en Grèce , en lui rappelant comme un avis salutaire qu'un philosophe doit parler à un tyran le plus doucement possible. Denys , toujours possédé de sa passion pour la poésie , envoya aux jeux olympiques des déclamateurs ayant la meilleure voix pour chanter devant la foule les vers qu'il avait composés. Ces déclamateurs frappèrent d'abord les auditeurs par la beauté de leur organe ; mais l'attention se fixant ensuite sur le poëme , le mépris remplaça l'étonnement et un immense éclat de rire se fit entendre. Denys , apprenant le mauvais succès de ses vers , tomba dans une profonde tristesse ; et , comme son chagrin augmentait de jour en jour , son esprit fut atteint de manie ; il croyait que tout le monde était jaloux de lui et que ses amis lui dressaient des pièges. Enfin , sa tristesse et son égarement arrivèrent au point qu'il fit , sur des accusations fausses , mettre à mort un grand nombre de ses amis et en condamna

¹ Mille huit cent vingt-deux francs.

plusieurs à l'exil. Parmi ces derniers se trouvèrent Philistus et Leptine, son frère, deux hommes distingués par leur courage et par les nombreux et grands services qu'ils lui avaient rendus dans les guerres : ils se réfugièrent à Thurium, en Italie, et furent très-bien reçus par les Italiotes ; plus tard, Denys offrit lui-même de se réconcilier avec eux, les rappela à Syracuse et les rétablit dans leur ancienne faveur. Leptine épousa même la fille de Denys. Tels furent les événements arrivés dans le cours de cette année.

VIII. Dexithéus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Lucrétius et Servius Sulpitius¹. Dans cette année, Évagoras, roi des Salaminien, revint d'Égypte en Cypre, apportant avec lui l'argent que lui avait avancé Acoris, roi d'Égypte, en moins grande quantité qu'il ne l'avait espéré. Il trouva Salamine vivement assiégée par les ennemis et, se voyant abandonné de ses alliés, il fut obligé de parlementer. Téribaze, qui avait le commandement en chef de l'armée des Perses, déclara qu'il ne cesserait les hostilités qu'à la condition qu'Évagoras évacuât toutes les villes de Cypre, à l'exception de Salamine dont Évagoras garderait l'autorité souveraine en payant un tribut annuel au roi des Perses et en lui obéissant comme un esclave à un maître. Quelques dures que fussent ces conditions, Évagoras n'eut d'autre choix que de les accepter. Il refusa cependant d'obéir comme un esclave à son maître, et ajouta qu'il lui serait soumis comme un roi peut l'être à un roi. Téribaze n'y donnant point son consentement, Oronte, le second général des Perses, jaloux de Téribaze, écrivit secrètement une lettre à Artaxerxès dans laquelle il accusait Téribaze d'abord de n'avoir pas pris d'assaut Salamine tandis qu'il le pouvait, d'avoir reçu des parlementaires et eu des conférences avec l'ennemi ; d'avoir conclu pour son propre compte une alliance avec les Lacédémoniens ; de plus, il l'accusa d'avoir envoyé consulter l'oracle de la pythie afin de savoir si l'occasion était favorable pour la révolte ; enfin, ce qui était le chef d'accusation le plus grave, de s'être concilié l'affection des commandants de troupes par des distinctions hono-

¹ Quatrième année de la xcviij^e olympiade ; année 385 avant J.-C.

riques , par des présents et par des promesses. Le roi , ayant lu cette lettre et ajouté foi aux accusations calomnieuses qu'elle contenait , écrivit à Oronte d'arrêter Téribaze et de le lui envoyer. Cet ordre fut exécuté ; Téribaze , conduit devant le roi , demanda à être jugé ; mais il fut pour le moment mis en prison ; et plus tard le roi , engagé dans une guerre contre les Cadusiens , suspendit la procédure commencée contre Téribaze et en ajourna le jugement.

IX. Oronte , qui avait succédé à Téribaze dans le commandement des troupes réunies à Cypre , voyant qu'Évagoras reprenait courage et continuait à soutenir le siège , et que , d'un autre côté , les soldats mécontents de l'arrestation de Téribaze , montraient de l'insubordination et menaçaient d'abandonner le siège , craignit quelque événement fâcheux : il envoya à Évagoras des parlementaires avec ordre de traiter de la paix aux mêmes conditions qu'il avait proposées à Téribaze. Évagoras , délivré contre son attente de la crainte de voir tomber sa capitale entre les mains de l'ennemi , conclut la paix proposée en conservant le titre de roi de Salamine , en payant un tribut annuel et en se soumettant comme un roi qui obéit à un roi qui ordonne. Ce fut ainsi que se termina la guerre de Cypre , qui avait duré près de dix ans ; mais une grande partie de ce temps avait été employée en préparatifs , et la guerre elle-même n'avait réellement duré en tout que deux ans.

Gao , le nauarque , qui avait épousé la fille de Téribaze , craignant d'être enveloppé dans les accusations dirigées contre son beau-père , et d'être puni par le roi , résolut de pourvoir à sa sûreté par des entreprises nouvelles. Muni d'argent et de troupes , il communiqua aux triérarques qui s'étaient attachés à son parti , le dessein d'abandonner le roi. Aussitôt il envoya à Acoris , roi d'Égypte , une députation , et lui offrit son alliance contre Artaxerxès ; il écrivit aussi aux Lacédémoniens des lettres dans lesquelles il les excitait contre le roi , leur offrit de fortes sommes d'argent et leur fit de grandes promesses , en leur donnant l'assurance qu'il les aiderait à reconquérir

la prépondérance qu'ils avaient autrefois exercée sur la Grèce. Les Spartiates, qui depuis longtemps avaient songé à reconquérir leur suprématie, fomentaient alors des troubles dans les villes de la Grèce qu'ils cherchaient évidemment à assujettir. D'un autre côté, déshonorés par l'apparence d'avoir, dans le traité conclu avec le roi, trahi les Grecs de l'Asie, ils voulaient se laver de cette tâche et cherchaient un prétexte plausible pour déclarer la guerre à Artaxerxès. Ils acceptèrent donc avec joie l'alliance que Gao leur offrait.

X. Cependant Artaxerxès, après avoir terminé la guerre avec les Cadusiens, fit reprendre l'affaire de Téribase et désigna pour juges trois hommes des plus considérés de la Perse. Ce fut dans ce temps-là que d'autres juges, convaincus d'avoir prononcé des sentences injustes, furent écorchés vifs et qu'on avait étendu leurs peaux sur les sièges du tribunal, afin de mettre sous les yeux des juges l'exemple de la punition qui les attendait dans le cas où ils rendraient des arrêts iniques. Ces accusateurs produisirent donc la lettre d'Oronte, et déclarèrent, après l'avoir lue, qu'elle suffisait pour faire condamner Téribase. Mais ce dernier, pour justifier sa conduite à l'égard d'Évagoras, donna lecture du traité dans lequel Oronte avait stipulé qu'Évagoras fût soumis à Artaxerxès comme un roi l'est à un roi, tandis que lui, Téribase, avait exigé que la soumission d'Évagoras fût celle d'un esclave à son maître. Quant au chef d'accusation qui concernait l'oracle, il donna pour défense que le dieu ne rendait jamais de réponse aux questions adressées sur la mort de qui que ce soit; et, pour confirmer cette assertion, il invoqua le témoignage de tous les Grecs présents. Quant à l'alliance des Lacédémoniens, il répondit qu'il l'avait recherchée, non pas dans son intérêt particulier, mais pour le service du roi, ajoutant que c'est par le traité conclu avec les Lacédémoniens, que le roi était devenu le maître de tous les Grecs de l'Asie, que Sparte lui avait livrés. Il termina sa défense en rappelant aux juges les services qu'il avait autrefois rendus au roi; il fit remarquer qu'il avait entre autres rendu au roi un service bien grand qui

lui avait valu l'attention et l'amitié la plus intime du roi. En effet, le roi étant un jour à la chasse, et monté sur son char, deux lions se précipitèrent sur lui : après avoir déchiré deux chevaux du quadrigé, ils allaient se jeter sur le roi. Dans ce moment, Téribaze accourut, tua les deux lions et sauva le roi d'un grand danger. Il ajouta, pour compléter sa défense, que, dans les guerres, on avait préconisé son courage, et dans les conseils qu'il avait donnés, il avait été assez heureux pour que le roi n'eût jamais à se repentir de les avoir suivis. Après avoir prononcé cette apologie, Téribaze fut à l'unanimité absous des crimes dont il était accusé.

XI. Cependant le roi fit venir les juges un à un, et leur demanda sur quel motif chacun d'eux avait prononcé l'acquittement de l'accusé. Le premier répondit que les charges élevées contre l'accusé lui paraissaient douteuses, tandis que les services que Téribaze avait rendus étaient prouvés ; le second, qu'en supposant l'accusation fondée, les services l'emporteraient encore sur les fautes que l'accusé avait commises ; le troisième, qu'il ne faisait point entrer en ligne de compte les services que Téribaze avait rendus, parce qu'il en avait été amplement récompensé par les faveurs dont le roi l'avait comblé ; mais qu'en examinant les charges élevées contre l'accusé, il ne les croyait pas assez motivées pour mériter une condamnation. Le roi loua les juges, comme ayant bien rempli leurs devoirs, il revêtit Téribaze des plus hautes dignités, tandis qu'Oronte, convaincu de calomnie, fut rayé du nombre des favoris du roi et marqué d'infamie. Tel fut l'état des choses dans l'Asie.

XII. En Grèce, les Lacédémoniens continuaient le siège de Mantinée, dont les habitants avaient passé tout l'été à se défendre courageusement. En effet, de tous les Arcadiens, les Mantinéens étaient les plus estimés pour leur bravoure ; aussi furent-ils jadis les plus fidèles auxiliaires et alliés des Spartiates. Comme, à l'entrée de l'hiver, le fleuve qui passe à Mantinée s'était considérablement accru par des pluies abondantes, les Lacédémoniens détournèrent, au moyen de grandes digues, le

cours du fleuve, et le firent passer dans la ville, dont l'intérieur et tous les environs furent submergés; les maisons furent renversées, et les Mantinéens, effrayés, furent réduits à livrer leur ville aux Lacédémoniens. Ceux-ci, en l'occupant, n'infligèrent aucun mauvais traitement aux habitants, mais ils leur ordonnèrent de retourner s'établir dans leurs anciens bourgs. Ce fut ainsi que les Mantinéens se virent obligés de détruire leur propre patrie et de se transporter dans des villages.

XIII. Pendant que ces événements avaient lieu, Denys, tyran des Syracusains, résolut de fonder plusieurs villes sur les bords de la mer Adriatique. Par ce moyen, il voulait s'assurer la navigation sur la mer Ionienne et le passage de ses bâtiments dans l'Épire, et avoir en sa possession des villes propres à servir de station navale. Il se hâta donc de faire passer des forces considérables en Épire, et de piller le temple de Delphes qui était plein de trésors. Il conclut aussi un traité d'alliance avec les Illyriens, par l'intermédiaire d'Alcétas le Molosse, qui, chassé de ses États, séjournait alors à Syracuse. Comme les Illyriens étaient en guerre, Denys leur envoya un secours de deux mille hommes et cinq cents armures grecques. Les Illyriens distribuèrent ces armures à leurs meilleurs guerriers, et incorporèrent dans leurs troupes les soldats auxiliaires. Après avoir rassemblé une armée nombreuse, ils pénétrèrent dans l'Épire, emmenant avec eux Alcétas, pour le rétablir sur le trône des Molosses. Ne trouvant aucune résistance, ils ravagèrent d'abord la campagne; mais les Molosses étant ensuite venus à leur rencontre, il s'engagea un combat acharné d'où les Illyriens sortirent victorieux, après avoir taillé en pièce plus de quinze cents Molosses. Les Lacédémoniens, apprenant les revers que venaient d'éprouver les Épirotes, envoyèrent aux Molosses des secours pour les aider à arrêter l'audace des Barbares.

Pendant que ces choses se passaient, les Pariens, pour obéir à un oracle, envoyèrent une colonie dans l'Adriatique, et fondèrent, avec l'aide de Denys le tyran, une ville dans l'île de Pharos. Ce même tyran avait envoyé, plusieurs années aupara-

vant, une colonie dans l'Adriatique, où il avait fondé une ville nommée Lissus. De retour, il profita des loisirs de la paix, pour construire des bassins pouvant contenir deux cents trirèmes, et entoura la ville d'une enceinte plus grande qu'aucune de celles qui environnent les villes grecques. Denys bâtit aussi de vastes gymnases sur les bords du fleuve Anapus, éleva des temples aux dieux et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à l'accroissement et à la magnificence de Syracuse.

XIV. L'année étant révolue, Diotrophès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Valérius et Aulus Manlius; on célébra en Élide la xcix^e olympiade, dans laquelle Dicon de Syracuse fut vainqueur à la course du stade¹. A cette époque, les Pariens établis dans l'île de Pharos avaient permis aux Barbares, anciens habitants de cette île, d'occuper tranquillement une place extrêmement forte, et avaient eux-mêmes fondé sur le bord de la mer une ville qu'ils ceignirent d'une muraille. Mais comme ensuite les anciens habitants de l'île voyaient de mauvais œil l'établissement des Grecs, ils appelèrent à leur secours les Illyriens, situés sur le rivage opposé : un grand nombre de petits navires, portant plus de dix mille hommes, abordèrent ainsi dans l'île de Pharos, dévastèrent les possessions des Grecs, auxquels ils tuèrent beaucoup de monde. Mais dès que le gouverneur, que Denys avait établi à Lissus, fut informé de cette agression, il vint avec plusieurs trirèmes attaquer les embarcations des Illyriens; les unes furent coulées bas, les autres saisies; il tua aux Barbares plus de cinq mille hommes et fit environ deux mille prisonniers.

Denys, manquant d'argent, équipa une flotte de soixante trirèmes et marcha contre la Tyrrhénie sous le prétexte d'exterminer les pirates, mais en réalité pour piller un temple célèbre rempli de riches offrandes et qui était situé dans le port de la ville d'Agylle, en Tyrrhénie; ce port s'appelait Pyrgoi². Denys y aborda pendant la nuit, y fit débarquer ses troupes, et,

¹ Première année de la xcix^e olympiade; année 384 avant J.-C.

² Πύργοι, les tours.

commençant l'attaque dès la pointe du jour , il vint à bout de son entreprise. Comme la place n'était gardée que par un petit nombre de soldats, il força les postes, pilla le temple et ramassa ainsi au moins mille talents¹. Mais les Agylléens étant accourus, il s'engagea un combat dans lequel Denys fit un grand nombre de prisonniers. Après avoir dévasté leur territoire, il retourna à Syracuse. Il retira cinq cents talents de la vente des dépouilles de l'ennemi. Enrichi par cette expédition , il paya la solde de ses nombreuses troupes, mit sur pied une armée puissante, et s'apprêta ouvertement à faire la guerre aux Carthaginois. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XV. Phanocrate étant archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Lucrétius, Sextius Sulpicius, Lucius Émilien et Lucius Furius². Dans cette année, Denys, tyran des Syracusains, qui avait armé contre les Carthaginois, cherchait un prétexte raisonnable pour leur déclarer la guerre. Voyant que les villes soumises aux Carthaginois étaient disposées à la révolte, il accueillit toutes celles qui voulaient se soulever, et, contractant avec elles des alliances, il les poussa à l'insurrection. Les Carthaginois envoyèrent d'abord des députés au tyran pour lui demander la reddition des villes qui leur appartenaient; mais il rejeta leur demande. Ce fut là l'origine de la guerre. Les Carthaginois firent avec leurs voisins des traités d'alliance et entreprirent en commun la guerre contre le tyran. Prévoyant que cette guerre serait longue et sérieuse, ils enrôlèrent les citoyens en état de porter les armes et engagèrent à leur service beaucoup de troupes étrangères par la promesse d'une solde élevée. Le roi Magon³ eut le commandement de l'armée; il fit passer plusieurs milliers d'hommes en Sicile et en Italie, se proposant d'entretenir la guerre dans les deux pays à la fois. Denys partagea son armée en deux

¹ Environ cinq millions cinq cent mille francs.

² Deuxième année de la xcix^e olympiade; année 383 avant J.-C.

³ Voyez XIII, 43. Le nom de *Magon* vient sans doute du chaldéen ou phénicien מג (mag), mage.

corps : l'un était destiné à combattre les Italiotes, et l'autre les Phéniciens. Les deux armées se livrèrent d'abord un grand nombre d'escarmouches qui ne décidèrent rien de sérieux. Enfin il y eut deux batailles grandes et célèbres : dans l'une, qui se livra près d'un lieu appelé Cabala¹, Denys fit des prodiges de valeur et remporta la victoire après avoir tué plus de dix mille Barbares et fait au moins cinq mille prisonniers ; le reste de l'armée fut obligé de se réfugier sur une hauteur fortifiée par la nature , mais complètement dépourvue d'eau. Le roi Magon lui-même périt après une brillante défense. Abattu par ce grand revers , les Phéniciens, envoyèrent aussitôt des parlementaires pour traiter de la paix. Denys déclara que cette paix serait conclue à la seule condition que les Carthaginois évacueraient les villes de la Sicile et lui rembourseraient tous les frais de la guerre.

XVI. Sentant la dureté et l'insolence de cette condition, les Carthaginois eurent recours à leurs artifices ordinaires et firent tomber Denys dans les pièges qu'ils lui tendaient. Ils firent donc semblant de trouver les propositions de paix raisonnables ; mais ils ajoutèrent qu'ils n'avaient pas de plein pouvoir pour rendre les villes de la Sicile. Ils demandèrent donc à Denys quelques jours de trêve pour s'entendre à ce sujet avec leurs magistrats. Le tyran accorda leur demande et se réjouissait de se voir bientôt maître de toute la Sicile. Pendant cet intervalle les Carthaginois firent à leur roi Magon des funérailles magnifiques, et nommèrent à sa place au commandement militaire son fils, qui était encore très-jeune, mais plein d'une noble ambition et d'un grand courage. Il employa tout le temps de la trêve à la revue et à l'exercice de ses troupes. Par des exercices continuels , par ses exhortations, il forma bientôt une armée bien disciplinée et puissante. Le terme de la trêve expiré, les deux armées se trouvèrent prêtes à tenir la campagne et remplies d'une ardeur guerrière. Il s'engagea donc près de Cronium un

¹ Ce nom est phénicien , de קבל (cabbal) recevoir.

combat acharné, et le destin capricieux répara par une victoire la défaite première des Carthaginois ; car les Syracusains, précédemment vainqueurs, avaient tiré de leurs succès une confiance qui devint inopinément la cause de leur perte, et ceux qui étaient vaincus jusque-là, découragés par leur défaite, remportèrent une victoire aussi grande qu'imprévue.

XVII. Leptine, guerrier courageux, qui commandait dans cette bataille l'aile gauche de l'armée de Denys ; se battit en héros, et après avoir fait mordre la poussière à un grand nombre de Carthaginois, il mourut lui-même glorieusement. La mort de ce chef ranima l'ardeur des Carthaginois, qui forcèrent les rangs ennemis et les mirent en fuite. Dans le commencement, Denys, à la tête de sa troupe d'élite, eut l'avantage sur les ennemis ; mais lorsqu'il apprit la mort de Leptine et la déroute de l'aile gauche, les soldats de Denys furent saisis d'épouvante et se livrèrent à la fuite. La déroute devint complète, et les Carthaginois, poursuivant les fuyards sans relâche, se recommandaient les uns aux autres de ne faire aucun quartier ; aussi tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent mis à mort et tout le champ de bataille fut couvert de cadavres. Le massacre fut tel que les Carthaginois, stimulés par le souvenir de leurs anciens revers, tuèrent aux Siciliens plus de quatorze mille hommes ; les débris de l'armée se réfugièrent dans le camp et parvinrent à se sauver à la faveur de la nuit qui survint. Sortis victorieux de cette grande bataille, les Carthaginois se retirèrent à Panorme ; ils surent supporter leur succès en hommes, et envoyèrent une députation qui offrit à Denys la faculté de terminer la guerre. Le tyran accueillit avec joie les propositions qui lui furent faites, et la paix fut conclue à la condition que les deux partis conserveraient leurs anciennes possessions. Les Carthaginois se réservèrent cependant la ville et le territoire de Sélinonte ainsi que la partie du territoire agrigentin qui s'étend jusqu'au fleuve Halycus. Denys paya aux Carthaginois mille talents. Telle fut la situation des affaires en Sicile.

XVIII. En Asie, Gao, qui commandait la flotte des Perses

dans la guerre cypriote, s'était révolté contre le roi et avait entraîné les Lacédémoniens et le roi d'Égypte dans une guerre contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par des ordres secrets et ne put accomplir son dessein. Après la mort de ce chef, Tachos, qui lui succéda dans la direction des affaires, réunit autour de lui une armée et fonda une ville dans le voisinage de la mer, sur un rocher où se trouvait déjà un temple d'Apollon ; cette ville reçut le nom de Leucé¹. Tachos mourut peu de temps après ; les Clazoméniens et les Cyméens se disputèrent la possession de cette ville. Ils voulurent d'abord décider l'affaire par la guerre ; mais ensuite, sur le conseil que quelqu'un leur donna, ils consultèrent l'oracle pour savoir à laquelle des deux villes, de Clazomène ou de Cymes, appartiendrait Leucé. La pythie répondit que Leucé appartiendrait à celui qui, le premier, lui offrirait un sacrifice, et que ceux qui devaient l'offrir partiraient de chacune des deux villes dès le lever du soleil, le jour fixé. Ce jour ayant été arrêté, les Cyméens ne doutèrent pas du gain de leur cause parce qu'ils étaient plus près de Leucé ; mais les Clazoméniens qui se trouvaient à une plus grande distance, imaginèrent le stratagème suivant pour s'assurer la victoire. Ils tirèrent de leur sein des colons désignés par le sort, qui allèrent fonder une ville tout près de Leucé ; ce fut en partant de cette colonie au lever du soleil que les Clazoméniens arrivèrent avant les Cyméens, et offrirent les premiers un sacrifice. Devenus, par ce stratagème maîtres de Leucé, ils instituèrent une fête annuelle qui reçut le nom de *Prophthasie*². C'est ainsi que se terminèrent spontanément les troubles des villes grecques de l'Asie.

XIX. Après la mort de Gao et de Tachos, les Lacédémoniens renoncèrent aux affaires de l'Asie, mais se préparant à recouvrer leur autorité sur la Grèce, ils gagnèrent quelques-unes des villes par la persuasion, et soumirent les autres de force par

¹ Λευκή, scil. πόλις, ville blanche. Selon Strabon, cette ville était située entre Smyrne et Phocée. (Liv. XIV, p. 957. édit. Casaub.)

² Προφθασία, avance, de φθάνω, j'arrive le premier.

la rentrée des exilés. Ils aspiraient ainsi ouvertement à l'empire de la Grèce, contrairement aux clauses du traité d'Antalcidas, conclu avec le roi des Perses. En Macédoine, le roi Amyntas, vaincu par les Illyriens, et ayant renoncé à l'espoir de recouvrer sa souveraineté, avait donné aux Olynthiens une grande partie de son territoire limitrophe. Depuis que le roi eut renoncé à ses droits de souveraineté, les Olynthiens jouirent tranquillement du revenu de ce territoire, et lorsque, quelque temps après, le roi rentra, contre toute attente, dans ses états et reprit l'autorité suprême, il redemanda aux Olynthiens le territoire dont il leur avait fait don; mais ceux-ci refusèrent de le lui rendre. Amyntas mit aussitôt sur pied une armée, et, s'alliant avec les Lacédémoniens, il les engagea à envoyer un général et des troupes contre les Olynthiens. Les Lacédémoniens, jugeant à propos de s'avancer du côté de la Thrace, levèrent, tant parmi leurs propres citoyens que parmi leurs alliés, une armée de plus de dix mille hommes, dont ils donnèrent le commandement à Phoebidas le Spartiate, avec ordre d'aller au secours d'Amyntas et de marcher avec lui contre les Olynthiens. En même temps ils envoyèrent une autre armée contre les Phliontins; ils les vainquirent dans un combat, ils les soumirent à la domination des Lacédémoniens. Dans ce même moment, les rois des Lacédémoniens différaient entre eux d'opinion sur ces entreprises. Argé-sipolis, homme pacifique, juste et prudent, fut d'avis qu'il fallait s'en tenir au serment et ne point violer les traités en asservissant les Grecs; car, ajouta-t-il, Sparte se déshonore elle-même si, après avoir livré les Grecs de l'Asie aux Perses, elle cherche encore à soumettre les villes de la Grèce qu'elle avait juré de laisser se gouverner par leurs propres lois. Agésilas, au contraire, homme entreprenant et aimant la guerre, aspirait à la suprématie sur les Grecs.

XX. Ménandre étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Quintus Sulpicius, Caius Fabius, Cornélius Servius, Publius Ugo, Sextus Aninus et Caius Marcus ¹. Dans cette année, les Lacédémoniens

¹ Troisième année de la xcix^e olympiade; année 382 avant J.-C.

s'emparèrent de la Cadmée, citadelle de Thèbes , par le motif que nous allons rapporter. Voyant que la Béotie possédait un grand nombre de villes peuplées d'habitants guerriers , et que Thèbes, en quelque sorte la citadelle de toute la Béotie, conservait son ancienne splendeur, les Lacédémoniens craignirent que les Thébains ne saisissent le premier moment favorable pour s'emparer de l'empire de la Grèce. Les Spartiates ordonnèrent donc secrètement à leurs généraux d'occuper la Cadmée dès que les circonstances le permettraient. Cet ordre fut exécuté. Phœbidas le Spartiate , qui commandait l'armée destinée à agir contre les Olynthiens, vint surprendre la citadelle. Les Thébains, irrités, coururent aux armes; il se livra un combat dans lequel Phœbidas fut vainqueur ; il condamna à l'exil trois cents Thébains des plus distingués, intimida les autres, laissa une forte garnison dans la place, et revint à son affaire principale. Cependant les Lacédémoniens qui s'étaient, par cet acte , déshonorés aux yeux de tous les Grecs, condamnèrent Phœbidas à une amende ; mais ils ne retirèrent pas la garnison qu'ils avaient placée à Thèbes. Ainsi, les Thébains, dépouillés de leur indépendance , furent forcés de se soumettre aux Lacédémoniens. Pendant que les Olynthiens étaient en guerre avec Amyntas, roi des Macédoniens , les Lacédémoniens ôtèrent à Phœbidas le commandement de l'armée et lui donnèrent pour successeur Eudamidas, le frère de Phœbidas. Ils lui confièrent trois mille hoplites et l'envoyèrent continuer la guerre contre les Olynthiens.

XXI. Eudamidas envahit le territoire des Olynthiens et leur fit la guerre de concert avec Amyntas. Les Olynthiens qui avaient réuni des troupes supérieures en nombre à celles de l'ennemi , eurent l'avantage dans les combats. Les Lacédémoniens levèrent alors une armée plus considérable, dont ils donnèrent le commandement à Téléutias; c'était le frère du roi Agésilas, admiré pour sa bravoure par tous ses concitoyens. Il partit donc du Péloponnèse à la tête de son armée, et s'avança dans le voisinage d'Olynthe où il rejoignit les troupes d'Euda-

midas. Se trouvant alors en état de tenir tête à l'ennemi, il ravagea d'abord le territoire des Olynthiens et fit un immense butin qu'il distribua à ses soldats. Enfin, les Olynthiens s'étant de leur côté réunis à tous leurs alliés, on en vint à une bataille; dans le premier moment la victoire resta indécise, mais ensuite le combat se renouvelant avec plus d'acharnement, Téléutias tomba après une brillante résistance; plus de douze cents Lacédémoniens restèrent sur le champ de bataille. Pendant que les Olynthiens se réjouissaient de leur succès, les Lacédémoniens, pour réparer l'échec qu'ils venaient d'essuyer, firent de nouveaux préparatifs de guerre et envoyèrent des troupes plus nombreuses encore. Les Olynthiens, voyant qu'ils avaient affaire aux forces supérieures des Spartiates, et que la guerre serait longue, firent de grandes provisions de vivres et tirèrent des soldats de leurs alliés.

XXII. Démophile étant archonte d'Athènes, les Romains investirent de l'autorité consulaire les tribuns militaires Publius Cornélius, Lucius Virginus, Lucius Papirius, Marcus Furius, Valérius Aulus, Manlius Lucius et Posthumus Quintus¹. Dans cette année, les Lacédémoniens nommèrent au commandement militaire le roi Argésipolis, et après lui avoir confié une armée suffisante, ils décrétèrent la guerre contre les Olynthiens. Argésipolis envahit le territoire des Olynthiens, se rallia aux anciennes troupes qui se trouvaient dans le camp, et recommença la guerre contre les habitants. Les Olynthiens, sans livrer aucune bataille décisive, passèrent toute l'année en escarmouches et en petits combats.

XXIII. L'année étant révolue, Pythéas fut nommé archonte d'Athènes, les Romains élurent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Titus Quintius, Lucius Servilius, Lucius Julius, Acylius Décius, Lucrétius Ancus et Sévérius Sulpicius, et on célébra en Élide la centième olympiade, dans laquelle Dionysiodore de Tarente fut vainqueur à la course du stade². Dans cette

¹ Quatrième année de la xcix^e olympiade; année 381 avant J.-C.

² Première année de la c^e olympiade; année 480 avant J.-C.

année, Agésipolis, roi des Lacédémoniens, mourut de maladie après un règne de quatorze ans ; il eut pour successeur Cléombrote qui régna neuf ans. Les Lacédémoniens nommèrent Polybiade au commandement militaire et l'envoyèrent continuer la guerre contre les Olynthiens. Ainsi mis à la tête de l'armée, il déploya beaucoup d'activité et fit preuve de talents stratégiques. Il remporta plusieurs avantages ; continuant la guerre avec succès, il sortit victorieux de plusieurs combats et parvint à refouler les Olynthiens dans leur ville dont il fit le siège. Enfin, ayant répandu l'épouvante parmi les ennemis, il réussit à les soumettre aux Lacédémoniens. Les Olynthiens furent ainsi inscrits dans l'alliance des Spartiates, et beaucoup d'autres villes s'empressèrent de reconnaître l'autorité des Lacédémoniens. Ce fut là l'époque de la plus grande puissance des Lacédémoniens : ils tenaient le sceptre de la Grèce sur terre et sur mer. En effet, les Thébains étaient paralysés par une garnison lacédémonienne ; les Corinthiens et les Argiens ne s'étaient pas encore relevés des dernières guerres, et les Athéniens avaient terni leur gloire par le partage des terres des peuples soumis. Les Lacédémoniens, au contraire, disposant d'une nombreuse population, entretenaient partout l'esprit militaire et se rendaient redoutables par les forces qu'ils pouvaient mettre sur pied ; aussi les plus grands souverains de l'époque (je veux parler du roi des Perses et de Denys, tyran de Sicile), courtoisaient la puissance de Spartiates et briguaient leur alliance.

XXIV. Nicon étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, six tribuns militaires, Lucius Papius, Caius Cornélius, Lucius Ménénus, Caius Servilius, Valérius Aulus et Quintus Fabius¹. Dans cette année les Carthaginois, qui avaient fait passer une armée en Italie, firent rentrer à Hipponne les habitants qui en avaient été chassés, et réunissant tous les exilés, ils en soignèrent particulièrement les intérêts. Quelque temps après, une maladie pestilentielle atteignit les habitants de Carthage ; cette maladie fit de si rapides progrès qu'un grand nombre de citoyens en mourut, et l'État fut près

¹ Deuxième année de la 6^e olympiade ; année 379 avant J.-C.

de sa ruine. En effet, les Libyens ne redoutant plus les Carthaginois, se révoltèrent, et les habitants de la Sardaigne, jugeant le moment favorable, se soulevèrent également contre les Carthaginois. Carthage semblait alors comme frappée de la colère céleste. Des troubles et des terreurs paniques se répandaient dans la ville, qui était tumultueusement agitée ; beaucoup d'habitants sortaient de leurs maisons, l'épée à la main, comme si les ennemis eussent pénétré dans la ville, et se battaient les uns contre les autres ; ils se tuaient et se blessaient entre eux. Enfin, la divinité ayant été apaisée par des sacrifices, les calamités cessèrent. Les Carthaginois firent promptement rentrer les Libyens dans l'obéissance et reprirent l'île de Sardaigne.

XXV. Nausinicus étant archonte d'Athènes, les Romains choisirent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Marcus Cornélius, Servilius Quintius, Marcus Furius, Lucius Quintus¹. Dans cette année, les Lacédémoniens déclarèrent aux Béotiens la guerre, qui reçut le nom de *béotique*. En voici l'origine. Les Lacédémoniens continuaient à occuper injustement la Cadmée et avaient condamné à l'exil un grand nombre de citoyens distingués. Ces exilés se réunirent, et, avec le secours des Athéniens, rentrèrent de nuit dans leur patrie. Ils commencèrent d'abord par tuer, dans leur propre maison, les partisans des Lacédémoniens, surpris pendant leur sommeil ; ils appelèrent ensuite tous les citoyens à la délivrance de la patrie ; et tous les Thébains accoururent pour les aider dans leur entreprise. Des troupes nombreuses se rassemblèrent tout armées et entreprirent, dès la pointe du jour, le siège de la Cadmée. La garnison lacédémonienne, qui occupait la citadelle, comptant environ quinze cents hommes y compris les alliés, envoya des messagers à Sparte, chargés d'apporter la nouvelle du soulèvement des Thébains et de demander le plus prompt secours. En attendant, les Lacédémoniens se défendirent du haut de la citadelle contre les assiégeants ; ils leur tuèrent beaucoup de monde et en blessèrent un grand nombre. Les Thébains, sachant que les Lacédémoniens

¹ Troisième année de la c^e olympiade ; année 378 avant J.-C.

attendaient l'arrivée d'un grand renfort, envoyèrent des députés à Athènes. Ces députés rappelèrent au peuple athénien que les Thébains étaient venus à leur secours, à l'époque où il fut asservi par les trente tyrans, et le supplièrent de faire tous ses efforts pour les aider à reconquérir la Cadmée avant l'arrivée d'une armée lacédémonienne.

XXVI. Le peuple d'Athènes, après avoir écouté les députés thébains, décréta qu'on enverrait sur-le-champ le plus grand nombre de troupes possible pour la délivrance de Thèbes. En prenant cette résolution, les Athéniens s'acquittaient d'une dette de reconnaissance, en même temps qu'ils espéraient ainsi s'attacher les Béotiens qui seconderaient leurs efforts pour renverser la domination orgueilleuse des Lacédémoniens; car les Béotiens formaient alors la population la plus nombreuse et la plus brave de la Grèce. Enfin Démophon fut désigné pour commander une armée de cinq mille hoplites et de cinq cents cavaliers. Le lendemain, à la pointe du jour, il partit d'Athènes et chercha par des marches forcées à prévenir les Lacédémoniens. Indépendamment de ce secours, le peuple d'Athènes était prêt à diriger, en cas de besoin, toutes ses forces sur la Béotie. Cependant Démophon abrégé sa route et se montra tout à coup aux Thébains. Comme il était accouru des autres villes un grand nombre de soldats de la Béotie, les Thébains parvinrent à mettre sur pied une armée considérable. Cette armée ne se composa pas de moins de douze mille hoplites et de deux mille cavaliers. Tout le monde étant disposé à pousser vigoureusement le siège de la citadelle, l'armée fut partagée en plusieurs corps qui, se relevant successivement, livraient nuit et jour des assauts continuels.

XXVII. Ceux qui occupaient la Cadmée, animés par leur chef, se défendirent vaillamment, dans l'espoir que les Lacédémoniens leur enverraient promptement un renfort considérable. Tant qu'ils avaient assez de vivres, ils soutinrent les attaques, et, grâce à la position forte de la citadelle, parvinrent à tuer ou blesser un grand nombre d'assiégeants; mais dès que la disette se fit sentir et que les Lacédémoniens tardèrent à leur en-

voyer des convois de vivres, la discorde éclata entre eux : les soldats de Lacédémone étaient d'avis qu'il fallait tenir ferme jusqu'à la mort, tandis que les soldats envoyés par les villes alliées des Spartiates et qui étaient en majorité se déclarèrent pour la reddition de la Cadmée. Les soldats de Sparte, étant en petit nombre, furent forcés de céder et de livrer la citadelle. Ils se rendirent donc par capitulation et obtinrent la liberté de retourner dans le Péloponnèse. Cependant les Lacédémoniens s'avançaient sur Thèbes avec une armée considérable; mais comme ils arrivèrent trop tard, leur expédition fut sans résultat. Ils mirent en jugement les trois chefs qui commandaient la garnison; deux furent condamnés à mort, et le troisième à une amende si forte qu'il ne fut pas en état de la payer. Après la reddition de la citadelle de Thèbes, les Athéniens se retirèrent dans leurs foyers, et les Thébains mirent le siège devant Thespiés; mais leur entreprise ne réussit pas.

Tandis que ces événements avaient lieu, les Romains envoyèrent en Sardaigne¹ une colonie de cinq cents hommes qui furent exemptés de tout tribut.

XXVIII. Callias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Papirius, Marcus Publius, Titus Cornélius, Quintus Lucius². Dans cette année, les Béotiens, ranimés par le revers que les Lacédémoniens venaient d'éprouver à Thèbes, conclurent entre eux une alliance étroite, et mirent sur pied une armée considérable, dans la prévision que les Lacédémoniens viendraient envahir la Béotie avec de fortes troupes. Les Athéniens, de leur côté, envoyèrent les principaux citoyens en députation auprès de toutes les villes soumises aux Lacédémoniens, pour les appeler à la délivrance commune, car le joug des Lacédémoniens était devenu insupportable à force d'orgueil et d'insolence. Aussi beau-

¹ Le texte donne *Sardonie* (Σαρδωνία). Mais les Romains n'ont tenté aucune entreprise contre la Sardaigne avant la première guerre punique. Peut être faut-il lire *Satricum* où les Romains ont envoyé des colons sept années après la prise de Rome par les Gaulois. (*Valleius Patercul.*, I, 14.)

² Quatrième année de la 6^e olympiade; année 377 avant J.-C.

coup de villes se déclarèrent-elles immédiatement pour les Athéniens. Au premier rang on compte les habitants de Chio et de Byzance, puis les Rhodiens, les Mitylénéens et beaucoup d'autres insulaires. Ce soulèvement des Grecs s'étendant de plus en plus, un grand nombre de villes embrassèrent le parti des Athéniens. Le peuple d'Athènes, exalté alors par l'affection que lui témoignaient tous ses alliés, convoqua une assemblée générale dans laquelle chaque ville envoya ses représentants. Il fut arrêté d'un commun accord que cette assemblée aurait son siège à Athènes, et que chaque ville confédérée, tant grande que petite, y aurait un droit égal de suffrages; que toutes seraient indépendantes et reconnaîtraient seulement les Athéniens comme chefs de la confédération. Les Lacédémoniens, ne voyant plus de remède pour arrêter ce soulèvement général, envoyèrent partout des députations et cherchaient par des caresses ou par des promesses à étouffer les ferments de révolte. Ils n'en continuèrent pas moins à pousser avec énergie les préparatifs de guerre, prévoyant bien que la guerre béotique serait longue et sérieuse, puisque les Thébains s'étaient alliés avec les Athéniens et que tous les autres Grecs faisaient partie de l'assemblée générale.

XXIX. Pendant que ces choses se passaient, Acoris, roi des Égyptiens, animé d'intentions hostiles contre le roi des Perses, rassembla une armée nombreuse composée d'étrangers qu'il avait attirés à son service par la promesse d'une solde élevée. Parmi ces étrangers se trouvèrent aussi beaucoup de Grecs qui devaient prendre part à l'expédition projetée; mais manquant de chefs habiles, le roi fit venir Chabrias, l'Athénien, homme remarquable par ses talents militaires, et qui, par sa bravoure, s'était acquis une grande renommée. Chabrias, sans avoir demandé l'autorisation du peuple, prit le commandement des troupes égyptiennes et s'empressa de faire la guerre aux Perses. Pharnabaze, qui, commandait l'armée du roi des Perses, fit, de son côté, de grands préparatifs de guerre. Il envoya d'abord des députés à Athènes pour accuser Chabrias d'avoir pris le commandement

des troupes égyptiennes et d'aliéner ainsi l'affection du roi à l'égard du peuple athénien ; en même temps il demanda qu'on lui envoyât Iphicrate pour servir comme général dans l'armée du roi. Les Athéniens , qui avaient grand intérêt à se concilier la bienveillance du roi des Perses et à s'attacher Pharnabaze , rappelèrent immédiatement Chabrias de l'Égypte et firent partir Iphicrate au secours des Perses.

La paix , conclue précédemment entre les Lacédémoniens et les Athéniens , s'était maintenue intacte jusqu'à cette époque. Mais Sphodriade le Spartiate , commandant militaire , homme d'un caractère altier et violent , écouta le conseil du roi des Lacédémoniens et occupa le Pirée , sans demander le consentement des éphores. Sphodriade , à la tête de plus de dix mille hommes , tenta de s'emparer de ce port pendant la nuit ; mais , les Athéniens en ayant été avertis , il manqua son entreprise et revint sans avoir rien exécuté. Il fut traduit devant le conseil des Spartiates ; mais , grâce aux efforts des rois , il fut absous contre toute règle de justice. Aussi les Athéniens , indignés de cet événement , décrétèrent-ils que les traités avaient été violés par les Lacédémoniens ; et , leur déclarant la guerre , ils nommèrent au commandement de l'armée trois des plus illustres capitaines , Timothée , Chabrias et Callistrate. Ils décrétèrent aussi une levée de vingt mille hoplites , de cinq cents cavaliers et l'armement de deux cents bâtimens. En même temps ils admirèrent les Thébains dans le conseil général aux mêmes conditions que les autres villes confédérées. Enfin , ils décidèrent que les terres seraient rendues aux propriétaires qui les avaient anciennement reçues en partage , et ils votèrent une loi qui défendit à tout Athénien de cultiver le sol hors de l'Attique. Ce fut par cette conduite si sage que les Athéniens se concilièrent l'affection des Grecs , en même temps qu'ils consolidèrent leur propre puissance.

XXX. Parmi les nombreuses villes qui embrassèrent alors le parti des Athéniens , on cite en première ligne , comme alliées les plus zélées , les villes de l'Eubée , en exceptant Hestiee. Cette ville

avait reçu de grands bienfaits des Lacédémoniens, tandis que les Athéniens lui avaient fait une guerre sanglante ; aussi gardait-elle aux Athéniens avec raison une haine implacable , en même temps qu'elle se montrait envers les Spartiates d'une fidélité inaltérable. Cependant les Athéniens avaient pour alliés soixante-dix villes ayant toutes un égal droit de suffrage dans le conseil général. Il arriva donc que l'autorité des Athéniens augmentant de jour en jour à mesure que celle des Lacédémoniens s'affaiblissait , ces deux cités furent bientôt arrivées au point de combattre à force égale. Les Athéniens, dont les affaires prospéraient à souhait , envoyèrent une armée dans l'Eubée pour protéger les alliés et faire la guerre aux ennemis.

Un peu avant ces temps était venu en Eubée un certain Néogène qui , avec l'aide de Jason de Phères, avait levé des troupes ; et , après s'être emparé de la citadelle d'Hestiée , il s'était proclamé tyran de cette contrée et de la ville d'Orope. Mais , comme il gouvernait le pays avec hauteur et arrogance , les Lacédémoniens lui envoyèrent Thérippidas , qui chercha d'abord , par la voie de la persuasion , à faire sortir le tyran de la citadelle. Mais , comme ce moyen fut sans résultat , il appela les habitants à la liberté , assiégea la place et rendit les Oropiens à la liberté. C'est pour ce motif que les habitants du territoire d'Hestiée étaient si attachés aux Spartiates et leur conservaient une amitié inaltérable. L'armée envoyée par les Athéniens sous les ordres de Chabrias , détruisa donc les terres des Hestiéens ; et celui-ci s'empara d'une place appelée Métropolis , située sur une hauteur retranchée , l'entoura d'une enceinte , et y laissa une garnison. Il fit ensuite voile vers les îles Cyclades , entraîna dans l'alliance des Athéniens Péparéthos, Sciathos et quelques autres îles soumises aux Lacédémoniens.

XXXI. Les Lacédémoniens se voyant dans l'impossibilité d'arrêter ce soulèvement général qui avait pour effet l'abandon de leur alliance , se relâchèrent de leur ancienne dureté et traitèrent les villes avec plus de douceur. Par ce changement de conduite , par des paroles bienveillantes et des bienfaits réels ,

ils gagnèrent l'affection de tous les alliés qui leur restaient. Mais comme la guerre menaçait de devenir grave, ils comprirent combien elle exigeait de leur part de soins et d'attention; ils songèrent sérieusement aux préparatifs de guerre, à l'organisation et à la répartition de leurs troupes et à tout ce qui concerne les services de l'État. Ils partagèrent en dix sections les villes et le nombre des soldats à fournir. La première section comprit les Lacédémoniens, la seconde et la troisième, les Arcadiens; la quatrième, les Éliens; la cinquième, les Achéens; la sixième, les Corinthiens et les Mégariens; la septième, les Sicyoniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté; la huitième, les Acarnaniens; la neuvième, les Phocidiens et les Locriens; enfin, les Olynthiens et les habitants de la Thrace, alliés des Lacédémoniens, formèrent la dernière section. Dans chaque corps, il y avait un hoplite sur deux hommes armés à la légère, et quatre hoplites sur un cavalier. Toute l'armée était commandée par le roi Agésilas, renommé pour sa bravoure et ses connaissances stratégiques, et n'ayant été jusqu'ici presque jamais vaincu. Dans toutes les guerres où il s'était trouvé, il avait excité l'admiration, et, à l'époque où les Lacédémoniens étaient aux prises avec les Perses, il avait vaincu des armées beaucoup plus fortes que la sienne; il s'était avancé très-loin dans l'Asie et s'était rendu maître de tous les passages; et si les Lacédémoniens, mus par des raisons politiques, ne l'avaient point alors rappelé, il aurait mis tout l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Enfin c'était un homme actif, d'une bravoure tempérée par beaucoup de prudence et capable des entreprises les plus hardies. C'est pourquoi les Spartiates, sentant toute la gravité de cette guerre, avaient confié à cet homme le commandement de l'armée et toute la conduite de l'expédition.

XXXII. Agésilas entra à la tête de son armée dans la Béotie; il avait sous ses ordres plus de dix-huit mille hommes, dont cinq corps composés de Lacédémoniens; chaque corps comprenant cinq cents hommes. Parmi ces combattants ne se trouvait point

la cohorte qui, chez les Spartiates, porte le nom de *Scirite*¹; cette cohorte occupe un rang particulier, elle se tient aux côtés du roi et vole au secours des détachements serrés de près par l'ennemi; elle était formée d'hommes d'élites, frappait le coup décisif dans les batailles et déterminait souvent la victoire. La cavalerie d'Agésilas se composait de quinze cents hommes. Il arriva ainsi à Thespies, ville défendue par une garnison lacédémonienne et campa dans le voisinage pour faire prendre à ses troupes quelques jours de repos. Cependant les Athéniens apprenant que les Lacédémoniens étaient entrés en Béotie, volèrent au secours de Thèbes avec une armée de cinq mille hommes d'infanterie et de deux cents cavaliers. Ces troupes s'étant concentrées sur un seul point, les Thébains prirent position sur une hauteur étendue, située à vingt stades de Thèbes; et comptant pour leur défense sur la difficulté du terrain, ils attendirent l'attaque de l'ennemi; car, intimidés par la renommée d'Agésilas, ils n'osèrent point se mesurer avec lui en rase campagne. Cependant Agésilas rangea son armée en bataille et s'avança contre les Béotiens. Arrivé en leur présence, il détacha d'abord l'infanterie légère et l'opposa à l'ennemi pour s'assurer comment les Thébains se comporteraient dans le combat; mais cette attaque ayant été facilement repoussée par les Thébains qui occupaient une position avantageuse, Agésilas mit en mouvement toute sa ligne disposée de manière à répandre partout l'épouvante. Chabrias l'Athénien, qui commandait les mercenaires, ordonna à ses soldats de recevoir les ennemis sans se déconcerter, de ne point quitter leur rang, et, le bouclier appuyé contre le genou, de présenter aux assaillants la lance droite. Tous obéirent comme un seul homme. Agésilas frappé du bon ordre et du sang-froid que gardaient les Thébains, ne jugea pas à propos de forcer la position dans laquelle ils se trouvaient, ni de réduire des hommes braves à se battre en désespérés. Il tenta donc une nouvelle expérience en cherchant, par la perspective

¹ Les *scirites* étaient toujours placés à l'aile gauche et séparément des autres soldats. (Thucydide, V, 67.)

de la victoire , à les attirer dans la plaine. Mais les Thébains ne donnant point dans ce piège , et gardant la position qu'ils occupaient , Agésilas ramena sa phalange d'infanterie , et , lançant dans la campagne sa cavalerie et ses bataillons d'infanterie légère , il dévasta impunément la campagne et recueillit un immense butin.

XXXIII. Cependant les Spartiates qui formaient le conseil d'Agésilas , ainsi que les chefs de corps , s'étonnèrent qu'un guerrier aussi entreprenant qu'Agésilas , commandant des forces supérieures en nombre , eût refusé de livrer bataille à l'ennemi. Mais Agésilas se contenta de répondre que les Lacédémoniens avaient déjà vaincu sans s'être exposés à aucun danger , puisque les Béotiens n'avaient osé défendre leur campagne qui venait d'être ravagée ; tandis que , s'il les avait forcés à un combat réglé , l'issue d'une pareille tentative aurait pu exposer les Lacédémoniens à un échec imprévu. Agésilas , avec la perspicacité qui le distinguait , semblait alors prévoir ce qui arriva par la suite. Ces paroles , par l'accomplissement qu'elles eurent , étaient non pas l'opinion d'un homme , mais en quelque sorte un oracle des dieux. En effet , les Lacédémoniens , attaquant les Thébains avec des forces supérieures et les forçant à se battre pour la liberté , éprouvèrent de grands revers. Vaincus d'abord à Leuctres , ils y perdirent un grand nombre de citoyens , parmi lesquels se trouva le roi Cléombrote ; ensuite , complètement battus à Mantinée , ils perdirent sans retour l'empire de la Grèce. Ainsi , la fortune nous apprend que les présomptueux sont humiliés , et que dans ses espérances , l'homme ne doit jamais dépasser de justes limites.

Agésilas , bornant son ambition à ce premier succès , conserva son armée intacte et la ramena dans le Péloponnèse. Les Thébains , sauvés par la stratégie de Chabrias , admirèrent le talent militaire de ce général. En effet , Chabrias , qui s'était déjà fait connaître par tant d'exploits , se distingua particulièrement par le stratagème qu'il avait employé ; ce fut dans la position où il donnait cet ordre à ses soldats , qu'il fut représenté sur les statues que lui décerna le peuple d'Athènes. Après la retraite

d'Agésilas, les Thébains s'avancèrent sur Thespies et tuèrent un avant-poste de deux cents hommes ; après avoir livré à la ville de continuels assauts, mais inutilement, ils-reconduisirent leur armée à Thèbes. Phœbidas le Lacédémonien, qui avait sous ses ordres une garnison nombreuse à Thespies, fit alors une sortie et tomba brusquement sur les Thébains en retraite; mais il perdit dans cette action plus de cinq cents hommes, et lui-même, après une brillante résistance, et couvert de blessures reçues par devant, périt en héros.

XXXIV. Quelque temps après, les Lacédémoniens dirigèrent toutes leurs troupes sur Thèbes. De leur côté, les Thébains se saisirent de quelques postes d'un accès difficile, et empêchèrent l'ennemi de ravager la campagne, sans oser cependant l'attaquer de front en rase campagne; mais Agésilas combattant au premier rang, ils s'avancèrent peu à peu. Le combat devint long et acharné; Agésilas eut d'abord le dessus; mais les Thébains étant ensuite sortis de la ville, et accourus en masse au secours des leurs, Agésilas, averti de ce mouvement, fit sonner la retraite. Les Thébains, qui se voyaient alors pour la première fois ne pas être inférieurs aux Lacédémoniens, élevèrent un trophée, et, dès ce moment, ne redoutèrent plus l'armée des Spartiates. Telle fut l'issue de l'engagement entre les troupes de terre.

A cette même époque, il y eut un grand combat naval entre Naxos et Paros. En voici l'origine. Pollis, commandant de la flotte lacédémonienne, averti que les Athéniens attendaient un convoi de vivres, se mit en embuscade, épiant le moment favorable pour tomber sur les vaisseaux de transport, chargés de provisions. Le peuple athénien, prévenu du danger, fit partir une flotte pour escorter le convoi et parvint à le faire entrer dans le Pirée. Après cela, Chabrias, nauarque des Athéniens, se porta avec toute la flotte sur Naxos et en fit le siège; jaloux de prendre la ville d'assaut, il débarqua les machines de guerre et les fit jouer contre les murailles. Pendant que ces dispositions se faisaient, Pollis, commandant de la flotte lacédémonienne, se porta au secours des Naxiens. Les deux nauarques rivalisèrent

d'ardeur pour en venir à un combat , et disposèrent leurs navires pour l'attaque. Pollis avait sous ses ordres soixante-cinq trirèmes , et Chabrias quatre-vingt-trois. Pollis , qui commandait l'aile droite, attaqua le premier l'aile gauche de la flotte ennemie, qui avait pour chef Cédon l'Athénien. Après un combat acharné, il tua Cédon, et coula bas le bâtiment que celui-ci montait. Ensuite, courant sus aux autres bâtiments, et les déchirant à coups d'éperon , il en détruisit quelques-uns et mit les autres en fuite. A cet aspect, Chabrias détacha une division de sa flotte pour voler au secours de l'aile maltraitée, et rétablit ainsi le combat. Quant à lui, à la tête de la plus forte partie de la flotte, il fit preuve d'une grande bravoure, fit sombrer un grand nombre de trirèmes et en prit plusieurs.

XXXV. Après avoir remporté la victoire et mis en déroute tous les bâtiments de l'ennemi, il s'abstint de leur poursuite : il se rappela le combat naval des Arginuses, à l'occasion duquel le peuple, accusant les généraux victorieux d'avoir laissé les morts sans sépulture, les condamna à mort au lieu de les combler de bienfaits ; il n'eut garde de s'exposer au même traitement. Chabrias, au lieu de poursuivre l'ennemi, fit donc recueillir les corps qui flottaient sur l'eau, sauva ceux qui étaient encore vivants et ensevelit les morts. S'il ne s'était point occupé à ce soin, il aurait facilement détruit toute la flotte des ennemis. Dans cette bataille navale, les Athéniens perdirent dix-huit trirèmes et les Lacédémoniens vingt-quatre, non compris huit autres qui tombèrent avec tout leur équipage au pouvoir des vainqueurs. Après cette victoire signalée, Chabrias entra dans le Pirée, avec de riches dépouilles et fut fort honoré par les citoyens. Ce fut la première victoire que les Athéniens eussent remportée sur mer depuis la guerre du Péloponnèse : car ce n'était point avec leurs propres forces qu'ils avaient gagné la bataille de Cnide, mais avec la flotte du roi des Perses.

Tandis que ces événements se passaient, il arriva qu'en Italie Marcus Manlius fut puni de mort à Rome, convaincu d'avoir aspiré à la tyrannie.

XXXVI. Chariandre étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Servius Sulpicius, Lucius Papirius, Cornélius Titus et Marcus Quintius; et on célébra en Élide la 1^{re} olympiade, dans laquelle Damon de Thurium fut vainqueur à la course du stade¹. Dans cette année, les Triballes, peuple de la Thrace, pressés par la disette, firent invasion sur le territoire limitrophe et se procurèrent des vivres en pays étranger. Ils pénétrèrent dans le pays limitrophe de la Thrace au nombre de plus de trente mille, et dévastèrent impunément le territoire des Abdéritains. Maîtres d'un immense butin, ils se retirèrent en désordre et en bravant l'ennemi. Les Abdéritains, s'étant levés en masse, profitèrent de ce moment pour tomber sur eux et en tuèrent plus de deux mille. Les Barbares, irrités de cet échec, et voulant se venger des Abdéritains, envahirent de nouveau leur territoire; mais animés par leur premier succès, et soutenus par un renfort que leur avaient envoyé les Thraces leurs voisins, les Abdéritains tinrent tête aux Barbares. Il se livra un combat acharné dans lequel les Abdéritains, subitement abandonnés par les Thraces, et réduits à leurs propres forces, furent enveloppés par une multitude de Barbares et restèrent presque tous sur le champ de bataille. Les Abdéritains, abattus par un si grand revers, allaient être assiégés dans leur ville, lorsque apparut Chabrias l'Athénien à la tête d'une armée, il délivra les Abdéritains des dangers qui les menaçaient, chassa les Barbares de la contrée et laissa une forte garnison dans Abdère; mais il fut assassiné par quelques traîtres. Timothée, prenant le commandement de la flotte, se dirigea sur Céphallénie, approcha ses navires de la ville et engagea les villes de l'Acarnanie à embrasser le parti des Athéniens; il se fit un ami d'Alcétas, roi des Molosses, attira dans ses intérêts les villes des environs et défit les Lacédémoniens dans la bataille navale de Leucade. Tous ces succès furent obtenus promptement et facilement, tantôt par la voie de la persuasion, tantôt par la force des armes. Aussi la renommée de ce

¹ Première année de la 1^{re} olympiade; année 376 avant J.-C.

général fut-elle grande , non-seulement auprès de ses concitoyens, mais encore auprès des autres Grecs. Telle était la situation de Timothée.

XXXVII. Pendant que ces événements avaient lieu, les Thébains marchèrent sur Orchomène avec cinq cents hommes d'élite, et accomplirent un exploit digne de mémoire : les Lacédémoniens avaient à Orchomène une forte garnison ; elle fut attaquée par les Thébains , et il s'engagea un combat opiniâtre dans lequel les Thébains , se battant contre des forces doubles , vainquirent les Lacédémoniens. Pareille chose ne s'était jamais vue jusqu'alors , car on regardait déjà comme un avantage signalé de vaincre les Lacédémoniens avec des forces supérieures. Aussi les Thébains devinrent-ils , dès ce moment , pleins d'ambition ; et la renommée de leur bravoure se répandant de plus en plus, ils entrèrent ouvertement en lutte pour l'empire des Grecs.

Dans cette même année , l'historien Hermias de Méthymne , termine son histoire de la Sicile , divisée en dix livres , et selon d'autres , en douze.

XXXVIII. Hippodamus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent , au lieu de consuls , quatre tribuns militaires, Lucius Valérius, Crispus Manlius, Fabius Servilius, Sulpicius Lucrélius¹. Dans cette année, Artaxerxès, roi des Perses, sur le point de faire la guerre aux Égyptiens et empressé de prendre à sa solde beaucoup de troupes étrangères, résolut de mettre un terme aux guerres qui désolaient la Grèce ; car il espérait que les Grecs, délivrés des guerres intestines, s'engageraient volontiers à son service. Il envoya donc des députés dans toute la Grèce, pour exhorter les villes à conclure une paix générale. Les Grecs, las des guerres continuelles, accueillirent avec joie la proposition d'Artaxerxès ; ils conclurent donc la paix aux conditions que toutes les villes seraient indépendantes et qu'elles ne recevraient plus de garnison étrangère. Les Grecs nommèrent donc des commissaires chargés de visiter chaque ville et d'en faire sortir toutes les garnisons. Les Thébains seuls s'opposèrent

¹ Deuxième année de la 1^{re} olympiade ; année 375 avant J.-C.

à ce que ce traité s'appliquât à chaque ville en particulier ; ils exigeaient que toute la Boétie fût tributaire des Thébains. Mais ils trouvèrent dans les Athéniens les adversaires les plus prononcés de cette prétention ; Callistrate , le démagogue , porta la parole pour les Athéniens , tandis qu'Épaminondas prononça dans le conseil général un discours admirable en faveur des Thébains. Tous les Grecs ratifièrent le traité qui avait été conclu ; les Thébains seuls refusèrent d'y adhérer ; car Épaminondas avait , par son courage , inspiré tant de confiance à ses concitoyens , qu'ils osèrent protester contre des décrets votés à l'unanimité. Les Lacédémoniens et les Athéniens , qui avaient été constamment en lutte au sujet de la suprématie sur la Grèce , convinrent alors entre eux que les premiers seraient jugés dignes de commander sur terre et les seconds sur mer ; mais les uns et les autres ne virent pas sans inquiétude une troisième puissance rivale s'élever à côté d'eux ; ils cherchèrent donc à arracher de la dépendance des Thébains les villes de la Béotie.

XXXIX. Les Thébains étaient des hommes distingués par la force et la souplesse de leurs corps ; vainqueurs des Lacédémoniens en plusieurs combats , ils avaient une haute idée d'eux-mêmes et prétendaient au commandement sur terre. Ils ne furent pas déçus dans leur espoir , car ils avaient alors à leur tête plusieurs généraux braves et habiles , dont les plus illustres étaient Pélopidas , Gorgias , Épaminondas. Ce dernier l'emportait par son courage et par son habileté stratégique , non-seulement sur ses compatriotes , mais sur tous les peuples de la Grèce. Il était instruit dans toutes les sciences et principalement dans la philosophie pythagoricienne ; doué , en outre , d'avantages physiques , il n'est pas surprenant qu'il ait accompli les plus brillantes actions. C'est ainsi qu'obligé de se battre avec un petit nombre de soldats thébains contre les forces réunies des Lacédémoniens et de leurs alliés , il se montra tellement supérieur à ses ennemis réputés invincibles , qu'il tua de sa propre main le roi des Lacédémoniens , Cléombrote , et qu'il tailla en pièces presque toute la troupe qui lui était opposée. C'est à la pénétra-

du roi mirent en mouvement toute l'armée et s'avancèrent vers l'Égypte de concert avec la flotte. Arrivés près du Nil, ils trouvèrent les Égyptiens ouvertement préparés à la guerre : Pharnabaze, qui avait mis beaucoup de lenteur à cette expédition, avait donné aux ennemis beaucoup de loisir pour faire leurs préparatifs ; car les généraux perses ne sont nullement des maîtres absolus, il faut que pour toute chose ils en réfèrent au roi et attendent ses réponses.

XLII. Nectanebis, roi des Égyptiens, instruit du nombre des troupes perses, ne perdit point courage, confiant surtout en la position avantageuse du pays ; car l'Égypte est d'un accès très-difficile. De plus, il avait bien fortifié tous les passages qui donnent accès soit par terre, soit par les sept bouches du Nil qui verse ses eaux dans la mer d'Égypte. A chacune de ces embouchures, sur les deux rives, avait été élevée une ville garnie de hautes tours ; un pont en bois dominait l'entrée du canal. La bouche Pélusiaque est la mieux défendue parce qu'elle s'offre la première à ceux qui viennent du côté de la Syrie et qu'elle passe pour le principal point d'attaque de l'ennemi. Des fossés avaient été creusés et des enceintes construites dans les endroits les plus propres au débarquement. Les abords par terre avaient été convertis en lacs, et les parties navigables fortifiées par des digues. Il était donc difficile à la flotte de mouiller, à la cavalerie de manœuvrer, et aux troupes de terre de s'avancer. Les généraux réunis autour de Pharnabaze, voyant que la bouche Pélusiaque était admirablement fortifiée et gardée par une armée nombreuse, renoncèrent entièrement d'en forcer le passage et résolurent de pénétrer par une autre embouchure. Ils regagnèrent donc le large et, manœuvrant en sorte que les bâtiments ne fussent pas aperçus par l'ennemi, ils se portèrent sur la bouche Mendésienne dont la rive est très-étendue. Là, ils débarquèrent trois mille hommes que Pharnabaze et Iphicrate firent marcher contre la petite ville fortifiée à l'entrée de cette bouche. Les Égyptiens accoururent au secours de cette place avec leur cavalerie et trois mille hommes d'infanterie. Il s'engagea un combat

acharné ; comme les Perses recevaient des troupes fraîches débarquées de leurs nombreux navires, les Égyptiens furent bientôt enveloppés ; ils perdirent beaucoup de monde, un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers et le reste refoulé dans la ville. Iphicrate, attaquant la garnison en dedans des murs, se rendit maître de la forteresse, la détruisit et vendit les habitants comme esclaves.

XLIII. Après ce succès, il s'éleva entre les généraux Perses un différend qui fit avorter l'expédition. Iphicrate, averti par les prisonniers que Memphis, la ville la plus importante de l'Égypte, avait été laissée sans défense, proposa de se diriger immédiatement sur Memphis avant que les Égyptiens y eussent concentré leurs troupes. Pharnabaze était au contraire d'avis d'attendre l'arrivée de toute l'armée des Perses, afin de rendre le succès de cette entreprise plus certain. Iphicrate demanda alors qu'il lui fût permis de marcher contre Memphis avec les mercenaires qu'il avait sous la main, promettant de s'en rendre maître. Mais l'audace et la bravoure de ce général le rendirent suspect et firent craindre qu'il n'occupât l'Égypte pour son propre compte. Pharnabaze se refusa donc à cette proposition. Iphicrate protestait que si l'on ne saisissait pas ce moment opportun, toute l'expédition échouerait. Les généraux perses étaient jaloux d'Iphicrate, et répandirent des calomnies contre lui. Cependant les Égyptiens, qui avaient eu le temps de se reconnaître, envoyèrent à Memphis une garnison suffisante ; ils rassemblèrent toutes leurs forces devant la petite ville que les Perses venaient de détruire et, ayant l'avantage de se servir d'armes bien solides, ils harcelèrent continuellement l'ennemi. Enfin, recevant sans cesse des renforts, ils faisaient essuyer de grandes pertes aux Perses, en même temps qu'ils retrempaient leur courage. L'armée des Perses fut occupée autour de cette place jusqu'à l'époque où soufflent les vents étésiens et où le Nil, inondant toute la contrée, rend l'Égypte presque imprenable. Ces obstacles naturels s'opposant à l'exécution de l'entreprise projetée, les généraux perses résolurent d'évacuer l'Égypte. Ils re-

vinrent donc dans l'Asie où la discorde entre Pharnabaze et Iphicrate éclata ouvertement. Iphicrate, craignant d'être arrêté et d'éprouver le même sort que Conon l'Athénien¹, jugea prudent de quitter secrètement le camp des Perses. Il fit donc préparer un navire sur lequel il s'embarqua la nuit et retourna ainsi à Athènes. Pharnabaze fit partir des députés pour accuser Iphicrate d'avoir fait manquer l'expédition d'Égypte. Les Athéniens répondirent aux envoyés perses que s'ils le trouvaient coupable ils le puniraient comme il le mériterait. Peu de temps après, ils nommèrent Iphicrate commandant de leur flotte.

XLIV. Il n'est pas hors de propos de rapporter ici ce que l'histoire raconte des grandes qualités d'Iphicrate. Il passait pour posséder des connaissances profondes en stratégie et pour être doué d'une sagacité naturelle remarquable. Il avait acquis dans la guerre de Perse une expérience consommée dans l'art militaire, mais il s'était surtout occupé de ce qui concerne l'armement des troupes. Les Grecs s'étaient jusqu'alors servis de grands boucliers difficiles à manier; il supprima ces boucliers et introduisit les peltes dont le maniement présentait le double avantage de couvrir suffisamment le corps et de laisser le soldat libre de tous ses mouvements. Cette réforme utile ayant été adoptée, les hommes aux anciens boucliers, appelés autrefois *hoplites* à cause de leurs boucliers, reçurent alors le nom de *peltastes*² du bouclier léger qu'ils portaient. Quant à la lance et à l'épée, il leur fit subir un changement tout opposé; car il donna à la lance une fois et demie plus de longueur qu'elle n'en avait et allongea l'épée presque du double. L'expérience sanctionna cette réforme et ajouta encore à la réputation de ce général. Il inventa aussi pour les soldats une chaussure plus légère et plus facile à dénouer, qui a été, après lui, appelée *iphicratide*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Il introduisit encore dans

¹ Voyez Cornelius Nepos, *Conon*. c. 5.

² Il πέλτης, bouclier court.

l'armée beaucoup d'autres réformes utiles qu'il serait trop long de décrire ici.

Ainsi donc l'expédition des Perses contre l'Égypte, qui avait occasionné tant de frais, échoua contre toute attente.

XLV. En Grèce les villes étaient troublées par des changements politiques ; et l'anarchie devint bientôt générale. Les Lacédémoniens soutenaient les gouvernements oligarchiques, tandis que les Athéniens se déclaraient pour la démocratie. Ces deux États n'observèrent donc pas longtemps les clauses du traité ; et lorsqu'ensuite ils vinrent au secours de leurs villes patronées, ils se firent réellement la guerre au mépris des conditions de la paix générale. A Zacynthe, le peuple, vivement irrité contre les magistrats institués par les Lacédémoniens, les chassa tous de la ville. Ceux-ci se réfugièrent auprès de Timothée, commandant de la flotte athénienne, et prirent service sur ses navires¹. S'étant ainsi assurés de la coopération de Timothée, ils vinrent débarquer dans l'île et s'emparer d'une place forte située au bord de la mer et qui portait le nom d'Arcadie. Partant de là, et soutenus par Timothée, ils faisaient beaucoup de mal aux habitants de la ville. Les Zacynthiens demandèrent donc du secours aux Lacédémoniens ; ces derniers envoyèrent d'abord des députés à Athènes pour se plaindre de la conduite de Timothée, et lorsqu'ils virent que le peuple inclinait en faveur des bannis, ils équipèrent une flotte de vingt-cinq trirèmes et la firent partir sous les ordres d'Aristocrate au secours des Zacynthiens.

XLVI. Tandis que ces événements se passaient, quelques

¹ Le texte est ici évidemment tronqué ; car on ne comprend pas que les magistrats de Zacynthe, partisans déclarés des Lacédémoniens, soient venus se réfugier sur la flotte de leurs ennemis les Athéniens. De deux choses l'une, ou il faut avec Miot compléter le texte par l'intercalation suivante : « Mais ramenés par les Lacédémoniens, ces exilés bannirent à leur tour leurs ennemis qui vinrent chercher un asile sur la flotte Athénienne, etc. ; » ou bien depuis τοῖς ἐπὶ τῆς Λακεδαιμονίων ἐπιστάσις..... jusqu'à ἐφυλάσσοντες πάντας, il faut changer la phrase de façon qu'elle présente un sens tout opposé, et que ce ne soit plus les partisans des Lacédémoniens, mais bien ceux des Athéniens qui soient obligés de chercher un refuge sur la flotte de Timothée ; c'est cette dernière version que je propose pour rétablir le contexte.

Corcyréens , partisans des Lacédémoniens, s'insurgèrent contre le peuple et invitèrent les Spartiates à leur envoyer une flotte , leur promettant de livrer Corcyre. Les Lacédémoniens, pénétrés de l'importance de ce poste pour saisir l'empire de la mer, s'empressèrent de profiter de l'occasion qui se présentait pour se rendre maîtres de la ville des Corcyréens. Ils firent donc immédiatement partir pour Corcyre une flotte de vingt-deux trirèmes, commandée par Alcidas. Ils feignirent de destiner cette flotte contre la Sicile , afin qu'étant admis comme amis par les Corcyréens , ils s'emparassent de la ville avec le secours des exilés ; mais les Corcyréens, devinant le stratagème des Spartiates, gardèrent leur ville soigneusement , en même temps qu'ils envoyèrent à Athènes des députés chargés de demander du renfort. Les Athéniens résolurent de venir au secours des Corcyréens et des exilés de Zacynthe ; ils firent partir pour Zacynthe Ctésiclès , qui devait se mettre à la tête des exilés , et ils se disposèrent à mettre en mer une flotte destinée aux Corcyréens.

Pendant que ces choses se passaient, les Platéens, en Béotie, se déclarèrent en faveur des Athéniens, et leur demandèrent des troupes, décidés à leur livrer la ville. Mais les *béotarques* ¹, irrités contre les Platéens, se hâtèrent de prévenir le secours des Athéniens en mettant immédiatement sur pied une armée considérable. Arrivés aux environs de la ville de Platée, ils attaquèrent les habitants à l'improviste ; la plupart des Platéens, répandus dans la campagne, furent saisis par la cavalerie ennemie, les autres se réfugièrent dans la ville ; mais se voyant sans alliés, ils furent obligés de capituler et de se rendre à discrétion. Il leur fut permis de sortir de la ville, en emportant leurs meubles, avec défense de jamais remettre le pied sur le territoire béotien. Après cela , les Thébains rasèrent Platée et détruisirent Thespies, qui avait montré des sentiments hostiles. Les Platéens, avec leurs enfants et leurs femmes, se réfugièrent à Athènes, et

¹ *Βοιωτάρχαι* , chefs de la confédération béotienne.

obturent, par un décret du peuple, le droit de cité. Telle était la situation des affaires en Béotie.

XLVII. Les Lacédémoniens nommèrent Mnasippe au commandement de la flotte qu'ils envoyèrent à Corcyre. Cette flotte se composait de soixante-cinq trirèmes, portant mille cinq cents soldats. Mnasippe aborda dans l'île et accueillit les bannis ; il entra dans le port, s'empara de quatre navires et en força trois autres à se jeter sur la côte où ils furent brûlés par les Corcyréens, afin qu'ils ne tombassent point au pouvoir de l'ennemi. Il battit ensuite les troupes de terre, occupant une hauteur, et répandit la terreur dans toute l'île. Les Athéniens avaient depuis longtemps fait partir Timothée, fils de Conon, pour aller au secours des Corcyréens avec soixante navires. Ce général s'était auparavant dirigé sur la Thrace, où il engagea plusieurs villes à embrasser son alliance, et augmenta sa flotte de trente trirèmes. Le retard qu'il avait mis à se porter au secours des Corcyréens, irrita le peuple, qui lui ôta le commandement. Cependant, lorsqu'il entra dans le port d'Athènes, amenant avec lui une foule de députés qui avaient embrassé l'alliance d'Athènes, et qu'il se montra accompagné des trente trirèmes dont il avait accru sa flotte, armée en guerre, le peuple se repentit et rendit à Timothée le commandement. Il ajouta encore à sa flotte quarante autres trirèmes, de manière à porter les forces navales à un total de cent trente trirèmes. Enfin, on amassa des provisions de vivres, de flèches et toute sorte de munitions. Pour le moment, le peuple nomma Ctésiclès commandant militaire et l'envoya avec les cinq cents hommes au secours des Corcyréens. Ctésiclès profita de la nuit pour aborder à Corcyre à l'insu des assiégeants. Il trouva les habitants en proie à des dissensions civiles, et l'administration de la guerre dans un état déplorable. Il apaisa la discorde, mit l'administration de la ville sur un meilleur pied et ranima le courage des assiégés. Il tua d'abord les assiégeants à l'improviste et leur tua deux cents hommes ; puis, dans un grand combat qui s'engagea ensuite, il tua Mnasippe lui-même et beaucoup d'autres avec lui.

Enfin , assiégeant , pour ainsi dire , les assaillants eux-mêmes , il s'attira de grands éloges. Lorsque la guerre corcyréenne fut à peu près terminée , la flotte athénienne partit pour Corcyre sous les ordres de Timothée et d'Iphicrate. Ces généraux , s'étant attardés , ne firent rien qui soit digne de mémoire , si ce n'est que , rencontrant des trirèmes siciliennes que Denys avait envoyées au secours des Lacédémoniens , sous le commandement de Cisside et de Crinippe , ils les capturèrent avec tout leur équipage. Ces trirèmes , au nombre de neuf , furent vendues ; ils en retirèrent plus de soixante talents¹ avec lesquels ils soldèrent l'armée.

Sur ces entrefaites , Nicoclès l'eunuque tua par trahison Éva-goras , roi de Cypre , et usurpa le royaume des Salaminien.

En Italie , les Romains vainquirent , en bataille rangée , les habitants de Préneste , et taillèrent en pièces la plupart de leurs ennemis.

XLVIII. Astée étant archonte d'Athènes , les Romains élurent , au lieu de consuls , six tribuns militaires , Marcus Furius , Lucius Furius , Aulus Posthumius , Lucius Lucrétius , Marcus Fabius et Lucius Posthumius². Dans cette année , le Péloponnèse fut désolé par de grands tremblements de terre et par des inondations incroyables qui détruisirent les campagnes et les villes. Jamais on n'avait vu jusqu'alors la Grèce désolée par de si grands désastres : des villes entières disparaissaient avec leur population , comme si une puissance divine avait juré la perte et la destruction des hommes. Le moment même où ces fléaux se firent sentir les rendit encore plus affreux. Ainsi , les tremblements de terre n'arrivaient point le jour , sans quoi les malheureux auraient pu être secourus ; mais ils se manifestaient la nuit ; les maisons étaient renversées par de terribles secousses , et les hommes , égarés dans les ténèbres et pris à l'improviste , étaient dans l'impossibilité de trouver quelque moyen de salut. La plupart des habitants furent ensevelis sous les décombres ; et

¹ Environ trois cent trente mille francs.

² Quatrième année de la 118^e olympiade , année 373 avant J.-C.

lorsque , à la pointe du jour , ils se précipitèrent hors de leur maison dans l'espoir d'échapper au fléau , ils tombèrent dans un danger encore plus grand et plus inattendu : la mer , prodigieusement grossie , était sortie de son lit et inondait de ses flots les hommes qui disparurent avec leurs foyers. Ces désastres frappèrent particulièrement deux villes de l'Achaïe , Hélice et Bura. Hélice était , avant le tremblement de terre qui la désola , la ville la plus célèbre de l'Achaïe. Ces malheurs donnèrent lieu à de grandes recherches. Les physiiciens essaient d'en trouver l'explication , non pas dans la colère des dieux , mais dans des causes naturelles et nécessaires¹. D'autres , pénétrés de sentiments religieux , regardent ces calamités comme un châtiment divin pour servir d'exemple aux impies. C'est ce que maintenant nous allons examiner en détail.

XLIX. Neuf villes d'Ionie avaient coutume de tenir une assemblée générale appelée la *Panionie*. Elles offraient d'anciens et de grands sacrifices à Neptune , dans un endroit désert , aux environs de Mycale. Mais les guerres qui éclatèrent dans cette contrée mettant obstacle à la célébration de la Panionie , on changea le lieu de la solennité , qui fut célébrée dans un endroit sûr , près d'Éphèse. On envoya en même temps des théores pour consulter la pythie. L'oracle répondit qu'il fallait enlever les statues des antiques autels qui se trouvaient à Hélice , dans la contrée qui portait alors le nom d'*Ionie* et qui s'appelle aujourd'hui *Achaïe*. Conformément à la réponse de l'oracle , les Ioniens envoyèrent donc dans l'Achaïe des hommes chargés de prendre ces statues. Ces envoyés entrèrent en négociation avec l'assemblée des Achéens pour en obtenir ce qui était l'objet de leur mission. Or , les habitants d'Hélice conservaient une ancienne tradition selon laquelle ils seraient menacés d'un grand danger si les Ioniens venaient à sacrifier sur l'autel de Neptune.

¹ Voyez Sénèque , *Quest. natur.* , VI , 23. Strabon , VIII , p. 590 , de l'édition Casanb.

² Suivant d'autres écrivains , ces villes étaient au nombre de douze. Voyez Hérodote , I , 145 ; et Strabon , VIII , p. 593.

Se rappelant cette tradition d'un ancien oracle, ils refusèrent aux Ioniens les statues demandées, alléguant qu'elles n'étaient pas une propriété commune des Achéens, mais une propriété particulière, sacrée. Les habitants de Bura appuyèrent les habitants d'Hélèce. Cependant les Ioniens obtinrent par un décret de l'assemblée des Achéens la permission de sacrifier sur l'autel de Neptune, ainsi que l'avait ordonné l'oracle. Mais les Héliciens dispersèrent les offrandes des Ioniens, arrachèrent les théores de l'autel et commirent ainsi un sacrilège. C'est, dit-on, irrité de cet outrage que Neptune dévasta ces villes impies par des tremblements de terre et des inondations. Pour prouver que ces désastres sont l'effet de la colère de Neptune, on allègue que ce dieu a dans son pouvoir les tremblements de terre et les inondations; que le Péloponnèse passe de temps immémorial pour la demeure de Neptune; que ce pays est pour ainsi dire consacré à Neptune, et qu'en général toutes les villes du Péloponnèse vénèrent le plus ce dieu parmi les immortels. On ajoute aussi que le Péloponnèse renferme de grandes cavités souterraines et de vastes réservoirs d'eau. En effet, on y voit deux fleuves qui évidemment coulent sous terre : l'un, près de Phénée¹, disparut dans des temps anciens, en se perdant dans les profondeurs du sol; l'autre, près de Styphalium, se précipite dans un gouffre, et, parcourant ainsi sous terre une distance de deux cents stades, sort auprès de la ville d'Argos. Enfin, pour confirmer ce qui vient d'être dit, on ajoute qu'à l'exception des deux villes coupables, aucune autre n'eut à souffrir de semblables maux. Mais en voilà assez sur ce sujet.

L. Alcisthène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, huit tribuns militaires, Lucius Valérius, Publius Ancus, Caius Térentius, Lucius Ménénus, Caius Sulpicius, Titus Papirius, Lucius Émilius et Fabius Marcus, et on célébra en Élide la C1^{re} olympiade, dans laquelle Da-

¹ Voyez Pausanias, VIII, 20; et Strabon, VIII, p. 596.

mon de Thurium fut vainqueur à la course du stade¹. Dans ce temps, la divinité annonça aux Lacédémoniens la perte de l'empire de la Grèce qu'ils avaient possédé pendant près de cinq cents ans. On aperçut au ciel, plusieurs nuits de suite, un flambeau ardent qui, d'après sa forme, avait reçu le nom de *poutre ignée*. En effet, peu de temps après, les Spartiates furent vaincus dans une grande bataille et perdirent sans retour leur suprématie. Quelques physiciens attribuaient l'origine de ce phénomène à des causes naturelles et soutenaient que de semblables apparitions se manifestent à des périodes nécessairement déterminées, et que les Chaldéens de Babylone et d'autres astrologues en font des prédictions certaines ; qu'ainsi, au lieu d'être surpris de l'apparition de ces phénomènes, il faudrait au contraire s'étonner s'ils ne revenaient pas chacun à sa période, en accomplissant, par leurs mouvements éternels, des révolutions définies. Quoi qu'il en soit, ce flambeau du ciel était d'un tel éclat et d'une lumière si intense qu'il formait sur la terre des ombres semblables à celles de la lune².

A cette époque, le roi Artaxerxès, voyant la Grèce de nouveau déchirée par des troubles, envoya des députés pour engager les Grecs à mettre un terme à ces guerres intestines et à faire une paix universelle basée sur les mêmes conditions qu'autrefois. Les Grecs accueillirent avec joie cette proposition. Toutes les villes, à l'exception de Thèbes, conclurent donc une paix générale ; car les Thébains, comprenant sous la juridiction de leur seule ville la Béotie entière, furent exclus de ce traité par les Grecs, qui voulaient que chaque ville donnât par un serment son adhésion au traité général. Ainsi les Thébains mis, comme autrefois, en dehors du traité, continuèrent à gouverner la Béotie sous une seule et même juridiction. Indignés de cela, les Lacédémoniens résolurent de marcher contre eux avec une armée nombreuse et de les traiter comme un ennemi commun ; car

¹ Première année de la cinquième olympiade ; année 372 avant J.-C.

² Il est sans doute ici question de l'apparition d'une comète. Comparez Aristote, *Meteorologica*, I, 6 ; Sénèque, *Quæst. nat.*, VII, 6.

ils voyaient l'accroissement des Thébains d'un œil jaloux , et craignaient que ces derniers, une fois maîtres de la Béotie entière , ne profitassent d'une occasion favorable pour renverser la domination de Sparte. Passant tout leur temps dans les gymnases, les Thébains étaient doués d'une grande force de corps et naturellement portés à la guerre. Ils ne le cédaient en courage à aucun peuple grec. Ils avaient des chefs nombreux et distingués par leur bravoure. On cite comme les plus célèbres, Épaminondas, Gorgias et Pélopidas. Ainsi Thèbes, se souvenant de sa célébrité aux temps héroïques, était pleine de confiance en elle-même et aspirait à de grandes choses. Cette année fut donc employée par les Lacédémoniens en préparatifs de guerre ; ils levèrent des troupes parmi les citoyens aussi bien que chez les alliés.

LI. Phrasiclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, huit tribuns militaires, Publius Manlius, Caius Erénutius, Caius Sextus, Tibérius Julius, Lucius Albinus, Publius Trébonius, Caius Manlius, Lucius Anthestius¹. Dans cette année, les Thébains, exclus du traité général, furent réduits à leurs propres ressources pour soutenir la guerre contre les Lacédémoniens. Ils n'avaient aucune ville alliée, car toutes les villes étaient comprises dans le pacte de paix commun. Profitant de cet isolement, les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Thébains dans l'espérance de réduire Thèbes en esclavage. Les préparatifs des Lacédémoniens se faisaient ouvertement, et comme les Thébains étaient sans alliés, tout le monde crut que les Spartiates viendraient facilement à bout de les dompter. Les Grecs, qui étaient animés de bons sentiments à l'égard des Thébains, les plaignirent d'avance du sort qui les attendait. Ceux, au contraire, qui étaient animés de sentiments hostiles, se réjouissaient de ce que les Thébains ne tarderaient pas à tomber dans la servitude. Enfin, les Lacédémoniens avaient mis sur pied une armée nombreuse dont ils confièrent le commandement au roi Cléombrote. Ils envoyèrent d'abord des

¹ Deuxième année de la cin^e olympiade ; année 371 avant J.-C.

députés à Thèbes, exigeant que toutes les villes de la Béotie fussent reconnues indépendantes ; que Platée et Thespies fussent relevées et le territoire rendu à ses anciens possesseurs. Les Thébains répondirent que, ne se mêlant point des affaires de la Laconie, les Spartiates ne devaient pas non plus s'occuper de celles de la Béotie. Sur cette réponse, les Lacédémoniens firent partir sur-le-champ Cléombrote pour marcher avec son armée sur Thèbes. Les alliés des Lacédémoniens prirent volontiers part à cette guerre, dans l'espoir qu'il n'y aurait ni combat ni bataille, et qu'ils se rendraient maîtres de la Béotie sans coup-férir.

LII. Cependant, les Lacédémoniens s'avancèrent. Arrivés à Chéronée¹ ils y établirent leur camp, et attendirent les alliés retardataires. Les Thébains, à l'approche de l'ennemi, décrétèrent que les femmes et les enfants seraient transportés à Athènes. Ils nommèrent ensuite Épaminondas au commandement de l'armée, et lui confièrent toute la conduite de la guerre, avec l'adjonction de six béotarques. Épaminondas appela sous les armes toute la population valide des Thébains, et il forma ainsi, avec les citoyens de Thèbes et d'autres Béotiens les plus robustes, une armée d'élite qui ne dépassa pas six mille hommes. Au sortir de la ville, beaucoup de soldats remarquèrent des augures d'un mauvais présage pour l'armée. Ainsi, Épaminondas rencontra sous les portes de la ville, un héraut conduisant un aveugle qui s'était échappé ; ce héraut proclamait à haute voix, selon la coutume, qu'il ne fallait pas le laisser sortir de Thèbes ni le faire disparaître ; mais qu'il fallait le ramener pour qu'il ait la vie sauve. Les plus âgés de ceux qui entendaient le cri de ce héraut, le prirent pour un mauvais augure ; les plus jeunes ne disaient rien, afin de ne pas, par un mouvement de lâcheté, détourner Épaminondas de sa marche. Épaminondas, se tournant vers ceux qui voulaient qu'il tînt compte des augures, répliqua par ce vers d'Homère : « Le seul et le meilleur augure, c'est de dé-

¹ C'est *Coronée* qu'il faudrait lire ici. Chéronée étant située plus près de la Phocide, ne se trouvait pas sur la route des Lacédémoniens.

« fendre sa patrie¹. » A peine cette réplique avait-elle été adressée aux timides pour relever leur courage, qu'un second augure apparut, d'un présage plus mauvais encore. Le scribe du camp, portant une lance à laquelle était fixée une banderole, s'avança pour transmettre l'ordre des chefs, lorsque le vent enleva cette banderole et la porta sur une colonne élevée sur un tombeau ; Sous ce monument funèbre étaient ensevelis quelques-uns des Lacédémoniens et des Péloponnésiens qui étaient morts en combattant sous les ordres d'Agésilas. A ce présage, les vieillards insistèrent de nouveau, protestant qu'il ne fallait point avancer contre la volonté formelle des dieux. Sans rien leur répondre, Épaminondas continua sa marche, pensant que la considération du beau et du juste doit l'emporter sur les augures. C'est ainsi qu'Épaminondas se montra vraiment philosophe en mettant sagement en pratique les leçons reçues pendant sa jeunesse. Il fut néanmoins blâmé par la foule ; mais justifié ensuite par les immenses avantages qu'il procura à sa patrie, il s'acquit la réputation d'un habile général. Il porta son armée aussitôt en avant et s'empara des défilés de Coronée où il établit son camp.

LIII. Averti que les ennemis avaient occupé le défilé, Cléombrote renonça à forcer ce passage. Il continua sa marche par la Phocide, et, suivant une route difficile le long des côtes, il envahit la Béotie sans rencontrer aucun obstacle ; il s'était emparé, en passant, de quelques forts et de plusieurs trirèmes. Enfin, arrivé à l'endroit qu'on appelle Leuctres, il dressa son camp et fit reposer ses soldats des fatigues de la route. Cependant les Béotiens s'avancèrent sur l'ennemi, et arrivés assez près, ils aperçurent de quelques hauteurs les Lacédémoniens occupant toute la plaine de Leuctres. L'étendue de cette armée leur fit concevoir de vives inquiétudes. Les béotarques se réunirent alors en conseil et délibérèrent s'il fallait rester et se battre contre des forces bien supérieures en nombre, ou se retirer et gagner une position plus avantageuse pour livrer un combat. Les voix des six béotarques furent partagées également, trois opinèrent pour

¹ *Iliade*, XII, vers 241.

la retraite et trois pour le combat immédiat¹. Épaminondas était de l'avis de ces derniers. La discussion allait se prolonger, lorsqu'arriva le septième béotarque qui, gagné par les considérations développées par Épaminondas, fit par sa voix prévaloir la dernière opinion. Il fut donc décidé de risquer une bataille décisive. Cependant, Épaminondas s'apercevant que ses soldats étaient encore frappés d'une crainte superstitieuse au sujet des augures, cherchait avec la sagacité qui lui était propre un moyen de donner le change à la crainte superstitieuse du vulgaire. Il engagea donc quelques hommes nouvellement arrivés de Thèbes, à répandre le bruit que les armes suspendues au temple d'Hercule avaient disparu soudain, et que l'on disait à Thèbes que les anciens héros les avaient enlevées pour venir au secours des Béotiens². Il avait aussi apposté un homme supposé tout récemment sorti de l'ancre de Trophonius³; cet homme annonça que la divinité ordonnait aux Thébains, lorsqu'ils auraient vaincu à Leuctres, d'instituer, en l'honneur de Jupiter roi, un jeu coronnaire. C'est depuis lors que les Béotiens ont conservé l'usage de cette solennité à Lébadie.

LIV. Épaminondas fut secondé dans ses desseins par Léandrias le Spartiate qui, exilé de Lacédémone, servait alors dans l'armée des Thébains. Car, amené devant l'assemblée, Léandrias déclara que c'était une ancienne tradition chez les Spartiates qu'ils perdraient leur suprématie lorsqu'ils seraient vaincus à Leuctres par les Thébains. Épaminondas reçut aussi la visite de quelques devins du pays qui lui dirent que les Lacédémoniens éprouveraient un grand revers près du tombeau des filles de Leuctrus et de Scédasus. Voici pourquoi : Leuctrus avait laissé son nom à cette plaine ; les filles de Leuctrus et de Scédasus fu-

¹ Le conseil des béotarques était une espèce de comité de salut public, surveillant et entravant les mouvements des généraux. Ils paraissent avoir été au nombre de douze. (Thucydide, IV, 91.)

² Cicéron (*de Divinatione*, I, 34) raconte ce même prodige comme extrait de Callisthène.

³ L'ancre de Trophonius était situé près de Lébadie. Voyez Élien, V. H., III, 45, et la note de Perizonius.

rent violées par des députés de Lacédémone. Ces filles outragées, ne pouvant survivre à leur déshonneur, se donnèrent elles-mêmes la mort en maudissant le pays qui avait choisi de tels députés. Sur ce récit et beaucoup d'autres semblables, Épaminondas assembla ses soldats, les exhorta au combat par des discours appropriés à la circonstance, et gagna tous les esprits en sa faveur. Enfin, délivrés de leur crainte superstitieuse, les soldats se montrèrent résolus au combat.

Dans ce même temps, les Thébains reçurent aussi un secours de quinze cents fantassins et de cinq cents cavaliers envoyés par les Thessaliens. Jason, qui commandait cette armée, essaya d'abord les voies de la persuasion pour amener les Lacédémoniens et les Béotiens à conclure une trêve, au lieu de tenter les caprices de la fortune. La trêve fut conclue; et Cléombrote se disposait déjà à quitter la Béotie, lorsqu'il rencontra un renfort considérable, envoyé par les Lacédémoniens et leurs alliés, sous le commandement d'Archidamus, fils d'Agésilas. Car les Spartiates, qui avaient remarqué, non sans crainte, la résolution, l'audace et le courage désespéré des Béotiens, avaient fait partir une seconde armée afin de tenir tête, par le nombre, à l'intrépidité de leurs adversaires. Lorsque toutes ces troupes se furent concentrées, les Lacédémoniens pensèrent qu'il serait honteux de trembler devant la valeur des Béotiens. En conséquence, au mépris de la trêve conclue, ils se replièrent en toute hâte sur Leuctres. Les Béotiens étant prêts au combat, les deux armées se mirent en ordre de bataille.

LV. Dans l'armée lacédémonienne, les chefs descendants d'Hercule, le roi Cléombrote et Archidamus, fils du roi Agésilas, commandaient les deux ailes. Chez les Béotiens, Épaminondas se prépara à une victoire célèbre par une combinaison stratégique de son invention : il choisit les meilleurs soldats de toute l'armée et les plaça à l'une des ailes où il devait lui-même combattre. Il mit à l'autre aile les soldats les moins robustes avec l'ordre de feindre une fuite et de lâcher peu à peu le terrain au choc de l'ennemi. Il donna donc à sa phalange une disposition

oblique et résolut de confier à l'aile occupée par le corps d'élite le sort de la bataille. Dès que les trompettes eurent sonné la charge, les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre en poussant le cri de guerre. Les Lacédémoniens attaquèrent les deux ailes en donnant à leur phalange la forme d'un croissant. L'une des ailes de l'armée béotienne fléchit, tandis que l'autre chargea l'ennemi au pas de course. Dans ce premier choc, la victoire resta indécise ; mais bientôt le corps d'élite qui environnait Épaminondas gagna du terrain, grâce à sa bravoure et à ses rangs serrés, et tailla en pièces un grand nombre de Péloponnésiens. Les ennemis ne soutinrent pas le choc de ce vaillant corps d'élite : les uns tombèrent et les autres furent criblés de blessures, toutes reçues par devant. Tant que Cléombrote, roi des Lacédémoniens, était en vie, le nombre des guerriers qui le couvraient de leurs boucliers et étaient prêts à mourir pour lui, rendait la victoire incertaine. Mais lorsque le roi, après s'être exposé à tous les dangers, fut impuissant à résister à la force des adversaires et mourut en héros, couvert de blessures, alors les morts s'amoncelèrent autour du roi tombé.

LVI. L'aile de l'armée lacédémonienne ayant été mise en désordre par la perte de son chef, les troupes d'Épaminondas serrèrent de près les Lacédémoniens et rompirent peu à peu les rangs ennemis. Les Lacédémoniens soutinrent un combat glorieux autour du corps du roi qu'ils arrachèrent des mains de l'ennemi ; mais ils ne parvinrent pas à remporter la victoire. Car le brave corps d'élite, animé par la bravoure et les exhortations d'Épaminondas, repoussèrent, quoique avec peine, les Lacédémoniens qui, cédant le terrain, ne conservèrent plus l'ordre de leurs rangs ; ils laissèrent beaucoup de monde sur le champ de bataille, et lorsque la perte du chef fut connue, toute l'armée se livra à la fuite. Épaminondas poursuivit les fuyards, en fit périr un grand nombre et remporta une victoire mémorable. Les Thébains s'acquirent ainsi une immense réputation de bravoure pour s'être mesurés avec les plus vaillants des Grecs et pour avoir vaincu des forces de beaucoup supérieures aux

leurs. Le général Épaminondas fut l'objet des plus grands éloges pour sa valeur et le talent stratégique qu'il avait déployés en combattant des chefs réputés invincibles. Les Lacédémoniens perdirent dans cette bataille au moins quatre mille hommes, et les Béotiens environ trois cents. On conclut ensuite un traité pour l'enlèvement des morts et le retour des Lacédémoniens dans le Péloponnèse. Telle fut l'issue de la bataille de Leuctres.

LVII. L'année étant révolue, Dyscinète fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Quintus Servilius, Lucius Furius, Caius Licinius et Publius Cœlius¹. A cette époque, les Thébains marchèrent contre Orchomène dans le dessein d'en réduire les habitants à l'esclavage; mais, sur le conseil d'Épaminondas, que, pour aspirer à l'empire de la Grèce, il fallait conserver par l'humanité ce qu'on avait acquis par la valeur, ils renoncèrent à cette entreprise et admirèrent les Orchoméniens au nombre de leurs alliés. Ils firent de même à l'égard des Phocidiens, des Étoliens, des Locriens, et rentrèrent dans la Béotie.

Jason, tyran de Phères, qui devenait de jour en jour plus puissant, envahit la Locride; il prit par trahison Héraclée en Trachinie, la détruisit et en donna le territoire aux OEtéens et aux Méliens. Il marcha ensuite contre la Perrhæbie, gagna quelques villes par la voie de la persuasion et soumit les autres par la force. Mais l'agrandissement de sa puissance et son ambition devinrent suspects aux habitants de la Thessalie.

Pendant que ces choses se passaient, la ville d'Argos fut le théâtre d'une insurrection; les massacres étaient tels que les Grecs ne se souvenaient pas d'en avoir jamais vu de semblables. Cette insurrection reçut le nom de *Scytalisme*² du genre de mort que s'infligeaient les habitants.

LVIII. Voici l'origine de cette insurrection. La ville d'Argos avait un gouvernement démocratique; quelques orateurs démagogues avaient excité la multitude contre les citoyens qui se faisaient

¹ Troisième année de la cinquième olympiade; année 370 avant J.-C.

² De σκυτάλη, lanterne, bâton.

remarquer par leurs richesses et leurs dignités ; or, ces citoyens poursuivis par la calomnie avaient conspiré le renversement du gouvernement démocratique. Quelques-uns des conjurés ayant été mis à la torture , les autres, pour se soustraire aux mêmes tourments, se donnèrent eux-mêmes la mort. Cependant un de ceux qui avaient été mis à la torture , avoua le fait de la conspiration et dénonça trente des principaux citoyens. Le peuple , sans autre forme de procès , égorgea tous ceux qui lui avaient été dénoncés et vendit leurs biens. Cependant, les orateurs démagogues , par leurs accusations calomnieuses , rendirent suspects un grand nombre d'autres citoyens , et la multitude devint tellement exaspérée que tous ceux qui lui avaient été dénoncés furent condamnés à mort. C'est ainsi que périrent plus de douze cents citoyens des plus influents, et le peuple n'épargna pas même ses meneurs ; car ces derniers, effrayés de la gravité des circonstances, et craignant qu'il ne leur en arrivât autant, avaient cessé de se porter accusateurs. La populace se crut alors abandonnée par eux et porta sa rage au point de massacrer tous les démagogues. C'est ainsi que , par l'effet d'une vengeance divine, ils éprouvèrent eux-mêmes un châtiment mérité. L'orage passé, le peuple rentra dans le calme primitif¹.

LIX. A cette même époque, Lycomède de Tégée persuada aux Arcadiens de se constituer en un seul État et de former un conseil général composé de mille membres, en qui résiderait l'autorité de la guerre et de la paix. A la suite de cette proposition, il éclata un grand soulèvement chez les Arcadiens. Les insurgés recoururent aux armes ; un grand nombre d'entre eux furent tués, et plus de quatorze cents se retirèrent, les uns à Sparte, les autres à Palantium. Ces derniers furent livrés par les Palantins et égorgés par leurs vainqueurs ; ceux qui s'étaient réfugiés à Sparte engagèrent les Lacédémoniens à marcher contre l'Arcadie. C'est pourquoi le roi Agésilas, à la tête d'une armée et

¹ Ce tableau rappelle avec une effrayante fidélité les pages sanglantes de la révolution française , tant il est vrai qu'en tout temps et en tout lieu les passions humaines offrent le même spectacle.

des bannis eux-mêmes, envahit le territoire des Tégéates, qui passaient pour avoir provoqué cette insurrection ainsi que la condamnation des bannis. Il dévasta la campagne, livra des assauts à la ville de Tégée et répandit la terreur parmi les Arcadiens insurgés.

LX. Dans cet intervalle, Jason, tyran de Phères, distingué par sa prudence et ses talents militaires, avait attiré dans son alliance plusieurs peuples voisins; en même temps il engageait les Thessaliens à aspirer à la domination des Grecs, leur disant que c'était là le prix d'une lutte pour tous ceux qui voudraient y prendre part. Les Lacédémoniens étaient déchus depuis leur défaite à Leuctres; les Athéniens ne prétendaient qu'à la suprématie maritime; les Thébains étaient indignes de l'empire de la Grèce; les Argiens étaient affaiblis par les troubles intérieurs et les massacres récents. Les Thessaliens mirent donc Jason à la tête de leur gouvernement et lui confièrent l'administration de la guerre. Après avoir pris la direction des affaires, Jason se lia avec quelques peuples voisins et fit une alliance avec Amyntas, roi des Macédoniens.

Cette année fut marquée par quelque chose de particulier : trois souverains moururent à la fois; Amyntas, fils de Tharrhaléus, roi de Macédoine, termina ses jours après un règne de vingt-quatre ans, et laissa trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe. Alexandre lui succéda et ne régna qu'un an. Argésipolis, roi des Lacédémoniens, mourut aussi après avoir régné un an, et eut pour successeur Cléomène, son frère, qui régna trente-quatre ans. Enfin, le troisième souverain, Jason de Phères, nommé chef de la Thessalie, et qui paraissait gouverner avec douceur, fut assassiné, selon le rapport d'Éphore, par la trahison de sept jeunes gens que l'amour de la gloire avait fait conspirateurs; mais, selon quelques autres historiens, il fut tué par son frère Polydore, qui lui succéda, mais ne régna qu'un an.

C'est à cette année que l'historien Duris de Samos commence son histoire de la Grèce¹.

¹ Duris, dont les anciens font souvent mention, avait écrit *Ἑλληνικά καὶ Μακεδονικά* (Histoire de la Grèce et de la Macédoine).

LXI. Lysistrate étant archonte d'Athènes, une sédition éclata chez les Romains : les uns voulaient nommer des consuls, les autres opinaient pour des tribuns militaires. Quelque temps après l'anarchie causée par cette sédition, on décréta le choix de six tribuns militaires qui furent Lucius Émilius, Caius Virginus, Servilius Sulpicius, Lucius Quintius, Caius Cornélius, Caius Valérius¹. Dans ce temps, Polydore de Phères, souverain des Thessaliens, fut empoisonné² par son frère Alexandre, dans un repas où il l'enivra. Son frère Alexandre, qui lui succéda, régna onze ans. Cet usurpateur, qui avait gagné le trône par la violence et le crime, ne démentit pas, par son règne, son mauvais naturel. Ses prédécesseurs s'étaient fait aimer du peuple par leur douceur ; celui-ci devint, au contraire, un objet de haine par sa conduite inique et cruelle. Ses cruautés allèrent si loin que quelques Larisséens désignés, pour leur noble origine, sous le nom d'*Aleuades*³, conspirèrent pour renverser la dynastie. Ils sortirent de Larisse et se rendirent en Macédoine pour engager Alexandre, roi de ce pays, à expulser le tyran. Dans cet intervalle, Alexandre de Phères, averti de cette conspiration, mit en campagne tous les hommes en état de porter les armes, dans le dessein de porter la guerre en Macédoine. Le roi des Macédoniens, ayant auprès de lui les bannis de Larisse, prévint l'ennemi, se dirigea avec une armée sur Larisse, et s'empara de cette ville avec l'aide de quelques habitants qui l'avaient introduit dans l'intérieur des murs. Il mit ensuite le siège devant la citadelle qu'il prit ; il occupa aussi la ville de Cranon, mais il promit aux Thessaliens de leur rendre l'une et l'autre ville. Cependant, au mépris de son honneur, il y établit des garnisons considérables et gardait les villes pour lui. Alexandre de Phères, traqué de toutes parts, revint à Phères. Telle était la situation des affaires en Thessalie.

¹ Quatrième année de la cin^q olympiade ; année 369 avant J.-C.

² Les anciens indiquaient rarement le genre de poisons employés. — Alexandre était, non pas le frère, mais le neveu de Polydore. L'assassin s'appelait Polyphron, que tua Alexandre d'un coup de lance, pour venger la mort de son oncle.

³ Voyez Hérodote, VII, 6 et 130.

LXII. Dans le Péloponnèse , les Lacédémoniens envoyèrent Polytropus en Arcadie , à la tête de mille hoplites choisis parmi les citoyens de Sparte , et de cinq cents réfugiés argiens et béotiens. Ce général entra à Orchomène en Arcadie, et occupa cette ville qui favorisait le parti des Lacédémoniens. Lycomède de Mantinée , général des Arcadiens , s'avança sur Orchomène à la tête d'un corps de cinq mille hommes, appelé *l'élite*. Les Lacédémoniens conduisirent leur armée hors de la ville et livrèrent un combat acharné dans lequel ils perdirent leur chef et deux cents guerriers ; le reste fut poursuivi jusque dans la ville. Les Arcadiens , quoique victorieux , redoutèrent la puissance de Sparte et ne se crurent pas assez forts pour continuer à faire la guerre aux Lacédémoniens. Ils s'allièrent donc avec les Argiens et les Éliens, et envoyèrent des députés à Athènes pour demander des secours contre les Spartiates. Mais cette demande n'ayant point été accueillie , ils s'adressèrent aux Thébains pour le même objet. Les Béotiens leur envoyèrent sur-le-champ une armée , dans laquelle servaient des Locriens et des Phocidiens. Cette armée s'avança vers le Péloponnèse sous les ordres des béotarques Épaminondas et Pélopidas : les autres béotarques avaient volontairement résigné leur autorité en considération de l'habileté et de la bravoure de ces deux hommes. Arrivés aux frontières de l'Arcadie, ils furent rejoints de toutes parts par les Arcadiens, les Éliens, les Argiens et tous les autres alliés. Ils se réunirent ainsi au nombre de plus de cinquante mille hommes ; les chefs se réunirent alors en conseil et décidèrent de marcher sur Sparte en ravageant le territoire de la Laconie.

LXIII. Cependant les Lacédémoniens étaient tombés dans un très-grand embarras : dans la déroute de Leuctres, ils avaient perdu toute leur jeunesse, beaucoup de monde dans d'autres défaites , et se trouvaient par la désertion de leurs alliés réduits à un très-petit nombre de citoyens. Ils se virent ainsi forcés d'implorer le secours des Athéniens , de ces mêmes Athéniens auxquels ils avaient jadis donné les trente tyrans, dont ils avaient rasé les murailles avec défense de les relever, et dont

ils avaient résolu de détruire la ville de fond en comble et de réduire le territoire en un pâturage de troupeaux. Rien n'est donc plus puissant que la nécessité et le sort qui contraignirent ces fiers Lacédémoniens à implorer le secours de leurs plus grands ennemis. Pourtant ils ne furent pas déçus dans leurs espérances. Le peuple athénien fut aussi noble que généreux ; sans s'effrayer des forces des Thébains : il décréta qu'on viendrait au secours des Lacédémoniens exposés au danger de l'esclavage : douze mille jeunes gens furent enrôlés en un seul jour, et se mirent immédiatement en campagne sous les ordres d'Iphicrate. Pendant que les ennemis avaient établi leurs camps sur la frontière de la Laconie, les Lacédémoniens sortirent tous de Sparte pour aller à leur rencontre, et, quoique faibles en nombre, ils étaient forts en courage. Épaminondas, voyant qu'il serait difficile de pénétrer sur le territoire des Lacédémoniens, ne jugea pas prudent de s'y engager avec toute son armée ; il la divisa donc en quatre corps, afin d'y pénétrer sur plusieurs points à la fois.

LXIV. Le premier corps, composé des Béotiens, prit le chemin direct de Sellasie et détacha les habitants de cette ville de l'alliance des Lacédémoniens. Les Argiens pénétrèrent par les frontières du territoire de Tégée et livrèrent un combat aux troupes qui gardaient le passage. Dans ce combat, Alexandre le Spartiate, commandant de la garnison, perdit la vie, et deux cents hommes avec lui ; parmi ces derniers se trouvaient aussi les réfugiés béotiens. Le troisième corps, comprenant les Arcadiens, et qui était en même temps le plus fort, euvahit le territoire de Scirite gardé par une troupe nombreuse sous les ordres d'Ischolas, homme d'une bravoure et d'une prudence remarquables. Il commandait les meilleurs soldats de Sparte, et fit un exploit héroïque et digne de mémoire. Sachant que, s'il s'engageait dans un combat, tous les siens seraient tués par des ennemis supérieurs en nombre, et que, si d'un côté il était indigne de Sparte d'abandonner le passage dont la garde lui avait été confiée, d'un autre côté il rendrait un service à la patrie en

conservant son armée, il résolut de remplir l'un et l'autre devoir en prenant pour exemple la valeur du roi Léonidas aux Thermopyles. Il choisit donc tous les jeunes gens de sa troupe et les renvoya à Sparte pour servir la patrie dans le danger extrême où elle se trouvait. Défendant ensuite le passage avec les soldats qui lui restaient, il tua un grand nombre d'ennemis ; mais il fut enveloppé par les Arcadiens et tué avec tous les siens. Les Éliens, qui composaient le quatrième corps, arrivèrent par des chemins ouverts jusqu'à Sellasie ; c'était là le point de ralliement de toute l'armée qui marcha de Sellasie sur Sparte, ravageant la campagne par le fer et le feu.

LXV. Les Lacédémoniens, qui pendant cinq cents ans avaient préservé leur territoire de toute dévastation, ne purent supporter le spectacle que leur offrait alors l'ennemi. Ils sortirent de leur ville, animés par la rage ; mais, retenus par les gens plus âgés qui les avertissaient de ne point trop s'écarter de la ville, afin qu'elle ne fût point exposée aux attaques des assaillants, ils se laissèrent persuader et ne songèrent plus qu'à la défense de leur cité. Cependant Épaminondas traversa le mont Taygète, arriva sur l'Enrotas et passa ce fleuve dont le cours est très-rapide dans la saison de l'hiver ; les Lacédémoniens, voyant l'armée ennemie mise en désordre par la difficulté du passage, profitèrent de ce moment pour l'attaquer. Ils laissèrent leurs femmes et les vieillards pour garder la ville ; rangeant ensuite en bataille tous les jeunes gens, ils tombèrent sur l'ennemi et firent un grand carnage parmi ceux qui passaient le fleuve. Cependant les Béotiens et les Arcadiens se défendirent contre les ennemis qu'ils enveloppèrent par le nombre. Enfin les Spartiates, après avoir tué beaucoup de monde, rentrèrent dans la ville en laissant un éclatant témoignage de leur propre bravoure. Cependant Épaminondas conduisit hardiment son armée à l'assaut de Sparte. Les Spartiates, défendus par l'avantage de la position, tuèrent la plupart de ceux qui s'avançaient avec trop de témérité. Les assaillants déployèrent tous leurs efforts et semblaient sur le point d'emporter Sparte de vive

force, lorsque Épaminondas, voyant ses soldats ou morts ou blessés, fit sonner la retraite. En passant devant la ville, les ennemis provoquèrent les Spartiates au combat en rase campagne, ou leur crièrent de s'avouer inférieurs à leurs ennemis. Les Spartiates répondirent qu'ils saisiraient un moment propice pour livrer une bataille décisive. Sur quoi les assiégeants se retirèrent, ravagèrent toute la Laconie, et, après avoir amassé un immense butin, ils revinrent dans l'Arcadie. Les Athéniens, arrivés trop tard, retournèrent aussi dans l'Attique, sans avoir rien fait de mémorable. Les Lacédémoniens reçurent de leurs alliés un secours de quatre mille hommes, et, après avoir réuni à leurs troupes mille hilotes auxquels ils venaient de donner la liberté ainsi que deux cents réfugiés béotiens et plusieurs corps auxiliaires envoyés des villes voisines, ils mirent en campagne une armée capable de tenir tête à l'ennemi. Avec cette armée compacte et bien exercée, ils se préparèrent courageusement à livrer une bataille décisive.

LXVI. Épaminondas, homme plein de grands projets et aspirant à une gloire immortelle, conseilla aux Arcadiens et autres alliés de rétablir la ville de Messène qui, plusieurs années auparavant, avait été détruite par les Lacédémoniens et qui était avantageusement située pour menacer Sparte. Ce conseil ayant été unanimement adopté, Épaminondas fit un appel au reste des Messéniens et à tous les étrangers qui voulaient s'associer à cette entreprise. Il réunit ainsi un grand nombre de colons pour relever Messène. Partageant ensuite entre eux les terres, il fit cultiver les champs; après avoir ainsi rebâti une des villes les plus célèbres de la Grèce, il s'acquit une grande réputation auprès de tous les hommes.

Il ne sera pas hors de propos de dire ici un mot sur l'origine de Messène, cette ville plusieurs fois prise et détruite. Messène était anciennement possédée par les descendants de Nélée et de Nestor jusqu'à la guerre de Troie; elle appartint ensuite à Oreste, fils d'Agamemnon, qui la laissa à sa postérité jusqu'au retour des Héraclides. Depuis le retour de ceux-ci, Cresphonte eut cette

ville en partage et ses descendants y régnèrent pendant quelque temps , lorsqu'ils furent chassés par les Lacédémoniens qui se rendirent maîtres de Messène. Ensuite, Télécès, roi de Sparte , ayant été tué dans un combat , les Lacédémoniens continuèrent à faire la guerre aux Messéniens. Cette guerre dura, dit-on, vingt ans ; car les Lacédémoniens avaient juré de ne pas rentrer dans Sparte avant d'avoir pris Messène. Ce fut pendant cette guerre que naquirent ceux qu'on appela *Parthéniens*¹, qui allèrent fonder Tarente en Italie. Comme par la suite les Messéniens furent traités en esclaves par les Lacédémoniens, Aristomène engagea les Messéniens à secouer le joug des Spartiates, auxquels il fit beaucoup de mal. Ce fut alors que les Athéniens donnèrent Tyrtée pour général aux Spartiates. D'autres soutiennent cependant qu'Aristomène est venu au monde pendant la guerre de vingt ans. La dernière guerre des Messéniens prit naissance à l'occasion d'un grand tremblement de terre qui avait renversé presque toute la ville de Sparte et fait périr ses habitants. Les Messéniens qui avaient survécu aux dernières guerres, se réunirent alors aux hilotes rebelles pour fonder la ville d'Ithome, et Messène resta pendant longtemps un amas de décombres. Mais, malheureux dans toutes ces guerres et chassés de toutes parts, ils s'établirent à Naupacte, ville que les Athéniens leur avaient donnée pour demeure. Quelques-uns passèrent en Céphalonie, quelques autres en Sicile, où ils fondèrent la ville qui, d'après eux, a reçu le nom de *Messine*. Enfin, à l'époque actuelle, les Thébains, sur le conseil d'Épaminondas, firent un appel à tous les Messéniens dispersés dans la Grèce pour les engager à rétablir Messène et à reprendre possession de leur ancien territoire. Telles sont les vicissitudes qu'éprouva Messène.

LXVII. Tous les faits de la guerre de Laconie que nous venons de rapporter, les Thébains les accomplirent dans l'espace de quatre-vingt-cinq jours. Ils laissèrent une garnison suffisante à Messène, et retournèrent chez eux. Les Lacédémoniens, déli-

¹ Ils avaient été engendrés à Sparte pendant l'absence des maris occupés à la guerre messénienne.

vrés miraculeusement des ennemis, envoyèrent les plus illustres Spartiates en députation à Athènes et entrèrent en conférence au sujet de la suprématie sur la Grèce. Il fut convenu que les Athéniens seraient maîtres sur mer et les Lacédémoniens sur terre. Plus tard, l'une et l'autre ville s'attribuèrent ce double commandement.

Les Arcadiens nommèrent Lycomède au commandement du corps d'élite composé de cinq mille hommes, et marchèrent sur Pallène en Laconie. Ils prirent cette ville d'assaut et passèrent au fil de l'épée la garnison lacédémonienne qui s'y trouvait et qui était composée de plus de trois cents hommes. Ils réduisirent la ville en servitude, ravagèrent la campagne et retournèrent chez eux, avant que les Lacédémoniens eussent pu arriver au secours de Pallène.

Les Béotiens, invités par les Thessaliens à venir délivrer leur ville en renversant la tyrannie d'Alexandre de Phères, envoyèrent en Thessalie Pélopidas à la tête d'une armée, en lui ordonnant de régler les affaires de la Thessalie selon les intérêts des Béotiens. Ce général entra à Larisse, et s'empara de la citadelle, qui était gardée par Alexandre le Macédonien. Après cette prise, il pénétra dans la Macédoine, conclut une alliance avec Alexandre, roi de ce pays, et reçut en otage son frère Philippe qu'il envoya à Thèbes. Après avoir réglé les affaires de la Thessalie de la façon qui lui paraissait la plus conforme aux intérêts des Béotiens, il retourna dans sa patrie.

LXVIII. Sur ces entrefaites, les Arcadiens, les Argiens et les Éliens résolurent d'attaquer de concert les Lacédémoniens, et envoyèrent une députation à Thèbes pour inviter les Béotiens à prendre part à cette expédition. Ceux-ci donnèrent sur-le-champ à Épaminondas et à quelques autres béotarques le commandement de sept mille hommes d'infanterie et de six cents cavaliers. Lorsque les Athéniens apprirent que l'armée des Béotiens s'avancait vers le Péloponnèse, ils firent partir des troupes sous la conduite de Chabrias. Arrivé à Corinthe, ce général réunit à ses troupes les soldats envoyés par les Mégariens, par les Pellénécens

et les Corinthiens, et forma ainsi une armée de dix mille hommes, et, après que les Lacédémoniens furent arrivés à Corinthe avec leurs alliés, le total de cette armée s'éleva à vingt mille hommes au moins. Là, ils arrêtaient de fortifier le passage et de s'opposer à l'entrée des Béotiens dans le Péloponnèse. En conséquence, depuis Cenchrée jusqu'au Léchée, ils élevèrent des retranchements munis de fossés profonds. Ces travaux furent promptement achevés, car les nombreux ouvriers qui y étaient employés mirent beaucoup de zèle à terminer ces fortifications avant l'arrivée des Béotiens. Arrivé avec son armée, Épaminondas examina les lieux, et, remarquant que la position occupée par les Lacédémoniens était la plus abordable, il provoqua d'abord au combat des ennemis presque trois fois plus forts que lui. Mais comme personne n'osait sortir de ces retranchements par lesquels l'ennemi était défendu, il se décida à en faire l'assaut. Plusieurs attaques vives furent ainsi dirigées contre toute la ligne des retranchements, mais particulièrement contre la position occupée par les Lacédémoniens, laquelle était plus abordable et par conséquent plus difficile à défendre. Les combattants déployèrent des deux côtés beaucoup d'ardeur; Épaminondas, à la tête du corps d'élite des Thébains, eut beaucoup de peine à forcer les lignes lacédémoniennes. Il parvint cependant à enfoncer ce poste et à faire entrer son armée dans le Péloponnèse. Cet exploit ne le cède à aucun de ceux qu'il avait déjà accomplis.

LXIX. Épaminondas continua immédiatement sa route vers Trézène et Épidaure. Il dévasta la campagne, mais ne put point se rendre maître des villes qui étaient défendues par de fortes garnisons. Il s'approcha de Sicyone et de Phlionte, et répandit la consternation dans quelques autres villes. De là il marcha sur Corinthe. Les Corinthiens firent une sortie, mais ils furent vaincus en rase campagne et refoulés dans leurs murs. Les Béotiens furent exaltés par ce succès; quelques-uns d'entre eux eurent l'audace d'entrer dans la ville avec les fuyards. A cette vue, les habitants effrayés se renfermèrent dans leurs maisons; mais

Chabrias, général des Athéniens, se conduisit avec tant de présence d'esprit et de courage, qu'il repoussa hors de la ville les Béotiens qui y étaient entrés, et en tua un grand nombre. Stimulés par l'émulation, les Béotiens rangèrent toutes leurs troupes en bataille, et tentèrent une attaque décisive sur Corinthe. Mais Chabrias, à la tête des Athéniens, sortit de la ville et vint occuper une position favorable pour résister aux assaillants. Confiant en leur force physique et en leur grande expérience militaire, les Thébains se flattaient de culbuter les Athéniens. Mais Chabrias, profitant de l'avantage de sa position, et soutenu par les renforts qui lui étaient envoyés de la ville, tua ou blessa un grand nombre d'ennemis. Après avoir essuyé beaucoup de pertes, les Béotiens se retirèrent sans avoir obtenu aucun résultat. Ce fut ainsi que Chabrias, admiré par sa bravoure et ses talents militaires, parvint à repousser les ennemis.

LXX. En ce même temps, il arriva à Corinthe par mer deux mille Celtes et Ibériens. Ils avaient été envoyés au secours des Lacédémoniens par Denys le tyran, et avaient reçu pour cinq mois de solde. Les Grecs, pour les mettre à l'épreuve, les placèrent sur la première ligne dans les combats. Ces étrangers se conduisirent avec bravoure et firent perdre beaucoup de monde aux Béotiens et à leurs alliés. Après s'être distingués par leur valeur et leur habileté à manier les armes, ils furent honorés par les Lacédémoniens, auxquels ils avaient rendu de grands services, et retournèrent en Sicile vers la fin de l'été.

Peu de temps après, Philiscus aborda en Grèce ; il était envoyé par le roi Artaxerxès pour exhorter les Grecs à cesser leurs guerres et à conclure une paix générale. Ils y consentirent tous très-volontiers, à l'exception des Thébains, qui persistèrent dans leur dessein de comprendre la Béotie sous une seule domination. Sur le refus d'adhérer au traité de paix, Philiscus laissa aux Lacédémoniens un corps auxiliaire de deux mille hommes soldés d'avance, et revint dans l'Asie. Dans cet intervalle, Euphron le Sicyonien, connu pour son audace et son extravagance, entreprit, avec le secours des Argiens, de s'emparer de la tyrannie. Il

réussit en effet dans son entreprise, condamna à l'exil quarante Sicyoniens des plus opulents, et vendit leurs biens à l'enchère. Après s'être ainsi procuré beaucoup de richesses, il rassembla des mercenaires et se déclara souverain de la ville.

LXXI. Nausigène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Papirius, Lucius Ménénus, Servius Cornélius, Servius Sulpicius; on célébra en Élide la ciii^e olympiade, dans laquelle Pythostrate d'Athènes fut vainqueur à la course du stade ¹. Dans cette année, Ptolémée l'Alorite, fils d'Amyntas ², tua par trahison son frère Alexandre et occupa pendant trois ans le trône de la Macédoine.

Dans la Béotie, Pélopidas, rival d'Épaminondas et jaloux de sa réputation militaire et des services que ce dernier avait rendus aux Béotiens dans le Péloponnèse, ambitionna de faire, en dehors du Péloponnèse, quelque chose d'utile pour les Thébains. Emmenant donc avec lui Isménias, son ami, homme d'un courage admirable, il entra dans la Thessalie. Arrivé en présence d'Alexandre, tyran de Phères, il fut arrêté sans motif, ainsi qu'Isménias, et tous les deux jetés en prison. Indignés de cet acte, les Thébains firent sur-le-champ passer en Thessalie une armée de huit mille hoplites et de six cents cavaliers. Effrayé de cette expédition, Alexandre envoya des députés à Athènes, chargés de demander du secours. Le peuple décréta sur-le-champ un secours de trente navires et de mille soldats qui partirent sous les ordres d'Autoclès. Pendant que celui-ci côtoyait les rivages de l'Eubée, les Thébains entrèrent dans la Thessalie. Cependant Alexandre avait rassemblé toutes ses troupes de terre, et sa cavalerie était plus nombreuse que celle des Béotiens, ce qui n'empêcha pas les Béotiens de se décider à un combat décisif, comptant sur la coopération des Thessaliens. Mais lorsqu'ils furent abandonnés par ces derniers, et que, d'un autre côté, Alexandre reçut les secours que

¹ Première année de la ciii^e olympiade; année 368 avant J.-C.

² L'auteur a dit plus haut (chap. 60) qu'Amyntas avait pour fils Alexandre, Perdicas et Philippe. Ptolémée était étranger à la famille royale.

lui avaient envoyés les Athéniens et quelques autres alliés , et qu'enfin l'armée commençait à manquer de vivres et d'autres provisions, alors les béotarques résolurent de retourner chez eux. Les Béotiens levèrent donc leur camp, et comme ils traversaient un pays de plaine, Alexandre les poursuivit avec sa nombreuse cavalerie, et attaqua leur arrière-garde. Maltraités sans relâche par les projectiles de l'ennemi, les Béotiens perdirent beaucoup de monde et tombèrent couverts de blessures. Enfin, ne pouvant ni avancer ni reculer, l'armée se trouva dans une position d'autant plus critique, que les vivres étaient devenues très-rares. Déjà elle désespérait de son salut, lorsqu'elle choisit pour son chef Épaminondas, qui servait alors comme simple soldat. Investi de ce commandement, Épaminondas forma, avec quelques cavaliers et quelques hommes armés à la légère, un détachement d'élite qu'il plaça à l'arrière-garde pour résister à l'attaque de l'ennemi et protéger les hoplites qui formaient l'avant-garde. En faisant ainsi souvent volte-face, et conservant un ordre parfait dans les rangs, il réussit à sauver l'armée. Ce succès ajouta encore à la gloire dont jouissait Épaminondas auprès de ses concitoyens et de ses alliés. Les béotarques furent mis en jugement et condamnés à une forte amende.

LXXII. On pourrait demander ici pourquoi un chef tel qu'Épaminondas servit comme simple soldat dans l'armée qui avait été envoyée en Thessalie. Nous allons en donner ici la raison justificative. Lorsque, dans le combat de Corinthe, Épaminondas eut enfoncé les lignes lacédémoniennes qui gardaient le retranchement, il se contenta de cette victoire, et, au lieu de faire essuyer, ce qui lui aurait été facile, de grandes pertes à l'ennemi, il s'abstint d'aller au delà. Il fut alors soupçonné d'avoir voulu gagner la faveur des Lacédémoniens en les épargnant ; des adversaires jaloux profitèrent de cette occasion pour le calomnier et l'accuser de trahison. Sur cette accusation, le peuple irrité lui retira la fonction de béotarque et l'envoya servir comme simple soldat. Mais, ayant par ses actions confondu ses accusateurs, il fut réintégré par le peuple dans son ancienne dignité.

Peu de temps après, les Arcadiens livrèrent aux Lacédémoniens une grande bataille dans laquelle ces derniers remportèrent une victoire signalée. C'était leur première victoire depuis leur défaite à Leuctres. Les Arcadiens y perdirent dix mille hommes et les Lacédémoniens pas un seul. Ainsi s'accomplit l'oracle de Dodone, qui avait prédit que cette guerre ne coûterait pas une larme aux Lacédémoniens. Après cette bataille, les Arcadiens, craignant une invasion des Lacédémoniens, fondèrent, dans un emplacement avantageux, Mégalopolis, et la peuplèrent en y faisant entrer les habitants de quarante villages, connus sous le nom de Ménaliens et d'Arcadiens Parrhasiens. Telle était la situation des affaires en Grèce.

LXXIII. En Sicile, Denys le tyran avait mis sur pied des troupes considérables. Voyant les Carthaginois peu en état de soutenir la guerre, par suite des ravages qu'avait faits la peste et de la révolte des Libyens, il décida de leur déclarer la guerre. Manquant de motifs légitimes, il donna pour prétexte que les Carthaginois avaient fait des incursions sur le territoire soumis à sa domination. Il mit donc en campagne trente mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers et trois cents trirèmes complètement équipées. Avec ces forces il envahit les possessions des Carthaginois. Il enleva sur-le-champ Sélinonte et Entelle, ravagea toute la campagne, se rendit maître de la ville d'Éryx et assiégea Lilybée; mais cette place étant défendue par une forte garnison, il leva bientôt le siège. Informé que le chantier des Carthaginois avait été brûlé, et pensant que toute leur flotte avait été détruite, il se flatta de n'avoir plus rien à redouter de leur part. Il détacha donc de sa propre flotte, composée de cent trente trirèmes, les meilleurs bâtiments, et les fit entrer dans le port d'Éryx, tandis qu'il renvoya les autres à Syracuse. Cependant les Carthaginois armèrent inopinément deux cents navires qui vinrent attaquer les bâtiments de Denys au moment où ils entraient dans le port d'Éryx. Cette attaque imprévue coûta à Denys la meilleure partie de sa flotte. Comme l'hiver approchait, les parties belligérantes conclurent une trêve et se retirèrent

dans leurs villes respectives. Peu de temps après, Denys fut atteint d'une maladie dont il mourut, après un règne de trente-huit ans. Il eut pour successeur son fils Denys, qui fut pendant douze ans tyran de Syracuse.

LXXIV. Il n'est point hors de propos de raconter ici les causes de la mort de Denys et les circonstances qui l'accompagnèrent. Denys avait fait représenter aux fêtes de Bacchus, à Athènes, une tragédie, et il remporta même le prix. Un des chanteurs du chœur, se flattant de recevoir une brillante récompense s'il venait le premier annoncer cette nouvelle à Denys, se rendit à Corinthe et de là s'embarqua pour la Sicile. Secondé par des vents favorables, il entra bientôt à Syracuse et s'empressa d'annoncer au tyran sa victoire. Denys combla ce messenger de présents, se livra à une joie immodérée, sacrifia aux dieux pour cette bonne nouvelle, et donna des banquets et de grands festins. Traitant ainsi splendidement ses amis et s'enivrant de boissons, il tomba dans une grave maladie, causée par la grande quantité des liquides qu'il avait pris. Un oracle lui avait prédit qu'il mourrait lorsqu'il aurait vaincu des ennemis supérieurs à lui. Denys avait appliqué cet oracle aux Carthaginois qu'il regardait comme plus forts que lui. Aussi, chaque fois qu'il était en guerre avec eux il avait l'habitude de se retirer après la victoire, ou de se laisser vaincre volontairement, afin qu'il n'eût pas l'air de l'emporter sur un ennemi plus fort. Mais il ne réussit pas par ce subterfuge à vaincre la nécessité du destin. Mauvais poète, et jugé comme tel à Athènes, il venait de vaincre des poètes supérieurs à lui. L'oracle reçut ainsi son accomplissement.

Denys le jeune, qui lui succéda à la tyrannie, convoqua le peuple en une assemblée générale, et l'engagea par des paroles bienveillantes à lui conserver l'affection qu'il avait eue pour son père. Il fit ensuite de magnifiques funérailles, ensevelit le corps de son père dans la citadelle, près des portes appelées royales, et chercha à consolider son autorité.

LXXV. Polyzèle étant archonte d'Athènes, Rome était livrée

à l'anarchie par des guerres intestines¹. En Grèce, Alexandre de Phères, sur des accusations portées contre les habitants de la ville de Scotusse, les convoqua en une assemblée générale; là il les fit entourer par ses mercenaires et égorger jusqu'au dernier. Il jeta leurs cadavres dans le fossé en dehors des murailles et livra la ville au pillage.

Épaminondas le Thébain entra dans le Péloponnèse à la tête d'une armée, soumit les Achéens et quelques autres États. Il délivra Dyme, Naupacte et Calydone des garnisons que les Achéens y avaient mises. Les Béotiens entreprirent ensuite une expédition en Thessalie, et ramenèrent Pélopidas de la prison où Alexandre de Phères l'avait enfermé.

Les Phliasiens étaient alors en guerre avec les Argiens. Charès fut envoyé à leur secours et délivra les Phliasiens. Vainqueur des Argiens dans deux combats, il rassura les Phliasiens et revint à Athènes.

LXXVI. L'année étant révolue, Céphisorde fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent, au lieu de consuls, quatre tribuns militaires, Lucius Furius, Paulus Manlius, Servius Sulpicius et Servius Cornélius². Dans cette année, Thémésion, tyran d'Éréttrie, prit la ville d'Orope et l'enleva sans motif aux Athéniens. Ceux-ci dirigèrent donc contre lui une armée nombreuse; les Thébains arrivés au secours du tyran, prirent la ville, la gardèrent en dépôt, et ne la rendirent plus.

Dans cet intervalle, les habitants de l'île de Cos se transportèrent dans la ville qu'ils occupent encore aujourd'hui, et l'embellirent beaucoup. Cette ville se remplit d'un grand nombre d'habitants, reçut de fortes murailles et un port magnifique. Depuis cette époque, les revenus et les richesses de ses habitants sont toujours allés en augmentant; enfin elle put rivaliser avec les premières villes.

A cette même époque, le roi des Perses envoya de nouveau une députation aux Grecs pour les engager à cesser leurs guerres

¹ Deuxième année de la ciii^e olympiade; année 367 avant J.-C.

² Troisième année de la ciii^e olympiade; année 366 avant J.-C.

et à conclure entre eux une paix générale. C'est là que se termine la guerre laconique et béotique, qui avait duré cinq ans à dater de la bataille de Leuctres.

Dans ce temps vivaient des hommes célèbres par leur savoir : Isocrate le rhéteur, et ses disciples, Aristote le philosophe, Anaximène de Lampsaque ¹, Platon l'Athénien et les derniers philosophes de la secte pythagoricienne ², Xénophon l'historien, qui est parvenu à un âge très-avancé ³ (car il parlait encore de la mort d'Épaminondas, arrivée peu de temps après). A ces noms on peut ajouter Aristippe ; Antisthène et Æchine le Sphettien, de l'école de Socrate.

LXXVII. Chion étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, des tribuns militaires, Quintus Servius, Caius Véturius, Aulus Cornélius, Marcus Cornélius et Marcus Fabius ⁴. Toute la Grèce jouissait de la paix, lorsqu'il se manifesta de nouveau dans plusieurs villes des germes de guerre et une fureur d'innovation extraordinaire. Les exilés de l'Arcadie sortirent de l'Élide et s'emparèrent, dans la Triphylie, d'une place forte nommée Lasion. Depuis longtemps déjà les Arcadiens et les Éliens se disputaient la possession de la Triphylie ; les uns et les autres avaient été alternativement maîtres du pays, selon les chances de la guerre. La Triphylie était alors occupée par les Arcadiens ; les Éliens la leur enlevèrent sous le prétexte de défendre la cause des exilés. Les Arcadiens irrités leur envoyèrent d'abord une députation pour demander la reddition de la place ; mais comme cette demande fut refusée, ils allèrent implorer le secours des Athéniens qui leur envoyèrent des troupes pour les aider à reprendre Lasion. Les Éliens, de leur côté, vinrent au secours des exilés, et livrèrent

¹ Anaximène de Lampsaque avait écrit l'histoire ancienne des Grecs jusqu'à la bataille de Mantinée.

² Ces philosophes étaient Archylas, Timée, Xénophile, Phaëton, Echécrate, Dioclès et Polymastus. Voyez Diogène de Laërte, VIII, 46.

³ Xénophon, dans la première année de la cv^e olympiade, avait plus de quatre-vingt-six ans.

⁴ Quatrième année de la ciii^e olympiade ; année 365 avant J.-C.

un combat près de Lasion. Mais comme les Arcadiens étaient supérieurs en nombre, les Éliens furent vaincus et laissèrent plus de deux cents hommes sur le champ de bataille. Ce fut là le commencement d'une guerre de plus en plus acharnée entre les Arcadiens et les Éliens ; car les Arcadiens , exaltés par leurs succès , envahirent l'Élide et prirent les villes de Margane, de Cronium, de Cyparissia et de Coryphasium.

Tandis que ces choses se passaient , en Macédoine, Ptolémée l'Alorite périt par la trahison de son frère Perdiccas, après un règne de trois ans. Son successeur, Perdiccas, fut pendant cinq ans roi de la Macédoine.

LXXVIII. Timocrate étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent, au lieu de consuls, trois tribuns militaires, Titus Quintius, Servius Cornélius et Servius Sulpicius. Les Pisates et les Arcadiens célébrèrent la civ^e olympiade, dans laquelle Phocidès l'Athénien remporta le prix à la course du stade¹. En ce temps , les Pisates renouvelèrent une ancienne prétention de leurs ancêtres ; s'appuyant sur quelque tradition antique et fauleuse, ils soutenaient que la présidence des jeux olympiques leur revenait de droit. Pensant que le moment actuel était favorable pour faire valoir cette prétention , ils firent alliance avec les Arcadiens qui étaient en guerre avec les Éliens. Réunis à ces alliés, ils allèrent attaquer les Éliens, qui célébraient précisément les jeux olympiques. Les Éliens accoururent de toutes parts pour se mettre en défense ; il se livra un combat acharné en présence même des Grecs qui assistaient déjà tout couronnés à la solennité, et qui , spectateurs tranquilles , applaudissaient à la bravoure des combattants. Enfin, les Pisates l'emportèrent et présidèrent les jeux. Les Éliens n'inscrivirent point cette olympiade dans leurs annales comme ayant été célébrée par violence et contre les règles de la justice.

Dans ce même temps, Épaminondas le Thébain , jouissant d'une immense réputation parmi ses concitoyens, convoqua une assemblée générale dans laquelle il exhorta les Thébains à saisir

¹ Première année de la civ^e olympiade ; année 364 avant J.-C.

l'empire de la mer. Dans un discours longuement médité il exposa l'utilité et la facilité de cette entreprise, et alléguait entre autres que ceux qui étaient maîtres sur terre seraient aussi facilement maîtres sur mer. Il citait pour preuve les Athéniens qui, bien que, dans la guerre de Xerxès, ils eussent fourni deux cents navires, avaient été soumis aux Lacédémoniens qui n'en avaient fourni que dix. Enfin, après avoir apporté beaucoup d'autres raisons à l'appui de sa proposition, il parvint à persuader les Thébains à prétendre à l'empire de la mer.

LXXIX. Le peuple décréta donc sur-le-champ la construction de cent trirèmes et un nombre égal de chantiers ; en même temps il engagea les habitants de Rhodes, de Chio et de Byzance à le seconder dans son entreprise. Épaminondas lui-même fut envoyé avec une armée dans toutes ces villes, afin de tenir en bride le général athénien Lachès, qui commandait une flotte puissante et qui avait reçu la mission de s'opposer aux tentatives des Thébains. Épaminondas le força à quitter ces parages et maintint ces villes dans le parti des Thébains. Enfin, si cet homme avait vécu plus longtemps, les Thébains, de l'aveu de tout le monde, seraient devenus les maîtres sur terre et sur mer. Mais il mourut peu de temps après, d'une mort héroïque, dans la bataille de Mantinée, en procurant à sa patrie la plus brillante victoire ; et avec lui tomba immédiatement la grandeur des Thébains. Mais nous en parlerons plus loin avec détail. Pour lors les Thébains résolurent de marcher sur Orchomène. Voici pourquoi. Quelques bannis, voulant donner à Thèbes une constitution aristocratique, invitèrent trois cents cavaliers orchoméniens à prendre part à cette entreprise. Ces cavaliers, qui sortaient d'habitude à un jour fixe de Thèbes pour passer la revue, convinrent entre eux de choisir ce moment pour l'exécution du projet. Beaucoup d'autres personnes s'y étaient associées, et arrivèrent également au moment indiqué. Mais les instigateurs du complot se ravisèrent, dénoncèrent toute la trame aux béotarques et s'assurèrent, par la trahison de leurs complices, le pardon de leurs crimes. Les magistrats se saisirent

aussitôt des cavaliers d'Orchomène, et après les avoir fait comparaître devant l'assemblée, le peuple les condamna tous à mort; de plus, il décréta que les Orchoméniens seraient réduits à l'esclavage et leur ville renversée de fond en comble. Depuis longtemps les Thébains étaient ennemis des Orchoméniens; dans les temps héroïques, ils payaient aux Minyens un tribut dont ils furent délivrés ensuite par Hercule. Croyant donc le moment propice et se servant de quelque prétexte plausible pour justifier leur vengeance, les Thébains marchèrent sur Orchomène. Ils s'emparèrent de cette ville, tuèrent tous les habitants adultes, et vendirent les enfants et les femmes comme esclaves.

LXXX. A cette même époque les Thessaliens étaient en guerre avec Alexandre, tyran de Phères. Vaincus dans plusieurs batailles, ils avaient perdu beaucoup de monde. Ce fut alors qu'ils envoyèrent des députés aux Thébains pour leur demander des secours et Pélopidas pour chef; car ils savaient que celui-ci était personnellement irrité contre le tyran Alexandre qui l'avait jeté en prison, et ils le connaissaient en même temps pour un homme renommé par sa bravoure et son talent stratégique. Les Béotiens se réunirent en une assemblée générale, et, après avoir pris connaissance de la mission des envoyés, ils accordèrent tout ce que les Thessaliens leur demandaient. Ils firent partir sur-le-champ une armée de sept mille hommes, sous les ordres de Pélopidas. Au moment où Pélopidas se mit en route à la tête de son armée, il arriva une éclipse de soleil. Ce phénomène répandit l'alarme; quelques devins déclarèrent que, par le départ de l'armée, Thèbes allait perdre son soleil, paroles qui présagèrent la mort de Pélopidas. Mais ce général n'en continua pas moins sa marche, poussé par la fatalité. Arrivé en Thessalie, il trouva Alexandre occupant une position très-forte avec plus de vingt mille hommes; il établit son camp en face de l'ennemi, et, après jonction avec les troupes auxiliaires des Thessaliens, il engagea le combat. Alexandre eut l'avantage, grâce à la position qu'il occupait. Pélopidas, empressé de décider, par sa propre valeur, le sort

de la bataille, marcha droit sur Alexandre. Le tyran tint ferme avec son corps d'élite; la mêlée devint sanglante : Pélopidas fit des prodiges de valeur; tout le champ de bataille autour de lui fut jonché de cadavres. Enfin, s'exposant aux plus graves dangers, il mit l'ennemi en déroute et remporta la victoire. Mais cette victoire lui coûta la vie; criblé de blessures, il mourut en héros. Alexandre, une seconde fois mis en déroute et pressé de tous côtés, fut obligé, par une capitulation, de rendre aux Thessaliens toutes les villes qui faisaient le sujet de la guerre, de restituer au pouvoir des Béotiens les Magnètes et les Achéens de la Phthiotide, en un mot, de se contenter de la souveraineté de Phères et du titre d'allié des Béotiens.

LXXXI. Bien qu'ils eussent remporté une victoire signalée, les Thébains publiaient partout que la mort de Pélopidas était pour eux une défaite. La perte de cet illustre général leur parut avec raison un revers plus grand que leur victoire. En effet, il avait rendu de nombreux et d'immenses services à sa patrie, et contribué le plus à l'accroissement de la puissance des Thébains. Dans l'entreprise des bannis qui reprirent la Cadmée, ce fut à lui que, de l'aveu de tout le monde, on dut le succès, et ce premier succès fut la source de tous ceux que les Thébains obtinrent par la suite. Dans la bataille de Tégée¹, Pélopidas qui commandait seul comme béotarque, mit en déroute les Lacédémoniens, les plus puissants des Grecs. Aussi les Thébains célébrèrent-ils cette victoire signalée en élevant le premier trophée sur les Lacédémoniens. Dans la bataille de Leuctres, il était à la tête de la cohorte sacrée² qui enfonça les lignes spartiates et décida de la victoire. Dans les diverses campagnes dirigées contre Lacédémone, il eut sous ses ordres plus de soixante-dix mille hommes, et éleva à la porte même de Sparte un trophée, monument de la déroute des Lacédémoniens, qui jusqu'alors n'a-

¹ Wesseling pense qu'il faut lire *Tégyre*, près d'Orchomène, d'après Plutarque (*Pelopidas*).

² La cohorte sacrée se composait de trois cents hommes d'élite. Elle fut créée par Gorgidas. Voyez Plutarque (*Pelopidas*).

vaient jamais été attaqués sur leur territoire. Envoyé auprès du roi des Perses, au sujet du traité de paix universelle de la Grèce, il prit à cœur l'intérêt de Messine, que les Thébains reconstruisirent trois cents ans après sa destruction. Enfin, il combattit Alexandre qui avait des troupes bien plus nombreuses que lui, et remporta une victoire éclatante en même temps qu'il eut une mort glorieuse. La renommée de sa bravoure était si grande auprès de ses concitoyens, que, depuis le retour des bannis à Thèbes jusqu'à sa mort, aucun citoyen n'a osé lui disputer le rang de béotarque qu'il conserva toute sa vie. L'histoire devait ce tribut d'éloges aux qualités éminentes de Pélopidas.

Dans ce temps, Cléarque, natif d'Héraclée, dans le Pont, aspira à la tyrannie. Il vint à bout de son entreprise ; ayant pris pour modèle Denys, tyran des Syracusains, il déploya beaucoup de magnificence à Héraclée, et régna douze ans.

A la même époque, Timothée, général des Athéniens, commandant à la fois l'armée de terre et les forces navales, s'empara, après un siège, de Torone et de Potidée, et alla au secours des Cyzicéniens qui étaient alors assiégés.

LXXXII. Chariclide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Émilius Mamercus et Lucius Sextius Latéranus¹. Dans cette année, les Arcadiens et les Pisans, qui avaient en commun présidé les jeux olympiques, se rendirent maîtres du temple et des trésors qu'il renfermait². Les Mantinéens avaient appliqué à leurs propres usages une grande partie des offrandes sacrées. Ces sacrilèges tenaient donc beaucoup à entretenir la guerre contre les Éliens, afin que, si la paix venait à se conclure, ils ne fussent pas obligés de rendre compte de ce qu'ils avaient ravi. Mais, comme les autres Arcadiens inclinaient pour la paix, la discorde éclata parmi ces peuples. Il se forma deux factions ; l'une avait à sa tête les Tégéates, l'autre les Mantinéens. La querelle s'envenimant de plus en plus, on eut recours aux armes ; les Tégéates envoyèrent des députés aux

¹ Deuxième année de la civ^e olympiade ; année 363 avant J.-C.

² Le temple de Jupiter en Élide.

Béotiens pour solliciter leur intervention. Les Béotiens firent partir une armée considérable sous les ordres d'Épaminondas, qui vint au secours des Tégéates. Les Mantinéens redoutant la puissance des Béotiens et la renommée d'Épaminondas, envoyèrent de leur côté des députés aux ennemis les plus déclarés des Béotiens, aux Athéniens et aux Lacédémoniens, pour les engager à leur fournir des secours. Des corps auxiliaires furent promptement fournis, de part et d'autre, et le Péloponnèse devint le théâtre de combats nombreux et sanglants.

Les Lacédémoniens, qui étaient les plus voisins, envahirent d'abord l'Arcadie. Épaminondas arriva en ce même moment à la tête de son armée; à peu de distance de Mantinée, il apprit que les Lacédémoniens en masse ravageaient le territoire des Tégéates. Jugeant donc que la ville de Sparte était laissée sans défense, il résolut de frapper un grand coup. Il profita de la nuit pour s'avancer sur Sparte. Agis¹, roi des Lacédémoniens, se défiant de l'astuce d'Épaminondas, prit toutes les mesures nécessaires pour conjurer l'orage; il fit immédiatement partir quelques courriers crétois qui, devançant Épaminondas, vinrent avertir ceux qui étaient restés à Sparte que les Béotiens se dirigeaient en toute hâte sur Lacédémone, pour ravager la ville. Il annonça lui-même qu'il arriverait le plus promptement possible au secours de la patrie, et ordonna aux habitants de défendre leur ville avec intrépidité.

LXXXIII. Les Crétois apportèrent rapidement ce message qui sauva la patrie des Lacédémoniens d'un danger inattendu; car si cet avertissement n'était pas arrivé à temps, Épaminondas serait à l'improviste tombé sur Sparte. Si on voulait comparer avec impartialité la prévoyance de ces deux généraux, on donnerait la palme au général lacédémonien. Épaminondas, pressé de franchir la distance qu'il avait à parcourir, marcha toute la nuit, et à la pointe du jour il se trouva aux portes de Sparte.

¹ Le roi des Lacédémoniens s'appelait alors Agésilas, dont Xénophon a fait un éloge peut-être immérité. Voyez les notes de Palmérin et Wesseling, dans le tome VI, p. 669 de l'édition biont.

Cependant Agésilas, à qui avait été laissée la défense de la ville, sur l'avertissement qu'il avait reçu des Crétois, avait pris aussitôt toutes les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de résister à l'ennemi. Il fit monter sur le toit des maisons les enfants les plus âgés et les vieillards, et leur ordonna de repousser les ennemis qui tenteraient de pénétrer dans la ville. Quant aux jeunes gens en état de porter les armes, il les distribua dans les passages et les rues de la ville, et après avoir barricadé toutes les avenues abordables, il attendit de pied ferme l'assaut de l'ennemi. Épaminondas avait divisé son armée en plusieurs détachements, se proposant d'attaquer la ville sur tous les points à la fois ; mais lorsqu'il vit les dispositions qu'avaient prises les Spartiates, il reconnut aussitôt que son projet était découvert. Néanmoins, malgré ces dispositions et malgré la difficulté des lieux, il n'hésita pas à en venir aux mains ; bien qu'il eût beaucoup souffert, il ne se désista point de son entreprise et persévéra jusqu'au moment où l'armée des Lacédémoniens revint à Sparte. Alors les assiégeants étant soutenus par des troupes nombreuses, il leva le siège à l'entrée de la nuit.

LXXXIV. Averti par des prisonniers de guerre que les Mantinéens venaient de tous côtés au secours des Lacédémoniens, Épaminondas se mit en retraite et établit son camp à peu de distance de Sparte. Il fit ensuite prendre le repas à ses troupes et laissa quelques cavaliers dans le camp avec l'ordre d'allumer des feux jusqu'au matin, tandis que lui-même fit une marche forcée pour surprendre les détachements que l'ennemi avait laissés à Mantinée. Il franchit ainsi une longue distance et fonda le lendemain à l'improviste sur les Mantinéens. Mais son habileté fut encore en défaut, et il manqua l'entreprise. Un destin contraire lui enleva la victoire, car au moment même où il approchait d'une ville sans défense, il arrivait du côté opposé de Mantinée un corps auxiliaire envoyé par les Athéniens ; ce corps était formé de six mille hommes, et avait pour chef Hégéloque, un des citoyens les plus considérés d'Athènes. Celui-ci fit entrer dans la ville un détachement suffisant, et se disposa au combat avec le

reste de ses troupes. Aussitôt apparurent à leur tour les Lacédémoniens et les Mantinéens qui, appelant à eux tous leurs alliés, se tinrent prêts à livrer une bataille décisive. Les Éliens, les Lacédémoniens, les Athéniens, et quelques autres alliés, au nombre de plus de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, étaient venus au secours des Mantinéens. Les Tégéates avaient pour auxiliaires les peuples les plus puissants de l'Arcadie, les Achéens, les Béotiens, les Argiens et quelques autres alliés, tirés du Péloponnèse ou du dehors. Toute cette armée s'élevait à plus de trente mille hommes d'infanterie et ne comptait pas moins de trois mille cavaliers.

LXXXV. Les deux armées étaient déjà en présence et prêtes à livrer une bataille décisive, lorsque les devins déclarèrent, d'après l'inspection des victimes, que les dieux promettaient une victoire égale des deux côtés. [Voici l'ordre de bataille.] Les Mantinéens, réunis à quelques autres Arcadiens, formaient l'aile droite, s'appuyant sur le renfort des Lacédémoniens; venaient ensuite les Éliens, les Achéens et quelques autres alliés plus faibles, qui occupaient le centre; les Athéniens composaient l'aile gauche. Dans l'armée opposée, les Thébains étaient placés à l'aile gauche et s'appuyaient sur les Arcadiens; l'aile droite était confiée aux Argiens. Le centre était occupé par les Eubéens, les Locriens, les Sicyoniens; puis par les Messéniens, les Maliens, les Éniens, les Thessaliens et les autres alliés. La cavalerie fut placée sur les flancs dans les deux armées. Ces dispositions prises, les deux armées s'avancèrent l'une vers l'autre, les trompettes sonnèrent la charge, les soldats poussèrent le cri de guerre dont le retentissement présageait la victoire. Le combat s'engagea d'abord aux flancs, entre la cavalerie; des deux côtés on se surpassa en valeur. Si les cavaliers athéniens fléchirent devant les cavaliers thébains, ce ne fut pas parce qu'ils manquaient de courage ni d'expérience militaire (car la cavalerie athénienne ne le cédait, sous ce rapport, à aucune autre cavalerie), mais parce que l'ennemi était bien supérieur en nombre et soutenu par des troupes légères. En effet, les Athéniens n'a-

vaient que très-peu de gens de trait, pendant que les Thébains avaient trois fois plus d'archers et de frondeurs, qu'ils avaient fait venir de la Thessalie. Car dans ce pays les hommes sont exercés à la guerre dès leur enfance et acquièrent ainsi une aptitude militaire qui décide du sort des batailles. Ainsi donc, accablés de traits lancés par les troupes légères et maltraités par la cavalerie, les Athéniens furent ébranlés et mis en fuite. Mais à peine se trouvaient-ils hors des ailes qu'ils revinrent à la charge; car malgré leur retraite ils ne rompirent point leur phalange, et, tombant aussitôt sur les Eubéens, ainsi que sur quelques mercenaires envoyés pour occuper les hauteurs voisines, ils leur livrèrent un combat sanglant et les firent tous passer au fil de l'épée. La cavalerie thébaine ne se mit point à la poursuite des fuyards; elle se porta sur la phalange de l'infanterie, et tenta de l'enfoncer. Le combat devint acharné; les Athéniens plièrent, et ils étaient déjà près de prendre la fuite, lorsque le commandant de la cavalerie des Éliens, qui était placé à l'arrière-garde, arriva à leur secours, et, rompant les rangs des Béotiens, fit changer la face du combat. La cavalerie des Éliens qui s'était ainsi montrée à l'aile gauche répara l'échec des alliés. A l'aile opposée, la cavalerie eut aussi un engagement, et le combat resta quelque temps indécis; mais bientôt le nombre et la bravoure des cavaliers béotiens et thessaliens l'emportèrent: les Mantinéens furent forcés de céder, et ils se replièrent sur leur phalange en laissant beaucoup de monde sur le champ de bataille.

LXXXVI. Telle fut l'issue du combat entre les cavaliers. L'infanterie en vint aux mains à son tour; elle soutint de grandes et terribles luttes. On n'avait pas encore vu une armée de Grecs contre Grecs aussi nombreuse des deux côtés, ni de chefs aussi célèbres, ni de guerriers aussi puissants et braves. Les peuples alors les plus renommés pour leur infanterie, les Béotiens et les Lacédémoniens, se trouvaient alors en face l'un de l'autre, prêts à se battre en désespérés. Ils se servirent d'abord de leurs lances qui, pour la plupart, furent brisées par la fréquence des coups. Ils en vinrent bientôt à l'épée, à la lutte corps à corps,

et, malgré les nombreuses blessures qu'ils se portaient réciproquement, leur ardeur guerrière ne diminua point. Ce combat désespéré dura longtemps, et l'excès de bravoure qu'on y déployait des deux côtés laissa la victoire incertaine. Chacun, au mépris de sa vie, voulait se distinguer par un fait d'armes et laisser après soi une gloire immortelle. Le combat en était là lorsqu'Épaminondas jugea qu'il était temps de faire lui-même preuve de valeur pour décider la victoire. Il réunit donc autour de lui les meilleurs guerriers et tomba avec ce bataillon d'élite au milieu de l'armée ennemie. Ce fut à la tête de ce bataillon qu'il se précipita d'abord sur le chef des Lacédémoniens et le frappa d'un coup de lance. Répandant autour de lui l'épouvante et la mort, il enfouça la phalange ennemie. Les Lacédémoniens, étourdis de la bravoure d'Épaminondas et de la pesanteur des coups qu'il portait, lâchèrent pied et abandonnèrent le champ de bataille. Les Béotiens et les autres rangs qui leur succédaient continuèrent le carnage et amoncelèrent des monceaux de cadavres.

LXXXVII. Cependant les Lacédémoniens, s'apercevant qu'Épaminondas se livrait avec trop d'ardeur à leur poursuite, firent volte-face et se ruèrent tous sur lui. Aussitôt il fut accablé d'une grêle de flèches. Épaminondas tantôt évitait ces projectiles, tantôt les parait avec son bouclier, et il en arrachait quelques-uns de son corps qu'il renvoyait à l'ennemi pour sa propre défense ; enfin il se battait en héros et était près de remporter la victoire, lorsqu'il reçut un coup mortel dans la poitrine. La lance se brisa et le fer resta dans la plaie ; Épaminondas tomba épuisé. On se battit avec acharnement autour de son corps et on essuya des pertes réciproques ; enfin, grâce à leur force physique, les Thébains parvinrent, quoique avec peine, à défaire les Lacédémoniens. Les Béotiens ne les poursuivirent pas longtemps, mais ils revinrent sur leurs pas, considérant comme la chose la plus importante de rester maîtres de leurs morts¹.

Les trompettes sonnèrent donc la retraite, et la victoire paraissant douteuse, des deux côtés on éleva un trophée. En effet,

¹ C'était une preuve qu'on était maître du champ de bataille.

les Athéniens qui avaient vaincu les Eubéens et les mercenaires occupant les hauteurs , étaient en possession des morts ; et les Béotiens qui avaient mis en déroute les Lacédémoniens, étaient de leur côté maîtres du champ de bataille et s'attribuaient la victoire. Ainsi, on resta quelque temps sans s'envoyer des députés pour traiter de l'enlèvement des morts ; car personne ne voulait s'avouer vaincu. Enfin les Lacédémoniens envoyèrent les premiers des hérauts à ce sujet ; et des deux côtés on donna la sépulture aux morts. Cependant , Épaminondas encore en vie avait été transporté dans le camp , et les médecins convoqués déclarèrent qu'il mourrait lorsqu'on aurait retiré le fer de la plaie. Il supporta la mort avec un courage héroïque. Il fit d'abord venir son écuyer et lui demanda si le bouclier était sauvé. L'écuyer répondit affirmativement. Puis , après avoir fait placer le bouclier devant ses yeux , Épaminondas demanda de quel côté était la victoire. L'écuyer répondit que les Béotiens étaient vainqueurs. « Eh bien , reprit-il , je puis mourir maintenant ; » et il ordonna qu'on lui arrachât le fer. Ses amis qui l'environnaient éclatèrent en gémissements et l'un d'eux s'écria en pleurant : « Ah ! Épaminondas, faut-il que tu meures sans enfants. — De par Jupiter, reprit Épaminondas , cela n'est pas ; car je laisse deux filles , la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. » Le fer fut extrait , et Épaminondas expira tranquillement¹.

LXXXVIII. Comme nous nous sommes fait un devoir de payer à la mort de tous les braves un tribut d'éloges, il serait impardonnable de passer sous silence la fin d'un homme tel qu'Épaminondas. Je pense donc qu'Épaminondas a surpassé tous les hommes de son temps, en science militaire, en douceur et en magnanimité. Et pourtant à cette époque il y eut aussi des hommes illustres : Pélopidas chez les Thébains ; Timothée, Conon, Chabrias et Iphicrate chez les Athéniens ; enfin Agésilas le Spartiate qui vivait un peu avant cette époque. Dans des temps plus reculés, à l'époque des guerres des Mèdes et des Perses ,

¹ Comparez Cicéron , *Epistolæ ad familiares*, V, 12 ; de *Finibus* , II, 30. Pausanias , IX , 15 ; Justin , VI , 8.

on rencontre Solon , Thémistocle , Miltiade , Cimon , Myronide , Périclès et quelques autres généraux chez les Athéniens ; en Sicile , Gélon , fils de Dinomène , et d'autres encore . Mais , lorsqu'on compare les qualités éminentes de tous ces hommes avec la science et la réputation militaires d'Épaminondas , on trouve ce dernier bien supérieur aux autres : chacun de ces hommes illustres offre un élément de gloire , tandis qu'Épaminondas réunit à lui seul toutes les grandes qualités : la vigueur du corps , la force de l'éloquence , l'élévation de l'âme , le désintéressement , la générosité et , avant tout , la bravoure et l'habileté stratégique . Tant qu'il vécut , sa patrie eut l'empire de la Grèce ; elle le perdit à la mort d'Épaminondas et alla en déclinant jusqu'à ce qu'enfin , par l'impéritie de ses chefs , elle fut réduite à l'esclavage et s'achemina vers sa ruine . Telle fut la fin d'Épaminondas , de cet homme qui s'était illustré par ses vertus .

LXXXIX. Après cette bataille , les Grecs , qui s'étaient disputé la victoire et qui tous avaient rivalisé d'ardeur guerrière , fatigués de leurs guerres continuelles , entrèrent en négociation et conclurent une paix générale ainsi qu'une alliance réciproque dans laquelle ils admirent également les Messéniens . Les Lacédémoniens , animés d'une haine implacable contre les Messéniens , refusèrent , pour ne pas se trouver en contact avec les Messéniens , de signer les conditions de la paix , et , seuls de tous les Grecs , ils restèrent exclus du traité .

Dans cette même année , et à la mort d'Épaminondas , Xénophon l'Athénien termine son histoire des Grecs . Anaximène de Lampsaque , qui a écrit l'histoire primitive des Grecs , en commençant à la théogénie et à l'origine du genre humain , termine également son ouvrage à la bataille de Mantinée et à la mort d'Épaminondas . Cet ouvrage , qui comprend presque toute l'histoire des Grecs et des Barbares , est divisé en douze livres . Enfin Philistus , qui a écrit l'histoire de Denys le jeune , termine à la même époque son ouvrage , divisé en deux livres , comprenant un espace de cinq ans .

XC. Molon étant archonte d'Athènes , les Romains élurent

pour consuls Lucius G nucius et Quintus Servilius¹. Dans cette année, les peuples du littoral de l'Asie secouèrent le joug des Perses ; quelques satrapes et généraux prirent part à cette révolte et déclarèrent la guerre à Artaxerxès. En même temps, Tachos , roi des  gyptiens, résolut de faire la guerre aux Perses ; il équipa une flotte et leva une armée de terre. Il tira des villes grecques un grand nombre de soldats qu'il prit à sa solde, et engagea les Lacédémoniens à embrasser son parti. Les Spartiates étaient alors mécontents d'Artaxerxès , parce que ce fut par l'intervention de ce roi que les Messéniens avaient été compris dans le traité de paix générale que les Grecs venaient de conclure. Cette ligue formée contre les Perses força le roi à faire des préparatifs de guerre. Il lui fallait tout à la fois tenir tête au roi d'Égypte, aux villes grecques de l'Asie, aux Lacédémoniens et leurs alliés, ainsi qu'aux satrapes et généraux qui commandaient sur les côtes, et que la conspiration avait réunis. Parmi ces derniers, on remarquait surtout Ariobarzane, satrape de la Phrygie, qui,   la mort de Mithridate, était devenu maître du royaume de ce dernier² ; Mausole, souverain de la Carie, de plusieurs forteresses et de villes considérables dont la principale était Halicarnasse, la métropole, avec une citadelle et le palais du roi ; Oronte, satrape de la Mysie ; Autophradate, satrape de la Lydie ; enfin, les peuples d'origine ionienne, les Lyciens, les Pisidens, les Pamphiliens, les Ciliciens ; puis, les Syriens, les Phéniciens et presque tous les habitants de la côte. Ce soulèvement fut si général que le roi perdit la moitié de ses revenus et que le reste ne suffisait pas pour subvenir aux frais de la guerre.

XCI. Les rebelles choisirent Oronte pour généralissime. Dès qu'il fut investi du commandement suprême, et qu'il eut reçu des sommes considérables pour enrôler des troupes et pour payer d'avance à vingt mille hommes une année de solde, il trahit ceux qui s'étaient confiés à lui. Se flattant que le roi le comblerait de présents et lui donnerait toute la satrapie maritime s'il livrait

¹ Troisième année de la civ  olympiade ; année 362 avant J.-C.

² Voyez Cornelius Nepos, *Datames*, 10.

les rebelles aux mains des Perses, il fit d'abord arrêter ceux qui lui apportaient l'argent et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Ensuite il livra aux emissaires du roi un grand nombre de villes et les troupes étrangères. Il se fit, dans la Cappadoce, une trahison semblable qui présentait cependant quelques circonstances particulières. Artabaze, général du roi, entra dans la Cappadoce avec une forte armée; Datame, satrape de cette province, marcha contre lui après avoir rassemblé une cavalerie nombreuse et vingt mille hommes de troupes étrangères qu'il avait prises à sa solde. Mais le beau-père de Datame qui commandait la cavalerie et qui voulait rentrer en grâce auprès du roi et veiller en même temps à sa propre sûreté, déserta la nuit avec toute sa cavalerie et gagna les rangs ennemis, ainsi qu'il en était convenu la veille avec Artabaze. Aussitôt Datame appela ses mercenaires sous les armes, et, leur promettant des récompenses, il se mit à la poursuite des déserteurs qu'il atteignit au moment où ils allaient joindre l'ennemi. Attaquant tout à la fois l'armée d'Artabaze et la cavalerie qui venait de le trahir, il tua tous ceux qui lui tombèrent sous la main. Artabaze, ne sachant à quoi s'en tenir, et soupçonnant que cette défection du beau-père de Datame n'était qu'un piège, ordonna à ses soldats de tailler en pièces les cavaliers transfuges. Mithrobarzane [c'était le nom de ce beau-père], attaqué ainsi des deux côtés et traité comme un traître, fut réduit aux abois. Il ne lui resta d'autre moyen que de recourir à la force; il se battit contre les deux assaillants et fit un grand carnage. Enfin, après avoir perdu plus de dix mille hommes, Datame fit sonner la retraite et rappela ses soldats de la poursuite des fuyards. Tout ce qui resta encore de cette cavalerie se réunissait à Datame qui accorda le pardon demandé; quelques autres cavaliers, au nombre de cinq cents, ne sachant quel parti prendre, furent enveloppés par Datame et tués à coups de traits. Datame, déjà célèbre par ses connaissances stratégiques, ajouta encore dans cette circonstance à sa réputation de bravoure et de science militaire. Le roi Artaxerxès, instruit de cela, eut hâte de se défaire d'un chef aussi habile et le fit périr traîtreusement.

XCII. Tandis que ces événements avaient lieu, Rhéomithrès avait été envoyé par les rebelles en Égypte auprès du roi Tachos ; il revint en Asie avec cinq cents talents¹ d'argent et cinquante vaisseaux longs, et aborda à Leucé. Il appela dans cette ville plusieurs chefs des insurgés, les fit arrêter et les envoya chargés de chaînes à Artaxerxès; et, quoi qu'il fût lui-même au nombre des rebelles, il rentra, par le service de sa trahison, en grâce auprès du roi. Cependant Tachos, roi d'Égypte, avait fait des préparatifs de guerre; il avait équipé à grands frais deux cents trirèmes et pris à sa solde dix mille hommes d'élite qu'il avait fait venir de la Grèce; il avait, en outre, mis en campagne quatre-vingt mille fantassins égyptiens. Le corps des mercenaires était commandé par Agésilas le Spartiate, qui avait été envoyé par les Lacédémoniens avec un secours de mille hoplites; c'était un général admiré pour sa bravoure et son expérience militaire. La flotte était sous les ordres de Chabrias l'Athénien. Chabrias n'avait point été envoyé au nom du peuple athénien: il servait en son nom privé dans l'armée du roi. Enfin le roi s'était lui-même réservé le commandement en chef, contre l'avis d'Agésilas qui lui conseillait de rester en Égypte et de faire conduire la guerre par ses généraux. Mais le roi ne se rendit point à ce sage conseil. L'armée s'était déjà mise en mouvement et campait aux environs de la Phénicie, lorsque le roi apprit que le gouverneur de l'Égypte s'était révolté, avait entraîné dans l'insurrection Nectanebus, fils de Tachos, et lui avait envoyé des émissaires pour l'engager à s'emparer du trône. Cette insurrection alluma une guerre sérieuse. Nectanebus² commandait sous le roi les troupes égyptiennes et avait mission de quitter la Phénicie pour aller assiéger les villes de la Syrie. Initié dans la conspiration tramée contre son père, Nectanebus chercha à gagner les chefs par des récompenses et les soldats par des promesses. Enfin toute l'Égypte étant tombée au pouvoir des insurgés, Tachos, saisi de frayeur, n'hésita pas à traverser l'Arabie pour se

¹ Deux millions sept cent cinquante mille francs.

² Ce nom est écrit indifféremment *Nectanebus*, *Nectanabis*, *Nectabius*.

rendre auprès du roi des Perses et implorer le pardon de ses fautes. Artaxerxès non-seulement lui pardonna, mais encore lui confia le commandement des troupes de l'armée destinée à marcher contre les Égyptiens.

XCIII. Peu de temps après mourut Artaxerxès, roi des Perses, après un règne de quarante-trois ans. Il eut pour successeur Ochus, qui régna vingt-trois ans. En souvenir du règne heureux et pacifique d'Artaxerxès on ordonna que tous les rois, ses successeurs, prissent le surnom d'Artaxerxès. Dans cet intervalle, le roi Tachos était retourné auprès d'Agésilas¹. Nectanebus, qui aspirait à la royauté, marcha contre Tachos à la tête de plus de cent mille hommes, et le provoqua à se battre pour la royauté. Agésilas, voyant que le roi n'osait pas risquer un combat, l'exhorta à prendre courage, ajoutant que la victoire dépendait, non pas du nombre, mais de la bravoure des guerriers. Mais, comme le roi ne se rendit point à ses exhortations, Agésilas fut obligé de se réfugier avec lui dans une grande ville d'Égypte. Les Égyptiens en firent d'abord le siège; et, après avoir perdu beaucoup de monde dans les combats qu'ils avaient livrés sous les murs, ils entourèrent la ville d'une enceinte et d'un fossé. Ces travaux furent promptement exécutés, grâce au nombre de bras qui y étaient employés. Les vivres ayant été épuisés, Tachos perdit tout espoir de salut. Cependant Agésilas ranima le courage des soldats, attaqua pendant la nuit les ennemis et sauva toute l'armée d'une façon inespérée. Les Égyptiens se mirent à leur poursuite, et, comme le pays était plat, ils comptaient envelopper facilement les ennemis et les tailler tous en pièces. Mais Agésilas s'établit dans une position défendue de chaque côté par un canal construit de main d'homme, et attendit le choc des assaillants. Disposant ainsi son armée de manière à tirer profit de sa position et l'appuyant aux rives du fleuve, il engagea le combat. Les Égyptiens ne trouvèrent aucune ressource dans leurs forces supérieures; les

¹ Diodore confond ici Tachos avec Nectanebus, erreur facile à corriger d'après Plutarque (*Agésilas*), Xénophon et Cornelius Nepos.

Greco qui les surpassaient de beaucoup en valeur, en tuèrent un grand nombre, et mirent le reste en fuite. Après cette victoire, Tachos reprit facilement le trône d'Égypte, et Agésilas, qui seul l'avait aidé dans cette entreprise, fut honoré par des présents convenables. Pendant le retour dans sa patrie, en passant par Cyrène, Agésilas mourut; son corps, embaumé avec du miel¹, fut transporté à Sparte où il reçut des funérailles royales. Tels sont les événements arrivés en Asie dans le cours de cette année.

XCIV. Dans le Péloponnèse, les Arcadiens n'avaient observé que pendant un an le traité de paix générale conclu après la bataille de Mantinée. Ils avaient recommencé la guerre. Il était stipulé sous la foi du serment que tous ceux qui avaient pris part à la bataille rentreraient dans leurs foyers. Or, Mégalo-
polis avait réuni à elle plusieurs villes des environs, qui étaient mécontentes de ce changement de demeure; et, comme les habitants de ces dernières villes étaient rentrés dans leurs anciens foyers, les Mégalo-
politains employèrent la force pour les faire revenir. Ce fut là l'origine d'un conflit sérieux : les habitants des petites villes demandèrent du secours aux Mantinéens, et parmi les autres Arcadiens, aux Éliens et à tous les alliés qui avaient pris part à la bataille de Mantinée. Les Mégalo-
politains appelèrent à leur secours les Athéniens, qui s'empres-
sèrent de faire partir trois mille hoplites et trois cents cavaliers sous les ordres de Pammène. Ce général pénétra dans le territoire de Méga-
lo-
polis, saccagea plusieurs petites villes, intimida quelques autres et força les habitants à transporter leur domicile à Mégalo-
polis. Voilà comment se terminèrent les troubles qui s'étaient élevés au sujet de cette transmigration.

L'historien Athanas de Syracuse commence à cette époque son histoire de Dion. Cet ouvrage, divisé en treize livres, comprend en un seul livre l'espace de sept ans, dont le récit était resté in-

¹ Le miel ou plutôt la cire dont on enduisait le cadavre, formait une espèce de vernis qui devait s'opposer à l'absorption de l'humidité et de l'oxygène de l'air, condition essentielle de la putréfaction. Ce moyen d'embaumement, qui n'était pas à dédaigner, paraît avoir été particulièrement en usage chez les Spartiates.

achevé par Philiste ; il rétablit ainsi en détails la suite de l'histoire.

XCV. Nicophème étant archonte d'Athènes, Caius Sulpicius et Caius Licinius furent nommés consuls à Rome¹. Dans cette année, Alexandre, tyran de Phères, envoya des navires pirates croiser dans les eaux des Cyclades ; il s'empara de force de quelques-unes de ces îles, fit un grand nombre de prisonniers, débarqua à Péparéthos une troupe de mercenaires et bloqua la ville. Les Athéniens qui étaient venus au secours des Péparéthiens avec des troupes laissées sous le commandement de Léosthène, furent eux-mêmes attaqués. Les Athéniens² observaient les mouvements des soldats d'Alexandre cantonnés à Panorme³, lorsqu'ils furent assaillis à l'improviste par Alexandre le tyran qui remporta un succès signalé. Non-seulement il parvint à sauver du danger son détachement qui stationnait à Panorme, mais il prit cinq trirèmes aux Athéniens, une aux Péparéthiens et fit six cents prisonniers. Les Athéniens, irrités contre Léosthène, l'accusèrent de trahison, le condamnèrent à mort et vendirent ses biens à l'enchère. Charès fut envoyé à la place de Léosthène pour commander la flotte. Ce général redoutait l'ennemi et se conduisait injustement envers les alliés. Car, arrivé à Corcyre, ville alliée d'Athènes, il y fomenta de grands troubles, suivis de meurtres et de brigandages nombreux ; c'est ce qui fit décrier le peuple athénien auprès de ses alliés. Ainsi, Charès, après avoir commis d'autres crimes semblables, n'attira sur sa patrie que des malédictions.

Les historiens Dionysiodore et Anaxis, tous deux Béotiens, terminent dans cette année leur histoire [de la Grèce]. Quant à nous, qui avons raconté tous les événements arrivés avant le règne de Philippe, roi de Macédoine, nous terminons ici le présent livre, ainsi que nous l'avions annoncé au commencement. Dans le livre suivant, nous continuerons notre récit depuis l'avènement de Philippe jusqu'à sa mort, tout en y intercalant l'histoire des autres pays connus de la terre habitée.

¹ Quatrième année de la civ^e olympiade ; année 461 avant J.-C.

² Le texte est ici incorrect, et paraît défectueux.

³ Ilot situé près du littoral de la Macédoine.

LIVRE SEIZIÈME.

SOMMAIRE.

Philippe, fils d'Amintas monte sur le trône des Macédoniens. — Il remporte la victoire sur Argée, prétendant à la royauté. — Il bat les Illyriens et les Péoniens, et recouvre l'empire de ses ancêtres. — Lâcheté de Denys le jeune; fuite de Dion. — Dion, délivrant les Syracusains, bat Denys. — Chassé de sa patrie Denys reconquiert Syracuse. — Fondation de Tauroménium en Sicile. — Événements arrivés dans la guerre d'Eubée, et dans la guerre des alliés. — Siège d'Amphipolis par Philippe; prise de la ville. — Philippe réduit en esclavage les Pydnéens; il exploite les mines d'or. — Fin de la guerre des alliés. — Ligue de trois rois contre Philippe. — Philomélus le Phocidien prend Delphes, viole le sanctuaire de l'oracle, et allume la guerre sacrée. — Histoire primitive de cet oracle. — Défaite et mort de Philomélus le Phocidien. — Onomarque occupe l'empire et se prépare à la guerre. — Les Béotiens viennent au secours d'Artabaze et sont victorieux des satrapes du roi. — Les Athéniens s'emparent de la Chersonèse et se la partagent au sort. — Philippe prend Méthone et rase la ville. — Philippe remporte une victoire sur les Phocidiens et les chasse de la Thessalie. — Onomarque le Phocidien défait Philippe dans deux batailles et le réduit aux abois. — Onomarque est victorieux des Béotiens, et prend Coronée. — Onomarque se mesure en Thessalie contre Philippe et les Thessaliens, et il est mis en déroute. — Il se pend, et les autres sont noyés comme sacrilèges. — Phayllus, qui succède à l'empire, détruit un grand nombre d'offrandes d'argent et d'or. — En augmentant la solde, il parvient à réunir une multitude de mercenaires. — Il rétablit les affaires des Phocidiens. — En corrompant les villes et leurs gouverneurs, il se fait beaucoup d'alliés. — Les tyrans de Phères livrent leur ville à Philippe et deviennent les alliés des Phocidiens. — Combat des Phocidiens et des Béotiens près d'Orchomène; défaite des Phocidiens. — D'autres combats entre les mêmes près du Céphise et de Coronée; victoire des Béotiens. — Phayllus marche contre la Locride et soumet plusieurs villes. — Phayllus, atteint de consommation, expire misérablement. — Phalæcus succède à l'empire, et ayant conduit la guerre lâchement, il est chassé. — Troubles dans le Péloponnèse. — Artaxerxès, surnommé Ochus, reconquiert l'Égypte, la Phénicie et Cypre. — Philippe soumet les villes Chalcidiennes et détruit les plus distinguées d'entre elles. — Enquête sur la dépense de l'argent sacré; châtimement des dilapidateurs. — Les Phocidiens se réfugient dans le temple d'Apollon, au nombre de cinq cents; ils sont consumés par le feu miraculeusement. — Fin de la guerre phocidienne — Les complices des Phocidiens sacrilèges éprouvent tous l'effet de quelque vengeance divine. — Descente de Timoléon en Sicile; ses actes

jusqu'à sa mort. — Périnthe et Byzance sont assiégées par Philippe. — Bataille de Chéronée entre Philippe et les Athéniens ; défaite des Athéniens. — Les Grecs nomment Philippe généralissime. — Philippe, sur le point de passer en Asie , tombe victime d'un assassinat.

I. Tout historien doit parler en détail des États ou des règnes depuis leur origine jusqu'à leur fin. C'est ainsi que le lecteur comprend aisément les faits et se les grave dans la mémoire. En effet, si le récit est tronqué et si le commencement ne se lie pas avec la fin, il n'intéresse qu'à demi le lecteur qui aime à s'instruire, tandis qu'un récit bien coordonné constitue un travail historique vraiment attrayant. Autant que le sujet de la matière le permet, il importe que l'historien ne s'écarte jamais de ce principe.

Arrivés à l'histoire de Philippe, fils d'Amyntas, nous essaierons d'exposer dans ce livre tous les actes de ce roi qui occupa pendant vingt-quatre ans le trône de Macédoine. La Macédoine devint, par les efforts de Philippe, un des plus grands empires d'Europe. Ce roi est réellement le fondateur de sa dynastie ; il avait trouvé la Macédoine sujette de l'Illyrie : il la laissa maîtresse de peuples et d'États puissants et nombreux. Grâce à son génie, il obtint, du consentement des villes, le commandement sur toute la Grèce. Pour avoir châtié les profanateurs de Delphes et délivré l'oracle, il devint membre du conseil des amphiptyons ; et, comme prix de sa piété envers les dieux, il reçut le droit de suffrage ôté aux Phocidiens qu'il avait vaincus. Après avoir dompté par la guerre les Illyriens, les Péoniens, les Thraces, les Scythes et les autres nations du voisinage, il conçut le projet de renverser l'empire des Perses. Il fit passer des troupes en Asie et délivra les villes grecques ; mais au milieu de ces préparatifs, il fut enlevé par le destin, léguant à son fils Alexandre des forces si considérables qu'elles rendaient inutiles le secours des alliés pour renverser la monarchie perse. Tous ces succès, il ne les devait point à la fortune, mais à ses propres talents. Philippe fut un des rois les plus distingués par son habileté stratégique, sa bravoure et sa grandeur d'âme. Mais n'anticipons point

dans cette préface sur des faits que nous allons raconter en détail, après avoir repris les choses d'un peu plus haut.

II. Sous l'archontat de Callimède, on célébra la cv^e olympiade, dans laquelle Porus de Cyrène fut vainqueur à la course du stade, et les Romains nommèrent consuls Cnéius Genucius et Lucius Émilius¹. A cette époque, Philippe, fils d'Amyntas et père d'Alexandre qui subjuguait les Perses, monta sur le trône de Macédoine dans les circonstances que nous allons faire connaître. Amyntas, battu par les Illyriens, fut forcé à payer tribut aux vainqueurs. Or, les Illyriens avaient reçu en otage Philippe, le plus jeune de ses fils, et l'avaient déposé entre les mains des Thébains. Ceux-ci confièrent ce jeune homme au père d'Épaminondas, avec la recommandation d'en avoir soin et de lui donner une éducation convenable. Épaminondas avait alors pour précepteur un philosophe de l'école de Pythagore. Philippe fut donc instruit, en même temps qu'Épaminondas, dans les doctrines pythagoriciennes. Les deux disciples, doués de dispositions heureuses et de l'amour de l'étude, se distinguèrent par leurs talents. Épaminondas, bravant les périls de la guerre, procura à sa patrie l'empire inattendu de la Grèce. Philippe, parti des mêmes principes, ne le céda point en gloire à Épaminondas.

Après la mort d'Amyntas, Alexandre, l'aîné de ses fils, hérita de la couronne, mais il périt bientôt par la trahison de Ptolémée l'Alorite, qui usurpa le trône. Celui-ci fut à son tour tué par Perdicas, qui fut proclamé roi. Perdicas fut vaincu par les Illyriens, dans une grande bataille, et il tomba au moment décisif. Son frère, Philippe, s'échappa de Thèbes, où il était retenu en otage, et devint roi de la Macédoine, royaume alors bien affaibli. Les Macédoniens avaient perdu plus de quatre mille hommes dans la défaite qu'ils venaient d'essuyer; le reste de l'armée, effrayé de la puissance des Illyriens, n'osait point continuer la guerre. Dans cet intervalle, les Péoniens, qui habitent les frontières de la Macédoine, ravagèrent la campagne, bravant les Macédoniens. Les Illyriens rassemblèrent de nombreuses

¹ Première année de la cv^e olympiade; année 360 avant J.-C.

troupes et se disposèrent à marcher contre la Macédoine. Un certain Pausanias, allié à la famille royale, chercha, avec l'aide du roi de Thrace, à s'emparer du trône de Macédoine. D'un autre côté, les Athéniens, qui n'aimaient pas Philippe, lui opposèrent, comme prétendant à la royauté, Argée, auquel ils envoyèrent le général Mantias avec trois mille hoplites et avec une flotte considérable.

III. Les Macédoniens furent fort alarmés de leur défaite et des dangers qui les menaçaient de toutes parts. Mais Philippe ne partagea point ces alarmes, ne s'effraya point de la situation critique dans laquelle il se trouvait. Il réunissait continuellement les Macédoniens en assemblée, et ranimait, par son éloquence, leur courage abattu. Il donna à ses troupes une meilleure organisation, perfectionna les armements et occupa les soldats à des exercices continuels pour les habituer à la guerre. Il imagina de donner plus d'épaisseur aux rangs, à l'imitation du *synaspisme*¹ des héros de la guerre de Troie, et fut l'inventeur de la phalange Macédonienne. Il était affable dans ses entretiens, et s'attirait l'affection de la multitude par des récompenses et par des promesses. Il songeait sans cesse à parer les dangers nombreux qui le menaçaient. Voyant que c'était uniquement pour arriver à la possession d'Amphipolis que les Athéniens lui avaient opposé Argée comme prétendant à la royauté, Philippe évacua cette ville spontanément et la laissa se gouverner par elle-même. Il envoya aux Péoniens une députation, corrompit les uns par des présents, gagna les autres par des promesses, et parvint ainsi à conclure avec eux un traité de paix dans un moment opportun. Il réussit de même à faire avorter l'expédition de Pausanias en gagnant le roi de Thrace, son complice, par des moyens de séduction.

Cependant Mantias, général des Athéniens, aborda à Méthone; il y établit sa station et détacha Argée avec le corps des mercenaires pour marcher contre Éges. Arrivé dans cette ville, Argée engagea les habitants à prendre part à cette expédition et à l'aider à s'emparer du trône de Macédoine; mais sa proposition

¹ *Iliade*, liv. XIII, v. 131. Comparez Quinte-Curce, III, 2.

n'ayant pas été accueillie, il revint à Méthone. Philippe apparut alors à la tête de son armée, engagea un combat, tua un grand nombre de mercenaires, et obligea le reste à se réfugier sur une hauteur. Philippe relâcha ces derniers par capitulation, après avoir obtenu l'extradition des transfuges. Par cette première victoire Philippe rendit les Macédoniens plus courageux dans les combats qu'ils eurent à soutenir dans la suite.

Dans cet intervalle, les Thasiens fondèrent la ville de Crénides, qui reçut plus tard le nom de Philippi, du nom du roi qui y envoya de nombreux colons.

L'historien Théopompe de Chio commence ici son histoire de Philippe, composée en cinquante-huit livres, dont cinq sont d'une origine incertaine¹.

IV. Euchariste étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Servilius et Lucius Genucius². Dans cette année, Philippe envoya des députés à Athènes pour engager le peuple à conclure avec lui un traité de paix depuis qu'il avait renoncé à toute prétention sur Amphipolis. Il était ainsi délivré de la guerre avec les Athéniens, lorsqu'il apprit la mort d'Agis, roi des Péoniens. Philippe résolut de profiter du moment pour attaquer cette nation. Il envahit donc la Péonie, défit les Barbares en bataille rangée, et les força à se soumettre aux Macédoniens. Il ne lui restait plus d'autres ennemis que les Illyriens, et il désirait ardemment les subjuguier. Il convoqua donc une assemblée générale dans laquelle il exhorta son armée à la guerre, en prononçant un discours approprié à la circonstance. Il pénétra dans

¹ Ἐξ ὧν πέντε διαφωνοῦσιν. Ce passage a beaucoup occupé les Interprètes. Suivant J. Vossius (*Hist. Græc.*, I, p. 32), διαφωνεῖν signifie ici *expirare*, *intercidere*, de manière que Ἐξ ὧν πέντε διαφωνοῦσιν, signifierait : « dont cinq (livres) ont péri. » Cette version a été aussi adoptée par Miot. Mais la signification de διαφωνεῖν, appliquée surtout à des objets inanimés, et par conséquent entièrement privés de φωνή (voix), me paraît tout à fait invraisemblable. Il est vrai que Photius (*Biblioth.*, cod. CLXXVI) affirme que déjà de son temps il manquait les cinq derniers livres de Théopompe ; mais Athénée (*Deipnosophist.*, XIII, 9), Stephanus, le lexicographe (in *Καρυά* et *Μεταγράψαι*), antérieurs à Photius, citent les livres LV, LVI et LVII de Théopompe.

² Deuxième année de la cv^e olympiade ; année 359 avant J.-C.

l'Illyrie avec au moins dix mille fantassins et six mille cavaliers. Bardylis, roi des Illyriens¹, informé de la présence des ennemis, envoya d'abord des parlementaires pour traiter de la paix, à la condition que les deux parties belligérantes resteraient en possession des villes qu'elles occupaient alors. Philippe répondit qu'il désirait la paix, mais qu'il n'y consentirait que lorsque les Illyriens auraient évacué toutes les villes macédoniennes. Sur cette réponse, les députés revinrent sans avoir rien conclu. Bardylis, enhardi par ses succès antérieurs, et confiant en la valeur des Illyriens, se porta à la rencontre des ennemis avec une armée de dix mille fantassins d'élite et cinq cents cavaliers. A mesure que les deux armées s'approchaient l'une de l'autre, les soldats élevèrent un immense cri de guerre et engagèrent vivement le combat. Philippe, commandant l'aile droite et l'élite des guerriers macédoniens, avait ordonné à sa cavalerie de se détacher pour prendre les Barbares en flanc, tandis que lui-même les attaquerait de front. Le combat fut acharné. Les Illyriens se formèrent en carré et soutinrent le choc courageusement. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur, et la victoire resta d'abord longtemps indécise. Un grand nombre de guerriers périrent, beaucoup d'autres furent blessés, et les pertes se balançant des deux côtés, l'issue du combat demeura douteuse. Enfin les cavaliers macédoniens pressèrent l'ennemi sur les flancs et par derrière ; Philippe combattant lui-même en héros à la tête de sa troupe d'élite, força le gros de l'armée illyrienne à prendre la fuite. Il poursuivit les ennemis à une grande distance, et, après leur avoir fait beaucoup de mal, il fit sonner le rappel des Macédoniens, éleva un trophée et ensevelit les morts. Les Illyriens entrèrent en négociation, et obtinrent la paix, à la condition que les Illyriens retireraient leurs garnisons de toutes les villes macédoniennes. Les Illyriens perdirent dans cette bataille plus de sept mille hommes.

V. Après avoir parlé des événements qui se sont passés en Macédoine et en Illyrie, nous allons passer à l'histoire des autres nations. Et d'abord, en Sicile, Denys le jeune, tyran de Syra-

¹ Cicéron, *de Officiis*, I, 11, fait mention de ce roi.

cuse, qui venait de succéder à son père, était demeuré dans l'inaction, masquant son oisiveté par l'amour de la paix. C'est ainsi qu'il renonça à une guerre héréditaire, et fit la paix avec les Carthaginois. De même, après avoir fait mollement quelque temps la guerre aux Lucaniens, sur lesquels il avait enfin remporté plusieurs avantages, il mit volontiers un terme aux hostilités. Il fonda dans l'Apulie deux villes qui devaient offrir une rade sûre à ceux qui naviguaient dans la mer Ionienne ; car les Barbares qui habitaient ces côtes infestaient la mer de leurs nombreux bâtiments corsaires, et rendaient impossible aux navires marchands la navigation dans l'Adriatique. Après cela, il mena une vie pacifique, et fit cesser les exercices militaires. Enfin, il perdit tout à coup par sa nonchalance une des plus grandes souverainetés de l'Europe, cette tyrannie que son père se vantait d'avoir affermie avec des chaînes de diamant. Nous parlerons en détail des causes de cette chute.

VI. Céphissodote étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Caius Licinius et Caius Sulpicius¹. Dans cette année, Dion, fils d'Hipparinus, un des citoyens les plus distingués de Syracuse, s'échappa de la Sicile, et, entraîné par sa grandeur d'âme, délivra les Syracusains, ainsi que les autres Siciliens. Voici à quelle occasion. Denys l'ancien avait eu des enfants de ses deux femmes ; la première, Locrienne de nation, lui avait donné Denys, qui hérita de la tyrannie ; de la seconde, fille d'Hipparinus, un des citoyens les plus considérés de Syracuse, il eut deux autres fils, Hipparinus et Narsée². Dion, frère de cette seconde femme, avait fait de grands progrès en philosophie, et surpassa ses concitoyens en bravoure et en science militaire. D'une origine aussi noble et d'une grande élévation d'âme, Dion devint bientôt suspect au tyran, qui crut voir en lui un homme capable de renverser son empire. Tourmenté de ces appréhensions, Denys jugea à propos de se défaire de cet homme

¹ Troisième année de la cve olympiade ; année 358.

² Suivant Cornelius Nepos (*Dion*, I), l'un des fils de Denys s'appelait Nysée (*Nysæus*), au lieu de Narsée (*Ναρσεῖος*).

en le faisant arrêter et condamner à mort. Dion, averti du danger qui le menaçait, se cacha d'abord chez quelques-uns de ses amis. Il s'échappa ensuite de la Sicile et se rendit dans le Péloponnèse, accompagné de son frère Mégaclos et de Chariclides¹, qui commandait les troupes du tyran. Débarqué à Corinthe, il supplia les Corinthiens de l'aider à délivrer Syracuse de la tyrannie. Il leva donc des troupes mercenaires et fit de grands armements. Beaucoup de monde s'engagea à son service, et, après avoir réuni un grand nombre d'armes et de mercenaires, il loua deux vaisseaux de transport sur lesquels il embarqua et les armes et les troupes. Il sortit des eaux de Zacynthe pour se diriger vers Céphalonie et de là en Sicile. Il avait laissé derrière lui Chariclides qui devait conduire quelques trirèmes et plusieurs vaisseaux de transport en face de Syracuse.

VII. Pendant que ces événements se passaient, Andromaque de Tauroménium, père de l'historien Timée, homme opulent et magnanime, accueillit chez lui tous les habitants de Naxos qui avaient survécu à la destruction de leur ville par Denys. Il leur donna pour demeure une montagne appelée Taurus, voisine de Naxos; il y séjourna lui-même longtemps et donna à la ville le nom de Tauroménium. Cette ville eut un rapide accroissement; ses habitants acquirent de grandes richesses. Elle devint une des villes les plus célèbres de la Sicile. Enfin, de nos jours, les Tauroménites ont été chassés de leur patrie par César², qui y fit passer une colonie romaine.

Pendant le cours de ces événements, les habitants de l'Eubée étaient livrés à des dissensions intérieures : les uns appelaient au secours les Béotiens, les autres les Athéniens; et la guerre devint générale. Il y eut plusieurs escarmouches dans lesquelles tantôt les Thébains, tantôt les Athéniens remportèrent la victoire. Mais il n'y eut point de bataille décisive. Après que l'île d'Eubée eut été ravagée par une guerre intestine, les factions

¹ Peut-être faudra-t-il lire ici Héraclide dont notre auteur parle plus bas (chap. 16), et dont Cornelius Nepos (*Dion*, V) fait également mention.

² L'empereur Auguste.

ennemies, affaiblies par les pertes réciproques qu'elles avaient éprouvées, revinrent à de meilleurs sentiments et firent la paix entre elles. Les Béotiens rentrèrent donc chez eux et vécurent en repos. Quant aux Athéniens, après la rébellion des habitants de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, ils furent impliqués dans une guerre appelée la guerre sociale, qui dura trois ans. Charès et Chabrias commandaient les forces athéniennes. Ces généraux abordèrent à Chio où ils trouvèrent les auxiliaires qui avaient été envoyés aux habitants de cette île par les Byzantins, les Rhodiens, les Cosiens et par Mausole, souverain de Carie. Ils rangèrent leurs troupes en bataille et investirent la ville par terre et par mer. Charès, qui commandait l'armée de terre, s'approcha des murs et combattit les habitants qui étaient sortis de la ville pour l'attaquer. Chabrias, de son côté, entra dans le port et livra un combat naval opiniâtre; mais le bâtiment qu'il montait fut percé à coups d'éperon et mis hors de service; ceux qui montaient les autres navires cédèrent à la fatalité du moment et parvinrent à s'échapper. Chabrias, préférant une mort glorieuse à une défaite, continua à se battre sur son navire jusqu'à ce qu'il expirât couvert de blessures.

VIII. A cette même époque, Philippe, roi des Macédoniens, défait les Illyriens dans une grande bataille, et, après avoir rangé sous sa domination tous les habitants jusqu'au lac Lychnitis, il retourna chez les Macédoniens. Il conclut avec les Illyriens une paix glorieuse et s'acquit auprès des Macédoniens une grande réputation pour avoir relevé, grâce à sa valeur, les affaires de l'État. Cependant les habitants d'Amphipolis n'aimaient pas Philippe; celui-ci ayant plusieurs motifs pour leur faire la guerre, marcha contre eux à la tête d'une puissante armée. Il fit approcher des murs les machines de guerre, livra des assauts vigoureux et fréquents, et ouvrit à coups de bélier une brèche, par laquelle il pénétra dans la ville. Il s'en rendit maître après avoir tué un grand nombre d'ennemis. Il condamna à l'exil tous ceux qui étaient mal disposés contre lui, et traita les autres avec humanité. La possession de cette ville, située sur

les frontières de la Thrace, contribua beaucoup, par sa position avantageuse, à l'accroissement de la puissance de Philippe. Bientôt après, ce roi soumit Pydna, fit alliance avec les Olynthiens et promit de leur procurer Potidée dont les Olynthiens désiraient depuis longtemps s'emparer. Les Olynthiens habitaient une ville importante : en raison de sa population, elle était d'un grand poids dans les chances de la guerre ; c'était un objet de lutte pour ceux qui ambitionnaient d'agrandir leur puissance. Aussi les Athéniens et Philippe firent-ils chacun tous ses efforts pour attirer Olynthe dans leur alliance. Cependant Philippe prit Potidée d'assaut, chassa de cette ville la garnison athénienne qu'il traita humainement, et la renvoya à Athènes ; car il redoutait beaucoup le peuple athénien ainsi que l'autorité et la gloire de leur cité. Quant à Pydna, il en vendit les habitants comme esclaves et livra la ville aux Olynthiens, auxquels il donna en même temps la possession de ce territoire. Il se rendit ensuite dans la ville de Crénides dont il augmenta la population et lui donna, d'après lui, le nom de Philippi ¹. Dans cette contrée se trouvent des mines d'or qui avaient produit jusqu'alors de très-faibles revenus. Il en poussa l'exploitation au point d'en tirer annuellement plus de mille talents². Ce fut là la source de ces immenses richesses qui ont tant contribué à la puissance du royaume macédonien. Il frappa une monnaie d'or qui porta d'après lui le nom de *philippique*. Il mit sur pied une armée considérable de mercenaires, et se servit aussi de son or pour corrompre une multitude de Grecs et les rendre traîtres à leur patrie. Mais dans la suite nous parlerons de tout cela avec plus de détails. Reprenons maintenant le fil de notre histoire.

IX. Agathoclès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Caius Pétilius³. Dans cette

¹ La ville de Philippe (Φιλίπποι) s'appelait *Dalos* (Hérodote, IX, 74) avant de recevoir le nom de Crénides (Κρήνιδες), probablement à cause des sources (κρήναι) qui se trouvaient dans les environs.

² Cinq millions cinq cents mille francs.

³ Quatrième année de la cv^e olympiade ; année 357 avant J.-C.

année, Dion , fils d'Hipparinus, revint en Sicile et renversa la tyrannie de Denys. Les moyens dont il se servit étaient les plus faibles qu'on eût encore employés. Il réussit néanmoins, contre toute attente, à détruire une des plus grandes souverainetés de l'Europe. En effet, qui aurait jamais cru qu'avec deux vaisseaux de transport , sur lesquels il aborda en Sicile, Dion l'emporterait sur le tyran qui avait à sa disposition une flotte de quatre cents vaisseaux longs¹, cent mille hommes d'infanterie , dix mille cavaliers ; sur un souverain qui possédait assez d'armes, de vivres, d'argent et de provisions de toutes sortes pour suffire amplement à l'entretien de toutes ses troupes, enfin qui était maître de la plus grande des villes grecques, de beaux ports, de vastes chantiers, de forteresses imprenables et qui avait pour lui une multitude de puissants alliés. Dion devait le succès de son entreprise particulièrement à sa grandeur d'âme, à son courage personnel et à l'affection de ceux qu'il allait délivrer. A cela il faut surtout ajouter que le tyran était indolent et haï de ses sujets. Toutes ces circonstances réunies amenèrent tout à coup une incroyable catastrophe. Arrivons maintenant au détail de ces événements. Dion , sorti des eaux de Zacynthe, se dirigea avec ses deux vaisseaux de transport du côté de Céphalonie, et vint aborder à Minoa , sur le territoire agrigentins. Cette ville avait été anciennement fondée par Minos, roi de Crète, dans le temps où, étant à la recherche de Dédale, il reçut l'hospitalité de Caucalus , roi des Sicanien. Plus tard, cette ville appartenait aux Carthaginois ; son gouverneur, nommé Paralus , était ami de Dion, et l'accueillit avec empressement. Dion fit débarquer cinq mille armures complètes qu'il avait sur ses vaisseaux de transport, et les confia à Paralus en lui recommandant de les faire transporter sur des chariots à Syracuse. Quant à lui, il se mit à la tête de ses troupes mercenaires, au nombre de mille hommes , et s'avança vers Syracuse. Chemin faisant, il engagea les Agrigentins , les Géléens , quelques Sicanien et Sicules ha-

¹ Cornelius Nepos (*Dion*, 5) porte ce nombre à cinq cents, ce qui paraît exagéré.

bitant l'intérieur du pays, les Camarinéens et les Madinéens ¹ à s'associer au projet de délivrance des Syracusains, et il se porta en avant pour renverser le trône du tyran. De tous côtés on accourut en armes et Dion se vit ainsi bientôt à la tête de plus de vingt mille hommes. Les Grecs d'Italie et les Messéniens ne mirent pas moins d'empressement à se rendre à son appel.

X. Lorsque Dion eut atteint les frontières de Syracuse, il fut rejoint par une multitude d'hommes sans armes qui venaient d'accourir de la campagne et de la ville ; car Denys, qui se défiait des Syracusains, avait désarmé la plupart d'entre eux. Dans ce moment, le tyran se trouvait avec de nombreuses troupes dans les villes récemment fondées sur les bords de l'Adriatique. Les chefs qui commandaient la garnison laissée à Syracuse essayèrent d'abord de détourner les Syracusains d'une insurrection ; mais voyant qu'il était impossible de comprimer ce mouvement populaire, ils rassemblèrent les mercenaires, ainsi que les partisans de Denys, complétèrent leurs rangs et résolurent d'attaquer les rebelles. Dion distribua ses cinq mille armures complètes aux Syracusains qui étaient sans armes et fit prendre aux autres les premières armes que le hasard leur offrit. Il convoqua ensuite une assemblée générale où il annonça qu'il était venu pour délivrer les Siciliens ; il les exhorta à choisir pour chefs ceux qui passaient pour les plus capables de rétablir l'indépendance et de renverser la tyrannie. Aussitôt la multitude cria d'une seule voix de donner à Dion et à son frère Mégaclés le commandement absolu de l'entreprise. Au sortir de l'assemblée, Dion rangea sur-le-champ son armée en bataille et marcha sur la ville. Ne rencontrant aucune résistance dans la campagne, il entra en toute sécurité dans l'intérieur des murs, traversa sans obstacle l'Achradine et arriva sur la place publique où il établit son camp. Personne n'osait se mesurer avec lui. L'armée de Dion s'élevait au moins alors à cinquante mille hommes qui tous parcouraient la ville, portant des couronnes sur

¹ Aucun autre auteur ne mentionne les *Madinéens* (*Μαδινάϊους*). Peut-être faut-il lire *Motyens*.

leurs têtes ; ils étaient précédés de Dion et de Mégaclys qui eux-mêmes étaient entourés de trente Syracusains, les seuls de tous les bannis réfugiés dans le Péloponnèse qui eussent voulu prendre part à cette entreprise.

XI. Toute la ville passa ainsi de l'esclavage à la liberté. Le sombre silence de la tyrannie se convertit en une fête joyeuse et solennelle. Dans chaque maison on célébra des sacrifices et on entendit des cris de joie ; chaque citoyen brûlait de l'encens pour témoigner aux dieux sa reconnaissance des bienfaits qu'ils venaient de leur accorder, et pour se les rendre propices à l'avenir. Les femmes elles-mêmes manifestaient, par de bruyantes acclamations, leur reconnaissance pour ce bonheur inattendu ; enfin, on ne voyait dans les rues qu'un concours d'habitants continu. Il n'y avait ni citoyen, ni esclave, ni étranger qui n'eût voulu voir Dion et être témoin de son courage ; tous croyaient voir en lui plus qu'un homme, et la révolution immense qu'il venait d'opérer justifiait en quelque sorte cette admiration. En effet, après cinquante ans de servitude, les Syracusains se virent soudain rendus à la liberté et retirés de leur triste condition par le courage d'un seul homme.

En ce moment, Denys séjournait à Caulonia, en Italie ; il rappela Philiste qui commandait la flotte stationnant dans la mer Adriatique, et lui ordonna de se porter sur Syracuse. De son côté, Denys se hâta de partir, et arriva à Syracuse sept jours après l'entrée de Dion. Dans l'intention de circonvenir les Syracusains, il entra avec eux en négociation et leur fit entrevoir beaucoup de bonnes dispositions pour rendre au peuple le souverain pouvoir, pourvu que le gouvernement démocratique lui accordât des distinctions honorifiques. En même temps, il pria les Syracusains de lui envoyer des députés pour convenir d'un accommodement. Les Syracusains, exaltés par leurs espérances, lui envoyèrent en députation les citoyens les plus considérés. Denys les fit garder à vue, et différa la conférence d'un jour à l'autre ; puis, voyant que les Syracusains, confiants dans l'espoir d'une paix prochaine, négligeaient leur défense et n'étaient pas

prêts à combattre, il fit ouvrir subitement les portes de la citadelle de l'île et fit une sortie à la tête de ses troupes rangées en bataille.

XII. Les Syracusains avaient construit un mur d'enceinte qui allait d'une rade à l'autre ; c'est ce mur que les mercenaires de Denys allèrent attaquer en poussant des cris terribles. Ils tuèrent un grand nombre de gardes ; et, ayant forcé l'enceinte, il s'engagea un combat entre eux et les soldats accourus pour défendre ce retranchement. Dion, quoique pris à l'improviste par la violation de la trêve, alla avec un détachement d'élite à la rencontre de l'ennemi. Il s'engagea un combat sanglant dans l'enceinte du stade ; comme l'intervalle étroit de l'enceinte servait de champ de bataille, la mêlée devint affreuse. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur : les mercenaires de Denys étaient enflammés par les récompenses qu'il leur avait promises, et les Syracusains par l'espoir de recouvrer leur liberté. La victoire resta d'abord indécise, car des deux côtés on déployait une égale valeur. Beaucoup de combattants trouvèrent la mort dans cette action ; un grand nombre furent couverts de blessures, toutes reçues par devant. Les soldats placés au premier rang s'exposaient noblement pour protéger ceux qui étaient derrière eux ; les hommes du second rang couvraient de leurs boucliers ceux qui tombaient ; enfin ils bravaient tous les plus grands périls pour remporter la victoire. Jaloux de se distinguer et de vaincre par ses propres efforts, Dion se précipita au milieu des ennemis : il se battit en héros, tua un grand nombre d'entre eux, enfonça le bataillon des mercenaires et se trouva seul au milieu de la foule compacte qui l'environnait. Là, il fut accueilli par une grêle de flèches ; il s'en garantit par son excellente armure. Mais enfin il fut blessé au bras droit, et il était près de succomber à la gravité de cette blessure et de tomber entre les mains de l'ennemi, lorsque les Syracusains, tremblant pour la vie de leur chef, rompirent les rangs des mercenaires, arrachèrent Dion au danger où il se trouvait, et forcèrent les ennemis à prendre la fuite. Les Syracusains qui avaient eu éga-

lement le dessus sur un autre point du retranchement, refoulèrent les troupes soudoyées du tyran jusque dans l'intérieur de la citadelle. Les Syracusains victorieux, ayant reconquis leur liberté, élevèrent un trophée, monument de la défaite du tyran.

XIII. Denys, accablé de cet échec et renonçant déjà à l'autorité souveraine, laissa des garnisons considérables dans les forteresses. Il fit recueillir ses morts, au nombre de huit cents, leur mit des couronnes d'or sur la tête, les enveloppa de beaux draps de pourpre, et leur fit de splendides funérailles. Il espérait par ce moyen stimuler le zèle de ceux qui voudraient combattre pour la tyrannie. Enfin, il honora de grandes récompenses les guerriers qui s'étaient distingués par leur valeur. Denys envoya des parlementaires aux Syracusains pour négocier une trêve ; mais Dion mettant en avant quelque prétexte spécieux, fit traîner la négociation en longueur pour avoir le temps d'achever tranquillement le mur d'enceinte. Ce travail terminé, Dion appela auprès de lui les parlementaires qu'il avait ainsi trompés par la perspective de la paix. Il leur déclara alors, en pleine conférence, qu'il ne ferait la paix qu'à la condition expresse que le tyran abdiquerait la souveraineté et se contenterait de quelques distinctions honorifiques. Sur cette réponse hautaine, Denys assembla les chefs de son parti pour délibérer comment il se défendrait contre les Syracusains. On ne manquait de rien, excepté de blé, et comme Denys était maître de la mer, il pilla la campagne pour s'en procurer. Mais ce pillage ne lui fournissait que peu de provisions ; il détacha donc des vaisseaux de transport pour acheter du blé sur les marchés voisins. Les Syracusains, possédant un grand nombre de vaisseaux longs, se mirent en croisière dans des parages opportuns et enlevèrent en grande partie les convois de Denys. Telle était la situation des affaires à Syracuse.

XIV. En Grèce, Alexandre, tyran de Phères, fut assassiné par la trahison de sa propre femme Thébée et par les frères de celle-ci, Lycophon et Tisiphon. Les meurtriers furent d'abord fort honorés, comme tyrannicides. Plus tard, ils changèrent de con-

duite : ils gagnèrent les mercenaires par de l'argent et se proclamèrent eux-mêmes tyrans. Après avoir tué un grand nombre de leurs adversaires et mis sur pied une armée considérable, ils s'emparèrent par force du pouvoir souverain. Les Aleuades qui, par leur noble origine, jouissaient d'une grande réputation auprès des Thessaliens, se déclarèrent contre les tyrans. Mais n'étant pas par eux-mêmes assez forts pour les combattre, ils appelèrent à leur secours Philippe, roi des Macédoniens. Philippe entra dans la Thessalie, battit les tyrans, délivra les villes et se concilia l'affection de tous les Thessaliens. Aussi depuis ce moment, non-seulement Philippe, mais encore son fils Alexandre, eurent dans toutes leurs expéditions les Thessaliens pour alliés.

Démophile, fils de l'historien Éphore, commence à la prise du temple de Delphes et au pillage de l'oracle par Philomélus le Phocidien, l'histoire de la guerre sacrée que son père lui avait laissée inachevée. Cette guerre dura onze ans jusqu'à l'extermination de ceux qui avaient trempé dans ce sacrilège.

Callisthène, qui a écrit en dix livres une histoire de la Grèce, termine son ouvrage à la profanation du temple de Delphes par Philomélus le Phocidien.

Diyllus d'Athènes commence son histoire à la même époque et embrasse en vingt-sept livres tous les événements qui se sont alors passés en Grèce et en Sicile.

XV. Elpinus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Popilius Lænas et Cnéius Manlius Imperiosus, et on célébra la CVI^e olympiade, Paulus le Malien étant vainqueur à la course du stade ¹. Dans cette année, une multitude d'hommes, ramassés de toute espèce, et composée en grande partie d'esclaves fugitifs, se réunit dans la Lucanie. Ces hommes menaient d'abord une vie de brigands. L'habitude de vivre en bivouacs et de se livrer à de fréquentes excursions, les rendit bientôt exercés dans l'art militaire. Et leur puissance s'accrut par les succès remportés dans les combats qu'ils li-

¹ Première année de la CVI^e olympiade ; année 356 avant J.-C.

vraient aux habitants de la contrée. Ils prirent d'abord d'assaut la ville de Térina et la pillèrent ; puis ils soumirent Arponium, Thurium , et beaucoup d'autres villes ; et établirent partout le même gouvernement. Enfin, ils reçurent le nom de Bruttiens, parce que la plupart d'entre eux avaient été esclaves, et que, dans la langue du pays, on désigne sous ce nom les esclaves fugitifs. Telle est l'origine de la race des Bruttiens en Italie.

XVI. Revenons à l'histoire de la Sicile. Philistus, lieutenant de Denys, aborda à Rhégium et fit transporter à Syracuse plus de cinq cents cavaliers. Ce corps ayant été grossi par d'autres détachements de cavalerie auxquels s'étaient joints deux mille fantassins, Philistus marcha sur Léontium dont les habitants s'étaient révoltés contre Denys. Il pénétra de nuit dans l'intérieur des murs et s'empara d'une partie de la ville. Un combat acharné s'engagea ; les Syracusains arrivèrent au secours des Léontins ; Philistus fut vaincu et repoussé de la ville. Héraclide¹, que Dion avait laissé dans le Péloponnèse à la tête des vaisseaux longs, avait été retardé par des vents contraires et empêché ainsi de prendre part à l'entreprise de Dion et à la guerre de délivrance des Syracusains. Il arriva avec vingt vaisseaux longs portant quinze cents soldats. C'était un homme d'une naissance illustre et digne de sa réputation ; il fut nommé par les Syracusains au commandement des forces navales et associé à Dion dans la guerre contre Denys. Cependant Philistus, à la tête de soixante trirèmes, livra un combat naval aux Syracusains qui avaient à peu près le même nombre de bâtiments. Le combat fut sanglant ; Philistus, grâce à sa valeur, eut d'abord l'avantage ; mais ensuite, abandonné des siens, il fut enveloppé par les navires des Syracusains, qui cherchaient à le prendre vivant. Mais Philistus, pour prévenir les outrages de la captivité, se donna lui-même la mort. Ainsi périt ce général qui avait rendu de si grands services aux deux tyrans, et qui s'était montré leur ami le plus dévoué. Les Syracusains, sortis victorieux de ce combat naval, s'emparèrent du corps de Phi-

¹ Ce même personnage est appelé plus haut Chariclde.

listus , le mirent en lambeaux , le trainèrent dans toute la ville et le jetèrent à la voirie. Denys, ayant perdu le plus actif de ses amis et se trouvant sans chef capable, ne supporta plus le poids de la guerre. Il envoya donc des députés à Dion pour lui offrir d'abord la moitié du pouvoir souverain, puis l'abandon de l'autorité entière.

XVII. Dion répondit que Denys devait d'abord rendre la citadelle aux Syracusains en retour d'une somme d'argent et de quelques avantages honorifiques. Denys déclara qu'il était prêt à rendre la citadelle au peuple et à se retirer en Italie avec ses troupes et l'argent qu'on lui donnerait. Dion conseilla aux Syracusains d'accepter ces conditions ; mais le peuple, égaré par quelques orateurs populaires , s'y refusa dans l'espérance de prendre le tyran de vive force. Peu de temps après, Denys confia la garde de la citadelle à l'élite de ses mercenaires, et s'embarqua secrètement pour l'Italie en emportant tous ses trésors et les ornements royaux. La discorde éclata bientôt parmi les Syracusains : les uns étaient d'avis d'investir Héraclide d'une autorité absolue, parce qu'il leur semblait incapable d'aspirer à la tyrannie, les autres voulaient confier à Dion le pouvoir suprême. A cela, il faut ajouter que l'on devait beaucoup de solde aux troupes amenées du Péloponnèse et qui avaient aidé les Syracusains à recouvrer leur liberté. L'argent étant rare dans ville, les mercenaires, qui n'étaient point payés, se révoltèrent au nombre de plus de trois mille. C'étaient tous des hommes d'un courage éprouvé, habitués aux fatigues de la guerre et bien supérieurs en bravoure aux Syracusains. Dion fut sollicité par ses troupes de se mettre à leur tête et de châtier les Syracusains comme un ennemi commun ; il s'y refusa d'abord ; mais ensuite, forcé par les circonstances, il se mit à leur tête et marcha contre les Léontins. Les Syracusains se tournèrent contre les mercenaires, les poursuivirent et les attaquèrent en route ; mais ils furent battus et se retirèrent après avoir perdu beaucoup de monde. Dion, qui venait de remporter cette victoire signalée, ne conserva aucun ressentiment contre les Syracusains ;

car, lorsqu'on lui envoya un héraut pour traiter de l'enlèvement des morts, il accorda ce qu'on lui demandait, et renvoya même beaucoup de prisonniers sans rançon. Plusieurs fuyards, au moment d'être massacrés, se déclarèrent partisans de Dion et échappèrent ainsi tous à la mort.

XVIII. Peu de temps après, Denys envoya à Syracuse son lieutenant Nypsius le Napolitain, homme distingué pour sa bravoure et son habileté militaire. Il le fit partir avec des vaisseaux de transport, chargés de blé et d'autres provisions. Nypsius partit donc de Locres et se dirigea sur Syracuse. Les soldats que le tyran avait laissés en garnison dans la citadelle manquaient depuis longtemps de vivres, et avaient tenu bon malgré la famine dont ils étaient horriblement pressés. Mais enfin les besoins physiques l'emportèrent. Renonçant à tout espoir de salut, ils se réunirent la nuit en conseil et résolurent de livrer à la pointe du jour la citadelle et de se rendre eux-mêmes aux Syracusains. Le jour paraissait déjà, et les soldats allaient envoyer des hérauts pour traiter de la reddition de la place, lorsqu'ils aperçurent au loin Nypsius et sa flotte, qui vint mouiller près de la fontaine d'Aréthuse. La garnison passa donc subitement d'une extrême disette à la plus grande abondance de vivres. Nypsius débarqua ses troupes, convoqua une assemblée générale dans laquelle il exhorta les soldats à se montrer intrépides dans les dangers qui les menaçaient. C'est ainsi que la citadelle, qui allait déjà se rendre aux Syracusains, fut miraculeusement sauvée. Les Syracusains, armant toutes leurs trirèmes, vinrent attaquer l'ennemi au moment où il était encore occupé à débarquer les provisions. Attaquée à l'improviste, la garnison de la citadelle se défendit en désordre contre les trirèmes ennemies. Les Syracusains l'emportèrent dans ce combat naval; ils coulèrent bas quelques bâtiments, s'emparèrent de quelques autres et jetèrent le reste sur la côte. Exaltés par cette victoire, ils offrirent aux dieux de magnifiques sacrifices en actions de grâces, se réjouirent dans les banquets et les festins, et, méprisant l'ennemi vaincu, ils négligèrent le soin de leur défense.

XIX. Cependant Nypsius , général des mercenaires , voulut prendre sa revanche. Il profita de la nuit pour attaquer à l'improviste le mur d'enceinte qui venait d'être construit. Il trouva les sentinelles enivrées et livrées au sommeil , et se hâta d'appliquer contre le mur des échelles qu'il avait apportées pour cet usage. Les soldats les plus robustes franchirent ainsi l'enceinte et ouvrirent les portes, après avoir égorgé les sentinelles. Les troupes pénétrèrent aussitôt dans la ville. Les chefs des Syracusains, tout ivres qu'ils étaient, essayèrent de se défendre ; mais, troublés par le vin, ils furent, les uns tués, les autres poursuivis l'épée dans les reins. Toute la ville fut ainsi envahie, et la garnison de la citadelle se précipita presque tout entière dans l'intérieur de l'enceinte : les Syracusains, attaqués à l'improviste, furent saisis d'épouvante, et il s'ensuivit un effroyable carnage. Les troupes du tyran, au nombre de plus de dix mille hommes, conservaient parfaitement leurs rangs , et rien ne résistait à la pesanteur de leurs coups. Le tumulte et le désordre ajoutaient encore à la défaite des Syracusains. Les vainqueurs occupèrent la place publique ; aussitôt ils se répandirent dans les maisons, en enlevèrent toutes les richesses, s'emparèrent des femmes, des enfants et des domestiques, qu'ils emmenèrent comme esclaves. Dans les carrefours et dans les rues, les Syracusains opposèrent quelque résistance ; mais un grand nombre périrent dans la mêlée , et beaucoup d'autres tombèrent couverts de blessures. Toute la nuit se passa en massacres. Chaque endroit où l'on se battait dans l'obscurité était jonché de morts.

XX. A la pointe du jour, les Syracusains reconnurent toute l'étendue du désastre ; et, mettant dans Dion leur unique moyen de salut, ils envoyèrent quelques cavaliers à Léontium pour supplier Dion de ne point laisser périr la patrie sous le fer de l'ennemi, de leur pardonner les torts qu'ils avaient eus à son égard, et de ne songer qu'à secourir la patrie en deuil. Dion, qui avait l'âme généreuse et qui était dès sa jeunesse imbu des principes de la philosophie, ne laissa éclater aucun ressentiment contre ses concitoyens ; il engagea ses troupes à le suivre et

se mit sur-le-champ en marche. Il franchit rapidement la distance qui le séparait de Syracuse. Arrivé aux Hexapyles, il rangea ses troupes en bataille, se porta promptement en avant et recueillit les enfants, les femmes et les vieillards, qui, au nombre de plus de dix mille, avaient abandonné la ville. Tous le supplièrent, les larmes aux yeux, de les soustraire à leur infortune. La garnison de la citadelle avait réussi dans son entreprise : elle avait pillé et incendié les maisons qui avoisinaient la place publique ; déjà les soldats du tyran s'étaient précipités dans les autres maisons et en enlevaient les richesses, lorsque Dion se jeta tout à coup dans la ville sur plusieurs points à la fois. Tombant sur les ennemis occupés au pillage, il passait au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontrait et qui emportaient sur leurs épaules toutes sortes de meubles. Cette attaque imprévue, l'indiscipline des soldats et le désordre des pillards, les firent facilement tomber entre les mains de Dion. Enfin, plus de quatre mille hommes furent égorgés, soit dans les maisons, soit dans les rues ; le reste s'enfuit dans la citadelle, en ferma les portes et se mit à l'abri du danger. Par cette action, plus brillante que toutes celles qu'il avait encore accomplies, Dion parvint à soustraire Syracuse à une ruine certaine. Il éteignit la flamme qui consumait les maisons, rétablit très-bien le mur d'enceinte, et par ce seul moyen il mit la ville en état de défense en même temps qu'il coupait aux ennemis toute communication avec la campagne. Après avoir purifié la ville en enlevant les morts, il dressa un trophée et offrit, en action de grâces, des sacrifices aux dieux. Le peuple se réunit en assemblée, et, en témoignage de sa reconnaissance, il proclama Dion chef souverain et lui décerna les honneurs héroïques. Dion, conséquent avec lui-même, pardonna généreusement à tous ses ennemis, et exhorta les citoyens à la concorde. Les Syracusains comblèrent leur bienfaiteur d'unanimes éloges, et honorèrent en lui le seul sauveur de la patrie. Tel était l'état des affaires en Sicile.

XXI. En Grèce, les habitants de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, continuaient la guerre sociale contre les Athéniens.

Des deux côtés on faisait de grands préparatifs dans le but de terminer la guerre par une bataille navale décisive. Les Athéniens, qui avaient déjà précédemment envoyé Charès avec soixante bâtiments, en armèrent alors soixante autres dont ils donnèrent le commandement à deux des plus illustres citoyens, Iphicrate et Timothée, et les firent partir pour rejoindre Charès et attaquer de concert les alliés rebelles. Les habitants de Chio, de Rhodes et de Byzance, réunis à leurs alliés, avaient de leur côté armé cent bâtiments; ils avaient ravagé les îles d'Imbros et de Lemnos, et s'étaient portés de là sur Samos; ils en avaient dévasté le territoire et investi la ville par terre et par mer; enfin, ils avaient maltraité beaucoup d'autres îles appartenant aux Athéniens, et avaient levé sur elles des contributions de guerre. Tous les généraux des Athéniens réunis décidèrent d'abord de mettre le siège devant la ville de Byzance. Bientôt après les habitants de Chio et leurs alliés levèrent le siège de Samos et vinrent au secours des Byzantins, en sorte que toutes les flottes se trouvèrent concentrées dans l'Hellespont. Un combat naval allait s'engager lorsqu'une tempête qui s'éleva y mit obstacle. Néanmoins Charès voulut, en dépit de la nature, livrer le combat, et comme Iphicrate et Timothée s'y opposaient à cause de la mer agitée, Charès, en présence des soldats qu'il prit à témoin, accusa ses collègues de trahison et écrivit à Athènes en les dénonçant au peuple comme ayant volontairement refusé de combattre. Les Athéniens, irrités, mirent Iphicrate et Timothée en jugement, les condamnèrent à une amende d'un grand nombre de talents et leur ôtèrent le commandement¹.

XXII. Investi du commandement de toute la flotte, Charès eut recours à un moyen étrange pour épargner aux Athéniens les dépenses de la guerre. Artabaze, satrape rebelle du roi des Perses, n'avait qu'un petit nombre de soldats à opposer aux soixante-dix mille hommes que les autres satrapes faisaient marcher contre lui. Charès vint avec toutes ses troupes au secours d'Artabaze, et battit l'armée du roi. Reconnaissant de ce ser-

¹ Comparez Cornelius Nepos, *Timotheus*, c. 3.

vice, Artabaze donna à Charès une forte somme d'argent avec laquelle ce dernier pourvut aisément à la subsistance de ses troupes. Dans le premier moment, les Athéniens approuvèrent l'action de Charès ; mais lorsque le roi des Perses envoya des députés à Athènes et se plaignit de Charès, les Athéniens désavouèrent leur général ; car on avait répandu le bruit que le roi avait promis aux ennemis d'Athènes d'armer trois cents bâtimens pour faire la guerre aux Athéniens. Le peuple, craignant l'accomplissement de cette menace, jugea convenable de faire la paix avec les rebelles, et comme ceux-ci étaient animés du même désir, la paix fut aisément conclue. Telle fut l'issue de la guerre sociale, qui dura trois ans.

En Macédoine, trois rois, ceux de Thrace, de Péonie et d'Illyrie, s'étaient réunis pour attaquer Philippe. Ces rois, voisins de la Macédoine, voyaient d'un œil jaloux l'accroissement de la puissance de Philippe ; et comme ils n'étaient pas assez forts par eux-mêmes pour le combattre, ils s'étaient ligués entre eux dans l'espoir d'en venir facilement à bout. Ils étaient encore occupés à rassembler leurs troupes, lorsque Philippe apparut, tomba sur les ennemis en désordre et épouvantés, et les força à se soumettre aux Macédoniens.

XXIII. Callistrate étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls, Marcus Fabius et Caius Plotius ¹. Dans cette année éclata la guerre sacrée, qui dura neuf ans. Philomélus le Phocidien, homme audacieux et pervers, s'empara du temple de Delphes et alluma cette guerre dont voici l'origine. Après la défaite des Lacédémoniens dans la bataille de Leuctres, les Thébains, reprochant aux Lacédémoniens l'occupation de la Cadmée, leur intentèrent un grand procès devant le tribunal des amphictyons, et les firent condamner à une forte amende. Les Phocidiens avaient été également condamnés par le tribunal des amphictyons à une amende de plusieurs talents pour avoir approprié à la culture une portion considérable du

¹ Deuxième année de la cvii^e olympiade ; année 355 avant J.-C.

territoire sacré nommée Cirrhée¹. Comme cette amende ne fut point payée, les *hiéromnémones*² portèrent plainte au conseil des amphictyons, et demandèrent au tribunal, si les Phocidiens ne restituaient pas les biens sacrés, que le pays des spoliateurs sacrilèges fût mis en interdit et privé de la protection de la divinité. Les hiéromnémones insistèrent pour que tous ceux qui étaient condamnés à de semblables amendes (et ils y comprenaient aussi les Lacédémoniens), eussent à les payer sans retard, et qu'en cas de refus, ils fussent voués à l'exécration de tous les Grecs. Les amphictyons rendirent une sentence conforme à cette requête, et les Grecs la ratifièrent. Le territoire des Phocidiens allait être mis sous anathème, lorsque Philomélus³, homme très-consideré parmi les Phocidiens, représenta à ses concitoyens qu'il leur était impossible de s'acquitter d'une amende aussi énorme; que, de plus, laisser leur territoire frappé d'anathème serait une lâcheté qui mettrait toute leur existence en péril. Il chercha ensuite à prouver que les arrêts des amphictyons étaient souverainement injustes, puisque, pour la culture d'une très-petite portion du territoire sacré, ils prononçaient une amende exorbitante. Il leur conseillait donc de regarder ces sentences comme non avenues; il ajouta que les Phocidiens avaient de grands motifs pour récuser les amphictyons; car de tout temps la possession et le patronage de Delphes appartenaient aux Phocidiens; et, à l'appui de son assertion, il citait le plus ancien et le plus grand des poètes, Homère, qui dit :

« Puis viennent les chefs des Phocidiens, Schédius et Épi-strophus, qui possèdent Cyparissus et la rocheuse Pytho⁴. »

Il est donc incontestable, ajouta Philomélus, que le patronage de l'oracle appartient aux Phocidiens par droit d'héritage. Enfin,

¹ Comparez Justin, VIII, 1.

² *ἱερομνήμονες*, archivistes sacrés. On appelait ainsi les députés des villes grecques auprès du conseil des amphictyons.

³ Ce personnage, qui jouait le principal rôle dans la guerre sacrée, est appelé *Philomédus* par Polyen, *Philodémus* par Plutarque, *Eumélus* par le scholiaste de Pindare.

⁴ *Iliade*, liv. II, v. 517.

il déclara qu'il se chargerait de terminer toute cette affaire si ses concitoyens voulaient le nommer chef militaire et lui déférer une autorité absolue.

XXIV. Craignant l'exécution de la sentence prononcée contre eux, les Phocidiens nommèrent Philomélus leur général. Celui-ci, investi de pouvoirs illimités, songea sérieusement à l'accomplissement de sa promesse. Il se rendit d'abord à Sparte où il eut un entretien secret avec Archidamus, roi des Lacédémoniens : il lui représenta qu'ils avaient à lutter en commun pour annuler les décrets des amphictyons dont les Lacédémoniens avaient également beaucoup à se plaindre ; il lui annonça en même temps son intention de s'emparer de Delphes, et, s'il réussissait, d'annuler les décrets des amphictyons. Archidamus accepta la proposition et répondit que, dans le moment actuel, il ne pourrait point favoriser ouvertement cette entreprise, mais qu'en secret il fournirait toute espèce de secours soit en argent, soit en troupes. Philomélus reçut donc du roi quinze talents, ajouta à cette somme à peu près autant de sa propre fortune, prit à sa solde des mercenaires étrangers, et leva parmi les Phocidiens mille hommes d'élite auxquels il donna le nom de *Peltastes*¹. Après avoir mis en campagne une forte armée, il vint occuper le temple où était l'oracle, tua les *Thracides*, gardiens de Delphes, qui voulaient lui résister, et vendit leurs biens à l'enchère. Voyant les autres frappés de terreur, il les rassura en leur disant qu'ils n'avaient rien à redouter pour eux-mêmes. Dès que le bruit de la prise du temple de Delphes se fut répandu, les Locriens, habitants du voisinage, marchèrent sur-le-champ contre Philomélus. Il se livra une bataille aux portes de Delphes ; les Locriens furent défaits, perdirent beaucoup de monde, et se réfugièrent dans leur pays. Philomélus, exalté par cette victoire, effaça les sentences des amphictyons sur les colonnes où elles étaient inscrites, et en fit anéantir toutes les traces. Il déclara ensuite, dans une proclamation, qu'il n'était point venu dans l'intention sacrilège de profaner le

¹ De πέλτη, bouclier.

temple , mais dans le but de revendiquer pour les Phocidiens le droit de patronage héréditaire , et d'annuler les injustes sentences des amphictyons.

XXV. Cependant les Béotiens s'assemblèrent et résolurent de venir au secours du temple de Delphes ; ils firent sur-le-champ partir des troupes. Dans cet intervalle, Philomélus avait entouré le temple d'un mur d'enceinte et réuni beaucoup de mercenaires qu'il avait attirés en élevant de moitié leur solde ordinaire ; il avait aussi enrôlé l'élite des Phocidiens, et promptement mis sur pied une puissante armée. A la tête de plus de cinq mille hommes, Philomélus s'établit aux portes de Delphes et prit une attitude menaçante vis-à-vis de ceux qui seraient tentés de lui faire la guerre. Il pénétra ensuite sur le territoire des Locriens, détruisa une grande partie du pays ennemi, vint camper sur les bords d'un fleuve qui coule auprès d'une place fortifiée. Il attaqua cette place, mais ne pouvant la prendre , il leva le siège et alla présenter le combat aux Locriens. Il y perdit vingt soldats ; et, n'ayant pu enlever les morts, il les fit demander par un héraut. Les Locriens refusèrent de les lui rendre , et répondirent que c'était une loi commune à tous les Grecs de laisser sans sépulture les corps des sacrilèges. Philomélus , irrité de cela , livra un nouveau combat aux Locriens, et, jaloux de prendre sa revanche , il tua beaucoup d'ennemis, s'empara de leurs corps, et força les Locriens à consentir à l'échange des morts. Après cette victoire en rase campagne , il détruisa une grande partie de la Locride et ramena à Delphes ses troupes chargées de butin. Voulant ensuite consulter le dieu sur l'issue de cette guerre , il força la pythie à monter sur son trépied et à rendre des oracles.

XXVI. Comme je viens de mentionner le trépied , je pense qu'il ne sera pas hors de propos d'exposer ici l'antique histoire de l'oracle de Delphes. D'après une ancienne tradition , cet oracle fut découvert par des chèvres. C'est pourquoi les Delphiens sacrifient encore aujourd'hui des chèvres lorsqu'ils consultent la pythie. Voici comment on raconte la découverte de

cet oracle. Il existe un gouffre dans l'endroit même où est aujourd'hui le sanctuaire du temple. Des chèvres paissaient autour de ce gouffre, car Delphes n'était pas encore fondée; chaque fois qu'elles s'approchaient de la cavité, et qu'elles regardaient dedans, elles se mettaient à bondir d'une façon singulière et à proférer des sons tout différents de leur voix ordinaire. Celui qui gardait les chèvres, étonné de ce phénomène, s'approcha à son tour du gouffre, regarda dans l'intérieur et éprouva la même chose que les chèvres. Ces animaux paraissaient être animés du même esprit qui inspire les devins, et le berger était devenu capable de prédire l'avenir. Le bruit de cette merveille s'étant répandu chez les indigènes, beaucoup de monde vint visiter ce lieu : tous ceux qui avaient tenté l'expérience du gouffre devinrent inspirés. Telle fut l'origine miraculeuse de cet oracle qui passait pour celui de la Terre. Pendant quelque temps, ceux qui voulaient connaître l'avenir s'approchaient du gouffre, et se communiquaient les oracles qui leur étaient inspirés. Mais comme par la suite plusieurs hommes s'étaient, dans leur extase, précipités dans le gouffre, et qu'ils avaient tous disparu, les habitants de l'endroit, pour prévenir de pareils accidents, instituèrent comme unique prophétesse une femme qui rendait les oracles; on construisit pour elle une machine sur laquelle elle montait sans danger pour recevoir les inspirations et rendre les oracles à ceux qui l'interrogeaient. Cette machine reposait sur trois pieds; de là son nom de trépied. Et nos trépieds d'airain sont aujourd'hui construits presque entièrement sur ce modèle. Telle fut l'origine de l'oracle de Delphes et de la construction du trépied. On prétend qu'anciennement les prophétesses étaient des vierges à cause de la pureté de leur corps et de leur analogie avec Diane, enfin qu'elles étaient plus propres à garder le secret de l'oracle. On raconte encore que, dans un temps assez récent, Échécrate, le Thessalien, vint consulter l'oracle, aperçut la vierge prophétesse, et, charmé de sa beauté, l'enleva et la viola. Ce fut depuis cet accident que les Delphiens portèrent une loi qui défendait à toute vierge de rendre des oracles. Cette

fonction fut alors confiée à une femme âgée de plus de cinquante ans; elle devait porter les vêtements d'une jeune fille, en mémoire de l'ancienne prophétesse¹. Voilà ce que la tradition rapporte au sujet de l'oracle de Delphes. Nous allons maintenant revenir à l'histoire de Philomélus.

XXVII. Après s'être emparé du temple, Philomélus ordonna à la pythie de s'asseoir sur le trépied et de prophétiser selon les rites antiques. La prophétesse répliquant qu'il était aussi dans les rites anciens [de lui répondre non assise²], Philomélus employa la menace et la força pour la faire monter sur le trépied. La pythie, faisant allusion à cet excès de violence, prononça que Philomélus pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il fut satisfait de cette réponse, et accepta l'oracle comme favorable. Il le fit aussi mettre immédiatement par écrit, et publia partout que le dieu lui avait permis de faire tout ce qu'il voudrait. Il convoqua ensuite une assemblée où, après avoir fait connaître la réponse de la pythie, il exhorta la multitude à mettre toute confiance en lui; puis il se prépara à la guerre. Il arriva aussi un présage dans le temple d'Apollon : un aigle³, planant au-dessus de ce temple, s'abattit en tournoyant, donna la chasse aux colombes nourries dans le sanctuaire, et en saisit quelques-unes sur les autels. Les augures déclarèrent à Philomélus et aux Phocidiens que Delphes tomberait en leur pouvoir. Encouragé par ces présages, Philomélus choisit ses amis les plus habiles pour se rendre en députation les uns à Athènes, les autres à Lacédémone, d'autres à

¹ Les Germains, les Gaulois, les Perses, les Indiens, enfin la plupart des peuples de la terre ont attribué à la femme un pouvoir prophétique. Cette opinion presque unanime est assez remarquable. Se rattacherait-elle au principe reproducteur de l'œuf, que la femme porte en elle-même, et dont on peut prédire le développement avec certitude? Et les causes des événements seraient-elles ici assimilées aux germes de la reproduction? Ou bien encore, est-ce parce que les femmes, d'une constitution nerveuse plus délicate, sont sujettes à des maladies, telles que la catalepsie, l'hystérie, qui leur donnent un air d'inspirées, comme les somnambules? Cette dernière hypothèse paraît plus plausible.

² Les mots mis entre deux crochets manquent dans le texte qui est ici tronqué.

³ J'ignore sur quelle autorité M. Miot s'est appuyé pour rendre le mot *αἰετός* par aigle blanc; ce mot n'est accompagné, dans le texte, ni de *λευκός*, ni d'aucune autre épithète.

Thèbes, enfin il envoya des députés dans toutes les villes considérables de la Grèce. Ces députés étaient chargés de déclarer que Philomélus s'était emparé de Delphes non point pour s'approprier les trésors sacrés, mais seulement pour revendiquer le patronage du temple, qui, de tout temps, avait appartenu aux Phocidiens; que, quant au trésor, il serait prêt à en rendre compte à tous les Grecs, et à donner à tous ceux qui voudraient le vérifier un inventaire exact du poids et du nombre des offrandes. Il engagea tous ceux qui auraient des intentions hostiles contre les Phocidiens, à faire plutôt alliance avec eux, ou du moins à garder la neutralité. Les envoyés s'acquittèrent de leur mission. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres cités grecques firent alliance avec Philomélus et promirent de lui envoyer des secours. Les Béotiens, les Locriens, et quelques autres peuples prirent une résolution tout opposée et déclarèrent la guerre aux Phocidiens pour venger le dieu. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXVIII. Diotime étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls, Caius Martius et Cnéius Manlius¹. Dans cette année, Philomélus, prévoyant que la guerre serait sérieuse, rassembla une multitude de mercenaires, et appela l'élite des Phocidiens au service de l'armée. Bien que la guerre exige des dépenses, Philomélus s'abstint cependant de toucher aux offrandes sacrées; mais il mit sur les habitants les plus riches de Delphes une contribution suffisante pour payer la solde de ses troupes. Il mit ainsi en campagne une armée considérable et fut prêt à tenir tête aux ennemis des Phocidiens. Les Locriens marchèrent contre lui. Il se livra une bataille dans les environs des roches Phædriennes. Philomélus fut victorieux : il tua un grand nombre d'ennemis et fit un non moins grand nombre de prisonniers ; il en avait même forcé quelques-uns à se précipiter du rocher. Cette victoire enfla les Phocidiens d'orgueil. Les Locriens, abattus, envoyèrent des députés à Thèbes pour solliciter les Béotiens à venir à leur secours

¹ Troisième année de la cvr^e olympiade ; année 354 avant J.-C.

et à défendre le dieu. Les Béotiens, poussés par leur piété envers les dieux, et par l'intérêt qu'ils avaient à maintenir intactes les sentences des amphictyons, envoyèrent à leur tour une députation auprès des Thessaliens et des autres membres du conseil amphictyonique, pour les supplier de faire en commun la guerre aux Phocidiens. Les amphictyons décidèrent donc de faire la guerre aux Phocidiens. Cette décision causa dans toute la Grèce des troubles et des désordres : les uns étaient d'avis d'aller au secours du dieu et de châtier les Phocidiens comme sacrilèges, les autres opinaient pour l'alliance des Phocidiens.

XXIX. Les peuples et les villes de la Grèce furent donc divisés en deux parties. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrhæbiens, les Doriens, les Dolopes, les Athamans, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Ænians et quelques autres se déclarèrent pour la défense du temple; tandis que les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres Péloponnésiens prirent le parti des Phocidiens. Les Lacédémoniens surtout mirent la plus grande ardeur à soutenir cette guerre; voici pourquoi. Après la guerre qui fut terminée par la bataille de Leuctres, les Thébains traduisirent les Lacédémoniens devant le conseil des amphictyons, sur l'accusation que Phœbidas le Spartiate avait occupé la Cadinée. Les Spartiates furent condamnés à une amende de cinq cents talents¹; mais, comme cette amende ne fut point payée à l'expiration du terme fixé par les lois, les Thébains renouvelèrent le procès pour la faire doubler. Les amphictyons prononcèrent une amende de mille talents. Les Lacédémoniens avaient donc les mêmes motifs de plainte que les Phocidiens qui se disaient injustement condamnés par les amphictyons à une amende exorbitante. Les Lacédémoniens avaient à cette guerre le même intérêt que les Phocidiens; mais, pour ne pas encourir la malédiction d'une guerre ouverte, ils jugèrent plus convenable de se cacher derrière les Phocidiens pour faire annuler les sentences des amphictyons. Tels furent les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens à soutenir avec tant

¹ Deux millions sept cent cinquante mille francs.

d'empressement les Phocidiens et à leur procurer le patronage du temple de Delphes.

XXX. A la nouvelle que les Béotiens s'avançaient avec une puissante armée contre les Phocidiens, Philomélus résolut de réunir un grand nombre de mercenaires. Et comme il avait besoin de plus d'argent pour subvenir aux frais de la guerre, il fut obligé de toucher aux offrandes sacrées et de spolier le temple. Une foule de soldats étrangers se joignirent à lui, en grande partie attirés par la promesse d'une forte paie. Aucun homme religieux ne souscrivit à cette guerre, tandis que les impies, hommes cupides, accoururent avec empressement sous le drapeau de Philomélus qui parvint ainsi, grâce à ses richesses, à mettre promptement sur pied une forte armée, composée d'hommes capables de commettre des sacrilèges¹. A la tête d'une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie et de cavalerie, Philomélus pénétra sur le territoire des Locriens. Les Locriens, secondés des Béotiens, se mirent en devoir de lui résister. Il s'engagea un combat de cavalerie dans lequel les Phocidiens l'emportèrent. Bientôt après, les Thessaliens, réunis à leurs alliés du voisinage, entrèrent, au nombre de six mille, dans la Locride; ils livrèrent aux Phocidiens un combat près d'une hauteur appelée Argola, et furent mis en déroute. Cependant les Béotiens apparurent avec une armée de treize mille hommes: de leur côté les Achéens sortirent du Péloponnèse avec quinze cents hommes, et arrivèrent au secours des Phocidiens. Les deux armées vinrent se concentrer sur un seul point et campèrent en face l'une de l'autre.

XXXI. Bientôt après, les Béotiens firent prisonniers quelques soldats mercenaires qui avaient été envoyés en fourrageurs. Ils les conduisirent aux portes de la ville et firent proclamer par un héraut que les amphictyons punissaient de mort tous ceux qui servaient dans l'armée des sacrilèges. Joignant aussitôt l'action

¹ La phrase *ταχὺ ὄνυσεν ἀξιόχρεον κατεσκευάστω* (il mit promptement sur pied une armée respectable), qui n'est guère que la répétition de la phrase précédente, a été à dessein omise dans la traduction. Au reste, il y a beaucoup de répétitions dans tous ces chapitres qui paraissent altérés.

aux paroles , ils les tuèrent tous à coups de flèches. Irrités de cela , les mercenaires , à la solde des Phocidiens , demandèrent à Philomélus à se venger de la même façon sur l'ennemi. Ces mercenaires mirent donc une grande ardeur à faire prisonniers tous les ennemis errant dans la campagne ; ils en prirent un grand nombre , les conduisirent à l'entrée du camp où Philomélus les tua tous à coups de traits. Cette vengeance fit que les ennemis se relâchèrent de leur arrogance et de leur cruauté. Peu de temps après , les deux armées se transportèrent dans une autre contrée. Comme leur chemin les conduisit à travers un pays couvert de forêts et de rochers , l'avant-garde ne tarda pas à en venir à un engagement. La mêlée devint terrible ; les Béotiens , de beaucoup supérieurs en nombre , mirent les Phocidiens en déroute ; la retraite s'opérant à travers un pays inaccessible et plein de précipices , beaucoup de Phocidiens et de soldats mercenaires périrent. Philomélus combattit courageusement , et , criblé de blessures , il gagna une hauteur escarpée où il fut enveloppé : ne trouvant aucune issue et redoutant les outrages de la captivité , il se jeta lui-même dans un précipice et vengea ainsi par sa mort la divinité offensée. Son collègue au commandement , Onomarque , qui succéda à Philomélus , se retira avec les débris de son armée et recueillit les fuyards.

Pendant que ces événements se passaient , Philippe , roi des Macédoniens , assiégea Méthone , prit cette ville d'assaut et la détruisit après l'avoir saccagée ; il investit ensuite la ville de Pagues et la força à la soumission.

Dans le Pont , Leucon , roi du Bosphore , mourut après un règne de quarante ans. Son fils Spartacus , qui lui succéda , ne régna que cinq ans.

Les Romains étaient en guerre avec les Falisques ; ils n'exécutèrent rien qui fût digne de mémoire , si ce n'est qu'ils firent de fréquentes incursions sur le territoire des Falisques et le ravagèrent. En Sicile , Dion est égorgé par les soldats mercenaires de Zacynthe ; Callipe , principal instigateur de ce meurtre , lui succéda dans le commandement , et régna treize mois.

XXXII. Eudème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Marcus Popilius¹. Dans cette année, les Béotiens, vainqueurs des Phocidiens, et persuadés que le sort de Philomélus, le principal coupable, châtié à la fois par les dieux et par les hommes, détournerait les autres d'un semblable sacrilège, rentrèrent dans leurs foyers. Les Phocidiens, délivrés actuellement de la guerre, retournèrent à Delphes et se réunirent, avec leurs alliés, en une assemblée générale, pour délibérer sur la conduite de la guerre. Les plus sages inclinèrent pour la paix. Les impies, les audacieux et les ambitieux étaient d'un avis contraire et jetaient les yeux autour d'eux pour chercher un orateur qui appuyât leurs coupables desseins. Onomarque se leva : dans un discours habilement préparé, il insista sur la continuation de l'entreprise commencée, et exhorta les masses à la guerre, en songeant bien plutôt à son intérêt particulier qu'à l'intérêt commun ; car il avait été lui-même condamné par les amphictyons à une très-forte amende qu'il n'avait pas encore payée. Voyant donc que la guerre était préférable à la paix, il excita, par des raisons spécieuses, les Phocidiens et leurs alliés à poursuivre le projet de Philomélus. Onomarque fut proclamé chef absolu, rassembla une foule de mercenaires, remplit dans les rangs les vides que les morts avaient laissés, augmenta son armée d'un grand nombre de soldats enrôlés à l'étranger, fit des levées de troupes auxiliaires et tous les autres préparatifs de guerre nécessaires.

XXXIII. Onomarque se confirma encore davantage dans son dessein par un rêve qui lui présageait la puissance et la gloire. Il lui semblait, en songe, que le colosse d'airain que les amphictyons avaient élevé dans le temple d'Apollon, avait grandi dans ses mains. Il conclut de là que les dieux lui pronostiquaient une augmentation de gloire par son commandement militaire. Mais il se trompa, car ce songe présageait au contraire que l'amende déjà prononcée par les amphictyons contre les Phocidiens coupables de sacrilège, serait augmentée encore, en punition des

¹ Quatrième année de la CVI^e olympiade ; année 353 avant J.-C.

crimes qu'Onomarque commettrait de ses propres mains; c'est en effet ce qui arriva. Investi de pouvoirs illimités, Onomarque fabriqua une masse d'armes avec l'airain et le fer [qu'il avait enlevés du temple]; avec l'or et l'argent, il frappa une monnaie qu'il distribua aux villes alliées et aux citoyens les plus influents. Il corrompit aussi beaucoup d'ennemis, en engageant les uns à embrasser son parti, et en priant les autres de se tenir neutres. L'amour de l'argent, dont les hommes sont possédés, lui aplanissait toutes les difficultés. Il gagna chez les Thessaliens les plus influents de ceux qui s'étaient ligués contre lui, et réussit à s'assurer leur neutralité. Il arrêta les Phocidiens qui s'étaient montrés les plus opposés à son entreprise, les fit mettre à mort et vendre leurs biens à l'enchère. Il envahit ensuite le territoire ennemi, prit d'assaut la ville de Tronium, dont il réduisit les habitants à l'esclavage, intimida les Amphissiens et les força à se soumettre. Il saccagea les villes de la Tauride et désola leur territoire. De là, il pénétra dans la Béotie, prit la ville d'Orchomène et se disposait à mettre le siège devant Chéronée, lorsqu'il fut attaqué par les Thébains, mis en déroute et forcé de rentrer dans ses foyers.

XXXIV. Tandis que ces choses se passaient, Artabaze, qui s'était révolté contre le roi, soutenait la guerre contre les satrapes que le roi avait envoyés pour le combattre. Il eut pour auxiliaire Charès, général des Athéniens, et se défendit courageusement; lorsque celui-ci se fut retiré et qu'il se trouva réduit à ses propres ressources, il s'adressa aux Thébains pour lui envoyer des secours. Ceux-ci firent passer en Asie cinq mille hommes sous les ordres de Pammène. Ce général se joignit à Artabaze, défit les satrapes dans deux grandes batailles et s'acquit beaucoup de réputation en même temps qu'il fit rejaillir de la gloire sur les Béotiens. En effet, c'était chose merveilleuse de voir les Béotiens, abandonnés des Thessaliens et impliqués dans la guerre si chanceuse contre les Phocidiens, envoyer des troupes en Asie et remporter l'avantage dans presque toutes les rencontres.

Pendant le cours de ces événements, la guerre éclata entre les Argiens et les Lacédémoniens. Un combat eut lieu près de la ville d'Ornée; les Lacédémoniens furent victorieux, prirent Ornée d'assaut et retournèrent à Sparte.

Charès, général des Athéniens, fit voile pour l'Hellespont, prit la ville de Sestus, massacra les habitants adultes et vendit les autres comme esclaves. Cersobleptus, fils de Cotys, par haine contre Philippe et par affection pour les Athéniens, livra à ces derniers les villes de la Chersonèse, excepté Cardia. Le peuple d'Athènes envoya dans ces villes des colons qui se partagèrent le territoire. Philippe voyant que les Méthonéens laissaient leur ville servir de point de ralliement aux ennemis, vint y mettre le siège. Les Méthonéens se défendirent pendant quelque temps avec courage; mais, accablés par des forces supérieures, ils furent obligés de livrer la ville au roi, à la condition que tous les citoyens en sortiraient en n'emportant chacun qu'un seul vêtement. Philippe fit raser la ville et distribua les terres aux Macédoniens. Ce fut au siège de cette ville que Philippe perdit un œil par suite d'un coup de flèche¹.

XXXV. Philippe se rendit ensuite avec une armée en Thessalie, où il avait été appelé par les indigènes. Il fit d'abord la guerre à Lycophron, tyran de Phères, en défendant la cause des Thessaliens. Lycophron implora de son côté l'assistance des Phocidiens, qui lui envoyèrent Phayllus, frère d'Onomarque, avec sept mille hommes. Philippe défait les Phocidiens et les chassa de la Thessalie. Onomarque se mit à la tête de toute l'armée, et, dans l'espoir de se rendre maître de la Thessalie entière, il s'empressa de venir au secours de Lycophron. Philippe, de concert avec les Thessaliens, marcha à l'encontre des Phocidiens. Mais Onomarque, supérieur en forces, le défait en deux batailles et tua un grand nombre de Macédoniens. Philippe courut les plus grands dangers et ses soldats l'abandonnèrent de découragement; ce n'est qu'à grand'peine qu'il parvint à rétablir la discipline. Après ce revers, Philippe se retira dans la

¹ L'auteur de cet accident s'appelait Aster, d'après Suidas. (τ. Κάρπνος.)

Macédoine ; Onomarque pénétra dans la Béotie , battit les Béo- tiens et prit la ville de Coronée. Cependant Philippe quitta de nouveau la Macédoine et ne tarda pas à reparaitre en Thessalie à la tête d'une forte armée qu'il dirigea contre Lycophron , tyran de Phères. Celui-ci, hors d'état de lui résister, implora le secours des Phocidiens et leur promit de les aider à rétablir leurs affaires en Thessalie. Onomarque vint donc au secours de Lycophron avec vingt mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers. Philippe engagea alors les Thessaliens à faire une guerre générale et réunit ainsi toutes les troupes composées de plus de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux. Il se livra une bataille sanglante dans laquelle les Thessaliens, supérieurs en cavalerie, se signalèrent par leur bravoure et aidèrent Philippe à remporter la victoire. Les soldats d'Onomarque se réfugièrent vers la mer ; par hasard la flotte de Charès, composée de plusieurs trirèmes , passa en ce moment. Les Phocidiens essayèrent un grand carnage : les fuyards, jetant leurs armures, cherchèrent à gagner à la nage les trirèmes athéniennes. Au nombre de ceux-là était aussi Onomarque. [Mais ne pouvant atteindre la flotte ¹] plus de six mille Phocidiens et de soldats mercenaires périrent, et leur général lui-même perdit la vie ; au moins trois mille hommes furent faits prisonniers. Philippe fit pendre Onomarque et jeta les autres à la mer comme coupables de sacrilège ².

XXXVI. Après la mort d'Onomarque , son frère Phayllus prit le commandement des Phocidiens. Il rassembla un grand nombre de mercenaires, doubla leur solde habituelle et tira du secours de ses alliés. Il fit aussi fabriquer une multitude d'armes et frapper une monnaie d'or et d'argent.

En ce même temps, Mausole , souverain de la Carie , mourut

¹ Ces mots n'existent point dans le texte, mais ils sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit.

² Dans l'antiquité, les accusés convaincus de sacrilège étaient ou pendus, ou noyés ou brûlés. Ces trois genres de supplice paraissent avoir un sens mystérieux : ils correspondent aux trois éléments, l'air, l'eau et le feu. C'était la mort, sans écoulement de sang. Au moyen âge, ces mêmes supplices étaient presque exclusivement infligés aux hérétiques, conformément à ce principe ; *Ecclesia a sanguine abhorret*.

après un règne de vingt-quatre ans; Arthémisia, tout à la fois sa sœur et sa femme, lui succéda et régna deux ans. Cléarque, tyran d'Héraclée, fut tué en se rendant aux jeux de Bacchus; il avait régné douze ans; son fils Timothée qui lui succéda en régna quinze.

Les Tyrrhéniens faisaient la guerre aux Romains; ils ravagèrent une grande partie du territoire ennemi, et, après avoir poussé leurs excursions jusqu'aux bords du Tibre, ils revinrent chez eux.

A Syracuse, les amis de Dion s'étaient soulevés contre Callippe; ils furent vaincus et obligés de se réfugier à Léontium. Quelque temps après, Hipparinus, fils de Denys, aborda à Syracuse avec une armée, défit Callippe et le chassa de la ville. Hipparinus recouvra ainsi l'héritage de son père, et régna pendant deux ans.

XXXVII. Aristodème étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Sulpicius et Marcus Valérius; on célébra la CVII^e olympiade, dans laquelle Smicrinus de Tarente remporta le prix à la course du stade¹. Dans cette année, Phayllus, général des Phocidiens, qui avait succédé à son frère dans le commandement, rétablit les affaires des Phocidiens affaiblis par les revers qu'ils venaient d'éprouver. En possession de richesses inépuisables, il enrôla un grand nombre de mercenaires et engagea ses alliés à prendre une part active à la guerre. Prodiguant l'argent sans pudeur, il attira dans son parti non-seulement beaucoup de particuliers, mais il poussa à l'insurrection les villes les plus considérables de la Grèce. Les Lacédémoniens lui envoyèrent mille soldats, les Achéens deux mille et les Athéniens cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers, sous les ordres de Nausiclès. Les tyrans de Phères, Lycophon et Pitholaüs, privés d'alliés depuis la mort d'Onomarque, avaient livré Phères à Philippe. Mis en liberté sur la foi d'un traité, ils prirent à leur solde deux mille mercenaires et se réfugièrent auprès de Phayllus en se déclarant alliés des Phocidiens. Beaucoup d'autres villes moins importantes, attirées par l'appât de l'argent,

¹ Première année de la CVII^e olympiade; année 352 avant J.-C.

vinrent au secours des Phocidiens. C'est ainsi que l'or, excitant les passions sordides de l'homme, fait désertir la cause la plus juste pour faire suivre le parti qui flatte la cupidité. Phayllus entra donc en Béotie à la tête d'une armée ; mais il fut vaincu dans une bataille livrée auprès de la ville d'Orchomène et perdit beaucoup de soldats. Peu de temps après, un nouveau combat eut lieu aux bords du fleuve Céphise ; les Béotiens, une seconde fois victorieux, passèrent au fil de l'épée plus de quatre cents ennemis et firent cinq cents prisonniers. Peu de jours après, un troisième combat s'engagea près de Coronée ; les Béotiens, de nouveau victorieux, tuèrent cinquante Phocidiens et firent cent trente prisonniers. Telle était la situation des affaires chez les Béotiens et les Phocidiens. Revenons maintenant à Philippe.

XXXVIII. Après avoir vaincu Onomarque dans une bataille célèbre, Philippe renversa la tyrannie à Phères, et rendit la ville à la liberté. Il régla ensuite les affaires de la Thessalie et s'avança vers les Pyles pour combattre les Phocidiens. Mais, comme les Athéniens lui avaient fermé le passage de ce défilé, il retourna en Macédoine, après avoir ajouté à l'éclat de son règne par ses hauts faits et par sa piété envers les dieux.

Cependant Phayllus avait envahi le territoire des Locriens surnommés les Épicnémidiens¹, et s'était emparé de toutes leurs villes ; l'une de ces villes, appelée Aryca, lui avait été livrée la nuit par trahison, mais il en fut bientôt chassé et ne perdit pas moins de deux cents soldats. Il vint camper ensuite près de la ville d'Abes ; les Béotiens attaquèrent pendant la nuit les Phocidiens et leur firent perdre beaucoup de monde. Enhardis par ce succès, ils entrèrent sur le territoire des Phocidiens, le ravagèrent dans une grande étendue et recueillirent beaucoup de butin. Pendant leur retraite, ils portaient des secours à la ville d'Aryca, qui était alors assiégée, lorsque Phayllus apparut tout à coup, prit la ville d'assaut, la livra au pillage et la renversa de fond en comble. Phayllus, atteint de phthisie, mourut

¹ Ils habitaient aux environs du mont Cnémis.

après de longues souffrances, châtiment de son impiété. Il laissa le commandement de l'armée des Phocidiens à Phalæcus, fils de ce même Onomarque qui avait allumé la guerre sacrée, jeune homme encore impubère ; il lui avait donné pour tuteur Mnaséas, un de ses amis. Peu de temps après, les Béotiens attaquèrent de nuit les Phocidiens et tuèrent leur général Mnaséas avec environ deux cents soldats. Il s'engagea ensuite un combat de cavalerie près de Chéronée ; Phalæcus fut vaincu et perdit beaucoup de cavaliers.

XXXIX. Pendant que ces choses se passaient, le Péloponnèse fut le théâtre de troubles et de soulèvements dont voici l'origine. Les Lacédémoniens, en querelle avec les Mégalopolitains, envahirent le territoire de ces derniers, sous la conduite d'Archidamus. Irrités de cet acte, les Mégalopolitains, n'étant pas eux-mêmes assez puissants pour résister à l'ennemi, implorèrent l'assistance de leurs alliés. Les Argiens, les Sicyoniens et les Messéniens s'empressèrent d'accourir en masse à la défense des Mégalopolitains. Les Thébains leur envoyèrent quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers, sous les ordres de Céphision. Ainsi secondés par leurs alliés, les Mégalopolitains se mirent en campagne et vinrent camper près des sources du fleuve Alphée. Les Lacédémoniens, de leur côté, avaient reçu des Phocidiens trois mille hommes d'infanterie et cent cinquante cavaliers de la part de Lycophron et de Pithlaüs, l'un et l'autre expulsés de la tyrannie de Phères. Ayant ainsi réuni une armée considérable, ils vinrent camper aux portes de Mantinée. De là, ils s'avancèrent vers la ville d'Ornée en Argolide, alliée des Mégalopolitains et la prirent d'assaut avant l'arrivée des ennemis. Les Argiens ayant fait une sortie, il s'engagea un combat dans lequel les Lacédémoniens leur firent perdre plus de deux cents hommes. Les Thébains se montrèrent bientôt avec des forces doubles, mais inférieures en discipline ; la mêlée fut sanglante et la victoire resta indécise. Les Argiens et leurs alliés se retirèrent dans leurs villes ; les Lacédémoniens envahirent l'Arcadie, prirent d'assaut la ville d'Hélissonte, la dévastèrent

et revinrent à Sparte. Quelque temps après, les Thébains, réunis à leurs alliés, remportèrent sur l'ennemi une victoire signalée près de Telphusa, tuèrent beaucoup de monde et firent plus de soixante prisonniers parmi lesquels se trouvait Alexandre, commandant de l'armée. Bientôt après, ils furent victorieux dans deux autres batailles et tuèrent un grand nombre d'ennemis. Mais enfin les Lacédémoniens remportèrent la victoire dans une bataille célèbre, et les deux armées se retirèrent chacune dans ses villes. Une trêve fut conclue entre les Macédoniens et les Mégalo-politains, et les Thébains rentrèrent, de leur côté, dans la Béotie. Phalæcus, toujours cantonné en Béotie, avait pris Chéronée; mais les Thébains accoururent au secours de cette ville et en expulsèrent l'ennemi. Les Béo-tiens entrèrent avec une armée nombreuse dans la Phocide, ravagèrent le pays dans une grande étendue et détruisirent les richesses de la campagne; ils s'emparèrent de quelques-unes des petites villes du pays et revinrent en Béotie, chargés de butin.

XL. Thessalus étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Fabius et Titus Quintius¹. Dans cette année, les Thébains, fatigués de la guerre contre les Phocidiens et dépourvus de ressources pécuniaires, envoyèrent des députés au roi des Perses pour l'inviter à leur fournir un secours d'argent. Artaxerxès accueillit leur demande et leur fit un cadeau de trois cents talents². Les Béo-tiens et les Phocidiens passèrent l'année en escarmouches et en dévastations de territoire, mais ils n'accomplirent aucun fait d'armes digne de mémoire.

En Asie, le roi des Perses avait échoué dans son expédition précédemment entreprise contre l'Égypte. A une époque plus récente il avait fait de nouveau la guerre aux Égyptiens, et, après plusieurs actions d'éclat, il parvint, par ses propres efforts, à reconquérir l'Égypte, la Phénicie et Cypré. Mais, afin de mieux éclaircir cette histoire, nous allons remonter le cours des événements et faire connaître l'origine de la guerre. Lors de la

¹ Deuxième année de la CVIII^e olympiade; année 351 avant J.-C.

² Un million six cent cinquante mille francs.

rébellion des Égyptiens, qui éclata à une époque plus reculée, Artaxerxès, surnommé Ochus, qui n'aimait pas la guerre, ne bougea pas de son palais; il envoya des armées et des généraux. Mais ces expéditions échouèrent le plus souvent par la lâcheté et par l'impéritie des chefs. Artaxerxès se laissa longtemps braver par les Égyptiens, tant il aimait le repos et les douceurs de la paix. Enfin, plus tard, les rois de Phénicie et de Cypré suivirent l'exemple des Égyptiens et passèrent du mépris à la révolte. Cette fois, poussé à bout, Artaxerxès résolut de châtier lui-même les rebelles; il ne confia plus à ses généraux la conduite de la guerre, mais il se décida à combattre lui-même pour la défense de la royauté. Il réunit donc de grandes quantités d'armes, de traits, de vivres et de troupes; il mit sur pied trois cent mille hommes d'infanterie, trente mille cavaliers, trois cents trirèmes et cinq cents bâtimens de transport chargés de provisions.

XII. Artaxerxès commença d'abord par faire la guerre aux Phéniciens. Voici pour quelles raisons. Il est en Phénicie une ville considérable nommée Tripolis, nom dû à la nature de la localité; elle se compose, en effet, de trois villes séparées l'une de l'autre par un stade d'intervalle. Ces villes s'appellent Aradie, Sidon et Tyr. Tripolis est la ville la plus célèbre de la Phénicie; elle renferme le sénat des Phéniciens, qui délibère sur les affaires les plus importantes de l'État. Les satrapes et les généraux [du roi des Perses] résidaient à Sidon, et imposaient aux habitants un joug dur et insolent. Irrités de ces vexations, les Sidoniens se décidèrent à secouer le joug des Perses. Ils engagèrent les autres Phéniciens à recouvrer leur indépendance en même temps qu'ils envoyèrent une députation à Nectanébos, roid'Égypte, ennemi des Perses, pour lui proposer leur alliance, et firent des préparatifs de guerre. Sidon était une ville très-opulente, et ses habitants, considérablement enrichis par le commerce, construisirent promptement un grand nombre de trirèmes, et réunirent une foule de mercenaires; de plus, des armes, des flèches, des vivres, en un mot, toutes les munitions de guerre furent rassemblées en peu de temps. Les hostilités com-

mencèrent par la destruction du parc royal dans lequel le roi des Perses avait coutume de venir se délasser. On mit ensuite le feu au fourrage que les satrapes conservaient pour l'entretien des chevaux de guerre. Enfin, les Sidoniens se saisirent des Perses dont ils avaient reçu des outrages, et s'en vengèrent. Tel fut le commencement de la guerre phénicienne. Le roi, informé des excès commis par les rebelles, menaça de sa vengeance les Phéniciens, mais surtout les Sidoniens.

XLII. Le roi concentra à Babylone toutes ses troupes, tant d'infanterie que de cavalerie, et se dirigea à leur tête contre les Phéniciens. Ils furent joints, pendant la route, par Bélésys, satrape de la Syrie, et par Mazæus, gouverneur de Cilicie, qui ouvrirent la campagne contre les Phéniciens. Cependant Tennès, roi de Sidon, avait reçu des Égyptiens quatre mille mercenaires grecs, commandés par Mentor de Rhodes. Après avoir réuni à ces troupes la milice nationale, il marcha contre les satrapes déjà nommés, les battit et chassa les ennemis de la Phénicie.

Pendant le cours de ces événements, il s'éleva, dans l'île de Chypre, une autre guerre qui se compliqua avec les détails de celle dont il s'agit ici. L'île de Chypre renfermait neuf villes principales qui avaient sous leur dépendance d'autres villes moins considérables. Chacune de ces villes avait pour chef un roi qui reconnaissait le roi des Perses pour son suzerain. Tous les rois de ces villes suivirent, de concert, l'exemple des Phéniciens et levèrent l'étendard de la révolte; ils se préparèrent à la guerre en déclarant leurs royaumes indépendants. Irrité de cette révolte, Artaxerxès écrivit à Idriée, souverain de la Carie (qui venait de monter sur le trône, et qui était, à l'exemple de ses ancêtres, l'ami et l'allié du roi des Perses), de rassembler des troupes de terre et d'équiper une flotte pour faire la guerre aux rois de Chypre. Idriée fit construire rapidement quarante trirèmes, mit sur pied une armée de huit mille mercenaires qu'il envoya en Chypre sous les ordres de Phocion l'Athénien, et d'Évagoras, qui avait, quelque temps auparavant, régné dans cette île.

A peine avaient-ils abordé en Chypre, qu'ils conduisirent l'ar-

mée contre Salamine, la plus grande des villes de l'île; ils élevèrent un retranchement, fortifièrent leur camp et investirent les Salaminiens par terre et par mer. Comme l'île entière avait joui d'une longue paix, le pays était très-riche et les soldats y trouvaient dans la campagne des provisions en abondance. Le bruit de cette opulence s'étant bientôt répandu, les soldats, attirés par l'espoir du gain, accoururent en foule du continent opposé de la Syrie et de la Cilicie, pour prendre service dans l'armée d'Évagoras et de Phocion, qui fut enfin doublée. De leur côté, les rois de Chypre tombaient dans le découragement et vivaient dans les plus grandes alarmes. Telle était la situation des affaires en Chypre.

XLIII. Bientôt après, le roi des Perses, parti de Babylone, s'avança avec son armée vers la Phénicie. Tennès, souverain de Sidon, informé du nombre des troupes perses, et persuadé que les rebelles seraient hors d'état de leur résister, ne songea plus qu'à son propre salut. Il dépêcha donc auprès d'Artaxerxès, à l'insu des Sidoniens, Thessalion, son plus fidèle serviteur, chargé de lui faire les propositions suivantes : Tennès livrerait Sidon et servirait le roi dans son expédition contre l'Égypte, où il pourrait lui être d'un grand secours, connaissant parfaitement les localités du pays et les endroits où le Nil est abordable. Le roi ayant écouté attentivement Thessalion, accueillit avec joie les propositions qui lui étaient faites, et promit non-seulement de remettre à Tennès les peines que celui-ci avait encourues par sa rébellion, mais encore, si les engagements étaient fidèlement remplis, de l'honorer de récompenses. Sur cette promesse, Thessalion demanda au roi qu'il voulût bien permettre de lui donner la main droite, comme délégué de Tennès. A cette demande, le roi se mit en colère, comme injurieusement soupçonné de manquer à sa parole, et livra Thessalion à ses gardes, avec l'ordre de lui trancher la tête. Thessalion, conduit au lieu du supplice, s'écria : « O roi, fais ce que tu voudras; Tennès qui peut remplir tous ses engagements, ne réalisera aucune de ses promesses, si tu ne lui donnes pas ta foi. » A ces paroles,

Artaxerxès se ravisa , rappela ses gardes , fit relâcher Thessalion et lui donna la main droite. C'est là , chez les Perses , le signe d'une foi inviolable. Thessalion revint à Sidon et rapporta , toujours à l'insu des Sidoniens , les détails de sa mission.

XLIV. Le roi , qui tenait beaucoup à soumettre l'Égypte , surtout depuis le dernier échec qu'il avait éprouvé , envoya des députés dans les principales villes de la Grèce pour les inviter à prendre part à l'expédition des Perses contre les Égyptiens. Les Athéniens et les Lacédémoniens répondirent qu'ils voulaient bien conserver l'amitié des Perses , mais qu'ils ne pouvaient leur fournir aucun secours. Les Thébains envoyèrent mille hoplites sous le commandement de Lacratès ; les Argiens , trois mille soldats , mais sans désigner de chef ; cependant , sur la demande du roi , ils nommèrent Nicostrate commandant de ce corps auxiliaire. C'était un homme de pratique et de bon conseil , bien qu'il y eut dans son intelligence un grain de folie¹. Remarquable par sa force physique , il affectait la tenue d'Hercule dans ses expéditions : il portait dans les combats une peau de lion et une massue. A l'exemple des Thébains et des Argiens , les Grecs de l'Asie envoyèrent six mille hommes , en sorte que l'armée auxiliaire , fournie par les Grecs , s'éleva à un total de dix mille hommes. Avant l'arrivée de cette armée , le roi avait déjà traversé la Syrie , était entré en Phénicie et avait établi son camp non loin de Sidon. Les Sidoniens avaient profité du retard du roi pour faire tous les préparatifs de défense en se procurant activement des armes et des vivres. Ils avaient entouré leurs villes d'un triple fossé large , et de hautes murailles. Ils avaient formé leur milice nationale aux exercices et aux fatigues de la guerre et avaient rendu leurs corps souples et vigoureux. Sidon surpassait toutes les autres villes de la Phénicie en richesses et en opulence ; et , ce qui est le plus important , ils avaient mis en mer plus de cent navires , tant trirèmes que quinquérèmes.

XLV. Tennès communiqua à Mentor , général des merce-

¹ Μεγεγμένον ἔχων τῆς φρονήσεως μυσταίον. Nullum magnum ingenium absque mixtura dementiæ fuit , dit quelque part Sénèque.

naires d'Égypte, le plan de sa trahison, et le laissa dans Sidon avec un détachement de ses troupes pour faciliter l'exécution de son perfide projet. Puis il sortit de la ville avec cinq cents soldats, sous prétexte de se rendre à une réunion générale des Phéniciens; il mena avec lui, comme conseillers, cent des citoyens les plus distingués. Arrivé en présence du roi, il fit arrêter ces cent citoyens et les livra à Artaxerxès. Le roi accueillit Tennès comme un ami; mais il fit tuer à coups de flèches les cent citoyens comme coupables de rébellion. A la nouvelle de cette sanglante exécution, cinq cents des principaux Sidoniens se rendirent en habits de suppliants auprès du roi, qui fit appeler Tennès et lui demanda s'il pouvait lui livrer la ville; car Artaxerxès tenait beaucoup à ne pas prendre Sidon par capitulation, afin de pouvoir agir envers les Sidoniens avec la dernière rigueur, et épouvanter par un châtement exemplaire les autres villes de la Phénicie. Tennès l'assura que la ville lui serait livrée. Mais le roi, incapable de maîtriser sa colère, fit mourir tous les cinq cents suppliants. Tennès s'approcha ensuite des mercenaires d'Égypte, et les engagea à introduire dans l'intérieur des murs lui et le roi. Voilà par quelle trahison Sidon tomba au pouvoir des Perses. Artaxerxès, une fois maître de la ville, pensa que Tennès ne lui était plus utile, et le fit tuer. Les Sidoniens, avant l'arrivée du roi, avaient brûlé tous leurs bâtiments, afin qu'aucun habitant ne trouvât le moyen de se sauver par mer. Mais lorsqu'ils virent la ville prise et les murs cernés par tant de milliers de soldats, alors ils s'enfermèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans les maisons et les incendièrent. On rapporte que plus de quarante mille hommes y compris les esclaves périrent dans les flammes. Dans cette horrible catastrophe, toute la ville avec ses habitants fut consumée par le feu. Le roi vendit, pour plusieurs talents, le sol de cet immense bûcher. On y recueillit une grande masse d'or et d'argent fondus, débris des richesses d'une population florissante. Telle fut la fin malheureuse de Sidon. Toutes les autres villes de la Phénicie, intimidées par ce terrible exemple, se soumirent aux Perses.

Un peu avant ce temps, Artémise, reine de Carie, mourut après un règne de deux ans. Elle eut pour successeur son frère Idriée, qui régna pendant sept ans.

En Italie, les Romains conclurent une armistice avec les habitants de Préneste, et un traité de paix avec les Samnites. Deux cent soixante partisans des Tarquins furent condamnés à mort par le peuple romain et exécutés sur la place publique ¹.

En Sicile, Leptine et Callippe, investis par les Syracusains du commandement des troupes, assiégèrent Rhégium gardé par Denys le jeune ; ils chassèrent la garnison et rendirent aux Rhégiens leur indépendance.

XLVI. Apollodore étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Marcus Valérius et Calus Sulpicius². Dans cette année, Évagoras et Phocion assiégèrent Salamine en Cypré ; toutes les autres villes de l'île s'étaient soumises aux Perses. Protagoras, roi de Salamine³, seul, osa soutenir un siège. Évagoras réclamait la souveraineté de Salamine comme l'héritage de ses ancêtres, et il espérait qu'avec l'appui du roi des Perses il serait remis sur le trône. Bientôt après, calomnié auprès d'Artaxerxès qui soutenait déjà Protagoras, Évagoras renonça à l'espoir de recouvrer Salamine. Cependant, après s'être justifié des accusations portées contre lui, il obtint du roi une souveraineté en Asie, bien plus considérable que celle qu'il avait perdue. Mais il conduisit mal son gouvernement, se réfugia de nouveau dans l'île de Cypré, où il fut arrêté et condamné au supplice. Protagoras, qui s'était volontairement soumis aux Perses, régna tranquillement dans Salamine le reste de sa vie.

Après la prise de Sidon, le roi des Perses rallia les troupes auxiliaires envoyées d'Argos, de Thèbes et des villes grecques de l'Asie, et s'avança vers l'Égypte avec toutes ses forces réunies. Arrivé au grand lac où se trouve ce qui s'appelle les *Barathres* ⁴,

¹ Comparez Tite-Live, VII, 19.

Troisième année de la cvi^e olympiade ; année 330 avant J.-C.

² Quelques historiens l'appellent Pnytagoras. Il régna tranquillement jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand.

⁴ Bas-fonds de sable mobiles du lac Serbonis. Voyez I, 30.

il perdit une partie de son armée par l'ignorance des localités. Comme nous avons déjà parlé dans le premier livre de la nature de ce lac et des phénomènes extraordinaires qu'on y remarque, nous n'en dirons rien ici. Après avoir traversé avec son armée les Barathres, le roi atteignit Péluse. C'est la première ville située sur la première embouchure du Nil¹, là où ce fleuve se jette dans la mer. Les Perses campèrent à quarante stades de Péluse, et les Grecs dans le voisinage de cette ville. Les Égyptiens, auxquels les Perses avaient donné assez de loisir pour prendre leurs mesures de défense, avaient bien fortifié toutes les embouchures du Nil, mais particulièrement celle de Péluse, qui est la première et la plus exposée aux attaques de l'ennemi. La place était gardée par cinq mille hommes, sous les ordres de Philophron. Les Thébains, jaloux de passer pour les plus braves des auxiliaires grecs, osèrent, les premiers et seuls, traverser hardiment un fossé étroit et profond. Pendant que les Thébains se trouvaient engagés dans ce fossé, la garnison de Péluse fit une sortie et les força au combat. La lutte fut opiniâtre, et, comme on mettait une égale ardeur de part et d'autre, elle dura toute la journée; la nuit sépara les combattants.

XLVII. Le lendemain, le roi divisa l'armée grecque en trois corps; chacun de ces corps était commandé par un général grec, qui avait pour second un Perse d'un courage et d'une intelligence éprouvés. Le premier corps était composé de Béotiens, qui avaient pour général Lacratès le Thébain, et pour lieutenant le Perse Rosacès, satrape d'Ionie et de Lydie; il descendait d'un des sept Perses qui renversèrent les Mages. Il était accompagné d'une forte cavalerie et d'une armée d'infanterie non moins nombreuse de Barbares. Le second corps comprenait les Argiens sous les ordres de Nicostrate, qui avait pour lieutenant le Perse Aristazane; c'était l'huissier du roi², et,

¹ C'est la première bouche du Nil pour ceux qui entrent en Égypte du côté de la Syrie, comme c'est ici le cas.

² Εἰσαγγελεὺς τοῦ βασιλέως; c'était un officier qui avait pour fonction d'annoncer auprès du roi ceux qui avaient demandé une audience.

après Bagoas, son plus fidèle ami ; il avait un contingent de cinq mille hommes d'élite et quatre-vingts trirèmes. Mentor, le même qui avait livré Sidon, était le chef du troisième corps, comprenant les mercenaires qu'il avait déjà eus sous ses ordres ; il avait pour collègue Bagoas, homme entreprenant et audacieux, en qui le roi avait la plus grande confiance ; ce Bagoas avait sous son commandement les Grecs sujets du roi, une multitude de Barbares et plusieurs bâtimens. Artaxerxès avait sous ses ordres immédiats le reste de l'armée et dirigeait toute l'entreprise. Telle fut la division des troupes chez les Perses. Cependant le roi des Égyptiens, Nectanébos, bien qu'il fût inférieur en forces, ne s'effraya, ni de la puissance de l'ennemi ni de la disposition de l'armée perse. Il avait sous ses ordres vingt mille mercenaires grecs, un égal nombre de Libyens, et soixante mille Égyptiens de la caste des guerriers¹ ; enfin un nombre incroyable de barques pour les combats sur le Nil. Il avait fortifié la rive du fleuve qui regarde l'Arabie, en y élevant, à des distances très-rapprochées, des forteresses, des retranchemens et des fossés. Malgré tous ces préparatifs de défense, il perdit tout par sa propre incurie.

XLVIII. La cause de la défaite de Nectanébos doit être attribuée surtout à son inexpérience et aux avantages qu'il avait remportés sur les Perses dans l'expédition précédente. Car il avait alors pour généraux des hommes illustres, distingués par leur bravoure et leur habileté stratégique, Diophante l'Athénien et Lamius le Spartiate ; c'est à eux qu'il devait tous ses succès. Il s'imagina dès ce moment qu'il était lui-même un habile général, ne partagea le commandement avec personne, et son impéritie était cause de ce que la guerre actuelle était si mal conduite. Il avait mis de fortes garnisons dans les places ; et, à la tête de trente mille Égyptiens, de cinq mille Grecs et de la moitié de ses Libyens, il vint occuper les positions les plus abordables. Telles furent les dispositions prises des deux côtés. Nicostrate, général des Argiens, ayant pour guides quelques

¹ Voyez plus haut, I, 73.

Égyptiens dont les enfants et les femmes étaient en otages chez les Perses , passa avec sa flotte par un canal qui le conduisit dans un endroit écarté. Là , il débarqua ses soldats et éleva un retranchement où il établit son camp. Avertis de l'arrivée des ennemis, les mercenaires des Égyptiens, qui occupaient le voisinage , accoururent aussitôt au nombre d'environ sept mille hommes. Clinius de Cos ¹, qui les commandait, rangea aussitôt l'armée en bataille. Les troupes débarquées se mirent en défense : il s'engagea un combat sanglant dans lequel les Grecs , unis aux Perses, firent des prodiges de valeur, tuèrent le général Clinius et passèrent au fil de l'épée plus de cinq mille ennemis. Nectanébos , roi des Égyptiens , apprenant la destruction des siens, fut consterné et s'imagina que le reste de l'armée des Perses parviendrait facilement à traverser le fleuve ; et , dans la crainte que l'ennemi ne se dirigeât avec toutes ses forces sur Memphis, il résolut de pourvoir à la défense de cette ville. Il se porta donc sur Memphis avec les troupes qu'il avait auprès de lui, et se prépara à soutenir un siège.

XLIX. Cependant Lacratès le Thébain , qui commandait le premier corps d'armée , se dirigea sur Péluse pour en faire le siège. Il détourna le cours du canal, et sur le terrain, ainsi mis à sec, il éleva des terrasses sur lesquelles il plaça ses machines de guerre, destinées à battre en brèche les murs de la ville. Une grande partie des murailles fut ainsi abattue ; la garnison de Péluse s'empressa de les relever, et construisit des tours de bois d'une hauteur considérable. Le combat sur les remparts dura plusieurs jours ; les Grecs qui occupaient l'intérieur de Péluse se défendirent d'abord vigoureusement contre les assaillants ; mais lorsqu'ils apprirent que le roi s'était retiré à Memphis, ils perdirent tout espoir d'être secourus et envoyèrent des parlementaires. Lacratès leur garantit, sous la foi du serment, que s'ils lui livraient Péluse , ils obtiendraient tous la liberté de retourner en Grèce en emportant leur bagage. La citadelle fut rendue. Après cette reddition, Artaxerxès envoya Bagoas avec des

¹ Ce chef est plus connu sous le nom de *Clinias*.

soldats barbares pour occuper Péluse. Pendant que ces soldats entraient dans la place, les Grecs, qui en sortaient, furent dépouillés par les Barbares d'une grande partie de leur bagage. Les Grecs, indignés, invoquèrent les dieux qui président aux serments. Lacratès, transporté de colère, se rua sur les Barbares, les mit en déroute, en tua quelques-uns et protégea les Grecs contre les violateurs du traité. Bagoas s'enfuit auprès du roi et accusa Lacratès ; mais Artaxerxès jugea que les soldats de Bagoas avaient été justement punis, et il fit mettre à mort les Perses reconnus coupables de pillage. C'est ainsi que Péluse fut livrée aux Perses. Mentor, commandant du troisième corps d'armée, se rendit maître de Bubaste et de beaucoup d'autres villes ; par un seul stratagème il les fit rentrer sous la domination du roi. Comme toutes ces villes étaient gardées par une garnison mixte, composée de Grecs et d'Égyptiens, Mentor fit répandre le bruit que le roi Artaxerxès userait d'humanité envers ceux qui se rendraient volontairement, tandis que ceux qui ne se rendraient que par la force, seraient châtiés comme les Sidoniens. En même temps, les sentinelles des portes du camp reçurent la consigne de laisser passer tous ceux qui en voudraient sortir. Les prisonniers égyptiens quittèrent donc sans obstacle le camp des ennemis et répandirent promptement dans toutes les villes d'Égypte le bruit qu'ils avaient recueilli. Aussitôt les mercenaires se querellaient partout avec les nationaux, et les villes étaient pleines de troubles. Des deux côtés, on s'empressait à l'envi à rendre les forts, troquant l'espoir d'une récompense contre son propre salut. Ce fut, en effet, ce qui arriva d'abord à l'égard de Bubaste.

L. Mentor et Bagoas avaient établi leur camp non loin de cette ville. Les Égyptiens envoyèrent, à l'insu des Grecs, un émissaire qui offrit de leur part à Bagoas de lui livrer la ville s'il voulait leur accorder un sauf-conduit. Prévenus de cette intrigue, les Grecs s'emparèrent de cet émissaire et lui arrachèrent la vérité par la menace¹. Indignés de cette trahison, ils tombè-

¹ Il y a dans le texte : φόβον ἐπιχειμάσαντες, en le suspendant entre la vie

rent sur les Égyptiens , en tuèrent quelques-uns , blessèrent quelques autres et forcèrent le reste à se retirer dans un autre quartier de la ville. Les Égyptiens, ainsi châtiés, avertirent Bagoas de ce qui s'était passé et le prièrent de venir prendre la ville. Mais les Grecs avaient, de leur côté, envoyé en secret un héraut à Mentor pour l'informer de tout ce qui se tramait ; Mentor les engagea, également en secret, à tomber sur les Barbares au moment où Bagoas entrerait dans Bubaste. Peu de moments après, Bagoas, sans s'être concerté avec les Grecs, s'avança avec ses Perses et lorsque une partie de ses soldats fut entrée dans la ville, les Grecs, fermant subitement les portes, se jetèrent sur ceux qui étaient dans l'intérieur des murs, les passèrent tous au fil de l'épée et firent Bagoas lui-même prisonnier. Bagoas, ne voyant plus d'espoir de salut que dans Mentor, implora son secours en lui promettant qu'à l'avenir il n'entreprendrait plus rien sans le consulter. Mentor persuada les Grecs de relâcher Bagoas et de livrer la place ; il emporta ainsi seul tout l'honneur du succès. Quant à Bagoas, qui attribua sa délivrance à Mentor, il conclut avec lui un pacte, se jurant de ne plus rien entreprendre qu'en commun. Ce pacte dura jusqu'à la fin de leur vie ; il en résulta que ces deux hommes unis avaient le plus grand crédit auprès du roi, et qu'ils devinrent plus puissants que les amis et les parents d'Artaxerxès. Mentor fut nommé commandant en chef des provinces maritimes de l'Asie ; il rendit de grands services au roi, en tirant de la Grèce des troupes mercenaires et les envoyant à Artaxerxès. D'ailleurs c'était un administrateur probe et fidèle. De son côté, Bagoas, chargé par le roi de l'administration des satrapies supérieures, avait acquis par sa liaison avec Mentor tant d'influence qu'il était en quelque sorte le maître de l'empire et qu'Artaxerxès ne faisait plus rien sans son conseil. Bagoas conserva cette même influence sous le successeur d'Artaxerxès ; il fut roi de fait sans l'être de nom.

et la mort, locution qui n'est pas très-commune. Voyez la note de Wesseling, qui en cite quelques exemples, tom. VII, p. 546. C'est à peu près l'expression virgilienne de *præsentare mortem*.

Mais nous parlerons de tout cela en détail dans un moment plus convenable.

LI. Après la reddition de Bubaste, les autres villes, intimidées, se livrèrent aux Perses par capitulation. Le roi Nectanébos se tenait à Memphis ; voyant les progrès des ennemis auxquels il n'osait point résister, il abdiqua la couronne et s'enfuit en Éthiopie, emportant avec lui la plupart de ses richesses. Artaxerxès prit ainsi possession de toute l'Égypte, démantela les villes les plus considérables, profana¹ les temples et amassa une masse d'argent et d'or. Il enleva aussi les anciennes annales sacrées que Bagoas se fit ensuite racheter bien cher par les prêtres d'Égypte. Quant aux Grecs qui avaient servi dans cette expédition, Artaxerxès honora chacun d'entre eux par des récompenses considérables et les renvoya dans leur patrie. Enfin, après avoir nommé Phérendate satrape d'Égypte, il retourna avec son armée à Babylone, rapportant d'immenses richesses, de nombreuses dépouilles, et s'étant acquis une grande gloire par cette heureuse expédition.

LII. Callimaque étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Caius et Publius Valérius². Dans cette année, Artaxerxès, reconnaissant les services signalés que Mentor lui avait rendus dans la guerre contre les Égyptiens, l'admit dans sa plus grande intimité ; il le combla d'honneurs, lui fit don de cent talents³ d'argent, indépendamment du plus beau choix de meubles. Il le nomma en outre satrape des côtes de l'Asie et lui confia, avec des pouvoirs absolus, la conduite de la guerre contre les rebelles. Mentor était lié avec Artabaze et Memnon, qui avaient, quelque temps auparavant, combattu les Perses, et s'étant enfuis de l'Asie, vivaient alors à la cour de Philippe. Mentor intervint donc en leur faveur auprès du roi, et le décida à leur remettre les peines qu'ils avaient encourues.

¹ Ce roi était odieux aux Égyptiens, surtout parce qu'il avait tué le taureau et mis à la place de l'Apis un âne. Voyez Élien, *Hist. animal.*, X, 28.

² Quatrième année de la CVII^e olympiade ; année 349 avant J.-C.

³ Cinq cent cinquante mille francs.

Aussitôt, Mentor fit venir auprès de lui ses deux amis avec toute leur famille. Artabaze avait dix fils et onze filles de sa femme, qui était sœur de Mentor et de Memnon. Chariné de cette nombreuse postérité, Mentor songea d'abord à l'avancement des enfants mâles auxquels il donna les grades les plus élevés dans l'armée. Il marcha ensuite contre Hermias, tyran d'Atarné¹, rebelle au roi et maître d'un grand nombre de places fortes et de villes. Il fit dire à Hermias qu'il allait solliciter le roi de lui accorder son pardon ; Hermias fut ainsi attiré dans une conférence où il fut enveloppé et arrêté. Mentor s'empara de l'anneau d'Hermias et s'en servit pour adresser aux villes de fausses lettres dans lesquelles il était dit qu'Hermias avait fait sa paix avec le roi par l'intervention de Mentor. Ces lettres, scellées de l'anneau d'Hermias, furent ainsi remises à des envoyés chargés de se mettre en possession des places. Les citoyens, ne doutant pas de l'authenticité des lettres, et d'ailleurs bien contents de la paix, livrèrent sans peine les forteresses et les villes. C'est par ce stratagème que Mentor, sans coup férir, soumit toutes les villes rebelles à l'autorité du roi, s'acquiesça un nouveau titre à sa faveur, et ajouta à sa renommée d'habile général. Il soumit pareillement en très-peu de temps tous les autres chefs ennemis des Perses. Il les battit tous en très-peu de temps, tant par la force que par la ruse. Telle était la situation des affaires en Asie.

En Europe, Philippe, roi des Macédoniens, déclara la guerre aux villes chalcidiennes ; il prit d'assaut Gira, place forte du pays, et réduisit quelques autres places par la terreur. Il se dirigea ensuite contre Phères, en Thessalie, et en chassa Pitholaüs le tyran.

Dans cet intervalle, Spartacus, roi du Pont, mourut après un règne de cinq ans. Parysadès, son frère, lui succéda, et régna pendant trente-huit ans.

LIII. L'année étant révolue, Théophile fut nommé archonte d'Athènes ; les Romains élurent pour consuls Caius Sulpicius

¹ Ville de la Mysie.

et Caius Quintius, et on célébra la CVIII^e olympiade, dans laquelle Polyclès de Cyrène fut vainqueur à la course du stade¹. Dans le cours de cette année, Philippe cherchait à s'emparer des villes de l'Hellespont. Il prit Mercyberne et Torone par trahison et sans coup férir; puis il tourna ses armes contre Olynthe, qui est la ville la plus considérable de cette contrée. Il défit les Olynthiens en deux batailles et vint les bloquer dans leur ville; mais il perdit un grand nombre de soldats sous les murs d'Olynthe. Enfin il parvint à corrompre avec de l'argent les gouverneurs d'Olynthe, Euthycrate et Lasthène, qui lui livrèrent la ville par trahison. Il saccagea Olynthe et vendit les habitants comme esclaves. Il se procura par ce moyen beaucoup d'argent pour les dépenses de la guerre, en même temps il intimida les autres villes qui auraient été tentées de lui résister. Il honora de grandes récompenses tous les soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure, et donnant de fortes sommes d'argent aux citoyens les plus influents des villes, il multiplia le nombre des traîtres à leur patrie. D'ailleurs, il se vantait lui-même que c'était bien plutôt à la puissance de l'or qu'à la force des armes qu'il devait l'accroissement de son empire.

LIV. Les Athéniens, jaloux du développement de la puissance de Philippe, se montraient prêts à secourir les ennemis de ce roi. Ils envoyèrent dans toutes les villes des députés pour engager les habitants à conserver leur indépendance et à condamner à la peine de mort les citoyens qui seraient tentés de trahir leur patrie. Les Athéniens promirent à toutes ces villes leur appui; enfin ils déclarèrent ouvertement la guerre à Philippe et commencèrent les hostilités. Démosthènes, à cette époque l'orateur le plus éloquent des Grecs, exhortait principalement les Athéniens à se charger du protectorat de la Grèce. Mais Athènes même ne manquait pas de citoyens destinés à jouer le rôle de traîtres, tant était grande la propension des Grecs à la trahison. Aussi rapporte-t-on que Philippe, voulant un jour prendre une ville très-forte, répondit à un habitant

¹ Première année de la CVIII^e olympiade; année 348 avant J.-C.

qui lui avait dit que la place était imprenable : « Eh quoi, le mur est-il assez haut pour que l'or ne le puisse franchir ? » En effet, l'expérience lui avait appris que les places qu'on ne peut prendre par les armes sont facilement enlevées par l'or¹. S'étant ainsi ménagé des traîtres dans toutes les villes, et donnant le titre d'hôte et d'ami à quiconque recevait son or, il corrompit par ses maximes perverses les mœurs du genre humain.

LV. Après la prise d'Olynthe, Philippe fit célébrer des jeux olympiques en actions de grâces et offrit aux dieux de magnifiques sacrifices. Cette grande solennité et les jeux splendides attirèrent une foule d'étrangers qu'il invitait à ses festins. Au milieu des banquets qu'animaient le vin et les nombreux toasts qu'on y portait, il distribuait des présents à un grand nombre de convives, et faisait à tous les plus grandes promesses ; aussi, son amitié était-elle fort recherchée. Philippe s'aperçut un jour que Satyrus, le comédien, avait un air soucieux ; il lui demanda donc pourquoi, seul, il ne daignait pas éprouver les effets de sa générosité. Satyrus lui répondit qu'il voulait bien recevoir de lui quelque cadeau ; mais qu'il craignait que sa demande ne lui fût refusée. A cette réponse, le roi, souriant, l'assura qu'il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Satyrus lui dit alors qu'il voulait deux jeunes personnes d'un âge nubile qui se trouvaient parmi les captives du roi, et qui étaient les filles d'un de ses hôtes ; qu'il désirait beaucoup les avoir, non pas pour en tirer quelque profit, mais pour les marier avec la dot qu'il lui donnerait, afin que leur jeunesse ne fût pas outragée. Philippe accueillit avec joie la demande de Satyrus et lui donna sur-le-champ ces deux jeunes filles. En retour des bienfaits et des dons qu'il répandait avec tant de libéralité, Philippe recueillait

¹ Horace, liv. II, ode 16, s'exprime ainsi :

*Aurum per medium ire satellites
Et perrumpere amat saxa potentius
Ictu fulmineo.*

² Ce mot anglais francisé me semble assez bien rendre le mot *προπόσις*. Parmi les idiomes modernes, la langue allemande, qui en souplesse ne le cède guère au grec, paraît seule posséder un mot (*vordrinken*) exprimant littéralement le *προπόσις* des Grecs.

les fruits multipliés de la reconnaissance. Une foule de gens, séduits par l'espoir de quelque récompense, allaient au-devant des désirs de Philippe, en trahissant leur patrie.

LVI. Thémistocle étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Cornélius et Marcus Popilius¹. Dans cette année, les Béotiens ravagèrent une grande partie de la Phocide, battirent l'ennemi près d'Hyampolis², et lui firent perdre à peu près soixante-dix hommes. Peu de temps après, les Béotiens eurent une rencontre avec les Phocidiens, près de Coronée; ils furent vaincus et perdirent beaucoup de monde. Après cela, les Phocidiens s'emparèrent de quelques villes considérables de la Béotie. Les Béotiens se mirent de nouveau en mouvement, envahirent le territoire des ennemis et en détruisirent les récoltes; mais ils furent battus pendant leur retraite.

Tandis que ces événements avaient lieu, Phalæcus, général des Phocidiens, accusé d'avoir volé une grande partie de l'argent sacré, fut destitué du commandement et remplacé par trois généraux : Dinocrate, Callias et Sophane. On fit une enquête au sujet du trésor sacré, et les Phocidiens demandèrent aux gérants un compte rigoureux. Philon en avait été le principal administrateur; comme il ne put rendre le compte demandé, il fut traduit en jugement. Mis à la torture par l'ordre des généraux, il dénonça ses complices, et, après avoir supporté les plus cruels outrages, il subit une mort digne de son impiété. Ceux qui s'étaient appropriés ce trésor, restituèrent tout ce qui restait du fruit de leur vol; mais ils n'en furent pas moins mis à mort comme coupables de sacrilège. Parmi les anciens généraux, Philomélus, le premier en tête, n'avait point touché aux offrandes sacrées; le second, nommé Onomarque, frère de Philomélus, en avait dépensé une partie considérable; enfin, le troisième général, Phayllus, frère d'Onomarque, avait converti en monnaie une autre partie du trésor sacré pour payer ses troupes mercenaires; il avait fait servir à

¹ Deuxième année de la CVIII^e olympiade; année 347 avant J.-C.

² Ville de la Phocide; elle était limitrophe de la Béotie et de la Thrace.

cet usage les cent vingt lingots d'or, du poids de deux talents¹ chacun, qui avaient été donnés en offrande par Crésus, roi des Lydiens. Il convertit également en monnaie trois cent soixante vases d'or, du poids de deux mines² chacun, un lion et une femme d'or, pesant ensemble trente talents, de sorte qu'en réduisant tout cet or fondu à la valeur de l'argent³, on trouve la somme de quatre mille talents. Il faut y ajouter encore les offrandes d'argent consacrées par Crésus et par quelques autres donataires, estimées à plus de six mille talents, qui furent également dissipés par les généraux ; enfin, si l'on y joint plusieurs autres monuments en or, on arrive à une somme de plus de dix mille talents⁴. Quelques historiens rapportent que la valeur des trésors enlevés à Delphes n'était pas au-dessous des richesses qu'Alexandre trouva dans les trésors persiques⁵. Les lieutenants de Phalæcus entreprirent même de fouiller le sol du temple, sur un bruit qui s'était répandu qu'on y découvrirait une grande quantité d'or et d'argent. Ils creusèrent le sol autour du foyer et du trépied. Celui qui indiquait ce trésor citait en témoignage ces vers du plus ancien et du plus célèbre des poètes, Homère : « Des richesses telles que n'en renferme pas dans son intérieur le sol pierreux du temple de Phébus » Apollon, dans la rocheuse Pytho⁶. » Mais, à peine les soldats eurent-ils mis la main à ces fouilles autour du trépied, que de violents tremblements de terre se firent sentir, et répandirent l'épouvante parmi les Phocidiens. Les dieux menaçaient de leur vengeance les sacrilèges, qui cessèrent aussitôt les travaux. Philon, l'instigateur de cette entreprise impie, fut donc puni par la divinité comme il le méritait.

LVII. Bien que le crime de la spoliation des offrandes sacrées retombât entièrement sur les Phocidiens, il faut avouer

¹ Le poids d'un talent est de vingt-six kilogrammes.

² Une mine pèse quatre cents grammes.

³ Le rapport de l'argent à l'or était à cette époque, comme 1 : 10.

⁴ Cinquante millions de francs.

⁵ Voyez, XVII, 66 et 71.

⁶ *Iliade*, liv. IX, v. 404.

que les Athéniens et les Lacédémoniens , alliés des Phocidiens , y avaient eux-mêmes trempé en recevant des subsides qui n'étaient pas en rapport avec le nombre des troupes fournies. D'ailleurs, les Athéniens s'étaient déjà rendus directement coupables de sacrilège. Peu avant la profanation du temple de Delphes , Iphicrate stationnait avec sa flotte dans les eaux de Corcyre ; à ce moment, Denys, tyran des Syracusains, envoyait aux temples d'Olympie et de Delphes des statues travaillées en or et en ivoire. Les navires chargés du transport de ces offrandes rencontrèrent la flotte d'Iphicrate ; celui-ci s'en empara et fit demander au peuple d'Athènes ce qu'il devait faire de cette capture. Les Athéniens lui répondirent qu'il fallait bien moins s'occuper des affaires des dieux , que de la nourriture des soldats. Obéissant aux ordres de sa patrie, Iphicrate enleva donc les offrandes destinées aux dieux, et les vendit. Le tyran , en apprenant cette nouvelle, fit éclater sa colère contre les Athéniens, et leur adressa la lettre suivante :

« Denys au sénat et au peuple d'Athènes.

« Je ne dois pas vous écrire en vous souhaitant salut et prospérité ; car vous êtes des sacrilèges sur terre et sur mer. Vous avez pris et converti en monnaie les offrandes que j'avais envoyées aux dieux, et vous avez ainsi commis une profanation envers les plus grands des dieux, Apollon de Delphes et Jupiter l'Olympien. »

Voilà les sacrilèges commis par les Athéniens , particulièrement contre Apollon qu'ils préconisent pourtant comme un de leurs ancêtres. Quant aux Lacédémoniens , qui avaient si souvent consulté l'oracle de Delphes , tant admiré, dont les réponses servirent de base à leur système politique , et qui avaient toujours consulté les dieux sur leurs plus importantes affaires, ils étaient coupables du même crime, car ils n'avaient pas craint de prendre part au pillage du sanctuaire.

LVIII. Les Phocidiens , qui possédaient en Béotie trois villes

fortifiées, Orchomène, Coronée et Corsies, partirent de là pour marcher contre les Béotiens. Secondés par de nombreuses troupes mercenaires, ils ravagèrent la campagne et harcelèrent les habitants en livrant de fréquentes escarmouches. Fatigués de cette guerre, ayant perdu beaucoup de soldats, et, de plus, dépourvus de ressources pécuniaires, les Béotiens envoyèrent des députés à Philippe pour le solliciter de les secourir. Le roi, bien aise de voir les Béotiens humiliés, et désireux d'abaisser l'orgueil que la victoire de Leuctres leur avait inspiré, leur envoya un certain nombre de soldats, seulement pour ne pas encourir le reproche d'avoir négligé la défense de l'oracle profané. Les Phocidiens avaient élevé une forteresse près de la ville d'Abes, où se trouve un temple consacré à Apollon. C'est sur cette forteresse que se dirigèrent les Béotiens. [Les Phocidiens furent mis en déroute;] une partie des fuyards se dispersa dans les villes voisines; les autres, au nombre de cinq cents, cherchèrent un asile dans le temple d'Apollon où ils périrent tous. Plusieurs prodiges s'étaient montrés dans ce temps parmi les Phocidiens, et annonçaient le sort qui leur était réservé. Le plus singulier est celui que nous allons raconter. Ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple espéraient en la protection des dieux. Mais il arriva tout le contraire; par un effet de la providence divine, ils y trouvèrent le châtimement proportionné à leur crime. Une grande quantité de paille se trouvait entassée autour du temple; or, le feu que les fuyards avaient laissé dans leurs tentes atteignit cette paille qui s'enflamma et produisit un tel incendie que le temple et tous les Phocidiens qui s'y étaient réfugiés furent brûlés. C'est ainsi que la divinité fit voir qu'elle n'accordait point d'asile aux sacrilèges.

LIX. Archias étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Émilius et Titus Quintius ¹. Dans cette année, la guerre phocidienne, après avoir duré dix ans, se termina comme nous allons l'exposer. Les Béotiens et les Phocidiens étaient également affaiblis en raison de la longueur de

¹ Troisième année de la cviir^e olympiade; année 346 avant J.-C.

cette guerre. Les Phocidiens envoyèrent des députés à Lacédémone pour demander des secours ; les Spartiates leur firent parvenir mille hoplites sous les ordres du roi Archidamus. Pareillement , les Béotiens eurent recours à Philippe qui , de concert avec les Thessaliens, entra dans la Locride à la tête d'une puissante armée ; il atteignit Phalæcus qui avait été de nouveau investi du commandement, et qui conduisait un grand nombre de mercenaires. Il résolut de décider par une bataille le sort de la guerre. Phalæcus, qui séjournait alors à Nicée, ne se voyant pas assez fort pour résister , entama des négociations avec le roi. Il fut convenu que Phalæcus se retirerait avec ses soldats où bon lui semblerait. Cette convention conclue, Phalæcus se retira dans le Péloponnèse avec huit mille mercenaires. Les Phocidiens, abattus, se rendirent à Philippe. C'est ainsi que le roi termina, contre toute attente et sans coup férir, la guerre sacrée. Il réunit ensuite une assemblée composée de Béotiens et de Thessaliens ; il résolut aussi de convoquer le conseil des amphictyons et de lui soumettre la décision souveraine des affaires.

LX. Le conseil des amphictyons décréta que Philippe et ses descendants seraient admis au nombre des amphictyons et qu'ils auraient les deux voix qu'avaient eues jusqu'alors les Phocidiens vaincus¹ ; de plus, que les trois principales villes de la Phocide seraient démantelées, que les Phocidiens seraient exclus du temple de Delphes et du conseil amphictyonique , qu'il ne leur serait permis de posséder ni chevaux ni armes jusqu'à ce qu'ils eussent restitué au dieu les richesses spoliées ; que les Phocidiens exilés , ainsi que leurs complices , seraient partout mis hors la loi ; que toutes les villes de la Phocide seraient rasées et leurs habitants transférés dans des villages dont chacun ne pourrait avoir plus de cinquante maisons, et qui se trouveraient au moins à la distance d'un stade l'un de l'autre ; que les Phocidiens conserveraient leurs terres, mais à la charge de payer annuellement un tribut de soixante talents , jusqu'à l'extinction de la somme

¹ Suivant Pausanias (X, 8), ils recouvrèrent plus tard leur droit de suffrage par leur belle conduite lors du pillage de Delphes par les Gaulois sous Brennus.

inscrite sur les registres du temple spolié ; que Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens , présiderait aux jeux pythiques, parce que les Corinthiens avaient été les complices des Phocidiens sacrilèges ; que les amphictyons et Philippe veilleraient à ce que les armes des Phocidiens et des mercenaires fussent brisées avec des pierres et les débris jetés aux flammes, enfin à ce que leurs chevaux fussent livrés. Conformément à ces décrets, les amphictyons réglèrent l'administration de l'oracle ainsi que toutes les affaires propres à ramener la piété, la paix générale et la concorde parmi les Grecs. Philippe garantit avec le plus grand empressement les décrets des amphictyons et retourna en Macédoine, en laissant aux Grecs une haute idée de sa piété¹ et de sa science militaire. Mais déjà il méditait de grands projets pour l'accroissement de son empire ; car il désirait se faire nommer généralissime de toute la Grèce et déclarer ensuite la guerre aux Perses. C'est aussi ce qui arriva. Mais nous parlerons de toutes ces choses en temps convenable.

LXI. Avant de reprendre le fil de notre histoire, nous croyons juste de dire quel fut le châtement infligé par les dieux à ceux qui avaient profané le temple de Delphes. La vengeance divine ne s'appesantit pas seulement sur les auteurs du sacrilège, mais encore sur leurs complices. Ainsi Philomélus, qui le premier traça le plan de la prise du temple, fut serré de près par l'ennemi, et se précipita d'un rocher. Onomarque, son frère et son successeur au commandement, fut battu en Thessalie avec les Phocidiens et ses troupes mercenaires, et lui-même fut mis en croix. Un troisième, Phayllus, qui avait converti en monnaie la plus grande partie des trésors sacrés, mourut d'une maladie lente sans pouvoir abréger son supplice. Enfin Phalæcus, qui avait accaparé les débris des offrandes sacrées, mena longtemps une vie errante, tourmenté de terreurs superstitieuses ; loin d'être plus heureux que ses complices, il vécut assez long-

¹ Comparez Justin, VIII, 2. — *Dignum itaque, qui diis proximus haberetur, per quem deorum majestas vindicata.*

temps pour qu'il devînt en quelque sorte fameux par ses infortunes. Après s'être dérobé à la captivité par la fuite, il séjourna d'abord dans le Péloponnèse avec ses mercenaires qu'il soldait avec l'argent qui lui était resté du pillage du temple. Plus tard, il frêta à Corinthe quelques bâtiments de transport et quatre *kémioles*¹, sur lesquels il se disposait d'aborder en Italie ou en Sicile, dans l'espoir d'y conquérir quelque ville ou de s'engager au service de quelque État ; car la guerre avait alors éclaté entre les Lucaniens et les Tarentins. Il fit croire aux soldats qui s'embarquèrent avec lui qu'il était appelé par les peuples de l'Italie et de la Sicile.

LXII. Phalæcus avait déjà mis à la voile et gagné la haute mer, lorsque quelques soldats, montés sur le plus grand bâtiment où Phalæcus s'était lui-même embarqué, commencèrent à se communiquer leurs soupçons que personne n'était appelé au service étranger ; car ils ne voyaient aucun chef envoyé par ceux qui devaient les accueillir comme auxiliaires, et, en outre, la navigation était longue et difficile. Enfin les soldats se confirmèrent dans leur soupçon et, craignant une expédition d'outre-mer, ils se révoltèrent d'accord avec leurs chefs ; tirant leurs épées, ils forcèrent Phalæcus et le pilote, par des menaces, à virer de bord et à retourner en arrière. La même révolte ayant éclaté sur les autres bâtiments, toute la flotte se reporta vers le Péloponnèse. Arrivés au cap Malée en Laconie, ils rencontrèrent des envoyés Cnossiens partis de Crète pour engager des soldats étrangers. Phalæcus et les autres chefs entrèrent avec eux en conférence, et, après avoir accepté du service à des conditions convenables, ils remirent à la voile. Débarqués à Cnosse en Crète, ils prirent immédiatement d'assaut la ville de Lyctus ; mais un secours aussi prompt qu'inattendu s'offrit aux Lyctiens chassés de leur patrie. En ce moment, les Tarentins, en guerre avec les Lucaniens, avaient fait demander du secours aux Lacédémoniens dont il tiraient leur origine ; les Spartiates le leur accordèrent volontiers en considération de cette ancienne parenté ;

¹ Bâtiments corsaires qui marchaient dans les deux sens.

ils réunirent promptement une armée de terre , armèrent une flotte et confièrent au roi Archidamus le commandement de ces forces. A l'instant où la flotte allait appareiller pour l'Italie , les Lyctiens arrivèrent pour implorer également le secours des Lacédémoniens. Ceux-ci l'accordèrent, mirent à la voile pour l'île de Crète , battirent les mercenaires et rendirent aux Lyctiens leur patrie.

LXIII. Archidamus se porta ensuite sur l'Italie, arriva au secours des Tarentins et mourut glorieusement dans un combat. Archidamus avait mérité des éloges pour ses mœurs, ses talents militaires; mais on lui reprochait d'avoir été l'allié des Phocidiens et d'avoir principalement contribué à la prise de Delphes. Il avait été, pendant vingt-trois ans, roi des Lacédémoniens; son fils Agis lui succéda et régna quinze ans¹. Plus tard, les mercenaires d'Archidamus, qui avaient pris part à la violation de l'oracle, furent tous égorgés par les Lucaniens. Cependant Phalæcus, repoussé de la ville de Lyctus, entreprit d'assiéger Cydonia. Il fit construire des machines de guerre et les approcha des murs de la ville, lorsque la foudre tomba sur elles, et le feu divin les consuma. Un grand nombre de mercenaires accourus pour éteindre la flamme y trouvèrent la mort; de ce nombre était aussi leur général Phalæcus. D'autres prétendent que Phalæcus a été massacré par un de ses soldats qu'il avait frappé. Les débris de ces troupes mercenaires furent accueillis par les exilés éliens; ils se rendirent dans le Péloponnèse et firent avec ces derniers la guerre contre l'Élide. Les Arcadiens vinrent au secours des Éliens; les exilés furent battus, beaucoup de mercenaires tués, et les autres, au nombre de quatre mille, furent faits prisonniers. Les Arcadiens et les Éliens se partagèrent ces captifs : les Arcadiens vendirent comme esclaves tous ceux qui leur étaient échus en partage, et les Éliens égorgèrent les leurs, comme coupables de la profanation de l'oracle de Delphes.

¹ Il y a ici une erreur de copiste. C'est neuf ans qu'il faut lire; ainsi qu'on le voit plus bas, chap. 89.

LXIV. Ainsi donc tous les sacrilèges furent frappés de la vengeance divine. Les villes les plus considérables, complices de la spoliation de l'oracle de Delphes, n'y échappèrent même pas, car nous les verrons plus tard, en guerre avec Antipater, perdre tout à la fois leur suprématie et leur indépendance. Enfin, les femmes des chefs des Phocidiens, qui portaient des colliers d'or provenant du pillage du temple de Delphes, reçurent elles-mêmes le châtimement de leur impiété. L'une d'elles qui avait porté le collier d'Hélène, se livrait à de honteuses débauches et prostituait sa beauté aux désirs du premier venu. Une autre qui avait mis le collier d'Ériphile, eut sa maison incendiée par l'ainé de ses fils, atteint de folie, et elle périt elle-même dans les flammes. Tels furent les châtiments que les dieux infligèrent à ceux qui avaient osé les outrager.

Philippe qui, par le secours qu'il avait porté à l'oracle de Delphes et par sa piété envers les dieux, voyait son influence s'accroître de jour en jour, fut enfin proclamé chef de toute la Grèce, et réalisa ainsi le plus grand empire en Europe. Après nous être suffisamment étendus sur la guerre sacrée, nous allons passer à l'histoire des autres nations.

LXV. En Sicile, les Syracusains, en proie à des dissensions intestines, et assujettis à des tyrannies diverses et nombreuses, envoyèrent une députation à Corinthe pour engager les habitants de cette ville à leur envoyer un chef capable d'administrer leur ville et de mettre un terme à l'ambition de tous les prétendants à la tyrannie. Les Corinthiens, jugeant convenable de venir au secours d'un peuple qui tirait d'eux son origine, décidèrent de faire partir, en qualité de commandant militaire, Timoléon, fils de Timénète, le premier de ses concitoyens par sa bravoure, par son habileté stratégique, en un mot, orné de toutes les vertus. Une circonstance particulière contribua beaucoup à faire tomber sur lui le choix de cette mission. Timophane, son frère, surpassait tous les Corinthiens par ses richesses et par son audace, et depuis longtemps il aspirait ouvertement à la tyrannie. Dans ce but, il flattait la classe indi-

gente, rassemblait des armes, s'entourait des hommes les plus mal famés, visitait la place publique, enfin il agissait comme un tyran sans cependant en avoir l'air. Timoléon, ennemi déclaré de la tyrannie, essaya d'abord la voie de la persuasion pour détourner son frère de son entreprise; mais, voyant que ses remontrances étaient inutiles et que son frère persistait plus que jamais dans son projet téméraire, il le poignarda en se promenant sur la place. Il s'éleva aussitôt un grand tumulte; les citoyens accourus pour être témoins d'une action aussi inattendue que féroce, furent divisés par la discorde: suivant les uns, l'action de Timoléon était un fratricide et devait être punie selon toute la rigueur des lois; les autres, au contraire, soutenaient que Timoléon devait recevoir des éloges comme tyrannicide. Le sénat s'assembla, et la même division éclata au sein même de cette assemblée. Les ennemis de Timoléon condamnaient le meurtrier; ses partisans, au contraire, étaient d'avis de l'absoudre. Cette affaire n'était point encore décidée, lorsque les envoyés de Syracuse arrivèrent à Corinthe et instruisirent le sénat de l'objet de leur mission. Le sénat fit tomber son choix sur Timoléon, et, pour le bien de la chose, ils lui proposèrent une alternative étrange: ils l'assuraient que s'il gouvernait les Syracusains équitablement, ils le déclareraient absous comme tyrannicide, et que s'il les gouvernait en vue de ses intérêts privés plutôt que dans l'intérêt général, ils le condamneraient comme l'assassin de son frère. Néanmoins, ce ne fut pas par la crainte de la sentence que le sénat tenait suspendue sur sa tête, mais par sa vertu, que Timoléon présida d'une manière irréprochable aux affaires de la Sicile. Il battit les Carthaginois, releva les villes grecques qui avaient été détruites par les Barbares, et rendit à toute la Sicile son indépendance; grâce à ses généreux efforts, Syracuse et les villes grecques devinrent des cités populeuses, de désertes qu'elles étaient auparavant. Mais nous reviendrons sur tout cela avec plus de détail. Reprenons actuellement le fil de notre histoire.

LXVI. Eubulus étant archonte d'Athènes, les Romains nom-

mèrent consuls Marcus Fabius et Servius Sulpicius¹. Dans cette année, Timoléon le Corinthien, choisi par ses concitoyens au commandement de Syracuse, se prépara à partir pour la Sicile. Il prit à sa solde sept cents étrangers, embarqua ses soldats sur quatre trirèmes et trois bâtiments légers et sortit du port de Corinthe. Pendant son trajet, il rallia trois autres navires envoyés par les Leucadiens et les Corcyréens, et traversa ainsi la mer Ionienne avec une flottille de dix bâtiments. Pendant qu'il était en mer, Timoléon fut témoin d'un phénomène étrange qui semblait présager que la divinité favoriserait son entreprise et lui procurerait une belle gloire. Chaque nuit apparaissait au ciel une torche enflammée qui semblait marcher à la tête de la flotte jusqu'à ce que les navires abordèrent en Italie. Timoléon avait déjà été averti à Corinthe par les prêtresses de Cérès et de Proserpine que ces déesses leur avaient apparu en songe pour leur annoncer qu'elles accompagneraient Timoléon dans tout son trajet jusqu'à son arrivée dans l'île qui leur était consacrée. Aussi Timoléon et ses compagnons se réjouissaient-ils de l'intervention de ces déesses. Timoléon consacra à ses protectrices le meilleur de ses bâtiments et lui donna le nom de *Cérès et Proserpine*². La flotte aborda sans danger à Métaponte, en Italie, au moment où une trirème carthaginoise, portant des députés de Carthage, y entrait. Ces députés eurent une conférence avec Timoléon et le conjurèrent de ne point commencer la guerre et de ne pas débarquer en Sicile. Timoléon, que les Rhégiens avaient appelé à leur secours en lui promettant leur alliance, quitta sur-le-champ Métaponte, ayant hâte de prévenir le bruit de son arrivée, car il craignait que les Carthaginois, maîtres de la mer, ne missent obstacle à son débarquement en Sicile. Il s'empressa donc de faire voile pour Rhégium.

LXVII. Déjà, peu de temps auparavant, les Carthaginois avaient

¹ Quatrième année de la cviii^e olympiade ; années 345 avant J.-C.

² Il ressort de ce passage que le baptême des vaisseaux était également en usage chez les anciens. Seulement on ne leur donnait guère que les noms des divinités, tandis que de nos jours on donne aux bâtiments toute espèce de noms.

pressenti qu'ils auraient bientôt une guerre sérieuse à soutenir en Sicile. Ils se conduisirent donc humainement envers les villes alliées de cette île, mirent un terme aux différends qu'ils avaient avec les tyrans de ce pays, et conclurent avec eux des alliances. Ils avaient surtout gagné Hicétas, souverain de Syracuse, qui avait alors un pouvoir très-étendu. Ils équipèrent une flotte considérable et mirent sur pied de nombreuses troupes de terre qu'ils firent passer en Sicile sous les ordres d'Hannon. Leur flotte se composait de cent cinquante vaisseaux longs, et leur armée de terre de cinquante mille hommes ; à ces forces il faut ajouter trois cents chars de guerre, plus de deux mille chars à deux chevaux, des armes de toutes espèces, une multitude de machines de guerre et d'immenses magasins de vivres et de munitions. Les Carthaginois se rendirent d'abord à Entella, ravagèrent la campagne et refoulèrent les habitants dans l'intérieur de la ville qu'ils investirent. Les Campaniens, qui habitaient alors Entella¹, furent effrayés des forces des Carthaginois et envoyèrent demander des secours à toutes les autres villes ennemies des Carthaginois. Cependant aucune de ces villes ne se rendit à leurs instances, si ce n'est Galéria qui envoya un détachement de mille hoplites. Les Phéniciens s'avancèrent à leur rencontre, les enveloppèrent et les firent tous passer au fil de l'épée. Les Campaniens, habitants d'Etna, se disposaient aussi à faire parvenir des renforts à Entella, par égard pour leur origine commune ; mais lorsqu'ils apprirent la défaite des Galériniens, ils jugèrent convenable de se tenir neutres.

LXVIII. Denys était encore maître de Syracuse, lorsque Hicétas, réunissant une armée considérable, marcha contre Syracuse. Il environna d'abord Olympium d'un fossé retransché et déclara la guerre à Denys, tyran de la ville. Comme le siège traînait en longueur et que les vivres commençaient à manquer, Hicétas se retira chez les Léontins. Denys se mit à sa poursuite, attaqua son arrière-garde et engagea un combat.

¹ Voyez, XIV, 9, 61.

Hicéas fit volte-face , se précipita sur Denys , lui tua plus de trois mille mercenaires et força le reste à s'enfuir. La poursuite fut acharnée ; Hicéas pénétra dans la ville en même temps que les fuyards , et se rendit maître de Syracuse , à l'exception de l'île. Tel était l'état des choses entre Hicéas et Denys.

Trois jours après la prise de Syracuse , Timoléon vint aborder à Rhégium et mouilla dans le voisinage de la ville. Les Carthaginois le talonnèrent avec vingt trirèmes. Les Rhégiens, qui favorisaient l'entreprise de Timoléon , avaient convoqué dans leur ville une assemblée générale , et on prononçait des discours sur la réconciliation des deux partis , pendant que les Carthaginois , dans la persuasion que Timoléon suivrait leur conseil de retourner à Corinthe , s'étaient relâchés de leur surveillance. Timoléon , sans donner aucun prétexte pour s'échapper , se tenait tout près de la tribune ; mais il ordonna secrètement le départ immédiat de neuf de ses navires. Pendant que les Carthaginois écoutaient attentivement les discours que les orateurs rhégiens allongeaient à dessein , il sortit furtivement de l'assemblée , monta sur le bâtiment qui lui avait été laissé et leva promptement l'ancre. Les Carthaginois , trompés par ce stratagème , entreprirent de poursuivre Timoléon ; mais comme il avait une grande avance sur eux et que la nuit approchait déjà , il aborda le premier à Tauroménium. Le gouverneur de cette ville , partisan déclaré des Syracusains , Andromaque , accueillit hospitalièrement les soldats de Timoléon , et contribua pour beaucoup à leur sûreté. Bientôt après , Hicéas , suivi de cinq mille hommes d'élite , marcha contre les Adranites qui lui étaient hostiles , et établit son camp dans le voisinage de leur ville. Timoléon , joignant à ses troupes un renfort de Tauroméniens , partit de Tauroménium ; il n'avait pas en tout plus de mille hommes. Il se mit en marche à l'entrée de la nuit. Le lendemain il atteignit Adranum et attaqua à l'improviste les soldats d'Hicéas au moment où ils prenaient leur repas ; il pénétra dans leur camp , tua plus de trois cents hommes et fit environ six cents prisonniers. Ce coup de main fut suivi d'un autre tout aussi hardi : Timoléon

s'avança sur-le-champ vers Syracuse, et, marchant au pas de course, il arriva inopinément dans cette ville avant ceux-là même qu'il avait mis en fuite. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXIX. Lyciscus étant archonte d'Athènes, Marcus Valérius et Marcus Popilius consuls à Rome, on célébra la *cix^e* olympiade, dans laquelle Aristoloque d'Athènes remporta le prix de la course du stade¹. Dans cette année, les Romains traitèrent pour la première fois avec les Carthaginois².

Idrieë, tyran de Carie, meurt après un règne de sept ans. Ada, sa sœur et sa femme, lui succéda et régna quatre ans.

En Sicile, Timoléon conclut une alliance avec les Adranites et les Tyndarites, et reçut d'eux des renforts considérables. Cependant Syracuse était plongée dans une grande anarchie; Denys occupait l'Ile, Hicétas était maître de l'Achradine et de Néapolis³; enfin Timoléon occupait les autres quartiers de la ville. Les Carthaginois avaient, de leur côté, pénétré dans le grand port avec cent cinquante trirèmes et avaient débarqué cinquante mille hommes. Les soldats de Timoléon étaient vivement alarmés de ces forces nombreuses de l'ennemi, lorsqu'un changement aussi inattendu qu'étrange eut lieu. D'abord Mameucus, tyran des Catanéens, qui possédait une armée considérable, se déclara pour Timoléon. Plusieurs garnisons, animées de l'esprit de liberté, suivirent cet exemple. Enfin les Corinthiens amenèrent dix bâtimens et les envoyèrent avec des sommes d'argent au secours de Syracuse. Timoléon reprit ainsi courage, et les Carthaginois, étourdis, sortirent du port imprudemment et se retirèrent avec toute leur armée dans la domination soumise à Carthage. Hicétas se trouva donc complètement isolé; Timoléon vint facilement à bout des ennemis et se rendit maître de Syracuse. Immédiatement après, il s'empara

¹ Première année de la *cix^e* olympiade; année 344 avant J.-C.

² Suivant Polybe (III, 24), les Carthaginois avaient déjà traité avec les Romains sous les rois. Comparez Tite-Live, VII, 27.

³ Quartier de Syracuse. Voyez, XIII, 6.

aussi de Messine qui s'était rangée du parti des Carthaginois. Telle était la situation des affaires en Sicile.

En Macédoine, Philippe, héritier de la haine de son père pour les Illyriens, et animé de sentiments implacables, envahit l'Illyrie à la tête d'une forte armée. Il ravagea le pays, soumit plusieurs places et retourna en Macédoine chargé de butin. Il entra ensuite en Thessalie, chassa les tyrans de leurs villes et gagna, par sa généreuse conduite, les cœurs des Thessaliens. Il se flattait qu'avec leur alliance il parviendrait aisément à se concilier l'affection des Grecs; c'est ce qui arriva en effet. Les peuples grecs voisins des Thessaliens, entraînés par l'exemple de ces derniers, s'empressèrent de conclure une alliance avec Philippe.

LXX. Pythodote étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Plautius et Titus Manlius¹. Dans cette année, Timoléon intimida Denys le tyran; il l'amena à rendre la citadelle, à abdiquer la souveraineté et à se rendre, sur la foi du traité, dans le Péloponnèse, en emportant toutes ses richesses privées. C'est ainsi que Denys, par son indolence et sa pusillanimité, perdit cette fameuse tyrannie que l'on disait consolidée avec des chaînes de diamants, et alla vivre pauvre à Corinthe. Exemple mémorable de l'instabilité de la fortune : il doit servir de leçon à ceux qui, dans leur orgueil, abusent de la prospérité. Lui qui possédait autrefois quatre cents trirèmes, aborda à Corinthe sur une petite barque n'emportant avec lui que le prestige qui s'attache à une grandeur déchue². Timoléon, en possession de l'Ile et des forteresses qui, naguère, appartenaient à Denys, fit raser les citadelles de l'Ile ainsi que les monuments de la tyrannie, et mit la garnison en liberté. Il s'occupa aussitôt à rédiger un code de lois basé sur les principes démocratiques, régla équitablement les contrats et autres relations avec les particuliers, en ne perdant jamais de vue le principe fondamental

¹ Deuxième année de la sixième olympiade; année 343 avant J.-C.

² Suivant quelques historiens, il passa le reste de sa vie à Corinthe en y enseignant les lettres.

de l'égalité. Enfin, il établit une magistrature suprême annuelle, que les Syracusains appellent *amphipolie* de Jupiter Olympien¹. Callimène fut le premier élu pour amphipole de Jupiter l'Olympien. A dater de cette époque, les Syracusains désignent leurs années par les noms de ces magistrats, et, malgré les révolutions politiques qui se sont succédé, cet usage s'est conservé jusqu'au moment où nous écrivons notre histoire. Depuis que les Romains ont accordé le droit de cité aux Siciliens, la magistrature des amphipoles est tombée en désuétude, après avoir duré plus de trois cents ans. Tels sont les événements arrivés en Sicile.

LXXI. Revenons à l'histoire de la Macédoine. Philippe s'étant concilié l'affection des villes grecques de la Thrace, entreprit une expédition dans l'intérieur de ce pays. Cersoblepte, roi des Thraces, continuait à menacer les villes de l'Hellespont, limitrophes de la Thrace, et à dévaster leur territoire. Philippe marcha donc contre ces Barbares, avec une nombreuse armée, pour mettre un terme à leurs incursions. Il battit les Thraces dans plusieurs rencontres, et força les Barbares domptés à payer en tribut le dixième de leurs revenus aux Macédoniens. Il fonda des villes considérables dans des emplacements avantageux, et réprima l'humeur aventureuse des Thraces. Les villes grecques, ainsi délivrées de leur terreur, acceptèrent avec joie l'alliance de Philippe.

Théopompe de Chio a intercalé, dans son histoire du règne de Philippe, trois livres sur les affaires de la Sicile. Il les commence au règne de Denys l'ancien et les termine à l'expulsion de Denys le jeune, parcourant ainsi un espace de cinquante ans. Ces trois livres sont compris entre le quarantième et le quarante-quatrième.

LXXII. Sosigène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Valérius et Marcus Popilius². Dans cette année, Arymbas, roi des Molosses, mourut après un règne de

¹ Voyez Cicéron, *in Verrem*, II, 51.

² Troisième année de la sixième olympiade; année 342 avant J.-C.

dix ans ; il laissa un fils nommé *Æacide*, qui fut le père de *Pyrrhus* ; mais par l'intervention de *Philippe le Macédonien*, *Arymbas* eut pour successeur *Alexandre*, frère d'*Olympias*.

En Sicile, *Timoléon* marcha contre les *Léontins*. *Hicétas* s'était réfugié dans cette ville avec des troupes nombreuses. *Timoléon* attaqua d'abord le quartier appelé la Ville neuve ; mais comme il y avait une garnison nombreuse qui se défendait facilement du haut des murs, il leva le siège et se retira sans avoir obtenu aucun résultat. Il s'approcha ensuite de la ville d'*Engyum*, qui était au pouvoir du tyran *Leptine*. Il fit de fréquents assauts dans le dessein de chasser *Leptine* de la ville et de rendre aux habitants leur indépendance. Pendant que *Timoléon* était occupé à ce siège, *Hicétas* partit de *Léontium* et vint investir *Syracuse* ; mais, après avoir perdu beaucoup de soldats, il retourna promptement à *Léontium*. Cependant *Timoléon* parvint à intimider *Leptine* et à lui faire conclure un traité, en vertu duquel *Leptine* devait se rendre dans le *Péloponnèse* : *Timoléon* était bien aise de montrer aux Grecs tous les tyrans qu'il avait expulsés de la Sicile. Il prit aussi *Apollonia*, ville qui avait été également soumise à *Leptine*, et rendit à cette ville, ainsi qu'à *Engyum*, leur indépendance.

LXXIII. *Timoléon* manquant d'argent pour solder ses mercenaires, envoya ses meilleurs officiers avec mille soldats dans la partie de la Sicile qui était soumise aux Carthaginois. Cette troupe dévasta le territoire ennemi dans une grande étendue et revint avec un immense butin qu'elle remit à *Timoléon*. La vente de ce butin lui procura assez d'argent pour payer ses mercenaires au delà du terme qui leur était dû. Il s'empara ensuite d'*Entella*, condamna à mort quinze habitants qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois, et donna la liberté à tous les autres. La puissance et la réputation militaires de *Timoléon* s'étaient tellement accrues, que toutes les villes grecques de la Sicile se soumirent à lui volontairement ; car il les rendit toutes indépendantes. Plusieurs villes appartenant aux Sicules, aux Sica-

niens et aux autres peuples rangés sous la domination des Carthaginois, envoyèrent des députations à Timoléon pour être admises dans son alliance. Les Carthaginois, voyant que leurs généraux conduisaient la guerre de la Sicile avec trop de mollesse, décidèrent leur remplacement¹ et l'envoi de forces plus nombreuses. Ils ordonnèrent donc sur-le-champ une levée parmi les citoyens de Carthage et parmi les Libyens les plus valides. En outre, ils votèrent de fortes sommes d'argent pour payer et engager à leur service des Ibériens, des Celtes et des Liguriens. Ils firent aussi construire des vaisseaux longs, réunirent un grand nombre de navires de transport, et pourvurent amplement à tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la guerre.

LXXIV. Nicomaque étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Martius et Titus Manlius Torquatus². Dans cette année, Phocion l'Athénien soumit Clitarque, tyran d'Érétrie, institué par Philippe.

En Carie, Pixodarus, le plus jeune des frères d'Ada, chassa celle-ci du trône et régna pendant cinq ans, jusqu'à l'expédition d'Alexandre en Asie.

Philippe, dont la puissance allait toujours en augmentant, marcha contre Périnthe, qui avait fait alliance avec les Athéniens et s'était déclarée son ennemie. Il vint investir cette ville, fit approcher des machines de guerre pour battre les murs, et fit journellement des attaques renouvelées. Il construisit des tours de quatre-vingts coudées de haut, qui dépassaient de beaucoup les tours de Périnthe ; de la hauteur de ces tours il faisait beaucoup de mal aux assiégés. En même temps, les béliers ébranlaient les murailles, dont une grande partie avait été minée, et une brèche s'ouvrit. Cependant, les Périnthiens se défendaient vaillamment, et, pendant qu'ils s'empressaient d'élever un second mur, il s'engagea sous les remparts une série de brillants combats dans lesquels on déploya des deux côtés

¹ Ces généraux furent remplacés par Asdrubal et Amilcar, d'après Plutarque (*Timoleon*).

² Quatrième année de la sixième olympiade ; année 341 avant J.-C.

une égale ardeur. Mais le roi, abondamment pourvu de projectiles, maltraita les assiégés qui se défendaient sur les créneaux. Les Périnthiens, perdant chaque jour beaucoup de monde, implorèrent le secours des Byzantins, qui leur envoyèrent des renforts et un grand nombre de flèches et de catapultes. Se trouvant alors en force égale à celle de l'ennemi, ils reprirent courage et bravèrent intrépidement tous les périls pour la défense de la patrie. Cependant, le roi ne ralentit pas son ardeur; divisant son armée en plusieurs corps, il continua nuit et jour d'attaquer les murs. Avec les trente mille hommes qu'il avait sous ses ordres et une quantité innombrable d'armes et de machines de guerre, il ne laissait aucun répit aux assiégés.

LXXV. Le siège traînait en longueur; la ville se remplissait de morts et d'un grand nombre de blessés; les vivres venaient à manquer, enfin la reddition de la place était imminente, lorsque la fortune vint inopinément au secours des assiégés. La renommée de l'accroissement de la puissance du roi des Macédoniens avait retenti jusqu'en Asie. Or, le roi des Perses, auquel la puissance de Philippe devenait suspecte, écrivit aux satrapes des provinces maritimes de secourir à toute force les Périnthiens. Les satrapes s'étant donc concertés ensemble, firent passer à Périnthe des troupes mercenaires, de fortes sommes d'argent, des vivres, des armes de trait et toute espèce de munitions de guerre. Pareillement, les Byzantins y envoyèrent l'élite de leurs soldats et leurs meilleurs officiers. Ces divers renforts ranimèrent l'ardeur guerrière des Périnthiens, et le siège devint plus pressant que jamais. Philippe, frappant les murs à coups redoublés de bélier, ouvrit une brèche, en même temps qu'avec ses projectiles il balaya les créneaux. Au moment où quelques soldats pénétraient par la brèche, dans l'intérieur de la ville, les autres y entrèrent par les échelles appliquées aux murailles privées de défenseurs. Il s'engagea un combat corps à corps; tous ceux qui y prenaient part furent tués ou couverts de blessures, car la victoire était le prix de la lutte. Les Macédoniens étaient animés par l'espérance d'avoir une ville opulente à piller et de recevoir

de Philippe de grandes récompenses ; les assiégés, de leur côté, voyant devant eux les horreurs de la captivité, affrontèrent noblement tous les dangers pour la défense de leur salut.

LXXVI. La position de la ville semblait assurer aux assiégés une victoire décisive. En effet, Périnthe est située au bord de la mer, sur une langue de terre d'un stade d'étendue ; les maisons sont très-rapprochées les unes des autres et toutes très-hautes ; elles s'élèvent successivement sur la pente d'une colline et forment des gradins présentant l'aspect d'un amphithéâtre. Aussi, malgré les brèches faites au mur, la ville n'avait pas perdu ses moyens de défense ; car, en barricadant les rues, on pouvait se servir des maisons en guise de murailles ; aussi, chaque fois que Philippe parvenait, après beaucoup d'efforts, à se rendre maître d'un mur, il en trouvait un autre encore plus fort, formé tout naturellement par les maisons adossées contre la colline. A ces moyens de défense naturels, il faut ajouter les secours de toutes sortes que les Périnthiens avaient tirés de Byzance. Philippe divisa donc son armée en deux corps ; il en laissa un sous les ordres de ses meilleurs officiers, chargés de continuer le siège ; il se mit lui-même à la tête de l'autre, attaqua soudain Byzance et en poussa le siège avec vigueur. Les Byzantins se trouvaient dans le plus grand embarras, car leurs soldats et leurs munitions de guerre avaient été envoyés au secours des Périnthiens. Tel était l'état des choses chez les Périnthiens et chez les Byzantins.

L'historien Éphore de Cymes termine ici son ouvrage, au siège de Périnthe. Cet ouvrage comprend l'histoire des Grecs et des Barbares depuis le retour des Héraclides, et embrasse un espace d'environ sept cent cinquante ans ; il est divisé en trente livres, dont chacun est précédé d'une préface. Diyllus l'Athénien a continué l'ouvrage d'Éphore en exposant, dans un ordre chronologique, la suite de l'histoire des Grecs et des Barbares jusqu'à la mort de Philippe.

LXXVII. Théophraste étant archonte d'Athènes, Marcus Valérius et Aulus Cornélius consuls à Rome, on célébra la *cx^e* olym-

piade, dans laquelle Anticlès l'Athénien fut vainqueur à la course du stade¹.

Dans cette année, Philippe continuait d'assiéger Byzance. Les Athéniens déclarèrent que ce roi avait violé le traité, et ils firent immédiatement partir une flotte considérable au secours des Byzantins. Pareillement, les habitants de Chio, de Cos, de Rhodes, et quelques autres Grecs envoyèrent des renforts aux Byzantins. Philippe, effrayé de ce concours de tous les Grecs, leva le siège des deux villes, et fit la paix avec les Athéniens et les autres Grecs qui lui avaient déclaré la guerre.

Revenons à l'histoire de la Sicile. Les Carthaginois, après avoir terminé leurs grands préparatifs de guerre, firent passer leur armée en Sicile. Cette armée, réunie aux troupes qui se trouvaient déjà dans l'île, se composait de plus de soixante-dix mille hommes d'infanterie, et d'au moins dix mille cavaliers, y compris les chars de guerre et les voitures de transport. A ces forces il faut ajouter deux cents vaisseaux longs, et plus de deux mille bâtiments de transport, chargés d'armes, de chevaux, de vivres et de munitions de toutes sortes. Informé de ces immenses forces de l'ennemi, Timoléon ne se laissa point décourager, bien qu'il n'eût avec lui qu'un petit nombre de soldats. Il termina aussitôt la guerre qu'il avait avec Hicétas, et, concentrant ses troupes, il mit sur pied une armée assez considérable.

LXXVIII. Timoléon résolut de transporter le théâtre de la guerre dans les domaines des Carthaginois, afin qu'il préservât de toute dévastation le pays allié, tandis que celui des Barbares serait livré à la dévastation. Il rassembla donc sur-le-champ les mercenaires, les Syracusains ainsi que les autres alliés, et convoqua une assemblée générale dans laquelle il les exhorta tous à une lutte décisive par des paroles appropriées à la circonstance. Son discours fut unanimement applaudi, et les soldats s'écriaient qu'ils voulaient être au plus vite conduits contre les Barbares. Il s'avança donc à la tête de ses troupes, formées

¹ Première année de la cx^e olympiade; année 340 avant J.-C.

d'environ douze mille hommes, et il avait déjà atteint Agri-gente, lorsque, tout à coup, une révolte éclata dans l'armée. Un certain Thrasius, soldat mercenaire, homme pervers et audacieux, qui avait pris part, avec les Phocidiens, à la spoliation du temple de Delphes, commit un acte parfaitement d'accord avec sa conduite précédente. Presque tous les complices de la profanation de l'oracle avaient été frappés par la vengeance divine, ainsi que nous l'avons déjà raconté. Cet homme qui, seul, paraissait avoir échappé à cette vengeance, fomentait maintenant l'insurrection parmi les troupes mercenaires. Il insinuait que Timoléon était insensé et conduisait ses soldats à une perte certaine. « Comment, ajoutait-il, espère-t-il de vaincre les Carthaginois six fois plus forts que lui, et abondamment pourvus de toutes sortes de munitions de guerre ? N'est-ce pas se faire un jeu de la vie des soldats, auxquels Timoléon n'a pas, depuis longtemps, payé de solde faute d'argent ? » Thrasius leur conseillait donc de retourner à Syracuse, d'exiger le paiement de la solde qui leur était due, et de ne point s'engager dans une expédition désespérée.

LXXIX. Les soldats, se laissant séduire par ces paroles, tentèrent un soulèvement que Timoléon ne parvint à calmer que par des instances très-vives et par la promesse de récompenses. Cependant mille hommes furent entraînés par Thrasius. Timoléon remit à un autre moment le châtiment qu'il leur réservait; il écrivit même à ses amis, à Syracuse, de leur faire un bon accueil et de leur payer la solde arriérée. Il éteignit ainsi tout le feu de la révolte, et enleva aux indisciplinés l'occasion de participer à l'honneur de la victoire. Par sa conduite bienveillante Timoléon ramena la bonne disposition des autres soldats, et il s'avança contre l'ennemi campé à peu de distance. Il réunit les soldats en assemblée, et ranima leur courage par ses paroles, en leur représentant la lâcheté des Carthaginois et en glorifiant les succès de Gélon. Les troupes répondirent comme par un seul cri qu'il fallait attaquer l'ennemi et commencer la lutte. Dans ce moment, des bœufs apportaient, par

hasard, des bottes de *selinum*¹ pour la litière des camps; Timoléon s'écria qu'il acceptait ce présage de la victoire, car c'est avec le selinum qu'on tresse les couronnes des vainqueurs aux jeux isthmiques². Sur ces paroles de Timoléon, les soldats se tressèrent avec cette herbe des couronnes qu'ils mirent sur leur tête, et marchèrent joyeusement au combat, persuadés que les dieux leur annonçaient la victoire. C'est ce qui arriva en effet : contre toute attente, ils défirent l'ennemi, non pas seulement par leur propre bravoure, mais surtout par la protection des dieux. Timoléon, ayant rangé son armée en bataille, descendit de quelques hauteurs et se dirigea vers les bords d'un fleuve³ que dix mille Carthaginois venaient de traverser. Les ennemis avaient à peine atteint le rivage, lorsque Timoléon, à la tête de la phalange du centre, tomba sur eux à l'improviste. La lutte fut sanglante; les Grecs, supérieurs aux Barbares par leur valeur et par leur souplesse, en firent un grand carnage; ceux qui avaient traversé le fleuve étaient déjà mis en déroute, lorsque toute l'armée carthaginoise le passa à son tour et vint réparer l'échec des siens.

LXXX. Le combat recommença. Les Phéniciens allaient, par leur nombre, envelopper les Grecs, lorsque soudain un orage éclata, accompagné d'une pluie abondante, mêlée de grêlons d'une grosseur énorme; la foudre, le tonnerre et des vents violents se succédaient sans interruption. Les Grecs recevaient cet orage au dos, et les Barbares en face; les troupes de Timoléon en supportaient sans gêne les effets, tandis que les Phéniciens, dans l'impossibilité de lutter tout à la fois contre la tempête et contre les Grecs, se livrèrent à la fuite. Cavaliers et fantassins, chars et bagages, tout se précipitait dans une étrange mêlée vers le fleuve, se foulant aux pieds les uns les autres, se bles-

¹ Espèce de céleri sauvage. Ce végétal, de la famille des ombellifères, croit particulièrement dans les lieux marécageux.

² C'est avec des feuilles sèches de selinum qu'on faisait ces couronnes, afin de les distinguer des couronnes néméennes qui se composaient de feuilles vertes de la même plante.

³ Le Crimèsc. Plutarque (*Timoléon*).

sant de leurs épées et de leurs lances ; enfin, la déroute fut sans remède. Quelques-uns, serrés de près par la cavalerie ennemie, se jetèrent par troupes au milieu du courant, et trouvèrent la mort par les blessures qu'ils recevaient au dos. Un grand nombre périt sans avoir été frappé par le fer de l'ennemi : la frayeur, la presse des fuyards et les corps amoncelés, les faisaient disparaître dans les flots. Pour comble de malheur, les eaux du fleuve étaient grossies par la pluie : ceux qui, tout armés, voulaient le traverser à la nage, furent entraînés et noyés. Enfin la cohorte sacrée des Carthaginois, composée de deux mille cinq cents hommes, tous distingués par leur bravoure, leur renommée et leurs richesses, fut taillée en pièces après une brillante résistance. Le reste de l'armée perdit plus de dix mille hommes, et près de quinze mille furent faits prisonniers. Une multitude de chars furent brisés dans la mêlée et deux cents furent pris ; tous les bagages et une foule de voitures de transport tombèrent au pouvoir des Grecs. La plupart des armes furent perdues dans le fleuve ; cependant on rapporta dans la tente de Timoléon mille cuirasses et plus de dix mille boucliers. Une partie de ces dépouilles fut, par la suite, déposée dans le temple de Syracuse ; une autre partie fut distribuée aux alliés ; enfin une autre envoyée par Timoléon à Corinthe, pour être consacrée dans le temple de Neptune.

LXXXI. Les richesses tombées au pouvoir du vainqueur étaient immenses ; car les Carthaginois, très-opulents, possédaient une multitude de vases d'argent et d'or ainsi que beaucoup d'autres ornements. Mais Timoléon abandonna toutes ces richesses à ses soldats pour prix de leur vaillance. Les Carthaginois qui avaient échappé à cette déroute se réfugièrent à grand'peine à Lilybée. L'effroi qui les avait saisis fut tel, qu'ils n'osèrent pas même s'embarquer sur leurs navires pour retourner en Libye, persuadés que la colère des dieux les ferait périr dans les flots de la mer Libyque. A la nouvelle de cette défaite, les Carthaginois furent consternés ; ils s'attendaient à chaque moment à voir arriver Timoléon avec son armée. Ils

rappelèrent sur le-champ Gescon ¹, fils d'Hannon, qui avait été condamné à l'exil, et lui donnèrent le commandement militaire ; car il passait pour un homme remarquable par son audace et ses talents militaires. Mais, ne jugeant pas à propos d'exposer la vie de leurs citoyens aux dangers de la guerre, ils prirent à leur solde un grand nombre d'étrangers et particulièrement des Grecs. Tous ces étrangers prenaient volontiers du service chez les Carthaginois parce que Carthage était riche et leur donnait une solde élevée. Les Carthaginois firent en même temps partir pour la Sicile des députés habiles avec l'ordre de conclure la paix aux conditions qu'il leur serait possible d'obtenir.

LXXXII. Lysimachide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Servilius et Marcus Rutilius ². Dans cette année, Timoléon revint à Syracuse où il châtia d'abord les mercenaires qui l'avaient abandonné en suivant Thrasius : il les chassa de la ville comme traîtres. Ces mercenaires passèrent en Italie, s'emparèrent d'une place du littoral sur le territoire des Bruttians, et la pillèrent. Les Bruttians, indignés de cet acte, rassemblèrent une forte armée et vinrent prendre d'assaut la place occupée par les mercenaires qui furent tous massacrés, et reçurent ainsi le châtiment mérité de leur désertion et de leurs crimes.

Timoléon fit mettre à mort Posthumius le Tyrrhénien qui, avec douze bâtiments corsaires, se livrait à la piraterie et s'était introduit comme ami dans le port de Syracuse. Il accueillit amicalement les colons envoyés de Corinthe au nombre de cinq mille.

Bientôt après, les députés des Carthaginois arrivèrent ; ils mirent de vives instances à obtenir la paix, qui leur fut accordée aux conditions que toutes les villes grecques seraient libres, que le fleuve Lycus formerait la frontière des possessions de chaque nation, que les Carthaginois ne soutiendraient plus les tyrans en guerre avec les Syracusains.

¹ Quelques auteurs l'appellent *Giscon*.

² Seconde année de la cx^e olympiade ; année 339 avant J.-C.

Après la conclusion de ce traité , Timoléon donna la sépulture à Hicétas qu'il avait vaincu et extermina les Campaniens qu'il avait expulsés d'Etna ; il frappa de terreur Nicodème , tyran des Centropiniens , et le chassa de sa ville. Il mit également un terme à la tyrannie d'Apolloniade , souverain des Agyrinéens , il délivra ces derniers et en fit des citoyens de Syracuse. En un mot , il extermina tous les tyrans de l'île , rendit les villes indépendantes et les admit dans son alliance. La proclamation qu'il avait répandue dans la Grèce , que les Syracusains donneraient des terres et des maisons à tous ceux qui voudraient avoir le droit de cité à Syracuse , attira un grand nombre de Grecs. Le territoire syracusain , non encore partagé , reçut ainsi quarante mille colons ; celui des Agyrinéens dix mille , tant cette contrée était vaste et fertile ! Aussitôt après , Timoléon réforma les anciennes lois de Syracuse rédigées par Dioclès ; il ne fit aucun changement au règlement relatif aux contrats entre particuliers ; il ne porta sa réforme que sur les institutions publiques qu'il rectifia selon son propre jugement. Il avait mis à la tête de ce travail de législation , Céphalus de Corinthe , homme célèbre par son savoir et par son intelligence. Après avoir terminé ces dispositions législatives , il transféra les Léontins à Syracuse et accrut la population de la ville de Camarine par les colons qu'il y fit transporter.

LXXXIII. Ainsi donc , Timoléon fut le pacificateur de la Sicile et contribua par ses efforts à l'augmentation de l'opulence des villes. Troublées longtemps par des dissensions et des guerres intestines ainsi que par les nombreux tyrans qui avaient surgi dans leur sein , ces villes étaient presque désertes ; les terres étaient , faute de bras , restées en friche et ne produisaient que des fruits sauvages. Maintenant , depuis l'arrivée de ces nombreux colons et grâce à une longue paix , ces terres , jadis incultes , produisaient toute sorte de fruits en abondance. Les Siciliens , les vendant avec avantage dans les marchés , s'enrichirent promptement. C'est à cette prospérité que l'on doit la construction de beaucoup de grands monuments ; nous citerons

entre autres, l'édifice dit *aux soixante lits*, situé dans l'Ile; il l'emporte en grandeur et en beauté sur tous les autres monuments; il fut construit par Agathocle. Mais, comme cet édifice était, par son élévation, supérieur aux temples des dieux, il fut frappé par la foudre divine. Nous mentionnerons encore les tours situées près du petit port, sur lesquelles se trouvent des inscriptions gravées sur des pierres de différents genres, portant le nom d'Agathocle qui fit construire ces tours; enfin le temple de Jupiter Olympien, qui fut élevé quelque temps après par le roi Hiéron sur la place publique; et, près du théâtre, l'autel qui avait un stade de long sur une hauteur et une largeur proportionnées. Parmi les villes moins importantes, celle d'Agyre, qui s'était également enrichie par son agriculture, se faisait remarquer par son théâtre, le plus beau de la Sicile après celui de Syracuse, ainsi que par ses temples, par son palais de justice, une place publique, des tours élevées et des tombeaux surmontés de grandes et de nombreuses pyramides, monuments d'art splendides.

LXXXIV. Charondas étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Émilius et Caius Plautius¹. Dans cette année, Philippe, roi des Macédoniens, ayant attiré dans son amitié la plupart des Grecs, poursuivit toujours son projet de parvenir à la domination absolue de la Grèce en frappant au cœur les Athéniens. Il s'empara donc soudain de la ville d'Élatée², y rassembla des troupes et résolut de faire la guerre aux Athéniens. Ceux-ci, surpris au milieu de la paix, n'étaient point préparés à cette attaque. Aussi, Philippe se flattait-il de remporter facilement la victoire. C'est en effet ce qui arriva. Dès qu'Élatée fut prise, des messagers vinrent de nuit annoncer cette nouvelle aux Athéniens qui apprirent en même temps la marche rapide de Philippe sur l'Attique. Les généraux d'Athènes, surpris de ce mouvement inattendu, firent venir les trom-

¹ Troisième année de la cx^e olympiade; année 338 avant J.-C.

² Élatée était la plus grande ville de la Phocide, et bien située pour envahir la Béotie.

pettes et leur ordonnèrent de sonner l'alarme pendant toute la nuit. Le bruit de l'approche de Philippe se répandit dans toutes les maisons, la ville fut bientôt sur pied : dès la pointe du jour le peuple accourut au théâtre, avant même que les magistrats l'eussent convoqué, conformément aux usages établis. Les généraux s'y rendirent, emmenant avec eux celui qui, le premier, avait apporté la nouvelle, et, lorsqu'il eut parlé, le silence et la terreur régnèrent dans le théâtre. Aucun des orateurs qui d'ordinaire haranguaient le peuple n'osa se lever pour proposer un conseil, et, malgré les proclamations réitérées du héraut qui invitait les orateurs à parler pour le salut commun, personne ne monta à la tribune. L'embarras et l'effroi étaient grands ; tout le peuple tournait ses regards vers Démosthène. Celui-ci s'avança alors, exhorta le peuple à prendre courage, et proposa d'envoyer immédiatement des députés à Thèbes pour engager les Béotiens à faire cause commune avec les Athéniens en luttant pour la liberté. Car le temps ne permettait pas de faire un appel aux autres alliés, et, dans l'espace de deux jours, le roi pouvait entrer dans l'Attique. Comme sa route le conduisait à travers la Béotie, il ne restait d'autre ressource que l'alliance des Béotiens ; et puisque Philippe était déjà l'allié des Béotiens, il devait tenter de les entraîner dans la guerre contre les Athéniens.

LXXXV. Le peuple accueillit cette proposition et rendit le décret rédigé par Démosthène ; puis il chercha l'orateur le plus éloquent et le plus apte à remplir cette mission. Démosthène accepta avec empressement l'office d'envoyé. Il partit donc immédiatement pour Thèbes, persuada les Thébains et revint à Athènes. Le peuple, voyant ses forces doublées par le renfort des Béotiens, reprit courage ; il nomma aussitôt commandants des troupes Charès et Lysiclès, et les fit partir avec des masses armées pour la Béotie. Toute la jeunesse, animée d'une ardeur guerrière, arriva, après une marche forcée, à Chéronée en Béotie. Les Béotiens, émerveillés de la promptitude des Athéniens, ne restèrent pas non plus oisifs : ils accoururent aux

armes et se joignirent à leurs alliés pour attendre le choc de l'ennemi. Philippe envoya d'abord à l'assemblée des Béotiens des députés dont le plus célèbre était Python. Cet homme était renommé par son éloquence ; il avait été choisi pour détruire l'effet du discours de Démosthène qui sollicitait l'alliance des Béotiens. Mais , bien qu'il fût un des premiers orateurs de son époque, il était néanmoins inférieur à Démosthène. Car celui-ci, dans les harangues qu'il a écrites, signale lui-même sa réplique à cet orateur comme une des plus grandes choses qu'il ait jamais faites, lorsqu'il dit : « Dans ce temps, je ne cédaï point le terrain à Python dont les flots d'éloquence semblaient nous accabler ¹. » Philippe n'obtint pas le concours des Béotiens ; mais il ne résolut pas moins de combattre les deux nations. Il attendit donc la jonction de ses alliés retardataires ; puis il entra en Béotie à la tête de plus de trente mille hommes d'infanterie et d'environ deux mille cavaliers. Les deux armées étaient animées d'une égale ardeur guerrière ; mais le roi l'emportait par ses forces et par ses talents stratégiques. Vainqueur dans des batailles nombreuses et diverses, il avait acquis beaucoup d'expérience dans l'art militaire, tandis que chez les Athéniens, les meilleurs généraux, Iphicrate, Chabrias et Timothée, avaient cessé de vivre ; le seul qui leur restait, Charès, se distinguait à peine du commun des guerriers par son activité dans le commandement et dans les conseils.

LXXXVI. Dès que le jour apparut, les deux armées se rangèrent en bataille. Le roi donna le commandement de l'une des ailes de son armée à son fils Alexandre qui entraït à peine dans l'adolescence ², mais qui s'était déjà fait remarquer par son courage et par son intelligence précoce ; il plaça près de son fils ses lieutenants les plus distingués. Quant à lui, entouré de ses soldats d'élite, il prit le commandement de l'autre aile et disposa le reste de l'armée dans l'ordre que le lieu et le temps

¹ Discours pour la Couronne.

² Il avait environ dix-neuf ans ; il avait seize ans à l'époque où son père assiégeait Byzance. Voyez Plutarque (*Alexander*).

permettaient. Les Athéniens avaient partagé leur armée par nations ; les Béotiens en commandaient une partie et les Athéniens l'autre. Le combat fut long et sanglant ; beaucoup de guerriers tombaient de part et d'autre , et la victoire resta un moment indécise. Enfin Alexandre , jaloux de montrer à son père sa bravoure personnelle, et secondé par les braves guerriers qui l'entouraient , rompit le premier la ligne ennemie, culbuta un grand nombre de combattants et fit éprouver des pertes à ceux qui lui étaient opposés. Ses compagnons d'armes suivirent son exemple et rompirent à leur tour la ligne ennemie. Les morts s'amoncelèrent ; Alexandre et ses compagnons renversèrent tous ceux qui leur opposaient de la résistance. Cependant le roi, combattant au premier rang, et ne voulant laisser à personne , pas même à Alexandre , l'honneur de vaincre, repoussa les ennemis, les mit en fuite et décida la victoire. Les Athéniens perdirent dans cette bataille plus de mille hommes ; deux mille au moins furent faits prisonniers. Les Béotiens essayèrent également de grandes pertes ; un grand nombre fut fait prisonnier. Après cette bataille, Philippe éleva un trophée, accorda la sépulture aux morts , offrit en action de grâces un sacrifice aux dieux , et distribua aux plus braves des récompenses méritées.

LXXXVII. Quelques historiens racontent que Philippe, dans un banquet qu'il donna à ses amis pour célébrer cette victoire, ivre de vin, se promena au milieu des prisonniers de guerre , et insulta à leur infortune. Parmi ces prisonniers se trouvait Démade, le rhéteur, qui, dans sa franchise, reprocha par quelques paroles énergiques au roi son intempérance : « Eh quoi ! lui dit-il, tandis que la fortune te donne un air d'Agamemnon, tu ne rougis pas de jouer le rôle de Thersite. » Philippe, frappé d'un tel reproche , changea d'attitude , jeta les couronnes qui ornaient sa tête, éloigna du festin tout ce qui pouvait être outrageant pour les prisonniers, et non-seulement admira la franchise de Démade, mais le remit en liberté sans rançon et l'honora de son intimité. Enfin , entraîné dans ses entretiens par les grâces attiques de Démade, il relâcha tous les autres captifs

sans rançon ; en un mot , déposant l'orgueil du vainqueur , il envoya des députés pour conclure avec le peuple athénien un traité d'alliance et d'amitié. Il laissa une garnison à Thèbes et accorda la paix aux Béotiens.

LXXXVIII. Après leur défaite à Chéronée , les Athéniens condamnèrent à mort leur général Lysiclès , sur l'accusation que Lycurgue l'orateur avait portée contre lui. C'était alors le plus influent des orateurs ; pendant douze ans il avait administré , à son éloge , les revenus de l'État ; toute sa vie il avait eu la réputation d'un homme vertueux ; mais , comme orateur , il mettait beaucoup de véhémence dans ses accusations. On peut citer , comme une preuve de son éloquence à la fois digne et incisive , le passage suivant de son discours où il se porta accusateur de Lysiclès : « Vous commandiez notre armée , ô Lysiclès , et mille de nos citoyens sont morts , deux mille ont été faits prisonniers ; un trophée a été élevé à la honte de notre cité , toute la Grèce est devenue esclave ; tout cela est arrivé sous tes ordres , sous ton commandement , et tu oses vivre ; tu oses regarder encore la lumière du soleil , te montrer sur la place publique , toi , monument vivant de la honte et de l'opprobre de la patrie ! »

Une circonstance remarquable , c'est que , pendant que la bataille de Chéronée se livrait en Grèce , une autre avait lieu en Italie le même jour , à la même heure , entre les Tarentins et les Lucaniens. Archidamus , roi des Lacédémoniens , combattit dans l'armée des Tarentins et y fut tué. Il avait régné vingt-trois ans. Son fils Agis , qui lui succéda , régna neuf ans.

Pendant que ces choses se passaient , Timothée , tyran d'Héraclée , dans le Pont , mourut après un règne de quinze ans ; son frère , Denys , lui succéda et régna plus de trente-deux ans.

LXXXIX. Phrynichus étant archonte d'Athènes , les Romains élurent pour consuls Titus Manlius Torquatus et Publius Décius¹. Dans cette année , le roi Philippe , enhardi par la victoire de Chéronée et par la terreur qu'il avait inspirée aux villes les plus célèbres , brigua l'empire de toute la Grèce. Il fit d'a-

¹ Quatrième année de la cx^e olympiade ; année 337 avant J.-C.

bord répandre le bruit qu'il voulait déclarer la guerre aux Perses pour venger les Grecs des profanations que les Barbares avaient commises dans les temples de la Grèce, et se concilia ainsi l'affection des Grecs. En public et dans ses relations privées, il se montrait envers tout le monde doux et bienveillant. Il fit proposer à chaque ville d'entrer avec lui en conférence au sujet de leurs intérêts communs. Corinthe fut donc le lieu d'une réunion générale, et ce fut là qu'il proposa de déclarer la guerre aux Perses et qu'il fit naître de grandes espérances dans l'esprit de tous les membres de l'assemblée. Enfin les Grecs nommèrent Philippe généralissime de la Grèce. Investi d'une autorité illimitée, il fit de grands préparatifs pour une expédition contre les Perses. Après avoir imposé à chaque ville le contingent qu'elle fournirait pour cette expédition, il revint en Macédoine. Tel était l'état des affaires de Philippe.

XC. Revenons à l'histoire de la Sicile. Timoléon, le Corinthien, qui avait rétabli l'ordre chez les Syracusains et les Siciliens, mourut après avoir exercé pendant huit ans le commandement. Les Syracusains célébrèrent hautement les vertus de cet homme auquel ils devaient tant, et lui donnèrent de magnifiques funérailles; et, lorsque son corps fut porté au tombeau, au milieu d'une grande affluence de monde, le peuple de Syracuse fit proclamer le décret suivant : « Timoléon¹, fils de Timænètes, sera enseveli aux frais du trésor public, qui fournira deux cents mines²; chaque année, on célébrera sa mémoire par des jeux musicaux, gymniques et hippiques, parce qu'il a dompté les Barbares, relevé les plus grandes villes grecques et rendu libres les Siciliens. »

A cette même époque mourut Ariobarzane, après un règne de vingt-six ans. Mithridate, son successeur, régna trente-cinq ans.

Les Romains défirent les Latins et les Campaniens dans une

¹ J'adopte ici la correction proposée par Wesseling, et je lis Τιμαινέτου υἱόν, au lieu de Τιμᾶν ἑτήσιον.

² Environ dix-huit mille deux cents francs.

bataille livrée près de Suessa¹, et enlevèrent une portion du territoire des vaincus. Le consul Manlius, qui avait remporté cette victoire, obtint les honneurs du triomphe.

XCI. Pythodore étant archonte d'Athènes, Quintus Publius et Tibérius Émilius Mamercus consuls à Rome, on célébra la cxi^e olympiade, où Cléomantis de Clitoris fut vainqueur à la course du stade². Dans le cours de cette année, le roi Philippe, généralissime des Grecs, prêt à faire la guerre aux Perses, envoya Attalus et Parménion en Asie, avec une partie de ses troupes que ces chefs devaient employer à la délivrance des villes grecques. Quant à lui, empressé d'avoir pour cette expédition l'assentiment des dieux, il demanda à la pythie s'il serait vainqueur du roi des Perses; l'oracle lui répondit : « Le taureau est couronné, la victime est sans tache, celui qui doit l'immoler est prêt. » Bien que le sens de cet oracle fût très-ambigu, Philippe l'interpréta à son avantage, comme si cet oracle annonçait que le roi des Perses tomberait comme une victime. Mais, en réalité, l'oracle signifiait au contraire que Philippe, tel qu'un taureau couronné de fleurs, était destiné à être égorgé. Quoiqu'il en soit, Philippe, croyant avoir le concours des dieux, se réjouissait déjà, comme si l'Asie allait être aux pieds des Macédoniens. Il ordonna donc sur-le-champ de magnifiques sacrifices en l'honneur des dieux et célébra en même temps les noces de sa fille Cléopâtre, qu'il avait eue d'Olympias, et qu'il fit épouser à Alexandre, roi des Épirotes, propre frère d'Olympias. Pour attirer à ces fêtes le plus grand nombre possible de Grecs, il institua des luttes musicales et de splendides festins auxquels il invita et ses amis et les étrangers. Il fit venir de toute la Grèce ses hôtes, et ordonna à ses amis d'appeler de leur côté tous les hôtes de leur connaissance; car il ambitionnait de se rendre agréable aux Grecs et de répondre dignement à l'honneur qu'ils lui avaient fait en le nommant généralissime de la Grèce.}]

XCII. Enfin, au milieu d'un nombreux concours d'hommes de

¹ Tite-Live appelle cette ville *Sinuessa*, VIII, 11.

² Première année de la cxi^e olympiade; année 336 avant J.-C.

toutes les nations, on célébra à Aigues, en Macédoine, les noces de Cléopâtre, par des fêtes et des jeux. A cette occasion, Philippe reçut des couronnes d'or de chacun des illustres convives et de la part de plusieurs villes considérables, au nombre desquelles se trouvait Athènes. Le héraut qui offrit la couronne au nom de cette ville, dit en terminant sa proclamation : « Quiconque ayant attenté aux jours du roi Philippe, voudrait se réfugier à Athènes, sera livré à la justice du roi. » Par cette prophétie échappée au hasard, la divinité semblait elle-même annoncer l'attentat qui menaçait Philippe; en même temps, d'autres voix prophétiques prédisaient la funeste catastrophe du roi. En effet, dans un banquet royal, Néoptolème, le tragédien, célèbre pour ses talents et sa belle voix, récita, sur l'invitation du roi, quelques vers ayant trait à l'expédition de Philippe, et aux changements contraires que la fortune pourrait faire éprouver au roi des Perses, ce grand et fameux souverain. Voici le sens de ces vers : « Vous qui élevez vos pensées plus haut que la région de l'éther et qui embrassez dans vos projets les grandes plaines de la terre; vous qui construisez maisons sur maisons, croyant, par vos désirs insensés, reculer indéfiniment le terme de la vie; vous tous serez atteints par la course rapide et inaperçue du destin qui plongera vos œuvres dans l'obscurité, anéantira vos longues espérances et vous entraînera dans la lamentable demeure de Pluton. »

Le tragédien ajouta encore quelques vers, tous empreints de la même idée. Philippe s'abandonna tout entier à la joie que lui causaient ces vers dans lesquels il voyait la prédiction de la chute du roi des Perses, et qui lui semblaient même confirmer la réponse de l'oracle. Enfin, le banquet fini, le commencement des jeux fut remis au lendemain, et comme la nuit était déjà arrivée la foule accourut au théâtre. Au point du jour, dans une procession solennelle et préparée avec magnificence, on porta les images des douze dieux artistement travaillées; la treizième image représentait Philippe lui-même, avec les attributs de la divinité, placé sur un trône comme les douze dieux.

XCIII. Le théâtre était rempli de spectateurs, lorsque Philippe s'avança, vêtu de blanc, et ordonnant à ses gardes de ne le suivre qu'à une grande distance; car il voulut ainsi faire voir qu'il avait confiance dans l'affection des Grecs, et qu'il n'avait pas besoin de gardes. Ce fut au milieu de ces fêtes splendides où Philippe reçut les honneurs d'un immortel, que le roi devint l'objet d'un attentat étrange qui lui donna la mort. Pour mieux saisir cette conspiration nous allons d'abord en exposer les causes.

Pausanias, Macédonien de naissance, natif d'Orestis, servait dans la garde de corps du roi, et s'était, par sa beauté, attiré l'affection de Philippe. Ce garde s'étant aperçu que Philippe aimait un autre Pausanias, son homonyme, se déchaîna en invectives contre son rival; il l'appela homme-femme, et prêt à se livrer aux amours du premier venu. Ce dernier fut indigné de ces propos insultants; mais il garda le silence dans le premier moment; il s'en ouvrit à Attalus, un de ses amis, et avait déjà arrêté un projet de vengeance, lorsqu'il perdit la vie volontairement et dans une circonstance inattendue. Peu de jours après, le rival outragé se trouva dans une bataille que Philippe livrait au roi des Illyriens; placé au-devant de Philippe, il reçut tous les coups qui étaient destinés au roi et expira. Le bruit de cette action s'étant répandu, Attalus, un des courtisans les plus influents du roi, invita Pausanias, le garde du corps, à un banquet, et, après l'avoir enivré de vins, il livra son corps en prostitution aux goujats. Revenu de son ivresse, Pausanias se plaignit au roi en désignant Attalus comme l'auteur des outrages qu'il avait reçus. Philippe, indigné de ce forfait, ne fit point encore éclater son courroux, parce qu'il avait pour le moment besoin des services d'Attalus, qui était aussi son parent: Attalus était neveu de Cléopâtre, seconde femme du roi; d'ailleurs, il venait d'être envoyé en Asie avec une partie de l'armée, et avait la réputation d'un brave guerrier. Le roi essaya donc d'apaiser la colère de Pausanias en le comblant de bienfaits et en lui donnant de l'avancement dans sa garde.

XCIV. Cependant, Pausanias concentra sa colère et se promit de tirer vengeance, non-seulement de celui qui l'avait outragé, mais encore de celui qui lui avait refusé satisfaction. Il fut surtout encouragé dans ce projet par le sophiste Hermocrate. Pausanias, qui était son disciple, lui demanda un jour, dans l'école, comment on peut devenir un homme célèbre. Le sophiste répondit : « En tuant celui qui a fait de grandes choses ; car la postérité ne séparera pas le nom du grand homme de celui de son meurtrier. » Retrempant sa colère par ce sophisme, et sa résolution étant irrévocablement prise, Pausanias songea à profiter, pour l'exécution de son projet, des jeux qui se célébraient. Il eut d'abord soin de placer des chevaux aux portes de la ville ; puis pénétra dans les avenues du théâtre en cachant sous ses vêtements une épée celtique. A l'instant où Philippe ordonnait à ses amis, qui l'accompagnaient, d'entrer avant lui dans le théâtre, et à ses gardes de se tenir à quelque distance derrière lui, Pausanias accourut, et, voyant le roi laissé seul, il lui plongea un poignard dans les côtes et l'étendit roide mort. Le meurtrier prit aussitôt la fuite, et arriva aux portes de la ville où il trouva des chevaux tout sellés. Les gardes accoururent, les uns pour relever le corps du roi, les autres pour se mettre à la poursuite de l'assassin ; parmi ces derniers, il y avait Léonatus, Perdiccas et Attalus. Cependant Pausanias, qui avait de l'avance sur eux, leur aurait échappé, monté sur son cheval, si une de ses chaussures, embarrassée par des sarments de vigne, ne l'eût fait tomber. Perdiccas et ses compagnons l'atteignirent, le relevèrent et le percèrent de coups.

XCV. Telle fut la fin tragique de Philippe, alors le plus grand roi de l'Europe, et qui, dans sa puissance, s'était comparé aux douze dieux. Il avait régné vingt-quatre ans. Le royaume qu'il avait hérité de ses ancêtres était très-petit et il en fit la plus grande monarchie de la Grèce. Il devait l'accroissement de sa puissance, non pas tant à la force des armes qu'à son éloquence insinuant et à ses manières bienveillantes qui lui conciliaient l'affection de tout le monde. Il est généralement reconnu que

Philippe s'était plus distingué par ses connaissances stratégiques et par son affabilité que par sa bravoure dans les combats. En effet, ses succès dans la guerre, il les partageait avec tous ses compagnons d'armes, tandis que les avantages obtenus par voie de persuasion sont uniquement son œuvre ¹.

Arrivés à l'époque de la mort de Philippe, nous terminons ici ce livre ainsi que nous l'avions annoncé au commencement. Le livre suivant, nous le commencerons par l'avènement d'Alexandre, et nous essaierons de renfermer dans ce seul livre toutes les actions de ce roi.

¹ Comparez les jugements que portent sur Philippe, Justin, IX, 8 ; et Pausanias, VIII, 7.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

PREMIÈRE PARTIE ¹.

SOMMAIRE.

Alexandre succède au roi Philippe, et règle les affaires du royaume. — Il soumet les peuples insurgés. — Il rase Thèbes, frappe de terreur les Grecs, et est nommé chef absolu de la Grèce. — Il passe en Asie et bat les satrapes aux bords du fleuve Granique, en Phrygie. — Il prend d'assaut Milet et Halicarnasse. — Combat entre Darius et Alexandre, à Issus, en Cilicie; victoire d'Alexandre. — Siège de Tyr; occupation de l'Égypte; voyage du roi au temple d'Ammon. — Bataille d'Arbèles entre Alexandre et Darius; victoire d'Alexandre. — Combat entre Antipater et les Lacédémoniens; victoire d'Antipater. — Prise d'Arbèles par Alexandre, qui recueille beaucoup de richesses. — L'armée se repose à Babylonie; les braves sont récompensés. — Arrivée des mercenaires et des alliés. — Revue de l'armée. — Alexandre prend Suse et les trésors qui s'y trouvent. — Il s'empare des défilés et se rend maître de ce qu'on appelle les Portes. — Il devient le bienfaiteur des Grecs mutilés, prend Persépolis et saccage la ville. — Il incendie, pendant une orgie, le palais du roi. — Darius est tué par Bessus. — Alexandre s'avance vers l'Hyrcanie; récit des choses singulières qui s'y produisent. — Alexandre marche contre les Mardes, et dompte cette nation. — Thalestris, reine des Amazones, approche d'Alexandre. — Le roi, se croyant invincible, imite les mœurs luxurieuses des Perses. — Expédition d'Alexandre contre les Ariens rebelles; prise de Pétra. — Conspiration contre le roi; châtiment des conspirateurs, dont les plus célèbres sont Parménion et Philotas. — Expédition d'Alexandre contre les Paropamisades; détails de cette expédition. — Combat singulier chez les Ariens; soumission de ce peuple. — Mort de Bessus, meurtrier de Darius². — Alexandre prend d'assaut un rocher jusqu'alors inexpugnable, appelé Pétra. — Il se réunit à Taxile, roi des Indiens; il est vainqueur de Porus dans une grande bataille, s'empare de sa personne et lui rend le royaume par générosité. — Description des serpents énormes et des productions naturelles de cette contrée. — Il soumet les nations voisines, les unes par la persuasion, les autres par la force. — Il subjugué le pays appartenant à Sôpithès. — Sur les bonnes institutions des villes de ce pays. — Excellente race des chiens donnés à Alexandre. — Histoire du roi des Indiens. — Désobéissance des Macédoniens au moment où Alexandre se propose de passer le Gange et de

¹ Le livre XVII^e, à l'exemple du livre I^{er}, a été divisé en deux parties.

² Ici une partie du sommaire a été transportée au chapitre 84 (en note), pour combler une lacune considérable qui se trouve dans le texte.

combattre les Gandarides. — Le roi met un terme à son expédition et visite les autres contrées de l'Inde; il faillit mourir d'un coup de flèche. — Il traverse l'Indus et navigue vers l'Océan méridional. — Combat singulier par un défilé. — Soumission des Indiens occupant les deux rives du fleuve jusqu'à l'Océan. — Traditions et coutumes des indigènes; leur vie sauvage. — L'expédition navale, envoyée dans l'Océan, rejoint Alexandre campé au bord de la mer; détail de cette navigation. — Reprise de l'expédition navale; on longe les côtes dans une grande étendue. — Les Perses choisissent trente mille jeunes gens, les instruisent dans l'art militaire et les opposent à la phalange macédonienne. — Harpalus, accusé à cause de son luxe et de ses dépenses excessives, s'enfuit de Babylone, et devient le suppliant du peuple d'Athènes. — En s'échappant de l'Attique, il est tué; il avait déposé chez les Athéniens sept cents talents d'argent; il en laisse quatre mille, ainsi que huit mille mercenaires, près de Ténarum, en Laconie. — Alexandre acquitte les dettes des vétérans macédoniens, dépense dix mille talents, et les renvoie dans leur patrie. — Les Macédoniens se révoltent; châtiment des auteurs du complot. — Peuceste amène à Alexandre dix mille archers et frondeurs perses choisis. — Le roi organise ses troupes et mêle les Perses aux Macédoniens. — Les enfants de troupe, au nombre de dix mille, sont tous élevés et instruits aux frais du roi. — Léosthène commence à entreprendre une guerre contre les Macédoniens. — Alexandre marche contre les Cosséens. — Les Chaldéens prédisent à Alexandre, qui se dirige sur Babylone, qu'il mourrait s'il entrait dans la ville. — Le roi s'effraie d'abord de cette prédiction, et évite d'entrer dans Babylone; mais, plus tard, persuadé par les philosophes grecs, il entre dans cette ville. — Du grand nombre des députations qui s'y rendent. — Funérailles d'Héphæstion; les grandes sommes qui y sont dépensées. — Présages concernant Alexandre; sa mort.

I. Le livre précédent, le seizième de tout l'ouvrage, commence au règne de Philippe, fils d'Amyntas; il comprend toute l'histoire de Philippe jusqu'à sa mort, ainsi que le récit des événements arrivés en même temps sous d'autres rois, chez d'autres peuples, dans d'autres États, pendant toute la durée de ce règne qui a été de vingt-quatre ans. Dans le présent livre, nous exposerons les événements qui viennent à la suite de ceux-ci, en commençant à l'avènement d'Alexandre au trône de Macédoine, et nous ferons connaître les actes qui se sont passés sous ce règne, jusqu'à la mort d'Alexandre; en même temps nous embrasserons dans notre récit tout ce qui est arrivé de remarquable dans les parties connues de la terre. Par cette méthode, divisant la narration par chapitres et rattachant, par un fil non interrompu, la fin au commencement, nous croyons parvenir à graver facilement les faits dans la mémoire du lecteur. Dans

un court espace de temps, Alexandre a accompli de grandes choses, et, par la grandeur de ses œuvres, fruits de son intelligence et de sa bravoure, il a surpassé tous les rois dont l'histoire nous a légué le souvenir. En douze ans il a conquis une partie de l'Europe, presque toute l'Asie et s'est acquis avec raison une gloire égale à celle des anciens héros et demi-dieux. Mais il ne faut pas anticiper dans ce préambule sur l'exposé complet que nous allons donner de toutes les grandes actions de ce roi.

Alexandre descendait d'Hercule du côté paternel et des Éacides par sa mère. Il eut des qualités physiques et morales dignes de ces ancêtres.

Après avoir rappelé l'ordre chronologique des événements, nous allons reprendre le fil de notre histoire.

II. Évânète étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Furius et Caius Mænius¹. Dans cette année, Alexandre hérita de la royauté. Son premier soin fut d'infliger aux meurtriers de son père le châtement mérité. Il s'occupa ensuite des funérailles de son père et remplit noblement ce pieux devoir. Dès le commencement, il administra son empire avec beaucoup plus d'ordre qu'on ne l'aurait attendu. Quoique extrêmement jeune et presque méprisé à cause de sa jeunesse, il savait par des discours insinuants gagner l'affection des masses. « Il n'y a, disait-il, de changé que le nom du roi ; les affaires seront administrées comme du temps de mon père. » Il accueillit amicalement les députations qui lui furent envoyées et engagea les Grecs à lui continuer la bienveillance qu'ils avaient eue pour son père. Il passait fréquemment ses troupes en revue, leur faisait faire des exercices militaires, et se créa ainsi une armée bien disciplinée. Attalus, frère de Cléopâtre, seconde femme de Philippe, conspirait contre la royauté ; aussi Alexandre jugea-t-il à propos de s'en désfaire, d'autant plus que Cléopâtre avait mis au monde un fils peu de jours avant la mort de Philippe. Attalus, ainsi que Parménion, avaient été quelque temps auparavant détachés en Asie avec un corps d'armée. Attalus, par

¹ Deuxième année de la cxi^e olympiade ; année 335 avant J.-C.

sa générosité et ses manières affables, s'était attiré l'estime des soldats. C'est donc avec raison qu'Alexandre craignait qu'Attalus ne cherchât, avec le secours des Grecs mécontents, à s'emparer de la royauté. Alexandre choisit Hécatee, un de ses amis, le fit partir en Asie avec des troupes suffisantes et lui donna l'ordre d'amener Attalus vivant, sinon de le faire assassiner au plus tôt. Hécatee passa donc en Asie et ayant joint ses troupes à celles de Parménion et d'Attalus, il épia le moment favorable pour remplir sa mission.

III. Informé que la plupart des Grecs songeaient à s'insurger, Alexandre conçut de vives alarmes. En effet, les Athéniens, excités par les harangues de Démosthène, avaient appris avec joie la mort de Philippe et n'étaient point disposés à céder aux Macédoniens l'empire des Grecs. Ils avaient envoyé des députés à Attalus et complotaient avec lui; en même temps ils poussaient la plupart des villes à se déclarer indépendantes. Les Étoliens avaient décrété le rappel des exilés de l'Acarnanie, que Philippe avait fait bannir de leur pays. Les Ambratiotes, persuadés par Aristarque, avaient chassé la garnison de Philippe et donné à la ville un gouvernement démocratique. Pareillement, les Thébains avaient décidé d'expulser la garnison de la Cadmée et de refuser à Alexandre la suprématie de la Grèce. Les Arcadiens seuls n'avaient pas accordé à Philippe l'empire des Grecs; ils le refusèrent aussi à Alexandre. Quant aux autres Péloponnésiens, tels que les Argiens, les Éliens, les Lacédémoniens, et plusieurs autres, ils prétendaient se gouverner par leurs propres lois. Enfin, plusieurs nations limitrophes de la Macédoine levèrent également l'étendard de la révolte et fomentèrent des troubles parmi les Barbares du voisinage. Au milieu de ces conjonctures difficiles qui menaçaient la ruine de la monarchie, Alexandre, quoique bien jeune, rétablit promptement, et contre toute attente, l'ordre dans ses États : il gagna les uns par la persuasion, rappela les autres par la terreur et en soumit quelques autres par la force.

IV. Il rappela d'abord aux Thessaliens leur origine commune

d'Hercule, et, dans des discours bienveillants, il enfla leurs espérances, au point que d'une voix unanime ils lui décernèrent la suprématie de la Grèce qu'avait eue son père. De la Thessalie il s'avança vers les populations limitrophes et réussit à les ramener à lui. Il arriva ensuite aux Thermopyles, convoqua le conseil des amphictyons et parvint à se faire confirmer par un décret le commandement suprême des Grecs. Il envoya une députation aux Ambratiotes, les traita amicalement, et s'engagea avec plaisir à leur accorder bientôt le droit de se gouverner par leurs propres lois. Mais pour frapper de terreur ceux qui lui désobéissaient, il s'avança avec un attirail formidable à la tête d'une armée de Macédoniens. Après des marches forcées, il arriva en Béotie, établit son camp près de la Cadmée et répandit la consternation dans la ville des Thébains. Lorsque les Athéniens apprirent l'entrée du roi en Béotie, ils cessèrent de le mépriser. En effet, la promptitude d'exécution de ce jeune homme, jointe à une grande énergie, frappa ceux qui étaient d'abord le plus mal disposés pour lui. Les Athéniens résolurent de faire transporter dans la ville les richesses de la campagne et de réparer leurs murs. En même temps, ils envoyèrent une députation à Alexandre pour demander pardon de ce qu'ils ne l'avaient pas plus tôt reconnu pour chef de la Grèce. Parmi ces députés se trouvait aussi Démosthène ; mais il n'alla pas avec eux jusqu'auprès d'Alexandre. Arrivé à Cithéron, il retourna sur ses pas et revint à Athènes, soit qu'il craignît pour sa personne à cause de sa politique contre les Macédoniens, soit qu'il voulût se conserver irréprochable à l'égard du roi des Perses, dont il avait, dit-on, reçu beaucoup d'argent pour agir contre les Macédoniens. C'est à ce sujet que l'on cite ce passage d'Eschine qui reproche à Démosthène de s'être laissé corrompre : « Bien que maintenant l'or du roi t'inonde pour ton entretien, cet or ne te suffira pas ; car la richesse mal acquise ne suffit jamais. » Cependant Alexandre accueillit avec bienveillance les députés des Athéniens, et la réponse qu'il leur fit dissipa la crainte du peuple d'Athènes. Enfin, Alexandre donna l'ordre du départ pour Co-

rinthe, où devaient se rendre les députés et les sénateurs. Lorsque les membres du conseil furent réunis comme d'habitude, le roi prononça un discours affectueux et réussit à se faire nommer chef absolu de la Grèce et à faire décréter une expédition contre les Perses pour venger les injures que les Grecs avaient jadis reçues de ces Barbares. Investi de cette dignité, le roi revint avec son armée en Macédoine.

V. Nous venons de parler des affaires de la Grèce ; nous allons maintenant passer à l'histoire de l'Asie. Après la mort de Philippe, Attalus entreprit de se soulever contre Alexandre, et conspira avec les Athéniens. Mais plus tard il changea de dessein et fit communiquer à Alexandre une lettre qui lui avait été adressée par Démosthène et qu'il avait conservée ; il essaya, par des paroles insinuates, de détourner l'effet des accusations portées contre lui. Cependant Hécatee, obéissant aux ordres du roi, fit assassiner Attalus et étouffa ainsi dans l'armée des Macédoniens en Asie tout germe de révolte. Parménion fut depuis lors admis dans l'intimité d'Alexandre.

Avant de parler [de la destruction] de la monarchie des Perses, il est indispensable de reprendre l'histoire un peu plus haut. Sous le règne de Philippe, Ochus était roi des Perses et se conduisait envers ses sujets avec la dernière cruauté. Par sa conduite violente il devint un objet de haine, et il fut enfin empoisonné par Bagoas, un des généraux de sa garde, homme pervers et belliqueux, quoique eunuque¹. Un médecin fut l'instrument de ce crime. Bagoas fit ensuite monter sur le trône Arsès², le plus jeune des fils du roi, en même temps qu'il fit assassiner les frères du roi qui étaient encore très-jeunes, afin de tenir sous sa dépendance et dans l'isolement un monarque à peine adolescent. Ce jeune monarque, indigné de ces crimes, avait manifesté l'intention d'en punir l'auteur ; mais Bagoas le prévint : il fit périr Arsès avec tous ses enfants, dans la troi-

¹ Suivant Élien (H. V., liv. VI, chap. 8), le corps du roi fut jeté aux chats, et avec les os Bagoas fit fabriquer des manches de poignards.

² Strabon l'appelle *Narsès*, et Plutarque *Oarsès*.

sième année de son règne. La famille royale étant ainsi éteinte et personne ne se présentant dans l'ordre naturel de succession, Bagoas fit monter sur le trône un de ses amis, nommé Darius. Ce Darius était fils d'Arsanès et petit-fils d'Ostanès qui était frère d'Artaxerxès, roi des Perses. La fin de Bagoas présente quelque chose de singulier et digne de mémoire. Accoutumé à se souiller de meurtre, il avait conçu le projet d'empoisonner également Darius. Ce projet ayant été découvert, le roi fit venir Bagoas auprès de lui, comme pour lui accorder une faveur ; il lui présenta une coupe et le força à boire le poison¹.

VI. Darius était digne de porter le sceptre. Il passait pour le plus brave des Perses. Artaxerxès était un jour en guerre contre les Cadusiens ; un de ces derniers, guerrier distingué par sa force et sa bravoure, provoqua à un combat singulier celui des Perses qui voudrait se mesurer avec lui. Personne n'osa se présenter, lorsque Darius seul accepta le défi et tua son adversaire. Le roi honora Darius de présents magnifiques et le fit proclamer le plus vaillant des Perses. En raison de sa bravoure, Darius fut jugé digne de l'empire ; il monta sur le trône au moment de l'avènement d'Alexandre, après la mort de Philippe. Le sort opposa à Alexandre un rival capable de lui disputer la palme dans un grand nombre de combats glorieux. Mais nous parlerons de ses actions en détail. Maintenant nous allons reprendre le fil de notre histoire.

VII. Monté sur le trône avant la mort de Philippe, Darius avait désiré transporter en Macédoine le théâtre de la guerre qui était près d'éclater. Lorsque Philippe eut cessé de vivre, Darius ne s'inquiéta plus de cette guerre, méprisant l'extrême jeunesse d'Alexandre. Mais, après qu'il eut appris avec quelle promptitude et quelle énergie d'exécution Alexandre était parvenu à se faire reconnaître commandant en chef des Grecs, et que la renommée de ce jeune roi commençait déjà à se répandre, Darius comprit la nécessité d'organiser ses forces. Il construisit

¹ C'était probablement un poison organique soluble. Comparez Quinte-Curce, VI, 4, 10 ; et Arrien, II, 14.

un grand nombre de trirèmes, mit sur pied des troupes considérables, choisit les meilleurs chefs, au nombre desquels on remarque Memnon le Rhodien, homme distingué pour sa bravoure et son habileté stratégique. Le roi lui donna le commandement de cinq mille mercenaires, avec l'ordre de s'avancer vers la ville de Cyzique et d'essayer de s'en emparer. Memnon traversa avec cette troupe l'Ida, montagne qui, selon la tradition mythologique, tire son nom d'Ida, fille de Mélissée. C'est la plus haute montagne de l'Hellespont; on y trouve un antre merveilleux où les déesses furent, dit-on, jugées par Pâris. C'est dans ce même antre que la tradition place les ateliers des dactyles idéens qui, les premiers, forgèrent le fer, après avoir appris cet art de la mère des dieux. Enfin, cette même montagne offre un phénomène étrange. Au moment où le Sirius se lève au sommet de l'Ida, l'air qui environne ce sommet est si calme qu'il semble se trouver au-dessus de la région des vents; et, la nuit durant encore, on y aperçoit le soleil levant qui projette ses rayons, non pas sous forme de disque, mais sous forme d'une flamme dont les rayons se dispersent en tous sens et qui représentent des gerbes de feu se dessinant à l'horizon. Peu de temps après, ces rayons épars se réunissent en un seul faisceau de la dimension de trois plèthres¹, et lorsque le jour paraît, le soleil se montre avec son disque lumineux ordinaire². Après avoir traversé cette montagne, Memnon attaqua à l'improviste la ville de Cyzique et ne tarda pas à s'en rendre maître. Il ne poussa pas plus loin son expédition; il se borna à dévaster la campagne et recueillit un immense butin.

Pendant que ces choses se passaient, Parménion prit d'assaut la ville de Grynium et réduisit les habitants à l'esclavage. Il investit ensuite Pitane; mais Memnon apparut, frappa de terreur les Macédoniens et leur fit lever le siège. Callas, à la tête d'un détachement de Macédoniens et de mercenaires, livra dans la Troade une bataille aux Perses; ces derniers étant de beau-

¹ Environ quatre-vingt-dix mètres.

² Pomponius Mela (II, 18) a imité ce passage.

coup supérieurs en force, il succomba et se retira à Rhoetium. Telle était la situation des affaires en Asie.

VIII. Après avoir rétabli l'ordre dans la Grèce, Alexandre marcha contre la Thrace, répandit la terreur parmi les peuples de ce pays et les força à la soumission. Il pénétra ensuite dans la Péonie, dans l'Illyrie et les contrées limitrophes, et subjuguait un grand nombre de Barbares rebelles ainsi que tous les Barbares du voisinage. C'est pendant cette expédition que le roi reçut le message que les Grecs fomentaient des troubles, et que plusieurs villes de la Grèce, particulièrement Thèbes, avaient levé l'étendard de la révolte. Le roi, irrité, revint en Macédoine, ayant hâte d'apaiser les troubles de la Grèce. Les Thébains étaient déjà occupés à chasser la garnison de la Cadmée et à faire le siège de la citadelle, lorsque le roi apparut subitement devant la ville avec toute son armée, et établit son camp sous les murs de Thèbes. Avant l'arrivée du roi, les Thébains avaient eu la précaution d'entourer la Cadmée de fossés profonds et de palissades serrées, afin d'empêcher d'y faire entrer des convois de vivres. Ils avaient en même temps envoyé demander des secours aux Arcadiens, aux Argiens et aux Éliens; ils réclamèrent aussi l'alliance des Athéniens qui, entraînés par l'éloquence de Démosthène, leur firent don d'une grande quantité d'armes. Les Péloponnésiens, dont les Thébains avaient imploré les secours, firent partir des troupes pour l'isthme de Corinthe où elles s'arrêtèrent en attendant que les desseins du roi fussent connus. Les Athéniens, persuadés par Démosthène, avaient décrété de secourir les Thébains, mais ils ne leur avaient point envoyé de troupes; car ils attendaient pour savoir de quel côté seraient les chances de la guerre. Cependant, Philotas qui commandait la garnison de la Cadmée, voyant que les Thébains faisaient des préparatifs de siège sérieux, s'empressa de faire construire des retranchements et approvisionna les magasins d'armes de toutes sortes.

IX. Le roi arriva inopinément de la Thrace avec toute son armée, et les Thébains, dont les alliés se tenaient à l'écart, ne

se dissimulaient pas que leur ennemi était supérieur en forces. Néanmoins, les chefs se réunirent pour délibérer sur la guerre, et tous résolurent de combattre pour l'indépendance. Cette résolution ayant été sanctionnée par le peuple, tout le monde accourut pour affronter avec joie les périls du combat. Cependant le roi se tint tranquille, car il voulait donner aux Thébains le temps de changer d'opinion, persuadé d'ailleurs qu'une seule ville n'oserait pas résister à une si grande armée. Alexandre avait alors avec lui plus de trente mille fantassins, et pas moins de trois mille cavaliers, tous hommes exercés au métier de la guerre, et qui avaient servi déjà sous Philippe et s'étaient montrés invincibles dans presque toutes les batailles. C'est confiant en la valeur et les bonnes dispositions de ses troupes qu'Alexandre allait entreprendre de renverser l'empire des Perses. Si les Thébains eussent cédé à la nécessité du moment en négociant la paix avec les Macédoniens, le roi eût favorablement accueilli leurs propositions et leur aurait tout accordé, parce qu'il était impatient de pacifier la Grèce pour diriger toutes ses forces contre les Perses. Mais, s'apercevant que les Thébains se raillaient de lui, il se détermina à raser leur ville, et à intimider, par ce châtimement, ceux qui seraient tentés d'imiter l'exemple des Thébains. Il rangea donc son armée en bataille et fit proclamer, par un héraut, que tout Thébain qui viendrait dans son camp jouirait de la paix générale accordée aux Grecs. Mais, les Thébains, emportés par leur ardeur, firent de leur côté crier, du haut d'une tour élevée, qu'ils recevraient chez eux tout homme qui voudrait se joindre à eux et au grand roi pour délivrer les Grecs et renverser le tyran de la Grèce. Blessé de cette proclamation, Alexandre fut emporté par la colère et arrêta une vengeance terrible. C'est dans cette disposition d'esprit, exaltée jusqu'à la férocité, qu'Alexandre fit approcher les machines de guerre et se prépara au combat.

X. Informés du danger qui menaçait les Thébains, les Grecs voyaient avec douleur à quelles calamités ces derniers s'étaient exposés; mais ils n'osaient point secourir une ville qui s'était

elle-même inconsidérément plongée dans une ruine évidente. Néanmoins, les Thébains résolurent de braver audacieusement tous les dangers de la guerre, bien que les prédictions des devins et les présages des dieux leur fussent défavorables. Ils avaient vu d'abord dans le temple de Cérès une légère toile d'araignée large comme un manteau et entourée d'un cercle réfléchissant les couleurs de l'arc-en-ciel. Ils consultèrent là-dessus l'oracle de Delphes, qui leur fit la réponse suivante : « Ce signe, les dieux le font apparaître à tous les mortels ; mais principalement aux Béotiens et à leurs voisins. » L'oracle national des Thébains, interrogé sur ce même objet, s'exprima en ces termes : « La toile tissue présage aux uns du malheur, aux autres du bonheur. » Il est à remarquer que ce présage s'était montré trois mois avant l'arrivée d'Alexandre sous les murs de Thèbes. Mais, au moment où le roi apparut avec son armée, les statues élevées sur la place publique se couvrirent de grosses gouttes de sueur. Outre ces prodiges, on vint annoncer aux magistrats qu'une voix, semblable à un mugissement, sortait du fond du lac situé près d'Onchestum¹ ; et on voyait flotter une écume sanguinolente à la surface des eaux de la fontaine Dirce. Enfin, quelques-uns qui arrivaient de Delphes rapportèrent que la toiture du temple que les Thébains avaient construite avec les dépouilles des Phocidiens, paraissait teinte de sang. Les hommes versés dans l'interprétation des augures expliquaient ces prodiges de la manière suivante : la toile d'araignée indiquait, selon eux, que les dieux se retireraient de la ville ; les couleurs de l'iris devaient annoncer une tempête politique ; la sueur et les statues une affreuse calamité ; les apparitions sanglantes, des massacres dans l'intérieur de la ville. D'après ces divers augures², par lesquels les dieux présageaient la ruine de la cité, les devins conseillèrent aux Thébains de ne point tenter le sort de la guerre et de conclure la paix par la voie plus sûre des négociations. Mais les Thébains ne laissèrent pas attiédir par ces présages leur ardeur guerrière ; ils

¹ Le lac Copaïs.

² Comparez Élien (H. V., liv. XII, chap. 57).

ranimèrent au contraire leur courage par le souvenir de Leuctres et de tant d'autres batailles célèbres dans lesquelles leur bravoure avait remporté une victoire inespérée. C'est ainsi que les Thébains, entraînés par la témérité plutôt que guidés par la prudence, précipitèrent leur patrie dans l'abîme.

XI. Le roi ayant fait en trois jours toutes les dispositions nécessaires pour donner l'assaut, divisa son armée en trois corps : l'un eut l'ordre d'attaquer les retranchements élevés aux portes de la ville, le second de tenir tête aux Thébains, et le troisième de servir de réserve, et de relever les bataillons fatigués. Les Thébains établirent leur cavalerie en dedans des retranchements, et échelonnèrent sur les murs les esclaves affranchis, les bannis rentrés et les étrangers domiciliés à Thèbes; cette troupe était chargée de repousser les assaillants. Quant aux citoyens de Thèbes, ils se rangèrent en bataille aux portes de la ville pour se mesurer avec le roi, commandant les nombreux Macédoniens. Les enfants et les femmes s'étaient réfugiés dans les temples, et suppliaient les dieux de sauver la ville du danger.

Cependant les Macédoniens s'avancèrent en ordre de bataille, les trompettes sonnèrent la charge, les deux armées poussèrent tout d'un coup le cri de guerre, et commencèrent l'attaque par les armes de trait. Mais ces armes étant bientôt épuisées, on eut recours à l'épée. Alors s'engagea un combat terrible. Le choc des Macédoniens, grâce à leur supériorité numérique et à la pesanteur de leur phalange, fut irrésistible. Cependant les Thébains, confiants dans leurs forces physiques, formés par de continuels exercices et exaltés par leur courage, ne fléchirent point. Aussi, des deux côtés, comptait-on un grand nombre de blessés et beaucoup de tués, tous frappés par-devant. Au milieu de cette horrible mêlée, on entendait les gémissements des mourants, la voix des officiers macédoniens qui criaient à leurs soldats de ne pas flétrir leur ancienne réputation de valeur, et les cris des Thébains qui s'exhortaient à ne pas oublier leurs enfants et leurs pères menacés d'esclavage, ni la patrie entière près de tomber sous les coups impitoyables des Macédoniens; ils rap-

pelaient les victoires de Leuctres et de Mantinée, et la renommée universelle de leur bravoure. La bataille resta longtemps indécise en raison du courage que déployaient les combattants.

XII. Voyant la résolution avec laquelle les Thébains se battaient pour leur indépendance, Alexandre fit avancer sa réserve pour soutenir les troupes épuisées. Les Macédoniens se précipitèrent impétueusement sur les Thébains exténués de fatigue, écrasèrent les ennemis et en passèrent un grand nombre au fil de l'épée. Néanmoins, les Thébains ne renoncèrent point encore à l'espoir de vaincre; animés, au contraire, d'une ardeur guerrière, ils bravèrent tous les périls. Ils poussèrent si loin leur confiance en eux-mêmes qu'ils criaient aux Macédoniens de s'avouer inférieurs aux Thébains; tandis que d'ordinaire l'arrivée des troupes fraîches répand l'alarme parmi les ennemis, les Thébains seuls ne parurent en cette circonstance que plus disposés à affronter le danger. La lutte devint de plus en plus acharnée. Enfin le roi s'aperçut qu'une petite porte de la ville avait été laissée sans garde; il envoya donc Perdiccas avec un détachement suffisant pour s'emparer de cette porte et pénétrer dans la ville. Cet ordre étant promptement exécuté, les Macédoniens se précipitèrent dans la ville par cette petite porte, au moment où les Thébains avaient mis hors de combat la première phalange des Macédoniens, et, repoussant vigoureusement la seconde, se croyaient déjà sûrs de la victoire. Mais, en apprenant qu'une partie de la ville était prise, les Thébains se retirèrent sur-le-champ dans l'intérieur des murs. Pendant qu'ils effectuaient ce mouvement rétrograde, les cavaliers thébains pénétrèrent dans la ville en même temps que les fantassins et en foulèrent un grand nombre sous les pieds de leurs chevaux. Dans la confusion de la retraite, les Thébains s'égarèrent dans les passages, se jetaient tout armés au milieu des fossés, et y trouvaient la mort. La garnison de la Cadmée, profitant de ce désordre, fit une sortie de la citadelle, tomba sur les Thébains et en fit un affreux carnage.

XIII. La ville fut ainsi prise. Il se passa alors des scènes hor-

ribles dans l'intérieur des murs. Les Macédoniens, irrités de l'insolente proclamation, traitaient les habitants sans pitié ; la menace à la bouche ils se ruaient sur les infortunés, et massacraient sans quartier tous ceux qui leur tombaient sous la main. Cependant, les Thébains, gardant dans leur âme l'amour de la liberté, loin de chercher à sauver leur vie, luttèrent corps à corps avec les Macédoniens ; ils allaient en quelque sorte au-devant des coups de l'ennemi ; car, depuis la prise de la ville, on ne vit aucun Thébain supplier un Macédonien de l'épargner ni tomber lâchement aux genoux du vainqueur. Cependant tant de courage n'inspira aux ennemis aucun sentiment de commisération, et le jour n'était pas assez long pour assouvir leur cruelle vengeance. La ville entière fut bouleversée ; les enfants, les jeunes filles, invoquant le nom de leur infortunée mère, furent arrachés de leur retraite ; en un mot, les maisons avec toutes les familles qu'elles renfermaient, devinrent la proie des Macédoniens, et toute la population de la ville fut réduite à l'esclavage. Quelques Thébains, couverts de blessures, et près d'expirer, s'attachaient aux corps de leurs ennemis et, les étreignant dans leurs bras, ils se donnaient la mort à eux-mêmes ainsi qu'à leurs meurtriers. D'autres se défendaient avec des fragments de lance et combattaient avec désespoir, estimant la liberté plus que la vie. Le massacre fut grand ; toute la ville était jonchée de cadavres, et pourtant personne ne plaignait le sort des infortunés. Parmi les Grecs, les Thespiens, les Platéens, les Orchoménien et quelques autres peuples hostiles aux Thébains, qui servaient dans l'armée du roi, se précipitèrent dans la ville et assouvirent leur haine sur les malheureux habitants. Aussi la ville faisait-elle pitié à voir : des Grecs étaient sans miséricorde égorgés par des Grecs, des parents massacrés par leurs propres alliés, sans distinction de famille. Enfin, à l'approche de la nuit, les maisons furent pillées ; les enfants, les femmes et les vieillards, qui avaient cherché un asile dans les temples, en furent chassés avec les derniers outrages.

XIV. Les Thébains perdirent plus de six mille hommes et plus

de trente mille furent faits prisonniers, sans compter les richesses immenses qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi fit enterrer les Macédoniens qui, au nombre de plus de cinq cents, avaient trouvé la mort dans le sac de Thèbes. Il réunit ensuite les Grecs ayant droit de suffrage en un conseil général pour délibérer sur le parti qui restait à prendre à l'égard de la ville des Thébains. La délibération étant ouverte, quelques membres hostiles aux Thébains proposèrent de leur infliger des châtimens impitoyables ; ils les représentaient comme ayant comploté avec les Barbares contre les Grecs. « Les Thébains, ajoutaient-ils, ont servi sous Xerxès contre la Grèce ; ils sont les seuls parmi les Grecs qui aient reçu des rois de Perse le titre de bienfaiteurs ; et leurs envoyés ont à la cour des Perses la préséance sur les rois eux-mêmes. » C'est par de semblables récriminations que les membres du conseil s'excitaient mutuellement contre les Thébains et finirent par rendre le décret suivant : « La ville de Thèbes sera rasée ; les prisonniers seront vendus à l'enchère ; les fugitifs seront arrêtés dans toute la Grèce et aucun Grec ne pourra accueillir un Thébain. » Conformément à ce décret, le roi fit raser la ville de Thèbes et jeta l'épouvante parmi les Grecs qui auraient été tentés de s'insurger. Quant aux prisonniers, il retira de leur vente quatre cent quarante talents d'argent ¹.

XV. Alexandre envoya ensuite une députation à Athènes pour demander qu'on lui livrât les dix orateurs qui s'étaient déclarés contre lui, et parmi lesquels les plus illustres étaient Démosthène et Lycurgue. Une assemblée fut convoquée ; les envoyés furent introduits et exposèrent l'objet de leur mission. Dès que le peuple en eut pris connaissance il fut aussi alarmé qu'embarrassé : d'un côté, il désirait sauver l'honneur de la cité, d'un autre, à l'aspect des ruines de Thèbes, il était saisi d'épouvante, et redoutait de s'exposer aux mêmes infortunes que leurs voisins. Plusieurs discours furent prononcés dans l'assemblée ; enfin Phocion, surnommé le probe, qui avait toujours été op-

¹ Deux millions quatre cent vingt mille francs.

posé à la conduite politique de Démosthène, se leva et dit que ceux dont on demandait l'extradition devaient imiter l'exemple des filles de Léos et des Hyacinthides, en subissant volontairement la mort pour prévenir le danger irrémédiable qui menaçait la patrie : il reprocha aux orateurs comme une lâcheté et une couardise de ne pas vouloir mourir pour le salut de l'État. Mais le peuple, indigné de cette harangue, chassa tumultueusement l'orateur de l'assemblée. Démosthène prit alors la parole, et, dans un discours habile, il sut émouvoir l'assemblée en faveur des dix orateurs qu'il voulait évidemment sauver. Enfin Démade, séduit, dit-on, par les partisans de Démosthène pour une somme de cinq talents¹, appuya les discours prononcés en faveur des dix orateurs, et proposa l'adoption d'un décret adroitement rédigé. Ce décret portait que ces orateurs ne seraient pas livrés, mais qu'ils seraient jugés conformément aux lois et condamnés s'ils étaient reconnus coupables. Le peuple adopta la proposition de Démade, et envoya Démade avec quelques autres députés auprès du roi, pour faire agréer le décret. Démade fut en outre chargé de solliciter Alexandre d'accorder au peuple athénien le droit de recevoir chez eux les Thébains fugitifs. Démade s'acquitta de sa mission ; il réussit par son éloquence à décider Alexandre de se désister des poursuites dirigées contre les dix orateurs, et d'accorder tout ce que les Athéniens lui demandaient.

XVI. Alexandre retourna ensuite avec son armée en Macédoine. Il réunit en conseil ses lieutenants ainsi que ses amis les plus considérés, et leur soumit un projet d'expédition en Asie. Quand entreprendrait-on cette expédition, et de quelle manière conduirait-on la guerre ? Tel fut le sujet de la délibération. Antipater et Parménion furent d'avis que le roi devait d'abord engendrer des héritiers avant de s'engager dans une entreprise aussi difficile. Mais Alexandre, dont l'activité ne supportait aucun délai, s'opposa à ce conseil. « Il serait honteux, disait-il, que le généralissime de la Grèce, héritier d'armées invincibles, s'arrêtât pour célébrer des noces et attendre des naissances d'en-

¹ Vingt-sept mille cinq cents francs.

fants. » Il instruisit ensuite de ses projets les membres du conseil, les exhorta à la guerre et ordonna de pompeux sacrifices à Dium en Macédoine ; il célébra des joutes scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, joutes instituées par Archélaüs, un des rois ses prédécesseurs. Ces solennités eurent lieu pendant neuf jours, et chaque jour était consacré à une des Muses. Le roi fit construire une tente contenant cent lits ; il y traitait ses amis, ses officiers et les délégués des villes grecques. Il donna des repas splendides, distribua aux soldats la chair des victimes et tout ce qui compose un repas ; il fit ainsi reposer l'armée de ses fatigues.

XVII. Ctésiclès étant archonte d'Athènes, Calus Sulpicius, Lucius Papirius consuls à Rome¹, Alexandre dirigea son armée vers l'Hellespont, et la fit passer d'Europe en Asie. Il aborda en Troade avec soixante vaisseaux longs ; le premier de tous les Macédoniens, il lança, du bâtiment où il se trouvait, son javelot qui vint se fixer en terre. Il sauta ensuite du navire, s'écriant que les dieux lui livraient l'Asie, comme conquise à la pointe de sa lance². Il rendit ensuite des honneurs funèbres aux tombeaux d'Achille, d'Ajax et d'autres héros. Enfin, il passa exactement en revue les troupes qui l'accompagnaient. Cette armée se composait, en infanterie, de douze mille Macédoniens, de sept mille alliés et de cinq mille mercenaires, tous sous les ordres de Parménion ; à cette infanterie il faut joindre cinq mille Odryses, Triballes et Illyriens, ainsi que mille archers agrianiens, en sorte que le total de l'infanterie s'élevait à trente mille hommes. En cavalerie, on comptait mille cinq cents Macédoniens, commandés par Philotas, fils de Parménion, mille cinq cents Thessaliens, sous les ordres de Callas, fils d'Harpalus, six cents autres cavaliers tous fournis par les Grecs, et qui avaient Érigyius pour chef, enfin, neuf cents éclaireurs thraces et péoniens, sous les

¹ Troisième année de la cx^e olympiade ; année 334 avant J.-C.

² Il y a ici un jeu de mots difficile à rendre en français, χώρα δορυκτῆτος est une locution familière, qui équivaut à peu près à l'expression française de *pays conquis à la pointe de l'épée*.

ordres de Cassandre ; ce qui faisait un total de quatre mille cinq cents cavaliers. Telles étaient les forces qu'Alexandre fit passer en Asie. Quant aux troupes laissées en Europe sous le commandement d'Antipater, elles étaient formées de douze mille hommes d'infanterie et de mille cinq cents cavaliers¹. Le roi partit de la Troade et rencontra dans sa route le temple de Minerve ; là, le sacrificateur Alexandre ayant vu à l'entrée du sanctuaire une image d'Ariobarzane, jadis satrape de la Phrygie, couchée à terre, et ayant remarqué d'autres présages favorables, alla à la rencontre du roi et lui annonça qu'il serait vainqueur dans un grand combat de cavalerie, surtout si ce combat se livrait en Phrygie ; il ajouta qu'Alexandre tuerait de sa propre main un des généraux les plus célèbres de l'ennemi. Selon ce prêtre, ces augures étaient envoyés par les dieux et surtout par Minerve, qui devait elle-même prendre part à tant de succès.

XVIII. Alexandre accepta avec joie la prédiction du devin, et célébra en l'honneur de Minerve un splendide sacrifice. Il consacra son bouclier à la déesse, et en échange se revêtit d'un des meilleurs boucliers du temple ; il s'en servit dans la première bataille qu'il décida par sa bravoure en remportant une victoire signalée. Mais ceci n'arriva que quelques jours après.

Cependant les satrapes et les généraux des Perses vinrent trop tard pour s'opposer au passage des Macédoniens en Asie ; ils se réunirent alors pour se concerter sur la conduite de la guerre contre Alexandre. Memnon le Rhodien, renommé pour son habileté stratégique, conseillait de ne pas combattre l'ennemi de front, mais de dévaster la campagne et d'empêcher, faute de vivres, les Macédoniens de s'avancer plus loin. Il conseillait en outre de faire passer en Macédoine les forces de terre et de mer des Perses et de transporter en Europe le théâtre de la guerre. Ce conseil si sage, ainsi que le prouva la suite, fut rejeté par les autres généraux, comme indigne de la magnanimité des Perses. Il fut donc arrêté de combattre. Toutes les

¹ Le texte porte : ἑπτεῖς μύριοι καὶ χίλιοι καὶ πεντακόσιοι, ce qui ferait onze mille cinq cents cavaliers. Les mots μύριοι καὶ sont évidemment de trop.

troupes, bien supérieures à celles des Macédoniens, furent réunies et dirigées sur la Phrygie de l'Hellespont¹. Elles vinrent camper sur les bords du Granique, le cours de ce fleuve servant de retranchement.

XIX. Informé du mouvement des troupes barbares, Alexandre se porta rapidement en avant et vint établir son camp en face de l'ennemi, de manière à n'en être séparé que par le cours du Granique. Les Barbares, occupant le pied d'une montagne, ne bougèrent point, jugeant plus favorable d'attaquer l'ennemi au moment où il traverserait le fleuve ; ils croyaient en même temps qu'il serait facile de combattre avec avantage la phalange dispersée des Macédoniens. Mais Alexandre, plein de courage, prévint l'ennemi en traversant le fleuve à la pointe du jour² et en rangeant immédiatement son armée en bataille. Les Barbares déployèrent leur nombreuse cavalerie en face de la ligne des Macédoniens, résolus d'engager le combat. L'aile gauche de l'armée perse était commandée par Memnon le Rhodien et par le satrape Arsamène³, chacun placé à la tête de ses cavaliers. Derrière eux était placé Arsite, commandant la cavalerie paphlagonienne. Après celui-ci vint Spithrobate⁴, satrape d'Ionie, qui avait sous ses ordres la cavalerie hyrcanienne. L'aile droite était occupée par mille cavaliers mèdes, par deux mille autres cavaliers sous les ordres de Rhéomithrès⁵ et par un nombre égal de Bactriens. Le centre se composait de la cavalerie des autres nations, cavalerie nombreuse et distinguée par sa bravoure ; enfin le total de cette cavalerie s'élevait à plus de dix mille chevaux. L'infanterie des Perses ne comptait pas moins de cent mille hommes⁶ ; elle se tint immobile comme si la cavalerie suffisait pour accabler les Macédoniens. Les armées, ainsi disposées de

¹ Comparez plus bas, XVIII, 3 et 39.

² Suivant Plutarque et Arrien, le passage du Granique fut effectué, non pas le matin, mais vers le soir.

³ Arrien l'appelle *Asumès*.

⁴ Arrien (I, 15) lui donne le nom de *Spithridate*.

⁵ Arrien l'appelle *Arrhéomithrès*.

⁶ D'après Justin (XI, 6), l'infanterie des Perses était de six cent mille hommes.

part et d'autre, brûlaient d'en venir aux mains. La cavalerie thessalienne, qui formait l'aile gauche sous les ordres de Parménion, soutint courageusement le choc de l'ennemi. Alexandre qui, avec l'élite de la cavalerie macédonienne, formait l'aile droite, lança le premier son cheval contre les Perses, enfonça la ligne ennemie et en fit un grand carnage.

XX. Cependant les Barbares se défendirent avec intrépidité; ils opposèrent un courage inébranlable à l'impétuosité des Macédoniens, et le hasard semblait avoir donné rendez-vous aux plus braves guerriers, pour décider la victoire. Le satrape d'Ionie, Spithrobate, Perse d'origine, gendre du roi Darius, et homme distingué par sa bravoure, tomba, avec une puissante armée, sur les Macédoniens; à ses côtés combattaient quarante de ses parents, tous guerriers remarquables, et, dans une charge vigoureuse, il tua ou blessa un grand nombre d'ennemis. Personne ne pouvant résister à ce choc, Alexandre dirigea son cheval contre le satrape et alla droit au Barbare. Le satrape, persuadé que les dieux lui avaient réservé l'occasion de déployer sa valeur et d'assurer la paix de l'Asie par un combat singulier, se flatta d'abaisser, sous les efforts de son bras, la bravoure si renommée d'Alexandre et d'accomplir un fait d'armes digne de la gloire des Perses. Spithrobate lança le premier son javelot sur Alexandre; le coup fut si violent, que le fer, pénétrant à travers le bouclier et la cuirasse, perça le sommet de l'épaule droite. Alexandre arracha le javelot de son bras, et piquant de ses éperons les flancs de son cheval, frappa vigoureusement le satrape au milieu de la poitrine où le fer resta fixé. A cet exploit, les rangs voisins des troupes firent, des deux côtés, entendre des cris d'admiration. Mais comme la lance s'était brisée contre la cuirasse, le satrape tira son épée et s'avança sur Alexandre; mais celui-ci le prévint en le frappant au front d'un coup mortel. A la chute de Spithrobate, son frère Rosacès accourut et porta avec son épée un coup si violent sur la tête d'Alexandre, que le casque fut emporté et la peau du bras légèrement entamée; Rosacès ¹

¹ Plutarque et Arrien l'appellent *Rhesacès* (Ροισάκης).

allait porter un second coup, lorsque, dans ce moment critique, Clitus, surnommé le *Noir*, arriva à bride abattue et coupa la main du Barbare.

XXI. Les parents réunis autour des corps des deux frères, lancèrent d'abord sur Alexandre une grêle de traits; ils en vinrent ensuite à un combat à pied ferme et bravèrent tous les périls pour tuer le roi. Celui-ci, bien qu'entouré de dangers grands et nombreux, ne se laissa point abattre par la foule des assaillants, et malgré les coups qu'il avait reçus, deux sur la cuirasse, un sur le casque et trois sur le bouclier qu'il avait enlevé du temple de Minerve, il ne céda pas le terrain : il surmonta tous les obstacles par l'énergie de son âme. Dans cette lutte, les Perses perdirent leurs chefs les plus célèbres, au nombre desquels se trouvèrent Atizyès, Pharnacès, frère de la femme de Darius et Mithrobarzane¹, général des Cappadociens. Beaucoup de chefs ayant été tués et tous les rangs des Perses entamés par les Macédoniens, ceux qui étaient opposés à Alexandre furent les premiers à prendre la fuite; les autres suivirent cet exemple. Ainsi le roi fut unanimement reconnu pour le plus vaillant des combattants et pour le principal auteur de la victoire. Les escadrons de la cavalerie thessalienne furent cités ensuite comme ayant habilement manœuvré; ils se couvrirent de gloire par leur vaillance. Après la déroute de la cavalerie, l'infanterie engagea à son tour le combat; mais ce combat ne fut pas long, car les Barbares, consternés de la défaite de leur cavalerie, furent découragés et prirent la fuite. Les Perses laissèrent sur le champ de bataille plus de dix mille hommes d'infanterie et au moins deux mille cavaliers²; plus de vingt mille furent faits prisonniers. Le roi fit enterrer les morts avec pompe, voulant, par ces honneurs funèbres, encourager les soldats à braver les dangers des batailles.

Alexandre se remit à la tête de son armée et traversa la Lydie, où il s'empara de la ville et des forteresses de Sardes. Le

¹ Arrien l'appelle (I, 17) *Mithrobusanis*.

² Arrien (I, 17) et Quinte-Curce (III, 11) ne s'accordent pas avec notre auteur sur le nombre des morts.

satrape Mithrinès¹ lui livra librement les trésors que cette forteresse renfermait.

XXII. Les débris de l'armée des Perses rallièrent le général Memnon, et se sauvèrent à Milet. Le roi établit son camp dans le voisinage de la ville; il livra aux murs de continuels assauts. Les assiégés se défendirent d'abord facilement du haut des murs, d'autant plus que la ville renfermait une garnison nombreuse et des magasins remplis d'armes et d'autres munitions de guerre. Mais le roi fit aussi battre les murs à coups de bélier, et il poussa vigoureusement le siège par terre et par mer. Les Macédoniens pénétrèrent enfin dans l'intérieur des murs par l'ouverture des brèches, et mirent en fuite ceux qui voulaient leur résister. Les Milésiens sortirent alors en habit de suppliants, se jetèrent aux pieds du roi, et livrèrent la ville et ses habitants. Les Barbares qui composaient la garnison furent en partie massacrés par les Macédoniens, en partie chassés de la ville, et tout le reste fut fait prisonnier. Quant aux citoyens de Milet, Alexandre les traita avec humanité; mais il vendit comme esclaves tous ceux qui n'étaient pas des Milésiens proprement dits. Le roi licencia sa flotte, qui devenait inutile et occasionnait de grands frais; il ne conserva qu'un petit nombre de bâtiments pour le transport des machines de siège; au nombre de ces bâtiments il y en avait vingt fournis par les Athéniens.

XXIII. Quelques-uns soutiennent qu'Alexandre avait licencié sa flotte par suite d'une habile combinaison stratégique. Darius était, disent-ils, attendu, et une grande bataille était sur le point de se livrer. Alexandre pensait que les Macédoniens se battraient avec plus de courage si on leur enlevait tout espoir de fuir. Le roi avait mis en pratique ce même principe dans la bataille du Granique: il avait mis le fleuve à dos de ses soldats, afin qu'aucun ne fût tenté de fuir; car une perte inévitable attendait les fuyards dans le courant du fleuve. A une époque plus récente, Agathocle, roi des Syracusains, imita l'exemple d'Alexandre et remporta une victoire aussi grande qu'inespérée. En effet, Agatho-

¹ Arrien et Quinte-Curce le nomment *Mithrenes*.

ele, débarqué en Libye avec une faible armée, brûla ses navires, et, enlevant ainsi à ses soldats tout espoir de se sauver par la fuite, il les força à combattre vaillamment ; aussi remporta-t-il la victoire sur les Carthaginois, qui avaient des forces infiniment plus nombreuses.

Après la prise de Milet, une multitude de Perses et de mercenaires, ainsi que les chefs les plus expérimentés, se réunirent à Halicarnasse. C'est la plus grande ville de la Carie, résidence des rois du pays, et garnie de belles forteresses. Au moment de cette retraite, Memnon envoya sa femme et ses enfants à Darius, afin de pourvoir ainsi à leur sûreté et de décider en même temps le roi, en possession d'aussi beaux otages, à lui remettre avec plus de confiance toute la conduite de la guerre. C'est ce qui arriva en effet, car Darius adressa immédiatement des lettres aux gouverneurs des provinces du littoral, ordonnant à tous d'obéir à Memnon. Investi du commandement suprême, Memnon fit tous les préparatifs nécessaires pour mettre la ville d'Halicarnasse en état de siège.

XXIV. Cependant Alexandre fit venir par mer des machines de guerre et des vivres, et les fit diriger sur Halicarnasse. Quant à lui, il se porta sur la Carie à la tête de toute son armée. Pendant sa route il gagna plusieurs villes par sa bienveillance ; il s'attacha surtout les villes grecques par ses bienfaits ; il les exempta de l'impôt et leur assura le droit de se gouverner elles-mêmes, déclarant que c'était pour la liberté des Grecs qu'il faisait la guerre aux Perses. Pendant qu'il était en marche, une femme, nommée Ada, descendant de la famille royale des Cariens, se présenta devant lui, exposa ses droits au trône de ses ancêtres et supplia le roi de la seconder dans son entreprise. Le roi parvint par son influence à rétablir Ada sur le trône de la Carie, et, par cet acte généreux, il s'attacha les Cariens. Aussitôt toutes les villes envoyèrent des députés chargés d'offrir au roi des couronnes d'or, et de l'assurer de leur alliance.

Alexandre établit son camp dans le voisinage de la ville, et en commença le siège d'une manière vigoureuse et formidable ;

il livra d'abord de continuel assauts en relevant ses troupes, et lui-même passait ses journées au milieu des combats. Il fit ensuite approcher ses machines de guerre, et, ayant fait combler, sous l'abri de trois tortues, les fossés extérieurs de la ville, il ébranla à coups de bélier les tours et l'enceinte qui remplissaient l'intervalle des tours. Une partie de l'enceinte fut abattue, et, comme les soldats s'empressaient de pénétrer par l'ouverture de la brèche dans l'intérieur de la ville, la lutte s'engagea corps à corps. Memnon repoussa d'abord facilement les Macédoniens qui venaient attaquer les murs; car il y avait dans l'intérieur de la ville une garnison nombreuse. Il fit ensuite, pendant la nuit, une sortie à la tête d'un détachement nombreux et mit le feu aux machines qui servaient à battre les murailles. De sanglants combats furent livrés aux portes de la ville; les Macédoniens l'emportèrent par leur bravoure, tandis que les Perses leur étaient supérieurs en nombre et en préparatifs de défense. En effet, les soldats échelonnés sur les murs secondaient les attaques de ceux qui se battaient aux portes de la ville, et, par les projectiles lancés au moyen de catapultes, ils tuèrent ou blessèrent beaucoup d'ennemis.

XXV. En même temps les trompettes sonnèrent des deux côtés la charge; le cri de guerre se fit entendre de toutes parts et les soldats applaudirent aux faits d'armes dont ils étaient témoins. Les uns étaient occupés à éteindre la flamme qui s'élevait des machines incendiées, les autres se précipitaient dans la mêlée et y répandaient la mort. Une autre partie travaillait à réparer les murs et à construire une nouvelle enceinte plus forte que la première. Les officiers de Memnon partageaient avec les soldats tous les dangers, distribuaient de grandes récompenses à ceux qui se faisaient remarquer par leur courage et allumaient ainsi un désir indicible de vaincre. Les soldats couverts de blessures reçues par-devant et près d'expirer, étaient emportés hors de la mêlée par leurs compagnons qui se battaient vaillamment pour ne pas laisser tomber ces corps au pouvoir de l'ennemi. On en voyait d'autres qui, accablés de

fatigues, se ranimaient cependant à la voix de leurs chefs et reprenaient la vigueur de la jeunesse. Enfin , plusieurs Macédoniens , parmi lesquels se trouvait aussi Néoptolème¹, un de leurs meilleurs généraux, tombèrent aux portes de la ville. Deux tours furent renversées ainsi que l'enceinte intermédiaire. Perdicas profita de la nuit pour attaquer impétueusement , avec quelques soldats enivrés, les murs de la citadelle. Mais Memnon s'apercevant de l'impéritie des assaillants , fit une sortie à la tête d'une troupe très-nombreuse, mit les Macédoniens en déroute et leur tua beaucoup de monde. Le bruit de cet événement s'étant répandu , les Macédoniens accoururent en masse au secours des leurs. Un combat acharné s'engagea ; la garde d'Alexandre refoula les Perses dans l'intérieur de la ville. Le roi fit demander par un héraut que les corps des Macédoniens tombés en dedans des murs lui fussent livrés. Éphialte et Thrasybule, deux Athéniens qui servaient dans l'armée des Perses, conseillèrent de ne pas rendre les morts pour les priver de la sépulture. Mais Memnon accéda à la demande d'Alexandre.

XXVI. Les chefs s'étant réunis en conseil, Éphialte ouvrit l'avis qu'il ne fallait pas attendre que, la ville prise, les combattants fussent faits prisonniers ; mais que les généraux , se mettant à la tête des mercenaires, attaquassent l'ennemi hardiment. Memnon voyant Éphialte dans cette résolution courageuse, lui permit d'exécuter son plan , d'autant plus qu'il avait conçu de grandes espérances de la bravoure de cet homme et de sa force physique. Éphialte prit donc avec lui deux mille mercenaires d'élite, et , après avoir distribué à la moitié d'entre eux des torches enflammées, il rangea l'autre moitié en bataille, et ouvrit soudain toutes les portes. Dès la pointe du jour, il fit une sortie avec tout son monde, mit le feu aux machines de guerre, et alluma aussitôt un immense incendie. Dans ce moment, Éphialte se mit à la tête de ses bataillons serrés et

¹ Suivant Arrien (I, 21), Néoptolème avait, au contraire, combattu dans les rangs de Darius.

tomba sur les Macédoniens accourus pour éteindre la flamme. Averti du danger, le roi disposa ses troupes sur trois lignes ; la première fut occupée par l'avant-garde des Macédoniens, la seconde, par les soldats d'élite, et la troisième, par les hommes les plus vaillants de l'armée. Alexandre se mit lui-même à la tête de toutes ces forces et arrêta le choc des ennemis qui se croyaient inexpugnables ; en même temps, il détacha des hommes pour éteindre l'incendie et sauver les machines de la destruction. De grands cris furent poussés de part et d'autre, les trompettes sonnèrent la charge et la lutte fut terrible, tant à cause de la valeur des guerriers, qu'en raison de l'ardeur que chacun mettait à remporter la victoire. Les Macédoniens arrêtaient les progrès de l'incendie ; mais dans la lutte qui s'était engagée Éphialte l'emporta ; supérieur à tous les autres par sa force corporelle, il tua un grand nombre de ceux qui lui tombaient sous la main, et les soldats placés au sommet du mur récemment élevé firent beaucoup de mal par leurs projectiles ; car les assiégés avaient construit une tour de bois de cent coudées de haut garnie de catapultes. Un grand nombre de Macédoniens tombèrent frappés par les projectiles, les autres lâchèrent pied, et lorsque enfin Memnon arriva avec un renfort considérable au secours des siens, alors le roi se trouva lui-même dans une situation fort alarmante.

XXVII. Déjà les assiégés allaient l'emporter, lorsqu'une circonstance imprévue changea la face des affaires. Les vétérans de l'armée macédonienne qui, à cause de leur âge, étaient exemptés du service actif, les mêmes qui avaient servi sous Philippe et gagné tant de batailles, sentirent renaître leurs forces. Bien supérieurs aux autres par leur sang-froid et leur expérience de la guerre, ils reprochaient vivement aux jeunes conscrits leur lâcheté ; ils se formèrent en colonne serrée, joignirent bouclier contre bouclier, et arrêtaient le choc de l'ennemi qui se croyait déjà sûr de la victoire. Enfin ils tuèrent Éphialte ainsi qu'un grand nombre de ses compagnons et forcèrent le reste à se réfugier dans la ville ; et comme la nuit ap-

prochait, beaucoup de Macédoniens pénétrèrent dans l'intérieur des murs en même temps que les fuyards. Mais le roi fit sonner la retraite et ramena les troupes dans le camp. Après cet échec, Memnon et ses généraux, ainsi que les satrapes, se réunirent pour délibérer sur le parti qu'ils devaient prendre; ils décidèrent d'abandonner la ville. En conséquence, ils laissèrent une forte garnison dans la citadelle avec les munitions nécessaires, et firent transporter le reste de la population et les richesses dans l'île de Cos¹. Le lendemain, Alexandre, instruit de ce qui s'était passé, détruisit la ville de fond en comble et entourra la citadelle d'une enceinte et d'un fossé profond. Il détacha ensuite quelques généraux dans l'intérieur du pays avec l'ordre de soumettre les peuples qui l'habitaient. Ces généraux faisant activement la guerre, subjuguèrent toute la contrée, jusqu'à la grande Phrygie, et nourrirent les soldats aux dépens du pays ennemi. Alexandre lui-même soumit tout le littoral de l'Asie jusqu'à la Cilicie, conquit plusieurs villes et prit d'assaut les forteresses du pays. Parmi ces forteresses, il en est une dont la reddition fut accompagnée de circonstances singulières qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître.

XXVIII. Sur les confins de la Lycie se trouvait un rocher fortifié; il était occupé par les Marmaréens², qui, à l'approche d'Alexandre, attaquèrent l'arrière-garde des Macédoniens, en tuèrent un grand nombre, firent beaucoup de prisonniers et ravirent plusieurs bêtes de somme. Le roi, irrité de cette audace, se prépara à faire le siège de la forteresse et mit tout en œuvre pour la prendre d'assaut. Les Marmaréens, confiants dans leur valeur et dans leur position forte, soutinrent intrépidement le siège. Les assauts se succédèrent ainsi pendant deux jours de suite, et il était évident que le roi ne se retirerait qu'après s'être emparé du rocher. Les plus anciens des Marmaréens conseillèrent aux plus jeunes de cesser leur résistance et de traiter avec le roi aux meilleures conditions possibles. Mais ceux-ci rejetèrent ce

¹ Ces détails diffèrent un peu du récit d'Arrien (I, 28).

² Aucun autre auteur ne mentionne les Μαρμαρῆες.

sage conseil ; ils résolurent tous de mourir en combattant pour la liberté de la patrie ; alors les anciens proposèrent de tuer les enfants, les femmes et les vieillards, de ne compter que sur la vigueur du corps pour se sauver à travers l'ennemi et se réfugier dans les montagnes voisines. Cette proposition fut acceptée ; les jeunes gens se réunirent dans leurs maisons avec toutes leurs familles, et après avoir pris les meilleurs mets et vins, ils attendirent leur sort. Six cents environ de ces jeunes gens se refusèrent à souiller leurs mains du meurtre de leurs parents ; ils mirent le feu aux maisons et firent une sortie pour gagner les montagnes voisines. C'est ainsi que fut accomplie la proposition adoptée : les habitants eurent pour tombeaux leurs propres foyers, et ceux moins avancés en âge traversèrent pendant la nuit le camp de l'ennemi et cherchèrent un asile dans les montagnes voisines. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXIX. Nicocrate ¹ étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Césio Valérius et Lucius Papirius ². Dans cette année, Darius envoya à Memnon une forte somme d'argent, et lui confia le commandement suprême de l'armée. Memnon enrôla une multitude de mercenaires, équipa trois cents navires et poussa activement les préparatifs de guerre. Il soumit d'abord Chio, se porta ensuite sur Lesbos et s'empara facilement d'Antisse, de Méthymne, de Pyrrha et d'Érésus ; mais ce ne fut qu'après plusieurs jours de siège et après avoir perdu beaucoup de soldats, qu'il réussit à grand'peine à se rendre maître de Mitylène et de Lesbos, qui étaient défendues par de fortes garnisons et abondamment approvisionnées de vivres. La renommée de ce général se répandit promptement, et la plupart des îles Cyclades lui envoyèrent des députations. Le bruit qui se répandait en Grèce que Memnon allait se porter avec sa flotte sur l'Eubée, frappa de terreur les villes de cette île. Les Grecs, et surtout les Spartiates, qui inclinaient pour les

¹ Arrien (II, 11) l'appelle Nicocrate.

² Quatrième année de la cxi^e olympiade ; année 333 avant J.-C.

Perses, furent exaltés par l'espoir d'un changement politique. Memnon corrompit un grand nombre de Grecs et cherchait à les attirer dans le parti des Perses. Mais le destin ne permit pas à cet homme vaillant d'aller plus loin. Memnon fut atteint d'une maladie grave qui lui coûta la vie ; sa mort entraîna la ruine de Darius qui espérait transporter le théâtre de la guerre d'Asie en Europe.

XXX. En apprenant la mort de Memnon, Darius réunit en conseil ses amis et délibéra s'il fallait envoyer sur les côtes des généraux et une armée, ou si le roi de Perse devait lui-même se mettre à la tête de toutes ses troupes pour combattre les Macédoniens. Quelques-uns furent d'avis qu'il convenait que le roi marchât lui-même à la tête de ses troupes, pour que les Perses se battissent avec plus de courage. Charidème l'Athénien, homme admiré pour sa bravoure et ses talents militaires (il avait servi sous Philippe, roi de Macédoine, et avait été dans toutes ses affaires son bras droit et son conseiller¹), pensait que Darius ne devait pas mettre légèrement en jeu tout son empire, et qu'étant chargé du poids du gouvernement de l'Asie, il devait confier la conduite de la guerre à un général éprouvé. Il ajoutait qu'une armée de cent mille hommes, dont un tiers de mercenaires grecs, serait suffisante [pour tenir tête à l'ennemi] ; enfin il s'offrit lui-même avec jactance à faire réussir ce projet. Le roi se rendit d'abord à cette proposition, mais ses amis s'y opposèrent vivement et insinuèrent le soupçon que Charidème ne visait au commandement que dans le dessein de livrer aux Macédoniens l'empire des Perses. Là-dessus Charidème s'emporta, accusa avec force les Perses de lâcheté, et blessa le roi par ses paroles injurieuses. Darius, emporté par la colère, saisit Charidème par la ceinture, selon la coutume des Perses, et le livra à ses satellites avec l'ordre de le faire mourir. Au moment où il allait être exécuté, Charidème s'écria que le roi se repentirait bientôt, et que, pour cette injuste punition, il serait

¹ Tout ce qui concerne ici Charidème est en contradiction avec ce qu'en disent Arrien et Plutarque. Charidème avait été, au contraire, le plus grand ennemi de Philippe, qui l'avait envoyé en exil. (Arrien, I, 10.)

châtié par la perte de son empire. Telle fut la fin de Charidème, qui s'était perdu lui-même par ses illusions et par sa franchise intempestive. Cependant le roi, revenu de sa colère, se repentit aussitôt et se reprocha vivement cet acte comme une de ses plus grandes fautes. Mais, avec tout son pouvoir royal il était impuissant à effacer ce qui était fait. Depuis lors, tourmenté dans des rêves par la valeur des Macédoniens et ayant sans cesse devant les yeux l'activité d'Alexandre, il cherchait de tous côtés un général digne de succéder à Memnon dans le commandement ; mais n'en trouvant point, il fut lui-même obligé de se mettre à la tête de son armée et de risquer son empire.

XXXI. Darius fit faire partout des levées de troupes, et assigna pour rendez-vous Babylone. Puis, parmi ses amis et ses parents, il fit un choix d'hommes d'élite ; il distribua aux uns les grades de l'armée, et garda les autres pour combattre auprès de lui. A l'époque fixée, toutes les troupes se rassemblèrent à Babylone ; elles étaient au nombre de plus de quatre cent mille hommes d'infanterie et d'au moins cent mille cavaliers¹. C'est avec cette armée que Darius partit de Babylone et se dirigea vers la Cilicie, emmenant avec lui sa femme, ses enfants, un fils, deux filles et sa mère.

Antérieurement à la mort de Memnon, Alexandre avait appris que Chio et la ville de Lesbos avaient été prises, que Mitylène avait été emportée d'assaut, que Memnon se disposait déjà à descendre en Macédoine avec trois cents trirèmes et une armée de terre, enfin, que la plupart des Grecs étaient près de se révolter ; il n'était donc pas médiocrement alarmé. Il ne fut délivré de son inquiétude que lorsque des messagers lui apportèrent la nouvelle de la mort de Memnon. Peu de temps après, Alexandre fut atteint d'une grave maladie et il convoqua ses médecins. Chacun jugea le mal difficile à guérir ; un seul, Philippe, Acarnanien de nation, faisant usage de traitements aussi prompts que hardis, promit de guérir la maladie par un remède qu'il prescrirait. Le roi y consentit volontiers, d'autant plus qu'il

¹ Arrien (II, 10) et Plutarque (*Alexandre*) ne s'accordent pas ici avec Diodore.

venait d'apprendre que Darius était parti de Babylone à la tête de son armée. Il prit donc la potion que le médecin lui présenta, et, grâce aux efforts de la nature combinés avec ceux de l'art, Alexandre fut bientôt rétabli. Échappé ainsi miraculeusement au danger, le roi honora ce médecin de grandes récompenses et l'admit au nombre de ses plus intimes amis.

XXXII. Alexandre reçut des lettres de sa mère qui, entre autres communications utiles, lui écrivit de se défier d'Alexandre de Lynciste. C'était un homme brave et ambitieux, qui suivait, avec d'autres amis, le roi dont il avait gagné la confiance. Ce soupçon ayant été confirmé par beaucoup d'autres circonstances, le roi fit arrêter cet homme et le mit aux fers, en attendant que son procès pût s'instruire.

Informé que Darius n'était plus qu'à trois journées de distance, Alexandre détacha Parménion, avec l'ordre d'occuper le premier les passages et les défilés connus sous le nom de *Portes [de Cilicie]*. Parménion investit ces lieux, délogea les Barbares des postes qu'ils avaient d'avance occupés, et se rendit maître des défilés. Pour alléger la marche de son armée, Darius fit transporter à Damas en Syrie les bagages et la foule inutile qui encombrait l'armée. En apprenant qu'Alexandre s'était d'avance emparé des défilés, Darius s'imaginait que l'ennemi n'oserait pas se mesurer avec lui en rase campagne; il se porta donc en avant en hâtant sa marche. Les indigènes, qui méprisaient les Macédoniens à cause de leur petit nombre et qui étaient frappés de terreur à l'aspect des forces imposantes des Perses, abandonnèrent Alexandre pour s'attacher à Darius; ils fournirent avec beaucoup d'empressement aux Perses des vivres et toutes sortes de provisions et prédirent aux Barbares une victoire certaine. Cependant Alexandre s'était emparé par surprise d'Issus, ville considérable de la Cilicie.

XXXIII. Des espions rapportèrent que Darius s'avancait, enseignes déployées, à la tête d'une armée formidable, et n'était plus qu'à trente stades de distance ¹. Alexandre regarda comme une

¹ Environ six kilomètres.

faveur des dieux l'occasion qui lui était offerte de décider, par une seule bataille, le sort de l'empire des Perses, et, par des discours appropriés, il exhorta ses soldats à une lutte décisive. Il disposa ensuite selon la nature du terrain, ses lignes d'infanterie et ses escadrons de cavalerie. L'infanterie fut placée au front et les phalanges de cavalerie furent placées en arrière, comme corps de réserve. Il se mit lui-même à la tête de l'aile droite et se porta à la rencontre de l'ennemi avec ses meilleurs cavaliers. L'aile gauche se composait de la cavalerie thessalienne, distinguée par sa bravoure et son expérience militaire¹. Lorsque les deux armées furent arrivées à portée de trait, les Barbares lancèrent sur les troupes d'Alexandre une si grande quantité de flèches, que ces projectiles se heurtaient dans l'air et amortissaient leur effet. Les trompettes sonnèrent des deux côtés la charge. Les Macédoniens poussèrent d'abord un immense cri de guerre; les Barbares y répondirent de manière à faire retentir de leur voix toutes les montagnes voisines. C'était comme l'écho d'une seule voix poussée par cinq cent mille hommes à la fois. Alexandre promena ses regards de tous côtés, cherchant à découvrir Darius; dès qu'il l'aperçut, il se porta droit sur lui avec ses cavaliers d'élite, moins jaloux de battre les Perses que de remporter la victoire par ses propres efforts. Les deux cavalleries s'attaquèrent réciproquement et il en résulta un terrible carnage. Mais, comme on déploya des deux côtés une égale valeur, l'issue de la bataille resta longtemps indécise; les pertes et les avantages se balançaient de part et d'autre. Aucun coup ne portait à faux; la foule compacte offrait à tous un but certain; aussi, un grand nombre de guerriers tombèrent couverts de blessures, toutes reçues par-devant; quelques-uns, vaillants jusqu'au dernier souffle, perdaient la vie plutôt que le courage.

XXXIV. Les chefs de colonnes donnaient à leurs subalternes l'exemple de la bravoure; aussi, pouvait-on voir une grande variété de combats où la victoire était chaudement disputée.

¹ L'ordre de bataille était autrement disposé, suivant Arrien, II, 9; et Quinte-Curce, III, 9.

Oxathrès, Perse d'origine, frère de Darius, se couvrit de gloire. Dès qu'il vit Alexandre s'attacher opiniâtrément à Darius, il ne songea plus qu'à partager le sort de son frère. A la tête de la cavalerie d'élite, il fondit sur Alexandre, animé par l'espoir que ce dévouement fraternel augmenterait sa réputation chez les Perses ; il combattit en avant du quadriges de Darius, et, joignant l'audace à l'expérience militaire, il tua un grand nombre d'ennemis. Alexandre ne lui cédant pas en courage, les cadavres s'amoncelèrent autour du quadriges de Darius ; chacun brûlait de frapper le roi, personne ne ménageait sa vie. Beaucoup de célèbres généraux perses tombèrent dans cette mêlée, entre autres Atizyès, Réomithrès et Tasiacès ¹, satrape d'Égypte. Les Macédoniens perdirent également beaucoup de monde, et Alexandre, enveloppé par les ennemis, fut lui-même blessé à la cuisse. Mais les chevaux attelés au quadriges de Darius, pressés par la douleur des blessures qu'ils avaient reçues, et effrayés des monceaux de morts qui les entouraient, n'obéirent plus à la bride et faillirent emporter Darius au milieu des ennemis. Dans ce moment critique le roi, déposant la majesté de son rang, et forcé de s'écarter de l'étiquette que la loi prescrit aux rois des Perses, saisit de ses propres mains les rênes des chevaux. Ses serviteurs lui amenèrent alors un autre quadriges, mais pendant qu'on y faisait passer le roi, le désordre s'accrut, et Darius, serré de près par les ennemis, fut saisi d'épouvante. Les Perses, qui avaient aperçu le trouble du roi, se livrèrent à la fuite ; les cavaliers suivirent leur exemple, et bientôt toute l'armée tourna le dos. Mais comme la fuite se faisait dans des passages étroits et escarpés, les fuyards, tombant les uns sur les autres, furent foulés sous les pieds des chevaux, et beaucoup d'entre eux périrent sans avoir été frappés par l'ennemi. On les trouvait gisant par tas, les uns sans armes et les autres tout armés ; quelques-uns tenaient encore dans leurs mains leurs épées nues, qui ne servaient qu'à tuer ceux qui tombaient sur eux. Cependant, la plupart de ces fuyards étaient parvenus à gagner

¹ Arrien le nomme *Sabacès*.

les plaines qu'ils traversèrent au galop pour chercher un asile dans les villes alliées des Perses. La phalange macédonienne et l'infanterie des Perses gardèrent encore pendant quelque temps le champ de bataille ; la défaite de la cavalerie perse fut, pour les Macédoniens, comme le prélude d'une victoire complète. Tous les Barbares furent promptement mis en déroute, la fuite devint générale ; des milliers de Barbares s'engagèrent dans les défilés, et tous les environs furent bientôt jonchés de morts.

XXXV. La nuit étant survenue, les Perses se dispersèrent facilement dans plusieurs directions. Les Macédoniens, cessant de les poursuivre, ne songèrent qu'à piller le camp et surtout les tentes royales où étaient renfermés une foule d'objets précieux. Les soldats en enlevèrent des masses d'argent et d'or, ainsi qu'une grande quantité de riches vêtements tirés du trésor royal. Les tentes des amis et des parents du roi ainsi que celles des généraux procurèrent également un riche butin. Non-seulement les femmes de la maison royale, mais encore celles des parents et des amis du roi suivaient l'armée, selon la coutume des Perses, montées sur des chars dorés ; chacune de ces femmes, habituées à toutes les jouissances du luxe, portait avec elle une quantité prodigieuse de parures et d'ornements. Les lamentations de toutes ces femmes captives étaient difficiles à dépeindre ; elles qui naguère ne se trouvaient pas assez mollement balancées sur de magnifiques palanquins et qui ne laissaient entrevoir aucune partie nue de leur corps, étaient maintenant couvertes d'une simple tunique, ayant tous les autres vêtements déchirés ; elles se précipitaient hors des tentes en poussant de longs gémissements, implorant le secours des dieux et se jetant aux genoux des vainqueurs. Se dépouillant d'une main tremblante de tous leurs ornements, et les cheveux en désordre, elles couraient à travers des lieux escarpés et s'attroupaient en demandant à leurs compagnes d'infortune des secours dont celles-ci avaient également besoin. Quelques soldats traînaient ces malheureuses par les cheveux ; ici, d'autres déchirant leurs vêtements, portaient leurs mains sur leurs corps nus et les frappaient

du bois de leurs lances, la fortune leur permettant d'insulter ainsi à tout ce qu'il y avait de plus respecté et de plus illustre chez les Barbares.

XXXVI. Quelques Macédoniens, plus humains que les autres, furent saisis de compassion à l'aspect de ces infortunées que le destin avait fait tomber de si haut, et qui ne voyaient devant elles, pour terme de leurs misères, qu'une honteuse captivité qui devait les éloigner de tout ce qui leur était cher. Mais ce qui excitait la pitié jusqu'aux larmes, c'était l'aspect de la mère de Darius, de sa femme et de ses deux filles, déjà nubiles, et d'un fils à peine adolescent. Un changement de fortune si soudain et la grandeur d'une infortune si inattendue, étaient propres à toucher de commisération tous les assistants. Ces malheureuses ignoraient si Darius était encore en vie ou si, comme tant d'autres, il avait péri. En voyant leurs tentes pillées par des soldats armés qui maltrahaient les captives dont ils ignoraient le rang, ces femmes infortunées croyaient déjà toute l'Asie esclave comme elles. Qu'avaient-elles à répondre aux femmes des satrapes qui venaient implorer leur secours à genoux, puisqu'elles étaient tout aussi malheureuses que ces femmes ?

Les serviteurs du roi prirent possession de la tente de Darius, y préparèrent les bains, dressèrent les tables, allumèrent des flambeaux, et attendaient l'arrivée d'Alexandre, qui, de retour de la poursuite des ennemis, devait trouver tout disposé comme pour Darius, et tirer de ces préparatifs un augure favorable pour la conquête de l'Asie.

Dans la bataille qui venait d'être livrée, les Barbares avaient perdu plus de cent mille hommes d'infanterie¹ et au moins dix mille cavaliers ; tandis que les Macédoniens n'avaient perdu que trois cents hommes d'infanterie et environ cent cinquante cavaliers. Telle fut l'issue de la bataille d'Issus en Cilicie.

XXXVII. Darius ainsi battu et mis en déroute s'enfuyait à bride abattue, montant les meilleurs coursiers qu'il changeait de distance en distance ; il avait hâte d'échapper aux mains d'A-

¹ Justin (IX, 9) donne un nombre de beaucoup inférieur.

Alexandre et de chercher un asile dans une des satrapies de l'Asie supérieure. Alexandre , à la tête de l'élite de sa cavalerie et de ses meilleurs compagnons d'armes, s'était mis à suivre les traces de Darius qu'il ambitionnait de faire prisonnier. Mais après avoir parcouru un espace de deux cents stades, il rentra au camp vers minuit. Il se mit au bain pour se reposer de ses fatigues et se livra aux jouissances de la table et du repos. Un messenger vint annoncer à la mère et à la femme de Darius qu'Alexandre était de retour de la poursuite du roi, et qu'il avait dépouillé Darius. A cette nouvelle, toutes les femmes captives éclatèrent en sanglots et en longs gémissements. En apprenant ces scènes douloureuses, Alexandre envoya un de ses amis, Léonnatus, pour calmer ces infortunées et porter des paroles de consolation à Sisylgambris¹, en lui annonçant que Darius vivait encore; enfin, qu'Alexandre prendrait lui-même soin de la famille de Darius et viendrait le lendemain matin la visiter et lui témoigner par des actes sa philanthropie. Les captives accueillirent ces paroles de consolation comme un bonheur inespéré; elles regardèrent Alexandre comme un dieu et cessèrent leurs lamentations. Le lendemain, le roi, accompagné d'Hephæstion, un de ses amis qu'il affectionnait le plus, se rendit chez les femmes. Comme ils étaient tous deux habillés de même et qu'Hephæstion l'emportait par sa taille et sa beauté, Sisylgambris prit celui-ci pour le roi, et se prosterna pour le saluer; quelques assistants l'avertirent de sa méprise et lui indiquèrent de la main Alexandre. Sisylgambris, honteuse de son erreur, allait renouveler sa salutation et se prosterner devant Alexandre; mais celui-ci lui dit en la relevant: « O mère, ne te tourmente pas, car lui aussi est Alexandre. » En donnant ainsi à cette matrone le titre de mère, le roi fit entrevoir avec quelle prévenance il allait traiter toutes ces infortunées. Il lui donna l'assurance qu'elle serait désormais pour lui comme une seconde mère, et aussitôt il sanctionna sa promesse par des actions.

XXXVIII. Alexandre la revêtit d'un ornement royal et la ré-

¹ Σισύργαμβρις Quinte-Curce l'appelle *Sisylgambis*

tablit dans ses anciens honneurs. Il lui rendit tous les domestiques que lui avait donnés Darius, et en ajouta encore d'autres de sa propre maison. Il promit ensuite de pourvoir à l'établissement des deux jeunes filles mieux que ne l'aurait fait Darius, d'élever le fils comme si c'était le sien, et de lui rendre les honneurs dus à son rang. Il l'appela même auprès de lui et l'embrassa ; et , comme il vit que cet enfant le regardait sans crainte et sans se laisser le moins du monde intimider, il se tourna vers Hephæstion et lui dit : « Cet enfant de six ans montre un sang-froid au-dessus de son âge ; il est plus brave que son père. » Quant à la femme de Darius et à la suite dont elle était entourée, il ajouta qu'il veillerait à ce qu'elle fût traitée avec autant de respect qu'autrefois dans sa prospérité. Enfin, ses discours étaient empreints de tant de miséricorde et de générosité que les femmes, pour exprimer leur joie inespérée, versèrent des larmes abondantes. En partant, il leur donna à toutes la main droite et fut comblé de bénédictions par ceux dont il était le bienfaiteur, en même temps qu'il reçut les éloges de ses compagnons d'armes qui admiraient tant d'humanité. Parmi les nombreuses et belles actions d'Alexandre, il n'y en a, je pense, aucune qui mérite autant que celle-là d'être perpétuée par l'histoire. En effet, les prises de villes, les victoires dans les batailles, enfin tous ces avantages remportés dans la guerre sont en général dus au hasard plutôt qu'à la force de l'âme¹ ; tandis que, au faite de la puissance, avoir pitié des malheureux, c'est l'apanage exclusif de la sagesse ; car la plupart de ceux que la prospérité enivre deviennent insolents et oublient qu'ils ne sont, comme les autres, que de faibles mortels. Aussi sont-ils incapables de supporter le bonheur qui est pour eux un lourd fardeau. Alexandre, séparé de nous par de nombreuses générations, est donc digne de nos éloges et de ceux de la postérité.

¹ Cette maxime a été souvent répétée dans les temps anciens aussi bien que dans les temps modernes. [*In bellis* ; *maximam partem suo jure fortuna sibi vindicat* , a dit Cicéron (*pro Marcello* , 2). La guerre est un jeu de hasard , a dit un homme d'Etat de nos jours.

XXXIX. Darius avait atteint Babylone. Il réunit les débris de son armée, échappés au désastre d'Issus, et ne perdit pas courage, malgré le terrible revers qui venait de le frapper. Il écrivit à Alexandre en l'engageant à supporter sa fortune humainement et à lui rendre les prisonniers pour une forte rançon. Il lui offrit, en outre, toute l'Asie en deçà du fleuve Halys, ainsi que les villes situées dans cette contrée s'il voulait être son ami. A la réception de cette lettre, Alexandre réunit ses amis en conseil; mais, au lieu de leur montrer l'original, il écrivit lui-même une lettre supposée dans laquelle il n'avait mis que ce qui convenait à ses plans, et ce fut celle-ci qu'il communiqua à ses conseillers¹; les députés de Darius furent donc renvoyés sans avoir rien obtenu. Darius renonçant donc à tout espoir de trêve, fit de grands préparatifs de guerre. Il arma de pied en cap les soldats qui avaient perdu leurs armes pendant la fuite et fit faire de nouvelles levées de troupes; il ordonna aussi que les contingents des satrapies de l'Asie supérieure, qui, en raison de la vitesse avec laquelle cette campagne s'était faite, étaient restés en retard, vinssent le rejoindre sans délai. Enfin, il fit tant qu'il parvint à mettre sur pied une armée deux fois plus nombreuse que celle qui avait été battue à Issus. En effet, elle se composait de huit cent mille hommes d'infanterie et de deux cent mille cavaliers, sans compter une multitude de chars armés de faux. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XL. Nicérate étant archonte d'Athènes, Marcus Atilius et Marcus Valérius consuls à Rome, on célébra la cxii^e olympiade où Grylus de Chalcis fut vainqueur à la course du stade². Après la victoire d'Issus, Alexandre fit enterrer ses morts et accorda les mêmes honneurs à ceux d'entre les ennemis qui s'étaient fait admirer par leur bravoure. Il offrit ensuite aux dieux de magnifiques sacrifices en actions de grâces, et distribua des récom-

¹ Ces détails ne s'accordent pas avec ceux que donnent Arrien (II, 14) et Quinte-Curce (IV, 1).

² Première année de la cii^e olympiade; année 332 avant J.-C.

penses méritées à ceux qui s'étaient distingués dans le combat ; enfin , il fit prendre à ses troupes quelques jours de repos.

En quittant la Cilicie , Alexandre se dirigea vers l'Égypte. Il entra dans la Phénicie. Il soumit plusieurs villes et fut bien accueilli par les indigènes. Les Tyriens seuls lui résistèrent. Le roi voulait offrir un sacrifice à Hercule le Tyrien ; mais les habitants lui refusaient obstinément l'entrée de leur ville. Alexandre, irrité, les menaça de prendre leur ville de force ; mais les Tyriens soutinrent intrépidement le siège ; car ils se flattaient de plaire à Darius et de s'assurer sa bienveillance. Ils croyaient aussi que le roi les récompenserait magnifiquement, si, en occupant Alexandre à un siège long et périlleux, ils parvenaient à donner à Darius le temps de faire ses préparatifs. Ils comptaient aussi sur la position forte de leur île , sur leurs moyens de défense et sur le secours de Carthage, qui était une de leurs colonies. Le roi reconnut que la ville était inexpugnable par mer, tant à cause des murs qui l'environnaient qu'à cause de la flotte qui la protégeait de ce côté. Il remarqua aussi que l'attaque était presque impraticable par terre, la ville étant séparée du continent par une passe de quatre stades de largeur¹. Il résolut cependant de tout tenter plutôt que de souffrir que cette seule ville bravât la puissance des Macédoniens. Il déblaya donc le terrain de l'ancienne Tyr, et, avec les milliers de pierres tirés de ces décombres, il fit élever une digue de deux plèthres de large². Il appela à ce travail tous les habitants des villes voisines ; et, grâce au nombre des bras qui y étaient employés, l'ouvrage fut bientôt terminé.

XLI. Les Tyriens s'approchant, sur leurs barques, de la digue en construction, se moquaient d'abord du roi et lui demandaient en riant s'il voulait être plus fort que Neptune. Mais en voyant, contre leur attente, la jetée s'exhausser de jour en jour, ils résolurent de transporter à Carthage les enfants, les femmes et les vieillards et de ne conserver que la population valide pour la défense des murs et l'armement de quatre-vingts

¹ Environ huit cents mètres.

² Environ soixante mètres.

trirèmes. Ils eurent encore le temps d'expédier à Carthage une partie de leurs enfants et de leurs femmes, mais, serrés de près par les travaux de siège, et hors d'état de se défendre par leur flotte, ils furent forcés à soutenir le siège de toutes parts. Quoiqu'ils fussent déjà abondamment pourvus de catapultes et d'autres machines de guerre, ils en firent construire beaucoup d'autres encore, ce qui leur était facile en raison du grand nombre de mécaniciens et d'autres ouvriers que renfermait Tyr. Après avoir ainsi rassemblé des instruments de guerre de toutes sortes, dont plusieurs avaient été nouvellement imaginés, ils en garnirent toute l'enceinte de la ville, mais surtout l'endroit où la digue touchait au mur. Lorsque l'ouvrage des Macédoniens n'était plus qu'à une portée de trait, les dieux envoyèrent aux assiégeants quelques augures. Un cétacé d'une grosseur énorme, poussé par l'impétuosité des vagues, vint tomber contre la chaussée sans faire aucun dommage; une partie de son corps y resta longtemps appliquée, et frappa d'épouvante les spectateurs; mais le monstre rentra dans la mer et laissa les deux partis flotter dans des craintes superstitieuses. Chacun interprétait ce prodige dans un sens favorable, comme l'annonce d'un secours de Neptune. D'autres prodiges vinrent encore ajouter à la terreur de la foule. Chez les Macédoniens, les pains que l'on brisait pour les manger étaient comme teints de sang. Un Tyrien prétendait avoir eu une vision dans laquelle Apollon lui disait qu'il allait quitter la ville. Mais le peuple soupçonna que c'était là une fable forgée pour complaire à Alexandre, et déjà les jeunes gens couraient après cet homme pour le lapider, lorsque les magistrats le cachèrent en le faisant entrer comme suppliant dans le temple d'Hercule. Cependant les Tyriens superstitieux lièrent avec des chaînes d'or le piédestal de la statue d'Apollon, se flattant ainsi d'empêcher le dieu de quitter leur ville.

XLII. Les Tyriens, alarmés des progrès des travaux de la digue, armèrent les bâtiments légers d'un grand nombre de projectiles, de catapultes, d'archers et de frondeurs. S'approchant ainsi de la chaussée en construction, ils blessèrent ou tuèrent

beaucoup d'ouvriers ; car, les traits lancés sur des hommes sans armes et serrés les uns contre les autres, frappaient un but certain et exposé à tous les coups, Aussi les flèches atteignirent-elles non-seulement la face, mais encore le dos des travailleurs occupés sur une chaussée étroite et dans l'impossibilité de résister à l'ennemi des deux côtés à la fois. Alexandre, pour remédier à ce grave inconvénient, arma tous ses navires, et, se mettant lui-même à la tête de la flotte, se dirigea en toute hâte vers le port de Tyr pour intercepter la retraite aux Phéniciens. Dans la crainte que les ports ne tombassent au pouvoir de l'ennemi qui pourrait s'emparer de la ville laissée sans défense, les Barbares s'empressèrent de rentrer à Tyr. Des deux côtés, on fit force de rames ; déjà les Macédoniens allaient toucher au port et les Phéniciens se voyaient tout près de leur ruine, lorsque, redoublant d'efforts, ceux-ci abandonnèrent les navires laissés en arrière et parvinrent à se réfugier dans la ville. Renonçant à son entreprise, le roi fit reprendre avec plus d'ardeur encore les travaux de la digue et défendit les ouvriers par un grand nombre de bâtiments. L'ouvrage allait déjà atteindre la ville, dont la prise semblait imminente, lorsqu'un violent vent de nord-ouest ¹ endommagea une grande partie de la digue. En voyant ses travaux ruinés par la nature, Alexandre fut fortement embarrassé et se repentit déjà d'avoir tenté ce siège ; mais en même temps, poussé par un désir irrésistible de vaincre, il fit couper dans les montagnes des arbres énormes qui, étant jetés avec toutes leurs branches dont les intervalles étaient remplis de terre, servirent à amortir la violence des flots. Il répara ainsi promptement le dommage causé par la tempête, et lorsque la construction, grâce au nombre des bras qui y étaient employés, n'était plus qu'à une portée de trait des murs de la ville, il fit placer ses machines de guerre sur l'extrémité de la digue. Il battait ainsi les murs en brèche avec les balistes et les catapultes, en même temps qu'il balayait les remparts à coups de traits. Les archers

¹ Ce vent qui souffle fréquemment sur la côte de la Syrie, était connu des navigateurs sous le nom de *bordé noir*, *μελαμβόριος*.

et les frondeurs aidèrent à ces attaques et blessèrent un grand nombre d'assiégés.

XI.III. Cependant les Tyriens, marins expérimentés, firent construire par leurs artisans et leurs mercenaires des machines de guerre ingénieuses. Ainsi, pour se garantir des traits lancés par les catapultes, ils inventèrent des roues divisées par des rayons nombreux; ces roues, étant tournées à l'aide d'une machine, détruisaient l'effet des flèches, soit en les brisant, soit en les tordant. Quant aux pierres lancées par les balistes, ils en amortissaient l'effet par des constructions formées de matières molles. Cependant, le roi attaqua les murs du côté de la digue en même temps qu'il fit, avec toute sa flotte, le tour de la ville et en examina l'enceinte; il était évident qu'il se disposait à bloquer la ville tout à la fois par terre et par mer. Les Tyriens n'osèrent point se mesurer avec cette flotte; et Alexandre, rencontrant trois trirèmes à l'entrée du port, se dirigea sur elles, les coula toutes et rentra dans son camp. Pour doubler en quelque sorte la sécurité que le mur leur offrait, les Tyriens construisirent, à cinq coudées¹ de celui-ci, un second mur de dix coudées de large, et comblèrent l'intervalle creux de ces deux enceintes avec des pierres et des matières de terrassement. De son côté, Alexandre, joignant ensemble plusieurs trirèmes, établit sur ce pont flottant des machines de guerre avec lesquelles il battit le mur en brèche dans l'étendue d'un plèthre². Déjà les Macédoniens se disposaient à pénétrer par cette brèche dans l'intérieur de la ville, lorsque les Tyriens firent pleuvoir sur eux une grêle de traits et parvinrent, non sans peine, à les repousser; ils profitèrent de la nuit pour réparer leur mur. Enfin, la digue atteignit les murs de la ville, et transforma l'emplacement de Tyr en une presqu'île; il se livra alors sous les remparts plusieurs combats sanglants. Les assiégés, ayant sous les yeux les dangers qui les menaçaient et calculant les désastres qui résulteraient de la prise de leur ville, étaient résolus à se défendre en désespé-

¹ Deux mètres et demi.

² Trente mètres.

rés. Les Macédoniens firent approcher des tours égales en hauteur aux murs de la ville; du sommet de ces tours élevées ils jetèrent des ponts volants, et sautèrent hardiment sur les créneaux. Mais les Tyriens trouvaient de grands moyens de défense dans l'emploi de leurs machines si ingénieusement construites. A l'aide d'énormes tridents d'airain, terminés en forme de hameçons, ils accrochaient aux boucliers les soldats postés sur les tours, et les ayant ainsi bien fixés, ils attiraient les assiégeants à eux au moyen de câbles attachés à ces tridents. Il fallait donc ou lâcher les boucliers et exposer le corps nu à une grêle de traits, ou, pour éviter la honte de perdre les armes, se tuer, en se précipitant du haut des tours. D'autres se servaient de filets de pêcheur pour envelopper les hommes qui combattaient sur les ponts volants; et, les privant de l'usage de leurs mains, ils les faisaient tomber au pied des murs.

XLIV. Les Tyriens eurent encore recours à une autre invention ingénieuse pour abattre le courage de leurs ennemis et leur infliger d'atroces tortures. Ils construisirent des boucliers d'airain et de fer qu'ils remplirent de sable, et les exposèrent à un grand feu afin de rendre ce sable brûlant. Au moyen d'une machine particulière, ils lançaient ce sable sur les plus hardis assaillants et leur faisaient essuyer des tourments cruels; car ce sable, pénétrant à travers la cuirasse et les vêtements, brûlait la chair sans qu'on pût porter des secours aux malheureux qui en étaient atteints. Pareils à des hommes mis à la torture, ils poussaient des cris déchirants; ils étaient saisis de délire, et expiraient dans d'affreuses douleurs. En même temps que les Phéniciens lançaient ces projectiles brûlants, ils accablaient les assaillants d'une grêle de javalots, de pierres et de flèches. De plus, avec des vergues armées de faux, ils coupaient les câbles des béliers et en détruisaient ainsi l'action. Ils lançaient aussi sur les ennemis des masses de fer rougies au feu, qui ne manquaient jamais leur but à cause de l'épaisseur des rangs ennemis. Enfin, à l'aide de corbeaux et de mains de fer, ils arrachaient les soldats des ponts volants. Grâce à toutes ces machines, mises

en jeu par tant de bras, ils tuaient un grand nombre d'assaillants.

XLV. Malgré la terreur que les assiégés répandaient par leurs moyens de défense, les Macédoniens ne se désistaient point de leur audace ; et, marchant sur les corps de ceux qui étaient tombés, ils ne songeaient point au sort malheureux de leurs compagnons d'armes. Alexandre opposa aux balistes de l'ennemi des catapultes qui, lançant d'énormes pierres, ébranlèrent les murs, et du haut des tours de bois il fit pleuvoir une grêle de traits qui blessèrent dangereusement ceux qui se montraient sur les remparts. Pour se garantir de l'effet de ces projectiles, les Tyriens avaient placé en avant des murs des roues de marbre qui, par un mouvement de rotation imprimé par quelque machine, brisaient les flèches ou les détournaient de leur direction, et en faisaient ainsi manquer l'effet. En outre, ils avaient fait coudre ensemble des peaux et des cuirs pliés en double et rembourrés de plantes marines : ils se servaient de ces substances molles pour amortir le choc des projectiles ¹. Enfin les Tyriens n'avaient rien négligé pour leur défense. Munis de tant de secours, ils tinrent intrépidement tête à l'ennemi : quittant l'enceinte et les postes de l'intérieur des tours, ils s'avancèrent jusqu'aux ponts jetés sur les murs pour se mesurer avec les assaillants ; là, ils luttaient corps à corps pour le salut de la patrie ; quelques-uns d'entre eux, armés de haches, coupèrent à l'ennemi la partie du corps qui se montrait à découvert. C'est ainsi qu'un des chefs macédoniens nommé Admète, homme brave et vigoureux, résistant vaillamment aux Tyriens, fut frappé au milieu de la tête d'un coup de hache, et expira en héros ². Voyant les Macédoniens serrés de si près par les Tyriens, Alexandre fit, à l'approche de la nuit, sonner la retraite. Il songea d'abord à lever le siège et à continuer sa marche vers l'Égypte ; mais il se ravisa, pensant qu'il serait honteux de laisser aux Tyriens toute la gloire de ce

¹ C'est la répétition de ce que l'auteur vient de dire dans le chap. 43.

² Arrien (II, 23) raconte autrement la mort d'Admète. Comparez aussi Quinte-Curce, IV, 4.

siège, et, bien qu'il n'y eût de son avis qu'un seul de ses amis, Amyntas, fils d'Andromène, il recommença l'assaut.

XLVI. Alexandre exhorta les Macédoniens à ne pas lui céder en courage; puis, il arma tous les navires et bloqua vigoureusement la ville par terre et par mer. S'étant aperçu que le mur était plus faible dans la partie qui regarde les ports, il y dirigea les ponts des trirèmes sur lesquelles il avait dressé les plus fortes machines de guerre. Ce fut dans cet assaut que le roi accomplit un fait d'armes d'une audace incroyable. Il abaissa sur le mur de la ville le pont volant de l'une des tours de bois, il le traversa seul, défiant la fortune et bravant le désespoir des Tyriens; jaloux d'avoir pour témoin de sa bravoure cette armée qui avait battu les Perses, il ordonna aux autres Macédoniens de le suivre, il se mit à leur tête, il en vint aux mains avec les assiégés et tua les uns à coups de lance, les autres avec son épée. Il repoussa même quelques-uns avec son bouclier, et comprima l'audace de ses adversaires. Dans cet intervalle, le bélier renversa sur un autre point un pan de mur considérable. Les Macédoniens pénétrèrent par cette ouverture dans l'intérieur de la ville, en même temps la troupe d'Alexandre franchit les murs au moyen des ponts volants et se rendit maître de la ville. Mais les Tyriens, rassemblant toutes leurs forces, se barricadèrent dans les rues et se firent presque tous écharper au nombre de plus de sept mille¹. Le roi vendit les femmes et les enfants à l'enchère et fit pendre tous les jeunes gens, au nombre d'au moins deux mille. Quant aux prisonniers, ils étaient si nombreux que, quoique la plupart des habitants eussent été transportés à Carthage, il n'y en eut pas moins de treize mille².

Tel fut le sort des Tyriens qui, avec plus de courage que de prudence, avaient soutenu un siège de sept mois. Le roi ôta à la statue d'Apollon les chaînes d'or dont les Tyriens l'avaient entourée, et prescrivit de donner à ce dieu le nom d'*Apollon*

¹ Arrien (III, 24) parle de huit mille morts, et Quinte-Curce (IV, 4) de six mille.

² Suivant Arrien, le nombre des prisonniers était de trente mille.

Philalexandre. Il offrit à Hercule de magnifiques sacrifices, distribua des récompenses aux plus braves soldats, ensevelit les morts avec pompe, institua roi de Tyr *Ballonymus*¹ dont la fortune singulière mérite d'être mentionnée.

XLVII. L'ancien roi Straton perdit le trône par son amitié pour Darius. Alexandre laissa Hephæstion maître de choisir parmi ses hôtes celui qu'il voudrait pour roi de Tyr. Voulant du bien à l'hôte chez lequel il était logé, Hephæstion avait d'abord songé à le proclamer souverain de la ville. Mais celui-ci, quoiqu'un des citoyens les plus riches et les plus considérés, refusa cette offre, comme n'ayant aucune parenté avec la famille royale. Hephæstion lui demanda alors de désigner à son choix un descendant de race royale; son hôte lui répondit qu'il en existait un, homme sage et vertueux, mais extrêmement pauvre. Hephæstion lui ayant répliqué qu'il le ferait nommer roi, l'hôte se chargea de la négociation. Il se rendit donc auprès de celui qui venait d'être nommé roi de Tyr et lui apporta le manteau royal. Il trouva ce pauvre homme couvert de haillons et occupé dans un jardin à puiser de l'eau pour un faible salaire. Après lui avoir appris l'événement, il le revêtit des ornements royaux, le conduisit sur la place publique et le proclama roi des Tyriens. La multitude accueillit ce nouveau roi avec des démonstrations de joie, et admira elle-même ce caprice de la fortune. *Ballonymus* resta attaché à Alexandre, et sa royauté peut servir d'exemple à ceux qui ignorent les vicissitudes du sort.

Après nous être occupés d'Alexandre, nous allons aborder le récit d'autres événements.

XLVIII. En Europe, Agis, roi des Lacédémoniens, qui avait recueilli huit mille mercenaires, débris de la bataille d'Issus, médita quelque entreprise pour gagner les bonnes grâces de Darius. Acceptant les navires et l'argent que Darius lui avait offerts, il fit voile pour la Crète, et soumit la plupart des villes de cette île à la domination des Perses.

¹ Quinte-Curce et Justin l'appellent *Abdalonimus*, Plutarque *Alynomus* et Arrien *Azelmicus*.

Amyntas, exilé de la Macédoine, s'était réfugié auprès de Darius, et avait combattu avec les Perses en Cilicie. Après la bataille d'Issus il se sauva avec quatre mille mercenaires à Tripolis, en Phénicie, où il était arrivé avant Alexandre. Là, il choisit dans toute la flotte un nombre de vaisseaux suffisant pour embarquer ses soldats, et brûla le reste. Il se rendit ensuite à Cypre, où il réunit encore des soldats et des navires. De là, il fit ensuite voile pour Peluse, se rendit maître de cette ville, se disant envoyé par Darius pour remplacer dans le commandement le satrape gouverneur d'Égypte, tombé dans la bataille d'Issus. Puis, il se rendit à Memphis, et défit les habitants dans un combat engagé sous les portes de leur ville. Mais les soldats s'étant ensuite livrés au pillage, les habitants firent une sortie, tombèrent sur les pillards dispersés dans la campagne et en tuèrent un grand nombre ; Amyntas lui-même se trouva parmi les morts. Telle fut la fin d'Amyntas qui avait conçu de si grands projets, mais qui fut déçu dans son espérance.

Quelques autres généraux qui s'étaient également sauvés de la bataille d'Issus avec quelques débris de troupes, suivirent la fortune des Perses. Les uns prirent des villes importantes et les gardèrent pour Darius ; les autres cherchaient à maintenir les provinces dans l'obéissance, rassemblaient des troupes et faisaient tout ce que les circonstances leur permettaient en faveur de la cause qu'ils défendaient.

L'assemblée des Grecs avait décrété d'envoyer quinze députés chargés, au nom de la Grèce, d'apporter à Alexandre une couronne d'or et de le congratuler de la victoire qu'il avait remportée en Cilicie.

Alexandre se dirigea sur Gaza, défendue par une garnison perse ; il s'empara de cette ville après un siège de deux mois.

XLIX. Aristophane étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Spurius Posthumius et Titus Véturius¹. Dans cette année, Alexandre régla les affaires de Gaza, détacha Amyntas avec dix navires en Macédoine et lui ordonna d'enrôler pour

¹ Deuxième année de la cxi^e olympiade ; année 331 avant J.-C.

le service militaire les jeunes gens en état de porter les armes. Puis, à la tête de son armée, il entra en Égypte et s'empara, sans coup férir, de toutes les villes de ce pays ; car les Égyptiens, mécontents des Perses qui avaient profané leurs temples¹ et qui gouvernaient avec dureté, accueillirent avec joie les Macédoniens. Après avoir réglé l'administration de l'Égypte, Alexandre alla consulter l'oracle d'Ammon. Il était à moitié chemin lorsqu'il rencontra des députés cyrénéens qui lui apportaient une couronne et de riches présents, parmi lesquels étaient trois cents chevaux de guerre et cinq quadriges très-beaux. Le roi accepta ces dons et conclut avec les Cyrénéens un traité d'alliance. Puis, il se dirigea avec sa suite vers le temple d'Ammon. Ayant à traverser un pays désert et aride, il fit provision d'eau et parcourut une contrée pleine d'amas de sable. Dans quatre jours de marche, la provision d'eau fut épuisée et la pénurie mit bientôt tout le monde dans le découragement, lorsqu'une pluie abondante tomba du ciel et fit miraculeusement disparaître le manque d'eau. Cet événement parut une preuve évidente de l'intervention inespérée des dieux. On puisa l'eau d'une mare, et, au bout de quatre jours de traversée, on sortit du désert. La quantité de sable accumulée ayant fait perdre les traces du chemin, les guides annoncèrent au roi que des corbeaux, dont on entendait le croassement à la droite, indiquaient le sentier conduisant directement au temple d'Ammon. Alexandre considéra cet augure comme favorable, et, pensant que sa présence était agréable au dieu, il accéléra sa marche. Il rencontra ensuite un lac d'eau salée², et, après cent stades de course, il traversa l'endroit appelé les villes d'Ammon ; à une journée de là il atteignit l'enceinte du temple.

L. La contrée où est situé le temple est entourée d'un désert aride, sablonneux et tout à fait inhospitalier. Cette contrée, qui a environ cinquante stades de longueur et de largeur, est

¹ Voyez plus haut, I, 46 ; XVI, 52

² C'était sans doute un de ces lacs dont les eaux étaient saturées de carbonate de soude (*natron*), et qu'on rencontre encore aujourd'hui dans cette région.

arrosée par beaucoup de belles sources d'eau et couverte de bois, surtout d'arbres fruitiers. On respire un air de printemps dans ce lieu privilégié; le séjour y est sain, bien qu'il n'y ait autour que les sables brûlants du désert. Ce temple a été, dit-on, fondé par Danaüs l'Égyptien¹. La région consacrée au dieu est limitée au midi et au couchant par les Éthiopiens, au nord par les Libyens nomades et par la tribu des Nasamons, qui s'étend dans l'intérieur du pays. Les Ammoniens habitent des villages, et, au milieu de leur pays, s'élève une citadelle environnée d'une triple enceinte. La première enceinte entoure le palais des anciens rois; la seconde contient les habitations des femmes, des enfants, des parents de la maison royale, les corps de garde, le sanctuaire du dieu et la fontaine sacrée où l'on purifie les offrandes qu'on présente au dieu; la troisième enceinte renferme le logement des satellites et des gardes du roi. En dehors de la citadelle, et à quelque distance de là, se trouve un autre temple d'Ammon, ombragé d'arbres nombreux et élevés. Près de ce temple existe une fontaine à laquelle un phénomène qui s'y passe a fait donner le nom de *fontaine du Soleil*. Son eau varie singulièrement de température aux différentes heures de la journée: au point du jour elle est tiède, et devient froide à mesure que le jour s'avance, jusqu'à midi où elle atteint son maximum de froid; la température s'élève à partir de midi, jusqu'à ce qu'elle ait atteint son maximum à minuit; à partir de ce moment, la chaleur va en diminuant jusqu'à ce qu'elle arrive au degré qu'elle avait au lever du soleil. La statue du dieu est couverte d'émeraudes et d'autres ornements, et elle rend ses oracles d'une manière toute particulière. Elle est portée, dans une nacelle dorée, sur les épaules de quatre-vingts prêtres; ceux-ci la portent machinalement là où le dieu leur fait signe d'aller;

¹ Comparez plus haut, III, 73; et Hérodote, II, 55.

² Cette observation peut s'appliquer à toutes les sources dont les eaux jaillissent d'une grande profondeur. Les différences de froid et de chaud viennent de ce que la source ne se trouve pas au même degré de température que l'air ambiant. Voyez tom. I, p. 149, note 2.

cette procession est suivie d'une foule de femmes et de jeunes filles, chantant pendant toute la route des hymnes et des cantiques, selon les rites anciens.

LI. Lorsqu'Alexandre fut introduit dans le temple et qu'il aperçut la statue du dieu, le prophète, homme très-âgé, s'avança vers lui et lui dit : « Salut, ô mon fils, recevez ce nom de la part du dieu. — Je l'accepte, ô mon père, répondit Alexandre, et désormais je me ferai appeler ton fils si tu me donnes l'empire de toute la terre. » Le prêtre entra alors dans le sanctuaire, et, au moment où les hommes désignés pour porter la statue du dieu se mirent en mouvement, sur l'ordre d'une voix mystérieuse, il assura Alexandre que le dieu lui accordait sa demande. Alexandre continua et dit : « Il me reste encore, ô dieu protecteur, à te demander si j'ai puni tous les assassins de mon père, ou si quelques-uns ont échappé à mes recherches. — Ne blasphème pas, s'écria le prêtre : aucun mortel ne pourra attenter à la vie de celui qui t'a donné le jour ; quant aux assassins de Philippe, ils ont tous reçu leur châtiment ; le succès de tes grandes entreprises sera une preuve que tu dois la naissance à un dieu ; personne n'a pu te vaincre jusqu'ici et tu seras à l'avenir tout à fait invincible. » Alexandre se réjouit de la réponse de l'oracle, consacra au dieu de magnifiques offrandes, et retourna en Égypte.

LII. Alexandre conçut le projet de fonder dans cette région une grande ville. Il ordonna à ceux qui étaient chargés de l'exécution de ce projet, de poser les fondements de cette ville entre la mer et le lac [Maréotis]. Après en avoir lui-même tracé le plan et divisé artistement la ville en rues coupées à angle droit, il lui donna, d'après lui-même, le nom d'Alexandrie. Cette ville, située très-avantageusement près du port du Phare, avait ses rues disposées de manière à donner accès aux vents étiésiens. Ces vents soufflent de la haute mer, rafraîchissent l'air de la ville et entretiennent, par une douce température, la santé des habitants. Il entoura la ville d'une enceinte remarquable par son étendue et par son assiette forte ; car, placée entre le grand lac

et la mer, elle n'est abordable du côté de la terre que par deux passages étroits et très-faciles à défendre. La forme de la ville représente assez bien une chlamyde¹ ; elle est traversée presque au milieu par une rue admirable par sa longueur et sa largeur ; car d'une porte à l'autre elle a quarante stades de longueur sur un plèthre de large² ; cette rue était bordée de maisons et de temples magnifiques. Alexandre y fit construire un palais royal d'une construction large et imposante. Non-seulement Alexandre, mais presque tous les rois d'Égypte ont, jusqu'à notre époque, ajouté à l'embellissement de ce palais. Enfin, la ville d'Alexandrie a pris par la suite un tel accroissement qu'elle passe généralement pour une des premières villes du monde. En effet, elle l'emporte de beaucoup sur les autres villes par la beauté et la grandeur de ses édifices, ainsi que par ses richesses et l'abondance de tout ce qui tient aux besoins de la vie. Elle est également supérieure aux autres villes par sa population ; car à l'époque où nous avons visité l'Égypte, ceux qui tiennent les registres du recensement nous assuraient que la population de la ville se composait de plus de trois cent mille hommes de condition libre, et que les revenus du roi d'Égypte étaient de plus de six mille talents³.

Le roi Alexandre nomma quelques-uns de ses amis au gouvernement d'Alexandrie, régla toutes les affaires de l'Égypte, et revint avec toute son armée en Syrie.

LIII. Dès que Darius fut instruit de l'approche d'Alexandre, il rassembla de tous côtés des troupes et prépara tout ce qui est nécessaire pour une bataille. Il donna aux épées et aux piques plus de longueur, persuadé qu'Alexandre devait, en grande partie, à la supériorité de ses armes les avantages obtenus dans la bataille de la Cilicie. Il fit aussi construire deux cents chars armés de faux, invention propre à répandre la terreur et

¹ Plin., V, 10, explique cette forme : *ad effigiem macedonicæ chlamydis, orbe gyrato laciniosam, dextra læraque anguloso procurru.*

² Cinq mille quatre cents mètres sur trente de large.

³ Trois millions trois cent mille francs.

l'épouvante parmi les ennemis : à côté de chacun des chevaux attelés aux chars par des cordes, le timon portait des piques solidement attachées, de trois spithames de longueur¹, ayant la pointe dirigée à la face de l'ennemi. A l'essieu des roues, il y en avait deux autres tout aussi pointues, ayant la même direction, mais plus longues et plus larges que les premières; à leurs extrémités étaient fixées des faux².

Darius partit de Babylone à la tête de toutes ses troupes bien armées et commandées par des chefs valeureux. Cette armée était formée d'environ huit cent mille hommes d'infanterie, et au moins de deux cent mille cavaliers. Dans sa marche, il avait le Tigre à sa droite et l'Euphrate à sa gauche; il traversait un pays fertile, pouvant fournir abondamment des fourrages aux bœufs et des vivres aux nombreux soldats. Il avait hâte de livrer bataille dans les belles plaines de Ninive, où il pouvait facilement déployer sa puissante armée. Il vint camper près du village d'Arbèles. Là il passait tous les jours ses troupes en revue et s'efforçait de les discipliner par une bonne tenue et des exercices continuels; car il n'était pas sans de grandes inquiétudes sur le sort de la bataille en voyant réunies tant de nations parlant des idiomes si différents.

LIV. Avant de commencer l'attaque, Darius envoya à Alexandre des parlementaires, pour lui céder tout le pays situé en deçà du fleuve Halys; il lui offrit, en outre, deux mille talents d'argent³. Mais ces offres n'ayant pas été acceptées, Darius fit partir une seconde députation chargée de remercier d'abord Alexandre des égards qu'il avait eus pour la mère de Darius, ainsi que pour les autres captifs, et de lui faire les propositions suivantes: les deux rois se considéreraient comme amis; Alexandre aurait tout le pays en deçà de l'Euphrate; il recevrait trois mille talents d'argent et Darius lui donnerait sa seconde fille en mariage; enfin Alexandre, devenu gendre du roi des Perses,

¹ Environ soixante-dix centimètres.

² Comparez Quinte-Curce, IV, 9.

³ Onze millions de francs.

prendrait le rang d'un fils et serait associé à Darius dans le gouvernement de tout l'empire.

Alexandre réunit tous ses amis en conseil, leur communiqua les propositions qui lui étaient faites et invita chacun d'eux à émettre franchement son avis. Personne n'osa dire son opinion à cause de l'importance de la question, lorsque Parménion, se levant le premier, dit : « Si j'étais Alexandre, j'accepterais ces propositions et je signerais le traité. — Et moi aussi, reprit Alexandre, j'en ferais autant si j'étais Parménion. » Puis, développant ses projets dans un langage plein de fierté et plaçant la gloire bien au-dessus des présents qui lui étaient offerts, il rejeta les propositions du roi des Perses, et fit aux envoyés la réponse suivante : « De même que deux soleils troubleraient l'ordre et l'harmonie de l'univers, de même aussi deux rois ne pourraient pas à la fois tenir le sceptre de la terre, sans occasionner des troubles et des désordres. Allez dire à Darius que s'il tient à être le premier souverain, il aura à me disputer la monarchie universelle ; mais si, au contraire, méprisant la gloire, il préfère vivre au sein du luxe et des plaisirs, qu'il reconnaisse Alexandre pour maître, qui permettra alors à Darius de régner ailleurs comme son vassal. » Alexandre congédia le conseil, se mit à la tête de son armée et s'avança vers le camp de l'ennemi.

Dans cet intervalle, la femme de Darius mourut ; Alexandre lui fit de magnifiques funérailles.

LV. A la réception de cette réponse, Darius perdit tout espoir d'accommodement. Il exerçait journellement son armée aux manœuvres militaires et l'habitua à la discipline. Il détacha Mazée, un de ses amis, avec un corps d'élite pour garder le passage du fleuve et occuper les gués. Il fit partir d'autres détachements pour incendier le pays par où les ennemis devaient passer ; car il se croyait suffisamment à l'abri derrière le fleuve qui, selon lui, devait arrêter la marche des Macédoniens. Mazée, voyant que le passage était impossible à cause de la profondeur et de la rapidité des eaux du fleuve, négligea de ce côté toute défense, et se joignit aux autres détachements pour ravager une

grande partie du pays , dans l'intention de le rendre inaccessible aux ennemis par défaut de vivres. Cependant Alexandre , arrivé sur les bords du Tigre , apprit de quelques indigènes un endroit guéable , et y fit passer son armée , quoique difficilement et avec beaucoup de danger. L'eau allait jusque au-dessus du sein et la rapidité du courant , qui ne permettait pas aux jambes de se poser solidement , entraînait beaucoup de monde. Les eaux du courant , frappant contre les armes , faisaient courir les plus grands dangers. Pour combattre la rapidité des eaux , Alexandre avait ordonné à tous ses soldats de s'enlacer par les mains et d'opposer au courant comme une digue l'épaisseur de leurs rangs. Après le passage du fleuve , les Macédoniens se trouvèrent à peu près hors de danger , et l'armée se reposa pendant toute cette journée. Le lendemain , Alexandre rangea les troupes en bataille , marcha contre l'ennemi et établit son camp à peu de distance de celui des Perses.

LVI. Alexandre resta éveillé pendant toute la nuit : il repassait dans son esprit les forces des Perses , les dangers qu'il courait et l'importance de la bataille qui allait se livrer. Ce ne fut qu'à l'heure de la garde du matin qu'il tomba dans un sommeil si profond que la lumière du jour ne put l'éveiller. Ses amis virent d'abord ceci avec joie , pensant que le roi n'en serait que plus dispos aux fatigues de la journée ; mais , lorsque ce sommeil continuait à se prolonger , Parménion , le plus ancien des amis du roi , donna lui-même les ordres nécessaires pour ranger les troupes en bataille. Enfin Alexandre continuant toujours à dormir , ses amis s'approchèrent de lui et ne parvinrent qu'avec peine à l'éveiller ; tous témoignant leur surprise d'un tel phénomène et voulant en connaître la cause , Alexandre leur répondit : « En réunissant ses troupes dans un seul point , Darius m'a délivré de toutes mes inquiétudes. Une seule journée va donc décider de tant de fatigues et de périls ¹. » Il harangua ensuite

¹ On se rappelle que Napoléon dormit d'un profond sommeil la veille de la bataille d'Austerlitz. Ce sommeil , pour l'un comme pour l'autre de ces grands capitaines , n'était pas seulement le résultat des fatigues de l'esprit et du corps ; c'était

les chefs et les exhorta, par des discours appropriés, à déployer toute leur bravoure. Enfin, à la tête de son armée rangée en bataille, il se porta sur les Barbares : les escadrons de cavalerie étaient en avant des phalanges de l'infanterie.

LVII. [L'armée d'Alexandre était disposée dans l'ordre suivant.] L'aile droite était occupée par un corps de cavalerie sous les ordres de Clitus surnommé le Noir ; près de celui-ci était placé Philotas, fils de Parménion, commandant les meilleurs cavaliers du roi¹ ; venaient ensuite sept autres escadrons de cavalerie, sous les ordres du même général. Derrière cette cavalerie était rangée la ligne d'infanterie des *argyraspides*² qui se distinguaient par l'éclat de leurs armes et par leur bravoure ; ce corps était commandé par Nicanor, fils de Parménion. Immédiatement après venait la phalange des Élimiotes³, sous les ordres de Cœnus, puis le corps des Orestiens et des Lyncestiens, sous le commandement de Perdicas. Le corps qui venait après était commandé par Méléagre ; à côté de celui-ci étaient placés les Stymphéens, sous les ordres de Polysperchon. Philippe, fils de Balarus, commandait immédiatement après un corps qui touchait à un autre, sous les ordres de Crater. Ces divers corps de cavalerie étaient complétés par la cavalerie des Péloponnésiens, des Achéens, des Phthiotes, des Maliens, des Locriens et des Phocidiens, sous les ordres d'Érigyius de Mitylène. Au second rang était placée, sous les ordres de Philippe, la cavalerie thessalienne qui l'emportait sur toute autre par l'habileté de ses manœuvres. A la suite étaient placés les archers crétois et les mercenaires de l'Achaïe. La ligne de bataille était en forme de croissant, afin d'empêcher l'ennemi d'envelopper les Macédoniens, si inférieurs en nombre. Pour se garantir de l'action des chars armés de faux, Alexandre ordonna aux phalanges d'infanterie

surtout l'effet de cette tranquillité d'âme qui accompagne la conviction de la réussite d'une entreprise habilement combinée.

¹ Il y a dans le texte τοὺς ἄλλους φίλους, *les autres amis*.

² Corps d'élite, qui devait son nom à la blancheur de ses boucliers. Voyez Justin, XII, 7 ; Quinte-Curce, IV, 13.

³ Élimie était le nom d'une ville de Macédoine.

de serrer bouclier contre bouclier, lorsqu'elles verraient les chars s'approcher, et de frapper sur ces boucliers avec leurs sarisses, afin d'effrayer les chevaux et les faire retourner en arrière. Il prescrivit à ses soldats d'ouvrir leurs rangs dans le cas où ces chars viendraient à forcer la ligne. Enfin il se mit lui-même à la tête de l'aile droite, donna au front une disposition oblique, et résolut de braver tous les dangers d'une bataille décisive.

LVIII. Darius disposa ses troupes par rang de nations, fit face à Alexandre et se porta sur les ennemis. Lorsque les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, les trompettes sonnèrent la charge, et les soldats poussèrent un immense cri de guerre. D'abord les chars armés de faux, lancés avec force, répandaient la terreur dans les rangs des Macédoniens. Mazée, à la tête de la cavalerie de Darius, disposée par escadrons épais, secondait, par une attaque simultanée, l'action de ces chars. Mais les Macédoniens, conformément aux ordres du roi, serraient bouclier contre bouclier, sur lesquels ils frappaient avec leurs sarisses de manière à produire un bruit épouvantable. Effrayés par ce bruit, les chevaux attelés aux chars s'emportèrent, et, rebroussant chemin, portèrent le désordre dans les rangs même des Perses. Cependant quelques autres chars allaient tomber sur les phalanges macédoniennes, mais les soldats, ouvrant largement leurs rangs, les laissèrent passer; parmi ces chars, les uns furent abîmés de coups, les autres échappèrent, quelques-uns, lancés avec force, atteignirent les rangs ennemis, et les lames de fer causèrent divers genres de mort; car ces instruments meurtriers coupaient aux uns les bras entiers encore armés de leur bouclier, aux autres ils tranchaient le cou et faisaient rouler à terre les têtes ayant encore les yeux ouverts et conservant l'aspect de la physionomie; d'autres enfin étaient coupés par le milieu des reins et expiraient sur-le-champ.

LIX. Cependant les deux armées s'étaient approchées de plus en plus, et lorsque les archers et les frondeurs eurent épuisé leurs armes, on en vint à un combat corps à corps. L'action s'engagea d'abord entre la cavalerie de l'aile droite des Macé-

doniens et la cavalerie de l'aile gauche des Perses commandée par Darius, qui avait pour compagnons d'armes ses parents, formant un escadron d'élite de mille cavaliers, tous distingués par leur valeur et leur affection pour la personne du roi, témoin de leur courage. Cet escadron d'élite, recevant avec fermeté la grêle de traits dirigés contre Darius, était soutenu par les *mélaphores*¹ nombreux et courageux. Près d'eux se trouvaient les Mardes et les Cosséens, admirés pour leur taille et leur intrépidité. Ce corps était lui-même soutenu par les gardes du roi et par les meilleurs soldats indiens. Toutes ces troupes, poussant de grands cris, tombèrent sur l'ennemi, se battirent vaillamment et accablèrent de leur nombre les Macédoniens. De son côté Mazée, qui avait sous ses ordres l'aile droite, composée des meilleurs cavaliers perses, fit, dès la première décharge, perdre beaucoup de monde aux Macédoniens. Il détacha ensuite un corps de cavalerie d'élite de deux mille Cadusiens et de mille Scythes, qui avaient reçu l'ordre de tourner l'aile gauche de l'ennemi, de se diriger sur le camp et de se rendre maîtres des bagages. Cet ordre fut promptement exécuté. Le détachement perse pénétra dans le camp des Macédoniens, et quelques prisonniers, saisissant des armes, aidèrent les Scythes à piller les bagages. Cette attaque imprévue jeta la perturbation dans tout le camp. Les captives qui s'y trouvaient se joignirent aux Barbares; mais la mère de Darius, Sisyngambris, ne se laissa point entraîner par les autres captives : elle se tint sagement en repos, soit qu'elle se méfiât des caprices de la fortune, soit qu'elle eût une reconnaissance réelle pour les bontés d'Alexandre. Enfin, les Scythes, ayant pillé une grande partie des bagages, rejoignirent au galop Mazée et lui rapportèrent la nouvelle de leur succès. Pareillement, la cavalerie rangée autour de Darius avait accablé par son nombre les Macédoniens qui lui étaient opposés et les avait forcés à prendre la fuite.

¹ *Μηλοφόροι*, porte-pommes. Ils étaient ainsi appelés à cause d'une pomme d'or qui ornait l'une des extrémités de leurs lances. C'était un corps d'élite du roi des Perses.

LX. C'était là un second succès que les Perses venaient de remporter. Jaloux de réparer par lui-même ce double échec, Alexandre se mit à la tête de l'escadron royal, et, avec l'élite de ses cavaliers, se porta droit sur Darius. Le roi des Perses reçut le choc de l'ennemi : il combattit du haut de son char, et lança ses javelots contre les assaillants ; beaucoup de guerriers se battaient à ses côtés. Enfin les deux rois se portèrent l'un sur l'autre. Alexandre lança son javelot contre Darius, mais il le manqua, atteignit le cocher du roi et le renversa ¹. A cette chute, les gardes de Darius jetèrent des clameurs ; les soldats placés un peu plus loin crurent que c'était le roi lui-même qui venait de tomber ; ils commencèrent les premiers la fuite, et leur exemple gagna de proche en proche tous les rangs de l'armée de Darius, qui fut rompue. Enfin, un des côtés du char étant dégarni de défenseurs, le roi lui-même, saisi de frayeur, se livra à la fuite. Un nuage de poussière s'éleva sous les pas des chevaux qui emportaient les fuyards, et sous les pas de la cavalerie d'Alexandre qui les poursuivait ; ce nuage était si épais qu'il fut impossible de voir dans quelle direction Darius s'était enfui. L'air retentissait du gémissement des mourants, du bruit des chevaux et du claquement continu des fouets. Pendant que ces choses se passaient, Mazée, qui commandait l'aile droite de l'armée des Perses, tomba avec une nombreuse cavalerie d'élite sur les rangs opposés de l'ennemi. Parménion, à la tête de la cavalerie thessalienne et de ses compagnons d'armes, soutint le choc de l'ennemi ; lui et ses cavaliers thessaliens firent des prodiges de valeur, mais Mazée accabla par le nombre et l'épaisseur de ses escadrons la cavalerie macédonienne. Le carnage fut terrible ; près de céder à l'impétuosité des Barbares, Parménion envoya quelques-uns de ses cavaliers auprès d'Alexandre pour le prier de venir promptement à son secours. Ces cavaliers partirent bien vite ; mais lorsqu'ils apprirent qu'Alexandre s'était éloigné du champ de bataille pour se mettre à la poursuite de

¹ Comparez Quinte-Curce, IV, 16.

l'ennemi, ils revinrent sans avoir rempli leur mission¹. Parménion, se servant alors de ses escadrons thessaliens avec toute l'expérience d'un habile général, parvint, non sans peine, à culbuter les Barbares, terrifiés par la fuite de Darius.

LXI. Darius, en homme initié dans la stratégie, profita du nuage de poussière qui s'élevait du champ de bataille, et n'exécuta pas sa retraite comme les autres Barbares : il partit dans une direction opposée et parvint, caché par le nuage, à s'enfuir sans danger et à se sauver avec tous ses satellites dans les villages situés sur les derrières de l'armée macédonienne. Enfin, tous les Barbares avaient pris la fuite, et les Macédoniens atteignant les traînards les passèrent au fil de l'épée ; tous les environs du champ de bataille étaient jonchés de morts. Les Barbares perdirent dans cette bataille plus de quatre-vingt-dix mille hommes², tant de cavalerie que d'infanterie ; les Macédoniens ne comptaient que cinq cents morts, mais ils avaient un très-grand nombre de blessés, parmi lesquels se trouvait un des généraux les plus célèbres, Hephæstion, qui commandait les gardes du corps du roi ; il avait été atteint au bras d'un coup de lance. Les généraux Perdicas, Cœnus, Ménidas, et quelques autres non moins distingués, étaient également au nombre des blessés. Telle fut l'issue de la bataille d'Arbèles.

LXII. Aristophaue étant archonte d'Athènes, Caius Domitius et Aulus Cornélius furent revêtus à Rome de l'autorité consulaire³. Dans cette année, la nouvelle de la bataille d'Arbèles fut apportée en Grèce. Beaucoup de villes voyant avec défiance l'accroissement des Macédoniens, ne renonçaient pas encore à l'espoir de recouvrer leur indépendance, tant que les affaires des Perses ne seraient pas tout à fait désespérées. Elles comptaient encore sur le secours de Darius, persuadées qu'il leur fournirait de l'argent afin de pouvoir enrôler un grand nombre

¹ C'est ce que nient Arrien, III, 15, et Quinte-Curce.

² Ce nombre diffère considérablement de celui que donnent Arrien et Quinte-Curce.

³ Troisième année de la cxii^e olympiade ; année 330 avant J.-C.

de mercenaires. Elles pensaient aussi qu'Alexandre ne serait pas en état de diviser ses forces ; mais ces villes étaient surtout convaincues qu'en laissant les Perses succomber, les Grecs isolés ne seraient plus assez forts pour défendre leur indépendance. Ce qui contribuait encore à entretenir cet esprit de révolte , c'était l'état incertain de la Thrace qui était alors près de s'insurger. Memnon , gouverneur militaire de la Thrace , homme ambitieux et possédant une armée, poussa les Barbares à l'insurrection. S'étant ainsi révolté contre Alexandre, il mit bientôt sur pied de nombreuses troupes et lui déclara ouvertement la guerre. Antipater se mit aussitôt à la tête de toute son armée, traversa la Macédoine, pénétra en Thrace et combattit Memnon. Les choses en étaient là, lorsque les Lacédémoniens, croyant le moment propice pour se préparer à la guerre, appelèrent les Grecs à la liberté. Les Athéniens qui, de tous les Grecs, étaient ceux qui avaient reçu d'Alexandre le plus de témoignages d'estime, ne bougèrent pas. Mais la plupart des Péloponnésiens, et quelques autres peuples, se rangèrent du côté des Lacédémoniens ; ils décrétèrent des contingents de troupes en raison de la population de chaque ville ; ces contingents étaient composés de jeunes gens d'élite, formant une armée d'au moins vingt mille fantassins et d'environ deux mille cavaliers. Les Lacédémoniens étaient à la tête de cette ligue, décidée à tout , et le roi Agis avait le commandement en chef des troupes.

LXIII. En apprenant cette ligue des Grecs , Antipater mit aussitôt fin à la guerre de Thrace et s'avança avec toute son armée vers le Péloponnèse. A cette armée vinrent se joindre les alliés grecs, et Antipater réunit ainsi un total d'environ quarante mille hommes. Il s'engagea un grand combat dans lequel Agis perdit la vie. Les Lacédémoniens se défendirent longtemps avec opiniâtreté, mais leurs alliés ayant été battus, ils se retirèrent eux-mêmes à Sparte. Les Lacédémoniens, avec leurs alliés, perdirent dans cette bataille plus de cinq mille trois cents hommes ; Antipater comptait trois mille cinq cents morts. Une circonstance particulière signala la mort d'Agis. Après une brillante

défense, il tomba couvert de blessures, toutes reçues par devant. Ses soldats se disposaient à le transporter à Sparte ; mais Agis, sur le point d'être pris par l'ennemi, et désespérant de son salut, ordonna aux soldats de se retirer au plus vite et de conserver leurs jours pour le service de la patrie. Puis, il revêtit ses armes, mit un genou en terre, se défendit contre les ennemis, en tua quelques-uns à coups de lance, et rendit la vie. Il avait régné neuf ans. Après avoir jeté un coup d'œil sur les événements qui se sont passés en Europe, nous allons reprendre en détail l'histoire de l'Asie.

SECONDE PARTIE.

LXIV. Vaincu à la bataille d'Arbèles , Darius chercha un refuge dans les satrapies de l'Asie supérieure ; il avait hâte de profiter de la distance des lieux pour se reconnaître et gagner assez de temps pour mettre sur pied une nouvelle armée. Il arriva d'abord à Ecbatane en Médie ; il s'y arrêta, recueillit les fuyards et fournit des armes à ceux qui en étaient dépourvus. Il tira des soldats des nations voisines et envoya des messagers aux généraux ainsi qu'aux satrapes de Bactres et de l'Asie supérieure, les engageant à lui rester fidèles.

Alexandre, victorieux, rendit à ses morts les derniers devoirs. Il entra ensuite à Arbèles où il trouva des provisions en abondance, ainsi que des objets précieux , le trésor des Barbares et trois mille talents d'argent¹. Songeant que l'air ne tarderait pas à devenir infect en raison de la grande quantité de cadavres gisant sur le sol, il leva son camp et marcha avec toute son armée sur Babylone. Les Macédoniens furent très-bien accueillis par les habitants qui les traitaient splendidement dans leurs loge-

¹ Seize millions cinq cent mille francs.

ments. Les troupes furent ainsi dédommagées de leurs souffrances. Alexandre resta plus de trente jours à Babylone au milieu de l'abondance des vivres et choyé par l'hospitalité des habitants. Il confia la garde de la citadelle à Agathon le Pydnéen, avec sept cents soldats macédoniens. Apollodore d'Amphipolis et Ménès de Pella, furent nommés gouverneurs militaires de la Babylonie et des satrapies qui s'étendent jusqu'à la Cilicie; ils reçurent mille talents d'argent, avec l'ordre d'enrôler le plus grand nombre possible de soldats étrangers. Alexandre donna le gouvernement de l'Arménie à Mithrinès, qui avait livré la citadelle de Sardes. Enfin sur l'argent pris à l'ennemi, il donna à chaque cavalier six mines¹; à chaque cavalier des alliés cinq², et deux à chaque homme de la phalange macédonienne³. Quant aux soldats étrangers, il les gratifia de deux mois de solde.

LXV. Le roi partit de Babylone, et pendant sa route il fut rejoint par cinq cents cavaliers macédoniens et six mille fantassins envoyés par Antipater. Il reçut, en outre, six cents cavaliers thraces, trois mille cinq cents Tralles, quatre mille fantassins et un peu moins de mille cavaliers, tirés du Péloponnèse; enfin, cinquante jeunes gens, fils des amis du roi, et envoyés par leur père pour servir de garde à Alexandre. Après avoir reçu ces troupes, le roi continua sa marche et atteignit en six jours l'éparchie de Sittace. Comme cette contrée était riche en subsistances, il y séjourna plusieurs jours, tant pour remettre ses troupes des fatigues de la route, que pour réorganiser son armée; il promut des officiers à des grades supérieurs et augmenta la force de l'armée par le nombre des soldats et la bravoure des chefs. Après avoir terminé ces dispositions, et soigneusement apprécié le mérite de ces officiers, Alexandre confia à un grand nombre d'entre eux des pouvoirs étendus, et en ajoutant à leur considération, il se les attachait fortement. Il étendit aussi ses soins aux simples soldats, pourvut à tous leurs besoins et

¹ Cinq cent cinquante francs.

² Environ quatre cent soixante francs.

³ Environ cent quatre-vingt-dix francs.

améliora leur position. Ainsi il s'assura le dévouement de toute l'armée, et, pouvant compter sur l'obéissance et la bravoure de ses soldats, il se prépara à de nouveaux combats.

Alexandre entra dans la Susiane et s'empara sans coup férir du fameux palais du roi à Suse : le satrape Abulète avait livré la ville volontairement, ou, selon quelques historiens, d'après les ordres que Darius lui-même avait donnés à ses affidés. On ajoute que le roi des Perses en avait agi ainsi afin qu'Alexandre, une fois en possession des villes les plus célèbres et des immenses trésors de l'empire, vécût subjugué par les plaisirs, au sein de l'oïseté, et laissât à Darius en fuite le temps de se préparer à une nouvelle campagne.

LXVI. Maître de Suse, Alexandre s'empara des trésors renfermés dans le palais, et y trouva plus de quarante mille talents en or et en argent non monnayés¹. Ce trésor était, de temps immémorial, conservé intact par les rois, comme une ressource qui pouvait leur servir dans des cas de revers inattendus. Indépendamment de ces richesses, il y avait encore neuf mille talents d'or en monnaie de dariques².

Au moment où le roi prit possession de ces trésors, il arriva un incident singulier. Le roi s'étant assis sur le trône royal, il se trouva que ce siège était trop haut pour la taille d'Alexandre ; un des serviteurs voyant que les pieds du roi étaient loin de toucher au dernier degré du trône, prit la table de Darius et la plaça sous les pieds d'Alexandre. Le roi se montra content de celui qui avait trouvé ce moyen ingénieux. Mais un des eunuques assistant au trône, profondément ému de cette vicissitude du sort, versa des larmes. Alexandre s'en étant aperçu : « Quel mal-

¹ Environ deux cent vingt millions de francs (en talents attiques).

² Sept cent soixante-deux millions sept cent cinquante mille francs ; le talent d'or valant quatre-vingt-quatre mille sept cent cinquante francs. Miot, trouvant cette somme exagérée, propose de lire au lieu de talents d'or, *talents d'argent*, ce qui ne ferait que quarante-neuf millions cinq cent mille francs. Je n'ai pas adopté cette correction ; car je ne trouve ici rien d'exagéré dans l'évaluation du trésor du plus riche souverain de la terre. La somme de 762,750,400 francs, qui formait, pour ainsi dire, le trésor de réserve des rois de Perse (*πρὸς τὰ πρῶτοια τῶν ὅλης χρησῶν*), est encore loin d'atteindre le chiffre du budget de la France.

heur, lui dit-il, t'est-il arrivé pour que tu pleures ? — Je suis maintenant ton esclave, répondit l'eunuque ; je l'étais naguère de Darius ; comme j'aime mes maîtres, je gémiss de voir un meuble auquel Darius attachait le plus grand prix, servir maintenant à un si vil usage. » Rappelé par ces paroles au souvenir du revers que venait d'éprouver l'empire des Perses, Alexandre se reprocha d'avoir commis un acte d'un orgueil insultant et qui n'était guère en harmonie avec les égards qu'il avait eus pour les captives. Il rappela donc celui qui avait apporté la table et lui ordonna de la retirer. Mais Philotas, placé à côté du roi, lui dit : « Il n'y a pas là d'insulte, le fait s'est passé sans ton ordre et par l'inspiration de quelque bon génie. » Le roi accepta l'augure, et ordonna de laisser la table au pied du trône.

LXVII. Alexandre laissa à Suse la mère, les filles et le fils de Darius, et leur donna des maîtres pour leur enseigner la langue grecque. Puis, il se remit en route avec son armée, et dans quatre jours il arriva aux bords du Tigre¹. Ce fleuve prend sa source dans les monts Uxiens, parcourt d'abord un pays montueux et hérissé de précipices, dans un espace de mille stades ; il traverse ensuite un pays plat où son cours se ralentit, et, après un trajet de six cents stades, il se jette dans la mer de Perse. Alexandre franchit le Tigre, et entra dans le pays des Uxiens, contrée fertile en fruits de toute espèce, et arrosée par des sources abondantes. C'est de ce pays que les marchands descendant le Tigre apportent à Babylone ces masses variées de fruits bien mûris par la chaleur d'automne et employés aux plaisirs de la table. Alexandre trouva les passages de cette contrée occupés par Madetès ; c'était un parent de Darius, qui avait avec lui une armée considérable. Pendant que le roi examinait la position des lieux et voyait que ces défilés étaient impraticables, un naturel du pays, Uxien d'origine, et connaissant parfaitement les localités, offrit au roi de conduire, par un sentier étroit et difficile, un détachement de l'armée macédonienne et de le faire arriver à un poste qui

¹ C'est le *Pasitigre* dont il est ici question. Voyez Arrien, III, 17 ; et Quinte-Curce, V, 3.

dominerait les ennemis. Alexandre accepta cette offre : il fit partir avec ce guide un détachement suffisant, tandis que lui-même, pour se frayer le passage, attaqua les postes qui en gardaient l'entrée. Il s'engagea une action très-vive, et tandis que les Barbares étaient exclusivement occupés à ce combat, le détachement envoyé par le sentier se montra inopinément sur les hauteurs qui dominent les postes gardant l'entrée du défilé. Les Barbares saisis de frayeur se mirent en fuite ; Alexandre s'empara du défilé et bientôt après de toutes les villes de l'Uxiane.

LXVIII. Alexandre s'avança ensuite vers la Perse et arriva cinq jours après aux roches Susiades. Ce défilé était occupé par Ariobarzane, ayant sous ses ordres vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Le roi, persuadé de forcer facilement le passage, traversa sans encombre un pays montueux et rempli de précipices. Les Barbares le laissèrent ainsi s'avancer un peu ; mais, lorsqu'il eut atteint le milieu du défilé, les Barbares l'attaquèrent soudain, en faisant rouler du haut des montagnes des quartiers de roche qui écrasaient un grand nombre de Macédoniens ; quelques autres lançaient, du sommet des rochers, leurs javelots sur les phalanges compactes dont l'épaisseur leur offrait un but certain ; d'autres, enfin, repoussaient à coups de pierres les Macédoniens qui tentaient de gravir les hauteurs. Ce fut ainsi que, grâce à la nature du terrain, les Barbares eurent le dessus, en tuant ou en blessant un grand nombre de Macédoniens. Dans cette position sans remède, Alexandre, voyant qu'il perdait beaucoup de soldats et que presque tous les siens étaient blessés, tandis que les ennemis ne comptaient pas un mort, ni même un blessé, fit sonner la retraite. Il revint donc à trois cents stades¹ en arrière, fit faire halte et demanda aux naturels du pays s'il n'y avait pas d'autre passage. Tous lui répondirent qu'il n'y en avait pas d'autre, à moins de faire un détour de plusieurs journées de marche. Pensant qu'il serait honteux de laisser ses morts sans sépulture, il résolut d'interroger tous les prisonniers avant de demander la per-

¹ Quinte-Curce, V, 3, ne parle que de trente stades.

mission humiliante d'enlever les morts, ce qui aurait été l'avenue d'une défaite. Parmi ces prisonniers, il y en eut un qui parlait les deux langues, le grec et le persan. Cet homme raconta qu'il était Lycien d'origine, qu'il avait été fait prisonnier de guerre et qu'il avait gardé, pendant plusieurs années, les troupeaux dans les montagnes, et que, connaissant parfaitement le pays, il pouvait conduire l'armée par un chemin boisé sur les derrières des Barbares qui gardaient le défilé. Le roi promit à cet homme de grandes récompenses, et, se servant de ce guide, il profita de la nuit pour prendre un chemin de montagne très-difficile, couvert de neige, garni de fondrières et de nombreux précipices. Enfin il se montra à l'improviste à l'avant-garde de l'ennemi qu'il passa au fil de l'épée; il tomba ensuite sur la seconde garde et en fit tous les hommes prisonniers, puis sur la troisième qu'il mit en fuite; enfin il resta maître du défilé, après avoir détruit la plus grande partie des troupes d'Ariobarzane.

LXIX. Alexandre se dirigea ensuite sur Persépolis. Pendant sa marche, il reçut une lettre de Téridade, gouverneur de cette ville, qui lui mandait que, dans le cas où il devancerait les troupes chargées par Darius de la défense de Persépolis, il se rendrait facilement maître de la ville. Alexandre pressa donc sa marche, jeta un pont sur l'Araxe et y fit passer son armée. Le roi poursuivait ainsi sa route, lorsqu'un spectacle aussi étrange qu'affreux s'offrit à ses regards, spectacle inspirant l'horreur contre ceux qui en étaient les auteurs, et la commisération pour de malheureuses victimes. Le roi vit venir à sa rencontre environ huit cents Grecs, en habit de suppliants : ils avaient été réduits à l'esclavage par les prédécesseurs de Darius. Ces malheureux, pour la plupart déjà avancés en âge, étaient tous mutilés : les uns avaient les mains coupées ; les autres les pieds ; d'autres les oreilles et le nez ; ceux qui savaient quelque métier ou quelque industrie, on ne leur avait laissé que les membres nécessaires pour l'exercice de leur état. La vue de tous ces infortunés, respectables par leur âge et par leurs souffrances, excita au plus haut degré la sympathie d'Alexandre, qui ne put rete-

nir ses larmes. Tous suppliaient à grands cris Alexandre de les soulager de leurs maux. Le roi appela près de lui les chefs de cette troupe, leur promit qu'il aurait grand soin d'eux, et, dans sa magnanimité, il songeait à les faire ramener dans leur patrie. Mais ces infortunés, après s'être réunis et consultés entre eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux demeurer là où ils étaient que de retourner dans leur patrie. « Car, disaient-ils, une fois de retour dans notre pays, nous serons dispersés dans différentes villes et notre misère ne sera partout qu'un objet de risée. Vivant au contraire en commun, ayant tous le même sort, nous trouvons dans notre infortune des consolations réciproques. » Telle fut la réponse qu'ils apportèrent au roi qu'ils priaient seulement de leur accorder aide et protection. Approuvant cette résolution, Alexandre fit distribuer à chacun d'entre eux trois mille drachmes¹, cinq vêtements d'homme et autant de vêtements de femme, deux couples de bœufs, cinquante moutons et cinquante médimnes de froment. Il les exempta de tout impôt royal et ordonna aux gouverneurs de veiller à ce qu'il ne fût fait de mal à aucun d'entre eux. Tels furent les bienfaits dont Alexandre, cédant à son bon naturel, combla ces infortunés.

LXX. Alexandre signala aux Macédoniens Persépolis, métropole de l'empire perse, comme la ville la plus ennemie des Grecs, et la livra, à l'exception du palais des rois, au pillage des soldats. Persépolis était alors la ville la plus riche qu'il y eût sous le soleil; les maisons des particuliers renfermaient toute sorte de richesses, accumulées depuis un temps immémorial; les Macédoniens y pénétrèrent, massacrant tous les hommes sur leur passage, et pillèrent les habitations pleines de meubles et d'objets précieux. Une masse d'argent et d'or, une immense quantité de riches vêtements, les uns teints en pourpre de mer, les autres tissus d'or, devinrent la proie des soldats, ou plutôt le prix de leur bravoure. Enfin, cette grande et si fameuse résidence des rois fut ainsi livrée aux insultes du soldat et vouée à une destruction complète. Une journée entière de pillage ne

¹ Plus de deux mille sept cents francs.

suffisait pas aux Macédoniens insatiables de butin ; leur cupidité était telle qu'ils se battaient entre eux , et un grand nombre de ceux qui voulaient s'approprier une part trop large furent tués. Quelques-uns se servaient de leurs épées pour couper des morceaux d'étoffes précieuses et emportaient leur part ; d'autres , transportés par la rage, coupaient les mains qui tenaient les objets disputés. Les femmes étaient violemment enlevées avec tous leurs ornements et vendues comme esclaves. Le sort de Persépolis fut donc aussi malheureux que sa prospérité avait été grande.

LXXI. Alexandre visita la citadelle et prit les trésors qui s'y trouvaient. Ces trésors , provenant des revenus accumulés depuis Cyrus , premier roi des Perses , jusqu'à cette époque , étaient pleins d'argent et d'or. Ils contenaient la valeur de cent vingt mille talents ¹, en réduisant l'or à la valeur de l'argent. Le roi , qui avait l'intention d'emporter avec lui une partie de cet argent pour les besoins de la guerre , d'en déposer l'autre partie à Suse , fit venir de Babylone , de la Mésopotamie , et même de Suse , une multitude de mulets , tant de bât que de train , et trois mille chameaux pour faire transporter tout l'argent dans les lieux désignés. Car il connaissait les dispositions hostiles des naturels du pays , et se méfiait d'eux ; il était d'ailleurs décidé à renverser Persépolis de fond en comble.

Nous ne croyons pas hors de propos de dire ici un mot des palais magnifiques que renfermait cette ville. La citadelle était considérable ; elle était entourée d'une triple enceinte ; la première , construite à grands frais , avait seize coudées de haut et était garnie de créneaux ; la seconde enceinte , de même construction que la première , avait le double de hauteur ; enfin la troisième , de forme carrée , avait soixante coudées de haut ; bâtie en granit , elle semblait par sa solidité défier le temps. Chacun des côtés avait des portes d'airain , et près de ces portes étaient des palissades de même métal , de vingt coudées de haut , tant pour inspirer de la terreur que pour assurer la défense. Au

¹ Six cent soixante millions de francs.

levant, à quatre plèthres environ de la citadelle, se trouve le mont Royal où sont les tombeaux des rois. C'est un rocher taillé dont l'intérieur renferme plusieurs compartiments où étaient déposés les cercueils. Aucun passage, fait par la main de l'homme, n'y donnait accès; c'est au moyen de machines artificiellement construites que les corps étaient descendus dans les tombeaux. Quant à l'intérieur de la citadelle, on y voyait plusieurs appartements richement meublés, et destinés à loger les rois et les chefs de l'armée. La chambre où se conservaient les trésors était très-solidairement construite.

LXXII. Alexandre, célébrant les victoires qu'il avait remportées, offrit aux dieux de pompeux sacrifices, et prépara à ses amis de splendides festins. Des courtisanes prirent part à ces banquets, les libations se prolongèrent, et la fureur de l'ivresse s'empara de l'esprit des convives. Une des courtisanes admises à ces banquets, Thaïs, née dans l'Attique, se mit alors à dire qu'un des plus beaux faits dont Alexandre pourrait s'illustrer en Asie, serait de venir avec elle et ses compagnes incendier le palais des rois, et de faire disparaître ainsi en un clin d'œil, par des mains de femme, ce fameux monument des Perses. Ces paroles, s'adressant à des hommes jeunes auxquels le vin avait déjà ôté l'usage de la raison, ne pouvaient manquer leur effet : l'un d'eux s'écria qu'il se mettrait à la tête, et qu'il fallait allumer des torches et venger les outrages que les temples des Grecs avaient jadis reçus de la part des Perses. Les autres convives y applaudirent, s'écriant qu'Alexandre seul était digne de commettre un tel exploit. Le roi se laissa entraîner, et tous les convives, se précipitant hors de la salle du festin, promirent à Bacchus d'exécuter une danse triomphale en son honneur. Aussitôt on apporta une multitude de torches allumées, et le roi s'avança à la tête de cette troupe de Bacchantes conduite par Thaïs : la marche s'ouvrit au son des chants, des flûtes et des chalumeaux de ces courtisanes enivrées. Le roi et, après lui, Thaïs, jetèrent les premières torches sur le palais; les autres suivirent cet exemple, et bientôt tout l'emplacement de l'édifice ne fut

qu'une immense flamme. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'insulte que Xerxès, roi des Perses, avait faite aux Athéniens en brûlant leur citadelle, fut ainsi, au bout de tant d'années, vengée au milieu d'une fête, par une simple femme, citoyenne de la même ville d'Athènes.

LXXIII. Alexandre partit de Persépolis et se dirigea sur les autres villes de la Perse : il prit les unes d'assaut et subjuga les autres par sa clémence ; puis, il se remit sur les traces de Darius. Celui-ci essayait de rassembler les troupes de la Bactriane et des autres satrapies de l'Asie supérieure. Serré de près par l'ennemi, il allait se réfugier à Bactres avec trente mille hommes, tant Perses que mercenaires grecs, lorsqu'au milieu de sa retraite il fut arrêté par Bessus, satrape de Bactres, et assassiné. Darius n'était déjà plus, pendant qu'Alexandre le poursuivait encore avec sa cavalerie ; enfin, trouvant Darius mort, il s'empara de son corps et l'honora de la sépulture royale. Au rapport de quelques historiens, Darius respirait encore au moment où Alexandre le saisit, et ce dernier fut pris de commisération à l'aspect de tant d'infortune ; et, sommé par les dernières paroles de Darius de punir ce meurtre, il se mit aussitôt à la poursuite de Bessus. Mais le meurtrier, qui avait beaucoup d'avance sur Alexandre, s'était réfugié dans l'intérieur de la Bactriane. Alexandre, renonçant à l'espérer de l'atteindre, revint sur ses pas. Tels sont les événements arrivés en Asie.

En Europe, les Lacédémoniens, vaincus dans une grande bataille, furent réduits à traiter avec Antipater. Mais celui-ci leur répondit qu'il s'en rapporterait à la décision de l'assemblée générale des Grecs. Cette assemblée fut convoquée à Corinthe, et, après plusieurs discours prononcés de part et d'autre, les membres arrêtèrent de remettre l'affaire intacte à la décision d'Alexandre. Antipater prit en otage cinquante Spartiates choisis parmi les citoyens des plus illustres. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés en Asie pour solliciter d'Alexandre le pardon de leurs torts.

LXXIV. L'année étant révolue, Céphissophon fut nommé ar-

chonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Caius Valérius et Marcus Claudius¹. Dans cette année, Bessus, après la mort de Darius, se réfugia au fond de la Bactriane avec Nabarzane, Barxaente et plusieurs autres complices, afin de se soustraire aux mains d'Alexandre. Nommé satrape de cette contrée par Darius, et connu en cette qualité des populations qu'il gouvernait, il appela les habitants aux armes pour défendre leur liberté. Il leur représentait que la nature du pays, d'un accès difficile, seconderait leurs efforts et que d'ailleurs les populations étaient assez nombreuses pour défendre leur indépendance. Il déclara qu'il conduirait lui-même la guerre; il harangua suffisamment la multitude et se proclama lui-même roi. Bessus leva donc des troupes, fit fabriquer des armes et travailla activement à tous les moyens de défense.

Cependant Alexandre, voyant que les Macédoniens considéraient la mort de Darius comme la fin de l'expédition, et qu'ils s'étaient mis dans la tête de retourner dans leur patrie, convoqua une assemblée où, par des paroles appropriées, il décida les soldats à le suivre dans de nouvelles entreprises. Il rassembla ensuite les troupes auxiliaires que lui avaient fournies les villes grecques alliées, fit l'éloge de leur conduite et les congédia après avoir donné à chaque cavalier un talent d'argent² et à chaque fantassin dix mines³. Indépendamment de ces récompenses, il leur paya la solde qui leur était due, et leur fournit les moyens de rentrer dans leurs foyers. Enfin, il donna trois talents à tous ceux qui préféraient continuer à servir le roi. En honorant les soldats de grandes récompenses, Alexandre obéissait à ses instincts généreux : il s'était aussi rendu maître d'immenses richesses par la poursuite de Darius; les trésoriers lui avaient remis huit mille talents; indépendamment de cette somme, tout ce qu'il avait distribué aux soldats, y compris les coupes d'or et autres objets précieux, s'élevait à plus de treize mille talents. Si

¹ Quatrième année de la cxii^e olympiade; année 329 avant J.-C.

² Cinq mille cinq cents francs.

³ Neuf cent dix-neuf francs.

l'on voulait compter tout ce qui a été dérobé et pillé, on dépasserait de beaucoup ces sommes.

LXXXV. Alexandre se remit en route vers l'Hyrkanie, et après trois jours de marche, il vint établir son camp près d'une ville appelée *Hécatompyle*. Comme cette ville était opulente et abondamment pourvue de vivres ; il y fit une halte de plusieurs jours. Puis, il parcourut un espace de cent cinquante stades, et vint camper près d'un grand rocher. Au pied de ce rocher se trouve un antre prodigieux d'où s'échappe un grand fleuve appelé *Stribetès*. Ce fleuve coule d'un cours rapide dans l'étendue de trois stades, il se brise ensuite contre un roc mamelonné, se divise en deux branches et se précipite dans un vaste gouffre qui s'ouvre sous ce roc. Ses eaux écumantes retentissent au loin, coulent ensuite sous terre dans un espace de trois cents stades et reparaissent de nouveau à la surface du sol.

Alexandre entra avec son armée dans le pays des Hyrcaniens et y soumit toutes les villes jusqu'à la mer Caspienne, que quelques-uns appellent aussi *mer Hyrcanienne*. On raconte que cette mer nourrit des serpents grands et nombreux, ainsi que diverses espèces de poissons, différents, par leur couleur, des poissons qui vivent ailleurs¹. En traversant l'Hyrkanie, Alexandre rencontra les bourgs dits *fortunés* ; et ils le sont en effet, car ce pays est plus fertile en productions qu'aucun autre. Chaque cep de vigne y donne, dit-on, une mesure de vin ; parmi les figuiers il y en a qui produisent jusqu'à dix médimnes² de figues sèches. Enfin, à l'époque de la moisson, les grains de blé qui tombent sur la terre et qu'on y laisse, dispensent des semailles, germent et donnent une récolte abondante. On trouve dans ce pays un arbre qui a l'aspect d'un chêne ; ses feuilles distillent du miel que quelques habitants recueillent, et en font une nourriture abondante³. On y voit aussi un petit animal ailé qui s'appelle

¹ Quinte-Curce, VI, 4 : *Mare Caspium dulcius ceteris, ingentis magnitudinis serpentes alit ; pisces longe diversi ab aliis coloris*. On dirait ce passage presque littéralement traduit sur le texte de Diodore.

² Plus de quatre cent trente litres.

³ Plusieurs arbres, mais particulièrement l'érable (*Acer saccharinus*) exsu-

anthredon ; il est moins gros qu'une abeille , mais d'une très-belle apparence. Il habite les montagnes , suce le suc de toute espèce de fleurs , s'établit dans le creux des rochers ou des arbres frappés de la foudre , et y forme des ruches qui donnent un suc à peu près aussi doux que notre miel ¹.

LXXVI. Alexandre continua sa marche à travers l'Hyrcanie, et soumit les tribus voisines de ce pays. Il reçut dans sa route la soumission de plusieurs chefs qui s'étaient enfuis avec Darius ; il les traita avec humanité et ajouta encore à sa réputation de clémence. Bientôt après, les Grecs qui avaient servi dans l'armée de Darius, tous hommes pleins de bravoure, se rendirent à Alexandre et implorèrent leur grâce. Alexandre les incorpora dans son armée et leur donna la même paie qu'aux autres soldats. Après avoir traversé l'Hyrcanie maritime ², il entra dans le pays des Mardes. Ces Barbares, d'une force physique remarquable , avaient jusqu'alors méprisé l'accroissement de la puissance du roi , et n'avaient fait aucune démonstration de déférence. Ils avaient occupé, avec un corps de huit mille hommes, les passages qui donnaient accès dans leur pays , et attendaient intrépidement l'arrivée des Macédoniens. Le roi les attaqua ; dans la bataille qui fut livrée , il leur fit perdre beaucoup de monde et refoula le reste dans les défilés. Pendant que la contrée fut ravagée par le feu et le fer , il arriva que les domestiques chargés de conduire les chevaux du roi, s'écartèrent un peu du train de l'armée , et furent attaqués par quelques Barbares, qui enlevèrent le meilleur des chevaux. Ce cheval

dent , à l'époque du printemps , un suc mielleux qui se dépose comme une rosée à la face supérieure des feuilles. Ce suc n'est pas de la manne , mais du sucre de canne dissous dans une très-petite quantité d'eau. Par la chaleur du soleil , l'eau se vaporise et le sucre reste appliqué sur la feuille, sous forme d'une mince couche cristalline. C'est ce qui explique pourquoi on ne voit que le matin cet enduit sirupeux qui recouvre les feuilles de certains arbres. Quinte-Curce (VI, 4) parle ainsi de cet arbre à sucre , qui est probablement une espèce d'érable : *Frequens arbor faciem quercus habet , cujus folia multo melle tinguntur ; sed nisi solis ortum incolæ occupaverint vel modico tepore succus exstinguitur.*

¹ Comparez Aristote , *Hist. animal.*, IX, 43 ; Elien , *Hist. animal.*, XV, 1.

² Qui touche à la mer Caspienne.

lui avait été donné par Démarate , de Corinthe , et Alexandre l'avait monté dans tous les combats qu'il avait livrés en Asie¹. [Cet animal était d'une intelligence remarquable] : lorsqu'il n'était pas sellé il ne se laissait monter que par l'écuyer ; mais aussitôt qu'il portait le harnais royal, il ne se laissait monter que par Alexandre auquel il livrait le dos en pliant les genoux. Vivement affecté de la perte de cet excellent animal , le roi ordonna de couper les arbres de la campagne et il publia une proclamation dans la langue du pays , annonçant que si on ne lui rendait pas son cheval, le pays serait complètement dévasté et tous les habitants égorgés. Cette menace eut un prompt effet ; les Barbares effrayés ramenèrent le cheval et apportèrent de très-riches présents ; ils lui envoyèrent en même temps cinquante hommes chargés de demander grâce. Alexandre se fit livrer en otage les hommes les plus considérés.

LXXVII. En retournant dans l'Hyrcanie , le roi reçut la visite de la reine des Amazones, Thalestris ; elle régnait sur le pays situé entre le Phasis et le Thermodon. Cette reine , d'une beauté et d'une force de corps remarquables, était admirée pour sa bravoure par ses compatriotes. Elle avait laissé son armée sur les frontières de l'Hyrcanie, et n'était accompagnée que de trois cents Amazones, ornées d'armures de guerre. Frappé de surprise à la vue imposante de cette femme guerrière, le roi demanda à Thalestris pourquoi elle était venue. « Je suis venue, répondit-elle , pour avoir de toi un enfant. De tous les hommes, tu es celui qui as accompli les plus grandes actions. Aucune femme ne l'emporté sur moi en force et en bravoure. Il est donc probable que de deux êtres aussi supérieurs aux autres, naîtra un enfant qui, par ses qualités, surpassera les autres mortels. » Ravi de cette réponse , le roi accueillit l'invitation de Thalestris, et, après avoir passé treize jours avec elle, il la renvoya comblée de beaux présents.

Alexandre ayant à peu près touché au but de son entreprise, et atteint au faîte du pouvoir suprême , commença à imiter le

¹ Ce cheval était le fameux *Bucéphale*. Voyez Quinte-Curce, VI, 6.

luxue des Perses et la magnificence des rois asiatiques. D'abord il introduisit à sa cour des appariteurs d'origine asiatique, et il s'entoura d'une garde composée des hommes les plus illustres du pays, parmi lesquels se trouvait même un frère de Darius Oxathrès. Bientôt il ceignit sa tête du diadème persique et se revêtit de la tunique blanche, de la ceinture et de tout le reste de l'habillement des Perses, à l'exception des anaxyrides¹ et des candys². Il donna à ses mignons des vêtements de pourpre, et à ses chevaux des harnais perses. Enfin, il s'entoura, comme Darius, de concubines remarquablement belles, choisies parmi toutes les femmes de l'Asie; elles étaient en même nombre que les jours de l'année. Chaque nuit toutes ces belles femmes se rassemblaient autour du lit du roi, afin qu'il désignât lui-même celle qui devait passer la nuit avec lui. Cependant Alexandre usait de ces mœurs avec réserve et revenait le plus souvent à ses anciennes habitudes, dans la crainte de heurter les Macédoniens; et lorsque plusieurs d'entre eux lui reprochaient sa vie, il cherchait à les apaiser par des présents.

LXXVIII. A la nouvelle que Satibarzane, satrape de Darius, avait inassacré un corps de troupes choisies, faisait cause commune avec Bessus et se préparait, de concert avec lui, à faire la guerre aux Macédoniens, Alexandre marcha contre lui. Satibarzane avait réuni son armée à Chortacane³, la ville la plus célèbre de cette contrée, et naturellement fortifiée. Mais dès qu'il se trouva en présence du roi, il fut effrayé du nombre des Macédoniens et de leur réputation de valeur. Il se réfugia donc auprès de Bessus avec deux mille cavaliers, pour lui demander de prompts secours; et il ordonna aux autres [qui le suivaient] de chercher un asile sur une montagne appelée ***⁴, remplie de défilés, et offrant toute sécurité à ceux qui n'osaient point com-

¹ Sorte de pantalons très-larges, comme en portent encore aujourd'hui les Orientaux.

² Espèce de surtout à manches.

³ Arrien appelle cette ville *Artacoana*, Quinte-Curce *Artacana*, et Strabon *Artarana*.

⁴ Le texte est ici tronqué.

battre l'ennemi de front. Cet ordre était à peine exécuté, lorsque le roi, avec sa promptitude ordinaire, vint assiéger ceux qui s'étaient réfugiés sur un rocher fort et immense, et les força à se rendre à discrétion. Il s'empara ensuite, dans l'espace de trente jours, de toutes les villes de cette satrapie et sortit de l'Hyrcanie pour se rendre dans la résidence royale de Drangine; il y établit ses quartiers, et fit reposer son armée.

LXXIX. A cette époque, Alexandre se rendit coupable d'une action mauvaise et en opposition avec sa bonté naturelle. Un des favoris du roi, nommé Dimnus, ayant eu à se plaindre du roi, se laissa emporter par la colère et conspira contre lui. Dimnus communiqua son projet à Nicomaque, son mignon. Mais celui-ci, qui était un tout jeune homme, le découvrit à son frère Cébalinus, qui, dans la crainte qu'un des complices ne le prévînt en dénonçant la conspiration au roi, se décida à tout dévoiler. Il se rendit donc à la cour, et, rencontrant Philotas, l'entretint du motif de sa visite et l'engagea à tout rapporter immédiatement au roi. Philotas, soit qu'il fût lui-même dans la confiance, soit négligence, n'eut aucun souci de ce qui venait de lui être dit; et bien qu'il eût eu une longue conférence avec Alexandre sur divers objets, il ne lui dit rien de ce que Cébalinus lui avait dévoilé. En quittant le roi, il se rendit auprès de Cébalinus, lui dit que le moment n'avait pas été opportun pour s'occuper de cette affaire, et lui promit qu'il en ferait part au roi le lendemain, et qu'il lui raconterait tout. Mais le lendemain Philotas en fit autant, remettant l'affaire à un autre jour. Cébalinus, plus inquiet que jamais de courir du danger si un autre venait à révéler cette conspiration, renonça à l'entremise de Philotas; il alla donc trouver un des serviteurs du roi et lui raconta tout ce qu'il savait, en le priant d'en faire au plus vite part au roi. Ce serviteur introduisit d'abord Cébalinus dans la salle d'armes et l'y cacha; puis, il alla trouver le roi, alors dans le bain, rapporta ce qui lui avait été dit et ajouta qu'il avait mis Cébalinus sous bonne garde. Surpris de cette révélation, le roi fit aussitôt arrêter Dimnus, et, pour connaître tous les détails, il fit

venir devant lui Cébalinus et Philotas. Après des aveux complets, Dimnus se suicida ; mais Philotas nia d'être complice et ne s'avoua coupable que de négligence. Le roi le fit alors mettre en jugement devant un tribunal composé de Macédoniens.

LXXX. Après avoir entendu les discours de la défense et de l'accusation, le tribunal condamna à mort Philotas et ses complices. Au nombre de ces derniers se trouvait Parménion, qui passait pour le premier des amis d'Alexandre ; il était alors absent, mais il était accusé de conspirer par l'intermédiaire de son fils Philotas. Philotas qui, mis d'abord à la torture, avait tout avoué, fut exécuté avec ses complices, selon l'usage des Macédoniens. Alexandre de Lynceste était également accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi ; il était détenu depuis trois ans, et, par l'intercession de son ami Antigone, le jugement avait toujours été ajourné. Mais il fut alors condamné à mort par le tribunal des Macédoniens, sans qu'il eût pu se défendre. Alexandre fit partir quelques affidés sur des dromadaires ; arrivés à leur destination avant que Parménion eût reçu la nouvelle de la mort de Philotas, ils assassinèrent Parménion, père de Philotas. Parménion avait été nommé gouverneur de la Médie, et Alexandre lui avait confié la garde des trésors d'Ecbatane, renfermant cent quatre-vingt mille talents¹. A la suite de ce procès, Alexandre écarta de l'armée des Macédoniens ceux qui se prononçaient trop librement sur son compte, ceux qui étaient indignés de la mort de Parménion, enfin ceux qui, dans les lettres qu'ils envoyaient en Macédoine, écrivaient à leurs parents des choses contraires aux intérêts du roi. De tous ces mécontents il forma un corps à part sous le nom de *bataillon des indisciplinés*, afin que, par leurs propos et leurs murmures, ils ne corrompissent pas le reste de l'armée macédonienne.

LXXXI. Après avoir terminé ces affaires et réglé le gouvernement de la Drangine, Alexandre marcha avec son armée contre les tribus, jadis appelées les Arimaspes, et qui se nomment maintenant les Évergètes ; voici pourquoi : Cyrus, celui

¹ Neuf cent quatre-vingt-dix millions de francs.

qui transporta l'empire des Mèdes aux Perses , fut , pendant le cours de son expédition , arrêté dans une contrée déserte , entièrement dépourvue de subsistances ; il y courut les plus grands dangers et vit ses soldats , pressés par la faim , se manger les uns les autres. Dans ce moment critique , les Arimaspes lui amenèrent trois mille chariots remplis de vivres. Sauvé par ce secours inattendu , Cyrus exempta la nation de tout impôt , l'honora de présents et changea son ancien nom en celui d'*Évergètes*¹. C'est dans cette contrée qu'Alexandre arriva alors avec son armée ; il fut accueilli des habitants avec empressement et leur témoigna son estime par des dons convenables. Le roi répondit par les mêmes faveurs à l'accueil hospitalier que lui firent les Cédrosiens , voisins des Arimaspes. Il confia à Téridade le gouvernement militaire de ces deux nations.

Tandis qu'il était occupé à ces affaires , il reçut la nouvelle que Satibarzane avait passé de la Bactriane chez les Ariens , et soulevé les habitants contre Alexandre. A la réception de cette nouvelle , le roi détacha une partie de son armée sous les ordres d'Érigyius et de Stasanor. Quant à lui , il se porta sur l'Arachosie et la soumit dans l'espace de peu de jours.

LXXXII. L'année étant révolue , Euthycrite fut nommé archonte d'Athènes ; les Romains élurent pour consuls Lucius Plotius et Lucius Papirius , et on célébra la CXIII^e olympiade². Dans cette année, Alexandre marcha contre les Paropamisades. La région qu'habite ce peuple est située sous les Ourse³ ; elle est toute couverte de neige et inaccessible aux autres nations à cause de l'extrême froid qui y règne. La plus grande partie du pays est plate , déboisée , et garnie de villages. Les maisons de ces villages ont les toits formés de tuiles réunies en voûte et terminées en pointe. Au milieu de ce toit est pratiquée une

¹ *Εὐεργέται*, bienfaiteurs.

² Première année de la CXIII^e olympiade ; année 328 avant J.-C. — Cléon le macédonien était vainqueur à la course du stade. Ce nom manque dans le texte.

³ La grande et la petite ourse. Il est inutile de rappeler que la locution si commune de *καὶ τὰς ὑπὲρ τὰς ἀρκτοὺς*, ne doit pas être prise dans un sens trop littéral , et qu'elle s'applique en général aux pays situés vers le nord.

ouverture en guise de fenêtre par où sort la fumée. Tout autour la maison est bien close, et les habitants se mettent ainsi à l'abri de la rigueur du climat. A cause de l'abondance de la neige, les naturels du pays passent dans ces habitations la plus grande partie de l'année et y amassent leurs vivres. Ils recouvrent de terre les vignes et les arbres fruitiers, qui se conservent ainsi pendant l'hiver, et ils n'en ôtent la terre que lorsque la saison ranime la végétation. L'aspect du pays n'est ni verdoyant ni agréable; on n'y voit que la neige blanche et les glaçons réfléchissant la lumière. Aussi aucun oiseau, aucun animal sauvage n'y fixe son séjour; toute la région est inhospitalière et inaccessible. Cependant ces obstacles n'arrêtèrent point la marche du roi; avec son audace ordinaire et la persévérance des Macédoniens, il vint à bout des difficultés que la nature du pays lui opposait. Néanmoins, beaucoup de soldats n'ayant pas assez de forces pour suivre l'armée, quittèrent les rangs et furent abandonnés. Quelques-uns perdirent la vue par l'effet de la lumière réfléchie par la neige. On ne distinguait de loin que la fumée de ces villages s'élevant des foyers; les Macédoniens se servirent de cet indice pour s'y rendre et s'en emparer. Là, ils trouvèrent des vivres en abondance et les moyens de se refaire de leurs fatigues. Le roi se rendit promptement maître de ces populations indigènes.

LXXXIII. Alexandre s'approcha ensuite du Caucase que quelques-uns nomment aussi le *Paropamise*. Il mit seize jours à traverser cette montagne dans sa largeur et, à l'entrée dans la Médie, il fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie. Au milieu du Caucase, se trouve un rocher de dix stades de circonférence et de quatre de haut; dans ce rocher les naturels du pays montrent la grotte de Prométhée, la demeure de l'aigle qui, selon la tradition, était chargé du supplice de Prométhée, et la trace des chaînes qui le retenaient attaché. Alexandre fonda encore d'autres villes, à une journée de distance de cette nouvelle Alexandrie. Il y transféra sept mille Barbares, trois mille hommes de troupes irrégulières et les mercenaires de

bonne volonté. A la nouvelle que Bessus avait ceint le diadème et qu'il rassemblait des troupes, Alexandre marcha sur la Bactriane. Telle était la situation des choses pour ce qui concerne Alexandre lui-même.

Les généraux envoyés dans l'Arie atteignirent les rebelles qui avaient réuni des forces considérables, commandées par un chef habile et brave, Satibarzane. Ils établirent leur camp dans le voisinage des ennemis. Il y eut d'abord de fréquentes escarmouches et divers combats entre des détachements peu nombreux. Enfin, il s'engagea une bataille en règle; la victoire était longtemps incertaine, lorsque Satibarzane, général des rebelles, ôtant de sa main le casque qui lui couvrait la tête, se montra à découvert et provoqua les généraux d'Alexandre à un combat singulier. Erigyus accepta le défi; les deux champions firent preuve d'une valeur héroïque; Érigyus cependant resta vainqueur. A la mort de leur chef, les Barbares, saisis de terreur, ne songèrent plus qu'à leur sûreté, et se rendirent à discrétion. Bessus, qui s'était lui-même proclamé roi, offrit aux dieux des sacrifices et invita ses amis à un banquet où il eut une querelle avec un de ses compagnons, nommé Bagodaras¹. Cette querelle s'échauffa de plus en plus; Bessus, irrité, aurait tué Bagodaras, si ses amis ne l'eussent pas détourné de ce dessein. Bagodaras, échappé au danger, se réfugia de nuit auprès d'Alexandre. Les principaux chefs de l'armée de Bessus, informés que leur compagnon était sauvé, et séduits par la promesse de grandes récompenses qu'Alexandre avait fait proclamer, se concertèrent entre eux, arrêtèrent Bessus et le conduisirent devant Alexandre. Le roi les honora de présents magnifiques. Quant à Bessus, il le livra aux frères de Darius et à ses autres parents, pour qu'ils le punissent eux-mêmes. Ils assouvirent leur vengeance d'une manière cruelle et outrageante; ils coupèrent le corps de Bessus par morceaux et en dispersèrent les membres à coups de fronde² ****.

¹ Quinte-Curce (VII, 4) l'appelle *Cobages*.

² Le texte offre ici une lacune considérable. Cette lacune comprend l'espace d'une

LXXXIV Après que le traité fut conclu sous la foi du serment, la reine ¹, admirant la grandeur d'âme d'Alexandre, envoya de très-beaux présents, et lui promit une soumission absolue.... Aux termes de la capitulation, les mercenaires sortirent immédiatement de la place, et, arrivés à la distance de quatre-vingts stades, ils établirent sans obstacle leur camp, sans se douter de ce qui allait leur arriver. Alexandre, qui était animé d'une haine implacable contre ces mercenaires, se mit en bon ordre à la poursuite des Barbares; il les attaqua soudain et en fit un grand carnage. Les mercenaires se récrièrent d'abord de ce qu'on avait violé la foi du serment, et appelèrent sur les coupables la vengeance des dieux. Alexandre, de son côté, cria à haute voix qu'il leur avait permis de sortir de la

année. Pour ne pas interrompre le fil de la narration, j'ai intercalé ici la traduction des sommaires grecs que les manuscrits nous ont conservés. Quant aux détails, on les trouvera dans Quinte-Curce, livre VII et VIII, et dans Arrien, livre IV.

Alexandre traverse une région privée d'eau et perd un grand nombre de ses soldats.

Alexandre passe au fil de l'épée, comme coupables de trahison envers les Grecs, les Branchides, relégués jadis par les Perses aux confins de l'empire.

Le roi marche contre les Sogdiens et les Scythes.

Les principaux Sogdiens condamnés au dernier supplice sont sauvés miraculeusement.

Alexandre châtie les Sogdiens rebelles, et leur tue plus de cent vingt mille hommes.

Il châtie les Bactriens, soumet les Sogdiens pour la seconde fois, et fonde plusieurs villes dans des positions propres à tenir en respect les rebelles.

Troisième révolte des Sogdiens; prise du rocher où ils s'étaient réfugiés.

Chasse dans le pays des Basistes; immense quantité d'animaux sauvages.

Crime commis envers Bacchus; mort de Clitus au milieu d'un banquet.

Mort de Callisthène.

Expédition du roi contre les Nautiques; une partie des troupes périt dans les neiges.

Alexandre est épris de Rhoxane, fille d'Oxyarte; il l'épouse et engage plusieurs de ses amis à se marier avec les filles des Barbares les plus distingués.

Préparatifs d'une expédition contre les Nautiques indiens.

Invasion dans l'Inde et destruction totale de la première nation de ce pays, afin d'intimider les autres.

Alexandre se montre bienfaisant envers la ville de Nysie, à cause de son origine qui se rapporte à la naissance de Bacchus.

Il prend d'assaut Massaque, ville forte.

¹ Il est ici probablement question de la reine *Cléophis*, dont parlent Quinte-Curce, VIII, 10, et Justin, XII, 7.

ville, mais qu'il ne les considérait pas moins comme les ennemis déclarés des Macédoniens. Malgré la grandeur du danger qui les menaçait, ces soldats ne se laissèrent point effrayer : ils se formèrent en carré au centre duquel étaient placés les enfants et les femmes, et firent de tous côtés intrépidement face à l'ennemi. Réduits au désespoir, ils déployèrent toute leur audace et toute leur bravoure éprouvée dans tant de combats, et, comme de leur côté les Macédoniens ne voulaient pas le céder en courage aux Barbares, la lutte devint affreuse. On se battait corps à corps, et divers genres de mort et de blessure atteignirent les combattants. Les Macédoniens arrachaient avec leurs sarisses les boucliers des Barbares et enfonçaient le fer de leurs lances dans la poitrine de l'ennemi. Les Barbares frappaient à leur tour sur les rangs serrés de leurs adversaires qui leur offraient un but immanquable. Enfin beaucoup d'hommes ayant été blessés ou tués, les femmes se saisirent des armes de ceux qui étaient tombés, et combattaient à côté de leurs maris ; car l'imminence du danger avait forcé ces femmes à faire violence à leur faible naturel. Quelques-unes d'entre elles, tout armées, servaient de boucliers à leurs maris ; d'autres, sans armes, se précipitaient sur les ennemis, saisissaient leurs boucliers et en entravaient les mouvements. Enfin tous, hommes et femmes, montrèrent par leur courage malheureux qu'ils préféraient une mort glorieuse à une vie achetée au prix de la lâcheté. [Le combat terminé], Alexandre fit emmener par ses cavaliers la foule inutile et désarmée qui restait, ainsi que les femmes qui avaient survécu au carnage.

LXXXV. Après avoir pris d'assaut beaucoup d'autres villes et battu les ennemis qui lui avaient résisté, Alexandre arriva devant un rocher connu sous le nom d'*Aornos*. C'est là que les naturels du pays s'étaient retirés, comme en un lieu de refuge inexpugnable. En effet, la tradition rapporte qu'Hercule l'ancien avait tenté d'investir ce rocher, mais que de grands tremblements de terre et d'autres prodiges l'avaient forcé de renoncer à son entreprise. Alexandre, ayant appris cette tradition, n'en

mit que plus d'ardeur à prendre d'assaut cette forteresse et à disputer au dieu la palme de la gloire. Ce rocher avait cent stades de circonférence , et seize de hauteur ; sa surface était plate et tout arrondie. Au midi , sa base était baignée par l'Indus , le plus grand fleuve de l'Inde ; dans tous les autres points il était entouré de ravins profonds et de précipices inaccessibles. Alexandre avait reconnu la difficulté de la position et avait déjà renoncé à prendre la forteresse de vive force , lorsqu'il reçut la visite d'un vieillard accompagné de ses deux fils. Ce vieillard était tout pauvre ; depuis longtemps il vivait dans ces contrées ; il habitait une grotte où étaient taillés trois lits sur lesquels il se reposait lui et ses deux fils. Ce vieillard , connaissant donc parfaitement les lieux , s'approcha du roi , et , après lui avoir raconté son histoire , il promit de le conduire , par un chemin difficile , dans un endroit qui dominerait le rocher occupé par les Barbares. Alexandre [accepta cette offre et] promit de grandes récompenses à ce vieillard qui lui servit de guide. Il s'empara d'abord du passage qui conduit au rocher , et comme il n'y avait point d'autre issue , les Barbares se trouvèrent irrémédiablement bloqués. Puis il employa de nombreux bras à combler les ravins qui entouraient la base du rocher , et poussa vigoureusement le siège par de continuels assauts , livrés pendant sept jours et sept nuits de suite. Dans le premier moment , les Barbares eurent l'avantage à cause de la position naturellement forte qu'ils occupaient , et tuèrent un grand nombre d'assaillants téméraires. Mais lorsque le terrassement fut achevé et que l'on y plaça les balistes , les catapultes et autres instruments de guerre , et surtout lorsqu'ils virent le roi lui-même pousser le siège par sa présence , les Indiens furent épouvantés. Prévoyant avec sa sagacité ordinaire ce qui devait arriver , Alexandre fit sortir la garde qui occupait le passage et laissa aux ennemis la faculté de se retirer. Redoutant la valeur des Macédoniens et l'ardeur guerrière du roi , les Barbares quittèrent le rocher à la faveur de la nuit.

LXXXVI. C'est par ce stratagème qu'Alexandre vainquit les

Indiens et se rendit maître du rocher sans coup férir. Après avoir donné au guide les récompenses promises, il se remit en route avec son armée. A cette époque, un chef indien, Aphricès, se trouva sur le passage d'Alexandre avec vingt mille hommes et quinze éléphants. Mais ce chef fut tué par quelques assassins ; ils portèrent sa tête à Alexandre, et par ce service ils achetèrent leur propre sûreté. Le roi les incorpora dans son armée et s'empara des éléphants qui erraient dans les champs. Il atteignit ensuite les rives de l'Indus ; il prit les barques à trente rames qu'il y trouva toutes préparées, et en construisit un pont flottant. Il fit reposer son armée pendant trente jours et offrit aux dieux de pompeux sacrifices ; puis il fit passer ses troupes sur l'autre rive, et fut témoin d'un incident inattendu. Le roi Taxile était mort depuis quelque temps ; son fils Mophis¹, qui lui avait succédé, avait auparavant envoyé à Alexandre, qui était alors dans la Sogdiane, une députation chargée de lui offrir ses services pour combattre les Indiens qui lui résistaient ; et dans ce moment même il lui envoya de nouveaux députés pour lui remettre son royaume. Alexandre n'était qu'à quarante stades de distance, lorsque Mophis rangea son armée en bataille, disposa ses éléphants comme pour le combat, et se porta en avant avec ses amis. Lorsque Alexandre vit une si grande armée s'avancer vers lui en ordre de bataille, il s'imagina que les promesses du roi indien n'avaient été qu'un piège pour attaquer les Macédoniens à l'improviste, et il ordonna aux trompettes de sonner la charge. Les soldats se rangèrent donc en bataille et allèrent à la rencontre des Indiens. Mophis s'étant aperçu du trouble des Macédoniens, et devinant la chose, laissa en arrière son armée et se porta en avant sur son cheval, accompagné d'un petit nombre de gardes, et, après avoir tiré les Macédoniens de leur erreur, il se livra lui et son armée au roi. Ravi de cette démarche, Alexandre lui rendit son empire. Par la suite, il eut toujours en Mophis un ami et un allié fidèle,

¹ Quinte-Curce (VIII, 12) l'appelle *Omphis*.

et lui fit changer son nom en celui de Taxile. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXXVII. Chrémès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Publius Cornélius et Aulus Posthumius¹. Dans cette année, Alexandre, après avoir laissé reposer ses troupes dans les États de Taxile, marcha contre Porus, roi des Indiens limitrophes. Ce roi avait plus de cinquante mille hommes d'infanterie, environ trois mille cavaliers, plus de mille chars de guerre et cent trente éléphants². Il avait pour allié un autre roi du voisinage; ce roi s'appelait Embisarus et commandait une armée à peu près aussi forte que celle de Porus. En apprenant que ce roi était encore à quatre cents stades de distance, Alexandre jugea à propos d'attaquer Porus avant sa jonction avec Embisarus. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Porus rangea immédiatement son armée en bataille, et fit occuper les ailes par sa cavalerie; il plaça ses éléphants, ornés d'un appareil guerrier formidable, sur le front à des distances égales; les hoplites occupaient les intervalles laissés entre les éléphants et étaient chargés de veiller à ce que ces animaux ne fussent blessés aux flancs. Toute cette disposition présentait l'aspect d'une ville fortifiée : les éléphants servaient de tours, et les soldats figuraient les murs intermédiaires entre les tours. Après avoir reconnu l'ordre de bataille des ennemis, Alexandre disposa de son côté ses troupes de la manière la plus appropriée à la circonstance.

LXXXVIII. Dans l'engagement, qui eut d'abord lieu entre la cavalerie des deux armées, presque tous les chars des Indiens furent détruits; ensuite, les éléphants, faisant usage de l'énorme masse de leurs corps ainsi que de leur force extraordinaire, prirent part au combat : les Macédoniens périssaient, les uns écrasés sous les pieds de ces animaux, qui brisaient à la fois les os et les armes; les autres, saisis par les trompes, fu-

¹ Deuxième année de la cxiir olympiade; année 327 avant J.-C.

² Dans l'énumération de ces forces, Arrien et Quinte-Curce ne s'accordent pas avec Diodore.

rent enlevés en l'air, et retombant à terre, essuyèrent des genres de mort affreux ; enfin beaucoup d'autres, percés par les défenses des éléphants, et ayant tout le corps lacéré, expirèrent sur-le-champ. Cependant les Macédoniens se défendaient avec intrépidité ; ils tuèrent les soldats placés dans les intervalles laissés entre les éléphants et rétablirent le combat. Bientôt ces animaux, irrités par de nombreuses blessures, ne se laissèrent plus retenir par les Indiens, leurs guides. Ils se précipitèrent donc sur les rangs des leurs et foulèrent sous leurs pieds, amis et ennemis. Le désordre fut extrême. Averti du danger, Porus monta lui-même sur le plus fort des éléphants, réunit autour de lui quarante de ces animaux que la frayeur n'avait pas encore saisis, et, se jetant avec cette lourde masse sur les phalanges macédoniennes, en fit un terrible carnage, secondé comme il l'était par la vigueur de son corps, dont la taille surpassait celle de tous ses compagnons d'armes. En effet, Porus avait cinq coudées de haut¹, et sa cuirasse était d'une largeur double de celle des plus forts guerriers : les lances parties de sa main étaient comme des traits lancés par des catapultes. Les Macédoniens, qui lui étaient opposés, furent épouvantés à la vue de la force extraordinaire de Porus ; Alexandre appela près de lui les archers et les bataillons légèrement armés et leur ordonna à tous de lancer leurs traits sur Porus. Les soldats exécutèrent promptement cet ordre ; une grêle de flèches tomba sur l'Indien ; aucun trait ne porta à faux, la grosseur de Porus servant de but certain. Enfin, après un combat héroïque, Porus, épuisé par la perte du sang qui coulait de ses nombreuses blessures, s'évanouit, et, du haut de l'éléphant qu'il montait, il tomba à terre. Le bruit s'étant répandu que le roi était mort, le reste de l'armée indienne se livra à la fuite et les fuyards furent décimés.

LXXXIX. Alexandre victorieux dans une si brillante bataille, fit sonner le rappel des troupes. Les Indiens avaient perdu plus de douze mille hommes, parmi lesquels se trouvaient deux fils de

¹ Deux mètres et demi environ.

Porus et les plus célèbres généraux ; plus de neuf mille Indiens furent faits prisonniers, ainsi que quatre-vingts éléphants. Porus, encore respirant, fut confié aux soins des Indiens. Les Macédoniens avaient perdu deux cent quatre-vingts cavaliers et plus de sept cents fantassins. Le roi rendit aux morts les derniers devoirs et honora les braves par des récompenses méritées. Il offrit ensuite un sacrifice au Soleil, comme si ce dieu lui avait accordé la conquête des régions du Levant. La montagne voisine était couverte de sapins élevés, de cèdres, de pins, enfin de bois propres aux usages de la marine ; Alexandre en profita pour construire un nombre suffisant de vaisseaux ; car il avait le projet de pénétrer jusqu'au bout de l'Inde, de soumettre tous les naturels du pays, et de redescendre le fleuve jusqu'à l'Océan. Il fonda en même temps deux villes, l'une au delà du fleuve dans l'endroit où il l'avait traversé, l'autre là où il avait vaincu Porus. Ces travaux furent promptement achevés, grâce au nombre de bras qui y étaient employés. Porus, guéri de ses blessures, fut rétabli dans son empire par Alexandre qui admirait la bravoure de ce roi. Alexandre laissa reposer son armée pendant trente jours au sein de l'abondance.

XC. Il existe quelques particularités dans les montagnes du voisinage. Indépendamment des bois de construction maritime qu'on y trouve, le pays produit un grand nombre de serpents d'une dimension prodigieuse : ils ont jusqu'à seize coudées de long¹. On y voit plusieurs espèces de singes dont la taille varie. Ces animaux ont eux-mêmes suggéré l'art d'en faire la chasse, car ils ont l'instinct imitatif. Ils se laissent difficilement prendre de force, tant à cause de leur vigueur corporelle que de leur intelligence. Voici comment s'y prennent les chasseurs : les uns se frottent les yeux avec du miel, les autres se chaussent à la vue de ces animaux ; quelques autres attachent autour de leurs têtes des miroirs ; puis ils se retirent en laissant des chaussures entourées de lacets, de la glu à la place du miel, et des nœuds coulants fixés aux miroirs. Aussi, lorsque ces animaux veulent imiter les cho-

¹ Environ huit mètres.

ses qu'ils ont vu faire, ils se trouvent dans l'impossibilité de s'enfuir; les uns ont leurs paupières collées, les autres leurs pieds liés; d'autres enfin leur corps pris dans des filets. C'est ainsi que la chasse devient facile.

Alexandre frappa de terreur Embisarus, le roi allié de Porus, retardataire. Alexandre passa le fleuve avec son armée et traversa un pays extrêmement fertile. On y trouve des arbres d'une espèce particulière, qui ont soixante-dix coudées de haut¹, et sont d'une épaisseur telle que quatre hommes peuvent à peine les embrasser; ils couvrent de leur ombre un espace de trois plèthres². Ce pays produit aussi une multitude de serpents de petite taille, et de couleurs variées; les uns ressemblent à des tiges d'airain, les autres portent un panache touffu et velu, et leur morsure cause rapidement la mort. Celui qui en a été blessé souffre d'atroces douleurs et de son corps ruisselle une sueur sanguinolente. C'est pourquoi les Macédoniens, pour se garantir des morsures de ces serpents, suspendaient leurs lits aux arbres et veillaient une grande partie de la nuit. Mais ils furent délivrés de leurs inquiétudes dès qu'ils eurent appris des indigènes la racine qui sert de contre-poison.

XCI. Pendant qu'Alexandre se porta en avant avec son armée, quelques personnes vinrent lui annoncer que le roi Porus, neveu de ce Porus qui venait d'être vaincu, avait quitté son royaume, et s'était réfugié chez la tribu des Gandarides³. Alexandre, irrité, détacha Hephæstion avec un corps d'armée et le chargea de donner les États de ce roi à Porus qui était resté fidèle. Alexandre marcha ensuite contre les Adrestes, soumit à son autorité les villes de la contrée, les unes par la force, les autres par la persuasion. De là il entra dans le pays des Cathéens. Chez ce peuple il est d'usage que les femmes se brûlent sur le bûcher de leurs maris. Cet usage avait été établi chez ces Barbares depuis qu'une femme avait empoisonné son mari.

¹ Environ trente-cinq mètres.

² Quatre-vingt-dix mètres carrés.

³ Quelques auteurs les appellent *Gangarides*.

Le roi investit la ville la plus forte du pays , la prit d'assaut après avoir couru beaucoup de dangers, et y mit le feu. Il assiégea ensuite une autre ville considérable, mais, sur les instances des Indiens qui se présentaient devant lui sous le costume de suppliants, ils les exempta des dangers dont ils étaient menacés. Alexandre, continuant sa marche, se dirigea contre les villes soumises à Sopithès, et régies par des lois très-sages. Entre autres maximes qui font l'éloge du gouvernement, il y en a une qui a pour but d'honorer la beauté. On examine les enfants à leur naissance; ceux qui ont les membres bien proportionnés et promettent de devenir forts, sont élevés; ceux, au contraire, dont les corps offrent des vices de conformation, ne sont pas jugés dignes d'être nourris, et on les fait périr. Les mêmes maximes président aussi au mariage; la dot et d'autres objets précieux ne sont comptés pour rien, la beauté du corps est tout ¹. Aussi la plupart des habitants de ces villes se font-ils remarquer par leurs avantages physiques. Le roi Sopithès surtout était renommé pour sa beauté; il avait quatre coudées de haut ². Il sortit de la ville où était son palais, et se soumit lui et son royaume à l'autorité d'Alexandre; mais celui-ci, en vainqueur généreux, lui rendit ses États. Sopithès mit beaucoup d'empressement à traiter splendidement pendant plusieurs jours toute l'armée du roi.

XCII. Sopithès offrit à Alexandre des présents nombreux et beaux. Il lui donna cent cinquante chiens admirés pour leur taille, leur force et pour d'autres qualités. On les disait provenir de l'accouplement d'un chien avec des tigresses. Pour convaincre Alexandre de l'excellence de cette race, Sopithès fit entrer dans une enceinte palissadée un lion adulte et lâcher contre ce lion les deux chiens les plus faibles qu'il avait donnés à Alexandre; mais comme ils n'étaient point assez forts pour terrasser la

¹ Ces détails rappellent ceux qu'un géographe du moyen âge, le vénitien Marco-Polo, donne des mœurs des habitants de la *Cathata*, que plusieurs auteurs ont à tort prise pour la Chine.

² Environ deux mètres.

bête féroce, deux autres furent lâchés. Ces quatre chiens vinrent ainsi à bout du lion. A cet instant, Sopithès envoya dans l'enceinte un homme qui devait couper avec un coutelas la cuisse droite à un de ces chiens. Le roi se récria contre cet acte, et les gardes accoururent pour arrêter le bras de l'Indien ; Sopithès promit de lui donner trois autres chiens à la place de celui-là. Alors le chasseur saisissant la cuisse de l'animal, la coupa lentement sans que le chien émit aucun cri ni hurlement ; mais retenant sa proie avec les dents il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eût perdu tout son sang et qu'il tombât mort sur le corps de la bête ¹.

XCIII. Dans cet intervalle, Hephæstion revint avec son détachement, après avoir soumis une grande partie de l'Inde. Alexandre fit l'éloge de sa bravoure. Il envahit ensuite les États de Phégée. Les indigènes accueillirent les Macédoniens avec empressement, et Phégée lui-même se rendit, avec de nombreux présents, au-devant du roi. Alexandre lui laissa son royaume et, après une halte de deux jours, pendant lesquels il reçut avec son armée une brillante hospitalité, il dirigea sa route vers les bords du fleuve Hypanis. Ce fleuve a sept stades de largeur ² et six orgyes de profondeur ³ ; il a le courant très-rapide et le passage en est très-difficile. Alexandre apprit de Phégée qu'au delà de l'Indus se trouvait une contrée déserte dans une étendue de douze journées de marche, et qu'on arrivait ensuite aux bords d'un fleuve appelé le Gange, large de trente-deux stades et le plus profond des fleuves de l'Inde. Au delà du Gange habitaient, au dire de Phégée, les Praïsiens et les Gandarides ; Xandramès était leur roi ; il avait une armée de vingt mille hommes de cavalerie, de cent vingt mille fantassins, de deux mille chars et de quatre mille éléphants armés en guerre. Alexandre, n'ajoutant point foi à ce récit, fit venir Porus et lui demanda la vérité. Porus affirma que ces renseignements étaient

¹ Voyez sur cette race canine, Aristote, *Hist. animal.*, VIII, 29 ; et Élien, IV, 19.

² Environ treize cents mètres.

³ Environ dix mètres.

exacts ; il ajouta aussi que le roi des Gandarides était un très-faible monarque , sans gloire , et passant pour le fils d'un barbier ; que son père , très-bel homme , avait été l'amant de la reine ; que celle-ci avait assassiné le roi son mari , et lui avait laissé son royaume. Bien qu'Alexandre comprit qu'une expédition contre les Gandarides fût une entreprise difficile , il n'y renonça pas ; plein de confiance dans la bravoure des Macédoniens et dans les sentences des oracles , il avait l'espoir de se rendre également maître de ces Barbares ; car , la pythie l'avait surnommé l'*invincible* , et l'oracle d'Ammon lui avait promis l'empire de la terre.

XCIV. Voyant que ses soldats étaient fatigués de ces longues campagnes , et que pendant près de huit ans ils avaient supporté toute sorte de misères , Alexandre jugea nécessaire de se servir de toute son éloquence pour déterminer les troupes à le suivre dans son expédition contre les Gandarides. Beaucoup de soldats avaient péri , et il n'y avait à espérer aucune trêve de la part des ennemis. Les sabots des chevaux étaient usés ¹ par les marches continuelles , et la plupart des armes étaient détruites par la rouille. Les soldats n'étaient plus habillés à la grecque ; ils étaient réduits à se servir d'habillements barbares , coupés sur les manteaux des Indiens. Pour comble de misère , pendant soixante-dix jours il était tombé des torrents de pluie accompagnés d'éclairs et de tonnerres continuels. Prévoyant que ses troupes se montreraient contraires à ses desseins , il n'espérait plus réussir qu'en se les attachant par de grands bienfaits. Il permit donc à ses soldats de piller le pays ennemi , riche en productions de toutes sortes. Dans les jours où l'armée était ainsi occupée au pillage , Alexandre réunit les femmes des soldats et les enfants qu'ils en avaient ; à chacune de ces femmes il distribua une provision de blé pour un mois , et paya aux enfants la solde ordinaire qui revenait à leurs pères. Après que les soldats furent rentrés au camp , chargés d'un immense butin , il les réunit tous

¹ Il ressort de ce passage , que le ferrement des chevaux était à cette époque encore inconnu.

en une assemblée, et les engagea, par un discours habile, à marcher contre les Gandarides. Mais les Macédoniens firent la sourde oreille, et Alexandre se vit obligé de renoncer à son entreprise.

XCIV. Alexandre se décida donc à mettre ici un terme à son expédition. Il éleva d'abord aux douze dieux des autels de cinquante coudées de haut¹; il traça ensuite le contour triple de celui d'un camp ordinaire; il creusa un fossé de cinquante pieds de largeur et de quarante de profondeur; et la terre accumulée en dedans du fossé servit à la construction d'un mur considérable. Il ordonna aux soldats d'infanterie de construire, chacun dans sa tente, deux lits de cinq coudées², et aux cavaliers d'y ajouter deux mangeoires, doubles de la grandeur ordinaire; enfin, d'exagérer les proportions de tous les autres points du camp qu'ils allaient quitter. Il agissait ainsi afin de laisser après lui les vestiges d'une expédition héroïque, et, en même temps, de laisser aux indigènes les traces d'hommes d'une force de corps surnaturelle.

Après avoir achevé ces dispositions, il retourna avec toute son armée par les mêmes routes qu'il avait parcourues et atteignit les bords du fleuve Acésine. Il équipa les barques qu'il avait fait construire et en commanda d'autres. En ce même temps, il reçut de la Grèce des troupes d'alliés et de mercenaires, sous les ordres de leurs chefs; ce renfort était formé de plus de trente mille hommes d'infanterie et de près de six mille cavaliers. On lui apporta en même temps des armures complètes élégamment fabriquées, au nombre de vingt-cinq mille, destinées à l'infanterie, et pour cent talents de médicaments³. Il distribua le tout aux soldats. Enfin, les préparatifs de la flotte furent achevés; cette flotte se composait de deux cents bâti-

¹ Environ vingt-cinq mètres.

² Plus de deux mètres.

³ Les interprètes ont à tort, selon moi, entendu par *ἐκατὸν τάλαντα*, le poids des médicaments; et Miot a rendu *φαρμάκων ἱατρικῶν ἐκατὸν τάλαντα*, par : cent talents pesant de drogues et de médicaments; ce qui ferait environ deux mille six cents kilogrammes de médicaments. Quelqu'ignorants qu'on suppose les médecins macédoniens, on ne peut pas croire qu'ils aient destiné d'aussi énormes charretées de drogues à une armée qui ne comptait pas cinquante mille hom-

ments ouverts et de huit cents navires de charge. Des villes fondées sur les rives du fleuve, l'une fut nommée *Nicée*, en souvenir des victoires remportées; l'autre, *Bucéphala*, en l'honneur du cheval d'Alexandre qui fut tué dans la bataille contre Porus.

XCVI. Il s'embarqua sur ces bâtiments avec ses amis et se dirigea vers le midi en descendant le fleuve jusqu'à l'Océan. Le gros de l'armée suivit à pied les rives du fleuve, sous les ordres de Cratère et d'Héphæstion. Arrivé aux confluent de l'Acésine et de l'Hydaspe, Alexandre fit débarquer les soldats et s'avancer contre les Sibes. Ces peuples se disent descendants de ceux qui assiégèrent avec Hercule le rocher Aornos, et qui, après avoir échoué dans ce siège, furent établis dans ce pays par Hercule lui-même. Alexandre avait établi son camp près d'une ville très-célèbre; là il reçut la visite des principaux citoyens qui, rappelant au roi leur origine commune, promirent de se soumettre volontiers à tous ses ordres et lui apportèrent de magnifiques présents. Alexandre accueillit leurs louanges, respecta l'indépendance de leurs cités et porta ses armes chez les nations limitrophes. Il rencontra les Agalasses qui avaient réuni quarante mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers; il leur livra un combat d'où il sortit vainqueur. Les Agalasses perdirent la plupart de leur monde, et se réfugièrent dans les villes du voisinage. Alexandre prit ces villes d'assaut et vendit comme esclaves ceux qui s'y étaient réfugiés. Une autre troupe d'indigènes, au nombre de vingt mille hommes, avait cherché un asile dans une grande ville qu'Alexandre prit également d'assaut; mais comme les Indiens s'étaient barricadés dans les rues et qu'ils se défendaient intrépidement du haut des maisons, ils tuèrent un assez grand nombre de Macédoniens. Irrité de cette résistance, le roi incendia la ville et fit périr dans les flammes la plupart de ses habitants. Le reste des indigènes, au nombre de trois mille,

mes. Je persiste donc à prendre *ἐκατὸν τέλαντα* pour la valeur des *φάρμακα* *λατρικά*, ainsi nommés par opposition à *φάρμακα* *δηλητήρια*, les poisons.

¹ Le texte me paraît ici tronqué.

se réfugia dans la citadelle ; mais , sur leurs supplications , ils furent épargnés.

XCVII. Alexandre se rembarqua avec ses amis et continua sa navigation jusqu'au confluent des deux fleuves cités et de l'Indus. Au point où ces trois fleuves se réunissent , les eaux forment beaucoup de tournants dangereux. Le courant y est si rapide que , malgré l'habileté des pilotes , deux vaisseaux longs chavirèrent et plusieurs autres échouèrent contre le rivage. Le vaisseau commandant fut lui-même battu par d'énormes brisants ; le roi se trouva dans un danger extrême ; ayant la mort devant les yeux , il ôta son vêtement et cherchait à se sauver en se jetant tout nu dans les flots. Ses amis se mirent à nager autour et se préparaient à recevoir le roi au moment où il s'élancerait du navire. Le désordre fut extrême aux environs du bâtiment. Enfin la force des hommes luttant contre la force du fleuve , Alexandre parvint , non sans peine , à se jeter avec ses bâtiments sur le rivage. Ainsi sauvé miraculeusement , il offrit aux dieux un sacrifice , comme s'il avait échappé aux plus grands dangers , après avoir , comme Achille , lutté contre un fleuve.

XCVIII. Alexandre dirigea ensuite son expédition chez les Oxydraques¹ et les Malliens , nations populeuses et guerrières qui avaient réuni plus de quatre-vingt mille hommes d'infanterie , mille chevaux et sept cents chars de guerre. Ces nations étaient en guerre entre elles , avant l'arrivée d'Alexandre. Lorsque le roi s'approcha de leurs pays , elles se réconcilièrent et cimentèrent la paix en donnant et en recevant dix mille jeunes filles pour des mariages réciproques. Cependant ces nations n'entrèrent point en campagne [contre Alexandre] , elles se disputaient le commandement suprême et se retirèrent dans les villes du voisinage. Alexandre s'approcha de la première de ces villes et décida de l'emporter d'assaut. Dans ce moment , un des augures , nommé Démophon , vint annoncer que , d'après le vol des oiseaux , le roi recevrait dans ce siège une blessure grave. Il supplia donc Alexandre de se désister pour le moment de

¹ Le texte porte *Syracuse*. C'est une erreur du copiste.

son entreprise et de songer à d'autres exploits. Le roi reçut fort mal cet augure et lui reprocha d'entraver le courage des combattants. Puis il fit les dispositions du siège et marcha le premier contre la ville, jaloux de la prendre de vive force. Les machines de guerre allant trop lentement, il enfouça une porte et se précipita dans la ville. Il tua un grand nombre d'ennemis, mit les autres en déroute et les poursuivit jusque dans la citadelle. Pendant que les Macédoniens étaient encore occupés à se battre aux remparts, Alexandre saisit une échelle, l'appliqua contre les murs de la citadelle et, tenant sa rondache au-dessus de la tête, il se disposa à y monter. L'empressement qu'il mit à prendre la citadelle ne laissa pas aux Barbares le temps de l'arrêter, et il atteignit rapidement le sommet du mur. Les Indiens, n'osant pas le combattre corps à corps, lui lancèrent à distance une grêle de javelots et de flèches; le roi en fut accablé. Les Macédoniens, [s'en étant aperçus], appliquèrent deux autres échelles; mais, tous s'y précipitant en masse pour y monter, les deux échelles se brisèrent et tous ceux qui s'y trouvaient tombèrent à terre.

XCIX. Le roi, abandonné de tout secours, osa accomplir un exploit inouï et digne de mémoire. Regardant comme honteux de quitter le mur et de rejoindre les siens sans avoir obtenu aucun résultat, il sauta tout armé et seul dans l'intérieur de la ville. Aussitôt les Indiens se jetèrent en masse sur lui; mais il soutint intrépidement le choc des Barbares. Protégé à sa droite par un arbre qui avait sa racine au pied du mur, et à sa gauche par le mur lui-même, il se défendit contre les Indiens. En déployant ce courage, le roi, qui avait déjà accompli tant de hauts faits, ambitionnait de couronner sa vie par la fin la plus glorieuse. Après avoir reçu de nombreux coups sur le casque et sur le bouclier, il fut enfin atteint d'une flèche au-dessous du sein et tomba sur les genoux, épuisé par la blessure. Aussitôt l'Indien qui avait lancé cette flèche accourut bravement et allait porter un second coup, lorsque Alexandre lui enfouça son épée dans l'aîne et étendit le Barbare roide mort; saisissant ensuite

une branche voisine, le roi se releva et provoqua les Indiens qui voudraient lutter avec lui. Dans ce moment, Peuceste, un des *hypaspistes*¹, monté sur une autre échelle, arriva le premier au secours du roi et le protégea de son bouclier. Après celui-là arrivèrent plusieurs autres Macédoniens, qui frappèrent de terreur les Barbares et sauvèrent Alexandre. La ville ayant été prise d'assaut, les Macédoniens, furieux [de la blessure] du roi, tuèrent tous les Indiens qui leur tombaient sous la main et remplirent la ville de cadavres. Le roi passa plusieurs jours à se faire traiter de sa blessure. Dans cet intervalle, le bruit se répandit que le roi était mort de sa plaie. A cette nouvelle, les Grecs, depuis longtemps établis dans la Bactriane et la Sogdiane, et qui étaient mécontents de se voir comme une colonie transplantée au milieu des Barbares, se révoltèrent contre les Macédoniens. Ils se réunirent au nombre de trois mille et supportèrent beaucoup de fatigues pour retourner dans leur patrie, mais plus tard, après la mort d'Alexandre, ils furent taillés en pièces par les Macédoniens.

C. Remis de sa blessure, Alexandre, pour célébrer sa guérison, offrit des sacrifices aux dieux et prépara à ses amis de grands festins. Il se passa un incident remarquable dans un de ces banquets. Parmi les convives se trouvait un Macédonien nommé Coragus, d'une grande force corporelle et qui s'était souvent distingué par sa valeur dans les combats. Cet homme, emporté par l'ivresse, provoqua à un combat singulier Dioxippe d'Athènes, athlète de profession et couronné plusieurs fois pour les plus brillantes victoires. Les convives, comme on peut se l'imaginer, excitèrent encore davantage les deux rivaux. Dioxippe ayant accepté le défi, Alexandre fixa le jour du combat. Ce jour venu, des milliers de curieux arrivèrent pour assister à ce spectacle. Les Macédoniens et le roi lui-même, comme compatriotes de Coragus, faisaient des vœux pour lui, tandis que les Grecs étaient pour Dioxippe. Le Macédonien entra dans l'arène, revêtu d'armes magnifiques; l'Athénien était tout nu, oint

¹ Ὑπασπιστής, qui protège avec le bouclier; nom des gardes du roi.

d'huile, et coiffé d'un bonnet rond ; tous deux excitaient, par la vigueur et les formes de leur corps, l'admiration des spectateurs qui semblaient assister à un combat des dieux. Le Macédonien, par sa force physique et ses armes resplendissantes, était imposant à voir comme le dieu Mars. Dioxippe, par sa vigueur extraordinaire, par son maintien d'athlète et la massue qu'il maniait si dextrement, offrait un aspect herculéen. Les deux antagonistes s'avancèrent l'un sur l'autre ; le Macédonien lança son javelot à une distance déterminée, mais son antagoniste évita le coup par une légère inclinaison du corps. Coragus se porta alors en avant, la sarisse macédonienne en arrêt ; Dioxippe le laissa s'approcher et brisa la sarisse d'un coup de massue. Coragus, après avoir échoué dans ses deux attaques, eut recours à l'épée ; mais au moment où il la tirait du fourreau, Dioxippe, le prévenant, sauta sur lui d'un bond, arrêta de sa main gauche le bras qui tirait l'épée, et de l'autre, branlant sa massue, il l'appliqua sur les jambes de son antagoniste et le fit rouler à terre ; puis il lui posa le pied sur la gorge, et, tenant sa massue haute, il leva les yeux sur les spectateurs.

CI. La multitude applaudit à grands cris à cet acte de bravoure si merveilleux et si extraordinaire. Le roi ordonna de lâcher le vaincu et termina le spectacle : il s'en alla mécontent de la défaite du Macédonien. Dioxippe lâcha son adversaire terrassé et reçut les félicitations de ses compatriotes comme si sa gloire devait rejaillir sur tous les Grecs. Mais la fortune ne laissa pas cet athlète se targuer longtemps de sa victoire ; le roi se montra toujours de plus en plus mal disposé à son égard ; les amis d'Alexandre et tout ce qu'il y avait de Macédoniens à sa cour, étaient jaloux de la force de Dioxippe [et ils le lui firent bientôt sentir]. Un des domestiques, chargés du service de la table, avait reçu l'ordre secret de cacher sous l'oreiller de Dioxippe une coupe d'or, et, dans le repas qui eut lieu ensuite, on accusa de vol l'athlète, en donnant pour preuve la coupe trouvée sous son oreiller. Dioxippe, accablé de honte et d'infamie et voyant les Macédoniens accourir sur lui, sortit de table

et se retira bientôt dans sa propre demeure. Là , il écrivit à Alexandre une lettre dans laquelle il lui dévoila toute la machination tramée contre lui ; il donna cette lettre aux siens avec la recommandation de la remettre au roi , et se suicida. Si , en acceptant le défi , il avait montré peu de prudence , il était encore bien plus insensé de se donner la mort. Aussi beaucoup de gens critiquèrent cette folie de Dioxippe , en regrettant qu'un si grand corps eût renfermé un si petit esprit. Le roi , à la lecture de la lettre , se montra très-affligé de la mort de l'athlète , et le regretta souvent. Enfin , Alexandre , qui n'avait pas employé Dioxippe de son vivant , aurait voulu l'avoir à son service lorsqu'il n'était plus , et il reconnut qu'on avait calomnié cet homme valeureux , lorsque ses regrets étaient inutiles.

CII. Alexandre ordonna à son armée de marcher de conserve avec les bâtimens ; lui-même descendit le fleuve pour se diriger vers l'Océan. Il aborda ainsi dans le pays des Sambastes ¹. Ce peuple est aussi puissant et brave qu'aucune autre nation de l'Inde. Les Sambastes habitent des villes gouvernées démocratiquement. A la nouvelle de l'approche des Macédoniens , ils réunirent soixante mille hommes d'infanterie , six mille cavaliers et cinq cents chars de guerre. Cependant la flotte d'Alexandre s'avancait toujours. Frappés de l'arrivée de l'ennemi , chose aussi nouvelle qu'étrange , intimidés par la renommée des Macédoniens , et cédant aux avis des vieillards qui leur conseillaient de ne pas combattre , les Sambastes envoyèrent cinquante députés , des plus illustres , pour supplier Alexandre de se conduire à leur égard avec humanité. Le roi loua ces députés , leur accorda la paix , et accepta les présents et les honneurs héroïques que lui avaient offerts les indigènes. Il soumit ensuite les Sodres ² et les Massans qui habitent les deux rives du fleuve. Il fonda dans cette contrée , sur le bord du fleuve , une ville portant le nom

¹ Arrien (VI , 15) les appelle *Abastans* , et Quinte-Curce *Sabraques*

² Wesseling pense que l'auteur a voulu dire Σόγδοι , *Sogdiens*. Voyez Arrien , VI , 15.

d'Alexandrie et y établit dix mille colons. De là, il envahit le territoire du roi Musican ; il fit arrêter ce souverain, le tua , et subjuguâ toute la nation. Il pénétra ensuite dans le royaume de Portican , prit deux villes d'assaut , en abandonna le pillage à ses soldats et mit le feu aux maisons. Portican s'était réfugié dans une place forte, Alexandre le soumit et le tua. Puis, il prit d'assaut toutes les villes de ce roi et les rasa , ce qui répandit la terreur chez les peuples voisins. A la suite de ces exploits , Alexandre dévasta le royaume des Sambastes , détruisit la plupart des villes, vendit les habitants à l'enchère et tailla en pièces plus de quatre-vingt mille Barbares. Tels furent les désastres qu'essuya la nation des Brachmanes. Ceux qui avaient échappé au carnage , vinrent en habits de suppliants implorer la clémence du vainqueur. Le roi châtia les plus coupables et fit grâce aux autres. Le roi Sambus se réfugia avec trente éléphants dans la région située au delà de l'Indus , et échappa ainsi au danger qui le menaçait.

CIII. La ville située à l'extrémité du pays des Brachmans s'appelle Harmatelia ; elle se confiait en sa position inaccessible et dans le courage de ses habitants. Alexandre détacha un petit nombre de ses amis avec l'ordre d'attaquer les ennemis , et de céder le terrain s'ils étaient serrés de près. Ce détachement , composé de cinq cents hommes , attaqua les murailles , mais il ne produisit aucun effet. La garnison, au nombre de trois mille hommes, fit une sortie, et les Macédoniens, feignant la terreur , prirent la fuite. En ce moment le roi arriva avec un petit nombre de troupes , et fit face aux Barbares qui poursuivaient son détachement ; il s'engagea un combat sanglant dans lequel les Barbares furent , les uns tués, les autres faits prisonniers. Mais beaucoup de soldats du roi , qui avaient été blessés , coururent les plus grands dangers : le fer des flèches lancées par les Barbares était trempé dans du poison¹ ; c'est ce qui avait donné

¹ *φάρμακον θανάσιμον*. Ces deux mots signifient tout simplement *poison*. Les traducteurs qui les rendent par *poison mortel* commettent un pléonasme qui n'existe même pas en grec ; car *φάρμακον* est un mot *anceps* qui ne signifie *médicament* ou *poison* qu'autant qu'il est accompagné des adjectifs *ἰατρικόν* ou de

aux Indiens tant de confiance pour risquer un combat. Ce poison provenait de quelques espèces de serpents, pris à la chasse et dont ils exposaient les corps au soleil. La chaleur, putréfiant les chairs, en faisait sortir sous forme de gouttelettes un liquide d'où se retirait le poison de ces animaux¹. Le corps de celui qui en avait été blessé était aussitôt saisi de torpeur suivie bientôt de douleurs aiguës, de convulsions et d'un tremblement général. La peau devenait froide et livide; à ces symptômes succédaient des vomissements de bile; une sanie noire s'écoulait de la plaie; la putréfaction envahissait les parties nobles du corps et causait une mort affreuse. Ces accidents se manifestaient à la suite d'une légère égratignure aussi bien que d'une large plaie. De la perte de tant de blessés le roi ne s'affligea pas autant que de la maladie de Ptolémée, de celui qui devint roi par la suite et qu'Alexandre aimait alors tendrement. Il arriva, au sujet de Ptolémée, un incident inattendu que quelques-uns attribuent à la providence des dieux : aimé de tout le monde pour ses vertus et surtout pour sa générosité extrême, Ptolémée reçut un secours opportun. Le roi vit dans un songe un dragon tenant dans sa gueule une plante dont cet animal indiquait les propriétés et le lieu où elle croît². A son réveil, Alexandre alla à la recherche de la plante, la broya, l'appliqua sur le corps de Ptolémée³, en donna à boire le suc et rétablit son favori. L'utilité de cette

θανάσιμον, δηλητήριο, etc. Lorsqu'il se trouve seul, c'est l'ensemble du texte qui indique le sens qu'il faut y attacher.

¹ Le poison dont il s'agit ici doit être rangé dans la classe des poisons septiques. Voyez, tom. I, pag. 311, note 2.

² Cicéron (*de Divinatione*, II, 66) et Strabon (XV, p. 1052 de l'édit. Casaub.) citent ce même fait. Quelques auteurs ont prétendu que cette plante indiquée par le dragon était l'*Aristolochie*. On serait, je crois, fort embarrassé de trouver, parmi le nombre infini des plantes réputées efficaces contre la morsure des serpents, celle qu'Alexandre avait employée pour guérir Ptolémée.

³ Καὶ πικρὸν δοῦς. Miot a rendu ces mots par : *et il lui en fit boire une infusion*. En étudiant l'histoire de la pharmacologie, on doit reconnaître que la préparation la plus simple, et celle qui devait venir la première à l'esprit, est l'extraction du suc de la plante; puis venait la décoction ou la préparation des tisanes, et enfin l'infusion. Cette dernière opération suppose déjà un certain degré de raffinement dans l'art pharmaceutique : c'est un *digestum* par l'eau bouillante.

plante étant reconnue, tous les autres blessés s'en servirent et furent de même sauvés.

Alexandre se disposait à faire le siège d'Harmatelia, ville grande et forte, lorsque les habitants se présentèrent à lui en habits de suppliants, se soumirent et obtinrent leur grâce.

CIV. Alexandre continua de naviguer avec ses amis jusque dans l'Océan. Là il aperçut deux îles et il offrit immédiatement aux dieux de pompeux sacrifices. Il fit des libations et jeta à la mer les grandes et nombreuses coupes d'or [dans lesquelles ces libations avaient été faites.] Il éleva ensuite des autels à Téthys et à l'Océan, croyant mettre là un terme à son expédition. De là il retourna en arrière en remontant le fleuve et aborda à Hyala, ville célèbre dont le gouvernement ressemblait à celui de Sparte : deux rois, de deux familles différentes, et par ordre de succession, exerçaient dans la guerre l'autorité suprême, tandis qu'un sénat était à la tête de toute l'administration.

Alexandre mit le feu aux barques avariées et confia le reste de sa flotte à Néarque et à quelques autres de ses amis, avec l'ordre de visiter tout le littoral de l'Océan, jusqu'aux bouches de l'Euphrate, où ils devaient le rejoindre. Quant à lui, à la tête de son armée, il parcourut une grande étendue de pays, dompta ceux qui lui résistaient et traita humainement ceux qui se soumettaient. Il réunit à son pouvoir, sans coup férir, les Arbites et les Cédrosiens. Après avoir ensuite traversé une vaste région privée d'eau et presque déserte, il atteignit les frontières de l'Oritide. Là il divisa son armée en trois corps; Ptolemée reçut le commandement du premier, et Léonnatus celui du second. Ptolemée eut ordre de ravager le littoral, et Léonnatus l'intérieur du pays; Alexandre lui-même dévasta les vallées et les montagnes. C'est ainsi que, en un même moment, une vaste contrée fut désolée par le feu, le pillage et des massacres. Les soldats recueillirent donc en peu de temps une immense quantité de butin; des myriades de Barbares furent égorgés. Épouvantées de ces exécutions sanglantes, les nations voisines se rangèrent sous

l'autorité du roi. Jaloux de fonder une ville sur les bords de l'Océan, il choisit un emplacement favorable dans le voisinage d'un excellent port, et y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'Alexandrie.

CV. Le roi pénétra par des défilés dans le pays des Orites et le soumit bientôt tout entier à son pouvoir. Les Orites ont à peu près les mêmes mœurs que les Indiens; cependant on y remarque une coutume singulière et tout à fait incroyable. Lorsqu'un homme vient à mourir, les parents, tout nus, et armés de lances, emportent le corps. Ils le déposent dans une forêt de chênes, lui ôtent les ornements dont il était revêtu, et le laissent en pâture aux animaux. Puis, ils se partagent les habits du mort, offrent des sacrifices aux héros des enfers et font un repas de famille.

Alexandre pénétra ensuite dans la Cédrosie en longeant les côtes. Il rencontra une tribu inhospitalière et entièrement sauvage. Les indigènes laissent croître leurs ongles depuis leur naissance jusqu'à la vieillesse; ils laissent aussi pousser leurs cheveux, qui sont tout entrelacés; leur teint est bruni par le soleil, et ils se couvrent de peaux d'animaux sauvages. Ils se nourrissent de la chair des cétacés que la mer rejette; ils s'en servent en même temps pour construire leurs cabanes. Pour former les murs et le toit, ils emploient, en guise de poutres, les côtes de ces cétacés, qui ont jusqu'à dix-huit coudées de longueur; la peau écailleuse de ces animaux leur tient lieu de tuiles. En visitant cette nation, Alexandre eut à souffrir du manque de vivres; il entra ensuite dans un pays désert et dépourvu de tous les animaux utiles à la vie de l'homme. Beaucoup de soldats périrent faute de nourriture, l'armée des Macédoniens tomba dans un profond découragement, et Alexandre lui-même ne put contenir son chagrin et sa tristesse; car c'était un spectacle affligeant de voir mourir de faim, sans gloire, dans un désert, tous ces hommes vaillants dont les armes avaient vaincu le monde. Dans cette position critique, le roi envoya quelques coureurs dans la Parthie, dans la Drangine, dans l'Arie et les autres

contrées voisines du désert, avec l'ordre de conduire immédiatement à l'entrée de la Carmanie des dromadaires, et des bêtes de somme chargées de provisions. Les messagers se rendirent en hâte chez les satrapes de ces provinces et firent venir dans l'endroit désigné des vivres en abondance. Cependant, avant l'arrivée de ces convois, Alexandre avait déjà perdu sans ressource beaucoup de ses soldats. Après qu'il se fut mis en route, quelques détachements d'Orites attaquèrent Léonnatus, et, ayant perdu beaucoup de monde, ils se retirèrent dans leur pays.

CVI. Alexandre franchit non sans peine ce désert, entra dans une contrée bien habitée et riche en subsistances. Il y fit reposer son armée; et, partant de là, il marcha pendant sept jours à la tête de son armée, en tenue de fête: il imita le triomphe de Bacchus, célébrant sa marche par des banquets et des festins.

Instruit que plusieurs satrapes et gouverneurs militaires avaient abusé de leur autorité en exerçant des violences et des outrages, Alexandre leur infligea une punition méritée. Le bruit de cette justice sévère s'étant répandu, beaucoup de gouverneurs militaires, se sentant également coupables, furent saisis de crainte; quelques-uns, qui avaient à leur solde des mercenaires, s'insurgèrent contre le roi; plusieurs autres rassemblèrent leurs richesses et prirent la fuite. A cette nouvelle, le roi écrivit à tous les satrapes et commandants militaires de l'Asie de licencier tous les mercenaires aussitôt après avoir lu sa lettre.

Vers ce même temps, le roi s'était arrêté dans une ville maritime nommée Salmonte. Pendant qu'il assistait, dans le théâtre, à des jeux scéniques, il apprit l'arrivée des navigateurs qu'il avait envoyés explorer les côtes de l'Océan. Ceux-ci se rendirent sur-le-champ au théâtre, saluèrent Alexandre, et lui annoncèrent le succès de leur expédition. Les Macédoniens, joyeux du retour de leurs compagnons d'armes, accueillirent cette nouvelle par de vifs applaudissements. Tout le théâtre était plein d'une joie inexprimable. Les voyageurs exposèrent alors

les détails de leur navigation. Ils racontèrent qu'il existait dans l'Océan des flux et des reflux étranges; qu'au moment de la marée basse on voyait les sommets d'îles grandes et nombreuses qui étaient toutes submergées pendant la marée haute¹, et que, tout à coup, lancées par un vent violent, les lames blanchissaient de leur écume tout le rivage; mais que la particularité la plus remarquable était le nombre des énormes cétacés qu'ils avaient rencontrés; que ces animaux, qui menaçaient de renverser les navires, leur avaient causé beaucoup de frayeur et leur avaient d'abord fait craindre pour la vie; mais qu'en criant tous comme d'une seule voix, et en joignant à ces cris le bruit de leurs armes et le son des trompettes, ils étaient parvenus à épouvanter ces monstres, qui s'étaient replongés dans l'abîme².

CVII. Après avoir écouté ce récit, le roi donna aux commandants de la flotte l'ordre de diriger leur navigation vers les bouches de l'Euphrate; puis il se mit lui-même en route avec son armée et atteignit après une longue marche les frontières de la Susiane.

En ce temps, Calanus l'Indien, qui avait fait de grands progrès dans la philosophie, et qui jouissait de la faveur d'Alexandre, mit fin à sa vie d'une façon bien étrange. Cet homme, qui avait vécu soixante-treize ans, sans avoir jamais éprouvé d'infirmités, décida de quitter la vie, comme ayant comblé la mesure de bonheur que la nature humaine puisse atteindre. Sous l'influence d'une maladie qui faisait de jour en jour de rapides progrès, il pria le roi de faire construire un grand bûcher et d'ordonner à ses domestiques de mettre le feu après qu'il y serait monté. Alexandre chercha d'abord à le détourner de ce projet; mais voyant que tout était inutile, il accorda la demande de l'Indien. Le bûcher fut préparé, et une foule immense se réunit pour assister à ce singulier spectacle. Conformément aux doc-

¹ A en juger d'après mes propres impressions, ce devait être en effet un spectacle saisissant pour ceux qui, comme les Grecs, n'avaient jamais vu d'autre mer que la Méditerranée où la marée se fait à peine sentir.

² Comparez Arrien, VI, 21; et Quinte-Curce, IX, 10.

trines qu'il professait¹, Calanus monta courageusement sur le bûcher et périt dans les flammes. Parmi les spectateurs, les uns taxaient cet acte de folie, les autres y voyaient l'ostentation d'une vaine gloire; quelques-uns, cependant, admiraient cette force d'âme et ce mépris de la mort. Le roi fit à Calanus de magnifiques funérailles.

Il se rendit ensuite à Suse, où il épousa la fille aînée de Darius, Statira, et donna en mariage à Hephæstion la plus jeune, nommée Drypetis. Il conseilla aux plus distingués de ses favoris d'en faire autant et de s'allier aux filles les plus nobles de la Perse.

CVIII. A cette même époque arrivèrent à Suse trente mille Perses, tous extrêmement jeunes et choisis parmi les plus beaux et les plus robustes. Ils avaient été rassemblés d'après les ordres du roi et instruits pendant un temps suffisant dans l'art de la guerre. Ils étaient tous superbement armés à la macédonienne, et avaient élevé un camp sous les murs de la ville. Là ils montraient au roi par des exercices militaires les progrès qu'ils avaient faits dans leurs études; ils furent traités avec distinction. Le roi avait organisé ce corps, capable de se mesurer avec la phalange macédonienne, depuis que les Macédoniens s'étaient refusés à passer le Gange, depuis que souvent dans des assemblées ils avaient élevé des clameurs d'indiscipline, enfin depuis qu'ils persiflaient sa descendance de Jupiter Ammon. Telle était alors la situation d'Alexandre.

A Harpalus avaient été confiées la garde des trésors de Babylone, et la perception des impôts. Dès que le roi eut entrepris une expédition dans l'Inde, Harpalus crut que son maître n'en reviendrait plus. Il se livra alors à une vie luxurieuse et se déclara d'abord satrape d'une grande partie de la contrée; il outrageait les femmes des Perses, s'abandonnait à de coupables amours avec les Barbares, et dilapidait par ces jouissances effrénées une grande partie du trésor. Il faisait venir de fort loin, de la mer Rouge, une énorme quantité de poissons. Il appela d'Athènes

¹ L'une des principales doctrines des Brachmans (Brahmines) était l'immortalité de l'âme.

la plus célèbre des courtisanes, nommée Pythonice ; il la combla de présents royaux pendant qu'elle vécut, et après sa mort il lui fit de magnifiques funérailles et lui éleva dans l'Attique un riche monument funèbre. Après cela, il fit venir de l'Attique une autre courtisane nommée Glycère ; il vivait avec elle dans la jouissance et les dissipations. Pour se ménager un refuge, en cas d'un revers de la fortune, il s'était montré généreux envers le peuple d'Athènes. Au retour de l'Inde, Alexandre punit de mort plusieurs satrapes contre lesquels s'étaient élevées des accusations. Harpalus, craignant le même châtiment, réunit cinq mille talents d'argent, prit à sa solde six mille mercenaires et quitta l'Asie pour se rendre dans l'Attique. Mais comme personne ne semblait s'intéresser à lui, il laissa ses mercenaires au cap Ténare, dans la Laconie, prit avec lui une partie de ses trésors, et vint se présenter en suppliant devant le peuple d'Athènes. Mais Antipater et Olympias avaient demandé son extradition, et bien qu'il eût dépensé beaucoup d'argent pour corrompre les orateurs populaires d'Athènes, il s'échappa et vint rejoindre à Ténare ses soldats mercenaires. De là il aborda en Crète où il fut assassiné par Thimbron, un de ses amis. Les Athéniens firent une enquête au sujet des largesses d'Harpalus et condamnèrent Démosthène et quelques autres orateurs convaincus de corruption.

CIX. Pendant qu'on célébrait les jeux olympiques, Alexandre fit proclamer à Olympie que tous les bannis pourraient rentrer dans leurs foyers, à l'exception des sacrilèges et des assassins. En même temps, il congédia les plus anciens citoyens qui servaient dans l'armée, au nombre d'environ dix mille. En apprenant que beaucoup d'entre eux étaient endettés, il acquitta en un seul jour pour près de dix mille talents de dettes¹. Les Macédoniens qui, après le départ de ces vétérans, restaient encore dans l'armée, se montrèrent mécontents et murmurèrent dans l'assemblée. Irrité de cette infraction à la discipline, Alexandre leur adressa de vifs reproches. Il intimida tellement la foule assemblée, qu'en descendant de la tribune il put oser arrêter

¹ Cinquante-neuf millions de francs.

de sa propre main les auteurs des désordres et les livrer à ses satellites pour recevoir la punition méritée. Mais comme la sédition continua à s'accroître, le roi choisit parmi les Perses les officiers généraux. Alors les Macédoniens, pleins de repentir, vinrent en pleurant demander leur pardon qu'Alexandre n'accorda qu'après beaucoup de sollicitations.

CX. Dans cette année, Anticlès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Cornélius et Quintus Popilius¹, Alexandre remplit les vides de son armée par des Perses et en établit mille à sa cour, pour lui servir d'hypaspistes²; enfin, il eut tout autant de confiance en ses nouvelles troupes qu'en les Macédoniens.

Dans ce même temps, arriva Peuceste, amenant avec lui vingt mille archers et frondeurs perses, qui, incorporés dans les anciennes troupes, formèrent une armée complète, entièrement refondue et tempérée, selon les vues d'Alexandre, par le mélange des deux nations. Le roi se fit aussi rendre un compte exact du nombre des enfants nés du commerce des Macédoniens avec les femmes captives. Le nombre de ces enfants s'élevait à près de dix mille. Il leur assigna une paie convenable pour leur entretien de personnes libres et pourvut à leur éducation en leur donnant des maîtres qui devaient les instruire.

Le roi se remit ensuite en marche, quitta Suse, passa le Pasitigre, et établit son camp dans les villages appelés les *Cares*³. De là, après quatre jours de route il atteignit Sita et se rendit ensuite à Sambana, où il s'arrêta pendant sept jours. De là, en trois jours de marche, il arriva avec son armée dans le pays des Cétons, où s'est maintenue jusqu'à ce jour une race de Béotiens qui, ayant été transportée dans cette contrée lors de l'expédition de Xerxès, a conservé encore les mœurs de la patrie. Ces Béotiens parlaient deux idiomes; l'un était semblable à celui des in-

¹ Troisième année de la cxiie olympiade; année 326 avant J.-C.

² Voyez note 1, pag. 277.

³ Ce nom paraît venir du chaldéen, כר (*kar*), troupeau, pour indiquer la richesse de ces hameaux.

digènes ; l'autre renfermait un très-grand nombre de mots et plusieurs idiotismes de la langue grecque. Alexandre resta quelques jours dans ce pays ; de là, il se rendit par curiosité, se détournant un peu du chemin direct, dans la Bagistane, contrée divine, fertile en arbres fruitiers et riche en toutes choses qui peuvent contribuer aux jouissances de la vie. Il arriva ensuite dans un pays qui nourrit d'immenses troupes de chevaux (on y comptait, dit-on, jadis plus de cent soixante mille de ces animaux à l'état sauvage ; mais à l'époque d'Alexandre il n'y en avait plus que soixante mille). Le roi resta trente jours dans ce pays. De là, il atteignit en sept jours Ecbatane dans la Médie. Cette ville a, dit-on, deux cent cinquante stades de tour¹ ; elle est la résidence royale de toute la Médie et renferme d'immenses trésors. Alexandre y laissa se reposer ses troupes pendant quelque temps, célébra des jeux scéniques et donna des banquets à ses amis. Ce fut là qu'Hephæstion, par suite d'une orgie, tomba malade et mourut. Profondément affligé de cette mort, le roi chargea Perdicas de transporter le corps d'Hephæstion à Babylone où il avait l'intention de l'ensevelir avec pompe.

CXI. Dans le cours de ces événements, la Grèce fut le théâtre de troubles et de mouvements insurrectionnels. La guerre Lamiaque venait d'éclater par les causes suivantes : Alexandre avait ordonné à tous les satrapes de congédier leurs troupes mercenaires. Depuis l'exécution de cet ordre, beaucoup de ces soldats licenciés parcouraient en vagabonds toute l'Asie et ne vivaient que de rapines. Plus tard, ils se réunirent et mirent à la voile pour le cap Ténare en Laconie. Les satrapes et les autres généraux perses, derniers débris de l'empire de Darius, s'étaient également embarqués pour le cap Ténare, après avoir rassemblé leurs richesses et joint leurs soldats aux troupes mercenaires. Enfin, Léosthène, l'Athénien, homme d'un brillant courage et très-hostile à Alexandre, fut nommé commandant en chef. Ce général eut un entretien secret avec le sénat de Sparte qui lui donna cinquante talents pour la solde des troupes et une quan-

¹ Plus de trente-six kilomètres.

lité d'armes suffisante pour les besoins de la guerre. Il envoya ensuite une députation chargée de demander du secours aux Étoliens qu'il savait mal disposés pour le roi et pourvut ainsi à tout ce qui est nécessaire à une entrée en campagne. Telles sont les dispositions que prenait alors Léosthène pour une guerre qu'il prévoyait devoir être sérieuse.

Alexandre marcha promptement contre les Cosséens, qui avaient refusé de se soumettre. Cette nation, très-puissante, habite les montagnes de la Médie. Confiants dans la position forte des lieux ainsi qu'en leur bravoure, les Cosséens avaient toujours repoussé tout joug étranger et avaient conservé leur indépendance sous la domination des Perses; et même actuellement, ils ne se laissaient pas intimider par la valeur des Macédoniens. Mais le roi qui avait occupé d'avance les défilés, détruisit la plus grande partie du pays des Cosséens, l'emporta dans toutes les rencontres, tua beaucoup de Barbares et fit un grand nombre de prisonniers. Les Cosséens, vaincus partout et affligés de la perte de tant de prisonniers, furent obligés de se soumettre pour racheter la liberté des leurs. Ils se rendirent donc à discrétion, et obtinrent la paix, à la condition de vivre dans l'obéissance aux ordres du roi. Après avoir soumis en quarante jours entiers la nation des Cosséens, et fondé des villes considérables dans les positions les plus fortes du pays, il accorda à ses troupes quelque temps de repos.

CXII. Sosiclès étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Lucius Cornélius Lentulus et Quintus Popilius¹. Dans cette année, Alexandre, après avoir dompté les Cosséens, se remit en mouvement avec son armée et se dirigea sur Babylone; il marcha lentement, à petites journées, et faisant souvent halte. A trois cents stades de Babylone, il rencontra les Chaldéens, si renommés pour leur science astronomique et dans l'art de prédire l'avenir par l'observation perpétuelle des astres; ils lui avaient envoyé en députation les hommes les plus âgés et les

¹ Quatrième année de la cxiir^e olympiade; année 325 avant J.-C. Suivant Wesseling, les noms des consuls et de l'archonte sont une interpolation.

plus savants de leur pays. Sachant d'avance, par l'inspection des astres, que le roi devait mourir à Babylone, ces députés avaient ordre de prévenir le roi du danger qui le menaçait, et d'empêcher, par tous les moyens, son retour dans cette ville. Ils étaient en même temps chargés de lui annoncer qu'il échapperait à ce danger s'il relevait le tombeau de Bélus, détruit par les Perses, et si, abandonnant la direction projetée, il se détournait de la ville. Béléphantès, chef des députés chaldéens, n'osa pas aborder le roi de crainte de l'irriter par son discours. Il confia donc tous ces détails à Néarque, un des amis intimes d'Alexandre, et le pria de les communiquer au roi. En apprenant la prédiction des Chaldéens par l'intermédiaire de Néarque, Alexandre en fut vivement alarmé, et songeant à la sagacité de ces hommes, il en fut de plus en plus troublé. Enfin, il envoya à Babylone le plus grand nombre de ses amis, tandis que lui-même, faisant un détour, vint tranquillement camper à deux cents stades de Babylone. Tout le monde en fut surpris. Plusieurs Grecs, Anaxarque avec les philosophes de son école, allèrent trouver le roi, et, après avoir appris la cause de cette détermination, employèrent tous leurs raisonnements pour décider le roi à mépriser toute science divinatoire, et surtout celle tant vantée des Chaldéens. Convaincu par les raisonnements des philosophes, et guéri en quelque sorte de la blessure dont son esprit était atteint, le roi changea de résolution, et rentra avec son armée dans Babylone. Les habitants s'empressèrent, comme précédemment, de bien accueillir les soldats; tous se livrèrent aux plaisirs et se reposèrent au sein de l'abondance. Tels sont les événements arrivés dans cette année.

CXIII. Agésias étant archonte d'Athènes, Caius Popilius et [Lucius] Papirius consuls à Rome, on célébra la CXIV^e olympiade, dans laquelle Micinas de Rhodes fut vainqueur à la course du stade¹. Dans cette année arrivèrent à Babylone des envoyés de presque toute la terre; les uns félicitaient le roi de ses vic-

¹ Première année de la CXIV^e olympiade; année 324 avant J.-C.

toires ; les autres lui offraient des couronnes , beaucoup d'entre eux lui apportaient des présents magnifiques , d'autres encore conclurent avec lui des traités d'amitié ou d'alliance ; enfin quelques-uns vinrent pour se disculper des torts qui leur étaient reprochés. Outre les nations, les villes et les souverains de l'Asie lui offrirent leurs hommages ; l'Europe et la Libye avaient député un grand nombre de représentants. Parmi ceux de la Libye, on remarquait les envoyés carthaginois et libyphéniciens, ainsi que ceux de tous les peuples qui habitent le littoral jusqu'aux colonnes d'Hercule. Quant aux envoyés de l'Europe, on remarquait ceux des villes grecques, de la Macédoine, de l'Illyrie, et de la plus grande partie des côtes de la mer Adriatique ; enfin ceux des peuplades de la Thrace et des Galates, leurs voisins, dont la race commençait alors à être connue chez les Grecs. Alexandre se fit donner la liste de toutes ces députations et arrêta lui-même l'ordre dans lequel elles lui seraient présentées. Il reçut d'abord ceux qui étaient chargés de traiter des choses sacrées ; ensuite ceux qui venaient lui offrir des présents ; puis ceux qui avaient quelque différend à régler avec leurs voisins ; en quatrième lieu, ceux qui étaient chargés d'affaires privées ; en cinquième lieu, ceux qui se refusaient à l'exécution de l'ordonnance relative au rappel des bannis. Il donna donc d'abord audience aux Éliens, aux Ammoniens, aux Delphiens, aux Corinthiens, aux Épidauriens, ainsi qu'aux autres, en assignant à tous leur rang selon la célébrité des temples. Il accueillit avec bienveillance toutes ces députations, répondit à chacune d'elles, et les congédia aussi satisfaites que possible.

CXIV. Après avoir renvoyé les députations, le roi s'occupait des funérailles d'Héphæstion. Il avait mis tant de soin à la préparation de cette pompe funèbre, que, de mémoire d'homme, on n'en avait vu d'aussi magnifique, et que la postérité n'en devait voir de plus belle ; car le roi affectionnait vivement ce favori, et après sa mort il l'honora au delà de toute expression. Pendant sa vie, il l'avait traité avec plus de distinction que tous ses amis, bien que Cratère le lui disputât en affection. Lorsqu'un

jour l'un des favoris lui disait que Cratère ne l'aimait pas moins qu'Hephæstion, le roi s'écria : « Cratère aime le roi, mais Hephæstion aime Alexandre. » On se rappelle que, lorsque dans sa première entrevue, la mère de Darius avait salué Hephæstion comme roi, et qu'elle allait réparer sa méprise, Alexandre lui dit : « Ne vous mettez pas en peine, ô ma mère, car lui aussi est Alexandre. » En un mot, Hephæstion jouissait d'un tel crédit, d'une telle liberté de paroles, qu'Olympias, qui en ennemie jalouse l'avait maltraité dans une lettre et menacé de tout son ressentiment, reçut de lui une vive réprimande dans une lettre qui se terminait ainsi : « Cessez vos calomnies, ainsi que votre courroux et vos menaces ; sinon, sachez que nous ne nous en soucions que médiocrement ; car Alexandre est plus fort que tous. »

Le roi, tout occupé aux préparatifs de la pompe funèbre, ordonna aux villes voisines de contribuer, chacune selon ses moyens, à l'éclat des funérailles. Il prescrivit à tous les habitants de l'Asie d'éteindre soigneusement ce que les Perses appellent *le feu sacré*, et de ne le rallumer qu'après les obsèques. Cet usage ne se pratiquait chez les Perses qu'à la mort de leurs rois. Le peuple regarda cet ordre comme d'un mauvais augure et comme un présage annonçant la mort du roi. Il y eut encore d'autres prodiges annonçant également la fin prochaine d'Alexandre ; mais nous en parlerons bientôt, lorsque nous aurons fini le récit des funérailles d'Hephæstion.

CXV. Tous les officiers et amis du roi, empressés de lui faire leur cour, firent fabriquer des images d'Hephæstion en ivoire, en or et en d'autres matières précieuses. Alexandre lui-même rassembla des architectes et une multitude d'ouvriers, chargés de démolir le mur de la ville dans une étendue de dix stades, et de mettre de côté les briques cuites. Puis il traça l'emplacement qui devait recevoir le bûcher, construit sous la forme d'un quadrilatère, chaque côté ayant un stade de dimension¹. Cette bâtisse carrée était divisée en trente compartiments, recouverts de trente

¹ Cent quatre-vingt-quatre mètres.

palmyers. Le contour était garni de toutes sortes d'ornemens. La base reposait sur deux cent quarante proues de quinquerèmes, munies de leurs époules¹, qui portaient deux archers à genoux, de quatre coudées² de hauteur, ainsi que des statues d'hommes armés, de cinq coudées d'élévation. Les intervalles de ces pilotis étaient remplis par des draperies de pourpre. Au-dessus de cela reposait un second étage, orné de candélabres de quinze coudées de haut³, dont les anses étaient représentées par des couronnes d'or; au-dessus de la flamme qui s'en échappait étaient figurés des aigles aux ailes déployées et dont les têtes s'inclinaient en bas, et les piédestaux étaient ornés de dragons dont les regards fixaient les aigles. Au troisième étage étaient figurées des chasses de diverses espèces d'animaux; au quatrième, le combat des centaures, sculptés en or; au cinquième, alternativement des lions et des taureaux, également sculptés en or. La partie supérieure était remplie d'armures macédoniennes et barbares, indiquant tout à la fois les victoires et les défaites. Au sommet étaient placées des statues creuses de sirènes dont la capacité pouvait contenir ceux qui devaient chanter les hymnes funèbres en l'honneur du mort. Enfin, tout le monument avait plus de cent trente coudées de haut. Tous les officiers et soldats, ainsi que les envoyés et les indigènes, avaient rivalisé de zèle pour contribuer à l'éclat de cette pompe funèbre pour laquelle furent, dit-on, dépensés plus de douze mille talents⁴. Enfin, pour que tout fût en harmonie avec la magnificence de ces obsèques, Alexandre ordonna à tous de sacrifier à Hephæstion, comme à un dieu du premier ordre. Le hasard amena Philippe, un des amis d'Alexandre, apportant l'ordre de l'oracle d'Ammon de sacrifier au dieu Hephæstion. Joyeux de ce que la divinité eût ainsi sanctionné ses intentions, le roi offrit le premier un sacrifice pour lequel avaient été choisies dix mille victimes de toute espèce, et traita splendidement toute la population.

¹ Saillies de la proue.

² Deux mètres.

³ Sept mètres et demi.

⁴ Environ soixante-six millions de francs.

CXVI. Ces obsèques terminées, le roi passa sa vie dans les plaisirs et les fêtes. Il paraissait être arrivé au faite de la puissance et de la prospérité, lorsque le destin vint abrégér le terme naturel de son existence. Aussitôt la divinité annonça par plusieurs prodiges la fin d'Alexandre. Ce roi se fit un jour oindre de parfums; ses vêtements royaux et son diadème étaient déposés sur un trône. [Tout à coup] un indigène, qui avait été enchaîné, rompit ses liens et franchit inaperçu et impunément les portes du palais; puis il revêtit les habits royaux, ceignit le diadème, s'assit sur le trône, et resta immobile. Surpris de cette étrange action, le roi s'approcha du siège et demanda doucement à cet homme : « Qui êtes-vous et que voulez-vous ? » Cet homme répondit qu'il n'en savait absolument rien. Le prodige fut rapporté aux devins, qui émirent l'avis de faire mourir cet homme afin de détourner sur lui le malheur prédit par l'augure. Alexandre reprit alors ses habits et sacrifia aux dieux *Apotropéens*¹. Il fut alors vivement alarmé; car il se rappelait en même temps la prédiction des Chaldéens, et il en voulait aux philosophes qui lui avaient conseillé d'entrer dans Babylone. L'art des Chaldéens et l'habileté de ces astrologues le remplissaient d'étonnement; enfin il maudissait tous ces philosophes qui, par leurs sophismes, voulaient combattre la puissance de la fatalité. Peu de temps après, un autre augure vint menacer la royauté. Alexandre voulut un jour visiter le lac de la Babylonie; il s'embarqua avec ses amis; pendant plusieurs jours, la barque qu'il montait resta séparée de toutes les autres, et, voguant ainsi au hasard, il commença à craindre pour sa vie. Puis, il se trouva engagé dans un canal étroit, bordé d'arbres si touffus qu'une de leurs branches enleva le diadème du roi et le fit tomber dans le lac. Un des rameurs se jeta à la nage, et, pour sauver le diadème, il le mit sur sa tête et revint dans la barque en nageant. Enfin, le roi recouvra le diadème et n'échappa au danger qu'après avoir erré pendant trois jours et trois nuits. De retour à Babylone, il soumit ce nouvel augure à la science des devins.

¹ Θεοὶ ἀποτροπαῖοι, dieux qui détournent le malheur.

CXVII. Les devins conseillèrent d'offrir immédiatement aux dieux de pompeux sacrifices. Il se rendit ensuite à un banquet auquel l'avait invité un de ses favoris, Médius le Thessalien. Là, il but du vin immodérément et vida à la fin du banquet la grande coupe d'Hercule. Tout à coup, comme frappé d'un coup violent, il poussa un grand soupir et fut emporté sur les bras de ses amis. Les domestiques le placèrent aussitôt sur son lit et veillèrent auprès de lui assidûment. Comme le mal faisait des progrès, les médecins furent appelés, mais aucun ne put le guérir. Enfin, en proie à d'horribles souffrances, et désespérant de sa vie, le roi ôta son anneau du doigt et le remit à Perdicas. Lorsque ses amis lui demandèrent à qui il léguait la royauté, il répondit : « Au plus fort. » Dans les dernières paroles qu'il prononça, il recommandait à ses principaux amis d'honorer sa tombe d'un grand combat funéraire. Telle fut la fin d'Alexandre ; il avait régné douze ans et sept mois. Dans cet espace de temps, il avait accompli les plus grands exploits, tels que n'en avait fait aucun roi avant lui, et que n'en accomplirent aucun de ceux qui ont régné depuis jusqu'à nos jours. Comme quelques historiens, en parlant de la mort de ce roi, disent qu'il avait péri par le poison, nous croyons nécessaire de ne pas passer sous silence les raisons qu'ils en donnent.

CXVIII. Voici ce que prétendent ces historiens. Antipater, laissé en Europe comme gouverneur militaire, était en querelle avec Olympias, mère du roi. Antipater s'inquiétait d'abord peu d'Olympias, tant qu'Alexandre n'avait pas accueilli les accusations calomnieuses de sa mère. Mais comme cette haine allait par la suite en augmentant, et que le roi se faisait un devoir religieux de ne rien refuser à sa mère, Antipater fit éclater en plusieurs circonstances les ressentiments qu'il nourrissait contre le roi. A cela il faut ajouter que le meurtre de Parménion et de Philotas avait fait trembler les amis d'Alexandre. Antipater se servit donc de l'intermédiaire de son fils, échanson du roi, pour donner à celui-ci un breuvage empoisonné¹. La mort d'Alexan-

¹ Quinte-Curce, X, 10 : *Veneno necatum esse credidere plerique; filium Anti-*

dre consolida la puissance d'Antipater en Europe ; et depuis que Cassandre son fils lui avait succédé, beaucoup d'historiens n'osèrent parler de cet empoisonnement. Quoi qu'il en soit, Cassandre se montra ouvertement par ses actions toujours très-opposé aux intérêts d'Alexandre. Il assassina aussi Olympias et laissa son corps sans sépulture¹ ; enfin il s'empessa de relever la ville de Thèbes qu'Alexandre avait détruite.

La mort d'Alexandre rendit inconsolable Sisymbrius¹, mère de Darius : déplorant l'abandon où elle se trouvait, et arrivée à l'extrême limite de sa carrière, elle expira cinq jours après, terminant ainsi sa vie tristement, mais non sans gloire².

Nous terminons ce livre à la mort d'Alexandre, ainsi que nous l'avions dit au commencement. Dans le livre suivant, nous exposerons l'histoire de ses successeurs.

patri inter ministros Iollam nomine, patris jussu dedisse. La mort d'Alexandre peut être naturellement l'effet d'une hémorrhagie cérébrale (apoplexie foudroyante) qui s'observe fréquemment chez les personnes livrées aux excès de la boisson.

¹ Voyez plus bas, XIX, 51.

² Miot, dans sa traduction, semble faire entendre que la mère de Darius s'est laissée mourir de faim dans une chambre obscure. Voici comment il traduit : « Sisymbrius, mère de Darius, déplorait dans sa douleur l'abandon où elle allait se trouver ; arrivée, comme elle l'était par son âge, pour ainsi dire à l'extrémité de la ligne de la vie, elle résolut fermement de renoncer à la lumière ainsi qu'à la nourriture, et mourut le cinquième jour après le trépas d'Alexandre. » Le texte grec porte : Σισύμβρις, ἡ Δαρίου μήτηρ, πολλὰ καταθρηνητήσα, πειμπταία κατέτρεψε τὸν βίον, ἐπιλύπως μὲν, οὐκ ἀλλεῶς δὲ προαίενη τὸ ζῆν. On voit qu'il n'y est pas question « de la ferme résolution de renoncer à la lumière, ainsi qu'à toute nourriture. » Miot a emprunté cette phrase à la traduction latine, quelquefois inexacte de Rhodoman, qui dit : *Mater Darii Sisymbrius cum et Alexandri mortem intempestivam et suam jam ab omnibus desertæ calamitatem lacrimis effusissimis deplorasset, in extrema vitæ (quod dicitur) linea cibum et lucem aversata, die quinto per inediam, etc.* J'ai insisté sur tout cela pour faire voir combien il importe d'écrire l'histoire avec les textes originaux sous les yeux, et non pas avec des traductions plus ou moins fidèles. Un historien doit être philologue et polyglotte.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Insurrection parmi les troupes, après la mort d'Alexandre. — Perdicas est nommé régent du royaume ; partage des satrapies. — Révolte des Grecs dans les satrapies de l'Asie supérieure ; le général Python est envoyé auprès des rebelles. — Topographie de l'Asie et des satrapies qui s'y trouvent. — Python fait la guerre aux Grecs rebelles. — Les Athéniens déclarent la guerre à Antipater ; guerre Lamiaque. — Léosthène est nommé chef militaire, réunit une armée, est vainqueur d'Antipater, et le refoule dans la ville de Lamia. — Mort de Léosthène ; son oraison funèbre. — Les chefs prennent possession des satrapies qui leur sont échues en partage. — Combat de cavalerie entre les Grecs et Léonnatus ; victoire des Grecs. — Léonnatus est tué dans le combat ; Antipater s'adjoint l'armée de Léonnatus. — Clitus, nauarque des Macédoniens, remporte sur les Grecs deux victoires navales. — Perdicas remporte sur le roi Ariarathès une victoire signalée ; il prend le roi vivant et fait beaucoup d'autres prisonniers. — Cratère vient au secours d'Antipater, bat les Grecs et met un terme à la guerre Lamiaque. — Comment Antipater se conduit envers les Athéniens et les autres Grecs. — Actes de Ptolémée à Cyrène. — Perdicas envahit la Pisidie, réduit à l'esclavage les Laraméens, force les Isauriens assiégés à se donner la mort et à incendier leur ville. — Expédition d'Antipater et de Cratère contre l'Étolie. — Le corps d'Alexandre est transporté de la Babylonie à Alexandrie ; magnificence du char funèbre. — Eumène remporte une victoire sur Cratère, et tue, dans le combat, Néoptolème. — Perdicas marche contre l'Égypte ; il est tué par ses amis. — Python, Arrhidée et enfin Antipater sont nommés tuteurs des rois. — Antipater, nommé généralissime, refait le partage des satrapies, dans un parc de la Syrie. — Antigone, nommé général par Antipater, fait la guerre à Eumène. — Eumène ; vicissitudes du sort. — Ptolémée conquiert la Phénicie et la Célé-Syrie. — Antigone remporte sur Alcétas une victoire éclatante. — Mort d'Antipater ; Polysperchon est investi de l'autorité royale. — Antigone, plein de hautes espérances depuis la mort d'Antipater, et enorgueilli de ses exploits, prétend à la royauté. — Accroissement inattendu de la puissance d'Eumène ; il se charge de la tutelle des rois et gouverne le royaume de Macédoine. — Accroissement de la puissance de Cassandre ; guerre contre Polysperchon, tuteur des rois ; conspiration d'Antigone. — Eumène se met, en Cilicie, à la tête des argyraspides, pénètre dans les satrapies supérieures, et met sur pied une armée considérable. — Habileté stratégique d'Eumène ; ses actes jusqu'à sa mort. — État des affaires de Cassandre dans l'Asie ; Nicanor, chef de la garnison de Mynchie. — Mort de Phocion, surnommé le Bon. — Polysperchon assiège les Mégalo-politains ; après des pertes récipro-

ques, il se retire sans avoir obtenu aucun résultat. — Clitus, nauarque de Polysperchon, remporte une victoire navale sur Nicanor, nauarque de Cassandre. — Antigone défait Clitus dans un brillant combat naval, et devient maître de la mer. — Eumène est réduit par Seleucus, près de Babylone, à la dernière extrémité; il se sauve par son génie. — Polysperchon, méprisé et humilié par les Grecs, fait la guerre à Cassandre.

I. Pythagore de Samos et quelques autres physiciens anciens ont soutenu que l'âme de l'homme est immortelle. Conformément à cette doctrine, l'âme, du moment où la mort la sépare du corps, possède la faculté de connaître l'avenir. Le poète Homère semble lui-même partager cette opinion, lorsqu'il nous représente Hector près d'expirer, prédisant à Achille qu'il ne tarderait pas à le suivre au tombeau¹. C'est ainsi que dans des temps plus récents on a remarqué cette faculté de prédire l'avenir, à la mort de plusieurs personnes et particulièrement à l'occasion de celle d'Alexandre le Macédonien. Car ce roi, au moment d'expirer à Babylone, interrogé à qui il allait laisser sa couronne, avait répondu : « Au plus fort, car je prévois que mes amis me feront un grand combat funèbre. » C'est ce qui arriva en effet. Les principaux amis d'Alexandre se disputant la royauté, se livrèrent entre eux des guerres sanglantes, après la mort de leur maître. Le présent livre contiendra l'histoire des généraux d'Alexandre, ses successeurs, et mettra en évidence la prédiction que nous avons signalée. Le livre précédent comprenait le récit des exploits d'Alexandre, depuis son avènement au trône jusqu'à sa fin; et ce livre, dans lequel nous exposerons l'histoire de ses successeurs, se terminera à l'année qui précède l'établissement de la tyrannie d'Agathocle, et renfermera ainsi un espace de sept ans.

II. Céphisorde étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Furius et Décimus Junius². Dans cette année, l'anarchie et de graves désordres éclatèrent à la mort d'Alexandre qui ne laissa pas d'enfant et dont on se disputait l'empire. La phalange d'infanterie porta au pouvoir souverain

¹ *Iliade*, X, 359.

² Deuxième année de la cxi^ve olympiade; année 323 avant J.-C.

Arrhidée, fils de Philippe, homme atteint d'une maladie mentale incurable; mais les plus considérés des favoris et des gardes du corps se réunirent, et, après avoir entraîné dans leur parti le corps de cavalerie, surnommé les *Hétaires*¹, ils résolurent d'abord de combattre la phalange à main armée. Cependant, [avant d'en venir à cette extrémité,] ils envoyèrent auprès de la phalange d'infanterie une députation composée des hommes les plus distingués de l'armée, à la tête desquels se trouvait Méléagre. Cette députation était chargée d'employer la persuasion pour ramener la phalange à l'obéissance. Mais Méléagre, sans parler aucunement de l'objet de sa mission, loua au contraire la phalange de la résolution qu'elle avait prise et l'excita même contre ceux qui lui étaient opposés. Aussi les Macédoniens le mirent-ils à leur tête et s'avancèrent en armes contre leurs adversaires. Les gardes du corps sortirent de Babylone et se préparaient à une lutte, lorsque les chefs les plus aimés des troupes réussirent, par un langage conciliant, à rétablir la concorde. Aussitôt Arrhidée, fils de Philippe, fut proclamé roi, sous le nom de Philippe, et Perdicas, auquel le roi en mourant avait remis son anneau, fut nommé lieutenant général du royaume. Les plus considérables des amis d'Alexandre et des commandants de la garde, se partagèrent ensuite entre eux les satrapies et jurèrent obéissance à Arrhidée et à Perdicas.

III. Revêtu de l'autorité suprême, Perdicas réunit en conseil tous les chefs de corps, et arrêta le partage suivant : Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte; Laomédon de Mitylène, la Syrie; Philotas, la Cilicie; Pythou, la Médie; Eumène, la Paphlagonie, la Cappadoce et toutes les contrées limitrophes que les circonstances avaient empêché Alexandre de visiter pendant son expédition contre Darius; Antigone eut la Pamphylie, la Lycie et la grande Phrygie; Cassandre, la Carie; Méléagre, la Lydie²; Léonnatus, la Phrygie de l'Hellespont. Tel fut le partage de ces satrapies. En Europe, Lysimaque reçut la Thrace et les

¹ Τὸ τῶν ἑταίρων σύστημα. Le corps des compagnons ou amis.

² Suivant Quinte-Curce et Arrien, la Lydie échut en partage à Ménandre.

nations qui avoisinent la mer du Pont. Antipater garda la Macédoine et les provinces qui en dépendent. Quant aux satrapies de l'Asie supérieure, on convint de ne pas y toucher, mais de les laisser sous l'autorité de leurs anciens gouverneurs. Les régions limitrophes de ces satrapies restèrent également sous l'autorité des rois vassaux de Taxile. La satrapie située près du Caucase, appelé le pays des Paropamisades, fut adjugée à Oxyarte, roi de Bactres, dont Alexandre avait épousé la fille Rhoxane. Sibyrtius eut en partage l'Arachosie et la Cédrosie; Stasanor le Solien, l'Arie et la Drangine; Philippe, la Bactriane et la Sogdiane; Phratapherne, la Parthie et l'Hyrcanie; Peuceste, la Perse proprement dite, Tlépolème, la Carmanie; Atrapès¹, la Médie; Archon, la Babylonie; Arcesilas, la Mésopotamie. Seleucus eut le commandement du principal corps de cavalerie surnommé les *Hétaires*. Ce corps illustre avait d'abord eu pour chef Hephæstion, puis Perdicas et enfin Selenus qui vient d'être nommé. Taxile et Porus restèrent maîtres de leurs royaumes, ainsi qu'Alexandre lui-même l'avait ordonné. Arrhidée fut chargé du soin de préparer les funérailles du roi et de faire construire un char qui devait transporter les dépouilles du roi dans le temple d'Ammon.

IV. Cratère, un des plus célèbres chefs de l'armée, avait été envoyé par Alexandre dans la Cilicie avec dix mille vétérans libérés du service militaire. Il était en même temps porteur d'ordres écrits dont le roi lui avait confié l'exécution. Mais, après la mort d'Alexandre, ses successeurs ne jugèrent pas à propos de réaliser les projets du roi. Perdicas, qui avait vu dans les mémoires du roi que les obsèques d'Hephæstion avaient déjà absorbé beaucoup de sommes, jugea utile de ne donner aucune suite à tant de grands projets qui devaient exiger des dépenses énormes. Mais, pour ne pas avoir l'air de trancher ces questions par lui-même et de porter en quelque sorte atteinte à la gloire d'Alexandre, Perdicas réunit les Macédoniens en une assemblée

¹ Arrien (IV, 18) l'appelle *Atropates*, et Justin (XIII, 4) *Acropates*.

générale pour recueillir leurs avis. Les mémoires laissés par Alexandre renfermaient, entre autres grands projets, les suivants, les plus dignes d'être rapportés. Alexandre ordonnait de construire mille bâtiments de guerre, plus grands que les trirèmes, dans les chantiers de la Phénicie, de la Syrie, de la Cilicie et de l'île de Chypre. Ces bâtiments devaient être employés à une expédition contre les Carthaginois et les autres nations qui habitent les côtes de la Libye, de l'ibérie et tout le littoral jusqu'en Sicile. Une route devait être pratiquée tout le long des côtes de la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il ordonnait d'élever six temples magnifiques dont chacun devait coûter quinze cents talents¹, d'établir des chantiers et de creuser des ports dans les emplacements les plus propices pour recevoir tant de navires. Il voulait opérer une plus grande fusion dans les populations des États, transporter des colonies d'Asie en Europe et réciproquement, effectuer par des mariages et des alliances de famille une communauté d'intérêts entre ces deux grands continents. Les temples dont il a été parlé devaient être élevés à Délos, à Delphes, à Dodone, et, dans la Macédoine, un à Dium, consacré à Jupiter; un à Amphipolis, consacré à Diane Tauropole; un à Cyrène, dédié à Minerve; enfin un dernier temple aussi beau que les autres devait être construit à Ilion et consacré également à Minerve. Enfin, il voulait élever à son père, Philippe, un monument funèbre semblable à la plus grande des pyramides d'Égypte, qui sont, en général, comptées au nombre des sept merveilles du monde. Après la lecture de ces projets, les Macédoniens, malgré leur respect pour Alexandre, décidèrent de ne pas donner suite à ces projets, regardés comme trop ardues et inexécutables.

Perdiccas commença l'exercice de son autorité en faisant mourir une trentaine de soldats des plus mutins et des plus mal disposés pour lui. Ensuite il lança une accusation personnelle contre Méléagre lui-même, qui dans la première révolte avait trahi ses

¹ Huit millions deux cent cinquante mille francs.

mandataires, et le fit punir comme ayant conspiré contre lui. Enfin, les Grecs établis dans les satrapies de l'Asie supérieure s'étant soulevés, et ayant mis sur pied une armée considérable, Perdiccas envoya pour les combattre Python, un des hommes les plus distingués de l'armée.

V. Mais avant d'entrer dans le détail de ces événements, nous croyons convenable d'exposer d'abord les causes de ce soulèvement, et de dire en même temps un mot de la topographie de l'Asie entière, ainsi que de l'étendue et des particularités de chacune des satrapies. En mettant ainsi sous les yeux du lecteur en quelque sorte la situation de tous les lieux et les distances qui les séparent, nous rendrons notre récit plus facile à suivre pour lui.

A partir du Taurus en Cilicie, une chaîne non interrompue de montagnes s'étend à travers toute l'Asie jusqu'au Caucase, et jusqu'à l'Océan oriental. Cette chaîne se partage en diverses branches dont chacune a une dénomination particulière. L'Asie se trouve ainsi divisée en deux parties, dont l'une est inclinée vers le nord et l'autre vers le midi. Le cours des fleuves suit les versants de cette chaîne de montagnes : une partie de ces fleuves se jette dans la mer Caspienne, dans le Pont-Euxin et dans l'Océan arctique. Les autres, qui suivent un cours opposé, versent leurs eaux dans la mer de l'Inde, dans l'Océan qui avoisine ce continent, et dans la mer Rouge. C'est d'après cette distinction naturelle que les satrapies ont été distribuées; elles sont situées les unes au nord, les autres au midi. La première division, celle qui regarde le nord, comprend, sur le fleuve Tanaïs, la Sogdiane, la Bactriane, l'Arie, la Parthie, qui embrasse la mer Hyrcanienne; la Médie, la plus grande de toutes les satrapies, et qui porte encore beaucoup d'autres noms; puis l'Arménie, la Lycaonie, la Cappadoce, toutes situées dans un climat rigoureux. A ces contrées touchent en ligne droite la grande Phrygie, la Phrygie de l'Hellespont, et, sur les deux côtés, la Lydie et la Carie; enfin, au delà de la Phrygie et parallèlement à cette contrée, se trouve la Pisidie dont la Lycie est limitrophe. Sur le

littoral de ces satrapies sont situées des villes grecques dont il serait ici inutile de dire les noms. Telle est la division des satrapies qui regardent le nord.

VI. Quant à la division des satrapies méridionales, la première au delà du Caucase est l'Inde, royaume immense et peuplé habité par plusieurs nations indiennes dont la plus considérable est celle des Gandarides, contre laquelle Alexandre n'a pas marché, redoutant la multitude d'éléphants qu'elle nourrit. Cette région et la partie de l'Inde à laquelle elle touche, est limitée par le plus grand fleuve de ce pays : il a trente stades de large¹. A cette région est confiné le reste de l'Inde qu'Alexandre avait soumis, pays arrosé de beaux fleuves et éminemment prospère. Là se trouvaient, entre plusieurs autres royaumes, ceux de Porus et de Taxile, traversés par l'Indus, fleuve qui donne son nom à toute la contrée. Contiguës à l'Inde sont les satrapies de l'Arachosie, de la Cédrosie, de la Carmanie; vient ensuite la Perse proprement dite, qui comprend la Susiane et la Sittacène; puis la Babylonie qui s'étend jusqu'à l'Arabie déserte. En remontant davantage, on trouve la Mésopotamie, circonscrite par deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, ce qui lui a valu la dénomination qu'elle porte. A la Babylonie touche la Syrie supérieure, à laquelle sont attenantes les provinces maritimes, la Cilicie, la Pamphylie, la Coélé-Syrie qui comprend la Phénicie. Au delà des frontières de la Coélé-Syrie et du désert limitrophe se trouve le Nil, dont le cours sépare la Syrie de l'Égypte qui est la plus belle et la plus productive de toutes les satrapies. Toutes ces provinces méridionales ont un climat chaud par opposition au climat froid des provinces septentrionales. Telles sont les satrapies soumises par Alexandre, et que ses principaux lieutenants se partagèrent entre eux.

VII. Les colonies grecques établies par Alexandre dans les satrapies supérieures regrettaient les mœurs et la manière de vivre de leur patrie, et se voyaient avec peine reléguées aux con-

¹ C'est sans doute le Gange dont Diodore veut parler.

lins de l'empire. Tant que le roi vivait, la crainte les retenait, mais une fois le roi mort, elles se soulevèrent et, d'un commun accord, choisirent pour chef Philon l'Ænian, qui réunissait sous ses ordres une armée considérable, composée de plus de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille cavaliers, tous ayant dans maints combats donné des preuves de leur valeur. A la nouvelle de ce soulèvement, Perdicas leva un corps d'élite de Macédoniens formé de trois mille hommes d'infanterie et de huit cents cavaliers. Il donna le commandement de cette troupe à Python, ancien garde du corps d'Alexandre, homme plein d'intelligence et de connaissances militaires. Il lui remit en même temps des lettres pour les satrapes qui devaient fournir à Python dix mille fantassins et huit mille cavaliers, et le fit partir pour combattre les rebelles. Python, homme à grandes entreprises, reçut avec joie cette mission, car il avait conçu le dessein de traiter les Grecs amicalement, de joindre leurs forces aux siennes et d'agir pour son compte en se déclarant souverain des satrapies de l'Asie supérieure. Mais Perdicas, soupçonnant ce dessein, lui donna l'ordre formel de ne faire aucun quartier aux rebelles et de distribuer aux soldats les déponilles. Cependant Python se mit en route avec la troupe qui lui avait été confiée; il y joignit les soldats fournis par les satrapes, et marcha avec toute son armée contre les rebelles. Par l'intermédiaire d'un certain Ænian, Python parvint à corrompre Lipodorus, qui commandait dans les rangs des rebelles un corps de trois mille hommes, et se ménagea ainsi un succès complet. En effet, la bataille s'était engagée, et la victoire demeurait encore incertaine lorsque le traître, désertant les rangs, vint sans aucune raison occuper avec ses trois mille hommes une hauteur voisine. Les autres, prenant ce mouvement pour une défaite, lâchèrent pied et s'enfuirent en désordre. Python, victorieux, ordonna aux vaincus par la voix d'un héraut de déposer les armes et de se retirer dans leurs foyers sous la foi du serment. Ces conditions étant garanties par des serments réciproques, les Grecs se mêlèrent sans défiance aux Macédoniens, et Python fut tout joyeux

de voir que ses projets allaient se réaliser. Mais les Macédoniens, se rappelant les ordres de Perdiccas, violèrent la foi du traité ; ils attaquèrent à l'improviste les Grecs qui étaient sans armes, les passèrent tous au fil de l'épée et se partagèrent leurs biens. Déçu dans ses espérances, Python revint avec ses Macédoniens auprès de Perdiccas. Tel était l'état des affaires en Asie.

VIII. En Europe, les Rhodiens chassèrent la garnison macédonienne et proclamèrent l'indépendance de leur ville. Les Athéniens déclarèrent alors à Antipater la guerre connue sous le nom de *guerre Lamiaque*. Il est indispensable d'exposer ici les causes de cette guerre, afin de faire mieux comprendre les détails qui vont suivre.

Peu de temps avant sa mort, Alexandre avait résolu de faire rentrer dans leurs foyers tous les bannis grecs ; il agissait ainsi tant pour sa propre gloire que pour se ménager dans chaque ville des partisans dévoués et toujours prêts à comprimer les germes de révolte. A l'époque des jeux olympiques, il envoya donc en Grèce Nicanor de Stagire, porteur de l'ordre du rappel des bannis. Nicanor devait faire lire cet ordre à la foule assemblée, au milieu de la solennité des jeux, par le héraut vainqueur. C'est ce qui fut fait, et le héraut lut la lettre suivante :

« Le roi Alexandre aux bannis des villes grecques,

« Nous n'avons pas été cause de votre exil, mais nous serons cause de votre rentrée dans la patrie, à l'exception des sacrilèges. Nous avons écrit à ce sujet à Antipater afin qu'il emploie la force pour contraindre les villes qui voudraient se refuser à recevoir leurs bannis. »

Cette proclamation fut accueillie par de bruyants applaudissements de la foule rassemblée, qui, dans sa joie, portait jusqu'aux nues la générosité du roi. Tous les exilés, au nombre de plus de vingt mille, étaient présents à cette solennité. La plupart des Grecs prirent en bonne part le retour des bannis ; mais les Étoliens et les Athéniens s'en montrèrent très-mécon-

tents : les Étoliens parce qu'ils s'attendaient à des représailles de la part des OËniades¹, qu'ils avaient chassés de leur patrie ; et , selon les menaces du roi , ce n'était pas les enfants des OËniades, mais Alexandre lui-même qui se chargeait du soin de cette vengeance. Les Athéniens , de leur côté , étaient mécontents parce qu'ils ne voulaient pas rendre l'île de Samos, qu'ils s'étaient partagée entre eux. Mais comme ils n'étaient pas assez forts pour résister aux armées du roi , ils se tinrent pour le moment tranquilles, en attendant une occasion plus favorable qui ne tarda pas à se présenter.

IX. En effet, peu de temps après la mort d'Alexandre , qui ne laissa pas d'enfants pour lui succéder, les Athéniens osèrent prétendre à leur indépendance et à leur ancienne suprématie sur toute la Grèce. Ils allaient se préparer à la guerre avec les sommes considérables d'argent qu'Harpalus leur avait laissées (circonstance dont nous avons parlé en détail dans le livre précédent), ainsi qu'avec les mercenaires que les satrapes avaient laissés sans solde , et qui , au nombre de huit mille , se trouvaient à Ténare , dans le Péloponnèse. Les Athéniens ordonnèrent donc secrètement à Léosthène de les engager d'abord à son service, comme pour son propre compte, et sans l'autorisation du peuple, afin qu'Antipater , méprisant Léosthène, ne mît aucun obstacle à ces préparatifs , et que les Athéniens eussent le temps de se procurer tout ce qui est nécessaire à une entrée en campagne. Léosthène prit donc tranquillement ces troupes à sa solde, et se trouva tout à coup à la tête d'une armée respectable ; car ces soldats avaient longtemps servi en Asie , ils avaient pris part à tant de combats, et étaient parfaitement aguerris. Tout cela eut lieu au moment même où la mort d'Alexandre n'était pas encore bien connue. Ce ne fut que lorsque quelques voyageurs , arrivant de Babylone , disaient avoir été témoins oculaires de la mort du roi , que le peuple d'Athènes déclara ouvertement la guerre. Il fit remettre à Léosthène une partie des som-

¹ Descendants d'OËneus , ancien roi d'Étolie.

mes d'argent d'Harpalus , ainsi qu'un grand nombre d'armures complètes, avec l'ordre d'agir ouvertement et suivant les intérêts de l'État. Léosthène donna aux mercenaires une solde régulière , distribua des armes à ceux qui n'en avaient point et entra dans l'Étolie pour soulever ce pays en sa faveur. Les Étoliens se rendirent volontiers à Léosthène, et fournirent sept mille hommes. Léosthène envoya ensuite des émissaires aux Locriens, aux Phocidiens et autres peuples voisins, pour les engager à ressaisir leur indépendance et à délivrer la Grèce du joug des Macédoniens.

X. Cependant , parmi les Athéniens , ceux qui avaient des biens conseillaient la paix ; mais les braillards démagogues , excitant la multitude, poussaient vivement à la guerre. Ce dernier parti, soutenu par le plus grand nombre, l'emporta ; il se composait d'hommes qui, habituellement, ne vivaient que de leur solde et pour lesquels, comme disait un jour Philippe , la guerre est une paix , et la paix une guerre. Bientôt les orateurs populaires réunirent tous leurs efforts pour faire rendre un décret dont voici la teneur : Le peuple appellera tous les Grecs à combattre pour la liberté commune ; les villes seront délivrées des garnisons étrangères ; on construira une flotte de quarante trirèmes et de deux cents tétrarèmes ; tous les Athéniens feront partie du service militaire actif jusqu'à l'âge de quarante ans ; trois tribus seront chargées de la garde de l'Attique et les sept autres se tiendront prêtes pour les expéditions entreprises hors du territoire ; on enverra des députés dans toutes les villes grecques , pour déclarer que si le peuple athénien, estimant la Grèce, la patrie commune des Grecs, a jadis combattu sur mer les Barbares venus pour leur apporter l'esclavage, il saurait bien maintenant , pour le salut commun des Grecs, risquer son existence, ses richesses et ses navires. Ce décret fut ratifié ; mais il flattait plutôt les passions populaires qu'il n'était réellement conforme aux intérêts de l'État. C'est ce qui fit dire aux Grecs les plus éclairés que le peuple athénien avait été bien conseillé pour sa gloire, mais qu'il avait manqué à ses intérêts. C'est avoir, ajoutaient-ils, mal choisi son

temps, et courir sans aucune nécessité les chances d'une guerre contre des troupes nombreuses et réputées invincibles ; c'est là un projet d'autant plus insensé que le fameux exemple du désastre des Thébains devrait servir d'utile leçon. Quoi qu'il en soit, les députés partirent pour les diverses villes de la Grèce, et parvinrent par leurs discours incendiaires à en entraîner la plupart dans l'alliance des Athéniens, soit par nation soit par ville.

XI. Quant aux autres Grecs, les uns inclinèrent vers l'alliance des Macédoniens, les autres restèrent neutres. Tous les Étoiliens suivirent donc les premiers la ligue athénienne ; après eux vinrent tous les Thessaliens, à l'exception des Pelinéens ; les OEtéens, moins les Héracléotes ; les Phthiotes de l'Achaïe, moins les Thébains ; les Méliens, à l'exception des Maliens ; puis tous les Doriens, les Locriens, les Phocidiens, les Æniens, les Alyzéens, les Dolopes, les Athamans, les Leucauiens et les Molosses, soumis à Aryptée qui, feignant d'entrer dans la ligue, embrassa en traître le parti des Macédoniens ; puis une grande partie des Illyriens et des Thraces par haine contre les Macédoniens ; ensuite, les Carystiens, dans l'Eubée ; enfin, dans le Péloponnèse, les Argiens, les Sicyoniens, les Éliens, les Messéniens et les habitants de l'Acté¹. Voilà les Grecs qui entrèrent dans la ligue.

Cependant le peuple athénien envoya à Léosthène un renfort de cinq mille fantassins de milice nationale, de cinq cents cavaliers et de deux mille mercenaires. Pendant que cette troupe traversait la Béotie, les Béotiens firent éclater leurs ressentiments contre les Athéniens ; voici pourquoi. Après la destruction de Thèbes, Alexandre avait distribué aux Béotiens du voisinage tout le territoire de la ville. Ceux-ci s'étaient partagé les possessions des malheureux et en retiraient de grands revenus ; ils prévoyaient donc que si les Athéniens étaient victorieux, ces derniers rendraient aux Thébains leurs foyers et leur territoire. C'est pourquoi ils embrassèrent le parti des Macédoniens. Pen-

¹ Les Épidmériens et les Trézéniens.

dant qu'ils étaient campés près de Platée, Léosthène entra en Béotie avec une partie de son armée; il présenta la bataille aux indigènes, les défit, éleva un trophée et revint rapidement aux Thermopyles. Là, il s'arrêta quelque temps, occupa d'avance les défilés et attendit l'armée des Macédoniens.

XII. Antipater avait été laissé par Alexandre pour commander en Europe. En apprenant la mort du roi à Babylone et le partage des satrapies entre les chefs de l'armée, il fit prévenir Cratère, en Cilicie, de lui amener le plus promptement possible un renfort de troupes. On se rappelle que Cratère avait été détaché en Cilicie pour ramener en Macédoine les soldats qui, au nombre de trente mille¹, venaient d'être libérés du service militaire. Il demanda de même des secours à Philotas, qui avait obtenu la satrapie de la Phrygie hellespontique, et lui offrit une de ses filles en mariage. A la nouvelle de la ligue des Grecs, il laissa à Sippas le commandement de la Macédoine avec un nombre de troupes suffisant, en même temps il lui donna l'ordre de faire le plus d' enrôlements possible. Quant à lui, il se mit à la tête de l'armée macédonienne, composée seulement de treize mille fantassins et de six cents cavaliers; car la Macédoine avait été épuisée de milice nationale par les levées successives exigées pour le recrutement de l'armée en Asie. Il quitta la Macédoine et entra dans la Thessalie en marchant de conserve avec toute la flotte, composée de cent dix trirèmes, dont Alexandre s'était servi pour transporter en Macédoine les trésors royaux des Perses. Les Thessaliens, qui étaient d'abord les alliés d'Antipater, lui avaient envoyé un grand nombre d'excellents cavaliers; mais, séduits depuis par les Athéniens, ils firent passer leur cavalerie dans l'armée de Léosthène et combattirent avec les Athéniens pour la liberté de la Grèce. L'armée des Athéniens étant devenue ainsi de beaucoup supérieure à celle des Macédoniens, les Grecs l'emportèrent dans cette guerre. Antipater, vaincu, n'osant plus faire face à l'ennemi et dans l'impossibilité de regagner sûrement

¹ L'auteur ne parle plus haut (XVII, 109) que de dix mille.

la Macédoine , se réfugia dans la ville de Lamia. Là, il rallia son armée, fortifia la ville, y établit des magasins d'armes , de catapultes et de vivres, et attendit les renforts qui devaient lui venir de l'Asie.

XIII. Léosthène s'approcha de Lamia avec toute son armée. Après avoir retranché et environné son camp d'un fossé profond, il rangea ses troupes en bataille, les fit avancer jusqu'aux portes de la ville et provoqua les Macédoniens au combat. Ceux-ci n'osant point accepter la lutte, Léosthène livra à la place des assauts journellement renouvelés; mais les Macédoniens se défendirent vaillamment et firent essuyer de grandes pertes aux assaillants. La ville renfermait, outre une nombreuse garnison, des munitions de guerre en abondance; de plus, elle était entourée de fortes murailles; les assiégés pouvaient donc facilement l'emporter. Renonçant à l'espoir de prendre la ville d'assaut, Léosthène se contenta d'intercepter les convois de vivres, dans la conviction qu'il viendrait aisément à bout des assiégés par la famine. Dans ce dessein, il construisit une enceinte, et creusa un fossé large et profond pour empêcher les assiégés de communiquer avec le dehors. Bientôt après, les Éoliens demandèrent à Léosthène la permission de se retirer momentanément chez eux pour régler quelques affaires d'État, et revinrent ainsi tous en Étolie. Cependant Antipater était presque réduit à l'extrémité, et la ville, pressée par la famine, courait risque d'être prise, lorsqu'un heureux hasard rendit l'espoir aux Macédoniens. Dans un combat qu'Antipater livrait aux assiégeants occupés à creuser des fossés, Léosthène fut frappé d'un coup de pierre à la tête, il tomba sur-le-champ et fut transporté sans connaissance dans le camp. Trois jours après il mourut; il fut enseveli avec les honneurs héroïques, à cause de sa réputation guerrière; le peuple athénien lui décerna un éloge funèbre et chargea de le prononcer Hypéride, le premier orateur par son éloquence et par sa haine contre les Macédoniens. A cette épo-

¹ Comparez Justin, XIII, 5.

que, le coryphée des orateurs d'Athènes, Démosthène, était encore en exil, condamné pour avoir reçu de l'argent d'Harpalus. A la place de Léosthène, Antiphile, distingué par son habileté stratégique et son courage, fut nommé au commandement des troupes. Telle était la situation des affaires en Europe.

XIV. Après qu'en Asie les chefs de l'armée se furent partagé les satrapies, Ptolémée se mit, sans coup férir, en possession de l'Égypte. Il se conduisit avec bienveillance à l'égard des naturels du pays. Il employa huit mille talents à rassembler des mercenaires et à préparer des armées; sa douceur fit accourir auprès de lui un grand nombre d'amis. Un de ses premiers soins fut d'envoyer une députation à Antipater et de conclure avec lui un traité d'alliance; car il savait parfaitement que Perdica visait à la satrapie d'Égypte.

A cette époque, Lysimaque envahit la Thrace et marcha contre le roi Seuthès, qui se trouvait à la tête de vingt mille fantassins et de huit mille cavaliers; mais ces forces ne l'impressionnèrent pas, et, bien qu'il n'eût pas plus de quatre mille fantassins et de deux mille cavaliers, il attaqua les Barbares. Le combat fut acharné. Lysimaque se montra supérieur en bravoure; mais, accablé par le nombre, il perdit la plupart de ses soldats et retourna dans le camp en laissant la victoire incertaine. Les deux armées se retirèrent alors de leurs positions et firent de plus grands préparatifs pour livrer une bataille décisive. Léonnatus, auprès duquel Hécatee s'était rendu en députation pour le prier de venir le plus promptement possible au secours d'Antipater et des Macédoniens, promit des secours. Il passa donc en Europe, entra en Macédoine et joignit un grand nombre de soldats macédoniens. Ayant ainsi rassemblé une armée de plus de vingt mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers, il traversa la Thessalie et s'avança contre les ennemis.

XV. Les Grecs levèrent le siège; ils incendièrent leur camp pour alléger leurs mouvements, transportèrent tout le matériel inutile dans la ville de Mélitée; puis ils allèrent à la rencontre de Léonnatus avant qu'il eût fait sa jonction avec An-

L'autel

tipater. L'armée des Grecs se composait de vingt-deux mille hommes d'infanterie (tous les Étoliens étaient déjà antérieurement retournés chez eux, et beaucoup d'autres Grecs étaient alors également rentrés dans leurs foyers), et de plus de trois mille cinq cents cavaliers, dont deux mille Thessaliens, d'un courage éprouvé et sur lesquels reposait principalement l'espérance de vaincre. Il s'engagea un combat de cavalerie qui dura longtemps; les Thessaliens y firent des prodiges de valeur et Léonnatus, après une brillante résistance, fut acculé contre un marais et expira couvert de blessures. Ses soldats emportèrent son corps et le déposèrent près des bagages. Les Grecs remportèrent, grâce à Menon, commandant de la cavalerie thessalienne, une éclatante victoire; la phalange macédonienne, redoutant la cavalerie, se retira de la plaine pour gagner les montagnes et se retrancha dans une position forte. Dans cet état, la cavalerie thessalienne, qui combattait à l'avant-garde, devint inutile. Les Grecs dressèrent un trophée, enlevèrent les morts et se retirèrent du champ de bataille. Le lendemain, Antipater arriva avec son armée, fit sa jonction avec les vaincus et réunit tous les Macédoniens en une seule armée dont il prit le commandement en chef. Antipater résolut, pour le moment, de se tenir dans l'inactivité; et, voyant que les ennemis étaient supérieurs en cavalerie, il renonça au projet de se frayer un passage les armes à la main. Il se retira donc de ces lieux, passa par des chemins difficiles, et s'empara d'avance des postes élevés. Antiphile, commandant de l'armée grecque qui venait de vaincre les Macédoniens dans une bataille célèbre, s'arrêta en Thessalie pour observer les mouvements de l'ennemi. Tels étaient les succès que les Grecs avaient obtenus. Comme les Macédoniens étaient encore les maîtres de la mer, les Athéniens firent construire de nouveaux bâtiments, de manière à élever le total de leur flotte à cent soixante-dix navires. La flotte macédonienne, forte de deux cent quarante navires, était sous les ordres de Clitus, qui attaqua Étion, nauarque des Athéniens, le défit dans deux batailles navales, livrées près des îles Échi-

nades, et fit perdre à l'ennemi un grand nombre de bâtimens.

XVI. Sur ces entrefaites, Perdicas prit avec lui le roi Philippe et l'armée royale, et marcha contre Ariarathès, souverain de la Cappadoce. Ce chef ne s'était point soumis aux Macédoniens, et il avait été oublié par Alexandre, alors exclusivement occupé à combattre Darius. Ariarathès avait en le temps de se reconnaître et de s'affermir dans la souveraineté de la Cappadoce. Au moyen de fortes sommes d'argent, fruit de ses revenus, il mit sur pied une armée considérable, composée de nationaux et d'étrangers. Se trouvant ainsi à la tête de trente mille hommes d'infanterie et de quinze mille cavaliers, il prétendait à la royauté et était prêt à tenir tête à Perdicas. Mais celui-ci le vainquit en bataille rangée, lui tua quatre mille hommes et fit plus de cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait aussi Ariarathès qu'il fit ignominieusement mettre en croix ainsi que toute sa famille. Cependant Perdicas accorda la vie aux vaincus, et, après avoir pacifié la Cappadoce, il en donna le gouvernement à Eumène de Cardia, auquel cette satrapie était primitivement échue. En ce même temps, Cratère partit de la Cilicie et se rendit en Macédoine pour venir au secours d'Antipater et réparer les pertes essayées par les Macédoniens. Il emmena avec lui six mille hommes d'infanterie, débris de l'armée qu'Alexandre avait conduite en Asie; il y joignit quatre mille soldats recueillis en route, mille archers et frondeurs perses et quinze mille cavaliers. Arrivé en Thessalie, Cratère céda volontairement le commandement à Antipater et vint camper avec lui sur les bords du Pénée. Ces troupes réunies, y compris les soldats de Léonnatus, formèrent donc un total de plus de quarante mille hommes d'infanterie pesamment armés, de trois mille archers et frondeurs et de cinq mille cavaliers.

XVII. Dans ce même moment, les Grecs, beaucoup moins nombreux, vinrent établir leur camp en face de l'ennemi. Plusieurs de leurs alliés, méprisant l'ennemi depuis leurs derniers succès, étaient demeurés chez eux pour vaquer à leurs propres

affaires. Beaucoup d'entre eux ayant quitté les rangs , il ne restait plus dans le camp que vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois mille cinq cents cavaliers. C'est sur cette cavalerie que reposait particulièrement l'espérance de la victoire, tant à cause de sa bravoure bien connue que parce qu'elle pouvait manœuvrer sur un terrain plat. Antipater fit tous les jours sortir du camp son armée et provoqua les Grecs au combat. Ceux-ci, d'abord résolus d'attendre leurs alliés, furent enfin forcés par les circonstances d'accepter un combat décisif. Ils rangèrent donc leur armée en bataille, et, comme ils cherchaient à décider le sort de la guerre par la cavalerie, ils la placèrent sur le front de la phalange d'infanterie. Il s'engagea donc un combat de cavalerie. Les Thessaliens l'emportant par la bravoure de leurs cavaliers, Antipater fit avancer sa phalange ; il tomba sur l'infanterie ennemie, et en fit un grand carnage. Les Grecs, succombant sous le poids et le nombre des ennemis, se retirèrent dans les lieux d'un accès difficile, tout en conservant l'ordre de leurs rangs. Ils gagnèrent ainsi les hauteurs qui dominaient le champ de bataille, et se défendirent de là facilement contre les Macédoniens. Cependant la cavalerie des Grecs l'emporta ; mais dès qu'elle apprit la retraite de l'infanterie, elle vint sur-le-champ la rallier ; à partir de ce moment de la lutte, la victoire commença à se déclarer pour les Macédoniens. Dans cette bataille, les Grecs perdirent plus de cinq cents hommes, et les Macédoniens cent trente. Le lendemain, Menon et Antiphile, généraux des Grecs, se réunirent pour délibérer s'il fallait attendre l'arrivée des autres alliés et se mettre en mesure de risquer un dernier combat décisif, ou s'il fallait céder aux circonstances, et envoyer des parlementaires pour négocier une trêve. On résolut d'envoyer des hérauts pour faire des propositions de paix. Antipater répondit à ces parlementaires qu'il fallait que chaque ville, en particulier, lui envoyât des députés, et qu'il ne traiterait pas d'un accommodement commun à toutes les villes. Comme les Grecs n'accueillirent point cet arrangement, Antipater et Cratère allèrent investir les villes de la Thessalie, et les prirent d'assaut sans que les Grecs eussent

pu les secourir. Ce succès fit trembler les autres, et chacune d'elles envoya des députés pour traiter séparément; la paix leur fut accordée, et toutes furent traitées avec douceur. Les villes s'étant ainsi empressées de pourvoir à leur salut, la paix fut partout promptement rétablie. Les ennemis les plus acharnés des Macédoniens, savoir les Étoliens et les Athéniens, privés de leurs alliés, réunirent leurs propres généraux pour délibérer sur la conduite de la guerre.

XVIII. Après s'être montré habile général et avoir dissous la ligue des Grecs, Antipater dirigea toute son armée contre les Athéniens. Ceux-ci, sans alliés, se trouvaient dans un grand embarras; tous les regards se tournèrent alors vers Demade, et on cria qu'il fallait l'envoyer auprès d'Antipater pour négocier la paix. Mais Demade refusa de prendre part à la délibération; c'est qu'il avait été condamné trois fois pour avoir enfreint les lois, et qu'ainsi entaché d'infamie, il ne pouvait, selon les lois, être membre d'aucune assemblée délibérante. Alors le peuple le réhabilita, et l'envoya sur-le-champ en députation avec Phocion et quelques autres. Après avoir écouté attentivement les discours de ces députés, Antipater répondit qu'il ne traiterait avec les Athéniens qu'après qu'ils se seraient rendus à discrétion. C'était la même réponse qu'avait reçue Antipater lorsque, assiégé à Lamia, il demanda à traiter avec les Athéniens. Le peuple d'Athènes, dans l'impossibilité de résister à l'ennemi, fut forcé de se soumettre complètement à l'autorité d'Antipater. Le vainqueur se conduisit avec modération envers les vaincus; il laissa aux Athéniens leur ville, leurs biens et toutes leurs richesses, mais il changea la forme de leur gouvernement; il abolit la démocratie, établit un cens d'après lequel les propriétaires de plus de deux mille drachmes¹ auraient seuls droit au gouvernement et exerceraient le droit de suffrage. Il éloigna ainsi des affaires tous les turbulents et les malintentionnés dont le cens n'atteignait pas cette somme. En même temps il donna des terres à ceux qui

¹ Plus de mille huit cent vingt francs.

voulaient fonder des colonies dans la Thrace. Il y en eut plus de vingt-deux mille qui quittèrent ainsi leur patrie. Les citoyens compris dans le cens fixé étaient au nombre d'environ neuf mille ; ils furent déclarés maîtres de la cité et du territoire, et se gouvernaient d'après les lois de Solon. Ils conservèrent tous leurs propriétés intactes, mais ils furent obligés de recevoir une garnison sous les ordres de Ményllus qui devait veiller à l'ordre établi. Quant à l'île de Samos, son sort fut remis à la décision des rois. Les Athéniens furent donc mieux traités qu'ils ne l'espéraient, et obtinrent la paix ; jouissant depuis lors d'un gouvernement tranquille, ils se livrèrent sans crainte à la culture de leurs terres, et leur prospérité augmenta rapidement. De retour en Macédoine, Antipater combla Cratère d'honneurs et de présents, lui donna en mariage Phila, l'aînée de ses filles, et lui prépara sa rentrée en Asie. Antipater se conduisit avec la même modération à l'égard des autres villes grecques ; il établit partout un bon gouvernement, et mérita les éloges et les couronnes qui lui furent décernés.

Perdiccas restitua aux Samiens leur ville et leur territoire, et rappela dans leur patrie ceux qui en avaient été exilés depuis plus de quarante-trois ans.

XIX. Après avoir parlé en détail de la guerre Lamiaque, nous allons passer à la guerre qui eut lieu dans la Cyrénaïque. Mais, sans trop nous écarter de l'ordre chronologique, nous devons remonter un peu le cours des temps, afin de faire mieux comprendre notre récit.

Harpalus, s'étant enfui de l'Asie, aborda en Crète avec ses troupes soldées, ainsi que nous l'avons dit dans le livre précédent¹. Thimbron, qui passait pour un de ses amis, assassina Harpalus, s'empara de ses richesses et se mit à la tête des soldats qui étaient au nombre de sept mille². Il se rendit aussi maître des navires d'Harpalus, y embarqua ses soldats et fit voile pour la Cyrénaïque. Il avait emmené avec lui les bannis de Cyrène

¹ Chapitre 108.

² Il y a six mille dans le livre précédent, chap. 108.

qui, ayant une parfaite connaissance des lieux, lui servaient de guides. Thimbron marcha contre les Cyrénéens, les défit dans un combat et leur tua beaucoup de monde en faisant un non moins grand nombre de prisonniers. Il s'empara du port des Cyrénéens, bloqua Cyrène et força les habitants de capituler, à la condition de lui fournir cinq cents talents d'argent et la moitié de leurs chars de guerre. Il envoya ensuite des députés dans les autres villes de la côte pour les engager à se joindre à lui dans le but de soumettre toute la Libye limitrophe. Enfin il dévasta les magasins du port, livra les marchandises au pillage de ses soldats, dont il ranima ainsi l'ardeur guerrière.

XX. Les affaires de Thimbron prospéraient, lorsque la fortune humilia bientôt son orgueil. Il y avait parmi ses officiers un Crétois nommé Mnasiclès, d'une grande expérience militaire. Thimbron eut avec lui une querelle au sujet du partage du butin. Mnasiclès, d'un caractère turbulent et audacieux, passa dans le camp des Cyrénéens; il accusa Thimbron de cruauté et de mauvaise foi, et persuada les Cyrénéens de rompre le traité et de défendre leur indépendance. Séduits par ces discours, les Cyrénéens, qui n'avaient encore payé que soixante talents de contribution, refusèrent de donner le reste de la somme. Thimbron, irrité contre les rebelles, arrêta les Cyrénéens qui se trouvaient dans le port au nombre d'environ quatre-vingts, dirigea immédiatement son armée sur la ville de Cyrène, et en fit le siège. Mais cette tentative ayant échoué, il revint dans le port. Comme les Barcéens et les Hespérites s'étaient déclarés pour Thimbron, les Cyrénéens laissèrent une partie de leur armée pour la défense de Cyrène, et allèrent avec l'autre partie dévaster les terres de leurs voisins. Ceux-ci appelèrent à leur secours Thimbron qui vint à leur aide avec toutes ses troupes. Dans ce moment, le Crétois, voyant le port sans défense, conseilla aux Cyrénéens, laissés dans la ville, de s'en emparer. Cette proposition fut accueillie avec empressement; le Crétois se mit à la tête de la troupe, attaqua le port, et, favorisé par l'absence de Thimbron, s'en

rendit facilement maître ; il fit ensuite rendre aux marchands les marchandises qui restaient encore, et assura avec soin la défense du port. Délogé de cette position favorable et ayant perdu ses bagages, Thimbron tomba d'abord dans le découragement. Cependant son courage se ranima par la suite, il prit d'assaut la ville de Teuchire et conçut de grandes espérances. Mais bientôt il essuya de nouveaux échecs. Les équipages des navires exclus du port manquant de vivres, descendaient tous les jours à terre pour se procurer des subsistances. Pendant que ces soldats s'étaient dispersés dans la campagne, les Libyens les firent tomber dans une embuscade, en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Ceux qui avaient échappé au danger se réfugièrent dans les navires et firent voile pour les villes alliées ; mais une violente tempête s'étant élevée, la plupart des navires sombrèrent et le reste échoua sur les côtes de Cypre et sur celles d'Égypte.

XXI. Malgré ce désastre, Thimbron continua la guerre. Il détacha dans le Péloponnèse ses amis les plus fidèles, chargés d'enrôler les mercenaires qui se trouvaient au cap Ténare. Beaucoup de soldats sans solde erraient dans cette contrée, cherchant du service ; le nombre de ceux qui étaient stationnés au cap Ténare était de plus de deux mille cinq cents. Les émissaires de Thimbron les enrôlèrent et les transportèrent à Cyrène. Mais avant l'arrivée de cette troupe, les Cyrénéens, encouragés par les succès obtenus, avaient engagé la lutte et vaincu Thimbron, après lui avoir fait éprouver de grandes pertes. Abattu par ces revers, Thimbron allait désespérer des affaires de la Cyrénaïque, lorsqu'un événement imprévu vint ranimer son courage. Les mercenaires, arrivés par mer du cap Ténare, lui amenèrent un puissant renfort qui releva ses espérances. Les Cyrénéens, considérant que la guerre allait se rallumer, implorèrent le secours des Libyens limitrophes et des Carthaginois. En réunissant à la milice nationale tous les auxiliaires, ils parvinrent à mettre sur pied une armée de trente mille hommes, et furent prêts à livrer une bataille décisive. Un grand combat s'engagea ; Thimbron fut vic-

torieux , après avoir tué un grand nombre d'ennemis , et , dans sa joie , il se voyait déjà maître des villes voisines. Les Cyrénéens , qui avaient perdu dans cette bataille tous leurs généraux , nommèrent le Crétois Mnasiclès avec quelques autres au commandement des troupes. Cependant Thimbron , exalté par sa victoire , bloqua le port des Cyrénéens et livra à la ville des assauts journaliers. Comme la guerre traînait en longueur , les Cyrénéens , manquant de vivres , se disputèrent entre eux. Le parti démocratique l'emporta ; les propriétaires , chassés de la ville et exilés de leur patrie , se réfugièrent les uns auprès de Thimbron , les autres cherchèrent un asile en Égypte. Ces derniers engagèrent Ptolémée à les faire rentrer dans leur patrie. Ils y revinrent en effet , appuyés par une forte armée et par une flotte sous les ordres d'Ophellas. A la nouvelle de cette approche , ceux qui s'étaient réfugiés auprès de Thimbron , tentèrent de les joindre secrètement la nuit ; mais leur projet se découvrit , et ils furent tous taillés en pièces. Les chefs du parti démocratique de Cyrène , redoutant la vengeance des exilés , traitèrent avec Thimbron et se préparèrent à faire en commun la guerre à Ophellas. Celui-ci battit Thimbron , le fit prisonnier , se rendit maître des villes et les soumit , ainsi que leur territoire , à l'autorité du roi Ptolémée. Ce fut de cette manière que les Cyrénéens et les villes limitrophes perdirent leur indépendance et furent rangés sous l'autorité royale¹ de Ptolémée.

XXII. Perdiccas et le roi Philippe ayant battu Ariarathès , et remis sa satrapie à Eumène , s'éloignèrent de la Cappadoce. Ils entrèrent de là dans la Pisidie pour y châtier deux villes rebelles , celle des Larandéens et celle des Isauriens. Encore du vivant d'Alexandre , les habitants de ces villes avaient massacré Balacrus , fils de Nicanor , qui avait été nommé commandant militaire et satrape de la contrée. La ville des Larandéens fut emportée d'assaut ; toute la population valide fut passée au fil de l'épée , les autres habitants vendus à l'enchère et la ville rasée.

¹ A cette époque Ptolémée n'était pas encore roi. Voyez XX , 54.

Isaura était une ville forte, considérable et remplie d'une brave garnison ; elle fut vigoureusement assiégée pendant deux jours. Enfin , après avoir éprouvé beaucoup de pertes , l'ennemi allait se retirer ; car les habitants , abondamment pourvus d'armes et d'autres munitions , se défendaient intrépidement , prêts à mourir pour la liberté. Mais le troisième jour , après des pertes considérables , les rangs des défenseurs du mur se trouvaient éclaircis , et la garnison était pressée par la famine ; en ce moment les Isauriens se décidèrent à une action héroïque et digne de mémoire. Se voyant exposés à une vengeance impitoyable et n'étant pas assez forts pour résister, ils se refusèrent à livrer leur ville et leurs biens à un ennemi qui ne ferait aucun quartier. Ils résolurent donc unanimement de périr , dans la nuit , d'une mort glorieuse : ils renfermèrent dans les maisons les enfans et les femmes , et y mirent le feu , donnant ainsi à tout ce qu'ils avaient de plus cher un bûcher et un tombeau communs. La flamme s'éleva soudain dans l'air ; les Isauriens y jetèrent leurs biens et tout ce qui aurait pu être utile au vainqueur. Perdiccas , frappé d'étonnement, essaya avec son armée de pénétrer de toutes parts dans la ville. Mais les habitants défendirent leurs murailles et tuèrent beaucoup de Macédoniens ; Perdiccas , de plus en plus stupéfait , chercha à savoir pourquoi ces hommes , qui avaient mis le feu à leurs maisons et brûlé tous leurs biens , mettaient tant d'acharnement à défendre leurs murailles. Enfin, Perdiccas et les Macédoniens , s'étant un peu éloignés de la ville, les Isauriens se précipitèrent eux-mêmes dans les flammes et trouvèrent leurs tombeaux sous la cendre de leurs maisons. Après que la nuit fut passée , Perdiccas donna la ville en pillage à ses soldats. Ces derniers éteignirent l'incendie et recueillirent une grande masse d'argent et d'or ; car cette ville était depuis longtemps une des plus riches de la contrée.

XXIII. Après la défaite de ses ennemis , Perdiccas épousa deux femmes ; l'une était Nicée, fille d'Antipater, avec laquelle il avait été fiancé¹ ; l'autre était Cléopâtre, sœur germaine d'A-

¹ Suivant Strabon , elle épousa Lysimaque , après la mort de Perdiccas. Sa sœur,

Alexandre, fille de Philippe, fils d'Amyntas. Perdiccas avait depuis longtemps jugé convenable de lier ses intérêts à ceux d'Antipater; c'est pourquoi il avait contracté cette alliance, dans un moment où ses propres affaires n'étaient pas encore parfaitement consolidées. Mais depuis qu'il était investi du commandement des troupes royales, et de la tutelle des rois, il changea de plan; aspirant lui-même à la royauté, il épousa Cléopâtre, et se flattait par cette alliance de décider les Macédoniens à lui décerner l'autorité souveraine. Cependant, pour ne pas dévoiler ses intentions secrètes, il épousa alors Nicée, afin qu'Antipater ne l'entravât pas dans ses projets; mais comme par la suite Antigone, un des chefs les plus actifs de l'armée, lié d'amitié avec Antipater, devina ces desseins ambitieux, Perdiccas songea à s'en défaire. Dans ce but, il répandit contre Antigone des accusations injustes et calomnieuses, et ne fit plus un secret de sa perte, qu'il avait jurée. Mais Antigone, homme distingué à la fois par sa prudence et par son audace, déclara ouvertement qu'il voulait se défendre contre ces accusations. Mais il prépara en secret tout ce qui était nécessaire pour sa fuite, et s'embarqua la nuit avec ses amis et son fils Démétrius, sur des bâtlments attiques qui le transportèrent en Europe où il joignit Antipater.

XXIV. En ce même temps Antipater et Cratère marchèrent contre les Étoliens, à la tête de trente mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents cavaliers. Les Étoliens étaient les seuls qui n'eussent pas été soumis dans la guerre Lamiaque. Malgré ces forces considérables dirigées contre eux, les Étoliens ne furent pas épouvantés; ils appelèrent au service militaire toute la population valide, et après avoir rassemblé dix mille hommes, ils se réfugièrent dans les montagnes où ils avaient mis en sûreté les femmes, les enfants, les vieillards et toutes leurs richesses. Ils abandonnèrent ainsi les villes dont la position n'était pas assez forte, mirent dans les places fortes des garnisons respectables, et attendirent intrépidement l'arrivée des ennemis.

Cléopâtre, avait épousé en premières noccs Alexandre, roi des Épirotes Voyez Justin, XIII, §.

XXV. Cependant Antipater et Cratère pénétrèrent dans l'Étolie, et trouvant les villes désertes, ils marchèrent contre les populations qui s'étaient retirées dans les montagnes. En attaquant ces lieux d'un accès difficile, les Macédoniens perdirent d'abord beaucoup de monde; car les Étoliens, sentant leur courage s'accroître par la nature des lieux, se défendirent aisément contre ceux qui couraient des dangers irremédiables. Après ces tentatives, Cratère construisit des baraques pour faire bivouaquer ses troupes. Par ce moyen, il força les ennemis à passer l'hiver au milieu des neiges et dans des positions où la disette devait les réduire aux dernières extrémités. En effet, ils étaient dans l'alternative ou de descendre des montagnes et se mesurer avec des forces supérieures, commandées par des généraux célèbres, ou d'y rester, décidés à mourir de faim et de froid. Enfin, ils désespéraient déjà de leur salut, lorsque le hasard, comme un dieu miséricordieux, les sauva du péril. Antigone, après s'être enfui de l'Asie, était venu joindre Antipater et l'avait instruit de tous les projets de Perdiccas : il lui avait appris que ce dernier venait d'épouser Cléopâtre et qu'il ne tarderait pas à se montrer avec son armée en Macédoine pour se faire déclarer roi et dépouiller Antipater et Cratère de leur autorité. Ceux-ci, surpris d'une nouvelle si inattendue, réunirent en conseil les chefs de l'armée; il fut convenu que l'on conclurait avec les Étoliens une trêve aux meilleures conditions possibles; que des troupes seraient immédiatement envoyées en Asie, que Cratère y exercerait le commandement en chef, tandis qu'Antipater aurait le même pouvoir en Europe; enfin qu'on ferait partir une députation auprès de Ptolémée qui était très-mécontent de Perdiccas et, au contraire, ami de Cratère et d'Antipater; ils le croyaient donc disposé à faire avec eux cause commune. Conformément à ces résolutions, ils conclurent une trêve avec les Étoliens, en ajournant le projet de les soumettre et de transférer toute la population dans une contrée déserte, la plus reculée de l'Asie. Enfin, toutes ces dispositions prises, ils se préparèrent à l'expédition projetée. Cependant Perdiccas

réunit en conseil ses amis et les chefs de l'armée ; il mit en délibération s'il fallait d'abord porter la guerre en Macédoine , ou marcher contre Ptolémée. Tous étant d'avis qu'il fallait d'abord combattre Ptolémée , afin de pouvoir agir plus librement en Macédoine , Perdicas fit partir Eumène à la tête d'une armée considérable, avec l'ordre d'occuper les environs de l'Hellespont et de s'opposer au passage de l'ennemi. Perdicas lui-même quitta la Pisidie , et dirigea sa route du côté de l'Égypte.

Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

XXVI. Philoclès étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Caius Sulpicius et Caius Ælius¹. Dans cette année, Arrhidée , chargé du soin de transporter le corps d'Alexandre , avait fait construire le char qui devait servir à ce transport , et avait achevé les préparatifs de cette solennité, digne de la gloire d'Alexandre. Elle se distinguait de toutes les solennités de ce genre , tant par les énormes dépenses qu'elle occasionna que par la magnificence qui y fut déployée. Nous croyons donc convenable d'entrer ici dans quelques détails. On avait d'abord construit un premier cercueil, recouvert d'or laminé et rempli d'aromates, tout à la fois pour procurer une bonne odeur et pour conserver le cadavre. Ce cercueil était fermé par un couvercle d'or , s'adaptant parfaitement à la partie supérieure de la surface. Sur ce couvercle était jetée une belle draperie d'or et de pourpre , sur laquelle étaient déposées les armes du défunt, afin que rien ne manquât de ce qui peut frapper l'imagination dans de pareilles circonstances. Après cela , on s'occupa de la construction du char qui devait transporter le corps. [Voici le dessin de ce char] : le sommet représentait une voûte d'or, ornée de mosaïques disposées en écailles , de huit coudées de largeur sur douze de long. Au-dessous de cette voûte était placé un trône d'or occupant l'espace de toute l'œuvre ; il était de forme carrée , orné de mufles de bouquetin ², auxquels étaient

¹ Troisième année de la cxiv^e olympiade ; année 322 avant J.-C.

² J'ai rendu *πρῆλας* par *bouquetins*. Le bouc sauvage (bouquetin) présente en effet dans son aspect un mélange de bouc (*πράγος*) et de cerf (*ἔκφορος*).

fixés des agrafes d'or de deux palmes d'épaisseur ; à ces agrafes était suspendue une guirlande funèbre , dont les couleurs resplendissantes imitaient des fleurs naturelles. Au sommet était attaché un filet portant de grandes cloches, qui, par leur bruit, annonçaient au loin l'approche du convoi. A chaque angle de la voûte s'élevait une Victoire d'or portant des trophées. Toute la voûte avec ses dépendances reposait sur des colonnes à chapiteaux ioniques. En dedans du péristyle , on voyait un réseau d'or , dont les fils, de l'épaisseur d'un doigt, portaient quatre tableaux de la même hauteur que le péristyle et parallèles aux colonnes.

XXVII. Le premier de ces tableaux représentait un char orné de ciselures, sur lequel était assis Alexandre , tenant dans ses mains un sceptre très-beau. Autour du roi était placée en armes sa maison militaire , composée de Macédoniens , de Perses mélophores , précédés des écuyers. Le second tableau représentait, comme suite de la maison militaire , des éléphants équipés en guerre, montés en avant par des conducteurs indiens, et en arrière par des Macédoniens revêtus de leurs armes ordinaires. Sur le troisième tableau , on avait figuré des escadrons de cavalerie faisant des évolutions et des manœuvres militaires. Enfin , le quatrième tableau représentait des vaisseaux armés en guerre , préparés à un combat naval. Au bord de la voûte se voyaient des lions d'or fixant leurs regards sur ceux qui s'approchaient du char. Dans les interstices des colonnes se voyaient des acanthes d'or, s'élevant presque jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Sur le dos de la voûte était étendue une draperie de pourpre sur laquelle reposait une immense couronne d'olivier en or ; les rayons du soleil tombant sur cette couronne produisaient au loin , par leurs réflexions , l'effet d'éclairs éblouissants. Tout le train reposait sur deux essieux autour desquels tournaient quatre roues persiques dont les moyeux et les rayons étaient dorés, et dont les jantes étaient garnies de fer. Les saillies des essieux étaient en or et portaient des mufles de lion tenant entre les dents le fer d'une lance. Au milieu du fond du char, d'une part , et au milieu de la voûte, de

l'autre , était fixé dans toute la hauteur du monument un mécanisme tournant pour préserver la voûte des secousses qu'aurait pu lui imprimer le char en roulant sur un terrain inégal et raboteux. Quatre timons étaient fixés au char , et à chaque timon un train de quatre jougs , et chaque joug composé de quatre mulets , ce qui formait un attelage de soixante-quatre mulets , choisis parmi les plus vigoureux et les plus élancés. Chacun de ces animaux portait sur sa tête une couronne d'or ; aux deux mâchoires étaient suspendues deux sonnettes d'or , et les cols étaient ornés de colliers de pierres précieuses.

XXVIII. Tel était l'appareil de ce char , plus beau à voir qu'on ne peut le faire comprendre par une simple description. Grand était le nombre des spectateurs qu'attirait la magnificence de ce convoi funèbre. La foule accourait de toutes parts dans les villes où il devait passer , et ne pouvait se rassasier de l'admirer ; et cette foule , se confondant avec les voyageurs , les artistes et les soldats qui suivaient le convoi , ajoutait encore à la pompe de ces splendides funérailles. Arrhidée , qui avait employé presque deux ans aux travaux de ces obsèques , s'était donc mis en marche pour transporter , de Babylone en Égypte , les dépouilles du roi. Ptolémée , pour rendre les honneurs à Alexandre , alla avec son armée au-devant du convoi jusqu'en Syrie. Il reçut le corps avec les plus grandes marques de respect. Il jugea plus convenable de le transporter pour le moment , non dans le temple de Jupiter Ammon , mais dans la ville fondée par Alexandre , et qui était déjà devenue presque la plus célèbre du monde. Il y fit construire un temple qui , par sa grandeur et sa beauté , était digne de la gloire d'Alexandre ; il y célébra un service funèbre par des sacrifices héroïques et des solennités de jeux. Ptolémée fut récompensé par les hommes et par les dieux pour avoir ainsi honoré la mémoire d'Alexandre. La générosité et la grandeur d'âme de Ptolémée fit accourir à Alexandrie une multitude d'étrangers empressés de servir dans son armée ; et quoiqu'ils eussent bientôt à combattre l'armée royale , et qu'ils n'ignorassent pas les dangers auxquels ils s'exposaient , ils étaient tous prêts

à donner leur vie pour Ptolémée. Les dieux, en récompense de tant de vertus, sauvèrent inopinément Ptolémée des plus grands périls.

XXIX. Perdicas, qui prit ombrage de la puissance de Ptolémée, avait résolu de se mettre avec les rois¹ à la tête de la plus grande partie de l'armée et de marcher contre l'Égypte. Eumène avait été [comme nous l'avons dit] envoyé sur les côtes de l'Hellespont pour s'opposer au passage d'Antipater et de Cratère en Asie. Perdicas lui avait adjoint plusieurs autres chefs de l'armée dont le plus célèbre était Alcétas, son frère, et Néoptolème; il leur avait prescrit de se soumettre entièrement aux ordres d'Eumène, connu pour ses talents militaires et sa fidélité éprouvée. Arrivé sur les côtes de l'Hellespont avec les troupes qui lui avaient été confiées, Eumène s'occupa d'abord à tirer de sa satrapie une grande quantité de chevaux, et combla les vides de l'armée. Cependant Cratère et Antipater parvinrent à faire passer des troupes d'Europe en Asie. Néoptolème, jaloux d'Eumène et ayant avec lui un détachement considérable de Macédoniens, eut des intelligences secrètes avec Antipater, traita avec lui et dressa des embûches à Eumène. Sa trahison ayant été découverte, il fut forcé à livrer bataille; Néoptolème faillit être tué et perdit presque toute son armée. Eumène, victorieux, fit entrer dans les rangs le reste de la troupe de Néoptolème; ses forces s'accrurent ainsi, non-seulement par la victoire qu'il venait de remporter, mais encore par la jonction d'un brave corps de Macédoniens. Néoptolème déserta le champ de bataille avec trois cents cavaliers et vint à bride abattue joindre Antipater. Celui-ci réunit les généraux en conseil; il fut arrêté que les troupes seraient partagées en deux corps, dont l'un, sous les ordres d'Antipater, s'avancerait vers la Cilicie pour combattre Perdicas, et l'autre, commandé par Cratère, tomberait sur Eumène, et, après l'avoir battu, viendrait rejoindre Antipater. Après la concentration des troupes et leur réunion au corps auxiliaire

¹ L'un était Arrhidée, proclamé roi sous le nom de Philippe, l'autre était le fils d'Alexandre et de Rhoxane.

de Ptolémée, ils devaient, selon le plan convenu, être supérieurs en nombre aux armées royales.

XXX. Instruit de ce mouvement de l'ennemi, Eumène rassembla de toutes parts des troupes et particulièrement de la cavalerie. Dans la conviction que son infanterie ne pourrait jamais égaler la phalange macédonienne, il espéra principalement en sa cavalerie pour l'emporter sur l'ennemi. Les deux armées s'avancant l'une sur l'autre, Cratère convoqua ses troupes, les exhorta au combat dans un discours approprié, et promit aux soldats, dans le cas où ils seraient victorieux, de leur abandonner en pillage tous les bagages des ennemis. Ce discours produisit l'effet désiré. Cratère rangea l'armée en bataille, prit le commandement de l'aile droite et donna à Néoptolème le commandement de l'aile gauche. Son armée était formée de vingt mille hommes d'infanterie, dont la plupart étaient des Macédoniens d'un courage éprouvé, et sur lesquels était surtout fondée l'espérance de la victoire. Le nombre des cavaliers s'élevait à plus de deux mille. L'armée d'Eumène se composait de vingt mille hommes d'infanterie, mélange de toutes les nations, et de cinq mille cavaliers sur lesquels il comptait plus particulièrement. Des deux côtés, la cavalerie était postée aux ailes et bien en avant du front de la phalange. Cratère commença l'attaque avec un corps d'élite et fit des prodiges de valeur; mais son cheval ayant fait un faux pas il tomba à terre; au milieu de la confusion et de l'épaisseur des escadrons qui s'avançaient, il se perdit, fut foulé aux pieds des chevaux et périt misérablement. Exaltés par la mort de Cratère, les ennemis se précipitèrent de toutes parts sur leurs adversaires et en firent un grand carnage. C'est ainsi que toute l'aile droite fut culbutée et forcée de se replier sur la phalange d'infanterie.

XXXI. A l'aile gauche, Néoptolème se trouva en face d'Eumène lui-même. Une égale ardeur anima les deux chefs; on les reconnaissait à l'équipement de leurs chevaux et à d'autres insignes; ils se précipitèrent l'un sur l'autre et engagèrent un combat singulier qui devait décider la victoire. Ils s'attaquèrent

d'abord à l'épée ; mais bientôt cette attaque se changea en un combat à outrance. Emportés par la colère et par la haine qu'ils se portaient l'un l'autre, ils lâchèrent de leur main gauche les rênes de leurs chevaux et se mirent à lutter corps à corps. Les chevaux, n'étant plus retenus par leurs guides, s'échappèrent de dessous leurs cavaliers qui tombèrent à terre. En raison de la rapidité et de la violence de leur chute, ils ne purent se relever que difficilement, d'autant plus qu'ils étaient embarrassés du poids de leurs armes. Cependant Eumène parvint à se relever avant son adversaire, et frappa Néoptolème au jarret. L'étendue et le siège de la blessure empêchèrent celui-ci de se tenir debout. Néanmoins, la force de l'âme l'emporta sur la faiblesse du corps : Néoptolème se dressa sur ses genoux et porta à son antagoniste trois blessures au bras et aux cuisses. Mais aucune ne fut mortelle, et Eumène, couvert de ces blessures toutes saignantes, atteignit Néoptolème d'un second coup au col et l'étendit roide mort ¹.

XXXII. Pendant que ces choses se passaient, le reste de la cavalerie se livra de son côté à un combat sanglant. Des deux côtés, il y eut un nombre à peu près égal de morts et de blessés, et la victoire fut exactement balancée. Mais, après que la nouvelle de la mort de Néoptolème se fut répandue, l'aile gauche lâcha le terrain et la fuite devint bientôt générale ; tous les cavaliers se replièrent sur la phalange d'infanterie pour s'y mettre à l'abri comme derrière une forte muraille. Eumène, se contentant de ce succès, s'empara des corps des deux généraux et fit sonner la retraite. Il éleva un trophée, fit enterrer les morts et envoya une députation à la phalange des vaincus pour lui proposer de se réunir à lui, en même temps qu'il accorda à chaque soldat la faculté de se retirer du service. Les Macédoniens acceptèrent ces conditions de paix, et après voir échangé, sous la foi du serment, des garanties réciproques, les soldats obtinrent la permission de se cantonner dans les villages voisins et

¹ Comparez Plutarque (*Eumenes*) et Cornelius Nepos, *Eumen.*, ch. 4.

de s'y procurer des vivres. Mais ils violèrent leurs serments et trompèrent Eumène ; car, après s'être reposés de leurs fatigues, et bien pourvus de subsistances , ils partirent la nuit et vinrent secrètement rejoindre Antipater. Eumène se mit à leur poursuite pour les châtier de leur mauvaise foi ; mais la bravoure bien connue de la phalange , en même temps que la douleur de ses blessures , le firent renoncer à ce projet. Au reste , Eumène se couvrit de gloire pour avoir été victorieux dans un combat brillant et avoir tué deux grands généraux.

XXXIII. Antipater recueillit les débris de son armée et se dirigea vers la Cilicie , empressé de venir au secours de Ptolémée. A la nouvelle de la victoire remportée par Eumène, Perdicas marcha avec plus d'ardeur contre l'Égypte. Arrivé près du Nil, il établit son camp à peu de distance de la ville de Peluse. Mais, tandis qu'il essayait de faire nettoyer un ancien canal , un débordement du fleuve détruisit les travaux ; plusieurs de ses amis le quittèrent en ce moment pour se retirer auprès de Ptolémée. Perdicas, par son caractère cruel et ses habitudes de commandement absolu , s'était aliéné les esprits des autres chefs de l'armée. Ptolémée, au contraire , était d'un caractère doux , généreux , et laissait à tous les officiers leur franc parler ; de plus , il avait pourvu de fortes garnisons et de magasins de guerre les places les plus importantes de l'Égypte. Il était donc parfaitement préparé. Il réussissait le plus souvent dans ses entreprises , car il pouvait compter sur le dévouement de ses troupes.

Perdicas, pour réparer l'échec qu'il venait d'essuyer, réunit ses officiers, chercha à gagner les uns par des présents, les autres par des promesses magnifiques et tous par des paroles de bienveillance. Après les avoir attachés à ses intérêts, il les exhorta à braver de nouveaux dangers et à se tenir prêts à marcher. En effet , vers le soir il mit son armée en mouvement sans dire à personne le point sur lequel il avait résolu de se diriger. Après avoir passé toute la nuit en marches forcées , il vint établir son camp sur les bords du Nil , près d'une place forte appelée le

Mur des Chameaux. Au lever du jour, l'armée passa le fleuve ; les éléphants ouvraient la marche ; puis venaient les hypaspistes et les soldats portant des échelles et tout ce qui peut servir à l'attaque d'une enceinte ; enfin, l'élite de la cavalerie, que Perdiccas voulait opposer à celle de Ptolémée dès qu'elle se montrerait, ferma la colonne.

XXXIV. Les troupes de Perdiccas n'avaient encore atteint que le milieu du fleuve, lorsque Ptolémée accourut pour la défense de la forteresse. Les soldats de Ptolémée, ayant l'avance sur l'ennemi, se précipitèrent dans cette place et annoncèrent leur présence par le son des trompettes et par des cris. Mais Perdiccas ne se laissa pas intimider, et attaqua hardiment les retranchements de la place. Aussitôt les hypaspistes appliquèrent les échelles aux remparts et se disposèrent à y monter pendant que les éléphants arrachaient les palissades et renversaient les créneaux. Ptolémée, entouré de ses meilleurs soldats et voulant donner à ses officiers et à ses amis l'exemple du courage, saisit lui-même une sarisse, et, se plaçant sur une saillie du rempart, d'un coup de son arme il aveugla l'éléphant placé en tête de la colonne et blessa l'Indien assis sur l'animal ; puis, frappant bravement les soldats qui montaient aux échelles, il les fit rouler tout armés dans les eaux du fleuve. Les amis de Ptolémée en firent autant, et les éléphants, dont les conducteurs indiens étaient blessés, devinrent bientôt complètement inutiles. Cependant les soldats de Perdiccas, relevés par des troupes fraîches, soutinrent longtemps le combat et mirent la plus grande ardeur à s'emparer de la place ; mais Ptolémée, déployant toute sa bravoure et faisant appel tout à la fois au dévouement et à la valeur de ses amis, provoqua des combats héroïques. Les pertes furent grandes de part et d'autre ; Ptolémée avait l'avantage de la position et Perdiccas celui du nombre. Enfin, après avoir passé toute la journée dans des escarmouches, Perdiccas leva le siège et rentra dans son camp. Il se mit de nouveau en route pendant la nuit et se dirigea en silence sur un point situé en face de Memphis. Là le Nil, se divisant en deux branches, forme une

île où une très-grande armée pouvait camper en sécurité. C'est là qu'il fit passer ses troupes et effectua ce trajet, non sans peine, à cause de la profondeur du fleuve ; car les soldats avaient de l'eau jusqu'au menton, et leurs corps, alourdis par leurs armes, étaient battus par un courant très-rapide.

XXXV. Perdiccas, s'apercevant de la difficulté de ce passage, plaça les éléphants à la gauche de la colonne pour amortir le choc du fleuve ; il plaça à la droite la cavalerie qui devait recueillir les fantassins que le courant aurait emportés et les ramener sur l'autre rive. Pendant ce passage de l'armée, il survint un incident singulier et tout à fait inattendu : les premiers rangs parvinrent à traverser heureusement le fleuve, mais les rangs subséquents coururent les plus grands dangers : les eaux, sans aucune cause apparente, étaient devenues plus profondes et les soldats, perdant pied, couraient risque d'être noyés. Les explications que l'on donne de cet accroissement soudain du fleuve ne reposent sur aucune raison valable. Les uns soutenaient qu'une digue, élevée dans un point supérieur, s'était rompue et avait ainsi produit la crue subite des eaux ; d'autres prétendaient que des pluies tombées dans la haute Égypte avaient exhaussé le niveau du Nil. Aucune de ces deux explications n'était exacte : ceux qui passèrent les premiers avaient trouvé sous leurs pieds un point d'appui solide sur les sables formant le lit du fleuve ; mais, dans le passage des chevaux, des éléphants et des hommes qui se succédaient, ce sable, continuellement remué par le mouvement des pieds, s'était mélangé aux eaux et avait ainsi donné lieu à un lit plus profond. Voilà la cause qui mit le reste de l'armée dans l'impossibilité de passer le fleuve. Perdiccas tomba dans un grand embarras : ceux qui se voyaient sur la rive opposée n'étaient pas assez forts pour résister à l'ennemi, et ceux qui étaient en deçà du fleuve se trouvaient dans l'impossibilité de venir au secours de leurs camarades. Il ordonna donc à tous de revenir sur leurs pas. Obligés de traverser une seconde fois le courant, les hommes robustes et sachant bien nager eurent beaucoup de peine à traverser le Nil sous le poids

de leurs armes ; les autres qui ne savaient pas nager furent noyés ou tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; le plus grand nombre , après avoir longtemps lutté contre les eaux du courant , furent dévorés par les animaux féroces du fleuve.

XXXVI. Plus de deux mille hommes , au nombre desquels se trouvaient quelques chefs distingués , périrent ainsi , et l'armée se montra fort mécontente de Perdicas. Cependant Ptolémée recueillit les corps qui étaient tombés en son pouvoir , les fit brûler , et , après leur avoir rendu les honneurs funèbres , il envoya les os à la famille et aux amis des morts. Cette action eut pour effet d'exciter encore davantage le ressentiment des Macédoniens contre Perdicas , et de les disposer favorablement pour Ptolémée. A l'approche de la nuit , tout le camp se remplit de gémissements et de deuil ; on pleurait le sort de tant d'hommes qui avaient été sacrifiés stupidement et sans avoir reçu de blessures glorieuses ; car plus de mille hommes étaient devenus la proie des monstres. Plusieurs chefs se réunirent , mirent Perdicas en accusation , et toute la phalange d'infanterie manifesta son indignation par des cris menaçants. Près de cent chefs , dont le plus célèbre était Python , se révoltèrent les premiers. C'était ce même Python qui avait apaisé les Grecs rebelles¹ , et qui , en courage et en réputation , ne le cédait à aucun des amis d'Alexandre. Quelques cavaliers , mis dans la conspiration , pénétrèrent dans la tente de Perdicas , se précipitèrent tous sur lui et l'égorge²rent. Le lendemain l'armée se réunit en assemblée ; Ptolémée y parut , saluant affectueusement les Macédoniens ; il fit ensuite l'apologie de sa conduite , et , comme les vivres manquaient , il fit distribuer aux troupes du blé en abondance et pourvut le camp de toutes sortes de provisions. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur et lui acquit l'affection de l'armée , qui l'aurait laissé prendre la tutelle des rois ; mais ce n'était pas là son ambition , et , par reconnaissance pour Python et Arrhidée , il leur ouvrit la voie pour arriver à l'autorité suprême. En

¹ Voyez plus haut , chap. 7.

² Comparez Cornelius Nepos , *Eumenes* , c. 5.

effet, les Macédoniens mirent en délibération à qui on confierait cette autorité; ils s'empressèrent tous, sur la proposition de Ptolémée, de nommer Python et Arrhidée, le même qui avait transporté les dépouilles d'Alexandre, tuteurs des rois et chefs absolus de l'armée. Ce fut ainsi que Perdiccas, après un règne de trois ans, perdit tout à la fois l'empire et la vie.

XXXVII. Aussitôt après la mort de Perdiccas, on apporta la nouvelle de la bataille qui s'était livrée en Cappadoce; on annonça la victoire d'Eumène, la défaite et la mort de Cratère et de Néoptolème. Si cette nouvelle était arrivée deux jours avant le meurtre de Perdiccas, personne n'aurait osé, à cause de ce grand succès, porter la main sur lui; elle lui aurait sauvé la vie. Instruits donc de ce qui s'était passé du côté d'Eumène, les Macédoniens condamnèrent Eumène à mort et avec lui cinquante chefs illustres, parmi lesquels se trouvait Alcétas, frère de Perdiccas; ils massacrèrent aussi les amis les plus fidèles de Perdiccas, ainsi que sa sœur Atalante, mariée à Attalus qui avait le commandement de la flotte. Lorsqu'Attalus, qui stationnait alors avec sa flotte dans les parages de Peluse, eut appris la mort de sa femme et celle de Perdiccas, il leva l'ancre et fit voile pour Tyr. Archélaüs, Macédonien d'origine, commandant de la garnison de cette ville, accueillit Attalus amicalement, lui remit la place ainsi que les trésors dont Perdiccas lui avait confié la garde et qui s'élevaient à huit cents talents¹. Attalus resta à Tyr et y recueillit les amis de Perdiccas qui étaient parvenus à se sauver du camp de Memphis.

XXXVIII. Cependant Antipater avait passé en Asie. Les Éoliens, qui avaient traité avec Perdiccas, envahirent la Thessalie pour faire une diversion et obliger Antipater d'éparpiller ses forces. Leur armée se composait de douze mille hommes d'infanterie et de quatre cents cavaliers sous les ordres d'Alexandre, Étolien. Ils assiégèrent, en passant, la ville des Amphissiens Locriens, dévastèrent leur territoire et prirent quel-

¹ Quatre millions quatre cent mille francs.

ques bourgs du voisinage. Les Étoliens vainquirent ensuite en bataille rangée Polyclès, général d'Antipater, et lui firent perdre beaucoup de monde ; quant aux prisonniers, ils vendirent les uns et tirèrent des autres une forte rançon. Ensuite ils pénétrèrent en Thessalie et engagèrent la plupart des Thessaliens à prendre part à cette guerre contre Antipater. Ils parvinrent ainsi en peu de temps à réunir un total de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de quinze cents cavaliers. Pendant que les Étoliens entraînaient ainsi les villes de la Thessalie, les Acarnaniens, depuis longtemps hostiles aux Étoliens, entrèrent dans l'Étolie, ravagèrent le territoire et assiégèrent plusieurs villes. A la nouvelle que leur patrie était en danger, les Étoliens laissèrent en Thessalie leurs alliés sous les ordres de Ménon de Pharsale, revinrent promptement en Étolie, et délivrèrent leur patrie, en frappant d'épouvante les Acarnaniens. Sur ces entrefaites, Polysperchon, investi du commandement militaire de la Macédoine, envahit la Thessalie à la tête d'une forte armée ; il défit les ennemis en bataille rangée, tua leur général Ménon, leur fit éprouver de grandes pertes et se remit en possession de la Thessalie.

XXXIX. En Asie, Arrhidée et Python, nommés tuteurs des rois, quittèrent avec les troupes royales les bords du Nil et se rendirent à Triparadisum, dans la haute Syrie. Là la reine Eurydice¹, très-intrigante de son naturel, s'immisça dans les affaires de la régence. Python, mécontent de ces intrigues, et voyant d'ailleurs que les Macédoniens se montraient de plus en plus soumis aux ordres de cette reine, convoqua une assemblée et abdiqua la tutelle qui lui avait été confiée. Les Macédoniens investirent alors Antipater de l'autorité suprême de la régence. Peu de jours après, celui-ci arriva à Triparadisum, et fit arrêter Eurydice qui avait fomenté une insurrection et excité les Macédoniens contre lui. Cet acte fit éclater des troubles dans les armées ; Antipater convoqua alors une assemblée géné-

¹ Également nommée Ada ; elle était sœur d'Alexandre et femme d'Arrhidée.

rale ; par ses discours , il calma la sédition et décida Eurydice , par des menaces , à se tenir tranquille. Ces troubles apaisés , il procéda à un nouveau partage des satrapies. Ptolémée garda l'Égypte comme une propriété conquise à la pointe de l'épée ; et il aurait été d'ailleurs impossible de l'en faire sortir. Laomédon le Mitylénéen obtint la Syrie ; Philoxène , la Cilicie ; parmi les satrapies de l'Asie supérieure , Amphimaque reçut en partage la Mésopotamie et l'Arbélie ; Antigone , la Susiane pour s'être déclaré le premier contre Perdicas ; Peuceste , la Perse proprement dite ; Tlépolème , la Carmanie ; Python , la Médie ; Philippe , la Parthie ; Stassandre de Cypre , l'Arie et la Drangine ; Stasanor de Solium , également originaire de Cypre , la Bactriane et la Sogdiane ; Oxyarte , père de Rhoxane , mariée à Alexandre , le pays des Paropamisades ; Python , fils d'Agénor , la contrée de l'Inde voisine des Paropamisades. Quant aux royaumes indiens , celui qui était situé au delà de l'Hydaspe échut à Taxile ; car il n'était guère possible de déplacer ces rois de leurs États. Pour ce qui concerne les provinces septentrionales , Nicanor eut la Cappadoce ; Antigone , la grande Phrygie et la Lycie qu'il possédait antérieurement ; Cassandre , la Carie ; Clitus , la Lydie , et Arrhidée , la Phrygie de l'Hellespont. Antigone fut nommé commandant de l'armée royale , et chargé de soumettre Eumène et Alcétas. Antipater lui adjoignit comme chiliarque son fils Cassandre , afin qu'Antigone ne pût agir secrètement pour son propre compte. Enfin Antipater se remit en route avec son armée et avec les rois qu'il ramena en Macédoine.

XL. Antigone , investi du commandement militaire de l'Asie avec l'ordre de soumettre Eumène , fit sortir les troupes de leurs quartiers d'hiver. Après avoir terminé ses préparatifs de guerre , il marcha contre Eumène qui séjournait alors en Cappadoce. Un des chefs les plus célèbres , nommé Perdicas , s'était alors révolté contre Eumène , et était venu avec les soldats , entraînés dans sa défection , établir son camp à trois journées de marche de celui d'Eumène. Il avait avec lui trois mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers. Eumène envoya

contre ce rebelle Phénix de Ténédos, à la tête de quatre mille fantassins d'élite et de mille cavaliers. Phénix, après une rapide marche de nuit, tomba à l'improviste sur les rebelles vers la deuxième garde de la nuit, et les surprit encore au sommeil; il fit Perdiccas prisonnier et se rendit maître de l'armée. Eumène fit mettre à mort les chefs de la révolte, et incorpora dans ses rangs les simples soldats qu'il s'attacha par sa conduite bienveillante. Cependant Antigone avait envoyé un de ses affidés auprès d'Apollonide, général de cavalerie d'Eumène; il avait engagé ce général, par de grandes promesses faites en secret, à trahir et à désertir sur le champ de bataille. Pendant qu'Eumène se trouva avec son armée en Cappadoce, au milieu d'un pays de plaines favorables au déploiement de la cavalerie, Antigone apparut avec toute son armée et occupa les hauteurs qui dominent ce pays de plaines. L'armée d'Antigone comptait en ce moment plus de dix mille hommes d'infanterie (dont la moitié était des Macédoniens d'une bravoure éprouvée), deux mille cavaliers et trente éléphants. De son côté, Eumène n'avait pas moins de vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers. Au plus fort du combat, Apollonide quitta sans motif les rangs de l'armée d'Eumène, et vint avec sa cavalerie joindre Antigone qui remporta la victoire, tua environ huit mille ennemis, et s'empara de tous leurs bagages. Cette défaite et la perte des bagages répandit la consternation et le découragement parmi les soldats d'Eumène.

XLI. Après ce revers, Eumène résolut de se réfugier en Arménie et de faire entrer dans son parti quelques habitants de ce pays; mais pressé par l'ennemi et voyant ses soldats désertir auprès d'Antigone, il vint occuper une place forte nommée Nora¹. Cette place, de très-peu d'étendue, n'avait pas plus de deux stades de circuit, mais elle était d'une assiette admirablement forte : les maisons étaient bâties sur un rocher élevé; la nature des lieux et les travaux de l'art avaient contribué à rendre cette

¹ *Phrygiæ castellum*, dit Cornelius Nepos, *loc. cit.* Selon Plutarque, c'était une place située sur les frontières de la Lycaonie et de la Cappadoce.

place imprenable. Elle possédait en outre des magasins de blé, de bois et d'autres provisions, de manière à pouvoir, pendant plusieurs années, entretenir ceux qui s'y seraient réfugiés. Ce fut donc là qu'Eumène chercha un asile avec ses amis les plus dévoués et décidés à se défendre jusqu'à la dernière goutte de sang. Cette poignée d'hommes s'élevait environ au nombre de six cents, tant fantassins que cavaliers.

Ayant recueilli les troupes d'Eumène, et maître des revenus de ses satrapies, Antigone porta ses vues vers de plus grandes entreprises. Aucun des généraux de l'Asie n'avait alors une armée assez puissante pour lui disputer le premier rang. Il affecta en ce moment des sentiments d'amitié pour Antipater, mais il avait déjà arrêté en lui-même que, dès que ses affaires se seraient consolidées, il se rendrait indépendant du roi et d'Antipater. Il commença alors à bloquer ceux qui s'étaient réfugiés dans la place de Nora, qu'il entourait d'un double mur de circonvallation, ainsi que de fossés et d'immenses palissades. Il eut ensuite avec Eumène une conférence, renoua avec lui ses anciens liens d'amitié et l'invita à faire avec lui cause commune. Eumène, profitant de ce rapide revirement de la fortune, demanda des concessions plus grandes que les circonstances ne semblaient le lui devoir permettre; car il exigea qu'on lui rendît ses anciennes satrapies et qu'il fût absous de toutes les accusations portées contre lui. Antigone en référa à Antipater, laissa devant la place des troupes suffisantes, et se remit en mouvement pour combattre les chefs ennemis qui tenaient encore la campagne avec des forces considérables. Ces chefs étaient Alcétas, frère de Perdiccas, et Attalus, commandant de toute la flotte.

XLII. Eumène, de son côté, envoya des députés à Antipater pour traiter d'un accommodement. A la tête de cette députation se trouvait Hieronymus, le même qui a écrit l'histoire des successeurs d'Alexandre¹. Éprouvé dans sa vie par tant de vicissitudes, Eumène ne se laissa pas abattre, sachant fort bien que

¹ Voyez plus bas, XIX, 44.

la fortune amène, soit d'un côté soit de l'autre, de rapides changements. Il voyait que les rois macédoniens n'étaient que des fantômes de rois et que des hommes ambitieux se disputaient le pouvoir, chacun pour son compte. Il espérait donc, ce qui devait arriver, que beaucoup d'entre eux, appréciant son intelligence, son expérience militaire et son extrême fidélité, viendraient implorer son secours. [En attendant, il tenait ses troupes prêtes à tout événement.] Voyant que les chevaux, renfermés dans un espace étroit, ne pouvaient prendre aucun exercice et deviendraient ainsi inutiles à la guerre, il trouva un moyen aussi singulier qu'ingénieux pour parer à cet inconvénient : il faisait attacher les têtes des chevaux, au moyen de cordes, à des poutres ou à des poteaux d'une certaine élévation, et forçait ainsi ces animaux à se tenir debout sur les pieds de derrière, ceux du devant étant séparés du sol par un petit espace. Dans cette position, le cheval faisait, par le mouvement de son corps et de ses jambes, tous ses efforts pour toucher le sol avec les pieds antérieurs; tous les membres prenaient part à cet exercice violent; une sueur abondante couvrait le corps de l'animal, et cet excès de fatigue avait le résultat d'un exercice ordinaire. Eumène donnait à tous ses soldats la même nourriture et prenait lui-même part à leur régime, ce qui lui gagna l'affection de tout le monde et maintint la concorde parmi ses compagnons d'armes. Telle était la situation d'Eumène et de ceux qui s'étaient réfugiés avec lui dans la forteresse de Nora.

XLIII. En Égypte, Ptolémée conserva l'Égypte comme sa conquête, depuis qu'il avait, contre toute attente, battu Perdiccas et détruit l'armée royale. La Phénicie et la Cœlé-Syrie, pays voisin de l'Égypte, semblaient à sa convenance; il songea donc à se rendre maître des villes de ces contrées. Il choisit pour cette expédition un de ses amis, Nicanor, avec une armée suffisante. Celui-ci pénétra en Syrie, fit le satrape Laomédon prisonnier, et soumit toute la province. Il soumit également les villes de la Phénicie, y établit des garnisons, et retourna en Égypte. Tel fut le résultat de cette courte et active expédition.

XLIV. Apollodore étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Quintus Popilius et Quintus Publius¹. Dans cette année, Antigone, après avoir battu Eumène, résolut de marcher contre Alcétas et Attalus. Ces deux chefs respectables, reste des amis de Perdiccas, auquel ils étaient unis par les liens du sang, avaient encore assez de force pour faire balancer la fortune. Antigone quitta donc la Cappadoce avec toute son armée, se dirigea vers la Pisidie où se trouvait alors Alcétas, franchit, par une marche forcée, dans un espace de sept jours et sept nuits, une distance de deux mille cinq cents stades, et atteignit Crétopolis. Grâce à cette marche rapide, il s'empara, à l'insu de l'ennemi qui ne se doutait point de sa présence, de quelques hauteurs et positions fortes. Lorsque Alcétas fut enfin averti de l'arrivée de l'ennemi, il rangea sa phalange en bataille, attaqua la cavalerie qui occupait les hauteurs et déploya tous ses efforts pour les en déloger. La mêlée fut sanglante; il tombait beaucoup de monde de part et d'autre, lorsque Antigone, à la tête de six mille cavaliers, se précipita au galop au-devant de la phalange de l'ennemi, et parvint à lui couper la retraite ainsi que la communication avec Alcétas. Après que cette manœuvre fut exécutée, le corps posté sur la hauteur, ayant l'avantage du nombre et de la position, acheva la déroute de l'ennemi. Alcétas, voyant toute communication interceptée avec l'infanterie sur laquelle il aurait pu se replier, et se trouvant enveloppé par l'ennemi, croyait sa perte inévitable. Dans cette position désespérée, il se fraya une route à travers les rangs ennemis et parvint, après de grandes pertes, à rallier la phalange.

XLV. Antigone fit descendre des hauteurs les éléphants et toute son armée, et effraya l'ennemi, de beaucoup inférieur en nombre; car Alcétas et tous ses alliés n'avaient que seize mille hommes d'infanterie et neuf cents cavaliers, tandis qu'Antigone, outre ses éléphants, comptait plus de quarante mille fantassins et plus de sept mille cavaliers. En même temps que les élé-

¹ Deuxième année de la CXX^e olympiade; année 319 avant J.-C.

phants faisaient face à l'ennemi, la cavalerie nombreuse l'enveloppa de toutes parts, et l'infanterie, tout aussi nombreuse, composée de braves guerriers et ayant l'avantage de la position, le serrait de près. La confusion et le désordre s'emparèrent des troupes d'Alcétas, auquel l'attaque rapide et vigoureuse d'Antigone n'avait pas laissé le temps de se bien ranger en bataille. La déroute devint bientôt générale; Attalus, Docimus, Polémon et beaucoup d'autres chefs distingués furent faits prisonniers. Alcétas parvint avec sa garde, ses domestiques et quelques Pisidiens qui avaient servi dans son armée, à se réfugier à Termesse, ville de la Pisidie. Antigone accorda une capitulation au reste des troupes d'Alcétas, les incorpora dans son armée et augmenta considérablement ses forces par une conduite pleine d'humanité. Les Pisidiens, au nombre de six mille, tous très-robustes, exhortèrent Alcétas à prendre courage et l'assurèrent qu'ils ne l'abandonneraient jamais. Voici pourquoi les Pisidiens étaient tant attachés à Alcétas.

XLVI. Après la mort de Perdiccas, Alcétas, se voyant sans alliés en Asie, songea à gagner les Pisidiens par des bienfaits, dans la conviction qu'il trouverait en eux des alliés braves, habitant un pays d'un accès difficile et rempli de forteresses. En conséquence, il traitait avec la plus grande distinction tous les Pisidiens qui servaient dans l'armée; il les faisait participer au partage du butin et leur donnait la moitié des dépouilles; il leur parlait familièrement, et tous les jours invitait à sa table les principaux d'entre eux; il les comblait en outre de présents et parvint ainsi à se les attacher. Ce fut donc en eux qu'Alcétas avait placé toute son espérance; aussi cette espérance ne fut point déçue.

Cependant Antigone s'avança avec toute son armée, établit son camp près de Termesse, et demanda qu'on lui livrât Alcétas. Les anciens furent d'avis d'accéder à cette demande; mais les jeunes gens se déclarèrent ouvertement contre l'avis de leurs pères, et décrétèrent qu'ils se défendraient jusqu'à la mort pour sauver Alcétas. Les anciens essayèrent d'abord de persuader la

jeunesse de ne pas ruiner la patrie pour la vie d'un seul Macédonien ; mais, voyant ensuite que leurs conseils étaient sans effet, ils se concertèrent en secret et firent partir pendant la nuit une députaion auprès d'Antigone. Cette députation devait annoncer à Antigone qu'on lui livrerait Alcétas mort ou vif ; pour y parvenir, on engageait Antigone d'attaquer la ville, de harceler les assiégés pendant quelques jours par de légères escarmouches, et, après avoir fait sortir la garnison de la place, de faire semblant de fuir ; pendant que la jeunesse serait ainsi occupée à se battre hors de la ville, les anciens auraient une occasion favorable pour exécuter leur dessein. Antigone approuva ce plan. Il établit son camp un peu plus loin de la ville, et, par quelques escarmouches, il attira les jeunes gens hors de la place. Les anciens, voyant Alcétas isolé, réunirent les plus dévoués de leurs esclaves, ainsi que ceux de leurs concitoyens valides qui n'avaient pas servi sous Alcétas, et tombèrent ainsi inopinément sur leur hôte, pendant l'absence des jeunes gens. Mais ils ne parvinrent pas à le faire prisonnier, car il s'était d'avance donné la mort pour ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi. Ils placèrent son corps sur une litière, et, l'ayant couvert d'un manteau de toile grossière, ils le transportèrent clandestinement hors des murs et le livrèrent à Antigone.

XLVII. Si les anciens de la ville avaient eu assez d'esprit pour détourner de la patrie les dangers qui la menaçaient, ils ne furent pas assez forts pour se garantir du ressentiment des jeunes citoyens. Lorsqu'en revenant du combat ceux-ci apprirent ce qui s'était passé, l'excès de leur attachement pour Alcétas se changea en furie contre leurs concitoyens. Ils s'emparèrent d'abord d'une partie de la ville, résolus à mettre le feu aux maisons, à sortir en armes, à occuper les montagnes et à ravager la province d'Antigone ; mais ils changèrent ensuite d'avis, et, abandonnant la résolution d'incendier la ville, ils se livrèrent à des brigandages et à des incursions dans le pays ennemi qu'ils dévastèrent dans une grande étendue. Antigone prit le corps d'Alcétas, l'outragea pendant trois jours, et, lorsque

le cadavre fut tombé en putréfaction, il l'abandonna sans sépulture et quitta la Pisidie. Les jeunes citoyens de Termesse, conservant toujours la même affection pour le corps outragé, le recueillirent et lui rendirent avec pompe les derniers devoirs. Ainsi, il y a dans la nature des bienfaits quelque charme irrésistible qui fait que ceux qui les ont reçus gardent une affection inaltérable pour leur bienfaiteur. En partant de la Pisidie, Antigone s'avança avec toute son armée vers la Phrygie. A peine fut-il arrivé à Crétopolis qu'Aristodème de Milet lui apprit qu'Antipater était mort, et que l'autorité suprême et la tutelle des rois étaient passées dans les mains de Polysperchon le Macédonien. Antigone se réjouit de cet événement qui l'enfla d'espérance : il avait le projet de s'emparer des affaires de l'Asie, et de ne céder le pouvoir à personne. Telle était la situation d'Antigone.

XLVIII. En Macédoine, Antipater, atteint d'une maladie aggravée par la vieillesse, touchait au terme de sa vie. Les Athéniens envoyèrent à Antipater Demade qui passait pour un habile négociateur dans les affaires de la Macédoine, et le chargèrent d'engager Antipater à retirer de Munychie la garnison macédonienne, comme on en était primitivement convenu. Antipater accueillit d'abord Demade affectueusement ; mais, après la mort de Perdiccas, on trouva dans les papiers royaux plusieurs lettres, dans lesquelles Demade pressait fortement Perdiccas de retourner en Europe et de marcher contre Antipater ; ce dernier en conserva alors une haine secrète. Aussi, lorsque Demade, conformément aux instructions qu'il avait reçues, alla jusqu'à demander avec des menaces qu'on retirât la garnison de Munychie, Antipater, sans donner même une réponse, livra Demade et son fils Déméas, qui faisait partie de la députation, à l'autorité de la justice. Le père et le fils furent ainsi mis en prison et condamnés à mort pour les motifs qui viennent d'être rapportés.

Antipater, déjà à toute extrémité, désigna comme tuteur des rois et commandant en chef des troupes, Polysperchon, à peu

près le plus ancien des généraux qui avaient servi sous Alexandre , et particulièrement considéré des Macédoniens. Il nomma en même temps son fils Cassandre chiliarque , seconde dignité de l'empire. La fonction de chiliarque , établie à la cour des rois de Perse , était une des premières par le rang et les titres qui y étaient attachés. Cette charge avait existé avec les mêmes honneurs sous Alexandre , zélé imitateur des mœurs des Perses. C'est pourquoi Antipater , suivant les mêmes maximes , nomma chiliarque son fils Cassandre.

XLIX. Mais Cassandre ne se conforma point à la volonté de son père ; il regarda comme une injure de remettre entre les mains d'un homme étranger à sa famille l'autorité qu'avait exercée son père ; le fils s'irrita de ne pas se voir à la tête des affaires , lui qui était capable de les conduire et qui avait déjà donné des preuves de sa capacité et de son courage. Il commença donc par se retirer à la campagne avec ses amis ; il eut avec eux de fréquents entretiens , et profita des circonstances et du temps pour s'emparer de l'autorité souveraine. Prenant ensuite chacun à part , il les engageait tous à l'aider dans ses projets , et cherchait à les décider à cette entreprise par de grandes promesses. Il envoya secrètement des députés à Ptolémée pour renouer leurs anciens liens d'amitié ; il l'engagea à venir à son secours et à diriger promptement une flotte de la Phénicie vers l'Hellespont. Il fit partir également des députés auprès des autres chefs et dans les villes pour solliciter leur assistance. Sous le prétexte d'une chasse qui devait durer plusieurs jours , il était parvenu à détourner de lui tout soupçon de révolte.

Polysperchon , investi de la régence , rappela , avec l'assentiment de ses amis qu'il avait consultés , Olympias pour lui confier l'éducation du fils d'Alexandre , encore enfant , et l'inviter à venir en Macédoine où elle jouirait des prérogatives royales. Olympias avait été antérieurement obligée de s'enfuir en Épire pour se soustraire à la haine d'Antipater. Telle était la situation des affaires en Macédoine.

L. En Asie , la nouvelle de la mort d'Antipater fut le signal de

nouveaux troubles ; les chefs aspiraient à se rendre indépendants. En première ligne , se trouva Antigone , qui venait de vaincre Eumène dans la Cappadoce. Après avoir incorporé les soldats d'Eumène dans son armée , il battit Alcétas et Attalus dans la Pisidie , dont il incorpora également les troupes dans les rangs de son armée. Enfin , investi par Antipater du commandement militaire absolu de l'Asie , et mis à la tête d'une puissante armée , il était plein d'orgueil et d'ambition. Nourrissant l'espoir de s'emparer de l'autorité souveraine , il résolut de n'obéir ni aux rois ni à leurs tuteurs. Disposant de forces supérieures aux leurs , il comptait se rendre sans obstacle maître des trésors de l'Asie. Il avait alors sous ses ordres soixante mille hommes d'infanterie , dix mille cavaliers et trente éléphants. A ces forces il espérait au besoin en ajouter d'autres , car les trésors de l'Asie auraient perpétuellement suffi à la solde des troupes étrangères. Après avoir arrêté ses projets , il fit venir auprès de lui Hieronymus l'historien , ami et compatriote d'Eumène de Cardia , et qui s'était , avec les autres , réfugié dans la forteresse de Nora. L'ayant gagné par de magnifiques présents , il l'envoya en députation auprès d'Eumène pour engager ce dernier à oublier la guerre qu'ils s'étaient faite en Cappadoce , à devenir son ami et son allié , à accepter des présents beaucoup plus considérables que ceux qu'il avait eus antérieurement , à recevoir un gouvernement plus étendu et enfin à faire avec lui , comme le premier de ses amis , cause commune , pour s'emparer de l'autorité souveraine. Antigone réunit en même temps tous ses amis en conseil , et , après les avoir initiés dans ses projets , il conféra aux plus distingués d'entre eux des satrapies et des commandements militaires. Enfin , après leur avoir fait entrevoir de grandes espérances , il parvint à les décider à entrer dans son plan qui consistait à parcourir l'Asie , à en expulser les satrapes qui y étaient , et à distribuer les gouvernements à ses amis.

LI. Sur ces entrefaites , Arrhidée , satrape de la Phrygie hellespontique , informé des projets d'Antigone , résolut de mettre sa satrapie en état de défense et d'établir des garnisons dans les

villes principales. La plus grande , et la mieux située de toutes ces villes , était Cyzique. Arrhidée se dirigea donc sur cette ville avec plus de dix mille fantassins mercenaires , mille Macédoniens , cinq cents archers et frondeurs perses , et huit cents cavaliers ; il avait avec lui des catapultes , des balistes et d'autres machines de guerre. Il attaqua la ville inopinément ; comme la plus grande partie de la population se trouvait à la campagne , il commença immédiatement le siège , frappa de terreur les citoyens qui restaient dans la ville et les força à recevoir une garnison. Les Cyzicéniens , déconcertés par une attaque aussi imprévue , n'étaient nullement préparés à soutenir un siège , d'autant moins que la plupart des habitants étaient à la campagne et qu'il n'en restait que fort peu dans l'intérieur de la ville. Cependant ceux qui restaient , résolus à défendre leur liberté , envoyèrent ouvertement des députés à Arrhidée pour négocier la levée du siège , en lui proposant de mettre toute la ville à sa disposition , hormis la garnison qu'elle ne recevrait pas. Mais , en même temps , ils rassemblèrent secrètement tous les jeunes gens et les domestiques les plus robustes , leur distribuèrent des armes et garnirent les remparts de défenseurs. Arrhidée insistant sur l'admission d'une garnison , les Cyzicéniens répondirent qu'ils allaient en référer à l'assemblée du peuple. Le satrape leur accorda un délai , et les habitants passèrent ce jour et la nuit suivante à mettre dans le meilleur état leurs moyens de défense. Arrhidée , joué par ce stratagème , perdit un temps précieux , et fut déçu dans son espérance. En effet , les Cyzicéniens habitant une ville forte et parfaitement bien gardée du côté de la terre (car elle forme une presqu'île) ¹ , et maîtres de la mer , se défendirent facilement contre les ennemis. Ils firent en outre venir de Byzance des troupes , des armes de trait et toutes les munitions nécessaires pour soutenir un siège. Ces secours leur ayant été promptement fournis , leur espoir se ranima , et ils affrontèrent bravement les périls. Ils avaient en même temps mis en

¹ Voyez Strabon , XII , 861 , édit. Casanb.

mer leurs vaisseaux longs pour recueillir le long des côtes les habitants répandus dans les champs et les ramener dans la ville. Ainsi pourvus de troupes, ils parvinrent à repousser les assiégeants dont ils tuèrent un grand nombre. Dupe de la ruse des Cyzicéniens, Arrhidée retourna dans sa satrapie sans avoir obtenu aucun résultat.

LII. Antigone était à Celænes¹, lorsqu'il apprit le siège de Cyzique. Jugeant utile à ses projets de s'attacher cette ville par le secours qu'il lui apporterait, il fit partir une élite de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille cavaliers, et se porta promptement au secours des Cyzicéniens; mais il arriva un peu trop tard, et il n'eut que le temps de montrer sa bonne volonté, sans atteindre son but. Il envoya cependant des députés à Arrhidée pour lui reprocher d'abord d'avoir osé assiéger une ville grecque alliée qui ne s'était rendue coupable d'aucun tort; puis de s'être mis en révolte ouverte et d'avoir voulu se rendre indépendant dans son gouvernement; enfin, il lui ordonna de sortir de sa satrapie, de se contenter d'une seule ville qui fournirait à son entretien et de se tenir en repos. Arrhidée fut indigné du discours hautain des députés, déclara qu'il ne sortirait jamais de sa satrapie, qu'il mettrait des garnisons dans les villes et qu'il essaierait de se défendre les armes à la main contre Antigone. Conformément à cette réponse, il se retrancha dans les villes, et détacha une partie de son armée sous les ordres d'un général. Il ordonna à celui-ci de joindre Eumène, de lever le siège de la place de Nora et de faire alliance avec Eumène, après l'avoir délivré des dangers dont il était environné.

Antigone, brûlant de se venger d'Arrhidée, dirigea contre lui une armée pour le combattre; il se mit lui-même à la tête d'un fort détachement, et se porta sur la Lydie dans le dessein d'en expulser le satrape Clitus. Celui-ci, averti de l'approche de l'ennemi, mit en état de défense les villes les plus considérables et s'embarqua pour la Macédoine, afin de dénoncer aux rois et à

¹ Capitale de la Phrygie; elle était située sur les frontières de la Lydie.

Polysperchon la révolte et les entreprises audacieuses d'Antigone, et de demander du secours. Cependant Antigone prit, en passant, Éphèse, grâce aux intelligences qu'il s'était ménagées dans l'intérieur de cette ville. Bientôt après, aborda à Éphèse Eschyle le Rhodien, venant de la Cilicie avec quatre navires chargés de six cents talents d'argent, qui devaient être envoyés en Macédoine pour le service des rois. Antigone s'empara de cette somme, disant qu'il en avait besoin pour payer ses mercenaires. Cet acte prouva jusqu'à l'évidence qu'il n'agissait plus que pour son propre compte et qu'il était en révolte ouverte contre les rois. Après l'occupation d'Éphèse, il mit le siège devant les autres villes et prit les unes par la force, les autres par la persuasion.

LIII. Après avoir fait connaître la situation d'Antigone, nous allons passer à celle d'Eumène. Cet homme, en butte aux vicissitudes de la fortune, passa sans cesse sa vie entre l'espoir et la crainte. Antérieurement à ces événements, il avait combattu pour Perdicas et les rois, et, pour prix de ses services, il avait obtenu la satrapie de la Cappadoce et de la contrée limitrophe. Maître d'immenses richesses et de forces imposantes, il jouissait d'une immense prospérité. Il avait vaincu en bataille rangée, et tué Cratère et Néoptolème, deux fameux chefs qui commandaient les invincibles armées macédoniennes. Il se croyait au faite du pouvoir, lorsque, par un revirement subit de la fortune, il fut à son tour battu par Antigone et obligé de se réfugier avec un petit nombre d'amis dans une chétive place. Là, bloqué par l'ennemi qui avait entouré la place d'un double mur de circonvallation, il était privé de tout secours. Ce siège avait déjà duré un an, et Eumène avait renoncé à tout espoir de salut, lorsqu'un événement imprévu lui fit entrevoir le terme de ses infortunes. Antigone, qui bloquait ainsi Eumène et avait juré sa mort, changea subitement de conduite, en proposant à Eumène de s'associer à ses entreprises. Cette proposition acceptée et garantie par des serments réciproques, Eumène fut délivré du siège. Sauvé ainsi contre toute attente, Eumène resta quelque temps

en Cappadoce, joignit ses anciens partisans, et rassembla ses compagnons d'armes qui erraient au hasard. Il se trouva ainsi, en très-peu de temps, à la tête d'une nombreuse troupe qui s'était volontairement associée à ses espérances. Cette troupe se composait de plus de deux mille hommes, indépendamment des cinq cents partisans qui avaient essuyé avec lui le siège de Nora. Enfin, la fortune aidant, il arriva bientôt à un tel degré de puissance qu'il fut chargé du commandement des armées royales et du châtimement des rebelles. Mais nous parlerons de tout cela dans un temps plus convenable.

LIV. Après avoir exposé au long les événements survenus en Asie, nous allons raconter ce qui s'est passé en Europe. Cassandre, trompé dans son espoir de s'emparer de l'autorité souveraine en Macédoine, ne s'était pas laissé abattre ; mais il revint à son premier dessein, regardant comme honteux de voir la place de son père occupée par d'autres. Mais, lorsque le choix des Macédoniens se fut fixé sur Polysperchon, il se concerta avec ses amis, et en envoya secrètement quelques-uns dans l'Hellespont. Quant à lui, il continua à séjourner pendant quelques jours à la campagne, et à s'amuser à la chasse. Il parvint ainsi à faire répandre l'opinion qu'il ne songeait à rien moins qu'au pouvoir. Après avoir fait, à l'abri de cette opinion, tous ses préparatifs de voyage, il quitta secrètement la Macédoine, et se rendit dans la Chersonèse, et de là dans l'Hellespont. Là, il s'embarqua pour rejoindre, en Asie, Antigone, dont il sollicita l'appui, en lui annonçant qu'il était sûr de l'alliance de Ptolémée. Antigone accueillit avec empressement les ouvertures qui lui étaient faites, promit à Cassandre de le seconder en tout et de lui fournir sur-le-champ une flotte et une armée de terre. Il agissait ainsi sous prétexte de l'amitié qu'il avait eue pour Antipater, mais en réalité pour susciter à Polysperchon des guerres et de grands embarras qui permettraient à lui, Antigone, de parcourir impunément l'Asie et de se créer un empire absolu.

LV. Tandis que ces choses se passaient, Polysperchon, tuteur des rois, prévint la gravité de la guerre qu'il aurait à soutenir

contre Cassandre ; ne voulant prendre aucune mesure sans l'avis de ses amis , il réunit en conseil tous les chefs de l'armée et les Macédoniens les plus considérables. Il était évident que Cassandre , tout à fait gagné par Antigone , chercherait d'abord à s'emparer des villes de la Grèce , dont les unes étaient occupées par les garnisons de son père , et les autres gouvernées par des oligarques , attachés à Antipater par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Il n'était pas non plus douteux que Ptolémée , maître de l'Égypte , et Antigone , déjà en révolte ouverte contre les rois , prêteraient leur appui à Cassandre ; que l'un et l'autre possédaient des forces et des richesses immenses , et qu'ils gouvernaient des populations nombreuses et des villes puissantes. Polysperchon mit donc en délibération la question de savoir comment il fallait conduire la guerre. Après plusieurs discours prononcés par divers orateurs , il fut arrêté que les villes de la Grèce seraient rendues à la liberté , et que les gouvernements oligarchiques établis par Antipater seraient dissous. Cette mesure devait affaiblir l'influence de Cassandre , et attirer à Polysperchon de nombreux alliés et une grande considération. On fit alors venir les envoyés des villes grecques qui se trouvaient présents , on les exhorta à prendre courage , et on leur promit de rendre aux villes le gouvernement démocratique. Ce décret fut ratifié , rédigé et remis aux envoyés avec la recommandation de retourner immédiatement dans leur patrie , et de faire connaître au peuple la bienveillance des rois pour les Grecs. Voici la teneur de cet acte.

LVI. « Nos ancêtres ont été souvent les bienfaiteurs des Grecs. Nous voulons conserver les mêmes sentiments et faire connaître à tous l'affection particulière que nous avons toujours eue pour les Grecs. Depuis qu'Alexandre a disparu du milieu des hommes¹ , nous avons hérité de la royauté , et nous regardons comme le premier devoir de ramener la paix dans toutes les villes de la Grèce , et de rendre à chacune d'elles la forme de gouver-

¹ Cette expression, μεταλλάττειν ἐξ ἀνθρώπων, est particulièrement consacrée à la mort des héros et des demi-dieux.

nement qu'y avait établie notre père Philippe. Des messagers, envoyés dans toutes les villes, ont déjà fait connaître nos intentions à ce sujet. Il est vrai, lorsque nous étions loin d'ici, quelques Grecs mal informés de nos intentions déclarèrent la guerre aux Macédoniens; et cette guerre, dans laquelle nos généraux ont été victorieux, a été une calamité pour plusieurs villes. Mais les malheurs de cette guerre ne doivent être imputés qu'aux commandants militaires. Nous vous honorons donc de notre ancienne affection et nous vous apportons la paix. Nous vous rendons également les formes de gouvernement dont vous avez joui sous Philippe et sous Alexandre, et nous vous confirmons dans le droit de maintenir l'intégrité de leurs ordonnances. Nous rappelons tous ceux qui ont été bannis par nos généraux depuis l'époque où Alexandre est passé en Asie, et nous voulons que ces bannis, rentrés dans leurs foyers, soient complètement amnistiés et déclarés capables de prendre part au gouvernement; que tout décret porté contre eux soit aboli. Il n'y aura d'exception qu'à l'égard des assassins et des sacrilèges, bannis conformément aux lois. Ainsi ne pourront rentrer dans leur patrie, les Mégalo-politains exilés avec Polyænète pour cause de trahison¹, ni les Amphissiens, ni les Triccéens, ni les Pharcadoniens, ni les Héracléotes. Tous les autres doivent être rentrés avant le trente du mois xanthique². Si quelques-unes des institutions politiques de Philippe ou d'Alexandre étaient contraires aux intérêts des villes, que celles-ci nous envoient des députés, afin qu'il soit statué à leur égard. Les Athéniens conserveront toutes les franchises que leur ont accordées Philippe et Alexandre. Les Oropiens resteront dans la possession actuelle d'Orope. Nous rendons Samos aux Athéniens, puisque cette île leur avait été donnée par notre père Philippe. Un décret solennel ordonnera à tous les Grecs de ne jamais entrer en campagne contre nous et de ne rien entreprendre de contraire à nos intérêts; que

¹ On ne sait rien de précis sur cet événement.

² Nom d'un mois macédonien comprenant la fin de mars et le commencement d'avril.

le coupable d'un tel crime soit banni, lui et sa famille, et privé de ses biens. Nous avons ordonné à Polysperchon de veiller à l'exécution des dispositions que renferme le présent édit. Quant à vous, ayez soin de vous y conformer, ainsi que nous vous l'avons déjà prescrit ; car nous ne laisserons pas impunément enfreindre les articles que nous venons de décréter. »

LVII. Après que cet édit eut été publié dans toutes les villes de la Grèce, Polysperchon transmit par écrit à Argos et à quelques autres villes, l'ordre d'exiler ceux qu'Antipater avait placés à la tête du gouvernement, d'en condamner plusieurs à mort et de confisquer leurs biens afin que ce parti, tout à fait affaibli, n'osât rien tenter en faveur de Cassandre. Il écrivit aussi à Olympias, mère d'Alexandre qui, pour se soustraire à la haine de Cassandre, s'était retirée en Épire ; il l'engagea à rentrer au plus tôt en Macédoine, où elle devait se charger de l'éducation du fils d'Alexandre jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge adulte et qu'il fût lui-même en état de prendre les rênes de l'empire de ses ancêtres. Il envoya également à Eumène une lettre dans laquelle il lui écrivait au nom des rois de ne point cesser les hostilités contre Antigone, d'embrasser tout à fait le parti des rois, soit qu'il voulût revenir en Macédoine où il partagerait avec lui, Polysperchon, la tutelle des rois, soit qu'il préférât rester en Asie où il recevrait des troupes et l'argent nécessaire pour combattre Antigone qui s'était déjà ouvertement révolté. Polysperchon ajouta dans sa lettre à Eumène que les rois lui rendraient la satrapie dont Antigone l'avait dépouillé, ainsi que tous les privilèges qu'il avait antérieurement possédés en Asie. En un mot, qu'il devait convenir à Eumène, plus qu'à tout autre, d'être le soutien et le défenseur de la maison royale, comme une conséquence de ce qu'il avait déjà fait pour elle. Enfin il terminait sa lettre en disant que si Eumène avait besoin d'une plus grande armée, lui, Polysperchon, quitterait la Macédoine avec les rois et viendrait le rejoindre en Asie à la tête de toutes les troupes royales. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LVIII. Archippe étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Quintus Ælius et Lucius Papirius¹. Eumène, à peine sorti de la forteresse de Nora, reçut les lettres que lui avait envoyées Polysperchon et dans lesquelles, indépendamment de ce que nous venons de rapporter, celui-ci annonçait que les rois gratifiaient Eumène de cinq cents talents d'argent pour l'aider à réparer les portes qu'il avait éprouvées. En effet, les rois avaient donné ordre aux commandants militaires et aux trésoriers de la Cilicie de compter à Eumène les cinq cents talents d'argent promis, et de lui fournir toutes les sommes qu'il demanderait pour enrôler des troupes étrangères ou pour d'autres besoins du service. Les officiers des argyraspides, formés de trois mille Macédoniens², reçurent également l'ordre de joindre Eumène et de lui obéir comme au commandant en chef de toute l'Asie. Eumène reçut aussi une lettre d'Olympias qui le priait instamment de venir secourir les rois et elle-même; elle ajoutait qu'il était le seul ami resté fidèle et capable de relever la maison royale de l'abandon où elle était tombée. Olympias lui demandait, en outre, des conseils pour savoir s'il valait mieux rester en Épire et se défier de ceux qui, sous le nom de tuteurs, usurpaient la royauté, ou s'il fallait réellement revenir en Macédoine. Eumène répondit sur-le-champ à Olympias; il lui conseillait de rester pour le moment en Épire et d'attendre que la guerre eût pris une tournure décisive. Eumène, conservant aux rois un dévouement inaltérable, résolut de refuser les propositions d'Antigone qui cherchait à s'approprier la royauté, et d'affronter tous les périls pour sauver les rois et pour venir au secours de ce jeune orphelin, fils d'Alexandre, livré à l'ambition des chefs de l'armée.

LIX. Eumène donna aussitôt le signal du départ; il sortit de la Cappadoce à la tête d'environ cinq cents cavaliers et de plus de deux mille hommes d'infanterie. Il n'eut pas le temps d'atten-

¹ Troisième année de la CXX^e olympiade; année 318 avant J.-C.

² Le corps des argyraspides (porteurs de boucliers d'argent) faisait partie de l'ancienne garde d'Alexandre.

dre l'arrivée de ceux qui avaient promis de rallier son armée ; car Antigone avait dirigé contre lui un fort détachement sous les ordres de Ménandre pour s'opposer au séjour d'Eumène dans la Cappadoce, depuis que celui-ci s'était déclaré ennemi d'Antigone. Mais ce détachement fut trois jours en retard , et , ne pouvant atteindre Eumène , il revint en Cappadoce. Cependant Eumène , forçant sa marche , franchit rapidement le Taurus et arriva en Cilicie. Les chefs des argyraspides, Antigène et Teutamus, obéissant aux ordres des rois, se portèrent avec leurs amis à une grande distance au-devant d'Eumène ; ils le saluèrent cordialement et le félicitèrent d'avoir échappé si miraculeusement aux plus grands dangers , et enfin ils protestèrent de leur entier dévouement dans tout ce qu'il leur commanderait de faire. Les Macédoniens argyraspides, au nombre d'environ trois mille, montrèrent le même empressement. Tous s'étonnèrent de ce changement de fortune inattendu , en voyant ces mêmes rois, ces mêmes Macédoniens , qui , peu de temps auparavant, avaient condamné à mort Eumène et ses amis, non-seulement oublier et annuler les sentences qu'ils avaient rendues, mais encore confier à Eumène le gouvernement de tout le royaume. Cet étonnement était en effet fondé. Qui d'ailleurs ne serait frappé de ces vicissitudes de la vie humaine et de ces balancements de la fortune ? Et qui , confiant en sa prospérité, oserait mettre son esprit au-dessus de la faiblesse humaine ? La vie de l'homme, dont un dieu tient en quelque sorte le gouvernail, s'écoule dans un cercle éternel où le bien alterne avec le mal¹. Ce n'est donc pas une merveille qu'une chose qui arrive sans avoir été prévue ; ce serait bien plus merveilleux si rien n'arrivait sans avoir été prévu. C'est là que l'on reconnaît l'utilité de l'histoire. Car c'est l'incertitude et l'instabilité des choses humaines qui abaissent l'orgueil de ceux qui vivent dans la prospérité, et relèvent l'âme des malheureux.

LX. De pareilles réflexions portèrent Eumène à se tenir en

¹ *L'homme s'agite et Dieu le mène* , a dit un homme d'État de nos jours.

garde contre les caprices de la fortune. Étranger à la famille royale, voyant ces mêmes Macédoniens qui l'avaient autrefois condamné à mort, soumis maintenant à son autorité, et les chefs militaires nourrir les projets les plus ambitieux, Eumène comprit qu'il deviendrait sous peu un objet de mépris et de haine, et qu'enfin sa vie serait menacée. Car il n'ignorait pas que l'homme n'obéit qu'à contre-cœur à celui qu'il croit son inférieur, et qu'il ne veut pas se laisser dominer par ceux qui sont plutôt faits pour la servitude que pour le commandement. Entraîné par ces idées, il commença d'abord par refuser les cinq cents talents que les rois lui avaient assignés pour le rétablissement de ses affaires. Il ajouta que n'aspirant à aucun commandement, il pouvait se passer d'une telle somme d'argent ; que ce n'était point volontairement, mais pour obéir aux ordres des rois, qu'il avait accepté la charge dont il était revêtu ; enfin, qu'usé par un long service militaire, il n'était plus en état de supporter les fatigues et les mouvements de la guerre ; qu'au surplus, en sa qualité d'étranger, exclu des prérogatives des Macédoniens, il ne se croyait pas en droit d'exercer l'autorité souveraine.

Eumène raconta ensuite qu'il avait eu pendant son sommeil une vision extraordinaire et qu'il jugeait nécessaire de la faire connaître à tous, car elle devait, selon lui, puissamment contribuer à la concorde et à l'intérêt public. « J'ai vu en songe, dit-il, le roi Alexandre, vivant et revêtu des insignes de la royauté, prononcer des arrêts, distribuer des ordres aux généraux et administrer avec énergie toutes les affaires de l'empire. Je juge donc convenable, ajouta-t-il, de prendre dans le trésor royal l'argent nécessaire pour faire fabriquer un trône d'or sur lequel seront déposés le diadème, le sceptre, la couronne et les autres ornements royaux ; et que tous les matins, les commandants militaires offrent un sacrifice, avant de se réunir autour de ce trône pour recevoir les ordres au nom du roi, comme s'il était vivant et comme s'il présidait à l'administration de son empire. »

LXI. La proposition d'Eumène fut unanimement accueillie.

Le trésor royal étant plein d'or, on en tira aussitôt tout l'argent nécessaire à ces dépenses. On dressa une tente magnifique ; on y plaça le trône portant le diadème, le sceptre et les armes dont Alexandre se servait ordinairement. Tout près se trouvait un foyer allumé ; tous les chefs de l'armée y brûlaient de l'encens et d'autres parfums précieux tirés d'une boîte d'or, et ils adoraient Alexandre comme un dieu. On avait, en conséquence, placé dans la tente un grand nombre de sièges où venaient s'asseoir tous les chefs militaires. C'est là qu'ils tenaient conseil et délibéraient sur les affaires urgentes¹. Dans toutes ces délibérations, Eumène ne se montrait que l'égal des autres chefs ; par sa bienveillance et la familiarité de ses entretiens, il écarta l'envie et se concilia l'affection des chefs. En même temps, par le culte superstitieux qu'il vouait au roi Alexandre, il inspira à tous les plus belles espérances, comme si un dieu exerçait le commandement. Par sa conduite politique, il s'attira également l'estime des Macédoniens argyraspides qui le regardaient comme digne de défendre les intérêts des rois. Enfin il choisit parmi ses amis les plus intelligents, et les fit partir avec de fortes sommes d'argent pour enrôler des troupes étrangères auxquelles il donna une solde élevée. De ces émissaires, les uns se rendirent immédiatement dans la Pisidie, dans la Lycie et dans les contrées limitrophes, et s'acquittèrent exactement de leur mission ; les autres allèrent dans la Cilicie, la Cœlé-Syrie, la Phénicie ; quelques-uns enfin abordèrent dans les villes de l'île de Chypre. Le bruit de ces enrôlements et de la solde élevée donnée aux mercenaires s'étant répandu, on vit accourir des villes de la Grèce des volontaires qui vinrent prendre service dans l'armée d'Eumène. C'est ainsi que furent rassemblés en peu de temps plus de dix mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers, non compris les argyraspides et les troupes qu'Eumène avait amenées avec lui.

LXII. Pendant que la puissance d'Eumène s'accrut d'une

¹ Comparez Cornelius Nepos, *Eumenes*, c. 7.

manière aussi prompte qu'inattendue, Ptolémée aborda avec sa flotte à Zéphyrium en Cilicie. De là il envoya des députés aux chefs des argyraspides pour les engager à ne point suivre Eumène que tous les Macédoniens avaient frappé d'une sentence de mort. Il fit les mêmes tentatives de séduction auprès des commandants des forts de Cuindès, les conjura de ne pas fournir d'argent à Eumène, et leur garantit leur sécurité. Mais Ptolémée n'eut aucun succès dans ses négociations; car les rois, leur tuteur Polysperchon, et même Olympias, mère d'Alexandre, avaient publié des ordres qui prescrivaient à tous d'obéir à Eumène comme au lieutenant général du royaume.

Antigone était surtout mécontent de l'accroissement de la puissance d'Eumène et de l'autorité immense dont il le voyait revêtu. Il comprenait bien que Polysperchon avait opposé ce rival redoutable à lui, Antigone, qui s'était révolté contre les rois. Il résolut donc d'agir en conséquence. Il fit choix de Philotas, un de ses amis, pour conduire le complot qu'il méditait. Il lui donna une lettre adressée aux argyraspides et aux autres Macédoniens, partisans d'Eumène. Puis il le fit partir avec trente Macédoniens intrigants et beaux parleurs (il leur avait recommandé de s'aboucher en particulier avec les chefs des argyraspides, Antigène et Teutamus, et d'arrêter, de concert avec eux, un plan de conspiration contre Eumène); il promit aussi à ces deux chefs de grandes récompenses et des satrapies plus considérables. Enfin ces émissaires devaient s'entendre avec les plus considérés des argyraspides ainsi qu'avec les principaux citoyens, et les séduire par des présents. Mais ces tentatives demeurèrent sans succès. Teutamus, l'un des chefs des argyraspides, s'était, il est vrai, laissé corrompre, et cherchait même à entraîner dans le complot Antigène, son collègue; mais celui-ci, homme remarquable par sa prudence et sa fidélité, non-seulement s'y refusa, mais il fit même changer d'avis à son collègue en lui montrant qu'il était bien plus conforme à leurs intérêts de laisser vivre Eumène plutôt qu'Antigone. « Si Antigone l'emporte, disait-il, il réservera les meilleures satrapies

pour ses amis; tandis qu'Eumène, comme étranger, n'osera point agir pour son propre compte; comme général, il nous traitera en amis, et si nous le secondons dans ses efforts, il nous conservera nos satrapies et y en ajoutera peut-être d'autres. » C'est ainsi qu'échouèrent les intrigues dirigées contre Eumène.

LXIII. Cependant Philotas remit aux chefs militaires la lettre d'Antigone, qui leur était adressée en commun. Les argyraspides et les autres Macédoniens, sans avertir Eumène, se réunirent en une assemblée privée, et firent donner lecture de cette lettre. Elle contenait une accusation formelle contre Eumène; les Macédoniens y étaient invités à se saisir d'Eumène sur-le-champ et à le faire mourir. Dans le cas où ils s'y refuseraient, Antigone viendrait à la tête de toute son armée les traiter en ennemis et infliger aux désobéissants le châtiment mérité. La lecture de cette lettre jeta les chefs et tous les Macédoniens dans le plus grand embarras : s'ils se décidaient pour le parti des rois, ils devaient s'attendre à la vengeance d'Antigone; si, au contraire, ils obéissaient à Antigone, ils avaient à redouter Polysperchon et les rois. Les esprits étaient dans cette perplexité, lorsqu'Eumène arriva. Après avoir lu la lettre d'Antigone, il exhorta les Macédoniens à obéir aux ordres des rois et à repousser les propositions du rebelle. Il parla ainsi longtemps d'une manière très-convenable, et parvint non-seulement à se délivrer des dangers qui le menaçaient, mais encore à se concilier plus que jamais l'affection de l'armée. Ainsi, quoiqu'entouré de nouveaux périls inattendus, Eumène réussit à réunir autour de lui des forces imposantes. Il donna ensuite l'ordre du départ, et s'avança vers la Phénicie. Il s'empressa de tirer de toutes les villes de cette contrée un nombre de navires suffisant pour composer une flotte respectable. Au moyen de cette flotte, tirée de la Phénicie, Polysperchon devait se trouver maître de la mer, et en état de faire passer à tout moment des troupes de la Macédoine en Asie pour combattre Antigone. Ce fut donc l'armement d'une flotte qui retint Eumène dans la Phénicie.

LXIV. Pendant que ces événements se passaient, Nicanor,

qui occupait Munychie, fut averti que Cassandre venait de quitter la Macédoine pour se réfugier auprès d'Antigone, et que Polysperchon ne tarderait pas à descendre dans l'Attique avec une armée ; il supplia donc les Athéniens de demeurer fidèles à Cassandre. Mais comme personne ne voulait l'écouter et que tous insistaient pour qu'il fût au plus tôt sortir sa garnison de Munychie, il circonvinrent le peuple de manière à obtenir quelques jours de délai, promettant qu'à l'expiration de ce terme il agirait conformément aux intérêts de la ville. Les Athéniens attendirent donc tranquillement quelques jours. Mais Nicanor mit ce temps à profit pour faire entrer la nuit des soldats par petits détachements dans le port de Munychie, et parvint ainsi à augmenter sa garnison au point d'être en état de soutenir un siège contre ceux qui viendraient l'attaquer. Les Athéniens, s'apercevant alors que Nicanor les avait joués, envoyèrent une députation auprès des rois et de Polysperchon, pour les prier de venir à leur secours et réclamer l'exécution ponctuelle de l'édit concernant l'indépendance des Grecs. Ils se réunirent plusieurs fois en assemblée et délibérèrent sur les mesures à prendre pour faire la guerre à Nicanor. Mais, tandis qu'ils étaient occupés à ces délibérations, Nicanor, qui avait secrètement recruté un grand nombre de mercenaires, fit une sortie pendant la nuit, et s'empara de l'enceinte du Pirée et des fortifications de ce port. Les Athéniens furent doublement irrités de ne pas avoir recouvré le port de Munychie, et d'avoir perdu encore le Pirée. Ils choisirent donc une députation composée des citoyens notables qui étaient liés d'amitié avec Nicanor, tels que Phocion, fils de Phocus, Conon, fils de Timothée, Cléarque, fils de Nausiclès, et la firent partir pour se plaindre de ce qui venait de se passer et pour réclamer leur indépendance aux termes de l'édit. Nicanor leur répondit qu'il fallait négocier avec Cassandre ; que c'était lui qui lui avait confié le commandement de la garnison et qu'il n'avait personnellement aucun pouvoir pour traiter avec eux.

LXV. En ce même temps, Nicanor reçut une lettre d'Olym-

pias qui lui prescrivait de rendre aux Athéniens Munychie et le Pirée. Averti que les rois et Polysperchon devaient rappeler Olympias en Macédoine, lui confier l'éducation du jeune prince, et rendre à la mère les honneurs dont jouissait pendant sa vie son fils Alexandre, Nicanor promit de rendre ces deux places ; mais , sous divers prétextes , il ajourna l'exécution de sa promesse. Les Athéniens , qui avaient toujours eu beaucoup de respect pour Olympias et qui étaient persuadés qu'on lui rendrait réellement tous ses honneurs , se livraient déjà à la joie , parce qu'ils se flattaient que , par elle , ils parviendraient , sans coup férir , à recouvrer leur indépendance. Les promesses de Nicanor n'avaient point encore été remplies , lorsque Alexandre , fils de Polysperchon , entra dans l'Attique à la tête d'une armée. Les Athéniens s'imaginèrent qu'il venait pour leur faire remettre Munychie et le Pirée ; mais ce n'était point là sa véritable intention ; il prit au contraire ces deux postes pour son propre compte comme utiles en temps de guerre. Car quelques-uns des amis d'Antipater vivaient encore , et , comme ils avaient , ainsi que Phocion , à redouter la vindicte des lois , ils allèrent au-devant d'Alexandre et lui démontrèrent qu'il était dans son intérêt d'occuper ces positions pour son compte , et de ne les rendre aux Athéniens que lorsque Cassandre aurait été soumis. Alexandre vint donc établir son camp tout près du Pirée ; il n'admit point les Athéniens dans les entrevues qu'il eut avec Nicanor , entrevues privées et toutes secrètes ; il était donc évident qu'il agissait contre les Athéniens. Le peuple d'Athènes se réunit alors en assemblée générale , destitua ses anciens magistrats , les remplaça par les démocrates les plus ardents , et condamna tous ceux qui avaient pris part au gouvernement oligarchique , les uns à la peine de mort , les autres au bannissement et à la confiscation de leurs biens. Au nombre de ces derniers condamnés se trouvait aussi Phocion , qui , du temps d'Antipater , avait exercé l'autorité souveraine.

LXVI. Tous les bannis se réfugièrent auprès d'Alexandre , fils de Polysperchon , qui devait , selon eux , leur accorder aide

et protection. Alexandre les reçut amicalement et leur donna des lettres pour son père Polysperchon, dans lesquelles il lui recommandait Phocion et ses partisans qui lui avaient alors promis de le seconder dans tous ses efforts. Le peuple s'adressa de son côté à Polysperchon pour mettre Phocion en accusation, et insister pour que Munychie fût rendue aux Athéniens avec leur indépendance. Polysperchon désirait cependant vivement garder le Pirée, parce que ce port pouvait lui être très-utile pendant la guerre; mais d'un autre côté, comme il était honteux pour un homme loyal d'agir contrairement aux termes de l'édit, et de blesser si grossièrement une ville aussi célèbre que celle d'Athènes, il changea d'avis. Il écouta donc les envoyés du peuple athénien et leur donna une réponse pleine de bienveillance. Il fit arrêter Phocion et ses partisans, les envoya enchaînés à Athènes, et laissa le peuple maître de les condamner ou de les absoudre. Le peuple d'Athènes se réunit donc en assemblée et cita devant son tribunal Phocion et ses amis. Un grand nombre de ceux-ci avaient été bannis sous Antipater, contre lequel ils avaient fait de l'opposition. Ils furent condamnés à la peine de mort. Le principal chef d'accusation portait sur ce que Phocion et ses partisans avaient été les instigateurs de la guerre Lamiaque, qu'ils avaient réduit la patrie à l'esclavage et renversé le gouvernement populaire et les lois. Enfin, lorsque vint le tour de la défense, Phocion se leva pour répondre. Mais en ce moment il éclata un tel tumulte dans l'assemblée, qu'il fut impossible à l'orateur de se faire entendre. Enfin le silence s'étant rétabli, Phocion recommença sa défense, lorsque la foule poussa de grands cris et empêcha de nouveau l'orateur de se faire entendre. Cette foule était composée de démocrates longtemps éloignés des affaires du gouvernement, et qui, rappelés contre toute attente, conservaient un ressentiment profond contre ceux qui avaient enlevé aux citoyens le droit de se gouverner par leurs propres lois.

LXVII. Malgré ces entraves apportées à la défense, Phocion chercha néanmoins, dans cette situation désespérée, à disputer

sa vie , et put se faire entendre de ceux qui se trouvaient le plus près de lui et les convaincre de la justice de sa cause; ceux qui se trouvaient plus éloignés n'entendaient rien à cause du tumulte qui régnait dans l'assemblée; ils voyaient seulement les mouvements de son corps et la variété de ses gestes animés en raison de la grandeur du danger. Enfin , renonçant à tout espoir de salut , Phocion demanda à grands cris qu'on le condamnât seul à mort et qu'on épargnât les autres¹. Cependant la foule continua de gronder; quelques amis essayèrent de soutenir Phocion par leurs discours; on en écouta d'abord le commencement; mais lorsque ces orateurs arrivèrent à parler en faveur de Phocion , ils furent interrompus par le tumulte et les cris de l'opposition. Enfin , on alla aux voix , et la peine de mort fut prononcée. Pendant qu'on conduisait Phocion et ses amis dans la prison, un grand nombre d'honnêtes citoyens l'accompagnèrent en lui témoignant les plus vives sympathies. En effet, ces condamnés, illustres par leur naissance et par leurs actions, n'avaient point été jugés d'après les règles de la justice, ce qui faisait trembler beaucoup d'entre eux pour l'avenir : et la fortune est inconstante pour tous. Quant à la masse du peuple , elle poursuivait les condamnés en insultant à leur malheur et en leur disant d'amères injures. Car la haine qui se tait pour ceux qui sont dans la prospérité, dégénère en fureur contre ceux qui, par un changement soudain de la fortune, tombent dans le malheur. Phocion et ses compagnons d'infortune moururent, suivant la coutume ancienne, en buvant la ciguë; leurs corps, laissés sans sépulture, furent jetés hors du territoire de l'Attique. Telle fut la fin de Phocion et de ses coaccusés.

LXVIII. Cependant Cassandre entra dans le Pirée avec trente-cinq vaisseaux longs et quatre mille soldats que lui avait fournis Antigone. Il fut reçu par Nicanor , commandant de la garnison, qui lui livra le Pirée et les clefs du port. Nicanor garda Mu-

¹ Les autres accusés étaient Nicoclès , Thudippe , Hégémon et Pythoclès. Voyez Plutarque , *Phocion*.

nychie avec un détachement suffisant pour la défense de ce poste.

Polysperchon se trouva alors avec les rois aux environs de la Phocide. Dès qu'il apprit la descente de Cassandre dans le Pirée, il entra dans l'Attique et vint camper près de ce port. Il avait avec lui vingt mille fantassins macédoniens, quatre mille alliés, mille cavaliers et soixante-cinq éléphants. Il entreprit de bloquer Cassandre. Mais, manquant de vivres et prévoyant que le siège serait long, il laissa dans l'Attique, sous le commandement de son fils Alexandre, une partie de l'armée proportionnée aux ressources alimentaires du pays. Puis il se mit lui-même à la tête du gros de l'armée, entra dans le Péloponnèse et força les Mégalo-politains à se soumettre aux rois. Les Mégalo-politains avaient embrassé le parti de Cassandre et se gouvernaient d'après le système oligarchique établi par Antipater.

LXIX. Tandis que Polysperchon était occupé à cette expédition, Cassandre se mit en mer avec sa flotte, rallia les Éginètes, et vint bloquer les Salaminiens qui lui étaient hostiles. Amplement pourvu d'armes et de soldats, il pressa le blocus tous les jours par des attaques incessantes et réduisit les Salaminiens à la dernière extrémité. La ville de Salamine allait être emportée de vive force, lorsque Polysperchon détacha des forces de terre et de mer considérables pour attaquer les assiégés. Cassandre, déconcerté par cette attaque imprévue, leva le blocus et rentra dans le Pirée. Polysperchon retourna ensuite dans le Péloponnèse pour y arranger toutes les affaires conformément à ses intérêts : il réunit les délégués des villes en une assemblée générale et leur fit des propositions d'alliance. Il envoya aussi dans les villes des députés chargés d'exiger que tous les chefs du gouvernement oligarchique, institué par Antipater, fussent mis à mort ; en même temps, il fit annoncer qu'il rendrait aux peuples leur indépendance. Ces ordres furent en grande partie exécutés : les villes devinrent le théâtre d'exécutions sanglantes ; quelques habitants furent condamnés à l'exil, et tous les partisans d'Antipater périrent dans ces désordres. Enfin les gouvernements prirent

des allures démocratiques et s'allièrent à Polysperchon. Les Mégaloopolitains seuls demeurèrent fidèles à Cassandre. C'est pourquoi Polysperchon résolut d'assiéger leur ville.

LXX. Avertis des projets de Polysperchon, les Mégaloopolitains firent, par un décret, rentrer dans la ville les richesses de la campagne. Ils firent ensuite le dénombrement des citoyens, des étrangers et des esclaves, et trouvèrent quinze mille hommes en état de porter les armes. Ces hommes furent immédiatement enrégimentés; aux uns fut confié le soin des travaux, aux autres la défense des murailles. On vit ainsi en même temps une partie des habitants occupés à creuser autour de la ville un fossé profond, une autre occupée à apporter des matériaux pour construire des palissades; quelques autres étaient employés à réparer les murailles; d'autres enfin à la fabrication des armes, des balistes et des catapultes. L'ardeur des habitants à l'approche du danger avait transformé toute la ville en un vaste atelier. [En effet, le danger était grand;] il n'était bruit que des forces imposantes des rois, de la multitude des éléphants qui les suivaient, de la vigueur et de l'impétuosité irrésistible de ces animaux.

Tous ces préparatifs étaient déjà terminés, lorsque Polysperchon se montra avec son armée et vint à quelque distance de la ville diviser ses troupes en deux camps, l'un occupé par les Macédoniens, l'autre par les alliés. Il fit ensuite construire des tours en bois plus élevées que les murs de la ville; il les dirigea contre les points les plus accessibles, et, après les avoir garnies d'armes et de combattants, il repoussa par ses attaques les ennemis échelonnés sur les remparts. Pendant qu'on était occupé de ce côté, Polysperchon fit miner les murailles, les étaya sur des pilotis en bois, y mit le feu, et parvint à faire crouler les trois plus grosses tours ainsi que les courtines qui joignaient ces tours entre elles. A cette chute terrible et inattendue, tous les Macédoniens jetèrent des cris de joie, tandis que les habitants de la ville furent frappés d'épouvante. Les Macédoniens pénétrèrent par cette brèche dans l'intérieur de la ville. Les Mégaloopolitains se partagèrent alors en deux corps: l'un, chargé de

tenir tête aux ennemis, se retrancha derrière les décombres de cette large brèche et engagea un combat sanglant ; l'autre s'employa nuit et jour à construire des palissades dans toute l'étendue de la brèche et à relever les murailles. Ces travaux furent promptement achevés, grâce à l'abondance des matériaux et au grand nombre de bras qui y étaient occupés. Les Mégalo-politains réparèrent ainsi bien vite l'échec qu'ils venaient d'essuyer ; et ils se servirent de leurs catapultes pour repousser ceux qui étaient venus les attaquer sur leurs tours de bois, tandis que d'un autre côté leurs frondeurs et archers blessaient un grand nombre d'ennemis.

LXXI. Il y eut des deux côtés beaucoup de morts et de blessés. A l'approche de la nuit , Polysperchon fit sonner la retraite et rappela ses soldats dans le camp. Le lendemain il fit déblayer la brèche et la rendit praticable au passage des éléphants : il comptait sur la force de ces animaux pour emporter la ville ; les Mégalo-politains remportèrent de grands avantages sous la conduite de Damis. Cet homme avait fait partie de l'expédition d'Alexandre en Asie, et connaissait parfaitement les qualités naturelles des éléphants et le parti qu'on en pouvait tirer. En effet , il trouva un moyen ingénieux pour résister à la force de ces animaux et paralyser la masse de leur corps. Il garnit bon nombre de larges planches de clous pointus ; puis il plaça ces planches dans des fosses peu profondes, de manière que la terre cachait à peine la pointe des aiguillons. Ces chausse-trappes furent dressées dans les avenues qui conduisaient dans l'intérieur de la ville. Aucun soldat ne se présenta de front au-devant des éléphants : ils devaient être attaqués sur les flancs par une grêle de javalots , de flèches et de catapultes. Cependant Polysperchon, après avoir déblayé le terrain et frayé la route aux éléphants, fut témoin d'un spectacle étrange. Personne ne se présentant de front pour mettre obstacle à la marche de ces animaux , les Indiens, leurs conducteurs, les forcèrent à se jeter dans la ville. Les éléphants, s'appuyant de tout le poids de leur corps sur les planches armées de clous, eurent les pieds tra-

versés par les pointes, de manière à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Dans ce même moment, les habitants lancèrent une nuée de traits et tuèrent les conducteurs indiens ou les blessèrent au point de les mettre dans l'impossibilité de continuer leur service. Quant aux éléphants, accablés de flèches et souffrant des blessures qu'ils s'étaient faites aux pieds, ils se précipitèrent sur les rangs amis et foulèrent sous les pieds un grand nombre d'hommes. Enfin le plus courageux et le plus formidable de ces animaux tomba mort; les autres, non-seulement devinrent complètement inutiles, mais encore ils portèrent la mort dans les rangs de ceux qui les avaient menés au combat. Le succès de cette journée releva les espérances des Mégaloopolitains.

LXXII. Polysperchon se repentit alors d'avoir entrepris ce siège. Ne pouvant rester plus longtemps sous les murs de Mégapolis, il y laissa une partie de son armée et porta son activité sur d'autres objets plus pressés. Il fit partir toute sa flotte, sous le commandement de Clitus, avec l'ordre de croiser dans les eaux de l'Hellespont et de s'opposer au passage des troupes ennemies d'Asie en Europe. Arrhidée, qui s'était réfugié avec ses soldats dans la ville des Cianiens¹, s'était déclaré contre Antigone. Clitus fit donc voile pour l'Hellespont; il s'empara des villes de la Propontide, et à peine avait-il réuni ses forces à celles d'Arrhidée, qu'il rencontra dans ces parages Nicanor, commandant de la garnison de Munychie. Il avait été envoyé par Cassandre avec toute la flotte qui, jointe aux navires d'Antigone, était composée de plus de cent bâtiments. Un combat naval se livra non loin de la ville de Byzance; Clitus fut victorieux: il coula bas dix-sept navires ennemis et en prit au moins quarante avec tout leur équipage; le reste se réfugia dans le port des Chalcédoniens.

Après une telle victoire, Clitus pensa que l'ennemi n'oserait plus se mesurer avec lui sur mer. A la nouvelle de la défaite de son allié, Antigone mit en œuvre toutes les ressources de son

¹ Ville de la Bithynie; elle reçut plus tard le nom de *Prusias*.

génie pour réparer cet échec. Pendant la nuit il fit venir de Byzance des bâtimens de transport ; il y embarqua des archers, des frondeurs, ainsi qu'un nombre suffisant de soldats armés à la légère, et les fit passer, à la faveur de la nuit, sur la rive opposée. Cette troupe tomba avant le jour sur les ennemis descendus à terre, et répandit l'épouvante parmi les gens de Clitus. Saisis de frayeur, tous se jetèrent aussitôt en désordre dans leurs navires ; l'embarras des bagages et le nombre des prisonniers ajoutèrent à la confusion. Cependant Antigone arma ses vaisseaux longs : il y fit monter un grand nombre de marins, les plus robustes, et les exhorta à combattre courageusement, sûr qu'il remporterait une victoire complète. Nicanor, arrivé pendant la nuit, tomba soudain, à la pointe du jour, sur les ennemis encore en désordre, et les mit en fuite dès la première attaque ; il déchira leurs navires à coups d'éperon, balaya les bancs des rameurs, et s'empara sans coup férir de ceux qui s'étaient livrés avec tout l'équipage. Enfin tous les navires, à l'exception du vaisseau amiral, tombèrent, avec leurs équipages, au pouvoir de l'ennemi. Clitus, abandonnant son vaisseau, se réfugia à terre et chercha à gagner la Macédoine. Mais il tomba entre les mains de quelques soldats de Lysimaque et fut égorgé.

LXXIII. Cette grande victoire valut à Antigone la réputation d'un grand et habile général. Il avait l'ambition de devenir maître de la mer, et de s'assurer en Asie une autorité sans partage. Dans ce but, il tira de toute l'armée une élite de vingt mille hommes d'infanterie légère et de quatre mille cavaliers ; puis il s'avança à leur tête vers la Cilicie, pressé de battre Eumène avant qu'il eût le temps de rassembler des forces plus considérables. Eumène fut instruit de l'approche d'Antigone au moment où il était occupé à remettre les rois en possession de la Phénicie, injustement enlevée par Ptolémée. Mais pressé par le temps, il quitta la Phénicie, traversa avec son armée la Coélé-Syrie et tâcha de gagner les satrapies de l'Asie supérieure. Arrivé sur les bords du Tigre, il fut surpris par les habitants du pays et perdit plusieurs soldats. Plus loin, dans la Babylonie, il fut

attaqué par Seleucus, sur les bords de l'Euphrate, et faillit voir périr toute son armée par la rupture d'un canal dont les eaux submergèrent tout le camp. Mais, grâce à son habileté ordinaire, il parvint à se réfugier sur une digue, détourna le canal, et se sauva lui et son armée. Après avoir miraculeusement échappé des mains de Seleucus, il se dirigea sur la Perse avec une armée composée de quinze mille hommes d'infanterie et de treize cents cavaliers. Il laissa ses troupes se reposer des fatigues de la marche, et invita les satrapes et les commandants militaires des satrapies supérieures à lui fournir des soldats et de l'argent. Tels sont les événements arrivés en Asie dans le cours de cette année.

LXXIV. En Europe, Polysperchon, depuis l'échec éprouvé devant Mégalopolis, vit tomber sa puissance dans le mépris. La plupart des villes grecques se détachèrent de la cause des rois et passèrent dans le parti de Cassandre. Les Athéniens, ne pouvant se défaire de la garnison macédonienne ni par Polysperchon ni par Olympias, un des citoyens notables osa avancer, au milieu d'une assemblée publique, qu'il était conforme aux intérêts de l'État de traiter avec Cassandre. Là-dessus s'éleva un grand tumulte entre ceux qui soutenaient cette proposition et ceux qui la repoussaient. Enfin il fut unanimement décrété qu'on enverrait des députés à Cassandre pour traiter avec lui sur les meilleures bases possibles. Après plusieurs pourparlers, la paix fut conclue aux conditions suivantes : les Athéniens, en qualité d'amis et d'alliés de Cassandre, conserveront leur ville, leurs terres, leurs revenus, leurs navires et tous leurs autres biens. Munychie sera pour le moment occupée par Cassandre jusqu'à la fin de la guerre contre les rois ; le droit de participer au gouvernement sera fondé sur un cens fixé à dix mines¹ ; un citoyen d'Athènes désigné par Cassandre sera investi de l'administration de la ville. Le choix de Cassandre s'arrêta sur Démétrius de Phalère. Celui-ci entra immédiatement en fonction, gouverna pacifiquement, et se montra bienveillant envers les citoyens.

¹ Environ neuf cent seize francs.

LXXV. Ce traité était déjà conclu, lorsque Nicanor rentra dans le Pirée avec sa flotte ornée de rostres, trophées de sa victoire navale. Cassandre lui fit d'abord un excellent accueil en raison de ses succès. Mais voyant ensuite que Nicanor nourrissait des projets ambitieux, et qu'il continuait à occuper Munychie avec ses troupes, il le traita en ennemi et le fit assassiner.

Cassandre entra ensuite avec son armée dans la Macédoine, où il trouva beaucoup de partisans. Les villes grecques étaient animées d'un même zèle pour l'ancienne alliance d'Antipater. Polysperchon, par sa nonchalance et son incapacité, était jugé incapable de conduire les affaires de la monarchie et de ses alliés; tandis que Cassandre, par son activité et ses manières obligeantes, vit de plus en plus accroître son influence.

Conformément à notre plan, nous terminons le présent livre à l'année qui précède l'avènement d'Agathocle à la tyrannie de Syracuse. Là commencera le livre suivant dans lequel nous continuerons le fil de notre histoire.

FIN DU TOME TROISIÈME.

DIODORE DE SICILE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GUSTAVE GRATIOT

11, rue de la Monnaie.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE PRÉFACE, DES NOTES ET UN INDEX

PAR M. FERD. HOEFER.

TOME QUATRIÈME.

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE,

4 ET 6, RUE VOLTAIRE

1851



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

Par quels moyens Agathocle devient tyran de Syracuse. — Les exilés crotoniates marchent contre leur patrie et sont tous tués. — Olympias rentre avec son fils dans le royaume. — Captivité et mort d'Eurydice et du roi Philippe. — Eumène, à la tête des argyraspides, se rend dans les satrapies supérieures; il réunit dans la Perse les satrapes et les troupes. — Attalus et Polémon sont pris et tués avec ceux qui avaient attaqué la garde. — Antigone, à la poursuite d'Eumène, est battu sur le bord du fleuve Copratès. — Il part pour la Médie, et perd beaucoup de soldats dans les défilés. — Bataille livrée par Antigone à Eumène et aux satrapes dans la Paratacène. — Antigone se retire avec son armée et prend ses quartiers d'hiver dans la Médie. — Expédition de Cassandre en Macédoine; Olympias est assiégée à Pydna. — Marche d'Antigone à travers le désert; il fait la chasse aux animaux dans ses cantonnements d'hiver. — Eumène trompe par un stratagème Antigone qui traverse le désert. — Antigone se rend maître de toute l'armée ennemie. — Il tue Eumène et les autres chefs qui lui étaient hostiles. — Inondation de Rhodes; désastres de la ville. — Antigone fait tuer Python; mort des rebelles en Médie. — Olympias est faite prisonnière par Cassandre; sa mort. — Cassandre épouse Thessalonique, fille de Philippe, fils d'Amyntas, et fonde près de Pallène une ville, à laquelle il donne le nom de sa femme. — Polysperchon, désespérant des affaires des rois, se réfugie dans l'Étolie. — Cassandre rétablit la ville des Thébains, détruite par Alexandre. — Histoire ancienne de Thèbes; combien de fois cette ville a été détruite. — Ce qui arriva à Cassandre dans le Péloponnèse. — Antigone descend avec son armée vers la mer; Seleucus se réfugie auprès de Ptolémée, en Égypte. — Ptolémée, Seleucus, Cassandre et Lysimaque se concertent pour faire la guerre à Antigone. — Antigone construit de nombreux navires et envoie des généraux en Grèce et dans le Pont. — Il fait alliance avec Alexandre, fils de Polysperchon; il assiège Tyr; Alexandre se déclare pour Cassandre. — Polyclite, nauarque de Ptolémée, défait les généraux

d'Antigone sur terre et sur mer. — Expédition d'Agathocle contre les Messiniens ; paix conclue avec les Carthaginois. — Révolte de Nucérie contre les Romains. — Ce qui arriva en Grèce aux généraux d'Antigone et de Cassandre. — Expédition de Cassandre contre l'Étolie et les contrées de l'Adriatique. — L'armée envoyée par Cassandre est prise dans la Carie. — Les bannis de Syracuse engagent les Agrigentins à faire la guerre à Agathocle ; ils font venir de Lacédémone le général Acrotatus. — Investi du commandement, il gouverne en paix ; les Agrigentins font la paix avec le tyran. — Actes des Romains en Apygie. — Les Collatins se révoltent contre Lysimaque. — Ce qui arrive aux troupes auxiliaires envoyées par Antigone. — Philippe, envoyé par Cassandre dans l'Étolie, remporte une victoire sur les Étoliens et les Epirotes. — Les Romains sont vainqueurs des Samnites ; peu de temps après, ils soumettent les Campaniens rebelles. — Antigone envoie Polémon avec une armée pour délivrer les Grecs ; ce qui arriva en Grèce. — Défection des Cyrénéens ; prise de leur ville ; expédition de Ptolémée contre l'île de Chypre et la Syrie. — Combat entre Démétrius et Ptolémée ; victoire de Ptolémée. — Téléphore, le général, abandonne Antigone. — Actes de Cassandre dans l'Épire et l'Adriatique. — Seleucus, chargé par Ptolémée du commandement d'une petite armée, s'empare de Babylone et recouvre son ancienne satrapie. — Antigone occupe, sans coup férir, la Coelé-Syrie, et envoie une armée en Arabie. — Des mœurs des peuples de l'Arabie. — Du lac Asphaltite. — Antigone envoie son fils Démétrius avec une armée pour entrer dans la Babylonie. — Actes des Romains et des Samnites. — Agathocle trompe par un stratagème les Messéniens, et s'empare de leur ville. — Il fait égorger les Messiniens, les Tauroméniens et les Centoripiens. — Agathocle remporte une victoire sur Dinocrate et les bannis à Galarie. — Mort de Rhoxane et du roi Alexandre. — Actes des Romains en Italie. — Naufrage des Carthaginois. — Les Carthaginois battent Agathocle à Himère et le renferment dans Syracuse.

I. C'est un ancien dicton que ce ne sont pas des hommes vulgaires, mais des génies éminents qui renversent les gouvernements populaires. C'est pourquoi dans plusieurs États on regarde comme suspects les citoyens les plus influents, et on leur ôte leur célébrité. En effet, ceux qui ont en main l'autorité, n'ont qu'un pas à franchir pour arriver à l'asservissement de la patrie. Il est bien difficile de ne pas prétendre à la monarchie quand on est déjà assez élevé pour avoir l'espérance de s'en emparer. Car il est de la nature de l'homme ambitieux de vouloir toujours posséder davantage et de ne mettre aucun terme à ses désirs. C'est guidés par ces maximes que les Athéniens ont souvent condamné à l'exil des citoyens éminents, en leur appliquant la loi de l'ostacisme¹. Ils appliquaient cette loi, non pas pour punir un

¹ Voyez livre II, chap. 87.

crime, mais pour enlever à ceux qui en seraient capables la faculté de nuire à la patrie. Les Athéniens se rappelaient sans doute la sentence de Solon qu'ils regardaient comme un oracle ; cette sentence est renfermée dans ces vers élégiaques où Solon prédit la tyrannie de Pisistrate :

« Les grands hommes sont la ruine d'un État. Le peuple ,
« dans son imprévoyance , a courbé sa tête sous le joug d'un
« tyran. »

Cette tendance à la monarchie s'est surtout manifestée en Sicile, avant que les Romains devinssent les maîtres de cette île. Les villes de la Sicile , séduites par les démagogues , élevèrent au pouvoir des citoyens infimes ; et ces derniers devinrent les despotes de ceux qu'ils avaient trompés. Agathocle présente sous ce rapport l'exemple le plus frappant. En commençant avec de très-faibles moyens, il devint par la suite assez puissant pour plonger dans les plus grands maux , non-seulement Syracuse , mais toute la Sicile et même la Libye. Pauvre et sans ressources , il exerçait de ses mains le métier de potier ; il parvint à un tel degré de puissance qu'il subjuguait la plus grande et la plus belle de toutes les îles , qu'il occupa pendant quelque temps presque toute la Libye , ainsi qu'une partie de l'Italie , et qu'il remplit de meurtres et d'excès les villes de la Sicile. Aucun tyran n'avait , avant lui , porté aussi loin la cruauté envers ses sujets. Quand il avait quelque particulier à punir , il en égorgeait toute la famille ; quand il avait à se venger d'une ville , il en massacrait toute la jeunesse. Il comprit ainsi dans la punition de quelques coupables un grand nombre d'innocents et fit périr les populations des villes.

Mais comme nous nous sommes proposé de raconter dans ce livre l'histoire de la tyrannie d'Agathocle , ainsi que d'autres événements , nous n'en dirons pas davantage ici , en nous bornant à rattacher le fil de notre récit à ce qui précède. Dans les dix-huit livres précédents , nous avons consigné tous les faits mémorables qui se sont passés dans les parties les plus connues de la terre , depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année an-

térieure à l'établissement de la tyrannie d'Agathocle. C'est ainsi qu'à dater de la prise de Troie, nous avons rempli un espace de huit cent soixante-six ans. Nous commencerons donc le présent livre à la dynastie d'Agathocle, et nous le terminerons à la bataille d'Himère que ce tyran livra aux Carthaginois, comprenant ainsi un espace de sept ans.

II. Démogène étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Lucius Plotius et Manius Fulvius¹. Dans cette année, Agathocle le Syracusain devint le tyran de sa cité. Mais pour l'intelligence des détails qui vont suivre, nous allons reprendre l'histoire d'un peu plus haut.

Carcinus de Rhégium, exilé de sa patrie, était venu s'établir à Therme en Sicile, ville soumise aux Carthaginois. Il se maria avec une femme du pays, et pendant la grossesse de sa femme il fut tourmenté par des songes fréquents. Inquiété du sort de l'enfant qui devait naître, il chargea quelques théores carthaginois qui allaient se rendre à Delphes, d'interroger le dieu sur la destinée de l'enfant futur. Cette commission fut exactement remplie ; l'oracle répondit que cet enfant causerait de grands malheurs aux Carthaginois et à toute la Sicile. Effrayé de cette réponse, le père exposa son enfant, et mit auprès de lui des gardiens qui devaient le surveiller jusqu'à ce qu'il eût cessé de vivre. Comme après plusieurs jours d'exposition l'enfant n'avait pas encore cessé de vivre, les gardiens se relâchèrent de leur surveillance. En ce moment la mère arriva, enleva secrètement son enfant, et, craignant son mari, le fit déposer la nuit chez son frère Héraclide. Elle donna à son enfant le nom d'Agathocle, nom du père de la mère. Ainsi élevé chez son oncle, cet enfant devint, en grandissant, beau et bien plus robuste que les enfants de son âge. Il avait sept ans, lorsque son père Carcinus, invité par Héraclide à un sacrifice, vit Agathocle jouant avec quelques enfants du même âge, et fut frappé de sa beauté et de sa force. Sa femme lui rappelant alors que l'enfant qui avait

¹ Quatrième année de la cxv^e olympiade ; année 317 avant J.-C.

été exposé serait tout aussi grand, s'il lui avait été permis de l'élever, Carcinus se repentit de ce qu'il avait fait et versa des larmes abondantes. A ce témoignage de regret, la femme ne doutant plus qu'elle ne fût approuvée par son mari, raconta toute la vérité. Carcinus, plein de joie, accueillit son fils; mais, redoutant les Carthaginois, il se transporta avec toute sa famille à Syracuse. Comme il était pauvre, il fit apprendre à Agathocle, encore enfant, le métier de potier.

A cette époque, Timoléon le Corinthien venait de vaincre les Carthaginois dans une bataille livrée sur les bords du Crimisus, et accorda le droit de cité à tous ceux qui voulaient s'établir à Syracuse. Carcinus profita de cette occasion pour se faire inscrire, lui et son fils Agathocle, au nombre des citoyens, et il mourut quelque temps après. La mère avait placé dans un bois sacré la statue en pierre de son fils. Un essaim d'abeilles vint construire une ruche sur les flancs de la statue. Ce prodige fut raconté aux devins qui tous prédirent qu'Agathocle atteindrait à la fois un âge avancé et une grande célébrité. C'est ce qui arriva en effet.

III. Damas, un des citoyens notables de Syracuse, devint amoureux d'Agathocle, fournit amplement à son entretien et lui procura une fortune convenable. Damas, mis à la tête d'une expédition contre Agrigente, donna à Agathocle la place de chiliarque, devenue vacante par la mort de celui qui l'avait occupée. Déjà, avant cette expédition, Agathocle s'était fait remarquer par la dimension extraordinaire des armes dont il se servait. (Les armes qu'il avait l'habitude de manier dans les exercices militaires étaient si pesantes qu'aucun autre guerrier n'en aurait pu faire usage.) Nommé chiliarque, il ajouta à sa réputation par sa bravoure aussi bien que par son éloquence hardie et incisive. Après la mort de Damas, qui laissa toute sa fortune à sa femme, Agathocle épousa cette veuve et devint ainsi un des plus riches citoyens. Quelque temps après, les Syracusains envoyèrent au secours des Crotoniates, assiégés par les Bruttians, une armée considérable sous les ordres d'Antander,

frère d'Agathocle, et de quelques autres chefs; mais le commandement suprême avait été confié à Héraclide et à Sosistrate, deux hommes dont la vie avait été en grande partie souillée par les meurtres et les sacrilèges dont nous avons parlé dans le livre précédent¹. Agathocle fut désigné par le peuple pour faire partie de cette expédition, avec le grade de chiliarque. Il s'était déjà antérieurement distingué dans divers combats contre les Barbares; mais la jalousie de Sosistrate lui enleva la palme de la bravoure. Indigné de ce procédé, il accusa devant le peuple Sosistrate et ses collègues d'aspirer à la tyrannie. Les Syracusains ne prêtèrent pas d'abord l'oreille à cette accusation. Cependant, ces chefs, à leur retour de l'expédition de Crotone, devinrent en effet les tyrans de leur patrie.

IV. Agathocle étant l'ennemi de ces usurpateurs, resta d'abord en Italie avec ses partisans. Il essaya de s'emparer de Crotone; mais ayant échoué dans cette entreprise, il se réfugia à Tarente avec un petit nombre de soldats. Les Tarentins l'enrégimentèrent dans un corps de mercenaires; mais Agathocle devint bientôt suspect par la témérité de sa conduite, et il reçut son congé. Il réunit alors autour de lui les bannis qui se trouvaient en Italie, et se porta au secours des Rhégiens, qui étaient en guerre avec Héraclide et Sosistrate. Enfin, après que les Syracusains eurent renversé la tyrannie de Sosistrate et condamné ses partisans à l'exil, Agathocle revint dans sa patrie. A son arrivée il trouva la ville déchirée par deux factions ennemies, l'une composée des partisans de l'oligarchie, au nombre de six cents citoyens des plus distingués, l'autre composée de la faction démocratique ennemie des exilés. Comme les Carthaginois s'étaient alliés avec Sosistrate et son parti exilé, il y eut des conflits permanents dans lesquels Agathocle déploya, soit comme simple soldat, soit comme chef, la plus grande activité, en même temps qu'il s'acquit la réputation d'un homme adroit et sachant habilement tirer parti des circonstances. Voici pour preuve un

¹ Ces détails se trouvaient probablement dans la lacune de la seconde partie du livre XVII.

fait digne d'être rapporté. Les Syracusains étaient campés près de Géla. Pendant une nuit Agathocle pénétra dans l'intérieur de la ville avec mille hommes ; mais il fut repoussé par Sosistrate qui arriva avec des forces supérieures , et perdit ainsi trois cents hommes ; les autres cherchaient à se sauver en s'enfuyant par une rue étroite : ils désespéraient déjà de leur salut, lorsque Agathocle les tira du danger. Faisant preuve d'un courage héroïque , il reçut sept blessures , et ses forces faiblissaient par la grande quantité de sang qu'il perdait. Enfin , toujours pressé par l'ennemi , il ordonna aux trompettes de se porter dans deux points opposés , sur les murailles , et de sonner la charge. Cet ordre exécuté , les Géléens accoururent à la défense de leur ville , et , empêchés par l'obscurité de la nuit de s'assurer de la vérité , ils s'imaginèrent qu'un autre corps de Syracusains s'avancait du côté des murailles , et cessèrent leur poursuite ; se divisant en deux détachements , ils se hâtèrent d'aller défendre les points d'où partaient les sons des trompettes. Agathocle profita de ce moment de répit , et ramena sa troupe en toute sécurité dans les retranchements. En trompant l'ennemi par ce stratagème , il parvint à sauver miraculeusement les siens , ainsi que sept cents alliés.

-V. Après cela , les Syracusains nommèrent au commandement de leurs troupes Acestoride le Corinthien. Agathocle , devenu par son habileté suspect de tyrannie , s'échappa du danger qui le menaçait. Acestoride , craignant une insurrection , ne voulut pas se défaire ouvertement de cet homme : il le fit chasser de la ville et envoya sur la route des sicaires qui devaient l'assassiner pendant la nuit. Mais Agathocle ayant pénétré le dessein du chef militaire , choisit parmi ses domestiques celui qui lui ressemblait le plus par sa taille et sa figure , lui fit prendre son armure , monter son cheval et revêtir ses habits , et trompa ainsi les sicaires apostés pour le tuer. Quant à lui-même , il se couvrit de haillons et prit son chemin par un sentier impraticable. A la vue des armes et des autres insignes , les assassins crurent reconnaître Agathocle , et , ne pouvant s'assurer de son identité

à cause de l'obscurité , ils accomplirent le meurtre et manquèrent le but de leur mission.

Pendant les Syracusains rappelèrent Sosistrate et les autres exilés du même parti, et firent la paix avec les Carthaginois. Agathocle, toujours fugitif, se forma une armée dans l'intérieur des terres. Il se rendit ainsi redoutable, non-seulement aux Syracusains, mais encore aux Carthaginois, et il reçut l'invitation de rentrer dans sa patrie. Il y rentra, et, conduit par ses concitoyens dans le temple de Cérès, il fit le serment de ne jamais faire opposition à la démocratie. Il feignit d'être partisan zélé de la démocratie, et, affichant dans ses harangues des sentiments populaires, il fut nommé chef de l'armée et gardien de la paix, jusqu'à ce que la concorde fût parfaitement rétablie entre ceux qui avaient été rappelés à Syracuse; car il existait alors des factions nombreuses, qui toutes se faisaient la guerre entre elles. Le conseil des six cents, voulant établir le gouvernement oligarchique, faisait la plus vive opposition aux partisans d'Agathocle. Les citoyens les plus riches et les plus illustres de Syracuse étaient membres de cette réunion politique.

VI. Agathocle, qui ambitionnait le pouvoir, saisissait toutes les occasions favorables à ses desseins. Comme chef militaire, il était non-seulement maître de l'armée, [mais il pouvait encore facilement augmenter son influence]. Averti que quelques rebelles réfugiés dans l'intérieur du pays avaient rassemblé des troupes devant la ville d'Erbita, il fut autorisé à lever autant de soldats qu'il voudrait sans exciter aucun soupçon. Ainsi, sous le prétexte d'une expédition contre Erbita, il fit enrégimenter les Morgantiens, les habitants d'autres villes de l'intérieur, et tous ceux qui avaient antérieurement servi sous ses ordres contre les Carthaginois. Tous ces hommes lui étaient dévoués en raison des nombreux bienfaits qu'il leur avait accordés pendant leur service militaire; ils s'étaient d'ailleurs toujours montrés ennemis de la faction oligarchique des six cents, et n'obéissaient que forcément au peuple qu'ils haïssaient. Leur nombre s'élevait à trois mille hommes, tous disposés au renver-

sement de la démocratie. A ce nombre il ajouta tous ceux qui, à cause de leur pauvreté, étaient jaloux des citoyens les plus influents de Syracuse.

Tout étant ainsi disposé, Agathocle ordonna à ses soldats de se réunir, à la pointe du jour, au Timoléontium. Il invita également à ce rendez-vous Pisarque et Déclés, réputés les chefs de la faction des six cents, pour délibérer avec eux sur les affaires de l'État. Ils s'y rendirent accompagnés de quarante de leurs amis. Agathocle, feignant d'être l'objet d'un attentat, les fit tous arrêter; il les accusa devant les troupes, disant que les six cents avaient voulu le traîner au supplice à cause de son affection pour le peuple, et il se mit à se lamenter sur son sort. Excitée par ces plaintes, la multitude demanda à grands cris qu'on exécutât les coupables sur-le-champ. Agathocle ordonna alors aux trompettes de donner le signal, et aux soldats de mettre à mort les coupables, de piller les biens des six cents et de leurs partisans. La ville fut aussitôt saccagée et plongée dans de grands malheurs. Les citoyens les plus considérables, ignorant le péril qui les menaçait, sortirent précipitamment de leur maison dans les rues, pour connaître la cause de ce tumulte. Les soldats, emportés par la fureur du pillage et exaspérés par la colère, tuèrent ces citoyens inoffensifs qui ignoraient encore le motif réel de ces troubles.

VII. Les issues étaient occupées par les soldats. Les uns massacraient les habitants dans les rues, les autres dans les maisons. Beaucoup d'innocents périssaient ainsi en demandant pourquoi on les tuait; car la populace, armée et déchaînée par la licence, ne reconnaissait plus ni amis ni ennemis; tout ce qui attirait leur rapacité était traité en ennemi. Toute la ville offrit ainsi le spectacle d'horribles massacres et des excès les plus déplorables. D'anciennes haines se ranimaient, et on donnait libre cours à l'emportement de la fureur. Les pauvres cherchaient à s'enrichir en assassinant les riches; les uns brisaient les portes des vestibules, les autres montaient avec des échelles sur les toits des maisons, et se battaient contre les habitants qui

faisaient de la résistance. Les temples n'offraient plus de sécurité à ceux qui y cherchaient un asile : la férocité l'emporta sur la pitié. Et tous ces excès étaient commis en pleine paix ; des Grecs déchiraient des Grecs au sein de la patrie ; des parents s'armaient contre des parents , sans respecter ni la nature , ni la foi des traités , ni les dieux ; horribles excès dont le récit doit émouvoir , je ne dis pas un ami , mais même l'ennemi le plus acharné , pour peu que son âme soit compatissante.

VIII. Toutes les portes de la ville ayant été fermées , plus de quatre mille citoyens , qui n'avaient d'autre tort que d'être plus influents que les autres , périrent dans cette sanglante journée. Ceux qui cherchaient à gagner les portes furent saisis ; d'autres , se précipitant du haut des murailles , parvinrent à se sauver dans les villes voisines ; quelques-uns , troublés par la frayeur , se jetèrent dans des précipices. Plus de six mille citoyens , expulsés de leur patrie , se réfugièrent pour la plupart à Agrigente , où ils obtinrent les soins convenables. Les soldats d'Agathocle , dans cette journée de massacres , n'épargnèrent pas non plus les femmes qu'ils livraient à toutes sortes d'outrages , croyant ainsi se venger des parents qui avaient échappé à la mort par l'exil. En effet , les maris et les pères devaient éprouver un supplice plus cruel que la mort en apprenant les violences exercées sur leurs femmes et le déshonneur de leurs filles. Mais arrêtons-nous ici , de crainte que notre récit ne devienne , particulièrement par la sympathie qu'excitent les malheurs , une tragédie , genre ordinaire des historiens. Le lecteur peut d'ailleurs se retracer facilement dans son esprit tous les détails de ce drame ; car des hommes qui ne craignaient pas d'égorger en plein jour , dans les rues et sur la place publique , leurs compatriotes innocents , devaient se permettre , pendant la nuit , tous les excès imaginables dans l'intérieur des maisons. On peut facilement se représenter les traitements qu'ils devaient faire subir aux vierges orphelines , aux femmes privées de tout secours et tombant entre les mains d'un ennemi tout-puissant et acharné. Après que ces massacres eurent duré pendant deux jours , Aga-

thocle rassembla les prisonniers, et fit relâcher Dinocrate, en considération d'une ancienne amitié. Quant aux autres, qu'il regardait comme ses ennemis déclarés, il les fit mettre à mort ou envoyer en exil.

IX. Il convoqua ensuite une assemblée générale dans laquelle il accusa les six cents d'avoir favorisé l'oligarchie, et il ajouta que, la ville étant maintenant purgée de ceux qui prétendaient à l'usurpation du pouvoir, le peuple avait recouvré son indépendance absolue; enfin, il déclara qu'il voulait maintenant se retirer des affaires et vivre en simple particulier sur le pied d'une parfaite égalité avec tous les citoyens. En prononçant ces paroles, il ôta sa clamyde, revêtit la tunique ordinaire, et se mêla à la foule. En agissant ainsi, il savait parfaitement que la majorité de l'assemblée, ayant trempé dans ces forfaits, ne voudrait jamais choisir d'autre chef que lui. Aussitôt tous ceux qui avaient pris part au pillage des biens des infortunés citoyens demandèrent à grands cris qu'Agathocle ne les abandonnât pas, mais qu'il prît en main l'autorité suprême. Agathocle se tint d'abord à l'écart; mais la foule, insistant plus vivement, il consentit à prendre le commandement, à la condition qu'il ne le partagerait avec aucun collègue : « Je ne veux pas, disait-il, expier les fautes que des collègues au pouvoir pourraient commettre en transgressant les lois. » L'assemblée lui conféra donc le commandement militaire avec les pouvoirs d'un monarque absolu. Il se chargea ainsi de toute l'administration de l'État, et exerça souverainement l'autorité souveraine. Quant aux Syracusains qui avaient échappé à toutes ces exécutions sanglantes, les uns se laissèrent dominer par la crainte; les autres, contenus par la populace, ne montrèrent qu'une haine impuissante, tandis que les pauvres et les endettés accueillirent avec joie ce changement politique. En effet, un des premiers soins d'Agathocle fut de promettre, en pleine assemblée, l'abolition des dettes et la distribution des terres aux indigents. Il fit en partie cesser les meurtres et les vengeances, et, changeant soudain de conduite, il se montra affectueux et bienveillant envers la multitude; il donna

aux uns des récompenses , stimula les autres par des promesses , et , affectant envers tous un langage plein de douceur et d'humanité , il se concilia une affection non médiocre. Au reste , tout en exerçant l'autorité souveraine , il ne porta pas de diadème , ne s'entoura point de gardes , et ne se rendit pas d'un accès difficile , comme le font habituellement presque tous les tyrans. Il administra bien les revenus publics , remplit les magasins d'armes , et fit construire plusieurs vaisseaux longs qu'il ajouta à la flotte déjà existante. Enfin , il fit ranger sous son autorité la plupart des places et des villes de l'intérieur du pays. Tel était l'état des affaires en Sicile.

X. En Italie , les Romains étaient depuis neuf ans en guerre avec les Samnites. Dans les premiers temps , de puissantes armées avaient été mises en campagne. Mais , à cette époque , les Romains se bornèrent à des incursions sur le territoire ennemi , au siège des places fortes , au ravage des terres , et ne firent rien qui fût digne de mémoire. Ils avaient aussi dévasté toute la Daunie , dans l'Apulie. Ils soumirent les Canusiens et en reçurent des otages. En ce même temps , ils ajoutèrent aux tribus déjà existantes deux tribus nouvelles , la Falérine et l'Ofentine.

Tandis que ces événements se passaient , les Crotoniates firent un traité de paix avec les Bruttians ; mais ils continuèrent la guerre , qui durait depuis deux ans , contre les citoyens exilés par le gouvernement démocratique pour avoir pris part à la conspiration d'Héraclide et de Sosistrate , dont nous avons parlé en détail dans le livre précédent. Ils avaient confié le commandement des troupes à deux généraux célèbres , Paron et Ménédème. Les exilés firent une sortie de Thurium , et s'étant joints à trois cents mercenaires , ils entreprirent de rentrer pendant la nuit dans leur patrie. Mais , repoussés par les Crotoniates , ils vinrent camper sur les confins du territoire bruttien. Mais , bientôt , attaqués par des forces supérieures , formées de la milice nationale de Crotone , ils furent tous passés au fil de l'épée.

Après avoir raconté tout ce qui concerne l'Italie et la Sicile , nous allons aborder l'histoire des autres pays de l'Europe.

XI. En Macédoine, Eurydice, régente du royaume, informée qu'Olympias se préparait à son retour, envoya dans le Péloponnèse, auprès de Cassandre, un messenger porteur d'une lettre dans laquelle elle invitait ce dernier à venir le plus promptement possible à son secours. Elle chercha en même temps, par sa magnificence et des promesses magnifiques, à attirer dans son parti les Macédoniens les plus actifs. Cependant, Polysperchon réunit une armée, se joignit à Éacide l'Épirote, et ramena Olympias dans son royaume avec son fils Alexandre. Averti qu'Eurydice se trouvait avec son armée à Évia, en Macédoine, il marcha aussitôt contre elle, décidé à terminer les affaires par un combat. Les deux armées étaient déjà en présence, lorsque les Macédoniens, frappés de respect à la vue d'Olympias, qui leur rappelait tous les bienfaits qu'ils avaient reçus d'Alexandre, changèrent d'idée. Au lieu de se battre, ils s'emparèrent aussitôt du roi Philippe et de sa suite. Eurydice, qui s'était retirée à Amphipolis avec Polyclès, un de ses conseillers, fut de même arrêtée. Olympias ayant ainsi en son pouvoir ces deux personnes royales, monta sur le trône sans coup férir; mais elle n'usa pas de sa prospérité avec modération. Retenant Eurydice et son mari, Philippe, dans une étroite captivité, elle leur fit d'abord subir les plus mauvais traitements. Ces prisonniers étaient renfermés dans un espace tellement resserré qu'il n'y avait qu'un petit réservoir pour les besoins les plus indispensables de la vie. Mais, après avoir fait, pendant plusieurs jours, éprouver aux infortunés cet indigne traitement, elle s'aperçut qu'elle avait perdu dans l'estime des Macédoniens, affligés de ce spectacle. Elle ordonna alors à quelques Thraces de poignarder Philippe. Il avait régné six ans et quatre mois. Quant à Eurydice, qui avait tenu à l'égard d'Olympias un langage trop libre, et qui ne cessait de se récrier qu'elle avait plus de droit à la royauté, elle devint le point de mire d'une plus terrible vengeance. Olympias lui envoya une épée, un lacet et de la ciguë, et lui enjoignit de choisir elle-même le genre de mort qu'elle préférerait; elle fut sans égard pour sa rivale, si indignement traitée, et sans pitié

pour le malheur. Aussi, devait-elle à son tour éprouver les vicissitudes du sort, et avoir une fin digne de sa cruauté. Eurydice, en présence de celui qui lui avait apporté ces instruments de supplice, invoqua les dieux par des imprécations, et les pria d'envoyer un jour à Olympias les mêmes présents. Puis, après avoir essuyé les plaies de son mari, autant que les circonstances le permettaient, elle se pendit avec sa ceinture, et expira sans verser une larme sur son infortune et sans s'être laissé accabler par de si grands revers.

Ces deux victimes ne suffirent pas encore à la vengeance d'Olympias ; elle fit mourir aussi Nicanor, frère de Cassandre, et détruisit le tombeau d'Iollas, de celui qui, disait-on, avait trempé dans la mort d'Alexandre. Enfin, elle désigna cent Macédoniens des plus illustres et qui avaient été amis de Cassandre, et les fit tous massacrer. Ce fut par ces crimes qu'Olympias assouvit sa colère ; aussi devint-elle pour beaucoup de Macédoniens un objet de haine. Tous se rappelaient alors les paroles prophétiques qu'Antipater prononça au moment de sa mort :

« Gardez-vous bien de ne jamais laisser monter une femme sur le trône. »

Les choses en étaient là en Macédoine ; une révolution devint imminente.

XII. En Asie, Eumène s'était rallié au corps des Macédoniens argyraspides ; et leur chef Antigène avait pris ses quartiers d'hiver dans les villages des Carcs, en Babylonie ; il avait envoyé des députés à Seleucus et à Python pour les engager à venir au secours des rois et à marcher de concert contre Antigène. Python avait été nommé satrape de la Médie, et Seleucus de la Babylonie, dans le second partage des satrapies à Triparadisum. Seleucus répondit qu'il était prêt à servir la cause des rois, mais qu'il ne consentirait jamais à se soumettre aux ordres d'Eumène, qui avait été condamné à mort par un conseil des Macédoniens. Après divers pourparlers, Seleucus envoya de son côté un député à Antigène et aux argyraspides pour les décider à s'insurger contre le commandement d'Eumène. Mais les Macé-

doniens se refusèrent à cette proposition. Eumène loua la fidélité des Macédoniens, se remit en route avec son armée, atteignit les bords du Tigre et établit son camp à trois cents stades de Babylone. Il avait l'intention de se rendre à Suse pour tirer des satrapies de l'Asie supérieure des renforts de troupes et pour employer les trésors royaux aux besoins urgents de la guerre. Mais pour exécuter ce projet, il lui fallait traverser le fleuve et gagner le pays situé au delà du Tigre, où l'armée pouvait trouver des vivres en abondance. Il fit donc venir de tous côtés des barques pour effectuer ce passage, lorsque Seleucus et Python descendirent le fleuve sur deux trirèmes, accompagnés de plusieurs petites embarcations. C'étaient les bâtiments qu'Alexandre avait fait construire à Babylone et qui étaient restés sur les chantiers.

XIII. Ces deux satrapes s'approchèrent ainsi de l'endroit où le trajet devait s'effectuer, et firent de nouvelles tentatives pour engager les Macédoniens à désertre le drapeau d'Eumène et à ne pas obéir à un étranger qui avait fait périr un si grand nombre de Macédoniens. Mais comme ces tentatives restèrent sans succès auprès des troupes commandées par Antigène, Seleucus se porta vers un ancien canal, et en rompit la digue que le temps avait formée. Aussitôt le camp des Macédoniens fut inondé et transformé, pour ainsi dire, en un lac où l'armée entière faillit périr. Celle-ci resta toute une journée immobile et incertaine sur le parti qu'elle devait prendre; mais le lendemain les barques qu'Eumène avait fait réunir arrivèrent au nombre de trois cents, en sorte que le gros de l'armée passa le fleuve sans obstacle; car Seleucus n'avait avec lui que de la cavalerie bien inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Cependant la nuit était survenue; Eumène, inquiet pour les bagages, fit revenir les Macédoniens sur leurs pas. Un des naturels du pays lui montra alors un endroit qui, étant parfaitement déblayé, pouvait aisément recevoir les eaux du canal et rendre ainsi le sol praticable. Seleucus s'en étant aperçu, et ayant d'ailleurs hâte de se débarrasser des troupes

d'Eumène , envoya des parlementaires pour négocier une trêve et accorder le passage du fleuve. Mais en même temps il envoya à Antigone, en Mésopotamie, des dépêches par lesquelles il le pressait d'arriver promptement avec son armée avant que les troupes, tirées des satrapies de l'Asie supérieure, n'eussent fait leur jonction avec les forces de l'ennemi.

Eumène passa donc le Tigre, et, arrivé dans la Susiane, il partagea son armée en trois divisions à cause de la rareté des vivres. En effet, à mesure qu'il s'avancait dans le pays, la disette se faisait sentir davantage; il ne distribuait à ses soldats que du riz, du sésame et des dattes, fruits dont cette région abonde. Les chefs des satrapies de l'Asie supérieure étaient déjà prévenus par les lettres des rois de se soumettre aux ordres d'Eumène et de lui obéir en tout. Eumène dépêcha alors également des messagers porteurs de lettres dans lesquelles il priait tous les satrapes de se rendre dans la Susiane et de réunir leurs troupes aux siennes. Dans ce même moment, les satrapes avaient déjà rassemblé leurs forces, et s'étaient concertés ensemble par d'autres motifs qu'il est indispensable de faire connaître.

XIV. Python, Parthe d'origine, avait été porté au gouvernement de la Médie et au commandement militaire des satrapies supérieures. Il avait fait assassiner Philotas, son prédécesseur, et avait nommé à sa place son propre frère Eudamus. Cet acte eut pour effet que tous les autres satrapes, craignant de subir le même sort, se réunirent contre Python, homme très-actif et méditant de grandes entreprises. Ils lui livrèrent donc un combat, le défirent, et, après lui avoir fait perdre beaucoup de monde, l'expulsèrent de la Parthie. Python se retira d'abord dans la Médie, et bientôt après il se rendit dans la Babylonie où il engagea Seleucus à le secourir et à faire cause commune avec lui. Voilà pourquoi les troupes des satrapes des gouvernements supérieurs se trouvaient toutes réunies en un seul camp et prêtes à entrer en campagne, lorsqu'arrivèrent les messagers porteurs des lettres d'Eumène. Le plus distingué des chefs et auquel avait été, d'un commun accord, déferé le commande-

ment en chef , était Peuceste , ancien garde du corps du roi Alexandre , et qui devait son avancement à sa bravoure. Il possédait depuis plusieurs années le gouvernement de la Perse , et était très-estimé des naturels du pays. C'est pourquoi Peuceste fut , dit-on , le seul Macédonien auquel Alexandre eût permis de porter la robe persique pour complaire aux Perses et se rendre ainsi la nation entièrement soumise. Peuceste avait alors sous ses ordres dix mille archers et frondeurs perses , trois mille hommes de divers pays , armés à la macédonienne , six cents cavaliers grecs et thraces , et plus de quatre cents cavaliers perses. Polémon le Macédonien , satrape de la Carmanie , commandait une troupe formée de quinze cents fantassins et de sept cents cavaliers. Sibyrtius , gouverneur de l'Arachosie , avait fourni mille hommes d'infanterie et cent seize cavaliers. Androbazus avait été envoyé du pays des Paropamisades , dont Oxyarte était satrape , avec douze cents hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers. Stasandre , satrape de l'Arie et de Drangine , qui s'était réuni aux troupes de la Bactriane , avait sous ses ordres quinze cents fantassins et mille cavaliers. Enfin Eudamus avait amené de l'Inde cinq cents cavaliers , trois mille fantassins et cent vingt éléphants ; à la mort d'Alexandre , il s'était emparé de ces animaux , après avoir assassiné le roi Porus. Ainsi , tous ces satrapes étaient parvenus à rassembler un peu plus de dix-huit mille sept cents hommes d'infanterie et quatre mille six cents cavaliers.

XV. Après que ces troupes se furent rendues dans la Susiane pour faire leur jonction avec Eumène , on convoqua une assemblée générale dans laquelle fut débattu le commandement en chef ; Peuceste , en raison du nombre des soldats qu'il avait sous ses ordres , et à cause de l'avancement qu'il avait obtenu sous Alexandre , croyait avoir des droits à ce commandement. Antigène , général des Macédoniens argyraspides , soutenait qu'il fallait laisser le choix du commandement en chef aux Macédoniens qui avaient combattu sous Alexandre en Asie , et qui , par leur bravoure , s'étaient acquis la réputation d'invincibles.

Eumène, craignant que ces débats ne donnassent à Antigone le temps de se préparer au combat, conseilla de ne pas du tout nommer de commandant en chef, mais de réunir dans la cour royale les satrapes et les généraux déjà nommés par l'armée, et de délibérer tous les jours sur les mesures à prendre. (En effet, on avait élevé en l'honneur d'Alexandre une tente où était placé un trône devant lequel on brûlait de l'encens, et on tenait habituellement conseil.) Cette proposition fut unanimement agréée comme très-convenable; on se réunissait ainsi tous les jours pour délibérer comme dans un État démocratiquement gouverné. Ces choses arrêtées, les chefs confédérés se rendirent à Suse, et Eumène se fit livrer par les trésoriers les sommes nécessaires pour les dépenses de la guerre. Lui seul avait été autorisé par les lettres des rois à se faire remettre tout l'argent dont il pourrait avoir besoin. Il paya alors aux Macédoniens six mois de solde et deux cents talents à Eudamus, qui avait amené de l'Inde des éléphants, sous prétexte que cette somme était nécessaire pour la subsistance de ces animaux, mais en réalité pour se rendre par cette munificence agréable à Eudamus; car la voix de ce dernier avait une grande prépondérance dans tous les différends, et ses éléphants pouvaient rendre des services extraordinaires. Les autres satrapes entretenaient chacun leurs troupes avec les revenus de leurs provinces. Eumène s'arrêta dans la Susiane et y fit reposer son armée.

Antigone, qui avait pris ses quartiers d'hiver en Mésopotamie, eut d'abord le projet de poursuivre sans relâche Eumène, sans lui laisser le temps d'augmenter ses forces. Mais lorsqu'il apprit que les satrapes avaient réuni leurs troupes aux Macédoniens, il comprima son ardeur, fit faire halte à son armée et recruta de nouvelles troupes; car il voyait bien que la guerre qu'il aurait à soutenir serait sérieuse et demanderait d'immenses ressources.

XVI. Pendant que ces choses se passaient, les généraux, Attalus, Polémon, Docimus, Antipater et Philotas, faits prisonniers après la défaite de l'armée d'Acétas, étaient détenus dans

une place extrêmement forte. En apprenant qu'Antigone se dirigeait vers les satrapies supérieures, ces généraux crurent l'occasion favorable pour séduire quelques gardiens, et s'échappèrent de la captivité. Mis en possession de quelques armes, ils attaquèrent vers minuit la garnison, forte de quatre cents hommes ; ils n'étaient qu'au nombre de huit, mais d'une bravoure et d'une habileté dont ils avaient donné des preuves pendant les campagnes d'Alexandre. Ils se saisirent d'abord de Xénopithès, commandant de la garnison, et le jetèrent par-dessus le mur de pierre d'un stade de hauteur. Quant aux soldats, ils massacrèrent les uns, expulsèrent les autres de leurs baraquas, auxquelles ils mirent le feu, et firent entrer une cinquantaine de leurs partisans qui attendaient au dehors. La forteresse étant abondamment approvisionnée de vivres et de munitions de guerre, ils délibérèrent entre eux s'il fallait garder cette place en attendant l'arrivée des secours d'Eumène, ou s'il ne valait pas mieux prendre immédiatement la fuite, errer dans la campagne et attendre les événements. Après plusieurs discours pour et contre, Docimus émit l'avis de se retirer ; mais Attalus fut d'opinion qu'il était impossible de supporter les fatigues d'une vie errante après avoir si longtemps souffert dans la captivité. Pendant que ces généraux délibéraient ainsi entre eux, une troupe, composée de plus de cinq cents fantassins et de quatre cents cavaliers, accourut des places voisines, et, renforcée par plus de trois mille indigènes commandés par leur propre chef, cerna la forteresse. C'est ainsi que ces généraux furent de nouveau bloqués dans cette forteresse. Mais Docimus ayant découvert un passage non gardé, envoya un message à la femme d'Antigone, Stratonice, qui se trouvait dans le voisinage, et lui-même, suivi d'un seul compagnon, s'enfuit par ce sentier ; mais le secret fut éventé, et Docimus fut remis en prison. Quant à son compagnon, il servit de guide aux ennemis, en introduisit un grand nombre dans la forteresse, et occupa un des rochers sur lesquels elle était assise. Quoique bien inférieur en force, Attalus se soutint par son courage et opposa journellement aux

attaques de l'ennemi une résistance opiniâtre. Enfin , après un siège d'un an et quatre mois , la place fut prise de vive force.

XVII. Démoclide étant archonte d'Athènes , Caius Junius et Quintus Æmilius consuls à Rome, on célébra la CXVI^e olympiade, dans laquelle Dinomène le Laconien fut vainqueur à la course du stade¹. Dans cette année, Antigone quitta la Mésopotamie et se rendit dans la Babylonie, où il conspira avec Seleucus et Python ; après avoir rallié leurs troupes , il jeta sur le Tigre un pont de bateaux flottants, y fit passer ses soldats et marcha contre l'ennemi. Prévenu de ce mouvement, Eumène ordonna à Xénophile , qui gardait la citadelle de Suse, de ne délivrer à Antigone aucune somme d'argent et de ne pas entrer avec lui en pourparlers. Puis, se mettant à la tête de ses troupes , il s'avança vers le Tigre, distant de Suse d'une journée de marche, dans le point où il touche aux montagnes habitées par une peuplade indépendante, connue sous le nom d'Uxiens. Ce fleuve a dans plusieurs endroits trois stades de large , quelquefois même quatre ; au milieu du courant, sa profondeur égale la hauteur d'un éléphant. A partir des montagnes, il parcourt un espace de sept cents stades et se jette dans la mer Rouge. Ce fleuve nourrit [à son embouchure] beaucoup de poissons de mer et des monstres marins qui apparaissent surtout à l'époque de la canicule. Ce fut sur le bord de ce fleuve qu'Eumène s'établit , le garnit de postes militaires depuis ses sources jusqu'à la mer, et y attendit l'ennemi. Mais, comme ce système de défense exigeait un long échelonnement, Eumène et Antigène prièrent Peuceste de faire venir dix mille archers de l'intérieur de la Perse. Peuceste s'y refusa d'abord, tout mécontent de ne pas avoir obtenu le commandement en chef ; mais ensuite il y consentit, lorsqu'on lui eut fait comprendre que si Antigène était victorieux, il courrait risque, non-seulement de perdre sa satrapie, mais encore la vie. Craignant pour sa personne et se flattant d'arriver à un plus grand commandement en raison du

¹ Première année de la CXVI^e olympiade; année 316 avant J.-C.

plus grand nombre de soldats sous ses ordres, il se décida à faire venir les dix mille archers qu'on lui avait demandés. Bien que plusieurs détachements de Perses se trouvassent à une distance d'une trentaine de jours de marche, l'ordre leur arriva à tous le même jour, par la disposition ingénieuse des postes chargés de la transmission des dépêches. Nous devons dire un mot de cette institution. La Perse est un pays garni de nombreuses vallées et de collines élevées; sur ces collines on a établi des sentinelles très-rapprochées, choisies parmi les indigènes qui ont la voix la plus forte. Les distances sont calculées à portée de voix, et les ordres sont ainsi transmis d'un poste à l'autre jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme de leur destination.

XVIII. Pendant qu'Eumène et Peuceste étaient occupés à ces choses, Antigone se rendit avec son armée dans la résidence royale de Suse, nomina Seleucus satrape de la province, et lui laissa un corps d'armée avec l'ordre d'investir la citadelle; car Xénophile, le trésorier, s'était refusé aux injonctions d'Antigone. Quant à Antigone lui-même, il se remit en mouvement avec son armée et se porta vers l'ennemi, malgré les chaleurs de la saison, qui rendaient cette marche extrêmement pénible à des soldats non acclimatés. Il fut donc obligé de ne marcher que pendant la nuit, et de camper sur les bords du fleuve avant le lever du soleil. Mais, malgré toutes ces précautions, il ne put se soustraire aux effets de ce dangereux climat; car il perdit un grand nombre de soldats par suite de la chaleur excessive à l'époque de la canicule. Enfin, arrivé sur les bords du fleuve Copratès¹, il fit faire halte, et se prépara au passage de ce fleuve qui prend sa source dans les montagnes voisines et se jette dans le Pasitigre. Dans cet endroit, éloigné à peu près de quatre-vingts stades du camp d'Eumène, le Pasitigre a environ quatre plèthres de large², son cours est très-rapide et on ne peut le traverser que sur des barques ou sur un pont. Antigone y trouva un petit nombre de bateaux; il s'en servit pour transporter sur l'autre

¹ Fleuve de la Susiane, à peu de distance du Pasitigre.

² Cent vingt mètres.

rive un détachement d'infanterie, qui avait reçu l'ordre de s'entourer d'un fossé et de palissades, et d'attendre dans ce retranchement l'arrivée du reste de l'armée. Averti par ses espions du projet de l'ennemi, Eumène passa, avec quatre mille hommes d'infanterie et treize cents cavaliers, le pont qu'il avait fait jeter sur le Pasitigre, et vint attaquer le corps d'Antigone qui avait déjà traversé le fleuve. Ce corps était composé de plus de trois mille hommes d'infanterie, de quatre cents cavaliers, indépendamment des soldats qui s'étaient, comme d'habitude, dispersés dans la campagne, pour se procurer des vivres et des fourrages¹. Attaquées à l'improviste, ces troupes furent aussitôt mises en déroute; les Macédoniens, eux-mêmes, après une vigoureuse résistance, furent obligés de se jeter dans le fleuve; tous voulant à la fois se sauver sur des barques, celles-ci sombrèrent sous le poids du fardeau. Ceux qui osaient se jeter à la nage, furent, en grande partie, entraînés par le courant et périrent; un petit nombre parvint à se sauver. Quant aux soldats qui ne savaient point nager, ils préférèrent la captivité à la mort, et se constituèrent prisonniers au nombre d'environ quatre mille. Antigone resta spectateur de la perte de son armée, car le manque d'embarcations ne lui permettait de porter aucun secours aux siens.

XIX. Regardant ainsi le passage du fleuve comme impossible, Antigone se dirigea sur la ville de Badacès², située sur le bord de l'Eulée. Les chaleurs étaient excessives, beaucoup de soldats périrent des fatigues de la route, et l'armée fut complètement découragée. Antigone s'arrêta quelques jours dans la ville de Badacès et y laissa reposer ses troupes. Il jugea utile de se rendre ensuite à Ecbatane, en Médie, et de se rendre maître des satrapies supérieures. Deux routes conduisaient dans la Médie, toutes deux également difficiles : l'une, passant à travers les mon-

¹ Le texte porte que les soldats ainsi répandus dans la campagne étaient au nombre d'au moins six mille; ce qui est invraisemblable, puisque le corps entier n'atteint pas ce chiffre.

² Il n'est nulle part ailleurs fait mention de cette ville, qui est peut-être celle qu'Hérodote nomme *Choaspès*.

tagnes, était belle ; c'était la route royale ; elle était longue , exposée à la chaleur du soleil , et demandait près de quarante jours ; l'autre route , allant par le pays des Cosséens , passait par des gorges étroites et un pays ennemi ; les environs offraient peu de ressources ; mais c'était la route la plus courte et on n'y était pas incommodé par la chaleur du soleil. Il n'est pas aisé de parcourir cette route sans en avoir obtenu la permission des Barbares qui occupent les montagnes. Ces Barbares vivent dans l'indépendance depuis les temps les plus reculés ; ils habitent des cavernes et se nourrissent de glands , de champignons et de viandes salées d'animaux sauvages. Antigone considéra comme une lâcheté d'acheter par un traité ou par des présents la permission du libre passage, quand on se trouvait à la tête d'une si forte armée. Il choisit donc pour avant-garde l'élite de ses peltastes , et après avoir divisé en deux corps les archers , les frondeurs et le reste de ses troupes légères , il mit l'un de ces corps sous les ordres de Néarque , qui devait se porter en avant et occuper les défilés ; l'autre corps devait conserver le milieu de la route ; il était précédé de la phalange sous le commandement immédiat d'Antigone. Python forma l'arrière-garde. Les soldats de Néarque, envoyés en éclaireurs , s'emparèrent de quelques positions élevées ; mais, privés de vivres , ils éprouvèrent de grandes pertes , et se frayèrent avec peine un passage à travers les Barbares qui les harcelaient sans cesse. La division d'Antigone , engagée dans les défilés, courut les plus grands dangers ; car les indigènes , ayant une parfaite connaissance des localités , s'étaient postés sur des hauteurs inaccessibles d'où ils faisaient rouler sur les passants d'énormes quartiers de roche ; en même temps ils lançaient une grêle de traits sur les soldats d'Antigone , auxquels la difficulté du terrain ne permettait pas de se défendre. Enfin , les éléphants , les chevaux , les hoplites furent dans l'impossibilité de s'avancer dans un chemin impraticable. Ainsi acculé dans cette impasse , Antigone se repentit de n'avoir pas suivi Python , qui lui avait conseillé d'acheter le droit de passage. Ce ne fut qu'après avoir essuyé beaucoup de pertes et couru de

grands dangers, qu'il atteignit, neuf jours après, la contrée habitée de la Médie.

XX. L'armée, irritée des continuelles fatigues qu'on lui imposait, commençait à murmurer hautement contre Antigone; de plus, en moins de quarante jours elle avait essuyé trois grands revers. Cependant, par sa familiarité et en fournissant des vivres en abondance, Antigone parvint à calmer les esprits. Il détacha Python avec l'ordre de parcourir toute la Médie et de rassembler le plus grand nombre possible de chevaux et de bêtes de somme. Comme cette contrée abondait en quadrupèdes de ce genre, Python exécuta promptement cet ordre, et revint avec deux mille cavaliers et plus de mille chevaux tout équipés. Enfin, il amena avec lui un nombre suffisant de bêtes de somme, pour le service de toute l'armée, et, de plus, il apporta cinq cents talents tirés du trésor royal¹. Avec ces secours Antigone combla les vides de son armée, donna des chevaux à ceux qui les avaient perdus, distribua une immense quantité de bêtes de somme, et s'acquitt de nouveau l'affection des soldats.

XXI. Avertis de la présence de l'ennemi en Médie, les satrapes et les généraux qui s'étaient joints à Eumène ne s'accordèrent pas entre eux sur le parti à prendre. Eumène et Antigène, commandants des argyraspides, ainsi que tous les chefs qui avaient pris part à cette expédition dans l'intérieur du pays, étaient d'avis de regagner les bords de la mer, tandis que les satrapes de la haute Asie, craignant pour leurs provinces, disaient au contraire qu'il fallait s'assurer les régions de la haute Asie. La dispute allait s'échauffer lorsque Eumène, prévoyant que si l'armée se divisait en deux camps elle s'affaiblirait, se rangea de l'opinion des satrapes des provinces supérieures. Il quitta donc les bords du Pasitigre et s'avança vers la résidence royale de Persépolis, éloignée de vingt-quatre jours de marche. La route, depuis son point de départ jusqu'au lieu appelé l'Échelle, était une gorge de montagne où se concentraient les rayons du

¹ Deux millions sept cent cinquante mille francs.

soleil et les environs manquaient de subsistances ; mais le reste de la route étant montagneux, avait un air très-salubre et abondait en fruits de toutes sortes. Cette portion du chemin , coupée par des vallons nombreux et ombragés, était bordée d'une riche végétation, d'arbres de toute espèce, et arrosée par des sources d'eau naturelles ; elle présentait des sites aussi agréables à la vue que favorables au repos. La contrée offrait un riche butin que Peuceste , envoyé en éclaireur, avait enlevé aux indigènes et distribué aux soldats pour se concilier leur affection. Ce pays est habité par les Perses les plus guerriers , qui sont tous archers et frondeurs ; elle est plus populeuse qu'aucune autre satrapie.

XXII. Arrivé dans la résidence royale de Persépolis, Peuceste , satrape et commandant militaire de cette province, offrit un pompeux sacrifice aux dieux, à Alexandre et à Philippe. Il avait fait venir de presque toute la Perse une masse de victimes , et tout ce qui était nécessaire pour la célébration de cette solennité. Il donna à l'armée un grand festin. Tous ceux qui prenaient part à cette fête étaient rangés en quatre cercles disposés concentriquement, dont le plus grand avait dix stades de circonférence ¹. Il était occupé par les mercenaires et les alliés ; le second , qui avait huit stades de circuit, était composé des Macédoniens argyraspides et des hétaires, qui avaient fait les campagnes d'Alexandre ; le troisième avait quatre stades de tour, et était formé par les officiers subalternes et leurs amis , ainsi que par les généraux du bataillon de discipline. Enfin, le quatrième cercle, le plus intérieur de tous, ayant deux stades de tour, était occupé par les tentes des généraux d'infanterie et de cavalerie, et par les Perses les plus distingués. Au centre se trouvaient placés les autels consacrés aux dieux, à Alexandre et à Philippe. Les tentes étaient ornées de feuillage et couvertes de tapis précieux tels qu'en fournit la Perse, riche en tout ce qui peut flatter le luxe et la mollesse. Les intervalles qui séparaient ces cercles concentriques étaient ménagés de manière à ce que les

¹ Environ mille huit cent cinquante mètres.

convives ne fussent en rien gênés dans leurs mouvements, et qu'ils eussent à leur portée tout ce qu'ils pouvaient désirer.

XXIII. Cette fête valut à Peuceste les applaudissements et l'affection de l'armée. Eumène, à qui rien n'échappait, vit clairement que Peuceste usait de ce moyen politique pour arriver au commandement suprême. Pour contrarier ce projet, il eut recours à des lettres supposées. Ces lettres avaient pour objet de rendre les soldats plus disposés au combat, d'abaisser l'orgueil de Peuceste et d'élever Eumène au-dessus de ses rivaux. Le sens de ces lettres était qu'Olympias, après avoir fait périr Cassandre, s'était saisie des fils d'Alexandre et régnait en maîtresse absolue sur toute la Macédoine, que Polysperchon était passé en Asie, pour combattre Antigone avec l'élite de l'armée royale et avec ses éléphants, et qu'il était déjà entré en Cappadoce. Cette lettre, écrite en caractères syriens, était supposée envoyée par Oronte, satrape de l'Arménie, ami de Peuceste. On y ajouta donc foi d'autant plus facilement que les satrapes correspondaient depuis longtemps familièrement entre eux. Eumène la fit circuler dans tout le camp, et montrer aux chefs, ainsi qu'à un très-grand nombre de soldats. Toute l'armée changea de sentiments, et mit toutes ses espérances en Eumène, comme le seul capable, avec l'appui des rois, de faire tout ce qui lui plairait, et de tirer vengeance des coupables. A la fin de ce festin, Eumène, pour intimider ceux qui seraient tentés de lui désobéir, en même temps que ceux qui voudraient aspirer au commandement en chef, mit en accusation Sibyrtilus, satrape de l'Arachosie, et ami intime de Peuceste ; il envoya secrètement un détachement de cavalerie chez les Arachosiens, avec l'ordre d'intercepter les convois. Enfin Sibyrtilus courait de si grands dangers que, s'il n'était pas parvenu à s'échapper, il aurait été mis à mort par la foule.

XXIV. Par ce moyen d'intimidation, Eumène gagna en influence et changea de conduite : il s'attacha Peuceste par des promesses et un langage insinuant, et le décida à défendre avec lui la cause des rois. Il eut hâte aussi de se faire donner, de la part des autres satrapes et commandants militaires, des gages de

leur fidélité. Dans ce but, il feignit de manquer d'argent, et les sollicita individuellement de faire, chacun selon ses moyens, une avance au roi. Il reçut ainsi, des divers chefs auxquels il s'était adressé, quatre cents talents¹; et dès ce moment il trouva en eux les gardiens les plus fidèles de sa personne et les auxiliaires les plus dévoués. Pendant qu'Eumène était occupé à prendre ces précautions, il arriva de la Médie des messagers annonçant qu'Antigone marchait avec toute son armée contre la Perse. A cette nouvelle, Eumène se mit en route, résolu d'aller au-devant de l'ennemi et de lui présenter le combat. Le second jour de sa marche, il s'arrêta pour offrir un sacrifice aux dieux, et, à l'occasion de ce sacrifice, il donna à ses troupes un splendide repas. Mais il tomba malade par suite d'un excès de boisson et la maladie fut assez grave pour retarder de quelques jours la marche de l'armée. Les soldats furent découragés, en voyant que les ennemis allaient approcher, pendant que leur meilleur général était retenu par une maladie. Cependant le mal cessa, Eumène se rétablit peu à peu, et donna à Peuceste et à Antigène l'ordre de former l'avant-garde de l'armée, qui se remit ainsi en mouvement. Quant à lui, il suivit l'arrière-garde en se faisant porter dans une litière, afin de n'être pas incommodé par le bruit de la marche et le passage dans les défilés.

XXV. Lorsque les deux armées n'étaient plus qu'à une journée de marche l'une de l'autre, les chefs envoyèrent des deux côtés des espions pour reconnaître les forces et les plans de leurs adversaires. Ils allaient s'attaquer, lorsqu'ils se retirèrent sans livrer bataille. Ils se trouvaient séparés par une rivière et par des retranchements naturels qui ne permettaient ni aux uns ni aux autres d'en venir aux mains. Les deux armées établirent leur camp à trois stades de distance l'une de l'autre, se harcelèrent pendant quatre jours à coups de traits, et, manquant de vivres, ils allaient fourrager dans la campagne. Le cinquième jour, Antigone envoya des députés aux satrapes et aux Macédoniens

¹ Environ deux millions deux cent mille francs,

pour les engager à désobéir à Eumène ; il promettait aux satrapes de leur conserver leurs provinces , et aux généraux de leur distribuer des terres ou de les renvoyer dans leur patrie , comblés d'honneur et de présents ; enfin , de donner à ceux qui voudraient continuer le service militaire des avancements convenables. Mais les Macédoniens repoussèrent ces propositions. Ils poursuivaient de leurs menaces les émissaires d'Antigone , lorsque Eumène survint , et loua la fidélité de ses troupes en récitant une ancienne parabole tout à fait applicable à la circonstance. « Un lion , leur dit-il , devint amoureux d'une jeune fille , et s'adressa au père pour l'obtenir en mariage. Le père répondit qu'il était prêt à lui donner sa fille , mais qu'il craignait les dents et les ongles du prétendant qui , devenu époux , pourrait un jour traiter sa jeune épouse d'une manière trop sauvage. Le lion se fit donc arracher les ongles et les dents. Mais le père , dès qu'il vit le lion privé de ses armes redoutables , l'assomma facilement à coups de bâton. Voilà , ajouta Eumène , ce que fera Antigone : il tiendra sa promesse tant qu'il ne sera pas encore maître de l'armée , mais une fois en possession du pouvoir , il se vengera de la même façon de tous vos chefs. » Ce discours fut applaudi , et l'assemblée se sépara.

XXVI. Pendant la nuit , arrivèrent quelques transfuges qui annonçaient qu'Antigone avait donné à ses troupes l'ordre du départ vers la seconde veille. Eumène devina que le plan de l'ennemi devait être de se retirer dans la Gabiène. Cette contrée était à trois journées de marche , riche en vivres et en fourrages , pouvant amplement fournir à l'entretien de nombreuses troupes. A tous ces avantages , cette contrée joignait celui d'être traversée par des rivières et des ravins impraticables. Eumène se servit du même stratagème pour devancer l'ennemi ; il engagea quelques mercenaires , à prix d'argent , à passer comme transfuges dans le camp ennemi et à y répandre la nouvelle qu'Eumène se proposait d'attaquer les retranchements pendant la nuit. En même temps , il fit partir d'avance les bagages , ordonna aux soldats de prendre le repas et de se mettre immédiatement en

route , ce qui fut promptement exécuté. Antigone, averti par les transfuges qu'il allait être attaqué par l'ennemi pendant la nuit , contremanda le départ et rangea son armée en bataille. Pendant qu'Antigone attendait ainsi avec anxiété l'attaque de l'ennemi , Eumène se mit secrètement en route, et se dirigea rapidement vers la Gabiène. Antigone avait déjà tenu quelque temps ses soldats sous les armes , lorsque des espions lui annoncèrent la retraite des ennemis. Il reconnut alors qu'il avait été dupe d'un stratagème, mais il ne renonça pas pour cela à son projet. Il ordonna donc de se mettre en mouvement et d'aller au pas de course comme s'il s'agissait de poursuivre l'ennemi. Mais lorsqu'il vit qu'Eumène avait sur lui six heures d'avance , et qu'il n'était pas facile de l'atteindre avec la totalité de son armée, il eut recours à un autre moyen. Il laissa une partie de l'armée sous les ordres de Python qui devait le suivre lentement , tandis que lui-même commandait la cavalerie lancée au galop. A la pointe du jour, il atteignit l'arrière-garde de l'ennemi qui descendait d'une colline , et, arrivé sur la hauteur, il se montra à ses adversaires. Eumène, apercevant de loin la cavalerie d'Antigone , crut qu'elle était suivie du gros de l'armée. Il fit donc faire halte , et rangea son armée en bataille comme si le combat devait immédiatement s'engager. Ainsi les chefs des deux armées se trompaient réciproquement par des stratagèmes, comme s'ils eussent voulu montrer toutes les ressources de leur génie, sur lesquelles chacun fondait les espérances de la victoire. Antigone parvint ainsi à empêcher les ennemis de continuer leur route , et il laissa aux siens le temps de le rejoindre. Toute l'armée étant réunie , Antigone se disposa à son tour au combat, et descendit de la colline dans une attitude formidable.

XXVII. Antigone avait sous ses ordres, en comptant les troupes de Python et de Seleucus , plus de vingt-huit mille hommes d'infanterie, huit mille cinq cents cavaliers et soixante-cinq éléphants. Les deux généraux, rivalisant en expérience militaire , avaient chacun adopté un ordre de bataille nouveau. Eumène avait placé à l'aile gauche Eudamus, le même qui

avait amené les éléphants de l'Inde , et qui était entouré d'un détachement de cavalerie , composé de cent cinquante chevaux. Ce détachement servait d'avant-garde à deux escadrons de lanciers d'élite, chaque escadron ayant cinquante hommes de profondeur. Cette cavalerie s'appuyait sur les troupes qui occupaient une position forte au pied de la montagne. A la suite de ces troupes, Eumène plaça Stasandre, qui commandait neuf cent cinquante cavaliers; Amphimaque , satrape de la Mésopotamie , avec six cents cavaliers ; puis six cents cavaliers arachosiens qui avaient été d'abord commandés par Sibyrtius, mais qui, depuis la fuite de Sibyrtius, avaient passé sous les ordres de Céphalon; vinrent ensuite cinq cents hommes, tirés du pays des Paropamisades, et un nombre égal de Thraces , tirés des colonies supérieures. En avant du front de bataille, Eumène avait rangé en forme de croissant quarante-cinq éléphants, et dans les intervalles un nombre suffisant d'archers et de frondeurs. Après avoir ainsi fortifié son aile gauche, il y rattacha la phalange dont les extrémités étaient occupées par plus de six mille mercenaires. A la suite de la phalange, vinrent environ cinq mille hommes de diverses nations, armés à la macédonienne.

XXVIII. Après cette ligne, venait le corps des Macédoniens argyraspides , formé de plus de trois mille hommes , troupe invincible dont la bravoure était redoutée des ennemis. Ce corps était complété par plus de trois mille hypaspistes, rangés, comme les argyraspides, sous le commandement d'Antigène et de Teutamus. En avant de la phalange , étaient placés quarante éléphants dont les intervalles étaient remplis par des soldats armés à la légère. L'aile droite, s'appuyant sur la phalange, était composée de huit cents cavaliers carmaniens, sous les ordres du satrape Tlépolème , puis du corps des hétaires , fort de neuf cents hommes, et des détachements de Peuceste et d'Antigène, composés de trois cents cavaliers réunis en un seul escadron. A l'extrémité de cette aile se trouvait la division d'Eumène, formée d'un égal nombre de cavaliers , et en avant de cette division , deux autres escadrons d'Eumène , composés chacun de cin-

quante cavaliers ; et en dehors de l'aile étaient placés , dans une disposition oblique , quatre escadrons parmi lesquels il y avait deux cents cavaliers d'élite. Indépendamment de ces troupes , Eumène avait choisi , dans tous les corps de cavalerie , une élite de trois cents cavaliers qu'il plaça en arrière de sa propre division ; enfin quarante éléphants occupaient le front de l'aile droite. Toutes les forces d'Eumène se composaient de trente-cinq mille hommes d'infanterie , de six mille cent cavaliers et de cent quatorze éléphants.

XXIX. Antigone , voyant du haut de la colline l'ordre de bataille des ennemis , disposa ses troupes en conséquence. Comme il avait remarqué que l'aile droite d'Eumène s'appuyait sur les éléphants et sur l'élite de la cavalerie , il lui opposa sa cavalerie légère , qui devait attaquer l'ennemi de front , simuler une fuite et se reformer plus loin pour recommencer le combat. Antigone plaça en avant de cette phalange mille archers et lanciers à cheval , Mèdes et Arméniens , très-propres à ce genre de combat. A leur suite venaient deux mille deux cents Tarentins , guerriers habiles et très-attachés à Antigone ; puis , mille Phrygiens et Lydiens ; quinze cents hommes amenés par Python , quatre cents lanciers sous les ordres de Lysanias ; enfin , en avant de la ligne , étaient placés les *amphippes*¹ , au nombre de huit cents , tirés des provinces supérieures. L'aile gauche était formée de toute la cavalerie , sous le commandement de Python. Quant à l'infanterie , la première ligne était occupée par les mercenaires au nombre de plus de neuf mille , puis venaient en seconde ligne trois mille Lyciens et Pamphyliens , et plus de huit mille hommes de diverses nations , armés à la macédonienne. Enfin venaient les Macédoniens au nombre de près de huit mille , qui avaient été fournis par Antipater alors qu'il était encore régent du royaume. A la phalange touchait la première ligne de la cavalerie de l'aile droite , formée de cinq cents mercenaires ; puis venaient mille Thraces et cinq cents alliés , mille hétaires commandés par Démétrius ,

¹ Ἀμπίπποι , sautant d'un cheval à l'autre ; voltigeurs à cheval.

filz d'Antigone , qui fit alors ses premières armes sous son père. A l'extrémité de cette aile , se trouvait un escadron de trois cents cavaliers , également commandé par Démétrius. Derrière cet escadron , étaient placées trois colonnes parallèles , composées des gens de service d'Antigone , soutenues par cent Tarentins. En avant de toute l'aile étaient placés trente éléphants des plus robustes ; ils étaient disposés sous forme de croissant , et les intervalles remplis par des hommes d'élite , armés à la légère. La plupart des autres éléphants occupaient le front de la phalange d'infanterie ; un petit nombre se trouvait avec la cavalerie à l'aile gauche. Après avoir ainsi mis son armée en ordre de bataille , Antigone descendit de la colline en suivant une direction oblique. L'aile droite, sur laquelle il comptait le plus , ouvrait la marche ; l'aile gauche , qui devait simuler la fuite et revenir au combat , suivait à distance.

XXX. Les deux armées étant en présence , on donna des deux côtés le signal du combat ; le cri de guerre retentit sur toute la ligne et les trompettes sonnèrent la charge. La cavalerie de Python , confiante dans sa supériorité numérique et la vitesse de ses chevaux , essaya la première de profiter de ses avantages. Ne jugeant pas prudent d'attaquer les éléphants de front , elle les attaqua sur les flancs et en blessa un grand nombre à coups de traits , tandis que la vitesse de ses chevaux la mit hors de la portée des armes de l'ennemi , qui se trouvait empêché dans ses mouvements. Lorsque Eumène vit son aile droite ainsi accablée par les archers à cheval , il tira de l'aile gauche la cavalerie légère d'Eudamus , et , joignant cette petite troupe au reste de la cavalerie légère , il tomba sur les assaillants. Secondé par les éléphants , Eumène mit facilement en déroute la colonne de Python , et la poursuivit jusqu'au pied de la colline. Pendant que ceci se passait , les phalanges d'infanterie en vinrent aux mains , et , après quelques pertes réciproques , Eumène fut victorieux , grâce à la bravoure des argyraspides qui , bien que déjà avancés en âge , n'étaient surpassés en audace et en habileté par aucune autre troupe ; leur choc était irrésistible. Aussi ces trois mille

Macédoniens formaient-ils la force de toute l'armée. Témoin de la déroute de son aile gauche et de toute la phalange d'infanterie, Antigone ayant encore auprès de lui un corps intact, ne voulut point prêter l'oreille à ceux qui lui conseillaient de rétrograder et de gagner la colline pour y rallier les fuyards. Profitant habilement d'un moment de répit, il parvint, non-seulement à sauver les débris de son armée, mais à décider la victoire en sa faveur. Les argyraspides d'Eumène, et le reste de l'infanterie, s'étaient mis aussitôt à poursuivre jusqu'au pied de la colline la phalange qu'ils avaient mise en déroute. Antigone, s'apercevant du vide que cette poursuite produisit dans les rangs de l'ennemi, s'avança à la tête de son infanterie, et prit en flanc l'aile gauche commandée par Eudamus. Antigone mit donc à son tour les ennemis en déroute, et, après leur avoir tué beaucoup de monde, il détacha la cavalerie légère pour rallier les fuyards et les ramener au combat. Eumène, voyant la défaite des siens, rappela les soldats de la poursuite, et se porta en toute hâte au secours d'Eudamus.

XXXI. C'était déjà l'heure où l'on allume les flambeaux¹, lorsque les deux armées, après avoir rappelé les fuyards, revinrent à la charge. Une immense ardeur anima, non-seulement les chefs, mais tous les soldats. La nuit était sereine et éclairée par la lune. Les deux armées n'étaient qu'à quatre plèthres de distance l'une de l'autre; le hennissement des chevaux et le bruit des armes semblaient venir de la distance d'une portée de la main. Les deux armées, suivant une marche parallèle, s'éloignèrent d'environ trente stades du champ de bataille; il était déjà minuit, lorsque, également accablées de fatigues et pressées par la faim, elles furent forcées de renoncer au combat et d'établir leur camp. Eumène voulait revenir sur ses pas pour enlever les morts du champ de bataille et rendre au moins la victoire indécise, mais ses soldats lui désobéirent en s'écriant qu'il fallait rejoindre les bagages qui se trouvaient encore à une

¹ Censorinus de *Die natal.*, cap. 23 : *Post id sequitur tempus, quod dicimus LUMINIBUS ACCENSIS; antiqui PRIMA FACE dicebant.*

grande distance. Eumène fut obligé de céder à la multitude , car ni le temps ni les circonstances ne lui permettaient de punir cette infraction à la discipline. Antigone , au contraire , dont l'autorité était mieux assise , força ses troupes à revenir sur le champ de bataille , et , après avoir fait enterrer ses morts , il rendit au moins la victoire incertaine , puisque celui qui enlève les morts est censé avoir eu le dessus. Antigone avait perdu dans cette bataille trois mille sept cents hommes d'infanterie et cinquante-quatre cavaliers ; et il comptait plus de quatre mille blessés. Eumène n'avait perdu que cinq cent quarante fantassins et très-peu de cavaliers ; il avait un peu plus de neuf cents blessés.

XXXII. Antigone , voyant ses soldats découragés à la suite de cette bataille , résolut de s'éloigner le plus promptement et le plus loin possible de l'ennemi. Pour rendre son armée plus légère à la marche , il fit transporter les blessés et le gros bagage dans une ville voisine. A la pointe du jour , il fit enterrer les morts , il retint les hérauts que les ennemis lui avaient envoyés pour traiter de l'enlèvement des morts , et ordonna à l'armée de faire son repas. A la fin de la journée , il renvoya les hérauts et remit au lendemain le soin d'enlever les morts. Mais , au commencement de la première veille , il partit lui-même avec toute son armée ; faisant des marches forcées , il parvint à laisser les ennemis bien loin derrière lui , et atteignit une contrée encore intacte , riche en subsistances. Il arriva ainsi jusqu'au pays des Gamargues dans la Médie ; ce pays appartenait au gouvernement de Python , et pouvait fournir à l'entretien de nombreuses troupes. Eumène ne se mit point à la poursuite d'Antigone , car son armée était fatiguée et manquait de vivres. Il enleva les morts , et leur fit de magnifiques funérailles. A propos de ces obsèques , nous allons raconter un fait bien singulier et tout à fait éloigné des mœurs des Grecs.

XXXIII. Cèteus , un des généraux indiens qui étaient venus joindre Eumène , avait été tué dans la bataille , après une brillante défense. Il laissa deux femmes qui l'avaient suivi à

l'armée : l'une mariée récemment, l'autre depuis quelques années ; toutes deux lui étaient très-attachées. D'après une ancienne coutume établie chez les Indiens , les jeunes gens et les jeunes filles ne se marient pas d'après la décision de leurs parents , mais d'après un consentement réciproque. Or , comme ces mariages étaient conclus dès la première jeunesse, il arrivait qu'à un âge plus avancé les parties contractantes ne se convenaient plus et se repentaient chacune de son choix ; les femmes se livraient à l'intempérance en aimant d'autres hommes, et , comme elles ne pouvaient pas décemment se séparer de leurs premiers maris, elles s'en débarrassaient par le poison d'autant plus facilement que ce pays produit des poisons nombreux et variés dont il suffit de teindre seulement les mets ou la boisson pour causer la mort. La corruption des mœurs allait en augmentant, et la punition des coupables ne suffisait plus pour détourner les autres des mêmes crimes. On fit donc porter une loi d'après laquelle toutes les femmes , à l'exception de celles qui étaient grosses ou qui avaient des enfants, devaient être brûlées sur le même bûcher que leur mari. La femme qui refusait d'obéir à cette loi , devait rester veuve toute sa vie, et la participation aux sacrifices et aux autres cérémonies religieuses, lui était interdite comme coupable d'impiété. C'est par cette institution que les penchants criminels des femmes furent changés. La crainte du châtement les fit veiller à la sécurité de leurs époux comme à un bien commun ; elles rivalisaient de zèle pour acquérir la plus grande gloire. C'est ce qui se manifesta dans la circonstance qui nous occupe.

XXXIV. Bien que la loi ordonnât qu'une seule femme fût brûlée sur le bûcher, les deux épouses de Cétéus se disputèrent le droit de mourir comme s'il se fût agi d'un prix à remporter. La décision de ce différend fut déferée aux tribunaux. La plus jeune femme déclara que l'autre était enceinte, et que , aux termes de la loi, elle ne pouvait pas mourir ; la seconde soutenait, au contraire, que cet honneur lui revenait à elle seule comme étant la plus âgée ; « car, disait-elle, ne voit-on pas partout les personnes

plus âgées avoir la préséance sur les personnes plus jeunes ? » Les généraux devant lesquels cette cause était plaidée, ayant fait constater, par des gens experts en accouchement, que la plus âgée de ces deux femmes était enceinte, décidèrent que la plus jeune avait gagné son procès. Après le prononcé de ce jugement, celle qui venait de perdre sa cause s'en alla en poussant des gémissements, s'arracha les cheveux, déchira son diadème, comme si on lui avait annoncé un très-grand malheur. L'autre, au contraire, joyeuse de sa victoire, s'avança vers le bûcher, couronnée de mitres par ses servantes, parée comme pour une noce, et précédée de ses parents qui chantaient des hymnes à sa louange. Lorsqu'elle fut près du bûcher, elle se dépouilla de ses ornements, et les distribua à ses amis et à ses domestiques, comme un souvenir qu'elle laissait à ceux qui l'avaient aimée. Voici quels étaient ces ornements : elle portait aux doigts des bagues, enrichies de pierres précieuses de différentes couleurs ; sur sa tête brillait un grand nombre d'étoiles d'or, enchâssées de pierres précieuses ; autour du cou, des colliers de dimension graduée. Enfin, après avoir embrassé ses domestiques, elle monta sur le bûcher, appuyée sur le bras de son frère, et elle termina sa vie héroïquement, au milieu d'une foule de spectateurs. Toute l'armée en armes défila trois fois autour du bûcher avant qu'on y mît le feu. La jeune femme se coucha à côté du corps de son mari, et ne fit pas sortir de sa bouche une seule plainte au moment où les flammes la dévoraient. Ce spectacle excita autant de pitié que de louanges. Cependant quelques Grecs blâmèrent cette coutume comme trop sévère et comme sauvage ⁴.

Après la sépulture des morts, Eumène quitta le pays des Parétaques, et s'avança vers la Gabiène, pays encore intact et riche en provisions. Eumène ne se trouvait alors qu'à vingt-cinq étapes d'Antigone, en suivant la route habitée, et à neuf seulement, en traversant une région déserte et sans eau. C'est à

⁴ Cette coutume barbare existe encore aujourd'hui dans l'Inde. Malgré les efforts des Anglais, maîtres de ce pays, elle n'a pu être abolie.

ces distances qu'Eumène et Antigone prirent leurs quartiers d'hiver, et laissèrent les troupes se reposer de leurs fatigues.

XXXV. En Europe, Cassandre assiégeait la ville de Tégée, dans le Péloponnèse, lorsqu'il apprit le retour d'Olympias en Macédoine, la mort d'Eurydice et du roi Philippe, ainsi que le meurtre de son propre frère, et la destruction du tombeau d'Iollas. A ces tristes nouvelles, il conclut une trêve avec les Tégéates. Il se remit en route à la tête de son armée et se dirigea sur la Macédoine. Son départ laissa ses alliés dans un grand embarras; car Alexandre, fils de Polysperchon, menaçait avec ses troupes les villes du Péloponnèse. Pour se rendre agréable à Olympias et à Polysperchon, les Étoliens avaient occupé les Thermopyles et fermé le passage à Cassandre. Celui-ci renonça à forcer le défilé; mais il fit venir des barques de l'Eubée et de la Locride, sur lesquelles il transporta son armée par mer en Thessalie. Averti que Polysperchon avait occupé la Perrhébie, Cassandre détacha Callas avec l'ordre d'attaquer Polysperchon; Dinias s'était d'avance mis en possession des défilés, et se portait à la rencontre des troupes envoyées par Olympias. Informée que Cassandre s'approchait de la Macédoine à la tête d'une puissante armée, Olympias nomma Aristonous au commandement des troupes royales et le chargea de s'opposer à la marche de Cassandre. Elle se rendit ensuite à Pydna, emmenant avec elle le fils d'Alexandre et sa mère Rhoxane; en outre, elle était accompagnée de Thessalonique, fille de Philippe, fils d'Amyntas; de Déidamie, fille d'Æacide, roi des Épirotes, et sœur de ce Pyrrhus qui fit plus tard la guerre aux Romains; enfin des filles d'Attalus. A ce cortège se réunit un grand nombre d'amis et de parents, troupe de gens pour la plupart inutiles à la guerre, et qui, faute de vivres, ne devaient pas pouvoir soutenir un long siège. Bien que le danger fût évident pour tout le monde, Olympias s'obstina à rester dans Pydna, espérant que les Grecs et les Macédoniens lui apporteraient du renfort par mer. Elle avait alors auprès d'elle quelques cavaliers ambraciotes, la plupart des soldats qui faisaient le service habituel de la cour, enfin

les éléphants que Polysperchon lui avait laissés. Les autres animaux de même espèce étaient tombés entre les mains de Cassandre lors du premier envahissement de la Macédoine.

XXXVI. Cassandre avait traversé les défilés de la Perrhèbie et était arrivé sous les murs de Pydna, qu'il entourait d'une circonvallation aboutissant des deux côtés à la mer. En même temps il demanda à ses alliés des navires, des fournitures d'armes et des machines de guerre, se proposant d'investir par terre et par mer la place où Olympias se tenait renfermée avec sa cour. En apprenant qu'Æacide, roi des Épirotes, se portait au secours d'Olympias, Cassandre détacha Atarrhias, un de ses lieutenants, avec l'ordre d'aller à la rencontre des Épirotes. Atarrhias s'empressa d'exécuter cet ordre, occupa d'avance les passages, et fit échouer l'entreprise d'Æacide, d'autant plus facilement que la majorité des Épirotes marchait avec répugnance contre la Macédoine et s'était même soulevée dans le camp. Cependant Æacide, qui voulait absolument venir au secours d'Olympias, licencia les mécontents et ne prit avec lui que ceux qui se montraient disposés à partager les chances de l'expédition. Mais, ainsi affaibli, il ne fut plus en état de tenir tête à l'ennemi. Les soldats licenciés, une fois revenus dans leur patrie, s'insurgèrent contre le roi absent, le firent, par un décret du peuple, condamner à l'exil, et conclurent une alliance avec Cassandre. Jamais événement semblable n'était arrivé en Épire depuis que Néoptolème, fils d'Achille, avait régné dans ce pays; car les enfants avaient toujours régulièrement succédé aux rois, leurs pères, jusqu'à l'époque actuelle. Cassandre fit occuper l'Épire en vertu du traité d'alliance. Il y envoya Lycisque en qualité de gouverneur civil et militaire. Bientôt après, les Épirotes, qui déjà antérieurement étaient opposés à l'alliance macédonienne, abandonnèrent Olympias, dont les affaires semblaient désespérées, et se réunirent à Cassandre. Il ne restait donc plus à Olympias d'autre secours que celui que Polysperchon devait lui amener; mais ce secours lui manqua aussi contre toute attente. On se rappelle que Callas avait été détaché par Cassandre pour se porter à l'en-

contre de Polysperchon , qui se trouvait avec son armée en Perrhébie. Callas parvint à corrompre, à force d'argent, la majorité de l'armée de Polysperchon , en sorte qu'il ne restait plus à celui-ci qu'un très-petit nombre de fidèles. C'est ainsi que s'évanouirent en peu de temps les espérances d'Olympias.

XXXVII. En Asie, Antigone tenait toujours ses quartiers d'hiver à Gadamales¹ en Médie. Voyant que son armée était plus faible que celle des ennemis , il se hâta d'attaquer ces derniers à l'improviste et de les battre par un stratagème. Eumène avait établi ses cantonnements dans plusieurs points; quelques-uns étaient séparés par une distance de six jours de marche. Antigone renonça à traverser la contrée habitée , parce que cette route était longue et plus facile à garder par l'ennemi. Il osa prendre celle qui conduit à travers le désert , route difficile , mais plus favorable à l'exécution de ses desseins ; non-seulement elle était plus courte , mais il était aisé , en la suivant , de tomber inopinément sur les ennemis qui , sans se douter de rien , étaient dispersés dans les villages et se tenaient mal sur leurs gardes. Ce plan arrêté, Antigone ordonna aux soldats de se tenir prêts pour le départ , et de se procurer pour dix jours de vivres qui n'auraient pas besoin d'être cuits. Puis, après avoir fait répandre le bruit qu'il se portait sur l'Arménie , il prit soudain , contre l'opinion de tous , le chemin du désert , bien que l'on fût à l'époque du solstice d'hiver. Il prescrivit de n'allumer du feu , dans les camps , que pendant le jour , et de l'éteindre pendant la nuit , afin que leur marche ne fût point aperçue des hauteurs qui environnent presque de toutes parts le désert plat. Enfin , après cinq jours d'une marche pénible , les soldats , contraints par le froid , allumèrent du feu nuit et jour dans leurs camps. Ce feu ayant été aperçu par quelques naturels du pays , ceux-ci s'empressèrent d'envoyer à Eumène et à Peuceste des messagers qui , montés sur des dromadaires , apportèrent la nouvelle le même jour ; car ces animaux peuvent faire en une journée environ quinze cents stades².

¹ Ce peuple porte plus haut le nom de Gadarmagues.

² Environ vingt-sept myriamètres.

XXXVIII. A la nouvelle qu'on voyait l'ennemi au milieu de la route, Peuceste voulut se retirer jusque dans ses derniers cantonnements d'hiver, afin de n'être pas surpris par les ennemis avant d'avoir réuni toutes ses troupes auxiliaires; mais Eumène, regardant ce mouvement comme une lâcheté, lui dit de prendre courage et de garder ses quartiers aux frontières du désert, ajoutant qu'il trouverait le moyen de retarder Antigone de trois ou quatre jours; que si ce moyen réussissait, il lui serait facile de réunir toutes ses forces éparses et de venir à bout d'un ennemi exténué de fatigue et de besoin. Pendant qu'on cherchait à deviner un si singulier commandement, et comment on pourrait empêcher les ennemis de s'avancer, Eumène ordonna aux chefs qui se trouvaient près de lui de le suivre avec leurs soldats, qui porteraient du feu dans plusieurs vases. Il choisit ensuite un lieu élevé et parfaitement en vue du désert; puis il traça un contour d'environ soixante-dix stades. Il enjoignit à chacun des détachements qui le suivaient d'allumer pendant la nuit des feux à une distance d'environ vingt coudées l'un de l'autre, et d'entretenir, à l'heure de la première veille, une grande flamme, comme les soldats, déjà sur pied, ont coutume de le faire lorsqu'ils préparent leur repas; de laisser tomber le feu à la seconde veille, afin de le laisser s'éteindre à la troisième, de manière à faire croire de loin à un véritable campement. Les soldats exécutèrent cet ordre. Quelques amis de Python, satrape de la Médie, aperçurent de loin les feux allumés sur la montagne opposée; ne doutant pas qu'ils eussent sous leurs yeux un véritable camp, ils descendirent dans la plaine et vinrent en avertir Antigone et Python. Frappés de cette nouvelle inattendue, ils firent faire halte et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. Il leur paraissait chanceux de se battre avec des troupes fatiguées, privées du nécessaire, contre des ennemis qui vivaient dans l'abondance. Soupçonnant une trahison qui aurait découvert à Eumène leurs projets, Antigone et Python abandonnèrent la route directe, et, inclinant sur la droite, ils allèrent, chacun de son côté, se rendre dans la contrée habitée pour y remettre les troupes de leurs fatigues.

XXXIX. Après avoir ainsi trompé l'ennemi, Eumène rappela de toutes parts ses troupes dispersées dans les cantonnements d'hiver et dans les villes, il fit entourer d'un retranchement et d'un fossé profond le camp qu'il venait de tracer, reçut les alliés qui y affluaient, et rassembla toutes les provisions nécessaires. Antigone, après avoir traversé le désert, apprit de quelques indigènes qu'Eumène était parvenu à rallier presque toutes ses troupes, mais que les éléphants, qui avaient également quitté leurs quartiers d'hiver, avaient été laissés dans le voisinage, sans aucune escorte. Antigone détacha donc deux mille lanciers mèdes à cheval, deux cents Tarentins et toute l'infanterie légère, espérant qu'il se rendrait facilement maître de ces animaux laissés seuls, et qu'il enlèverait ainsi à l'ennemi sa plus grande force. Mais Eumène, devinant le plan de l'ennemi, avait déjà envoyé une escorte de quinze cents cavaliers d'élite et de trois mille hommes d'infanterie légère. Le détachement d'Antigone se montra le premier. A cette vue, les conducteurs firent ranger les éléphants en carré, et, plaçant les bagages au milieu, ils continuèrent leur marche, protégés par une arrière-garde de plus de quatre cents cavaliers. Cette arrière-garde reçut tout le choc de l'attaque de l'ennemi, et, impuissante à résister, elle fut mise en déroute. Les guides qui montaient les éléphants se défendirent d'abord avec courage, mais ils furent bientôt criblés de blessures et mis hors de combat. Dans cet instant critique apparurent soudain les troupes envoyées par Eumène, qui arrachèrent les leurs au danger. Peu de jours après, les deux armées, campées à quarante stades de distance l'une de l'autre, se rangèrent en bataille, prêtes à livrer un combat décisif.

XL. Antigone plaça sa cavalerie aux deux ailes. Il avait confié le commandement de l'aile gauche à Python et celui de l'aile droite à Démétrius, à côté duquel il se proposait lui-même de combattre. L'infanterie était placée au centre, et les éléphants en avant du front de toute la ligne. Les intervalles que laissaient entre eux ces animaux étaient remplis par des hommes armés à

la légère. Le total de l'armée était de vingt-deux mille hommes d'infanterie, de neuf mille cavaliers, y compris ceux qui avaient été enrôlés dans la Médie, et de soixante-cinq éléphants. Informé qu'Antigone commandait lui-même l'aile droite à la tête de sa meilleure cavalerie, Eumène se plaça en face de lui, et prit le commandement de l'aile gauche composée de l'élite de ses troupes. C'est à cette aile que se trouvaient la plupart des satrapes, avec l'élite de la cavalerie des alliés. On y remarquait aussi Mithridate, fils d'Ariobarzane, descendant d'un de ces Perses qui avaient jadis détrôné le mage Smerdis. Ce Mithridate était un homme remarquable par sa bravoure, et élevé dès son enfance dans le métier des armes. En avant de l'aile gauche, Eumène avait établi, en forme de croissant, soixante de ses plus forts éléphants, dont les intervalles étaient remplis par de l'infanterie légère. Au centre, les hypaspistes occupaient le premier rang; au second rang se trouvaient les argyraspides, et au troisième les mercenaires armés à la macédonienne. Le front de la ligne était occupé par des éléphants et par un nombre suffisant d'hommes légèrement armés. L'aile droite était formée de la partie la plus faible de la cavalerie et des éléphants les moins robustes; Philippe en avait le commandement. Celui-ci avait reçu l'ordre de combattre en fuyant et d'observer les mouvements de l'autre aile. Le total de l'armée d'Eumène se montait en ce moment à trente-six mille sept cents hommes d'infanterie, à six mille cinquante cavaliers et cent quatorze éléphants.

XLI. Un peu avant l'engagement, Antigène, chef des argyraspides, envoya un de ses cavaliers macédoniens vers la phalange ennemie, avec l'ordre de se faire entendre à haute voix lorsqu'il en serait assez près. Ce cavalier partit au galop, et lorsqu'il fut à portée de voix de la phalange d'Antigone, il s'écria : « Comment ! mauvaises têtes, vous portez les armes contre vos pères qui ont fait toutes les campagnes de Philippe et d'Alexandre ! contre des guerriers qui, dans un moment, vont vous apprendre qu'ils sont dignes de ces deux grands rois et de la gloire qu'ils ont acquise dans tant de batailles. » En effet, à cette époque, les plus jeunes des argyras-

pires avaient environ soixante ans ; beaucoup d'entre eux en avaient soixante et dix , et quelques-uns étaient même plus âgés encore ; ils étaient tous d'une expérience militaire et d'une bravoure à laquelle rien ne résistait. Cette proclamation produisit l'effet désiré ; des voix mécontentes s'élevèrent dans les rangs d'Antigone ; les soldats exprimaient le regret d'être forcés à se battre contre leurs parents et des hommes d'un âge si respectable, tandis que dans l'armée d'Eumène on demandait à grands cris à tomber immédiatement sur les ennemis. Eumène mit à profit cet enthousiasme, donna le signal du combat, et fit sonner la charge ; le cri de guerre retentit sur toute la ligne.

XLII. Le combat commença par l'attaque des éléphants ; puis la cavalerie prit part à l'engagement. Le champ de bataille était formé par une vaste plaine complètement stérile à cause des efflorescences de sel qui s'y trouvaient. La cavalerie fut bientôt enveloppée d'un nuage de poussière qui ne permit de distinguer à peu de distance aucun mouvement. Antigone, profitant de cette circonstance, envoya un détachement de Mèdes et de Tarentins pour attaquer les bagages de l'ennemi. Il espérait, ce qui devait arriver, que cette manœuvre ne serait point aperçue à cause de la poussière, et que l'enlèvement des bagages lui assurerait facilement la victoire. Ce détachement de cavaliers tourna donc l'aile gauche de l'ennemi, et se précipita sur les bagages qui étaient à environ cinq stades du champ de bataille. Ne rencontrant qu'une troupe de gens inutiles, le détachement d'Antigone culbuta la faible garde qui voulait lui résister, et s'empara de tous les bagages. Sur ces entrefaites, Antigone avait engagé le combat avec les rangs qui lui étaient opposés, et, se montrant à la tête de sa cavalerie, il étourdit Peuceste, satrape des Perses, qui, sortant d'un tourbillon de poussière, entraîna avec lui une colonne de quinze cents hommes. Eumène, abandonné avec un petit nombre des siens à l'extrémité de l'aile droite, regarda comme une honte de céder au sort et de prendre la fuite. Décidé à mourir plutôt que de manquer à la fidélité qu'il avait vouée aux rois, il se porta sur Antigone. Un combat acharné s'engagea

entre la cavalerie ; les soldats d'Eumène l'emportaient en courage , mais ceux d'Antigone étaient supérieurs en nombre. Les pertes étaient déjà grandes de part et d'autre , lorsqu'il arriva qu'un des éléphants d'Eumène, placé au front de la ligne, tomba sous les coups du plus fort de ces animaux qui se trouvaient en face. Eumène, se voyant alors battu sur tous les points, fit sortir de la mêlée le reste de sa cavalerie , et se porta à l'autre aile pour joindre Philippe qui avait reçu l'ordre de fuir en combattant. Telle fut l'issue de l'action de cavalerie.

XLIII. Quant au combat d'infanterie , les argyraspides attaquèrent les ennemis en colonne serrée ; ils tuèrent les uns et forcèrent les autres à prendre la fuite. Leur attaque fut si impétueuse que, bien qu'ils eussent à combattre toute la phalange d'Antigone , ils passèrent plus de cinq mille hommes au fil de l'épée , et mirent en déroute toute l'infanterie , qui était très-nombreuse, sans qu'eux-mêmes eussent perdu un seul homme. Informé de la perte de ses bagages, Eumène chercha à rallier les cavaliers de Peuceste, qui n'étaient pas très-éloignés , et à les ramener contre Antigone ; car il espérait , s'il réussissait , reprendre non-seulement ses propres bagages , mais encore s'emparer de ceux de l'ennemi. Mais Peuceste se refusa à cette manœuvre , et continua à se retirer du champ de bataille. La nuit commençait déjà , et Eumène fut obligé de céder au temps. Cependant Antigone avait partagé sa cavalerie en deux corps ; il se mit lui-même à la tête de l'un pour poursuivre Eumène ; l'autre fut confié à Python avec l'ordre d'attaquer les argyraspides privés du secours de la cavalerie. Cet ordre fut exécuté. Les Macédoniens , se formant en carré , se retirèrent en sécurité au bord du fleuve et reprochèrent à Peuceste d'être cause de la défaite de la cavalerie. A l'heure où on allume les flambeaux, ils allèrent trouver Eumène, et se réunirent pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre dans cette situation critique. Les satrapes é mirent l'avis qu'il fallait se retirer sur-le-champ dans les satrapies supérieures ; Eumène fut au contraire d'opinion qu'il fallait rester et renouveler le combat ,

d'autant plus que la phalange ennemie avait été déjà mise en déroute, et que la cavalerie était, des deux côtés, animée d'une égale ardeur. Mais les Macédoniens ne voulaient rien entendre ni à l'une ni à l'autre proposition ; car ils pensaient à leurs bagages, à leurs femmes, à leurs enfants, et à un grand nombre de parents qui se trouvaient entre les mains de l'ennemi. Dès ce moment, ils entrèrent secrètement en pourparler avec Antigone ; ils se saisirent d'Eumène et le livrèrent à ses ennemis. Antigone leur rendit leurs bagages ; et, après avoir reçu leurs serments, il incorpora les Macédoniens dans son armée. Pareillement ; les satrapes, les autres chefs et la plupart des soldats abandonnèrent leur général, et ne songèrent qu'à leur propre sûreté.

XLIV. Antigone devint ainsi tout d'un coup maître de la personne d'Eumène et de toute l'armée ennemie. Il fit d'abord arrêter Antigène, le chef des argyraspides, l'enferma dans une caisse et le brûla vif. Il fit également mettre à mort Eudémus qui avait amené des éléphants de l'Inde, Celbanus et quelques autres chefs qui lui avaient toujours été hostiles. Quant à Eumène, tenu au secret, Antigone cherchait le moyen de le sauver ; car il désirait avoir avec lui un général habile et qui lui fût obligé, bien qu'il ne pût guère compter sur sa foi, à cause de son attachement pour Olympias et les rois ; car après avoir été déjà épargné à Nora en Phrygie, Eumène n'en avait pas moins continué à se montrer dévoué pour la cause des rois. Mais voyant que les Macédoniens insistaient impitoyablement sur le châtement d'Eumène, Antigone le fit mettre à mort. Cependant, fidèle à d'anciens liens d'amitié, il rendit au corps d'Eumène les derniers devoirs, le fit brûler, et renferma ses os dans une urne qu'il envoya à la famille d'Eumène. Au nombre des prisonniers blessés se trouvait aussi l'historien Hieronymus de Cardia, qui avait joui précédemment de l'estime d'Eumène, et qu'après la mort d'Eumène Antigone honora de sa bienveillance et de son amitié.

Antigone reconduisit toute son armée dans la Médie, et éta-

blit ses quartiers d'hiver dans un village voisin d'Ecbatane, capitale de cette contrée. Il distribua ensuite ses troupes dans toute la satrapie et particulièrement dans l'éparchie de Rhaga, qui tire ce nom des malheurs qu'avait éprouvés cette contrée dans des temps anciens. En effet, il y avait autrefois plusieurs villes très-florissantes, lorsque des tremblements de terre les firent disparaître avec tous leurs habitants, et changèrent la face entière du pays, au point qu'on y vit des fleuves et des lacs qui n'existaient pas auparavant.

XLV. A cette époque, la ville de Rhodes éprouva une troisième inondation où périt un grand nombre d'habitants. La première inondation n'avait pas causé beaucoup de mal ; car la ville, récemment fondée, était encore peu considérable ; la seconde, plus sérieuse, avait fait périr beaucoup plus de monde. La dernière enfin arriva au commencement du printemps, précédée de torrents de pluies et d'une immense grêle ; les grêlons étaient du poids d'une mine¹ et même plus gros ; leur chute détruisit des maisons et tua beaucoup d'hommes. Comme la ville de Rhodes est bâtie en amphithéâtre et que les eaux qui s'en écoulent se réunissent presque toutes en un seul point, les parties basses furent aussitôt complètement inondées ; car, l'hiver ayant paru passé, on avait négligé de nettoyer les égouts, et les canaux se trouvaient obstrués. Les eaux s'étaient donc accumulées, et avaient inondé tout le marché et la place de Bacchus ; déjà elles menaçaient d'envahir le temple d'Esculape. Tous les habitants, saisis de frayeur, ne cherchaient qu'à se sauver par différents moyens. Les uns se réfugiaient sur les navires, les autres couraient vers le théâtre, d'autres, enfin, pressés par le danger, montaient sur les autels les plus élevés et grimpaient sur les statues. Enfin la ville, avec ses habitants, était sur le point de périr, lorsqu'elle fut sauvée par un hasard inespéré. Le mur s'écroula dans une grande étendue, les eaux s'écoulèrent dans la mer par l'issue qu'elles s'étaient naturellement frayée, et

¹ Quatre cent trente-six grammes.

bientôt après tout rentra dans l'ordre habituel. Ce qui contribua encore à sauver les habitants, c'est que l'inondation eut lieu pendant le jour ; la plus grande partie d'entre eux eurent donc le temps de se soustraire à l'eau, en se précipitant hors de leurs maisons et en gagnant les points les plus élevés de la ville ; de plus, comme les maisons n'étaient pas en briques, mais en pierres, les habitants pouvaient se réfugier en sécurité sur les toits. Plus de cinq cents personnes périrent dans ce désastre. Les maisons avaient été ou renversées ou très-endommagées. Telle fut l'inondation qui désola la ville de Rhodes.

XLVI. Antigone occupait ses quartiers d'hiver dans la Médie, lorsqu'il apprit que Python cherchait à corrompre ses soldats par des promesses ou des présents, et méditait un projet de révolte. Antigone feignit de n'ajouter aucune foi aux dénonciateurs ; il leur reprocha, en présence de beaucoup de monde, de vouloir rompre des liens d'amitié. En même temps, il fit répandre au dehors le bruit qu'il allait laisser à Python le commandement militaire des satrapies supérieures avec un corps d'armée suffisant pour s'y maintenir en sécurité. Il écrivit aussi à Python une lettre dans laquelle il l'invitait à se rendre le plus tôt possible auprès de lui, afin qu'ils pussent s'entendre ensemble sur leurs intérêts communs, et descendre promptement vers les côtes. Antigone employa cette ruse afin d'écarter tout soupçon, et de persuader Python, laissé satrape du pays, de venir le trouver. Il n'était guère possible d'employer la force pour arrêter un homme aussi remarquable, dont le mérite avait déjà été apprécié par Alexandre, et qui, alors satrape de la Médie, avait rendu de grands services à l'armée. Python se trouvait aux frontières de la Médie, où il avait établi ses cantonnements d'hiver ; il avait déjà gagné, par la séduction, un grand nombre de partisans, lorsque ses amis l'informèrent par écrit des intentions d'Antigone, et lui firent concevoir les plus grandes espérances. Séduit par ces vaines promesses, il se rendit auprès d'Antigone. Celui-ci se saisit de Python, et le fit traduire devant un conseil de guerre. Python fut condamné sans difficulté et exé-

cuté sur-le-champ. Antigone réunit ensuite ses troupes en un seul camp ; il nomma le Mède Orontobate satrape de la Médie, et Hipposstrate chef militaire, commandant trois mille cinq cents fantassins mercenaires. Quant à lui, il se rendit à Ecbatane à la tête de son armée, et prit dans le trésor cinq mille talents d'argent non monnayé¹. Il se dirigea ensuite vers la Perse, et eut encore vingt jours de marche à faire pour atteindre la résidence de Persépolis.

XLVII. Pendant qu'Antigone était en route pour Persépolis, les amis de Python, qui avaient pris part à cette tentative de révolte, et dont les principaux étaient Méléagre et Ménécetas, parvinrent à réunir les soldats d'Eumène et de Python, qui erraient dans la campagne. Cette troupe se composait de huit cents cavaliers ; elle ravagea d'abord le pays des Mèdes qui avaient refusé de tremper dans l'insurrection. Apprenant ensuite qu'Hipposstrate et Orontobate marchaient contre eux, ces cavaliers attaquèrent de nuit le camp de l'ennemi ; leur entreprise faillit réussir. Mais, accablés par des forces supérieures, ils furent obligés de se retirer, après avoir néanmoins entraîné dans leur parti un certain nombre de soldats. Armés à la légère et tous bien montés, ils firent des incursions dans les environs, et répandirent le trouble et le désordre dans le pays. Mais quelque temps après ils furent renfermés dans un défilé entouré de précipices ; les uns furent tués, les autres faits prisonniers. Méléagre, Cranès le Mède, et quelques autres chefs célèbres se trouvèrent au nombre des morts. Telle fut la fin des rebelles en Médie.

XLVIII. Antigone s'était rapidement avancé dans la Perse. Les habitants lui décernèrent des honneurs royaux, comme s'il était le souverain de l'Asie. Il réunit ses amis en conseil, et mit en délibération le choix des satrapes. Il conserva la Carmanie à Tlépolème et la Carmanie à Stasanor, car il ne lui était pas facile d'expulser ces hommes de leurs provinces, par un simple

¹ Vingt-sept millions cinq cent mille francs.

ordre écrit, d'autant moins qu'ils avaient bien administré leurs satrapies, et qu'ils avaient parmi les habitants de nombreux partisans. Évitus obtint l'Arie, et, après sa mort, qui eut lieu bientôt après, il fut remplacé par Évagoras, homme admiré pour sa bravoure et son habileté. Il conserva à Oxyarte, père de Rhoxane, le gouvernement du pays des Paropamisades; car il aurait fallu beaucoup de temps et une forte armée pour l'en chasser. Enfin, il fit venir de l'Arachosie Sibyrtilus, qui lui était très-dévoué; il le confirma dans sa satrapie et lui donna le commandement du corps le plus turbulent des argyraspides, en apparence pour le service de la guerre, mais en réalité pour arriver à se défaire de ce corps. En effet, Antigone lui avait ordonné en particulier de le faire décimer peu à peu dans des entreprises périlleuses : ce corps renfermait ceux qui avaient trahi et livré Eumène. Ainsi, les hommes qui avaient abandonné leur général, devaient être promptement châtiés. Si les actions impies peuvent être utiles aux souverains, elles sont toujours une source de grands malheurs pour les particuliers qui les commettent. Antigone savait que Peuceste jouissait d'une grande considération parmi les Perses; il commença d'abord par lui ôter son gouvernement. Comme les indigènes se montraient irrités de cet acte, Antigone fit mettre à mort Thespias, un des hommes les plus considérés du pays et qui avait déclaré trop témérairement que les Perses n'obéiraient à d'autres chefs qu'à Peuceste. Il nomma Asclépiodore satrape de la Perse et lui confia un corps d'armée suffisant pour se maintenir. Après avoir exalté l'ambition de Peuceste par des espérances chimériques, il parvint à le faire sortir du pays.

Ces dispositions terminées, Antigone se mit en route vers Suse. Il rencontra sur les bords du Pasitigre Xénophile, gardien des trésors de Suse, qui avait été envoyé par Seleucus avec l'ordre de faire tout ce qui lui serait recommandé. Antigone seignit de compter Seleucus au nombre de ses plus grands amis; mais en réalité il craignait que Seleucus ne changeât d'idée et ne lui fermât le passage. Antigone prit possession de la citadelle de

Suse, où il s'empara de l'arbre d'or ¹ et d'une foule d'autres objets précieux, évalués à environ quinze mille talents ². A cela il faut joindre tout l'argent qu'il avait retiré de la vente du butin, des couronnes d'or et de divers présents, ce qui faisait une nouvelle somme de cinq mille talents, indépendamment des trésors qu'il avait recueillis dans la Médie et à Suse. Le total de ces richesses s'élevait donc à vingt-cinq mille talents ³. Tel était l'état des affaires d'Antigone.

XLIX. Après avoir raconté les événements qui se sont passés en Asie, nous allons reprendre la narration de ce qui concerne l'Europe. Cassandre tenait Olympias bloquée à Pydna; mais la saison d'hiver ne lui permettait pas de pousser vivement le siège de la ville. Cependant il avait entouré la ville d'un retranchement dont les deux extrémités touchaient à la mer. Il avait en outre investi le port, et interceptait tous les convois envoyés au secours des assiégés. Les vivres ayant été bientôt consommés, il se fit sentir dans l'intérieur de la place une disette qui épuisait les forces des assiégés. Cette disette devint telle que chaque soldat ne recevait pour sa ration mensuelle que cinq chenices de blé ⁴; on faisait manger aux éléphants de la sciure de bois, et on abattait les animaux de trait et les chevaux pour s'en nourrir. Bien que la ville se trouvât livrée à cette affreuse disette, Olympias ne renonça pas encore à l'espoir de recevoir du secours du dehors. Cependant les éléphants périssaient de faim, les cavaliers irréguliers, qui n'avaient pas été soumis à la ration, mouraient presque tous, et le même sort était réservé à un grand nombre de fantassins. Quelques Barbares, surmontant la répugnance naturelle, ramassaient les cadavres, et en mangeaient la chair. La ville se remplissait de morts; les chefs du corps de la reine firent enterrer une partie de ces cadavres et jeter les autres par-dessus le mur, afin de les soustraire aux regards des vivants, et faire dis-

¹ Présent que le riche Pythius avait fait à Darius, père de Xerxès. Voyez Hérodote, liv. VII, ch. 28.

² Quatre-vingt-deux millions de francs.

³ Cent trente-sept millions cinq cent mille francs.

⁴ Environ cinq à six litres.

paraître la puanteur, devenue insupportable, non-seulement pour les femmes de la cour, habituées à une vie délicate, mais encore pour les soldats, accoutumés à tous les désagréments de la vie.

L. Le printemps commençait et la disette allait en croissant. Beaucoup de soldats supplèrent Olympias de leur accorder la retraite. Olympias, se voyant dans l'impossibilité absolue de leur donner des vivres et de faire lever le siège, accorda leur demande. Ils se rendirent tous dans le camp de Cassandre qui les accueillit avec bienveillance, et les envoya cantonner dans les villes, espérant que les Macédoniens apprendraient ainsi la détresse d'Olympias et se décideraient à abandonner son parti. Ce qu'il avait prévu arriva. Tous ceux qui avaient d'abord résolu de combattre pour les assiégés, passèrent dans le parti de Cassandre. En Macédoine, Aristonoüs et Monimus restèrent seuls fidèles. Aristonoüs était maître d'Amphipolis, et Monimus de Pella. Olympias voyant que presque tout le monde l'abandonnait pour défendre les intérêts de Cassandre, et que le reste de ses amis n'était pas assez fort pour la défendre, voulut faire mettre en mer un bâtiment quinquérème et s'y sauver avec ses affidés. Mais un transfuge ayant dénoncé ce projet, Cassandre fit mettre à la voile et s'empara de ce bâtiment. Olympias, désespérant alors de se sauver, envoya à Cassandre des parlementaires pour traiter d'un accommodement. Cassandre, qui croyait d'abord forcer la reine à se rendre à discrétion, ne lui garantit qu'à peine la vie sauve. Cassandre prit possession de la ville et envoya des détachements pour s'emparer de Pella et d'Amphipolis. Monimus, commandant de Pella, instruit du sort d'Olympias, rendit la ville. Mais Aristonoüs, qui avait sous ses ordres une troupe nombreuse, et qui venait de remporter quelques succès, avait résolu de se défendre. En effet, quelques jours auparavant, il avait attaqué Cratevas, un des généraux de Cassandre, lui avait tué beaucoup de monde, et avait obligé Cratevas lui-même de se jeter avec deux mille hommes dans Bedys¹ en Bisaltie² où il

¹ Il n'est fait nulle part ailleurs mention de la ville de Bedys.

² Région de la Thrace.

vint l'assiéger, lui fit mettre bas les armes, et le renvoya par capitulation. Encouragé par ce succès et croyant Eumène encore vivant, se flattant, en outre, qu'Alexandre et Polysperchon viendraient à son secours, Aristonoüs refusa de rendre Amphipolis. Ce ne fut que sur un ordre écrit d'Olympias, qui lui enjoignit l'obéissance, qu'Aristonoüs livra la ville, et prit des garanties de sûreté.

LI. Cependant, jaloux de la considération dont jouissait Aristonoüs en raison de l'estime dont l'avait honoré Alexandre, et résolu d'ailleurs à se défaire de tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage, Cassandre fit tuer Cratevas¹ par ses parents. Il excita ensuite les familles de ceux qu'Olympias avait fait périr, et les amena à mettre cette femme en accusation dans une assemblée générale des Macédoniens. Le projet réussit. Olympias, absente, et sans avoir pu se défendre, fut condamnée à mort par le tribunal des Macédoniens. Cassandre envoya aussitôt à Olympias quelques-uns de ses affidés, chargés de conseiller à la reine de s'enfuir secrètement et de s'embarquer dans un navire frété pour Athènes. Cassandre agissait ainsi, non avec l'intention de sauver Olympias, mais afin que, s'étant elle-même condamnée à la fuite, elle ne parût avoir subi qu'un châtiment mérité, si elle venait à périr dans la traversée; car il n'ignorait pas de quel respect cette femme était entourée et combien les Macédoniens étaient changeants. Mais Olympias se refusa à la fuite; elle déclara, au contraire, qu'elle était toute prête à paraître devant tous les Macédoniens pour subir un jugement. Redoutant l'effet que la défense de la reine pourrait produire sur la masse, et craignant que la nation entière, se souvenant des bienfaits d'Alexandre et de Philippe, ne réformât son jugement, Cassandre détacha deux cents de ses soldats les plus dévoués avec l'ordre de tuer Olympias sur-le-champ. Ces soldats, après avoir pénétré dans le palais, furent saisis de respect à la vue du noble maintien d'Olympias, et revinrent sans avoir rempli leur mission. Mais les parents de ceux qu'Olympias avait fait mettre à mort, ayant leur propre vengeance à assouvir et voulant en

¹ Il faudrait peut-être lire Aristonoüs, au lieu de Cratevas que donne le texte.

même temps complaire à Cassandre, égorgèrent la reine, qui ne proféra aucun cri qui aurait trahi la faiblesse de son sexe¹. Telle fut la fin d'Olympias qui avait été pendant sa vie comblée d'honneurs. C'est ainsi que périt la fille de Néoptolème, roi des Épirotes, sœur de cet Alexandre qui avait porté la guerre en Italie, femme de Philippe qui fut un des plus puissants souverains de l'Europe, enfin mère d'Alexandre, de ce roi qui avait accompli de si grandes et de si belles choses.

LII. Après avoir ainsi réussi à souhait, Cassandre aspira au trône de la Macédoine. Pour y préparer les voies, il épousa Thessalonique, fille de Philippe et sœur d'Alexandre, afin de se présenter comme un allié de la maison royale. Il fonda alors dans la Pallène une ville qu'il appela d'après son nom Cassandria. Il y transféra des habitants tirés des villes de la Chersonèse, de Potidée et de plusieurs endroits voisins. Il la peupla également de tous ceux qui avaient survécu à la ruine d'Olynthe, et qui étaient en assez grand nombre. Enfin, il distribua aux Cassandriens beaucoup de terres fertiles; la nouvelle cité, ainsi favorisée par Cassandre, prit un rapide accroissement et devint une des premières de la Macédoine. Cassandre avait aussi résolu la mort du fils d'Alexandre et de sa mère Rhoxane, afin qu'il ne restât aucun prétendant légitime à la couronne. Mais désirant auparavant connaître l'impression qu'avait produite sur le public la mort d'Olympias, et attendre en même temps des nouvelles d'Antigone, il se borna, pour le moment, à mettre Rhoxane et son fils en lieu de sûreté. Il la fit transporter dans la citadelle d'Amphipolis, commandée par Glaucias, un des affidés de Cassandre. Il enleva au jeune prince les enfants qui étaient élevés avec lui, et le fit traiter comme un enfant du peuple. Ensuite Cassandre, s'attribuant déjà les droits de la souveraineté, fit inhumer Eurydice et le roi Philippe, ainsi que Cynna, qu'Alcétas avait tué, dans la ville d'Aigues, où l'on avait la coutume d'ensevelir les rois, et il célébra des jeux funèbres

¹ Comparez Justin, XIV, 6.

sur les tombeaux de ces morts. Enfin Cassandre enrôla l'élite de la jeunesse macédonienne, et se décida à faire une expédition dans le Péloponnèse.

Tandis que ces choses se passaient, Polysperchon était assiégé à Naxium¹, dans la Perrhébie. Après avoir appris la mort d'Olympias, il désespéra des affaires de la Macédoine et s'échappa de la ville avec un petit nombre des siens. Il quitta la Thessalie, se réunit à Éacide, et se retira dans l'Étolie. Là, il attendit en sécurité la suite des événements. Les habitants du pays l'avaient accueilli avec bienveillance.

LIII. Après avoir mis sur pied une armée considérable, Cassandre partit de la Macédoine, empressé d'expulser du Péloponnèse Alexandre, fils de Polysperchon. C'était le seul ennemi qui restât encore avec une armée à sa disposition ; il avait pris des villes et des places fortes. Cassandre traversa sans obstacle la Thessalie, mais il trouva les Thermopyles gardées par les Éto liens, et ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à les forcer et à se rendre dans la Béotie. Arrivé dans ce pays, il appela près de lui tous les Thébains qui avaient survécu au désastre de leur ville ; il les engagea à relever Thèbes : l'occasion lui paraissait très-belle pour faire rebâtir cette ville célèbre par son histoire et ses traditions, enfin pour s'acquérir par un tel bienfait une gloire immortelle. Cette ville avait, en effet, subi de nombreuses et bien grandes révolutions ; elle avait été plusieurs fois renversée de fond en comble. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

Après le déluge de Deucalion, Cadmus fonda la ville qui, d'après lui, porta le nom de *Cadmée*. Cette ville fut d'abord habitée par un peuple que quelques historiens appellent *Spartos*², parce qu'il se composait d'hommes accourus de tous côtés, et que d'autres nomment *Thébagène*, parce que ce peuple, chassé et dispersé par le déluge, avait tiré son origine de la ville

¹ Wesseling (tom. VIII, p. 530 de l'édition Bipont.) propose de lire ici *Azorus*, ville mentionnée par Strabon (VIII, p. 504, édition Casaub.) et par Tite-Live (XLII, 53).

² Σπαρτός, dispersé.

mentionnée. Enfin, les habitants de Cadmée furent plus tard chassés par les Enchéliens, ce qui obligea les Cadméens à se réfugier en Illyrie. Après ces événements, Amphion et Zéthus s'emparèrent de ce lieu et y construisirent pour la première fois la ville de Thèbes, ainsi que l'atteste le poëte par ce vers : « Ceux qui les premiers jetèrent le fondement de Thèbes aux sept portes ¹. » Ces nouveaux habitants furent à leur tour chassés par l'arrivée de Polydore, fils de Cadmus, méprisant le pouvoir d'Amphion, affligé de la perte de ses enfants. Sous le règne des successeurs de Polydore, toute la contrée reçut le nom de *Béotie*, de Béotus, fils de Mélanippe et de Neptune, qui avait régné dans ce pays; les Thébains furent pour la troisième fois chassés par les Épigones venus d'Argos qui prirent la ville d'assaut. Les habitants ainsi expulsés se réfugièrent dans la ville d'Alalcomenia et sur le mont Tilphosium. Après que les Argiens se furent retirés, les Thébains rentrèrent dans leur patrie. Plus tard, pendant que les Thébains étaient partis en Asie, pour la guerre de Troie, le reste des habitants de Thèbes fut chassé ainsi que les autres Béotiens par les Pélasges. Ils essayèrent ensuite beaucoup d'autres revers, et ce ne fut que très-peu de temps après la quatrième génération que, rappelés par l'oracle des corbeaux ², les habitants rentrèrent en Béotie et reprirent possession de la ville de Thèbes. Depuis ce temps, cette ville resta debout pendant près de huit cents ans; les Thébains étaient d'abord à la tête de leur nation; ensuite ils disputaient aux autres la suprématie de la Grèce, lorsqu'Alexandre, fils de Philippe, emporta leur ville d'assaut et la détruisit de fond en comble.

LIV. Vingt ans après, Cassandre, avide de gloire, releva avec l'aide des Béotiens cette ville, et la rendit aux débris des Thébains. Plusieurs villes grecques concoururent même à cette œuvre

¹ Odyssée, XI, v. 262.

² L'oracle avait prédit aux Béotiens habitant Arné, en Thessalie, qu'ils rentreraient dans leur patrie, quand ils auraient vu un corbeau blanc. Un enfant s'étant amusé à lâcher des corbeaux blancs, les Béotiens retournèrent dans leurs foyers. Zenobius, cent. III, 87.

tant par sympathie pour le malheur, qu'à cause de l'ancienne renommée de Thèbes. Ainsi les Athéniens rebâtirent une grande partie de l'enceinte; d'autres villes, non-seulement de la Grèce, mais encore de la Sicile et de l'Italie, contribuèrent, chacune selon ses forces, à la reconstruction de Thèbes, soit en prêtant des ouvriers, soit en fournissant des sommes d'argent pour les besoins les plus urgents. Ce fut de cette manière que les Thébains recouvrèrent leur patrie.

Cassandre s'était avancé vers le Péloponnèse à la tête de son armée. Trouvant l'isthme de Corinthe occupé par Alexandre, fils de Polysperchon, il se rendit à Mégare. Là, il fit construire des bateaux sur lesquels il embarqua ses éléphants pour les transporter à Épidaure ainsi que ses troupes. De là il se rendit à Argos et força cette ville à abandonner l'alliance d'Alexandre et à embrasser son propre parti. Il se mit ensuite en possession des villes de la Messénie, à l'exception d'Ithome, et prit Hermionis par capitulation. Alexandre refusant le combat, Cassandre laissa à l'isthme de Géranie¹ une garnison de deux mille hommes, sous les ordres de Molycus et retourna en Macédoine².

LV. L'année étant révolue, Praxibulus fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Spurius Nautius et Marcus Popilius³. Dans cette année, Antigone laissa, comme satrape de la Susiane, Aspisas, un des naturels du pays. Il songea ensuite à faire transporter toutes ses richesses sur le bord de la mer. Il fit donc préparer des chars et des chamcaux, et se dirigea avec son armée, suivie de ce convoi, vers la Babylonie. En vingt-deux jours il atteignit Babylone. Seleucus, satrape de cette province, fit à Antigone un accueil royal, l'honora de présents, et offrit un festin à toute son armée. Mais, lorsque Antigone lui demanda le détail de ses revenus, Seleucus répondit qu'il n'avait aucun compte à lui rendre au sujet de cette province, qui lui avait été donnée par les Macédoniens en récompense des ser-

¹ On ne connaît pas d'isthme de ce nom. Pausanias (I, 40) parle d'une montagne de *Gérania*.

² Le texte paraît ici tronqué.

³ Deuxième année de la cxxv^e olympiade : année 315 avant J.-C.

vices qu'il avait rendus du vivant d'Alexandre. La mésintelligence de ces deux chefs augmenta de jour en jour; Seleucus, songeant au sort de Python, craignit qu'Antigone ne saisît quelque prétexte pour lui ôter la vie; car Antigone passait pour un homme empressé de se débarrasser de tous ceux qui auraient pu lui susciter des obstacles. En proie à ces inquiétudes, Seleucus s'échappa avec cinquante cavaliers, dans l'intention de se retirer en Égypte auprès de Ptolémée, dont tout le monde connaissait la bonté et l'humanité avec laquelle il accueillait les réfugiés. A la nouvelle de cette fuite, Antigone ne se contenta plus de joie de se voir délivré de la nécessité de porter la main sur un compagnon d'armes auquel il avait été si longtemps attaché par les liens de l'amitié, et qui, par cette fuite volontaire, lui livrait, sans coup férir, une satrapie importante. Des Chaldéens vinrent ensuite trouver Antigone, et lui prédirent que Seleucus, s'il parvenait à s'échapper, soumettrait un jour toute l'Asie, et que lui, Antigone, perdrait la vie, s'il livrait une bataille à Seleucus. Saisi de repentir, Antigone fit partir des hommes chargés d'atteindre le fugitif et de le ramener. Mais, après l'avoir poursuivi pendant quelque temps, ils revinrent sans avoir rempli leur mission. Antigone qui, d'habitude, n'avait jamais tenu compte de ces sortes de prédictions, fut néanmoins effrayé de celle des Chaldéens qui passaient pour si habiles dans l'art de prédire l'avenir et dans l'observation la plus exacte des astres; car les Chaldéens passaient pour s'être livrés à ces sciences depuis des myriades d'années. Il n'ignorait pas qu'ils avaient annoncé à Alexandre que, s'il allait à Babylone, il y mourrait. Enfin, de même que la prédiction à l'égard d'Alexandre, celle qui concernait Seleucus s'accomplit, ainsi que nous le raconterons en temps convenable.

LVI. Seléucus, qui était parvenu à se sauver en Égypte, fut parfaitement bien accueilli par Ptolémée. Il se plaignait amèrement d'Antigone, et l'accusait de chasser de leurs satrapies tous les hommes considérés et particulièrement les généraux qui avaient servi sous Alexandre; il citait comme exemples

Python, qui avait été tué; Peuceste, destitué du gouvernement de la Perse; enfin, son propre sort. Cependant, ajouta-t-il, personne n'a jamais offensé Antigone; tous lui ont, au contraire, rendu de grands et nombreux services d'amitié, et voilà comment il les a payés de retour. Seleucus parla ensuite en détail des forces dont Antigone disposait, de ses immenses richesses et de ses succès récents qui avaient, selon lui, excité l'ambition d'Antigone au point de prétendre à tout l'empire des Macédoniens. Ce fut par de tels discours que Seleucus détermina Ptolémée à faire des préparatifs de guerre; il envoya en Europe quelques-uns de ses amis chargés d'y répandre des discours semblables, et de faire de Cassandre et de Lysimaque des ennemis d'Antigone. Cette mission fut bientôt remplie; ce fut là l'origine de guerres sérieuses. Cependant Antigone, devinant le plan de Seleucus, avait, de son côté, envoyé des députés auprès de Ptolémée, de Lysimaque et de Cassandre, pour les prier de lui conserver leur ancienne amitié. Il nomma Python, arrivé de l'Inde, satrape de la Babylonie, et se porta avec son armée vers la Cilicie. Arrivé à Mallum, il distribua ses troupes dans les cantonnements d'hiver, après le coucher de l'Orion. Il prit ensuite à Cuindès dix mille talents, indépendamment de ses revenus annuels, qui s'élevaient à onze mille talents¹. C'est ainsi qu'Antigone s'était rendu redoutable tant par la force de ses troupes que par ses richesses.

LVII. Pendant qu'Antigone s'avancait vers la Syrie, les envoyés de Lysimaque et de Cassandre vinrent le joindre. Introduits dans le conseil, ces envoyés demandèrent que la Cappadoce et la Lycie fussent remises à Cassandre; la Phrygie hellespontique, à Lysimaque; toute la Syrie, à Ptolémée, et la Babylonie à Seleucus. Ils réclamèrent en outre le partage des trésors dont Antigone s'était emparé après la défaite d'Eumène, appuyant leurs réclamations sur ce que la guerre avait été faite en commun. Enfin, ils ajoutèrent que si leurs demandes étaient rejetées, ils

¹ C'était un total de vingt et un mille talents ou de cent quinze millions cinq cent mille francs.

se réuniraient tous pour déclarer la guerre à Antigone. Celui-ci répondit brusquement qu'il était tout préparé à la guerre¹. Les envoyés se retirèrent donc sans avoir obtenu aucun résultat. A la suite de cette négociation, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre firent entre eux un traité d'alliance, réunirent leurs troupes et préparèrent des magasins d'armes et de munitions de guerre. Antigone, voyant ligués contre lui tant d'hommes puissants, comprit toute la gravité de la guerre qui le menaçait. Il appela donc sous les armes les peuples, les villes et les souverains sur l'alliance desquels il pouvait compter. Il envoya Agésilas auprès des rois de Chypre; à Rhodes, Idoménée et Moschion; il fit partir son neveu, Ptolémée, dans la Cappadoce, avec un corps d'armée pour faire lever le siège de la ville d'Amisus : il devait chasser tous les soldats envoyés par Cassandre dans la Cappadoce, et se rendre ensuite dans l'Hellespont pour empêcher Cassandre de faire passer une armée d'Europe en Asie. De plus, il envoya dans le Péloponnèse Aristodème de Milet avec mille talents²; il le chargea de conclure un traité d'amitié et d'alliance avec Alexandre, fils de Polysperchon, et de lever des troupes suffisantes pour faire la guerre à Cassandre. Antigone, maître de toute l'Asie, avait établi, au moyen de courriers et de flambeaux, un système de poste qui lui permettait de faire promptement parvenir les dépêches.

LVIII. Ces dispositions terminées, Antigone se dirigea vers la Phénicie, ayant hâte d'armer une flotte; car ses ennemis tenaient la mer avec de nombreux navires qui lui manquaient alors totalement. Il vint donc établir son camp sous les murs de Tyr, en Phénicie, et comme il avait l'intention de faire le siège de cette ville, il appela près de lui les rois de la Phénicie et les hyparques de Syrie. Il engagea les rois à faire construire des bâtiments; car Ptolémée avait emmené en Égypte tous les navires phéniciens avec leurs équipages. En même temps, il ordonna aux

¹ J'adopte ici la leçon proposée par M. Dindorf, et je lis *πρὸς πόλεμον* au lieu de *πρὸς Πτολεμαίον*, qui n'offre pas un sens bien exact.

² Cinq millions cinq cent mille francs.

hyparques de tenir aussitôt à sa disposition quatre millions cinq cent mille médimnes de blé¹; c'était la consommation pour une année. Il fit de tous côtés venir des bûcherons, des scieurs de bois, des charpentiers maritimes, et transporta du Liban, au bord de la mer, les matériaux que huit mille ouvriers étaient occupés à couper dans cette montagne, et que mille attelages étaient employés à charger. Le Liban s'étend le long des villes de Tripolis, de Byblos et de Sidon. Cette montagne est couverte de bois de cèdre, de pins et de cyprès d'une beauté et d'une élévation prodigieuses. Trois chantiers furent établis en Phénicie : à Tripolis, à Byblos et à Sidon. Un quatrième fut élevé en Cilicie, qui tirait ses matériaux du mont Taurus; enfin, un cinquième à Rhodes, où les habitants faisaient venir le bois par mer. Pendant qu'Antigone était occupé à ces travaux et qu'il campait dans le voisinage de la mer, Seleucus arriva de l'Égypte avec cent navires bons voiliers et équipés avec une magnificence royale. Cette flotte longea la côte en bravant l'armée ennemie. Les villes alliées et tous les partisans d'Antigone en furent découragés; car ils prévoyaient que les ennemis, maîtres de la mer, viendraient ravager leur territoire afin de les punir de leur attachement pour Antigone. Cependant Antigone exhorta ses alliés à prendre courage, et les assura que l'été prochain il pourrait mettre en mer cinq cents navires.

LIX. Pendant que ces choses se passaient, Agésilas, de retour de Cypre où il avait été envoyé en députation, vint annoncer que Nicocréon et les principaux rois de l'île avaient fait alliance avec Ptolémée; mais que les gouverneurs de Cittium, de Lapithum, de Marium et de Cerynia, s'étaient déclarés pour lui. Sur ce rapport, Antigone laissa trois mille hommes sous les ordres d'Andronicus pour continuer le siège de Tyr, et il se dirigea lui-même, à la tête de son armée, vers Joppé et Gaza, villes qui avaient désobéi à ses ordres; il les emporta d'assaut, et incorpora dans les rangs de son armée les soldats qu'y avait

¹ Près de deux millions d'hectolitres.

laissés Ptolémée ; enfin il plaça dans ces villes une garnison suffisante pour tenir les habitants en respect. Cela fait, il retourna dans son camp près de Paléo-Tyr, et fit des préparatifs de siège.

Vers ce même temps, Ariston, auquel Eumène avait confié les os de Cratère, remit ces dépouilles à Phila, femme de Cratère. Cette femme, qui, après la mort de Cratère, avait épousé Démétrius, fils d'Antigone, était d'une rare intelligence ; par ses manières conciliantes, elle avait apaisé bien des troubles dans l'armée ; elle avait élevé à ses frais les sœurs et les filles des guerriers pauvres, et délivré beaucoup d'accusés innocents. On rapporte même qu'Antipater, son père, un des hommes d'État les plus sages de son époque, consultait Phila, encore jeune fille, sur les affaires les plus importantes. Nous ferons d'ailleurs connaître davantage le caractère de cette femme, lorsque nous parlerons des changements qui eurent lieu par la suite, et de la fin du règne de Démétrius. Voilà ce que nous avons pour le moment à dire d'Antigone et de Phila, femme de Démétrius.

LX. Cependant Aristodème, un des généraux émissaires d'Antigone, aborda en Laconie, et, sur l'autorisation des Spartiates, il fit dans le Péloponnèse une levée de huit mille hommes. Il conclut en même temps, au nom d'Antigone, un traité d'alliance avec Alexandre et Polysperchon. Il laissa à Polysperchon le commandement du Péloponnèse, et engagea Alexandre à se rendre en Asie, auprès d'Antigone. Ptolémée¹, un autre des généraux d'Antigone, arriva avec son armée en Cappadoce, fit lever à Asclépiodore, lieutenant de Cassandre, le siège d'Amisus, renvoya par capitulation les troupes d'Asclépiodore, et se mit en possession de la province. Après ce succès, Ptolémée s'avança vers la Bithynie, surprit Zibœtès, roi des Bithyniens, alors occupé au siège des villes des Astacéniens et des Chalcédoniens, et l'obligea de se désister de son entreprise. Enfin il fit une alliance avec ces villes et avec Zibœtès lui-même, prit des otages et se porta sur l'Ionie et la Lydie. Car Antigone lui avait écrit

¹ Ce n'est point le satrape d'Égypte, mais le neveu d'Antigone, qui s'appelait aussi Ptolémée. Voyez plus haut, ch. 57.

de venir à son secours et de se rendre immédiatement sur la côte où Seleucus devait stationner avec sa flotte. Seleucus bloquait alors Érythrée; mais, en apprenant l'approche de l'ennemi, il renonça à son entreprise.

LXI. Antigone se lia d'amitié avec Alexandre, fils de Polysperchon, qui venait d'arriver en Asie. Il convoqua en une assemblée les soldats et les voyageurs étrangers, et accusa publiquement Cassandre. Son accusation était fondée sur la mort d'Olympias et sur le mauvais traitement qu'avaient éprouvé Rhoxane et le roi. Il ajouta en outre que Cassandre avait forcé Thessalonice à l'épouser, et qu'il avait évidemment l'ambition de s'approprier le trône de Macédoine; qu'il avait rétabli les Olynthiens, les ennemis les plus acharnés des Macédoniens, dans une ville qui portait son nom¹; enfin qu'il avait relevé Thèbes, rasée par les Macédoniens. Toute l'assemblée fut indignée, et elle rendit un décret d'après lequel Cassandre était déclaré ennemi de la patrie, s'il ne démolissait pas les villes qu'il venait de rétablir, s'il ne faisait pas sortir de prison le roi et sa mère Rhoxane pour les rendre aux Macédoniens, enfin s'il refusait de se soumettre aux ordres d'Antigone, investi de la régence du royaume. Ce même décret portait que tous les Grecs seraient libres, affranchis de toute garnison étrangère et entièrement indépendants. Ratifié par l'armée, ce décret fut publié en tous lieux. Antigone comptait ainsi, par la perspective de la liberté, trouver dans les Grecs des auxiliaires dévoués, et donner le change aux satrapes de l'Asie supérieure et aux commandants militaires qui soupçonnaient Antigone de ne faire la guerre que pour détrôner les rois, successeurs d'Alexandre. Ces mesures prises, Antigone donna à Alexandre cinq cents talents, et, après l'avoir ébloui par de brillantes espérances, il le renvoya dans le Péloponnèse. Il fit ensuite venir de Rhodes les navires qu'il y avait fait construire, en arma le plus grand nombre, et se porta sur Tyr. Maître de la mer, et interceptant les

¹ La ville de Cassandria. Voyez plus haut, chap. 52.

convois de vivres, Antigone bloqua Tyr pendant un an et trois mois, et réduisit les assiégés à une affreuse disette. Enfin la ville se rendit par capitulation ; les soldats de Ptolémée obtinrent la permission de se retirer avec leurs bagages, et Antigone mit une garnison dans la place.

LXII. Sur ces entrefaites, Ptolémée, qui avait été informé de la teneur du décret rendu par les Macédoniens à l'instigation d'Antigone, en rédigea de son côté un autre tout à fait semblable, pour faire connaître aux Grecs qu'il n'était pas moins jaloux qu'Antigone de leur indépendance ; car les deux rivaux voyaient bien de quelle importance serait dans les conjonctures actuelles l'amitié des Grecs qu'ils se disputaient. Ptolémée fit alliance avec Cassandre¹, satrape de Carie, qui avait sous sa domination un grand nombre de villes. Il envoya un renfort de troupes aux rois de Cypre, auxquels il avait déjà fait passer antérieurement un corps de trois mille hommes, afin de contraindre à l'obéissance ceux qui lui avaient jusqu'à présent résisté. Ce renfort se composait de dix mille hommes sous les ordres de Myrmidon d'Athènes, et de cent navires commandés par Polyclite. Ménélas, frère de Ptolémée, avait le commandement en chef. Ces généraux, abordés en Cypre, rallièrent la flotte de Seleucus et se réunirent en conseil pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Il fut arrêté que Polyclite se porterait avec cinquante navires vers le Péloponnèse, et qu'il ferait la guerre à Aristodème, à Alexandre et à Polysperchon ; que Myrmidon, à la tête des mercenaires, passerait dans la Carie pour secourir Cassandre, pressé par Ptolémée, lieutenant d'Antigone ; enfin que Seleucus et Ménélas resteraient en Cypre, où, s'alliant avec le roi Nicocréon et les autres, ils feraient la guerre à la faction ennemie. L'armée ayant été ainsi divisée, Seleucus alla assiéger Cérynthia et Lapithum ; puis, après s'être allié avec Stasicæus, roi des Maniens, il obligea le souverain des Amathusiens à lui remettre des otages ; mais, n'ayant pu entraîner dans son parti la

¹ Weesseling (tom. VIII, p. 537) pense qu'il faut lire ici *Asandre*, ainsi que dans tous les passages où il est question du satrape de la Carie. Voyez XVIII, 39.

ville de Citium , il l'assiégea sans relâche avec toute son armée. En ce même temps Antigone reçut quarante navires que lui avait amenés de l'Hellespont et de Rhodes le nauarque Thé-mison. Dioscoride lui amena de ces mêmes contrées quatre-vingts barques. Après avoir réuni à ces bâtiments ceux qui se trouvaient déjà tout prêts dans les ports de la Phénicie , et particulièrement dans le port de Tyr , au nombre de cent vingt navires , Antigone se trouva à la tête d'une flotte de deux cent quarante vaisseaux armés en guerre. Dans ce nombre il y avait quatre-vingt-dix quadrirèmes , dix quinquérèmes , trois novirèmes , dix décirèmes et trente bâtiments dépontés. En divisant ces forces navales , il détacha cinquante bâtiments dans le Péloponnèse , confia les autres aux ordres de Dioscoride , son neveu , chargé de se mettre en croisière , de défendre les alliés et de s'emparer des îles qui ne s'étaient pas encore déclarées alliées. Telle était la situation des affaires d'Antigone.

LXIII. Après avoir parlé des événements arrivés en Asie , nous allons revenir à ceux d'Europe. Apollonide , nommé par Cassandre commandant de la ville d'Argos , entra de nuit dans l'Arcadie et s'empara de la ville des Stympkaliens. Pendant qu'il était occupé à cette expédition , les habitants d'Argos , mal disposés pour Cassandre , appelèrent Alexandre , fils de Polysperchon , lui promettant de lui livrer leur ville. Mais , Alexandre tardant à se rendre à cette invitation , Apollonide eut le temps de le devancer et de revenir à Argos. Il y trouva les conjurés réunis au nombre de cinq cents dans le Prytanée ; il en fit fermer les issues , mit le feu à l'édifice , et brûla vifs tous ceux qui s'y trouvaient. Il exila plusieurs autres conjurés et en condamna un petit nombre à mort. Lorsque Cassandre apprit la descente d'Aristodème dans le Péloponnèse , et la levée des troupes étrangères , il fit d'abord des tentatives pour détacher Polysperchon du parti d'Antigone ; mais comme Polysperchon s'y refusa , Cassandre se mit à la tête de son armée , traversa la Thessalie et entra dans la Béotie. Là , il aida les Thébains à rebâtir les murs de leur ville ; puis il se rendit dans le Pélopon-

nèse, s'empara de force de la ville de Cenchrée et ravagea le territoire des Corinthiens. Il prit ensuite d'assaut deux forteresses, et en fit sortir la garnison d'Alexandre par capitulation. De là il vint attaquer la ville d'Orchomène, où il fut introduit par quelques habitants mécontents d'Alexandre. Il y laissa une garnison; les amis d'Alexandre ayant cherché un asile dans le temple de Diane, il accorda aux autres habitants la faculté d'agir à leur égard comme ils l'entendraient. Les Orchoméniens traitèrent ces suppliants avec la dernière rigueur, et les mirent à mort, contrairement à la loi commune des Grecs.

LXIV. Cassandre entra ensuite dans la Messénie; mais trouvant la ville des Messéniens bien défendue par une garnison de Polysperchon, il renonça pour le moment à en faire le siège. De là, il s'avança vers l'Arcadie, et laissa Damis gouverneur de la ville de * * *. De là, il revint vers l'Argolide, célébra les jeux Néméens, et retourna dans la Macédoine. Après le départ de Cassandre, Alexandre visita avec Aristodème les villes du Péloponnèse. Il essaya d'expulser les garnisons des villes occupées par Cassandre et de déclarer les autres indépendantes. Averti de ces tentatives, Cassandre dépêcha Prépellus pour l'engager d'abandonner le parti d'Antigone et de se rallier franchement à lui. Il ajouta que si Alexandre acceptait cette proposition, il lui donnerait le commandement de tout le Péloponnèse, le proclamerait chef de l'armée, et l'honorerait selon ses mérites. Alexandre, voyant que c'était là précisément pourquoi il faisait, depuis l'origine, la guerre à Cassandre, accepta l'alliance proposée et fut, dès ce moment, reconnu commandant du Péloponnèse.

Sur ces entrefaites, Polyclite, émissaire de Seleucus, quitta les eaux de Cypre, et vint mouiller à Cenchrée. Mais, en apprenant la défection d'Alexandre et ne voyant plus d'ennemi à combattre, il remit à la voile pour la Pamphylie. De là il se rendit à Aphrodisias en Cilicie. C'est là qu'il apprit que Théodote, nauarque d'Antigone, parti de Patara en Lycie, passait

¹ Le nom de la ville manque dans le texte.

dans ces parages avec des bâtimens rhodiens , équipés en Carie. Il apprit aussi que Périlaüs longeait la côte avec des troupes de terre , sous la protection de la flotte. Polyclite usa d'un stratagème pour se défaire de ces deux lieutenants d'Antigone. A cet effet , il débarqua ses troupes , les mit en embuscade dans un endroit où les ennemis devaient passer ; puis il se remit en mer , et se cacha avec ses navires derrière un promontoire où il attendit l'arrivée des ennemis. La troupe de terre tomba la première dans l'embuscade ; Périlaüs perdit beaucoup de monde et fut fait prisonnier avec plusieurs autres guerriers. Pendant que la flotte s'apprêtait à venir au secours de la troupe de terre, Polyclite l'attaqua soudain et la mit facilement en déroute. Tous les navires et une grande partie de l'équipage tombèrent au pouvoir de Polyclite. Dans le nombre des prisonniers se trouvait aussi Théodote qui , blessé grièvement , mourut peu de jours après. Vainqueur sans avoir couru aucun risque , Polyclite se porta vers Cypre , et de là il se rendit à Peluse. Ptolémée le combla d'éloges et de présents, et lui donna de l'avancement en récompense de ce grand succès. Quant à Périlaüs et aux autres prisonniers, Ptolémée les remit en liberté sur les instances d'Antigone. Enfin , il se rendit lui-même dans un lieu appelé *Ecregma*¹, où il eut une conférence avec Antigone. Celui-ci n'ayant pas consenti aux propositions qui lui étaient faites , Ptolémée rentra en Égypte.

LXV. Après avoir raconté tout ce qui s'est passé en Grèce et en Macédoine , nous allons revenir à l'histoire des pays occidentaux de l'Europe.

Agathocle , tyran des Syracusains , avait enlevé aux Messiniens une forteresse , et promettait de la leur rendre pour une rançon de trois cents talents². Les Messiniens fournirent cet argent , mais Agathocle , non-seulement ne leur rendit pas la forteresse , mais il entreprit même de s'emparer de Messine. Averti qu'une

¹ *Ἐκρημα* , précipice. Sur les frontières de l'Égypte et de la Palestine , à l'endroit où le lac Serbonis communique avec la mer. Voyez Pline , *Hist. nat.*, V, 13

² Cent soixante-cinq mille francs.

partie des murailles de cette ville était tombée en ruines, il tira de Syracuse un détachement de cavalerie qu'il fit venir par terre ; puis il remit en mer quelques *hémioles*¹, et s'approcha de la ville pendant la nuit. Mais les habitants ayant appris à temps ce mouvement, Agathocle échoua dans son entreprise. Après cet insuccès il se dirigea sur Myles, et fit le siège de la place qui se rendit par capitulation. Enfin, il revint à Syracuse. Pendant la saison des récoltes, il entreprit une nouvelle expédition contre Messine. Il vint camper près de la ville, et lui livra de continuels assauts, sans faire grand mal à l'ennemi ; car les Syracusains se défendaient vigoureusement, secondés par le grand nombre des exilés qui se trouvaient dans la ville, et qui étaient tous animés d'une haine implacable contre le tyran. A cette époque arrivèrent des envoyés carthaginois qui reprochaient à Agathocle d'avoir, par ses actes, violé les traités. Ils parvinrent à rétablir la paix et à faire rendre aux Messiniens la forteresse qu'Agathocle leur avait enlevée. Cette mission remplie, ils retournèrent en Libye. Agathocle se rendit ensuite à Abacène, ville alliée, et y égorga plus de quarante habitants qui lui paraissaient hostiles.

Pendant que ces événements avaient lieu, les Romains, en guerre avec les Samnites, s'emparèrent de Phérente, ville de l'Apulie². Les habitants de Nucéria, appelée aussi Alphenaria, entraînés par quelques-uns de leurs concitoyens, renoncèrent à l'amitié des Romains, et firent alliance avec les Samnites.

LXVI. L'année étant révolue, Nicodore fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Papirius et Quintus Popilius, l'un pour la quatrième fois et l'autre pour la seconde fois³. Dans cette année, Aristodème, lieutenant d'Antigone, informé de la défection d'Alexandre, fils de Polysperchon, convoqua l'assemblée générale des Étolien, et, faisant dans un discours ressortir la justice de sa cause, il décida la

¹ Bâtimens légers ; des espèces de demi-trirèmes.

² Elle était située dans une vallée, à peu de distance de Venusium.

³ Troisième année de la cxvi^e olympiade ; année 314 avant J.-C.

multitude à se déclarer en faveur d'Antigone. Il passa ensuite de l'Étolie dans le Péloponnèse, à la tête d'un détachement de mercenaires, et surprit Alexandre et les Éliens occupés à faire le siège de Cyllène. Son apparition opportune fit lever le siège. Il laissa à Cyllène une garnison suffisante pour la défendre, et s'avança vers l'Achaïe; il délivra Patras de la garnison que Cassandre y avait établie. Il prit d'assaut la ville d'Égium et se rendit maître de la garnison; mais il fut empêché par la circonstance suivante de rendre aux Égiens leur indépendance, en exécution d'un traité d'Antigone : des soldats s'étaient livrés au pillage; ils furent pour la plupart égorgés par les Égiens dans leurs propres maisons. Aristodème retourna donc en Étolie sans avoir rendu aux Égiens leur indépendance. Les Dyméens avaient reçu une garnison envoyée par Cassandre. Ils entourèrent leur ville d'une enceinte, de manière à la séparer complètement de la citadelle où se trouvait cette garnison. S'exhortant ensuite réciproquement à reconquérir leur indépendance, ils firent le siège de la citadelle. Instruit de ce soulèvement, Alexandre arriva avec son armée, força l'enceinte, se rendit maître de la ville, et condamna les Dyméens, les uns à la mort, les autres à la réclusion, et plusieurs à l'exil. Le reste des habitants, consternés de la grandeur du désastre, et privés d'alliés, se tinrent pendant quelque temps tranquilles. Mais après le départ d'Alexandre, Aristodème fit venir d'Égium des troupes mercenaires; les Dyméens attaquèrent de nouveau la garnison, s'emparèrent de la citadelle et délivrèrent la ville. Le reste de la garnison, ainsi que les citoyens, partisans d'Alexandre, furent passés au fil de l'épée.

LXVII. Sur ces entrefaites, Alexandre, fils de Polysperchon, parti de Sicyone à la tête de son armée, fut assassiné par Alexion le Sicyonien, et quelques autres qui avaient caché leur dessein sous les dehors de l'amitié. La femme d'Alexandre, Cratésipolis, se chargea de la direction des affaires. Elle maintint l'ordre dans l'armée : elle était très-aimée des soldats parce qu'elle faisait beaucoup de bien; elle secourait les malheureux et soulageait les

pauvres. Son intelligence pratique et son courage la mettaient au-dessus de son sexe. Les Sicyoniens avaient méprisé cette femme depuis qu'elle était privée de l'appui de son mari ; ils avaient couru aux armes pour reconquérir leur liberté. Cratésipolis leur livra bataille , les vainquit et en tua un grand nombre. Après cette victoire, elle fit arrêter une trentaine de citoyens des plus turbulents et les punit du supplice de la croix. Après avoir ainsi recouvré sa sécurité, Cratésipolis régna sur les Sicyoniens, ayant sous ses ordres de nombreux soldats , prêts à tout événement. Tel était l'état des affaires dans le Péloponnèse.

Cependant Cassandre, voyant que les Étoliens continuaient à servir dans les rangs d'Antigone, et qu'ils étaient en guerre avec les Acarnaniens, leurs voisins, jugea utile de s'allier avec les Acarnaniens et d'abaisser l'orgueil des Étoliens. Il partit donc de la Macédoine à la tête d'une puissante armée, se rendit en Étolie, et vint établir son camp sur les bords du fleuve Campylus¹. Il réunit les Acarnaniens en une assemblée générale, dans laquelle il leur représenta combien ils avaient eu de tout temps à souffrir de ces guerres de frontières. Il leur conseilla donc de quitter leurs petites forteresses pour se transporter dans un petit nombre de villes. Il ajouta qu'en suivant ce conseil ils pourraient se porter des secours mutuels, et résister en commun aux attaques imprévues de l'ennemi. Convaincus par ces raisons, les Acarnaniens se transférèrent pour la plupart à Stratos, ville considérable et très-forte. Les OËniades et quelques autres tribus se réunirent à Sauria, et les Dériens² à Agrinium. Cassandre laissa dans le pays un corps d'armée considérable, sous le commandement de Lycisque, qui avait reçu l'ordre de soutenir les Acarnaniens. Quant à lui, il marcha sur Leucade ; la ville lui fut livrée par une députation. Il s'avança ensuite vers les côtes de la mer Adriatique, et prit en passant la ville d'Apollonias ; puis il pénétra dans l'Illyrie, franchit l'Hébrus³, et livra bataille à Glau-

¹ Le nom de ce fleuve ne se rencontre nulle part ailleurs.

² Les noms de *Sauria* et de *Dériens* ne se retrouvent chez aucun autre auteur.

³ L'Hébrus est un fleuve de la Thrace. Wesseling pense qu'il faut ici lire *Aprus*.

eias , roi des Illyriens. Il défit ce roi , et conclut avec lui un traité , par lequel Glaucias s'engageait à ne jamais porter les armes contre les alliés de Cassandre. Enfin , après avoir occupé la ville d'Épidaure , il revint en Macédoine.

LXVIII. Après que Cassandre se fut éloigné de l'Étolie , trois mille Étoliens vinrent de concert assiéger Agrinium , et entourèrent la ville de retranchements. Les habitants conclurent un accommodement à la condition qu'ils rendraient la ville et qu'ils se retireraient en sécurité. Mais les Étoliens , violant le traité , se mirent à la poursuite des Acarnaniens inoffensifs , et les passèrent presque tous au fil de l'épée.

Arrivé en Macédoine , Cassandre apprit que les villes de la Carie , alliées de Ptolémée et de Seleucus , étaient attaquées par l'ennemi. Il fit aussitôt partir une armée en Carie , tant pour secourir les alliés que pour donner à Antigone assez d'embarras pour l'empêcher de faire une descente en Europe. A cet effet , il écrivit à Démétrius de Phalère et à Denys , commandant la garnison de Munychie , pour leur enjoindre d'envoyer à Lemnos vingt navires. Cet ordre fut promptement exécuté. Les navires partirent sous les ordres d'Aristote qui aborda à Lemnos , rallia la flotte de Seleucus et engagea les Lemniens à se détacher d'Antigone. Comme ceux-ci ne prêtèrent point l'oreille à cette proposition , Aristote ravagea leur territoire et mit leur ville en état de siège ; Seleucus remit ensuite à la voile pour l'île de Cos. En apprenant le départ de Seleucus , Dioscoride , nauarque d'Antigone vint mouiller en face de Lemnos ; il expulsa de cette île Aristote , et lui prit la plupart des bâtiments avec tout leur équipage.

Cassandre et Prépélatus eurent le commandement de l'armée envoyée par Cassandre en Carie. A la nouvelle que Ptolémée , lieutenant d'Antigone , avait distribué ses troupes dans les cantonnements d'hiver , et qu'il était en ce moment occupé aux funérailles de son père , Prépélatus et Cassandre détachèrent Eupolémus avec huit mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers , pour surprendre les ennemis près de Caprima¹ en Carie. Mais

¹ Ce lieu est tout à fait inconnu.

au même moment Ptolémée, instruit par quelques transfuges du plan de l'ennemi, fit venir des cantonnements huit mille trois cents hommes d'infanterie et six cents cavaliers ; puis, tombant tout à coup, au milieu de la nuit, sur le camp des ennemis qu'il surprit pendant le sommeil, il fit prisonnier Eupolémus et força les soldats à se rendre. Telle était la situation des généraux envoyés en Asie par Cassandre.

LXIX. Antigone, voyant que Cassandre cherchait à se soumettre l'Asie, laissa son fils Démétrius en Syrie, avec l'ordre d'observer les mouvements de Ptolémée, auquel il soupçonnait le projet de partir de l'Égypte pour envahir avec une armée la Syrie. Voici quelles étaient les troupes qu'Antigone laissa sous les ordres de Démétrius : dix mille fantassins mercenaires, deux mille Macédoniens, cinq cents Lyciens et Pamphyliens, quatre cents archers et frondeurs perses, cinq mille cavaliers et plus de quarante éléphants. En même temps il lui adjoignit quatre conseillers, Nérarque le Crétois, Python, fils d'Agénor, qui depuis peu de jours était arrivé de Babylone ; Andronicus d'Olynthe et Philippe. C'étaient tous des hommes âgés et qui avaient fait toutes les campagnes d'Alexandre. Ces conseillers étaient nécessaires à Démétrius, qui était alors un tout jeune homme, car il n'avait que vingt-deux ans. Quant à Antigone, il se mit à la tête du reste de l'armée, et voulut d'abord franchir le Taurus ; mais, arrêté par la neige et le froid qui lui fit perdre beaucoup de monde, il renonça à ce dessein et retourna dans la Cilicie où il attendit un temps plus favorable. Enfin il traversa cette montagne en sécurité et atteignit Celènes, en Phrygie, où il prit ses quartiers d'hiver. Peu de temps après, il fit venir de Phénicie sa flotte commandée par Médius. Celui-ci rencontra trente navires pydnéens, engagea un combat naval, et se rendit maître des bâtimens ennemis avec tout l'équipage. Tel était l'état des affaires en Grèce et en Asie.

LXX. En Sicile, les bannis de Syracuse réfugiés à Agrigente engagèrent les magistrats de cette ville à ne pas rester spectateurs tranquilles des entreprises d'Agathocle. Ils leur faisaient com-

prendre qu'il vaudrait mieux combattre le tyran sans y être provoqué, avant qu'il ne devînt trop puissant, et avant qu'on ne fût obligé forcément à lui faire la guerre. Ces considérations entraînèrent la conviction des citoyens. Le peuple d'Agrigente déclara donc la guerre au tyran : il attira dans son alliance les Géléens ainsi que les Messiniens, et envoya à Lacédémone plusieurs réfugiés chargés de prier les Spartiates de lui fournir un général capable de diriger les affaires. Soupçonnant leurs compatriotes d'être trop enclins à la tyrannie, les Agrigentins pensaient qu'un chef étranger administrerait les affaires avec plus de justice, témoin Timoléon de Corinthe. Arrivés en Laconie, les envoyés rencontrèrent Acrotatus, fils du roi Cléomène; il avait pour ennemis beaucoup de jeunes gens de Sparte, et désirait chercher fortune à l'étranger. [Voici l'origine de cette inimitié :] Après la victoire d'Antipater, ceux des Macédoniens qui avaient échappé à la défaite furent, par un décret, lavés de la tache d'infamie dont la loi les frappait. Acrotatus seul s'était opposé à ce décret. Cette opposition lui avait aliéné beaucoup de jeunes gens, mais surtout ceux qui avaient joui du bénéfice de la loi. Ligués contre lui, ils le maltraièrent de coups et ne cessaient de lui tendre des pièges. C'est pourquoi Acrotatus désirait servir à l'étranger, et accepta avec joie l'invitation des Agrigentins. Il partit sans le consentement des éphores, emmena avec lui un petit nombre de navires, et se dirigea sur Agrigente. Assailli par une tempête, il fut emporté dans la mer Adriatique et jeté sur le territoire d'Apollonias. Cette ville était alors assiégée par Glaucius, roi des Illyriens. Acrotatus fit lever le siège et engagea le roi à faire un traité de paix avec les Apolloniates. De là il fit voile pour Tarente. Arrivé dans cette ville, il exhorta le peuple à aider les Syracusains à recouvrer leur liberté, et fit décréter un renfort de vingt navires. Acrotatus exerça ainsi une grande influence, due à sa famille et à l'origine qui liait les Tarentins aux Lacédémoniens.

LXXI. Pendant que les Tarentins étaient occupés à ces préparatifs, Acrotatus se rendit à Agrigente, et y prit le commande-

ment. Il inspira d'abord une grande confiance, et tout le monde s'imagina qu'il allait bientôt renverser le tyran. Mais le temps se passa sans que ce chef eût rien fait de digne de sa patrie ni de sa naissance. Il se montrait, au contraire, plus cruel et plus sanguinaire que le tyran. De plus, il avait renoncé aux mœurs de ses ancêtres et se livrait aux jouissances de la vie, de manière qu'on l'aurait pris pour un Perse plutôt que pour un Spartiate. Il dissipait par de folles dépenses les revenus publics. Un jour il assassina, au milieu d'un festin, Sosistrate, le plus illustre des bannis et qui avait souvent commandé des armées; il l'assassina uniquement pour se débarrasser d'un homme courageux qui aurait pu lui reprocher sa mauvaise administration. A cette nouvelle, tous les bannis accoururent et se déclarèrent contre Acrotatus. Les Agrigentins commencèrent d'abord par le destituer du commandement, et se mirent bientôt à l'assaillir à coups de pierres. Enfin, craignant la fureur de la populace, il s'enfuit la nuit, et revint secrètement en Laconie. En apprenant ce départ, les Tarentins rappelèrent la flotte qu'ils avaient envoyée en Sicile. Les Agrigentins, les Géléens et les Messiniens firent la paix avec Agathocle, par la médiation d'Amilcar le Carthaginois. Les principales clauses de ce traité portaient que les villes grecques de la Sicile, Héraclée, Sélinonte et Himère, seraient, comme précédemment, soumises à l'autorité des Carthaginois, et que toutes les autres se gouverneraient d'après leurs propres lois, sous la souveraineté de Syracuse.

LXXII. Agathocle voyant la Sicile évacuée par les troupes ennemies, soumit impunément à son pouvoir les villes et les bourgs, et consolida promptement sa puissance. Il avait de nombreux alliés, de riches revenus et une forte armée. Indépendamment des troupes auxiliaires de la Sicile et de celles enrôlées à Syracuse, il avait sous ses ordres un corps de mercenaires, composé de dix mille hommes d'infanterie et de trois mille cinquante cavaliers. Il fit des provisions d'armes de toute espèce, sachant bien que les Carthaginois, qui avaient condamné Amilcar à une amende pour avoir conclu ce traité, ne

tarderaient pas à rallumer la guerre. Tel était alors l'état des affaires en Sicile.

En Italie, les Samnites, qui étaient depuis plusieurs années en guerre avec les Romains, avaient pris d'assaut Plistie, ville occupée par une garnison romaine. Ils avaient persuadé les habitants de Sora de massacrer les Romains qui se trouvaient chez eux, et de faire alliance avec les Samnites. Ils se montrèrent ensuite avec une forte armée devant Saticola, assiégée par les Romains. Une bataille acharnée s'engagea ; les pertes furent considérables de part et d'autre, mais enfin les Romains l'emportèrent. Après cette victoire, les Romains s'emparèrent de la ville de Saticola, et soumirent sans obstacle à leur domination les petites villes et les bourgs du voisinage. Après que la guerre avait été portée dans les villes de l'Apulie, les Samnites appelèrent sous les armes toute la population valide, et vinrent camper en face de l'ennemi, résolus à courir les chances d'une bataille décisive. Instruit de cette détermination de l'ennemi, le peuple romain mit en campagne une nombreuse armée. Ayant pour coutume, dans les circonstances difficiles, de nommer un dictateur parmi les citoyens les plus distingués, il arrêta son choix sur Quintus Fabius, et lui adjoignit Quintus Aulius comme maître de cavalerie. Ces deux généraux livrèrent bataille aux Samnites, près de Laustoles¹, et perdirent beaucoup de monde. Le désordre avait gagné tous les rangs, lorsque Aulius, honteux de fuir, se mit à résister seul à toute la force de l'ennemi, non dans l'espoir de vaincre, mais afin d'épargner à sa patrie la honte d'une déroute complète. C'est ainsi qu'Aulius trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille. Dans la crainte de perdre toute l'Apulie, les Romains envoyèrent une colonie à Luceria, une des villes les plus célèbres du pays ; elle devait leur servir de place d'armes pour continuer la guerre contre les Samnites. Cette place leur fut non-seulement utile dans la guerre actuelle, mais elle leur rendit de grands services par la suite et même jusqu'à nos jours,

¹ *Lautula* de Tito-Live (IX, 23).

contre les incursions des peuples voisins. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année.

LXXIII. Théophraste étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Marcus Poplius et Caius Sulpicius¹. Dans cette année, les Callantiens, habitant sur la gauche du Pont-Euxin, chassèrent la garnison de Lysimaque, et recouvèrent leur indépendance. Cet exemple fut suivi des habitants d'Istria et d'autres villes voisines : ils conclurent entre eux une alliance pour combattre le tyran qui les opprimait. Les Thraces et les Scythes du voisinage entrèrent aussi dans cette ligue, qui s'accrut ainsi considérablement et fut en état de se mesurer avec de nombreuses armées. A cette nouvelle, Lysimaque marcha contre les rebelles. Il prit son chemin par la Thrace, franchit le mont Hémus, et vint camper dans le voisinage d'Odessus ; il fit le siège de cette ville et intimida les habitants qui se rendirent par capitulation. Il soumit de même les Istriens, et s'avança contre les Callantiens. Dans ce moment arrivèrent les Scythes et les Thraces avec une armée nombreuse pour venir, conformément au traité, au secours de leurs alliés. Lysimaque se porta à leur rencontre, étourdit les Thraces par une attaque imprévue, et les amena à se rendre. Quant aux Scythes, il les défit en bataille rangée, leur tua beaucoup de monde, et poursuivit le reste de leurs troupes jusqu'au delà des frontières. Il investit la ville des Callantiens, impatient de châtier les chefs de la rébellion. Pendant qu'il était occupé à ce siège, quelques messagers vinrent annoncer qu'Antigone avait envoyé au secours des Callantiens deux armées, l'une par mer, l'autre par terre ; et que Lycon, commandant de la flotte, avait déjà paru dans le Pont-Euxin, tandis que Pausanias, ayant sous ses ordres de nombreuses troupes de terre, venait d'établir son camp près de l'endroit appelé le *Monument sacré*². Effrayé de ces nouvelles, Lysimaque laissa sur les lieux un corps d'armée suffisant pour continuer le siège, tandis que lui-même se mit à la tête de la

¹ Quatrième année de la cxvi^e olympiade ; année 313 avant J.-C.

² *Ἰσπόν*. Il était situé sur la côte de l'Asie, à l'entrée du Bosphore.

plus forte partie de ses troupes , pour présenter la bataille aux ennemis. Mais au moment de franchir l'Hémus , il rencontra Seuthès , roi des Thraces , qui , partisan d'Antigone , avait occupé les défilés avec de nombreux détachements. Lysimaque attaqua l'ennemi ; après un combat assez long , les pertes furent considérables de part et d'autre. Enfin , il parvint à forcer le passage. Il se montra tout à coup en présence de Pausanias , qui s'était réfugié dans les défilés. Il prit d'assaut ces défilés , tua Pausanias , et fit presque tous les soldats prisonniers. Il renvoya les uns moyennant une rançon , et incorpora les autres dans les rangs de son armée. Tel était l'état des affaires de Lysimaque.

LXXIV. Après avoir échoué dans cette entreprise , Antigone envoya vers le Péloponnèse une flotte de cinquante navires et des troupes suffisantes , sous le commandement de Téléphore , qui avait reçu l'ordre de délivrer les villes. Il espérait se concilier la fidélité des Grecs , en leur prouvant qu'il avait réellement à cœur leur indépendance , en même temps il croyait recevoir des nouvelles certaines sur la situation de Cassandre. A son arrivée dans le Péloponnèse , Téléphore délivra toutes les villes des garnisons d'Alexandre , à l'exception de Sicyone et de Corinthe , car ces deux dernières villes étaient occupées par Polysperchon , plein de confiance en ses nombreuses troupes , et en la position forte des lieux.

Sur ces entrefaites , Philippe , envoyé par Cassandre pour faire la guerre aux Éoliens , entra rapidement avec son armée dans l'Acarmanie , et commença les hostilités en ravageant le territoire des Éoliens. Apprenant ensuite qu'Æacide , roi des Épirotes , rentré dans ses États , rassemblait des troupes nombreuses , il résolut de marcher contre lui sur-le-champ. Il trouva déjà les Épirotes prêts au combat , et un engagement eut lieu immédiatement. Philippe tua un grand nombre d'ennemis , et fit beaucoup de prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient ceux qui , au nombre de cinquante , avaient fait rentrer le roi dans ses États. Philippe les envoya enchaînés à Cassandre. Cependant les soldats d'Æa-

cide, revenus de leur fuite, s'étaient réunis aux Étoliens. Philippe les attaqua de nouveau, les battit, et en tua une grande partie. Le roi Éacide se trouva lui-même au nombre des morts. Ainsi, en très-peu de jours, Philippe remporta des avantages considérables; il répandit une telle terreur parmi les Étoliens qu'ils abandonnèrent leur ville et se réfugièrent, avec leurs enfants et leurs femmes, dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes. Telle fut l'issue des événements arrivés en Grèce.

LXXV. En Asie Cassandre, maître de la Carie, mais pressé par la guerre, traita avec Antigone. Cassandre s'engagea à livrer toutes ses troupes à Antigone, et à évacuer les villes grecques; en exécution de ces clauses, il devait recevoir les satrapies qu'il avait déjà eues précédemment, et l'amitié d'Antigone. Enfin Cassandre donna en otage son frère Agathon. Mais, peu de jours après, il se repentit de la conclusion de ce traité: il employa la ruse pour délivrer son frère qu'il avait donné en otage; et envoya une députation à Ptolémée et à Seleucus pour les engager à venir à son secours. Irrité de ce manque de foi, Antigone envoya des forces de terre et de mer pour rendre aux villes grecques leur indépendance; la flotte était sous les ordres du nauarque Médius, et l'armée de terre sous le commandement de Docimus. Ces deux généraux se montrèrent d'abord sous les murs de la ville de Milet; ils emportèrent d'assaut la citadelle, gardée par une garnison, et établirent un gouvernement indépendant.

Pendant que ces choses se passaient, Antigone prit d'assaut la ville de Tralles; de là il se rendit à Caunus, rallia sa flotte, et se rendit maître de la ville, à l'exception de la citadelle, qu'il entourait d'un retranchement du côté où elle pouvait être attaquée, et dirigea de là de continuel assauts. Cependant, [son neveu] Ptolémée avait été envoyé avec un corps d'armée considérable contre la ville d'Iasus. Cette ville fut forcée de se soumettre à Antigone. C'est ainsi que toutes les villes de la Carie furent rangées sous son autorité. Peu de jours après, Antigone reçut une députation des Étoliens et des Béotiens, avec lesquels il conclut une alliance. Il eut aussi un entretien avec Cassandre

au sujet de la guerre de l'Hellespont, mais ils se séparèrent sans avoir pu s'entendre. Ayant ainsi perdu tout espoir d'un accommodement, Cassandre se décida à s'occuper de nouveau des affaires de la Grèce. Il se dirigea donc avec trente navires sur Orée¹, et fit le siège de cette ville. Déjà la place, vivement pressée, allait se rendre, lorsque Téléphore, arrivant du Péloponnèse, se montra avec vingt bâtiments, montés par mille hommes, amenés au secours des Orites, et Médius apparut avec cent autres bâtiments, également destinés au secours des habitants d'Orée. Trouvant la flotte de Cassandre mouillée dans le port, ces deux généraux y mirent le feu; quatre bâtiments devinrent la proie des flammes, et tous faillirent également périr. Dans cette situation périlleuse, Cassandre reçut d'Athènes un renfort inattendu; il se porta de nouveau sur les ennemis qui le croyaient déjà abattu, leur coula bas une trirème et en prit trois avec tout l'équipage. Tels sont les événements arrivés en Grèce et dans le Pont.

LXXVI. En Italie, les Samnites vinrent avec une nombreuse armée dévaster les villes d'Italie, qui s'étaient déclarées en faveur de leurs ennemis. De leur côté, les consuls romains s'empressèrent d'arriver au secours de leurs alliés en danger. Ils vinrent établir leur camp en face de l'ennemi, près de la ville de Cinna qui fut aussitôt délivrée de ses alarmes. Peu de jours après, il se livra une bataille sanglante; beaucoup de soldats tombèrent de part et d'autre; enfin les Romains, rompant les rangs ennemis, furent victorieux. Ils poursuivirent les Samnites à une grande distance, et en passèrent plus de dix mille au fil de l'épée. Les Campaniens, qui ignoraient encore cette victoire, se révoltèrent contre les Romains qu'ils méprisaient. Aussitôt le peuple de Rome dirigea contre eux une forte armée, après avoir nommé Caius Mænius dictateur, et Mænius Fulvius maître de cavalerie. Cette armée vint camper près de Capoue, et les Campaniens se disposaient déjà à l'attaque, lorsqu'ils apprirent

¹ Aujourd'hui Négrepont, en Eubée.

la défaite des Samnites. Croyant avoir affaire à toutes les forces de l'ennemi, ils firent la paix avec les Romains, et livrèrent même les auteurs de la révolte; mais ceux-ci, sans attendre le jugement qui devait les condamner, se donnèrent eux-mêmes la mort. Les villes obtinrent leur pardon, et rentrèrent dans l'alliance des Romains.

LXXVII. L'année étant révolue, Polémon fut nommé archonte d'Athènes; les Romains élurent consuls Lucius Papirius pour la cinquième fois, et Caius Junius; on célébra la CXVII^e olympiade, dans laquelle Parnénion de Mitylène remporta le prix à la course du stade¹. Dans cette année, Antigone envoya en Grèce son lieutenant Polémon, pour délivrer les Grecs. Il fit en même temps partir une flotte de cent cinquante vaisseaux longs, sous les ordres du nauarque Médius, et une armée de cinq mille fantassins et de cinq cents cavaliers. Antigone conclut une alliance avec les Rhodiens; il en tira dix bâtiments armés en guerre qu'il envoya également au secours des Grecs. Ptolémée entra avec toute cette flotte dans une rade de Béotie, appelée le *Port profond*. Là, il fut rejoint par un renfort de Béotiens, formé de deux mille deux cents fantassins et de treize cents cavaliers. Enfin il fit venir d'Orée les bâtiments qui s'y trouvaient, et rassembla toutes ses forces dans la ville de Salganée, qu'il fortifia; car il se flattait que les Chalcidiens, les seuls Eubéens qui eussent encore une garnison étrangère, embrasseraient son parti; mais Cassandra, craignant de perdre Chalcis, leva le siège d'Orée et fit de Chalcis le repêchez-vous de ses troupes. Dès qu'Antigone apprit que les deux armées étaient à Eubée, en présence l'une de l'autre, il rappela la flotte de Médius en Asie. Il se mit sur-le-champ lui-même à la tête de ses troupes, et s'avança en toute hâte vers l'Hellespont, Antigone se proposait ainsi, ou de s'emparer de la Macédoine, laissée sans défense, pendant que Cassandra resterait en Eubée, ou de faire revenir Cassandra sur ses pas, et de lui abandonner les affaires de la Grèce. Mais Cas-

¹ Première année de la CXVII^e olympiade; année 342 avant J.-C.

sandre devinant le plan d'Antigone, laissa à Chalcis une garnison sous le commandement de Plistarque, tandis qu'il se mit lui-même en mouvement avec son armée, emporta d'assaut la ville d'Orope, et fit une alliance avec les Thébains. Après avoir conclu une trêve avec les autres Béotiens, il laissa Eupolémus commandant en Grèce, et revint en Macédoine, attendant avec anxiété l'arrivée des ennemis. Cependant Antigone atteignit la Propontide, et envoya une députation aux Byzantins, pour les solliciter d'entrer dans son parti; mais comme ils avaient en même temps reçu des envoyés de Lysimaque, qui les engageaient à ne se déclarer ni pour ni contre Cassandre, les Byzantins résolurent de rester neutres. Après avoir échoué dans cette négociation, Antigone établit dans les villes ses quartiers d'hiver.

LXXVIII. Pendant que ces choses se passaient, les Corcyréens, arrivés au secours des Apolloniates et des Épidamniens, renvoyèrent par capitulation les garnisons de Cassandre, délivrèrent Apollonias, et remirent Épidamne à Glaucias, roi des Illyriens. Après que Cassandre se fut retiré en Macédoine, Ptolémée, lieutenant d'Antigone, surprit la garnison de Chalcis, s'empara de la ville, la délivra de la garnison étrangère, afin de faire voir qu'Antigone voulait réellement la liberté des Grecs, ainsi qu'il l'avait annoncé. Chalcis était parfaitement bien située pour servir de place d'armes à celui qui voudrait faire une guerre décisive. Polémon¹ prit de vive force la ville d'Orope, la rendit aux Béotiens, et soumit les soldats de Cassandre. Après avoir fait alliance avec les Érétriens et les Carystiens, il entra dans l'Attique. Démétrius était alors gouverneur d'Athènes. Les Athéniens avaient envoyé secrètement des députés à Antigone pour le prier de délivrer leur ville. En apprenant alors que Ptolémée s'approchait de leur cité, ils devinrent plus hardis, et forcèrent Démétrius à conclure une trêve et à envoyer une députation à Antigone au sujet d'une alliance. Ptolémée quitta

¹ Peut-être faut-il lire ici Ptolémée. Le texte offre ici, comme dans la plupart des chapitres de ce livre, beaucoup d'incohérence dans l'exposé des événements. Plusieurs noms propres sont ou omis ou estropiés.

l'Attique et se rendit en Béotie. Il s'empara de la Cadmée, chassa la garnison et délivra Thèbes. De là, il s'avança vers la Phocide, se rendit maître de la plupart des villes de cette contrée, et expulsa de toutes parts les garnisons de Cassandre. Il entra ensuite dans la Locride, assiégea la ville des Opuntiens, occupée par une garnison de Cassandre, et la pressa par des attaques sans cesse renouvelées.

LXXIX. Dans le courant de l'été, les Cyrénéens se révoltèrent contre Ptolémée, assiégèrent la citadelle de Cyrène, et tentèrent d'en expulser la garnison. [Pendant qu'ils étaient occupés à ce siège,] il arriva d'Alexandrie des députés qui engagèrent les rebelles à cesser leurs hostilités; mais, au lieu de se rendre à cette invitation, ils égorgèrent les envoyés, et n'en pressèrent que plus vivement le siège de la citadelle. Irrité de cet acte, Ptolémée détacha avec une armée de terre le général Agis; il fit aussi partir une flotte qui, sous le commandement d'Épænétus, devait agir de concert avec l'armée de terre. Agis attaqua vigoureusement les rebelles, se rendit maître de la ville, mit dans les fers les auteurs de la rébellion, et les envoya à Alexandrie. Quant aux autres habitants, il leur fit déposer les armes, et après avoir réglé, conformément à ses intérêts, l'administration de la ville, il revint en Égypte. Ayant ainsi terminé à son gré les affaires de Cyrène, Ptolémée partit de nouveau à la tête d'une armée, et se rendit dans l'île de Chypre pour châtier les rois qui lui avaient désobéi. Trouvant Pygmalion en négociation avec Antigone, il le tua; puis il fit arrêter Praxippe, roi de Lapithie, ainsi que le souverain de Cerynnie, qu'il soupçonnait être ses ennemis; il se saisit également de Stasiceus, roi de Mallium, rasa la ville et transféra les habitants à Paphos. Ces mesures prises, il remit à Nicocréon le commandement militaire de Chypre, et lui confia les villes et les revenus qui avaient appartenu aux rois chassés; puis il mit à la voile pour la haute Syrie, prit les villes de Posidium et de Potamos-Caron¹, les

¹ Le nom de cette ville ne se rencontre chez aucun autre auteur. Posidium était une ville assez célèbre de la Syrie (Ptolémée, V, 15).

livra au pillage , se porta résolument sur la Cilicie où il prit Mallum , dont il vendit les habitants comme esclaves. Il ravagea le territoire voisin , et , après avoir gorgé son armée de butin , il se rembarqua pour l'île de Cypré. Par sa conduite politique , Ptolémée s'était tellement attaché les soldats qu'ils étaient prêts à braver pour lui tous les périls.

LXXX. Démétrius , fils d'Antigone , était toujours dans la Cœlé-Syrie pour observer les mouvements des armées d'Égypte. Lorsqu'il apprit les succès de Ptolémée , il laissa au commandement des places Python avec les éléphants et le gros train de l'armée , tandis qu'il se mit à la tête de sa cavalerie et de ses bataillons légers , et se porta rapidement sur la Cilicie pour venir au secours des opprimés. Mais il arriva trop tard ; car les ennemis s'étaient déjà remis en mer ; il revint donc dans son camp , après avoir perdu en route une partie de ses chevaux. Car , depuis Mallum , il avait fait vingt-quatre étapes en six jours¹. La rapidité de cette marche fut telle , que les bagages et les soldats du train restèrent en arrière , exténués de fatigues.

Après tous ces succès , Ptolémée retourna en Égypte. Mais bientôt après , à l'instigation de Seleucus et en raison de l'animosité qu'il portait à Antigone , Ptolémée résolut de marcher sur la Cœlé-Syrie et de battre Démétrius. Après avoir rassemblé de tout côté des troupes , il se rendit d'Alexandrie à Peluse avec dix-huit mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers , tant Macédoniens que mercenaires , indépendamment d'un grand nombre d'Égyptiens , dont les uns étaient chargés du transport des bagages et les autres armés militairement. De Peluse , Ptolémée passa par le désert , et vint camper en face de l'ennemi , aux environs de l'ancienne Gaza en Syrie. Démétrius de son côté avait fait sortir ses troupes des quartiers d'hiver , et s'était dirigé vers l'ancienne Gaza où il attendit l'ennemi.

LXXXI. Ses amis lui avaient conseillé de ne pas se mesurer avec une armée aussi considérable ni avec un chef aussi habile

¹ L'étape , σταθμός équivalait en général à une journée de marche.

que Ptolémée. Mais Démétrius n'écoula point ces conseils, et, bien qu'il fût encore très-jeune, il se disposa, sans l'appui de son père, à une bataille décisive. Il réunit donc les soldats en une assemblée générale; tout troublé et ému, il monta à la tribune. L'assemblée s'en étant aperçu, lui cria d'une seule voix de prendre courage, et aussitôt le plus grand silence s'établit avant même que le héraut l'eût ordonné. [Cette marque d'intérêt était fondée;] car on n'avait aucun reproche à faire à Démétrius, ni pour son commandement militaire, ni pour sa conduite politique; il n'y avait d'ailleurs pas longtemps qu'il était revêtu de la dignité de chef. (Il ne ressemblait pas à ces vieux généraux qui, en un seul moment, accumulent sur leurs têtes tant d'accusations, que la foule, impatiente du joug qui l'opprime, n'attend qu'un instant favorable pour éclater.) Le père était d'ailleurs avancé en âge; tout l'avenir de la royauté et les espérances de la multitude reposaient donc sur le fils. Au reste, Démétrius était aussi doué d'avantages personnels: il était beau, d'une haute taille et revêtu d'une armure royale; son aspect avait quelque chose d'imposant et qui gagnait la foule en sa faveur. Il avait une certaine candeur, qui sied parfaitement à un jeune roi, et lui attirait les cœurs de tout le monde. Aussi les rangs se rompirent pour l'entendre, et chacun montra un égal intérêt pour sa jeunesse et pour l'importance de la lutte qui allait s'engager. Car il ne s'agissait pas seulement de combattre des forces supérieures, mais de se mesurer avec deux des plus grands généraux, Ptolémée et Seleucus, qui avaient fait toutes les campagnes d'Alexandre, commandé en maintes batailles, et qui passaient alors pour invincibles. Démétrius exhorta donc ses troupes par un discours convenable, et, après leur avoir promis des récompenses et un riche butin, il les rangea en bataille.

LXXXII. Démétrius plaça à l'aile gauche, où il se proposait lui-même de combattre, un détachement de deux cents cavaliers d'Égypte, parmi lesquels se trouvaient tous ses amis et Pythou, compagnon d'armes d'Alexandre, qu'Antigone avait

nommé lieutenant de son fils et son associé au commandement. En avant de ces détachements étaient postés trois escadrons de cavalerie et trois autres sur les flancs. En dehors de cette aile, se trouvaient trois escadrons de Tarentins, qui devaient combattre en éclaireurs, de manière que Démétrius avait autour de sa personne cinq cents lanciers à cheval et cent Tarentins. A la suite venait le corps de cavalerie des *Hétaires* au nombre de huit cents hommes; puis venaient cinq mille cavaliers de diverses nations. Les éléphants occupaient le front de l'aile; les intervalles que ces animaux laissaient entre eux, étaient remplis par des troupes légères, formées de mille lanciers ou archers et de cinq cents frondeurs perses. L'aile gauche était donc disposée de façon à donner au combat une tournure décisive. A cette aile, touchait la phalange d'infanterie, composée de onze mille hommes, dont deux mille Macédoniens, mille Lyciens et Pamphyliens et huit mille mercenaires. L'aile droite était occupée par le reste de la cavalerie, composé de quinze cents hommes, sous les ordres d'Andronicus. Celui-ci devait disposer sa ligne obliquement, combattre en fuyant et observer les mouvements de l'aile opposée. Treize éléphants étaient placés en avant du front de la phalange d'infanterie; les intervalles étaient comblés par des hommes armés à la légère. Telle était la disposition de l'armée de Démétrius.

LXXXIII. Ptolémée et Seleucus, ignorant les dispositions faites dans l'armée ennemie, avaient concentré leurs forces sur l'aile gauche; mais, avertis par des espions, ils changèrent leur ordre de bataille, et fortifièrent l'aile droite pour la mettre en état de résister à l'aile gauche de Démétrius. Ils placèrent donc à cette aile trois mille cavaliers d'élite, à côté desquels Ptolémée et Seleucus se proposaient eux-mêmes de combattre. En avant de la ligne, étaient placés des soldats portant une sorte de retranchement mobile, formé par des chaînes de fer pour servir de défense contre les éléphants. Par ce moyen on arrêtait facilement ces animaux dans leur course. En avant de cette même aile étaient aussi placés quelques détachements d'infanterie légère,

qui avaient reçu l'ordre de diriger sans cesse leurs javelots et leurs flèches contre les éléphants et les guides qui les montaient. Après avoir ainsi fortifié cette aile et mis en ordre de bataille le reste de l'armée, Seleucus et Ptolémée commencèrent l'attaque en poussant le cri de guerre. L'engagement eut d'abord lieu aux extrémités des ailes entre les cavaliers. Démétrius remporta de grands avantages ; mais bientôt après Ptolémée et Seleucus enveloppèrent l'aile de l'ennemi, et l'entamèrent avec leurs escadrons. Le combat fut acharné de part et d'autre. Dans ce premier choc, les lanciers furent pour la plupart écrasés ; beaucoup de blessés restèrent sur le champ de bataille. A la seconde charge, on se battit à l'arme blanche, et la mêlée ne fut pas moins sanglante. Les généraux, payant de leur personne, exhortèrent leurs subalternes à braver tous les dangers. Les deux ailes, formées des deux côtés de l'élite de la cavalerie, rivalisèrent d'ardeur sous les yeux de leurs commandants.

LXXXIV. L'engagement de cavalerie avait déjà duré longtemps, lorsque les Indiens lancèrent au combat les éléphants. Ces animaux, auxquels rien ne semblait devoir résister, répandirent quelque temps la terreur ; mais ils rencontrèrent le retranchement mobile, et furent accueillis par une nuée de javelots et de flèches. Excités par leurs conducteurs, ils vinrent, les uns se clouer contre le retranchement artificiel, les autres, devenus furieux par la douleur de leurs blessures, mirent le désordre dans les rangs. Autant ces animaux sont des ennemis irrésistibles dans un terrain plat et mou, autant leur force est inutile sur un terrain inégal et rocailleux, à cause de la mollesse de leurs pieds. Ptolémée s'était donc ingénieusement servi d'une espèce de retranchement contre lequel les éléphants épuisaient leurs forces. Enfin la plupart des conducteurs indiens ayant été tués à coups de flèches, tous les éléphants tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce succès fit tourner bride à la majeure partie de la cavalerie de Démétrius. Démétrius, entouré d'un petit nombre de guerriers, supplia chacun de tenir ferme ; mais personne ne l'écoutait : il fut lui-même forcé d'abandonner le champ de bataille. Il s'en-

fuit à Gaza , accompagné de la plus grande partie de la cavalerie qui se retira en bon ordre , et tint les poursuivants en respect. Une vaste plaine facilitait cette retraite. A la suite de la cavalerie venaient les fantassins qui avaient quitté leurs armes pour être plus légers à la fuite. Démétrius arriva à Gaza au coucher du soleil. Quelques cavaliers se détachèrent pour entrer dans la ville et en emporter leur bagage. Les portes furent ouvertes , et chacun s'empressait de prendre dans le bagage ce qui lui appartenait ; dans cette confusion on avait oublié de fermer les portes pour empêcher Ptolémée d'y entrer. Les ennemis pénétrèrent donc dans l'intérieur des murs, et Ptolémée se rendit maître de la ville.

LXXXV. Telle fut l'issue de cette bataille. Démétrius atteignit vers minuit Azotus¹, après deux cent soixante-dix stades de chemin². Il envoya de cette ville un héraut pour traiter de l'enlèvement des morts , auxquels il voulait de toute manière rendre les derniers devoirs ; car la plupart de ses amis étaient tombés sur le champ de bataille , et , parmi les plus distingués , Python , qui avait partagé avec Démétrius le commandement de l'armée, et qui avait si longtemps vécu dans l'intimité de son père Antigone et partagé tous ses secrets.

Le total des morts était de plus de cinq mille³, la plupart des hommes d'élite ; plus de huit mille hommes avaient été faits prisonniers. Ptolémée et Selencus accordèrent l'enlèvement des morts et renvoyèrent même sans rançon tous les prisonniers de la maison de Démétrius , ainsi que son bagage d'une magnificence royale. « Ce n'est pas , disaient-ils , pour de pareilles dépouilles que nous sommes en guerre avec Antigone ; mais parce que , après avoir fait la guerre en commun , d'abord contre Perdicas , puis contre Eumène , Antigone s'est refusé à partager avec ses amis les pays conquis , et que , violant les

¹ Ville située entre Gaza et Ascalon.

² Environ quarante-neuf kilomètres.

³ Le texte porte cinq cents. Je suis ici la correction de Wesseling , adoptée par M. Dindorf.

traités, il a enlevé à Seleucus, contre toute justice, la satrapie de Babylone. »

Ptolémée envoya les autres prisonniers en Égypte et les distribua dans les départements maritimes. Il fit à tous les morts de magnifiques funérailles, puis il marcha avec son armée contre les villes de la Phénicie; il soumit les unes par la force, les autres par la persuasion.

Démétrius, n'ayant plus avec lui assez de troupes pour résister à l'ennemi, prévint son père par un courrier de lui envoyer le plus prompt secours. Il s'avança lui-même vers Tripolis en Phénicie, et rappela de Cilicie toutes les troupes qui formaient la garnison des villes et des forteresses très-éloignées des ennemis.

LXXXVI. Ptolémée, maître de la campagne, entraîna dans son parti Sidon; puis il vint camper près de Tyr, et somma Andronicus, commandant de la garnison, de lui livrer la ville, en même temps qu'il lui offrit beaucoup de récompenses et d'honneurs. Andronicus répondit qu'à aucune condition il ne trahirait la foi jurée à Antigone et à Démétrius, et il accompagna cette réponse de paroles injurieuses pour Ptolémée. Peu de temps après, les soldats de la garnison se révoltèrent, et chassèrent de Tyr Andronicus qui tomba entre les mains de l'ennemi. Il s'attendait à être sévèrement puni pour avoir insulté Ptolémée et pour son refus de livrer Tyr. Mais il n'en arriva rien. Ptolémée oublia le passé; il combla, au contraire, Andronicus de présents, et s'en fit un ami dévoué. Ptolémée était un souverain généreux à l'excès, magnanime et bienfaisant. Aussi, ses qualités personnelles contribuèrent-elles le plus à l'augmentation de sa puissance, et beaucoup de monde recherchait son amitié. Il avait fait à Seleucus, chassé de Babylone, un accueil bienveillant; il faisait participer tous ses autres amis à sa prospérité. Quand Seleucus lui demanda des troupes pour rentrer à Babylone, Ptolémée s'empressa de les lui accorder, et lui promit de le seconder de tous ses efforts, jusqu'à ce qu'il l'eût rétabli dans son ancienne satrapie. Telle était la situation des affaires en Asie,

LXXXVII. En Europe, Télésphore, nauarque d'Antigone, stationnait toujours dans les eaux de Corinthe. Lorsqu'il vit que Ptolémée [, neveu d'Antigone,] lui était préféré pour diriger les affaires de la Grèce, et inspirait plus de confiance que lui, il en fit des reproches à Antigone, et lui rendit les navires qu'il avait sous ses ordres. Réunissant ensuite une troupe de volontaires, il fit la guerre pour son propre compte. Il entra d'abord dans l'Élide, et, se faisant encore passer pour l'ami d'Antigone, il fortifia la citadelle et subjuguait la ville. Il profana ensuite le temple d'Olympie, d'où il enleva plus de cinquante talents d'argent pour solder ses troupes. C'est ainsi que, jaloux de Ptolémée, Télésphore trahit l'amitié d'Antigone. Cependant Ptolémée, lieutenant d'Antigone, et chargé de la conduite des affaires de la Grèce, informé de la rébellion de Télésphore, de la prise de la ville des Éliens, et de la profanation du temple d'Olympie, s'avança vers le Péloponnèse à la tête d'une armée. Il pénétra dans l'Élide, détruisit la citadelle de la ville, et rendit aux Éliens leur indépendance et aux dieux leurs richesses. Enfin il entra en négociation avec Télésphore, reprit la ville de Cyllène, occupée par ce dernier, et la remit aux Éliens.

LXXXVIII. Tandis que ces événements se passaient, les Épirotes, après la mort d'Æacide, leur roi, donnèrent la royauté à Alcétas, qui avait été exilé par son père Arybilas¹, et qui s'était toujours montré hostile à Cassandre. C'est pourquoi Lycisque, nommé par Cassandre au commandement militaire de l'Acarnanie, entra avec une armée en Épire, espérant facilement détrôner Alcétas dont l'autorité ne paraissait pas encore bien affermie. Lycisque vint établir son camp aux environs de la ville Cassopia. Alcétas, de son côté, envoya ses deux fils, Alexandre et Teucrus, dans les villes, avec l'ordre d'y faire de grandes levées de troupes. Quant à lui, il partit à la tête de son armée, et, arrivé à peu de distance de l'ennemi, il attendit le retour de ses fils. Mais, attaqué par Lycisque qui commandait

¹ D'autres écrivent *Arybbas*. C'était le grand oncle d'Alexandre le Grand.

des forces supérieures, les Épirotes, frappés de terreur, abandonnèrent Alcétas qui se réfugia à Eurymenas, ville de l'Épire. Pendant qu'il y était assiégé, son fils Alexandre lui apporta du secours. Il s'engagea un combat sanglant dans lequel furent tués plusieurs chefs, entre autres Micythus, Lysandre l'Athénien, chargé par Cassandre du gouvernement de la Leucadie. Bientôt après, Dinias arriva au secours de Lycisque, près de succomber, et renouvela le combat. Alexandre et Teucus furent vaincus et se réfugièrent avec leur père dans une place forte. Lycisque prit d'assaut la ville d'Eurymenas, et la détruisit de fond en comble.

LXXXIX. Lorsque Cassandre apprit la défaite de ses troupes, il se rendit en toute hâte en Épire pour secourir Lycisque, car il ignorait encore le succès du second combat. Trouvant Lycisque victorieux, il fit la paix avec Alcétas, et conclut avec lui un traité d'alliance; il se dirigea ensuite avec une partie de l'armée sur le bord de la mer Adriatique, dans l'intention de faire le siège de la ville des Apolloniates qui avaient chassé sa garnison et traité avec les Illyriens. Cependant les Apolloniates ne se laissèrent pas effrayer; ils reçurent des renforts de leurs alliés, et se rangèrent en bataille au pied de leurs murs. Le combat fut long et acharné; enfin les Apolloniates, supérieurs en nombre, forcèrent leurs ennemis à prendre la fuite. Cassandre perdit beaucoup de monde, et, n'étant pas assez fort pour tenir la campagne, et voyant d'ailleurs l'hiver approcher, revint en Macédoine. Après son départ, les Leucadiens, secondés par les Corcyréens, chassèrent la garnison de Cassandre. Les Épirotes continuèrent pendant quelque temps à être gouvernés par le roi Alcétas, mais comme ce souverain se montra trop dur envers le peuple, il fut égorgé avec ses deux fils encore en bas âge, Hésionée et Nisus.

XC. En Asie, Seleucus, après la défaite de Démétrius à Gaza en Syrie, obtint de Ptolémée un détachement d'environ huit cents hommes d'infanterie et de deux cents cavaliers, et partit pour la Babylonie. Il avait tant d'espoir que, bien qu'il n'eût aucune armée sous ses ordres, il n'hésita pas à se rendre

avec ses amis et ses enfants dans les provinces supérieures; car il était persuadé qu'il pourrait compter sur l'affection des Babyloniens, et que l'armée d'Antigone, dispersée sur un grand espace, lui laisserait le temps nécessaire à l'accomplissement de ses desseins. Mais, en considérant que le nombre de ses compagnons était bien petit pour tenir tête à un ennemi qui disposait de forces et de ressources immenses, ses amis ne furent pas médiocrement découragés. En voyant leur embarras, Seleucus s'empressa de les rassurer : « Les anciens compagnons d'Alexandre, leur disait-il, élevés par leur bravoure, ne doivent se fier ni à la force ni à l'argent, mais à leur habileté et à leur expérience qui leur ont fait accomplir des entreprises si prodigieuses; ils doivent aussi mettre leur confiance dans les avertissements des dieux qui ont prédit que la fin couronnerait l'œuvre. Car l'oracle établi chez les Branchides a prédit que Seleucus serait roi, et Alexandre lui-même, m'apparaissant en songe, m'a annoncé cette future grandeur. Enfin n'est-il pas vrai que toutes les grandes choses si admirées des hommes ne s'accomplissent ni sans labeur ni sans péril? » Seleucus se conduisait très-habilement à l'égard de ses compagnons d'armes : il se montrait en tout leur égal, afin de les déterminer à braver avec lui plus volontiers tous les dangers.

XCII. Cependant Seleucus s'avança vers la Mésopotamie. Il trouva les Cares¹ habités par des Macédoniens qu'il attira dans son parti, les uns par la persuasion, les autres par la force. Lorsqu'il entra dans la Babylonie, beaucoup d'indigènes vinrent à sa rencontre, et lui offrirent spontanément leurs services. Car Seleucus avait été pendant quatre ans satrape de cette contrée, et il s'était, par sa conduite bienveillante, concilié l'affection de tous les habitants; il s'était de longue main ménagé des auxiliaires dévoués, dans le cas où les circonstances l'appelleraient à disputer le rétablissement de son pouvoir. Il fut bientôt rejoint par Polyarque, un des administrateurs du pays, et qui

¹ Voyez page 298 de ce volume, note 3.

lui amena un renfort de plus de mille soldats. Les partisans d'Antigone, se voyant dans l'impossibilité de s'opposer à cet entraînement irrésistible de la multitude, cherchèrent un asile dans la citadelle de Babylone, dont le commandement était confié à Diphile. Seleucus fit le siège de cette citadelle, la prit d'assaut, et en fit sortir ceux de ses enfants et de ses amis qui, après son départ pour l'Égypte, avaient été mis en prison. Cela fait, il leva des troupes, acheta des chevaux et les distribua à ceux qui pouvaient les monter. Enfin il se montra si affable et si bienveillant envers tout le monde qu'il fit naître de bonnes espérances, et la population était prête à défendre sa cause à tout événement. Voilà comment Seleucus recouvra la Babylonie.

XCII. Cependant Nicanor, gouverneur militaire de la Médie, après avoir tiré de la Médie, de la Perse et des contrées limitrophes, plus de dix mille hommes d'infanterie et environ sept mille cavaliers, se porta rapidement en avant pour combattre Seleucus qui n'avait pas plus de trois mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers. Seleucus traversa le Tigre, et, averti que les ennemis n'étaient plus qu'à peu de journées de marche, il cacha ses soldats dans les marais voisins du fleuve, avec le projet d'attaquer les ennemis à l'improviste. Nicanor arriva sur les bords du Tigre, et, ne trouvant pas d'ennemis, il établit son camp auprès d'une station royale établie sur la route, dans la conviction que Seleucus s'était enfui plus loin. La nuit étant venue, les troupes de Nicanor, méprisant un ennemi si peu redoutable, se tenaient mal sur leurs gardes, lorsque Seleucus parut soudain, et mit, par une attaque imprévue, le désordre et la confusion dans le camp de Nicanor. Le combat s'était engagé entre les Perses, qui perdirent dans cette mêlée leur satrape Évagre, et quelques autres chefs. Après cette défaite, la plupart des soldats, effrayés des dangers qui les menaçaient, et mécontents d'ailleurs du parti d'Antigone, se déclarèrent pour Seleucus. Nicanor, abandonné de ses troupes et craignant d'être livré à ses ennemis, s'enfuit avec quelques amis à travers le désert. Seleucus accueillit avec bonté tous ceux qui

s'étaient livrés à lui, et, devenu maître d'une forte armée, il s'empara facilement de la Susiane, de la Médie, et de quelques pays limitrophes. Il écrivit ensuite à Ptolémée et à ses autres amis les détails de ses succès, et s'entoura déjà d'une splendeur royale.

XCIII. Pendant que ces choses se passaient, Ptolémée séjourna en Cœlé-Syrie, depuis la grande victoire qu'il avait remportée sur Démétrius, fils d'Antigone. En apprenant que Démétrius revenait de la Cilicie et se portait avec une armée vers la haute Syrie, il désigna un de ses amis, Cillès le Macédonien, pour se mettre à la poursuite de Démétrius avec un corps d'armée suffisant pour l'expulser de la Syrie, ou l'envelopper et l'écraser. Mais Démétrius, informé par ses espions que Cillès était campé négligemment près de Myunte¹, laissa ses bagages, et prit avec lui un détachement de troupes légères; après une rapide marche de nuit, il vint, vers l'heure de la veille du matin, tomber à l'improviste sur les ennemis; il s'empara de l'armée sans coup férir, et fit Cillès lui-même prisonnier. Ce succès compensa la défaite précédente. Cependant, en apprenant que Ptolémée marchait contre lui avec toutes ses forces réunies, il alla établir son camp derrière des marais et des étangs qui lui servaient de retranchements naturels. Il manda ensuite à son père le succès qu'il venait de remporter, et le pria de lui envoyer au plus vite des troupes ou de venir lui-même en Syrie. Antigone était alors en Célènes en Phrygie; en recevant la lettre de Démétrius, il se réjouit d'apprendre que son fils, quoique bien jeune, sût si bien se relever par ses propres efforts, et se montrer digne du trône. Il partit ensuite de la Phrygie, franchit en peu de jours le Taurus, et vint rallier ses troupes à celles de Démétrius.

Averti de la présence d'Antigone, Ptolémée réunit en conseil ses amis et les chefs de l'armée, et mit en délibération s'il valait mieux rester en Syrie et risquer une bataille décisive, ou s'il

¹ Les géographes se taisent sur la position de cette ville.

fallait transporter en Égypte le théâtre de la guerre, comme on l'avait fait précédemment dans la lutte contre Perdiccas. Tous étaient d'avis qu'il ne fallait pas se mesurer avec des forces si supérieures, soutenues par un grand nombre d'éléphants et commandées par un général qui n'avait point encore été vaincu. Il leur paraissait donc plus convenable de combattre en Égypte, pays abondant en ressources et sûr de ses places fortes. Ptolémée résolut donc de quitter la Syrie, après avoir détruit les villes les plus considérables dont il s'était emparé, telles que Acé, dans la Syrie phénicienne, Joppé, Samarie et Gaza en Syrie. Puis il revint en Égypte avec son armée et toutes les richesses qu'il avait pu emporter.

XCIV. Après avoir, sans coup férir, recouvré toute la Syrie et la Phénicie, Antigone entreprit une expédition dans le pays des Arabes Nabatéens qu'il croyait lui être hostiles. Il confia d'abord à Athénée, un de ses amis, une troupe de quatre mille hommes d'infanterie légère et de six cents cavaliers, montés sur des chevaux habitués à la course. Il lui ordonna d'attaquer ces Barbares à l'improviste, et de leur enlever tout leur butin. Mais il est utile de donner préalablement quelques détails sur les mœurs de ces Arabes et de faire connaître les institutions auxquelles ils semblent devoir la conservation de leur indépendance.

Les Arabes Nabatéens vivent en plein air; ils donnent le nom de patrie à une contrée où l'on ne voit ni habitations, ni rivières, ni sources abondantes qui puissent procurer de l'eau à une armée ennemie. D'après une ¹ loi du pays, ils ne sèment pas de blé, ne plantent aucun arbre fruitier, ne boivent pas de vin et ne construisent aucune maison. Ceux qui font le contraire sont punis de mort. Les Nabatéens maintiennent cette loi, persuadés que ceux qui se créent des besoins deviennent facilement les esclaves de ceux qui peuvent les satisfaire. Ils élèvent, les uns des chameaux, les autres des moutons, et habitent le désert.

¹ Le prophète Jérémie, chap. xxxv, 7, semble faire allusion à cette loi en parlant des Réchabites.

Presque toutes les tribus arabes mènent une vie nomade ; mais les Nabatéens, bien que leur nombre ne dépasse pas dix mille , sont beaucoup plus riches que les autres , parce qu'ils ont , pour la plupart , l'habitude d'aller vendre sur les côtes l'encens, la myrrhe et les plus précieux aromates qu'ils reçoivent des marchands qui les apportent de l'Arabie heureuse. Ils sont jaloux de leur liberté , et , lorsqu'un ennemi puissant s'approche de leur pays , ils s'enfuient dans le désert comme dans une forteresse. Ce désert manque d'eau et est inaccessible à tout autre , excepté pour eux. Ils y ont creusé des réservoirs murés qui fournissent l'eau nécessaire à leur existence. Car, le terrain étant argileux et calcaire , on y pratique facilement de profondes citernes dont l'ouverture est très-étroite , mais le fond très-large et de forme carrée , chaque côté étant d'environ un plèthre¹. Lorsque ces réservoirs se sont remplis d'eau de pluie , les Arabes en ferment l'ouverture et en font disparaître toute trace ; ils y laissent seulement quelques signes à eux seuls connus. Ils y abreuvent leurs troupeaux pendant trois jours , afin que les bestiaux n'éprouvent pas le besoin de boire dans des contrées désertes , et dans leurs courses vagabondes. Leur nourriture consiste en chair , en lait et en produits naturels du sol. On voit dans leur pays une espèce de poivrier et beaucoup de miel sauvage qui , mélangé d'eau , leur sert de boisson. Il y a encore d'autres tribus arabes ; quelques-unes d'entre elles exercent l'agriculture , et sont mêlées à des peuples qui paient tribut ; leurs mœurs ressemblent à celles des Syriens , seulement ils n'habitent pas comme ceux-ci des maisons.

XCV. Telles sont les institutions et les mœurs de ces Arabes. L'époque d'une grande fête approchait. Les habitants des environs se donnèrent rendez-vous , les uns pour vendre , les autres pour acheter des marchandises. Mais , en partant , ils eurent soin de déposer auparavant à Pétra leurs biens , enfants , femmes , vieillards. C'était une place très-forte , quoique sans

¹ Trepte mètres.

enceinte, et qui n'était qu'à deux jours de marche du pays habité. Athénée jugea le moment favorable pour se porter sur Pétra avec ses troupes légères. A partir de l'éparchie d'Idumée, il parcourut en trois jours et trois nuits un espace de deux mille deux cents stades¹; enfin il atteignit Pétra au milieu de la nuit et à l'insu des Arabes. Quant à ceux qui avaient été laissés dans cette place, les uns tombèrent sous le fer, les autres furent faits prisonniers ou abandonnés blessés. Athénée s'empara ensuite des magasins d'encens et de myrrhe, ainsi que d'une somme de cinq cents talents². Il y passa environ le temps d'une veille, et, craignant d'être poursuivi par les Barbares, il se hâta de repartir. Arrivés à une distance de deux cents stades, les Grecs, épuisés de fatigue, établirent leur camp, et se gardèrent négligemment, dans la conviction que les Barbares ne pourraient les atteindre avant deux ou trois jours. Cependant, instruits, par des témoins oculaires, du mouvement de l'ennemi, les Arabes quittèrent sur-le-champ la fête et se rendirent à Pétra. Là, ils apprirent, de la bouche des blessés, tout ce qui s'était passé, et se mirent immédiatement à la poursuite des Grecs. Pendant que le camp d'Athénée était encore plongé dans le sommeil, et négligemment gardé, quelques prisonniers parvinrent à s'échapper et annoncèrent aux Nabatéens la situation des ennemis. A l'heure de la troisième veille, les Nabatéens, au nombre d'au moins huit mille³, attaquèrent le camp des Grecs, égorgèrent une grande partie de ceux qui dormaient, et percèrent à coups de traits ceux qui, s'étant éveillés, couraient aux armes. Enfin, tous les hommes d'infanterie furent massacrés; cinquante cavaliers seulement, dont la plupart blessés,

¹ Plus de quarante myriamètres.

² Environ deux millions sept cent cinquante mille francs.

³ Miot a traduit : « Informés de l'état dans lequel se trouvaient les ennemis, les Nabatéens n'hésitèrent pas à attaquer le camp des Grecs, quoiqu'il fût fort de près de huit mille hommes. Le texte porte : « Οἱ Ναβαταῖοι μαθόντες τὰ κατὰ τοὺς ποταμούς ἐπέβητο τῇ στρατοπεδείᾳ περὶ τρίτην φυλακὴν, ὄντες οὐκ ἑλάσσων; ἑκατασιχιλίων. On voit par là que le nombre de huit mille se rapporte, non pas aux Grecs, mais, au contraire, aux Nabatéens. D'ailleurs, l'auteur a indiqué plus haut le nombre des soldats grecs qui avaient pris part à cette expédition.

parvinrent à s'échapper. C'est ainsi qu'une expédition, dont le commencement avait si bien réussi, échoua complètement par l'incapacité d'Athénée. Il est dans la nature des hommes ordinaires de s'endormir sur leurs succès. Aussi, quelques philosophes pensent-ils qu'il est plus facile de supporter le malheur que d'user sagement de la prospérité ; car, dans le malheur, l'avenir nous préoccupe, tandis qu'on ne s'en soucie guère dans la prospérité ; c'est ce qui empêche de prévoir les événements futurs.

XCVI. Après avoir si bien châtié leurs ennemis, les Nabatéens revinrent avec leurs biens à Pétra. Ils adressèrent ensuite à Antigone une lettre, écrite en caractères syriens, dans laquelle ils exposaient leurs griefs contre Athénée, ainsi que leur apologie. Antigone leur répondit par écrit qu'ils avaient eu raison de se défendre, et il ajouta qu'Athénée était répréhensible d'avoir agi contrairement aux ordres qui lui avaient été donnés. Sous ce langage, Antigone cherchait à cacher ses véritables desseins. Il se flattait d'amener les Barbares à négliger leur défense, pour qu'il pût les attaquer inopinément et réussir dans son entreprise. Car, sans employer la ruse, il n'était pas facile de venir à bout de ces nomades, ayant pour asile un désert inaccessible. Les Arabes se virent donc avec joie délivrés de leurs craintes. Cependant, ils ne se fièrent pas entièrement aux paroles d'Antigone, et, dans leur incertitude, ils établirent des sentinelles sur les hauteurs d'où il était facile de voir au loin toute tentative qu'un ennemi ferait contre l'Arabie. Ces mesures prises, ils attendirent les événements. Antigone, qui croyait avoir endormi les Barbares par des assurances d'amitié, jugea le moment favorable pour exécuter ses desseins. Il choisit donc dans son armée quatre mille fantassins légers, bien exercés à la course, et plus de quatre mille cavaliers. Il leur ordonna d'emporter des vivres tout préparés pour plusieurs jours, et il chargea son fils Démétrius de diriger cette nouvelle expédition, mise en mouvement à l'heure de la première veille, et de châtier les Arabes à tout prix. Démétrius suivit pendant trois

jours des routes impraticables, afin de dérober sa marche aux Barbares.

XCVII. Mais les sentinelles des Nabatéens aperçurent l'armée ennemie, et ils en instruisirent leurs compatriotes au moyen de signaux de feu ¹. Informés ainsi de la marche rapide des Grecs, les Barbares déposèrent leurs bagages à Pétra, et laissèrent une bonne garde dans cette place, qui n'est accessible que par une seule entrée, faite par la main de l'homme; puis ils partagèrent leur bétail en plusieurs troupeaux qu'ils dispersèrent dans le désert. Cependant Démétrius s'approcha de Pétra et attaqua cette place sans relâche. Ceux qui s'y trouvaient renfermés se défendirent vaillamment, rassurés par la position forte du lieu. Après avoir combattu jusqu'au soir, Démétrius fit sonner la retraite. Le lendemain, au moment où Démétrius renouvelait ses attaques, un des Barbares se mit à crier à haute voix : « Roi Démétrius, que nous veux-tu? qui t'a forcé à nous faire la guerre, à nous qui habitons le désert, et des lieux où il n'y a ni eau, ni blé, ni vin, ni aucune de ces choses dont vous avez besoin? Pour nous soustraire à l'esclavage, nous nous sommes réfugiés dans cette contrée qui manque de tout ce qui, ailleurs, est regardé comme nécessaire à la vie; nous avons choisi une existence entièrement sauvage, et nous ne vous avons fait jamais aucun mal. Nous te prions donc, toi et ton père, de ne commettre aucune injustice à notre égard, mais d'accepter nos présents, d'éloigner votre armée, et de considérer à l'avenir les Nabatéens comme des amis. Car, lors même que tu voudrais rester ici plusieurs jours, tu ne le pourrais pas, dans ce lieu, manquant d'eau et de vivres. Tu ne pourras pas non plus nous faire adopter un genre de vie différent, et les quelques prisonniers que tu feras ne seront que des esclaves découragés et incapables de vivre sous d'autres lois. » Après avoir entendu ces paroles, Démétrius fit éloigner son armée, et demanda aux

¹ Je ne suis pas éloigné de croire que le nom de *Nabatéens*, évidemment d'origine sémitique, dérive de l'hébreux נַבְבַּת (*nabbat*); *prospicere*, c'est-à-dire découvrir au loin l'ennemi.

Nabatéens de lui envoyer des députés pour traiter avec eux. Les Arabes choisirent pour cette députation les hommes les plus âgés qui répétèrent qu'il fallait accepter les beaux présents qu'on lui offrait et faire la paix.

XCVIII. Démétrius accepta les présents convenus, prit des otages, et se retira de Pétra. Après trois cents stades de marche¹, il vint établir son camp sur les bords du lac Asphaltite². Il ne sera pas sans intérêt de nous arrêter un moment sur les particularités que présente ce lac.

Le lac Asphaltite est situé au centre de l'éparchie d'Idumée; il a environ cinq cents stades³ de longueur sur soixante de largeur⁴. L'eau en est très-salée⁵ et tellement fétide qu'elle ne peut nourrir aucun poisson ni aucun autre animal aquatique. Bien que de grands fleuves y amènent des eaux douces, leur mélange n'en emporte pas sur la fétidité. Du milieu de ce lac se soulève tous les ans une masse d'asphalte solide, tantôt de plus de trois plèthres⁶, tantôt d'à peu près un plèthre. La plus grosse masse est appelée par les Barbares *taureau*, et la plus petite, *veau*. Cet asphalte nage à la surface de l'eau et présente de loin l'aspect d'une île. Son éruption s'annonce vingt jours d'avance par l'odeur d'un gaz malsain d'asphalte qui se répand à plusieurs stades à la ronde, et qui enlève à l'argent, à l'or et au cuivre leur couleur naturelle. Ces métaux reprennent leur couleur dès que tout l'asphalte a fait son éruption⁷. Enfin, le pays environnant, rempli d'exhalaisons inflammables et fétides, n'est habité

¹ Environ cinquante-six kilomètres.

² La description qui va suivre est en grande partie la reproduction presque littérale de ce qui a été dit livre II, ch. 28.

³ Plus de soixante-douze kilomètres.

⁴ Onze kilomètres et demi.

⁵ C'est un fait aujourd'hui chimiquement démontré, que de toutes les eaux, celle de la mer Morte (*lac Asphaltite*) contient le plus de chlorures alcalins. C'est de l'eau presque complètement saturée de sels. C'est ce qui explique pourquoi aucun animal ne peut y vivre.

⁶ Quatre-vingt-dix mètres.

⁷ Le gaz inflammable fétide, malsain, qui noircit l'argent, n'est autre que le gaz hydrogène sulfuré. Mais il n'est pas vrai que les métaux ainsi ternis reprennent leur couleur primitive dès que l'asphalte a fait éruption.

que par des gens malades et d'une constitution chétive. Cependant le sol est fertile en palmiers, partout où il est arrosé par des rivières et des sources fécondantes. On trouve aussi dans une vallée des environs ce qu'on appelle *le baume*¹ dont la vente est très-lucrative; car cette plante ne se trouve dans aucun autre pays; elle est très-recherchée par les médecins pour la préparation des remèdes.

XCIX. Les habitants des bords du lac s'emparent de l'asphalte ainsi rejeté, et se livrent en quelque sorte entre eux des combats pour s'arracher leur proie. Ils enlèvent l'asphalte sans le secours d'aucune barque et d'une manière qui leur est propre. A cet effet, ils lient ensemble plusieurs bottes de roseaux très-longues, et les jettent dans le lac; trois hommes, mais pas plus, s'asseoient sur ces espèces de radeaux; deux sont employés à les faire mouvoir avec des rames bien attachées; le troisième, armé d'un arc, repousse ceux qui oseraient en approcher. Arrivés à portée de la masse d'asphalte, ces hommes sautent dessus, et, avec leurs haches, ils en coupent des morceaux comme si c'était de la pierre tendre, et en chargent leur frêle embarcation qu'ils ramènent ensuite en arrière. Si un de ces hommes tombe dans l'eau, par suite de la rupture du lien qui le tenait attaché, il ne s'y noie pas, comme cela arriverait dans les autres eaux, lors même qu'il ne sait pas nager; mais il se soutient à la surface comme un habile nageur²; car l'eau de ce lac porte tout corps lourd, susceptible d'augmenter de volume ou de respirer; mais il n'en est pas de même des substances solides qui, par leur masse compacte, ressemblent à l'argent, à l'or, au plomb et à d'autres métaux. Cependant ces corps y tombent plus lentement au fond que lorsqu'on les jette dans d'autres lacs. Les Barbares qui font le commerce de cet asphalte le transportent

¹ Matière résineuse demi-liquide qui s'écoule de plusieurs espèces d'arbres de la famille des *Styracées* ou de la famille des *Laurinées*.

² Ce phénomène s'explique par la grande densité de ces eaux si salées. — Jamais les Arabes ne se baignent dans la mer Morte; ils éprouvent la plus grande répugnance à en toucher seulement les eaux. Ce fait a été particulièrement constaté par un de mes amis, M. Delorme, qui a longtemps voyagé dans l'Orient.

ensuite en Égypte où on l'achète pour les embaumements des morts ; car les corps ne pourraient pas se conserver longtemps , si on ne mélangeait pas l'asphalte avec les autres aromates.

C. A son retour, Démétrius raconta les détails de son expédition. Antigone lui reprocha d'avoir tenu une conduite trop pacifique à l'égard des Nabatéens ; il lui fit comprendre que ces Barbares deviendraient bien plus audacieux , en raison même de l'impunité qui leur avait été accordée ; et qu'ils croiraient devoir leur pardon , non à la générosité , mais à l'impuissance. Quant aux renseignements donnés au sujet du lac Asphaltite , Antigone pensa qu'il y trouverait une nouvelle source de revenus , et il chargea Hiéronymus l'historien de s'occuper de cette affaire. En conséquence , il lui ordonna de faire construire des barques , d'enlever tout l'asphalte et de le transporter dans un entrepôt. Mais ce projet ne réussit pas selon les espérances d'Antigone : les Arabes , au nombre de six mille , arrivèrent sur leurs radeaux de jonc , et tuèrent , à coups de flèches , presque tous les hommes qu'Hiéronymus avait amenés avec lui. Antigone renonça donc aux revenus du lac Asphaltite , non-seulement à cause de l'échec qu'il venait d'éprouver , mais parce qu'il avait l'esprit occupé d'autres objets plus sérieux ; car il venait alors de recevoir des lettres de Nicanor , satrape de Médie et de plusieurs autres provinces. Ces lettres lui apprirent le retour de Seleucus et les succès qu'il avait remportés. Alarmé au sujet des satrapies supérieures , Antigone fit partir son fils Démétrius à la tête de cinq mille hommes d'infanterie macédonienne , de dix mille mercenaires et de quatre mille cavaliers. Il lui avait ordonné de marcher jusqu'à Babylone , de reconquérir cette satrapie et de revenir promptement sur les côtes de la mer. Démétrius partit aussitôt de Damas , en Syrie , et se hâta d'exécuter les ordres de son père. Patroclès , nommé par Seleucus gouverneur militaire de la Babylonie , n'osa pas attendre l'arrivée de l'ennemi , à cause du petit nombre de troupes qu'il avait à sa disposition. Il ordonna donc à une partie de ses amis de quitter la ville , de

s'éloigner de l'Euphrate, et de se réfugier dans le désert, tandis qu'une autre partie passerait le Tigre et se rendrait dans la Susiane, auprès d'Eutelès, et sur les bords de la mer Rouge¹. Quant à Patroclès lui-même, il prit avec lui les troupes dont il disposait, se retrancha derrière les fleuves et les canaux, et se maintint dans sa province. Tout en harcelant les ennemis, il instruisit Seleucus, alors en Médie, de tout ce qui s'était passé, et le sollicita de lui envoyer immédiatement des secours. Cependant Démétrius arriva à Babylone. Trouvant la ville abandonnée, il entreprit le siège des forteresses. Il emporta l'une d'assaut et la donna en pillage à ses soldats. Quant à l'autre, il l'assiégea pendant plusieurs jours, et, comme le siège traînait en longueur, il laissa Archélaüs, un de ses amis, avec cinq mille fantassins et mille cavaliers pour continuer les assauts de la forteresse. Comme le terme qui lui avait été prescrit pour cette expédition était déjà passé, Démétrius redescendit avec le reste de son armée sur le littoral de la Méditerranée.

CI. Tandis que ces choses se passaient, les Romains étaient toujours en guerre avec les Samnites. Des excursions continues, des sièges, des bivouacs, des batailles, voilà le tableau de cette guerre. En effet, les deux nations les plus guerrières de l'Italie se disputaient la suprématie. Les consuls romains étaient venus avec une partie de leur armée établir leur camp en face de l'ennemi; ils protégeaient leurs alliés et n'épiaient que le moment favorable pour engager le combat. Quintus Fabius, élu dictateur, se mit à la tête du reste de l'armée, s'empara de la ville de Phretomane², et fit prisonniers les habitants les plus mal disposés pour le peuple romain. Ces prisonniers étaient au nombre de deux cents. Fabius les conduisit à Rome, les exposa sur la place publique, et, après les avoir battus de verges, selon la coutume nationale, il leur trancha la tête. Peu

¹ Ce nom était souvent appliqué au golfe Persique.

² Sans doute la ville de Frégelles. (Tite-Live, IX, 28.)

de temps après¹, il pénétra dans le pays ennemi, prit d'assaut Célia et la forteresse de Nola, recueillit un immense butin et distribua le territoire à ses soldats. Le peuple, ayant réussi à souhait dans ses entreprises, envoya une colonie dans l'île appelée Pontia.

CII. En Sicile, un traité de paix venait d'être conclu entre Agathocle et les Siciliens, à l'exception des Messiniens. Les bannis de Syracuse se rassemblèrent dans la ville de Messine, qu'ils considéraient comme la plus hostile au tyran. Agathocle, pour disperser ce rassemblement, détacha Pasiphilus avec un corps d'armée, et lui donna des instructions secrètes. Pasiphilus envahit donc inopinément le territoire de Messine, fit de nombreux prisonniers et s'empara d'un riche butin; il engagea ensuite les Messiniens à conclure une alliance, et à ne pas se laisser entraîner dans le parti le plus acharné contre Agathocle. Les Messiniens saisirent l'occasion qui leur était offerte de terminer la guerre sans courir aucun risque, expulsèrent les bannis syracusains, et accueillirent Agathocle avec son armée. Le tyran se montra d'abord très-affectueux envers les habitants, et leur conseilla de rappeler les exilés messiniens qui servaient dans son armée. Quelque temps après, il fit venir de Tauroménium et de Messine ceux qui précédemment s'étaient toujours opposés à l'établissement de sa tyrannie, et les fit tous égorger; ils étaient au nombre d'environ six cents. Car, ayant le projet de faire la guerre aux Carthaginois, il voulait auparavant se débarrasser de tous ceux qui auraient pu lui susciter des obstacles. Cependant les Messiniens, qui venaient de chasser de leur ville les étrangers les plus dévoués, capables de les défendre contre le tyran, ces Messiniens qui venaient de voir des citoyens ennemis d'Agathocle égorgés sous leurs yeux, et qui venaient d'être forcés de rappeler de l'exil des traîtres justement condamnés, se repentirent de ce qu'ils avaient fait; mais ils devaient pour le moment se soumettre à la force. Agathocle se

¹ Je propose de lire ici μετ' ὀλίγον, peu de temps après, au lieu de μετ' ὀλίγων, avec peu de monde.

disposait à prendre possession de la ville d'Agrigente , lorsqu'il apprit que soixante navires carthaginois avaient paru en mer. Il renonça donc à son projet sur Agrigente , envahit le territoire des Carthaginois , le ravagea et se rendit maître des garnisons , soit de force , soit par capitulation.

CIII. Sur ces entrefaites, Dinocrate, chef des bannis syracusains , avait entamé une négociation avec les Carthaginois qu'il sollicitait de venir au secours de la Sicile , avant qu'Agathocle l'eût entièrement subjuguée. Puis , après s'être réuni aux exilés de Messine , et mis sur pied une nombreuse armée , il envoya Nymphodore , un de ces émigrés , avec une partie de ses forces , pour s'emparer de la ville des Centorippiens , où Agathocle avait mis une garnison. Quelques citoyens ayant promis qu'ils livreraient la ville sous la condition qu'elle serait déclarée indépendante , Nymphodore pénétra la nuit dans Centorippia ; mais les commandants de la garnison , avertis de ce mouvement , tuèrent Nymphodore ainsi que tous ceux qui essayèrent de pénétrer dans l'intérieur des murs. Agathocle saisit cette occasion pour adresser de vifs reproches aux Centorippiens , et pour faire massacrer tous ceux qu'il croyait coupables d'avoir trempé dans le complot.

Sur ces entrefaites , les Carthaginois étaient entrés , avec cinquante bâtimens , dans le grand port de Syracuse , mais ils n'y purent faire aucune capture importante , car ils n'y rencontrèrent que deux vaisseaux de transport , dont l'un appartenait aux Athéniens ; ils l'attaquèrent , le coulèrent bas et coupèrent les mains à ceux qui le montaient. Cet acte de cruauté envers des gens inoffensifs , devait être bientôt vengé par la divinité. En effet , quelques bâtimens carthaginois , mouillés à Bruttium , furent capturés par les lieutenants d'Agathocle , et l'équipage qui les montait éprouva le même traitement que les Phéniciens¹ avaient infligé à ceux qui leur étaient naguère tombés entre les mains.

CIV. Les exilés , réunis autour de Dinocrate , composaient alors une armée de trois mille hommes d'infanterie et d'environ deux mille cavaliers. Cette armée se mit en possession de la ville

¹ Diodore donne souvent ce nom aux Carthaginois.

de Galaria , sur l'invitation même des habitants qui venaient de chasser la garnison d'Agathocle. Instruit de cela, Agathocle dirigea immédiatement contre Galaria une troupe de cinq mille hommes, commandés par Pasiphilus et Démophilus. Il s'engagea un combat avec l'armée des exilés, dont Dinocrate et Philonide commandaient les ailes. On déploya de part et d'autre une égale valeur, et la victoire resta assez longtemps indécise, lorsque Philonide, l'un des généraux de l'armée des exilés, tomba mort, et causa la déroute de Dinocrate, son collègue. Pasiphilus se mit à la poursuite des fuyards, et en tua un grand nombre. Après cette victoire, il s'empara de Galaria et châtia les chefs de la révolte. Cependant Agathocle, en apprenant que les Carthaginois étaient venus occuper dans le territoire de Géla une colline nommée Ecnomos, se décida à les attaquer avec toute son armée. Il marcha donc contre les Carthaginois, et, arrivé à proximité de leur camp, il les provoqua au combat, se targuant de ses succès précédents. Les Barbares n'osant point accepter le défi, il se rendit sans coup férir maître de la campagne environnante, et retourna à Syracuse où il fit orner les temples de magnifiques dépouilles. Tels sont les événements arrivés dans le cours de cette année, et qui sont parvenus à notre connaissance.

CV. Simonide étant archonte d'Athènes, les Romains nommèrent consuls Marcus Valérius et Publius Décius¹. Dans cette année, Cassandre, Ptolémée et Lysimaque conclurent la paix avec Antigone. Voici à quelles conditions : Cassandre gardait le commandement de l'armée en Europe, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Rhoxane; Lysimaque était reconnu souverain de la Thrace, Ptolémée, maître de l'Égypte et des villes limitrophes, de la Libye et de l'Arabie, et Antigone de toute l'Asie; les Grecs étaient déclarés indépendants. Les conditions de ce traité furent bientôt violées, car chacun se servait de quelque prétexte spécieux pour agrandir sa puissance. Voyant

¹ Deuxième année de la cxviii^e olympiade; année 311 avant J.-C.

Alexandre, fils de Rhoxane, avancé en âge, et entendant dire dans toute la Macédoine qu'il était temps de tirer de sa prison le jeune prince et de l'asseoir sur le trône de son père, Cassandre pensa que son existence était menacée. Il ordonna donc à Glaucias, commandant de la prison, d'égorger Rhoxane et le jeune roi, de cacher leurs corps et de faire disparaître toutes les traces de ce double assassinat ¹. Après l'exécution de cet ordre, Cassandre, Lysimaque, Ptolémée et Antigone se trouvèrent délivrés de la crainte de voir un jour le fils réclamer le royaume de son père Alexandre. Dès ce moment, ils conçurent l'espérance de régner en rois sur les nations et les villes qui se trouvaient rangées sous leur autorité. Tel était l'état des affaires en Asie et en Europe.

En Italie, les Romains dirigèrent de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie sur Pollitium, ville des Marrhuciniens. Ils envoyèrent une partie de leurs citoyens fonder la ville d'Interamna ².

CVI. En Sicile, Agathocle, dont la puissance grandissait de jour en jour, rassemblait des forces considérables. Les Carthaginois, alarmés de voir le tyran soumettre les villes de la Sicile et déployer des ressources supérieures à celles de leurs généraux, se décidèrent à conduire la guerre plus énergiquement. Cette résolution prise, ils équipèrent cent trente trirèmes, et nommèrent Amilcar, un de leurs plus illustres généraux, au commandement de cette expédition. Il avait sous ses ordres deux mille hommes de milice nationale, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de guerriers célèbres ; dix mille Libyens, mille mercenaires tyrrhéniens, et deux cents chars à deux chevaux. A ces forces s'ajoutaient mille frondeurs baléares et de grandes provisions de vivres, d'armes et d'autres munitions de guerre. Après son départ de Carthage, toute la flotte fut assaillie par une violente tempête ; soixante trirèmes disparurent, et deux cents

¹ D'après Pausanias (IX, 7), Cassandre fit mourir Rhoxane et Alexandre par le poison. Justin (XV, 2) raconte la chose autrement.

² Aujourd'hui *Teramo*, dans le royaume de Naples.

vaisseaux de transport sombrèrent. Le reste de la flotte ayant éprouvé de fortes avaries, parvint avec peine à se sauver en Sicile. Plusieurs citoyens carthaginois de distinction périrent dans cette tempête, et la ville fit ordonner un deuil public : selon l'usage pratiqué à l'occasion d'une grande calamité, les murs de Carthage furent couverts de draps noirs¹. Amilcar recueillit les débris de la flotte, réunit des mercenaires et fit des levées dans les villes alliées de la Sicile. Après avoir joint ces nouvelles troupes à son armée qu'il réorganisa complètement, il se vit en état d'ouvrir la campagne avec quarante mille hommes d'infanterie et près de cinq mille cavaliers. Amilcar répara ainsi promptement le revers qu'il venait d'éprouver ; sa réputation d'habile général ranima le courage abattu des alliés, et il inspira à l'ennemi de vives inquiétudes.

CVII. En présence de ces forces considérables des Carthaginois, Agathocle comprit que beaucoup de garnisons qu'il entretenait dans les villes, mécontentes de lui, passeraient, à la première occasion, dans le parti des Phéniciens, et il craignait surtout la défection des Géléens dont le territoire était occupé par toutes les forces de l'ennemi. Pour comble d'inquiétude, sa flotte venait alors d'éprouver un échec considérable : vingt de ses navires, stationnés dans le détroit, étaient tombés, avec tout leur équipage, au pouvoir des Carthaginois. Mais comme il savait de quelle importance serait pour lui l'occupation de Gélâ, au moyen d'une forte garnison, il ne perdit pas cet objet de vue : mais il n'osa point y introduire de troupes ouvertement, afin qu'il ne donnât pas aux Géléens un prétexte pour justifier leur rébellion, et qu'il ne perdît pas une ville qui devait lui fournir de grandes ressources. Agathocle y fit donc entrer les soldats en quelque sorte un à un, comme pour des affaires particulières, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre dépassât de beaucoup celui des citoyens. Bientôt après, Agathocle y entra lui-même, et accusa les Géléens de trahison et de révolte ; soit que les Géléens s'en

¹ Les lambeaux de draps (ῥάκια, σάκκοι) et les cendres étaient des signes de deuil chez les peuples d'origine phénicienne. Voyez saint Mathieu, XI, 21.

fussent réellement rendus coupables, soit que cette accusation eût été basée sur le rapport calomnieux des bannis, soit que le vrai motif fût de s'emparer des richesses de la ville, quoi qu'il en soit, Agathocle fit mettre à mort plus de quatre mille Géléens, et confisqua leurs biens. Il ordonna ensuite aux autres Géléens de lui apporter, sous peine de mort, tout l'argent et l'or non monnayé en leur possession. La terreur fit promptement exécuter cet ordre; Agathocle amassa ainsi d'immenses richesses et répandit la terreur parmi les populations soumises à son autorité. Cependant, comme il reconnut lui-même qu'il avait traité les Géléens avec trop de cruauté, il fit enterrer les morts dans des fosses creusées en dehors des murs, et, après avoir laissé dans la ville une garnison suffisante, il vint camper en face de l'ennemi.

CVIII. Les Carthaginois occupaient Ecnomos, qui passe pour une ancienne forteresse de Phalaris. C'est là que, selon la tradition, ce tyran avait fait construire le fameux taureau d'airain qui, étant chauffé par le feu, servait aux tortures des condamnés. C'est en mémoire de ces cruautés que cette place reçut le nom d'Ecnomos¹. A l'opposite du camp ennemi, Agathocle avait occupé une autre forteresse de Phalaris, qui, pour cela, portait le nom de *Phalarium*. L'espace laissé entre les deux camps était traversé par un fleuve qui servait en quelque sorte de retranchement naturel aux deux armées opposées. D'après une ancienne tradition, c'est dans ce lieu que devait se livrer un jour une sanglante bataille. Mais comme cette tradition n'indiquait pas quel serait le parti vaincu, une crainte superstitieuse s'était emparée des deux armées, et personne n'osait commencer l'attaque. Elles restaient ainsi longtemps en présence l'une de l'autre, lorsqu'une circonstance imprévue les força à un combat décisif. Quelques Libyens avaient pillé le territoire ennemi. Agathocle, irrité, s'en vengea par un acte semblable. Mais, au moment où les Grecs emportaient leur butin, et le chargeaient sur quelques bêtes de somme, tirées du camp, un détachement de Cartha-

¹ *Ἐκνομος*, hors la loi.

ginois sortit des retranchements et se mit à la poursuite des pillards. Prévoyant ce qui devait arriver, Agathocle mit en embuscade, sur les bords du fleuve, une troupe de soldats d'élite. Les Carthaginois, poursuivant les Grecs chargés de leur butin, traversaient le fleuve, lorsqu'ils furent soudain assaillis par les hommes placés en embuscade, et facilement mis en déroute. Les Barbares furent en grande partie massacrés, et le reste s'enfuit dans le camp. Jugeant l'occasion favorable pour engager la bataille, Agathocle fit sortir toute son armée et marcha droit au camp ennemi. Il l'attaqua à l'improviste, combla promptement une partie du fossé, détruisit les retranchements, et pénétra de force dans le camp. Surpris par cette attaque imprévue, les Carthaginois, sans garder leurs rangs, combattaient au hasard, là où ils rencontraient des ennemis. Un combat acharné s'engagea autour du fossé qui fut bientôt rempli de cadavres. Les plus distingués des Carthaginois, voyant leur camp pris, arrivèrent au secours de leurs soldats; et, de leur côté, les troupes d'Agathocle, animées par ce succès, et espérant par une seule bataille terminer toute la guerre, tombaient sur les Barbares avec un nouvel acharnement.

CIX. Cependant Amilcar, voyant ses troupes vivement repoussées par les Grecs, qui pénétraient de plus en plus dans l'enceinte du camp, fit avancer les frondeurs baléares au nombre de mille environ. Ceux-ci lancèrent une grêle de pierres énormes, blessèrent beaucoup d'assaillants et en tuèrent plusieurs, en brisant les armes défensives; car ces frondeurs sont habitués à lancer des pierres du poids d'une mine, exercés qu'ils sont depuis leur enfance à ce genre de talent, et leur secours contribua beaucoup à la victoire. Ce sont eux qui repoussèrent les Grecs hors du camp et l'emportèrent. Mais Agathocle avait commencé l'attaque également sur d'autres points, et il allait déjà se rendre maître du camp, lorsque les Carthaginois reçurent de la Libye un secours inattendu qui ranima leur courage. Pendant que les Carthaginois combattaient de front pour la défense de leur camp, les renforts arrivés à leur secours enveloppèrent les Grecs qui

forent ainsi fort maltraités. Aussitôt la bataille prit une autre tournure : les Grecs s'enfuirent ; les uns gagnèrent les bords du fleuve Himéra, les autres se retirèrent dans leur camp, qui était à quarante stades de distance ; et là, comme ils avaient une vaste plaine à parcourir, les fuyards furent facilement atteints par la cavalerie des Barbares, forte d'au moins cinq mille hommes. Aussi tout cet espace fut-il couvert de morts, et le fleuve lui-même semblait avoir conspiré la perte des Grecs. On était à l'époque de la canicule ; cette poursuite avait lieu vers midi : un grand nombre de fuyards, épuisés par les fatigues, la chaleur et la soif, se désaltéraient avidement avec l'eau de ce fleuve, qui est salée comme celle de la mer ¹. On compta donc sur le champ de bataille autant d'hommes morts pour avoir bu de cette eau, que de soldats tombés sous le fer de l'ennemi. Les Barbares perdirent dans cette bataille environ cinq cents hommes, tandis que les Grecs en perdirent au moins sept mille.

CX. Après cette défaite, Agathocle recueillit les débris de son armée, mit le feu à son camp, et se retira à Géla. De là, il fit courir le bruit qu'il avait résolu de retourner en toute hâte à Syracuse. Trois cents cavaliers libyens rencontrèrent quelques soldats d'Agathocle qui leur annoncèrent que ce dernier était retourné à Syracuse ; ces cavaliers entrèrent alors comme amis dans Géla, où, déçus dans leur espérance, ils furent massacrés. Agathocle s'était renfermé dans Géla, d'abord parce qu'il lui était impossible de se retirer à Syracuse, ensuite, parce qu'il voulait occuper les Carthaginois au siège de Géla, afin de laisser aux Syracusains le temps de faire rentrer leurs récoltes. Amilcar songea réellement, dans le premier moment, à faire le siège de Géla ; mais il renonça à ce dessein, lorsqu'il apprit qu'Agathocle y tenait une forte armée et qu'il était pourvu de toutes sortes de provisions. Amilcar alla donc ranger sous son autorité les autres villes et les forteresses du pays, et, par sa conduite humaine, il se concilia l'affection de tous les Siciliens.

¹ Vitruve (VIII, 3) rapporte qu'une des branches seulement du fleuve Himéra charriait des eaux salées.

Les Camarinéens, les Léontins, les Catanéens, les Tauroménites, envoyèrent aussitôt des députés pour traiter avec les Carthaginois. Peu de temps après, les Messiniens, les Abacéniens et les habitants de plusieurs autres villes s'empressèrent de se déclarer pour Amilcar. Cet empressement était en raison de la haine que l'on portait au tyran.

Cependant Agathocle ramena à Syracuse les débris de son armée. Il fit réparer les murailles et remplir les magasins de blé; car il avait le projet de laisser à une bonne garnison la garde de la ville, de faire passer en Libye la plus grande partie de ses troupes, et de transporter sur le continent le théâtre de la guerre. Mais nous ne parlerons de cette expédition d'Agathocle que dans le livre suivant, ainsi que nous l'avons annoncé au commencement.

LIVRE VINGTIÈME.

SOMMAIRE.

Agathocle passe en Libye, remporte une victoire sur les Carthaginois et s'empare d'un grand nombre de villes. — Cassandre arrive au secours d'Autoléon et fait une alliance avec Ptolémée, lieutenant rebelle d'Antigone. — Ptolémée prend quelques villes de la Cilicie; Démétrius, fils d'Antigone, les recouvre. — Polysperchon entreprend de rétablir sur le trône paternel Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine; Ptolémée met à mort Nicocréon, roi des Paphiens. — Actes des rois dans le Bosphore; actes des Romains et des Samnites en Italie. — Expédition de Ptolémée contre la Cilicie et le littoral qui avoisine ce pays. — Hercule est tué par Polysperchon. — Amilcar, général des Carthaginois, prend Syracuse. — Les Agrigentins essaient de délivrer les Siciliens. — Prise de vingt navires syracusains. — Révolte en Libye; danger que court Agathocle. — Appius Claudius le censeur. — Corinthe et Sicyone se livrent à Ptolémée. — Cléopâtre est tuée à Sardes. — Agathocle remporte une victoire sur les Carthaginois; il fait venir auprès de lui Ophellas, soupçonné de conspiration, le tue et réunit aux siennes les troupes d'Ophellas. — Bomilcar, accusé d'aspirer à la tyrannie, succombe. — Agathocle envoie des dépouilles en Sicile; quelques-uns de ses navires font naufrage. — Les Romains viennent au secours des Marses, assiégés par les Samnites; ils prennent d'assaut Caprium dans la Tyrrhénie. — Démétrius Poliorcète entre dans le Pirée; prise de Munychie. — Délivrance des Athéniens et des Mégariens. — Expédition de Démétrius en Cypré; combat contre le général Ménélas; siège de Salamine. — Combat naval de Démétrius contre Ptolémée; victoire de Démétrius. — Soumission de toute l'île de Cypré et de l'armée de Ptolémée. — Après cette victoire, Antigone et Démétrius se ceignent du diadème, et, à leur exemple, les autres souverains se donnent le nom de rois. — Agathocle prend d'assaut Utique et fait passer une partie de son armée en Sicile. — Les Agrigentins, combattant les lieutenants d'Agathocle, sont vaincus. — Agathocle soumet Héraclée, Thermes et Céphalidium; il réduit en esclavage le pays et la ville des Apolloniates. — Agathocle bat les Carthaginois en Sicile ainsi que les Agrigentins. — Agathocle passe pour la seconde fois en Libye; sa défaite. — Troubles dans les deux camps. — Fuite d'Agathocle qui retourne en Sicile. — Massacre des Siciliens par Agathocle. — Le roi Antigone marche avec de nombreuses troupes sur l'Égypte. — Rébellion de Pasiphile, lieutenant d'Agathocle. — Les Carthaginois font la paix avec Agathocle. — Démétrius lève le siège de Rhodes. — Les Romains sont vainqueurs des Samnites dans deux batailles. — En partant de Rhodes, Démétrius se dirige sur la Grèce; il délivre la plupart des villes. — Agathocle, après avoir injustement levé des impôts sur les Liparéens,

perd ses navires qui transportent le butin. — Les Romains font la guerre aux Éques; ils concluent la paix avec les Samnites. — Actes de Cléonyme en Italie. — Motifs pour lesquels Cassandre, Lysimaque, Seleucus et Ptolémée ont, de concert, déclaré la guerre à Antigone. — Expédition de Cassandre contre Démétrius en Thessalie, et de Lysimaque en Asie. — Docimus et Phénix se révoltent contre Antigone. — Antigone marche contre Lysimaque avec des forces supérieures. — Antigone fait venir de la Grèce son fils Démétrius. — Ptolémée soumet les villes de la Coélé-Syrie; Seleucus descend des satrapies supérieures et se dirige vers la Cappadoce. — Toutes les troupes se dispersent dans les cantonnements d'hiver.

I. On a quelque raison de blâmer les historiens qui intercalent dans leurs récits de longues harangues et de fréquentes déclamations de rhéteur. Ces discours ainsi intercalés mal à propos, non-seulement coupent le fil de la narration, mais fatiguent l'attention du lecteur. Sans doute l'écrivain qui vous montre son éloquence est libre de composer, comme il l'entend, des harangues d'orateurs, des discours de députés, des éloges, des critiques ou tout autre exercice de ce genre. L'écrivain qui comprendrait en même temps bien l'économie du sujet qu'il traite, et qui serait également habile dans les deux genres comme orateur et comme historien, mériterait les plus grands éloges. Mais il y a aujourd'hui plusieurs écrivains qui, ne songeant qu'à briller comme rhéteurs, transforment toute l'histoire en un discours de tribune. Dans leurs ouvrages, non-seulement le style est mauvais et désagréable, mais encore, à part quelques bonnes qualités, les convenances des temps et des lieux ne sont nullement respectées. C'est pourquoi, parmi les lecteurs de pareils ouvrages, les uns passent ces déclamations de rhéteurs, bien qu'elles soient bien faites; les autres, ennuyés de la longueur du sujet, mettent tout à fait le livre de côté, et ils ont parfaitement raison. En effet, le genre historique est simple, bien homogène et semblable à un corps vivant, qui perd toute la grâce que donne la vie dès qu'on lui enlève un membre. Une composition historique doit donc offrir un ensemble harmonieux pour que le lecteur saisisse clairement tous les détails ¹.

II. Il ne faut pas cependant bannir de l'histoire toutes les

¹ Polybe (1, 5) professe à peu près les mêmes idées.

ressources oratoires ; car l'histoire a besoin de cet ornement dans bien des circonstances, et moi-même je ne voudrais pas m'en priver. Lorsqu'un envoyé ou un conseiller prononce un discours nécessité par les événements, un auteur qui n'oserait pas hardiment entrer dans cette arène ouverte à l'éloquence, serait certainement coupable, et ces occasions se présentent assez fréquemment. D'ailleurs, ce serait une négligence blâmable de passer sous silence tant de beaux discours éloquents dont le souvenir mérite d'être conservé, et qui servent à éclaircir les détails qu'expose l'histoire. Enfin, nous devons faire usage de développements oratoires convenables pour expliquer un dénouement inattendu.

Mais en voilà assez sur ce sujet : nous allons maintenant reprendre le fil de notre narration. Dans les livres précédents, nous avons écrit l'histoire des Grecs et des Barbares depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année qui précède l'expédition d'Agathocle en Libye, comprenant ainsi, à compter de la prise de Troie, un espace de plus de huit cent quatre-vingt-trois ans ¹. Le livre présent commence à l'expédition d'Agathocle en Libye, et finit à l'année où les rois, se liguant entre eux, commencèrent à faire en commun la guerre à Antigone, fils de Philippe, ce qui forme un intervalle de neuf ans.

III. Hiéromnémon étant archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Caius Julius et Quintus Émilius ². Dans cette année, Agathocle, vaincu par les Carthaginois à la bataille d'Himéra, où il avait perdu la plus grande partie de son armée, s'était réfugié à Syracuse. Voyant que tous ses alliés l'abandonnaient, que les Barbares étaient maîtres de toute la Sicile, à l'exception de Syracuse, et qu'ils disposaient d'immenses forces

¹ Wesseling pense qu'il faut lire ici *ἑξῆς μὴ χοντα* au lieu d'*ὀγδοήχοντα*, ce qui ne ferait que huit cent soixante-treize ans. Cette conjecture a été adoptée par M. Dindorf. En effet, depuis la prise de Troie jusqu'à la troisième année de la cxv^e olympiade, l'auteur compte lui-même (livre XIX, 1) huit cent soixante-six ans, qui, ajoutés aux sept ans écoulés jusqu'à la deuxième année de la cxvii^e olympiade (année qui précède l'expédition d'Agathocle en Libye, donnent la somme de huit cent soixante-treize ans.

² Troisième année de la cxvii^e olympiade ; année 310 avant J. C.

de terre et de mer, il accomplit une entreprise aussi hardie qu'inattendue. Au moment où tout le monde s'imaginait le voir reculer devant la puissance des Carthaginois, Agathocle conçut le dessein de laisser Syracuse sous bonne garde, de faire des levées de troupes et de passer avec une armée en Libye ; car il se flattait qu'il trouverait Carthage plongée dans toutes les jouissances de la vie, fruits d'une longue paix, et qu'avec des soldats habitués aux fatigues de la guerre il viendrait facilement à bout d'une population incapable d'affronter les périls des combats ; il espérait en même temps que les alliés libyens, gémissant depuis bien longtemps sous un joug pesant, saisiraient l'occasion de se soulever ; en outre, ce qu'il y avait de plus important, il pensait qu'en apparaissant soudain, il lui serait facile de livrer au pillage un pays qui n'avait pas encore été ravagé par l'ennemi, et où les Carthaginois avaient accumulé toute sorte de richesses. Enfin, d'après ce plan, il délivrait sa patrie et toute la Sicile du joug des Barbares, et transportait en Libye tout le théâtre de la guerre. C'est ce qui arriva en effet.

IV. Agathocle, sans communiquer ce plan à aucun de ses amis, confia à son frère Antandre le gouvernement de Syracuse, avec une forte garnison. En même temps, il fit de grandes levées de troupes, et ordonna aux fantassins de se tenir sous les armes, et aux cavaliers de se munir, indépendamment d'une armure complète, de selles et de brides, afin qu'ils fussent prêts à monter les chevaux dont ils pourraient s'emparer. Car, dans sa dernière défaite, la plus grande partie de l'infanterie avait péri, et presque tous les cavaliers étaient parvenus à se sauver ; mais ils ne pouvaient pas emmener avec eux leurs chevaux en Libye. Agathocle songea alors au moyen d'empêcher les Syracusains de faire, après son départ, quelque tentative d'insurrection. Dans ce but, il rompit toutes les relations de famille ; il sépara les frères de leurs frères, enleva aux pères leurs enfants, en laissant les uns dans la ville et emmenant les autres avec lui. Il était donc évident que si ceux qui restaient à Syracuse étaient mécontents du tyran, ils n'oseraient rien tenter, retenus par l'affection pour

des fils ou des parents emmenés en Libye. Comme Agathocle avait besoin d'argent, il enleva aux tuteurs les biens des mineurs, alléguant qu'il les administrerait mieux et qu'à la majorité des enfants il en rendrait plus fidèlement compte. Il fit en outre des emprunts aux marchands, enleva des temples plusieurs riches offrandes, et se fit même livrer les bijoux des femmes. S'apercevant ensuite que les citoyens les plus opulents étaient mécontents de ces actes et mal disposés pour lui, il convoqua une assemblée où il déplora sur un ton lamentable les revers qu'il venait d'essuyer et les malheurs qui l'attendaient. « Pour moi, disait-il, habitué à tous les maux, je supporterai bien facilement les fatigues d'un siège, mais ce qui m'attendrit, c'est le sort des citoyens qui, renfermés dans leur île, seront exposés à tant de misères. » En prononçant ces paroles, il engagea les habitants à se sauver avec tous leurs biens, pour ne pas endurer les calamités qui les menaçaient. Les citoyens les plus riches et les plus hostiles au tyran se retirèrent ainsi de la ville; mais à peine en furent-ils sortis, qu'Agathocle envoya à leur poursuite un détachement de mercenaires, les fit tous égorger et confisqua leurs biens¹. Ainsi, par ce seul crime, Agathocle se procura des richesses, et il purgea la ville de ses ennemis. Il donna ensuite la liberté à tous les esclaves en état de porter les armes.

V. Tous les préparatifs terminés, Agathocle fit embarquer ses troupes sur soixante bâtiments, et attendit un moment favorable pour mettre à la voile. Comme il n'avait communiqué son projet à personne, quelques-uns conjecturaient qu'il méditait une expédition en Italie; d'autres, qu'il allait ravager le territoire de la Sicile, soumis à la domination des Carthaginois; mais tous étaient d'accord pour désespérer du salut des hommes qui faisaient partie de cette expédition, et pour accuser de folie le tyran. Cependant la station navale des ennemis, qui se composait d'un très-grand nombre de trirèmes, força pendant quelques jours les troupes d'Agathocle à rester consignées sur leurs navires et à

¹ Ces victimes étaient, suivant Justin (XXII, 4), au nombre de mille six cents.

demeurer dans le port. Bientôt après, des bâtiments de transport, chargés de vivres, s'approchèrent de la ville; les Carthaginois en ayant été avertis vinrent avec toute leur flotte attaquer ces bâtiments. Agathocle, qui avait déjà désespéré de son entreprise, profita de ce moment pour sortir du port, ainsi débloqué, et s'éloigna à force de rames. Les Carthaginois étaient près d'atteindre les bâtiments de transport, lorsqu'ils virent la flotte ennemie marcher à voiles déployées. Ils s'imaginèrent d'abord qu'Agathocle venait au secours des bâtiments de transport, et ils se rangèrent en ligne de bataille. Mais lorsqu'ils virent que la flotte ennemie continuait sa route en ligne droite, et qu'elle avait beaucoup d'avance sur eux, ils se portèrent à lui donner la chasse. Pendant que les deux flottes luttaient ainsi de vitesse, les navires de transport échappèrent inopinément au danger qui les menaçait, et ramenèrent beaucoup de vivres à Syracuse, qui commençait déjà à souffrir de la disette. Agathocle faillit tomber au pouvoir des Carthaginois, mais l'approche de la nuit lui apporta un moyen de salut inespéré. Le jour suivant arriva une éclipse de soleil telle que le jour semblait être changé en nuit, et que les astres se voyaient partout au ciel¹. Les troupes d'Agathocle, prenant ce phénomène pour un présage funeste de la divinité, virent leurs inquiétudes pour l'avenir s'accroître de plus en plus.

VI. La flotte d'Agathocle était en mer depuis six jours et autant de nuits, lorsque le septième jour au matin parut soudain en vue la flotte carthaginoise à peu de distance. Les deux flottes rivalisèrent d'efforts de rames; les Carthaginois espéraient qu'une fois les vaisseaux d'Agathocle pris, ils soumettraient facilement Syracuse et sauveraient leur patrie des dangers dont elle était menacée; les Grecs, de leur côté, redoutaient la vengeance à laquelle ils se voyaient exposés, ainsi que l'affreux esclavage de leurs parents laissés en Sicile. Cependant la côte de la Libye se montrait au loin; à cette vue, une nouvelle ardeur

¹ Cette éclipse totale arriva, suivant Calvisius et Petau, le 15 du mois d'août.

anima les équipages, et l'émulation fut portée à son comble; mais les Barbares, faits depuis longtemps au métier de rameurs, marchèrent plus vite, et ne laissèrent que très-peu d'intervalle entre eux et les Grecs. Dans cette marche rapide, les deux flottes atteignirent presque en même temps le rivage. L'arrière-garde d'Agathocle ne se trouva qu'à une portée de trait de l'avant-garde des Carthaginois. Un combat s'engagea entre les archers et les frondeurs, mais il ne dura pas longtemps, car, comme les Barbares avaient moins de bâtiments, Agathocle l'emporta par le nombre de ses soldats. Les Carthaginois se rembarquèrent donc sur leurs navires, et, la poupe en avant, ils se retirèrent hors de la portée des flèches. Agathocle acheva de débarquer son armée à l'endroit de la côte qu'on appelle les *Latomies*; il éleva un retranchement dont les deux bouts touchaient à la mer, et vint s'y embosser avec ses bâtiments.

VII. Après cette hardie tentative, Agathocle en fit une autre bien plus hardie encore. Il appela auprès de lui tous les chefs qu'il savait lui être dévoués, et, après avoir offert un sacrifice à Cérès et à Proserpine, il convoqua une assemblée générale de l'armée. Il s'avança vers la tribune, la tête ornée d'une couronne, vêtu d'un habillement splendide, et prononça un discours approprié à la circonstance. « Au moment, dit-il, où nous étions poursuivis par les Carthaginois, j'ai fait vœu à Cérès et à Proserpine, déesses protectrices de la Sicile, de faire de tous nos bâtiments des torches allumées en leur honneur. Maintenant que nous sommes sauvés, je dois remplir ce vœu. En échange de ces bâtiments, je promets de vous en donner un bien plus grand nombre si vous combattez vaillamment, car les déesses nous annoncent par les victimes une victoire complète. » Pendant qu'il prononçait ces paroles, un de ses serviteurs lui apporta une torche allumée, il s'en saisit, et après en avoir fait remettre une à chaque triérarque, il adressa une invocation aux déesses, et s'avança le premier vers le vaisseau commandant; il se plaça debout sur la poupe, et ordonna aux triérarques d'en faire autant de leur côté. Tous mirent alors le

feu aux bâtiments, et pendant que la flamme s'élevait dans les airs, les trompettes sonnèrent la charge, l'armée poussa le cri de guerre, et tout le monde adressa aux déesses des prières, implorant un heureux retour. Agathocle avait pris cette mesure d'abord pour enlever aux soldats tout moyen de fuite et pour les forcer à chercher leur salut dans la victoire, ensuite pour avoir sous sa main toutes ses forces et n'être point obligé de les diviser, en en laissant une partie pour la défense des navires qui autrement seraient tombés au pouvoir des Carthaginois.

VIII. Cependant, le spectacle de toute la flotte embrasée remplit d'effroi l'âme des Siciliens. Dans le premier moment, entraînés, fascinés par les paroles d'Agathocle et la rapidité de l'exécution, les soldats avaient tous consenti. Mais plus tard la réflexion fit naître en eux le repentir; lorsqu'ils calculaient l'étendue des mers qui les séparaient de leur patrie, ils désespéraient de leur salut. Agathocle s'empressa de relever le courage abattu de ses soldats, et conduisit l'armée à Mégalopolis, ville carthaginoise. Tout le pays intermédiaire, qu'il fallait traverser, était entrecoupé de jardins et de vergers arrosés par de nombreuses sources et par des canaux. Des maisons de campagne bien construites et bâties à la chaux bordaient la route et annonçaient partout la richesse; les habitations étaient remplies de tout ce qui contribue aux jouissances de la vie, et qu'une longue paix avait permis aux habitants de mettre en réserve. Le terrain était cultivé en vignes, en oliviers et en une foule d'arbres fruitiers. Des deux côtés, la plaine nourrissait des troupeaux de bœufs et de moutons, et aux environs des gras pâturages des marais on voyait des haras de chevaux. En un mot, dans ces lieux se trouvait accumulée cette opulence variée des propriétaires les plus distingués de Carthage, et qui aimaient à employer leurs richesses aux plaisirs de la vie. Saisis d'admiration, à la vue de ce beau et riche pays, les Siciliens sentirent leurs espérances renaître: ils considéraient que tout cela serait un prix digne de la victoire. Dès qu'Agathocle remarqua que ses soldats, revenus de leur découragement, étaient prêts au combat, il en-

treprit immédiatement d'attaquer les murs de la ville. Par cette attaque imprévue, et grâce à l'inexpérience des habitants dans l'art de la guerre, Agathocle réussit facilement à s'emparer de la ville. Il la livra en pillage à ses soldats, et remplit l'armée de butin en même temps que de courage. De là il conduisit son armée directement contre Tynès la blanche, qui n'est qu'à deux mille ¹ stades de Carthage, et s'en empara également. Ces deux villes prises, les soldats voulaient les conserver, et ils y déposèrent leur butin. Mais Agathocle, conformément à son plan arrêté, fit comprendre à l'armée qu'elle n'aurait aucun lieu de refuge tant qu'elle n'aurait pas remporté une victoire complète. Il rasa les villes, et fit bivouaquer ses troupes.

IX. Cependant, les Carthaginois, mouillés près de la station sicilienne, se réjouissaient à la vue de l'incendie, s'imaginant que c'était la crainte qui avait déterminé Agathocle à mettre le feu à ses bâtiments; mais lorsqu'ils apprirent que l'armée ennemie s'avancait dans l'intérieur du pays, ils augurèrent de cet incendie de grands malheurs pour eux. Ils couvrirent donc les proues de leurs navires de draperies noires, comme c'est la coutume lorsqu'une calamité publique menace la ville de Carthage. Ils prirent ensuite les armatures d'airain des navires d'Agathocle pour les employer à leurs propres trirèmes, et envoyèrent à Carthage des messagers annoncer les événements qui venaient de se passer. Mais déjà, avant l'arrivée de ces messagers, les Carthaginois avaient été avertis du débarquement d'Agathocle. Dans leur consternation, ils s'imaginèrent que toutes leurs forces de terre et de mer avaient péri en Sicile; car, selon eux, Agathocle n'aurait point osé tenter cette expédition s'il n'avait pas été victorieux en Sicile. Aussi toute la ville fut-elle en proie à la frayeur et à la confusion; le peuple accourait sur la place publique, et le sénat se réunissait pour délibérer. On n'avait aucune armée à opposer à l'ennemi, et les citoyens, inexpérimentés dans la guerre, étaient tombés dans le plus profond

¹ Trente-six myriamètres.

découragement, et on s'attendait déjà à voir les ennemis aux portes de la ville. Quelques-uns conseillaient d'envoyer des parlementaires pour traiter de la paix, en même temps que pour reconnaître la situation des ennemis; d'autres étaient d'avis d'attendre jusqu'à ce qu'on eût reçu un rapport plus détaillé de tout ce qui s'était passé. Pendant que cette confusion régnait dans la ville, les messagers envoyés par le commandant de la flotte descendirent à terre et firent connaître l'état réel des choses.

X. Sur le rapport de ces messagers, tous les citoyens reprirent de la confiance. Le sénat adressa de vifs reproches aux nauarques pour avoir laissé l'ennemi débarquer en Libye, et en même temps il nomma au commandement des armées Hannon et Bomilcar. Ces deux généraux étaient divisés par des haines de famille, mais le sénat pensait que cette inimitié elle-même tournerait au profit de l'État : ce fut là une grave erreur. Bomilcar depuis longtemps aspirait à la tyrannie, mais il lui avait manqué jusqu'alors le pouvoir et le temps favorable pour exécuter son projet : le commandement dont il était investi lui en offrait maintenant l'occasion. La cause de tout cela doit être cherchée dans l'extrême rigueur avec laquelle les Carthaginois punissent leurs agents¹. En temps de guerre, ils donnaient le commandement suprême aux citoyens les plus distingués, les croyant dévoués pour la défense de la patrie; mais la paix rétablie, ces mêmes généraux étaient calomniés, on leur intentait par jalousie d'injustes procès et on les condamnait. C'est pourquoi, parmi les hommes appelés au commandement, les uns abdiquaient le pouvoir, de crainte de se voir livrer aux tribunaux, et les autres aspiraient à la tyrannie; c'est ce que fit alors Bomilcar, l'un des deux généraux dont nous aurons l'occasion de parler plus tard. Pour le moment, les généraux des Carthaginois, voyant que le temps pressait, sans attendre l'arrivée des forces de leurs alliés, firent des levées de troupes à Carthage même,

¹ Consultez Polybe, I, 11, 24; Tite-Live, epitom. 50; Justin XIX, 2, XXI, 4, 6; Valerius Maximus, II, 7; Polyen, V, 11.

et mirent en campagne une armée d'au moins quarante mille hommes d'infanterie, de mille cavaliers et de deux mille chars. Ils vinrent ensuite occuper une colline à peu de distance de l'ennemi, et rangèrent leur armée en bataille. L'aile droite était commandée par Hannon, qui avait également sous ses ordres le bataillon sacré. Bomilcar se mit à la tête de l'aile gauche, et disposa ses troupes en une phalange profonde, car le terrain ne permettait pas de les déployer davantage. Les chars et la cavalerie étaient placés en avant du front de la phalange, et devaient commencer l'attaque.

XI. Après avoir reconnu les dispositions de l'armée des Barbares, Agathocle confia à son fils Archagathus le commandement de l'aile droite, formée de deux mille cinq cents hommes d'infanterie. A la suite venaient trois mille cinq cents Syracusains, puis trois mille mercenaires grecs, et enfin trois mille Samnites, Tyrrhéniens et Celtes. Quant à Agathocle, il se mit à la tête de l'aile gauche où il s'entoura de sa garde et de mille hoplites pour faire face au bataillon sacré des Carthaginois. Enfin, il distribua sur les deux ailes cinq cents archers et frondeurs. Mais ces soldats n'étaient pas suffisamment armés : quelques-uns n'avaient pas même de boucliers. Pour y suppléer, Agathocle ordonna de distendre sur des baguettes les étuis des boucliers ; ces étuis offraient ainsi au loin l'aspect de véritables boucliers. Cependant, voyant que ses soldats continuaient à s'effrayer des forces des Barbares, si supérieurs en cavalerie, il fit lâcher sur plusieurs points de la ligne des chouettes qu'il avait tenues prêtes d'avance, pour ranimer le courage de ses troupes. En effet, ces oiseaux, après avoir voltigé au-dessus de la phalange, vinrent s'abattre sur les boucliers et les casques des soldats qui tirèrent un heureux augure de la présence de cet animal consacré à Minerve. Bien que ces croyances ne soient, aux yeux de bien des gens, que de vaines superstitions, elles rendirent néanmoins souvent de grands services, comme cela arriva ici ; car à la vue de ces oiseaux, les soldats s'inspiraient une mutuelle confiance et affrontaient le danger, en se répétant

entre eux que la divinité leur promettait évidemment la victoire.

XII. Les Carthaginois commencèrent l'attaque par les chars de guerre, mais une partie fut broyée par les balistes; une autre partie fut évitée par les Grecs qui entr'ouvraient leurs rangs, enfin le plus grand nombre fut rejeté en arrière sur l'infanterie. L'armée d'Agathocle soutint également le choc de la cavalerie carthaginoise. Beaucoup de ces derniers furent blessés et prirent la fuite. Pendant ce brillant combat des avant-postes, toute l'infanterie des Barbares en vint aux mains avec l'ennemi. La lutte s'étant bravement engagée, Hannon, à la tête du bataillon sacré, jaloux de remporter par lui-même la victoire, tomba de tout son poids sur les Grecs, et en fit un grand carnage. Bien qu'accablé d'une grêle de flèches et couvert de blessures, il ne céda point le terrain, et pressa l'attaque jusqu'à ce qu'épuisé de force il expira. La mort d'Hannon jeta le découragement parmi les Carthaginois, tandis que les troupes d'Agathocle reprirent confiance. Informé de cet événement, Bomilcar, le second général, pensa que c'était là l'occasion offerte par les dieux pour réaliser le projet de saisir la tyrannie, et il raisonnait ainsi en lui-même : « Si l'armée d'Agathocle périt, je ne pourrai jamais prétendre à l'autorité souveraine, car mes concitoyens ne le permettraient pas; si au contraire Agathocle est victorieux, et qu'il abatte l'orgueil des Carthaginois, ceux-ci, une fois vaincus, deviendront plus faciles à manier. Quant à Agathocle, je pourrai le combattre quand bon me semblera. » Ces réflexions faites, Bomilcar se retira avec son avant-garde, cédant ainsi tranquillement le terrain aux ennemis; et après avoir annoncé aux siens la mort d'Hannon, il leur ordonna de se réfugier en bon ordre sur une hauteur voisine. « Cette manœuvre, leur disait-il, est d'une grande utilité. » Mais comme les ennemis pressaient vivement les Carthaginois, cette retraite ressemblait à une déroute, car les Libyens, qui se succédaient par colonnes, s'imaginant que l'avant-garde était battue, tournèrent le dos. Cependant le bataillon sacré se défendit encore

vigoureusement après la mort d'Hannon ; et , debout sur le corps de ceux qui étaient tombés , ils affrontèrent tous les périls. Mais lorsque les soldats de ce bataillon apprirent qu'une grande partie de l'armée avait pris la fuite et qu'ils allaient être enveloppés par l'ennemi , ils furent aussi forcés de lâcher pied. Tout le camp des Carthaginois étant mis en déroute , les Barbares s'enfuirent vers Carthage. Agathocle , après les avoir poursuivis pendant quelque temps , revint sur ses pas et pillà le camp des Carthaginois.

XIII. Les Grecs perdirent dans cette bataille environ deux cents hommes , et les Carthaginois pas moins de mille , d'autres disent six mille. On trouva , entre autres objets , dans le camp des Carthaginois , plusieurs chars contenant plus de vingt mille menottes. Car les Barbares , espérant venir facilement à bout des Grecs , se promettaient d'avance un grand nombre de prisonniers , qui devaient être enchaînés et employés aux travaux publics. C'est ainsi que la divinité s'est plu à humilier l'orgueil des Carthaginois , qui essayèrent tout le contraire de ce qu'ils espéraient. Agathocle , victorieux contre toute attente , força les Carthaginois à se renfermer dans leurs murs : la fortune , inconstante , fit ainsi succéder le revers à la victoire. En effet , en Sicile , les Carthaginois avaient battu Agathocle et assiégé Syracuse ; en Libye , Agathocle en fit autant à l'égard des Carthaginois ; et , ce qu'il y a de plus merveilleux , c'est que le tyran qui avait été battu en Sicile à la tête de ses troupes intactes , venait , avec les débris de son armée , battre , sur le continent , ses propres vainqueurs.

XIV. Attribuant au pouvoir des dieux la défaite qu'ils venaient d'essuyer , les Carthaginois eurent recours aux prières publiques , et croyant qu'Hercule , dont ils se disaient être une colonie , était particulièrement irrité , ils envoyèrent à Tyr une immense quantité de riches offrandes. Descendants de cette ville , les Carthaginois étaient jadis dans l'usage d'envoyer à ce dieu le dixième de tous leurs revenus ; mais par la suite , devenus riches et opulents , ils n'envoyèrent presque plus rien , croyant pouvoir se dispenser de la protection du dieu. Leur désastre ré-

cent les ramena au repentir , et tous se souvinrent du dieu de Tyr. Parmi les offrandes qu'ils envoyèrent se trouvaient des chapelles d'or , tirées de leurs propres temples , pensant que par ce genre de consécration ils parviendraient plus facilement à apaiser le courroux de la divinité. Ils se reprochèrent aussi de s'être aliéné Saturne , parce qu'ils lui avaient autrefois offert en sacrifice les enfants des plus puissants citoyens , qu'ils avaient plus tard renoncé à cet usage en achetant des enfants secrètement et en les élevant pour être immolés à ce dieu. Des recherches établirent que plusieurs de ces enfants sacrifiés étaient des enfants supposés. En considérant toutes ces choses et en voyant , de plus , les ennemis campés sous les murs de leur ville , ils furent saisis d'une crainte superstitieuse , et ils se reprochèrent d'avoir négligé les coutumes de leurs pères à l'égard du culte des dieux. Ils décrétèrent donc une grande solennité dans laquelle devaient être sacrifiés deux cents enfants , choisis dans les familles les plus illustres ; quelques citoyens , en butte à des accusations , offrirent volontairement leurs propres enfants , qui n'étaient pas moins de trois cents. [Voici quelques détails concernant ce sacrifice.] Il y avait une statue d'airain représentant Saturne , les mains étendues et inclinées vers la terre , de manière que l'enfant qui y était placé roulait et allait tomber dans un gouffre rempli de feu. C'est probablement à cette coutume qu'Euripide fait allusion lorsqu'il parle des cérémonies du sacrifice accompli en Tauride ; le poète met dans la bouche d'Oreste la question suivante : « Quel sera le tombeau qui me recevra lorsque je mourrai ? — Un feu sacré allumé dans un vaste gouffre de la terre ¹. » Il paraît aussi que l'ancien mythe des Grecs , d'après lequel Saturne dévora ses propres enfants , trouve son explication dans cette coutume des Carthaginois.

XV. Après ces grands revers arrivés en Libye , les Carthaginois s'empressèrent d'envoyer une députation en Sicile pour prier Amilcar de leur envoyer de prompts secours ; ils lui firent remettre en même temps les armatures des vaisseaux d'Agatho-

¹ Euripide , *Iphigénie en Tauride* , v. 625 et 626.

cle. Amilcar ordonna à ces envoyés de garder le plus profond silence sur la défaite des Carthaginois, et fit répandre dans l'armée le bruit qu'Agathocle avait perdu ses navires et toute son armée. Il fit en même temps partir quelques-uns de ces messagers pour Syracuse, où ils devaient montrer les armatures des navires d'Agathocle et sommer les habitants de rendre leur ville, ajoutant que l'armée des Syracusains avait été détruite par les Carthaginois et leurs vaisseaux brûlés; enfin, ils devaient montrer aux incrédules les éperons des vaisseaux. Lorsque cette prétendue défaite d'Agathocle fut annoncée à Syracuse, la plupart des habitants y ajoutèrent foi; mais les magistrats eurent l'air de conserver quelques doutes afin de prévenir tout désordre, et renvoyèrent immédiatement les députés; puis ils chassèrent de la ville les parents et les amis des bannis, ainsi que tous les mécontents, dont le nombre s'élevait à au moins huit mille. A la suite de cette mesure, qui condamna à l'exil un si grand nombre d'habitants, la ville devint le théâtre de troubles affreux, et on n'y entendait que les gémissements des femmes, car il n'y avait pas de maison qui ne fût alors en deuil. Les partisans de la tyrannie d'Agathocle plaignaient son infortune et celle de leurs enfants. Parmi les citoyens, les uns pleuraient leurs amis ou parents qu'ils croyaient morts en Libye; les autres, ceux qui devaient quitter leurs foyers et leurs pénates, et auxquels il n'était permis ni de rester ni de sortir hors des murs de la ville, investie par les Barbares. Enfin, pour achever de peindre ce tableau, les exilés étaient obligés d'emmener avec eux les femmes et les enfants encore à la mamelle. Cependant Amilcar donna un sauf-conduit aux bannis qui vinrent se réfugier auprès de lui, et il se disposait à attaquer Syracuse, dont il espérait facilement se rendre maître, car elle était privée de toute défense, et le petit nombre d'habitants qui restaient étaient abattus par tant de calamités.

XVI. Avant de commencer l'attaque, Amilcar avait envoyé des députés chargés de sommer Antandre de livrer la ville et de lui promettre toute sécurité dans le cas où il la lui rendrait. A cette proposition, les principaux magistrats de Syracuse se

réunirent en conseil, et, après plusieurs discours prononcés pour et contre, Antandre émit l'avis de livrer la ville. C'était un homme naturellement timide, et dont le caractère était tout l'opposé de celui de son frère¹. Mais Erymnon l'Étolien, qui avait été placé par Agathocle comme conseiller auprès de son frère, fut d'une opinion contraire, et il décida tous les membres de l'assemblée à patienter jusqu'à ce qu'on eût appris toute la vérité sur les affaires de la Libye. En apprenant cette résolution, Amilcar fit approcher les machines de guerre et se décida à entreprendre le siège de la ville.

Après la défaite des Carthaginois, Agathocle fit construire deux barques à trente rames et en fit partir une pour Syracuse. Il avait fait monter cette barque par les meilleurs rameurs, et avait choisi, parmi ses plus fidèles amis, Néarque pour annoncer aux Syracusains la nouvelle de sa victoire. Après une navigation heureuse, les envoyés arrivèrent le cinquième jour, pendant la nuit, dans les eaux de Syracuse : couronnés de fleurs et entonnant les chants de victoire, ils essayèrent au point du jour d'entrer dans la ville; mais les navires carthaginois, mis en sentinelle, donnèrent la chasse à la barque, et, comme ils étaient près de l'atteindre, il s'engagea une espèce de lutte à la rame. Pendant cette lutte, assiégeants et assiégés accoururent vers le port, et chacun encourageait les siens, par des cris, à redoubler d'efforts. Déjà la barque allait être prise : les Barbares poussèrent des clameurs de joie, tandis que les Syracusains, dans l'impossibilité de venir au secours, adressèrent aux dieux des prières; mais, au moment où la proue du bâtiment ennemi allait venir à l'abordage, la barque arriva à portée de trait, et les Syracusains, accourus à son secours, la sauvèrent d'un péril imminent. Tous les habitants de la ville s'étant ainsi précipités vers le port,

¹ On ne saurait s'empêcher de faire ici un rapprochement frappant entre Antandre et Joseph Bonaparte. Tous deux frères de deux grands hommes, ils trahirent la confiance qu'on avait mise en eux : l'un et l'autre, en face de l'ennemi, au lieu de se défendre jusqu'à la dernière goutte de sang, émiront l'avis de capituler et de livrer les capitales de leurs frères absents. Le rapprochement peut même être poursuivi pour toute la première moitié de ce chapitre.

Amilcar pensa qu'une partie du mur devait avoir été laissée sans défense, et chargea un détachement d'élite de le franchir avec des échelles. Les hommes de ce détachement trouvant les portes abandonnées, montèrent sans être aperçus; ils allaient se mettre en possession des courtines, lorsque la ronde ordinaire découvrit les ennemis. Aussitôt un combat s'engagea; les habitants s'empressèrent d'arriver sur les lieux, et, prévenant les ennemis, ils en tuèrent une partie et précipitèrent le reste du haut des créneaux. Attristé par cet insuccès, Amilcar leva le siège de Syracuse, et fit partir pour Carthage un renfort de cinq mille hommes.

XVII. Pendant que ces choses se passaient, Agathocle, maître de la campagne, prit d'assaut les forteresses de l'entour de Carthage, et entraîna dans son parti les villes, moitié par voie d'intimidation, moitié par la haine qu'elles avaient vouée aux Carthaginois. Il établit ensuite près de Tynès un camp retranché, et, après y avoir laissé une forte garnison, il se porta sur les villes maritimes. Il prit d'abord Néapolis, et traita les habitants avec humanité; puis il se dirigea sur Adrymetum, dont il fit le siège, après avoir conclu une alliance avec Élymar, roi des Libyens. Informés de ces mouvements, les Carthaginois firent marcher toutes leurs troupes contre Tynès, se rendirent maîtres du camp d'Agathocle, et livrèrent à la ville de fréquents assauts. En apprenant la défaite des siens, Agathocle laissa un corps d'armée pour continuer le siège d'Adrymetum, et, se mettant à la tête de sa garde et d'un petit détachement de troupes, il vint, à l'insu des ennemis, occuper une hauteur d'où il pouvait être aperçu tout à la fois des Adrymetiens et des Carthaginois, occupés au siège de Tynès. Il ordonna à ses soldats d'allumer des feux dans une grande étendue, afin de faire croire aux Carthaginois qu'il marchait contre eux avec une puissante armée, et aux assiégés qu'il allait leur amener des renforts considérables. Par ce stratagème il réussit à tromper également les deux partis. L'ennemi, qui assiégeait Tynès, se sauva à Carthage en abandonnant ses machines de guerre, et les Adrymetiens, dominés par la frayeur,

livrèrent leur ville. Agathocle leur accorda une capitulation, se porta ensuite sur Thapsus, qu'il prit d'assaut ; il s'empara ainsi de toutes les autres villes du littoral au nombre de plus de deux cents , et se décida à porter ses armes dans la Libye supérieure.

XVIII. Agathocle était déjà depuis plusieurs jours en route pour la Libye supérieure , lorsque les Carthaginois reçurent les renforts qui leur avaient été envoyés de Sicile ; après les avoir réunis à leurs autres troupes , ils tentèrent de nouveau le siège de Tynès , et s'emparèrent de plusieurs places qui avaient été occupées par l'ennemi. En ce moment , Agathocle fut instruit du mouvement des Carthaginois par des courriers envoyés de Tynès , et aussitôt il revint sur ses pas. Arrivé à la distance d'environ deux cents stades de l'ennemi , il établit son camp et défendit à ses soldats d'allumer des feux. Il profita de la nuit pour se porter en avant , et vint à la pointe du jour tomber soudain sur les Carthaginois , sortis de leur camp et dispersés dans la campagne en fourrageurs. Agathocle en massacra plus de deux mille , fit un grand nombre de prisonniers et s'assura des succès pour l'avenir. Les Carthaginois , après avoir reçu des renforts de Sicile et augmenté leur armée des troupes auxiliaires de la Libye , semblaient avoir des forces supérieures à celles d'Agathocle ; mais ce dernier succès abattit de nouveau l'orgueil des Barbares , d'autant plus qu'Élymar , roi des Libyens , qui s'était détaché du parti d'Agathocle , venait d'être vaincu , et perdit lui-même la vie avec un grand nombre de Barbares. Tel était l'état des affaires en Sicile et en Libye.

XIX. En Macédoine , Cassandre avait porté des secours à Autoléon , roi de Péonie , qui était en guerre avec les Autariates. Il le sauva d'un danger imminent en transférant sur le mont Orbélus vingt mille Autariates , avec leurs enfants et leurs femmes. Sur ces entrefaites , Ptolémée , chargé par Antigone du commandement des troupes du Péloponnèse , abandonna son maître dont il ne se croyait pas assez récompensé , et fit alliance avec Cassandre. Ptolémée avait laissé l'administration de la satrapie de l'Hellespont entre les mains de Phénix , un de ses

plus fidèles amis ; il lui envoya des troupes avec l'ordre de garder les forteresses et les villes de la contrée, et de ne plus obéir à Antigone. D'un autre côté, comme dans le traité conclu entre les généraux successeurs d'Alexandre, il avait été stipulé que les villes grecques seraient déclarées indépendantes, Ptolémée, le souverain de l'Égypte, reprocha à Antigone d'avoir conservé les garnisons dans plusieurs de ces villes, et s'apprêta à lui déclarer la guerre. Ptolémée fit en effet partir Léonidas à la tête d'une armée, qui s'empara des villes de la haute Cilicie, soumises à l'autorité d'Antigone. Il envoya aussi des députés dans les villes soumises à Cassandre et à Lysimaque, pour les solliciter d'agir de concert avec lui, en empêchant Antigone de devenir trop puissant. Antigone dépêcha pour l'Hellespont Philippe, son plus jeune fils, afin de s'opposer aux progrès de Phénix et des rebelles ; il envoya Démétrius en Cilicie. Ce dernier poussa l'expédition avec vigueur, vainquit les lieutenants de Ptolémée, et recouvra les villes de la Cilicie.

XX. Pendant que ces événements avaient lieu, Polysperchon était toujours resté dans le Péloponnèse. Ennemi de Cassandre, contre lequel il ne cessait de lancer des accusations, il n'avait point encore renoncé à l'empire de la Macédoine. Dans ce dessein, il fit venir auprès de lui Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine. Ce jeune homme, élevé à Pergame, avait environ dix-sept ans. Polysperchon s'en était souvent entretenu dans ses correspondances avec ses amis et tous ceux qu'il savait mécontents de Cassandre ; il le pria maintenant de l'aider dans son projet de faire monter ce jeune homme sur le trône paternel. Il écrivit en même temps au conseil général des Éoliens pour avoir une armée afin de réaliser ce projet, promettant, en cas de réussite, une multitude de faveurs. Polysperchon obtint dans cette négociation un plein succès. Les Éoliens accédèrent à la demande qui leur était adressée ; se réunissant à plusieurs autres cités également favorables à l'établissement du jeune roi, ils parvinrent à mettre sur pied une armée de plus de vingt mille hommes d'infanterie et d'au moins mille cavaliers. Polysperchon,

tout occupé aux préparatifs de cette guerre, recueillit des sommes considérables, et engagea ses amis de Macédoine à le seconder dans ses efforts.

XXI. Ptolémée était toujours maître des villes de Cypre. Averti que Nicoclès, roi des Paphiens, avait secrètement traité avec Antigone, il donna à Argée et à Callicrate, deux de ses amis, la mission d'assassiner Nicoclès, car il craignait que plusieurs autres chefs ne fussent encouragés à la révolte par l'impunité¹ des premiers rebelles. Les deux émissaires de Ptolémée abordèrent dans l'île, et, après s'être fait donner du général Ménélas un détachement de soldats, ils investirent la maison de Nicoclès, lui communiquèrent les ordres dont ils étaient chargés, et lui commandèrent de se préparer à mourir. Nicoclès chercha d'abord à se justifier, mais sa défense n'ayant pas été écoutée, il s'ôta lui-même la vie. Axiothéa, femme de Nicoclès, en apprenant la mort de son mari, tua elle-même ses filles encore vierges, afin qu'elles ne tombassent pas au pouvoir de l'ennemi; en même temps elle engagea les femmes des frères de Nicoclès à se donner la mort avec elle, bien que Ptolémée n'eût rien ordonné au sujet de ces femmes, et qu'il leur eût, au contraire, garanti leur sûreté personnelle. Le palais ayant été rempli de ces meurtres et de ces catastrophes imprévues, les frères de Nicoclès fermèrent toutes les portes, mirent le feu à la maison, et se tuèrent eux-mêmes. Telle fut la fin tragique de la famille des rois de Paphos. Après avoir raconté ces événements, nous allons reprendre le fil de notre histoire.

XXII. A cette même époque mourut Parysadas, roi du Bosphore Cimmérien. Les enfants qu'il laissait se disputèrent entre eux la succession au trône. Ils se nommaient Eumelus, Satyrus et Prytanis. Satyrus, l'aîné des trois frères, avait légitimement succédé à son père qui avait régné trente-huit ans; mais Eumelus, ayant conclu une alliance avec quelques peuplades barbares du voisinage, était parvenu à rassembler de nombreuses troupes, et

¹ J'adopte ici la correction proposée par M. Stroth, en lisant ἀθώως, *impunit*, au lieu de ἀπερίως, *nombreux*, que donne le texte.

disputait la royauté à son frère. Satyrus marcha contre lui à la tête d'une puissante armée, traversa le fleuve Thapsis, et vint camper à peu de distance de l'ennemi. Il environna son camp de nombreux chars qui avaient servi au transport des vivres, et, après avoir disposé ses troupes sur une longue file, il se plaça lui-même au centre de la phalange, comme c'est la coutume des Scythes. Il avait dans son armée plus de deux mille mercenaires grecs et autant de Thraces; le reste était formé d'alliés scythes au nombre de plus de vingt mille hommes d'infanterie et de près de dix mille cavaliers. De son côté, Eumelus avait pour alliés Ariopharne, roi des Thraces, qui lui avait amené un secours de vingt mille cavaliers et vingt-deux mille hommes d'infanterie. La lutte fut opiniâtre; Satyrus, entouré de ses soldats d'élite, commença un combat de cavalerie en se portant au centre de l'armée opposée, occupée par Ariopharne; après des pertes réciproques, il parvint à enfoncer les rangs ennemis et à mettre en déroute le roi des Barbares. Il serra de près les fuyards et massacra tous ceux qu'il atteignit. Mais, averti un moment après que son frère Eumelus avait eu l'avantage à l'aile droite et forcé les troupes mercenaires à prendre la fuite, Satyrus se désista de sa poursuite. Il vola au secours des siens, rétablit le combat, et remporta pour la seconde fois la victoire. Toute l'armée ennemie fut mise en déroute, de manière à faire voir à tout le monde qu'il était, tout à la fois par sa naissance et son courage, digne de succéder au trône de ses ancêtres.

XXIII. Ariopharne et Eumelus, vaincus dans cette bataille, se réfugièrent dans le palais du roi. Ce palais était situé sur les bords du Thapsis qui l'environnait de tous côtés, et dont les eaux assez profondes en rendaient l'accès difficile. Les environs étaient semés de grands précipices et couverts d'une forêt qui n'offrait que deux entrées, ouvrage de l'homme; l'une, conduisant au palais, était garnie de tours élevées et de retranchements; l'autre, du côté opposé, aboutissait à des marais, et se trouvait défendue par des palissades; enfin, le palais lui-même reposait sur une assise qui élevait les habitations au dessus des eaux.

Telle était la position forte de ce lieu. Satyrus ravagea d'abord le territoire ennemi et incendia les villages, où il fit beaucoup de prisonniers et recueillit un immense butin. Voulant ensuite forcer les passages, il perdit beaucoup de monde à l'attaque du retranchement et des tours, et fut obligé de se retirer. Il dirigea ensuite ses forces du côté des marais, et se rendit maître des fortifications en bois, et, après les avoir démolies, il passa la rivière et se mit à abattre la forêt qu'il fallait traverser pour arriver au palais. Toutes ces choses furent faites avec la plus grande activité. Le roi Ariopharne, craignant que la citadelle ne fût emportée de force, résolut de combattre avec intrépidité, ne voyant d'autre moyen de salut que la victoire. Il échelonna sur les deux côtés de la route des archers qui blessaient facilement les ouvriers occupés à abattre la forêt, et ne pouvant parer les traits ni se défendre à cause de l'épaisseur du bois. Les gens de Satyrus passèrent ainsi trois jours d'un travail pénible, à abattre assez de bois pour se frayer un chemin. Enfin, le quatrième jour, ils s'approchèrent de l'enceinte du palais; mais, accueillis par une grêle de traits et acculés dans une impasse, ils essuyèrent de grandes pertes. Meniscus, chef des mercenaires, homme d'intelligence et de courage, déboucha par le chemin, et, parvenu jusqu'à la muraille, il fut repoussé après un brillant combat, car les assiégés avaient fait une sortie avec des troupes supérieures en nombre. Satyrus, en apercevant Meniscus ainsi en danger, vint promptement à son secours et arrêta l'impétuosité du choc, mais il fut atteint au bras par un coup de lance; grièvement blessé, il retourna au camp où il expira la nuit suivante. Satyrus n'avait régné que neuf mois depuis la mort de son frère Parysadas. Meniscus, général des mercenaires, leva le siège et ramena son armée dans la ville de Gargaza¹; de là, il fit transporter par la rivière jusqu'à Pauticapée le corps du roi qui fut remis à son frère Prytanis.

XXIV. Prytanis fit à son frère de magnifiques funérailles; il déposa le corps dans les caveaux royaux, et se rendit rapidement

¹ Le nom de cette ville ne se rencontre nulle part ailleurs.

à Gargaza , où il prit le commandement de l'armée , et se mit en possession du trône. Eumelus envoya une députation pour demander à Prytanis sa part du royaume , mais ce dernier se refusa à tout partage : il laissa à Gargaza une garnison , et revint à Panticapée pour y consolider la royauté. En ce même temps , Eumelus , soutenu par les Barbares , prit Gargaza ainsi que plusieurs autres villes et places des environs. Prytanis marcha à la rencontre de son frère ; mais il fut vaincu dans une bataille , puis bloqué dans un isthme près du Palus-Méotide et forcé de capituler. Aux termes de cette capitulation , Prytanis livra son armée et abdiqua la couronne. Mais , de retour à Panticapée , résidence ordinaire des rois du Bosphore , il fit une nouvelle tentative pour recouvrer le pouvoir ; mais , vaincu , il se réfugia à Cépés où il fut tué. Eumelus , voulant après la mort de ses deux frères régner en sûreté , se débarrassa des amis de Satyrus et de Prytanis , ainsi que des femmes et des enfants de ses deux frères. Parysadès , fils de Satyrus , échappa seul à ce massacre. C'était un tout jeune homme ; il sortit à cheval de la ville et parvint à se réfugier auprès d'Agarus , roi des Scythes. Voyant que les habitants de Panticapée étaient indignés de ces meurtres , Eumelus convoqua une assemblée générale où il essaya de justifier sa conduite , et annonça le rétablissement de l'ancienne forme de gouvernement. Il rendit ainsi aux Panticapéens les immunités dont jouissaient leurs ancêtres ; il promit de leur remettre tous les impôts ; enfin , dans un long discours , il chercha à capter les suffrages du peuple. Ayant ainsi , à force de bienfaits , recouvré l'affection dont il jouissait auparavant , il continua à gouverner ses sujets selon les lois établies , et s'attira par ses qualités personnelles une admiration peu commune.

XXV. Eumelus combla de bienfaits les Byzantins , les Sino péens et la plupart des autres Grecs du Pont. Il accueillit aussi environ mille Callantiens que la famine avait forcés d'abandonner leur ville , assiégée par Lysimaque ; et non-seulement il leur accorda un asile , mais il leur donna à habiter la ville de Psoa , et leur en distribua le territoire. Eumelus purgea aussi la mer

des pirates, et protégea la navigation du Pont en faisant la guerre aux Hénioques, aux Taures et aux Achéens qui infestaient ces parages de leurs corsaires. Aussi les marchands qui recueillaient le bénéfice de cette guerre, firent-ils dans presque toutes les contrées du monde les plus grands éloges du roi Eumelus. Il ajouta ensuite à son territoire une grande partie du pays limitrophe, et rendit son royaume un des plus célèbres. Enfin, il entreprit de ranger sous son autorité tous les peuples du Pont, et il aurait réussi dans son entreprise, si la mort ne l'avait pas surpris au milieu de ses projets. Eumelus avait régné cinq ans et cinq mois, et la manière dont il perdit la vie mérite d'être rapportée. Il revenait chez lui de la Scythie, pressé d'offrir aux dieux un sacrifice. Le quadrigé qui le reconduisait au palais avait quatre roues et était recouvert d'une tente; les chevaux s'emportèrent, et, comme le cocher n'était plus maître des rênes, Eumelus, craignant d'être jeté dans les fossés qui bordaient la route, essaya de sauter en bas du char, mais son épée s'étant embarrassée dans une des roues, il fut emporté par le mouvement de rotation, et expira sur-le-champ¹.

XXVI. Au sujet de la mort des frères Eumelus et Satyrus, on parlait beaucoup de deux oracles qui, bien qu'absurdes, étaient crus des habitants. En effet, on rapporte que le dieu interrogé par Satyrus lui avait répondu de prendre garde que *mys*² ne lui donnât la mort. Depuis lors, Satyrus ne souffrit auprès de lui aucun homme libre ou en esclavage qui portât le nom

¹ On n'a pas besoin de faire intervenir ici l'embarras d'une épée pour comprendre ce genre de mort, dont l'histoire offre un exemple tout récent et arrivé à peu près dans les mêmes circonstances. Il y a là un concours de plusieurs forces dont l'action n'a pas été encore suffisamment examinée : 1° la force communiquée par le train ; 2° la force de projection au moment où l'homme s'élance vers le sol ; 3° la force de la pesanteur, perpendiculaire à la force communiquée par le train ; 4° la résistance qu'oppose le milieu atmosphérique. Toutes ces forces réunies, agissant simultanément et sous des angles déterminés, doivent produire un effet terrible sur la charpente osseuse de l'homme sauté à terre. On s'explique ainsi facilement ces fractures multiples du crâne et ces lésions profondes du cerveau et de la moelle épinière, qui déterminent une mort presque instantanée.

² *Mys*, μῦς qui n'est pas ici un nom propre, signifie également rat et muscle.

de *mys* ; et il avait une telle peur des rats , qu'il avait ordonné à ses domestiques de tuer ces animaux partout où ils les rencontreraient , et d'en boucher les retraites. Il prit ainsi toutes les précautions imaginables pour éluder le destin , lorsqu'il fut frappé dans le muscle (*mys*) du bras , et perdit la vie. Quant à Eumelus , l'oracle lui avait dit de se garder d'une maison ambulante ; aussi n'entrait-il jamais dans une maison sans la faire auparavant examiner par ses domestiques pour s'assurer si le toit et le fondement étaient bien solides. Tout le monde trouva donc l'accomplissement de cet oracle dans la mort d'Eumelus , occasionnée par le char recouvert d'une tente. Mais en voilà assez sur ce qui s'est passé dans le Bosphore.

En Italie , les consuls romains entrèrent avec une armée en Apulie , et défirent les Samnites près d'*Italium* ¹. Les vaincus se retirèrent sur une colline , connue sous le nom de Mont-Sacré , et la nuit étant déjà venue , les Romains rentrèrent dans leur camp. Le lendemain le combat recommença ; un grand nombre de Samnites périrent dans cette journée , et plus de deux mille deux cents furent faits prisonniers. Par suite de ce succès des Romains , les consuls ravagèrent impunément la campagne , et soumirent les villes qui avaient jusqu'à présent refusé de leur obéir. Ils prirent d'assaut Cataracta et Ceraunilia , où ils établirent des garnisons. Enfin ils réussirent , par voie de persuasion , à soumettre quelques autres villes de la contrée.

XXVII. Démétrius de Phalère étant archonte d'Athènes , les Romains nommèrent consuls Quintus Fabius , pour la seconde fois , et Caius Marcius ². Dans cette année , Ptolémée , souverain d'Égypte , informé que ses lieutenants avaient perdu les villes de la Cilicie , se mit en mer avec une armée considérable , et vint aborder à Phaselis. Après s'être emparé de cette ville , il se rendit dans la Lycie , et prit d'assaut Xanthum , défendue par une garnison d'Antigone ; de là il se porta sur Caunum , soumit cette ville à son autorité , et emporta d'assaut les forteresses.

¹ Nom sans doute altéré.

² Quatrième année de la cxvii^e olympiade ; année 309 avant J.-C.

Puis il se rendit maître d'Heraclium. Persicum lui fut livré par trahison. Il remit ensuite à la voile pour l'île de Cos, où il fit venir près de lui Ptolémée, neveu d'Antigone, qui avait abandonné son oncle et fait cause commune avec Ptolémée, le souverain d'Égypte. Le neveu d'Antigone quitta donc Chalcis pour se rendre à Cos, où il fut d'abord très-bien accueilli par Ptolémée; mais celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir que son nouvel allié avait trop de prétentions, et cherchait à s'attacher les chefs de l'armée par des discours et des présents. Il le prévint donc dans ses desseins, le fit arrêter, et le força à boire la ciguë. Quant aux soldats qui l'avaient accompagné, Ptolémée les gagna par de magnifiques promesses, et les incorpora dans les rangs de son armée.

XXVIII. Sur ces entrefaites, Polysperchon avait rassemblé des forces considérables, et ramenait en Macédoine Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine, pour le mettre en possession du trône de son père. Cassandre marcha contre Polysperchon qui campait aux environs de Stymphalia ¹. Les deux armées ayant ainsi établi leur camp à peu de distance l'une de l'autre, Cassandre s'aperçut que les Macédoniens n'étaient pas trop opposés au retour du jeune prince, et craignit qu'ils ne passassent dans le camp d'Hercule. En proie à ces inquiétudes, il fit partir des députés chargés d'éclairer Polysperchon et de lui faire comprendre que le rétablissement de ce jeune roi l'exposait à se donner un maître qui exigerait de lui une obéissance absolue; tandis qu'en se joignant à son parti, et en faisant périr ce jeune homme, il rentrerait sur-le-champ dans toutes les dignités dont il avait précédemment joui en Macédoine; que, de plus, il aurait une armée, et serait chargé du commandement du Péloponnèse; en un mot, qu'il partagerait avec Cassandre l'autorité souveraine, et recevrait les plus grands honneurs. Ces propositions, et beaucoup d'autres magnifiques promesses, séduisirent Polysperchon, qui traita en secret avec Cassandre, et s'engagea à faire assassiner le jeune prince. Polysperchon le fit en effet mettre à mort, et se déclara

¹ C'est sans doute *Stymphéa* qu'il faut lire ici, ainsi que Palmérius l'a fait observer.

ouvertement pour Cassandre. Il se fit faire des donations en Macédoine; et, en vertu du traité conclu avec Cassandre, il prit le commandement d'une armée, composée de quatre mille hommes d'infanterie macédonienne et de cinq cents cavaliers thessaliens. Avec cette armée, à laquelle se joignirent beaucoup de volontaires, Polysperchon entreprit de traverser la Béotie pour entrer dans le Péloponnèse, mais il fut arrêté dans sa marche par les Béotiens et les Péloponnésiens; il retourna à Locres où il établit ses quartiers d'hiver.

XXIX. Pendant que ces choses se passaient, Lysimaque fonda dans la Chersonèse une ville qui, d'après lui, reçut le nom de *Lysimachia*.

Cléomène, roi des Lacédémoniens, mourut après un règne de soixante ans et dix mois; son fils Arée, qui lui succéda, régna pendant quarante-quatre ans.

A la même époque, Amilcar, commandant des troupes carthaginoises en Sicile, après s'être emparé d'un grand nombre de places fortes, marcha sur Syracuse dans le dessein de l'emporter d'assaut. Longtemps maître de la mer, il avait intercepté tous les convois de vivres; il avait détruit les récoltes et cherchait à s'emparer d'Olympium, situé aux portes de Syracuse. Mais aussitôt après, il se décida à attaquer les murailles de Syracuse sur la prédiction d'un devin qui, d'après l'inspection des victimes, avait annoncé qu'Amilcar dînerait le même jour à Syracuse. Mais les habitants, avertis du dessein de l'ennemi, firent sortir pendant la nuit un corps de trois mille hommes d'infanterie et de quatre cents cavaliers, avec ordre d'occuper le fort Euryelus. Cet ordre fut exécuté. Cependant les Carthaginois s'avancèrent de nuit vers la ville, s'imaginant avoir dérobé leurs mouvements aux ennemis. Amilcar se trouvait à la tête de la colonne; Dinocrate le suivait avec sa cavalerie; l'infanterie avait été partagée en deux phalanges, l'une formée des Barbares, l'autre des auxiliaires grecs. L'armée était en outre accompagnée d'une foule de gens non enrôlés, tous inutiles, attirés par l'appât du pillage, et qui étaient souvent la cause

des troubles et des désordres qui éclataient dans l'armée. Comme la route était étroite et peu praticable, quelques goujats et maraudeurs se prirent de querelle au sujet du passage. Bientôt la foule s'accrut, il s'engagea même une lutte et le tumulte se répandit dans toute l'armée. En ce moment les Syracusains, qui avaient occupé Euryelus, et qui voyaient ce tumulte de loin, se précipitèrent sur les ennemis; quelques-uns, postés sur des hauteurs, attaquèrent les Carthaginois à coups de traits, d'autres leur fermèrent le passage, d'autres enfin, poursuivant les Barbares jusque sur les rochers, les forcèrent à se jeter dans les précipices, car l'obscurité et l'ignorance des lieux avaient fait croire aux Barbares qu'ils étaient attaqués par des forces supérieures. Ainsi, les Carthaginois, affligés du désordre de leur propre armée, étourdis par l'apparition inattendue de l'ennemi, et engagés dans des défilés qu'ils ne connaissaient pas, furent mis en déroute. Comme le terrain n'offrait point d'issue assez large, les uns furent foulés sous les pieds de leurs propres chevaux, les autres, trompés par l'obscurité de la nuit, se battaient entre eux et se tuaient réciproquement. Dans le commencement, Amilcar soutint vigoureusement le choc des ennemis, et exhorta ceux qui l'entouraient à tenir ferme. Mais ensuite, abandonné par ses soldats épouvantés, Amilcar, ne parvenant point à se sauver, tomba presque mort entre les mains des Syracusains.

XXX. Remarquez ici la singularité du destin en contradiction avec toutes les prévisions humaines. Agathocle, cet homme si vaillant, est vaincu à Himère lui et sa puissante armée. Ici une poignée de Syracusains terrasse les forces des Carthaginois et fait prisonnier Amilcar, leur plus illustre général. Enfin un petit corps de cavalerie n'ayant pour auxiliaires que la ruse et la connaissance des lieux, l'emporte sur cent vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers, et confirme ainsi le dicton que la guerre est un jeu de hasard¹. Les Carthaginois, dispersés de tous côtés, purent à peine se rallier le lendemain

¹ Comparez XVII, 86.

de leur défaite. Les Syracusains , chargés de butin , rentrèrent dans leur ville et livrèrent Amilcar à la vengeance de ses ennemis. Ils se rappelaient le devin qui avait prédit à Amilcar qu'il dînerait le lendemain à Syracuse ; cette prédiction fut ainsi accomplie. Les parents de ceux qui avaient péri dans la guerre contre les Carthaginois traînèrent Amilcar enchaîné dans les rues de la ville, et , après lui avoir infligé les derniers outrages , ils le mirent à mort. Les magistrats de la ville lui coupèrent ensuite la tête et l'envoyèrent en Libye à Agathocle , qu'ils prévinrent en même temps de leur heureux succès.

XXXI. L'armée des Carthaginois eut beaucoup de peine à se remettre de la terreur que venait de lui inspirer sa défaite dont elle n'ignorait pas la cause. Étant sans chef , les Barbares et les Grecs se divisèrent sur le choix d'un général. Les exilés , réunis aux autres Grecs , nommèrent Dinocrate ; tandis que les Carthaginois désignèrent au commandement ceux qui , après Amilcar, occupaient le second rang. A cette époque les Agrigentins , attentifs aux événements arrivés en Sicile , jugèrent l'occasion favorable pour prétendre à la suprématie de l'île. En effet , ils se flattaient que les Carthaginois ne pourraient guère continuer à tenir tête à Agathocle ; que d'un autre côté Dinocrate, n'ayant qu'une faible armée , composée de bannis , ne serait pas difficile à battre , et que les Syracusains , pressés par la famine , ne pourraient faire aucune tentative pour leur disputer le premier rang ; enfin , ce qui était le principal motif , les Agrigentins espéraient qu'en mettant sur pied une armée destinée à proclamer l'indépendance des villes , celles-ci s'empresseraient de se rallier à eux tant en raison de la haine qu'on portait aux Barbares que par le désir naturel de reconquérir la liberté. Les Agrigentins choisirent donc pour général Xenodocus et l'envoyèrent faire la guerre à la tête d'une armée considérable. Xenodocus marcha immédiatement sur Gela , où il fut introduit de nuit par quelques-uns de ses amis ; il se rendit maître de la ville ainsi que de la garnison et des richesses qui s'y trouvaient. Les Geléens , déclarés libres , se réunirent aux Agrigen-

tins pour les aider à rendre aux autres villes leur indépendance. A peine le bruit de l'entreprise des Agrigentins se fut-il répandu que toutes les villes de la Sicile s'enthousiasmèrent pour la liberté. Les habitants d'Enna furent les premiers à envoyer des députés et à livrer leur ville aux Agrigentins. Ceux-ci y établirent un gouvernement libre, et se dirigèrent ensuite sur Erbessus, défendu par une forte garnison. Il se livra un combat sanglant; mais les Agrigentins, secondés par les habitants, enlevèrent la garnison; un grand nombre de Barbares restèrent sur le champ de bataille; environ cinq cents déposèrent les armes et se rendirent prisonniers.

XXXII. Pendant que les Agrigentins étaient ainsi occupés, un détachement de ces soldats qu'Agathocle avait laissés à Syracuse, s'empara d'Echetla, et ravagea le territoire de Léontium et de Camarine. Indignées de ces dévastations qui détruisaient toutes les récoltes, ces deux villes appelèrent à leur secours Xenodicus. Celui-ci se rendit sur les lieux, et délivra les Léontins et les Camarinéens de l'ennemi qui désolait leur campagne. Xenodicus prit ensuite d'assaut la place forte d'Echetla, y rétablit le gouvernement démocratique, et répandit la terreur parmi les Syracusains. Enfin, continuant ses excursions, il délivra les places et les villes du joug des Carthaginois.

Pendant que ces choses se passaient, les Syracusains, toujours pressés par la famine, apprirent que plusieurs bâtiments, chargés de vivres, faisaient voile pour Syracuse. Ils équipèrent donc vingt trirèmes; puis, saisissant le moment où les Barbares, qui se tenaient habituellement en croisière, étaient absents, ils sortirent du port et se portèrent vers Mégare, où ils attendirent l'arrivée des bâtiments marchands. Mais les Carthaginois envoyèrent trente navires pour donner la chasse aux Syracusains, et un combat naval s'engagea. Les Syracusains furent promptement jetés sur la côte, se sauvèrent à la nage et se réfugièrent dans un temple de Junon. Le combat se renouvela autour des embarcations que les Carthaginois arrachèrent du rivage avec des mains de fer. Les Syracusains perdirent ainsi dix trirèmes, les

autres furent sauvées par les renforts qui leur arrivaient de la ville. Tel était l'état des affaires en Sicile.

XXXIII. Cependant les envoyés , qui apportaient la tête d'Amilcar, débarquèrent en Libye. Agathocle prit cette tête, et, s'approchant jusqu'à portée de voix du camp carthaginois, il la montra aux ennemis, et leur fit connaître la défaite de leurs troupes en Sicile. Les Carthaginois, saisis de douleur, se prosternèrent suivant l'usage des Barbares, prirent le deuil, et, regardant la mort de leur roi comme une calamité publique, ils perdirent courage pour tout le reste de la guerre. Agathocle, enivré de ses succès, se crut à l'abri de tous les dangers; mais la fortune, dont les faveurs sont si inconstantes, suscita au tyran les plus grands dangers dans le sein même de son armée. Lycisque, un des chefs de troupes, pris de vin, insulta Agathocle au milieu d'un banquet auquel il avait été invité. Cependant Agathocle ménagea Lycisque en considération des services qu'il lui avait rendus dans la guerre, et ne répliqua que par des plaisanteries; mais son fils Archagathus, moins patient, s'emporta en reproches et en menaces. Après le banquet et pendant que les conviés se retiraient dans leurs tentes, Lycisque s'exhala en invectives contre Archagathus, et lui reprocha son amour adultère avec sa belle-mère. En effet, le bruit courait qu'Archagathus entretenait un commerce secret avec Alcia, femme de son père. Archagathus, transporté de colère, arracha à un des gardes une pique et la plongea dans le flanc de Lycisque, qui mourut sur-le-champ. Son corps fut transporté dans sa tente et remis à la garde de ses domestiques. Le lendemain matin, les amis du mort se réunirent, et leur indignation fut partagée par un grand nombre de soldats; un immense tumulte éclata dans le camp; plusieurs chefs, qui avaient à craindre quelques punitions pour des délits qu'ils avaient commis, choisirent ce moment pour organiser un soulèvement général. Toute l'armée se mit sous les armes et cria vengeance; elle demanda qu'Archagathus fût mis à mort, et que, si Agathocle s'y refusait, on fît tomber la vengeance sur le père. Pour comble de désordre,

les troupes demandèrent leur solde arriérée, et nommèrent eux-mêmes leurs officiers; enfin quelques soldats s'emparèrent des fortifications de Tynès, et mirent le tyran sous bonne garde.

XXXIV. Informés de cette rébellion, les Carthaginois envoyèrent quelques émissaires chargés de promettre aux soldats d'Agathocle une paie plus forte et de beaux présents. Plusieurs chefs s'engagèrent à changer de parti et à prendre service dans l'armée carthaginoise. Agathocle, voyant que son salut ne tenait pour ainsi dire qu'à un fil, et craignant d'être livré à des ennemis qui le feraient mourir ignominieusement, aima mieux périr par les mains de ses soldats que par celles de l'ennemi. Il déposa donc son manteau de pourpre, et, prenant l'humble vêtement d'un simple soldat, il s'avança au milieu de l'armée. Il se fit un silence profond. Beaucoup de curieux étaient accourus pour entendre ce qu'il allait dire. Agathocle harangua les soldats dans un discours approprié à la circonstance; il rappela ses exploits antérieurs et déclara qu'il était prêt à mourir, si sa mort pouvait être utile à ses compagnons d'armes; mais qu'il n'aurait jamais la lâcheté de racheter sa vie par une action indigne de lui. Et, en prenant à témoin de ses paroles tous ceux qui l'entouraient, il tira son épée comme pour se tuer. Au moment où il allait se frapper, l'armée lui défendit à haute voix de commettre ce suicide. De tous côtés on s'écria qu'il était absous des accusations portées contre lui; enfin l'armée le supplia de reprendre le manteau royal; ce qu'Agathocle fit en versant des larmes, et uniquement, disait-il, pour complaire aux soldats. Cette scène fut vivement applaudie par la multitude.

Rétabli dans son pouvoir, Agathocle, qui n'ignorait pas que les Carthaginois s'attendaient à tout moment à voir passer l'armée grecque dans leurs rangs, saisit cette occasion pour conduire ses troupes contre l'ennemi. Les Barbares, persuadés que ces troupes venaient pour passer dans leurs rangs, ne se doutèrent pas de la réalité. Arrivé en présence des ennemis, Agathocle fit sonner la charge, tomba soudain sur eux et en fit un

grand carnage. Les Carthaginois battus se sauvèrent dans leur camp, et perdirent beaucoup de soldats. Ainsi Agathocle, après avoir couru les plus grands dangers par la faute de son fils, non-seulement parvint, grâce à son courage, à sortir de ces embarras, mais encore il trouva le moyen de défaire les ennemis. Les auteurs de cette rébellion, ainsi que tous les mécontents, au nombre de plus de deux cents, passèrent dans le camp des Carthaginois.

Après avoir raconté ce qui s'est passé en Libye et en Sicile, nous allons parler des événements arrivés en Italie.

XXXV. Les Tyrrhéniens marchèrent contre la ville de Sutrium, colonie des Romains. Les consuls arrivèrent avec de grands renforts au secours de cette ville, défirent les Tyrrhéniens en bataille rangée et les poursuivirent jusque dans leur camp. Dans ce même temps, les Samnites profitèrent de l'absence de l'armée romaine pour ravager impunément le territoire de l'Apugie où Rome avait des garnisons. Les consuls furent donc obligés de diviser leurs forces. Fabius resta dans la Tyrrhénie; Marcius dirigea un autre corps contre les Samnites, prit d'assaut la ville d'Allifas, et vint au secours des alliés assiégés par l'ennemi. Pendant que les Tyrrhéniens revenaient en masse à l'attaque de Sutrium, Fabius repassa à leur insu les frontières, et pénétra dans la Tyrrhénie supérieure qui depuis longtemps n'avait été dévastée par aucun ennemi. Ainsi arrivé à l'improviste, il ravagea une grande étendue de pays, défît les habitants venus à sa rencontre, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Après ce succès, Fabius remporta une seconde victoire sur les Tyrrhéniens près de Péruse; il en tua un grand nombre et frappa de terreur la population : ce fut le premier Romain qui envahit cette contrée avec une armée. Fabius conclut une trêve avec les Arretiniens, les Crotoniates et les Pérusiens. Enfin il prit d'assaut la ville de Castola et força les Tyrrhéniens à lever le siège de Sutrium¹.

¹ Voyez Tite-Live, IX, 37.

XXXVI. Dans cette même année, les Romains élurent deux censeurs; l'un d'eux, Appius Claudius, qui avait un grand ascendant sur son collègue Lucius Claudius, entreprit de grandes réformes dans les anciennes institutions. Pour plaire au peuple, il anéantit l'influence du sénat. C'est lui qui le premier fit venir à Rome l'eau, appelée d'après lui *eau Appienne*, tirée d'une distance de quatre-vingts stades¹. Les dépenses de cet aqueduc absorbèrent des sommes considérables, qui furent prises sur le trésor public, sans l'autorisation du sénat. C'est encore lui qui construisit la voie Appienne, pavée dans une grande étendue en pierres solides, et qui conduit de Rome à Capoue dans un espace de plus de mille stades. Pour exécuter cette voie, des montagnes furent percées, des précipices et des vallons comblés; ces travaux épuisèrent les revenus de l'État, mais ils laissèrent un monument immortel et utile à la société. Appius réforma aussi le sénat en y introduisant non-seulement les nobles et les grands dignitaires, mais encore un grand nombre de plébéiens et même quelques affranchis, ce qui blessa l'orgueil des patriciens. De plus, il accorda aux citoyens la faculté de fixer eux-mêmes leur cens et de choisir la tribu à laquelle ils voudraient appartenir. Enfin, sachant qu'il avait accumulé sur sa tête la haine de la noblesse, il évita soigneusement d'offenser les autres citoyens, et se fit de leur affection un rempart contre ses ennemis. Ainsi, dans le recensement de l'ordre des chevaliers, il n'enleva à aucun d'eux son cheval, et dans la conscription du sénat il n'éloigna personne pour cause d'indignité, ainsi que les censeurs avaient coutume de le faire. Cependant les consuls, mus par la jalousie, et pour plaire aux patriciens, ne convoquèrent jamais le sénat d'après la liste arrêtée par Claudius, mais d'après celle des censeurs ses prédécesseurs. Par opposition, le peuple, pour témoigner sa sympathie à Claudius en même temps que pour assurer aux plébéiens l'admission aux charges publiques, nomma à la dignité la plus élevée, celle

¹ Environ quinze kilomètres.

d'édile, Cnèius Flavius, fils d'un affranchi. Flavius, quoique né d'un père qui avait été esclave, fut le premier Romain à qui cette dignité eût été décernée. Appius se démit bientôt de sa charge de censeur ; redoutant la haine du sénat, il feignit d'avoir perdu la vue et vécut en homme privé.

XXXVII. Charinus étant archonte d'Athènes, Publius Décius et Quintus Fabius consuls à Rome, les Éliens célébrèrent la cxviii^e olympiade, dans laquelle Apollonide le Tégéate fut vainqueur à la course du stade¹. A cette époque, Ptolémée, parti de Myndus avec une flotte puissante, traversa l'Archipel, et, dans le cours de cette navigation, chassa la garnison d'Andros et rendit à l'île son indépendance. Il se porta ensuite vers l'isthme ; il prit possession de Sicyone et de Corinthe, qui lui avaient été livrées par Cratesipolis. Comme nous avons raconté dans le livre précédent² pour quels motifs ces villes s'étaient soumises à Cratesipolis, il est inutile d'en parler ici. Ptolémée entreprit de délivrer les autres villes grecques, jugeant utile à ses intérêts de se concilier l'affection des Grecs. Mais lorsque les Péloponnésiens, invités à fournir des vivres et de l'argent, se refusèrent à exécuter les clauses du traité, le souverain, irrité, fit la paix avec Cassandre, sous la condition que chacun d'eux resterait maître des villes dont il se trouvait en possession. Ptolémée mit ensuite une garnison à Sicyone et à Corinthe, et repartit pour l'Égypte.

Pendant que ces choses se passaient, Cléopâtre, ennemie d'Antigone, et penchant par ses propres inclinations pour Ptolémée, avait quitté Sardes pour aller rejoindre l'allié de son choix. Cléopâtre était sœur d'Alexandre, le conquérant de la Perse, fille de Philippe, fils d'Amintas, et veuve de cet Alexandre qui avait entrepris une expédition en Italie. Son illustre naissance lui avait attiré beaucoup de prétendants : Cassandre, Lysimaque, Antigone, Ptolémée, enfin les généraux les plus célèbres d'Alexandre ; car chacun d'entre eux espérait, par cette

¹ Première année de la cxviii^e olympiade ; année 308 avant J.-C.

² Livre XIX, chap. 67.

alliance avec la maison royale, obtenir les suffrages des Macédoniens et légitimer en quelque sorte sa prétention au trône. Le gouverneur de Sardes, qui avait reçu d'Antigone l'ordre de garder à vue Cléopâtre, s'opposa à son départ, et, d'après un nouvel ordre de son maître, il la fit assassiner par quelques femmes. Cependant Antigone, pour n'être point accusé d'avoir trempé dans ce meurtre, fit punir plusieurs de ces femmes comme coupables de ce meurtre, et fit enterrer le corps de Cléopâtre avec une pompe royale. C'est ainsi que la sœur d'Alexandre, dont les plus illustres chefs s'étaient disputé la main, périt avant l'accomplissement de son nouveau mariage. Après avoir parlé en détail des événements arrivés en Asie et en Grèce, nous allons raconter l'histoire des autres pays de la terre.

XXXVIII. En Libye, les Carthaginois envoyèrent une armée pour faire rentrer dans l'obéissance les Numides rebelles. Agathocle, informé de ce dessein, laisse son fils Archagathus à Tynès avec une partie de ses troupes, tandis que lui-même marche en toute hâte contre l'ennemi avec huit mille hommes d'infanterie, huit cents cavaliers et cinquante chars libyens. Cependant les Carthaginois avaient déjà atteint les Numides appelés Zuphones, et étaient parvenus à soumettre une grande partie des indigènes et à faire rentrer dans leur alliance quelques-uns de ces rebelles. A la nouvelle de l'approche des ennemis, les Carthaginois allèrent établir leur camp sur une hauteur, environnée d'une rivière profonde et difficile à traverser. Dans ce camp, ils étaient à l'abri d'une surprise de la part de l'ennemi ; ils détachèrent ensuite l'élite des Numides avec l'ordre de harceler les Grecs et de les empêcher de se porter en avant. Cet ordre fut exécuté. Agathocle envoya contre ces Numides des frondeurs et des archers, tandis qu'il marchait lui-même avec le reste de son armée sur le camp ennemi. Devinant le dessein d'Agathocle, les Carthaginois firent sortir leurs troupes du camp et les rangèrent en bataille. Voyant Agathocle traverser déjà la rivière, ils tombèrent sur lui en colonnes serrées, et, comme le passage de la rivière était difficile, ils tuèrent un grand nom-

bre d'ennemis. Mais les Grecs , qui cherchaient à forcer ce passage , déployèrent une valeur supérieure à celle des Barbares qui l'emportaient en nombre. Les deux armées se battaient déjà depuis longtemps , lorsque les Numides se retirèrent des deux côtés du champ de bataille , et attendirent la fin du combat dans l'intention de piller les bagages du parti vaincu. Agathocle , entouré de l'élite de ses soldats , enfonça les bataillons ennemis , et détermina par cette déroute la fuite du reste des Barbares. Un corps de cavalerie grecque , qui servait dans les rangs des Carthaginois , et qui était commandé par Clinon , soutint seul le choc des troupes d'Agathocle. Mais presque tous les hommes de ce corps , ayant fait des prodiges de valeur , moururent glorieusement sur le champ de bataille. Le reste fut assez heureux pour échapper au carnage.

XXXIX. Agathocle cessa la poursuite , et marcha contre les Barbares qui s'étaient réfugiés dans leur camp. Dans cette nouvelle attaque , Agathocle eut autant à lutter contre la difficulté du chemin que contre les Carthaginois eux-mêmes. Néanmoins il ne démentit pas son audace , et , exalté par la victoire , il brûlait d'emporter d'assaut le camp des Carthaginois. Pendant ce temps , les Numides , qui attendaient l'issue de la bataille , ne pouvaient pas se jeter sur les bagages des Carthaginois , parce que la lutte entre les deux armées avait lieu trop près du camp ; ils se portèrent donc sur celui des Grecs , voyant qu'Agathocle s'en était très-éloigné. Les Numides pénétrèrent ainsi facilement dans le camp laissé sans défense ; ils tuèrent le petit nombre de ceux qui leur opposaient quelque résistance , et firent une foule de prisonniers ainsi qu'un immense butin. Prévenu de cette attaque , Agathocle se tourna rapidement contre les Numides , leur reprit une partie des bagages ; mais la plus grande partie resta entre les mains des Numides qui , à la faveur de la nuit , s'éloignèrent à une grande distance. Agathocle éleva un trophée , et partagea les dépouilles entre ses soldats , afin de les dédommager de celles qu'ils venaient de perdre. Quant aux prisonniers grecs qui avaient servi dans l'armée des Carthaginois , il les fit

déposer dans une place forte. Ces prisonniers, redoutant la vengeance du tyran, attaquèrent pendant la nuit la garnison de la forteresse; vaincus dans un combat, ils allèrent occuper une position forte, au nombre de mille environ, dont plus de cinq cents Syracusains. Informé de cet événement, Agathocle arriva avec son armée, entra en négociation avec les Grecs qui, sur la foi d'un traité, quittèrent la hauteur où ils s'étaient retirés. A peine en furent-ils descendus qu'Agathocle les passa tous au fil de l'épée.

XL. Après ce combat, Agathocle prit toutes ses mesures pour arriver à une soumission complète des Carthaginois. Il envoya d'abord à Cyrène, auprès d'Ophellas¹, le Syracusain Orthon. Ophellas avait fait toutes les campagnes d'Alexandre dont il avait été l'ami; maître des villes de la Cyrénaïque et de forces nombreuses, il prétendait à une souveraineté plus grande. Ophellas était dans ces espérances, lorsque arriva l'envoyé d'Agathocle, qui le pria de prendre part à la guerre contre les Carthaginois, et lui annonça qu'en retour de ce service, Agathocle le laisserait maître de la Libye. La possession de la Sicile, ajouta Orthon, suffit à Agathocle qui, une fois débarrassé des Carthaginois, se rendra impunément maître de toute l'île; d'ailleurs il a devant lui l'Italie dans le cas où il voudrait augmenter ses domaines; enfin, la Libye séparée de la Sicile par une vaste mer, dangereuse à traverser, ne convient nullement à Agathocle : il y est venu non par ambition, mais par nécessité. Ophellas voyant ainsi flatter les espérances qu'il nourrissait depuis longtemps, accepta avec joie la proposition d'Agathocle. Il envoya aussi une députation aux Athéniens pour conclure avec eux une alliance, car Ophellas avait épousé Euthydice, fille de Miltiade, qui faisait remonter son origine au vainqueur de Marathon. Ce mariage et d'autres services lui avaient acquis la faveur des Athéniens, dont un grand nombre s'empressèrent de prendre service dans l'armée d'Ophellas. Beaucoup d'autres Grecs s'em-

¹ Voyez sur Ophellas, XVIII, 21; et Justin, XXII, 7.

pressèrent de prendre part à cette expédition , espérant se mettre en possession d'une grande partie du territoire libyen , et d'avoir leur part de richesses au sac de Carthage. A cette époque , la Grèce avait été affaiblie par les guerres continuelles que des souverains ambitieux s'étaient faites entre eux. Il n'était donc pas étonnant de voir les Grecs animés du désir non-seulement de s'enrichir , mais de se soustraire aux maux de leur patrie.

XLI. Après avoir fait tous ses préparatifs de guerre, Ophellas ouvrit la campagne avec une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie , de six cents cavaliers , de cent chars de guerre , montés par plus de trois cents hommes , tant conducteurs que combattants ; enfin plus de dix mille hommes non enrégimentés accompagnaient cette armée. Beaucoup d'entre eux amenaient leurs femmes et leurs enfants , de manière que l'armée ressemblait à une colonie. Après dix-huit jours de marche , comprenant un espace de trois mille stades , Ophellas vint camper près d'Automola. De là il continua sa route , et arriva au pied d'une montagne escarpée au milieu de laquelle se trouvait un ravin profond d'où s'élevait un rocher lisse taillé à pic. Au pied de ce rocher existait une caverne spacieuse , ombragée de lierre et de smilax. C'est là que la tradition place le séjour de la reine Lamia , célèbre par sa beauté ; mais , en raison de sa cruauté , elle eut plus tard la figure changée en celle d'un animal féroce. On raconte en effet qu'après avoir perdu tous ses enfants , poussée par le chagrin et par la jalousie envers les autres femmes plus heureuses qu'elle , elle ordonna que l'on arrachât les enfants des bras de leurs mères et qu'on les fît mourir sur-le-champ. Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours où l'on fait peur aux enfants en prononçant le nom de la reine Lamia. On raconte encore que , lorsque cette reine était ivre , elle permettait à ses sujets de faire impunément tout ce qu'ils voulaient ; et comme elle ne s'inquiétait alors de rien de ce qui se passait dans le pays , on s'imagina qu'elle était aveugle. C'est pourquoi l'on dit , métaphoriquement , de ceux auxquels le vin a fait commettre un acte de coupable négligence , qu'ils ont jeté leurs yeux

dans un sac , comme pour indiquer que le vin ôte la vue. Euripide lui-même semble attester que Lamia était née en Libye , lorsqu'il dit : « Quel est le mortel qui ne connaît pas le nom odieux de cette Lamia , Libyenne de naissance ? »

XLII. Ophellas , à la tête de ses troupes , traversa le désert , infesté d'animaux sauvages ; il y eut beaucoup à souffrir du manque d'eau et de vivres , et faillit perdre toute son armée ¹. On trouve aux environs des syrtes beaucoup de serpents d'espèces variées , dont la plupart sont venimeux ². Les soldats qui en étaient mordus éprouvaient les plus graves accidents , d'autant plus qu'ils n'avaient ni médecins ni amis à leur secours. Quelques-uns de ces serpents , ayant la couleur de leur peau peu différente de celle du sol , ne pouvaient être distingués par les soldats , qui les foulaient sous les pieds et en recevaient des morsures mortelles. Enfin , après plus de deux mois de marche et de fatigues , Ophellas parvint à joindre Agathocle ; leurs camps se dressèrent à peu de distance l'un de l'autre. Les Carthaginois furent consternés en apprenant la jonction de ces deux armées. Agathocle alla au-devant d'Ophellas , lui fournit amicalement toutes les subsistances nécessaires , et l'engagea à faire reposer ses troupes de leurs fatigues. Il passa quelques jours à examiner les dispositions du camp de ses nouveaux alliés ; lorsqu'il eut remarqué que la plupart des soldats s'étaient répandus dans la campagne pour se procurer du fourrage et des vivres , et qu'Ophellas était dans la plus grande insouciance , Agathocle convoqua une assemblée de ses troupes. Il y insinua qu'Ophellas , venu sous prétexte d'alliance , n'était qu'un traître ; puis , après avoir enflammé les esprits , il marcha sur-le-champ contre les Cyrénéens. Surpris d'une attaque aussi imprévue , Ophellas essaya néanmoins de se défendre ; mais il lui fut impossible de résister , avec des forces inférieures en nombre , à un choc aussi impétueux , et il mourut en combattant. Agathocle

¹ Suivant Théophraste (*Hist. plant.*, IV, 4) , les soldats d'Ophellas s'étaient nourris du fruit du lotus en arbre. Ce lotus de la Libye était une espèce de nerprun , et par conséquent tout différent de celui d'Égypte.

² Comparez Élien , *Hist. animal.* , XVI , 40.

obligea le reste de l'armée à mettre bas les armes ; il s'attacha les soldats par des promesses, et devint ainsi maître de toute l'armée. C'est ainsi que périt Ophellas qui avait nourri de grandes espérances et s'était trop lié à la foi du tyran.

XLIII. A Carthage, Bomilcar, aspirant depuis longtemps à la tyrannie, cherchait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets. Plusieurs fois cette occasion semblait s'offrir, mais toujours quelque événement de peu d'importance l'empêchait de la saisir ; car les hommes qui veulent tenter des crimes ou de grandes entreprises sont superstitieux, et ils préfèrent les délais à l'action ; c'est ce qui arriva ici. Bomilcar, profitant des circonstances qui s'étaient offertes, avait envoyé les citoyens les plus distingués combattre les Numides, afin qu'il n'y eût dans la ville aucun habitant considérable qui pût s'opposer à lui. Cependant, toujours retenu par la crainte, il n'osait point encore se déclarer ouvertement le tyran de sa patrie. Ce fut au moment où Agathocle attaquait Ophellas, que Bomilcar cherchait à s'emparer de l'autorité suprême. Des deux côtés on ignorait l'état réel des choses ; car si Agathocle avait eu connaissance de la tentative de Bomilcar et des troubles de Carthage, il se serait facilement emparé de cette ville, car Bomilcar aurait préféré joindre Agathocle plutôt que de livrer sa personne à la vengeance de ses concitoyens. De même, si les Carthaginois avaient eu connaissance du dessein d'Agathocle, ils se seraient ralliés à Ophellas, et seraient facilement venus à bout de leur ennemi. On s'explique cependant raisonnablement cet oubli de part et d'autre de mettre à profit les événements importants qui s'étaient passés à de courts intervalles. En effet, Agathocle, tout occupé à se débarrasser d'un ami, n'avait pas le loisir de songer à ce qui se passait du côté des ennemis. De son côté, Bomilcar, absorbé par la pensée d'ôter à sa patrie la liberté, ne s'inquiétait guère des mouvements de l'armée d'Agathocle ; car ce n'était pas pour le moment l'ennemi, mais ses concitoyens qu'il voulait combattre. Au reste, est-ce la faute de l'historien s'il est obligé d'enregistrer tant d'événements divers,

arrivés dans un seul espace de temps, et de les raconter dans un ordre chronologique, nécessité par la nature même du sujet ? La réalité des choses offre un tableau animé ; l'histoire qui la décrit ne peut jamais donner qu'un faible reflet de la réalité.

XLIV. Bomilcar fit la revue de ses troupes à Néapolis, située à peu de distance de l'ancienne Carthage¹. Il congédia [les soldats sur lesquels il ne pouvait compter,] garda près de lui ceux qui étaient initiés dans ses projets, et, à la tête de cinq cents citoyens et de quatre mille mercenaires, il se proclama tyran de sa patrie. Divisant ensuite ses soldats en cinq corps, il égorga dans les rues tous les habitants qui s'opposaient à son passage. Un tumulte et une confusion effroyables s'élevèrent dans la ville : les Carthaginois crurent d'abord que la ville était livrée, et que l'ennemi y avait pénétré ; mais lorsqu'on apprit la vérité, toute la jeunesse courut aux armes et marcha contre le tyran. Cependant Bomilcar, balayant tout le monde devant lui, se porta sur la place publique, atteignit beaucoup de citoyens non armés et les massacra. Les Carthaginois, occupant les maisons élevées qui entourent la place, lancèrent de là une grêle de traits sur les insurgés. Ainsi blessés de toutes parts, les insurgés se formèrent en colonnes serrées, et essayèrent, au milieu d'une grêle de projectiles, de se frayer un passage jusqu'à Néapolis. Les Carthaginois occupèrent cependant une hauteur, et, appelant toute la population aux armes, ils firent face aux rebelles. Enfin le sénat envoya en députation ses membres les plus considérés, conclut un accommodement en accordant une amnistie à tous les rebelles, afin de ne pas exposer la ville à de plus grands dangers. Cependant, malgré la foi jurée, Bomilcar fut ignominieusement mis à mort². Ainsi les Carthaginois, à la veille d'une ruine complète, recouvrèrent leur ancienne forme de gouvernement.

Agathocle embarqua les dépouilles dont il venait de s'emparer, et les envoya à Syracuse ainsi que tous les Cyrénéens

¹ Suivant Wesseling, Néapolis était un faubourg de Carthage.

² Il fut crucifié. Voyez Justin, XXII, 7.

inaptes au service militaire. Les navires de transport furent assaillis par une tempête : une partie périt dans les flots, une autre fut jetée aux îles Pithécusses, situées en face de l'Italie; un petit nombre parvint à se sauver à Syracuse.

En Italie, les consuls romains arrivèrent au secours des Marse en guerre avec les Samnites. Ils furent victorieux et tuèrent beaucoup d'ennemis. Ils traversèrent ensuite le territoire des Ombriens, pénétrèrent dans la Tyrrhénie, alors en guerre avec Rhodes, et prirent d'assaut la forteresse de Caprium. Les habitants envoyèrent des députés, et une trêve de quarante ans fut conclue avec les Tarquiniens, et d'une année seulement avec tous les autres Tyrrhéniens.

XLV. L'année étant révolue, Anaxicrate fut nommé archonte d'Athènes et les Romains élurent consuls Appius Claudius et Lucius Volumnius¹. A cette époque, Démétrius, fils d'Antigone, quitta Éphèse avec des forces de terre et de mer considérables, ainsi qu'avec un approvisionnement suffisant d'armes et de machines de guerre. Son père lui avait donné ordre de déclarer libres toutes les villes de la Grèce, en commençant par Athènes où Cassandre tenait une garnison. Démétrius entra donc dans le Pirée, investit la place de toutes parts, et publia une proclamation dans laquelle il annonçait aux Athéniens le but de son expédition. Denys, commandant de la garnison de Munychie, et Démétrius de Phalère, gouverneur de la ville au nom de Cassandre, mirent sur pied de nombreuses troupes et défendirent les murailles. Mais quelques soldats d'Antigone forcèrent l'enceinte, pénétrèrent dans l'intérieur de la place du côté du rivage, et y introduisirent plusieurs de leurs camarades; c'est ainsi que le Pirée fut enlevé. Denys se réfugia dans Munychie, et Démétrius de Phalère se retira dans l'intérieur de la ville. Le lendemain, le gouverneur de la ville fut envoyé avec plusieurs autres citoyens en députation auprès de Démétrius; il conclut un accommodement qui garantissait à Athènes son indépendance et à lui sa sûreté personnelle. Abdi quant le pouvoir, Démétrius

¹ Deuxième année de la CXVIII^e olympiade; année 307 avant J.-C.

se réfugia à Thèbes et plus tard en Égypte auprès de Ptolémée. C'est ainsi que Démétrius de Phalère, après avoir gouverné Athènes pendant dix ans, fut chassé de sa patrie. Le peuple décerna les plus grands honneurs aux auteurs de son indépendance. Cependant le fils d'Antigone fit approcher de Munychie les balistes et autres machines de guerre, et se disposa à investir la place par terre et par mer. Les troupes de Denys, qui se trouvaient enfermées dans l'enceinte, se défendirent vaillamment; elles avaient d'ailleurs l'avantage des lieux; car Munychie n'est pas seulement une place naturellement forte, mais elle est encore défendue par des retranchements. Cependant Démétrius l'emportait par le nombre de ses soldats et ses munitions de guerre. Enfin, après deux jours de siège, la garnison, maltraitée par le jeu des catapultes et des balistes, et n'étant pas soutenue par des troupes fraîches, lâcha le terrain; les troupes de Démétrius, au contraire, sans cesse relevées par des colonnes fraîches, et balayant le mur par des balistes, parvinrent à faire évacuer Munychie, et pénétrèrent dans l'intérieur de la place. La garnison fut obligée de mettre bas les armes, et son commandant Denys fut fait prisonnier.

XLVI. Cette expédition avait été terminée en peu de jours. Démétrius détruisit Munychie, rendit au peuple son indépendance absolue et conclut avec les Athéniens un traité d'alliance. Les Athéniens, sur la proposition de Stratoclès, décrétèrent qu'on élèverait des statues curules en or à Antigone et à Démétrius, placées à côté de celles d'Harmodius et d'Aristogiton; qu'on décernerait à Antigone et à Démétrius des couronnes de la valeur de deux cents talents; qu'on leur dresserait un autel avec cette inscription : *Aux sauveurs*; qu'on ajouterait aux dix tribus anciennes deux tribus nouvelles sous le nom de *Démétriade* et d'*Antigonide*; que chaque année on célébrerait en leur honneur des jeux, des processions et des sacrifices; enfin que leurs images seraient tissées annuellement dans le voile de Minerve¹. Le peuple athénien recouvra donc,

¹ Le voile ou *poplun* de Minerve n'était r. entré en public que tous les cinq ans,

contre toute attente, son ancien gouvernement populaire, qui avait été depuis quinze ans aboli par Antipater pendant la guerre Lamiaque.

Démétrius prit d'assaut Mégare, chassa la garnison, et rendit au peuple son indépendance. Les Mégariens, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui décernèrent de grands honneurs. Antigone reçut alors une députation d'Athènes qui lui apporta le décret dont il vient d'être parlé, et négocia en même temps des vivres et des matériaux de marine. Antigone donna aux envoyés cent cinquante mille médimnes de bled¹ et du bois pour la construction de cent navires. Il fit ensuite sortir d'Imbros la garnison qui l'occupait, et délivra la ville. Enfin, il écrivit à son fils Démétrius de convoquer un conseil des villes alliées, et de délibérer en commun sur les intérêts de la Grèce. Il lui ordonna aussi de se porter avec une armée dans l'île de Chypre, et de combattre au plus vite les généraux de Ptolémée. Démétrius exécuta immédiatement tous les ordres de son père. Il se rendit dans la Carie, et exhorta les Rhodiens à prendre part à la guerre contre Ptolémée; mais ceux-ci, préférant rester en paix avec tout le monde, ne l'écoutèrent pas. De là l'origine de l'inimitié qui éclata plus tard entre les Rhodiens et Antigone.

XLVII. Démétrius aborda en Cilicie. De là il s'embarqua pour l'île de Chypre avec quinze mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers; il avait plus de cent dix trirèmes légères, cinquante-trois trirèmes de guerre, un nombre suffisant de bâtiments de transport pour le train de l'infanterie et de la cavalerie. Démétrius vint d'abord camper sur la côte de Carpasie; il tira ses vaisseaux à terre et entoura son camp d'un fossé profond ainsi que d'un retranchement palissadé. Il vint ensuite attaquer les places voisines, et prit d'assaut Uranie et Carpasie. Après avoir laissé un poste nombreux pour la défense des navires, il se porta avec son armée sur Salamine. Ménélas,

à l'époque des Panathénées. Voyez la note de Wesseling, tom. IX. p. 450 de l'édition de Bipont.

¹ Plus de soixante-cinq mille hectolitres.

chargé par Ptolémée du commandement militaire de l'île, avait rassemblé les soldats des garnisons à Salamine, où il séjournait. Lorsque les ennemis n'étaient plus qu'à quarante stades de distance, Ménélas sortit de la ville à la tête de douze mille hommes d'infanterie et de huit cents cavaliers. Il s'engagea peu de temps après un combat dans lequel les troupes de Ménélas furent mises en déroute. Démétrius les poursuivit jusque dans la ville, fit au moins trois mille prisonniers, et mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Démétrius amnistia ses prisonniers, et les incorpora dans son armée, mais ces prisonniers désertèrent et revinrent auprès de Ménélas, parce qu'ils avaient laissé leurs bagages en Égypte, entre les mains de Ptolémée. Démétrius fit arrêter ces soldats indisciplinables, les embarqua et les envoya à Antigone, en Syrie. Antigone était alors occupé dans la haute Syrie à fonder sur les bords du fleuve Oronte une ville qui reçut d'après lui le nom d'*Antigonia*. Cette ville, bâtie avec magnificence, avait soixante-dix stades de tour. Elle était très-bien située pour servir de place d'armes tout à la fois contre la Babylonie et les satrapies supérieures, ainsi que contre les satrapies inférieures et celles d'Égypte. Cette ville, néanmoins, ne subsista pas longtemps : elle fut détruite par Seleucus qui en transféra les habitants dans une autre ville fondée par lui, et appelée *Seleucia*. Mais nous parlerons de tout cela avec plus de détail en temps convenable.

Après la défaite qu'il venait d'essuyer, Ménélas fit mettre les murailles de la ville en état de défense, échelonna ses soldats sur les créneaux, et se prépara à soutenir le siège dont Démétrius menaçait Salamine. Il envoya en même temps des messagers en Égypte pour prévenir Ptolémée de l'échec qu'il venait d'éprouver, et pour le supplier de lui envoyer des secours afin de rétablir les affaires de l'île.

XLVIII. Démétrius voyant que Salamine n'était pas une prise facile, et qu'elle renfermait de nombreux défenseurs, résolut de faire construire d'énormes machines, des catapultes, des balistes et d'autres ouvrages formidables. Dans ce but, il fit

venir des ouvriers de l'Asie, ainsi que du fer, du bois et d'autres matériaux nécessaires à la construction de ces machines. Après s'être entouré de toutes ces ressources, il fit fabriquer une machine, connue sous le nom d'*hélépole*¹, dont chaque côté avait quarante-cinq² coudées de largeur, et dont la hauteur était de quatre-vingt-dix coudées, divisée en neuf étages. Cette machine reposait sur quatre roues solides, de huit coudées de haut. Il fit aussi construire d'énormes béliers et deux tortues porte-béliers. Aux étages inférieurs de l'hélépole étaient fixées des balistes de diverses dimensions, dont les plus grandes lançaient des pierres de trois talents³; aux étages du milieu se trouvaient les plus fortes catapultes, et les étages les plus élevés étaient occupés par les balistes et les catapultes de moindre dimension. Toutes ces machines, destinées à lancer des projectiles, étaient servies par deux cents hommes; en s'approchant de la ville, elles balayaient les créneaux en même temps que les béliers ébranlaient les murs. Cependant les assiégés se défendirent vaillamment, et ripostèrent aux décharges des balistes et des catapultes. Le siège durait ainsi depuis plusieurs jours, et on se faisait beaucoup de mal de part et d'autre. Enfin une brèche s'ouvrit, et la ville allait être prise d'assaut, lorsque l'approche de la nuit fit cesser le combat. Ménélas comprit que la ville serait perdue, s'il ne trouvait quelque nouveau moyen de défense. Il rassembla donc une grande quantité de bois sec qu'il fit jeter pendant la nuit sur les machines de l'ennemi, en même temps que du haut des murs on lançait des flèches tout allumées qui mirent en flamme les ouvrages les plus importants. Les soldats de Démétrius se hâtèrent d'accourir pour éteindre l'incendie; mais le feu avait déjà consumé les machines, et beaucoup de soldats y trouvèrent la mort. Démétrius, quoique trompé dans son espérance, n'en continuait pas moins à bloquer la ville par terre et par mer, persuadé qu'avec le temps il viendrait à bout de l'ennemi.

¹ *Ἡλέπολις*, preneur de villes.

² Environ vingt-deux mètres.

³ Environ soixante-dix-huit kilogrammes.

XLIX. Lorsque Ptolémée apprit ce revers des siens, il quitta l'Égypte avec des forces considérables de terre et de mer. Ayant abordé à Paphos, en Cypre, il se fit fournir par les villes des embarcations, et se rendit à Citium, à deux cents stades de Salamine. Il avait sous ses ordres cent quarante vaisseaux longs, dont les plus grands étaient à cinq rangs de rames, et les plus petits à quatre. Ces vaisseaux étaient suivis de plus de deux cents bâtiments de guerre, qui ne portaient pas moins de dix mille hommes d'infanterie. Ptolémée avait fait avertir Ménélas par quelques messagers envoyés par terre, de lui faire parvenir promptement, s'il lui était possible, soixante navires, stationnés dans le port de Salamine. Il espérait qu'avec une flotte de deux cents bâtiments qu'il réunirait il lui serait facile de défaire l'ennemi dans une bataille navale. Démétrius devina ce dessein, laissa une partie de son armée pour continuer le siège de Salamine, et fit embarquer l'élite de ses troupes sur des bâtiments dont les proues étaient munies de balistes et de catapultes capables de lancer des flèches de trois spithames¹ de longueur. Démétrius fit donc toutes ses dispositions pour ce combat naval, tourna la ville, et vint mouiller à peu de distance de l'entrée du port, mais hors de la portée des traits. Il passa la nuit dans cette station, s'opposant à la jonction des navires de Ménélas avec ceux de Ptolémée, et se tint prêt pour un combat naval. Cependant Ptolémée s'avança vers Salamine, et comme sa flotte était suivie des bâtiments de transport, elle présentait de loin l'aspect d'une ligne formidable.

L. A l'approche de la flotte ennemie, Démétrius détacha le nauarque Antisthène avec dix bâtiments à cinq rangs de rames pour se mettre à l'entrée étroite du port, et empêcher les bâtiments qui s'y trouvaient d'en sortir au moment où le combat serait engagé; en même temps il ordonna à sa cavalerie de se tenir sur le rivage, et de protéger en cas de revers ceux qui en nageant viendraient gagner la côte. Enfin, il mit sa flotte en ordre

¹ Un peu moins d'un mètre.

de bataille, et marcha droit à la rencontre des ennemis. Il avait sous ses ordres plus de cent huit bâtiments, y compris ceux qui avaient été enlevés des places [de la côte]; les plus grands étaient à sept rangs de rames, et la plupart à cinq. L'aile gauche était occupée par sept navires phéniciens à sept rangs de rames, et par trente navires athéniens à quatre rangs de rames, sous les ordres du nauarque Medius. En avant de cette ligne étaient placés dix bâtiments à six rangs de rames, et autant à cinq rangs; c'était l'aile la plus forte, où Démétrius se proposait lui-même de combattre. Le centre était occupé par des embarcations légères, commandées par Themison le Samien et Marsyas qui a écrit une histoire de Macédoine ¹. L'aile droite était sous les ordres d'Hégésippe d'Halicarnasæ et de Plistias de Cos, le maître pilote de toute la flotte. Cependant Ptolémée se porta en toute hâte la nuit même sur Salamine, pensant devancer l'ennemi, et le premier entrer dans le port. Mais lorsqu'à la pointe du jour la flotte de Démétrius apparut à peu de distance, Ptolémée se disposa de son côté au combat; il ordonna donc aux bâtiments de transport de le suivre de loin, et rangea les autres bâtiments dans un ordre convenable. Il occupa lui-même l'aile gauche avec les plus grands navires. Ces dispositions faites de part et d'autre, les contre-mâtres ² donnèrent le signal des prières qu'on adressait, selon l'usage, aux dieux, et les équipages y répondaient à haute voix.

LI. Les deux chefs opposés, comprenant qu'il s'agissait d'un combat où il fallait vaincre ou mourir, sentirent leur cœur battre violemment. Démétrius, à trois stades environ de distance de l'ennemi, hissa le signal du combat; c'était un bouclier doré qui fut aperçu sur toute la ligne. Ptolémée en fit autant, et aussitôt l'intervalle qui séparait les deux flottes disparut. Les trompettes ayant sonné la charge et les armées poussé le cri de guerre,

¹ Il y avait deux historiens de ce nom, tous deux Macédoniens d'origine. Voyez Voisius, *Hist. grec.*, I, 10.

² Καπετανί. Les Céléustes remplissaient à peu près les fonctions de nos contre-mâtres.

tous les bâtimens s'attaquèrent avec une horrible impétuosité. Le combat eut d'abord lieu à coups de flèches, de javelots et de pierres lancées par les balistes; des deux côtés il y eut beaucoup de blessés. Puis les navires s'approchaient; le moment de l'abordage était arrivé, les ponts étaient couverts de combattants, et les rameurs, excités par la voix des contre-maîtres, redoublaient d'efforts. Le premier choc fut terrible; quelques navires, ayant les rames brisées, ne pouvaient ni avancer ni reculer, et les équipages étaient ainsi mis hors de combat. D'autres navires se frappaient de front à coups d'éperon; les soldats placés sur le pont se blessaient à bout portant. Quelques triérarques ordonnaient l'abordage par les flancs, et les navires, ainsi accrochés, se transformaient en un champ de bataille sanglant; les uns, en sautant à l'abordage, glissèrent, tombèrent dans la mer, et furent sur-le-champ massacrés à coups de piques; les autres, plus heureux, se maintinrent sur le bâtiment ennemi, tuèrent une partie de l'équipage, et précipitèrent l'autre dans la mer. En un mot, des combats variés et étranges animaient la scène. Ici un faible équipage l'emportait par ses bâtimens à haut bord; là un équipage plus fort fut écrasé, parce que les ponts étaient trop bas, et que l'inégalité des circonstances est aussi pour beaucoup dans ces sortes de combats. Dans les combats qui se livrent sur terre, le courage est manifeste, et aucun événement étranger ne peut lui enlever la palme, tandis que dans les batailles navales beaucoup de causes diverses peuvent sottement abattre le courage et contribuer à la victoire.

LII. Démétrius, debout sur la poupe d'un bâtiment à sept rangs de rames, déploya la plus brillante valeur. Partout enveloppé d'ennemis, il frappait les uns à coups de lance et tuait les autres de sa propre main, tandis qu'il parait les traits lancés contre lui, soit par un mouvement de côté, soit par ses armes défensives. Il avait près de lui trois porte-boucliers; l'un tomba frappé d'un coup de lance, les deux autres furent blessés; enfin Démétrius rompit la ligne ennemie, mit en déroute l'aile

droite , et fit virer de bord les navires qui se trouvaient successivement sur son passage. Cependant Ptolémée , entouré de ses plus grands bâtimens et de ses meilleures troupes , parvint de son côté à mettre facilement en déroute la ligne qui lui était opposée ; il coula bas une partie des navires et s'empara des autres avec les hommes qui les montaient. Victorieux sur cette aile , il se tourna d'un autre côté , dans l'espoir de se rendre facilement maître du reste de la flotte ennemie. Mais , lorsqu'il vit que son aile gauche était écrasée , tous les navires mis en fuite et vivement poursuivis par Démétrius , Ptolémée se retira à Citium. Vainqueur dans cette bataille , Démétrius confia les bâtimens de guerre à Néon et à Burichus avec l'ordre de continuer la poursuite et de recueillir les hommes qui cherchaient à se sauver à la nage. Il orna ensuite ses navires des dépouilles opimes , et , traînant à la remorque les bâtimens prisonniers , il fit son entrée dans le port et gagna le camp. Au moment où la bataille était engagée , Ménélas , commandant de Salamine , fit équiper soixante navires et les envoya , sous les ordres du nauarque Menœtius , au secours de Ptolémée. Un combat fut livré , à l'entrée du port , entre les navires de Démétrius et ceux de la ville qui voulaient forcer le passage. Les dix navires de Démétrius furent forcés de se réfugier auprès de l'armée de terre ; mais les navires de Menœtius , arrivés trop tard sur le champ de bataille , rentrèrent à Salamine. Telle fut l'issue de cette bataille. Plus de cent bâtimens , montés par près de huit mille hommes , tombèrent au pouvoir de Démétrius ; quarante vaisseaux longs furent également pris avec tout leur équipage , et quatre-vingts navires , fortement avariés , furent traînés par les vainqueurs dans le camp qu'ils occupaient près de la ville. Démétrius n'eut que vingt embarcations endommagées , qui toutes furent remises en état de tenir la mer.

LIII. Après sa défaite , Ptolémée renonça à la possession de l'île de Chypre , et retourna en Égypte. Démétrius rangea sous son autorité toutes les villes de l'île , et incorpora dans les rangs de son armée les garnisons , composées de seize mille hommes

d'infanterie et d'environ six cents cavaliers. Il s'empresse ensuite d'embarquer, sur un de ses plus grands bâtiments, des messagers chargés d'annoncer à son père cette victoire. En apprenant cette victoire signalée, Antigone s'enfla d'orgueil, se ceignit du diadème, se donna le nom de roi, et accorda le même titre à son fils Démétrius. De son côté, Ptolémée, rien moins qu'abaissé par sa défaite, se ceignit également du diadème, et se donna dans tous ses édits le titre de roi. Les autres souverains imitèrent cet exemple, et se nommèrent rois à leur tour. De ce nombre était Seleucus, qui venait de se remettre en possession des satrapies supérieures, Lysimaque et Cassandre qui possédaient leurs anciens domaines. Mais en voilà assez sur ce sujet; racontons maintenant ce qui s'est passé en Libye et en Sicile.

LIV. Lorsque Agathocle apprit que les souverains que nous venons de nommer, avaient pris le diadème, il prit également le titre de roi, car il ne se croyait point inférieur aux autres, ni par l'étendue de ses États ni par l'éclat de ses actions. Cependant il ne se ceignit point du diadème, car il portait toujours, depuis son avènement à la tyrannie, une couronne sur la tête, emblème d'une dignité sacerdotale, et il ne l'avait jamais quittée depuis qu'il avait combattu pour le maintien de son autorité. Quelques-uns prétendent que c'était à dessein qu'il portait cette couronne afin de cacher sa calvitie. Quoi qu'il en soit, pour justifier l'éclat du titre qu'il venait de prendre, il entreprit une expédition contre les habitants d'Utique qui s'étaient révoltés; il attaqua soudain leur ville, fit environ trois cents prisonniers parmi les citoyens qui étaient restés à la campagne, puis il promit une amnistie dans le cas où on lui livrerait la ville. Cette offre ayant été refusée, Agathocle construisit une machine à laquelle il suspendit tous les prisonniers, et la fit approcher des murs de la ville. Les habitants d'Utique furent touchés de commisération à la vue de leurs malheureux concitoyens; mais, préférant la liberté de tous à la conservation de quelques-uns, ils mirent les murs en état de défense, et soutinrent vaillamment le siège. Agathocle établit alors sur cette machine des frondeurs et des

archers, d'où ils lancèrent des projectiles contre les assiégés qu'ils remplirent des plus cruelles angoisses. Les défenseurs postés sur les murs hésitèrent d'abord à se servir de leurs armes qui auraient frappé leurs concitoyens, parmi lesquels s'en trouvaient quelques-uns de la plus grande distinction ; mais, de plus en plus vivement pressés par l'ennemi, ils se virent forcés de se défendre contre les assaillants. Cette nécessité causa aux habitants d'Utique la plus profonde affliction, d'autant plus qu'elle était irrémédiable. En effet, les Grecs s'étant placés derrière les prisonniers d'Utique, il fallait ou, en épargnant des concitoyens, laisser tomber la patrie au pouvoir de l'ennemi, ou, en secourant la ville, tuer impitoyablement un grand nombre d'infortunés. C'est ce dernier événement qui eut lieu. Les assiégés se servirent donc de leurs armes contre les ennemis, et, en frappant ceux-ci, ils frappèrent en même temps leurs concitoyens suspendus à la machine ; quelques-uns de ces derniers y furent cloués par des flèches, et subirent en quelque sorte le supplice de la croix ; et ce supplice cruel leur était infligé par les mains de leurs parents ou de leurs amis ! La nécessité ne leur permettait pas même de respecter ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

LV. Pendant que les habitants d'Utique bravaient le danger sans s'émouvoir, Agathocle enveloppa toute la place, força un point faiblement fortifié, et pénétra dans l'intérieur de la ville. Emporté par la colère, Agathocle égorga les habitants qui cherchaient à se réfugier soit dans les maisons soit dans les temples. Les uns furent massacrés sur place, les autres furent saisis et pendus, et même ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples n'échappèrent pas à la vengeance du vainqueur. Agathocle s'empara des richesses d'Utique, et laissa une garnison dans la ville. Il marcha ensuite sur Hippoacra¹, ville environnée d'un lac et naturellement très-forte. Il poussa vigoureusement le siège de cette place, défit les indigènes dans un combat naval et s'empara de la

¹ Aujourd'hui *Biseria*.

ville. Il prit de la même façon la plupart des villes maritimes , et se rendit maître des populations de l'intérieur , à l'exception des Numides. Quelques tribus de ces derniers conclurent avec lui un traité d'alliance , tandis que les autres attendaient les événements.

Quatre races différentes se sont partagé le territoire de la Libye : les Phéniciens qui habitaient alors Carthage ; les Libophéniciens , en possession de la plupart des villes maritimes et attachés aux Carthaginois par les liens du sang , ce qui leur a valu le nom qu'ils portent ; les Libyens , ou l'ancienne race indigène , la plus populeuse , animés d'une haine implacable contre les Carthaginois qui leur ont imposé un joug pesant ; enfin , les Numides , qui habitent une grande partie de la Libye jusqu'au désert.

Agathocle avait alors des forces supérieures aux Carthaginois par les alliances qu'il s'était ménagées avec les Libyens ; mais , inquiet des affaires de la Sicile , il fit construire des navires ouverts et à cinquante rames , et y embarqua deux mille hommes d'infanterie. Il laissa à son fils Archagathus le commandement des troupes de la Libye , et retourna lui-même en Sicile.

LVI. Sur ces entrefaites, Xenodocus, général des Agrigentins, avait déclaré libres un grand nombre de villes, et fit naître le même désir d'indépendance dans les autres cités de la Sicile. Il conduisit alors contre les lieutenants d'Agathocle une armée de plus de dix mille hommes d'infanterie et de près de mille cavaliers. De leur côté, Leptine et Démophile, ayant tiré de Syracuse et des places fortes un corps de huit mille deux cents hommes d'infanterie et de douze cents cavaliers, se portèrent à la rencontre de Xenodocus. Une bataille sanglante fut livrée. Xenodocus, vaincu, se réfugia à Agrigente après avoir perdu environ quinze cents hommes. Accablés de ce revers, les Agrigentins abandonnèrent leur belle entreprise, et firent évanouir chez leurs alliés l'espoir de la liberté. A peine cette bataille venait-elle d'être livrée, qu'Agathocle aborda en Sicile. Il débarqua à Sélinonte et commença par forcer les Héracléotes, qui s'étaient déclara-

rés indépendants, à rentrer sous sa domination ; puis, se rendant sur le côté opposé de l'île, il soumit par capitulation les Thermites qui avaient admis dans leur ville une garnison carthaginoise. Il prit d'assaut la ville de Cephalidium, et en donna le gouvernement à Leptine. Il continua sa marche dans l'intérieur de l'île, et entreprit de pénétrer nuitamment dans la ville de Centoripa, où il s'était ménagé quelques intelligences ; mais ce projet ayant été découvert, la garnison accourut à la défense de la ville et repoussa Agathocle qui perdit plus de cinq cents hommes. Mandé ensuite par quelques habitants d'Apollonia, qui s'engageaient à lui livrer la ville, Agathocle se remit en route. Mais les traîtres avaient été découverts et châtiés. Agathocle fut donc obligé d'entreprendre le siège de la ville. Le premier jour il n'obtint aucun résultat ; le jour suivant il ne parvint à s'emparer de la ville qu'après avoir éprouvé des pertes considérables. La plupart des Apolloniates furent massacrés, et leurs biens livrés au pillage.

LVII. Sur ces entrefaites, Dinocrate, chef des bannis, avait repris le projet des Agrigentins, et s'était déclaré le protecteur de la liberté commune. Une foule de partisans accoururent de toutes parts auprès de lui ; les uns mus par l'instinct naturel de la liberté, les autres par la haine que leur inspirait la tyrannie d'Agathocle. Ils parvinrent ainsi à mettre sur pied une armée composée d'au moins vingt mille hommes d'infanterie et de quinze cents cavaliers. Ces hommes, tous habitués aux maux de l'exil et aux fatigues de la guerre, bivaguèrent en rase campagne et provoquèrent le tyran au combat ; mais Agathocle, de beaucoup inférieur en forces, céda le terrain. Dinocrate, le poursuivant sans relâche, le vainquit pour ainsi dire sans coup férir. A partir de cette époque, la fortune d'Agathocle alla en déclinant tant en Sicile qu'en Libye. Archagathus qui, après le départ de son père, avait pris le commandement de l'armée en Libye, remporta d'abord quelques avantages par l'expédition confiée à Eumachus dans la haute Libye. En effet, Eumachus s'était emparé de Toca, ville considérable, et avait rangé sous son au-

torité plusieurs tribus nomades des environs. Il prit ensuite d'assaut Phelline, seconde ville du pays, et força à l'obéissance les populations limitrophes, connues sous le nom d'*Asphodélodes*¹, qui, par le teint de leur peau, ressemblent aux Éthiopiens. Eumachus se rendit ensuite maître d'une troisième ville très-grande, nommée Meschela, fondée anciennement par des Grecs revenus de la guerre de Troie, et dont nous avons parlé dans le troisième livre². Il prit ensuite la ville Hippocrata, du même nom que celle qu'Agathocle avait soumise à sa domination. Enfin, il se rendit maître d'Acris, ville indépendante, réduisit les habitants en esclavage, et livra la ville au pillage de ses soldats.

LVIII. Eumachus, chargé d'un immense butin, revint rejoindre Archagathus. S'étant acquis la réputation d'un habile général, il entreprit une nouvelle expédition dans la haute Libye. Dépassant les villes qu'il avait précédemment soumises, il s'avança jusqu'à Miltine, qu'il attaqua à l'improviste. Mais les Barbares, revenus de leur surprise et maîtres de la ville, chassèrent Eumachus et lui tuèrent beaucoup de monde. De là, il se dirigea en avant et franchit une haute montagne qui s'étend dans un espace de deux cents stades : elle est remplie de chats sauvages ; aucun oiseau n'y fait son nid ni sur les arbres ni dans les fentes des rochers, à cause de l'inimitié naturelle qui existe entre ces deux familles d'animaux. Après avoir traversé cette contrée montagneuse, il entra dans un pays peuplé de singes, et où se trouvent trois villes qui portent, d'après ces animaux, le nom de *Πιήκισσες*, en traduisant en grec la dénomination par laquelle les naturels du pays désignent le singe³. Les habitants ont des mœurs en grande partie bien différentes des nôtres. Les singes habitent les mêmes maisons que les hommes. Ces animaux y sont regardés comme des dieux, ainsi que les chiens le sont chez les Égyptiens. Les singes ont donc libre accès dans les magasins de vivres, dont ils disposent à leur gré. Les parents donnent le

¹ Hérodote (IV, 190) parle de Libyens nomades qui avaient construit des cahanes avec des tiges d'asphodèles, plantes de la famille des oignons.

² Il n'en est nulle part question dans le III^e livre.

³ Πιθήκας, singe.

plus souvent à leurs enfants des noms de singes , comme on leur donne chez nous des noms de divinités. Ceux qui tuent un de ces animaux sont condamnés au dernier supplice , comme coupables du plus grand sacrilège. C'est de là que viennent ces mots qui , chez quelques-uns , ont passé en proverbe , lorsqu'on parle de gens qui sont morts pour un motif futile : *Ils ont bu du sang de singe*. Eumachus prit une de ces villes d'assaut et la livra au pillage ; les deux autres firent leur soumission. Averti que les Barbares des environs rassemblaient de nombreuses troupes , Enmachus hâta sa marche et se décida à revenir sur le littoral.

LIX. Jusqu'alors tout avait réussi en Libye à Archagathus. Le sénat de Carthage , après avoir mûrement délibéré sur la conduite de cette guerre , décréta que Carthage mettrait sur pied trois armées : la première destinée à la défense des villes maritimes ; la seconde , pour l'intérieur du pays , et la troisième , pour la haute Libye. Par ces mesures , le sénat se flattait d'abord de garantir la ville d'un siège en même temps que de la famine. (Une foule de gens s'étant réfugiés à Carthage , la disette s'était déjà fait sentir ; quant à un siège , il n'était guère à craindre , tant à cause de la solidité des murailles que des fortifications naturelles du côté de la mer .) Ensuite , le sénat pensait que les alliés demeureraient plus fidèles , se voyant soutenus par plusieurs armées. Mais ce qui l'avait surtout déterminé à rendre ce décret , c'est que l'ennemi serait obligé de diviser ses forces et de s'éloigner de Carthage. Toutes ces prévisions se réalisèrent. Trente mille hommes furent ainsi mis en campagne et sortirent de la ville ; les commerçants qui y restaient trouvèrent des subsistances suffisantes , et y vécurent même dans l'abondance. Les alliés , que la crainte avait rapprochés de l'ennemi , resserrèrent les liens qui les rattachaient aux Carthaginois.

LX. En voyant toute la Libye occupée par des troupes ennemies , Archagathus partagea également son armée en plusieurs corps : l'un fut envoyé sur les côtes , un autre fut mis sous

¹J'ai préféré la leçon ancienne *πε-ίσιαι* , à *ἀπο-ίσιαι* proposée par Henri Étienne et Wesseling.

les ordres d'Æschrion ; enfin , Archagathus se mit lui-même à la tête du troisième corps et laissa une forte garnison à Tynès. Le pays était donc traversé en tout sens par plusieurs corps d'armée. Un changement dans les affaires devint inévitable, et tout le monde en attendait le moment avec anxiété. Hannon , mis à la tête de l'armée de l'intérieur, dressa une embuscade à Æschrion , l'attaqua à l'improviste, et lui tua plus de quatre mille hommes d'infanterie et environ deux cents cavaliers. Æschrion lui-même se trouva au nombre des morts ; les autres furent faits prisonniers ou parvinrent à se sauver dans le camp d'Archagathus , qui était à cinq cents stades de distance. Cependant Imilcon , chargé du commandement de l'armée de la haute Libye , se mit sur les traces d'Eumachus , dont l'armée traînait après elle un lourd bagage , fruit des dépouilles des villes prises d'assaut. Néanmoins les Grecs se rangèrent en bataille , et provoquèrent les ennemis au combat. Imilcon laissa une partie de son armée cantonnée dans la ville qu'il avait occupée , avec l'ordre , lorsqu'il se replierait sur la ville , de faire une sortie et de tomber soudain sur l'ennemi qui se serait mis à sa poursuite. Imilcon s'avança lui-même avec la moitié de ses troupes ; arrivé à peu de distance du camp , il engagea le combat et s'enfuit comme frappé de terreur. Les soldats d'Eumachus , exaltés par le succès et ne gardant plus leurs rangs , se mirent à la poursuite de ceux qui leur cédaient le terrain ; tout à coup l'autre corps d'armée d'Imilcon sortit de la ville en bon ordre , poussa le cri de guerre et répandit l'épouvante parmi les Grecs , qui furent aisément mis en déroute. Les Carthaginois leur ayant coupé la retraite , les troupes d'Eumachus se réfugièrent sur une hauteur voisine qui manquait d'eau. Investis de toute part par les Phéniciens , épuisés de soif et accablés par les ennemis , presque tous les Grecs perdirent la vie. Sur huit mille fantassins , trente seulement parvinrent à s'échapper , et sur huit cents cavaliers , quarante.

LXI. Abattu par ce revers , Archagathus retourna à Tynès ; il rappela près de lui les débris de ses troupes , et envoya des

messagers en Sicile pour prévenir immédiatement son père de ce qui venait de se passer, et le prier de lui envoyer de prompts secours. A tant de revers se joignit bientôt un autre malheur : presque tous les alliés se détachèrent d'Archagathus. Les troupes de l'ennemi se concentrèrent et menacèrent déjà le camp des Grecs. Imilcon avait occupé tous les défilés et intercepté les communications avec l'intérieur du pays ; il ne se trouvait lui-même qu'à cent stades du camp ennemi. D'un autre côté, Atarbas, autre général carthaginois, était venu camper à quarante stades de Tynès. Ainsi les ennemis, à la fois maîtres de la mer et de l'intérieur du pays, coupèrent aux Grecs les vivres, et les pressèrent de toutes parts. Les Grecs étaient donc profondément découragés. Dans cet intervalle, Agathocle apprit les revers que son armée avait éprouvés en Libye, et il fit préparer dix-sept vaisseaux longs pour les envoyer au secours d'Archagathus. Les affaires de la Sicile elle-même prenaient une mauvaise tournure, car le parti de Dinocrate, chef des bannis, augmentait de jour en jour. Agathocle confia à Leptine la conduite de la guerre dans l'île, et, après avoir équipé ses navires, il attendit une occasion favorable pour s'embarquer, en échappant à trente navires carthaginois qui étaient en croisière dans les eaux de Sicile. En ce même temps il lui arriva de la Tyrrhénie un secours de dix-huit navires qui entrèrent de nuit dans le port, à l'insu des Carthaginois. Agathocle saisit cette occasion pour tromper les ennemis par un stratagème : il ordonna à ses alliés de la Tyrrhénie de rester dans le port jusqu'à ce qu'ayant mis à la voile il aurait entraîné à sa poursuite les Phéniciens. En effet, ainsi qu'il l'avait dit, il sortit rapidement du port avec dix-sept bâtiments. Aussitôt les Carthaginois se mirent à sa poursuite. Au même moment les Tyrrhéniens sortirent du port ; Agathocle fit volte face, attaqua les Barbares, et leur livra un combat naval. Déconcertés par cette attaque imprévue et enveloppés par l'ennemi, les Carthaginois furent mis en déroute. Les Grecs se rendirent maîtres de cinq bâtiments avec tout leur équipage ; le général carthaginois montant le vaisseau commandant, fut lui-

même pris ; mais , préférant la mort à la captivité , il se poignarda ; cependant il était inspiré par un mauvais génie , car le vaisseau que ce général avait monté profita d'un vent favorable , et parvint à se dégager.

LXII. Agathocle qui avait déjà renoncé à tout espoir de l'emporter par mer sur les Carthaginois , fut contre toute attente vainqueur dans ce combat naval ; et , devenu maître de la mer , il rendit aux marchands toute sécurité. Ainsi les Syracusains virent prospérer le commerce , et passèrent de la disette à l'abondance. Le tyran , enflé par les succès qu'il venait de remporter , ordonna à Leptine de ravager le territoire ennemi et celui des Agrigentins ; car Xenodocus , outragé depuis sa dernière défaite par une faction ennemie , était en opposition avec une partie des citoyens , et fomentait la révolte. Agathocle ordonna donc à Leptine de provoquer Xenodocus au combat , persuadé qu'on aurait facilement raison de troupes qui n'étaient pas d'accord entre elles , et en quelque sorte vaincues d'avance ; c'est ce qui arriva en effet. Leptine envahit le territoire des Agrigentins et le ravagea. Xenodocus resta d'abord inactif , ne se croyant pas assez fort pour résister aux lieutenants d'Agathocle ; mais , accusé de lâcheté par ses concitoyens , il entra en campagne , quoique son armée fût inférieure à celle de Leptine , tant en nombre qu'en courage , car elle n'était composée que de citoyens élevés dans l'oisiveté et à l'ombre du foyer , tandis que celle de Leptine n'était formée que de soldats habitués au bivouac et rompus au métier de la guerre. Aussi , dans le combat qui s'engagea , les soldats de Leptine mirent bien vite en déroute les Agrigentins , et les poursuivirent jusque dans leur ville. Dans cette bataille , les vaincus perdirent environ cinq cents hommes d'infanterie et plus de cinquante cavaliers. Les Agrigentins furent exaspérés contre Xenodocus , auquel ils reprochèrent de s'être laissé battre deux fois. Xenodocus , pour se soustraire au jugement dont il était menacé , se retira à Gela.

LXIII. Victorieux , à peu de jours d'intervalle , sur terre et sur mer , Agathocle offrit des sacrifices aux dieux , et traita ses

amis par des festins splendides. Dans ces banquets il déposait la majesté souveraine, et se mettait même au-dessous d'un simple particulier. Par une telle conduite, il captait la bienveillance de la multitude, et en même temps, par la liberté qui régnait dans ces banquets, il était mis à même de pénétrer les sentiments de chacun des convives; car c'est dans le vin que la vérité déguisée se montre au jour. Agathocle était d'une humeur joviale, satirique, bon mime, et dans les assemblées publiques il s'amusait quelquefois à contrefaire, par des gestes et des mimes, plusieurs des assistants, au point que la foule éclatait souvent de rire, comme en présence d'un histrion ou d'un prestidigitateur. Il n'avait d'autre garde que le peuple qui l'environnait; et bien différent de Denys le tyran, il se rendait seul dans les assemblées. Denys, en effet, poussait la défiance envers tout le monde si loin, qu'il laissait croître ses cheveux et sa barbe, afin de n'être pas obligé de soumettre au fer du barbier les parties principales du corps. Si quelquefois il avait besoin de se faire tondre, il se faisait brûler les cheveux, disant que la défiance était l'unique sauvegarde de la tyrannie. Il en était tout autrement d'Agathocle. Un jour dans un festin, saisissant une grande coupe d'or, il s'écria qu'il ne cesserait de cultiver l'art du potier que lorsqu'il serait parvenu à fabriquer des coupes aussi bien travaillées; car, loin de renier la profession qu'il avait exercée, il en tirait au contraire vanité, montrant ainsi que, par ses propres moyens, il avait su s'élever de la plus humble condition au rang suprême. Un jour il assiégea une ville assez importante; un des habitants lui cria du haut des murs: « Potier, chauffeur de fours, quand paieras-tu les gages de tes soldats? — Quand j'aurai pris la ville, » reprit-il. Enfin, par la familiarité de ses manières qu'il montrait dans les festins, il était parvenu à découvrir au milieu de l'ivresse des convives ceux qui nourrissaient les sentiments les plus hostiles à la tyrannie. Un jour il invita de nouveau à un banquet ceux qu'il savait être ses ennemis, ainsi que les Syracusains les plus distingués; ils étaient au nombre de cinq cents: il les fit entourer d'une

troupe de mercenaires dévoués , et les fit tous égorger. Cet acte avait été dicté par la crainte que, pendant qu'il serait en Libye, ses ennemis ne renversassent la tyrannie , secondés dans cette entreprise par les exilés réunis autour de Dinocrate. Après avoir ainsi pourvu à sa sécurité, Agathocle quitta le port de Syracuse.

LXIV. Arrivé en Libye, Agathocle trouva l'armée découragée et manquant de vivres. Il jugea donc utile de tenter le sort d'une bataille. Il exhorta ses soldats à une nouvelle lutte , et les fit marcher contre les Barbares. Il avait encore sous ses ordres six mille Grecs et presque un nombre égal de Celtes , de Samnites et de Tyrrhéniens , sans compter à peu près dix mille Libyens, troupe infidèle, qui passait selon les circonstances d'un parti dans l'autre. Indépendamment de l'infanterie , il avait encore quinze cents cavaliers et plus de six mille chars libyens. Les Carthaginois avaient établi leur camp sur une hauteur presque inaccessible , et ne jugèrent pas prudent d'en venir aux mains avec des hommes réduits au désespoir. Ils restèrent donc dans leur camp, amplement munis de provisions, et espérant dompter l'ennemi par la famine et le temps. Mais Agathocle ne réussissant pas à les attirer dans la plaine , et pressé par les circonstances de tout risquer, conduisit son armée à l'attaque du camp des Barbares. Ceux-ci sortirent donc de leur camp, favorisés par le nombre et par la difficulté des lieux. Les troupes d'Agathocle soutinrent d'abord pendant quelque temps le choc des Carthaginois ; mais enfin , pressés de toutes parts , les mercenaires et les autres Grecs lâchèrent pied et se retirèrent dans le camp. Les Carthaginois, se mettant à leur poursuite, les serrèrent de près, ayant soin d'épargner les Libyens, afin de captiver leur bienveillance ; mais ils firent un grand carnage des Grecs et des mercenaires qu'ils reconnaissaient à leurs armes , et les poursuivirent jusque dans leur camp. Agathocle laissa environ trois mille hommes sur le champ de bataille. Dans la nuit suivante , il arriva un événement étrange et inespéré , également fatal aux deux armées.

LXV. Après la victoire , les Carthaginois choisirent parmi

leurs prisonniers les hommes les plus beaux, et passèrent la nuit à les offrir aux dieux en sacrifice d'actions de grâces. Une grande flamme enveloppait les victimes, lorsque soudain, par un vent violent, le feu atteignit le tabernacle placé au pied de l'autel; du tabernacle la flamme gagna la tente du général, puis successivement les tentes des autres chefs. Cet incendie remplit toute l'armée d'effroi : les uns cherchaient à éteindre le feu, les autres à emporter leurs armes et leurs biens les plus précieux; mais ils devinrent tous la proie des flammes. Comme les tentes étaient en roseaux et en paille¹, et que le vent devenait de plus en plus violent, tous les secours furent inutiles; aussi en peu de temps tout le camp fut-il en feu. Beaucoup de Carthaginois, abandonnés dans les passages étroits du camp, furent brûlés vifs, et subirent ainsi sur place le même supplice que leur cruauté impie avait réservé aux prisonniers. Quant à ceux qui parvinrent, au milieu de ce tumulte, à s'échapper du camp, ils coururent un danger bien plus grand encore.

LXVI. Les Libyens, qui au nombre de cinq mille servaient dans l'armée d'Agathocle, désertèrent dans la même nuit pour passer dans le camp des Barbares. Ces Libyens ayant été aperçus par les sentinelles du camp carthaginois, l'alarme se répandit parmi les Carthaginois qui croyaient que toute l'armée des Grecs s'avavançait contre eux. Chacun cherchait son salut dans la fuite : les soldats n'obéissaient plus à leur chef, et, quittant leurs rangs, tombaient, dans leur frayeur, les uns sur les autres; trompés par l'obscurité et aveuglés par la terreur, ils se battaient contre leurs propres camarades, les prenant pour des ennemis. Il en résulta un grand carnage; les uns, victimes de l'erreur, restèrent sur place; les autres, s'enfuyant sans armes et égarés par la peur, se jetèrent dans des précipices, où ils périrent. Enfin, plus de cinq mille hommes perdirent ainsi la vie, le reste parvint à se sauver à Carthage. Les habitants de cette ville, trompés par la rumeur publique, crurent que leur armée venait d'être battue, et qu'elle était en grande partie détruite. Dans cette

¹ Voyez Tite-Live, XXX, 3.

anxiété, ils ouvrirent les portes de la ville, et reçurent les fuyards au milieu du tumulte et d'une consternation générale, car on s'imaginait que l'ennemi était à leurs trousses; mais lorsque le jour parut, ils apprirent la vérité, et leur frayeur se calma.

LXVII. Dans ce même moment les troupes d'Agathocle furent victimes d'une erreur semblable : les déserteurs libyens voyant le camp carthaginois tout en flammes, et entendant le tumulte qui s'en élevait, n'osèrent s'avancer et revinrent sur leurs pas. Quelques Grecs qui les aperçurent, et qui s'imaginaient que l'armée des Carthaginois approchait, vinrent donner l'alarme au camp d'Agathocle. Le tyran ordonna de prendre les armes, et les soldats se précipitèrent dans le plus grand désordre hors du camp. La flamme qui s'élevait du camp ennemi, ainsi que le tumulte et les cris qui en portaient ne firent plus douter que les Barbares ne s'avancassent avec toutes leurs forces. Une frayeur universelle gagna le camp d'Agathocle, et les soldats prirent la fuite. Cependant les Libyens vinrent se mêler aux autres troupes, et, la nuit prolongeant l'erreur, les soldats se battaient entre eux. Dans cette nuit désastreuse, et au milieu de cette terreur panique, plus de quatre mille hommes perdirent la vie. Enfin, la vérité étant connue, ceux qui avaient échappé au carnage rentrèrent dans le camp. Voilà comment les deux armées furent également maltraitées par un événement funeste, et justifièrent ainsi le proverbe, que la guerre est un jeu de hasard.

LXVIII. Après ce revers et voyant que les Libyens l'abandonnaient, et que le reste de l'armée était dans l'impossibilité de continuer la guerre contre les Carthaginois, Agathocle se décida à quitter la Libye. Mais, faute de moyens de transport, il ne pouvait emmener avec lui toute son armée, et il n'était pas assez fort pour se mesurer avec les Carthaginois, alors maîtres de la mer; il ne croyait pas non plus réussir à faire la paix avec les Barbares, qui disposaient de troupes numériquement supérieures, et qui étaient résolus à compléter la ruine de ceux qui, les premiers, avaient osé débarquer dans leur pays, afin de détourner

les autres d'une semblable expédition. Agathocle se décida donc à partir secrètement avec une suite peu nombreuse, et il s'embarqua avec son plus jeune fils Héraclide. Quant à Archagathus, dont il craignait le caractère audacieux et ses intelligences avec sa belle-mère, il le laissa en Libye. Mais Archagathus, soupçonnant le dessein de son père, guetta le moment du départ pour le dénoncer aux officiers et faire échouer ce dessein. Car il regardait comme une iniquité que lui, qui avait pris part à tous les périls, et s'était exposé pour les jours de son père et de son frère, fût seul privé d'une chance de salut et livré à la vengeance des ennemis. Voilà pourquoi il dénonça à quelques chefs Agathocle, qui se disposait déjà à s'enfuir secrètement pendant la nuit. Les chefs non-seulement s'opposèrent à l'embarquement, mais ils firent connaître dans toute l'armée ce lâche dessein d'Agathocle. Les soldats irrités se saisirent du tyran, et le jetèrent enchaîné dans une prison.

LXIX. L'anarchie et la confusion régnaient dans l'armée. Le bruit se répandit pendant la nuit que les ennemis approchaient. Une terreur panique envahit tout le camp; les soldats abandonnèrent leurs postes sans l'ordre de leurs chefs. Dans ce moment, ceux qui gardaient le tyran, non moins effrayés que les autres, crurent qu'ils avaient été appelés par quelques-uns de leurs camarades. Ils arrivèrent aussitôt, amenant Agathocle chargé de chaînes; à cette vue l'armée passa de l'exaspération à la pitié, et tous demandèrent à grands cris qu'on le relâchât. Agathocle, remis en liberté, s'embarqua avec quelques amis sur un vaisseau de transport, et partit secrètement. C'était à l'époque du coucher des pléiades, à l'approche de l'hiver. C'est ainsi qu'Agathocle, ne songeant qu'à sa propre sûreté, abandonna ses fils. Ces derniers, après la suite de leur père, furent égorgés par les soldats qui élurent d'autres chefs, et traitèrent avec les Carthaginois. La paix fut conclue aux conditions suivantes : les Grecs rendraient toutes les villes qu'ils possédaient, et recevraient une somme de trois cents talents¹; les soldats qui voudraient pren-

¹ Un million six cent cinquante mille francs.

dre du service chez les Carthaginois toucheraient une solde régulière ; les autres, qui ne prendraient point de service, seraient transportés en Sicile, et auraient pour demeure la ville de Solonte. La majorité de l'armée donna son assentiment à ces conditions du traité qui fut ratifié. Toutes les villes, qui voulaient rester fidèles à Agathocle, furent prises d'assaut. Les Carthaginois mirent en croix les chefs des garnisons, et chargèrent de chaînes les simples soldats, qui furent employés aux travaux des champs et forcés ainsi à réparer leurs propres dégâts. C'est de cette manière que les Carthaginois furent délivrés d'une guerre qui avait duré quatre ans.

LXX. Il importe de signaler ici la fin de tout ce que l'expédition d'Agathocle en Libye a d'étrange, et surtout la manière dont la providence divine s'est vengée sur les enfants des crimes des pères. Vaincu en Sicile, Agathocle passa en Libye avec les débris de son armée, et y fit la guerre à ceux qui venaient de le vaincre. Ayant perdu toutes les villes de la Sicile, il fut réduit à soutenir le siège de Syracuse; puis, passant en Libye, il se rend maître de toutes les villes de ce pays, et renferme les Carthaginois dans l'intérieur de leur ville, comme si la fortune eût voulu montrer sa puissance en déjouant les combinaisons humaines. Mais lorsqu'il voulut trop s'élever et qu'il eût assassiné Ophellas, son allié et son hôte, la divinité lui fit sentir son influence vengeresse par les événements qui arrivèrent dans la suite. En effet, le même mois et le même jour où il avait assassiné Ophellas et pris son armée, Agathocle perdit lui-même ses enfants et sa propre armée. Et ce qu'il y a de plus particulier, c'est que la divinité, comme un juge impartial, lui fit éprouver un double châtiment pour un ami qu'il avait injustement fait mettre à mort : il perdit ses deux fils, et cela par les mains de ces mêmes soldats qui avaient suivi Ophellas. Que cet exemple serve à ceux qui seraient tentés de mépriser l'influence divine.

LXXI. Aussitôt qu'Agathocle fut débarqué en Sicile, il fit venir auprès de lui une partie de son armée et marcha sur la ville

d'Egeste son alliée. Manquant d'argent, il força les plus riches citoyens à lui abandonner une grande partie de leur fortune. Egeste comptait alors environ dix mille habitants. Comme cette exaction produisit une indignation générale, Agathocle saisit ce prétexte pour accuser les Égestiens de conspirer contre lui, et exerça sur eux les dernières rigueurs. Il fit traîner les pauvres hors de la ville et les égorga aux bords du Scamandre. Quant à ceux auxquels il supposait quelque fortune, il leur fit avouer, au milieu des plus grandes tortures, la somme de leurs richesses. Les uns eurent les membres disloqués par une roue ; d'autres, attachés à des catapultes, furent lancés au loin ; quelques-uns curent les os du pied réséqués, et éprouvèrent par un raffinement de tortures les plus atroces douleurs¹. Agathocle imagina un autre genre de supplice semblable au taureau de Phalaris. Il fit fabriquer un lit d'airain, ayant la forme d'un corps humain et garni d'une claie sur laquelle les patients étaient attachés : en y mettant le feu, on les brûlait vifs. Cet instrument de supplice ne différait du taureau de Phalaris qu'en ce que les malheureux périssaient sous les yeux même des spectateurs. Les femmes elles-mêmes des citoyens riches n'échappèrent pas à ces tortures : les unes eurent les talons serrés avec des tenailles, les autres les seins coupés ; celles qui étaient enceintes eurent le bas-ventre comprimé par des briques amoncelées, jusqu'à ce que le poids des pierres les fit avorter. Tels sont les moyens dont se servit le tyran pour découvrir les richesses et remplir la ville de terreur. Quelques habitants, poussés par le désespoir, mirent le feu à leurs maisons et se jetèrent dans les flammes ; quelques autres s'étranglèrent. C'est ainsi qu'en un seul jour la malheureuse ville d'Egeste perdit la fleur de sa population. Agathocle fit transporter

¹ Le texte porte : ἐνίων δ' ἀσπράγλους ἐπέτεμε, καὶ προστιθέμενος βινιόταρον, δεινοτέρας ἀλγυδῶσι περιέβαλλεν. Miot me semble avoir complètement méconnu le sens de cette phrase, en la rendant ainsi : « Quelques-uns, *déchirés à coups de fouet garnis d'osselets*, furent livrés aux plus affreuses douleurs. » On voit que le texte ne parle en aucune façon de *fouets garnis d'osselets*. D'ailleurs, aucun supplice ne devait causer des douleurs plus affreuses que l'arrachement des os du pied.

en Italie les jeunes filles et les enfants mâles , et les vendit aux Bruttiens. Il ôta même à la ville son ancien nom : il l'appela Di-céopolis , et la donna pour demeure à des transfuges.

LXXII. En apprenant la mort de ses fils , Agathocle , furieux contre tous ceux qu'il avait laissés en Libye , envoya quelques-uns de ses amis à Syracuse , auprès de son frère Antandre , pour lui donner l'ordre de mettre à mort tous les parents de ceux qui avaient pris part à l'expédition contre Carthage. Cet ordre fut promptement exécuté. Que de meurtres ! on conduisit à l'échafaud non-seulement les frères , les pères ou les enfants de ces soldats , mais encore les grands-pères et même les pères de ces derniers , si toutefois il existait encore de ces vieillards arrivés à l'extrême limite de la vie ; les enfants mêmes , dans les bras de leurs nourrices , et que leur innocence aurait dû protéger , ne furent point épargnés ; les femmes , pour peu qu'elles eussent quelque parenté avec les soldats libyens , furent de même mises à mort. Enfin , aucun de ceux dont la perte pouvait causer quelque chagrin aux soldats restés en Libye , n'échappèrent à la colère du tyran. Une foule immense accompagnait les malheureux qui étaient conduits au supplice sur les bords de la mer. Arrivés en présence des bourreaux , les larmes coulèrent , des prières et des lamentations furent proférées tant par les malheureuses victimes que par les spectateurs épouvantés ; et , ce qu'il y avait de plus terrible , tous ces cadavres furent jetés sur le rivage. Aucun parent ni ami n'osait leur rendre le dernier devoir , de crainte de passer pour un parent. Les flots de la mer , teints du sang de ces victimes , annoncèrent au loin ces atroces exécutions.

LXXIII. L'année étant révolue , Corcebus fut nommé archonte d'Athènes , et les Romains élurent consuls Quintus Martius et Publius Cornélius¹. A cette époque , le roi Antigone perdit son plus jeune fils Phénix , et lui fit faire des funérailles d'une magnificence royale. Il rappela ensuite de Cypre Démétrius , et concentra ses troupes à Antigonie , dans le dessein de porter la guerre en Égypte.

¹ Troisième année de la cxv.^{ne} olympiade ; année 306 avant J.-C.

Il se mit lui-même à la tête de ses troupes de terre, et traversa la Coelé-Syrie avec plus de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, huit mille cavaliers et plus de quatre-vingt-trois éléphants. Il donna à Démétrius l'ordre de le suivre de conserve avec une flotte de cent cinquante vaisseaux longs et de cent bâtiments de transport, chargés d'une immense quantité de traits. Avant de mettre à la voile, les pilotes furent d'avis qu'il fallait attendre le coucher des pléiades qui, selon eux, devait avoir lieu dans huit jours. Mais Démétrius leur reprocha leur timidité et les obligea de partir. Antigone, empressé de devancer Ptolémée, vint camper à Gaza. Là, il ordonna à ses soldats de s'approvisionner de vivres pour dix jours, et chargea sur les chameaux, fournis par les Arabes, cent trente mille médimnes¹ de blé, et une quantité de foin suffisante pour les chevaux et les bêtes de somme. Il fit transporter les armes de trait sur des chars à deux chevaux. En traversant le désert, l'armée eut beaucoup à souffrir des fatigues de la route, dans un terrain marécageux, et particulièrement aux environs des Barathres².

LXXIV. La flotte, commandée par Démétrius, quitta les eaux de Gaza vers le milieu de la nuit. Il y eut pendant quelques jours un calme plat, et les bâtiments de course trainèrent à la remorque les bâtiments de charge. Mais ensuite, à l'époque du coucher des pléiades, il s'éleva une tempête qui jeta plusieurs tétrarèmes vers la ville de Raphia, dont la rade est d'un accès difficile et entourée de marais. Une partie des navires, chargés du transport des armes, périrent dans cette tempête; l'autre entra dans le port de Gaza, et les plus forts bâtiments résistèrent seuls à la violence des flots et atteignirent la hauteur de Casius. Cet endroit n'est pas très-éloigné du Nil; mais, comme il est sans port et inabordable dans le gros temps, les bâtiments furent obligés de mouiller à environ deux stades de la côte; les-brisants menaçaient de faire échouer les bâtiments; la côte inhospitalière et occupée par l'ennemi n'offrait

¹ Soixante-six mille quatre cent vingt hectolitres.

² Voyez liv. I, chap. 30.

aucun asile, ni aux navires ni aux hommes qui auraient voulu s'y sauver à la nage; et, pour comble de malheur, l'équipage manquait d'eau, à tel point que, si la tempête eût duré encore un seul jour, tous les hommes auraient péri de soif. Déjà tout le monde s'attendait à mourir, lorsque la tempête se calma; et l'armée d'Antigone, apparaissant sur le rivage, vint camper en face de la flotte. Les équipages descendirent alors à terre, se procurèrent de l'eau et attendirent le retour des autres bâtiments que la tempête avait séparés de la flotte. Dans cette tempête périrent trois bâtiments à cinq rangs de rames; une partie de leurs équipages avait gagné la côte en nageant. Antigone continua ensuite sa marche, et vint camper à deux stades du Nil.

LXXV. Cependant Ptolémée avait mis en état de défense les principales places de guerre. Puis il avait fait embarquer quelques émissaires chargés de s'approcher du lieu du débarquement de l'ennemi et de faire crier par des hérauts que le roi d'Égypte donnerait à chaque soldat, qui déserterait le drapeau d'Antigone, deux mines¹, et à chaque officier un talent². Cette proclamation produisit l'effet désiré. Un grand nombre de mercenaires, et même plusieurs chefs avides de changement, désertèrent. Antigone prit alors des mesures sévères; il plaça sur le bord du fleuve des archers et des frondeurs et plusieurs catapultes qui devaient d'abord repousser toutes les barques qui seraient mine d'approcher. Les déserteurs arrêtés furent soumis à des supplices cruels, afin d'intimider ceux qui seraient tentés d'imiter un pareil exemple.

Après avoir rallié les navires qui étaient restés en arrière, Antigone entra à Pseudostomon³, croyant pouvoir y débarquer une partie de ses troupes. Mais trouvant ce point très-fortifié et défendu par des balistes et d'autres machines de guerre, il se retira à l'approche de la nuit; puis il ordonna aux pilotes de suivre le fanal allumé du vaisseau commandant. Il entra ainsi

¹ Cent quatre-vingt-trois francs.

² Cinq mille cinq cents francs.

³ Une des fausses embouchures du Nil.

dans l'embouchure du Nil appelée la *bouche Phagnitique*. A la pointe du jour il fut obligé d'attendre qu'on eût ramené les bâtimens qui étaient restés en arrière.

LXXVI. Dans cet intervalle , Ptolémée avait eu le temps d'arriver avec des troupes et de les ranger en bataille sur le rivage. Démétrius renonça donc au débarquement , et , instruit que la côte voisine était naturellement inabordable à cause des marais et des étangs , il rebroussa chemin avec toute sa flotte. Bientôt un gros vent du nord s'éleva ; les vagues s'amoncelèrent ; trois tétrarèmes ainsi que plusieurs bâtimens de transport furent jetés par les brisants contre la côte , et tombèrent au pouvoir de Ptolémée ; les autres parvinrent à force de rames à se sauver dans le camp d'Antigone.

Ptolémée avait mis en état de défense tous les points accessibles à l'ennemi aux embouchures du fleuve. Ce fleuve lui-même était couvert d'un grand nombre de barques portant des machines de guerre et des hommes pour les servir. Ces dispositions n'inquiétèrent pas médiocrement Antigone ; car ses forces navales lui devenaient inutiles , puisque l'entrée du fleuve par la bouche Pelusiaque lui était interdite ; ses forces de terre restaient dans l'inaction , la profondeur du fleuve ne lui permettant pas d'en tenter le passage. Enfin , ce qu'il y avait de plus fâcheux , déjà depuis plusieurs jours le manque de vivres et de fourrages s'était fait sentir et avait découragé l'armée. Antigone réunit donc les chefs en une assemblée pour délibérer s'il valait mieux continuer la guerre , ou s'il fallait retourner en Syrie et attendre l'époque où le décroissement du Nil permettrait de risquer une expédition dans des circonstances plus favorables. Tous les chefs furent d'avis qu'il fallait se retirer le plus promptement possible. Antigone se rangea lui-même de cet avis , et ordonna à l'armée de lever le camp. Il revint ainsi en Syrie , accompagné de toute la flotte qui marchait de conserve avec les troupes de terre. Après le départ des ennemis , Ptolémée offrit aux dieux des sacrifices en actions de grâces , et traita ses amis splendidement. Il écrivit ensuite à Seleucus , à Lysimaque et à

Cassandre pour leur annoncer ses heureux succès et le grand nombre de transfuges dont il avait accru son armée. Ainsi, après avoir une seconde fois combattu pour la possession de l'Égypte, il la regarda désormais comme sa conquête et revint à Alexandrie.

LXXVII. Pendant que ces choses se passaient, Denys, tyran d'Héraclée dans le Pont, mourut après un règne de trente-deux ans. Ses fils Zathras et Cléarque lui succédèrent et régnèrent dix-sept ans.

En Sicile, Agathocle visitait les villes soumises à sa domination, se les assurait par des garnisons et en extorquait de l'argent : il craignait que les Siciliens, irrités par les malheurs qu'ils venaient d'éprouver, ne se soulevassent pour conquérir leur indépendance. En ce même temps le général Pasiphilus, informé des revers essuyés en Libye et de la mort des fils d'Agathocle, méprisa l'autorité du tyran, et passa dans le parti de Dinocrate avec lequel il conclut une alliance. Il entraîna ensuite les villes confiées à sa garde et séduisit, par de brillantes promesses l'armée, qui se déclara contre le tyran. Agathocle fut tellement abattu et humilié qu'il entra en négociation avec Dinocrate, prêt à traiter avec lui aux conditions suivantes : Agathocle abdiquerait le pouvoir souverain et rendrait aux Syracusains leur indépendance ; Dinocrate rentrerait dans ses foyers ; enfin on accorderait à Agathocle la possession de deux forteresses, Therme et Céphalidium, ainsi que le territoire dépendant de ces villes.

LXXVIII. C'est avec raison qu'on pourrait s'étonner comment un homme tel qu'Agathocle, qui dans maintes circonstances s'était montré si intrépide, et qui dans les plus graves périls n'avait jamais désespéré, devint tout à coup assez lâche pour reculer, sans coup férir, devant ses ennemis et céder le pouvoir qu'il avait acquis au prix de si grands dangers ; et comment, chose incroyable, maître de Syracuse ainsi que de beaucoup d'autres villes, possédant une flotte, de l'argent et une armée proportionnée, il perdit toute sa présence d'esprit et ne se rap-

pela plus l'exemple de Denys le tyran. Ce dernier se trouvant un jour dans une position reconnue désespérée, et réduit, par de graves circonstances, à renoncer à l'autorité souveraine, se disposait à monter à cheval pour sortir de Syracuse, lorsque Héloris, le plus ancien de ses amis, accourut et le détourna de son dessein par ces mots : « O Denys, la tyrannie est une belle épitaphe ! » Mégacles, gendre de Denys, lui parla dans le même sens : « Celui qui perd, lui disait-il, le pouvoir souverain, ne doit se laisser tirer du trône que par la jambe ; jamais il n'en doit descendre volontairement. » Encouragé par ces paroles, Denys reprit courage et fit face aux dangers. Sa puissance s'accrut, il vieillit sur le trône et laissa à ses descendants une des plus grandes souverainetés de l'Europe.

LXXIX. Agathocle, à jamais abattu et déçu dans ses espérances d'homme, ne se sentit pas le courage de tenter la fortune, et abandonna son empire aux conditions proposées. Mais ces conditions, souscrites par Agathocle, furent rejetées par l'ambition de Dinocrate. En effet, celui-ci, ennemi de la démocratie de Syracuse, aspirait à la monarchie et tenait à se maintenir dans l'autorité dont il jouissait alors. Il avait sous ses ordres plus de vingt mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers et s'était soumis plusieurs villes considérables. Aussi, bien qu'il ne portât le titre que de général des bannis, il exerçait en réalité une autorité royale et absolue. Rentré à Syracuse, il devait y vivre absolument comme simple particulier et inscrit au nombre des citoyens ; car l'indépendance d'une ville implique en même temps l'égalité des habitants ; dans les élections populaires, un simple orateur peut l'emporter, tandis que la multitude se montre toujours hostile aux citoyens trop puissants. Aussi est-il vrai de dire que si Agathocle a abdiqué la tyrannie, c'est l'ambition de Dinocrate qui la lui a rendue. Pendant qu'Agathocle continuait ses négociations et demandait qu'on lui accordât au moins deux places pour sa subsistance, Dinocrate cherchait divers prétextes spécieux pour faire reculer l'espoir d'un accommodement. Tantôt il exigeait qu'A-

gathocle s'éloignât de la Sicile, tantôt que ses enfants lui fussent livrés en otage. Cependant Agathocle, devinant la pensée de Dinocrate, envoya aux émigrés syracusains une députation accusant Dinocrate de s'opposer à ce qu'ils reprissent leur indépendance, et en même temps il envoya une autre députation aux Carthaginois avec lesquels il conclut un traité de paix. Ce traité portait que les Phéniciens garderaient toutes les villes de la Sicile qu'ils possédaient antérieurement, et qu'Agathocle recevrait une somme d'or équivalente à trois cents talents d'argent, ou, selon Timée, à cent cinquante seulement, et en outre deux cent mille médimnes¹ de blé. Tel était l'état des affaires en Sicile.

LXXX. En Italie, les Samnites prirent d'assaut les villes de Sora et d'Atia, alliées des Romains, et réduisirent les habitants à l'esclavage. Les consuls envahirent ensuite la Iapigie avec des forces nombreuses, et vinrent établir leur camp près de Stilbium. Cette ville était défendue par une garnison de Samnites, et soutint un siège de plusieurs jours. Enfin elle fut emportée d'assaut; plus de cinq mille hommes furent faits prisonniers, et les consuls y recueillirent beaucoup de butin. De là ils entrèrent dans le pays des Samnites, ravagèrent les champs et détruisirent les récoltes. Depuis nombre d'années, Rome était en guerre avec cette nation qui lui disputait la suprématie; les consuls se flattaient qu'en détruisant les propriétés de leurs ennemis ils parviendraient à les dompter plus facilement. Ils dévastèrent donc pendant cinq mois le territoire ennemi, incendièrent les habitations rurales et rendirent la terre inculte. Après quoi ils déclarèrent la guerre aux Anagnites² dont ils avaient à se plaindre; ils emportèrent d'assaut Phrusinon et vendirent le territoire.

LXXXI. L'année étant révolue, Euxenippe fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Lucius Posthumius et Tibérius Minucius³. Dans cette année la guerre

¹ Quatre-vingt-six mille huit cents hectolitres.

² Le texte porte par erreur *Éginètes*.

³ Quatrième année de la cxviii^e olympiade : année 305 avant J.-C.

éclata entre les Rhodiens et Antigone ; en voici les causes. La ville de Rhodes , forte par sa puissance navale et très-bien administrée par les Grecs , était une pomme de discorde pour les souverains et les rois successeurs d'Alexandre : tous se disputaient l'alliance de cette ville. Mais calculant de loin ses intérêts, cette ville avait toujours gardé la plus stricte neutralité. Aussi chaque roi s'était-il empressé de l'honorer de ses faveurs ; enfin une longue paix avait contribué à l'accroissement de sa prospérité. Elle était arrivée à un tel degré de puissance , que par ses seuls moyens elle pouvait faire la guerre aux pirates et purger la mer de ces malfaiteurs. Enfin Alexandre , le plus puissant des monarques dont l'histoire fasse mention , l'avait honorée entre toutes les villes en la choisissant pour y déposer son testament. Les Rhodiens avaient donc montré une égale amitié pour tous les successeurs d'Alexandre, et s'étaient mis à l'abri de tout reproche ; cependant ils inclinaient plus particulièrement pour Ptolémée. Car c'est avec l'Égypte qu'ils entretenaient un commerce maritime très-lucratif , et c'est à ce royaume que leur ville devait en quelque sorte son existence.

LXXXII. Antigone, auquel rien de tout cela n'avait échappé, s'empressa d'entraîner les Rhodiens dans son parti. Déjà à l'époque où ils faisaient la guerre avec Ptolémée au sujet de la guerre de Chypre , il avait envoyé des députés pour les engager à conclure avec lui un traité d'alliance et à fournir des vaisseaux à Démétrius ; les Rhodiens s'y étant refusés , Antigone avait détaché un de ses nauarques avec l'ordre de capturer tous les bâtiments qui se rendraient de Rhodes en Égypte , et de confisquer leurs cargaisons. Mais ce commandant ayant été repoussé par les Rhodiens , Antigone prit ce prétexte pour les accuser d'être cause d'une guerre injuste, et les menaça de venir assiéger leur ville avec des forces considérables. Dans le premier moment , les Rhodiens décrétèrent à Antigone de grands honneurs et lui envoyèrent une députation pour le supplier de ne pas forcer leur ville à violer les traités en prenant part à une guerre contre Ptolémée. Cette députation fut très-mal accueillie

par le roi , qui fit partir son fils Démétrius avec une armée et des machines de guerre. Les Rhodiens , effrayés de la supériorité des forces du roi , envoyèrent une députation à Démétrius, et promirent de seconder Antigone dans sa guerre contre Ptoléméc. Mais Démétrius exigea qu'on lui livrât en otage cent citoyens des plus notables , et que sa flotte fût reçue dans les ports de l'île. Les Rhodiens s'imaginèrent que Démétrius avait médité quelque projet contre leur ville ; ils se préparèrent donc activement à la guerre. De son côté, Démétrius rassembla toutes ses troupes dans le port de Loryme et appareilla sa flotte pour attaquer l'île de Rhodes. Cette flotte était formée de deux cents vaisseaux longs et de plus de cent soixante-dix bâtiments de transport , sur lesquels étaient embarqués environ quarante mille hommes, y compris quelques cavaliers et des pirates alliés. Indépendamment d'une immense quantité d'armes de trait et de machines de siège , cette flotte était suivie de près de mille bâtiments privés ; car , comme depuis bien des années le territoire des Rhodiens n'avait point été ravagé par l'ennemi , on voyait accourir de tous côtés une foule de gens qui font métier de tirer profit du malheur d'autrui.

LXXXIII. Démétrius étendit sa flotte sur une ligue formidable, comme s'il allait engager un combat naval. Les vaisseaux longs, portant sur leur proue des balistes, destinées à lancer des flèches de trois spithames de long¹, ouvraient la marche ; à leur suite venaient les navires de transport, chargés de troupes et de chevaux , navires remorqués par des barques à rameurs ; en dernière ligne venaient les bâtiments corsaires et les navires marchands dont le nombre était immense , de telle façon que l'espace de mer compris entre l'île et la côte opposée paraissait entièrement couvert de bâtiments, et offrait aux habitants de la ville un spectacle imposant. Les soldats des Rhodiens , échelonnés sur les murailles, attendaient l'arrivée des ennemis ; les vieillards et les femmes étaient montés sur les maisons , d'où

¹ Environ sept décimètres.

ils observaient les mouvements de la flotte ennemie. La ville étant bâtie en amphithéâtre , tous les habitants pouvaient jouir du spectacle que leur offraient cette immense flotte et les armes dont l'éclat était réfléchi par les eaux de la mer. Cependant Démétrius aborda dans l'île ; il débarqua ses troupes et établit son camp près de la ville , hors de la portée du trait. Aussitôt il détacha des pirates et quelques autres soldats capables de désoler l'île par terre et par mer. Il fit ensuite couper les arbres de la campagne et démolir les habitations rurales ; il employa les matériaux retirés de ces dévastations à fortifier son camp d'une triple enceinte de retranchements palissadés , de manière à faire servir à sa propre sécurité les dommages causés aux ennemis. Il fit ensuite travailler les troupes de terre et de mer à une digue entre la ville et le lieu de débarquement ; cette digue, élevée en peu de jours , formait un port assez spacieux pour contenir la flotte.

LXXXIV. Les Rhodiens négocièrent encore quelque temps avec Démétrius pour le déterminer à épargner leur ville. Mais lorsqu'ils virent que leurs tentatives étaient sans succès, ils se décidèrent à envoyer une députation à Ptolémée , à Lysimaque et à Cassandre , pour solliciter leurs secours et leur protection. Ils prirent ensuite à leur service , en qualité de volontaires, tous les étrangers domiciliés à Rhodes , et renvoyèrent tous les gens inutiles à la défense de la ville. Ils prirent ce parti pour prévenir une disette , et , partant , toute trahison. En faisant le recensement de leurs forces , ils trouvèrent environ six mille citoyens et mille étrangers en état de porter les armes , sans compter mille étrangers domiciliés. Par un décret du peuple , les esclaves les plus vigoureux furent rachetés , mis en liberté et incorporés dans les rangs de la milice citoyenne. Les corps de ceux qui périraient dans cette guerre devaient être enterrés aux frais de l'État , leurs parents et leurs enfants entretenus aux frais du trésor public , leurs filles nubiles dotées par l'État , et leurs enfants mâles adultes revêtus d'une armure complète et couronnés en plein théâtre pendant les fêtes de Bacchus. Par ces disposi-

tions ils faisaient un appel au courage de tous les combattants ; mais ils prirent encore d'autres mesures. La population étant animée d'une égale ardeur , les riches apportaient leur argent , les artisans leur talent pour la fabrication des armes ; enfin chacun contribuait , selon ses moyens , à la défense commune. Les uns travaillaient aux balistes et aux pétroboles , les autres à d'autres moyens de défense. Ici , on s'occupait à réparer les murailles ; là , on entassait des pierres. Trois des meilleurs navires furent envoyés pour intercepter aux ennemis les convois de vivres. Ces navires attaquèrent à l'improviste plusieurs bâtiments fourrageurs , et les coulèrent bas. Quelques autres bâtiments ennemis furent tirés sur le rivage et brûlés ; les prisonniers pouvant être rachetés furent transportés dans la ville ; car , d'après une convention conclue entre les Rhodiens et Démétrius , les prisonniers de guerre devaient être rendus en payant une rançon de mille drachmes ¹ pour un homme libre , et de cinq cents pour un esclave.

LXXXV. De son côté , Démétrius s'était pourvu de tous les matériaux nécessaires à la construction de diverses machines de guerre. Il fit d'abord construire deux tortues , l'une pour mettre les assiégeants à l'abri des pétroboles , et l'autre pour les garantir des balistes. Ces deux tortues étaient placées chacune sur deux bâtiments de transport , attachés ensemble. Démétrius fit ensuite construire deux tours à quatre étages , plus élevées que les tours du port. Chacune de ces tours était placée sur deux bâtiments d'égale dimension , liés ensemble , afin que le poids de la tour portât également sur l'un et l'autre bâtiment , qui lui servaient de base. Enfin , Démétrius éleva une palissade flottante sur des solives équarries , clouées ensemble , afin d'empêcher les bâtiments ennemis d'attaquer à coups d'éperon les barques sur lesquelles étaient placées les machines de guerre. Ces dispositions achevées , Démétrius fit rassembler un grand nombre de petites embarcations. Après les avoir jointes ensemble et re-

¹ Neuf cents francs.

couvertes de planches solides , il y établit des catapultes lançant très-loin des flèches de trois spithames de long ; il y avait , en outre , placé des hommes habiles à s'en servir et des archers crétois. Démétrius fit approcher les bâtiments jusqu'à la portée des traits ; puis il fit jouer les machines qui blessèrent plusieurs habitants , occupés à la réparation de l'enceinte la plus élevée du port. Lorsque les Rhodiens virent que Démétrius dirigeait sa principale attaque contre le port , ils y concentrèrent leurs moyens de défense. A cet effet , ils dressèrent deux machines sur la digue et trois autres sur des bâtiments de charge , près de l'entrée du petit port. Ces machines portaient un grand nombre de balistes et de catapultes de différentes dimensions ; elles devaient être employées contre les ennemis qui tenteraient de débarquer. Enfin , sur les navires de transport qui stationnaient dans le port , ils établirent des ponts destinés à recevoir des catapultes.

LXXXVI. Tous ces préparatifs étant terminés de part et d'autre , Démétrius essaya d'abord de diriger ses machines contre les deux ports ; mais une mer houleuse s'opposa à ses tentatives. Il profita ensuite d'une nuit calme pour s'approcher secrètement du rivage , vint occuper le môle qui domine le grand port , et s'y retrancha immédiatement. Cette position n'étant qu'à cinq plèthres¹ des murs de la ville , il y fit débarquer quatre cents soldats et une immense quantité d'armes de trait. A la pointe du jour , les troupes de Démétrius introduisirent les machines dans le port , au son des trompettes et au milieu d'immenses clameurs. Aussitôt on fit jouer les balistes , dont les projectiles , lancés au loin , repoussaient les ouvriers occupés à l'enceinte du port ; puis , au moyen des pétroboles dirigées contre les machines des ennemis et l'enceinte du môle , Démétrius parvint à ébranler cette enceinte faible encore , et à ouvrir une brèche. Cependant la garnison de la ville se défendit vaillamment , et , dans cette journée , les deux partis furent également maltraités. A

¹ Un peu plus de deux cent cinquante mètres.

l'approche de la nuit, Démétrius fit remorquer ses machines hors de la portée des traits. Les Rhodiens lancèrent alors contre les machines de l'ennemi des barques remplies de combustibles et de torches de résine, et ils y mirent le feu ; mais arrêtés par la palissade flottante et par une grêle de traits, ils furent forcés de revenir sur leurs pas. La flamme prit du développement : quelques mariniens parvinrent cependant à se sauver sur leurs barques, après avoir éteint la flamme ; mais le plus grand nombre abandonna les embarcations tout enflammées, et, se jetant dans la mer, gagna la côte à la nage. Le lendemain, Démétrius essaya une nouvelle attaque par mer : il ordonna de débarquer sur tous les points au bruit des trompettes et des cris de guerre, afin de répandre parmi les Rhodiens les plus vives alarmes.

LXXXVII. Après un siège de huit jours, Démétrius parvint à briser avec les pétroboles talantéens¹ les machines que les assiégés avaient placées sur les môles du port, et à ébranler les courtines des fortifications. Un détachement de soldats allait s'emparer d'une partie de l'enceinte, lorsque les Rhodiens, accourus en nombre supérieur, le forcèrent à rétrograder. Les assiégés étaient, dans cette action, secondés par la nature des lieux ainsi que par les monceaux de pierres et les matériaux de construction entassés. Plusieurs barques, qui portaient un assez grand nombre de soldats, se firent, de frayeur, échouer sur la côte, où les Rhodiens les incendièrent et les réduisirent en cendres. Pendant que ces choses se passaient, Démétrius attaqua un autre point de la ville, et cherchait à pénétrer dans l'intérieur au moyen des échelles appliquées contre les murs. Tous les habitants accoururent, et un combat acharné fut livré aux assiégeants qui voulaient forcer l'enceinte. Beaucoup de combattants s'exposèrent au premier rang ; un grand nombre escaladent les murs ; la lutte devient opiniâtre entre les assiégeants qui voulaient pénétrer dans l'intérieur, et entre les assiégés arrivés au secours des points menacés. Enfin, les Rhodiens ayant dé-

¹ Machines qui lançaient des pierres du poids d'un talent, c'est-à-dire de plus de vingt-six kilogrammes.

ployé toute leur valeur, une partie des assiégeants fut précipitée du haut des murs, les autres, blessés, furent faits prisonniers, et parmi ces derniers se trouvaient plusieurs chefs distingués. Après cet échec, Démétrius fit rentrer dans son port les barques et les machines de guerre; il répara celles qui avaient reçu des avaries. Les Rhodiens enterrèrent les citoyens morts dans cette journée, et consacrèrent aux dieux les armes enlevées aux ennemis ainsi que les ornements des proues des navires. Cela fait, ils réparèrent les murailles endommagées par les pétroboles.

LXXXVIII. Démétrius mit sept jours à réparer ses machines et ses barques. Après cela il recommença le siège et s'approcha de nouveau du grand port, car tous ses efforts tendaient à s'emparer de ce point, et à intercepter les convois destinés à alimenter la ville. Arrivé à portée des traits, il fit lancer des brûlots contre les navires des Rhodiens, rangés dans le port, en même temps que les projectiles, lancés par les pétroboles et les balistes, battaient les murs et blessaient les assiégés qui se montraient. Ces attaques continuelles jetèrent la terreur parmi les Rhodiens. Les marins, tremblant pour leurs navires, éteignirent les flammes. Les prytanes¹, craignant que le port ne tombât au pouvoir de l'ennemi, appelèrent l'élite des citoyens à la défense de la patrie. Tous se rendirent à cet appel. Trois des plus forts navires, montés par les meilleurs marins, reçurent l'ordre de tenter de percer les barques de Démétrius, et de les couler bas avec les machines qu'elles portaient. Quoique accueillis par une nuée de flèches, ces marins réussirent à rompre les retranchements, et attaquèrent à coups d'éperon les barques des ennemis qui se remplirent d'eau. Deux des machines de Démétrius périrent; la troisième, traînée à la remorque, fut sauvée. Mais les Rhodiens, enhardis par ce succès, se laissèrent emporter trop loin : enveloppés par les bâtiments ennemis, grands et nombreux, ils eurent les coques de leurs navires bri-

¹ Les premiers magistrats de Rhodes.

sées à coups d'éperon ; le nautarque Execestes, ainsi que plusieurs triérarques, furent blessés et faits prisonniers ; le reste de l'équipage plongea dans la mer et parvint à se sauver auprès des siens. Un seul des navires rhodiens tomba au pouvoir de Démétrius ; les autres s'échappèrent. Après ce combat naval, Démétrius fit construire une machine trois fois plus haute que les autres, et large en proportion. Elle fut également dirigée contre le port ; mais en ce moment un torrent de pluie, accompagné d'un violent vent du midi, remplit d'eau les barques employées à la remorque de la machine, qui fut mise hors de service. Les Rhodiens, profitant de cette occasion, ouvrirent les portes de la ville et tombèrent sur les postes qui occupaient le môle. Il s'engagea un combat acharné qui dura longtemps ; mais comme Démétrius ne pouvait, à cause de la tempête, recevoir des renforts, et que les Rhodiens étaient continuellement relevés par des troupes fraîches, les soldats du roi, au nombre d'environ quatre cents, furent obligés de mettre bas les armes. A la suite de ce succès, les Rhodiens reçurent les secours envoyés par leurs alliés. Les Cnossiens leur fournirent cent cinquante hommes ; Ptolémée plus de cinq cents, dont plusieurs mercenaires rhodiens, qui servaient dans l'armée du roi. Voilà où en était le siège de Rhodes.

LXXXIX. En Sicile, Agathocle ayant échoué dans ses négociations avec Dinocrate et les émigrés syracusains, se décida à marcher contre eux avec les troupes dont il disposait ; car il sentait la nécessité de tenter un dernier effort. Il n'avait sous ses ordres que cinq mille hommes d'infanterie et environ huit cents cavaliers. Les réfugiés réunis autour de Dinocrate se portèrent avec empressement à la rencontre de l'ennemi auquel ils étaient de beaucoup supérieurs en nombre, car ils comptaient plus de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et au moins trois mille cavaliers. Les deux armées établirent leur camp près de Gorgium¹, et se rangèrent bientôt après en ordre de bataille. Le combat fut

¹. Aucun autre auteur n'a fait mention de ce lieu. Hesychius parle du *mont Torgium*.

acharné, car on déployait de part et d'autre une égale ardeur. Un instant après, un corps de troupes, mécontent de Dinocrate, passa, au nombre de plus de deux mille hommes, dans les rangs du tyran et causa ainsi la défaite des réfugiés. Si cette défection ranima le courage des soldats d'Agathocle, elle découragea complètement ceux de Dinocrate qui, s'imaginant que les déserteurs étaient beaucoup plus nombreux, prirent la fuite. Agathocle les poursuivit pendant quelque temps; enfin il fit cesser le carnage et envoya une députation aux vaincus : il les engageait à mettre un terme aux hostilités en les faisant rentrer dans leurs foyers. Cette défaite devait apprendre aux réfugiés qu'ils ne pourraient jamais l'emporter sur Agathocle, puisque, dans ce moment même, avec des forces supérieures, ils n'étaient pas parvenus à le vaincre. Toute la cavalerie des réfugiés s'était sauvée dans la forteresse d'Ambica. Quant à l'infanterie, quelques détachements étaient parvenus à s'échapper à la faveur de la nuit, mais la majeure partie vint occuper une hauteur : séduits par l'espérance de revoir leur patrie et d'y retrouver leurs parents, leurs amis et leurs biens, ils traitèrent avec Agathocle. La paix ayant été garantie, les réfugiés descendirent de la hauteur fortifiée qu'ils avaient occupée, et déposèrent les armes. En ce moment, Agathocle les enveloppa de son armée et les fit tous passer au fil de l'épée; ils étaient au nombre de sept mille, suivant Timée, et de quatre mille, suivant d'autres historiens. Ce tyran s'était, en effet, toujours joué de la foi jurée; il tirait sa force, non de ses propres moyens, mais de la faiblesse de ses sujets, et redoutait les alliés bien plus que les ennemis.

XC. Ayant ainsi détruit l'armée des bannis, Agathocle en recueillit les débris. Puis, il fit la paix avec Dinocrate, lui donna même un commandement dans son armée, et lui témoigna une confiance qui ne se démentit jamais. On s'étonnera sans doute qu'Agathocle, ce tyran si défiant et si ombrageux, ait conservé jusqu'à sa mort une amitié inaltérable pour Dinocrate. Ce dernier trahit ses anciens alliés, arrêta Pasiphilus à Géla et le mit à mort. Enfin, dans l'espace de deux ans, il rangea sous l'auto-



rité d'Agathocle les forteresses et les villes qui s'étaient déclarées contre lui.

En Italie, les Romains battirent les Paliniens, leur enlevèrent leur territoire, tandis qu'ils accordèrent le droit de cité à ceux qui s'étaient montrés favorables aux Romains. Les consuls marchèrent ensuite contre les Samnites, qui ravageaient le territoire de Falerne. Il s'engagea un combat d'où les Romains sortirent victorieux; ils prirent vingt enseignes et firent plus de vingt-deux mille prisonniers. Les consuls venaient de s'emparer de la ville de Vola, lorsque Caius Gellius, chef des Samnites, apparut à la tête de six mille hommes. Après un combat acharné Gellius fut pris, et la plus grande partie des Samnites resta sur le champ de bataille. Quelques-uns seulement furent faits prisonniers. A la suite de cette victoire, les consuls recouvrèrent les villes alliées de Sora, d'Harpinum et de Serennia, dont les Samnites s'étaient rendus maîtres.

XCI. L'année étant révolue, Phéréclès fut nommé archonte d'Athènes, les Romains élurent pour consuls Publius Sempromius et Publius Sulpicius, et les Éliens célébrèrent la *CXIX^e* olympiade, dans laquelle Andromène de Corinthe fut vainqueur à la course du stade¹. Démétrius continua le siège de Rhodes. Malheureux dans ses attaques par mer, il résolut d'attaquer la ville par terre. Après s'être procuré une immense quantité de matériaux, il fit construire une machine appelée *hélépole*² plus grande que toutes celles inventées jusqu'alors. La base était carrée; chaque côté formé de poutres équarries, jointes ensemble par des crampons de fer, avait à peu près cinquante coudées de long³. L'espace intérieur était étagé par des planches, laissant entre elles environ une coudée d'intervalle⁴, et destinées à porter ceux qui devaient faire jouer la machine. Toute la masse était supportée par des roues au nombre de huit.

¹ Première année de la *CXIX^e* olympiade; année 304 avant J.-C.

² Ἠλέπολις, preneur de ville.

³ Environ vingt-cinq mètres.

⁴ Près d'un demi-mètre.

CHAP. II
- sur et dans
- -

es des roues, garnies de cercles de épaisseur, et, pour pouvoir imprimer de directions, on y avait adopté des angles étaient formés par quatre piliers sur, et légèrement inclinés en haut et de basse était partagée en neuf étages. Le plus parante-trois planches et le plus élevé de cette bâtisse étaient recouverts extérieurement de fer pour les garantir contre les torches trième côté, faisant face à l'ennemi, étaient teur de l'étage, des fenêtres proportionnées qui étaient lancés sur l'ennemi. Ces fenêtres auvents, fixés par des ressorts, et derrière les- sent à l'abri les hommes qui lançaient des projec- ts étaient formés de peaux cousues ensemble et fine pour amortir le choc des pierres lancées par Enfin, à chaque étage étaient deux échelles lar- servait pour monter et apporter les munitions néces- autre pour descendre, afin de ne pas troubler la ré- in service. Les hommes les plus vigoureux de l'armée, de de trois mille quatre cents, furent choisis pour mettre vement cet immense appareil de guerre. Les uns, placés ns, les autres en dehors et en arrière, firent leurs efforts e faire mouvoir, secondés par les moyens de l'art. Démétrius fit en outre construire deux tortues, l'une servant ger les terrassiers, l'autre l'action des béliers; il y ajouta aleries où les ouvriers pouvaient travailler en sécurité. ploya les équipages des navires à niveler, dans une éten- e quatre stades, le sol sur lequel les machines devaient . Enfin ces travaux de Démétrius faisaient face à six mé- ges¹, et à sept tours des murailles de Rhodes. Près de e mille ouvriers y avaient été employés.

ACH. Ces ouvrages, si promptement terminés, épouvantè-

¹ Μεταξύ, espace compris entre deux tours.

rent les Rhodiens par leur grandeur. A cela il faut ajouter les troupes nombreuses et l'habileté du roi dans les travaux de siège. En effet, Démétrius avait le génie si inventif dans l'art de construire des machines de guerre, qu'il avait reçu le surnom de *Poliorcète*¹, et on disait de lui qu'il n'y avait pas de place assez forte pour lui résister. A ce talent, il joignait un extérieur imposant. Il avait la taille et la beauté d'un héros, et cette beauté était rehaussée par la pompe royale dont il s'entourait. Aussi, tout le monde se pressait sur son passage pour le contempler. Avec cela, il avait le goût de la magnificence, et, dans son orgueil, il méprisait non-seulement le commun des hommes, mais même les autres souverains; et ce qui le faisait le plus remarquer, c'est qu'il passa les loisirs de la paix dans l'ivresse des banquets et au milieu des danses et des jeux; en un mot, il imitait la manière de vivre de Bacchus, lorsque, selon la tradition mythologique, ce dieu vivait parmi les hommes; mais en temps de guerre, il était sobre et d'une grande activité, et conservait dans ses actions la même force de corps et d'esprit. Ce fut à l'époque de Démétrius que furent inventées différentes machines de guerre supérieures à celles qui sont en usage chez les autres nations. Ce fut encore lui qui, après la mort de son père, et postérieurement au siège de Rhodes, fit mettre en mer les plus grands navires.

XCIH. En voyant les progrès de ces travaux de siège, les Rhodiens construisirent dans l'intérieur un mur parallèle à celui qui devait essuyer les assauts de l'ennemi. Pour construire ce mur, ils employèrent des matériaux enlevés au théâtre, aux édifices voisins et même à quelques temples, en promettant aux dieux de leur élever des temples plus beaux après la délivrance de la ville. Ils firent ensuite partir neuf navires, en ordonnant au commandant de se mettre en croisière, d'attaquer tous les bâtiments qu'il rencontrerait, de les couler bas ou de les amener dans la ville. Cette escadre se partagea en trois divisions. L'une, commandée par Damophilus, qui avait sous ses

¹ Πολιορκητής, assiégeur de villes.

ordres les bâtiments que les Rhodiens appellent gardes-côtes, se porta vers l'île de Carpathos. Damophilus atteignit plusieurs navires de Démétrius, les fit en partie couler, et jeta les autres sur la côte, où ils furent brûlés, et fit prisonniers les marins qui les montaient. Il s'empara aussi d'une grande quantité de fruits qu'il envoya à Rhodes. Une autre division navale, formée de trois triémiolles¹, sous les ordres de Ménédème, fit voile pour Patara, dans la Lycie; elle s'empara d'un bâtiment mouillé dans le port, et y mit le feu pendant que l'équipage était à terre. Ménédème captura plusieurs navires de transport, chargés de vivres, et les envoya à Rhodes; enfin, il enleva une tétrarème ayant à bord les vêtements et les ornements royaux que Phila, femme de Démétrius, avait travaillés elle-même avec le plus grand soin, et qu'elle envoyait à son mari. Ménédème fit passer en Égypte ces vêtements royaux, qui, tissus de pourpre, devaient orner la personne du roi; il traîna le bâtiment à la remorque, et vendit à l'enchère les marins qui avaient monté cette tétrarème, ainsi que les autres bâtiments capturés. Enfin, la troisième division, formée de trois bâtiments, sous les ordres d'Amyntas, se dirigea vers les îles, et rencontra les navires chargés des matériaux de construction pour l'ennemi. Les uns furent coulés bas, et les autres capturés. Sur ces derniers, se trouvèrent onze ouvriers des plus habiles dans l'art de construire des balistes et des catapultes.

Dans une assemblée générale de Rhodiens, quelques citoyens ouvrirent l'avis de renverser les statues d'Antigone et de Démétrius. Il est honteux, disaient-ils, de combler comme des bienfaiteurs ceux qui assiègent la ville. Mais le peuple indigné s'opposa à cette proposition : il conserva intacts tous les honneurs qu'il avait décernés à Antigone, et, en cela, il fut très-bien conseillé, tant pour sa gloire que pour ses intérêts. Car cette preuve de magnanimité et cette décision d'un gouvernement démocratique reçurent les plus grands éloges chez les autres

¹ Embarcations moins complètes qu'une trirème. Voyez Gronov. *Thesaurus Antiq. græc.*, tom. XI, p. 581.

nations, en même temps qu'elles firent changer les ressentiments des assiégeants. En effet, Démétrius et Antigone, qui n'avaient recueilli aucune reconnaissance des bienfaits dont ils avaient comblé les autres villes de la Grèce, en leur rendant leur indépendance, devaient s'affliger de chercher à réduire à l'esclavage précisément ceux qui avaient manifesté des sentiments de gratitude aussi inébranlables. D'ailleurs, dans le cas où, contre toute attente, la ville serait prise, ce souvenir d'affection devait leur assurer quelque ménagement de la part du vainqueur. La résolution des Rhodiens était donc sage et prudente.

XCIV. Cependant Démétrius fit entreprendre des travaux de mines. Un déserteur vint avertir les assiégés que les mines étaient déjà parvenues presque dans l'intérieur des murs. Aussitôt les Rhodiens creusèrent un fossé profond, parallèle au mur qui était supposé devoir tomber, en même temps qu'ils se mirent à pratiquer des contre-mines pour s'opposer à la marche envahissante de l'ennemi. Pendant que ces travaux souterrains s'exécutaient secrètement de part et d'autre, quelques hommes de Démétrius tentèrent de séduire, par des offres d'argent, Athénagore, chef de la garde des Rhodiens. Cet Athénagore, Milésien d'origine, avait été envoyé par Ptolémée en qualité de commandant des troupes mercenaires. Il promit de livrer la ville, et indiqua un jour où Démétrius enverrait un de ses lieutenants les plus distingués, lequel, après s'être introduit dans la ville par la voie souterraine, reconnaîtrait lui-même le point le plus faible. Après avoir ainsi donné de grandes espérances à Démétrius, Athénagore vint tout dévoiler au sénat de Rhodes. Démétrius chargea de l'exécution de ce projet un de ses amis, Alexandre, Macédonien d'origine. Aussitôt que celui-ci fut sorti de la voie souterraine, les Rhodiens s'en saisirent. Athénagore, en récompense de ce service, reçut une couronne d'or et cinq talents d'argent; le peuple chercha de même à gagner l'affection des autres mercenaires et des étrangers.

XCV. Après que les machines furent terminées, et tout l'espace en avant des murailles déblayé, Démétrius plaça l'hélépole

au milieu de cet espace , et disposa huit tortues de manière à protéger les travaux de sapement ; quatre de chaque côté de l'hélépole. Chaque tortue était munie d'une galerie où les travailleurs pouvaient manœuvrer à l'abri. On monta ensuite deux béliers d'une énorme dimension ; chacun , plaqué de fer , avait cent vingt coudées de longueur ¹, et la tête ressemblait à un éperon de navire. Ces béliers , bien suspendus , étaient mis en branle par un millier d'hommes. Au moment de l'attaque , les pétroboles et les balistes furent placées , chacune proportionnellement à sa grandeur , sur les étages de l'hélépole. Démétrius avait établi sa flotte dans le port et aux environs , et échelonné ses troupes de terre en face de la muraille qui devait éprouver l'effet des machines. A un signal donné , les troupes élevèrent le cri de guerre , et l'attaque commença sur tous les points à la fois. Pendant que les béliers et les pétroboles ébranlaient les murailles , Démétrius reçut une députation de Cnidiens , qui le priaient de cesser le siège , lui promettant d'obtenir des Rhodiens tout ce que l'on pourrait exiger d'eux. Le roi y consentit , et les députés entrèrent en négociation avec les Rhodiens ; mais après de longs pourparlers , qui demeurèrent sans résultat , le siège recommença avec plus de vigueur. Démétrius fit crouler une des tours les plus solides de la muraille ; ces tours étaient carrées et bâties en pierres ; l'intervalle qui les joignait à la tour voisine fut tellement endommagé , qu'il était impossible d'aborder dans ce point les créneaux de la muraille.

XCVI. Pendant la durée de ce siège , le roi Ptolémée fit parvenir aux Rhodiens un grand nombre de bâtiments de transport , chargés de trois cent mille artabes ² de blé et de légumes. Au moment où ces bâtiments allaient entrer dans la ville , Démétrius détacha des embarcations pour les capturer et les amener dans son camp. Mais les bâtiments de Ptolémée profitèrent d'un vent favorable , et entrèrent à pleine voile dans le port de Rhodes , en sorte que le détachement de Démétrius revint sans avoir

¹ Environ soixante mètres.

² Cent trente-huit mille hectolitres.

rien fait. De son côté, Cassandre envoya aux Rhodiens dix mille médimnes d'orge¹, et Lysimaque quarante mille médimnes de froment et autant d'orge. Ces provisions ranimèrent les forces déjà abattues des assiégés. Jugeant quel avantage il y aurait à détruire les machines de l'ennemi, les Rhodiens préparèrent une immense quantité de projectiles enflammés, et garnirent leurs remparts de balistes et de catapultes. Pendant la nuit, à l'heure de la seconde veille, ils attaquèrent soudain à coups de baliste la garde du camp ennemi, en même temps qu'ils lançaient toute sorte de projectiles enflammés sur les machines et sur les hommes qui accouraient pour éteindre la flamme. Démétrius, surpris par cette attaque inattendue, et craignant pour ses ouvrages construits à tant de frais, accourut lui-même au secours. Comme la nuit était sans lune, les projectiles enflammés répandirent une vive clarté permettant aux assiégés d'ajuster leurs balistes et leurs catapultes, qui tuèrent un grand nombre d'ennemis égarés par l'obscurité. Le côté de l'hélépole exposé aux projectiles enflammés des Rhodiens, fut dégarni de ses lances de fer, et le bois dénudé menaça de prendre feu. Démétrius, craignant que sa machine ne fût mise, par l'effet du feu, hors d'état de servir, essaya d'éteindre la flamme au moyen des réservoirs d'eau ménagés aux divers étages de l'hélépole. Enfin, il parvint; au son de la trompette, à réunir les hommes préposés au service de ces machines, qu'il fit reculer hors de la portée des traits.

XCVII. Au lever du jour, Démétrius fit ramasser par ses satellites les traits qui avaient été lancés par les Rhodiens, pour juger, d'après cela, des ressources dont pouvaient disposer les assiégés. Il compta ainsi plus de huit cents projectiles enflammés et au moins quinze cents flèches lancées par des balistes. Un si grand nombre de traits, dépensés dans le court espace d'une nuit, fit juger avec étonnement des moyens de défense que la ville devait avoir à sa disposition.

Démétrius répara ensuite ses ouvrages; il fit enterrer les

¹ Quatre mille trois cents hectolitres.

morts et panser les blessés. Les Rhodiens profitèrent de ce temps de relâche pour construire un troisième mur d'enceinte, dans toute l'étendue de l'espace le plus exposé aux attaques de l'ennemi. Enfin, ils entourèrent d'un fossé profond la partie de la muraille tombée, afin d'empêcher le roi de pénétrer par un coup de main dans l'intérieur de la ville. Les Rhodiens détachèrent leurs meilleurs navires sous les ordres d'Amyntas. Ce nauarque se montra sur la côte opposée de l'Asie où il atteignit à l'improviste quelques corsaires au service de Démétrius. Ces pirates, montés sur trois navires ouverts, se croyaient forts de la protection du roi; mais, après un combat naval, les Rhodiens se rendirent maîtres des bâtimens corsaires avec tous les équipages, parmi lesquels se trouvait Timoclès, chef des corsaires. Amyntas captura ensuite quelques navires marchands, ainsi qu'un assez grand nombre de barques chargées de blé, et il entra avec sa prise, pendant la nuit, dans le port de Rhodes.

Démétrius, après avoir fait réparer ses machines, les dirigea de nouveau contre les murailles et balaya des créneaux les soldats établis pour la défense des remparts; puis, à coups redoublés de béliers, il parvint à faire crouler deux mésopyrges; la tour du milieu fut vivement défendue par les assiégés, relevés par des renforts continuels. Dans cette action, beaucoup de Rhodiens perdirent la vie; et leur général Aminias, qui s'était vaillamment défendu, se trouva lui-même au nombre des morts.

XCVIII. Sur ces entrefaites, le roi Ptolémée fit parvenir aux Rhodiens une cargaison de vivres aussi considérable que la première, ainsi qu'un renfort de quinze cents hommes commandés par Antigone le Macédonien. En ce même temps arrivèrent auprès de Démétrius plus de cinquante députés, envoyés tant par les Athéniens que par les autres villes de la Grèce. Tous ces députés vinrent solliciter le roi de faire la paix avec les Rhodiens. Un armistice fut accordé; mais, après de longs pourparlers entre le peuple de Rhodes et Démétrius, il ne fut rien conclu, et les députés partirent sans avoir obtenu aucun résultat. Démétrius résolut de diriger une attaque nocturne contre la brèche ouverte.

Il choisit donc quinze cents soldats parmi les plus forts de l'armée, et leur ordonna d'approcher en silence de l'enceinte vers l'heure de la seconde veille. Cette disposition arrêtée, Démétrius ordonna aux autres troupes de garder leur ordre de bataille, et, à un signal donné, de pousser le cri de guerre en attaquant tout à la fois la ville par terre et par mer. Ces ordres furent exécutés. Le premier détachement pénétra par la brèche ouverte dans l'intérieur de la ville, et, après avoir égorgé les sentinelles établies sur les remparts, ils vinrent occuper les environs du théâtre. Les habitants, surpris à l'improviste, accoururent dans le plus grand désordre sur les points menacés; mais les chefs ordonnèrent aux soldats de garder les postes qu'ils occupaient soit près du port soit sur les remparts, et de repousser les assaillants. Puis, réunissant un corps d'élite et les troupes qui venaient d'arriver d'Alexandrie, ils marchèrent contre l'ennemi qui se trouvait dans l'intérieur des murs. Cependant le jour parut, et Démétrius donna le signal d'un assaut général. Aussitôt les troupes poussèrent le cri de guerre et attaquèrent tout à la fois le port et les remparts, et inspirèrent une nouvelle ardeur à leurs camarades qui se battaient autour du théâtre. Toute la ville retentissait des gémissements des femmes et des enfants, s'imaginant que la ville était déjà prise. Cependant, la colonne qui avait pénétré dans l'intérieur des murs avait un combat très-opiniâtre à soutenir contre les Rhodiens, et, malgré des pertes réciproques, aucun parti ne voulait céder le terrain. Mais bientôt les Rhodiens, se battant pour leur patrie et leurs plus chers biens, écrasèrent les troupes du roi : Alcimus et Mantias, qui les commandaient, tombèrent criblés de blessures. La plupart des soldats restèrent sur le champ de bataille; un grand nombre furent faits prisonniers, et très-peu parvinrent à rejoindre le roi. Les Rhodiens perdirent également beaucoup de monde; Damotélès, un de leurs prytanes, homme d'un courage distingué, était au nombre des morts.

XCIX. Malgré cet échec, Démétrius ne cessa pas de continuer le siège. Mais dans cet intervalle son père lui avait écrit de

traiter avec les Rhodiens à la première occasion favorable. De son côté, Ptolémée avait d'abord écrit aux Rhodiens qu'il leur enverrait des provisions de blé et un renfort de trois mille hommes; mais plus tard, il leur avait conseillé de traiter avec Antigone, à des conditions autant que possible modérées. Il en résulta que les deux partis inclinaient également pour la paix. En même temps arrivèrent des députés de la ligue étolienne pour conseiller à leur tour un accommodement. Les Rhodiens conclurent donc avec Antigone la paix aux conditions suivantes : la ville de Rhodes garderait son indépendance et ses revenus; les Rhodiens fourniraient à Antigone des troupes auxiliaires, excepté le seul cas où il marcherait contre Ptolémée; enfin, ils donnaient en otage cent citoyens, que Démétrius choisirait, excepté dans l'ordre des magistrats.

C. C'est ainsi que les Rhodiens, après avoir été assiégés pendant un an, furent délivrés de la guerre. Les soldats qui s'y étaient le plus distingués furent honorés de belles récompenses, et les esclaves qui s'étaient conduits en braves furent affranchis, et obtinrent le droit de cité. Les Rhodiens élevèrent aussi des statues aux rois Cassandre et Lysimaque, et à d'autres alliés moins célèbres qui avaient beaucoup contribué à la délivrance de la ville. Mais c'est surtout à l'égard de Ptolémée qu'ils voulurent surpasser tous les autres témoignages de reconnaissance. Ils envoyèrent donc en Libye des théores chargés de demander à l'oracle d'Ammon s'il leur conseillait d'honorer Ptolémée comme un dieu. Sur la réponse affirmative de l'oracle, les Rhodiens élevèrent dans leur ville un temple auquel ils donnèrent le nom de *Ptolemeum*. Ce temple était de forme carrée, et chaque côté, d'un stade de large, avait un portique. Ils rebâtirent aussi le théâtre et réparèrent les murailles ainsi que les points qui avaient souffert pendant le siège.

Démétrius, après avoir conclu la paix avec les Rhodiens, conformément aux ordres de son père, remit à la voile avec toute son armée. Il traversa l'Archipel et aborda à Aulis en Béotie, s'empresant de proclamer la liberté des Grecs. (Cassandre et Polysperchon,

depuis quelque temps délivrés de la crainte de l'ennemi, avaient ravagé la plupart des contrées de la Grèce.) Démétrius délivra d'abord la ville de Chalcis, occupée par une garnison béotienne, et força les Béotiens d'abandonner le parti de Cassandre. Il conclut ensuite une alliance avec les Éoliens, et se prépara à marcher contre Polysperchon et Cassandre.

Pendant le cours de ces événements, Eumélus, roi du Bosphore, mourut après un règne de six ans. Son fils Spartacus lui succéda et régna vingt ans.

CI. Après avoir parlé en détail des affaires de la Grèce et de l'Asie, nous allons passer à l'histoire des autres pays de la terre. En Sicile, Agathocle vint attaquer en pleine paix les Lipariens, et leur imposa, contre toute justice, une contribution de cinquante talents d'argent. Ici se présente un exemple venant à l'appui d'une croyance générale à l'intervention de la divinité qui châtie les actions criminelles. Les Lipariens avaient demandé un délai pour le paiement du reste de la contribution, car ils ne voulaient pas, disaient-ils, toucher aux offrandes sacrées. Mais Agathocle se fit donner de force le trésor déposé dans le Prytanée, consacré partie à Éole et partie à Vulcain ; et, après cette spoliation, il se rembarqua. Mais, assailli par une violente tempête, il perdit onze navires avec tout l'argent qu'ils portaient ; cet événement fut, par beaucoup de monde, attribué à la vengeance immédiate du dieu des vents. Vulcain se vengea plus tard par la mort du tyran, qui fut brûlé vif sur des charbons ardents. C'était aussi un effet de la justice distributive de Vulcain, lorsque, dans une irruption de l'Etna, il sauva des hommes pieux et punit les impies en leur faisant sentir sa puissance. Au reste, ce que nous venons de dire ici sera confirmé à la mort d'Agathocle, dont nous parlerons plus tard. Nous allons exposer maintenant ce qui s'est passé en Italie.

Les Romains et les Samnites conclurent entre eux la paix, après une guerre de vingt-deux ans et six mois. Publius Sempronius, nommé consul, envahit le pays des Éques, à la tête d'une armée, et prit quarante villes dans l'espace de cinquante

jours; et, après avoir rangé toute la nation sous l'autorité des Romains, il retourna à Rome où il obtint les honneurs d'un grand triomphe. Enfin le peuple romain conclut une alliance avec les Marses, les Pélignes et les Marruciniens.

CII. L'année étant révolue, Léostrate fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Servius Cornelius et Lucius Genucius¹. Dans cette année, Démétrius se disposa à faire la guerre à Cassandre, à délivrer les Grecs et à administrer régulièrement les affaires de la Grèce. Il se flattait d'acquérir ainsi une grande gloire, en même temps que de paralyser Prepelaüs, un des lieutenants de Cassandre, avant de menacer la puissance de Cassandre lui-même. Il se dirigea d'abord sur la ville de Sicyone, occupée par une garnison du roi Ptolémée (elle était commandée par Philippe, général très-distingué), l'attaqua à l'improviste, pendant la nuit, et pénétra dans l'intérieur des murs. La garnison se réfugia dans la citadelle; Démétrius se rendit maître de la ville, et vint occuper l'espace compris entre les maisons de la ville et la citadelle. Démétrius allait faire avancer ses machines, lorsque la garnison, effrayée de cet appareil de guerre, rendit la citadelle par capitulation et s'embarqua pour l'Égypte. Démétrius engagea les Sicyoniens à se transporter dans la forteresse, et fit raser la partie de la ville attenante au port qui était d'une assiette très-forte. Il fournit aux citoyens les moyens de construire une nouvelle demeure, leur donna un gouvernement libre et reçut pour ses bienfaits les honneurs divins. Ils donnèrent à leur ville le nom de *Démétriade*, instituèrent des sacrifices, des panégyriques et des jeux annuels, enfin ils lui attribuèrent les mêmes honneurs qu'au fondateur d'une ville. Mais le temps, qui amène tant de changements, fit disparaître ces institutions. Cependant les Sicyoniens, ayant trouvé un meilleur emplacement, ont continué à l'occuper jusqu'à ce jour. L'enceinte de la citadelle, étendue et environnée partout de précipices inaccessibles, est tout à fait inabordable aux machines de guerre. La citadelle renferme d'ailleurs beau-

¹ Deuxième année de la cxix^e olympiade, année 303 avant J.-C.

coup d'eau qui arrose de nombreux jardins, de manière qu'il faut admirer la sagacité du roi qui a su choisir un emplacement qui procure tout à la fois les jouissances de la paix et assure aux habitants leur défense pendant la guerre.

CIII. Après avoir réglé l'administration de Sicyone, Démétrius se porta avec toute son armée sur Corinthe, occupée par Prepelaüs, lieutenant de Cassandre. Introduit par quelques habitants, pendant la nuit, dans l'intérieur des murs, Démétrius se rendit maître de la ville et des ports. Une partie de la garnison se réfugia dans le Sisypium, et les autres dans Acrocorinthe. Démétrius fit avancer ses machines, et, après avoir maltraité les assiégés, il emporta d'assaut le Sisypium. Il se tourna ensuite contre ceux qui s'étaient réfugiés dans Acrocorinthe, et réussit, par des menaces, à se faire livrer la citadelle; car ce roi déployait une grande activité dans les travaux de siège, et il possédait un talent remarquable pour la construction des machines de guerre. Après avoir ainsi délivré les Corinthiens, il mit une garnison dans Acrocorinthe, car les citoyens voulaient que leur ville fût gardée par le roi jusqu'à ce que la guerre contre Cassandre aurait été terminée. Prepelaüs, honteusement expulsé de Corinthe, se retira auprès de Cassandre. Démétrius entra ensuite dans l'Achaïe, prit d'assaut Buta et rendit aux habitants leur indépendance. Dans l'espace de quelques jours il s'empara de Scyrum, dont il chassa la garnison. Il parcourut ensuite les autres villes de l'Achaïe et les déclara également libres. De là il marcha sur Ægium, l'entoura d'une enceinte, et entra en pourparler avec Strombichus, commandant de la garnison, pour l'amener à lui livrer la ville. Mais Strombichus se refusant à cette proposition, et disant en outre des paroles injurieuses à Démétrius, le roi fit avancer ses machines de siège, renversa les murailles et prit la ville d'assaut. Après la prise de cette ville, Démétrius fit saisir Strombichus, lieutenant de Polysperchon, ainsi que quelques autres habitants mal disposés pour lui, et les fit tous, au nombre de quatre-vingts, mettre en croix devant les portes de la ville. Les garni-

sons des forteresses voisines , ne croyant pas pouvoir résister aux forces du roi , livrèrent leurs places. Pareillement , les garnisons des autres villes , n'étant secourues ni par Cassandre , ni par Prepelaüs , ni par Polysperchon , et voyant Démétrius s'approcher avec une armée puissante et d'immenses machines de guerre , se rendirent volontairement. Telle était la situation des affaires de Démétrius.

CIV. En Italie , les Tarentins , en guerre avec les Lucaniens et les Romains , envoyèrent des députés à Sparte pour demander des secours et le général Cléonyme. Les Lacédémoniens accordèrent volontiers la demande des Tarentins. Cléonyme employa l'argent et les bâtiments envoyés par les Tarentins pour lever aux environs du cap Ténare , en Laconie , cinq mille soldats , et les embarqua immédiatement pour Tarente. Là il rassembla un nombre à peu près égal de mercenaires , et enrôla plus de vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers de milice citoyenne. Enfin il joignit à ces troupes un grand nombre de Grecs d'Italie et les Messapiens. Les Lucaniciens , effrayés de ces préparatifs formidables , firent la paix avec les Tarentins. Les Métapontins n'ayant pas voulu se soumettre , Cléonyme engagea les Lucaniens à envahir avec lui leur territoire , et , saisissant ainsi une occasion favorable , il vint répandre la terreur parmi les Métapontins ; quoiqu'il entrât dans leur ville comme ami , il leur imposa une contribution de plus de six cents talents d'argent , en même temps qu'il exigea qu'on lui livrât en otage deux cents jeunes filles , moins comme garantie de la foi jurée que pour satisfaire ses goûts voluptueux. En effet , Cléonyme , déposant le vêtement spartiate , se livrait à des jouissances luxurieuses et retenait comme esclaves ceux qui s'étaient fiés à sa parole. Malgré les forces et les ressources considérables dont il disposait , Cléonyme ne fit rien de digne de Sparte. Il avait , il est vrai , le projet de faire une descente en Sicile , de renverser la tyrannie d'Agathocle et de rendre aux Siciliens leur indépendance ; mais il laissa passer l'occasion favorable à l'exécution de ce projet. Il aborda à Cor-

cyre, s'empara de la ville, lui imposa une contribution considérable et y établit une garnison, pensant faire de cette position une place d'armes d'où il pouvait diriger ses opérations stratégiques contre la Grèce.

CV. Cléonyme reçut alors une députation de Démétrius Poliorcète et de Cassandre, qui lui proposèrent une alliance; mais il refusa leurs propositions. Instruit que les Tarentins et quelques autres alliés s'étaient soulevés, il laissa à Corcyre une garnison suffisante, et s'empressa de se rendre avec le reste de son armée en Italie pour châtier les rebelles. Il aborda dans la place que défendaient les Barbares, prit leur ville d'assaut, vendit les habitants à l'enchère et ravagea leur territoire. Il traita de même Triopium, qu'il prit d'assaut, et fit trois mille prisonniers. En ce même temps les Barbares, accourus de toutes parts, attaquèrent pendant la nuit le camp de Cléonyme. Un combat s'engagea. Plus de deux cents hommes de la troupe de Cléonyme restèrent sur le champ de bataille, environ mille furent faits prisonniers. En ce même moment, une tempête détruisit vingt navires mouillés près du camp. Abattu par ce double revers, Cléonyme revint à Corcyre avec les débris de son armée.

CVI. L'année étant révolue, Nicoclès fut nommé archonte d'Athènes, et les Romains élurent pour consuls Marcus Livius et Marcus Émilius¹. Dans cette année, Cassandre, roi des Macédoniens, voyant la puissance des Grecs s'accroître et un orage accumulé sur sa tête près d'éclater, conçut de vives inquiétudes pour l'avenir. Il envoya donc des députés en Asie pour traiter avec Antigone. Celui-ci répondit qu'il ne connaissait qu'un seul moyen d'accommodement, c'était que Cassandre se mît tout à fait à sa discrétion. Consterné de cette réponse, Cassandre fit venir Lysimaque de la Thrace pour conclure avec lui une alliance offensive et défensive. Dans toutes les situations critiques, Cassandre avait l'habitude de recourir à Lysimaque, tant à cause de sa bravoure que parce

¹ Troisième année de la cixx^e olympiade; année 302 avant J.-C.

que son royaume était limitrophe de celui de la Macédoine. Après que ces deux rois eurent délibéré sur leurs intérêts communs, ils envoyèrent des députés auprès de Ptolémée, roi d'Égypte, et auprès de Seleucus, maître des satrapies de l'Asie supérieure. Ils firent connaître à tous deux la réponse hautaine d'Antigone, et leur firent comprendre que la guerre qui les menaçait devait être commune pour tous. En effet, Antigone, une fois maître de la Macédoine, ne pourrait-il pas dépouiller les autres rois de leurs États? N'avait-il pas déjà donné plusieurs preuves de son ambition et de son désir de ne partager l'empire avec personne? N'était-il donc pas de l'intérêt de tous de combattre Antigone à outrance? Toutes ces raisons, exposées par les envoyés, déterminèrent Ptolémée et Seleucus à mettre sur pied de nombreuses troupes et à venir au secours de Cassandre.

CVII. Cassandre jugea à propos de prévenir l'attaque de l'ennemi et d'ouvrir le premier la campagne. Il confia donc une partie de l'armée à Lysimaque et le fit partir avec ce commandement, tandis que lui-même entra en Thessalie à la tête d'une armée pour combattre Démétrius et les Grecs. Lysimaque passa avec ses troupes d'Europe en Asie, et proclama l'indépendance des habitants de Lampsaque et de Parium qui étaient volontairement entrés dans son parti; puis il prit d'assaut Sigée et y laissa une garnison. Il détacha Prepelaüs avec six mille hommes d'infanterie et mille cavaliers pour soumettre les villes de l'Éolie et de l'Ionie. Quant à lui-même, il tenta le siège d'Abydos, et fit pour cela de grands préparatifs. Mais lorsque les assiégés reçurent par mer un renfort considérable de troupes envoyées par Démétrius, il renonça à son entreprise et se dirigea vers la Phrygie hellespontique; il la rangea sous son autorité et vint assiéger Synas, ville qui renfermait les bagages du roi. Il réussit à séduire Docimus, lieutenant d'Antigone, qui lui livra Synas et quelques autres places où se trouvaient les trésors royaux. Prepelaüs, envoyé par Lysimaque dans l'Éolie et dans l'Ionie, se rendit maître d'Adramyttium, assiégea Éphèse et s'empara de la ville par voie d'intimidation. Maître de la ville, il

renvoya dans leur patrie les cent otages rhodiens fournis à Démétrius, et remit les Éphésiens en liberté. Mais il brûla tous les navires mouillés dans le port pour enlever à l'ennemi l'empire de la mer et rendre ainsi incertain le sort de la guerre. Après cela, il entraîna dans son parti les Téliens et les Colophonien, mais il ne réussit point à s'emparer des villes d'Érythrée et de Clazomène, dont les habitants avaient reçu des secours par mer. Il se borna donc à ravager leur territoire, et marcha sur Sardes. Là, il parvint à séduire Phénix et Docimus, lieutenants d'Antigone, et prit possession de la ville, à l'exception de la citadelle qui était gardée par Philippe, un des amis les plus fidèles d'Antigone. Tel était l'état des affaires de Lysimaque.

CVIII. Pendant que ces choses se passaient, Antigone célébra des jeux et des panégyriques à Antigonie où il avait réuni à grands frais les artistes et les athlètes les plus célèbres. Lorsqu'il apprit l'invasion de Lysimaque et la défection de ses lieutenants, il fit cesser les fêtes, et renvoya les athlètes et les artistes en leur donnant au moins deux cents talents. Il se mit ensuite à la tête de son armée, sortit de la Syrie, et bâta sa marche pour atteindre l'ennemi. Arrivé à Tarse, en Cilicie, il tira de Cuyndes ¹ une somme assez considérable pour payer aux troupes trois mois de solde; en outre il emporta lui-même trois mille talents, afin de ne pas manquer de ressources. Il franchit le Taurus, envahit la Cappadoce, et fit rentrer dans son ancienne alliance les rebelles de la haute Phrygie et de la Lycaonie. En ce moment, Lysimaque apprit l'arrivée de l'ennemi, et délibéra avec ses amis sur le meilleur parti à prendre dans ces graves circonstances. Il fut arrêté qu'on ne risquerait un combat que lorsqu'on aurait reçu les secours de Seleucus; que l'on se bornerait à occuper les places fortes, à se renfermer dans un camp retranché, et à attendre de pied ferme l'attaque de l'ennemi: c'est ce qui fut fait. Antigone, arrivé en présence de l'ennemi, rangea ses troupes en bataille, et provoqua l'ennemi

¹ Voyez plus haut, liv. XVIII, chap. 62.

au combat. Mais personne n'ayant accepté ce défi, il alla occuper quelques positions par où devaient passer les convois de vivres destinés aux ennemis. Lysimaque, craignant d'être pris par la famine, partit pendant la nuit, et, après quatre cents stades de marche, vint camper près de Doryléum. Cette place abondant en blé et en provisions de toutes sortes, est entourée d'une rivière qui contribuait à la sécurité du camp, qu'il fit en outre entourer d'un fossé profond et d'un triple retranchement palissadé.

CIX. Informé de la retraite des ennemis, Antigone se mit aussitôt à leur poursuite, et s'approcha de leur camp. Mais comme ils refusèrent le combat, il entreprit de les assiéger dans leur propre camp; il fit en conséquence venir des catapultes et des armes de trait en quantité. Quelques escarmouches eurent lieu près du fossé; les troupes de Lysimaque essayèrent de repousser les ouvriers à coups de flèches, mais, dans tout cet engagement, les troupes d'Antigone eurent l'avantage. Enfin, peu de temps après, ces ouvrages de siège furent terminés; mais Lysimaque, voyant que les vivres commençaient à manquer, leva le camp, et partit pendant une nuit orageuse pour se retirer dans la haute contrée, et y établir ses quartiers d'hiver. Lorsqu'à la pointe du jour Antigone se fut aperçu de la retraite de l'ennemi, il se mit sur ses traces à travers la plaine. Mais des pluies abondantes avaient rendu le terrain, naturellement boueux, si impraticable, qu'un grand nombre de bêtes de somme, et même quelques hommes, périrent; en un mot, toute l'armée eut beaucoup à souffrir des fatigues de cette marche. C'est pourquoi le roi renonça à la poursuite de Lysimaque, d'autant plus volontiers que la saison de l'hiver était proche. Il choisit donc ses quartiers d'hiver dans les lieux les plus convenables, et distribua son armée dans les cantonnements. Enfin, averti que Seleucus descendait des satrapies supérieures avec une armée considérable, Antigone envoya quelques-uns de ses amis en Grèce auprès de Démétrius pour l'engager à venir le joindre immédiatement avec ses troupes; car il craignait que tous les rois ligüés contre lui ne le forçassent à

une bataille décisive avant qu'il eût pu rallier les troupes qu'il avait en Europe. Lysimaque avait établi son quartier d'hiver dans la plaine de Salmonia; il fit venir des vivres d'Héraclée, dont les habitants lui étaient attachés depuis le mariage qu'il avait contracté parmi eux : il avait épousé Amestris, fille d'Oxyarte et nièce du roi Darius; elle avait été donnée par Alexandre en premières noces à Cratère, et régnait souverainement sur Héraclée. Tel était l'état des affaires en Asie.

CX. En Grèce, Démétrius séjournant à Athènes, voulait se faire initier dans les mystères d'Éleusis. Mais comme l'époque où ces initiations ont lieu, conformément au rite établi, était encore éloignée, le peuple athénien, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de Démétrius, dérogea aux coutumes antiques. Démétrius se livra donc sans armes aux prêtres de Cérès, et fut initié avant le jour ordinairement fixé pour ces cérémonies. Démétrius quitta ensuite Athènes, et se rendit à Chalcis, en Eubée, où il rassembla sa flotte et ses troupes de terre. Instruit que Cassandre avait occupé tous les passages, il renonça à la route de terre pour traverser la Thessalie. Il fit donc embarquer ses soldats, et vint aborder dans le port de Larisse. Il mit son armée à terre, s'empara de la ville, et prit d'assaut la citadelle; il chargea de fers les hommes de la garnison, les jeta en prison, et rendit aux Larisséens leur indépendance. Il soumit ensuite les villes de Prona et de Pteleum; il empêcha aussi les habitants d'Orchomène et de Dium de quitter leur ville et de se transporter à Thèbes, ainsi que l'avait ordonné Cassandre. En voyant ces succès de Démétrius, Cassandre mit de fortes garnisons à Phères et à Thèbes, et, après avoir concentré ses troupes dans un seul point, il vint camper en face de Démétrius. Cassandre avait alors sous ses ordres vingt-neuf mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers. L'armée de Démétrius était composée de quinze cents cavaliers, d'environ huit mille hommes d'infanterie macédonienne et de près de quinze mille mercenaires. A ces troupes se joignaient vingt-cinq mille hommes fournis par diverses villes de la Grèce, et plusieurs ba-

taillons de pirates armés à la légère, que l'espoir du pillage avait fait accourir de toutes parts, et dont le nombre ne s'élevait pas à moins de huit mille hommes; en sorte que le total de l'armée de Démétrius pouvait se monter à cinquante-six mille hommes. Les deux armées restèrent ainsi pendant plusieurs jours campées en face l'une de l'autre. Des deux côtés on se borna à se ranger en bataille, mais sans en venir aux mains; on attendait l'issue des événements qui devaient se passer en Asie. Démétrius, sur l'invitation des Phéréens, se rendit à Phères avec ses corps d'armée, prit d'assaut la citadelle, renvoya la garnison, et rendit aux habitants la liberté.

CXI. Sur ces entrefaites, les envoyés d'Antigone arrivèrent auprès de Démétrius, qui prit ainsi connaissance des ordres de son père. En conséquence de ces ordres, Démétrius conclut une trêve avec Cassandre, à la condition que les clauses ne seraient définitives que lorsqu'elles auraient été ratifiées par Antigone. Démétrius savait bien que son père avait résolu de terminer cette guerre par les armes; mais il voulait, avant tout, que son départ de la Grèce ne ressemblât point à une fuite. Il y avait dans ce traité une clause d'après laquelle, non-seulement les villes de la Grèce, mais encore celles de l'Asie seraient déclarées indépendantes. Cette trêve conclue, Démétrius fit tous ses préparatifs de départ, mit à la voile avec toute sa flotte, traversa l'Archipel, et vint aborder à Éphèse; là, il débarqua ses troupes, établit son camp sous les murailles d'Éphèse, força la ville à rentrer sous son ancienne autorité, et renvoya la garnison qu'y avait mise Prepelaüs, lieutenant de Lysimaque. Après avoir établi lui-même une garnison dans la citadelle, il partit pour l'Hellespont; il se remit en possession de Lampsaque, de Parium et de quelques autres villes qui avaient changé de parti. Arrivé à l'embouchure du Pont-Euxin, il établit son camp près du temple des Chalcédoniens, et laissa dans cette place un détachement de trois mille hommes d'infanterie et de trente vaisseaux longs. Il distribua ensuite le reste de son armée dans les villes où il établit ses quartiers d'hiver.

A cette époque , Mithridate , soumis à Antigone , mais soupçonné de favoriser le parti de Cassandre , perdit la vie près de Cium , en Mysie. Il avait été pendant trente-cinq ans souverain de Cium et d'Arrhiue. Son fils Mithridate lui succéda , et augmenta considérablement ses domaines ; il régna trente-six ans sur la Cappadoce et la Paphlagonie.

CXII. En ce même temps, Cassandre, après le départ de Démétrius , recouvra les villes de la Thessalie , et envoya Plistarque en Asie pour aller avec un corps d'armée au secours de Lysimaque. Ce corps d'armée se composait de douze mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers. Arrivé à l'embouchure du Pont - Euxin , Plistarque trouva les environs occupés d'avance par l'ennemi , et renonçant à tenter le passage , il se rendit à Odessus , ville située entre Apollonia et Galatia , et en face d'Héraclée , où Lysimaque avait laissé une partie de son armée. Mais , privé de bâtiments de transport , il partagea ses troupes en trois divisions ; la première parvint heureusement à Héraclée , la seconde tomba , à l'embouchure du Pont-Euxin , au pouvoir des vaisseaux gardes-côtes de Démétrius ; la troisième , dont Plistarque faisait lui-même partie , fut assaillie par une tempête qui fit échouer la plupart des bâtiments avec leurs équipages. Le bâtiment à six rangs de rames qui portait le général , sombra : trente-trois hommes seulement , des cinq cents qui composaient l'équipage , parvinrent à se sauver. Dans ce nombre se trouvait Plistarque , qui gagna la terre à demi-mort sur un débris du bâtiment naufragé. Il fut de là transporté à Héraclée , et , après s'être remis de ses fatigues , il rejoignit les quartiers d'hiver de Lysimaque ; il avait perdu la plus grande partie de ses troupes.

CXIII. Dans ces mêmes jours , le roi Ptolémée quitta l'Égypte à la tête d'une armée considérable , et rangea sous son autorité toutes les villes de la Cœlé-Syrie. Pendant qu'il était occupé au siège de Sidon , il reçut la fausse nouvelle que les rois Lysimaque et Seleucus avaient été battus et s'étaient retirés à Héraclée ; enfin , qu'Antigone , victorieux , s'avancait vers la Syrie. Trompé

par cette fausse nouvelle, Ptolémée conclut avec les Sidiens une trêve de quatre mois; et après avoir laissé de fortes garnisons dans les villes qu'il avait soumises, il retourna en Égypte avec son armée.

Sur ces entrefaites, un grand nombre de soldats de Lysimaque désertèrent les quartiers d'hiver, et passèrent dans le camp d'Antigone; ces déserteurs se composaient de deux mille Autariates et d'environ huit cents Lyciens et Pamphyliens. Antigone les reçut avec bienveillance, les combla de présents et leur donna la solde qu'ils réclamaient à Lysimaque. En ce même temps arriva Seleucus des satrapies de la haute Asie. Il était entré dans la Cappadoce avec une nombreuse armée, et avait fait construire des baraques pour abriter ses soldats dans les cantonnements d'hiver. Il avait sous ses ordres environ vingt mille hommes d'infanterie, près de douze mille archers à cheval, quatre cent quatre-vingts éléphants et plus de cent chars armés de faulx. Telles étaient les forces réunies des rois, tous décidés à terminer la guerre par les armes en attendant l'été prochain.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le commencement, nous raconterons, dans le livre suivant, les détails de la guerre dans laquelle tous ces rois se disputaient le pouvoir souverain.

FRAGMENTS.

AVERTISSEMENT.

Aucune critique n'a discuté le choix et la disposition des fragments dans les diverses éditions de Diodore. La répartition de ces fragments entre les livres qui manquent (V-XI, XX-XL) est souvent purement arbitraire : ils offrent d'ailleurs, pour la plupart, assez peu d'intérêt. Nous aurions pu même retrancher un grand nombre de ces fragments, d'abord comme n'appartenant probablement pas à Diodore, ensuite comme n'étant que la reproduction de quelques passages des livres qui nous sont intégralement parvenus. Nous nous en sommes abstenus de crainte de voir notre traduction taxée d'incomplète.

On comprendra, d'après cela, pourquoi nous n'avons pas intercalé dans le texte même de l'ouvrage les fragments de la lacune comprise entre le V^e et le XI^e livre, et pourquoi nous avons placé à la fin tous les fragments tant anciens que nouveaux. Quelques-uns de ces derniers se trouvent ici pour la première fois traduits en français ¹.

LIVRE SIXIÈME (?).

* *Diodore*, I, 4. — Les six premiers livres de notre ouvrage contiennent l'histoire ancienne et mythologique, antérieure à la guerre de Troie; de ces six livres, les trois premiers traitent des antiquités barbares, et les trois suivants, des antiquités grecques.

¹ Les nouveaux fragments, recueillis en grande partie par Angelo Mai (*Excerpta Vaticana*), ont été traduits sur la nouvelle édition de A. Didot, *Diodori Siculique supersunt, ex nova recensione L. Dindorfi*, etc. Parisiis, 1844 (2 vol. in-8). Ils ont été marqués par un astérisque, pour les distinguer des anciens, qui sont en grande partie tirés du recueil : *Excerpta De Virtutibus et Vitiis; De legationibus*, composé par l'ordre de Constantin IX Porphyrogénète (Voyez la Préface).

* *Diodor. Excerpt. Vatican.*, p. 131, éd. Mai. — Nous avons renfermé dans quarante livres l'histoire universelle ; dans les six premiers, nous avons décrit l'histoire fabuleuse, antérieure à la guerre de Troie.

* *Diodore*, XIII, 1. — Dans les six livres précédents, nous avons exposé l'histoire antérieure à la guerre de Troie jusqu'à la guerre que les Athéniens ont déclarée aux Syracusains.

* *Diodore*, XIV, 2. — Dans les sept livres précédents, nous avons poursuivi notre histoire depuis la prise de Troie jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse et de la suprématie des Athéniens, comprenant ainsi un espace de sept cent soixante-dix-neuf ans.

* *Euseb. Præparat. Evangel.*, II, p. 59-61. — Diodore aussi, dans le sixième livre de son ouvrage, approuve la doctrine théogonique d'Évhémère le Messénien, en s'exprimant ainsi :

« Les anciens ont transmis à leurs descendants deux opinions différentes sur les dieux. Ils prétendent que les uns sont éternels et immuables, tels que le Soleil, la Lune et les autres astres du ciel ; ils placent au même rang les Vents et les autres objets de semblable nature. Ils leur assignent à chacun une existence éternelle. Ils disent que les autres dieux sont nés sur la terre et que, pour leurs bienfaits envers les hommes, ils ont obtenu une gloire immortelle : tels sont Hercule, Bacchus, Aristée et tous les autres qui leur ont ressemblé. Les historiens et les mythographes ont forgé sur ces divinités terrestres des récits nombreux et divers. Parmi les historiens, Évhémère, auteur de l'*Histoire sacrée*, a émis une opinion qui lui est propre ; et parmi les mythographes, Homère, Hésiode, Orphée et d'autres encore ont imaginé sur les divinités des mythes où domine le merveilleux. Nous allons essayer de faire connaître, en abrégé et sans dépasser de justes limites, les écrits des uns et des autres. Ainsi, Évhémère, aini du roi Cassandre, obligé pour le service de ce roi d'entreprendre de longs voyages, raconte qu'il s'avança très-loin au midi dans l'Océan ; que, parti de l'Arabie, il avait na-

vigné plusieurs jours sur l'Océan et qu'il avait rencontré des îles situées dans la haute mer. L'une d'elles, appelée Panchéa, était habitée par les Panchéens, distingués pour leur piété, vénérant les dieux par les plus beaux sacrifices et leur consacrant de magnifiques monuments en argent et en or. Cette île, selon Évhémère, est consacrée aux dieux et offre plusieurs autres monuments admirés pour leur antiquité et leur belle architecture; nous en avons parlé en détail dans les livres précédents. Il y a aussi dans cette île, sur une colline très-élevée, un temple de Jupiter Triphylien, fondé par ce dieu lui-même à l'époque où il régnait sur toute la terre et qu'il séjournait encore parmi les hommes. Dans ce temple se voit une colonne d'or sur laquelle est tracée en caractères panchéens l'histoire d'Uranus, de Saturne et de Jupiter. Selon le même auteur, Uranus fut le premier roi, homme d'un caractère doux, bienfaisant et instruit dans le mouvement des astres; le premier il fit des sacrifices en l'honneur des dieux célestes. C'est pourquoi il reçut le nom d'Uranus. Il eut de sa femme Vesta deux fils, Pan et Saturne, et deux filles, Rhéa et Cérès. Après Uranus, régna Saturne, qui épousa Rhéa, dont il eut Jupiter, Junon et Neptune. Jupiter succéda à Saturne et épousa Junon, Cérès et Thémis. De la première il eut pour enfants les Curètes; de la seconde, Proserpine, et de la troisième, Minerve. Il se rendit à Babylone où il fut l'hôte de Bélus; il alla ensuite dans l'île Panchéa, située dans l'Océan, et y éleva un autel en l'honneur de son aïeul Uranus; de là il traversa la Syrie pour visiter Casius, alors souverain de cette contrée, et qui a laissé son nom au mont Casius. Il vint de là dans la Cilicie où il vainquit dans un combat Cilix, roi de ce pays. Il visita une foule d'autres nations qui toutes lui décernèrent des honneurs divins.¹ »

Voilà ce que cet auteur nous raconte, entre autres choses semblables, des dieux, comme s'il parlait d'hommes mortels.

En voilà assez sur le récit d'Évhémère qui a écrit une histoire sacrée. Nous allons maintenant essayer d'exposer sommairement

¹ Comparez, liv. V, 42-47.

les traditions des mythologues grecs, suivant Hésiode et Orphée.

Jo. Malal. Chronogr., p. 64. — Dans ses écrits sur les dieux, le très-savant Diodore s'exprime ainsi : « A leur naissance les dieux ont été des hommes qui, par leurs bienfaits envers la société, furent regardés comme immortels et reçurent le nom de dieux. Quelques-uns même n'ont été désignés que d'après les noms des pays dont ils s'étaient emparés. L'ignorance seule conduisit les hommes à agir ainsi. »

Eustathius ad Iliad., I, 1190, 55. — Diodore dit, dans son histoire mythologique, que Xanthus et Balius avaient été d'abord Titans, et qu'ils étaient venus en aide à Jupiter; Xanthus était le compagnon d'armes de Neptune, et Balius celui de Jupiter; dans le combat, ils avaient demandé à changer de forme, parce qu'ils craignaient d'être reconnus par leurs frères les Titans; ensuite ils avaient été livrés à Pélée. C'est pourquoi le poète dit que Xanthus avait prédit à Achille sa mort.

* Picus, [surnommé] Jupiter, frère de Ninus, fut roi de l'Italie, et régna pendant cent vingt ans sur l'Occident. Il engendra avec les plus belles femmes du pays des fils et de nombreuses filles. Il abusa de ces femmes par des enchantements, et leur fit croire qu'elles étaient séduites par un dieu. Ce même Picus, qu'on appelle aussi Jupiter, eut un fils du nom de Faunus; on le nomme aussi Mercure, d'après la planète de ce nom. Au moment de mourir, Jupiter ordonna de déposer ses restes mortels dans l'île de Crète. Ses enfants lui élevèrent un temple et l'y déposèrent. Ce tombeau existe encore aujourd'hui et porte cette épitaphe : « Ici repose Picus, qu'on appelle aussi Jupiter. » Diodore, le plus savant des chronographes, en a fait mention.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 545. — Castor et Pollux, appelés aussi Dioscures, surpassèrent de beaucoup leurs contemporains en vertu, et ils furent d'un grand secours aux Argonautes dans leur expédition; bien souvent ils vinrent en aide aux

infortunés : en un mot , leur courage , leur amour pour la justice , leur habileté dans la guerre , leur piété , leur ont acquis l'estime de presque tous les hommes : leur apparition soulageait ceux qui étaient exposés à de très-grands périls. C'est par une conduite si noble et si généreuse qu'ils ont mérité de passer pour fils de Jupiter , et qu'ils ont obtenu les honneurs après avoir quitté le séjour des hommes.

Épépéeus , roi de Sicyone , défia les dieux au combat , profana leurs temples et leurs autels.

On dit que Sisyphe surpassa les autres hommes en méchanceté et en finesse , et que , sur l'inspection des entrailles des victimes , il prédisait aux hommes tout ce qui devait leur arriver.

Salmonée était aussi impie qu'arrogant : il se moquait de la divinité et élevait ses actions au-dessus de celles de Jupiter même. Au moyen d'une machine il produisait un son effrayant , semblable au bruit du tonnerre ; il n'offrait point de sacrifice aux dieux , et ne célébra jamais leurs fêtes.

Ce même Salmonée eut une fille nommée Tyro , nom qui lui fut donné à cause de la blancheur et de la finesse de son teint.

Admète , homme pieux et juste , devint l'ami des dieux , qui honorèrent sa vertu au point de mettre Apollon à son service , lorsque celui-ci tomba dans la disgrâce de Jupiter. On dit aussi qu'on lui donna pour femme Alceste , la seule de toutes les filles de Pélias qui n'eût pas participé au crime impie exercé sur son père.

Mélampus , remarquable par sa piété , devint ami d'Apollon.

* *De Malal. Chronogr.* , p. 83. — Le royaume des Argiens dura donc cent quarante-neuf ans , ainsi que l'a écrit le plus savant des historiens.

LIVRE SEPTIÈME (?).

* *Tzetzes, Hist.* , t. VII , p. 179. — Orphée fut contemporain d'Hercule ; l'un et l'autre ont vécu cent ans avant la guerre de Troie. Orphée , parlant de lui-même dans le livre *sur les Pierres*¹ ,

¹ Voyez sur l'authenticité de ce livre mon *Histoire de la Chimie* , tom. I , p. 207.

dit qu'il est de peu de temps postérieur à Hélénius. Or, Homère est d'une génération postérieure à Hélénius; Homère, qui, suivant Denys le cyclographe, a vécu à l'époque de l'expédition contre Thèbes, et de celle que les Grecs ont entreprise à cause d'Hélène. Diodore et mille autres s'accordent avec Denys.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — A la prise de Troie, Énée s'étant retranché avec quelques compagnons d'armes dans un quartier de la ville, s'y défendit contre les assaillants. Ensuite les Grecs consentirent, sous la foi d'un traité, à renvoyer les Troyens, et ils accordèrent à chacun d'eux la liberté d'emporter tout ce qu'ils possédaient de biens. Tous les autres se chargèrent d'or, d'argent et d'effets précieux; mais Énée prit son père, déjà très-vieux, et l'emporta sur ses épaules. Ravis d'admiration, les Grecs lui permirent encore de choisir tout ce qu'il voudrait dans les richesses de son palais. Il prit alors les dieux de ses pères, et ce second choix augmenta encore le respect de ses ennemis envers un homme si vertueux; car il se montra, au milieu de la plus grande désolation, tout occupé de son amour pour son père et de sa vénération pour les dieux. Aussi les Grecs lui fournirent-ils les moyens nécessaires pour qu'il pût sortir en toute sûreté de Troie et se retirer où il voudrait avec le reste des Troyens.

Georg. Syncell. Chron., p. 179 et *Euseb.*, p. 163 éd. Mai. — A la suite de cet exposé, nous allons dire comment furent peuplées par des colonies doriennes les villes de Corinthe et de Sicyone¹. Les Héraclides à leur retour chassèrent presque toutes les nations du Péloponnèse, à l'exception des Arcadiens. Dans le partage qu'ils firent de ce pays, ils choisirent Corinthe et son territoire voisin; puis ils firent venir près d'eux Alétès et l'établirent possesseur de cette contrée. Pendant les trente-huit ans qu'il régna sur Corinthe, il rendit son nom illustre et accrut la puissance de cette ville. A sa mort, ses descendants lui succédèrent sans interruption, selon l'ordre de primogéniture, jus-

¹ La disposition des fragments dans l'édition de Dindorf diffère ici comme ailleurs de celle adoptée dans l'édition de Deux-Ponts, que j'ai sous les yeux.

qu'à la tyrannie de Cypselus, qui eut lieu quatre cent quarante-sept ans après le retour des Héraclides. Ixion, le premier successeur d'Alétès, régna trente-huit ans; Agélas lui succéda et régna pendant trente-sept ans. A ceux-ci succéda Prumnis, qui régna trente-cinq ans et eut pour successeur Bacchis; celui-ci régna le même espace de temps, et fut le plus célèbre de tous ses prédécesseurs. C'est pourquoi ses successeurs s'appelèrent Bacchides au lieu d'Héraclides. Bacchis eut pour successeur Agélas, qui régna trente ans, ensuite Eudémus, qui régna vingt-cinq ans et eut pour successeur Aristomède, qui régna trente ans. A sa mort, il laissa un fils en bas âge, nommé Téléste, à qui Agémon, son oncle et son tuteur, ravit le sceptre héréditaire, et régna seize ans. Son successeur Alexandre régna vingt-cinq ans. Il fut tué par Téléste, qui avait été dépouillé de la royauté de son père, et qui régna douze ans. Ses parents l'ayant fait mourir, Automène lui succéda et régna un an. Ensuite les Bacchides, descendants d'Hercule, au nombre de plus de deux cents, s'emparèrent du pouvoir souverain et gouvernèrent tous en commun la cité. Chaque année on choisissait l'un d'entre eux, qui, sous le nom de *prytane*, exerçait la royauté. La tyrannie de Cypselus détruisit ce gouvernement, qui avait duré quatre-vingt-dix ans.

Ex Ulpiano ad Demosthenem pro Coron., p. 155. — Diodore, d'après Hellanicus, explique le nom de Munychium en disant que les Thraces ayant autrefois fait la guerre aux habitants d'Orchomène-Mynien, ville de la Béotie, les chassèrent de cet endroit; que ces exilés vinrent à Athènes implorer le roi Munychus, qui leur donna pour s'y fixer le territoire de Munychie; auquel ils imposèrent ce nom, d'après celui du roi.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 546. — Romulus Silvius, qui toute sa vie fut plein d'orgueil, osait même défier la divinité. Lorsqu'il entendait tonner, il ordonnait à ses soldats de frapper tous ensemble, à un signal donné, leurs boucliers avec leurs épées, et il prétendait que le bruit qu'ils faisaient, surpassait celui du tonnerre. C'est pour cela qu'il fut frappé de la foudre.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Il y eut dans la ville de Cumès un tyran nommé Malacus, qui, aimé du peuple, parvint, en calomniant les plus puissants citoyens, à s'emparer du pouvoir souverain. Il fit périr les plus riches, confisqua leurs biens, en solda une garde et devint la terreur des habitants de Cumès.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 1-3. — Lycurgue avait porté la vertu à un si haut degré qu'étant venu dans le temple de Delphes, la pythie lui adressa ces vers : « Tu entres dans mon riche temple, « ô Lycurgue, ami de l'univers et de tous les immortels qui habitent l'Olympe ; j'hésite si je te dois parler comme à un dieu « ou comme à un homme. Je te salue plutôt comme un immortel, ô Lycurgue. Tu viens me demander une bonne législation ; je t'en indiquerai une comme jamais aucune cité « n'en a eu sur la terre. »

Lycurgue ayant interrogé la pythie sur les lois les plus utiles à donner aux Spartiates : « Ce sont, répondit-elle, celles qui forceront les uns à bien commander, et les autres à bien obéir. — Et que faut-il faire, lui demanda-t-il, pour bien commander et pour bien obéir ? » A quoi la pythie donna la réponse suivante : « Il existe deux chemins très-distants l'un de l'autre : l'un conduit au vénéré domicile de la liberté, l'autre mène à la demeure de l'esclavage, que les mortels doivent fuir. On parcourt l'un en s'appuyant sur le courage et sur la bonne harmonie ; c'est la route que tu dois montrer aux peuples. L'autre n'offre que de lamentables discordes et d'affreuses misères. C'est celle-là qu'il faut se garder de prendre. »

Le principal point est que cet oracle prescrit le courage et la plus grande concorde, comme les seuls moyens capables d'assurer la liberté, sans laquelle il n'y a rien de profitable ; et on n'a pas ce que le vulgaire appelle un bien, dès qu'on est le sujet des autres. Tous ces préceptes s'adressent aux chefs et non aux sujets. Ainsi, celui qui acquiert des biens pour soi, et non pour les autres, doit avant tout s'assurer la liberté. L'oracle ordonne encore aux uns et aux autres la prévoyance, car ni le courage ni la concorde ne suffisent isolément au bonheur des

hommes. Car à quoi sert le courage s'il n'est pas uni à la concorde; et à quoi sert aux lâches la concorde s'ils ne savent pas la défendre?

Le même Lycurgue rapporta de Delphes l'oracle suivant, relatif à l'avarice, et qui est passé en proverbe : « L'amour de l'argent, et rien autre chose, perdra Sparte. C'est là l'oracle que le souverain Apollon, à la chevelure dorée et à l'arc d'argent qui atteint de loin, prononce du fond de son sanctuaire. Que les rois, aimés des dieux, auxquels est confiée la belle ville de Sparte, et les sénateurs vénérables soient les premiers dans le conseil; que les citoyens exécutent les lois, en ne disant et ne faisant rien d'injuste; enfin en ne conspirant point contre l'État. La victoire et la force accompagneront le peuple des Spartiates. Voilà ce que Phoëbus ordonne à Sparte. »

Ceux qui ne sont pas pieux envers la divinité sont encore moins justes envers les hommes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Les Lacédémoniens, gouvernés par les lois de Lycurgue, de faibles qu'ils étaient, devinrent les plus puissants des Grecs. Ils conservèrent cette suprématie pendant plus de quatre cents ans. Mais, dans la suite, ayant négligé peu à peu chacune de ces lois, et dégénéré jusqu'à faire usage de la monnaie et à acquérir des richesses, ils perdirent cette suprématie.

Les Éliens étaient devenus une population nombreuse et se gouvernaient par des lois sages. Les Lacédémoniens virent d'un œil jaloux l'accroissement de cette puissance et cherchèrent à amener les Éliens à une vie commune, au sein d'une douce paix, pour leur ôter le goût et l'expérience de l'art de la guerre. Aussi, ayant obtenu le consentement de presque tous les Grecs, ils les consacrèrent au culte de la divinité. Les Éliens furent exemptés de prendre part à l'expédition contre Xerxès, comme étant uniquement dévoués au service divin. Dans toutes les guerres civiles que les Grecs se faisaient entre eux, les Éliens n'ont jamais éprouvé aucun dommage. Au contraire, tous les Grecs défendaient la ville et le territoire de l'Élide comme un pays sacré et

inviolable. Cependant, dans la suite, après plusieurs générations, ils prirent part aux guerres des Grecs, et firent la guerre pour leurs propres intérêts¹.

Georg. Syncell. Chron., p. 262. — Voici la généalogie de Caranus, d'après Diodore et beaucoup d'autres historiens du nombre desquels est Théopompe. Caranus fils de Phidon, fils d'Aristodamidas, fils de Mérops, fils de Théostius, fils de Cissius, fils de Timénus, fils d'Aristomaque, fils de Cléotades, fils d'Hyllus, fils d'Hercule. Quelques écrivains donnent cette généalogie autrement et disent que Caranus était fils de Pœan, fils de Crésus, fils de Cléodéus, fils d'Eurybiade, fils de Déballus, fils de Lacharès, fils de Téménus, qui rentra dans le Péloponnèse.

* *Excerpt. Vatic.*, p. 4. — Perdiccas, voulant accroître sa puissance, interrogea le dieu de Delphes qui lui répondit : « Le pouvoir royal sur une contrée fertile est départi aux nobles descendants de Téménus ; Jupiter, qui porte l'égide, le leur accorde. Marche vers la Bottéide, riche en troupeaux. Là où tu rencontreras des chèvres blanches aux cornes brillantes, endormies sur le sol, offre-les, à la même place, en sacrifice aux dieux, et y pose les fondements d'une cité². »

LIVRE HUITIÈME.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 4. — Les Éliens n'eurent aucune part aux guerres communes [de la Grèce]. En effet, lorsque Xerxès envahit la Grèce à la tête de tant de milliers de combattants, les alliés dispensèrent les Éliens du service militaire, parce que les chefs jugeaient que ces derniers seraient plus utiles en s'occupant du culte des dieux.

* *Ibid.*, p. 4. — Tout commerce secret avec un homme est illicite. Qui serait assez insensé pour échanger le plaisir d'un instant contre le bonheur de toute la vie ?

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 547. — Romulus et Rémus, qui

¹ Ce fragment est placé au commencement du livre VIII, dans l'édition de M. A. Didot.

² Égues en Macédoine : cette ville fut par la suite appelée *Pella*.

avaient été exposés , étant parvenus à l'âge viril , surpassèrent de beaucoup en beauté et en force les hommes de leur temps. Ils défendaient tous les troupeaux d'animaux domestiques ; car ils repoussaient les brigands qui avaient coutume de les inquiéter ; ils en tuaient un grand nombre dans l'attaque même, et en prenaient quelques-uns vivants. Indépendamment de la gloire qu'ils acquirent ainsi, ils devinrent très-chers aux bergers du voisinage ; ils se trouvaient à toutes les assemblées, se montraient bienveillants et faisaient également bon accueil à tous ceux qui s'adressaient à eux. Ainsi, la tranquillité reposant sur Romulus et Rémus , tous se soumirent à leur commandement ; ils exécutaient leurs ordres et s'empressaient d'accourir aux lieux qu'ils leur désignaient.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 5. — Lorsque Romulus et Rémus consultaient le vol des oiseaux sur l'emplacement d'une ville , l'augure se manifesta à la droite ; et l'on rapporte que Rémus, surpris, cria à son frère : « Il arrivera souvent dans cette ville que des conseils sinistres seront couronnés de succès. » Il envoya immédiatement un messenger, et bien qu'il se fût lui-même complètement trompé, le hasard répara sa faute.

Romulus , en fondant Rome , s'empressa d'entourer d'un fossé le mont Palatin , afin d'empêcher quelques peuples du voisinage de venir troubler son entreprise. Rémus, irrité de se voir exclu du premier rang, et jaloux de la fortune de son frère, visitait les ouvriers et critiquait leurs travaux ; il leur démontrait que le fossé était trop étroit pour garantir la ville, et que les ennemis le franchiraient facilement. Emporté par la colère , Romulus s'écria : « J'ordonne à tous les citoyens de châtier le premier qui essaierait de traverser ce fossé. » Rémus se moqua de nouveau des ouvriers , en leur disant que leur fossé était trop étroit , et que les ennemis le passeraient aisément , ainsi que lui-même pourrait le faire, et, à ces mots, il le franchit. Mais, parmi les ouvriers, il y en eut un du nom de Céler qui prit la parole , et dit : Eh bien , moi , je châtierai celui qui a trans-

gressé l'ordre du roi, » et aussitôt il frappa Rémus d'un coup de pioche sur la tête, et l'étendit roide mort¹.

* *Tzetz. Schol. ad Exeges. Iliad.*, p. 141. — Denys d'Halicarnasse, Dion et Diodore parlent de Romulus et Rémus.

Georg. Syncell., p. 194, et *Euseb. Chron.*, p. 210. — Quelques historiens se sont trompés en supposant que Romulus, fondateur de Rome, était fils d'une des filles d'Énée. Voici la vérité : Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre Énée et Romulus, de nombreux rois ont régné, car la ville fut bâtie environ vers la seconde année de la VII^e olympiade². Ainsi, Rome fut fondée plus de quatre cent trente ans après la guerre de Troie. Énée, trois ans après la prise de Troie, s'empara de la royauté des Latins, et, après un règne de trois ans, il disparut et obtint les honneurs divins. Ascanie, son fils, lui ayant succédé à l'empire, fonda la ville d'Albe, maintenant appelée *la Longue* ; il la nomma ainsi du nom primitif du fleuve Alba, appelé aujourd'hui le Tibre. Fabius, qui a écrit une histoire des Romains, lui donne une origine mythologique. « L'oracle, dit-il, avait annoncé à Énée qu'un quadrupède le conduirait au lieu où il devait construire une ville ; un jour qu'Énée allait offrir un sacrifice, il rencontra une truie pleine et de couleur blanche ; il arriva qu'elle lui échappa des mains et atteignit une colline où elle mit bas trente petits. Alors Énée, admirant ce prodige et se rappelant l'oracle, se mit à élever une ville dans ce lieu ; mais une vision qu'il eut la nuit lui défendit de continuer, et lui conseilla de n'élever la ville qu'au bout de trente ans, nombre égal à celui des petits de la truie ; il se désista donc de son entreprise. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — Polycharès de Messine, homme distingué par sa naissance et ses richesses, se mit en société de biens avec Évæphne de Sparte. Celui-ci s'étant chargé de la direction et de la surveillance des troupeaux et des bergers,

¹ Il n'est pas probable que ce fragment soit de Diodore, car cet historien n'entre jamais dans de si grands détails en traitant de l'histoire des Romains, ainsi qu'il est facile de s'en assurer par la lecture des livres qui nous restent.

² Année 754 avant J. C.

fut tenté de s'enrichir frauduleusement ; mais son dessein fut bientôt découvert. Ayant vendu des bœufs avec leurs bergers à des marchands qui devaient les exporter, il supposa que des voleurs les avaient enlevés de force. Cependant les marchands, faisant voile pour la Sicile, longeaient le littoral du Péloponnèse, lorsqu'une tempête s'éleva et jeta les navires sur la côte. Les bergers en descendirent pendant la nuit, et prirent la fuite, rassurés par la connaissance qu'ils avaient de ces lieux. Lorsqu'ils furent arrivés à Messine, et qu'ils eurent découvert à leur maître la vérité, Polycharès les cacha, et fit venir de Sparte son associé. Celui-ci, persistant dans sa première déclaration, répétait que des voleurs avaient tué une partie de ses bergers et enlevé les autres, quand tout à coup Polycharès les fit paraître. En les voyant, Évæphne, saisi de frayeur et convaincu de fraude, eut recours aux prières ; il promit de restituer les bœufs dérobés, et employa toutes les supplications pour obtenir sa grâce. Polycharès, respectant l'hospitalité, se laissa fléchir ; il tint le fait caché et se contenta d'envoyer son fils avec le Spartiate pour obtenir justice. Mais Évæphne, violant sa promesse, assassina le jeune homme qui devait l'accompagner à Sparte. Indigné de ce forfait, Polycharès en demanda justice aux Lacédémoniens. Ceux-ci ne l'écoutèrent pas ; mais ils envoyèrent à Messine le fils d'Évæphne, avec une lettre pour inviter Polycharès à venir lui-même porter son accusation devant les éphores et les rois. Usant du droit de talion, Polycharès tua ce jeune homme et ravagea les campagnes de Sparte.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 6. — Les Messéniens ayant pris les hurlements des chiens pour un fâcheux augure, un des anciens engagea la foule à ne pas ajouter foi aux sottes prédictions des devins. « Car, disait-il, ceux qui dans leur vie privée commettent tant de fautes sont incapables de prévoir l'avenir, que les dieux seuls doivent connaître. » Il conseilla donc d'envoyer une députation à Delphes. La pythie répondit ainsi : « Sacrifiez une des filles de la race des Æpytides ; si celle qui est désignée par le sort ne pouvait être offerte aux dieux, il faudrait sacrifier une

vierge que les parents auraient donnée volontairement. En agissant ainsi, vous aurez la victoire et vous l'emporterez sur vos ennemis. Aucun honneur, quelque grand qu'il soit, ne peut compenser la douleur qu'éprouvent les parents de la perte de leurs enfants.... »

* *Ibid.*, p. 6. — Il tomba dans des fautes indignes de sa gloire ; car un amour violent rend criminels les jeunes gens et surtout ceux qui sont fiers de leur force physique. C'est pourquoi les anciens mythographes nous ont représenté l'invincible Hercule vaincu par la puissance de l'amour.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 548. — Archias de Corinthe, épris du jeune Actéon, lui envoya d'abord un confident chargé de lui faire les plus belles promesses. Mais la vigilance du père et la sagesse de l'enfant même ayant déjoué toutes les tentatives, Archias réunit la plupart de ses compagnons pour enlever de force celui qui résistait à ses insinuations et à ses prières. S'étant enivré de vin, il se laissa tellement aveugler par la passion, qu'il se précipita avec ses convives dans la maison de Mélissus pour en arracher l'enfant. Le père, secondé par tous ses gens, opposa une vive résistance. Pendant la lutte qui avait lieu entre les deux partis, l'enfant mourut, sans qu'on y prît garde, dans les mains de ses défenseurs. En considérant un événement si extraordinaire, on ne peut s'empêcher d'être touché du sort de cet infortuné, et d'admirer la singularité du destin : celui qui portait le même nom périt dans une catastrophe semblable ; l'un et l'autre furent privés de la vie et presque de la même manière, par ceux-là même qui auraient dû les défendre.

Agathocle, chargé de diriger la construction du temple de Minerve, en fit la dépense sur ses propres fonds ; il choisit les plus belles pierres de taille, et en fit bâtir pour lui-même une maison magnifique. La divinité s'en vengea : Agathocle fut frappé de la foudre, et périt dans les flammes de sa maison. Les Géomores déclarèrent que ses biens appartenaient à l'État, malgré la protestation des héritiers qui prouvaient qu'Agathocle n'avait rien pris sur les fonds consacrés au culte. Ils consacrèrent cette mai-

son et en défendirent l'approche. On l'appelle encore aujourd'hui *la maison du tonnerre*.

Après ces événements, le roi, remis de ses blessures, songea à décerner le prix de la bravoure. Cléonnis et Aristomène, qui s'étaient l'un et l'autre distingués par quelque action d'éclat, entrèrent dans la lice. Cléonnis avait couvert de son bouclier le roi tombé, et tué huit Spartiates qui l'assaillaient, au nombre desquels étaient deux chefs célèbres. Après les avoir tués, il les avait dépouillés de leurs armures qu'il avait remises à ses écuyers pour attester sa valeur à l'époque du jugement. Il avait succombé enfin sous le nombre des blessures qu'il avait toutes reçues par devant, preuve bien évidente qu'il n'avait reculé devant aucun des guerriers. Quant à Aristomène, dans le combat autour du roi, il avait tué cinq Lacédémoniens, et leur avait enlevé leurs armures au milieu des attaques de l'ennemi; il avait su se garantir de toute blessure, et sortant du combat pour se retirer dans la ville, il avait fait un exploit digne de louange : Cléonnis, épuisé par de nombreuses blessures, ne pouvait faire un pas ni seul ni soutenu. Aristomène le chargea sur ses épaules, et le rapporta dans la ville, avec toute son armure, quoique Cléonnis n'eût point son égal pour la taille ni la grosseur du corps. Voilà les titres qu'ils avaient à faire valoir pour remporter le prix. Le roi s'assit sur son tribunal, entouré de ses généraux, conformément à la loi. Alors Cléonnis, prenant la parole, s'exprima en ces termes :

« Je serai court en parlant du prix de la valeur, car nos juges
« ont été les témoins oculaires de la bravoure de chacun de nous.
« Je dois seulement vous rappeler que chacun de nous a com-
« battu les mêmes ennemis, dans le même temps et dans le
« même lieu, mais que c'est moi qui en ai tué le plus grand
« nombre. Il est donc évident que celui qui, dans les mêmes cir-
« constances, a tué le plus d'ennemis, l'emportera aussi par vos
« suffrages. Nos corps vous fourniront d'ailleurs les preuves les
« plus convaincantes de la supériorité du courage. L'un s'est
« retiré tout couvert de blessures reçues par devant, l'autre,

« n'ayant pas même été effleuré par le fer de l'ennemi, s'est re-
« tiré d'un si grand combat comme d'une fête pompeuse. Aris-
« tomène pourra être jugé plus heureux, mais non pas plus
« brave que nous. Il est de toute évidence que celui dont le
« corps a été ainsi lacéré n'a pas épargné sa personne pour le
« salut de la patrie ; tandis que celui qui, au milieu de la
« mêlée et entouré de tant de dangers, a pu conserver son corps
« intact, a bien pris garde de s'exposer. Aussi serait-il bien ab-
« surde qu'en présence des spectateurs du combat celui qui a
« tué le moins d'ennemis et le moins payé de sa personne, l'em-
« portât sur l'autre qui lui est supérieur dans les deux cas.
« Porter hors du combat un corps épuisé par ses blessures,
« c'est faire preuve d'une grande force de corps, mais ce n'est
« point un signe de courage. Mais ce discours doit suffire ; car
« il s'agit de remporter le prix non pour des paroles, mais pour
« des faits. »

Aristomène, à son tour, s'exprima ainsi : « Je m'étonne moi-
« même que celui qui a été sauvé vienne disputer la palme à
« son sauveur. Il faut qu'il croie que ses juges sont privés de
« raison, ou bien qu'il fasse dépendre leur jugement des paroles
« actuellement prononcées et non des exploits récemment ac-
« complis. Il est facile de montrer, non-seulement l'infériorité
« de Cléonnis, mais encore son ingratitude. Laisant de côté ses
« exploits, il s'attache à dénaturer les miens, et montre une in-
« juste ambition. Il me ravit par une basse jalousie la gloire de
« mes hauts faits, au lieu de me témoigner la plus grande re-
« connaissance pour lui avoir sauvé la vie. J'avoue que j'ai été
« heureux dans cette lutte ; mais j'avais déjà donné des preuves
« de ma bravoure. Si j'avais évité le choc des ennemis pour m'é-
«pargner des blessures, je ne m'appellerais pas heureux, mais
« lâche ; et aujourd'hui, loin de disputer le prix de la valeur,
« j'invoquerais le châtement prescrit par les lois. Mais si, com-
« battant au premier rang, et répandant autour de moi le
« carnage, je n'ai reçu aucune blessure, on doit non-seule-
« ment me dire heureux mais encore vaillant. En effet, ou ma

« bravoure a fait que les ennemis épouvantés n'ont pas osé m'attaquer, et leur terreur est mon plus grand éloge ; ou bien les ennemis qui résistaient tombaient sous mes coups , tandis que je parais les leurs , unissant ainsi le courage à la prudence : celui qui, dans l'ardeur du combat , sait habilement éviter le péril possède également les qualités du corps et celles de l'esprit. Mais c'est à des hommes meilleurs que mon adversaire que je devrais adresser ces raisons. Cependant , quand je portai Cléonnis évanoui hors du combat dans la ville , tout en conservant mon armure , je crois qu'il me rendait justice ; si alors je l'avais abandonné , probablement aujourd'hui il ne me disputerait pas le prix de la valeur , et ne dirait pas , pour diminuer la grandeur de ce service , qu'un tel acte était fort peu de chose , puisqu'en ce moment l'ennemi avait quitté le champ de bataille. Qui ne sait pas que bien souvent les ennemis , après s'être retirés du combat , reviennent subitement et ont par ce moyen obtenu plus d'une fois la victoire ? Ces paroles me paraissent suffisantes , et je crois qu'il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage. »

Après ce discours , les juges décidèrent à l'unanimité qu'Aristomène avait mérité le prix.

**Excerpt. Vatican. , p. 7. —* Ils reprirent courage ; car les hommes , exercés dès leur enfance au courage et à la patience , n'ont besoin que d'une simple parole pour se relever dans l'adversité. Quoi qu'il en soit , les Messéniens se ranimèrent , et confiants dans leurs forces.....

Les Lacédémoniens , battus par les Messéniens , envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. La pythie leur répondit : « Phœbus t'ordonne de ne pas te fier seulement à ton bras dans les combats : le peuple a obtenu la Messénie par la ruse , il la perdra par les mêmes artifices. »

Cet oracle signifiait qu'il ne fallait pas seulement avoir recours à la force , mais encore à l'astuce.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 549. — Pompilius , roi des Romains , passa tout le temps de sa vie en paix. On dit qu'il avait

été disciple de Pythagore, de qui il tenait les lois qu'il établit sur le culte des dieux, ainsi que beaucoup d'autres connaissances. C'est par là qu'il s'était rendu illustre et qu'il avait été élu roi, quoique étranger.

* *Excerpt. Vatic.*, p. 7 et 8. — Nous ne pouvons, quand même nous le voudrions, honorer la divinité comme elle le mérite. Et comment ne serions-nous pas reconnaissants selon nos forces ? quelles espérances pourrions-nous avoir d'une vie future, si nous offensois par nos crimes les dieux auxquels rien n'échappe ? Comme tout en eux est immortel, les bienfaits comme les châtimens, il est évident que leur colère est éternelle comme leur bienveillance.

La différence entre la vie des impies et celle des hommes pieux est si grande que les uns espèrent avec confiance dans la prière adressée à la divinité, tandis que les autres n'attendent que les malédictions de leurs ennemis.

Enfin, si nous venons au secours de l'ennemi qui se réfugie auprès de l'autel, et que nous gardions intactes les garanties accordées à ceux avec lesquels nous sommes en guerre, combien plus ne devons-nous pas nous empresser de servir les dieux qui non-seulement distribuent le bonheur pendant la vie, mais qui encore après la mort accordent aux hommes religieux un bonheur éternel ? Aussi n'y a-t-il pas dans la vie d'occupation plus importante que le culte des dieux.

On peut trouver chez les animaux le courage, la justice et les autres qualités qui caractérisent l'homme, mais on n'y trouve jamais la piété qui sépare l'homme des animaux de toute la distance qui sépare ce dernier de la divinité.

Si la pratique de la religion convient aux individus, elle convient bien plus encore aux cités ; car celles-ci approchent par leur durée de l'immortalité des dieux, et obtiennent, en raison de leur piété, le commandement, de même qu'elles sont punies en raison de leur négligence du culte¹.

¹ Ce fragment n'est ni dans les idées ni dans le style de Diodore. Il y a des locutions dont aucun auteur antérieur à l'ère chrétienne ne se serait servi.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 549. — Déjocès, roi des Mèdes, au milieu des crimes dont il était entouré, pratiquait la justice et les autres vertus.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 8 et 9. — Myscellus, Achéen d'origine, partit de Crète pour consulter l'oracle de Delphes au sujet de sa postérité. La pythie lui répondit en ces termes : « Myscellus au dos court, Apollon qui atteint de loin, t'aime et te donnera de la progéniture; mais il t'ordonne auparavant de fonder la grande ville de Crotone dans une belle campagne. » Comme Myscellus ignorait l'emplacement de Crotone, la pythie lui répondit de nouveau : « Le dieu dont les traits portent au loin te parle, et écoute bien. Là, tu verras d'abord le mont Taphius non cultivé, ici Chalcis, plus loin la terre sacrée des Curètes, enfin les Échinades, et à ta gauche la vaste mer. Garde-toi de manquer le cap Lacinium, la sainte Crimise et le fleuve Æsarus. » Myscellus, chargé par l'oracle de fonder la ville de Crotone, voulait la construire dans le pays de Sybaris dont il admirait la beauté; mais l'oracle lui dit : « Myscellus au dos court, tu cherches en gémissant ce que le dieu ne t'ordonne pas; contente-toi du présent que le dieu te donne. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Les Sybarites sont esclaves de leur ventre et luxurieux. En cela ils vont si loin que, parmi les nations étrangères, ils font le plus grand cas des Ioniens et des Tyrrhéniens, parce que ceux-là surpassent tous les Grecs et ceux-ci tous les Barbares dans le goût des plaisirs.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 9 et 10. — On raconte qu'un riche Sybarite, ayant entendu d'un autre que l'aspect des travailleurs avait fait sur lui un effet déchirant, s'écria : « Je ne m'en étonne pas, car en écoutant seulement ton récit, je me sens un point de côté. » — Un autre Sybarite qui avait visité Sparte, disait qu'auparavant il avait bien admiré le courage des Spartiates, mais que depuis qu'il les avait vus vivre si mesquinement et au milieu de si grandes fatigues, il était d'opinion que les Spartiates sont les derniers des hommes; « car, ajouta-t-il, le plus lâche des Sybarites aimerait mieux mourir trois fois que de mener une

vie pareille. » Celui qui paraît s'être fait le plus remarquer par son luxe s'appelait Mindyride.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Mindyride passe pour avoir été le plus somptueux des Sybarites. Clisthène, tyran de Sicyone, qui venait d'être vainqueur à la course des chars, avait fait publier par un héraut que tous ceux qui rechercheraient sa fille, qui était d'une grande beauté, eussent à se rendre à Sicyone. Mindyride partit donc de Sybaris sur un vaisseau à cinquante rames, dont l'équipage n'était composé que de ses domestiques qui étaient les uns pêcheurs et les autres oiseleurs. Arrivé à Sicyone, il surpassa par sa magnificence non-seulement tous ses rivaux, mais le tyran lui-même, quoique toute la cité eût contribué à l'éclat de cette fête. Dans le repas qui se donna aux prétendants assemblés, un des convives voulut coucher à côté de Mindyride; ce dernier le repoussa en disant que, s'en tenant aux termes de la proclamation du héraut, il voulait coucher avec une femme ou coucher seul.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 10 et 11. — Un Sybarite, de retour d'un voyage à Milet, dont les habitants passent pour très-luxueux, raconta entre autres à ses compatriotes qu'il avait, dans son voyage, trouvé une ville libre, celle des Milésiens.

Les Épeunactes ayant conspiré avec Phalanthe, il fut convenu que l'insurrection éclaterait sur la place publique au moment où Phalanthe, armé, mettrait son casque sur la tête. Mais ce projet fut dénoncé aux éphores. La majorité ayant voté la mort de Phalanthe, Agathiadas, ami de ce dernier, représenta que cette condamnation plongerait Sparte dans les plus grands troubles; que si on l'emportait, cette victoire serait sans doute avantageuse, mais qu'une défaite serait la ruine de la patrie. Il conseilla donc qu'un héraut ordonnerait à Phalanthe de garder son casque dans ses mains. Là-dessus, les Parthéniens¹ renoncèrent à leur entreprise et se dispersèrent. — Les Épeunactes envoyè-

¹ Parthéniens ou efféminés. On donnait ce surnom aux Épeunactes qui étaient les enfants nés du commerce des Ilotes avec les femmes lacédémoniennes pendant l'absence de leurs maris occupés à la guerre de Messénie.

rent des théores à Delphes pour demander si l'oracle leur accorderait la Sicyonie. La pythie répondit : « Le pays situé entre Corinthe et Sicyone est sans doute beau, mais tu ne l'habiteras pas lors même que tu serais tout d'airain. Tourne tes regards vers Satyrium, vers l'eau limpide de Tarente et le port Scéen, où le varech embrasse avec le sommet de sa barbe velue les flots salés; là, construis Tarente assise sur le territoire de Satyrium. » Comme les théores ne comprirent pas le sens de cet oracle, la pythie s'expliqua ainsi plus clairement : « Je t'ai donné Satyrium pour domicile ainsi que Tarente avec sa riche population; je t'ai permis d'exterminer la race des Iapyges. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550. — Hippomène, archonte des Athéniens, tira de sa fille, qui s'était laissé séduire, une vengeance atroce et inouïe. Il l'enferma dans une écurie avec un cheval, et, privant l'animal de nourriture pendant plusieurs jours, il le contraignit à assouvir sa faim sur le corps de cette malheureuse.

Excerpt. de legat., p. 618, 619. — Tullus Hostilius étant roi des Romains, les Albaniens virent d'un œil jaloux l'agrandissement de la puissance des Romains. Pour les humilier, ils prétendirent que des brigands romains avaient envahi leurs terres. Ils envoyèrent donc des députés à Rome pour obtenir réparation, ou pour déclarer la guerre en cas de refus. Hostilius, ayant appris que les Albaniens cherchaient un prétexte pour faire la guerre, ordonna à ses amis de recevoir les députés et de les traiter avec beaucoup d'égards. Pour lui, il évita d'avoir une entrevue avec eux, et envoya des députés à Albe pour y porter les mêmes plaintes de la part des Romains. En cela le roi suivait une ancienne coutume d'après laquelle on ne devait entreprendre que des guerres injustes; et dans la crainte de ne pouvoir découvrir les auteurs des brigandages ni de les livrer aux Albaniens, il ne voulait pas paraître faire une guerre injuste. Les députés des Romains demandèrent les premiers satisfaction, et, ne l'ayant pas obtenue, ils déclarèrent que la guerre commencerait dans trente jours. Tullus répondit donc aux députés

d'Albe que les Albaniens n'ayant pas donné la satisfaction qui leur avait été demandée, les Romains leur avaient déclaré la guerre. C'est de cette manière qu'en vinrent aux mains deux peuples jusque-là unis par des liens d'amitié et de famille.

Ttztz. Hist., V., p. 15. — Jadis les Romains, issus des Latins, ne faisaient jamais la guerre sans l'avoir déclarée : ils lançaient sur le territoire du peuple ennemi un javelot qui était le signal des hostilités. Ensuite ils faisaient la guerre à ce peuple. Voilà ce que rapporte Diodore.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 11 et 13. — Antiplème et Entimus, fondateurs de Géla, consultèrent la pythie, qui leur donna la réponse suivante : « Entimus et toi, fils belliqueux du glorieux Craton, vous qui tous deux êtes venus habiter la terre de Sicile, construisez une ville à la fois crétoise et rhodienne à l'embouchure du Géla, et donnez à cette ville le nom sacré de ce fleuve. » Les Chalcidiens, qui avaient été consacrés par voie de décimation, vinrent consulter l'oracle au sujet d'une colonie, et obtinrent la réponse suivante : « Au point où l'Apsias, le plus saint des fleuves, verse ses eaux dans la mer, vous trouverez une femelle qui éprouve les étreintes du mâle ; là, construisez une ville, car le dieu vous accorde la contrée de l'Ausonie. » Ils trouvèrent, en effet, au bord du fleuve Apsias, une vigne embrassant un figuier sauvage surnommé *hermaphrodite*, et ils y fondèrent une ville.

Un passant s'écria à haute voix : « Quel est celui qui, au prix d'une vie périssable, veut acquérir une gloire immortelle ? je suis le premier à donner ma vie pour la sûreté publique. »

Quelqu'un demanda à ceux qui se rendaient à la campagne ce qu'il y avait de nouveau dans la ville. Le magistrat de Locres condamna ce curieux à une amende, tant était sévère la pratique de la justice.

La pythie répondit aux Sicyoniens qu'ils seraient pendant cent ans gouvernés par des licteurs. Ceux qui voulaient savoir quel serait ce premier licteur reçurent pour réponse : « Ce sera celui qui, après un voyage sur mer, apprendra le premier qu'il lui est né un fils pendant son absence. » Or, les théores avaient

été par hasard accompagnés d'un boucher qui devait immoler les victimes; il s'appelait André, et il était en qualité de licteur aux gages des magistrats....

Les Spartiates, vaincus par les Messéniens, envoyèrent à Delphes consulter le dieu au sujet de la guerre. L'oracle répondit qu'ils devaient prendre un chef athénien.

Les Lacédémoniens étaient tellement excités au combat par Tyrtée, que les guerriers écrivaient leurs noms sur des scytales et les attachaient à leurs bras, afin que les morts fussent reconnus. Ils étaient ainsi prêts à se vouer à une mort glorieuse, si la victoire venait à leur manquer.

Tietz. Hist., t. I, p. 16. — Terpandre, le joueur de lyre, était natif de Méthymne. Les Lacédémoniens étaient en proie à une guerre civile, quand l'oracle leur annonça que la concorde se rétablirait entre eux si Terpandre de Méthymne venait jouer de la lyre à Sparte. Et en effet, Terpandre fit entendre des accords si mélodieux qu'il rétablit l'harmonie chez les Lacédémoniens, comme le rapporte Diodore. Ramenés à l'union, ils s'embrasèrent les uns les autres en versant des larmes.

**Excerpt. Vatican.*, p. 12. — Aristotèles, qu'on appelle aussi Battus, voulant fonder Cyrène, obtint de la pythie la réponse suivante : « Battus, tu viens pour chercher un remède à ta voix¹. Le roi Phœbus Apollon t'envoie dans la belle Libye régner sur la vaste Cyrène et jouir des honneurs de la royauté. Au moment où tu aborderas en Libye, des Barbares habillés de peaux t'attaqueront; mais toi, en invoquant Jupiter, Minerve aux yeux bleus et Phœbus à la longue chevelure, fils de Jupiter, tu remporteras facilement la victoire, et tu régneras en paix, toi et ta race, sur la belle Libye; Phœbus Apollon est ton guide. »

L'envie avilit ceux qui par leur gloire occupent le premier rang.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 550, 551. — Arcésilaüs, roi des Cyrénéens, accablé de maux, consulta l'oracle de Delphes.

¹ Battus vient de βεττεριζω, je bégale.

Apollon lui répondit que les dieux étaient irrités de ce que les rois successeurs de Battus s'étaient écartés de l'exemple de ce premier prince. En effet, content du titre de roi, Battus avait gouverné avec justice et selon les vœux du peuple, et surtout il avait conservé le culte des dieux, tandis que ses successeurs, faisant de plus en plus sentir leur tyrannie, s'étaient approprié les revenus publics, et ne s'occupaient nullement des devoirs pieux à rendre à la divinité.

Démonax de Mantinée, homme très-célèbre par sa prudence et son équité, fut choisi pour juger [les différends qui s'étaient élevés dans la Cyrénaïque]. Il débarqua à Cyrène, et ayant été unanimement accepté pour arbitre, il réconcilia les villes entre elles.

Lucius Tarquin, roi des Romains, avait reçu une excellente éducation et se livrait avec ardeur à l'étude des sciences; il s'était acquis par ses vertus une grande réputation. Parvenu à l'âge viril, il s'attacha au roi des Romains Ancus Marcius, dont il devint l'ami le plus intime et partagea souvent avec lui les soins de la royauté. Il employa ses richesses, qui étaient très-considérables, à secourir de nombreux indigents. Il se conduisit avec bienveillance envers tout le monde. Il fut exempt de tout reproche, et devint très-célèbre par sa sagesse.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 13 et 14. — Les Locriens envoyèrent à Sparte pour demander des secours. Les Lacédémoniens, en entendant parler de la puissance des Crotoniates et voulant se dévouer, répondirent que le seul moyen de sauver les Locriens était de leur donner pour auxiliaires les Tyndarides. Les envoyés, soit inspiration divine, soit interprétation de l'augure, acceptèrent ce secours; ils dressèrent sur leur navire un lit où furent couchées les images des Dioscures, et retournèrent dans leur pays.

De quel accablement devaient être atteints les pères qui voyaient leurs fils maltraités par les Barbares sans pouvoir les secourir, et qui, s'arrachant leurs cheveux blancs, trouvèrent la fortune sourde à leurs gémissements?

LIVRE NEUVIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 531. — Solon était fils d'Exécistide, originaire de Salamine, dans l'Attique. Il surpassa tous ses contemporains en sagesse et en science. Porté à la vertu par un heureux naturel, il eut la noble ambition d'acquérir tous les talents. Il s'appliqua longtemps aux études et devint exercé dans toutes les vertus. Il avait eu dès son enfance les meilleurs maîtres, et, arrivé à l'âge viril, il se lia avec les plus grands philosophes. Ce fut en les fréquentant et en participant à leurs entretiens qu'il mérita d'être mis au nombre des sept sages. Il obtint même sur eux la palme de la sagesse, ainsi que sur tous ceux que la vertu a rendus illustres. Le même Solon s'est fait une réputation immortelle par l'institution de ses lois; il se faisait également admirer dans ses entretiens particuliers par ses réponses, et dans les conseils par la profondeur de ses vues, résultat de son instruction.

La ville d'Athènes avait adopté les mœurs de l'Ionie, et ses citoyens s'abandonnaient à l'oisiveté et aux plaisirs. Solon vint à bout de les amener à la pratique de la vertu, et de leur inspirer l'amour des entreprises courageuses. Harmodius et Aristogiton, vivement pénétrés de l'esprit des lois de Solon, concurent le dessein de renverser la tyrannie des Pisistratides.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 14 à 16. — Crésus, roi des Lydiens, possédant de grandes armées et ayant accumulé beaucoup d'argent et d'or, fit venir auprès de lui les plus sages des Grecs; il s'entretenait avec eux familièrement et les renvoyait comblés de présents. Le commerce avec ces hommes lui avait beaucoup profité. Un jour il montra à un de ces sages ses troupes et ses richesses, et lui demanda s'il connaissait quelqu'un plus heureux. Solon, avec la franchise ordinaire des philosophes, répondit : « Aucun être vivant n'est heureux; car celui qui s'estime heureux et qui croit pouvoir compter sur la fortune ignore si elle lui restera fidèle jusqu'à la fin; il faut donc examiner la fin de la vie, et celui qui jusque-là est favorisé par la

fortune doit seul être appelé heureux. » Crésus, devenu plus tard prisonnier de Cyrus, se rappela la sentence de Solon au moment où le bûcher allait s'allumer; au milieu de la flamme il prononça sans cesse le nom de Solon. Cyrus envoya s'informer pourquoi son prisonnier prononçait sans cesse le nom de Solon. Instruit de la vérité, il changea de dessein; reconnaissant la justesse de la sentence de Solon, il revint à des sentiments plus humains, fit éteindre la flamme et admit Crésus au nombre de ses amis.

Solon pensait que les lutteurs, les coureurs du stade et les autres athlètes ne pouvaient guère être d'un grand secours pour les États; enfin que les hommes sages et courageux pouvaient seuls défendre la patrie en danger.

La pythie s'exprima ainsi au sujet du trépied d'or en litige : « Enfant de Milet, tu interrogas Phébus relativement au trépied. Quel est le premier de tous par sa sagesse ? C'est à celui-là que j'adjuge le trépied. » Quelques-uns racontent la chose autrement : au moment où la guerre eut éclaté entre les Ioniens, un trépied fut retiré de la mer par des pêcheurs, et on interrogea le dieu sur la fin de cette guerre; la pythie répondit : « La guerre entre les Méropes ¹ et les Ioniens ne cessera pas avant que vous n'ayez renvoyé le trépied d'or, ouvrage de Vulcain, et que vous ne l'ayez placé dans le domicile de l'homme qui, par sa sagesse, pénètre le présent et l'avenir. » Les Milésiens, obéissant à l'oracle, destinèrent ce trépied à Thalès de Milet, comme étant le premier des sept sages. Mais celui-ci déclara qu'il n'était pas le plus sage de tous, et conseilla d'envoyer le présent à un autre plus sage que lui. Les autres sages ayant de même refusé le trépied, il fut enfin offert à Solon qui semblait, par sa sagesse et sa prudence, surpasser tous les hommes. Celui-ci conseilla de le consacrer à Apollon comme au plus sage de tous.

Lorsqu'à la fin de sa vie, Solon vit Pisistrate briguer la faveur populaire et incliner vers la tyrannie, il essaya d'abord par ses

¹ Habitants de l'île de Cos.

paroles de le détourner de ce dessein, mais ses représentations étant inutiles, il s'avança sur la place publique armé de pied en cap, quoiqu'il fût déjà bien vieux. La foule accourut à ce spectacle inattendu, et Solon exhorta les citoyens à prendre les armes et à renverser sur-le-champ le tyran. Mais personne ne l'écouta, tous le jugèrent fou, et quelques autres l'excusèrent à cause de sa vieillesse. En ce moment arriva Pisistrate, accompagné de plusieurs de ses gardes, et il demanda à Solon sur quoi il comptait pour renverser la tyrannie. « Sur ma vieillesse, » reprit Solon. Frappé de cette sage réponse, Pisistrate ne lui fit aucun mal.

Celui qui a transgressé les lois et commis des actes injustes ne doit pas recevoir le nom de sage.

Le Scythe Anacharsis, fier de sa réputation de sagesse, vint demander à la pythie lequel parmi les Grecs était plus sage que lui. L'oracle répondit : « Il existe, dit-on, au pied du mont OËta un certain Myson; il est plus intelligent que toi. » Ce Myson était Malien; il habitait près du mont OËta, dans un village appelé Chènes.

Ex Ulpiano ad Timocratem, p. 480. Il faut savoir que Solon a vécu dans le temps où Athènes était sous la domination des tyrans, avant la guerre des Perses. Dracon lui était antérieur de quarante-sept ans. Ainsi le rapporte Diodore.

Excerpt de Virt. et Vit., p. 552. Myson, Malien de naissance, habitait dans un village nommé Chènes, où il passait sa vie aux travaux de la campagne et inconnu des autres hommes. Il fut mis au nombre des sept sages, à la place de Périandre de Corinthe, qui était devenu un tyran trop dur.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 17. — Solon, examinant l'endroit où Myson séjournait, rencontra ce dernier dans la grange, occupé à mettre un manche à sa charrue. Solon, pour l'éprouver, lui demanda : « Je ne vois pas, ô Myson, à quoi puisse maintenant te servir ta charrue. — Je ne veux pas, répliqua Myson, non plus m'en servir maintenant, mais seulement la mettre en état de me servir. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. — Chilon menait une vie conforme à ses paroles ; ce qu'on ne voit pas souvent. Car la plupart des philosophes de notre temps disent les plus belles choses et commettent les plus vilaines actions. Ils condamnent donc par la pratique ce qu'ils professent en théorie. Pour Chilon, il consacra sa vie entière à la pratique de la vertu, et les nombreuses sentences qu'on a de lui sont dignes de mémoire.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 17 et 18. — Chilon arriva à Delphes, et, pour offrir aux dieux en quelque sorte les prémices de son esprit, il grava sur une colonne ces trois sentences : *Connais-toi toi-même. Rien de trop. Réponds pour un autre, et tu t'en repentiras.* Chacune de ces sentences brèves et laconiques renferme un grand sens. En effet, *Connais-toi toi-même*, veut dire qu'il faut s'instruire et devenir prudent ; car alors seulement on apprendra à se connaître ; ceux qui sont privés d'instruction et sans esprit se croient en général les plus éclairés, ce qui est, selon Platon, la plus grande des sottises : ils prennent les méchants pour des hommes de bien et les vauriens pour des gens probes. Celui-la seul qui est instruit et intelligent peut se connaître lui-même et les autres. *Rien de trop* signifie qu'il faut de la mesure dans tout, et que dans les choses humaines il ne faut rien pousser jusqu'aux dernières limites, à l'exemple des Épidamniens. Ceux-ci habitaient le littoral de l'Adriatique et étaient en guerre entre eux : ils jetèrent dans la mer des masses de fer incandescentes en jurant qu'ils ne mettraient un terme à leur inimitié que lorsqu'ils retireraient de la mer ces masses de fer encore brûlantes. Serment absurde et contraire au précepte : *Rien de trop* ; car les Épidamniens furent plus tard forcés par les circonstances d'en venir à un accommodement et de laisser leur masse de fer se refroidir au fond de l'abîme. *Réponds pour un autre, et tu t'en repentiras* : cette sentence est appliquée par quelques-uns au mariage ; car chez la plupart des Grecs on appelle le contrat de mariage un engagement, et la vie en commun confirme cette interprétation : les plus grands malheurs et la plupart des peines viennent des

femmes. Quelques autres , au contraire , prétendent que cette interprétation est indigne de Chilon , puisque la société ne peut pas exister sans le mariage ; ils appliquent donc le dommage qu'éprouvent ceux qui répondent pour un autre à ceux qui s'engagent comme caution dans les contrats civils ou dans les transactions d'argent. Aussi Euripide s'exprime-t-il ainsi : « Je ne m'engage pour personne ; celui qui aime à se rendre caution pour les autres en est bientôt puni. Les paroles de l'oracle de la pythie , d'ailleurs , le défendent ¹. » — Quelques-uns soutiennent que cette sentence n'est pas de Chilon , et que ce n'est pas un principe social de refuser de secourir les amis dans le besoin ; mais ce qui importe , c'est de se refuser à prendre des engagements trop stricts dans les affaires humaines. Il ne faut pas faire comme les Grecs lorsqu'ils luttèrent contre Xerxès : ils jurèrent à Platée qu'ils légueraient aux enfants de leurs enfants leur haine contre les Perses , et que cette haine durerait tant que les fleuves couleraient vers la mer , tant que le genre humain vivrait , et tant que la terre porterait des fruits. Cependant , malgré cet engagement qui devait braver la fortune , les Grecs envoyèrent quelque temps après des députés auprès d'Artaxerxès , fils de Xerxès , pour lui demander son amitié et son alliance. — Ces courtes sentences de Chilon renferment le meilleur sens pratique , et ces apophthegmes sont les plus belles offrandes consacrées à Delphes. Les briques d'or de Crésus et les autres objets précieux ont disparu et attiré dans le temple de cupides profanateurs ; mais ces sentences durent éternellement , et sont déposées comme le plus beau trésor dans l'esprit des hommes instruits ; ni les Phocidiens , ni les Gaulois n'ont porté leurs mains sur ce trésor.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 552. — Pittacus de Mitylène était non-seulement admiré pour sa sagesse , mais il était encore un citoyen tel que l'île de Lesbos n'en avait jamais eu et , selon moi , n'en aura jamais , quand même elle produirait un

¹ Ces deux vers ne se trouvent dans aucune des pièces d'Euripide parvenues jusqu'à nous.

vin plus abondant et plus doux. Pittacus fut un excellent législateur, il fut l'ami et le bienfaiteur de ses concitoyens; il délivra sa patrie des trois plus grands maux, la tyrannie, le désordre et la guerre.

Pittacus, d'un esprit très-profond et d'un cœur noble et généreux, cherchait en lui-même l'excuse des fautes des autres. Aussi était-il généralement regardé comme l'homme le plus parfait. Ses lois attestent sa politique et sa prudence; il était fidèle à sa parole, courageux à la guerre, et les attrait du gain ne lui inspiraient jamais qu'un profond dédain.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 19. — Lorsque les Mitylénéens donnèrent à Pittacus la moitié du champ pour lequel il avait soutenu un combat singulier, il la refusa et fit distribuer à chacun une part égale, disant que l'égal valait mieux que le plus : il reconnaissait sagement que l'avantage est toujours du côté de la modération et non du côté du lucre. « Car, ajoutait-il, la gloire et la sécurité sont les compagnes de l'égalité; une trop grande fortune entraîne la médisance et la crainte, ce qui lui ôterait bientôt le don qu'on lui offrait. » — Il était conséquent avec lui-même lorsqu'il refusa les offres que Crésus lui fit de ses trésors. « Je ne puis, disait-il, accepter ce don, car je possède déjà le double de ce que je souhaite. » Crésus, étonné de cette indifférence de Pittacus pour l'argent, en demanda la raison. Pittacus répondit que son frère, mort sans enfants, lui avait laissé une fortune égale à celle qu'il avait déjà, et qu'il en était tout attristé. — Lorsque le poète Alcée, son plus grand ennemi, et qui l'avait amèrement outragé dans ses vers, fut tombé en son pouvoir, il fit entendre ces paroles : « Le pardon vaut mieux que le châtement. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 552. Les habitants de Priène racontent que Bias ayant racheté à des brigands qui les avaient enlevées, des jeunes filles de Messène d'un rang distingué, les traita avec honneur comme ses propres enfants. Quelque temps après, leurs parents étant venus à Priène pour les ramener, Bias les rendit, et ne réclama ni la rançon qu'il

avait donnée pour elles, ni les frais de leur entretien ; au contraire, il leur fit de grands présents. Aussi ces jeunes filles le regardèrent toujours comme leur père, tant à cause du grand bienfait qu'elles en avaient reçu, que pour le soin qu'il avait pris d'elles dans sa maison. De retour au sein de leur famille, elles n'oublièrent jamais la reconnaissance qu'elles lui devaient.

Des pêcheurs messéniens, ayant jeté leur filet, ne retirèrent autre chose qu'un trépied d'airain portant cette inscription : *Au plus sage*. Ils l'emportèrent, et le donnèrent à Bias.

Bias était le plus grand orateur de son temps ; mais il fit de son éloquence un usage tout différent de celui des autres orateurs. Il ne l'employa jamais pour gagner de l'argent ni pour en retirer quelque profit ; mais il la consacra à la défense des opprimés. C'est ce qu'on voit bien rarement.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 20. — Ce n'est pas un grand avantage d'exceller par sa force, mais de s'en servir opportunément. A quoi a servi à Milon de Crotone sa prodigieuse force ? Polydamas le Thessalien, écrasé par un rocher, est un exemple évident combien il est trompeur d'avoir une grande force de corps et un petit jugement.

* *Tzetz. Hist.*, t. II, 38. — Ce Polydamas était natif de la ville de Scotusse ; avec ses mains nues il tuait des lions comme des agneaux ; par la vitesse de ses pieds, il dépassait les chars les plus rapides et soutenait de son bras la voûte d'une caverne qui allait s'écrouler.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 20. — Les Cirrhéens ayant eu un long siège à soutenir, parce qu'ils avaient tenté de profaner l'oracle, quelques-uns des Grecs retournèrent dans leur patrie ; les autres interrogèrent la pythie, qui leur répondit : « Vous ne parviendrez point à renverser les tours de cette ville, avant que les flots de la bleue Amphitrite viennent se briser contre mon temple, et baigner les rivages sacrés. »

Périlaüs, le statuaire, avait construit pour le tyran Phalaris un taureau d'airain destiné au supplice de ses compatriotes ; c'est

sur lui qu'on fit le premier essai de cet horrible genre de supplice. Ceux qui donnent aux autres de mauvais conseils sont d'ordinaire les premiers punis¹.

Solon parut dans l'assemblée² et prédit ainsi aux Athéniens la tyrannie de Pisistrate : « Des nuages tombent la neige et la grêle, le tonnerre succède à la foudre brillante. L'État périt sous les coups des grands hommes ; le peuple est tombé par son imprudence sous le joug d'un monarque. Il est bien difficile de contenir celui qui est trop élevé ; mais maintenant il faut s'attendre à tout. » — Lorsque plus tard Pisistrate fut devenu tyran, Solon s'exprima ainsi : « Si, par votre lâcheté, vous êtes malheureux, n'en accusez pas les dieux. En lui donnant des gardes, vous avez augmenté vos malheurs, et vous vous êtes imposé une triste servitude. Chacun de vous suit la piste du renard, et cependant vous tous réunis n'avez pas le nez assez fin. Vous regardez la langue, vous écoutez les discours subtils de l'homme, mais vous ne le regardez pas à l'œuvre. » — Pisistrate engagea Solon à se taire et à jouir des biens de la tyrannie ; mais, ne pouvant en aucune façon le faire changer de conduite, et le voyant de plus en plus exaspéré contre le tyran dont il menaçait de se venger, Pisistrate lui demanda sur qui il comptait pour l'aider dans ses projets : « Sur ma vieillesse, répondit Solon. »

Africanus in Euseb. Præp. Ev., X, p. 488. — Diodore, dans un de ses dix premiers livres, où il parle des Siciliens et des Sicanien, a connu la distinction qu'on fait entre un Sicule et un Sicanien, comme nous l'avons dit plus haut.

Cyrus devint roi des Perses dans l'année où l'on célébra la LV^e olympiade, selon Diodore.

Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, surpassa tous ses contemporains en valeur, en prudence, et par les autres grandes qualités. Son père lui avait donné une éducation royale en dirigeant ses pensées vers les

¹ *Tsets.*, *Hist.*, I, 646, raconte ce fait avec plus de détails.

² La phrase omise n'est que la répétition de ce qui a été dit plus haut, p. 243.

objets les plus élevés. Aussi on ne douta pas qu'il ne fût un jour de très-grandes choses au-dessus de son âge.

Astyage, roi des Mèdes, vaincu et réduit à une fuite honteuse, exhala sa colère sur ses soldats. Il envoya tous les officiers et leur en substitua de nouveaux. Ensuite tous ceux qui avaient causé la déroute furent mis à part et livrés au dernier supplice. Il était persuadé que cet exemple retiendrait les autres dans le devoir au moment du danger. Il était d'ailleurs d'un caractère dur et implacable. Mais ce châtiment, loin de frapper de terreur le reste de l'armée, ne rendit que plus odieuse la cruauté du roi et excita les soldats à la révolte. Aussi les soldats s'attroupaient-ils, tenaient des discours séditieux et s'exhortaient réciproquement les uns les autres à venger la mort de leurs compagnons d'armes.

Cyrus était non-seulement d'un courage à toute épreuve, en présence de l'ennemi, mais il était encore clément et généreux à l'égard de ses sujets. Aussi les Perses lui donnèrent-ils le surnom de Père.

**Excerpt. Vatican.*, p. 22-24. — Crésus faisait construire des vaisseaux de guerre, et le bruit courait qu'il voulait marcher contre les îles. Bias, qui venait de visiter les îles, contempla ces armements. Interrogé par le roi s'il n'avait rien entendu de nouveau chez les Grecs, Bias répondit : « Tous les insulaires se procurent des chevaux dans le dessein de marcher contre les Lydiens. — Plût à Dieu ! s'écria Cyrus, qu'on eût conseillé aux insulaires de se battre avec des chevaux contre les Lydiens. — Crois-tu donc, répliqua Bias, que les Lydiens, qui habitent le continent, puissent prendre sur terre les habitants des îles ? ne crois-tu pas que les insulaires doivent adresser des prières aux dieux pour atteindre les Lydiens sur mer, afin de se venger des revers que les Grecs ont essuyés sur mer et de la servitude que tu as imposée aux hommes de leur race ? » Crésus, frappé de ces paroles, changea aussitôt de dessein et fit cesser les travaux maritimes ; car il jugeait que ceux qui se savaient supérieurs en cavalerie aux Lydiens devaient l'être aussi en infanterie. — Crésus fit venir de la

Grâce les hommes les plus sages, afin de leur montrer ses richesses ; il comblait de présents ceux qui préconisaient sa félicité. Il appela également auprès de lui Solon et quelques autres qui avaient la plus grande réputation en philosophie ; car il voulait prendre ces hommes pour témoins de son bonheur. C'est ainsi que se rendirent chez lui Anacharsis le Scythe, Bias, Solon, Pittacus. Dans les festins et dans les conseils, Crésus les plaçait au premier rang ; il leur montrait ses richesses et l'étendue de sa souveraineté. Les hommes instruits affectaient alors un langage sententieux. Crésus, faisant voir à ses hôtes la prospérité de son règne et le nombre des nations soumises, demanda à Anacharsis, le plus âgé des sages, lequel était le plus courageux des êtres vivants ? « Les animaux les plus sauvages, répondit Anacharsis, parce que seuls ils meurent intrépidement pour leur liberté. » Crésus, persuadé que le sage s'était trompé, et que dans une seconde réponse il lui serait plus favorable, demande de nouveau qui il estimait le plus juste parmi les êtres vivants ? « Les plus sauvages des animaux, répliqua Anacharsis, car seuls ils vivent selon la nature et non selon les lois ; or, la nature est l'œuvre de Dieu et les lois l'œuvre de l'homme : il vaut donc mieux se conformer aux conventions de Dieu qu'à celles des hommes. » Enfin Crésus, voulant pousser à bout Anacharsis, lui demanda si les animaux les plus sauvages étaient aussi les plus sages. « Certainement, répondit le philosophe, car c'est le propre de la sagesse de préférer la vérité de la nature aux lois de l'homme. » Crésus se mit à rire et se moqua d'Anacharsis de ce qu'il avait puisé ses réponses dans les mœurs sauvages des Scythes¹. . . . Crésus demanda à Pittacus quel était le meilleur empire qu'il eût vu ? « Celui du bois peint, répondit-il, en faisant allusion aux lois affichées sur les poteaux. » — Ésope était le contemporain des sept sages ; il disait d'eux qu'ils ne savaient pas parler à des souverains, et qu'avec de tels hommes il fallait parler très-peu et très-doux.

¹ Les phrases omises ne sont que la répétition un peu plus prolixe de ce qui a été dit plus haut à propos de Solon, p. 241.

Le même Ésope disait dans un langage figuré que la victoire s'obtient par le courage et non par le nombre de bras.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Le Phrygien Adraste, dans une partie de chasse, lança son javelot sur un sanglier, et atteignit mortellement le fils de Crésus, nommé Atys. Quoiqu'il l'eût tué bien involontairement, il se crut indigne de vivre. Aussi engagea-t-il Crésus de ne point lui pardonner, mais de l'immoler sur-le-champ sur le tombeau de son fils. Crésus était d'abord exaspéré contre Adraste et menaçait de le faire brûler vif. Mais voyant que ce jeune homme, loin de vouloir éviter le supplice, venait offrir sa vie pour expier le résultat déplorable d'un événement imprévu, il passa de la colère à la clémence et fit grâce à cet infortuné, ne pouvant s'en prendre qu'au destin. Néanmoins Adraste se rendit seul sur le tombeau d'Atys et s'y donna la mort.

**Excerpt. Vatican.*, p. 25 et 26. — Phalaris voyant une troupe de pigeons poursuivie par un seul épervier, s'écria : « Voyez, citoyens, n'est-ce pas lâcheté qu'une si grande troupe se laisse poursuivre par un seul ? S'ils osaient faire volte-face, ils viendraient facilement à bout de celui qui les poursuit. » En prononçant ces mots, il abdiqua la tyrannie, ainsi que nous l'avons rapporté en parlant de la succession des rois.

Crésus, au moment de marcher contre Cyrus le Perse, consulta l'oracle. Celui-ci répondit : « Crésus, traversant le fleuve Halys, mettra fin à un grand empire. » En interprétant cet oracle ambigu dans le sens le plus favorable à ses projets, il tomba dans le malheur. — Il interrogea de nouveau l'oracle pour savoir s'il régnerait longtemps. Le dieu lui répondit en ces termes : « Lorsqu'un mulet sera devenu roi des Mèdes, alors, ô Lydien aux pieds tendres, fuis sans retard sur les rives de l'Hermus sablonneux, et ne rougis pas d'être lâche. » Le mulet de l'oracle, c'était Cyrus, né d'une mère mède et d'un père perse. — Cyrus, roi des Perses, arrivé avec toute son armée dans les défilés de la Cappadoce, envoya des hérauts à Crésus pour explorer ses États et lui annoncer que Cyrus lui pardonnerait ses premiers torts et le nommerait satrape de la Lydie,

s'il voulait se présenter à sa porte , et se déclarer comme les autres son esclave. Crésus répondit aux hérauts : « Cyrus et les Perses devraient être bien plutôt mes esclaves, car ils ont été jadis sujets des Mèdes, tandis que moi je n'ai encore été aux ordres de personne. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Crésus, roi des Lydiens, feignant de consulter l'oracle de Delphes, envoya Eurybate l'Éphésien dans le Péloponnèse avec une grande somme d'argent pour engager au service du roi beaucoup de soldats grecs. Mais Eurybate se rendit auprès de Cyrus, roi des Perses, à qui ce traître découvrit les projets de Crésus. Cette trahison se répandit dans toute la Grèce, où encore aujourd'hui on donne le nom d'Eurybate à tout homme noté d'infamie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 26. — Les méchants, lors même qu'ils ont échappé à la vengeance de ceux auxquels ils ont fait du mal, restent toujours voués à l'infamie qui s'attache à eux autant que possible, même après la mort. On raconte que Crésus, avant de faire la guerre à Cyrus, avait envoyé des théores à Delphes pour demander comment son fils [qui était muet] pourrait recouvrer la parole. La pythie répondit : « O Lydien, roi de tant de peuples, insensé Crésus, ne veuille pas entendre dans ton palais la voix tant désirée de ton fils; tu en seras beaucoup plus heureux, car le jour où il parlera sera néfaste. »

Il faut supporter sagement la fortune et ne pas se fier à la prospérité humaine, qui en un clin d'œil peut éprouver de grands changements.

Après que Crésus, prisonnier de Cyrus, fut descendu du bûcher éteint, il vit la ville livrée au pillage, et emporter beaucoup d'argent et d'or. Il demande à Cyrus ce que font ces soldats : « Ils emportent tes richesses, répliqua le roi en souriant. — Mais, par Jupiter, répondit Crésus, ce ne sont pas les miennes, mais les tiennes; car je ne possède plus rien en propre. » Frappé de ces paroles, Cyrus se repentit aussitôt, rappela les soldats du pillage et fit déposer dans le trésor royal les richesses trouvées à Sardes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553. — Cyrus, persuadé que Crésus était un homme d'une grande piété parce qu'un torrent de pluie avait éteint le bûcher qui devait le consumer, et se rappelant en outre la réponse de Solon, le garda auprès de lui et le combla d'honneurs. Il l'admit même à son conseil, pensant que la prudence et le savoir devaient être le partage d'un homme qui avait vécu dans l'intimité avec tant de sages.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 27 - 29. — Lorsque Harpagus fut nommé commandant du littoral par Cyrus le Perse, les Grecs de l'Asie envoyèrent auprès de lui une députation pour conclure une alliance avec Cyrus. Harpagus leur répondit qu'il se conduirait à leur égard comme on s'était, il y avait quelque temps, conduit envers lui. « Je voulus, dit-il, un jour me marier, et je demandai au père la main de sa fille. Celui-ci, ne me jugeant pas d'abord digne de son alliance, destina sa fille à un autre plus puissant que moi. Mais lorsqu'il me vit plus tard dans les faveurs du roi, il m'offrit lui-même sa fille. Mais je lui répondis que je ne consentirais plus à prendre sa fille comme femme légitime, mais comme concubine. Vous autres Grecs, vous tenez la même conduite ; car lorsque Cyrus vous offrit l'amitié des Perses, vous n'en vouliez point. Maintenant que la fortune est changée, vous recherchez l'amitié de Cyrus ; mais ne vous attendez pas à être traités comme des alliés : il faudra vous soumettre comme des esclaves, si vous voulez obtenir la protection des Perses. » — Informés que les Grecs de l'Asie couraient des dangers, les Lacédémoniens envoyèrent à Cyrus des députés pour lui déclarer que les Grecs de l'Asie étant de leur race, ils lui défendaient de les réduire en esclavage. Surpris de ce langage, le roi répondit qu'il saurait apprécier leur valeur quand il aurait envoyé un de ses esclaves subjugué la Grèce.

Sur le point de soumettre l'Arcadie, les Lacédémoniens reçurent de l'oracle la réponse suivante : « Tu me demandes l'Arcadie ? tu me demandes beaucoup ; je ne te la donnerai pas. Beaucoup d'Arcadiens ne vivent que de glands ; ils te repousseront ; cependant je te veux du bien ; je te donnerai donc Tégée

à fouler sous tes pieds en dansant, et une belle plaine à mesurer au cordeau. »

Les Lacédémoniens envoyèrent à Delphes demander dans quels lieux reposaient les os d'Oreste, fils d'Agamemnon. L'oracle répondit : « Dans une plaine de l'Arcadie se trouve Tégée. Là, deux vents soufflent sous l'empire de la nécessité ; le coup s'ajoute au coup et le mal au mal. C'est là que la terre est vivifiante, et recèle dans son sein le fils d'Agamemnon ; quand tu l'auras enlevé, tu seras vainqueur de Tégée. » C'était une forge : les vents étaient les soufflets, les coups l'enclume et le marteau, et le mal le fer, parce qu'il a été inventé pour le malheur des hommes.

Il vaut mieux mourir que de vivre avec les siens et d'être témoin des crimes qui méritent la mort. — Pendant que la fille de Pisistrate, remarquable par sa beauté, portait la corbeille des sacrifices, un jeune homme s'approcha d'elle effrontément et lui donna un baiser. Les frères, irrités de cet outrage, conduisirent ce jeune homme auprès de leur père, en demandant justice. Pisistrate leur dit en souriant : « Que ferons-nous à ceux qui nous haïssent, si nous punissons ceux qui nous aiment ? » — Ce même Pisistrate, se promenant un jour à la campagne, remarqua un homme qui, près du mout Hymette, labourait un champ très-maigre et rocailleux. Étonné de l'activité de cet homme, il envoya lui demander quel profit il croyait retirer de son travail. Le laboureur répondit aux envoyés qu'il ne retirait de son champ que des fatigues ; mais que cela lui était égal, parce qu'une partie devait en revenir à Pisistrate. Le tyran sourit à cette réponse, et exempta le champ de tout impôt ; c'est de là que vient le proverbe : les produits desséchés exemptent de l'impôt.

LIVRE DIXIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553-555. — Servius Tullius,

¹ Il y a ici un jeu de mots impossible à rendre en français : φιλεῖν signifie à la fois aimer et donner un baiser.

roi des Romains, régna quarante-quatre ans, et sa vertu lui inspira un grand nombre de maximes utiles à l'État.

Dans la LXI^e olympiade, Tériclès étant archonte d'Athènes¹, Pythagore le philosophe, déjà fort instruit, devint célèbre. Jamais aucun philosophe n'a mérité autant que lui de vivre dans la mémoire des hommes. Il était Samien d'origine; d'autres disent qu'il était Tyrrhénien. Il avait dans ses paroles tant d'éloquence et de grâce que chaque jour tous les habitants de la ville accouraient pour entendre ce sage qu'ils considéraient à l'égal d'un dieu. Mais il ne se contenta pas de l'emporter sur les autres par l'éloquence, il fut encore digne d'admiration par la pureté de ses mœurs, qui étaient le meilleur modèle à proposer à la jeunesse. Il détourna de la mollesse et du luxe tous ceux qui le fréquentaient, quoique à cette époque l'abus des richesses entraînaient les hommes à l'oisiveté et à la corruption, vices également nuisibles au corps et à l'âme.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 29. — Lorsque, pendant la révolte de Tarquin, Servius Tullius se rendit dans le sénat et qu'il aperçut les dispositions qu'on avait faites contre lui, il ne dit que ces mots : « Quelle audace ! Tarquin. — Quelle est donc la tienne, reprit Tarquin, toi, fils d'esclave, qui as osé te déclarer roi des Romains ; toi qui nous as enlevé, contre les lois, le sceptre héréditaire, qui nous revenait ; toi qui t'es arrogé un pouvoir qui ne t'appartient en aucune façon ! » En prononçant ces paroles, il s'avança sur Tullius, le saisit par le bras et le jeta à bas du trône. Tullius se releva et essaya de s'enfuir tout en boitant à cause de la chute qu'il venait d'essuyer, mais il fut tué.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 553-555. — Pythagore, informé que Phérécyde, qui avait été son maître, se trouvait dangereusement malade à Delos, s'embarqua aussitôt pour se rendre d'Italie dans cette île. Là, il soigna pendant quelque temps le vieillard, et fit tous ses efforts pour lui rendre la santé ; mais Phérécyde succomba à la vieillesse et à la maladie. Pytha-

¹ Année 538 avant J. C.

gore lui rendit les derniers devoirs , comme un fils à son père , et revint en Italie.

Lorsque parmi les pythagoriciens il y en avait qui perdaient leur fortune , les autres partageaient leurs biens avec eux comme entre frères , et ce n'était pas seulement ceux qui vivaient en communauté qui agissaient ainsi les uns à l'égard des autres , mais cette maxime s'étendait à tous les disciples de cette école.

Clinias de Tarente , de la secte des pythagoriciens , ayant appris que Prorus de Cyrène avait perdu tout son bien dans une émeute et était tombé dans l'indigence , partit aussitôt de l'Italie pour se rendre à Cyrène. Il avait emporté une forte somme d'argent qu'il remit à Prorus pour le rétablir dans ses affaires , quoiqu'il ne l'eût jamais vu , mais seulement parce qu'il avait entendu dire que Prorus était de la secte de Pythagore. On rapporte plusieurs traits semblables des pythagoriciens. Ce n'était pas seulement par des secours d'argent que les pythagoriciens se témoignaient leur amitié , ils s'exposaient volontiers aux plus grands dangers pour se secourir entre eux. Sous la tyrannie de Denys , Phintias , pythagoricien , ayant conspiré contre ce tyran , devait dans quelques jours subir le dernier supplice , lorsqu'il demanda à Denys la permission d'aller mettre ordre à ses affaires , et lui offrit pour sa caution un de ses amis. Le tyran , étonné qu'en pareille circonstance on pût trouver un ami qui voulût se donner pour garant , lui accorda sa demande. Phintias appela donc un de ses amis , nommé Damon , philosophe pythagoricien. Celui-ci vint sans hésiter prendre la place de l'ami condamné à mort. Parmi les témoins , les uns louaient cette amitié extraordinaire , les autres la taxaient de folie. Cependant le jour fixé pour le supplice étant arrivé , tout le peuple accourut pour voir si Phintias viendrait délivrer celui qui lui servait de caution. Le jour étant déjà très-avancé , tout le monde désespérait de le voir venir. Damon marchait déjà au supplice , lorsque Phintias arriva hors d'haleine au moment décisif. Tout le monde admira une telle amitié ; le tyran fit grâce au coupable et demanda à être reçu en tiers dans cette amitié.

Les pythagoriciens exerçaient leur mémoire avec le plus grand soin, et voici comment ils s'y prenaient. Ils ne sortaient jamais du lit sans avoir repassé dans leur esprit tout ce qu'ils avaient fait la veille, du matin au soir. S'il leur arrivait d'avoir plus de loisir que d'habitude, ils poussaient cet examen commémoratif jusqu'au troisième et quatrième jour précédent, et même au delà. Ils considéraient cet exercice comme très-propre à fortifier la mémoire et à pourvoir l'esprit de beaucoup de connaissances.

Voici comment ils s'exerçaient à la tempérance. Ils se faisaient servir tous les mets les plus exquis, et restaient longtemps à les regarder. Lorsque ensuite ce spectacle avait excité leurs sens, ils faisaient desservir la table et se retiraient sans avoir goûté d'aucun des mets.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 29-31. — Pythagore professait la doctrine de la métempsycose; il regardait la chair comme un aliment défendu, parce qu'il soutenait que les âmes des animaux passent, après la mort, dans d'autres êtres vivants. Il disait se souvenir que lui-même avait été, à l'époque de la guerre de Troie, Euphorbe, fils de Panthus, et tué par Ménélas. — On raconte que, voyageant un jour à Argos, il pleurait en voyant parmi les dépouilles troyennes un bouclier suspendu au mur, et que, interrogé par les Argiens sur le motif de son chagrin, il répondit : « Ce bouclier était à moi quand j'étais Euphorbe, à Troie. » Comme on ne voulait pas le croire et qu'on le traitait même de fou, il ajouta qu'on trouverait la preuve du fait; qu'il y avait sur la partie interne du bouclier, le mot *Euphorbe* tracé en anciens caractères. Tout le monde demanda avec surprise qu'on détachât le bouclier, et on y trouva en effet l'inscription indiquée. — Callimaque rapporte de Pythagore qu'il avait inventé une partie des problèmes de géométrie, et qu'il avait, le premier, introduit les autres de l'Égypte en Grèce. Au nombre de ces problèmes étaient ceux qu'Euphorbe le Phrygien avait appris aux hommes, sur le triangle scalène; sur les sept cercles de longitude; il enseigna aussi aux hommes de s'abstenir

de manger de la chair des animaux qui respirent ; mais tous les hommes ne lui ont pas obéi.

Pythagore recommandait la frugalité , parce que le luxe de la table ruine tout à la fois la fortune et le corps de l'homme. En effet , la plupart des maladies viennent de l'indigestion , qui elle-même est une suite des repas somptueux. Il persuada à beaucoup de monde de ne faire usage que d'aliments non cuits, et de ne boire que de l'eau toute la vie, afin d'avoir l'esprit dispos pour la recherche de la vérité. Mais aujourd'hui si l'on interdisait aux hommes l'usage d'un ou de deux des aliments qui leur paraissent agréables , ces hommes renonceraient à la philosophie , alléguant qu'il est stupide de lâcher le bien qu'on a pour chercher un bien imaginaire. Quand il s'agit de briguer la faveur populaire ou de se livrer à une foule d'occupations futiles, ils ont le temps , et rien ne les empêche ; mais lorsqu'il s'agit de l'instruction et de la culture des mœurs , ils disent qu'il n'ont pas le loisir , de façon qu'ils sont très-affairés quand ils ne font rien , et oisifs quand ils sont très-occupés.

Archytas de Tarente , pythagoricien , irrité des fautes graves commises par ses serviteurs , mais contenant sa fureur , s'écria : « Comme je punirais ces vauriens , si je n'étais pas en colère ! »

Les pythagoriciens mettent un très-grand soin à s'assurer des amis , dans la conviction que l'amitié est le plus grand bien de la vie.

On admire avec raison , et on apprécie souverainement , les motifs de leur amitié réciproque. Était-ce leur habitude , le genre de leur exercice ou leur éloquence qui inspirait cette bienveillance à ceux qui entraient dans la société des pythagoriciens ? C'est ce que personne n'a pu savoir , malgré tout le désir qu'en aient eu plusieurs profanes. Ce qui explique pourquoi leur secret était si bien gardé , c'est qu'il était défendu aux pythagoriciens de rien mettre par écrit , mais de conserver les préceptes dans leur mémoire. — Pythagore avait , entre autres , prescrit à ses disciples de jurer rarement , mais quand ils avaient fait un serment , de le garder fidèlement et de veiller à son exé-

cution ponctuelle. Ce précepte de Pythagore était loin d'être celui de Lysandre le Lacédémonien et de Demade l'Athénien. Le premier soutenait qu'il fallait amuser les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments; le second établissait en principe qu'il fallait en toutes choses, conséquemment aussi en matière de serment, consulter ses intérêts; qu'il fallait voir si, en parjurant, on obtenait quelque profit immédiat, ou si, en gardant son serment, on ne perdait pas son bien. L'un et l'autre ne regardaient donc pas le serment comme la base de la bonne foi, mais comme un moyen de faire des dupes et de se procurer un gain honteux.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore recommandait à ses disciples de s'engager rarement par le serment, mais d'être religieux observateurs des serments qu'ils auraient faits.

Le même Pythagore, consulté sur l'usage le mieux réglé des plaisirs de l'amour, disait qu'il ne fallait point avoir de commerce avec les femmes pendant l'été, et que pendant l'hiver, il fallait en user sobrement. En général, il regardait les plaisirs charnels comme nuisibles à l'homme, et il croyait que l'habitude des plaisirs de l'amour produisait le dépérissement des forces et avançait le terme de la vie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32. — Pythagore, interrogé un jour par quelqu'un quand on devait se livrer au plaisir de l'amour, répondit : « Toutes les fois que tu voudras être beaucoup moins que tu n'es. » — Les pythagoriciens distinguaient dans l'homme quatre âges : enfance, adolescence, jeunesse, vieillesse ; ils disaient que chaque âge répondait à une des saisons de l'année : au printemps l'enfance, à l'automne l'âge viril, à l'hiver la vieillesse et à l'été la jeunesse.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore enseignait que, pour offrir aux dieux un sacrifice qui leur fût agréable, il fallait se présenter, non avec des habits magnifiques, mais avec des vêtements décents et propres ; que non-seulement le corps doit être pur de toute souillure, mais que l'âme doit se trouver dans un état de parfaite chasteté.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32. — Le même Pythagore disait que les sages devaient prier les dieux pour les sots ; car, disait-il, les sots ne savent pas quels sont les vrais biens de la vie qu'il faut demander aux dieux. — Il disait encore qu'il fallait être simple dans ses prières et ne pas nommer en détail les bienfaits qu'on demande, tels que la puissance, la beauté, la richesse, et d'autres biens semblables ; car souvent chacune de ces choses, quand elles sont vivement désirées, conduisent à notre perte. C'est ce dont on peut se convaincre en se rappelant ces vers des *Phéniciennes* d'Euripide, où Polynice, invoquant les dieux, commence ainsi : « Portant ses regards sur Argos, » et finit par ces mots : « Pour lancer de mon bras cette flèche dans le sein de mon frère ¹. » Car, croyant demander aux dieux les dons les plus beaux, il ne prononçait, en réalité, qu'une imprécation.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 555. — Pythagore enseignait à ses disciples beaucoup d'autres belles maximes ; il excitait en eux l'amour de la sagesse, élevait leur courage et les portait à la pratique de la constance et des autres vertus. Aussi les Crotoniates lui rendirent des honneurs semblables à ceux que l'on rend aux dieux.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 32, 33. — Pythagore appelait l'étude de sa secte, amour de la sagesse (philosophie), mais non pas sagesse. Il critiquait ceux qui, avant lui, avaient été appelés les sept sages. Car, disait-il, aucun homme n'est sage ; en raison de la faiblesse de sa nature, il ne peut rien conduire à sa perfection ; mais celui qui imite les manières et la vie d'un sage doit porter plus convenablement le nom de philosophe. — Cependant, malgré les grands progrès que Pythagore et ses disciples avaient fait faire à la philosophie, malgré les importants services qu'ils avaient rendus aux États, ces philosophes n'échappèrent pas à l'envie ² qui gâte tout ce qui est beau : je crois qu'il

¹ Euripide, *Phéniciennes*, v. 1393-1384.

² Au lieu de χρόνος, temps, que porte le texte, je propose de lire le mot φθόνος, envie.

n'existe pas d'institution humaine assez belle pour qu'elle échappe aux atteintes d'une longue jalousie.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 556. — Un des habitants de Crotone, nommé Cylon, homme le plus influent de la ville, tant par ses richesses que par son crédit, demanda à être admis dans l'école de Pythagore. Mais il essuya un refus à cause de la violence et de la dureté de son caractère, qui l'avait porté à fomenter des troubles, et le rendait avide du pouvoir. Ne pouvant supporter cet affront, il se déclara ennemi de toute la secte, forma un parti contre elle et ne cessa, dès lors, de lui faire une guerre à outrance, tant par ses discours que par ses actions.

Lysis le pythagoricien, étant venu à Thèbes en Béotie, fut le précepteur d'Épaminondas; il en fit un homme accompli dans toutes les vertus, et s'attacha tellement à lui, qu'il le choisit pour son fils adoptif. Ainsi Épaminondas, ayant puisé à l'école pythagoricienne les principes de la fermeté d'âme, de la frugalité et de toutes les autres vertus, devint non-seulement le premier des Thébains, mais encore le premier de son siècle.

Ceux qui écrivent l'histoire de la vie des hommes célèbres qui ont vécu avant nous, s'imposent une tâche bien pénible, il est vrai, mais ils rendent en même temps un très-grand service à la société. En effet, l'histoire, en nous montrant les faits remarquables, honore les hommes vertueux et rabaisse les méchants, distribuant également aux uns la louange qu'ils ont méritée, aux autres le blâme qu'ils ont encouru. La louange, si l'on peut s'exprimer ainsi, est un prix de lutte qui se donne à peu de frais, et le blâme est un châtiment qui ne fait pas de blessure. Il importe donc de savoir que la mémoire que l'on laisse après la mort est conforme à la vie que l'on a menée, afin que l'on passe son temps, non pas à élever des monuments de marbre, qui n'occupent qu'un point de l'espace, et qui sont bientôt détruits par le temps, mais bien plutôt à se livrer à l'étude de la science et à la pratique des autres vertus dont la renommée s'étend partout. Le temps, qui absorbe tout, immortalise les belles actions; il les rajeunit même. Un noble zèle s'empare des esprits pour

imiter ces beaux modèles. Le souvenir de ces grands hommes, qui vivaient il y a des siècles, est aussi présent à notre intelligence que s'ils vivaient de notre temps.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 33. — Cyrus, roi des Perses, après la conquête de la Babylonie et de la Médie, espérait se rendre maître de toute la terre; car après avoir soumis des peuples grands et puissants, il s'imaginait qu'aucun roi, qu'aucune nation ne pourrait résister à ses armes; tant il est vrai que ceux qui s'élèvent à une puissance extraordinaire ne savent plus supporter la fortune comme il convient à un homme!

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 556, 557. — Cambyse était naturellement maniaque et imbécile; mais son avènement à un grand empire le rendit très-cruel et orgueilleux.

Après la prise de Memphis et de Peluse, Cambyse le Perse, enivré de sa prospérité, fit ouvrir le tombeau d'Amasis, ancien roi d'Égypte. On trouva le corps embaumé dans un cercueil; Cambyse fit battre de verges ce cadavre insensible et exerça sur lui toute sorte d'outrages; enfin il ordonna de le réduire en cendres. Comme les Égyptiens ne sont pas dans l'usage de brûler les morts, il pensait qu'en faisant brûler Amasis, mort depuis longtemps, il lui ferait subir le plus fort des châtimens.

Cambyse, sur le point de porter la guerre en Éthiopie, envoya une partie de son armée contre les Ammoniens, en ordonnant à ses généraux de piller le temple de l'oracle, de le brûler et de réduire en esclavage tous les habitants des environs.

Excerpt. de Legat., p. 649. — Lorsque Cambyse, roi des Perses, se fut rendu maître de toute l'Égypte, les Libyens et les Cyrénéens, qui étaient venus au secours des Égyptiens, lui envoyèrent des présents et lui promirent de faire tout ce qu'il leur commanderait.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 33. — Polycrate, tyran des Samiens, avait envoyé des trirèmes pirates dans les parages les plus favorables; il rançonnait tous les navigateurs et ne restituait les prises qu'à ses alliés. Quelques-uns de ses familiers l'en ayant blâmé, Polycrate répondit : « Tous mes amis me savent bien

plus de gré de la restitution que je leur fais qu'ils ne seraient contents s'ils n'avaient rien perdu. »

Les actions injustes sont généralement suivies de près d'un châtiment proportionné. — Tout bienfait qui n'entraîne aucun repentir, porte un beau fruit, l'éloge de la part des obligés ; et lors même que tous ne seraient pas reconnaissants, il y en a au moins un qui, par sa reconnaissance, dédommage de l'ingratitude des autres.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 557. — Quelques Lydiens, pour se soustraire à la tyrannie du satrape Orcètes, se réfugièrent à Samos, emportant de grandes richesses, et se rendirent en suppliants devant Polycrate. Celui-ci les accueillit d'abord avec bienveillance, mais peu de temps après il les fit tous égorger et s'empara de leurs biens.

Thessalus, fils de Pisistrate et homme sage, renonça à la tyrannie. Ses concitoyens, charmés de l'amour qu'il venait de témoigner pour l'égalité, lui accordèrent une très-grande considération ; tandis que les autres fils de Pisistrate, Hipparque et Hippias, violents et injustes, demeurèrent les tyrans de la ville. Ils accablaient les Athéniens d'outrages, et Hipparque par son amour pour un jeune homme d'une beauté remarquable, s'exposa aux plus grands dangers. [Harmodius et Aristogiton] formèrent le projet d'attaquer les tyrans et de rendre la liberté à leur patrie. Aristogiton seul eut la gloire de montrer dans les tortures une fermeté d'âme invincible. Dans le moment suprême, il conserva deux grands sentiments inébranlables : la fidélité pour ses amis et la haine pour les tyrans.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 34. — Aristogiton a montré à tout le monde qu'une âme bien trempée peut supporter les plus grandes douleurs du corps. — Zénon le philosophe, soumis à la torture pour avoir tramé une conspiration contre le tyran Nérarque, et interrogé sur ses complices, s'écria : « Plût à Dieu que je fusse aussi maître des autres parties de mon corps que je le suis de ma langue ! »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 557, 558. — Zénon, voulant dé-

livrer sa patrie de la domination cruelle de Nérarque, entra dans une conspiration formée contre ce tyran ; mais il fut découvert, et lorsqu'on l'eut mis à la question, Nérarque lui demanda quels étaient ses complices. « Plût au ciel, s'écria Zénon, que je fusse maître de ma personne comme je le suis de ma langue ! » Aussitôt Nérarque fit redoubler les tortures ; Zénon les supporta pendant quelque temps ; mais voulant se délivrer des tourments, et en même temps se venger du tyran, il employa l'expédient suivant : au moment où les bourreaux redoublèrent d'efforts, il feignit de céder à la violence de la douleur, et s'écria : « Arrêtez ! je vais dire toute la vérité. » Nérarque fit aussitôt cesser les tortures. Zénon le pria de vouloir bien s'approcher de lui, ajoutant qu'il avait à lui dire des choses que personne autre que lui ne devait savoir. Le tyran s'étant empressé de venir auprès de Zénon, et lui ayant présenté son oreille pour mieux entendre, celui-ci la saisit fortement avec les dents. Aussitôt les bourreaux accoururent et employèrent toute sorte de tourments pour forcer Zénon à lâcher prise, mais celui-ci n'en mordait que plus fort. Enfin les bourreaux, ne pouvant vaincre Zénon, furent obligés d'avoir recours aux prières pour lui faire desserrer les dents. Ce fut ainsi que Zénon se délivra des tortures et tira vengeance de son ennemi.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 34, 35. — Ceux qui forment les projets les mieux arrêtés ne peuvent souvent venir à bout de les exécuter, comme si un sort fatal prenait à tâche de faire sentir aux hommes leur faiblesse. — Mégabyze, le même que Zopyre, fils du roi Darius, se déchira à coups de fouet et se mutila le corps pour se faire transfigurer et livrer aux Perses Babylone. On rapporte que Darius, affligé de cet acte de dévouement, s'était écrié qu'il aimerait mieux que Mégabyze, s'il était possible, ne fût pas mutilé que de soumettre dix Babylones, bien que cette ville fût déjà en son pouvoir. — Les Babyloniens choisirent Mégabyze pour leur chef ; car ils ignoraient que ses offres de service n'étaient qu'un stratagème pour les perdre. — L'accomplissement des choses est un témoignage suffisant de la vérité des prédic-

tions. — Darius, déjà maître de presque toute l'Asie, désirait soumettre l'Europe. Son ambition insatiable reposait sur la confiance qu'il avait dans les forces des Perses ; il embrassait dans ses projets toute la terre, estimant honteux que les rois, ses prédécesseurs, eussent vaincu les plus grandes nations, et que lui, disposant de puissantes armées comme personne avant lui n'en avait commandé, n'eût encore rien accompli.

Les Tyrrhéniens ayant, par crainte des Perses, évacué l'île de Lemnos, disaient qu'ils agissaient ainsi pour obéir aux ordres d'un oracle, et ils livrèrent cette île à Miltiade. Comme le chef des Tyrrhéniens qui fit cette donation s'appelait Hermon, il arriva que depuis lors les présents de ce genre sont appelés *hermoniens*.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 558. — Sextus, fils de Lucius Tarquin, roi des Romains, fit un voyage dans la ville de Collatie, et vint loger chez Lucius Tarquin, neveu du roi, qui avait épousé Lucrece, femme aussi belle que sage. Son mari étant à l'armée, Sextus, l'hôte de la maison, se leva une nuit et alla surprendre Lucrece couchée seule dans sa chambre. Barrant soudain l'entrée et tirant son épée, il lui dit qu'il allait tuer un esclave qu'il avait à sa disposition, et qu'il la tuerait ensuite elle-même, comme l'ayant trouvée en adultère avec cet homme, et qu'elle passerait ainsi pour avoir été justement punie par le plus proche parent de son mari. Il l'engagea donc à prendre le parti de satisfaire à ses désirs en silence ; il lui promit que, pour prix de ses faveurs, il lui ferait de grands présents, et que, si elle voulait vivre avec lui, il l'élèverait au rang de reine, la faisant ainsi passer de la maison d'un simple citoyen dans le palais des rois. Lucrece, épouvantée d'un événement si inattendu, et craignant que sa mort ne parût la preuve d'un adultère, garda le silence. Sextus étant parti à la pointe du jour, Lucrece appela toutes les personnes de sa maison et les conjura de ne pas laisser impuni cet attentat impie commis contre la parenté et l'hospitalité. Puis, déclarant qu'il ne lui était plus permis de voir la

lumière du soleil, après avoir essuyé un pareil outrage, elle s'enfonça un poignard dans le cœur et expira.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 35-39. — Lucrèce, déshonorée par Sextus, se punit, en se tuant, d'une faute involontaire. Nous jugeons convenable de ne pas passer sous silence une si noble action. Nous estimons digne d'une gloire immortelle celle qui, en se donnant volontairement la mort, laisse un si bel exemple à la postérité : les femmes qui veulent se conserver pures, doivent prendre Lucrèce pour modèle. Tandis que d'autres femmes cachent avec soin ce qui leur est arrivé, même lorsque le bruit en est public, afin de se soustraire à la punition de leur crime, Lucrèce, publiant elle-même ce qui s'était passé en secret, trancha ses jours et laissa dans la fin de sa vie sa plus belle défense. Pendant que les autres femmes cherchent leur excuse dans la violence, à laquelle elles auraient cédé, celle-ci a payé de sa mort l'outrage de la violence, afin d'ôter à la médisance le prétexte d'avoir cédé volontairement ; car les hommes étant naturellement disposés à médire, elle enleva à ses détracteurs tout sujet d'accusation, regardant comme une honte que les autres pussent dire que, femme légitime, elle avait été dans les bras d'un homme autre que son mari. Enfin, coupable de la peine de mort à laquelle les lois condamnent l'adultère, elle s'infligea elle-même cette peine plutôt que de préférer vivre plus longtemps, et s'acquitta ainsi par la mort, à laquelle nous devons tous payer notre dette, au lieu de blâme, les plus grands éloges. Ainsi donc, par le moyen de sa vertu, elle troqua une vie mortelle contre une gloire éternelle ; elle exhorta ses parents et tous ses concitoyens à exercer une vengeance implacable contre les auteurs de l'outrage qu'elle avait subi. — Le roi Lucius Tarquin, régnant tyranniquement et par la violence, faisait, sous de fausses accusations, mourir les plus riches citoyens de Rome, afin de s'approprier leurs biens. Lucius Junius, orphelin, et le plus opulent de tous les Romains, excitait par ce double motif la cupidité de Tarquin, son oncle. Il était le convive habituel du roi, et feignait d'être fou tout à la fois pour donner le change

à l'envie soupçonneuse du roi et pour attendre le moment favorable d'exécuter son plan et de renverser la royauté.

Les Sybarites marchèrent avec trois cent mille hommes contre les Crotoniates ; mais ils succombèrent dans cette guerre injuste. Ils n'avaient pas su supporter convenablement leur prospérité , et prouvèrent par leur destruction qu'il faut se tenir bien plus sur ses gardes dans la prospérité que dans l'infortune.

Diodore s'exprime ainsi sur Hérodote : Nous avons fait en passant cette remarque , non pour faire un reproche à Hérodote , mais pour faire voir que les plus beaux discours violentent d'ordinaire la vérité.

Il faut honorer la vertu , même chez les femmes. — Les Athéniens , vainqueurs des Béotiens et des Chalcidiens , s'emparèrent aussitôt après le combat de la ville de Chalcis. Avec le dixième du butin fait sur les Béotiens , ils fabriquèrent un char d'airain et le déposèrent dans la citadelle. On y voyait tracée l'inscription suivante : « Les enfants d'Athènes , vainqueurs des Béotiens et des Chalcidiens , ont dompté , par la guerre et dans les chaînes d'une prison obscure , l'orgueil de leurs ennemis , et ont consacré à Minerve ces juments d'airain comme le dixième de leurs dépouilles. »

Les Perses ont appris des Grecs à brûler leurs temples , et ils n'ont fait qu'user de représailles.

Les Cariens , battus par les Perses , interrogèrent l'oracle pour savoir s'ils devaient admettre les Milésiens dans leur alliance. Le dieu répondit : « Jadis les Milésiens étaient braves. » — La crainte d'un danger éminent leur fit oublier leur jalousie mutuelle et les força à armer promptement les trirèmes.

Hécatee de Milet , envoyé en députation par les Ioniens , demanda pourquoi Artapherne se défiait d'eux. « Parce que , répondit Artapherne , les Ioniens ont été si mal traités dans la guerre que je crains qu'ils n'en conservent le souvenir. — Eh bien , reprit Hécatee , si les mauvais traitements t'inspirent de la défiance , tu rendras par des bienfaits les villes ioniennes affectionnées aux Perses. » Artapherne accepta ce conseil ,

rendit aux villes leurs anciennes lois et ne leur fit payer que des impôts facultatifs.

L'envie, qui chez beaucoup de citoyens avait été depuis longtemps tenue cachée, éclata soudain dès que l'occasion se présenta. Ils s'empressèrent de donner la liberté aux esclaves, aimant mieux rendre libres des esclaves que de donner le droit de cité à des hommes libres.

Datis, général des Perses et Mède d'origine, tenait, par tradition, de ses ancêtres que Médus, fondateur de l'empire des Mèdes, était d'origine athénienne. Il envoya donc dire aux Athéniens qu'il était là avec une armée pour réclamer le royaume de ses pères; il ajouta que Médus, un de ses ancêtres, avait été chassé de son royaume par les Athéniens, et qu'il était venu en Asie fonder l'empire de la Médie. Dans le cas où on lui rendrait le trône, il pardonnerait aux Athéniens leur premier tort et leur expédition contre Sardes; mais s'ils refusaient, ils seraient traités avec plus de rigueur que les Érétriens. Miltiade, sur l'avis des dix généraux, répondit que, d'après le discours des envoyés, Datis devrait être plutôt souverain de la Médie que de la ville des Athéniens, puisque c'était un Athénien qui avait fondé la monarchie des Mèdes, et qu'Athènes n'avait appartenu à aucun homme Mède de nation. Sur cette réponse Datis se prépara au combat.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 559. — Hippocrate, tyran de Géla, ayant vaincu les Syracusains, vint camper aux environs du temple de Jupiter. Il surprit le prêtre même et quelques Syracusains qui s'empressaient d'enlever des offrandes d'or et surtout le manteau de Jupiter, fabriqué avec une masse d'or. Il les traita comme des profanateurs, et leur ordonna de rentrer dans la ville. Il s'abstint lui-même de toucher aux offrandes, tant pour s'acquérir de la gloire, que parce qu'il était convaincu que dans une guerre si grave il ne devait rien entreprendre contre les dieux. De plus, il croyait qu'en agissant ainsi il inspirerait aux Syracusains de la méfiance contre ceux qui étaient à la tête de l'État en les montrant plutôt empressés de

s'enrichir qu'occupés de gouverner démocratiquement et d'après les principes de l'égalité.

Théron d'Agrigente était , par sa naissance , par ses richesses, et sa bienveillance envers le peuple, non-seulement le premier de ses concitoyens, mais encore le premier de tous les Siciliens.

Miltiade, père de Cimon, mourut dans la prison de l'État, où il était détenu pour dettes. Son fils , pour faire ensevelir le corps de son père, se mit lui-même en prison et se chargea d'acquitter la dette.

Ce même Cimon, qui avait eu la noble ambition de s'illustrer dans la conduite des affaires publiques, devint dans la suite un excellent général, et dut à son propre mérite l'exécution de plusieurs combats glorieux.

Les Grecs périrent aux Thermopyles en combattant courageusement.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 39, 41. — Thémistocle, fils de Néoclès, reçut un jour la visite d'un homme riche qui le pria de lui trouver un riche gendre. Il l'exhorta donc à chercher non pas les richesses qui manqueraient d'un homme, mais un homme qui manquât de richesses. Le conseil ayant été agréé, Thémistocle conseilla à cet homme de donner sa fille à Cimon. Devenu par là riche, Cimon sortit de sa prison et fit poursuivre les magistrats qui l'avaient incarcéré.

Au moment où Xerxès descendit en Europe, tous les Grecs envoyèrent solliciter l'alliance de Gélon. Celui-ci déclara qu'il accorderait son alliance et fournirait des munitions de guerre, si les Grecs voulaient lui donner le commandement sur terre ou sur mer. Une telle prétention fit rejeter cette alliance, bien qu'un si grand secours et la crainte de l'ennemi eussent pu porter les Grecs à céder à Gélon l'honneur du commandement.

La fierté des Perses, indépendamment qu'elle commande aux désirs du cœur, [fait mépriser] les présents. La cupidité des tyrans ne néglige pas les petits cadeaux.

La défiance est la plus fidèle gardienne de la sûreté.

Les enfants maltraités viennent se plaindre auprès de leur père ; les villes ont recours à leur métropole.

L'avarice des tyrans ne se contente pas du bien légitime, mais appète le bien d'autrui....

..... Il ne laisse pas aux ennemis de la dynastie le temps de se consolider.

Vous êtes les descendants de ces hommes qui, en mourant, vous ont légué la gloire de vertus immortelles..... Le prix de cette alliance n'exige pas de l'argent, que nous voyons si souvent méprisé même par l'homme enrichi le plus vil ; mais il veut les louanges et la gloire pour laquelle les hommes de bien n'hésitent pas à mourir. En effet, la gloire est d'un prix supérieur à l'argent.... Les Spartiates ont reçu de leurs pères non pas, comme les autres hommes, des richesses, mais le courage de mourir avec joie pour la liberté, et la coutume de placer les biens de la vie au-dessus de la gloire.

Pendant que nous désirons tirer des forces du dehors, ne rejetons pas celles de l'intérieur, et tout en cherchant l'inconnu, ne perdons pas ce qui nous est connu. Ne nous laissons pas intimider par la puissance de l'armée des Perses, car c'est le courage et non le nombre qui décide la victoire. Nos pères nous ont transmis la vie à condition de mourir pour la patrie en cas de besoin. Craindrions-nous des hommes qui marchent au combat, couverts d'ornements d'or, comme des femmes qui vont à la noce ? Non-seulement la gloire, mais la richesse ne sont-elles pas le prix de la victoire ? Le courage ne craint pas l'or que le fer amène d'ordinaire captif, mais l'habileté des chefs. Toute armée qui dépasse les proportions ordinaires se nuit le plus souvent à elle-même. Avant que toute la phalange ait entendu le commandement, nous aurons déjà fait ce que nous voulons.

LIVRE VINGT ET UNIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 559. — Antigone, qui de simple particulier devint souverain et le plus puissant roi de

son temps, n'était pas encore satisfait des faveurs que lui prodiguait la fortune; mais, voulant s'emparer injustement des États de plusieurs monarques, il perdit en même temps son royaume et la vie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 42. — Ptolémée, Seleucus et Lysimaque, marchèrent de concert contre le roi Antigone; mais ce qui les avait poussés à cette communauté d'intérêts, ce n'était pas de l'amitié, mais la peur. — Les éléphants d'Antigone et de Lysimaque combattaient de manière à faire voir que la nature les avait doués d'autant de courage que de force.

Les hommes doués d'un jugement sain doivent fuir tout vice, mais surtout la cupidité; car cette passion, en excitant quelques hommes à l'injustice par l'appas de l'intérêt, est pour tous les hommes la cause des plus grands maux. Étant, pour ainsi dire, la mère de tous les crimes, elle précipite dans d'incalculables calamités, non-seulement les particuliers, mais encore les plus grands rois.

Antigone, roi d'Asie, faisait la guerre à quatre rois ligués contre lui, savoir : Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte; Seleucus, roi de Babylone; Lysimaque, roi de Thrace, et Cassandre, fils d'Antipater, roi de Macédoine. Il tomba percé de flèches dans une bataille qu'il leur livra, et fut enseveli avec une pompe royale. Son fils, Démétrius, se rendit auprès de sa mère, Stratonice, qui demeurait alors en Cilicie, s'empara des trésors du royaume, et s'embarqua avec sa mère pour Salamine, ville de Chypre, que possédait Démétrius.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 42, 43 — Seleucus, après le partage du royaume d'Antigone, se rendit en Phénicie à la tête de son armée, et essaya, d'après le traité conclu, de se mettre en possession de la Coelé-Syrie. Mais Ptolémée avait d'avance occupé les villes de cette contrée et se plaignait de ce que Seleucus, quoique son ami, eût la prétention de s'approprier un pays appartenant à Ptolémée, et, de plus, que, malgré sa coopération dans sa guerre contre Antigone, les rois ne lui eussent donné aucune part du pays conquis. A ces plaintes, Seleucus répliqua

qu'il était juste que les vainqueurs restassent maîtres des pays conquis ; que pour ce qui concernait la Coélé-Syrie, il ne prendrait pour le moment aucune détermination à cause de l'amitié qui l'unissait à Ptolémée, mais que plus tard on se consulterait pour savoir comment il faut agir avec des amis trop ambitieux.

Excerpt. Hæschel. ¹, p. 490. — Corcyre, que Cassandre, roi des Macédoniens, assiégeait par mer et par terre, était sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi, quand elle fut tirée du danger par Agathocle, roi de Sicile, qui incendia tous les navires macédoniens.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 43. — Dans cette lutte, personne ne voulut céder le terrain : les Macédoniens cherchaient à sauver leurs navires, et les Siciliens tenaient non-seulement à vaincre les Carthaginois et les Barbares de l'Italie, mais encore à faire voir à toute la Grèce combien ils étaient supérieurs aux Macédoniens qui avaient conquis l'Asie et l'Europe. — Si Agathocle, après avoir débarqué son armée, était tombé sur les ennemis, il aurait facilement taillé en pièces les Macédoniens ; mais, ignorant la nouvelle qui s'était répandue et la terreur qui s'était emparée des troupes, il se contenta de débarquer ses soldats et d'élever un trophée, comme s'il eût voulu montrer la vérité du proverbe : La guerre est un jeu de hasard. En effet, l'ignorance et l'erreur secondent souvent puissamment la force des armes.

Excerpt. Hæschel., p. 490. — A son retour de Corcyre, Agathocle vint rejoindre son armée, et, apprenant que pendant son absence les Liguriens et les Tyrrhéniens avaient réclamé à son fils Archagathus le paiement de leur solde, il les fit tous passer au fil de l'épée, au nombre d'au moins deux mille hommes. Les Bruttiens ayant fait paraître à ce sujet leur mécontentement, il se mit à assiéger leur ville, nommée Etha. Mais les Barbares rassemblèrent de grandes forces, et l'attaquèrent pendant la nuit à l'improviste ; il perdit deux mille soldats, et revint à Syracuse.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 559. — Agathocle ayant appris

¹ Aug. Vind., in-4, 1603.

que pendant son absence les Liguriens et les Tyrrhéniens avaient exigé insolemment de son fils Archagathus le paiement de leur solde, il les fit tous passer au fil de l'épée, au nombre d'au moins deux mille hommes.

Excerpt. Hæschel., p. 490. — Agathocle rassembla ses forces navales et passa en Italie. Comme il avait l'intention de conduire une armée sur Crotone, il fit dire à Ménédème, tyran de cette ville, qui était son ami, de n'avoir aucune crainte; de plus, voulant enlever cette ville par surprise, il feignit d'envoyer, avec une flotte royalement équipée, sa fille Lanassa en Épire, où elle devait se marier. Au moyen de cette feinte, il trouva la ville sans défense. Il en fit aussitôt le siège, l'entoura d'un mur qui s'étendait d'une mer à l'autre, ensuite, par des balistes et des mines, il renversa le plus grand édifice de Crotone. A cette vue, les Crotoniates, effrayés, ouvrirent leurs portes et reçurent Agathocle et son armée. Les soldats, se jetant dans la ville, pillèrent les maisons et massacrèrent les habitants. Agathocle conclut un traité avec les Iapyges et les Peucétiens, barbares du voisinage; il leur fournit des bâtiments et partageait leurs prises. Il laissa ensuite une garnison à Crotone, et mit à la voile pour retourner à Syracuse.

Diyllus, historien athénien, a écrit en vingt livres une histoire universelle; Psaon de Platée, son continuateur, y a ajouté trente livres.

Fabius étant consul, les Romains, dans leur guerre avec les Tyrrhéniens, les Gaulois, les Samnites et autres peuples alliés, tuèrent plus de cent mille hommes, d'après le témoignage de Duris.

Excerpt. Hæschel., p. 490, 491. — Antipater tua sa propre mère par jalousie. Le roi Démétrius assassina Alexandre, frère d'Antipater, qui avait imploré son secours; il assassina pareillement le parricide Antipater, avec qui il ne voulait pas partager la royauté.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 43, 44. — Le roi Démétrius avait fait arrêter tous ceux qui, dans les assemblées, avaient coutume de parler contre lui, et qui, dans toutes les circonstances, con-

trariaient ses projets ; mais il les relâcha aussitôt , disant qu'il vaut mieux pardonner que punir.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 539. — Les Thraces, ayant fait prisonnier Agathocle, fils de [Lysimaque], le renvoyèrent avec des présents ; ils en agirent ainsi dans l'intention de se procurer un refuge auprès de ce prince si la fortune leur était contraire, et dans l'espérance que Lysimaque, touché par un tel acte de générosité, leur rendrait leur pays, dont il s'était emparé ; car ils n'espéraient plus pouvoir le reconquérir par la force des armes, à cause de l'alliance que venaient de conclure entre eux presque tous les plus puissants rois.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 44. — Pendant que l'armée de Lysimaque souffrait de la famine, ses amis lui conseillaient de chercher son salut ailleurs que dans son camp. Mais Lysimaque leur répondit qu'il était injuste de quitter son armée et ses amis, et de s'assurer un honteux salut.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 559, 560. — Dromichètès, roi des Thraces, accueillit le roi Lysimaque avec toutes les marques de bienveillance et d'amitié ; il lui donna le nom de père, et le conduisit avec ses enfants dans une ville nommée Hélis.

Après la destruction de la puissance de Lysimaque, les Thraces accourus en foule s'écriaient qu'ils voulaient qu'on leur livrât le roi fait prisonnier, afin de le punir, prétendant que le peuple, qui avait pris part aux dangers de la guerre, devait avoir le droit de délibérer de quelle manière il fallait traiter les captifs. Mais Dromichètès s'opposa à la punition du roi et fit voir aux soldats qu'il était de leur intérêt de le sauver. Car s'ils faisaient périr Lysimaque, les autres rois ne manqueraient pas de s'emparer de ses États, ce qui probablement était plus à redouter pour leur nation que tout ce qu'ils avaient éprouvé ; tandis qu'en accordant la vie à Lysimaque, ils devaient s'attendre à ce que ce roi, en reconnaissance d'un si grand bienfait, leur accorderait, sans qu'ils eussent à courir aucun danger, les places qui appartenaient jadis aux Thraces. Cette opinion ayant prévalu, Dromichètès chercha parmi les prisonniers les

amis de Lysimaque , ainsi que tous ceux qui étaient employés à son service , et les amena au roi. Ensuite , il offrit un sacrifice , et invita au festin Lysimaque et ses amis , ainsi que les Thraces les plus distingués. Il eut soin de faire préparer deux salles ; dans l'une il fit placer pour Lysimaque et sa suite le tapis royal qui se trouvait parmi le butin ; dans l'autre il y fit mettre pour lui et ses amis quelques couches de paille. Il avait fait également préparer deux dîners , dont l'un , composé des mets les plus recherchés et les plus variés , fut servi aux prisonniers sur une table d'argent ; l'autre , qui était destiné aux Thraces , consistait en légumes et en viandes préparés avec la plus grande simplicité et placés sur une table de bois. Enfin les prisonniers buvaient le vin dans des coupes d'or et d'argent , tandis que Dromichètès et les autres Thraces buvaient dans des verres de corne ou de bois , selon l'usage des Gètes. Sur la fin du repas, Dromichètès remplit de boisson une énorme corne, et , ayant nommé Lysimaque son père, il lui demanda lequel des deux festins lui avait paru le plus digne d'un roi, de celui des Macédoniens ou de celui des Thraces. Lysimaque répondit que c'était celui des Macédoniens....

* *Excerpt. Vatican.* , p. 44, 45. — « Pourquoi donc , reprit Dromichètès , as-tu quitté tes mœurs et renoncé à une vie si brillante ainsi qu'à un bel empire pour venir chez un peuple barbare , ayant des mœurs si sauvages , habitant un pays froid et manquant de fruits cultivés ? » A cette question Lysimaque répondit qu'il avait entrepris cette expédition par ignorance , mais qu'à l'avenir il essaierait d'être un ami et un allié fidèle des Thraces ; enfin qu'il ne le céderait à personne dans sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Dromichètès fut charmé de cette réponse , et rentra dans les pays que Lysimaque lui avait enlevés , le ceignit du diadème et le renvoya.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 460. — Le roi Démétrius s'étant rendu maître des autres villes , traita les Béotiens avec beaucoup d'humanité. Car , à l'exception de quatorze habitants qui étaient les principaux moteurs de la révolte , il accorda le pardon à tous les autres.

Excerpt. Hæschel. , p. 491. — Agathocle , ayant rassemblé ses forces , passa en Italie , avec une armée de trente mille hommes d'infanterie et de trois mille cavaliers. Il confia le commandement de sa flotte à Stilpon et lui ordonna de faire une invasion dans la contrée des Bruttiens. Stilpon avait déjà commencé de ravager les propriétés littorales , quand il fut assailli par une tempête qui lui enleva le plus grand nombre de ses navires. Mais Agathocle investit la ville d'Hippone , et s'en rendit maître à l'aide de ses balistes. Les Bruttiens , saisis de frayeur , lui envoyèrent des députés pour traiter de la paix ; il reçut d'eux six cents otages , laissa une garnison dans la ville , et retourna à Syracuse. Mais les Bruttiens , infidèles à leurs serments , attaquèrent la garnison qu'il avait laissée dans la ville et l'égorgeèrent ; ils délivrèrent ainsi leurs otages et secouèrent le joug d'Agathocle.

Il vaut mieux pardonner que punir.

Le plus souvent les chefs d'armées , lorsqu'ils éprouvent de grands revers , suivent l'impulsion de la multitude dont ils redoutent l'opposition.

Les Thébains s'étant révoltés pour la seconde fois , le roi Démétrius investit leur ville , la prit d'assaut , et ne fit mourir que dix hommes , auteurs de cette révolte.

Agathocle envoya son fils Agathocle au roi Démétrius pour lui offrir son amitié et faire alliance avec lui. Le roi accueillit avec beaucoup d'empressement le jeune homme , le revêtit d'un vêtement royal , lui fit des cadeaux magnifiques et lui donna pour l'accompagner Oxythémis , un de ses amis , en apparence pour garant de cette union , mais en réalité pour explorer l'État de la Sicile.

Le roi Agathocle , depuis longtemps en paix avec les Carthaginois , organisa une puissante armée navale. Il avait l'intention de retourner en Lybie et d'empêcher avec sa flotte les Phéniciens de tirer leurs provisions de blé de la Sardaigne et de la Sicile ; car , dans la guerre précédente , les Carthaginois , maîtres de la mer , avaient préservé leur patrie d'un grand danger. Agathocle avait deux cents bâtiments à quatre et même six rangs de

rames ; mais il ne put exécuter son dessein , par les raisons que je vais faire connaître. Un jeune homme d'Égeste , nommé Ménon , pris au sac de cette ville , fut employé au service du roi à cause de sa grande beauté. Il paraissait très-satisfait de sa position , car il était du nombre des favoris du roi ; mais le désastre de sa patrie et le déshonneur qu'on lui faisait subir , avaient fait naître en lui un profond sentiment de haine qui devait se manifester à la première occasion où il aurait pu se venger du tyran. Le roi , déjà avancé en âge , avait confié le commandement des armées qui tenaient la campagne à Archagathus. Celui-ci était le fils d'Archagathus , tué en Libye , et par conséquent petit-fils d'Agathocle ; il était d'un courage et d'une hardiesse extraordinaires. Pendant qu'il campait au pied de l'Etna , le roi , qui voulait avoir pour son successeur au trône son fils Agathocle , recommanda celui-ci aux Syracusains , en leur manifestant son intention de lui laisser l'empire ; il l'envoya aussitôt prendre le commandement de l'armée. Il écrivit alors à Archagathus une lettre par laquelle il lui ordonnait de remettre à son fils le commandement des troupes de terre et de mer. Archagathus , voyant que la royauté passait en d'autres mains , prit la résolution de se défaire de tous les deux. Il envoya donc à Ménon d'Égeste un messenger pour l'engager à empoisonner le roi ; de son côté , il offrit un sacrifice dans une île où Agathocle le jeune devait aborder , l'invita à un festin , et , après l'avoir enivré , il l'assassina pendant la nuit. Le cadavre , jeté à la mer et poussé par les flots sur la côte , fut reconnu et apporté à Syracuse. Le roi , qui , après le repas , avait l'habitude de se nettoyer les dents avec une plume , en demanda une à Ménon. Celui-ci lui en donna une qu'il avait enduite d'un poison septique¹. — Le roi , qui était sans défiance , s'en étant servi même plus longtemps que d'habitude , laissa au venin le temps de pénétrer partout dans les gencives. Il se manifesta d'abord des souffrances continuelles , qui de jour en jour augmentaient en intensité , jusqu'au moment

¹ Le sang putréfié était un des poisons septiques (φάρμακα σηπτικὰ) les plus renommés.

où des ulcères putrides incurables couvrirent toute la région des dents. Au moment de mourir, Agathocle fit assembler le peuple et accusa Archagathus d'impiété; il engagea la multitude à le venger et promit de rendre à la ville le pouvoir démocratique. Puis Oxythémis, l'envoyé du roi Démétrius, plaça sur le bûcher Agathocle, tout près de rendre l'âme, et le fit brûler respirant encore, mais ne pouvant, dans le triste état où il se trouvait, faire entendre sa voix. Ainsi Agathocle, qui, pendant l'exercice de sa puissance, avait commis tant de meurtres, et qui avait été envers ses compatriotes d'une cruauté égale à son impiété envers les dieux, eut une fin digne d'une vie si déréglée. Il avait régné vingt-huit ans et vécu soixante-douze ans, comme le rapportent Timée de Syracuse, Callias, autre Syracusain qui a écrit une histoire en vingt-deux livres, et Antandre, frère d'Agathocle et historien lui-même. Les Syracusains, ayant repris le gouvernement démocratique, s'emparèrent des biens d'Agathocle et renversèrent les statues qu'on lui avait élevées. Ménon, l'auteur de la mort du roi, s'échappa de Syracuse, et se tint dans le camp d'Archagathus. Tout glorieux d'avoir détruit la royauté, il tua aussi Archagathus. Devenu maître de l'armée, il s'attira l'affection de la multitude par des discours bienveillants, et résolut de faire la guerre aux Syracusains pour s'emparer du gouvernement.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 560, 561. — Archagathus avait un courage et une audace bien au-dessus de son âge, car il était alors très-jeune.

L'historien Timée, qui relève très-vertement les erreurs des historiens qui l'ont précédé, et dont l'ouvrage est d'ailleurs écrit avec une rare fidélité, a inventé beaucoup de choses inexactes pour ce qui concerne l'histoire d'Agathocle, à cause de la haine qu'il avait vouée au tyran. Exilé de la Sicile par Agathocle, et n'ayant pu se venger tant que le roi vivait, il se servit après la mort de celui-ci de l'histoire pour calomnier à jamais la mémoire du souverain. Aux vices nombreux d'Agathocle, Timée en ajouta beaucoup d'autres de son invention. Il

lui enlève la gloire de ses succès et n'attribue qu'à lui seul tous les revers, tant ceux dont il fut la cause, que ceux qui dépendaient de la fatalité du sort. Cependant on convient généralement qu'Agathocle était un général habile, entreprenant et bravant les dangers avec sang-froid; et pourtant Timée ne se lasse pas, dans le cours de ses récits, de l'appeler lâche et poltron. Qui ne sait que de tous les souverains aucun, avec de si faibles moyens, n'avait acquis une royauté aussi considérable! Issu d'une famille pauvre et obscure, réduit à travailler de ses mains pour vivre, il ne dut qu'à son propre talent, non-seulement de se rendre maître de toute la Sicile, mais encore de conquérir une partie de l'Italie et de la Libye. La partialité de cet historien est surprenante : après avoir prôné le courage des Syracusains, il traite comme le plus lâche des hommes celui qui les vainquit. Ces contradictions sont une preuve irrécusable que Timée a sacrifié à sa haine et à son ressentiment contre Agathocle la vérité qu'il devait à l'histoire. Aussi l'on ne doit pas ajouter foi aux cinq derniers livres de son ouvrage qui contiennent le récit des exploits d'Agathocle.

Callias de Syracuse mérite aussi d'être blâmé. La protection que lui accorda Agathocle et les bienfaits dont il le combla, firent trahir la vérité de l'histoire : cet historien ne cesse de prodiguer à son bienfaiteur des éloges qu'il n'a point mérités. Agathocle, impie envers les dieux et cruel envers les hommes, est, selon Callias, l'homme le plus pieux et le plus humain. Agathocle avait enrichi cet historien d'une partie des biens dont il avait dépouillé les Syracusains; et ce dernier lui prodiguait toute espèce d'éloges, trouvant, à ce qu'il paraît, commode de payer de cette monnaie la munificence royale.

Excerpt. Hæschel., p. 493. — Les Syracusains firent partir le général Hicétas avec des troupes pour faire la guerre à Ménon. Il resta maître de la campagne pendant quelque temps; les ennemis évitaient le combat. Mais les Carthaginois étant venus avec des forces supérieures se joindre à Ménon, les Syracusains furent forcés de donner aux Phéniciens quatre cents otages, de

terminer la guerre et de rappeler les bannis. Les troupes mercenaires, privées de leur droit dans l'élection des magistrats, firent éclater dans la ville de Syracuse une grave révolte. Les Syracusains et les soldats mercenaires avaient pris les armes. Le sénat envoya une députation aux deux partis, et ne parvint, à force de prières, à apaiser la révolte qu'à la condition que les soldats mercenaires vendraient, dans un temps fixé, ce qu'ils possédaient et sortiraient de la Sicile. Après cet arrangement, les étrangers quittèrent à l'époque désignée la ville de Syracuse; arrivés au détroit, ils furent accueillis par les Messiniens comme amis et comme alliés. Ils égorgèrent pendant la nuit les habitants dans leurs maisons où ils les avaient généreusement reçus. Ils épousèrent ensuite les femmes et se rendirent maîtres de la ville. Ils la nommèrent Mamertine, du nom de Mars, appelé *Mamers* dans leur dialecte.

Ceux qui ne participent pas au gouvernement démocratique n'ont pas non plus droit aux décrets d'un tribun du peuple.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 561. — Les soldats mercenaires quittèrent Syracuse, conformément au traité, et furent accueillis par les Messiniens comme amis et comme alliés. Ils égorgèrent pendant la nuit les habitants qui les avaient généreusement accueillis dans leurs maisons, épousèrent leurs femmes et se rendirent maîtres de la ville.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 561, 562. — Lorsque Démétrius était prisonnier à Pella, Lysimaque envoya à Seleucus une députation pour l'engager à ne point laisser échapper de ses mains Démétrius, qui était le plus ambitieux des hommes et qui n'avait épargné aucun des autres rois; il lui promit même de lui donner deux mille talents s'il le faisait périr. Mais Seleucus adressa de vifs reproches aux députés qui l'exhortaient à violer sa foi et à tremper dans le meurtre d'un homme qui lui était attaché par les liens de la parenté; il écrivit ensuite à son fils Antiochus, qui se trouvait alors en Médie, pour lui demander son avis sur la manière dont il devait se conduire à l'égard de Démétrius, quoiqu'il eût déjà résolu de lui rendre la liberté et

de le rétablir dignement sur le trône. Il agissait ainsi pour partager avec son fils la reconnaissance que lui devrait, pour un si grand bienfait, le roi Démétrius, dont Antiochus avait épousé la fille Stratonice, qui lui avait donné plusieurs enfants.

Excerpt. Hæschel., p. 493, 494. — Il faut se rendre redoutable à ses ennemis, et se montrer constamment bienveillant envers ses amis.

Si dans un temps où vous méconnaissiez vos intérêts, vous vous êtes laissé gagner par des discours flatteurs, aujourd'hui, que vous voyez en réalité les maux du pays, adoptez d'autres principes.

Il est de la nature de l'homme de se tromper parfois dans les affaires de la vie; mais retomber plusieurs fois dans les mêmes fautes, c'est le propre d'un insensé. Aussi doit-on s'attendre à un châtiment d'autant plus grand qu'on aura commis plus de fautes.

Il y a des citoyens qui sont arrivés à un tel degré de cupidité qu'ils voudraient rehausser l'éclat de leurs maisons par les malheurs de la patrie.

Ceux qui maltraitent les personnes qui portent du secours aux malheureux, comment traiteraient-ils les malheureux eux-mêmes?

Il faut pardonner à ceux qui ont commis des fautes, si l'on veut passer tranquillement le reste de sa vie.

Il n'est pas nécessaire de punir impitoyablement tous ceux qui commettent des fautes; mais il faut châtier ceux qui ne se corrigent pas.

Parmi les hommes, la douceur l'emporte sur la colère, et la bienveillance sur le châtiment.

Il est beau et noble d'étouffer la haine et de la remplacer par l'amitié, car la première pensée de l'homme réduit à la misère est d'avoir recours à ses amis.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 45. — Quand un soldat étranger manque de vivres, il commence d'ordinaire par piller ses amis. — L'ambition, naturelle à tous les rois, n'épargnera pas une semblable ville.

Excerpt. Hæschel., p. 494. — L'ambition est innée dans l'homme ; il est donc difficile de s'en défaire entièrement.

Chez soi, on peut étaler le faste et se revêtir de superbes vêtements ; mais en entrant dans une ville libre, il faut se soumettre à ses lois.

Celui qui hérite de ses ancêtres d'un nom illustre et d'un diadème voudra aussi hériter de leur gloire ; car il serait honteux de porter le nom de Pyrrhus, fils d'Achille, et de n'être qu'un Thérnite.

Plus est grande la gloire à laquelle on parvient, plus on s'intéresse à tout ce qui a contribué à nos succès. On ne doit donc pas chercher à obtenir par l'injustice et le déshonneur, ce qu'on peut acquérir glorieusement et à la satisfaction de tout le monde.

Hommes ! il est beau de pouvoir tirer des fautes d'autrui notre propre sécurité.

On ne doit pas préférer les étrangers à ses parents, ni la haine des ennemis à la bienveillance des alliés.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME (?).

Excerpt. Hæschel., p. 494, 495. — Les Épirotes ont pour maxime non-seulement de combattre pour leur patrie, mais encore d'exposer leur vie pour défendre leurs amis et leurs parents.

Décus, tribun militaire des Romains, mis à la tête de la garnison de Rhégium, fit égorger, à cause du roi Pyrrhus, les habitants de cette ville, et s'empara de leurs biens et de leurs femmes. Ses soldats, qui étaient Campaniens, se conduisirent dans cette circonstance comme les Mamertins qui avaient massacré les Messiniens. Décus ayant réparti inégalement le butin fait sur ces malheureux, fut lui-même chassé de Rhégium et exilé par les Campaniens. Les Mamertins vinrent à leur secours, et formèrent une armée avec le reste de leur argent. Décus, atteint d'une maladie des yeux, fit venir auprès de lui un médecin renommé ; mais ce dernier, pour venger sa patrie ou-

tragée, appliqua des cantharides sur les yeux du malade, qu'il priva ainsi de la vue, et s'enfuit de Messine.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 562. — Les Romains avaient envoyé une garnison à Rhégium. Le tribun militaire Décius, Campanien de naissance, remarquable par son avidité et son audace, se proposa d'imiter la cruauté des Mamertins. Ceux-ci, ayant été accueillis par les Messiniens comme des amis, s'emparèrent néanmoins de leur ville, égorgèrent leurs hôtes dans leurs propres maisons, et s'emparèrent de leurs femmes et de leurs biens. Les Campaniens qui formaient, sous le commandement de Décius, la garnison que les Romains avaient établie à Rhégium, imitèrent l'exemple de cette cruauté. Ils égorgèrent les habitants de Rhégium, s'emparèrent de leurs biens et s'installèrent dans la ville, comme s'ils l'avaient prise par les armes. Mais Décius, commandant de la garnison, qui avait vendu les biens de ces infortunés et fait une répartition inégale du butin, fut lui-même chassé de Rhégium par les Campaniens, ses complices. Toutefois leurs crimes ne restèrent pas impunis. Décius, affecté d'une grave maladie des yeux, fit venir auprès de lui un médecin très-habile. Celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion de venger sa patrie, frotta avec des cantharides les yeux du malade, qui perdit ainsi totalement la vue; puis il se sauva de Messine.

Excerpt. Hæschol., p. 495. — Il y avait en Sicile plusieurs tyrans : Hicétas à Syracuse, Phintias à Agrigente, Tyndarion à Tauroménium, et d'autres encore dans des villes moins importantes. Phintias et Hicétas, qui étaient en guerre, se livrèrent bataille près d'Hyblée, et Hicétas remporta la victoire. Ils se faisaient des invasions réciproques, ravageaient les propriétés, et rendaient le pays inculte. Hicétas, fier du succès de ses armes, se mesura avec les Carthaginois; mais il fut vaincu près du fleuve Téria et perdit beaucoup de soldats. Phintias fit bâtir une ville qu'il nomma *Phintiade*, et la donna à habiter aux Géléens expulsés de leur patrie. Cette ville est située sur les bords de la mer. Ayant renversé les murs et les maisons de Géla, il en transporta les habitants à Phintiade, qu'il entourait d'un mur, et

y fit élever une place publique fort belle, ainsi que des temples.

Toutes les villes qui étaient en son pouvoir se soulevèrent contre lui à cause de sa cruauté, et chassèrent ses garnisons ; mais les habitants d'Agyre se révoltèrent les premiers.

Excerpt. de Virt. et Vir., p. 562. — Phintias, gouvernant les citoyens avec violence et faisant périr beaucoup de citoyens riches, s'était attiré la haine de ses sujets. Mais s'apercevant qu'ils étaient sur le point de se révolter, il changea de conduite, gouverna avec plus de douceur, et retint ainsi ses sujets sous son autorité.

Excerpt. Hæschel., p. 495. — Les Gaulois égorgèrent le roi Ptolémée, après avoir taillé en pièces et entièrement détruit les troupes macédoniennes.

La victoire cadméeenne est passée en proverbe. Ce proverbe signifie que les vainqueurs sont aussi affligés que les vaincus qui ne courent aucun danger en raison de leur puissance.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 562. — Ptolémée, roi des Macédoniens, encore bien jeune et ignorant l'art militaire, était d'un caractère léger et étourdi ; il ne prévoyait point ce qui lui aurait été utile : il n'écouta point ses amis lorsqu'ils lui conseillaient d'attendre les troupes auxiliaires qui étaient en retard.

Apollodore, aspirant à la tyrannie, et voulant s'assurer du dévouement de ses complices, invita un jeune homme de ses amis à un sacrifice. Là, après l'avoir immolé, il en donna à manger les entrailles aux conjurés et les invita à en boire le sang mêlé avec du vin.

Le même Apollodore arma des Gaulois, les combla de présents, et en fit des satellites dévoués qui, par leur férocité naturelle, étaient propres à exercer toute sorte de cruautés. Il acquit de très-grandes richesses par la confiscation des biens des riches particuliers. L'augmentation de la solde des troupes et les largesses qu'il fit aux indigents lui firent un parti redoutable. Se livrant alors sans réserve à ses sentiments cruels et cupides, il se mit à extorquer aux citoyens leurs richesses. Il mit aux tortures un grand nombre d'hommes et de femmes pour

les forcer à lui apporter tout l'argent et tout l'or qu'ils possédaient. Il avait pour instigateur et pour maître de ces actes tyranniques un certain Calliphon, Sicilien, qui avait longtemps habité les palais des nombreux tyrans de la Sicile.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 46. — Le roi Pyrrhus perdit beaucoup d'Épirotes qui avaient passé avec lui en Italie. Un de ses amis, qui lui était attaché par les liens de l'hospitalité, lui demanda s'il était content du succès de la bataille. « Encore une pareille victoire, répondit-il, remportée sur les Romains, et il ne me restera plus un seul de ces soldats qui m'ont accompagné en Italie. » En effet, tous les succès qu'il avait obtenus étaient des victoires cadméennes : les vaincus n'étaient pas tout à fait abattus en raison de leur puissance, et le vainqueur avait essuyé autant de pertes et de dommages que le vaincu.

Cinéas, envoyé par Pyrrhus pour traiter avec les Romains, se montra habile dans cette députation, et offrit de magnifiques présents aux hommes les plus influents; mais ces derniers ne les acceptèrent pas, et lui répondirent tous unanimement qu'il ne convenait pas de recevoir des présents pendant que la guerre durait; mais dès que la paix serait rétablie, et que Pyrrhus serait devenu l'ami des Romains, ils agréeraient volontiers des présents qu'ils pourraient accepter sans reproche.

Excerpt. Hæschel., p. 495, 497. — Phintias, le fondateur de Phintiade, tyran d'Agrigente, vit dans un songe le dénoûment tragique de sa vie : il avait lancé un sanglier, lorsque l'animal, se précipitant sur lui, lui traversa les flancs avec ses défenses, et lui ôta la vie par cette large blessure.

Hicétas, après avoir été pendant neuf ans souverain de Syracuse, fut chassé de cette ville par Thynion, fils de Maméus.

Thynion et Sostrate, successeurs d'Hicétas, engagèrent une seconde fois Pyrrhus à venir en Sicile.

Les Mamertins, qui avaient égorgé les Messiniens, firent un traité d'alliance avec les Carthaginois, et décidèrent en pleine assemblée qu'ils s'opposeraient à l'entrée de Pyrrhus dans la Sicile. Mais Tyndarion, tyran de Tauroménium, était bien dis-

posé pour le roi, et était prêt à ouvrir à ses troupes les portes de la ville.

Les Carthaginois ayant fait alliance avec les Romains, embarquèrent cinq cents hommes sur leurs propres vaisseaux ; ils se dirigèrent ensuite sur Rhégium, et attaquèrent cette ville ; mais ils furent contraints d'en lever le siège, et mirent le feu aux bois qu'ils y avaient rassemblés pour construire des vaisseaux ; ils continuèrent à garder le détroit et à observer le passage de Pyrrhus.

Thynion, qui avait sous sa puissance l'Ile, et Sostrate, maître de Syracuse, se faisaient la guerre avec dix mille soldats ; mais tous deux, fatigués de ces hostilités, envoyèrent une députation à Pyrrhus.

Pyrrhus fit la guerre en Italie pendant deux ans et quatre mois. Lorsqu'il se disposait à son départ, les Carthaginois assiégeaient Syracuse par terre et par mer ; ils avaient en station dans le grand port une flotte de cent navires et une armée de terre de cinquante mille hommes, campée auprès de la ville ; ils tenaient par là les habitants renfermés dans leurs murs et dévastaient sans obstacle le territoire de Syracuse. Les Syracusains, fatigués de cette guerre, n'eurent plus d'espoir qu'en Pyrrhus qui avait épousé Lanassa, fille d'Agathocle, dont il eut un fils nommé Alexandre. Ils lui envoyaient donc chaque jour des députés. Pyrrhus fit embarquer ses soldats, ses éléphants et tout son bagage, partit de Tarente et arriva en dix jours à Locres. De là, traversant le détroit pour se rendre en Sicile, il aborda à Tauroménium. Après avoir fait alliance avec Tyndarion, souverain de la Tauroménie, il reçut un renfort de soldats, et fit voile pour Catane. Les habitants l'accueillirent magnifiquement et lui décernèrent des couronnes d'or. Ce fut là qu'il fit débarquer des troupes et les dirigea sur Syracuse, tandis que sa flotte marchait de concert, toute prête à un combat naval. Lorsque Pyrrhus s'approcha de Syracuse, les Carthaginois, qui avaient fait partir trente de leurs bâtimens pour les besoins du service, n'osèrent pas tenter le combat avec le reste de leur

flotte. C'est pourquoi Pyrrhus entra dans Syracuse sans courir aucun danger. Thynion lui livra l'Ile; les Syracusains et Sosistrate lui remirent les autres quartiers de la ville. Sosistrate était maître d'Agrigente et de plusieurs autres villes, et il avait une armée de plus de dix mille hommes. Pyrrhus rétablit l'union entre les Syracusains d'une part, et Thynion et Sosistrate de l'autre; cette paix lui valut la plus haute considération. Les armes et toutes les machines de guerre qui étaient dans la ville lui furent remises. Il reçut en outre cent vingt navires pontés et vingt autres non pontés; le vaisseau royal avait neuf rangs de rames. Toute la flotte de Pyrrhus, y compris les bâtiments qu'il avait amenés, se montait à plus de deux cents voiles. A cette même époque, des députés envoyés par Héraclide, tyran de Léontium, vinrent proposer à Pyrrhus de lui livrer cette ville, ainsi que les forts et les troupes, composées de quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers. D'autres députés se rendirent en grand nombre à Syracuse pour lui offrir des villes et leur alliance. Pyrrhus reçut tous ces députés avec une grande bienveillance, et les renvoya chez eux; il se flattait de se rendre maître de la Libye.

Le port de Corinthe porte le nom de Léchée.

Brennus, roi des Gaulois, vint faire la guerre en Macédoine avec une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie munis de grands boucliers, et de dix mille cavaliers. Une foule nombreuse de marchands forains et deux mille chariots suivaient cette armée. Il perdit dans cette expédition beaucoup de soldats, et son armée était déjà très-affaiblie lorsqu'il pénétra dans la Grèce pour piller le temple de Delphes. Là il perdit dans de nombreux combats plusieurs milliers d'hommes, et fut lui-même atteint de trois blessures. Sentant qu'il n'avait pas longtemps à vivre, il fit assembler ses Gaulois, et, prenant la parole, il leur conseilla de l'achever ainsi que tous les blessés, de brûler leurs chariots et de retourner promptement dans leur patrie; il leur conseilla aussi de faire roi Cichorius. Puis Brennus, s'étant enivré, se poignarda lui-même. Cichorius le fit ensevelir et fit tuer les blessés ainsi que ceux que le froid ou la faim avait rendus

infirmes , et dont le nombre s'élevait à environ vingt mille hommes. Il se mit ensuite en route avec le reste de l'armée, reprenant la même route qu'ils avaient suivie. Les Grecs, embusqués dans les défilés, tombaient sur l'arrière-garde qu'ils massacraient et s'emparaient de tous leurs bagages. Arrivés aux Thermopyles, les Gaulois, qui n'avaient déjà plus de vivres, perdirent dans ce passage encore vingt mille hommes. Enfin ils périrent tous dans le pays des Dardaniens qu'ils traversaient, et il n'en resta pas un seul qui pût revoir son pays.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 46-47. — Brennus , roi des Gaulois, étant entré dans un temple , ne regarda pas les offrandes d'or et d'argent qui s'y trouvaient ; il prit seulement les images de pierre et de bois et se mit à rire de ce qu'on avait supposé aux dieux des formes humaines et qu'on les eût fabriqués en bois ou en pierre. — A l'époque de l'invasion des Gaulois, les habitants de Delphes, se voyant menacés d'un danger imminent, interrogèrent le dieu pour savoir s'il fallait enlever du temple les richesses, les enfants, les femmes, et les transporter dans les villes voisines les plus fortifiées. La pythie répondit aux habitants de Delphes que le dieu ordonnait de laisser les offrandes et les autres ornements des dieux dans le temple, qu'il prendrait tout sous sa garde et avec lui les vierges blanches. Il y avait dans le temple deux chapelles très-anciennes, l'une consacrée à Minerve Pronaos, et l'autre à Diane : ces déesses étaient supposées être désignées par l'oracle sous le nom de *vierges blanches*.

Excerpt. Hæschel. , p. 497-499. — Pyrrhus, ayant rétabli les affaires dans Syracuse et Léontium, se dirigea sur Agrigente. Pendant qu'il était en route, quelques messagers, montés sur des bâtimens, vinrent lui dire que la garnison des Carthaginois avait été chassée de la ville où on l'avait gardée seulement pour empêcher Phintias de se proclamer tyran d'Agrigente ; ils lui annonçaient en même temps que la ville allait se livrer à lui, et conclure une alliance. En effet, dès que le roi eut atteint Agrigente, Sosistrate lui livra la ville ainsi que les troupes, composées de huit mille hommes d'infanterie et de huit cents cava-

liers, soldats aguerris et qui ne le cédaient en rien aux Épirotes eux-mêmes. Il reçut la soumission de trente autres villes dont Sosistrate était le souverain. Après cela, Pyrrhus envoya chercher à Syracuse des machines de siège, ainsi qu'une grande quantité d'armes de trait. Puis, il envahit les possessions des Carthaginois avec une armée de trente mille hommes d'infanterie, de quinze cents cavaliers et de quelques éléphants. Il soumit d'abord la ville d'Héraclée, défendue par une garnison carthaginoise. Il s'empara ensuite d'Azones. Les Sélinontins se joignirent au roi, ainsi que les habitants d'Halycie, d'Égeste et beaucoup d'autres villes. La ville d'Érycine était défendue par une garnison carthaginoise considérable, et, par sa position, elle était très-difficile à prendre; Pyrrhus résolut de l'assiéger et de la prendre d'assaut. Il fit donc approcher ses machines de guerre. Le siège fut long et opiniâtre; le roi, qui voulait se couvrir de gloire et marcher sur les traces d'Hercule, monta le premier sur les remparts, et là, combattant en héros, il tailla en pièces tous les Carthaginois qui se précipitaient sur lui. Ses amis vinrent à son aide, et la ville fut prise de vive force. Après avoir mis une garnison, il s'avança vers Égine, ville très-forte et très-bien située près de Panorme. Les Iétiens s'étant soumis volontairement, il vint aussitôt se présenter devant Panorme, ville qui possède le plus beau port de la Sicile; c'est de là même qu'elle tire son nom. Il l'emporta de même d'assaut; et, s'étant emparé de la forteresse d'Ercetes, il devint maître de toutes les possessions des Carthaginois en Sicile, à l'exception de Lilybée. Les Carthaginois avaient bâti cette ville après que le tyran Denys leur eut enlevé Motye. Ils peuplèrent Lilybée avec les débris de la population de Motye. Pendant que Pyrrhus était occupé des préparatifs de siège, les Carthaginois débarquèrent à Lilybée des forces considérables; et comme ils étaient maîtres de la mer, ils y firent parvenir une grande quantité de blé, des machines de guerre et des armes de trait. Cette ville étant en grande partie baignée par la mer, les habitants défendirent l'accès du côté de la terre par des tours nombreuses et par un vaste fossé. Ils envoyèrent

cependant des députés au roi pour lui proposer un traité de paix et pour lui faire l'offre d'une somme d'argent très-considérable. Mais Pyrrhus refusa cet argent; il était même disposé à laisser Lilybée aux Carthaginois; mais ses courtisans, ainsi que les députés des villes, le détournèrent d'une telle résolution, lui conseillant de ne laisser aux Carthaginois aucune entrée en Sicile, de les chasser de l'île entière, et de ne laisser à leur empire d'autre limite que la mer. Aussitôt le roi dressa son camp près des murs de la ville, et les fit battre à coups redoublés; mais les Carthaginois le repoussèrent vigoureusement tant par leur nombre que par la puissance de leurs machines de guerre. En effet, ils avaient une telle quantité de catapultes pour lancer des traits et des pierres, que le mur de la ville n'était pas assez vaste pour les contenir. Aussi les projectiles pleuvaient-ils sur les assiégeants qui tombèrent ou furent blessés en si grand nombre que Pyrrhus faillit succomber. Outre les machines de guerre qu'il avait apportées de Syracuse, il entreprit d'en construire d'autres; il fit aussi miner les murs pour les faire crouler. Mais la résistance des Carthaginois d'une part, et de l'autre la nature d'un sol rocailleux sur lequel était bâtie Lilybée, décidèrent Pyrrhus à regarder cette ville comme imprenable et le forcèrent à lever le siège qui avait duré deux mois. Le roi tourna alors ses vues du côté de la mer dont il voulut se rendre maître avec une flotte considérable, afin de débarquer des armées en Libye.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 47. — Pyrrhus, ayant remporté une victoire célèbre sur les Gaulois, déposa dans le temple de Minerve Itonis les boucliers des ennemis et les plus précieuses dépouilles; il y traça l'inscription suivante : « Ces boucliers, enlevés aux audacieux Gaulois, ont été consacrés à Minerve Itonis par Pyrrhus le Molosse, après la déroute de toute l'armée d'Antigone; qu'on ne s'en étonne pas, car les Æacides sont vaillants aujourd'hui comme autrefois. »

Se sentant coupables de tant de crimes, ils s'attendaient à un châtimement proportionné.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 563. — Pyrrhus livra au pillage la ville d'Aigues qui était le lieu où résidait la cour des rois de Macédoine, et y laissa une garnison de Gaulois. Ceux-ci, ayant appris que c'était une ancienne coutume d'enterrer avec les rois une grande quantité d'argent, violèrent les tombeaux, se partagèrent l'argent qu'ils en avaient retiré, et dispersèrent les ossements. La voix publique rejeta tout l'odieux de cette profanation sur Pyrrhus, qui ne châtiâ point les Barbares, parce qu'il avait besoin de leurs secours dans la guerre.

Excerpt. Hæschel., p. 499, 500. — Les Mamertins, qui s'étaient établis à Messine et avaient pris un grand accroissement, mirent des garnisons dans plusieurs forteresses de la province. Ils levèrent des troupes composées de soldats armés à la légère pour secourir promptement la province de Messine qui venait d'être attaquée par Hiéron. Celui-ci, abandonnant le territoire ennemi, s'empara de vive force de Myla et fit quinze cents prisonniers. Il s'empara ensuite de plusieurs autres places et marcha sur Ameselum, ville située entre le territoire des Centoripiens et des Agyriens. Quoique cette place fût extrêmement forte et défendue par une nombreuse garnison, il l'emporta d'assaut et la détruisit de fond en comble. Il fit grâce à la garnison, l'incorpora dans son armée, et donna le territoire de la ville aux Centoripiens et aux Agyriens. Ensuite Hiéron, à la tête d'une puissante armée, marcha contre les Mamertins, et força la ville d'Alesa à se rendre. Les Abacéniens et les Tyndarites lui ouvrirent avec empressement les portes de leurs villes. Les Mamertins se trouvèrent ainsi resserrés dans un espace étroit. Car du côté de la mer de Sicile, Hiéron possédait Tauroménium près de Messine, et, du côté de la mer d'Étrurie, il avait la cité des Tyndarites. Envahissant le territoire de Messine, il vint camper sur les bords du fleuve Létanus, avec une armée de dix mille fantassins et de quinze cents cavaliers. Les Mamertins, commandés par Cios, formaient de leur côté une armée de huit mille fantassins et de mille cavaliers. Cios fit assembler les aruspices, et, après avoir offert un sacrifice, il les

interrogea sur le sort de la bataille. Ceux-ci répondirent que les dieux indiquaient, par les entrailles des victimes, qu'il passerait la nuit dans le camp ennemi; il fut donc tout joyeux comme s'il allait se rendre maître de l'armée du roi. Il rangea aussitôt ses troupes en bataille et se mit à traverser le fleuve. Hiéron avait dans son armée deux cents hannis de Messine, hommes braves et courageux. Il leur adjoignit quatre cents hommes d'élite et leur ordonna de tourner la colline voisine nommée le Thorax, et de prendre les ennemis par derrière. Quant à lui, il rangea son armée en bataille, et attaqua les ennemis de front. La cavalerie commença le combat, tandis que l'infanterie, postée sur une hauteur le long du fleuve, profitait de l'avantage de sa situation. Pendant quelque temps le combat se soutint également de part et d'autre; enfin ceux qui avaient tourné le Thorax tombèrent à l'improviste sur les Mamertins et tuèrent facilement des soldats déjà fatigués. Cernés de toutes parts, les Mamertins prirent la fuite; ils furent tous taillés en pièces par les Syracusains qui les poursuivirent avec acharnement. Le général des Mamertins, après s'être défendu vaillamment, succomba sous le nombre des blessures. Il fut pris respirant encore, porté dans le camp du roi et confié aux soins des médecins. Ainsi s'accomplit la prédiction des aruspices, suivant laquelle Cios devait passer la nuit dans le camp ennemi. Pendant que le roi mettait beaucoup d'empressement à faire soigner son prisonnier, on amena devant lui des chevaux pris dans le combat. Cios, reconnaissant dans le nombre le cheval de son fils, crut que ce jeune homme avait été tué. Emporté par le chagrin, il déchira l'appareil¹ de ses blessures et paya de sa vie la mort de son fils. En apprenant que tous les soldats de Cios avaient péri dans la bataille avec leur général, les Mamertins résolurent d'implorer en suppliants la clémence du vainqueur. Cependant la fortune ne permit pas que l'état de leurs affaires fût tout à fait désespéré. Annibal, général des Carthaginois,

¹ Il y a dans le texte le mot *ῥαψή*, que l'interprète latin a rendu par *ligatura*.

croisait en ce moment avec sa flotte devant l'île de Lipari. A la nouvelle de cette défaite imprévue, il s'empressa de se rendre auprès d'Hiéron, en apparence pour le féliciter, mais en réalité pour lui tendre un piège. Hiéron, ajoutant foi aux paroles d'Annibal, resta dans l'inaction. De son côté, Annibal se rendit à Messine où il trouva les Mamertins disposés à livrer leur ville. Il les détourna de ce projet, et leur accorda un prompt secours en faisant entrer dans la ville un renfort de mille soldats. Les Mamertins, qu'une si grande défaite laissait sans espoir, furent ainsi rassurés. Hiéron, joué par Annibal, renonça au siège de Messine et revint à Syracuse, après avoir remporté des succès signalés. Mais dans la suite les Carthaginois et Hiéron ayant échoué devant Messine, se concertèrent ensemble et s'engagèrent par un traité à attaquer cette ville avec toutes leurs forces réunies.

LIVRE VINGT-TROISIÈME (?).

Excerpt. Hæschel., p. 500, 501. — La Sicile est la plus belle de toutes les îles; elle peut contribuer infiniment à la puissance d'un empire.

Annon, fils d'Annibal, vint en Sicile, rassembla ses troupes dans Lilybée, et s'avança jusqu'à Sélinonte. Il laissa son armée de terre dans le camp qu'il établit près de cette ville, se rendit à Agrigente, fortifia la citadelle et engagea le peuple à combattre dans les rangs des Carthaginois. De retour dans son camp, il reçut la visite des députés que lui envoya Hiéron pour traiter de leurs intérêts communs. Car ils s'étaient engagés à faire ensemble la guerre aux Romains s'ils ne se retiraient pas promptement de la Sicile. Ils réunirent leurs troupes auprès de Messine; Hiéron dressa son camp sur la colline nommée la Chalcidique; les Carthaginois campèrent sur le territoire d'Eunés, tandis que leurs navires vinrent jeter l'ancre près du cap Pélore. Ils tenaient ainsi Messine étroitement bloquée. Aussitôt que le peuple romain eut connaissance de cette entreprise, il envoya Appius Claudius, l'un de ses consuls, avec une forte

armée qui marcha droit sur Rhégium. De là il dépêcha à Hiéron et aux Carthaginois des députés pour les sommer de lever le siège de Messine; ils devaient en même temps dire à Hiéron que l'intention des Romains n'était point de lui faire la guerre. Hiéron leur répondit que les Mamertins, qui avaient détruit Camarine et Géla et s'étaient emparé de Messine de la manière la plus révoltante, étaient avec raison serrés de près; qu'il ne convenait nullement aux Romains, qui vantaient tant leur bonne foi, de protéger des assassins qui avaient violé les serments les plus sacrés; enfin que si les Romains entreprenaient la guerre pour soutenir des hommes si pervers, il serait évident pour tout le monde que leur pitié n'était qu'un prétexte pour masquer leur ambition, et qu'en réalité ils n'avaient d'autre but que de se rendre maîtres de la Sicile.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 48, 49. — Les Carthaginois, après avoir combattu les Romains sur mer, et redoutant la gravité de la guerre dont ils étaient menacés, envoyèrent une députation auprès du consul pour conclure un traité d'amitié. Après de longs débats, et après avoir échangé des paroles très-dures, les Carthaginois dirent qu'ils s'étonnaient que les Romains eussent osé passer en Sicile, tandis que Carthage tenait le sceptre de la mer; et qu'il était évident pour tous que tant que les Romains ne garderaient pas l'amitié de cette nation, ils ne devaient même pas se laver les mains dans les eaux de la mer. Les Romains répondirent qu'ils conseillaient aux Carthaginois de ne pas leur apprendre à trop hanter la mer, et que les Romains, en fait d'écoliers, avaient toujours surpassé leurs maîtres. « Jadis, ajoutaient-ils, nous nous servions de grands boucliers carrés; les Tyrrhéniens combattaient avec des boucliers d'airain, en phalange serrée, et nous mettaient en fuite; mais ils furent à leur tour vaincus depuis que nous avons adopté leur armure. Plus tard, nous avons été en guerre avec d'autres nations qui faisaient usage des boucliers d'aujourd'hui et des piques; nous avons adopté l'une et l'autre arme, et l'avons emporté sur ceux qui nous avaient servi de modèles. Nous

avons appris des Grecs à assiéger des villes, à battre les murs avec des machines de guerre, et nous avons réduit à l'obéissance les villes qui nous avaient fait connaître ces inventions. Que les Carthaginois nous apprennent donc aujourd'hui à combattre sur mer, et bientôt l'on trouvera les disciples supérieurs aux maîtres. »

Excerpt. Hæschel., p. 501, 503. — Les Romains employèrent d'abord dans la guerre des boucliers carrés; mais plus tard, ayant vu que les Tyrrhéniens avaient des boucliers d'airain, ils en firent fabriquer de semblables et vainquirent ce peuple.

Le consul Appius ayant abordé à Messine, Hiéron crut que les Carthaginois lui avaient livré passage, et se réfugia à Syracuse. Après un combat où les Carthaginois furent vaincus par les Romains, le consul assiégea Égeste; il y perdit un grand nombre de soldats, et revint à Messine.

Les deux consuls, arrivés en Sicile, assiégèrent la ville des Adranites et la prirent d'assaut. Ensuite, ils mirent le siège devant la ville des Centoripiens, et, pendant qu'ils étaient campés près des *Cours d'airain*, ils reçurent une députation envoyée par les habitants d'Alaise. La frayeur s'emparant en même temps de plusieurs autres villes, elles envoyèrent également des députés pour demander la paix aux Romains et leur offrir de se rendre. Ces villes étaient au nombre de soixante-sept. Les Romains reçurent les troupes de ces villes, et vinrent assiéger Hiéron dans Syracuse. Celui-ci, voyant les Syracusains mal disposés à son égard, dépêcha aux consuls des parlementaires pour conclure un accommodement. Ceux-ci, qui ne voulaient faire la guerre qu'aux Carthaginois, accueillirent volontiers cette proposition. Ils conclurent une paix de quinze ans avec Hiéron qui leur donna cent cinquante mille drachmes¹, et leur rendit leurs prisonniers. De leur côté, ils le laissèrent maître de Syracuse et des villes soumises aux Syracusains, telles qu'Acra,

¹ Environ quatorze cent mille francs.

Léontium, Mégare, Élorus, Nétina et Tauroménium. Pendant que ces choses se passaient, Annibal aborda avec une flotte à Xiphonia, allant au secours d'Hiéron ; mais, ayant appris ce qui venait d'avoir lieu, il se retira.

Les Romains assiégèrent plusieurs jours les bourgs d'Adranon et de Macella, et se retirèrent sans avoir obtenu aucun résultat.

Les Égestéens, soumis d'abord aux Carthaginois, embrassèrent le parti des Romains. Les Halicyens suivirent cet exemple ; mais les villes d'Illarum, de Tyrittum et d'Ascelum furent prises d'assaut par les Romains. Les habitants de Tyndaris, saisis de frayeur dans une pareille circonstance, voulaient aussi se donner aux Romains. Mais les Carthaginois, se défiant de leur intention, prirent pour otages les principaux habitants de la ville, les emmenèrent à Lilybée et y transportèrent encore le blé, le vin et toutes les provisions.

Philémon, poète comique, auteur de quatre-vingt-dix-sept drames, vécut quatre-vingt-dix-neuf ans.

Les troupes qui, réunies aux Romains, assiégeaient Agrigente, et dont les unes étaient employées à creuser des fossés, les autres à construire des palissades, étaient au nombre de cent mille hommes. Les Phéniciens, après s'être défendus vaillamment contre les assiégeants, rendirent la ville d'Agrigente aux Romains.

Annon l'ancien fit passer de Libye en Sicile des forces considérables composées de cinquante mille fantassins, de six mille cavaliers et de soixante éléphants, au rapport de l'historien Philinus d'Agrigente. Ce même Annon, parti de Lilybée à la tête de toutes ses troupes, se rendit à Héraclée. Il reçut dans cette ville des députés qui lui offrirent Erbesus. Annon, continuant la guerre, perdit dans deux combats trois mille fantassins, deux cents chevaux et quatre mille prisonniers ; trente de ses éléphants furent tués et trois autres blessés.

Entelline était aussi une ville.....

Annon, agissant avec beaucoup d'habileté, fit périr par un

stratagème les troupes ennemies et ses adversaires personnels. Les Romains s'emparèrent d'Agrigente après un siège de six mois. Ils en firent sortir tous les esclaves, au nombre de plus de vingt-cinq mille. De leur côté, ils avaient perdu trois mille hommes d'infanterie et cinq cent quarante chevaux. Les Carthaginois dégradèrent Annon après l'avoir condamné à une amende de six mille pièces d'or; ils le remplacèrent dans le commandement des troupes par Amilcar qu'ils envoyèrent en Sicile. Les Romains, ayant entrepris le siège de Mystratum, construisirent beaucoup de machines de guerre; mais, au bout de sept mois, ils se retirèrent sans avoir obtenu aucun résultat et après avoir perdu beaucoup de monde. Amilcar rencontra les Romains près de Thermes, leur livra bataille, les vainquit, leur tua six mille hommes, et peu s'en fallut qu'il ne détruisît toute l'armée. Les Romains avaient réduit le fort Mazaris. Le Carthaginois Amilcar s'empara encore une fois de Camarine qui lui fut livrée par trahison, et, peu de jours après, Enna tomba en son pouvoir de la même manière. Il fortifia Drepanum, en fit une ville d'où il transporta les habitants d'Éryx; il avait rasé cette dernière ville, à l'exception de son temple. Les Romains assiégèrent Mystratum pour la troisième fois, s'en emparèrent, la détruisirent de fond en comble, et vendirent à l'encan les habitants qui avaient survécu à cette destruction. Ensuite le consul se porta sur Camarine et l'assiégea sans pouvoir s'en emparer; mais ayant reçu de la part d'Hiéron des machines de guerre, il en vint à bout et vendit à l'enchère la plupart des Camarinéens. Presque en même temps, des traîtres lui livrèrent Enna: une partie de la garnison fut massacrée, l'autre se réfugia chez les alliés. De là il marcha sur Sittane, et emporta cette ville d'assaut. Il jeta des garnisons dans quelques autres places et marcha sur Camicum, forteresse qui appartenait aux Agrigentins. Il la prit par trahison, et y mit une forte garnison. A cette époque la ville d'Erbessus fut abandonnée par ses habitants. Le fleuve Halycus....

* *Excerpt. Vatican.*, p. 49, 51. — Annibal, général des

Carthaginois, vaincu dans un combat naval et craignant d'être puni par le sénat, inventa le stratagème suivant : il envoya un de ses amis à Carthage, en le chargeant des instructions qu'il jugeait les plus utiles. L'envoyé arriva à Carthage, et, introduit dans le sénat, il dit qu'Annibal l'avait chargé de demander conseil pour savoir s'il fallait attaquer avec deux cents bâtiments les Romains qui n'en avaient que cent. Les sénateurs s'écrièrent que cette autorisation était accordée. « Eh bien ! reprit l'envoyé, la chose est déjà faite, et nous sommes vaincus ; mais Annibal n'est pas coupable, puisqu'il a agi d'après vos ordres. » Annibal savait que ses concitoyens calomniaient d'ordinaire les généraux après l'événement, et il échappa ainsi aux accusations dont il était menacé. — Ayant été dans les guerres précédentes accusés d'avoir succombé, les chefs étaient impatients de faire évanouir les calomnies par ce combat naval.

Rien ne pouvait inspirer plus de terreur aux Carthaginois qu'une défaite. Ils avaient été assez puissants pour détruire aisément une flotte ennemie en pleine mer, et ils n'osaient pas seulement repousser [les Romains]. Pendant que les Romains s'approchèrent de la côte sans conserver aucun ordre dans leurs rangs, il s'éleva un vent violent, et les Carthaginois auraient pu, sans courir aucun danger, prendre les bâtiments avec tout leur équipage. S'ils étaient descendus dans la plaine, ils auraient pu combattre à forces égales et déployer avec avantage toutes les divisions de leur armée, enfin ils l'auraient facilement emporté sur les ennemis. Mais n'ayant pour le moment en vue que la position forte de la hauteur qu'ils occupaient, et n'ayant pris, soit timidité, soit impéritie, aucune mesure utile, ils furent complètement battus.

Les Carthaginois étant fortement découragés, le sénat envoya trois des plus illustres citoyens auprès d'Attilius pour traiter de la paix. Annon, fils d'Amilcar, était à la tête de cette députation ; il prononça un discours approprié à la circonstance, et engagea le consul à se conduire modérément à l'égard des vaincus et d'une manière digne de Rome. Mais Attilius, enflé

de ses succès et oubliant l'instabilité de la fortune, fit des propositions si dures que la paix n'aurait été qu'un joug. Voyant que les députés étaient indignés, le consul ajouta que les Carthaginois devaient, au contraire, lui savoir gré; puisque, n'étant plus à même de défendre leur liberté, ni sur terre ni sur mer, ils devaient accepter toute concession comme un don. Annon ayant répondu avec franchise, le consul prononça des menaces hautaines et ordonna aux envoyés de se retirer au plus vite, en ajoutant ces mots : « Les braves doivent ou vaincre ou céder au vainqueur. » Le consul, qui, dans cette circonstance, oublia les maximes de sa patrie, et ne respecta pas la vengeance des dieux, reçut bientôt le châtiment que méritait son insolence.

Tous les hommes se souviennent d'ordinaire de la divinité dans l'infortune; et souvent, dans le bonheur, ils méprisent les dieux comme une fiction. Mais dans l'adversité ils sont de nouveau saisis d'une crainte naturelle. C'est ce qui arriva surtout aux Carthaginois. Épouvantés des dangers suspendus sur leurs têtes, ils cherchèrent à rétablir les sacrifices depuis longtemps négligés, et agrandirent le culte des dieux.

Xanthippe le Spartiate conseillait aux généraux de marcher contre les ennemis; il ajoutait qu'il leur donnait ce conseil, non pour les exhorter au combat, tandis qu'il se trouverait lui-même hors de danger, mais pour leur faire voir qu'il était persuadé qu'en agissant ainsi ils auraient facilement le dessus; que d'ailleurs il commanderait lui-même dans ce combat et qu'il serait le premier à payer de sa personne. — Pendant le combat, Xanthippe le Spartiate parcourait à cheval tous les rangs et engageait les fantassins en fuite à revenir à la charge. Quelqu'un lui ayant dit qu'il était facile d'exhorter les autres au combat, tandis que lui-même était à cheval, Xanthippe sauta aussitôt à terre, remit son cheval à l'un de ses domestiques, parcourut à pied les rangs des soldats, et les conjura de ne pas causer la défaite et la destruction de toute l'armée.

Tout est facile et possible à la sagesse; en toute chose le

génie l'emporte sur la force. De même que le corps est l'esclave de l'âme, de même aussi les grandes armées doivent obéir à la prudence de leurs chefs. — Le sénat sanctionna tout, conformément à l'intérêt.

Excerpt. Hæschel., p. 504. — Il est facile de vaincre ses ennemis, quand on suit un avis salutaire — Le blâme qui accompagne les fautes des autres sert à corriger ceux qui suivent la même pente; mais la louange accordée aux belles actions a entraîné beaucoup de cœurs à la pratique de la vertu. — N'ayant pu soutenir la prospérité, comme un poids trop lourd, il se priva d'une grande gloire et précipita sa patrie dans de grands malheurs.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 563. — Nous croyons que l'histoire doit faire connaître la conduite des généraux, tant dans leurs succès que dans leurs revers; car si, d'un côté, le blâme qui accompagne les fautes des autres sert à corriger ceux qui pourraient tomber dans les mêmes erreurs, d'un autre côté, la louange accordée aux belles actions conduit bien souvent les hommes à la pratique de la vertu. En conséquence, qui pourrait s'empêcher de blâmer l'imprudence et l'orgueil d'Attilius? Il ne put soutenir la prospérité, comme un poids trop lourd; il se priva d'une grande gloire, en même temps qu'il précipita sa patrie dans de grands malheurs. Pendant qu'il pouvait faire une paix aussi avantageuse pour Rome qu'elle était humiliante et honteuse pour Carthage, et s'acquérir, chez tous les peuples, une éternelle renommée de clémence et d'humanité, il fit tout le contraire: insultant au malheur des vaincus, il leur offrit de telles conditions de paix qu'elles excitèrent la colère de la divinité, et portèrent les vaincus désespérés à recourir à la force des armes. Une telle conduite changea subitement la face des affaires. D'un côté, les Carthaginois, d'abord accablés de leur défaite, se ranimèrent et taillèrent en pièces l'armée ennemie; de l'autre côté, les Romains furent tellement consternés d'un si grand revers, que ces guerriers, jusqu'alors regardés comme invincibles dans les combats sur terre, n'osèrent plus se mon-

trer en bataille rangée. Ainsi prit naissance la guerre la plus longue dont on ait jamais parlé. Les combats n'eurent lieu que sur les bâtiments. Les Carthaginois en détruisirent un nombre infini, tant ceux qui appartenaient aux Romains que ceux fournis par leurs alliés. Plus de cent mille hommes périrent dans ces combats. Pour se faire une idée des sommes dépensées, il suffit de considérer quelle quantité d'argent devait être employée à l'armement de tant de navires, pendant une guerre qui dura quinze ans. L'auteur de ces désastres n'eut pas le moins à souffrir. L'opprobre et l'ignominie obscurcirent la gloire qu'il s'était d'abord acquise, et son exemple apprendra à jamais aux autres à se montrer modestes au sein de la puissance. Mais ce qui devait torturer le plus ce général, c'était d'être forcé de supporter l'insolence et les outrages de ceux qu'il avait traités avec tant d'arrogance, alors qu'ils étaient malheureux, et d'avoir perdu par cette conduite le droit qu'a l'infortuné à la clémence et à la compassion.

Par son courage, Xanthippe délivra les Carthaginois des dangers qui les menaçaient, et il changea l'état des affaires. Il terrassa les Romains victorieux et releva le courage des Carthaginois, abattus et s'attendant à leur entière destruction, au point de leur faire mépriser leur ennemi naguère si redoutable. La gloire de Xanthippe se répandit sur toute la terre, et un suffrage universel accueillit le récit de ses exploits. On ne pouvait se lasser d'admirer le changement surprenant produit par un seul homme. C'était par lui que les Carthaginois, naguère bloqués étroitement par les ennemis, étaient devenus tout à coup les assiégeants de ces mêmes ennemis, tandis que les Romains, qui devaient à leur valeur l'empire de la terre et de la mer, resserrés dans une petite ville, s'attendaient de jour en jour à être réduits. Au reste, on ne doit point s'étonner que la science de l'art militaire, réunie à une grande expérience, triomphe des difficultés regardées comme insurmontables.

Excerpt. Hæschel., p. 504. — Lorsque les Romains eurent abordé en Libye avec une puissante armée sous le commande-

ment du consul Attilius, ils vainquirent d'abord les Carthaginois, prirent beaucoup de villes et de forteresses, et taillèrent en pièces une nombreuse armée. Mais le Spartiate Xanthippe, général à la solde des Carthaginois, ne fut pas plutôt arrivé, que les Carthaginois remportèrent sur les Romains de grandes victoires et détruisirent leur armée. On se battit ensuite sur mer; et, de ce côté, les Romains perdirent beaucoup de navires et d'hommes : on évalue le nombre des morts à environ cent mille.

La honte et l'ignominie furent le partage d'Attilius, naguère couvert de gloire. Ses malheurs apprirent aux autres à se montrer modérés quand on a le pouvoir. La plus grande souffrance qu'il dut éprouver, ce fut bien de se voir obligé de supporter l'arrogance et la domination de ceux qu'il avait traités avec la dernière rigueur, alors qu'ils étaient malheureux, et de s'être ainsi privé lui-même de l'intérêt et de la compassion qui accompagnent presque toujours l'infortune¹.

Il abattit ceux qui avaient été toujours victorieux; il releva ceux qui se croyaient près de leur ruine, et leur fit mépriser l'ennemi.

On ne doit pas s'étonner si l'habileté d'un général, réunie à l'expérience, viennent à bout des difficultés regardées comme insurmontables. Il n'y a rien d'impossible au génie, car l'art l'emporte sur la force. — De même que le corps est l'esclave de l'âme, de même les grandes armées doivent se soumettre à l'habileté de leurs chefs.

Le sénat doit tout diriger conformément à l'intérêt public.

Philistus était un historien....

Excerpt. Hæschel., p. 505, 506. — Les Romains, passés en Libye, firent la guerre aux Carthaginois; ils leur enlevèrent vingt-quatre navires. Les Romains échappés réunirent le reste de leurs troupes, et se dirigèrent sur la Sicile. Ils éprouvèrent un grand désastre en face de Camarine : ils perdirent trois cent quarante vaisseaux longs, et trois cents bâtiments destinés tant au transport des chevaux qu'au transport des munitions. La mer,

¹ Ces répétitions sont très-fréquentes dans les fragments de Diodore, que les faiseurs d'éditions auraient dû coordonner avec un peu plus de soin.

depuis Camarine jusqu'à Pachinum , était couverte de débris de navires et de cadavres. Hiéron accueillit avec beaucoup d'humanité ceux qui avaient pu se sauver , leur distribua des vêtements , des vivres , pourvut à tous leurs besoins et les fit transporter sains et saufs à Messine. Après le naufrage des Romains , le Carthaginois Carthalon assiégea Agrigente , la prit d'assaut , y mit le feu , et fit abattre les murailles. Ceux qui survécurent se réfugièrent dans l'Olympium. Malgré ces pertes considérables , les Romains construisirent une nouvelle flotte , se portèrent sur Céphalidium avec deux cent cinquante bâtiments , et se rendirent maîtres de cette place par trahison. Passant de là à Drépanum , ils en firent le siège ; mais Carthalon étant venu au secours de la ville , ils furent obligés de se retirer et ils se dirigèrent sur Panorme. Ils mouillèrent dans le port tout près des murailles , débarquèrent leurs troupes , creusèrent des fossés et entourèrent la ville de palissades. Le pays étant couvert de bois jusqu'aux portes de Drépanum , ils élevèrent des retranchements garnis de fossés d'une mer à l'autre. Ensuite les Romains livrant des assauts continuels , battirent les murs en brèche , à l'aide des machines de guerre , se rendirent maîtres des faubourgs et tuèrent beaucoup de monde. Le reste des citoyens se réfugia dans l'ancienne ville. Ils envoyèrent des députés aux consuls pour leur demander seulement la vie sauve. Les Romains consentirent à laisser la liberté à tous ceux qui donneraient deux mines par tête et prirent possession de la ville. Dix mille personnes furent rendues à la liberté pour la rançon convenue ; mais les autres , au nombre de treize mille , ainsi que tout le butin , furent vendus à l'enchère. Cependant les Iétiens chassèrent la garnison phénicienne et livrèrent leur ville aux Romains. Les habitants de Solonte , de Pétra , d'Enna et de Tyndaris suivirent cet exemple. Enfin les consuls , laissant une garnison à Panorme , revinrent à Messine.

L'année suivante ¹ , les Romains se mirent en mer pour la

¹ Quatrième année de la cxxxix^e olympiade ; année 268 avant J.-C.

seconde fois, dans l'intention de pénétrer dans la Libye ; mais, repoussés par les Carthaginois, ils revinrent à Panorme. Là ils s'embarquèrent pour retourner à Rome ; mais ils éprouvèrent une nouvelle tempête, dans laquelle ils perdirent cent cinquante vaisseaux longs, ainsi qu'un grand nombre de bâtiments chargés de chevaux et de butin. Le gardien des portes de Thermes, voyageant pour ses affaires particulières, fut pris par des soldats romains. Il fit dire au consul que, dans le cas où il obtiendrait la liberté, il lui ouvrirait pendant la nuit une des portes de la ville. Il fut mis en liberté, et l'on fixa l'heure du rendez-vous. Le consul envoya pendant la nuit un détachement de mille hommes auxquels on ouvrit la porte au moment convenu. Les principaux des Romains entrèrent les premiers, firent fermer la porte et ordonnèrent de ne laisser entrer personne ; ils voulaient s'emparer seuls des richesses de la ville. Mais ils furent tous massacrés et subirent ainsi un châtement digne de leur cupidité.

Plus tard, les Romains s'emparèrent de Thermes et de Lipare. Ils assiégèrent aussi le fort d'Ercta, mais ils ne réussirent point dans leur entreprise, quoiqu'ils eussent une armée de quarante mille fantassins et de mille cavaliers. Asdrubal, général des Carthaginois, blâmé vivement par ses concitoyens à cause de son inaction, traversa, à la tête de toute son armée, les défilés de Sélinonte pour se rendre à Panorme. Il passa le fleuve qui coule aux environs de cette ville, et vint camper près des murs ; il ne fit pas creuser de fossés ni élever de palissades, méprisant trop l'ennemi pour avoir recours à ces précautions. Des marchands apportèrent dans le camp une grande quantité de vin ; les Celtes s'enivrèrent, poussèrent des clameurs et produisirent des troubles. Le consul Cécilius, tombant alors sur eux, les battit complètement, et leur prit soixante éléphants qu'il envoya à Rome où ils causèrent une grande surprise.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 565. — Amilcar de Carthage, surnommé Barcas, et Annibal, son fils, ont été les plus grands capitaines des Carthaginois. Ils portèrent, par leurs exploits, la puissance de leur patrie au plus haut degré.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME (?).

Excerpt. Hæschel., p. 506, 508. — Les Carthaginois ayant détruit Sélinonte en transportèrent les habitants à Lilybée. Cependant les Romains abordèrent à Panorme avec une flotte composée de deux cent quarante vaisseaux longs, d'un grand nombre de bâtiments de transport et de soixante corcyres¹. De là ils passèrent à Lilybée et en commencèrent le siège. Ils creusèrent d'abord un fossé qui s'étendait d'une mer à l'autre, puis ils construisirent des catapultes, des béliers, des tortues, et comblèrent l'embouchure du port en y submergeant quinze corcyres remplies de pierres. L'armée romaine était forte de cent dix mille hommes, tandis que les assiégés n'avaient que sept mille fantassins et sept cents cavaliers. Ils reçurent de la part des Carthaginois un renfort de quatre mille hommes, ainsi que des provisions de vivres, et reprirent courage avec Artabas. Les Romains voyant ces troupes entrer dans la place, comblèrent pour la seconde fois la bouche du port avec des pierres et de la terre, en ayant soin de bien consolider ces matériaux au moyen de grandes poutres assujetties par des ancres. Mais une mer houleuse détruisit tous ces travaux. Les Romains construisirent aussi une machine propre à lancer des pierres. Les Carthaginois élevèrent un mur dans l'intérieur de la ville. Les Romains comblèrent aussitôt le fossé extérieur creusé autour de la ville, ayant soixante coudées de longueur et quarante de profondeur. Ils engagèrent ensuite un combat au pied du mur bâti le long de la mer, et mirent des troupes en embuscade du côté opposé. Pendant que les assiégés se portaient sur la muraille où l'on se battait, les soldats mis en embuscade se hâtèrent d'escalader la première enceinte, et s'en emparèrent. Mais le général carthaginois, instruit de cette attaque, tomba sur ce corps de troupes, lui tua dix mille hommes, et força le reste à s'enfuir. Puis, secondés par un vent violent, les ennemis brûlèrent les machines des Romains, leurs tortues, leurs pétroboles, leurs béliers et

¹ Espèce de navire de charge, que les Corcyréens paraissent avoir mis en usage.

leurs catapultes. Les Carthaginois, voyant que les chevaux leur étaient inutiles dans les défilés, les envoyèrent à Drépanum où ils furent d'un grand secours aux troupes qui occupaient cette place. Les Romains, après l'incendie de leurs machines, eurent à souffrir d'une maladie pestilentielle et de la disette des vivres (car eux seuls et leurs alliés se nourrissaient de viandes); de sorte qu'en peu de jours ils perdirent dix mille hommes. Ils étaient donc décidés à lever le siège. Mais Hiéron, roi de Syracuse, leur ayant envoyé une grande quantité de blé, leur courage se ranima, et ils reprirent les travaux du siège. Cependant les Romains, ayant élu de nouveaux consuls, donnèrent le commandement de l'armée au consul Claudius, fils d'Appius. Ce consul fit, à l'exemple de ses prédécesseurs, combler le port, et de nouveau la mer détruisit ces travaux. Claudius, présomptueux à l'excès, équipa deux cent dix bâtiments d'élite, et se porta sur Drépanum pour y combattre les Carthaginois; mais il fut vaincu et perdit cent dix-sept navires et vingt mille hommes. Jamais les Carthaginois ni aucun autre peuple n'avaient encore livré une bataille navale aussi sanglante, ni remporté une victoire aussi signalée. Et ce qui est encore plus surprenant, c'est que, dans une si grande affaire, les Carthaginois, avec dix navires, ne perdirent pas un seul homme et n'eurent que peu de blessés. Quelque temps après, Annibal fit partir pour Panorme un triérarque avec trente vaisseaux qui amenèrent à Drépanum un convoi de vivres enlevés aux Romains. Là, ayant complété leurs approvisionnements, ils abordèrent à Lilybée et remplirent de biens cette ville encore assiégée. Il arriva, en outre, de Carthage, le général Carthalon avec soixante-dix vaisseaux longs et autant de navires de charge. Il attaqua les Romains, coula bas quelques bâtiments et en tira cinq à terre. Apprenant ensuite qu'une flotte romaine était sortie de Syracuse, Carthalon, après avoir fait approuver son dessein par ses collègues, alla à la rencontre de l'ennemi avec cent vingt de ses meilleurs navires. Les deux flottes se trouvaient déjà en vue à la hauteur de Gela, lorsque les Romains, frappés de terreur, se dirigèrent dans le

port de Phintias , laissant les navires de charge et les autres bâtimens à peu de distance de la côte. Les Carthaginois poursuivant les Romains , il s'engagea un combat sanglant. Les premiers coulèrent bas cinquante-quatre grandes barques , dix-sept vaisseaux longs , et en mirent treize hors de service. Après cela , les Carthaginois , arrivés sur la rive du fleuve Alycus , donnèrent leurs soins aux blessés. Le consul Junius , ne sachant rien de ce qui venait de se passer , sortit de Messine avec trente-six vaisseaux longs et un grand nombre de bâtimens de charge. Après avoir doublé le promontoire de Pachinum , il prit terre aux environs de Phintias où il apprit avec épouvante ce qui avait eu lieu. Voyant ensuite fondre sur lui toute la flotte des Carthaginois , le consul , encore plus effrayé , brûla à l'instant les treize bâtimens qui avaient été mis hors de combat , et se dirigea sur Syracuse , où il espérait trouver un asile chez Hiéron. Mais , serré de près par l'ennemi , à la hauteur de Camarine , il chercha à gagner la terre à travers les bas-fonds et les nombreux récifs qui se trouvent en cet endroit. Comme il s'était élevé une violente tempête , les Carthaginois , doublant le cap Pachinum , se retirèrent dans un lieu bien abrité. De leur côté , les Romains perdirent , dans la position périlleuse où ils se trouvaient , tous les navires de charge , et plus de cent cinq vaisseaux longs dont deux seulement ne furent pas endommagés ; la plupart des équipages avaient péri. Le consul Junius recueillit dans ces deux vaisseaux les débris de sa troupe , et se retira dans le camp romain , sous Lilybée. Il surprit pendant la nuit le fort d'Éryx , et s'en empara ; après avoir fortifié Égithallus , appelé aujourd'hui *Acellus* , il y laissa une garnison de huit cents soldats. Carthage , instruit que la position d'Éryx était occupée par l'ennemi , y débarqua pendant la nuit un détachement de troupes , et , attaquant la garnison d'Égithallus , composée de trois mille hommes , il la mit en déroute , en tua une partie et força le reste à s'enfuir vers Éryx. Les Romains , dans leur première expédition navale , perdirent trente-cinq mille hommes et presque autant de prisonniers.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 52. — Les Carthaginois choisirent pour incendier les machines les hommes les plus avides d'argent et les plus audacieux, au nombre de trois cents ; car l'audace et l'avarice poussent les hommes à braver tous les dangers. Il arrive souvent que, dans les assauts et les attaques des murs, les plus vaillants tombent, parce qu'ils s'étaient volontairement exposés aux plus graves dangers.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 565. — Arrivé en Sicile, Claudius prit le commandement des troupes qui assiégeaient Lilybée, et convoqua une assemblée dans laquelle il blâma hautement la conduite des consuls ses prédécesseurs. Il leur reprocha d'avoir fait la guerre avec nonchalance et de s'être abandonnés aux plaisirs de la table, au luxe et à l'oisiveté. Enfin, il ajouta que les Romains étaient plutôt assiégés par l'ennemi qu'ils ne l'assiégeaient eux-mêmes. Cependant Claudius, d'un caractère ardent et d'un esprit versatile, agissait souvent comme un insensé ; car il imita les généraux qu'il avait blâmés. Il éleva des digues dans la mer et chercha par tous les moyens à combler l'entrée du port. Il était d'autant plus répréhensible qu'il pouvait profiter de l'expérience de ses prédécesseurs, qui avaient déjà échoué dans leurs tentatives. Il était naturellement sévère. Il châtia avec rigueur le soldat romain, tout en se conformant aux lois de la patrie ; quant aux alliés, il les faisait battre de verges. La noblesse de son origine et l'illustration de ses aïeux le rendirent tellement orgueilleux qu'il méprisait tout le monde.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 52. — Étant sur le point d'être pris, il se réfugia sur le rivage, redoutant moins un naufrage que le danger dont le menaçaient les ennemis.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 565. — Amilcar, avant d'être général, avait montré les grandes qualités qui sont l'apanage d'une belle âme, et lorsqu'il eut le commandement, il fut l'ornement de sa patrie par son amour pour la gloire et par sa bravoure.

Il l'emportait sur tous ses concitoyens par son habileté, sa bravoure et son expérience dans l'art de la guerre ; en un mot, il était aussi bon roi que vaillant guerrier.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 52, 53. — Il ne découvrit à personne ses desseins , sachant très-bien que si de pareils stratagèmes sont communiqués aux amis , ils sont ou rapportés aux ennemis par des transfuges , ou ils inspirent de la crainte aux soldats frappés de la grandeur du danger. — Amilcar avait ordonné à ses troupes de s'abstenir du pillage. Vodostor négligea cet ordre et perdit beaucoup de soldats. En tout temps la bonne discipline est cause de beaucoup d'avantages. Ainsi les fantassins ayant remporté précédemment un succès , en perdirent non-seulement le fruit , mais encore ils faillirent tous périr ; les cavaliers , au contraire , qui n'étaient pas plus de deux cents , non-seulement échappèrent au danger , mais ils procurèrent encore aux autres le moyen de se sauver. — Amilcar envoya des hérauts pour traiter de l'enlèvement des morts. Mais le consul Fundanius engagea les envoyés , s'ils avaient le sens commun , de traiter , non pour les morts , mais pour les vivants. Après cette superbe réponse , Fundanius essuya bientôt de tristes revers , de sorte que beaucoup de monde y vit la vengeance céleste d'une pareille insolence. — Lorsque Fundanius envoya des hérauts pour demander la sépulture des morts , Barcas fit une réponse toute différente : « Je fais , disait-il , la guerre aux vivants , mais je suis en paix avec les morts. » Et il accorda la sépulture.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 565, 566. — Annon , naturellement porté aux grandes choses , et avide de gloire , avait sous son commandement une armée inoccupée : il entreprit donc une expédition dans le dessein d'exercer ses soldats , de les nourrir au dépens du pays ennemi , et de soulager Carthage des frais de l'entretien d'une armée ; le seul but qu'il se proposait , c'était de contribuer à la gloire et à la prospérité de sa patrie.

Annon s'empara d'Hécatompile. Des vieillards portant des branches d'olivier vinrent en suppliants implorer sa clémence. Ce général , dominé par l'amour de la gloire , et préférant la générosité au châtiment , se contenta de prendre trois mille otages , et laissa à la ville sa liberté et ses richesses. Les citoyens lui exprimèrent leur reconnaissance en lui décernant des cou-

ronnes et en lui accordant de grands honneurs. En même temps ses soldats, fraternisant avec les habitants, prenaient place avec eux aux festins où régnaient l'abondance et la plus vive allégresse.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 53, 54. — On se battit à la fin avec tant de bravoure que les chefs eux-mêmes s'exposaient des deux côtés au premier rang. C'est pourquoi les revers les plus inattendus arrivent quelquefois par le fait des hommes les plus vaillants. Ceux qui surpassaient leurs adversaires par leur grandeur d'âme, furent pris après que leur navire eut été coulé bas, vaincus non par le courage, mais par la fatalité du sort. A quoi en effet sert le courage, lorsqu'après un naufrage on ne peut poser le pied sur la terre ferme, et qu'on tombe ainsi entre les mains de l'ennemi ?

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 566. — La mère de ces jeunes gens, affligée de la mort de son mari, et croyant qu'il était mort par manque de soins, engagea ses fils à sévir contre les prisonniers. On enferma donc ces captifs dans une chambre si étroite, qu'ils étaient obligés de s'y tenir accroupis comme des bêtes sauvages. Ils furent ensuite privés de nourriture pendant cinq jours ; Vodostor mourut de souffrance et de faim ; mais Amilcar, doué d'une plus grande force, résistait encore quoique n'ayant aucun espoir. Bien souvent, les larmes aux yeux, il implorait la pitié de cette femme, en lui rappelant les soins qu'il avait donnés à son mari. Mais elle, inexorable et étouffant tout sentiment d'humanité, fit enfermer pendant cinq jours le cadavre de Vodostor avec Amilcar, et ne fit donner à ce dernier un peu de nourriture que pour prolonger ses souffrances. Amilcar, voyant ses supplications sans succès, invoqua, à grands cris, Jupiter hospitalier et tous les dieux qui veillent sur les hommes ; il se plaignait de subir un traitement inhumain en retour de bons procédés. Cependant Amilcar ne mourut pas, soit par un effet de la miséricorde divine, soit par une faveur inattendue de la fortune. Il allait succomber aux exhalaisons délétères du cadavre et à l'excès des souffrances, lorsque des domestiques de la maison racontèrent à quelques personnes ce qui se

passait. Indignées de cela, ces personnes coururent en instruire les tribuns du peuple. Le crime étant avéré, les magistrats mandèrent à leur tribunal les Attilius et faillirent les condamner à la peine capitale comme ayant déshonoré le nom romain. Ils les menacèrent d'un châtiment proportionné, si les accusés ne s'empressaient de rendre aux captifs tous les soins convenables. Les fils s'en prirent à leur mère, brûlèrent les restes de Vodostor, firent parvenir les cendres à ses parents, et retirèrent Amilcar du triste état où il se trouvait.

Excerpt. Hæschel., p. 508. — Il y avait à Longon , à Catane, une forteresse appelée Italium. Cette forteresse fut assiégée par Barcas le Carthaginois.....

Les plans et les ruses de guerre que les généraux communiquent à leurs amis sont souvent révélés aux ennemis par des déserteurs, et ces révélations intimident les soldats qui se croient à la veille d'un grand danger.

Barcas, faisant voile pendant la nuit, fit débarquer ses troupes et vint à leur tête occuper le mont Éryx, à trente stades de distance; il s'empara de la ville et massacra tous les habitants, à l'exception d'un petit nombre qu'il fit transférer à Drépanum.

En tout temps et en toutes circonstances l'ordre est la meilleure garantie du succès.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 54. — Barcas, accompagné de Gescon, écouta quelque temps en silence la lecture des conditions de paix que les députés des Romains étaient venus lui apporter. Mais lorsqu'il entendit qu'il fallait livrer les armes et les déserteurs, il ne se contenta plus, et ordonna aux députés de partir au plus vite. « Il vaut mieux, disait-il, mourir en combattant que racheter sa vie à des conditions aussi honteuses. » Il savait très-bien que la fortune se déclare volontiers pour ceux qui sont dans l'adversité; le malheur d'Attilius fut l'exemple le plus frappant de l'instabilité du sort.

Excerpt. Hæschel., p. 509. — Le consul Lutatius fit voile pour la Sicile avec trois cents vaisseaux longs et sept cents navires de charge, eu tout mille bâtimens; il vint mouiller dans

le port des Éryciniens. Annon, parti de Carthage avec deux cent cinquante vaisseaux longs et quelques bâtiments de transport, arriva dans l'île Hiéra. De là il se dirigea vers Éryx, et se porta à la rencontre des Romains; une grande bataille s'ensuivit. Dans cette bataille, les Carthaginois perdirent cent dix-sept navires, dont vingt avec tous leurs équipages; les Romains [prirent] quatre-vingts bâtiments, dont trente furent consacrés aux dieux et cinquante partagés comme butin; ils firent en outre six mille Carthaginois prisonniers, au rapport de Philinus; et seulement quatre mille quarante, suivant d'autres historiens. Quant aux autres navires, ils profitèrent d'un vent favorable pour s'enfuir à Carthage.

Le courage est inutile lorsque le bâtiment est submergé; le corps de l'homme, privé de sa base de sustentation, est livré par la mer au pouvoir des ennemis.

Les Romains avaient fait pendant vingt-quatre ans la guerre aux Carthaginois. Après le siège de Lilybée, qui avait duré dix ans, les deux nations conclurent un traité de paix.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME (?).

Excerpt. Hæschel., p. 509. — Épicure le philosophe dit dans son livre des *Maximes fondamentales* que la vie du juste est calme, tandis que la vie de l'injuste est pleine d'agitation. Dans cette brève sentence est renfermée une grande vérité, capable de corriger la méchanceté des hommes. En effet, l'injustice, la mère de tous les maux, prépare de très-grandes calamités, non-seulement aux particuliers, mais encore à des populations entières, aux peuples et aux rois.

Il y avait dans l'armée carthaginoise, des Ibériens, des Celtes, des Baléares, des Libyens, des Phéniciens, des Liguriens et des esclaves demi-grecs. Ces troupes se révoltèrent....

Excerpt. Hæschel., p. 510. — L'expérience démontre de combien le talent d'un général est supérieur à la routine irréfléchie du soldat.

Il est d'une grande importance de se montrer modéré, même envers les coupables , et de ne commettre aucune action inhumaine.

De retour de la Sicile , les mercenaires des Carthaginois se révoltèrent pour les motifs suivants : ils demandèrent une indemnité exorbitante pour les chevaux qu'ils avaient perdus en Sicile, ainsi que pour les autres pertes qu'ils y avaient éprouvées. Ils firent la guerre pendant quatre ans et quatre mois. Enfin ils furent massacrés par Amilcar Barcas , qui s'était distingué en Sicile en combattant les Romains.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 566, 567. — Les Carthaginois , pendant vingt-quatre années de guerres continuelles contre les Romains, ont eu à soutenir des luttes terribles et à braver d'immenses dangers ; mais ils n'avaient pas encore été exposés à des calamités aussi grandes que celles que leur causa la guerre qu'ils avaient à soutenir contre les mercenaires offensés. En privant ces étrangers de la solde qui leur était due, les Carthaginois faillirent perdre leur puissance en même temps que leur patrie. Ces mercenaires offensés se révoltèrent sur-le-champ et plongèrent Carthage dans les plus grands maux.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 567. — Les Carthaginois envoyèrent aux révoltés un héraut pour traiter de l'enlèvement des morts. Mais Spondius et les autres chefs des rebelles , exaspérés jusqu'à la férocity, ne se contentèrent pas d'opposer leur refus à cette demande ; ils firent dire de ne plus leur envoyer à l'avenir de héraut chargé d'une mission quelconque, car ils étaient décidés à faire subir le même supplice à tous ceux qui viendraient de leur part. Ils décrétèrent ensuite que tout Carthaginois fait prisonnier serait de même mis à mort ; que les alliés des Phéniciens, faits prisonniers, auraient les mains coupées, et seraient après cette mutilation envoyés à Carthage. Spondius et les autres chefs, par une conduite aussi cruelle que sacrilège, déterminèrent Amilcar, qui jusqu'alors s'était conduit avec humanité, à user de représailles envers les rebelles qui tombèrent en son pouvoir. Aussi, à partir de ce moment, les prisonniers qu'il fit furent

outrageusement livrés aux bêtes féroces qui leur arrachèrent la vie au milieu d'atroces douleurs. Les habitants d'Hippacris et d'Utique se révoltèrent, massacrèrent la garnison carthaginoise, et jetèrent les cadavres du haut des murs. Non-seulement ils les privèrent de la sépulture, mais ils refusèrent aux envoyés carthageois la permission de les enlever pour leur rendre le dernier devoir.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 55, 56. — Aussi arriva-t-il que les rebelles, pendant leur siège, furent tout autant assiégés par le manque de vivres. — Ils ne le cédaient pas en bravoure à l'ennemi, mais ils souffraient beaucoup par l'impéritie de leurs chefs. C'était là encore un exemple qui démontrait de combien la prudence du chef l'emporte sur l'ignorance d'un particulier et sur la routine du soldat. — La divinité semble leur avoir infligé un châtimement mérité de leurs crimes. — Amilcar fit mettre en croix Spondius. Mathos attacha à la même croix Annibal, qu'il avait fait prisonnier, de telle façon que la fortune semblait tour à tour favoriser et humilier ceux qui avaient outragé la nature humaine. Les deux villes renoncèrent à l'espoir de la paix, parce que, dans leur première tentative, elles s'étaient elles-mêmes fermé la voie à toute pitié et à toute réconciliation.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 567. — Amilcat, surnommé Barcas, rendit à sa patrie les plus grands services. Il combattit les Romains en Sicile, et en Libye les mercenaires et les Libyens rebelles qui assiégeaient Carthage. Les preuves qu'il donna de son courage et de sa bravoure dans ces deux guerres lui acquirent justement l'admiration de tous ses concitoyens. Mais, la guerre libyque étant terminée, il vécut familièrement avec les hommes les plus pervers, qui lui procurèrent de grandes richesses, qu'il augmenta encore par ses exactions. Son autorité s'accrut par sa renommée et ses bienfaits envers ses concitoyens; et il obtint pour un moment le commandement de toute la Libye.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 56. — Les Celtes, supérieurs en nombre et fiers de leur force et de leur courage, combattaient négligemment, tandis que Barcas cherchait à suppléer au nombre par la bravoure et l'expérience. Les premiers semblaient

donc à tout le monde sagement conseillés ; mais la fortune donna aux choses une tournure inespérée , et Barcas se tira heureusement d'un engagement périlleux et dont le succès semblait désespéré.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 567. — Amilcar, investi du commandement dans Carthage, augmenta la puissance de sa patrie. Il conduisit une flotte jusqu'aux colonnes d'Hercule et à Gadire, et de là dans l'Océan. Gadire est une colonie de Phéniciens. Cette ville est située aux extrémités de la terre sur les bords de l'Océan ; elle a un port. Amilcar fit la guerre aux Ibériens, aux Tartésiens , ainsi qu'à Istolatus , général des Celtes , et à son frère ; il les tailla tous en pièces ; et l'on trouva parmi les morts les deux frères avec d'autres chefs les plus distingués. Il fit trois mille prisonniers qu'il incorpora dans son armée. Indortès rassembla ensuite cinquante mille soldats, s'enfuit avant de combattre, et se retira sur une hauteur qu'il abandonna pendant la nuit , lorsqu'il s'y vit cerné par les troupes d'Amilcar. Il perdit dans sa fuite la plus grande partie de ses troupes, et il fut fait lui-même prisonnier. Amilcar, après lui avoir crevé les yeux et lui avoir fait endurer des tortures, le fit mettre en croix. Il rendit ensuite à la liberté les autres prisonniers, qui étaient au nombre de plus de dix mille. Il entraîna plusieurs villes dans son parti par voie de persuasion , et soumit plusieurs autres par ses armes. Asdrubal , gendre d'Amilcar, envoyé à Carthage par son beau-père pour combattre les Numides rebelles, leur tua huit mille hommes, fit deux mille prisonniers et réduisit les autres en servitude en leur imposant un tribut. Amilcar soumit plusieurs villes dans l'Ibérie, en fonda une très-grande , qui, à cause de sa situation, reçut le nom de *Acra-Leucé*. Il s'avança ensuite sur la ville d'Hélíce, la mit en état de siège, et envoya la plus grande partie de ses troupes avec ses éléphants dans *Acra-Leucé* pour y prendre leurs quartiers d'hiver, et garda auprès de lui le reste de son armée. Le roi Orisson , qui feignait d'être du parti des Carthaginois en combattant les assiégés , tourna tout à coup ses armes contre Amilcar. Celui-ci fut mis

en fuite, et, ne pouvant sauver ses fils et ses amis qu'en changeant de route pendant la vive poursuite que lui faisait le roi, il se jeta dans un grand fleuve, où, renversé de son cheval, il périt dans les eaux qui l'entraînèrent. Ses deux fils, Annibal et Asdrubal, parvinrent à se retirer sains et saufs dans *Acra-Leucé*.

Amilcar, mort bien longtemps avant nous, mérite que l'histoire fasse son panégyrique.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 56. — Annibal sachant par expérience que la douceur rapporte plus de profit que la violence, préféra la paix à la guerre. — La ville entière, attentive aux nouvelles qui se répandaient sans cesse, et inquiète des bruits qui couraient, vivait dans une grande anxiété.

Excerpt. Hæschel., p. 511, 512. — Asdrubal, gendre d'Amilcar, en apprenant le malheur de son beau-père, se mit en marche et vint à *Acra-Leucé*, avec plus de cent éléphants. Proclamé général par le peuple et les Carthaginois, il augmenta son armée de cinquante mille fantassins exercés, de six mille cavaliers et deux cents éléphants. Il attaqua d'abord le roi Orisson et fit massacrer tous ceux qu'il regarda comme les auteurs de la déroute d'Amilcar. Il se rendit maître de douze villes de l'ennemi, ainsi que de toutes les villes de l'Ibérie. Il épousa la fille du roi de cette contrée. Tous les Ibériens le proclamèrent général absolu. Il fonda ensuite sur les bords de la mer une ville à laquelle il donna le nom de *Nouvelle Carthage*, et plus tard, voulant surpasser la puissance d'Amilcar, il en éleva une autre. Il était alors à la tête d'une armée de soixante mille fantassins, de huit mille cavaliers et de deux cents éléphants. Il périt assassiné par un de ses domestiques, après avoir exercé le commandement pendant neuf ans.

Les Celtes réunis aux Gaulois pour combattre les Romains, formèrent une armée de deux cent mille hommes. Ils l'emportèrent dans un premier combat. Ils furent encore victorieux dans une seconde bataille et tuèrent l'un des consuls. — Les Romains avaient sept cent mille fantassins et soixante-dix mille cavaliers. Vaincus dans les deux premiers combats, ils rem-

portèrent une grande victoire dans le troisième, tuèrent quarante mille hommes et firent prisonnier le reste de l'armée. Des deux rois qu'avaient combattus les Romains, le plus puissant se coupa la gorge et l'autre fut pris vivant. Émilius, nommé proconsul en récompense de la bravoure qu'il avait déployée, fit des incursions dans le pays des Gaulois et des Celtes, y prit un grand nombre de villes et de forteresses, et enrichit Rome des dépouilles qu'il recueillit.

Hiéron, roi de Syracuse, vint au secours des Romains dans la guerre celtique, en leur envoyant du blé que les Romains lui payèrent à la fin de la guerre.

Après le meurtre d'Asdrubal le Carthaginois, l'armée se trouvant sans chef, on investit du commandement Annibal, fils aîné d'Amilcar. La ville de Sagonte fut assiégée par Annibal. Les habitants rassemblèrent les vases sacrés, tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent dans leurs maisons, ainsi que les pendants d'oreilles et les ornements des femmes, et firent fondre tous ces objets précieux mêlés avec de l'airain et du plomb, afin de rendre l'or inutile. Ils firent ensuite une sortie générale, et après une héroïque résistance qui coûta beaucoup de monde à l'ennemi, ils furent tous passés au fil de l'épée. Les femmes égorgèrent leurs enfants et se pendirent elles-mêmes. Ainsi Annibal s'empara de cette ville sans en retirer aucun profit. Les Romains accusèrent Annibal d'avoir violé les traités; mais n'obtenant point de satisfaction, ils commencèrent la guerre nommée *Annibalique*.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 56, 57. — Le plus ancien des députés envoyés de Rome, introduit dans le conseil des Carthaginois, montra aux sénateurs les plis de sa toge et leur dit : « J'apporte la paix et la guerre; je m'en remets au choix que vous ferez de l'une ou de l'autre. » Le roi des Carthaginois répondit : « Je m'en rapporte à vous-même. — Eh bien, reprit le Romain, je vous apporte la guerre. » Aussitôt la plupart des Carthaginois s'écrièrent à haute voix qu'ils l'acceptaient.

Après la prise de la ville de Victomela, les habitants se réfugièrent

rent dans leurs maisons, auprès de leurs enfants et de leurs femmes, pour y trouver une dernière consolation, si toutefois les larmes et les embrassements de ceux qui vous sont chers peuvent être une consolation pour ceux qui doivent mourir. La plupart d'entre eux mirent le feu à leurs maisons, se jetèrent dans les flammes avec leur famille, et trouvèrent un tombeau sous les cendres de leurs foyers. Quelques-uns eurent assez de force d'âme pour tuer auparavant les leurs et se donner ensuite la mort eux-mêmes, aimant mieux tomber par leurs propres mains que par celles d'un ennemi insolent.

Georg. Syncell. Chronograph., p. 267. — Antigone, fils de Démétrius et tuteur de Philippe, régna douze ans sur les Macédoniens, et neuf seulement, au rapport de Diodore de Sicile.

LIVRE VINGT-SIXIÈME (?).

Excerpt. Hæschel., p. 512, 513. — Il n'y a aucun poète, aucun historien ni aucun écrivain, dans quelque genre que ce soit, qui puisse contenter ses lecteurs en tout point. Il n'a pas été donné à la nature humaine, si accomplie qu'elle soit, de pouvoir obtenir une approbation universelle. Phidias, doué d'un talent merveilleux pour faire des statues en ivoire; Praxitèle, qui faisait revivre sur la pierre les passions humaines; Apelle et Parrhasius qui, par la beauté de leur coloris, portèrent la peinture au plus haut degré de perfectionnement, n'ont pas été assez heureux pour échapper à toute censure. Qui fut meilleur poète qu'Homère? Quel orateur fut supérieur à Démosthène? Qui vécut plus sagement qu'Aristide ou Solon? Cependant la critique n'a pas épargné leur renommée, leurs talents et leurs vertus; ils étaient hommes, et, quelque supérieurs qu'ils aient été dans leurs travaux, la faiblesse humaine ne leur a pas permis d'être exempts de défauts. Il existe des hommes envieux et d'un esprit étroit, qui, peu sensibles à la beauté des grandes choses, se mettent à la recherche de quelques défauts pour les critiquer, empressés de se faire valoir aux dépens des autres. Ils

ignorent que toute œuvre dépend de son mérite intrinsèque et non du point de vue sous lequel un étranger l'envisage. On ne saurait donc trop s'élever contre la sotte industrie de ceux qui, pour se donner de l'importance, font ressortir davantage les défauts des autres. Nous voyons dans la nature certains phénomènes qui nous semblent d'une nature malfaisante, comme les gelées blanches et les frimas qui gâtent la beauté des fruits. La neige, par la réflexion des rayons, trouble la vision et nuit à la netteté de la vue. Il en est de même de ces critiques qui, dans l'impuissance de rien faire par eux-mêmes, persiflent les œuvres des autres. Aussi, il convient aux hommes bien pensants d'accorder des louanges à ceux qui ont perfectionné leur art, et de ne pas blâmer ceux à qui la faiblesse humaine n'a pas permis de s'élever. Mais en voilà assez sur les envieux.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 58. — Annibal, cherchant à mettre en défaut la prudence du dictateur Fabius, le provoquait au combat et essayait par des invectives de le forcer à livrer une bataille décisive. Mais il n'y parvint pas, bien que de son côté le peuple romain blâmât le dictateur, et, l'accusant de lâcheté, le surnommait outrageusement le pédagogue. Fabius supporta ces injures tranquillement et sans s'émouvoir.

Excerpt. Hæschel., p. 513. — De même qu'un bon athlète qui se présente dans l'arène après avoir longtemps exercé ses bras et s'être acquis beaucoup d'expérience et de force...

Mendoté de Périnthe a écrit l'histoire de la Grèce en quinze livres, et Sosilus d'Ilium celle d'Annibal en sept.

La légion romaine était composée de cinq mille hommes.

En général, les hommes s'empressent de seconder ceux que la fortune favorise, mais ils accablent ceux auxquels la fortune est contraire.

L'âme qui est immuable de sa nature aura bientôt une destination contraire [de celle qu'elle a maintenant.]

* *Excerpt. Vatican.*, p. 58. — Les hommes accourent d'ordinaire auprès de ceux qui ont des succès, et ils jettent la pierre aux malheureux.

Excerpt. Hæschel., p. 513. — La ville de Rhodes ayant été renversée par un tremblement de terre, Hiéron de Syracuse lui donna, pour relever ses murs, six talents d'argent¹, de magnifiques bassins d'argent ainsi que de l'argent monnayé, et affranchit de tout impôt les vaisseaux qui apportaient du blé.

La ville nommée aujourd'hui Philippopolis avait jadis en Thessalie le nom de Thèbes Phthiotides.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 59. — Dans l'assemblée publique du peuple à Capoue, on délibérait pour savoir s'il fallait abandonner le parti des Romains. Les Capouans invitèrent Pancylus Paucus à émettre son opinion. Ce citoyen, hors de lui-même par la frayeur que lui inspirait Annibal, prononça devant ses concitoyens un discours singulier. « Si, disait-il, les Romains avaient seulement la chance de un pour cent, je ne passerais pas dans le parti des Carthaginois; mais comme il est aujourd'hui évident que l'ennemi est de beaucoup supérieur aux Romains, et que le danger est à nos portes, il faut céder à la force. » Cette opinion fut unanimement accueillie, et le peuple se déclara pour les Carthaginois.

Excerpt. Hæschel., p. 515. — L'habitude du luxe, l'usage d'un lit moelleux, l'emploi des parfums de toute espèce, et une nourriture composée des mets les plus délicats énervent le corps et le rendent incapable de supporter la fatigue : le corps et l'âme deviennent efféminés. En effet, l'homme est naturellement peu porté aux exercices pénibles et à la vie frugale, mais il recherche l'oisiveté et les plaisirs. Ce ne fut qu'après de longs efforts qu'Annibal parvint à prendre les villes des Romains et le territoire des Bruttians; qu'il s'empara plus tard de Crotone, et qu'il emporta d'assaut Rhégium. Commencant la guerre à l'Occident depuis les colonnes d'Hercule il la continua jusqu'à Crotone, et soumit tout le pays des Romains, à l'exception de Rome et de Naples.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 59 et 60. — La nature humaine montre de la répugnance pour un travail continu et une mauvaise nourriture, tandis qu'elle recherche l'oisiveté et une vie

¹ Trente-trois mille francs.

sérieuse. — Une grande variété de principes régnait dans les villes qui balançaient incertaines d'un côté et de l'autre. — Il est facile de voir que les amitiés changent avec les vicissitudes de la fortune. — Le courage des hommes braves est quelquefois honoré même par les ennemis. — Beaucoup de femmes, de jeunes filles et de jeunes gens libres, pressés par la famine, suivaient les habitants de Capoue. Car la guerre force quelquefois les hommes qui mènent dans la paix un grand train de vie, à souffrir des choses indignes de leur âge.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 568. — Annibal était né homme de guerre. Ayant, en outre, reçu une éducation toute militaire, et servi plusieurs années sous de grands chefs, il était, pour ainsi dire, rompu au métier de la guerre. Naturellement doué de sagacité et habitué, par un long exercice, aux fatigues militaires, il avait donné de lui de grandes espérances.

Après la victoire d'Annibal, remportée sur Minucius, tout le monde jugea, d'après les faits, que ce dernier avait perdu la bataille par sa sottise et son impéritie. Fabius, au contraire, par sa prudence et son courage, avait sauvé la république.

Dorimaque, général des Étoliens, commit un sacrilège; car, en pillant l'oracle de Dodone, il brûla le temple et n'épargna que le sanctuaire.

L'armée d'Annibal, ayant longtemps vécu dans l'abondance chez les Campaniens, changea complètement de mœurs. Car une vie luxueuse, l'usage de lits mous, de parfums, et de mets splendidement variés, avaient fait perdre cette vigueur et ce courage inébranlable qui caractérisaient les soldats d'Annibal. Le corps et l'âme étaient devenus efféminés et avaient perdu leur ressort.

Annibal, qui reprochait aux Romains leur méchanceté cruelle bien plus que leur arrogance, choisit les fils et les parents des sénateurs, et les mit à mort. C'est ainsi qu'il se vengea du sénat.

Annibal, ennemi acharné des Romains, choisit, parmi les prisonniers, les plus robustes, et les força à se livrer des combats singuliers. Il poussa ainsi frères contre frères, pères contre

filis, parents contre parents. Autant la cruauté du Phénicien était odieuse, autant la piété des Romains, ainsi que leur résignation, étaient admirables. Car ni le feu, ni le fer, ni les coups les plus impitoyables ne les purent forcer à porter les mains sur leurs parents; montrant un noble courage, ils expirèrent tous dans les tourments; mais ils ne souillèrent point leurs mains de meurtres impies.

Les rois Gélon et Hiéron étant morts à Syracuse, Hiéronyme, encore tout jeune, leur succéda, et le trône ne fut pas dignement occupé. Ce prince adolescent, corrompu par la société de ceux qui le flattaient, se livra à la luxure, à l'intempérance et à la cruauté d'un tyran. Il violait les femmes, tuait les amis qui lui parlaient avec franchise, confisquait illégalement les biens des habitants et comblait de présents ses adulateurs. Il fut d'abord pour les peuples un objet de haine, puis il devint le point de mire des conspirations, enfin il périt comme tous les méchants souverains.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 569. — Après la mort d'Hiéronyme, les Syracusains assemblés décrétèrent qu'on se vengerait encore des parents du tyran, qu'on tuerait hommes et femmes, et qu'on extirperait toute la race du despote.

Lorsque Magon eut envoyé à Annibal le corps de Sempronius, les soldats, voyant le corps gisant à terre, crièrent qu'il fallait le mutiler et en disperser les morceaux à coups de fronde. Mais Annibal leur dit qu'il était inconvenant de s'emporter sur un corps inanimé. Réfléchissant sur l'inconstance de la fortune, dont il avait un exemple sous les yeux, et admirant la valeur de cet ennemi qui n'était plus, il fit au mort de magnifiques funérailles. Il en recueillit les os, les déposa généreusement dans une urne et les envoya dans le camp des Romains.

Après la prise de Syracuse, les habitants allèrent en suppliants au-devant de Marcellus. Le général romain déclara qu'il épargnerait les personnes libres, mais que leurs biens seraient abandonnés au pillage.

Après la fin de la guerre libyque, ils se vengèrent sur les

Numides Micatanes, ainsi que sur leurs femmes et leurs enfants : ils les firent tous arrêter et les mirent en croix. C'est pourquoi les descendants de ces malheureuses victimes , se rappelant le supplice cruel infligé à leurs pères , sont les ennemis les plus implacables des Carthaginois.

Il [Polybe] n'a pas passé sous silence les vertus signalées d'Asdrubal. Celui-ci était, dit-on , fils d'Amilcar , surnommé Barcas , jouissant d'une immense renommée parmi ses contemporains. Dans la guerre sicilienne , il fut seul , parmi tous les chefs , plusieurs fois vainqueur des Romains. Il mit fin à la guerre indigène et fit le premier passer une armée en Ibérie. Fils d'un tel père , Asdrubal se montra digne de sa gloire héréditaire ; en effet , après son frère Annibal , c'était le meilleur de tous les généraux carthaginois. Aussi Asdrubal garda-t-il le commandement des troupes en Ibérie. Il y livra plusieurs combats , affronta de nombreux périls et sauva l'armée des échecs qu'elle avait essuyés. Poursuivi jusque dans l'intérieur du pays , il parvint , grâce à son courage , à mettre sur pied une grande armée , et atteignit , contre toute attente , l'Italie.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 60, 61. — Le sénat romain , informé que Capoue était entourée d'une double enceinte et présumant qu'elle ne tarderait pas à être prise d'assaut , ne conserva pas cependant une haine implacable contre les assiégés , et décréta , en considération de l'origine commune de Rome et de Capoue , que les habitants qui , avant un délai fixé , rentreraient dans le parti des Romains , seraient amnistiés. Mais les Capouans négligèrent de se rendre à cette invitation philanthropique , se flattant d'être secourus par Annibal ; ils s'en repentirent lorsqu'il n'y eut plus de remède.

Les Syracusains , après la prise de leur ville , consentirent à servir comme esclaves pour échapper à la famine , et à recevoir la nourriture par ceux qui les achèteraient. C'est ainsi que le sort , indépendamment des malheurs dont ils étaient accablés , réduisit les Syracusains à préférer la servitude à la liberté qu'ils s'étaient donnée volontairement.

Scipion , renvoyant les otages , montra que la vertu d'un seul homme commande souvent tout à la fois aux nations et aux rois.

Indibélès le Celtibérien , gracié par Scipion , profita d'une occasion favorable pour rallumer la guerre. C'est ainsi que ceux qui font du bien aux méchants , ignorent qu'au lieu d'obliger ils se font souvent des ennemis.

Si Asdrubal eût été favorisé de la fortune , les Romains , sans doute , n'auraient pas été en état de lui résister en même temps qu'à Annibal. C'est pourquoi il faut apprécier les qualités d'un homme , non d'après les événements , mais d'après son esprit entreprenant et hardi. Car , dans ce dernier cas , l'homme est le maître de ses actions ; le reste est l'œuvre de la fortune.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 570, 572. — Nabis, tyran des Lacédémoniens, tua Pélops encore tout jeune, fils du roi Lycurgue; car il craignait que ce jeune homme, arrivé à l'âge adulte et exalté par son illustre origine, ne songeât à délivrer sa patrie. Il tua de même les Lacédémoniens les plus considérés, dont il avait dressé la liste. Il prit à sa solde les hommes les plus dépravés, accourus de toute part, et en fit les gardiens de son trône. De tous les pays il afflua à Sparte des sacrilèges, des voleurs, des brigands, des condamnés à mort. Voilà les seuls hommes par lesquels il espérait pouvoir conserver la tyrannie acquise par le crime.

Les Crétois, exerçant la piraterie avec sept bâtiments, pillaient un grand nombre de navigateurs. Les marchands en furent découragés; les Rhodiens, prenant en considération ces actes de brigandage, déclarèrent la guerre aux Crétois.

Pleminius, nommé par Scipion au commandement des Locriens, pilla les trésors de Proserpine, et emporta l'argent sacré.

Les Locriens, indignés de cette profanation, en appelèrent à la foi des Romains. Deux tribuns militaires eurent l'air d'être tout aussi révoltés d'un pareil sacrilège. Ils agissaient

ainsi, non par conviction , mais parce qu'ils n'avaient pas eu leur part des sommes enlevées. Mais bientôt la divinité fit éprouver à tous le châtement que méritait leur crime. Ce temple de Proserpine passe pour le plus célèbre de l'Italie, et il est en grande vénération auprès des habitants. A l'époque où Pyrrhus passa avec des troupes à Locres, les soldats demandaient instamment leur paie. Comme il manquait d'argent, il fut forcé de toucher à l'argent sacré. Aussitôt, pendant son retour, la flotte fut, dit-on, battue par une violente tempête. Pyrrhus, saisi d'une crainte religieuse, apaisa la déesse, et n'effectua son retour qu'après avoir restitué l'argent sacré. Les tribuns militaires, feignant donc de l'indignation, prirent la défense des Locriens, adressèrent de vifs reproches à Pleminius, et menacèrent de le punir. Enfin, ces objurgations devenant de plus en plus véhémentes, les tribuns militaires portèrent les mains sur leur chef, le terrassèrent, lui arrachèrent avec les dents les oreilles et le nez, et lui déchirèrent les lèvres. Cependant, Pleminius fit arrêter les tribuns militaires, et les mit à mort au milieu de tortures outrageantes. Le sénat romain ne fut pas médiocrement alarmé au sujet du pillage du temple ; les partisans de la faction opposée à Scipion, jugeant l'occasion favorable, insinuèrent que Pleminius n'avait agi qu'avec l'agrément de son supérieur. Le sénat fit partir un édile et deux tribuns du peuple avec l'ordre d'amener Scipion à Rome, dans le cas où ils le trouveraient coupable du crime dont on l'accusait ; sinon, de le laisser passer avec ses troupes en Libye. Pendant que ces envoyés étaient encore en route, Scipion fit venir Pleminius et le mit aux fers ; puis il s'occupa de l'exercice des troupes. Les tribuns du peuple admirèrent cette conduite, et en adressèrent des éloges à Scipion. Pleminius fut conduit à Rome ; le sénat le jeta en prison, où il mourut. Les biens de Pleminius furent consacrés à la déesse, et le sénat tira du trésor public ce qui en manquait ; en même temps il décréta que les Locriens seraient libres, et que les soldats qui ne rendraient pas l'argent enlevé à Proserpine seraient condamnés à mort.

Scipion versa des larmes à la vue de Syphax amené devant lui ; car il réfléchissait sur le sort de ce roi , jadis si heureux. Songeant ensuite qu'il faut , dans la prospérité , se conduire humainement , il ordonna d'ôter les chaînes au prisonnier ; il lui rendit sa tente et lui accorda ses domestiques. Il ne le soumit qu'à une simple surveillance , le traita avec humanité , et l'invitait souvent à sa table.

Sophonisbe , mariée d'abord à Masinissa , puis à Syphax , revint enfin à son premier époux , depuis qu'elle était devenue la captive de Masinissa. Elle était belle , pleine d'agréments , et capable , par ses séductions , de tout obtenir. Attachée aux Carthaginois , elle sollicitait journellement son mari de quitter le parti de Rome ; car cette femme aimait singulièrement sa patrie. Syphax , qui connaissait les intrigues de Sophonisbe , en prévint Scipion , et l'engagea à se tenir sur ses gardes. Ce rapport étant également confirmé par Lælius , Scipion ordonna de lui amener cette femme. Comme Masinissa s'y refusait , Scipion lui adressa d'amers reproches. Cédant à la crainte , Masinissa envoya des gens pour s'en saisir. Mais il entra lui-même dans la tente et força Sophonisbe à boire du poison.

Par sa pitié pour les vaincus , Scipion fit de Masinissa un allié fidèle pour tout le reste de sa vie.

Annibal réunit ses alliés et leur déclara qu'il fallait passer en Libye ; il leur laissa le choix de continuer ou de quitter le service militaire. Quelques-uns préférèrent suivre Annibal. Quant à ceux auxquels le séjour en Italie plaisait , il les fit entourer par ses soldats auxquels il accorda la permission d'en prendre chacun un pour esclave ; puis il fit égorger le reste , au nombre de vingt mille hommes d'infanterie , de trois mille cavaliers , et d'innombrables bêtes de somme.

Quatre mille cavaliers transfuges joignirent Annibal. C'étaient les mêmes qui , après la défaite de Syphax , s'étaient déclarés pour Masinissa. Transporté de colère , il les fit entourer par son armée , les tua à coups de javelots , et en donna les chevaux à ses soldats.

Scipion envoya des députés auprès des Carthaginois. Il ne s'en fallut guère que la populace ne les fît mourir. Mais des citoyens prudents les arrachèrent du danger, et les embarquèrent sur des trirèmes. Les partisans de la démocratie à Carthage engagèrent le monarque ¹ à tomber sur ces députés, et à les égorger lorsque les trirèmes qui leur servaient d'escorte retourneraient en arrière. Cette attaque eut lieu en effet. Mais les députés parvinrent à se réfugier à terre auprès de Scipion. Bientôt la divinité manifesta sa puissance à ceux qui avaient conçu ce dessein sacrilège : les députés carthaginois, qui avaient été envoyés à Rome, furent à leur retour assaillis par une tempête et jetés dans la station navale des Romains. Ces députés furent amenés en présence de Scipion. Tout le monde demanda à grands cris à tirer vengeance de ces impies. Mais Scipion s'y refusa, disant qu'il ne fallait pas faire ce que l'on reprochait comme un crime aux Carthaginois. Les députés furent donc remis en liberté, et parvinrent sains et saufs à Carthage, admirant la piété des Romains.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 61, 66. — Nabis, tyran des Lacédémoniens, imagina beaucoup de supplices pour faire souffrir ses concitoyens, dans la conviction d'augmenter sa propre puissance par l'avilissement de la patrie. Cependant je crois qu'un homme méchant arrivé au pouvoir n'a pas l'habitude de supporter sa prospérité en homme.

Le grand prêtre était obligé de ne pas s'éloigner de Rome où il était retenu par les soins du culte. Après le décret porté contre Pleminius, ceux qui, réconciliés avec les Locriens, avaient pillé un grand nombre d'offrandes, furent saisis d'une crainte superstitieuse en voyant le châtiment arrivé aux tribuns militaires et à Pleminius. C'est ainsi que celui qui se sent coupable d'une mauvaise action supporte sa punition en silence et à l'insu des autres. Tourmentés par des remords de conscience, ils rejetèrent ces richesses pour apaiser la divinité.

¹ Andrubal; Polybe, XV, 11.

Un mensonge dit en temps opportun est quelquefois cause de grands biens.

Scipion traita humainement le roi Syphax qu'il avait fait prisonnier, et auquel il avait ôté les chaînes. Car il était d'opinion que les sentiments d'un ennemi ne doivent pas aller au delà de la victoire, et qu'on ne doit jamais insulter au malheur d'un roi prisonnier. Il semble, en effet, qu'un dieu vengeur a les regards fixés sur les hommes pour rappeler leur faiblesse à ceux qui oublient qu'ils sont mortels. Qui ne ferait pas l'éloge de Scipion en le voyant, lui si redoutable aux ennemis, touché de pitié pour les malheureux. C'est ainsi qu'en général ceux qui sont la terreur de leurs adversaires sont pleins de modération envers les vaincus. Aussi la clémence de Scipion envers Syphax reçut-elle bientôt sa récompense.

Pendant une famine qui affligeait les Carthaginois, quelques citoyens turbulents, désirant rompre la paix, exhortèrent le peuple à tomber sur les navires et à faire entrer des vivres dans le port. Lorsque le sénat voulut s'opposer à ce qu'on violât la trêve, personne ne l'écouta, car tous s'écrièrent : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

Le mal a l'apparence du bien.

Les Carthaginois qui venaient d'outrager les Romains tombèrent, poussés par une tempête, entre les mains de Scipion. Tous s'écrièrent qu'il fallait châtier les impies. Mais Scipion répliqua qu'il ne fallait pas faire ce qu'on reprochait aux Carthaginois.

Il est, selon moi, très-difficile de faire adopter les plus sages conseils : un discours qui flatte les passions semble souvent utile, bien qu'il soit pernicieux pour ceux qui en suivent la teneur.

Il n'est pas beau de vaincre tout le monde par les armes et d'être vaincu par la colère qu'on ressent contre les adversaires malheureux ; ceux qui haïssent les orgueilleux ne doivent pas faire dans la prospérité ce qu'ils reprochent aux autres, car la vraie richesse consiste à supporter son bonheur en homme. Tout le monde proclamera dignes de vaincre ceux qui agissent ainsi,

tandis que ceux qui oublient qu'ils sont hommes , sont atteints de la haine qui gâte la gloire de ceux qui sont heureux. Il n'est pas noble de tuer celui qui s'est soumis volontairement , ni louable de mettre à mort les malheureux. Ceux-là sont avec raison notés d'infamie qui , oubliant la faiblesse humaine , enlèvent aux infortunés les asiles communs.

La bienfaisance l'emporte chez les hommes sur la vengeance , et la clémence sur la cruauté envers les vaincus.

Plus on est favorisé par la fortune , plus il faut craindre la fatalité qui s'attache à la vie de l'homme.

Rien chez les hommes n'est stable , ni le bien ni le mal : la fortune arrange tout au hasard ; il faut donc apprendre par le malheur des autres à veiller à sa propre sûreté : celui qui se conduit généreusement envers ceux qui sont dans l'adversité est digne d'être bien traité par le sort. De même que chez les étrangers , l'homme généreux reçoit des éloges éternels , de même il est justement payé par la reconnaissance de ceux auxquels il a fait du bien. L'ennemi même le plus acharné , s'il éprouve les bienfaits de la miséricorde , devient bientôt un ami dévoué.

Chez les sages , les amitiés doivent être éternelles , et les haines mortelles. Car c'est ainsi qu'on se crée le plus grand nombre d'amis et très-peu d'ennemis.

Ceux qui veulent commander aux autres doivent être à la fois supérieurs au reste des hommes , et les surpasser tous en clémence et en modération. La crainte qu'inspire le pouvoir fait que les puissants sont odieux , tandis que la bienveillance envers les vaincus fonde et affermit les empires. C'est pourquoi , si nous voulons veiller aux intérêts de la patrie , il faut prendre garde de ne commettre aucune action cruelle et dure envers ceux qui se sont livrés volontairement. Tout le monde est touché de pitié à l'aspect des malheureux , ne fussent-ils que des étrangers ; tout le monde , au contraire , éprouve de la haine contre ceux qui abusent insolemment de la prospérité , fussent-ils vos alliés ; car chacun rapporte les actions à soi-même ; on

partage la disposition d'âme des malheureux et on porte envie à ceux qui vivent dans la prospérité.

Lorsque la plus célèbre de toutes les villes fut si impitoyablement détruite, cet événement se répandit sur toute la terre ; car tout le monde applaudit non-seulement au bonheur des autres, mais on éprouve généralement de la haine contre ceux qui maltraitent les vaincus.

Ne pas supporter en homme la félicité accordée par un dieu, c'est la cause de beaucoup de maux. Ceux qui ne supportent pas en hommes la prospérité ne manquent pas d'occasion pour tomber dans le malheur. Veillez à ce que les hommes ne soient pas réduits au désespoir et changés en braves ; car les animaux les plus timides, si on leur laisse le moyen de s'échapper, prennent aussitôt la fuite, tandis qu'ils se défendent avec une incroyable intrépidité si on les accule dans une impasse. Les Carthaginois, ayant encore l'espoir de se sauver, céderont ; mais s'ils sont réduits au désespoir, ils braveront tous les périls de la guerre. En effet, si on ne laisse, soit aux fuyards, soit aux combattants, d'autre issue que la mort, ils préféreront mourir sur le champ de bataille que de tomber ignominieusement.

Il arrive dans la vie bien des choses inattendues. Dans le malheur, il faut avoir de l'audace et affronter les plus grands périls. Il est beau de ne pas redouter le sort et d'être prêt à tout événement.

Aucun de ceux qui sont arrivés au pouvoir par leurs propres efforts ne le cèdent volontiers aux autres.

Il y a, selon moi, une grande différence dans le malheur, suivant qu'il a été mérité ou non ; il faut bien tenir compte de cette différence. C'est à quoi on reconnaît les hommes bien conseillés. Celui qui succombe sans avoir rien à se reprocher a droit à une commisération générale, tandis que celui qui a commis de grands forfaits, et qui s'est montré insolent et cruel, s'ôte lui-même le droit d'être traité avec pitié. Il est en effet impossible que celui qui a été cruel envers les autres excite de la sympathie lorsqu'il éprouve des revers ; et celui qui a été im-

pitoyable envers les autres ne doit pas prétendre à la pitié des hommes; car il est juste qu'on subisse les mêmes lois qu'on a appliquées à ses semblables.

Celui qui châtie un ennemi commun pour le salut de tous, est évidemment un bienfaiteur de la société, et les bienfaiteurs de la société sont loués comme ceux qui auraient tué les animaux les plus malfaisants. De même, ceux qui puniront les Carthaginois pour la conduite féroce et cruelle qu'ils ont tenue à l'égard de l'humanité, obtiendront, de l'avis de tout le monde, la plus grande gloire. — Chacun affronte intrépidement le danger, lorsqu'on a l'espoir de vaincre, tandis que celui qui se croit d'avance vaincu ne cherche son salut que dans la fuite.

LIVRE VINGT-HUITIÈME (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 572, 573. — Philippe, roi des Macédoniens, engagea Dicéarque l'Étolien, homme audacieux, à exercer la piraterie, et lui donna vingt bâtimens. Il lui prescrivit de rançonner les îles et de seconder les Crétois dans la guerre contre les Rhodiens. D'après les ordres reçus, il capturait les navires marchands, et imposait des contributions aux îles qu'il ravageait.

Philippe, roi des Macédoniens, avait avec lui un certain Tarentin nommé Héraclide, homme méchant, qui, dans ses entretiens particuliers avec le roi, calomniait, par de fausses accusations, les principaux amis de Philippe; enfin, il alla si loin dans sa méchanceté, qu'il fit mettre à mort cinq des premiers membres du conseil. Mais, depuis lors, ses affaires allaient de mal en pis. Ayant suscité des guerres sans nécessité, il faillit perdre son royaume par la force des Romains. Aucun de ses amis n'osait parler franchement au roi ni lui reprocher son incurie, car tout le monde tremblait devant lui. Il marcha sans motif contre les Dardaniens, les défit en bataille rangée, et en passa plus de dix mille au fil de l'épée.

Philippe, roi des Macédoniens, était, outre sa cupidité, si

insolent dans la prospérité, qu'il égorgeait ses amis sans jugement, profanait les tombeaux, et violait les temples. Antiochus, cependant, qui avait entrepris de piller, dans l'Élymaïde, le temple de Jupiter, trouva une fin digne de sa vie en périssant avec toute son armée. L'un et l'autre, s'imaginant que leurs troupes étaient invincibles, furent, après un seul combat, forcés d'obéir aux vainqueurs. Aussi devaient-ils attribuer leur malheur à leurs propres fautes, et les bienfaits qu'ils recevaient, à la générosité des vainqueurs. Au reste, ils pouvaient se convaincre de leurs yeux que leurs royaumes déclinaient, tandis que la puissance des Romains était favorisée par la divinité. Les Romains, qui avaient entrepris alors, ainsi que plus tard, des guerres justes, respectaient les traités et la foi jurée, et, dans toutes les entreprises, ils n'invoquaient pas légèrement l'assistance des dieux.

Philippe, roi des Macédoniens, manquant de vivres, ne cessa de dévaster le pays d'Attalus jusqu'à la ville de Pergame. Il détruisit les temples élevés autour de Pergame, renversa le beau Nicéporium, ainsi que d'autres monuments admirés pour leurs sculptures. Car il était irrité contre Attalus, et ne le trouvant pas alors sous la main, il exhala sa fureur contre ces monuments.

Philippe le Macédonien s'avança sur Athènes, et vint camper près de Cynosarges. Puis, il incendia l'Académie, détruisit les tombeaux et les temples des dieux. Il assouvit ainsi sa fureur, non pas seulement en faisant du mal aux Athéniens, mais surtout en offensant les dieux; aussi, déjà maudit des hommes, il devint alors un objet d'exécration. Les dieux lui infligèrent bientôt un châtiment mérité. Après avoir tout perdu par son incurie, il ne dut son pardon qu'à la générosité des Romains.

Philippe voyant que la plupart des Macédoniens étaient mécontents de lui, à cause de l'amitié qu'il portait à Héraclide, il le fit mettre en prison. Cet homme était né à Tarente; par sa méchanceté il avait fait de Philippe, naturellement doux, un tyran acerbe et impie. Aussi Héraclide était-il exécré par tous les Macédoniens et les Grecs.

La renommée d'Annibal s'était répandue sur toute la terre. Chacun s'empressait de le voir dans toutes les villes où il passait.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 66, 67. — Non-seulement les délits commis dans les transactions de la vie privée sont punis par la vindicte des lois, mais les rois eux-mêmes reçoivent de la divinité le châtimement de leurs tentatives criminelles. Car, de même qu'il y a une législation pour les citoyens d'une république, de même il y a pour les gouvernants un dieu rémunérateur qui distribue à la vertu de justes récompenses, et qui inflige des peines méritées aux hommes cupides et criminels.

Marcus Émilius se rendit à Abydos auprès de Philippe. Après qu'il lui eut communiqué le sénatus-consulte relatif aux alliés, Philippe répondit : « Les Romains feront bien de rester fidèles aux traités, mais s'ils les violent, je me défendrai, j'en atteste les dieux, contre les auteurs d'une guerre injuste. »

Philippe s'étant aperçu du découragement de ses soldats, les exhorta au combat en leur disant qu'il n'arrivait aux vainqueurs rien de ce qu'ils redoutaient, et que, pour les vaincus, il était indifférent par combien de blessures ils mourraient. Ceux qui fréquentent les hommes dépravés deviennent d'habitude comme eux.

Les Épirotes ayant envoyé des députés à Philippe et à Flaminus, ce dernier ordonna à Philippe d'évacuer toute la Grèce, afin qu'elle fût sans garnisons et indépendante, et d'indemniser convenablement ceux qui avaient été attaqués en violation de traités. Mais Philippe répondit qu'il devait conserver intact l'héritage de son père, qu'il retirerait cependant les garnisons des places obtenues par sa conquête, et que l'indemnité serait fixée par un arbitrage. Flaminus répliqua qu'il n'y avait pas besoin d'arbitrage, qu'il fallait dédommager ceux qui avaient éprouvé des pertes, et que ses instructions reçues du sénat portaient qu'il fallait mettre en liberté, non pas une partie, mais la totalité de la Grèce. « Quelle condition plus dure, s'écria Philippe, les Romains pourraient-ils m'infliger s'ils étaient vainqueurs ? » Et à ces mots il s'en alla transporté de colère.

Excerpt. de Legat., t. III, p. 619. — Nabis et Flaminius avaient envoyé des députés à Rome pour négocier une trêve. Après que ces députés eurent exposé au sénat l'objet de leur mission, les sénateurs résolurent de ratifier le traité et de rappeler de la Grèce les garnisons et les armées. A la nouvelle de cet accommodement, Flaminius convoqua les Grecs en une assemblée générale et leur exposa les bienfaits que les Romains leur avaient accordés. Quant aux affaires de Nabis, il ajouta que l'on avait fait tout ce qui était possible. « Les Grecs, disaient-ils, sont libres ; ils n'ont plus de garnisons, et, ce qui plus est, ils peuvent se gouverner d'après leurs propres lois. » Il ne demanda aux Grecs d'autre faveur que de lui permettre de chercher en Grèce les Italiotes servant comme esclaves, et de les renvoyer dans le délai de trente jours ; c'est ce qui arriva.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 68. — Pendant qu'Antiochus, roi de l'Asie, était occupé à rétablir la ville de Lysimachie, il reçut les députés envoyés par Flaminius. Introduits dans le conseil, ces députés engagèrent Antiochus à évacuer les villes soumises à Ptolémée ; enfin ils se demandaient avec surprise dans quel but il avait fait passer en Europe des troupes de terre et de mer, si ce n'est pour faire la guerre aux Romains. Antiochus leur répondit qu'il s'étonnait, au contraire, que les Romains eussent des prétentions sur l'Asie, tandis qu'il ne s'occupait nullement des affaires de l'Italie. Il ajouta, qu'en rétablissant Lysimachie, il ne faisait de tort ni aux Romains ni à aucune autre nation ; que relativement à Ptolémée, il espérait n'avoir aucun sujet de dispute puisqu'il allait lui donner sa fille en mariage. Après ce discours les Romains se retirèrent assez mécontents.

Excerpt. de Legat., p. 620. — Le sénat donna de nouveau audience aux envoyés de la Grèce, et leur parla avec bienveillance pour se les rendre favorables dans la guerre qu'il allait entreprendre contre Antiochus. En même temps le sénat répondit aux envoyés de Philippe, que s'il gardait son serment, on lui remettrait les tributs imposés, et on lui rendrait son fils Démétrius. Le sénat délégua ensuite dix de ses membres pour

entendre les instructions des envoyés du roi Antiochus. Ces membres réunis, le chef de la députation, Ménippe, s'exprima en ces termes : « Nous sommes venus pour conclure, au nom d'Antiochus, un traité d'alliance et d'amitié avec les Romains. Le roi s'étonne et demande de quel droit les Romains lui enjoignent de ne point se mêler des affaires d'Europe, d'évacuer certaines villes et de ne pas percevoir de plusieurs sujets les tributs qui lui sont dus. Ces prétentions ne sont point d'ordinaire celles d'un allié indépendant, mais celles d'un vainqueur. C'est cependant ce langage impérieux que lui ont tenu à Lysimachie les envoyés romains. Antiochus n'a jamais fait la guerre aux Romains, et s'ils veulent accepter son alliance, il est prêt à la leur accorder. » A ce discours Flaminius répondit : « Il y a dans cette négociation deux objets distincts ; le sénat accordera volontiers l'un, et si le roi promet de ne pas se mêler des affaires de l'Europe, les Romains, de leur côté, ne se mêleront pas des affaires de l'Asie. Si Antiochus rejette cet arrangement, qu'il sache que les Romains viendront au secours de leurs amis opprimés. » Les envoyés répondirent qu'ils ne consentiraient jamais à un pareil traité, humiliant pour la dignité du roi. Le lendemain, le sénat déclara aux Grecs, que si Antiochus persistait à s'immiscer dans les affaires de l'Europe, les Romains se hâteraient d'accourir pour délivrer les Grecs de l'Asie. Les députés de la Grèce applaudirent à cette déclaration ; mais ceux du roi supplièrent le sénat de réfléchir sérieusement sur les dangers auxquels on allait s'exposer de part et d'autre, de ne pas agir prématurément, et de laisser au roi le temps de se consulter et d'y songer eux-mêmes sérieusement.

LIVRE XXIX (?).

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 573. — Ptolémée, roi d'Égypte¹, mérita pendant quelque temps des éloges. Dans le commencement il aimait comme un père Aristomène, son tuteur,

¹ Ptolémée Épiphane.

qui administrait sagement le royaume, et il ne faisait rien sans le consulter. Plus tard, corrompu par des adulateurs, il prit en aversion Aristomène qui lui parlait avec trop de franchise, et le força enfin à s'empoisonner en buvant la ciguë. Devenu de plus en plus cruel et tyrannique, et foulant aux pieds la dignité royale, il fut un objet de haine pour les Égyptiens, et faillit perdre sa couronne.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 574. — Le temple de Délum n'était pas très-loin de Chalcis. — Le roi¹ fut maudit par les Grecs pour avoir commencé la guerre contre les Romains par un acte d'impiété. C'est alors que Flaminius, qui se trouvait à Corinthe, prit à témoin les hommes et les dieux que le roi avait le premier commencé la guerre.

Antiochus, en quartiers d'hiver à Démétriade, et âgé de plus de cinquante ans, au lieu de s'occuper des préparatifs de guerre, s'éprit d'une jeune fille d'une grande beauté, et passait son temps à célébrer ses noces et à donner des fêtes splendides. En agissant ainsi, il énerva non-seulement son corps et son âme, mais il attiédissait l'ardeur de ses troupes. Car les soldats, qui avaient passé l'hiver dans les plaisirs et la mollesse, reculaient devant les privations, ne pouvant supporter ni la faim, ni la soif, ni les fatigues. Aussi les uns furent-ils atteints de maladies, tandis que les autres, sortis de leurs rangs, furent abandonnés sur les chemins.

Instruit que les villes de la Thessalie s'étaient déclarées pour les Romains, que les troupes tardaient à venir de l'Asie pour le rejoindre, enfin que les Éoliens, nonchalants, trouvaient toujours des prétextes de différer, le roi Antiochus conçut de vives alarmes. Il fut irrité contre ceux qui lui avaient conseillé cette guerre sans y être préparé, et n'ayant que l'alliance des Éoliens en perspective. Il eut alors de l'admiration pour Annibal, qui avait été opposé à cette guerre, et il plaça tout son espoir en lui. A dater de ce moment, Annibal, dont Antiochus avait jus-

¹ Antiochus.

qu'alors suspecté la loyauté, devint son plus fidèle ami; et Antiochus n'entreprit plus rien sans le consulter.

Antiochus, vaincu, résolut de quitter l'Europe et de se maintenir par les armes en Asie. Il ordonna aux habitants de Lysimachie d'abandonner en masse leur ville et d'aller habiter les villes de l'Asie. Cette résolution parut insensée à tout le monde : il allait, sans coup férir, livrer aux Romains une ville très-bien située pour empêcher les ennemis de faire passer des troupes d'Europe en Asie. C'est en effet ce que prouva l'événement : Scipion trouva la ville déserte et en tira de grands avantages.

Excerpt. de Legat., V, p. 620. — Les Étoliens envoyèrent à Rome une députation pour traiter de la paix. Le sénat répondit qu'il fallait ou se livrer à discrétion, ou payer sur-le-champ aux Romains mille talents d'argent¹. Indignés de la dureté de cette réponse, les Étoliens se refusèrent aux ordres du sénat, et couraient à leur perte. Les plus chauds partisans du roi tremblaient, ne voyant aucun moyen de sortir de cette position critique.

* *Excerpt. Vatican., p. 68, 69.* — Dans la guerre, l'argent est, comme dit le proverbe, le meilleur compagnon d'armes; car celui qui a de l'argent ne manque pas de guerriers. En effet, les Carthaginois réduisirent les Romains à la dernière extrémité : ils furent victorieux dans tant de batailles, non par leur milice nationale, mais par la masse des mercenaires, très-utiles à ceux qui s'en servent et très-redoutables aux ennemis. Avec un peu d'argent on rassemble assez de mercenaires qui s'exposent pour ceux qui les paient, et si l'on est vaincu, on en trouve encore d'autres à opposer à l'ennemi; tandis que si l'on est une fois battu avec les milices nationales, on perd tout; avec les troupes étrangères, on est, au contraire, toujours sur pied tant qu'on a de l'argent. Les Romains n'avaient pas d'habitude des troupes mercenaires, et ils n'étaient pas riches.

Les soldats imitent d'ordinaire la conduite de leur chef. —

. ¹ Cinq millions cinq cent mille francs.

Antiochus expia bientôt sa folie : il apprit par un grand revers à être sage dans la prospérité.

Excerpt. de Legat., V, p. 620 et 621. — En apprenant que les Romains avaient passé en Asie, Antiochus envoya auprès du consul Héraclide de Byzance pour traiter de la paix. Il offrit de payer la moitié des frais de la guerre et de céder les villes de Lampsaque, de Smyrne et d'Alexandrie, qui paraissaient avoir donné naissance à cette guerre. Ces villes, les principales des cités grecques de l'Asie, avaient envoyé une députation auprès du sénat pour obtenir leur indépendance.

Antiochus promit à Publius Scipion, président du sénat, de lui rendre, sans rançon, son fils qu'il avait fait prisonnier lors de son séjour en Eubée. Il lui offrit même une forte somme d'argent, dans le cas où il voudrait lui faire obtenir la paix. Scipion répondit qu'il remercierait le roi de la délivrance de son fils, et qu'il n'avait pas besoin d'argent; enfin que pour le bien qu'il lui souhaitait, il lui donnait le conseil de ne jamais se mesurer avec les Romains, après avoir appris à connaître leur valeur. Antiochus trouva les conditions qu'on voulait lui imposer trop dures, et rejeta les décrets du sénat.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 69. — Pour se garantir des caprices de la fortune, Antiochus jugea utile de rendre à Scipion son fils [prisonnier]; il le renvoya donc comblé de magnifiques présents.

Excerpt. de Legat., p. 621. — Avant la défaite d'Antiochus, les députés étoliens, introduits dans le sénat, ne dirent pas un mot de leurs propres torts, mais ils s'étendirent sur les services qu'ils avaient rendus aux Romains. A ce discours, un des sénateurs se leva et demanda aux députés si les Étoliens voulaient se fier à la foi des Romains. Les députés gardant le silence à cette interpellation, le sénat soupçonna les Étoliens de n'avoir pas encore renoncé au parti d'Antiochus, et les renvoya en Grèce sans avoir donné suite à leur mission.

Excerpt. de Legat., p. 621. — Antiochus, renonçant à la guerre, envoya des députés auprès du consul pour le supplier de lui pardonner ses torts et de lui accorder la paix à

des conditions acceptables. Le consul, fidèle à la générosité traditionnelle de Rome, et à l'instigation de son frère Publius, accorda la paix aux conditions suivantes : le roi cédera aux Romains l'Europe et les pays situés en deçà du Taurus, avec les villes et les peuples qui s'y trouvent ; il livrera ses éléphants et ses vaisseaux longs ; il paiera les frais de la guerre, évalués à quinze mille talents euboïques¹ ; il livrera aux Romains Annibal le Carthaginois, Thoas l'Étolien, et quelques autres, ainsi que vingt otages désignés par les Romains. Désirant vivement la paix, Antiochus accepta toutes ces conditions, et échappa aux dangers de la guerre.

Après la défaite d'Antiochus, toutes les villes et les souverains de l'Asie envoyèrent des députés à Rome, les uns pour solliciter leur indépendance, les autres pour demander la récompense des services qu'ils avaient rendus à Rome dans la guerre contre Antiochus. Le sénat leur donna à tous de bonnes espérances et ordonna d'envoyer en Asie dix délégués qui devaient, dans toutes les affaires, se concerter avec les généraux. De retour chez eux, les dix délégués se concertèrent avec Scipion et Émilius, et firent publier que le pays situé en deçà du Taurus et les éléphants [d'Antiochus] appartiendraient à Eumène ; que la Carie et la Lycie seraient adjugées aux Rhodiens ; que les villes, sous la domination d'Eumène, paieraient à celui-ci des tributs, mais que les villes soumises à Antiochus seraient exemptées de tout impôt.

Cneïus Manlius, le proconsul, répondit aux envoyés gaulois venus pour traiter de la paix, qu'il ne conclurait la paix que lorsque les rois viendraient eux-mêmes le trouver.

Le même proconsul, arrivé en Lycaonie, reçut d'Antiochus le blé qui devait être fourni, ainsi que les mille talents² qui, aux termes du traité, devaient être payés annuellement.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 575. — Marcus Fulvius³, géné-

¹ Environ quatre-vingt-quatre millions de francs.

² Cinq millions cinq cent mille francs.

³ Marcus Furius, suivant Tite-Live, XXXIX, 111.

ral romain , ayant mal agi envers les alliés de la Ligurie , reçut un châtimement mérité : arrivé comme ami chez les Cénomanes , il leur enleva les armes sans motif légitime. Instruit de cet acte , le consul rendit aux Cénomanes leurs armes , et condamna Marcus à une amende.

Antiochus manquait d'argent ; instruit que le temple de Bélus , dans l'Élymaïde¹ , était riche en offrandes d'or et d'argent , il résolut de le piller. Arrivé dans l'Élymaïde , il accusa les habitants d'avoir porté les armes contre lui , pilla le temple , et amassa beaucoup d'argent ; mais il reçut bientôt des dieux une juste punition.

* *Excerpt. Vatican.* , p. 69. — Les Thessaliens ayant inopinément recouvré , par l'intervention des Romains , leur indépendance , injuriaient leurs anciens maîtres. Philippe leur dit d'un ton de reproche qu'ils devaient savoir qu'il fait tous les jours soleil. Cette parole jetée au hasard fit soupçonner à ceux qui l'avaient entendue que Philippe se disposait à faire la guerre aux Romains. [Ceux-ci] irrités , décrétèrent que Philippe ne posséderait aucune ville , [à l'exception] de celles de la Macédoine.

Excerpt. de Legut. , p. 622. — Pendant que la ligue achéenne était réunie dans le Péloponnèse , les Romains y envoyèrent des députés , déclarant que le sénat était mécontent de la destruction des murs de Lacédémone. Ces murs avaient été , en effet , détruits à l'époque où la ligue achéenne s'était emparée de Sparte , et avait entraîné les Lacédémoniens dans son parti. Après les députés romains , on introduisit ceux d'Eumène ; ils apportaient vingt talents² , avec lesquels le roi croyait devoir subvenir à l'entretien de la ligue achéenne. Les Achéens refusèrent cet argent. Puis , arrivèrent les envoyés de Seleucus , pour renouveler l'ancienne alliance avec le roi Antiochus. Les Achéens renouèrent cette alliance , et acceptèrent les présents offerts.

¹ Canton situé sur le golfe Persique.

² Cent dix mille francs.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 575. — Philopœmen, général des Achéens, distingué par sa sagesse, son habileté stratégique, et ses autres qualités, eut, pendant toute sa vie, une conduite politique irréprochable. Il fut plusieurs fois élevé au commandement des armées, et pendant quarante ans il avait été chef du gouvernement. Plus que personne, il avait contribué à l'accroissement de la confédération achéenne; il était doux envers les particuliers, et s'était, par sa vertu, fait estimer des Romains. Cependant il eut une fin malheureuse. Mais, après sa mort, la providence des dieux sembla par des honneurs divins le dédommager des maux qu'il avait soufferts pendant sa vie. Car, indépendamment des honneurs que lui décerna la ligue achéenne, sa patrie lui fit élever une statue, et ordonna de lui sacrifier annuellement un taureau, et [pendant le sacrifice] les jeunes gens devaient chanter des hymnes en l'honneur de Philopœmen.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 70. — En raison de la grandeur de ses exploits, Scipion semblait jouer un rôle plus important que la dignité de la patrie ne devait le permettre. Sur le point d'être traîné au supplice par ses adversaires, il prit la parole et ne dit que ces seuls mots : « Il ne sied pas aux Romains de condamner celui qui a procuré à ses accusateurs la faculté de s'exprimer si librement. » Ces paroles produisirent tant d'effet, que le peuple quitta sur-le-champ l'assemblée; l'accusateur, laissé seul, se retira chez lui couvert de mépris. Une autre fois, le sénat ayant besoin d'argent, et le questeur refusant d'ouvrir le trésor, Scipion prit aussitôt les clefs, dans l'intention de l'ouvrir lui-même, ajoutant que c'était grâce à lui que les questeurs avaient des trésors à fermer. Dans une autre circonstance, quelqu'un lui ayant demandé, dans le sénat, compte de l'argent qu'il avait dépensé pour l'entretien des troupes, Scipion déclara qu'il en avait tenu un registre exact, mais qu'il ne le produirait pas, parce qu'il n'avait de compte à rendre à personne. Comme l'accusateur insistait, Scipion envoya chez son frère, fit apporter le livre de compte, le communiqua au sénat, et ordonna à l'accusateur de recueillir les voix; puis, il demanda aux autres

sénateurs pourquoi ils lui demandaient compte de la dépense de trois mille talents, tandis qu'il ne demandait pas celui des dix mille cinq cents talents reçus d'Antiochus; enfin, pourquoi ils ne s'enquéraient pas comment les Romains sont presque en un seul moment devenus maîtres de l'Ibérie, de la Libye et de l'Asie. A ces paroles, impliquant une grave accusation, ni l'accusateur ni aucun des membres de l'assemblée n'osa élever la voix.

Excerpt. de Legat., p. 623. — Lorsque les envoyés des rois de l'Asie arrivèrent à Rome, ceux d'Attalus y furent reçus avec de grands honneurs. On alla pompeusement à leur rencontre, et on leur offrit l'hospitalité et d'autres présents d'usage. Ces rois aimaient beaucoup les Romains; ils obéissaient en tout au sénat, et accueillaient hospitalièrement les Romains qui voyageaient dans leurs États; voilà pourquoi ils furent si bien reçus à Rome. Le sénat donna audience à tous les envoyés, et se montra surtout favorable à ceux du roi Eumène, qui obtinrent pour réponse que le sénat enverrait des députés, et emploierait tous ses moyens pour faire cesser la guerre contre Pharnace.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 576, 577. — Léocrite, général de Pharnace, pressant le siège de Tios¹, força les mercenaires qui s'y trouvaient à rendre la ville; il s'engagea de son côté à les laisser partir avec un sauf-conduit. Après que les mercenaires eurent été escortés hors de la ville, aux termes de la convention, Léocrite reçut l'ordre de Pharnace de les passer tous au fil de l'épée, parce qu'ils avaient antérieurement fait du tort à Pharnace. Fidèle à cet ordre, Léocrite viola la convention, tomba sur les mercenaires sortis de Tios, et les tua tous à coups de flèches pendant la route.

Seleucus, à la tête d'une armée considérable, se disposa à franchir le Taurus pour venir au secours de Pharnace; mais, se rappelant les traités que son père avait conclus avec les Romains... il renonça à son entreprise.

Ceux qui avaient tenté un pareil forfait, ainsi que les meur-

¹ Ville de la Bithynie.

triers de Démétrius, n'échappèrent pas à la punition d'un dieu vengeur. Ceux-là même qui avaient lancé de Rome de fausses accusations, encoururent, peu de temps après, la disgrâce du roi et furent mis à mort. Quant à Philippe, tourmenté le reste de sa vie par des songes et par la conscience d'avoir trempé dans le meurtre de son noble fils, il ne vécut pas deux ans; il mourut consumé par des remords et des chagrins. Persée, l'auteur principal de cet attentat, fut vaincu par les Romains et se réfugia dans l'île de Samothrace; les dieux, irrités du meurtre impie de son frère, restèrent sourds à ses prières.

Tibérius Gracchus, propréteur [en Espagne], poussa la guerre avec vigueur. Bien que jeune encore, il surpassa tous ses contemporains en courage et en prudence. Admiré en raison des grandes espérances qu'il donnait pour l'avenir, il surpassa de beaucoup en gloire ses contemporains.

Le consul Émilius, qui fut aussi le patron des Macédoniens, se faisait remarquer autant par sa noble origine que par sa beauté et son intelligence. Aussi la patrie l'honora-t-elle de toutes les grandes magistratures. Pendant sa vie, il fut comblé d'éloges, et, après sa mort, son nom resta attaché aux intérêts de la république.

* *Excerpt. Vatican*, p. 71. — La ville de Céméletes¹, habitée par des brigands et des fugitifs, avait déclaré la guerre aux Romains. Elle envoya des députés à Fulvius pour demander qu'on rendît la lance, le poignard et le cheval de chacun de ceux qui étaient tombés dans le combat, ajoutant qu'en cas de refus, elle recommencerait la guerre. Fulvius, allant au-devant des envoyés, leur répondit : « Ne vous mettez pas tant en peine, je me rendrai moi-même dans votre ville, et j'y serai avant que vous en soyez sortis. » Ajoutant l'acte à la parole, il s'avança sur-le-champ contre les Barbares, sur les traces mêmes des envoyés.

Un ami demanda au roi Ptolémée pourquoi il ne songeait pas à la Cœlé-Syrie, qui lui appartenait de droit : « J'y songe au con-

¹ Petite ville de la Gaule transalpine, sur le Var.

traire beaucoup, répondit Ptolémée. — Et quels seront, reprit l'ami, vos moyens de guerre ? — Regarde, reprit le roi, en lui montrant ses amis, ce sont là mes trésors ambulants. »

Persée, quoiqu'il eût contre Rome les mêmes sentiments que son père, s'étudiait à les cacher ; il envoya des députés à Rome pour renouveler l'amitié de son père. Le sénat, bien qu'il connût l'état des choses, renouvela le traité, employant ainsi ruse contre ruse.

Les empires s'accroissent, non pas tant par la terreur qu'inspirent les armes, que par la modération envers les vaincus. C'est ainsi que le sénat, ayant en son pouvoir Thoas, qui lui avait été livré, eut la générosité de l'absoudre des accusations portées contre lui.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 577. — Antiochus, récemment monté sur le trône, mena un genre de vie bizarre et tout à fait différent de celui des autres rois. D'abord, quittant secrètement le palais à l'insu de ses serviteurs, il parcourait la ville, et prenait pour compagnon le premier venu. Ensuite il affectait de se mêler aux gens du peuple, et de boire avec les voyageurs étrangers les plus infimes. Enfin, s'il apprenait que quelques jeunes gens préparaient quelque réunion pour passer leur temps, il s'y rendait aussitôt avec son joueur de flûte et ses musiciens, de sorte que les convives, surpris de cette singularité, s'enfuyaient en partie, tandis que les autres, intimidés, gardaient le silence. Dans d'autres circonstances, il ôtait son manteau royal, et s'enveloppait d'une toge à la manière de ceux qu'il avait vus à Rome briguer les magistratures ; il saluait les particuliers qu'il rencontrait, les embrassait et sollicitait les voix de chacun pour obtenir tantôt la place d'édile, tantôt celle de tribun. Quand il avait obtenu une de ces fonctions, il s'asseyait, selon l'usage des Romains, sur un siège d'ivoire, et donnait audience aux plaideurs pour juger les procès de transactions. Il y déployait tant d'empressement et de zèle que les plus raisonnables ne savaient qu'en dire ; les uns l'accusaient de simplicité, les autres d'idiotisme, d'autres enfin de folie.

Excerpt. de Legat., p. 623. — Les dettes avaient été abolies chez les Étoliens. Cet exemple fut imité en Thessalie; chaque ville vit naître des factions et des troubles. Le sénat supposa Persée être l'auteur de ces troubles, et déclara à ses envoyés qu'il absoudrait Persée de tous les autres crimes, s'il renvoyait de ses États Abrupolis, le Thrace.

Harpalus, envoyé de Persée, ayant gardé le silence, le sénat fit à Eumène les honneurs du siège d'ivoire, et, après l'avoir comblé d'autres attentions, il le renvoya en Asie.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 577. — Après la conspiration tramée contre Eumène, le bruit de la mort de ce dernier se répandit à Pergame, et Attalus devint de plus en plus assidu auprès de la reine [Stratonice]. Eumène, bientôt de retour chez lui, feignit de tout ignorer, embrassa son frère et continua à lui témoigner la même bienveillance.

LIVRE TRENTIÈME (?).

Excerpt. de Legat., p. 623. — Le sénat décréta immédiatement la guerre contre Persée; il donna audience aux envoyés sans leur faire aucune réponse. Il ordonna aux consuls de publier cette déclaration dans les assemblées, et il fut enjoint aux envoyés et à tous les Macédoniens de sortir de Rome le même jour, et de quitter l'Italie dans l'espace de trente jours. Ptolémée (Philopator), roi d'Égypte, sachant qu'il avait sur la Cœlé-Syrie des droits héréditaires, fit de grands préparatifs pour en disputer la possession les armes à la main; car il espérait recouvrer par les mêmes moyens le pays qu'il avait perdu par une guerre injuste. A la nouvelle de ces préparatifs, Antiochus envoya des députés à Rome, chargés de prendre le sénat à témoin que Ptolémée allait entreprendre une guerre injuste. De son côté, Ptolémée envoya une députation pour s'excuser auprès du sénat et pour lui apprendre que la Cœlé-Syrie était son héritage, et qu'Antiochus l'occupait contre toute justice. En même temps, il offrit aux Romains de renouveler leur traité d'amitié, et fit tous ses efforts pour faire mettre un terme à la guerre contre Persée.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 577, 578. — Cotys, roi des Perses, était un homme expérimenté dans l'art de la guerre et de bon conseil ; c'était du reste un ami excellent et dévoué ; il était sobre et très-sage, et qui plus est, tout éloigné des mauvaises mœurs des Thraces.

Persée, ayant pris d'assaut la petite ville de Chalestre¹, fit passer tous les habitants au fil de l'épée, à l'exception de cinq cents qui s'étaient réfugiés avec leurs armes dans une place forte. Il leur accorda le sauf-conduit qu'ils lui avaient demandé et leur fit déposer les armes. Mais les Macédoniens, soit spontanément, soit sur l'ordre du roi, tombèrent sur ces malheureux, et les massacrèrent jusqu'au dernier.

Charops l'Épirote était fils de celui qui portait le même nom et qui, pendant la guerre contre Philippe, avait envoyé à Flaminius un guide pour conduire les Romains à travers les sentiers des montagnes, et leur procurer le moyen de s'emparer inopinément des défilés. Élevé à Rome, le jeune Charops devint, en considération de son aïeul, l'ami et l'hôte des plus illustres citoyens. D'un caractère audacieux et méchant, il calomniait auprès des Romains les principaux Épirotes et frappait de terreur tous ceux qui pouvaient lui faire de l'opposition, comme s'il était déjà maître de tout l'Épire. C'est ce qui engagea les Épirotes à envoyer des députés en Macédoine, auprès de Persée, et à lui livrer le pays.

Pendant qu'Eumène assiégeait Abdère et renonçait déjà à prendre cette ville d'assaut, il envoya secrètement un député auprès de Python. Celui-ci était un des principaux Abdéritains ; c'était le citoyen le plus influent, tant par ses esclaves que par ses affranchis, au nombre de deux cents. Séduit par de grandes promesses, Python introduisit l'ennemi dans l'intérieur des murs, et Eumène s'empara de la ville. Python, traître à sa cité, n'ayant reçu qu'une récompense modique, succomba au chagrin de voir sa patrie ruinée par sa faute.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 72-74. — Lorsque le bruit se répandit

¹ Petite ville de la Macédoine.

à Rome que Persée avait été vaincu par un stratagème et sans la force des armes , quelques-uns voulurent , dans le sénat , louer cet exploit. Mais les plus anciens le désapprouvèrent , disant qu'il était indigne des Romains d'imiter les Carthaginois et de vaincre l'ennemi par la ruse plutôt que par le courage.

Andronicus , qui avait assassiné le fils de Seleucus , éprouva le même sort : coupable d'une action impie et lâche , il tomba sous les coups du destin.

Les souverains ont pour habitude de se tirer du danger en sacrifiant leurs amis.

Le sénat faisait preuve d'une grande prévoyance en s'accommodant aux circonstances et en usant en toute chose de modération. Persée poussait la guerre vigoureusement et tenait la victoire en suspens ; beaucoup de Grecs , attentifs à cette lutte , reprirent de l'espoir ; mais le sénat , continuant à distribuer aux Grecs de nouveaux bienfaits , gagna un partisan après l'autre , et s'attira l'affection de la multitude. Quel est l'homme d'État avide de pouvoir qui ne voudrait pas imiter cette conduite , ou quel historien ne voudrait pas applaudir à cette prévoyance du sénat ? Car tout le monde comprendra que c'est grâce à ces principes que les Romains ont soumis la plus grande partie de la terre : savoir se plier adroitement aux circonstances , tantôt feindre de ne rien voir et de ne rien entendre ; tantôt retenir un mouvement de colère inconsidéré ; tantôt , mettant de côté la dignité du pouvoir , venir au secours des opprimés , tels sont les principes d'une utilité pratique ; telle est aussi la conduite d'un homme parfait , ainsi que d'une assemblée ou d'une ville qui comprend ses intérêts. Le sénat de Rome les donna comme des modèles à suivre aux hommes d'État , ainsi qu'à ceux qui veulent savoir comment il faut se conduire dans les diverses circonstances de la vie.

Persée envoya , au sujet d'une alliance , une députation auprès de Gentius , roi d'Illyrie , alors le plus grand souverain de ces contrées. Celui-ci répondit qu'il voulait faire la guerre aux Romains , mais qu'il n'avait pas d'argent. Persée lui envoya

une nouvelle députation, sans faire mention d'argent. Ayant reçu la même réponse, Persée lui envoya une troisième députation, ajoutant, en déguisant sa pensée, qu'il connaissait bien les intentions de Gentius, et qu'il pourrait lui être agréable, si les affaires réussissaient comme il le désirait. Persée, ne voulant pas lâcher ses trésors, envoya de nouveau des députés à Gentius, sans lui faire aucune proposition d'argent; il lui fit entrevoir de grandes espérances, quand l'entreprise serait terminée. On est donc embarrassé s'il faut taxer de sottise ou de folie de pareilles tergiversations. Ces hommes entreprennent de grandes choses et exposent leur vie, tandis qu'ils ne songent pas aux choses les plus nécessaires, et cela sciemment, et ayant dans leurs mains tous les moyens de réussite. Certes, Philippe d'Amyntas, homme d'un esprit essentiellement pratique, n'épargnait jamais l'argent dans de pareilles circonstances: en le distribuant à pleines mains, il trouvait aussitôt un grand nombre de traîtres et d'alliés. Aussi Philippe, compté primitivement au nombre des plus petits rois de l'Europe, laissa-t-il une puissance avec laquelle Alexandre, son successeur, soumit la plus grande partie de la terre. Mais Persée, pour n'avoir pas voulu toucher aux grands trésors accumulés par lui et par ses ancêtres, se priva d'alliés et ne fit par la suite qu'enrichir ses vainqueurs. Il est certain que s'il avait voulu porter la main sur ses trésors, il serait parvenu à faire entrer dans son alliance beaucoup de rois et de peuples. Quoi qu'il en soit, c'est un bien qu'il n'en ait pas agi ainsi; car Persée, s'il avait été vaincu [avec ses alliés], aurait entraîné dans sa ruine les autres Grecs, et s'il avait été vainqueur, il aurait imposé à ses sujets un joug superbe et intolérable.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 578, 579. — Pendant que la fortune offrait à Persée une très-belle occasion de détruire toute l'armée romaine, il demeurait oisif à Dium en Macédoine, à peu de distance de l'armée romaine qu'il aurait pu écraser. En effet, il aurait suffi de pousser seulement le cri de guerre et de faire sonner la trompette pour prendre toute l'armée qui

s'était engagée dans des défilés et des ravins impraticables. Les Macédoniens, postés sur les hauteurs, imitèrent l'exemple du roi et se tinrent négligemment sur leurs gardes.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 74, 75. — Pendant que Persée soignait son corps à Dium, l'un des gardes entra dans la salle des bains et annonça la présence de l'ennemi. Le roi en fut tellement épouvanté qu'il sauta précipitamment hors du bain et se heurta violemment la cuisse : « Grands dieux, s'écria-t-il, vous nous livrez donc aux ennemis ignominieusement et sans combat ! »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 579. — Persée, croyant tout perdu, fut complètement découragé; il envoya Nicon, son trésorier, avec l'ordre de jeter à la mer toutes ses richesses qui se trouvaient dans Phacus; il fit ensuite partir Andronicus pour Thessalonique, afin d'y faire brûler au plus vite ses chantiers. Mais Andronicus, mieux conseillé, n'exécuta pas cet ordre à son arrivée à Thessalonique, car il espérait être agréable aux Romains s'il leur procurait toute la flotte. — Le même Persée fit enlever à Dium les statues d'or, et quitta la ville en emmenant tous les habitants avec leurs femmes et leurs enfants, pour se retirer à Pydna. Il n'y a pas de plus grande faute que Persée ait pu commettre.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 75. — Les Romains mirent en fuite leur vainqueur. En effet, le désespoir des hommes courageux fait accomplir quelquefois des choses inespérées.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 579. — Les Cydoniates avaient commis une action impie et tout à fait contraire aux mœurs des Grecs : au milieu de la paix, ils avaient été reçus comme amis chez les Apolloniates; profitant de cette circonstance, ils se mirent en possession de la ville, tuèrent toute la population valide et se partagèrent entre eux les femmes et les enfants.

Antiochus [Épiphanes], pouvant tuer les Égyptiens tombés en son pouvoir, parcourait les rangs en criant qu'il ne fallait pas les tuer, mais les faire prisonniers. Il recueillit bientôt le prix de cette sage conduite, car elle lui valut la prise de Peluse, et bientôt après la conquête d'Égypte.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 75, 76. — Eulée l'eunuque et Lénée le Syrien, tuteurs du jeune roi Ptolémée, imaginèrent toute sorte de moyens pour accumuler de l'or et de l'argent, et remplirent le trésor royal. Il n'est donc pas étonnant si de tels hommes ont, en si peu de temps, produit sur la scène de si grands changements.

L'eunuque venait de quitter son peigne et sa boîte à parfums, pour troquer les occupations de Vénus contre celles de Mars. Le Syrien, né esclave, tenait encore dans ses mains le livre des comptes qu'il était chargé de tenir, quand il osa porter la guerre en Syrie pour combattre Antiochus, qui ne le cédait à aucun souverain en troupes et en autres ressources. Mais, chose singulière, tous deux étaient absolument inexpérimentés dans l'art militaire, et pourtant ils entreprirent ces grandes affaires sans s'être adjoint aucun conseiller ni aucun bon général. Aussi payèrent-ils bientôt cher leur imprudence, et ils faillirent ruiner le royaume par leur faute. Nous notons ces détails afin qu'on examine bien les causes des bons comme des mauvais succès, et pour qu'on loue ceux qui conduisent bien les affaires, tandis qu'on blâme ceux qui les administrent mal; en partageant ainsi les entreprises des hommes en deux parties, et discutant convenablement les unes et les autres, nous portons l'esprit du lecteur à l'étude du beau, en même temps que nous rendons l'histoire, autant qu'il est en nous, fructueuse et utile pour tous; car les combats, tant sur terre que sur mer, de même que les législations, ne diffèrent pas du récit des fables, si on ne les accompagne pas de réflexions. — Les [tuteurs] de Ptolémée convoquèrent une assemblée du peuple, et déclarèrent qu'ils allaient promptement terminer la guerre. Et en cela ils ne se trompèrent pas, car ils finirent bientôt eux-mêmes un terme à leur vie.

Poussés par leur ignorance, ils avaient conçu l'espoir de s'emparer non-seulement de la Syrie, mais encore de tout le royaume d'Antiochus; ils emmenèrent avec eux la plus grande partie des trésors de la cassette royale, la plupart des lits aux pieds

d'argent et d'or tirés du palais du roi, et en outre une grande quantité de vêtements, d'ornements de femme et de pierres précieuses. Ils disaient qu'ils allaient apporter ces richesses à ceux qui leur livreraient promptement les villes ou les forteresses. Mais ils se trompèrent dans leur calcul, car ces richesses les conduisirent à leur perte.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 579, 580. — Il ne serait pas convenable de passer sous silence la lâcheté de Ptolémée [Philopator]. En effet, ce prince, si éloigné des dangers qui pouvaient le menacer, placé à une si grande distance des ennemis, ne doit-il pas être traité de lâche pour avoir perdu sans coup férir un royaume si grand et si heureux ? Si cette lâcheté avait été naturelle à Ptolémée, il n'en aurait guère fallu accuser que la nature ; mais comme la suite des événements fit voir que ce roi avait un caractère naturellement ferme et intrépide, il faut rejeter l'origine de sa mollesse et de sa lâcheté sur l'eunuque, son commensal. Cet homme avait corrompu l'âme du jeune roi en l'entraînant, dès son enfance, dans la luxure et le commerce des femmes.

Le roi Antiochus paraissait être un homme habile dans les affaires et être digne de la royauté, si on excepte le stratagème de Peluse.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 76, 77. — Antiochus s'empara de Peluse par un stratagème d'une honnêteté douteuse ; car toute guerre, même lorsqu'elle est contraire aux lois des hommes, implique l'observation de certaines règles, savoir : de ne pas violer les armistices, de ne pas tuer les hérauts, de ne pas se venger sur l'ennemi qui s'est confié à la foi du vainqueur. Ces règles, et d'autres semblables,.... Antiochus les observa à peu près comme un délateur observe, devant le tribunal, l'énoncé de la loi : il n'occupa, il est vrai, la ville qu'après l'expiration de la trêve, mais il manqua à la justice et à l'honnêteté sur lesquelles repose toute la société. En considération des liens de parenté, Antiochus devait ménager le jeune roi, ainsi qu'il l'avait annoncé ; il trompa, au contraire, ce-

lui qui s'était confié à lui, et chercha à lui enlever tout son empire.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 580. — A la nouvelle qu'un corps d'élite de Gaulois avait passé le Danube pour venir à son secours, Persée, rempli de joie, envoya des émissaires dans la Médique¹ pour presser l'approche de ses alliés. Le chef des Gaulois demanda d'abord la solde convenue, qui s'élevait à cinquante talents. Persée promet de la payer, mais comme il était trop avare pour tenir sa promesse, les Gaulois retournèrent chez eux.

Paul Émile réunit ses soldats en une assemblée et les exhorta à prendre courage. Ce grave citoyen avait alors environ soixante ans, et ses exploits lui avaient valu la plus grande considération chez les Romains. Il avait fait faire de grands progrès à l'art militaire; il battit les Macédoniens autant par son génie que par ses armes. Persée, pour engager plusieurs de ses amis à s'enfuir avec lui par mer, leur donna la permission de se procurer par le pillage environ soixante talents. Abordé à Galepsus², il dit, à ceux auxquels il avait permis le pillage, de lui rapporter promptement les meubles, héritage d'Alexandre, ajoutant qu'il leur en rembourserait le prix. Tous firent volontiers ce qu'il leur dit; mais Persée prit ces objets et ne tint pas sa promesse.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 77. — Persée ayant repris l'argent dont il avait permis le pillage, et ayant manqué de parole à l'égard de ceux auxquels il avait promis d'en rembourser le prix, montra par son exemple que l'avarice, entre autres maux qu'elle entraîne, prive l'homme de l'usage de sa raison; car qui ne croirait pas frappé de démence celui qui, étant réduit à la dernière extrémité, ne renonce pas encore à la passion du lucre? Il ne faut donc pas s'étonner que les Macédoniens aient été en guerre avec les Romains, mais qu'ils aient pendant quatre ans toléré un pareil souverain.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 580. — Alexandre avait un na-

¹ Contrée de la Thrace.

² Ville de la Sicile.

tuel tout différent de celui de Persée. Sa munificence, proportionnée à ses desseins, lui avait procuré un empire ; tandis que Persée, par sa lésinerie, rejeta le secours des Celtes, et commit d'autres actions analogues qui amenèrent la chute d'un grand et ancien empire.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 580, 581. — Après la fuite de Persée, Paul Émile chercha le plus jeune de ses fils, Publius l'Africain, qui, fils légitime d'Émilium, devint le fils adoptif de Scipion, le vainqueur d'Annibal. Publius, encore fort jeune, n'avait environ que dix-sept ans ; ayant assisté dès son adolescence à tant de combats et pris part aux fatigues de la guerre, il ne se distingua pas moins que son aïeul. Après l'avoir cherché partout.... on le ramena dans le camp, et le consul fut délivré de ses angoisses ; car il aimait son fils, non comme un père, mais, pour ainsi dire, comme un amant.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 78. — Le consul Émilium prit Persée par la main, le fit asseoir à côté de lui, et le consola par des paroles appropriées à la circonstance. Il engagea ensuite les membres de l'assemblée, et surtout les plus jeunes, à tourner leurs regards sur le sort de Persée, à ne pas trop se glorifier dans la prospérité, à n'avoir jamais une conduite arrogante, à ne jamais se fier à son bonheur. C'est surtout dans la vie privée et dans les actions publiques qu'il ne faut jamais oublier la mauvaise fortune, et se souvenir qu'on est homme. La différence qui existe entre les sages et les sots, c'est que ces derniers s'instruisent par leur propre infortune et les premiers par celle des autres. Après s'être étendu sur beaucoup d'autres sujets semblables, il toucha les membres de l'assemblée et leur inspira tant d'humilité que les vainqueurs auraient pu se croire les vaincus.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 581. — Émilium traita Persée humainement : il l'invitait à sa table, lui donnait une place dans le conseil, et montrait à tous qu'il était aussi terrible à l'ennemi qui résiste qu'il était doux envers l'ennemi soumis. Une semblable conduite était aussi imitée par les autres chefs, et Rome

posséda sans partage l'empire du monde, tant qu'elle eut de pareils hommes pour chefs.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 69. — Les députés des Rhodiens déclaraient être venus pour traiter de la paix, et ils ajoutaient que la guerre était nuisible pour tout le monde.

LIVRE TRENTE ET UNIÈME (?).

* *Excerpt. Vatican.*, p. 79, 80. — Dans l'origine, Antiochus déclara qu'il avait fait ces grands préparatifs de guerre, non pour prétendre au royaume d'Égypte, mais pour assurer à Ptolémée l'aîné le trône de son père. Cependant il n'en était pas ainsi en réalité; en mettant aux prises les deux jeunes gens, il espérait trouver l'occasion de se concilier la reconnaissance [de l'un des deux] et de s'emparer de l'Égypte sans coup férir. En effet, le sort, dévoilant les projets d'Antiochus, fit voir clairement que ce dernier était comme tant d'autres rois, qui mettent leurs propres intérêts bien au-dessus de la morale. — Antiochus alla à la rencontre des envoyés romains; il les salua de loin de la voix et du geste [en étendant la main droite]. Mais Popilius lui tendit le rouleau qui contenait le décret du sénat, et lui ordonna de le lire. Popilius se conduisit sans doute ainsi afin de ne pas donner la main à Antiochus avant qu'il se fût déclaré ami ou ennemi de Rome. Le roi, après avoir lu le décret, dit qu'il voulait d'abord consulter ses amis. En entendant ces paroles, Popilius fit quelque chose de grave et de hautain en apparence; tenant dans sa main une baguette de sarment, il traça un cercle autour de l'endroit où se tenait debout Antiochus et le somma de rendre une réponse. Alors Antiochus, saisi d'étonnement à la vue d'un procédé aussi inattendu, et redoutant d'ailleurs la puissance des Romains, dit, dans ce moment d'anxiété où il ne pouvait prendre conseil de personne, qu'il ferait tout ce que les Romains exigeraient. Aussitôt ceux qui se trouvaient avec Popilius offrirent la main au roi et le félicitèrent sur le parti qu'il venait de prendre. L'ordre écrit du sénat était qu'Antio-

chus devait sur-le-champ mettre un terme à la guerre qu'il faisait à Ptolémée. Le roi, conformément à cet ordre, rappela ses troupes de l'Égypte, car il redoutait d'autant plus la puissance des Romains, qu'il venait d'être informé de la défaite des Macédoniens; s'il n'eût appris cette nouvelle, il n'aurait pas aussi promptement exécuté le décret du sénat.

Quelques sages de l'antiquité ont émis cette belle maxime, qu'il vaut mieux pardonner que punir. Nous estimons ceux qui exercent le pouvoir avec bienveillance, tandis que nous éprouvons de l'aversion pour ceux qui traitent impitoyablement les vaincus. Aussi voyons-nous les uns, tombés dans le malheur, secourus par ceux qu'ils avaient traités très-généreusement, tandis que les autres, tombés dans les mêmes infortunes, éprouvent non-seulement la rigueur du sort qu'ils ont fait subir aux autres, mais ils sont même regardés comme indignes de la compassion accordée aux malheureux. Il n'est pas juste, en effet, que celui qui s'est montré sans pitié envers les autres, éprouve les effets de la puissance du vainqueur, lorsqu'il tombe dans le malheur. Et cependant il y a des gens assez insensés pour se glorifier de la vengeance excessive qu'ils ont exercée envers leurs ennemis. Quelle gloire et quelle grandeur y a-t-il pour les vainqueurs à torturer les vaincus? Quel résultat pouvons-nous espérer d'une victoire remportée, si, abusant avec orgueil de nos succès, nous laissons s'évanouir une brillante renommée, et si nous nous montrons indignes des faveurs de la fortune? Une réputation, fondée sur l'accomplissement des belles actions, est assurément le meilleur résultat que puissent ambitionner ceux qui aspirent au commandement. On ne saurait trop s'étonner en voyant que presque tous ceux qui admirent cette maxime, agissent contrairement à leur opinion, une fois arrivés au pouvoir. Les hommes sages doivent, au sein des grandeurs, songer aux vicissitudes de la fortune, et, vainqueurs de l'ennemi par le courage, ils doivent se laisser vaincre à leur tour par la clémence et la pitié envers les vaincus. Cette maxime a aidé puissamment tous les hommes à parvenir à la grandeur, et surtout ceux qui sont à la tête des gouvernements.

Les hommes vulgaires, lorsqu'ils se soumettent de bon gré, obéissent avec empressement et rendent volontiers des services. Aussi les Romains se sont-ils attachés principalement à gagner la bienveillance des peuples; ils sont guidés, en cela, par une habile politique. Car, en comblant les vaincus de bienfaits, ils leur inspirent une reconnaissance éternelle, et se rendent dignes en même temps de l'admiration de tous les hommes.

Dans la prospérité, les Romains s'occupaient très-attentivement de la manière dont ils devaient tirer parti de leurs avantages, ce qui paraît plus facile que de vaincre les ennemis par les armes; et cependant il en est autrement; car il est plus facile de trouver des gens qui bravent le péril que d'en voir qui sachent se conduire sagement dans la prospérité.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 80. — Après avoir longtemps supplié et chanté, comme dit le proverbe, le chant du cygne, ils n'obtinrent qu'avec peine des réponses qui les délivrèrent de leurs craintes. Lorsqu'ils se crurent hors des dangers suspendus sur leurs têtes, ils supportèrent les autres inconvénients. La plupart des hommes ne tiennent aucun compte des petits accidents lorsqu'ils s'attendent à de grands malheurs.

Excerpt. Photii, p. 515. — Pendant que ces choses se passaient, les envoyés des Rhodiens arrivèrent à Rome pour justifier leur cité de la trahison dont on l'accusait; car dans la guerre contre Persée ils avaient paru favoriser ce roi et trahir l'amitié du peuple romain. Ces envoyés n'ayant pu remplir le but de leur mission, furent très-affligés, et c'est tout en larmes qu'ils abordaient les principaux personnages de la ville. Le tribun du peuple, Antoine, les ayant introduits dans le sénat, Philophron prit le premier la parole pour exposer l'objet de la députation; Astymède parla après lui. Après s'être exprimés sur un ton suppliant, enfin, comme dit le proverbe, après avoir fait entendre le chant du cygne, ils reçurent à peine une réponse qui dissipa leurs craintes; cette réponse était accompagnée de vifs reproches.

..... Ce qui fait voir que les Romains les plus illustres ont entre

eux de l'émulation pour augmenter la gloire du peuple qui leur a confié le gouvernement. Dans les autres États, les hommes se jalourent, tandis que les Romains se donnent mutuellement des éloges ; de là il résulte que ceux-ci, ne cherchant qu'à augmenter la prospérité publique, font de très-grandes choses ; au lieu que les premiers, ambitionnant une gloire injuste, se font tort l'un à l'autre, et occasionnent la ruine de la patrie.

Excerpt. de Legat., p. 625. — Dans le même temps arrivèrent de tous les côtés, à Rome, des députés chargés de féliciter le peuple romain des grandes choses qu'il avait entreprises. Les sénateurs leur répondirent avec bienveillance, et les renvoyèrent aussitôt dans leur patrie.

Excerpt. de Legat., p. 624. — Les députés des Rhodiens vinrent à Rome pour se défendre de la trahison dont on les accusait communément ; car dans la guerre contre Persée, en Macédoine, ils avaient embrassé le parti de ce roi et trahi l'amitié des Romains. Ces envoyés, voyant l'animadversion publique soulevée contre eux, furent découragés ; et lorsqu'un des préteurs eut rassemblé le peuple pour l'exhorter à la guerre contre les Rhodiens, ils redoutèrent la ruine de leur patrie ; ils en furent tellement consternés, qu'ils prirent des habits de deuil. Dans leurs rencontres avec leurs amis, ils n'employaient pas seulement des paroles suppliantes, mais ils les conjuraient, les larmes aux yeux, de ne pas adopter des mesures trop cruelles contre leur patrie. Ils furent enfin introduits dans le sénat par un des tribuns du peuple ; ce tribun ôta la parole au préteur qui engageait les Romains à la guerre. Après un long discours dans lequel ils imploraient la clémence, ils obtinrent une réponse qui les délivra de toute crainte ; mais pourtant ils eurent à essuyer les plus vifs et les plus durs reproches.

Dans le même temps, beaucoup d'autres députés arrivèrent. Le sénat donna d'abord audience à Attalus, dont le frère Eumène était gravement soupçonné, d'après des lettres saisies, de s'être allié avec Persée contre les Romains. Plusieurs envoyés de l'Asie formulaient des accusations, principalement les dépu-

tés du roi Prusias et des Galates. Mais Attalus se justifia sur tous les points, et il fut renvoyé chez lui avec de grands honneurs. Cependant le sénat ne laissa pas de soupçonner la fidélité d'Eumène; Caius fut donc envoyé dans les États de ce roi pour le surveiller¹.

Excerpt. de Legat., p. 625. — Prusias, indigne du nom royal, ne cessa pendant toute sa vie de flatter honteusement les hommes puissants. Devant recevoir un jour les députés de Rome, il déposa les insignes de la royauté, le diadème et l'habit de pourpre, imita la tenue d'un esclave nouvellement affranchi; la tête rasée, coiffé d'un chapeau blanc, portant la tunique et le cantile², il s'avança vers les envoyés et leur dit : « Je me présente à vous comme un affranchi des Romains. » On trouverait difficilement une parole plus basse. Il avait déjà précédemment fait et dit des choses de ce genre. Introduit une fois dans le sénat, il s'arrêta à la porte, en face des membres de cette assemblée, et, les mains baissées, il s'inclina humblement et leur dit : « Je vous salue, ô dieux sauveurs ! » surpassant ainsi les flatteries lâches qui ne conviennent qu'à des femmes. Le discours que cet homme prononça devant le sénat fut tel, qu'il serait indécent de le rapporter. Les sénateurs, offensés par les paroles de ce roi, lui répondirent comme le méritait son adulation; car les Romains aiment mieux vaincre des ennemis courageux que des âmes viles et rampantes.

Excerpt. Photii, p. 516. — Persée, dernier roi de Macédoine, avait souvent recherché l'amitié des Romains; il leur avait aussi souvent fait la guerre avec une assez forte armée. Enfin Paul Émile le fit prisonnier, et obtint les honneurs d'un triomphe brillant. Persée, quoique accablé par les plus grands malheurs, tels que la relation en paraîtrait fabuleuse, ne voulut

¹ Dans l'édition de M. Didot, ce fragment est suivi de deux autres (tirés du traité des *Vertus et des Vices*, et de la *Chronographie* de Syncelle) qui n'ont pas été insérés dans les anciennes éditions, sans doute parce qu'ils n'appartiennent pas à Diodore.

² Chaussure des affranchis.

pas cependant quitter la vie. Avant que le sénat eût statué sur son sort, un des prêteurs de la ville le fit enfermer avec ses enfants dans la prison *Albaine*. Ce cachot est une caverne souterraine, de la capacité de neuf lits, obscure et infecte à cause de la multitude d'hommes condamnés à mort qui, à cette époque, s'y trouvaient enfermés. Dans cet espace étroit, les malheureux prisonniers, entassés, s'abrutissaient comme des bêtes sauvages. Les aliments et les excréments se trouvant mêlés ensemble, il en résulta une telle fétidité, que personne ne pouvait s'en approcher facilement. Persée y passa sept jours, et fut réduit, par la misère, à implorer le secours des autres prisonniers qui vivaient de leur ration. Ses compagnons, touchés de si grands malheurs, lui donnaient en pleurant une partie de la portion qu'on leur accordait. On lui avait jeté un glaive pour se frapper, une corde pour s'étrangler, avec la faculté de s'en servir s'il le jugeait convenable. Mais rien ne paraît plus doux aux malheureux que la vie, quoiqu'ils endurent des souffrances mortelles. Persée aurait fini ses jours dans cette situation misérable, si Marcus Émilien, président du sénat, jaloux de sa dignité et de la réputation de justice de sa patrie, n'eût déclaré aux sénateurs avec indignation que, s'ils ne craignaient pas les hommes, ils devaient au moins redouter Némésis qui châtie ceux qui abusent insolemment de leur pouvoir. Persée fut donc transféré dans une prison plus douce; mais il se laissa aller à de nouvelles espérances, et sa fin fut misérable comme sa vie. Il vécut ainsi deux ans. Comme il avait offensé ses barbares gardiens, il fut par eux privé du sommeil et il mourut.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 589. — Persée, mis en prison, y aurait perdu la vie si Émilien, président du sénat, jaloux de conserver la dignité et la justice de sa patrie, n'eût interpellé les sénateurs avec indignation ¹....

Le chef des Gaulois, revenu de la poursuite des ennemis, rassembla les captifs, et commit une action aussi barbare qu'étrange : il choisit les plus beaux et les plus robustes, et les im-

¹ Ce fragment se termine comme le précédent.

mola aux dieux , comme si de pareils sacrifices étaient agréables aux immortels ! Il ordonna que les autres fussent percés de traits ; il n'épargna aucun de ceux qui lui étaient attachés par les liens de l'hospitalité ou de l'amitié. Il n'est pas étonnant que les Barbares soient insolents dans la prospérité.

Eumène avait enrôlé des soldats mercenaires ; il les paya bien et leur accorda des présents ; il leur fit même des promesses, de sorte que tous furent fidèles et bien disposés pour lui. Persée n'avait pas agi de même , car vingt mille Gaulois étant venus s'offrir à lui , il refusa ce secours pour épargner son argent. Mais Eumène , quoiqu'il ne fût pas aussi riche , était très-généreux envers tous les soldats qu'il enrôlait et qui pouvaient être utiles à son parti. Persée , qui ne montrait , au lieu d'une magnificence royale , qu'une parcimonie sordide , vit toutes les richesses qu'il avait conservées avec tant de soin passer , avec ses États , entre les mains des vainqueurs , tandis qu'Eumène , ne voyant rien de plus urgent que de remporter la victoire , non-seulement délivra son royaume d'un grand danger , mais encore eut à sa discrétion toute la nation des Gaulois.

Parmi les entreprises d'Antiochus , il y en a qui sont vraiment dignes d'un roi et d'admiration ; quelques autres , au contraire , sont abjectes et viles , et méritent un souverain mépris. Lorsqu'il donnait des jeux solennels , il agissait contrairement aux autres rois : ceux-ci , désireux d'augmenter la prospérité de leur royaume par leurs richesses et leurs forces , cachaient leurs desseins par crainte du peuple romain. Antiochus eut une conduite opposée : il invitait à ses fêtes les hommes les plus célèbres du monde entier , il ornait son palais avec magnificence , et , rassemblant en un seul lieu toutes les richesses de son empire , il mettait tout en évidence , et ne cachait rien aux Romains de ce qu'il aurait dû dissimuler.

Antiochus surpassa tous les souverains par la magnificence des jeux et des fêtes. Cependant l'arrangement des jeux est une occupation basse et méprisable. Il marchait à côté de la procession , monté sur un mauvais cheval ; devant les uns , faisant

arrêter les autres, il réglait la marche du convoi ; de sorte que si quelqu'un lui eût ôté le diadème, aucun de ceux dont il était inconnu n'aurait pris cet homme, ayant l'apparence d'un médiocre domestique, pour le maître de l'empire. Pendant les repas, il se plaçait aux portes, faisait entrer les uns, prendre place aux autres, et disposait l'ordre de ceux qui portaient les plats. Après cela, il accostait les convives au hasard ; tantôt il s'asseyait, tantôt il se couchait auprès d'eux ; il posait la coupe sur la table, servait le pain, sautait et changeait de place ; il parcourait ainsi les rangs des convives, portant et recevant des santés, et accompagnant le chœur des musiciens. Quelquefois le festin se prolongeait, et, après que la plupart des convives s'étaient déjà retirés, le roi, couvert d'un voile, était porté par des mimes, et posé à terre ; ensuite, excité par la musique, il se redressait tout nu, et exécutait, avec les mimes, des danses lubriques qui provoquaient le rire, de manière que tous les convives s'enfuyaient de honte. Cependant chacun de ceux qui avaient assisté à la fête ne pouvait s'empêcher d'admirer la magnificence, la disposition des jeux et la pompe qui entraînaient tant de dépenses. Tout le monde était étonné [des richesses] du roi et du royaume, tandis que, en jetant les regards sur les mœurs blâmables du roi, on avait peine à croire comment tant de vertus et de vices pouvaient être réunis dans une seule personne.

Après que les jeux furent terminés, les envoyés de Gracchus vinrent visiter le royaume. Le roi les accueillit si amicalement que les envoyés ne soupçonnèrent point les intentions du roi, malgré l'offense qu'il avait reçue en Égypte, et dont il semblait conserver le ressentiment. Cependant Antiochus n'était pas le même au fond de l'âme, car il avait pour les Romains une haine implacable.

Excerpt. Vatican., p. 80-83. — Émilius disait à ceux qui admiraient le soin avec lequel il disposait le théâtre, qu'il fallait le même esprit pour arranger les jeux publics et les festins que pour mettre une armée en ordre de bataille.

Il y a des malheureux qui ne trouvent rien de plus doux que

la vie, bien que la mort soit préférable à leur sort ; c'est ce qui était vrai pour Persée, roi des Macédoniens.

Le royaume des Macédoniens était encore dans un état florissant, lorsque Démétrius de Phalère consigna, dans son ouvrage sur la fortune, ces paroles prophétiques sur ce qui devait arriver à ce royaume : « Si l'on se reporte, par la pensée, à une époque assez rapprochée, à environ cinquante ans avant nous, on se fera une idée de la puissance fatale de la fortune. En effet, ni les Perses, ni leur roi, ni les Macédoniens, ni leur roi, n'auraient cru, lors même qu'un dieu le leur aurait prédit, que, cinquante ans plus tard, le nom des Perses aurait complètement disparu, et que les Macédoniens, qui étaient alors à peine connus de nom, seraient les maîtres du monde. La fortune, qui distribue ses biens au hasard et arbitrairement, se montra dans tout son jour en installant les Macédoniens dans l'empire des Perses. Elle leur a départi ses biens, en attendant qu'elle se ravise. » C'est ce qui est arrivé à notre époque. Voilà pourquoi nous avons jugé à propos d'appliquer à la circonstance actuelle ces paroles de Démétrius, qui semblent être plus qu'humaines, car elles prédisent des événements qui ne se sont accomplis que cent cinquante ans après.

A la mort inattendue des deux fils d'Émilius, tout le peuple partagea la douleur du père. Celui-ci convoqua une assemblée, où il prononça un discours dans lequel il rendit compte de ses actions militaires, et qu'il termina par ces paroles : « Au moment, disait-il, de faire passer des troupes d'Italie en Grèce, j'avais observé le lever du soleil pour mettre à la voile ; à la neuvième heure, je touchai à Corcyre sans qu'il manquât un seul soldat. De là, j'arrivai, le quatrième jour, à Delphes, où je sacrifiai sous d'heureux auspices ; cinq jours après, j'atteignis la Macédoine, je me mis à la tête de mes troupes ; dans quinze jours en tout, j'avais forcé les défilés de Pétra, combattu et vaincu Persée. » Enfin, il fit voir aux Romains que, dans ce même nombre de jours, il avait subjugué toute la Macédoine. « Je fus moi-même alors, ajouta-t-il, étonné de ces succès inouïs,

et je le fus bien plus encore lorsque, peu de temps après, je devins maître du roi, de ses enfants et de son trésor. Enfin, lorsque l'armée, chargée de butin, revint heureusement et promptement dans la patrie, alors je ne savais réellement pas à quoi attribuer tant de bonheur ; et pendant que tout le monde me félicitait , j'implorais la divinité de préserver la république de tout malheur , ou, si le destin avait décrété quelque coup fatal , de le faire tomber sur moi-même. Aussi, lorsque j'eus le malheur de perdre mes enfants, j'ai sans doute été vivement affligé de cette perte , mais je suis rassuré sur le sort de la patrie, car le coup fatal que le destin jaloux nous réservait a frappé, non pas la république , mais ma propre maison. »

Tout le peuple admira ce discours magnanime et manifesta la plus vive sympathie pour la perte qu'Émilius venait de faire de ses enfants.

Après la défaite de Persée, le roi Eumène éprouva des revers inattendus. Tout en s'imaginant que la destruction du royaume le plus hostile contre lui contribuerait à la sécurité de ses États, il courut les plus grands dangers. C'est ainsi que la fortune renverse ce qui paraît le plus solidement établi ; et, au moment où elle semble nous favoriser, elle détruit, par un changement opposé, ce qu'elle avait bien fait.

Prusias, roi de Bithynie, vint congratuler le sénat et les généraux victorieux. Nous ne devons pas passer sous silence la bassesse de ce roi ; car les louanges qu'on donne aux hommes vertueux portent souvent la postérité à imiter ces exemples, tandis que le blâme qu'on inflige aux méchants détourne beaucoup d'hommes du sentier du vice. Il faut donc user largement du franc parler de l'histoire pour corriger les mœurs.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 584. — Le roi Ptolémée (Philométor), chassé de son royaume, se rendit à pied à Rome. Démétrius, fils de Seleucus, le reconnut, et, frappé de ce changement inattendu du sort, il se conduisit noblement et en roi ; il prit sur-le-champ un vêtement royal, un diadème et un cheval magnifiquement harnaché, et alla, avec ses enfants, au-devant

de Ptolémée. Il le rencontra à deux cents stades de la ville, le salua comme un ami, et le pria de se revêtir des insignes de la royauté, d'entrer à Rome d'une manière digne d'un roi et de ne pas s'exposer au mépris du peuple. Ptolémée sut gré des intentions de Démétrius, mais il refusa les présents, et le pria, ainsi qu'Archias, dont il était accompagné, de s'arrêter dans une des villes qui se trouvait sur leur chemin.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 84, 85. — Ptolémée, roi d'Égypte, chassé par son frère, se rendit à Rome dans un misérable équipement et accompagné seulement d'un eunuque et de trois domestiques. Il s'informa, pendant la route, de la demeure du dessinateur Démétrius, qu'il avait plusieurs fois accueilli hospitalièrement dans son voyage à Alexandrie; il vint loger chez ce Démétrius, qui, en raison de la cherté des loyers, habitait à Rome un logement étroit et tout misérable. Qui donc voudrait se fier à ce que le vulgaire appelle le bonheur, ou qui voudrait estimer très-heureux ceux que la fortune favorise outre mesure? Il est en effet difficile de trouver un cas plus frappant d'un si grand et si inattendu changement du sort. C'est sans aucun motif valable que Ptolémée perdit un si grand royaume et fut réduit à une si misérable condition; celui qui commandait à tant de milliers d'hommes libres, n'eut plus tout à coup, à son service, que trois esclaves, débris du naufrage de toute sa fortune.

Excerpt. Photii, p. 517, 518. — Les rois de Cappadoce font remonter leur origine à Cyrus, et ils affirment aussi qu'ils descendent d'un des sept Perses qui ont fait mourir le mage (Smerdis). Voici comment ils établissent leur généalogie à partir de Cyrus : Atossa était sœur légitime de Cambyse, père de Cyrus; elle eut de Pharnace, roi de Cappadoce, un fils appelé Gallus qui engendra Smerdis, père d'Artamne, lequel eut un fils nommé Anaphas, homme courageux, entreprenant, et l'un des sept Perses [meurtriers de Smerdis]. C'est ainsi qu'ils font remonter leur origine à Cyrus et à Anaphas qui, selon eux, avait obtenu la souveraineté de Cappadoce sans payer de tribut aux Perses. Anaphas eut pour successeur un fils de même nom. Celui-ci laissa

en mourant deux fils, Datame et Arimnée. Datame prit le sceptre ; c'était un homme distingué par son courage guerrier et loué pour son gouvernement ; il combattit brillamment les Perses et mourut sur le champ de bataille. Son fils Ariamnès lui succéda ; il fut père d'Ariarathès et d'Holopherne ; il mourut après un règne de cinquante ans, sans avoir rien fait de digne de mémoire. L'aîné, Ariarathès, hérita du trône ; on dit qu'il aimait extraordinairement son frère et qu'il le promut aux dignités les plus élevées. Il l'envoya au secours des Perses en guerre avec les Égyptiens. Holopherne revint de cette expédition comblé d'honneurs par Ochus, roi des Perses, en récompense de sa bravoure ; enfin il mourut dans son pays, laissant deux fils, Ariarathès et Arysès. Son frère, souverain de Cappadoce, n'ayant pas d'enfant légitime, adopta Ariarathès, l'aîné des fils d'Holopherne. En ce même temps, Alexandre le Macédonien fit la guerre aux Perses et mourut. Perdicas, chef du royaume, envoya Eumène commander en Cappadoce. Ariarathès tomba dans un combat, et la Cappadoce fut soumise, ainsi que les contrées limitrophes, aux Macédoniens. Ariarathès, fils du dernier roi, renonçant à l'espoir du trône, se retira avec un petit nombre d'amis en Arménie. Peu de temps après, Eumène et Perdicas étant morts, Antigone et Seleucus occupés ailleurs, Ariarathès obtint d'Ardoate, roi des Arméniens, une armée, tua Amyntas, général des Macédoniens, chassa promptement ces derniers du pays, et recouvra le trône paternel. Ariarathès eut trois enfants dont l'aîné, Ariamnès, hérita de la royauté. Ce dernier contracta avec Antiochus, surnommé le Dieu, une alliance de famille en obtenant pour l'aîné de ses fils, Ariarathès, la main de Stratonice, fille d'Antiochus. Ariamnès, aimant beaucoup ses enfants, ceignit du diadème son fils Ariarathès et l'associa à l'empire. A la mort de son père, Ariarathès régna par lui-même, et, en mourant, il laissa le trône à son fils Ariarathès, encore en bas âge. Ce dernier épousa la fille d'Antiochus le Grand ; elle s'appelait Antiochis. C'était une femme très-astucieuse : n'ayant pas d'enfant, elle en supposa deux à

l'insu de son mari , Ariarathès et Holopherne. Quelque temps après , elle devint enceinte , et donna , contre toute attente , le jour à deux filles et à un fils nommé Mithridate. Elle découvrit alors à son mari sa supercherie à l'égard des enfants supposés ; elle fit envoyer , avec une faible pension , l'aîné à Rome , et le cadet en Ionie , afin qu'ils ne disputassent pas le trône au rejeton légitime. Ayant atteint l'âge viril , Mithridate changea aussi son nom en celui d'Ariarathès ; il avait reçu une éducation grecque , et se distingua par ses qualités personnelles. Il aimait beaucoup son père ¹ , dont il était de même très-aimé. Cette affection était si grande que le père voulait lui remettre l'empire , mais le fils s'y refusa , disant qu'il ne régnerait jamais du vivant de ses parents. Ariarathès mort , Mithridate hérita de la royauté , et mérita , par sa conduite et ses progrès en philosophie , les plus grands éloges. C'est depuis lors que la Cappadoce , auparavant inconnue aux Grecs , devint le séjour de gens instruits. Ce roi renouvela aussi , avec les Romains , les traités d'amitié et d'alliance. Mais en voilà assez sur la généalogie des rois de Cappadoce , qui font remonter leur origine à Cyrus.

Syncell. Chronograph. , p. 275. — Ces rois de Cappadoce ont régné pendant cent soixante ans ; le commencement de leur règne coïncide , selon Diodore , avec cette même époque.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 584. — Antipater étant mort dans les tourments , on amena Asclépiade , gouverneur de la ville , qui proclama que Timothée était l'auteur de cette scène tragique , comme ayant provoqué le jeune homme à exercer sur son frère une vengeance injuste et impie. Lorsque tous les principaux chefs , touchés de commisération , cherchaient à s'intéresser à cette affaire , Timothée , alarmé , remit les tortures aux autres accusés , mais il s'en débarrassa secrètement.

Ariarathès , surnommé Philopator , monté sur le trône de ses ancêtres , fit d'abord à son père de magnifiques funérailles. Témoignant ensuite une sollicitude convenable pour ses amis , pour

¹ De là le surnom de Philopator.

les chefs d'armée et tous ses sujets, il se concilia l'affection de la multitude.

Mithrobuzanès fut rétabli par Ariarathès sur le trône paternel. Artaxias, roi d'Arménie, ne démentant pas sa cupidité, envoya des députés à Ariarathès, pour l'engager à faire cause commune avec lui, à tuer l'un des deux jeunes gens qu'il avait en son pouvoir, et à s'emparer de Sophène. Mais Ariarathès, reculant d'horreur devant une pareille lâcheté, adressa aux députés de vifs reproches, et écrivit à Ariarathès une lettre dans laquelle il l'exhortait à renoncer à de pareils attentats. Ariarathès s'attira par cette action de grands éloges; et Mithrobuzanès, grâce à la fidélité et à la vertu d'Ariarathès, fut rétabli sur le trône de ses ancêtres.

On vit arriver à Rome des députés envoyés par Ptolémée le jeune et par Ptolémée l'ancien. Le sénat leur accorda une audience, et, après avoir entendu l'exposé de leurs griefs, il décréta que les envoyés de Ptolémée l'ancien quitteraient l'Italie en cinq jours, et que son alliance avec Rome avait cessé d'exister. D'un autre côté, le sénat envoya des députés auprès de Ptolémée le jeune pour lui manifester sa bienveillance et la décision qu'il avait prise à l'égard de son frère.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 85. — Quelques jeunes gens avaient acheté, au prix d'un talent¹, un bel esclave, et pour trois cents drachmes² un tonneau [de poissons] salés du Pont. Marcus Porcius Caton, homme illustre, s'en indigna, et dit au peuple que c'était un indice de la corruption des mœurs et de la décadence de la république, quand un esclave se vendait plus cher qu'un champ, et un tonneau de salaison plus cher qu'une paire de bœufs.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 585. — Paul Émile, le vainqueur de Persée, mourut alors; il était censeur, et, par ses belles qualités, le premier des citoyens de Rome. Lorsque le bruit de sa mort se répandit, et que l'heure de ses funérailles appro-

¹ Cinq mille cinq cents francs.

² Environ deux cent soixante-dix francs.

cha, toute la ville fut attristée : non-seulement les ouvriers et la populace accoururent au convoi funèbre, mais les magistrats et le sénat suspendirent ce jour-là leurs fonctions. De même les habitants des environs de Rome, qui purent arriver à temps, s'empressèrent de prendre part à cette pompe, tant par curiosité que pour honorer la mémoire du grand citoyen.

Excerpt. Photii, p. 518-519. — Après avoir dit combien étaient splendides les funérailles de Paul Émile, le vainqueur de Persée, l'historien ajoute ces paroles : A la mort des plus nobles et des plus illustres citoyens, les Romains fabriquent des images représentant les traits et les contours du corps du défunt ; pendant toute leur vie, ils ont avec eux des artistes qui observent les démarches et toutes les particularités physiologiques des grands citoyens. Les images des ancêtres précèdent le convoi funèbre, de manière que les spectateurs puissent voir à quel rang appartenait le défunt, et de quelles dignités il avait été revêtu.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 585-587. — Paul Émile ne laissa à sa mort que les biens qui avaient été estimés de son vivant. Aucun de ses contemporains n'avait apporté d'Espagne à Rome autant d'or : il s'était emparé des immenses trésors des rois macédoniens ; enfin, il avait eu entre ses mains les plus grandes richesses, et pourtant il ne s'en approprias pas la moindre partie, à de telles enseignes, qu'après sa mort, ses fils, qu'il avait fait adopter¹, ayant hérité de leur patrimoine, ne purent, en vendant tous les meubles, se procurer assez d'argent pour restituer la dot de la femme de Paul Émile : il fallut aliéner une partie des biens-fonds. Aussi, Paul Émile semblait-il avoir surpassé en désintéressement les Grecs les plus célèbres, Aristide et Épaminondas. En effet, ces derniers ont refusé seulement les dons qu'on leur offrait pour se procurer un appui intéressé, tandis que Paul Émile ne toucha même pas aux richesses qu'il avait en son pouvoir. Si la chose paraît à quelques-uns incroyable, il faut bien songer qu'on ne doit pas juger le

¹ Par Cornélius Scipion l'Asiatique.

désintéressement des anciens Romains par la cupidité des Romains de nos jours , qui passent pour la nation la plus insatiable.

Puisque nous venons de parler d'un citoyen vertueux , nous allons dire un mot du caractère de Scipion , qui détruisit plus tard Numance , afin que , sachant quel empressement il montra dans sa jeunesse pour l'étude du beau , on ne s'étonne plus qu'il ait fait par la suite tant de progrès dans le chemin de la vertu. Publius Scipion était , comme nous venons de le dire , fils légitime de Paul Émile , qui triompha de Persée , et adopté par Scipion , fils de celui qui avait dompté Annibal et les Carthaginois ; il eut donc pour grand-père par adoption Scipion surnommé l'Africain , le plus grand des Romains qui avaient vécu avant lui. Issu d'une telle souche , et héritier d'une race si illustre , il ne se montra pas indigne de la gloire de ses ancêtres. Dès son enfance il fit de grands progrès dans la science des Grecs ; à l'âge de dix-huit ans il s'appliqua à la philosophie , ayant pour précepteur Polybe de Mégalopolis , l'historien. Il vécut longtemps avec ce précepteur , et , exercé dans tous les genres de vertu , il surpassa en sagesse , en probité et en grandeur d'âme , non-seulement les hommes de son âge , mais encore tous les hommes plus âgés que lui. Cependant , dans le commencement et avant qu'il se fût livré à l'étude de la philosophie , il passait généralement pour un esprit lent et pour un héritier indigne d'une maison aussi illustre ; mais après qu'il eut atteint l'âge adulte , il commença à se distinguer par sa sagesse. Il fut d'autant plus admiré qu'alors les mœurs étaient relâchées , et que les jeunes gens se livraient aux plaisirs de l'intempérance : les uns passaient leur temps avec de jeunes garçons , les autres avec les filles publiques ; d'autres , enfin , s'occupaient de spectacles de tous genres , de banquets où ils montraient leur luxe ; car , depuis la longue guerre de Persée , les Romains imitèrent bien vite les mœurs dissolues des Grecs , et dépensèrent en réjouissances une grande partie des richesses dont ils s'étaient emparés. Scipion mena un genre de vie tout opposé. Combattant toutes ses passions comme des bêtes féroces , il s'acquît , dans l'espace de cinq ans , une répu-

tation générale d'homme rangé et sage. Après s'être acquis ce genre de réputation , il chercha à se distinguer par sa grandeur d'âme et sa libéralité. Sous ce rapport , il trouva le meilleur modèle dans son père, Paul Émile, pendant tout le temps qu'il vécut.... Mais le hasard le servit aussi beaucoup pour faire éclater son désintéressement. Émilie , femme du grand Scipion , sœur de Paul Émile , le vainqueur de Persée , laissa en mourant une grande fortune dont hérita notre Scipion. C'est dans cette circonstance qu'il montra , pour la première fois , la générosité de son caractère. Longtemps avant la mort de son père (Paul Émile), sa mère , Papirie , vivait séparée de son mari ; sa fortune privée ne lui suffisait pas pour vivre selon son rang ; or, comme la mère de son père adoptif , qui avait toujours partagé la vie et la fortune du grand Scipion , laissa un riche héritage, indépendamment d'un magnifique mobilier et d'un nombreux domestique , Scipion donna à sa mère ce mobilier qui s'élevait à plusieurs talents. Dans les occasions solennelles elle se montrait au public en déployant le luxe et la richesse dont son fils lui avait fait don. Par une pareille conduite, il s'acquitt d'abord parmi les femmes , puis parmi les hommes , la réputation d'un citoyen magnanime et pieux. Cette belle action fut admirée dans toute la ville , mais surtout chez les Romains , où personne ne fait volontiers des présents aux autres. Plus tard , Scipion paya de fortes sommes pour la dot des filles de Scipion le Grand : il les paya sur-le-champ intégralement , bien que les Romains n'aient pour habitude de payer les dots qu'en fractions, dans le délai de trois ans. Aussitôt après la mort de son père légitime, Paul Émile , dont il hérita des biens avec son frère Fabius , il accomplit une action belle et digne de mémoire : voyant que son frère était moins riche que lui , il lui donna sa part d'héritage , estimée au delà de soixante talents¹, et il se mit ainsi sur un pied d'égalité de fortune avec son frère. Quoique déjà bien célèbre par sa générosité , il fit un acte plus admirable encore. Son frère Fabius voulait donner , sur le tombeau du père , un combat de gladia-

¹ Trois cent trente mille francs.

teurs , mais sa fortune ne suffisait pas pour subvenir à une pareille dépense ; Scipion paya , sur ses propres biens , la moitié des frais. A la mort de sa mère , loin de reprendre les biens qu'il lui avait donnés , il les remit , ainsi que le reste de la fortune , à ses sœurs , auxquelles il ne devait rien , selon la loi. Voilà comment Scipion s'acquitt une réputation de probité et de grandeur d'âme , non pas tant par ses grandes dépenses , mais par des dons faits à propos. Quant à la tempérance , il l'acquitt , non en dépensant de l'argent , mais en mettant un frein à ses passions. Ce fut à sa vie réglée qu'il dut une santé robuste et les plus belles récompenses. Quant à la vigueur du corps , si nécessaire à tous , mais surtout aux Romains , il l'acquitt par de grands exercices ; la fortune le servit encore ici singulièrement : en Macédoine , où les rois s'adonnent le plus à la chasse , il surpassa tout le monde dans ce genre d'exercice.

Excerpt. de Legat., p. 526. — Dans la CLV^e olympiade , Ariarathès envoya à Rome des députés porteurs d'une couronne de dix mille pièces d'or , afin de témoigner de son affection pour les Romains , et annoncer que , par égard pour eux , il avait renoncé à un mariage et à une alliance avec la famille de Démétrius. Gracchus , l'envoyé romain , ayant certifié la vérité de ces assertions , le sénat décerna des éloges à Ariarathès , accepta la couronne offerte , et lui envoya en retour les présents estimés le plus riches.

A cette même époque , les envoyés de Démétrius furent introduits dans le sénat : ils apportaient de même une couronne de dix mille pièces d'or , et les assassins enchaînés d'Octave. Le sénat délibéra longtemps sur la conduite à tenir ; enfin , il accepta la couronne d'or et refusa les deux assassins , Isocrate et Leptine.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 85. — Démétrius envoya des députés à Rome ; ils obtinrent cette dure réponse que Démétrius n'obtiendrait son pardon que lorsqu'il aurait , selon toutes ses forces , satisfait le sénat romain.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 587-589. — Après la défaite

de Persée, les Romains se tournèrent contre ceux qui avaient pris part à la guerre des Macédoniens : ils châtièrent les uns et conduisirent les autres à Rome. Charops, qui passait pour un chaud partisan des Romains, obtint le gouvernement de l'Épire ; dans le commencement, on n'eut à lui reprocher qu'un petit nombre de crimes ; mais il dévoila ensuite de plus en plus sa méchanceté, et ruina l'Épire. En effet, il ne cessait de poursuivre, sur de fausses accusations, les plus riches habitants ; il égorga les uns, envoya les autres en exil et confisqua leurs biens. Il extorqua de l'argent non-seulement des hommes, mais encore des femmes, avec l'aide de sa mère Philota, d'une cruauté et d'une méchanceté peu communes à son sexe. Il accusa enfin un grand nombre d'habitants d'être opposés au parti des Romains, et les condamna tous à mort.

Oropherne¹, ayant chassé de ses États son frère Ariarathès, fut bien loin d'administrer son empire de manière à s'attirer l'affection de la multitude. Il était avide d'argent et fit périr beaucoup de monde. Il donna à Timothée une couronne de cinquante talents, une autre de soixante-dix talents au roi Démétrius ; il leur remit encore six cents talents, et ajouta que, dans un autre moment, il leur donnerait encore quatre cents talents. Voyant que les Cappadociens étaient mécontents, il se mit à en tirer tout l'argent possible, et confisqua, au profit du trésor royal, les biens des habitants les plus distingués. Après avoir amassé d'immenses sommes, il déposa, chez les Priéniens, quatre cents talents qui devaient lui servir contre les caprices de la fortune.

Les Priéniens lui rendirent plus tard cet argent.

Ptolémée l'ainé, grâce à une puissante armée, assiégea son frère et le réduisit à la dernière extrémité. Cependant il n'osa pas le tuer, tant en raison de sa clémence et de leur parenté que parce qu'il craignait les Romains. Il lui accorda donc la vie sauve, et conclut un traité d'après lequel son jeune frère devait se contenter de la possession de Cyrène et d'une certaine quantité de blé fournie annuellement. Voilà de quelle manière

¹ Appelé plus haut Holopherne.

inattendue et bienveillante se termina une guerre acharnée entre ces deux rois.

Dès qu'Oropherne vit ses affaires décliner, il s'empressa de solder les mercenaires, parce qu'il redoutait une révolte. Mais manquant pour le moment d'argent, il se vit forcé de piller le temple de Jupiter, construit sur le mont Ariadné, asile depuis longtemps sacré. Il pillra donc ce temple et paya la solde arriérée.

Prusias, roi de Bithynie, ayant échoué dans son entreprise contre Attalus, détruisit le monument sacré appelé Nicéphorium, situé aux portes de la ville¹, et dévasta le temple. Il profana les statues et les images des dieux; parmi ces monuments sacrés, livrés au pillage, se trouvait la célèbre statue d'Esculape, qui passait pour un ouvrage de Phyromaque, chef-d'œuvre de l'art. Le dieu punit bientôt cette action impie : l'armée fut atteinte d'une dysenterie, et la plupart des soldats en moururent; la flotte fut également malheureuse : assaillis inopinément par une tempête dans le Bosphore, un grand nombre de bâtiments périrent avec tout l'équipage; un petit nombre échoua à la côte. Voilà comment le dieu châtia d'abord ce sacrilège.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 86, 89. — Les Rhodiens, grâce à leur habileté et à leur autorité, se faisaient payer par les rois des tributs volontaires. Honorant les puissants par des décrets et d'adroites cajoleries, ils parvinrent, avec beaucoup d'astuce, à se faire donner, de la part des rois, de fameux présents. Ils reçurent de Démétrius deux cent mille médimnes de froment et cent mille d'orge; Eumène leur en devait trente mille, lorsqu'il mourut; ce même roi leur avait promis de leur construire un théâtre en marbre. Les Rhodiens, étant les plus fins politiques de la Grèce, virent beaucoup de souverains se disputer l'honneur d'offrir à leur cité des bienfaits.....

Dans les combats, il brilla comme une fausse monnaie, et ne fit qu'allumer la guerre par ses fautes.

Il semblait arriver aux Rhodiens ce qui arrive dans la chasse

¹ Pergame.

aux ours : ces animaux, bien que doués en apparence d'une force redoutable, sont facilement mis en fuite par de petits chiens agiles, que les chasseurs lâchent sur eux. Comme les ours ont les pieds tendres et charnus, les chiens leur mordent les pattes, et les obligent de s'asseoir jusqu'à ce que le chasseur vienne les achever. A raison de la lenteur et de la pesanteur de leurs mouvements, ils n'échappent pas à la vitesse des petits chiens. C'est ainsi que les Rhodiens, si renommés dans la tactique navale, tombèrent dans les plus grands embarras, lorsqu'ils se virent inopinément enveloppés par ces radeaux et ces légères barques.

Il y avait en Celtibérie une petite ville du nom de Végéda ; comme elle avait pris beaucoup d'accroissement, on résolut de l'agrandir. Le sénat, jaloux de cet agrandissement, envoya des commissaires pour empêcher les constructions, conformément au traité qui portait, entre autres, que les Celtibériens, pour construire une ville, devaient demander la permission des Romains. Un des anciens, nommé Cacyrus, répondit qu'en effet le traité les empêchait de construire des villes, mais qu'il ne leur défendait pas de les agrandir ; qu'ils n'avaient pas l'intention de fonder une ville nouvelle, mais de donner plus d'étendue à celle qui existait ; qu'ils n'agissaient donc pas contre le traité ni contre le droit commun ; que d'ailleurs ils étaient prêts à obéir aux Romains et à leur fournir des secours en cas de besoin, mais qu'en aucune façon ils ne renonceraient à leur construction. Cet avis fut sanctionné par le peuple, et les envoyés le rapportèrent au sénat. Celui-ci rompit le traité et recommença la guerre.

Dans la guerre avec les Grecs, un seul moment peut décider de la victoire ; dans celle avec les Celtibériens, la nuit sépare le plus ordinairement les combattants, et la guerre continue avec une égale vigueur, même pendant l'hiver. Aussi pourrait-on appeler la guerre des Celtibériens une guerre de feu.

Excerpt. de Legat., p. 527. — Après la victoire, en hommes sagement prévoyants, ils envoyèrent des députés auprès du consul pour conclure une trêve. Ce dernier, fidèle aux principes su-

perbes de sa patrie, répondit qu'il fallait, ou une soumission absolue aux Romains, ou continuer la guerre avec vigueur.

Excerpt. Photii, p. 519. — [Diodore] appelle les Ibériens Lusitaniens. Selon cet historien, Memmius, préteur, fut envoyé avec une armée en Ibérie. Les Lusitaniens tombèrent sur lui au moment de son débarquement, le vainquirent dans un combat, et détruisirent la plus grande partie de son armée. Le bruit de ce succès s'étant répandu, les Arévaces, se croyant supérieurs aux Ibériens, conçurent du mépris pour les Romains; aussi le peuple, réuni en une assemblée, déclara-t-il la guerre aux Romains.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 90. — Le peuple rhodien, malgré son ardeur guerrière, échoua dans ses entreprises et écouta des conseils insensés, semblables à ceux que suivent les hommes atteints de longues maladies : quand ils ont épuisé les traitements prescrits par les médecins et qu'ils ne se trouvent pas encore mieux, ces malades ont recours aux aruspices et aux devins; quelques-uns même mettent leur confiance dans les enchantements et dans toute sorte d'amulettes. C'est ainsi que se conduisirent les Rhodiens; malheureux dans toutes leurs entreprises, ils s'adressèrent à des moyens méprisables, et se rendirent ridicules aux yeux des autres peuples. Ce n'est ni l'équipement ni la grandeur des navires, mais la bravoure de ceux qui les montent qui décide la victoire.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 589. — Les Crétois, ayant abordé à Siphnos, attaquèrent la ville et parvinrent, moitié par ruse, moitié par la terreur qu'ils inspiraient, à se faire introduire dans l'intérieur des murs. Ils avaient promis de ne faire aucun mal aux habitants; mais, naturellement perfides, les Crétois réduisirent la ville en esclavage, pillèrent le temple des dieux, [et retournèrent] en Crète chargés de butin. Mais la divinité leur fit bientôt, et d'une manière inattendue, expier leur crime sacrilège; car, forcés par les ennemis de mettre à la voile pendant la nuit, leurs bâtiments furent assaillis par une violente tempête; la plupart sombrèrent, quelques-uns échouèrent contre

des écueils, un très-petit nombre d'hommes parvinrent à se sauver; c'étaient ceux qui n'avaient pas pris part à l'action criminelle commise sur les Siphniens.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME (?).

* *Excerpt. Vatican.*, p. 90. — Les Carthaginois, en guerre avec Masinissa, semblaient avoir rompu le traité conclu avec les Romains. Ils envoyèrent donc des députés [pour s'excuser]. Les Romains répondirent qu'ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Cette réponse ambiguë alarma vivement les Carthaginois.

Ceux qui aspirent au pouvoir, l'acquièrent par la prudence et le courage; ils l'agrandissent par la douceur et la clémence, et le consolident par la crainte et la terreur. On en comprendra la vérité en comparant les anciens règnes avec l'empire actuel des Romains.

Les envoyés des Carthaginois allant déclarer que les auteurs de la guerre contre Masinissa avaient été punis, un des sénateurs s'écria : « Pourquoi ne les a-t-on pas punis au moment même de la guerre? pourquoi en a-t-on attendu la fin pour leur infliger leur châtiment? » Les envoyés des Carthaginois gardèrent le silence, n'ayant aucune raison valable à dire pour leur défense. Le sénat émit alors cette réponse obscure et ambiguë : « Les Romains feront ce qu'il faudra. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 589-590. — Philippe, fils d'Amyntas, trouvant son royaume soumis aux Illyriens, le recouvra tant par les armes que par son génie; il en fit l'empire le plus grand d'Europe par sa clémence envers les vaincus. Ayant remporté une victoire signalée sur les Athéniens, qui lui disputaient la suprématie, il eut bien soin de faire enterrer les ennemis morts, laissés sans sépulture; il renvoya aussi dans leur patrie plus de deux mille prisonniers, sans leur demander aucune rançon. Aussi, ceux qui lui avaient disputé la suprématie, sensibles à la clémence du roi envers les vaincus, lui

remirent-ils spontanément le commandement des Grecs ; et ce qu'il ne put obtenir par un grand nombre de combats , il l'obtint des ennemis volontairement par sa seule clémence. Enfin , il affermit son empire par la terreur , en rasant Olynthe , ville de dix mille habitants. Conformément au même principe , son fils Alexandre détruisit Thèbes , et intimida par ce châtiment les Athéniens et les Lacédémoniens , qui auraient pu être tentés de se révolter. Dans la guerre contre les Perses , il se conduisit très-généreusement à l'égard des captifs , et se concilia l'affection des peuples de l'Asie , non-seulement par sa bravoure , mais encore par sa douceur. Et dans ces derniers temps , les Romains , ambitionnant l'empire du monde , l'ont acquis par les armes , mais ils l'ont agrandi par leur clémence envers les vaincus. Loin de se montrer cruels et vindicatifs , ils traitaient les vaincus en amis et en bienfaiteurs plutôt qu'en ennemis. Car , au moment où les vaincus s'attendaient à être punis du dernier supplice , les vainqueurs ne le cédaient à personne en libéralité : ils accordaient aux uns le droit de cité , aux autres des alliances de famille , et rendaient à plusieurs la liberté ; enfin , ils ne maltraièrent jamais personne. Grâce à cette extrême douceur , les rois et les nations se mirent en masse sous la protection des Romains. Mais , devenus maîtres presque du monde entier , ils affermirent leur autorité par la terreur et la destruction des villes les plus célèbres. C'est ainsi qu'ils renversèrent Corinthe , Carthage et Numance , en Celtibérie ; ils exterminèrent les rois , tel que Persée , en Macédoine , et soumirent beaucoup d'autres par la terreur. Les Romains ont surtout à cœur de n'entreprendre que des guerres justes , et de ne rien décréter à ce sujet inconsidérément.

Excerpt. de Legat. , p. 527-528. — Les Romains marchèrent contre les Carthaginois. Ceux-ci , informés que leurs ennemis avaient abordé à Lilybée , et n'osant pas leur faire la guerre , envoyèrent des députés à Rome , chargés de remettre à la discrétion des Romains les personnes et les biens des Carthaginois. Le sénat accepta cette soumission , et répondit que , puisque les

Carthaginois étaient sagement conseillés , on leur rendrait lois , pays, temples, tombeaux, liberté, possessions. Mais le sénat n'eut garde de spécifier la ville de Carthage, cachant ses véritables desseins, qui étaient la destruction de cette ville. Il ajouta en outre que les Carthaginois seraient traités en amis, lorsqu'ils auraient donné en otages trois cents enfants de sénateurs, et qu'ils se soumettraient aux ordres des consuls. Les Carthaginois, se croyant délivrés de la guerre, fournirent ces otages non sans beaucoup de lamentations. Les Romains abordèrent ensuite à Utique. Les Carthaginois envoyèrent de nouveau des députés pour demander si les Romains avaient d'autres ordres à leur donner. Les consuls répondirent qu'il fallait franchement rendre les armes et les catapultes. Les Carthaginois en furent d'abord peints, à cause de la guerre contre Asdrubal; cependant, ils rendirent deux cent mille armes de toute espèce, et deux mille catapultes. Les Romains envoyèrent ensuite demander aux Carthaginois quelques-uns de leurs sénateurs, pour leur faire connaître leur dernier ordre : on leur envoya trente des plus célèbres sénateurs. Le plus âgé des consuls, Manilius, leur répondit alors : « Le sénat de Rome a décrété que les Carthaginois quittent la ville qu'ils habitent, et qu'ils en construisent une autre à quatre-vingts stades de la mer. » A ces paroles, les envoyés éclatèrent en gémissements; ils se jetèrent à terre, pleurant et se lamentant; ce spectacle produisit une impression profonde sur l'assemblée. Après que les envoyés carthaginois se furent un peu remis de leur terreur, Blannon, seul d'entre eux, éleva la voix, et prononça un discours conforme à la circonstance, et dans lequel il fit preuve de courage autant que de franchise; il excita la sympathie des assistants...

Résolus à détruire Carthage, les Romains renvoyèrent les députés, et leur ordonnèrent de porter aux Carthaginois le décret du sénat. Quelques-uns de ces députés, renonçant au retour dans leur patrie, s'enfuirent où ils pouvaient; les autres, aimant mieux revenir chez eux, s'acquittèrent de leur triste mission. La foule alla au-devant d'eux; sans prononcer une pa-

role , ils se frappèrent la tête , levèrent les mains au ciel , et , implorant les dieux , se dirigèrent sur la place publique , où ils apprirent au sénat les ordres des Romains.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 590-591. — Scipion , plus tard surnommé l'Africain , n'était alors que tribun militaire. Pendant que les autres violaient leur serment , et la foi promise aux ennemis , Scipion conservait fidèlement les garanties accordées aux assiégés , et traitait avec douceur ceux qui se remettaient à sa discrétion. Le bruit de cette équité se répandit dans la Libye ; aucun des assiégés ne voulut se rendre que sur la foi de Scipion.

... Trois Romains tombèrent dans ce combat , et restèrent sans sépulture. Tous furent affligés de la perte de ces hommes et de leur privation de sépulture. Scipion , avec la permission du consul , engagea Asdrubal , par écrit , à rendre aux morts les derniers devoirs. La chose fut exécutée , et on renvoya les os au consul ; Scipion s'acquitt par cet acte beaucoup de gloire et une grande réputation auprès des ennemis.

Pseudophilippe ayant vaincu les Romains dans une bataille célèbre , devint cruel et tyrannique : il fit périr un grand nombre de riches sur de fausses accusations , et se souilla du meurtre de plusieurs de ses amis. Il était naturellement féroce et sanguinaire , présomptueux dans ses entretiens , cupide et tout à fait méchant.

Excerpt. Photii , p. 519-522. — Après la bataille , Alexandre , accompagné de cinq cents hommes , se réfugia à Abas , en Arabie , auprès du souverain Dioclès , auquel il avait déjà confié son tout jeune fils , Antiochus. Puis , les chefs réunis autour d'Héliade , et qui se trouvaient auprès d'Alexandre , envoyèrent secrètement des députés pour traiter au sujet de leur propre souveraineté , promettant de faire assassiner Alexandre. Démétrius y ayant consenti , ces chefs devinrent non-seulement des traîtres , mais encore les meurtriers du roi.

Il ne faut pas passer sous silence un événement arrivé avant la mort d'Alexandre , et qui , en raison de sa singularité , pa-

raîtra peut-être incroyable. Un peu avant cette époque , le roi Alexandre était allé consulter l'oracle en Cilicie , où existe , dit-on , un temple d'Apollon Sarpédonien. Cet oracle lui avait répondu qu'il fallait se garder de visiter le lieu qui avait vu naître un sujet à double forme. Cet oracle parut alors très-obscur ; mais , à la mort du roi , on se l'expliqua facilement par les raisons suivantes. Il y avait à Abas , en Arabie , un certain Diophante , Macédonien d'origine. Il épousa une femme du pays , et en eut un fils de même nom que lui , et une fille appelée Héraïs. Le fils mourut avant l'âge mûr , et la fille , bien dotée , épousa un certain Samiade. Celui-ci , après un an de mariage , entreprit un voyage lointain. Héraïs fut frappée d'une maladie singulière et tout à fait incroyable. Il se déclara une violente inflammation au bas-ventre ; cette partie se tuméfiant de plus en plus , il survint beaucoup de fièvre , et les médecins déclarèrent qu'il s'était formé une ulcération au col de la matrice. Ils employèrent donc les remèdes qu'ils croyaient devoir calmer l'inflammation ; mais , le septième jour , la tumeur s'ouvrit au dehors , et l'on vit sortir , des parties sexuelles d'Héraïs , un membre viril avec les deux testicules. Cette rupture eut lieu en l'absence du médecin et de tout autre témoin étranger ; il n'y avait que la mère et deux servantes. Ces femmes en furent saisies de stupeur ; elles donnèrent à Héraïs les soins convenables , et gardèrent le silence sur cet accident. Délivrée de cette maladie , Héraïs continua à porter des vêtements de femme , à garder la maison , et à se conduire comme une femme mariée. Ceux qui en connaissaient le secret soupçonnèrent qu'elle était hermaphrodite , et que , dans ses rapports avec son mari , il n'y avait pu avoir d'autres embrassements que ceux d'homme à homme. Ce secret , cependant , ne s'était pas répandu hors de la maison. Samiade , à son retour , voulut , comme il est naturel de penser , cohabiter avec sa femme ; et comme , toute honteuse , elle n'osait pas se découvrir , Samiade se fâcha. Cependant son mari y mit de l'insistance , et , comme de son côté le père d'Héraïs s'opposait au rapprochement , et que la honte l'empêchait d'en dire

la raison , la dispute s'alluma. Samiade intenta , au sujet de sa femme , un procès à son beau-père , et l'affaire fut portée devant le tribunal , comme un événement extraordinaire et scénique. Les juges se rassemblèrent ; et , après avoir prononcé des discours pour et contre , en présence de l'objet en litige , ils furent bien embarrassés pour savoir à qui ils donneraient raison , au mari ou au beau-père ; enfin , ils prononcèrent que la femme devait suivre son mari. Alors Héraïs déclara son véritable sexe , et , se découvrant , elle le fit voir à tous les assistants ; rompant le silence , elle demanda avec indignation si on pouvait la forcer à cohabiter avec un homme. Tous en furent stupéfaits , et jetèrent des cris d'admiration ; Héraïs , cachant sa pudeur , alla changer les ornements de femme contre le costume d'un jeune homme. Les médecins , en explorant les parties , reconnurent que les organes sexuels mâles avaient été cachés dans une poche ovulaire de la vulve , recouverte d'une membrane contre nature , munie d'un orifice par lequel se faisaient les sécrétions naturelles. Les médecins employèrent donc un traitement convenable pour faire ulcérer et cicatriser le canal urinaire [anormal] , et mettre les organes génitaux mâles dans leur état naturel. Héraïs changea son nom en celui de Diophante , servit dans la cavalerie , se battit à côté du roi Alexandre , et se retira avec lui à Abas. Ce fut alors que l'on comprit le sens , auparavant ignoré , de l'oracle : le roi avait paru à Abas , où était né un être à double forme. Samiade , subjugué par l'amour et le souvenir des habitudes du passé , et accablé par la honte d'un mariage contre nature , légua tous ses biens à Diophante , et s'ôta la vie. Ainsi , l'individu né femme s'acquitta par sa bravoure la gloire d'un homme , et celui qui était réellement homme se montra plus faible qu'une femme.

Trente ans plus tard , un semblable phénomène se présenta dans la ville d'Épidaure. Il y avait dans cette ville une jeune personne orpheline , réputée fille et nommée Callo. Elle avait une imperforation du canal qui distingue les parties génitales de la femme ; dès sa naissance , elle avait , près de la partie appelée

*peigne*¹, un canal par lequel s'évacuaient les matières liquides. Arrivée à l'âge de la puberté, elle fut mariée à un de ses concitoyens ; elle vécut ainsi mariée pendant deux ans : impropre à l'acte conjugal, elle était forcée de servir aux plaisirs contre nature. Quelque temps après, il se manifesta dans cette région un phlegmon accompagné d'atroces douleurs. Un grand nombre de médecins furent appelés en consultation ; aucun d'eux n'osait répondre de la guérison, lorsqu'un pharmacien promit de guérir la personne : il incisa la tumeur, d'où sortirent des organes sexuels mâles, savoir : des testicules et une verge imperforée. Tous les assistants furent étonnés de cette merveille. Cependant, le pharmacien chercha à remédier au défaut d'imperforation : il fit d'abord une incision à l'extrémité du membre, et la conduisit de manière à produire une perforation jusque dans l'urètre ; il y introduisit une sonde d'argent, par laquelle il évacua le liquide trop accumulé, et fit cicatriser le canal après l'avoir fait ulcérer. Ayant, de cette façon, guéri le malade, le pharmacien demanda un double salaire ; car, disait-il, au lieu d'une femme malade, je vous rends un jeune homme bien portant. Callo quitta ses navettes et ses travaux de femme, changea son vêtement contre celui d'un homme, prit les habitudes du sexe masculin, et se fit appeler Callon, en ajoutant un *n* à la fin de son nom. Suivant quelques-uns, Callo, avant de se convertir en homme, avait été prêtresse de Cérès, et, comme elle avait vu [dans ce culte] des choses que les hommes ne doivent pas voir, elle fut accusée de sacrilège.

De semblables monstruosité ont été, dit-on, observées à Naples et dans plusieurs autres lieux. La nature n'a pas réuni les deux sexes dans ces êtres biformes, cela est impossible ; mais elle en a tracé les apparences au moyen de quelques parties du corps, pour étonner et tromper les hommes. Nous avons jugé à propos de rapporter ces phénomènes, non pour amuser, mais pour instruire le lecteur. Beaucoup d'hommes, les regardant comme des prodiges, en conçoivent des craintes superstitieuses ; ces

¹ *Κραις*, pubis?

craintes ne s'observent pas seulement chez les simples particuliers, mais chez des nations et dans des cités. Au commencement de la guerre marsique, un habitant des environs de Rome s'était marié avec un Androgyne semblable à ceux dont nous venons de parler. Il dénonça le fait au sénat qui, poussé par la superstition et les aruspices étrusques, ordonna de le faire brûler vif. Cet Androgyne n'était cependant pas une véritable monstruosité, et il périt parce qu'on n'en savait pas convenablement apprécier l'infirmité. Quelque temps après, un semblable Androgyne se vit chez les Athéniens qui, par la même ignorance, le brûlèrent vivant.

On raconte que les hyènes ont les deux sexes réunis, et s'entre-croisent mutuellement. Cependant, il n'en est pas ainsi : les sexes sont simples et distincts, et ce prétendu hermaphrodisme n'est qu'une illusion : la femelle a seulement un appendice semblable à un membre viril, et le mâle en a un qui ressemble à l'organe sexuel femelle. La même observation s'applique aussi à tous les autres animaux ; il naît à la vérité un grand nombre de monstruosité de tout genre, mais elles ne peuvent pas atteindre leur entier développement. Ces remarques doivent suffire pour nous corriger de la superstition. Voilà ce que Diodore rapporte à la fin du trente-deuxième livre de son histoire.

Les murs de Carthage avaient quarante coudées de haut sur vingt-deux de large. Malgré ces moyens de défense, on vit que les machines et la bravoure des Romains l'emporteraient ; la ville fut en effet prise d'assaut et rasée.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 91. — Les femmes des Carthaginois apportèrent leurs ornements d'or ; car, dans cette grave conjoncture, tout le monde était indifférent à la perte des richesses par lesquelles on croyait racheter son salut.

Marcus Porcius Caton, si renommé par sa sagesse, interrogé sur ce que Scipion faisait en Libye, répondit : « Lui seul est sage ; les autres errent comme des ombres¹. » Le peuple eut tant d'affection pour cet homme qu'il le nomma consul.

¹ *Odyssée*, XV, 195.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 591. — Le peuple aimait tellement Scipion que , bien que l'âge et les lois s'y opposassent, il mit le plus grand empressement à l'investir de l'autorité consulaire.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 91. — La fortune avait, comme à dessein, de part et d'autre, également distribué des auxiliaires.

Excerpt. Photii, p. 523. — Masinissa, roi des Libyens, et toujours fidèle aux Romains, vécut, jouissant de toutes ses facultés, pendant quatre-vingt-dix ans. En mourant, il laissa dix enfants, dont il confia la tutelle aux Romains. Masinissa était vigoureux de corps et exercé aux fatigues dès son enfance. Sur pied de bon matin, il restait toute la journée immobile et occupé aux mêmes travaux; une fois assis, il ne se levait de son siège qu'à la nuit; une fois à cheval, il s'y tenait, sans se fatiguer, des journées entières. Ce qui prouvait la bonne constitution et la santé robuste de ce roi, c'est que, à près de quatre-vingt-dix ans, il avait un fils âgé de quatre ans d'une force remarquable. Il s'appliquait avec soin à l'agriculture, et laissa à chacun de ses fils un champ de dix mille plèthres en plein rapport. Il régna pendant soixante ans d'une manière distinguée.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 591. — Le consul romain Calpurnius [Pison], violant les traités, détruisit quelques-unes des villes qu'il avait prises par capitulation. Aussi un génie contraire, pour punir ce crime, sembla-t-il le faire échouer dans ses entreprises, dont aucune ne fut conduite à bonne fin. Le roi Prusias, laid et efféminé, était odieux aux Bithyniens.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 92. — Le sénat envoya des députés en Asie pour mettre un terme à la guerre entre Nicomède et Prusias, père de celui-ci. Il choisit pour députés Licinius, qui avait la goutte, Mancinus, qui avait eu la tête fracturée par la chute d'une tuile, et une portion des os enlevés, enfin, Lucins, qui était tout à fait privé de sentiment. Caton, président du sénat, et qui se faisait remarquer par son esprit, dit, dans l'assemblée des sénateurs : « Nous envoyons une députation qui n'a ni

pieds, ni tête, ni cœur. » Ce trait d'esprit eut beaucoup de succès dans la ville.

Excerpt. Photii, p. 523. — Nicomède défit son père Prusias, le tua dans le temple de Jupiter où il s'était réfugié, et se mit, par ce meurtre impie, en possession du royaume de Bithynie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 92. — Pendant le siège de Carthage, Asdrubal envoya une députation auprès de Golossès, et l'invita à un entretien. D'après les instructions du général en chef (Scipion), Golossès offrit à Asdrubal, ainsi qu'à des familles de son choix, un sauf-conduit, un présent de dix talents et cent esclaves. Mais Asdrubal répondit qu'il n'oserait regarder le soleil, s'il cherchait à se sauver pendant que sa patrie était ruinée par le fer et le glaive. Ces paroles, pleines de fierté, forment un grand contraste avec les actes d'Asdrubal. En effet, pendant que la patrie était sur le bord de l'abîme, Asdrubal passait son temps dans de somptueux festins et dans un luxe insultant. Pendant que ses concitoyens mouraient de faim, il allait vêtu de pourpre, et portant une chlamyde magnifique, comme pour insulter aux malheurs de sa patrie. Après la prise de Carthage, Asdrubal, oubliant son orgueil et sa jactance, abandonna les transfuges et se rendit en suppliant auprès de Scipion. Il tomba à genoux, versa des larmes et employa toutes les prières pour attendrir le cœur de Scipion. Celui-ci le consola, et, s'adressant à ses amis, présents à ce spectacle : « Voici, dit-il, l'homme qui, naguère, a refusé de sauver sa vie au prix de beaucoup de biens. Exemple frappant de l'inconstance de la fortune qui trompe inopinément l'orgueil de l'homme ! »

Pendant que Carthage était en feu, et que toute la ville était la proie d'une épouvantable flamme, Scipion ne put retenir ses larmes. Polybe, son précepteur, lui ayant demandé le motif de ses pleurs, Scipion répondit : « Je songe aux vicissitudes de la fortune ; peut-être le moment viendra où Rome aura le même sort. » Et il se mit à réciter ces vers du poète : « Un jour viendra où la ville sacrée d'Ilion périra, Priam et son peuple¹. »

¹ *Iliade*, VI, 448.

* *Excerpt. de Virt. et Vit.*, p. 591. — Après la prise de Carthage, Scipion montra aux envoyés siciliens présents toutes les dépouilles, et leur ordonna de chercher et de remporter en Sicile ce que les Carthaginois leur avaient autrefois enlevé. On trouva parmi ces dépouilles un grand nombre de tableaux d'hommes célèbres, et de statues, chefs-d'œuvre de l'art; on y trouva aussi beaucoup de magnifiques offrandes sacrées en argent, en or. Il y avait aussi le fameux taureau d'Agrigente, que Périlaüs avait construit pour le tyran Phalaris, et par lequel périt, le premier, celui qui avait inventé cet ouvrage pour le supplice des autres.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 94-97. — Depuis les temps historiques, on n'a jamais vu la Grèce plongée dans d'aussi grandes calamités; il serait impossible de les peindre ni de les lire sans verser des larmes. Je n'ignore pas combien il est pénible de raconter les malheurs de la Grèce et de léguer à la postérité le récit de cette histoire; mais je vois que les leçons de l'expérience peuvent servir aux hommes à réparer des fautes. Ce n'est donc pas les historiens qu'il en faut blâmer, mais plutôt ceux qui conduisent les affaires d'une manière insensée. C'est ainsi que la ligue achéenne succomba, non par défaut de courage militaire, mais par l'impéritie des chefs. A cette même époque, où Carthage cessa d'exister, un malheur non moins grand, ou, pour dire vrai, une grande catastrophe arriva aux Grecs. En effet, tandis que les Carthaginois trouverent sous les ruines de leur ville en même temps la fin de leurs souffrances, les Grecs assistèrent, comme témoins oculaires, aux massacres de leurs parents et de leurs amis; ils virent les têtes tomber sous la hache des licteurs, les villes de la patrie saccagées, les populations insolemment réduites en esclavage; enfin, après la perte de leur liberté et de leurs franchises, ils tombèrent du faite de la prospérité dans la plus profonde misère. Ils éprouvèrent ces grands malheurs parce qu'ils avaient entrepris contre les Romains une guerre insensée. Il semblerait, en effet, qu'un démon de rage ait entraîné les Achéens à leur perte. Les géné-

raux étaient la cause de tous ces malheurs : les uns , obérés de dettes , fomentaient des troubles et des guerres , faisaient abolir les dettes , et , soutenus par une foule d'hommes obérés comme eux , ils soulevaient les masses ; quelques autres , poussés par la démence , prenaient des résolutions désespérées. Critolaüs surtout excita la fureur du peuple , et , abusant de sa dignité de magistrat , il accusa publiquement les Romains d'insolence et de cupidité ; il disait qu'il voulait bien avoir les Romains pour amis , mais qu'il ne voulait pas les avoir pour maîtres. Il déclara aux Achéens que s'ils voulaient se montrer hommes , ils ne manqueraient pas d'alliés , mais que s'ils voulaient se conduire en esclaves , ils auraient bientôt des maîtres. Enfin il se vantait déjà d'avoir l'alliance de plusieurs rois et cités. Enflammé par ces discours , le peuple déclara la guerre en apparence aux Lacédémoniens , mais en réalité aux Romains. C'est ainsi que souvent le vice l'emporte sur la vertu , et un conseil pernicieux sur un avis salutaire.

Les poètes avaient prédit la destinée de Corinthe : « Corinthe , astre brillant de la Grèce. » Cette ville fut détruite par les vainqueurs pour épouvanter la postérité. La ruine de cette ville était un objet de commisération , non-seulement pour les témoins oculaires , mais la postérité , qui en verra les ruines elle-même , sera touchée de pitié. Quel est le voyageur qui ne verserait pas de larmes en voyant ces ruines , vestiges d'une gloire et d'une prospérité qui ne sont plus ! Aussi , cent années après , Caius Julius César qui , en raison de ses exploits , a été admis au nombre des dieux , rétablit cette ville qu'il avait vue en ruines. — Les âmes atteintes d'affections opposées flottent entre l'espoir du salut et la crainte de la destruction.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 591. — Environ cent ans après , Caius Julius César , admis au nombre des dieux , visita Corinthe , et , touché de pitié , il s'empressa de relever cette ville de ses ruines. Ce citoyen distingué , par sa clémence , mérite une grande gloire et les éloges éternels de l'histoire. Tandis que ses ancêtres s'étaient durement conduits envers cette

ville, il répara par sa clémence le mal qu'ils avaient fait, aimant mieux pardonner que punir. Il surpassa par la grandeur de ses exploits ses prédécesseurs, et, par sa vertu, il s'acquit à juste titre le surnom de divin. Enfin, par son illustre origine, par son éloquence, par ses connaissances militaires et son désintéressement, il mérite les éloges de l'histoire.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME (?).

Excerpt. Photii, p. 525-526. — Les Lusitaniens, manquant de chef habile, étaient d'abord facilement vaincus par les Romains; mais, ayant ensuite Viriathe à leur tête, ils firent beaucoup de mal aux Romains. Viriathe était un de ces Lusitaniens qui habitent le littoral de l'Océan; pâtre et habitué dès son enfance à vivre dans les montagnes, il était doué d'une grande force physique; il surpassait de beaucoup les Ibériens par sa vigueur et l'agilité de ses membres; il était habitué à ne prendre que peu de nourriture, à faire beaucoup d'exercice, et à ne dormir que le temps nécessaire au sommeil. Il ne portait constamment que des armes de fer, se battait contre les bêtes féroces et les brigands; enfin, il fut nommé chef des Lusitaniens, et réunit bientôt autour de lui une troupe de bandits. Il fit de grands progrès dans l'art militaire, et fut admiré non-seulement pour sa force, mais encore pour son habileté stratégique. Il était juste dans la distribution du butin, et récompensait chacun selon ses mérites. Enfin, il parvint à un tel degré de puissance, qu'il se déclara, non plus chef de bandits, mais souverain. Il fit la guerre aux Romains, remporta la victoire dans plusieurs combats, battit le général romain Vitellius avec son armée, le fit prisonnier, le tua avec son glaive, et eut beaucoup d'autres succès, jusqu'à ce qu'enfin Fabius fut désigné pour le combattre. A dater de ce moment, Viriathe commença à décliner. Mais bientôt il reprit courage, l'emporta sur Fabius, et le força à conclure un traité indigne des Romains. Mais Cépion, envoyé contre Viriathe, annula ce traité; il battit Viriathe dans plusieurs rencontres, le réduisit à la dernière extrémité, l'obli-

gea à demander une trêve, et le fit assassiner par ses domestiques. Le général romain frappa de terreur Tautamus, successeur de Viriathe, ainsi que ses partisans, leur imposa un traité, et leur donna un territoire et une ville, où ils devaient s'établir.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 592-593. — Viriathe, chef de brigands, Lusitanien, était juste dans la répartition des dépouilles, il récompensait chacun selon son mérite, et ne s'adjudgeait aucune portion des biens communs. Aussi les Lusitaniens lui étaient-ils très-dévoués; ils l'honoraient comme leur bienfaiteur et sauveur.

Plautius, préteur romain, avait mal gouverné sa province; il fut condamné par un jugement du peuple pour avoir avili le nom romain, et fut exilé de Rome.

En Syrie, le roi Alexandre [Bala], qui était incapable par sa faiblesse de porter le fardeau de la royauté, donna le gouvernement d'Antioche à Hiérax et à Diodote. Ayant affaibli le royaume d'Égypte, et se trouvant être le seul rejeton de sa race, il se crut débarrassé de tout danger : il ne chercha plus, comme ses prédécesseurs, à se rendre agréable au peuple, devint de plus en plus tyrannique, et poussa enfin la cruauté et la perversité jusqu'à l'excès. En cela, il suivait, non-seulement ses penchants naturels, mais encore les conseils de celui auquel il avait confié le gouvernement de ses États. Ce ministre (Lasthène), homme sans religion et sans conscience, était l'instigateur de tous les crimes, et poussait le jeune prince aux actions les plus coupables. Ainsi, il fit d'abord infliger des supplices cruels à ceux qui, pendant la guerre, n'avaient pas embrassé son parti. Ensuite, comme les habitants d'Antioche voulaient trop se familiariser avec lui, il rassembla des troupes étrangères et ôta aux habitants leurs armes : ceux qui refusaient de les rendre furent en partie tués dans leur résistance, en partie égorgés avec leurs enfants et leurs femmes dans leurs propres maisons. Comme il en résulta de grands troubles, il mit le feu à la plus grande partie de la ville. Un grand nombre de chefs d'insurrection furent mis à mort, et leurs biens con-

lisqués au profit du trésor royal. Ceux que la crainte ou la haine avait exilés de la patrie erraient en grand nombre dans toute la Syrie, en attendant une occasion favorable pour attaquer le roi. Cependant Démétrius, leur ennemi, ne cessait pas d'égorger les habitants, de les condamner à l'exil, et de leur enlever leurs biens; enfin, il surpassa de beaucoup son père en cruauté, et pourtant ce dernier, loin de se conduire en roi clément, avait imposé à ses sujets le joug le plus dur. Aussi les rois de cette race furent-ils odieux par leurs crimes, tandis que ceux de l'autre branche étaient aimés pour leur douceur. De là aussi ces luttes de famille et ces guerres continuelles que les Syriens se livraient entre eux, au sujet des princes des deux branches. Car le peuple, séduit par les promesses des rois qui voulaient reprendre le sceptre, était toujours prêt à changer de parti.

Excerpt. de Legat., p. 628. — Les habitants d'Arados jugèrent le moment favorable pour détruire la ville de Marathos¹. Ils envoyèrent donc secrètement des émissaires auprès d'Ammonius, gouverneur du royaume, pour l'engager à leur livrer Marathos pour trois cents talents. Ammonius détacha Isidore, en apparence pour les besoins du service, mais en réalité pour prendre la ville et la livrer aux Aradiens. Les Marathiens, ignorant que leur perte était résolue, mais voyant les Aradiens en faveur auprès du roi, ne voulurent pas admettre dans leur ville les troupes royales, et se déclarèrent les suppliants des Aradiens. Ils chargèrent donc immédiatement dix des citoyens les plus distingués de partir pour Arados, revêtus du costume des suppliants, et emportant les plus anciennes images de la ville; ils croyaient ainsi toucher leurs voisins, qui avaient la même origine qu'eux, et détourner la colère des Aradiens par le culte des dieux. D'après les ordres reçus, les envoyés débarqués se présentèrent en suppliants devant le peuple; mais les Aradiens, dans leur orgueil, foulèrent aux pieds les droits communs des suppliants, et ne tinrent aucun compte ni de la parenté ni de la religion : ils brisèrent insolamment les images des dieux, mar-

¹ Ville de la Phénicie.

chèrent dessus, et assaillirent leur inconstance et leur dé-
Enfin, quelques amis pour récitant une fable : « Un homme ,
et ordonnèrent de conduire , avait épousé deux femmes ; la plus

Excerpt. de Virt. et V. si fût du même âge qu'elle , lui arradominés par leur ressentiment, que la plus âgée lui ôta les che-
rathos , pendant que ces malheureux deux femmes , il eut bientôt la
des suppliants et l'inviolabilité qu'on est réservé aux habitants
gens les plus audacieux , transportés en ennemis ; les Lusitaniens
coups de flèches. Ceux qui avaient accablés deserte. » On rapporte
légè accoururent dans l'assemblée , et ajoutant un homme , qui n'a-
crimes en méditant contre les Marathiens l'éducation que celle
ils enlevèrent les anneaux qu'ils portaient aux incipies de la na-
servirent pour envoyer aux Marathiens une lettre suppliant vertu. —
par leurs députés ; cette lettre portait que les Aradiens avaient
envoyer un corps d'auxiliaires , de telle façon que les Marathiens ,
convaincus d'avoir véritablement affaire à une troupe d'auxi-
liaires , l'admirent dans leur ville. Cependant , cette tentative
criminelle ne réussit pas : un homme pieux et juste eut pitié de
ceux qui devaient subir un sort si malheureux. Les Aradiens
avaient enlevé toutes les barques , afin que personne ne pût al-
ler dénoncer leur perfide dessein , lorsqu'un pêcheur , ami des
Marathiens , occupé à son métier dans un canal des environs ,
et privé de sa barque qu'on lui avait ôtée , traversa , pendant la
nuit , le bras de mer à la nage , franchit hardiment une distance
de huit stades , et dévoila aux Marathiens le complot des Ara-
diens. Instruits par des espions que leur plan était découvert ,
les Aradiens renoncèrent à leur perfide entreprise.

Ptolémée [Physcon]¹, frère de Ptolémée Philométor, débuta
dans l'administration de son royaume en commettant de grands
crimes. Il fit périr cruellement et injustement beaucoup d'hom-
mes, faussement accusés d'avoir voulu attenter à sa vie ; sous
divers prétextes , fondés sur de fausses délations , il en condamna
plusieurs autres à l'exil , et confisqua leurs biens. Ces actes ex-

¹ Il s'était lui-même donné le surnom de bienfaiteur (Évergète) .

lisqués au profit du trésor royal. Ceux qui^{z.} avaient exilés de la patrie erraient en gr^{ne} de ses sujets. Il ré-
 la Syrie, en attendant une occasion fr^{empla}, non pas avec admi-
 roi. Cependant Démétrius, leur enn^{de mépris}, le grand nombre
 ger les habitants, de les condamne^{que les étoffes riches et variées}
 leurs biens; enfin, il surpassa de^{ses noces}. Il parla de beaucoup
 et pourtant ce dernier, loin de^{que}; il laissa entendre, dans une de
 imposé à ses sujets le jour^{itude ne manquait pas de prétextes}, et
 race furent-ils odieux p^{se glorifier des dons de la fortune in-}
 l'autre branche étaien^{de toutes ces grandes richesses de son beau-}
 ces luttes de famill^{disposition de celui qui avait une lance, que ce}
 se livraient entr^{plutôt des remerciements à lui, qui était le mai-}
 Car le peup^{repre}. Viriathe ne se mit ni au bain ni à table; on lui ap-
 porta une table couverte de mets; il prit les pains et les viandes, et
 les distribua à sa suite; il ne prit lui-même que fort peu de nour-
 riture, et fit amener la jeune mariée. Après avoir fait les sacrifices
 en usage chez les Ibériens, il fit monter la jeune épouse sur une
 jument, et la conduisit aussitôt dans les montagnes. Viriathe
 pensait que la plus grande richesse consiste à être content de ce
 qu'on a, que la patrie est dans la liberté, et la possession la plus
 sûre dans le courage. Cet homme montrait beaucoup d'esprit
 dans ses entretiens; car il était simple, naturel et sans fard.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 97-98. — Aux noces de Viriathe, on
 avait exposé beaucoup de richesses. Après y avoir jeté ses re-
 regards, Viriathe demanda à Astolpas : « Comment les Romains,
 en voyant tant de richesses étalées dans les festins, se sont-ils
 abstenus de s'en emparer quand ils en avaient le pouvoir? » As-
 tolpas répondit que beaucoup de Romains les avaient vues,
 mais qu'aucun n'avait songé à les prendre ni à les demander :
 « Pourquoi donc alors as-tu abandonné ceux qui te laissent
 jouir de tes biens tranquillement pour t'allier avec moi, homme
 obscur et sauvage? » — Viriathe était spirituel dans ses entre-
 tiens, et cependant il n'avait en pour maître que la nature. Les
 habitants de Tycca se déclaraient, dans leur inconstance, tantôt
 pour les Romains, tantôt pour Viriathe, et comme ils conti-

nuaient ce manége, Viriathe railla leur inconstance et leur défaut de jugement, en leur récitant une fable : « Un homme, leur dit-il, d'un âge moyen, avait épousé deux femmes; la plus jeune, voulant que son mari fût du même âge qu'elle, lui arrachait les cheveux blancs, tandis que la plus âgée lui ôtait les cheveux noirs; et enfin, grâce à ces deux femmes, il eut bientôt la tête toute chauve¹. Un sort semblable est réservé aux habitants de Tycca : les Romains tuent leurs ennemis; les Lusitaniens les leurs, et votre ville sera bientôt déserte. » On rapporte encore beaucoup d'autres bons mots de cet homme, qui n'avait pas fait d'études et qui n'avait d'autre éducation que celle du sens commun. Un homme qui vit selon les principes de la nature a la parole concise et affermie par l'exercice de la vertu. — Une sentence brève et simple s'appelle apophthegme, relativement à celui qui parle, et sentence mémorable relativement à celui qui l'entend.

Quand on est faible et dans une humble condition, on se contente de peu et on aime la justice, tandis que la richesse a pour compagnes l'avarice et l'injustice.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 594. — Pendant son séjour à Laodicée, Démétrius passait son temps dans les plaisirs et les banquets; il continua la même conduite criminelle, et il ne fut point instruit par ses malheurs. Les Cnossiens aspiraient au premier rang : ils y prétendaient tant à cause de l'ancienne splendeur de leur ville qu'à cause de la renommée de leurs ancêtres dans des temps héroïques. Selon leurs traditions, Jupiter avait été élevé chez eux, et Minos, le Cnossien, maître de la mer, avait été instruit par Jupiter, et surpassait de beaucoup en vertu les autres mortels.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 96. — D'après la tradition, Agamemnon avait maudit les guerriers qui étaient restés en Crète. De là vient un ancien proverbe en usage chez les Crétois, lorsqu'on parle d'un malheur récent : « Hélas ! c'est vous, Pergamiens, qui avez attiré sur nous ce malheur. »

¹ La Fontaine a traduit cette fable en vers, liv. I, fable 17.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 514-516. — En Égypte, Ptolémée devint odieux au peuple par sa cruauté et son injustice envers les magistrats. Sa conduite ne pouvait soutenir aucun parallèle avec celle de Ptolémée Philométor : celui-ci était doux et clément, celui-là cruel et sanguinaire. Aussi le peuple n'attendait-il qu'un moment favorable pour s'insurger.

Ptolémée (Physcon), selon les lois des Égyptiens, s'était installé dans la résidence royale de Memphis. Ce roi eut un fils de sa femme Cléopâtre. Rempli de joie, il donna à ce fils le nom de Memphitès, parce que l'enfant était venu au monde au moment où le roi accomplissait un sacrifice dans la ville de Memphis. Pendant les fêtes qu'il donnait à l'occasion de la naissance de son fils, Ptolémée, ne démentant pas ses habitudes sanguinaires, ordonna de mettre à mort les Cyrénéens qu'il avait ramenés en Égypte, et qui étaient accusés de s'exprimer avec trop de franchise sur le compte de sa concubine Irène.

Diégylis, roi des Thraces, à peine monté sur le trône, se laissa aveugler par ses succès inattendus : il traita ses amis et ses alliés non comme des sujets, mais comme des esclaves achetés à prix d'argent ou comme des prisonniers de guerre ; enfin il se conduisit en despote cruel. Il fit mourir dans les tortures un grand nombre de braves citoyens thraces, il en outragea beaucoup d'autres et leur infligea les plus cruels tourments. Rien ne lui était sacré, ni la beauté de la femme ou de l'enfant, ni les richesses d'autrui ; mais il remplit ses trésors de butin. Il ravagea les villes grecques du voisinage, et emmena les habitants captifs ; il outragea les uns et infligea aux autres des supplices atroces. Il se rendit maître de la ville de Lysimachie, soumise au pouvoir d'Attalus : il incendia la ville, choisit parmi les prisonniers les plus considérables et leur infligea les genres de supplice les plus inouïs. Il coupa aux enfants les mains, les pieds et la tête, et les fit attacher et porter au cou des parents ; il ordonna que les maris et les femmes fissent un échange de leurs membres coupés ; quelques-uns de ceux auxquels il avait fait couper les mains furent disséqués le long du dos, et les lam-

beaux de chair promenés sur des piques. Enfin , ce roi surpassa en cruauté Phalaris et Apollodore , tyrans des Cassandriens. En passant sous silence les autres détails , nous allons rapporter un fait qui montre toute la cruauté sanguinaire de Diégylis. Pendant qu'il célébrait ses noces , selon les anciennes coutumes des Thraces , il fit enlever , au milieu de la route , deux jeunes Grecs , sujets du roi Attalus ; c'étaient deux frères d'une rare beauté , l'un avait le menton recouvert du premier duvet , l'autre était presque du même âge. Ils furent tous deux introduits , parés comme des victimes ; il fit étendre le plus jeune par ses satellites , et le coupa par le milieu du corps , s'exclamant que les rois ne doivent pas sacrifier comme de simples particuliers. Comme l'aîné , qui aimait beaucoup son frère , pleurait à ce triste spectacle et qu'il se jetait sur le fer du bourreau , Diégylis ordonna à ses satellites de l'étendre de même. Par un raffinement de cruauté , il le divisa d'un seul coup de part en part , aux grands applaudissements des spectateurs. Ce roi commit beaucoup d'autres monstruosité.

Attalus , informé que Diégylis s'était rendu odieux à ses sujets par son avarice et son extrême cruauté , affecta une conduite tout opposée : il renvoya généreusement les prisonniers thraces et fit proclamer partout sa mansuétude. Diégylis infligea les supplices les plus outrageants aux otages de ceux qui avaient quitté le pays [pour se retirer auprès d'Attalus] ; quelques-uns de ces otages n'étaient que des enfants très-faibles , tant pour leur âge que pour leur nature. Les uns eurent le corps divisé par morceaux , les autres eurent la tête , les mains et les pieds coupés ; d'autres enfin furent attachés à des poteaux ou suspendus à des arbres. Beaucoup de femmes , avant de subir la peine de mort , furent exposées , les vêtements retroussés , aux outrages grossiers des Barbares , dont quelques-uns commettaient ces outrages , sans honte , aux yeux du public. Quelques-uns cependant , doués de sentiments humains , eurent pitié des malheureux.

Excerpt. de Legat. , p. 629-630. — Les Numantins et les

Termessiens avaient envoyé des députés à Rome pour traiter de la paix. Les Romains la leur accordèrent aux conditions suivantes : « Chacune des deux villes livrera aux Romains trois cents otages , neuf mille saies , trois mille peaux , huit cents chevaux de guerre et toutes les armes ; à ces conditions , les Numantins et les Termessiens seront reconnus amis et alliés de Rome. » Au jour fixé , les deux villes allèrent remplir les clauses du traité. Mais , lorsqu'à la fin il fallut rendre les armes , un noble regret et l'amour de la liberté s'emparèrent des habitants. Ils se lamentaient entre eux et se demandaient s'il fallait , comme des femmes , se débarrasser de leurs armes ; puis , saisis de repentir , ils se reprochaient réciproquement la conclusion du traité : les pères en voulaient aux fils , les enfants aux parents , et les femmes aux maris. Enfin , revenus à leur ancienne énergie , ils refusèrent de rendre les armes et recommencèrent la guerre contre les Romains.

Tryphon , devenu roi , de simple particulier qu'il était , voulut se faire confirmer dans sa royauté par un décret du sénat. Il fit donc fabriquer une statue de la Victoire , en or , du poids de dix mille pièces d'or , et envoya des députés à Rome pour l'offrir au peuple. Car il se flattait que , tant par intérêt que comme un heureux présage , les Romains accepteraient la statue et lui donneraient le titre de roi ; mais il trouva que le sénat était bien plus fin que lui , que ce fut lui plutôt qui en était la dupe. En effet , le sénat accepta la statue , tant par intérêt que comme un don de bon augure ; mais il l'accepta , non pas au nom de Tryphon , mais au nom du roi (Antiochus) qu'il avait assassiné. Par cette conduite , il montra son horreur pour le meurtre du jeune roi , et refusa d'accepter un don offert par des mains impies.

Les députés de Rome , dont le chef était Scipion l'Africain , arrivèrent à Alexandrie pour visiter tout le royaume. Ptolémée les accueillit avec une grande pompe , prépara de magnifiques festins , et leur montra lui-même son palais et ses trésors. Les envoyés romains , distingués par leur vertu , ne touchèrent qu'

un petit nombre de mets sains, et méprisèrent le luxe comme corrompant l'âme et le corps. A peine jetèrent-ils un regard sur les richesses auxquelles le roi attachait tant de prix ; mais ils examinèrent avec soin la situation de la ville, l'importance et les particularités du phare. Ils remontèrent ensuite le Nil jusqu'à Memphis, et admirèrent la fécondité du sol, l'utilité des inondations du Nil, le nombre des villes, leurs innombrables habitants, l'assiette forte de l'Égypte, et les immenses avantages du pays, bien situé pour fortifier et agrandir un empire. Enfin, après avoir vu avec surprise combien l'Égypte était peuplée et bien située, ils furent convaincus que ce pays pourrait devenir un très-grand empire sous des rois dignes d'un tel royaume. Après avoir visité l'Égypte, les députés s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et passèrent de là en Syrie. Ils parcoururent ainsi la plupart des contrées de la terre, et, en raison de leur réputation de sagesse, ils reçurent partout le meilleur accueil, et retournèrent chez eux comblés de bénédictions. Car, dans leur voyage, ils s'étaient chargés de la décision des procès ; ils avaient réconcilié les uns avec leurs adversaires, appuyé le droit des autres, obligé les turbulents d'obéir à la force, et renvoyé au sénat les affaires les plus difficiles à décider. S'étant mis en rapport avec les rois et les peuples, ils renouèrent les anciens liens d'amitié, et, pour gagner encore dans leur estime, ils en avaient augmenté la puissance ; tous, très-satisfaits, envoyèrent des députations à Rome pour faire l'éloge de Scipion, et féliciter le sénat d'avoir envoyé, dans les provinces, de tels émissaires.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 596, 597. — Pendant que Pompée assiégeait la ville appelée Lagni, les Numantins, pour venir au secours de leurs compatriotes, envoyèrent de nuit quatre cents soldats. Les assiégés les reçurent avec des transports de joie, les saluèrent comme leurs sauveurs, et les honorèrent de présents. Mais, peu de jours après, les habitants, frappés de terreur, offrirent de rendre leur ville, à la condition d'avoir la vie sauve. Pompée répondit qu'il ne consentirait à aucun accom-

modement, à moins qu'on ne lui eût livré auparavant leurs alliés. Les assiégés hésitèrent d'abord à trahir leurs bienfaiteurs; mais, comme le danger pressait, ils envoyèrent des parlementaires pour déclarer qu'ils étaient prêts à racheter leur salut par la perte de leurs alliés. Lorsque ces derniers apprirent ce dessein, qui avait été d'abord tenu secret, ils recoururent à la force; ils profitèrent de la nuit pour attaquer les habitants, et en firent un grand carnage. En entendant ce tumulte, Pompée fit appliquer les échelles contre le mur, et s'empara de la ville. Il fit mettre à mort toute la noblesse, et renvoya sains et saufs les alliés, au nombre de deux cents; car il était touché de pitié pour le courage de ces malheureux, qui devaient être sacrifiés par l'ingratitude; en même temps il voulait, par ce bienfait, inspirer aux Numantins de l'affection pour les Romains. Enfin, il rasa la ville.

Le roi Arsace, grâce à sa clémence et à son humanité, s'attira les biens de la fortune, et augmenta son empire: il en récula les limites jusqu'à l'Inde, et régna tranquillement sur le pays jadis soumis à Porus. Malgré l'immense pouvoir auquel il était parvenu, il n'était ni luxurieux ni insolent, comme cela arrive d'ordinaire à la plupart des souverains; mais il était aussi doux envers ses sujets qu'il était courageux en face de ses adversaires. Enfin, après avoir soumis beaucoup de nations, il enseigna aux Parthes les meilleures institutions qu'il avait observées.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 98. — Le consul Popilius, sollicité par Viriathe de lui accorder un entretien, résolut de dicter le traité article par article, de crainte qu'en indiquant ces articles à la fois, il ne poussât Viriathe au désespoir et à une guerre à outrance.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 597, 598. — Le corps de Viriathe reçut de magnifiques funérailles: pour honorer le courage de cet homme célèbre, ils (les Lusitaniens) ordonnèrent sur son tombeau un combat de deux cents paires de gladiateurs. Car, de l'aveu de tout le monde, c'était l'homme le plus brave dans les dangers, le général le plus prévoyant, et, ce qui plus est, pen-

dant toute la durée de son commandement, il fut on ne peut plus aimé de ses soldats. Dans la répartition du butin, il ne s'attribuait jamais aucune part injuste ; et la part qui lui revenait, il l'employait à récompenser les soldats de mérite et à soulager les pauvres ; il était sobre, dormait peu, supportait tout genre de travail et de péril, et ne se laissait pas subjuguier par les plaisirs. Voici les preuves évidentes de ses vertus : il avait été, pendant onze ans, le chef des Lusitaniens ; jamais, pendant ce temps, les troupes ne se sont révoltées, et n'ont presque jamais été vaincues. Sa mort mit un terme à la considération des Lusitaniens, privés d'un si grand chef.

Ptolémée [était devenu odieux] par sa cruauté, ses meurtres, ses débauches, et l'ignoble épaisseur de son corps, qui lui avait valu le surnom de Physcon. Mais le général Hiérax, homme fort instruit dans l'art militaire, très-éloquent dans les assemblées populaires, conserva le royaume de Ptolémée. Ce roi manquait d'argent, et les troupes allaient passer dans le parti de Galastès, lorsque Hiérax les solda avec l'argent de sa propre cassette, et apaisa la rébellion. — Les Égyptiens méprisèrent complètement Ptolémée en le voyant se conduire comme un enfant dans les assemblées, livré aux plus honteuses débauches, et énervé par l'intempérance.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 99. — La ville appelée Contubris envoya des députés chargés d'ordonner aux Romains de quitter immédiatement le territoire de Contubris, ou de s'attendre à quelque catastrophe ; car tous ceux qui avaient osé envahir cette contrée avec une armée ennemie avaient péri. Le consul répondit aux envoyés : « Les Lusitaniens et les Celtibériens ont le verbe haut et beaucoup d'ambition ; mais les Romains savent châtier les coupables et mépriser les menaces. Il vaut mieux montrer son courage par l'action que par la menace, et les Lusitaniens l'apprendront à leur dépens. » Il pensa qu'il valait mieux mourir glorieusement en combattant que de rendre ses armes et subir le plus honteux esclavage.

Junius exhorta ses soldats : « Il faut maintenant, plus que

jamais , faire preuve de courage , et se montrer dignes des victoires précédentes ; l'âme doit résister aux fatigues et l'intelligence fortifier la faiblesse du corps. La vengeance implacable avec laquelle les Romains poursuivent les ennemis est universellement connue , de même que leur extrême clémence envers ceux qui se soumettent. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 598. — Le consul Émilius , en raison de son extrême obésité et des difficultés qu'il avait à se mouvoir , était impropre au service militaire.

LIVRES TRENTE-QUATRIÈME ET TRENTE-CINQUIÈME.

Excerpt. Photii, p. 524 , 529. — Le roi Antiochus¹ assiégeait Jérusalem. Les Juifs soutinrent pendant quelque temps le siège ; mais toutes les munitions étant épuisées , ils furent forcés d'envoyer des parlementaires pour traiter de la paix. La plupart des amis du roi lui conseillèrent de prendre la ville d'assaut et d'exterminer la race des Juifs , parce que , de tous les peuples , ils étaient les seuls qui ne voulussent avoir aucun rapport d'alliance avec les autres nations qu'ils regardaient toutes comme leurs ennemies. Ses conseillers insinuaient que les ancêtres des Juifs avaient été chassés de toute l'Égypte comme des gens impies et haïs des dieux ; qu'atteints de la leucé² ou de la lèpre , ils avaient été , comme des gens impurs , jetés hors des frontières ; qu'ainsi chassés , ils étaient venus occuper les environs de Jérusalem , formant le peuple des Juifs , et léguant à leurs descendants leur haine pour le genre humain ; que les Juifs avaient adopté des institutions toutes particulières ; qu'ils ne mangeaient jamais avec aucun étranger à la même table , et qu'ils ne souhaitaient jamais du bien aux autres. Enfin , les amis du roi rappelaient à leur maître l'ancienne haine que ses ancêtres avaient eue pour cette nation. « Antiochus , surnommé

¹ Antiochus VII , surnommé Fidèle , ou le Pieux.

² Maladie de la peau , caractérisée par la coloration blanche de la surface cutanée. C'est ce qui lui avait valu le nom qu'elle porte.

Épiphane, ayant soumis les Juifs, entra, ajoutèrent-ils, dans le sanctuaire de leur dieu où le prêtre a seul le droit de pénétrer. Il y trouva une statue de pierre représentant un homme à longue barbe, assis sur un âne et tenant dans ses mains un livre; il pensa que c'était Moïse, le fondateur de Jérusalem et du peuple juif, et en outre le législateur qui avait prescrit aux Juifs ces institutions misanthropiques et sacrilèges. Antiochus Épiphane, choqué de la haine que les Juifs avaient vouée à toutes les nations, mit beaucoup de zèle à abolir leurs lois. Au pied de la statue de leur législateur, et sur l'autel isolé de leur dieu, il fit sacrifier une grosse truie. Il répandit sur ce monument le sang de la victime, en fit cuire les chairs et ordonna d'arroser avec le jus de la viande les livres sacrés qui contenaient des lois si opposées aux principes de l'hospitalité; puis il fit éteindre la lampe que les Juifs appellent immortelle et qui brûlait sans cesse dans le temple; enfin, il força le grand prêtre et les autres Juifs à manger la viande de la victime. » Par ces discours, les amis exhortaient Antiochus à exterminer la race des Juifs ou du moins à abolir leurs institutions, et à les obliger de changer de mœurs. Le roi, magnanime et généreux de caractère, prit des otages, pardonna aux Juifs, leur imposa un tribut, et se contenta de démanteler Jérusalem.

Après la destruction de la puissance des Carthaginois, les Siciliens vivaient depuis soixante ans dans la prospérité, lorsque la guerre des esclaves éclata par la cause que nous allons rapporter. Les Siciliens, arrivés à un haut degré de prospérité, et devenus très-riches, achetèrent un grand nombre d'esclaves. On les faisait sortir par troupeaux des lieux où on les nourrissait, et on leur imprimait aussitôt des marques sur le corps. Les plus jeunes servaient de bergers; les autres étaient employés à des usages différents. Soumis à de rudes travaux, ces esclaves recevaient très-peu de soins; ils étaient à peine nourris et vêtus. La plupart d'entre eux vivaient de brigandages, ils formaient des bandes qui se dispersaient dans le pays et le remplissaient de meurtres. Les généraux romains essayaient d'arrêter ces brigandages, mais ils

n'osaient pas châtier les coupables à cause de la puissance et de l'autorité de ceux qui étaient les maîtres de ces brigands; ils étaient donc obligés de laisser ravager cette province. En effet, la plupart de ces maîtres étaient des chevaliers romains, et juges dans les procès intentés aux généraux des provinces; ils étaient donc redoutés des gouverneurs. Enfin, pressés par la misère et accablés de coups, ils trouvèrent leur vie intolérable. Ils se réunirent et concertèrent un plan de révolte qu'ils mirent à exécution.

Il y avait parmi eux un esclave syrien, originaire d'Apmée, et appartenant à Antigène d'Enna; il passait pour un magicien et un faiseur de miracles. Cet homme feignait de recevoir en songe les ordres des dieux et de prédire l'avenir, et faisait, par ce genre de supercherie, beaucoup de dupes. Il alla plus loin: il ne prédisait pas seulement l'avenir par des songes, mais il prétendait voir pendant la veille les dieux, et apprendre d'eux les événements futurs. Parmi les nombreuses prédictions qu'il débitait, il y en avait quelques-unes qui s'accomplirent réellement. Or, comme personne ne trouve à redire aux prédictions fausses, tandis qu'on fait grand bruit de celles qui s'accomplissent, cet homme s'acquit bientôt une grande réputation. Enfin, il faisait l'inspiré, et rendait des oracles en vomissant de la bouche, au moyen de quelque artifice. du feu et des flammes. A cet effet, il se servait d'une coquille de noix, trouée aux deux bouts, et dans laquelle il avait mis du feu et une matière combustible; en la plaçant ensuite dans la bouche, et en y soufflant, il lançait des étincelles et des flammes. Quelque temps avant la révolte, cet esclave prétendait que la déesse syrienne lui était apparue pour lui annoncer qu'il serait un jour roi; et il s'en vantait non-seulement devant les autres, mais encore devant son maître. On en riait; Antigène, pour s'amuser de cette prédiction, appelait, pendant ses repas, Eunois [c'était le nom de cet esclave]; il l'interrogeait sur sa royauté et lui demandait comment il traiterait les assistants. Eunois répondit, sans se déconcerter, qu'il traiterait les maîtres

avec douceur ; enfin , par ses lazzi , il excitait le rire des convives dont quelques-uns lui donnaient de fortes portions de leurs mets , le priant , quand il serait roi , de se rappeler ces bienfaits. Cependant , cette prédiction s'accomplit réellement ; Eunoüs devint roi , et il se souvint des convives qui , tout en riant , lui avaient donné des mets de leur table.

Voici l'origine de la révolte des esclaves. Un certain Damophilus , riche habitant d'Enna , homme d'un caractère hautain , traitait ses esclaves avec la dernière rigueur , et sa femme Mégallis ne lui cédait pas en dureté. Exaspérés par de mauvais traitements , les esclaves arrêtèrent entre eux le projet de se révolter et d'égorger leur maître. Ils allèrent trouver Eunoüs pour lui demander si leur projet aurait l'assentiment des dieux. Celui-ci , employant ses prestiges ordinaires , répondit que les dieux y donnaient leur assentiment , et engagea les conjurés à mettre immédiatement leur complot à exécution. Aussitôt quatre cents esclaves s'attroupent , s'arment à la hâte , et se jettent dans la ville d'Enna , ayant à leur tête Eunoüs , qui lançait des flammes de la bouche. Ils pénètrent dans les maisons qu'ils remplissent de carnage , et n'épargnent pas même les enfants à la mamelle : ils les arrachent du sein de leurs nourrices , et les jettent à terre pour les fouler sous les pieds. Il est impossible de dire les violences qu'ils commirent sur les femmes en présence même de leurs maris. Un grand nombre d'esclaves de la ville étaient venus se joindre à leurs camarades. Après avoir assouvi leur vengeance sur leurs maîtres , ils tournèrent leur rage sanguinaire vers d'autres victimes. Cependant Eunoüs , apprenant que Damophilus s'était retiré avec sa femme dans une maison de campagne , près de la ville , détacha quelques-uns des siens qui lui amenèrent Damophilus et sa femme , les mains liées derrière le dos , et subissant , pendant la route , toute sorte d'outrages. Ils n'épargnèrent que la seule fille de Damophilus , parce qu'elle s'était montrée humaine et compatissante pour les esclaves , auxquels elle avait fait tout le bien qu'elle avait pu. Cette circonstance prouve que les excès commis par les esclaves ne provenaient pas d'un instinct cruel ,

mais que c'était la revanche des indignes traitements qu'ils avaient éprouvés.

Cependant ceux qui avaient été envoyés pour amener Damophilus et Mégallis les trainèrent dans la ville et les introduisirent dans le théâtre où se trouvaient réunis une multitude de rebelles. Damophilus essaya d'abord de plusieurs expédients pour sauver sa vie ; il avait déjà entraîné par ses discours une grande partie de la foule, lorsque Hermias et Zeuxis, acharnés après lui, l'appelèrent fourbe ; et, sans attendre le jugement du peuple, ils se précipitèrent tous deux sur lui : l'un lui enfonça l'épée dans les reins, l'autre lui trancha le cou avec une hache. Aussitôt après, Eunoüs fut proclamé roi : il ne dut son élévation ni à son courage ni à son habileté militaire, mais uniquement à son imposture, et parce qu'il était le premier auteur de la révolte ; il faut encore ajouter que son nom était d'un bon augure, et rappelait la bienveillance envers les sujets¹. Nommé chef absolu par les rebelles, Eunoüs convoqua une assemblée et fit mettre à mort tous les prisonniers d'Enna qui ne savaient pas fabriquer des armes ; quant aux autres, il les employa à des travaux forcés dans les ateliers ; il livra Mégallis à la discrétion des femmes esclaves qui, après l'avoir cruellement outragée, la précipitèrent du haut d'une tour. Eunoüs tua ses maîtres, Antigène et Python, se ceignit du diadème, revêtit les ornements royaux, et nomma reine la femme avec laquelle il vivait, Syrienne et sa compatriote. Il forma un conseil d'hommes réputés les plus intelligents ; parmi ces hommes il y avait un certain Achéus, Achéen d'origine, distingué par sa prudence et sa bravoure. Dans l'espace de trois jours, il arma, du mieux qu'il put, plus de six mille hommes ; il se faisait suivre de gens armés de serpes, de haches, de frondes, de faux, de bâtons brûlés au bout, de broches de cuisine, et saccageait tout le pays. Entouré d'une multitude innombrable d'esclaves, il osa se mesurer avec les généraux romains, et, grâce à la supériorité

¹ Εὖνους, bienveillant.

du nombre, il remporta la victoire dans plusieurs rencontres, car déjà il commandait plus de dix mille hommes.

En ce même moment, un certain Cléon, Cilicien d'origine, se mit à la tête d'une révolte d'autres esclaves. Tout le monde espérait d'abord que ces deux bandes se feraient réciproquement la guerre, et délivreraient la Sicile en se détruisant l'une et l'autre; mais, contre toute attente, il en arriva tout autrement : les rebelles se réunirent; Cléon, sur un simple commandement d'Eunoüs, se soumit, et vint remplir les fonctions de lieutenant du roi, avec une troupe de cinq mille combattants qu'il avait sous ses ordres. Il y avait près de trente jours que cette révolte avait éclaté. Bientôt après arriva de Rome le général Lucius Hypséus, ayant sous ses ordres huit mille Siciliens; les rebelles, au nombre de vingt mille, lui livrèrent bataille, et remportèrent la victoire. Enfin, peu de temps après, ils formèrent une troupe d'environ deux cent mille hommes, eurent plusieurs rencontres avec les Romains, et furent le plus souvent heureux.

Le bruit de ces succès s'étant répandu, cent cinquante esclaves se conjurèrent, et firent éclater une révolte à Rome même. Plus de mille s'insurgèrent dans l'Attique, à Délos et dans beaucoup d'autres lieux; mais on avait pris partout des mesures efficaces pour faire disparaître ces attroupements et étouffer le germe de la révolte. Cependant le mal s'accrut en Sicile : des villes entières, avec leurs populations, tombèrent au pouvoir des rebelles, qui taillèrent en pièces plusieurs armées, jusqu'à ce qu'enfin, Rupilius, général romain, reprit Tauroménium, après un siège vigoureux : il avait réduit à la plus cruelle famine les rebelles, qui dévorèrent d'abord leurs enfants, puis leurs femmes; enfin, ils se mangèrent eux-mêmes entre eux. Rupilius fit prisonnier Comanus, frère de Cléon, au moment où il allait s'enfuir de la ville assiégée. Enfin, Sarapion, Syrien, ayant livré la citadelle, tous les esclaves fugitifs qui se trouvaient dans la ville tombèrent entre les mains du général romain; celui-ci, après leur avoir infligé des tortures, les précipita du haut d'une tour. De là il se dirigea sur Enna, qu'il assiégea de même, et réduisit les rebelles

à la dernière extrémité. Cléon , à la tête d'un petit nombre d'assiégés , fit une sortie , se battit en héros , et tomba couvert de blessures. Rupilius prit la ville par trahison , n'ayant pas réussi à s'en emparer de vive force , parce que la place était trop forte. Eunoüs , à la tête de ses gardes , au nombre de mille , se réfugia lâchement dans quelque lieu inaccessible. Mais ses compagnons , serrés de près par le danger et par le général Rupilius , se poignardèrent réciproquement. Quant au magicien Eunoüs , qui avait été élu roi , il s'était retiré lâchement dans quelque caverne d'où il fut retiré avec quatre de ses complices : un cuisinier , un boulanger , un baigneur et un bouffon. Jeté en prison , il fut rongé par la vermine , et mourut dans la ville de Morgantine , d'une manière digne de ses impostures. Partant de là , Rupilius parcourut toute la Sicile et acheva , avec un petit nombre de troupes , et plus vite qu'on ne l'avait espéré , de purger l'île des brigands. Eunoüs , roi des rebelles , s'était donné le nom d'Antiochus , et celui de Syriens à ses sujets.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 598 , 599. — Jamais révolte d'esclaves ne fut plus grave que celle qui éclata en Sicile. Un grand nombre de villes furent plongées dans les plus terribles calamités ; une quantité infinie d'hommes , de femmes et d'enfants essayèrent les plus grands malheurs. Toute l'île faillit tomber au pouvoir des esclaves fugitifs , qui ne mettaient d'autres limites à leur puissance que l'excès des tortures qu'ils faisaient subir aux hommes libres. Ces événements parurent à beaucoup de monde extraordinaires et inattendus ; mais , pour ceux qui sont capables d'examiner le fond des choses , ils n'étaient pas arrivés sans raison. Grâce à l'extrême fécondité de l'île , presque tous les habitants s'acquirent de grandes richesses , et affichèrent un luxe et une insolence extrêmes. Les mauvais traitements qu'ils faisaient subir aux esclaves augmentèrent , dans la même proportion , la haine que ces derniers avaient conçue contre leurs maîtres ; enfin , cette haine n'eut besoin que d'un moment favorable pour faire explosion. Sans avoir reçu aucun mot d'ordre , des milliers d'esclaves se réunirent pour la destruction

de leurs maîtres. La même chose arriva à cette époque en Asie. Aristonicus prétendait à un royaume qui ne lui appartenait pas ; des esclaves soulevés contre leurs maîtres , dont ils avaient été maltraités , se joignirent à Aristonicus , et plongèrent plusieurs villes dans de grands malheurs....

[En Sicile] les grands propriétaires achetaient des troupeaux d'esclaves pour faire cultiver leurs terres ; ils mettaient les uns aux fers , forçaient les autres aux travaux les plus rudes , et les marquaient tous de signes outrageants. La Sicile entière fut inondée d'une multitude inouïe d'esclaves. Les plus riches Siciliens rivalisaient en insolence , en cupidité , en scélératesse avec les habitants de l'Italie. Ceux-ci , possédant de nombreux esclaves , permettaient à ceux qui faisaient le métier de bergers , et qui étaient habitués au vice , de se livrer au brigandage , parce qu'ils ne leur donnaient pas de nourriture. Cette permission accordée à des hommes qui , par leur force physique , étaient capables de mener à bout toutes les entreprises , à des hommes ayant du loisir , et que le défaut de nourriture devait pousser aux tentatives les plus audacieuses , ne fit bientôt qu'accroître le mal. Ces brigands assassinaient d'abord , dans les endroits les plus fréquentés , les voyageurs isolés sur les routes ; puis , ils faisaient irruption dans les maisons de campagne de faibles propriétaires ; ils s'en emparaient , pillaient les propriétés , et tuaient ceux qui leur résistaient. Leur audace allant en augmentant , les routes de Sicile n'étaient plus sûres la nuit pour les voyageurs , et il n'y avait plus aucune sûreté pour les habitants de la campagne ; tout était rempli de violences , de brigandages et de meurtres. Les bergers , armés militairement , et vivant en plein air , devinrent tous , comme on pouvait s'y attendre , de plus en plus insolents et audacieux. Armés de massues , de lances et de bâtons , ils avaient le corps couvert de peaux de loup ou de sanglier , et présentaient de join un aspect formidable et guerrier. Ils étaient chacun suivis d'une meute de chiens robustes ; ils avaient une nourriture abondante en lait et en viande , et ils s'abrutissaient l'esprit et

le corps. Tout le pays était traversé en tous sens par des corps d'armée, comme si les maîtres avaient autorisé l'armement de ces esclaves audacieux. En effet, les généraux romains n'osaient pas mettre un frein à ces débordements, parce qu'ils craignaient l'influence et le pouvoir des maîtres; ils étaient donc obligés de laisser ravager la province par les brigands : la plupart des maîtres d'esclaves étaient des chevaliers romains et juges dans les procès intentés aux gouverneurs des provinces; ils avaient donc une autorité redoutable. — Les agriculteurs italiens achetaient un grand nombre d'esclaves, les marquaient par des signes, ne leur donnaient pas une nourriture suffisante, leur imposaient de rudes travaux, et les rendaient très-malheureux¹.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 100. — Non-seulement, dans l'exercice de la souveraineté, il faut se conduire avec douceur envers ceux qui sont d'une humble condition, mais encore, dans la vie privée, il ne faut pas être dur envers les esclaves; car l'arrogance et la dureté produisent, dans les États et parmi les hommes libres, des guerres civiles; de même que, dans la vie privée, elles soulèvent les esclaves contre les maîtres, et préparent aux cités de terribles désordres. Plus les chefs sont cruels et méchants, plus les sujets sont féroces dans leur vengeance : car celui que le hasard a fait naître dans une basse condition laisse volontiers à ses supérieurs les honneurs et la gloire. Mais, si on lui refuse l'humanité à laquelle il a droit, il se révolte contre les despotes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 600. — Damophilus, natif d'Enna, homme très-riche, hautain, propriétaire d'une grande étendue de terrain et de nombreux troupeaux, imita non-seulement le luxe des Italiens de la Sicile, mais encore la dureté et les mauvais traitements qu'ils faisaient subir à leurs esclaves. Il parcourait le pays sur des chars à quatre roues,

¹ Il est impossible que ces fragments, ainsi que ceux qui suivent, soient intégralement de Diodore; car il y a de nombreuses répétitions presque littérales.

traînés par de magnifiques chevaux, et entouré de domestiques armés militairement; de plus, il se faisait suivre par une multitude de beaux garçons et par une troupe de courtisans. Dans sa maison de ville et dans ses habitations de campagne, on voyait exposés des ouvrages d'argent ciselé, de riches tapis de pourpre; sa table était d'un luxe royal; enfin, il surpassait les Perses par la somptuosité et la magnificence des repas, de même qu'il l'emportait sur les autres en insolence. C'était d'ailleurs un homme sans conduite et sans éducation, qui devait son immense fortune au hasard; gorgé de biens, il devint d'abord insolent, et prépara à sa patrie de grands malheurs. Propriétaire d'un grand nombre d'esclaves, il les traitait insolamment; il marquait avec un fer ceux qui étaient nés libres dans leur patrie, mais que la guerre avait réduits en esclavage; il enchaînait les uns et les condamnait aux travaux forcés; il employait les autres à garder les troupeaux, et ne leur donnait ni vêtements ni nourriture suffisante. Ce même Damophilus, arrogant et cruel, infligeait chaque jour à quelques-uns de ses domestiques des traitements indignes. Sa femme Mégallis, se réjouissant de ces indignes traitements, se conduisait non moins cruellement envers les servantes qui lui tombaient sous la main. Exaspérés par la hauteur et la dureté de leur maître, et ne sentant que le mal présent, dont ils s'exagéraient la gravité, les esclaves s'insurgèrent.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 100-101. — Quelques domestiques vinrent un jour tout nus se plaindre auprès de Damophilus d'Enna de ce qu'ils n'avaient pas de vêtements. Il n'écouta pas leurs plaintes : « Comment donc, leur disait-il, vous courez nus sur les routes, et vous ne pouvez pas vous procurer de vêtements? » Il les fit ensuite attacher à des poteaux, les accabla outrageusement de coups, et les renvoya.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 600. — Damophilus, en Sicile, avait une jeune fille, simple de manières et très-compatissante. Elle consolait d'ordinaire les esclaves frappés par ses parents, et apportait des aliments à ceux qui étaient enchaînés; enfin son

humanité la faisait extrêmement aimer de tous. C'est pourquoi, se rappelant les bienfaits qu'ils en avaient reçus, les esclaves ne portèrent point les mains sur la jeune fille, et tous la respectèrent religieusement. Choissant parmi eux les plus robustes, dont le principal était Hermias, ils la firent conduire à Catane, auprès de quelques membres de sa famille.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 101. — Les esclaves rebelles, furieux contre tous leurs maîtres, les accablèrent de nombreux outrages. Cette vengeance n'était pas l'effet d'un caractère cruel, mais la revanche des injustes traitements qu'ils avaient éprouvés. La nature apprend même aux esclaves à rendre les bienfaits ainsi que les injures.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 601. — Eunoüs, nommé roi, tua et fit périr tous les maîtres. Il n'épargna, en les cachant, que ceux qui, pendant leurs repas, lui avaient témoigné de l'intérêt, s'étaient amusés de ses prophéties, et lui avaient donné généreusement des mets. On a donc lieu de s'étonner des vicissitudes du sort qui, avec le temps, récompense les plus minces bienfaits.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 101. — Achéus, conseiller du roi Antiochus (Eunoüs), désapprouvant les actions des esclaves fugitifs, leur reprocha leurs excès, et leur prédit qu'ils en seraient bientôt punis. Mais Eunoüs, loin de se fâcher de cette franchise, et de faire périr Achéus, lui donna au contraire la maison de ses maîtres, et le nomma son conseiller.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 601. — Il éclata une autre révolte d'esclaves, et il se fit un attroupement considérable. Un certain Cléon, Cilicien d'origine, des environs du mont Taurus, habitué dès son enfance à la vie de bandit, et gardant en Sicile les haras, ne cessait d'investir les routes et de commettre des massacres. À la nouvelle des succès d'Eunoüs et de ses partisans, Cléon se mit également en révolte, entraîna à sa suite les esclaves du voisinage, et vint ravager la ville d'Agri-gente et les environs.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 101-102. — Le manque d'esclaves

et le besoin qu'on en avait forcèrent les maîtres à reprendre les rebelles , car ils n'avaient pas le choix. — On n'avait pas besoin d'un prodige pour comprendre combien il était facile de s'emparer de la ville. Il était évident , même pour les plus clairvoyants , que la ville , dont les murs , grâce à une longue paix , étaient endommagés et dont la garnison était en partie décimée , ne résisterait pas longtemps aux assiégeants. — Eunoüs , tenant son armée hors de la portée des traits , disait injurieusement aux Grecs et aux Romains , que ce n'était pas lui , mais eux qui fuyaient le danger. Il faisait exécuter , aux yeux des assiégés , des scènes mimiques qui représentaient la rébellion des esclaves contre leurs maîtres , montrant l'insolence orgueilleuse de ces derniers , et le terrible châtement qui en était la conséquence.

Bien que quelques hommes soient convaincus que la divinité ne se soucie pas des malheurs extraordinaires arrivés aux hommes , il est cependant utile pour la société de graver dans l'esprit de la multitude la crainte des dieux ; car peu d'hommes pratiquent la justice par vertu ; la plus grande partie du genre humain ne recule devant le crime qu'à cause des châtements qu'infligent les lois et la divinité.

La populace , loin d'être touchée des immenses malheurs des Siciliens , en fut au contraire enchantée , car elle était jalouse de l'inégalité de la fortune et des conditions. — La jalousie fit que la populace , de triste qu'elle était , devint joyeuse ; parce que celui qui jadis jouissait d'une brillante fortune , était maintenant tombé dans la condition la plus misérable ; mais ce qu'il y avait de plus cruel , c'est que les rebelles , par un raffinement de cruauté , brûlaient les maisons de campagne , détruisaient les propriétés et les récoltes , mais ils épargnaient les hommes livrés à l'agriculture. La populace , sous le prétexte de châtier les esclaves fugitifs , mais , en réalité , par jalousie contre les riches , parcourait la campagne , pillait les propriétés et incendiait les habitations champêtres.

Excerpt, de Virt. et Vit. , p. 601. — En Asie , le roi Attalus ,

récemment monté sur le trône, eut une conduite toute différente de celle de ses prédécesseurs. Ceux-ci, par leur clémence et leur humanité, avaient fait prospérer leur règne, tandis que celui-là, cruel et sanguinaire, rendit ses sujets malheureux et se souilla de meurtres. Soupçonnant les amis les plus puissants de son père de conspirer contre lui, il résolut de s'en débarrasser. Il choisit donc parmi les mercenaires barbares les plus féroces ainsi que les plus cupides, et les cacha dans quelques chambres du palais; il invita ensuite les amis qui lui semblaient le plus suspects. Ceux-ci étant arrivés, il les fit tous mettre à mort par le ministère sanglant de ses satellites, et, sur-le-champ, il fit infliger le même supplice aux femmes et aux enfants des victimes. Quant aux autres amis, revêtus d'emplois militaires ou civils, il fit assassiner les uns et périr les autres avec toute leur famille. Enfin sa cruauté le rendit odieux non-seulement à ses sujets, mais encore aux peuples voisins, et tous songeaient à se révolter.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 103. — La plupart des Barbares prisonniers se tuèrent réciproquement pendant qu'on les transportait, ne pouvant supporter le joug outrageant de l'esclavage. Un jeune homme, encore impubère, qui accompagnait ses trois sœurs, les égorga pendant leur sommeil; il fut arrêté avant qu'il eût le temps de se tuer. Interrogé sur la cause de ce meurtre, il répondit qu'il avait tué ses sœurs parce qu'il ne leur restait plus rien qui fût digne de la vie; puis, refusant toute nourriture, il se fit mourir de faim. — Les mêmes prisonniers, arrivés aux frontières de leur pays, se jetèrent à terre et embrassèrent le sol, en poussant des gémissements et couvrant leur sein de poussière, de sorte que l'armée en fut touchée de pitié; car chacun, à l'aspect des souffrances de ses semblables, est saisi d'une crainte divine, surtout en voyant que les Barbares les plus sauvages, quand le sort les a séparés de leur patrie, ne perdent pas l'amour pour le sol natal.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 601. — Tibérius Gracchus était fils de Tibérius qui avait été deux fois consul, de celui qui avait

conduit des guerres aussi grandes que célèbres, et qui avait sagement gouverné l'État ; il était neveu, du côté des femmes, de Publius Scipion, qui avait dompté Annibal et Carthage. De la naissance la plus illustre de père et de mère, il surpassa de beaucoup ses contemporains en prudence, en éloquence et en instruction ; il pouvait donc être convaincu de sa supériorité sur ses adversaires.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 103-104. — Les peuples affluaient à Rome, comme les fleuves se rendent dans l'Océan, capable de tout recevoir. Décidés à obtenir justice, forts de l'appui de la nouvelle loi, et du magistrat inaccessible à la corruption et à la crainte, ces peuples vinrent appuyer leur cause ; leur défenseur (Gracchus) était décidé à soutenir, jusqu'au dernier souffle de vie, le partage des terres. — Il avait autour de lui, non pas un ramas de turbulents, mais la partie la plus forte et la plus riche du peuple. Aussi la victoire fut-elle longtemps incertaine, se balançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; des milliers d'hommes se disputaient avec violence et offraient, dans les assemblées, l'aspect d'une mer orageuse.

Après sa destitution, Octave ne voulant pas avouer qu'il n'était que simple particulier, et n'osant pas remplir les fonctions de tribun, demeura tranquille chez lui. A l'époque où Gracchus proposa un décret pour ôter à Octave l'autorité de magistrat, ce dernier aurait pu faire, par un décret, priver Gracchus de la fonction de tribun militaire. Car, si les deux décrets eussent été légalement adoptés, l'un et l'autre seraient rentrés dans la vie privée, ou ils auraient conservé leur charge, si leur inimitié avait été jugée contraire aux lois.

Entraîné vers sa perte, celui-ci [Gracchus] obtint bientôt un châtimement mérité. Scipion saisit un bâton qui se trouvait sous sa main et..... car la colère semble vaincre les obstacles.

Lorsque la mort de Gracchus se répandit dans l'armée, Scipion l'Africain s'écria : « Puissent périr ainsi tous ceux qui tentent de pareils forfaits ¹. »

¹ *Odyssée*, liv. I, vers 47.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 602. — Les esclaves fugitifs syriens coupèrent les mains à leurs prisonniers. Non contents de cette mutilation pratiquée au poignet, ils leur coupèrent encore les bras.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 105. — Les réfugiés qui avaient mangé les poissons sacrés étaient sans relâche poursuivis par le malheur. La divinité, comme pour faire un châtiment exemplaire, les abandonna de tout secours. — Ils ont reçu des dieux une juste punition, et l'histoire leur a infligé un blâme mérité.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 602. — Le sénat, saisi d'une crainte religieuse, envoya en Sicile des commissaires, après avoir consulté les livres sibyllins. Ces commissaires parcoururent toute la Sicile, et vinrent sacrifier sur les autels consacrés à Jupiter Etnéen. Ils entourèrent le temple d'une enceinte, et le rendirent inaccessible à tout le monde, excepté à ceux qui, d'après leurs institutions, y devaient offrir des sacrifices, selon les rites anciens.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 602. — Un certain Gorgus de Morgantine, surnommé Cambalus, homme riche et considéré, étant un jour à la chasse, rencontra une bande d'esclaves fugitifs et s'enfuit à pied dans la ville. Son père Gorgus vint au-devant de lui; il descendit du cheval qu'il montait et l'offrit à son fils pour qu'il parvînt plus promptement dans la ville. Mais le fils refusa cette offre, ne voulant pas sauver sa vie aux dépens de celle de son père. Pendant qu'ils se conjuraient ainsi l'un l'autre, et qu'ils faisaient assaut de tendresse réciproque, les brigands survinrent et les assommèrent tous les deux.

Zibelmîus, fils de Diégylis, affecta la conduite sanguinaire de son père; ne pardonnant point aux Thraces leurs actes, il arriva à un tel point de cruauté et de méchanceté qu'il punissait ses adversaires en se vengeant sur toute leur famille. Sous les plus légers prétextes il coupait les uns en morceaux, mettait les autres en croix et brûlait le reste vivant. Il égorgéait les enfants sous les yeux et sur les bras de leurs parents; et, dépecant leur corps, il en servait les chairs aux plus proches de la famille,

renouvelant ainsi les anciens festins de Térée et de Thyeste. Enfin, les Thraces se saisirent de Zibelmus ; mais il était impossible de lui faire subir toutes les tortures qu'il avait infligées aux autres : comment un seul corps aurait-il pu expier les crimes commis envers toute une nation ? Néanmoins, les Thraces rivalisèrent entre eux pour le choix des tortures et des supplices qu'ils devaient faire subir à leur prisonnier.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 105. — Attalus, premier roi de ce nom, consulta l'oracle sur quelque affaire. La pythie répondit spontanément dans ces termes : « Courage, ô toi qui portes des cornes de taureau, tu auras l'honneur de la royauté ; les fils de tes fils l'auront aussi ; mais tes arrière-petits-fils ne l'auront pas. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 602-603. — Ptolémée, surnommé Physcon, instruit de l'aversion qu'avait pour lui Cléopâtre [sa sœur], et ne pouvant pas la maltraiter autrement, osa se porter à l'action la plus atroce. Imitant la cruauté sanguinaire de Médée, il égorga dans l'île de Chypre l'enfant nommé Memphitès, qu'il avait eu d'elle et qui était encore très-jeune. Non content de ce crime impie, il y ajouta un forfait plus odieux encore : il coupa les membres du corps de la victime, les mit dans une caisse, et ordonna à un de ses satellites de les porter à Alexandrie. L'anniversaire de la naissance de Cléopâtre étant proche, Ptolémée fit, la veille de cet anniversaire, déposer pendant la nuit, aux portes du palais, la caisse contenant les membres de la victime. A cet événement, Cléopâtre prit le deuil, et sa fureur contre Ptolémée n'eut plus de bornes.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 105-106. — La chaleur tiède du printemps commençait à fondre la neige, les arbres fruitiers, engourdis par le froid de l'hiver, montraient les premiers bourgeons, les hommes se rendaient à leurs travaux, lorsque Arsace, pour sonder l'ennemi, envoya des députés chargés de négocier la paix. Antiochus lui répondit qu'il accorderait la paix à la condition que son frère Démétrius, remis en liberté, lui serait livré, et qu'Arsace, évacuant les États qu'il avait enlevés à ce

frère , se contenterait de la possession de son patrioioine et paierait tribut. Blessé de la dureté de cette réponse , Arsace marcha contre Antiochus.

Les amis d'Antiochus l'exhortèrent à ne pas engager un combat contre les Parthes , si supérieurs en nombre , et qui , retirés dans des lieux inaccessibles des montagnes , pouvaient braver la cavalerie. Antiochus ne tint aucun compte de ce conseil , déclarant qu'il était honteux que les vainqueurs craignissent l'audace de ceux qu'ils avaient déjà vaincus. Il exhorta donc ses amis à affronter les périls , et soutint intrépidement le choc des Barbares. — Dès que la mort d'Antiochus fut connue à Antioche , toute la ville prit le deuil , et on n'entendit dans les maisons que des gémissements , surtout de la part des femmes , qui déploraient ce cruel événement. Trois cent mille hommes étaient restés sur le champ de bataille , sans compter ceux qui ne servaient pas dans les rangs. Il n'y avait pas de famille qui n'eût à déplorer quelque perte ; parmi les femmes , les unes avaient à pleurer la mort de quelque frère , les autres , celle d'un mari ou d'un fils ; beaucoup de jeunes filles et de jeunes garçons , devenus orphelins , se lamentèrent de leur abandon , jusqu'à ce que le temps , le meilleur médecin du chagrin , mit un terme à leur deuil.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 603. — Athénée , lieutenant d'Antiochus , qui avait commis beaucoup de méfaits dans les stations qu'il avait parcourues , et qui avait abandonné Antiochus en donnant l'exemple de la fuite , obtint une punition méritée ; car , arrivé dans quelques-uns des villages auxquels il avait fait du mal , il fut chassé des maisons , et ne reçut aucune nourriture. Errant dans la campagne , il mourut de faim.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 106-107. — Arsace , roi des Parthes , ayant fait la guerre à Antiochus , songea à descendre dans la Syrie dont il espérait se rendre maître facilement ; mais il ne put entreprendre cette expédition , car le sort lui avait réservé de graves dangers et de nombreux périls. — Je crois , en effet , que la divinité n'accorde jamais un bonheur sans mélange ; elle

cache comme à dessein quelque bien sous le mal, et réciproquement. Quoi qu'il en soit, la fortune ne démentit pas son caractère : lasse de distribuer ses biens sans cesse au même homme, elle fit prendre à toute la guerre une telle tournure que ceux qui avaient d'abord eu le dessus eurent à la fin le dessous.

Arsace, roi des Parthes, était irrité contre les Séleuciens, et ne leur pardonnait pas le supplice infâme qu'ils avaient fait souffrir à Énius, son lieutenant. Les Séleuciens lui envoyèrent donc des députés et le supplièrent d'oublier le passé. Comme les députés insistaient sur une réponse, Arsace les conduisit à l'endroit où était assis Pitthidès, qu'on avait rendu aveugle, et ordonna de rapporter aux Séleuciens qu'ils devraient tous avoir le même sort. Frappés de terreur, les envoyés oublièrent leurs maux précédents par la crainte des dangers qui les menaçaient ; car les malheurs nouveaux masquent d'ordinaire les calamités anciennes.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 603-604. — Hégélochus, lieutenant de Ptolémée l'aîné, fut envoyé avec une armée contre Marsyas, général des Alexandriens. Il fit celui-ci prisonnier, et détruisit presque toute son armée. Marsyas fut amené devant le roi, et chacun s'attendait à le voir cruellement puni ; mais Ptolémée le renvoya absous : il commençait déjà à se repentir de ses crimes, et cherchait, par une conduite bienveillante, à se rendre les masses plus favorables.

Évémère, roi des Parthes, Hyrcanien d'origine, surpassa en cruauté tous les tyrans connus : il avait fait usage de tous les genres de supplice, et, sous les plus légers prétextes, il réduisit en esclavage beaucoup de familles entières de Babylo-niens, et les envoya en Médie pour en retirer le profit de leur vente. Il mit le feu aux marchés de Babylone et à plusieurs temples, et détruisit le plus beau quartier de la ville.

Alexandre, surnommé Zabinas, assiégea Laodicée, occupée par des chefs illustres qui s'étaient révoltés, Antipater, Clonius et Aëropus. Il se conduisit généreusement envers eux, et leur fit grâce ; car il était doux et clément, et montrait beau-

coup d'arbanité dans ses entretiens. C'est pourquoi il était bien aimé de beaucoup de monde. Sextius prit une ville des Gaulois, et fit vendre les habitants à l'enchère. Un certain Craton, ami des Romains, eut, à cause de cette amitié, à souffrir, de la part des citoyens révoltés, une foule d'outrages et de tortures; il se trouva enchaîné et emmené avec les autres captifs. Ayant aperçu le consul rendant des sentences, il se fit connaître et raconta les supplices qu'il avait si souvent endurés de la part de ses concitoyens, pour avoir favorisé le parti des Romains. Non-seulement le consul lui accorda un pardon complet, lui rendit ses biens, mais Craton obtint encore, de la générosité des Romains, la permission d'exempter de l'esclavage neuf cents de ses concitoyens à son choix. Le consul, montrant aux Gaulois que les Romains savaient tout à la fois pardonner et punir, se conduisit envers Craton plus généreusement qu'il ne l'avait lui-même espéré.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 109. — Le peuple se montra favorable à [Gracchus], non-seulement lorsqu'il eut obtenu la préture, mais encore quand il la brigua. A son retour de la Sardaigne, le peuple alla au-devant de lui, et, à son débarquement, il fut accueilli avec des bénédictions et des applaudissements. Telle était l'extrême affection que le peuple avait pour lui.

Gracchus conseilla, dans l'assemblée du peuple,..... de renverser l'aristocratie et d'établir un gouvernement démocratique; et, après s'être concilié la faveur de toutes les classes, il trouva dans le peuple, non-seulement un auxiliaire, mais, en quelque sorte, l'auteur de son audacieuse entreprise; car, chaque citoyen, séduit par ses propres espérances, était prêt à braver tout danger pour l'adoption des lois qu'il défendait comme ses propres biens. En ôtant aux sénateurs le pouvoir judiciaire pour le conférer aux chevaliers, Gracchus éleva la basse classe au-dessus de la classe aristocratique, et, brisant l'harmonie qui avait existé jusqu'alors entre le sénat et les chevaliers, il rendit le peuple prépondérant; enfin, divisant toutes les classes, il se fraya la voie au pouvoir souverain. Faisant servir le trésor pu-

blic à des dépenses honteuses et à se faire des créatures, il attira sur lui les regards de tout le monde, tandis que, dans les provinces, il avait rendu l'empire romain odieux à ses sujets; pour s'attacher les soldats, il avait relâché la sévérité de l'ancienne discipline; il introduisit dans le corps militaire l'insubordination et l'anarchie : le mépris pour le chef excita des révoltes. De pareils principes amènent de graves désordres et la perte d'un État.

Gracchus était arrivé à un tel degré de pouvoir et d'arrogance qu'il fit relâcher Octave, que le peuple avait condamné à l'exil; il se contenta de dire que c'était une grâce que sa mère lui avait demandée.

Popilius, condamné à l'exil, fut accompagné hors de la ville par le peuple en armes; car la masse savait que cette condamnation était injuste, et que c'était la corruption qui privait le peuple d'un citoyen habitué à dire la vérité sur le compte des méchants.

Dix-sept tribus refusèrent la loi qui fut adoptée par un égal nombre de tribus; en comptant le suffrage de la dix-huitième tribu, on remarqua qu'il ne manquait plus qu'une seule voix pour sanctionner la loi. Pendant que le jugement du peuple ne dépendait que d'une voix, Gracchus était dans de terribles alarmes, car il s'agissait de sa vie; mais lorsque, par l'adjonction du dernier suffrage, il se vit vainqueur, il s'écria, transporté de joie : « Le glaive est suspendu sur la tête de mes ennemis; pour le reste, nous nous contenterons de ce que la fortune nous octroiera. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 604. — Alexandre [Zabinas] se défiant de la foule, comme non habituée au métier de la guerre et redoutant les vicissitudes du sort, n'osa pas risquer une bataille : il songea à réunir ses richesses, à enlever les offrandes sacrées et à s'embarquer avec ses trésors la nuit pour se rendre en Grèce. Il avait entrepris, avec quelques Barbares, de piller le temple de Jupiter, lorsqu'il fut surpris et faillit périr avec son armée, recevant ainsi un châtement mérité. Cependant il

parvint à s'enfuir avec un petit nombre des siens et se dirigea sur Séleucie. Mais les Séleuciens, instruits de cette tentative de profanation, lui fermèrent les portes de la ville. Ayant échoué dans son entreprise, Alexandre se dirigea sur Posidium, ne s'éloignant pas des côtes.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 109-110. — Alexandre, après avoir profané le temple de Jupiter, se réfugia à Posidium. Il semblait être poursuivi par un génie invisible, s'attachant à ses pas, et le menaçant sans cesse d'une juste punition. En effet, deux jours après son sacrilège, il fut arrêté et conduit dans le camp d'Antiochus. C'est ainsi que le châtimement suit de près les audacieuses entreprises des impies, et la punition ne se fait pas attendre. Naguère roi et chef d'une armée de quarante mille hommes, le voilà maintenant mis aux fers et exposé aux outrages et à la vengeance de ses ennemis.

Alexandre, roi de Syrie, fut chargé de fers et conduit à travers le camp; personne n'aurait voulu croire cet événement, ni ceux qui l'auraient entendu ni ceux qui l'auraient vu. Jamais on n'aurait cru à la possibilité d'un semblable fait; enfin lorsque la chose fut attestée par des témoins oculaires, il se manifesta une stupéfaction universelle; tous témoignèrent par des cris de sympathie de la puissance du destin. On s'exprima diversement sur l'inconstance du sort, et sur les vicissitudes humaines. — Combien la fortune est instable, et la vie de l'homme changeante!

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 604. — Après que Gracchus eut été tué par son propre esclave, Lucius Vitellius, un de ses amis s'approcha le premier du cadavre, et, sans pitié pour le mort, il lui coupa la tête, la porta chez lui, et donna ainsi l'exemple d'une cupidité et d'une cruauté extrêmes. Le consul avait fait proclamer qu'il donnerait, à celui qui lui apporterait la tête de Gracchus, un poids égal d'or; Vitellius perfora le crâne, enleva la cervelle, et y fit fondre du plomb. Il remit ensuite la tête, et eut en retour le même poids d'or; mais il fut, pendant toute sa vie, noté d'infamie pour avoir trahi l'amitié. Les Flaccus périrent de la même manière.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 605. — Pendant que les rois se combattaient en Libye, Jugurtha remporta la victoire et tua un grand nombre de Numides. Son frère Adherbal se réfugia à Cirta, et, assiégé dans cette place, il envoya des députés à Rome pour prier le peuple romain de ne pas abandonner, au moment du danger, un roi ami et allié. Le sénat fit partir des députés pour ordonner la levée du siège. Jugurtha ne s'étant pas rendu à cette injonction, le sénat envoya d'autres députés d'un rang plus élevé; ils revinrent de même sans avoir réussi dans leur mission. Cependant, Jugurtha entoura la ville d'un fossé, et essaya de réduire les habitants par la famine. Son frère sortit de la ville en suppliant, abdiqua la royauté, et ne demanda que la vie sauve; mais Jugurtha, ne respectant ni les liens du sang ni la voix du suppliant, fit égorger son frère Adherbal. Il fit de même mourir, dans de cruelles tortures, tous les Italiens qui avaient embrassé le parti de son frère.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 605-608. — Le consul Nasica [Scipion] était un homme admiré pour sa vertu et son illustre naissance, car il était de la même origine que les Scipions l'Africain, l'Asiatique et l'Espagnol, ainsi nommés parce que le premier avait soumis la Libye, le second l'Asie, et le troisième l'Espagne. Nasica, outre cette illustre origine, avait pour père et grand-père les citoyens romains les plus célèbres. Tous les deux avaient présidé le sénat, et conservé jusqu'à leur mort le droit de voter les premiers. Son aïeul avait été jugé, d'après un décret du sénat, le meilleur des citoyens. [Voici à quelle occasion] : on avait trouvé écrit dans les livres sibyllins que les Romains devaient élever un temple à la grand-mère des dieux, et faire apporter la statue de cette déesse de Pessinonte, en Asie; que cette statue devait être reçue, à Rome, en procession solennelle, par toute la population ayant à sa tête le meilleur des hommes et la plus vertueuse des femmes. Le sénat s'étant en tout conformé à cet oracle, déclara Publius Nasica le meilleur des hommes, et Valéria la plus vertueuse des femmes. En effet, Nasica n'était pas seulement estimé pour sa

piété, mais connu pour un citoyen prudent et de bon conseil.

Après la guerre d'Annibal, Marcus Caton, surnommé Démos-thène, avait coutume de terminer tous les discours qu'il prononçait dans le sénat, par ces paroles : « C'est mon opinion qu'il faut détruire Carthage. » Il répétait souvent ces mots, même lorsque le sénat délibérait sur des questions toutes différentes. Nasica, au contraire, répliquait sans cesse : « Et moi, je pense qu'il faut conserver Carthage. » Ces deux opinions contraires rendaient le sénat très-indécis ; les membres les plus sages du sénat se rangeaient de l'opinion de Nasica : ils pensaient que la puissance de Rome ne devait pas être jugée sur la faiblesse des autres États, mais d'après sa supériorité relativement à des États puissants ; puis, ils ajoutaient : « tant que Carthage subsiste, la crainte que cet État inspire forcera les Romains à rester unis et à gouverner avec douceur et modération, ce qui est le meilleur principe pour conserver et augmenter l'empire. Mais, une fois cette rivale détruite, il y aura des guerres civiles dues à la haine que la cupidité et la méchanceté des magistrats exciteront chez tous les alliés. » Tout cela arriva à Rome après la destruction de Carthage. Des factions démagogiques dangereuses, des lois agraires, des révoltes graves d'alliés, des guerres intestines longues et redoutables, et d'autres désordres suivirent cette prédiction de Scipion. Le fils de ce dernier était déjà âgé lorsque, étant à la tête du sénat, il tua de sa propre main Tibérius Gracchus, qui aspirait à la tyrannie. Le peuple, indigné, fit éclater sa fureur contre les meurtriers ; les tribuns citèrent les sénateurs un à un devant l'assemblée, et leur demandèrent le nom du meurtrier ; tous, redoutant l'exaspération de la foule, nièrent être les complices de l'assassinat, et é mirent diverses réponses, lorsque Scipion seul avoua avoir commis ce meurtre, et ajouta que Gracchus avait, à l'insu des autres, aspiré à la tyrannie, mais que ce projet n'avait échappé ni à lui ni au sénat. Le peuple, malgré son indignation, garda le silence pour l'autorité et la gravité de Scipion. Le fils de celui-ci mourut dans

l'année où nous sommes¹ ; il avait été toute sa vie incorruptible ; dans la vie publique comme dans la vie privée , il était philosophe , non-seulement dans ses paroles , mais dans ses actions ; il avait hérité de la vertu de ses ancêtres.

Antiochus le Cyzicénien , à peine monté sur le trône , se livra à l'ivrognerie , à d'ignobles plaisirs , et affecta des mœurs indignes d'un roi : il s'amusait dans la société des histrions , des bouffons , des prestidigitateurs , et prenait à tâche d'apprendre leurs artifices ; il s'occupait de l'art de faire mouvoir , au moyen de cordes , des animaux argentés et dorés de cinq coudees de haut , et se livrait à beaucoup d'autres inventions semblables. Mais il ne possédait ni l'hélépole ni d'autres machines de guerre qui procurent la gloire et rendent des services. Il aimait la chasse immodérément , et s'y livrait dans des moments inopportuns ; souvent , pendant la nuit , et à l'insu de ses amis , il battait la campagne accompagné seulement de deux ou trois domestiques , et faisait la chasse aux lions , aux panthères et aux sangliers. Luttant souvent à bras le corps avec les animaux féroces , il courait quelquefois les plus grands dangers.

Micipsa , fils de Masinissa , roi des Numides , avait plusieurs fils , mais il chérissait particulièrement Adherbal , l'aîné , Hiempsal et Micipsa. C'était le plus généreux des rois de la Libye ; il faisait venir à sa cour un grand nombre de Grecs instruits , et vivait dans leur société. Il avait reçu une éducation soignée , et s'était surtout appliqué à la philosophie. Il vieillit sur le trône et dans l'étude de la philosophie.

Un certain Contoniatius , roi d'une ville gauloise nommée Iontora , se faisait remarquer par sa prudence et par son habileté stratégique. Il était l'allié des Romains. Élevé jadis à Rome , et ayant adopté les mœurs et imité la vertu des Romains , il obtint par ces derniers un royaume dans la Gaule.

** Excerpt. Vatican. , p. 111. —... Sous le consulat de Carbon et de Silanus , ... tant d'hommes ayant été tués , les uns pleuraient des fils ou des frères , les autres , devenus orphelins par la perte*

¹ Quatrième année de la CLXVIII^e olympiade ; année 111 avant J.-C.

de leurs parents, se lamentaient sur l'abandon de l'Italie; un très-grand nombre de femmes, privées de leurs maris, éprouvaient le sort d'un malheureux veuvage. Mais le sénat, supportant l'infortunée avec beaucoup de grandeur d'âme, fit cesser tant de lamentations et de pleurs, bien qu'il souffrit lui-même beaucoup de cette triste catastrophe.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 607-608. — Marius, l'un des conseillers [envoyés en Libye], était, en raison de son humble origine, très-peu considéré du général [Métellus]. Les autres envoyés, célèbres par leurs dignités et leur naissance, étaient très-bien accueillis par Métellus; Marius, au contraire, de race plébéienne, et n'ayant occupé que quelques emplois subalternes, était négligé. Pendant que les autres, fuyant les fatigues de la guerre, se livraient à l'oisiveté et à la paresse, Marius était souvent employé à des missions militaires; il faisait semblant de ne pas remarquer l'outrage qu'on lui faisait; il s'acquittait du service avec exactitude, et devint très-expérimenté dans l'art militaire. Fait pour les combats et les dangers, il s'exposait avec joie au premier rang, et s'attira bientôt une grande réputation de bravoure. Doux envers les soldats, il les comblait de bienfaits, vivait avec eux, et partageait leurs fatigues. Il se rendit ainsi les soldats dévoués : tous, pour lui témoigner leur reconnaissance, s'empressaient de combattre à ses côtés pour la plus grande gloire de leur chef. Toutes les fois que les soldats combattaient sous un autre légat, ils montraient de l'indécision dans les moments les plus décisifs. C'est pourquoi les Romains étaient en général battus sous d'autres chefs, tandis qu'en présence de Marius ils étaient toujours vainqueurs.

Excerpt. de Legat., p. 630-631. — Bocchus, qui régnait en Libye, fit beaucoup de reproches à ceux qui lui avaient conseillé de faire la guerre aux Romains. Il envoya des députés à Marius pour demander pardon, ainsi que l'amitié des Romains, ajoutant que son alliance pouvait leur être très-utile. Marius engagea le roi à s'adresser au sénat. Bocchus envoya donc des députés à Rome. Le sénat leur répondit qu'il accorderait vo-

lontiers à Bocchus toutes ses demandes s'il obtenait le consentement de Marius. Celui-ci tenait beaucoup à faire le roi Jugurtha prisonnier. Bocchus, en étant instruit, invita Jugurtha à une conférence. Il le fit arrêter, le chargea de fers et le livra au questeur Lucius Sylla, auquel cette mission avait été confiée. C'est ainsi que Bocchus se procura son salut par le malheur de Jugurtha, et fut pardonné des Romains.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME (?).

Excerpt. Photii, p. 529-536. — A la même époque où Marius défait Bocchus et Jugurtha, rois de la Libye, dans une grande bataille où périrent plusieurs milliers de Libyens, et que Jugurtha lui-même, arrêté par Bocchus pour se faire pardonner des Romains, fut conduit prisonnier à Rome, les Romains essuyèrent de grands échecs dans la guerre contre les Cimbres qui avaient envahi la Gaule; enfin, à cette même époque, quelques messagers, arrivés de la Sicile, vinrent annoncer la révolte de plusieurs milliers d'esclaves. A cette nouvelle, toute la république de Rome fut vivement alarmée, d'autant plus que près de soixante mille hommes d'élite avaient péri dans la guerre contre les Cimbres, et on n'avait plus à envoyer de nouvelles recrues.

Avant la révolte des esclaves en Sicile, il y avait eu plusieurs soulèvements en Italie; mais ils étaient de courte durée et peu importants, comme si quelque mauvais génie eût voulu annoncer d'avance la gravité de l'insurrection qui allait éclater en Sicile. Le premier de ces soulèvements en Italie eut lieu à Nucérie : trente esclaves avaient tramé une conspiration, mais ils furent bientôt découverts et châtiés; le second éclata à Capoue : deux cents esclaves s'étaient insurgés, mais ils ne tardèrent pas à être exterminés; le troisième soulèvement présenta quelques circonstances singulières. Un certain Titus Minutius, chevalier romain, fils d'un père très-riche, devint amoureux d'une jeune esclave extrêmement belle, mais qui

n'appartenait pas à sa maison. Il eut des rapports avec elle, et son amour s'en accrut à un tel point, qu'il l'acheta au prix de sept talents attiques ¹, tant était violent ce fol amour. Le maître qui avait consenti à cette vente accorda un délai pour le paiement; car le chevalier avait du crédit en raison de la fortune de son père. Le délai expira; et, n'ayant pas de quoi faire le paiement, il fixa un nouveau délai de trente jours. Au bout de ce terme, il fut encore dans l'impossibilité de payer au maître le prix de la vente; et comme son amour allait toujours en augmentant, il eut recours à la chose la plus insensée: il dressa des embûches à ses créanciers et se proclama roi absolu. Il acheta cinq cents armures, et demanda un terme pour le paiement; il fit transporter ces armures secrètement dans une de ses propriétés de campagne et excita à la révolte ses propres esclaves, au nombre de quatre cents. Puis il se ceignit du diadème, se revêtit d'un manteau de pourpre, s'entoura de licteurs et des autres insignes du pouvoir souverain, et se proclama roi avec le concours de ses esclaves. Il fit d'abord battre de verges ceux qui lui demandaient le prix de sa jeune esclave, et leur trancha la tête. Après avoir armé ses esclaves, il attaqua les maisons de campagne du voisinage et tua cent hommes qui faisaient de la résistance. Bientôt il réunit une troupe de plus de sept cents combattants qu'il divisa en centuries; il fit élever un retranchement et accueillit les rebelles qui se joignirent à lui. Cette rébellion ayant été annoncée à Rome, le sénat prit des mesures sages qui obtinrent un plein succès: il désigna un des généraux qui se trouvaient à Rome, Lucius Lucullus, pour s'emparer des esclaves fugitifs. Ce dernier fit le même jour, à Rome, une levée de six cents soldats, et se rendit à Capoue, où il rassembla quatre mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers. Vettius [Titus Minutius] instruit de la marche de Lucullus, alla occuper une hauteur forte avec plus de trois mille cinq cents hommes. Dans le premier engagement, les esclaves fugitifs, grâce à leur position qui dominait le champ

¹ Trente-huit mille cinq cents francs.

de bataille, eurent d'abord l'avantage ; mais ensuite Apollonius, lieutenant de Vettius, séduit par Lucullus qui lui avait publiquement garanti son pardon, trahit ses complices. Au moment où Apollonius, secondant les Romains, allait porter la main sur Vettius pour l'arrêter, ce dernier, redoutant le châtimement qui l'attendait, s'ôta lui-même la vie, et avec lui périrent immédiatement tous ceux qui avaient pris part à la révolte, à l'exception du traître Apollonius. Ces événements n'étaient que le prélude d'un immense soulèvement qui éclata en Sicile. En voici l'origine.

Pendant son expédition contre les Cimbres, Marius fut autorisé par le sénat à tirer des troupes auxiliaires des nations transmarines. Marius envoya donc des députés auprès de Nicomède, roi de Bithynie, pour lui demander des secours. Ce dernier répondit que la plupart des Bithyniens avaient été enlevés par les percepteurs d'impôts, et servaient comme esclaves dans les provinces. Le sénat rendit alors un décret, d'après lequel aucun allié de condition libre ne devait servir comme esclave dans les provinces, et les préteurs étaient chargés de l'exécution de ce décret. Il y avait alors en Sicile le préteur Licinius Nerva, qui, conformément au sénatus-consulte, rendit la liberté à un grand nombre d'esclaves : dans l'espace de deux jours, il y en avait plus de huit cents rendus à la liberté. Tous les esclaves de l'île étaient alors enflammés par l'espoir de leur délivrance. Les habitants les plus considérés accoururent pour engager le préteur à renoncer à son entreprise. Nerva, soit par corruption, soit pour plaire aux riches, se désista du jugement de ces causes, et renvoya durement auprès de leurs maîtres les esclaves qui venaient réclamer leur affranchissement. Ces esclaves s'attroupèrent, sortirent de Syracuse, se réfugièrent dans le temple de Paliques, et conspirèrent entre eux. De là, la nouvelle de l'audacieuse entreprise des esclaves se répandit dans beaucoup d'endroits ; le mouvement commença dans le pays des Halicyens : trente esclaves, appartenant à deux frères très-riches, reconquirent les premiers leur liberté, sous le commandement d'un nommé Va-

rius. Ils surprirent d'abord leurs maîtres au sommeil, et les égorgèrent ; ils envahirent ensuite les fermes voisines et appelèrent les esclaves à la liberté. Plus de cent vingt esclaves se réunirent dans cette même nuit. Ils occupèrent ensuite une place forte, la retranchèrent, et reçurent d'autres esclaves tout armés au nombre de quatre-vingts. Le gouverneur de la province, Licinius Nerva, se mit immédiatement à les assiéger ; mais il ne réussit pas dans son entreprise. Lorsqu'il vit que la forteresse était imprenable, il eut recours à la trahison. A cet effet, il promit la vie sauve à Caius Titinius, surnommé Gadéus, et le séduisit par des promesses. Cet homme avait été depuis deux ans condamné à mort ; il avait échappé à la peine prononcée contre lui, et s'était mis à égorger un grand nombre d'hommes libres dans le pays qu'il avait rempli de ses brigandages ; mais il n'avait fait aucun mal aux esclaves. C'est cet homme que Nerva employa comme instrument de ses desseins. Titinius, prenant avec lui un nombre suffisant d'esclaves dévoués, s'approcha de la forteresse des rebelles comme s'il voulait les aider à faire la guerre contre les Romains. Il fut accueilli avec empressement, et comme il était brave, on le nomma commandant ; il livra la place par trahison. Quant aux rebelles, les uns périrent les armes à la main, les autres, redoutant le châtimement qui les attendait, s'ils tombaient entre les mains de leurs ennemis, se précipitèrent du haut de la forteresse. Telle fut la fin du premier soulèvement des esclaves fugitifs. — Après que les soldats romains eurent été congédiés, quelques messagers vinrent annoncer que Publius Clonius, chevalier romain, avait été assassiné par quatre-vingts esclaves rebelles ; et que le rassemblement allait s'accroître. Le général romain, trompé par quelque conseil, laissa, en congédiant la plupart de ses troupes, assez de temps aux rebelles pour se retrancher dans leur position. Il s'avança cependant contre eux avec les soldats qu'il avait sous la main, traversa le fleuve Alba, passa à côté des rebelles qui avaient occupé le mont Caprianum, et atteignit la ville d'Héraclée. Cette marche faisant croire que le général romain n'avait

pas osé attaquer les rebelles, un grand nombre d'esclaves prirent part au soulèvement : de tous côtés ils accoururent, se préparèrent de leur mieux au combat, et dans sept jours ils mirent sur pied plus de huit cents combattants, et bientôt après il n'y en eut pas moins de deux mille. Apprenant à Héraclée tous ces rassemblements, le général romain détacha Marcus Tintinius avec six cents hommes de la garnison d'Enna. Celui-ci attaqua les rebelles ; mais comme ces derniers avaient l'avantage du nombre et de la position, il fut mis en déroute. Un grand nombre de soldats furent tués ; les autres, jetant leurs armes, cherchèrent leur salut dans la fuite. Les rebelles, maîtres d'un si grand nombre d'armes, et ayant remporté la victoire, reprirent encore plus de courage ; enfin, tous les esclaves penchèrent pour la révolte. Les rassemblements augmentant journellement, il y eut en peu de jours plus de six mille rebelles. Ils se réunirent en une assemblée, et, sur la proposition qu'on fit, ils proclamèrent d'abord roi un nommé Salvius, passant pour habile dans les aruspices, et qui jouait de la flûte dans les spectacles de femmes. Ce roi évita le séjour dans les villes qu'il considérait comme propres à donner des habitudes de paresse et de luxe. Il divisa son armée en trois corps, donna à chacun un chef, leur ordonna de parcourir la campagne et de se réunir tous en un seul endroit et dans un temps donné. Par ces excursions, ils se procurèrent un grand nombre de chevaux et de bestiaux, et en peu de temps il y eut sur pied plus de deux mille cavaliers et au moins vingt mille fantassins, tous exercés militairement. Ils attaquèrent soudain la ville forte de Morgantine et l'assiégèrent vigoureusement. Le général romain partit la nuit pour aller au secours de la ville assiégée, ayant avec lui environ dix mille soldats italiens ou siciliens ; il surprit les rebelles occupés à ce siège, attaqua leur camp, et, ne le trouvant gardé que par un petit nombre de soldats, il s'en empara facilement de vive force ; il y trouva un grand nombre de femmes prisonnières et un immense butin. Après avoir pillé le camp, il se dirigea sur Morgantine. Les rebelles firent soudain face à

l'ennemi , et , favorisés par leur position , ils l'attaquèrent avec violence et eurent bientôt l'avantage ; le général romain fut mis en fuite. Le roi des rebelles défendit , dans une proclamation , de tuer aucun des soldats qui jetteraient leurs armes ; la plupart des soldats s'enfuirent donc en s'en débarrassant. Salvius , ayant par ce moyen désarmé les ennemis , reprit le camp , et , après cette victoire signalée , il se trouva maître d'une grande quantité d'armes. Dans ce combat , grâce à la proclamation humaine du roi , il ne tomba pas plus de six cents Italiens et Siciliens ; mais il y eut environ quatre mille prisonniers. Depuis ce succès , Salvius vit grossir sa troupe ; il doubla son armée , devint maître de la campagne , et essaya de nouveau d'assiéger Morgantine , après avoir proclamé la liberté des esclaves qui s'y trouvaient. Mais , de leur côté , les maîtres firent la même promesse aux esclaves s'ils voulaient combattre les rebelles ; les esclaves préférèrent ce dernier parti , et , combattant courageusement , ils firent lever le siège. Le général romain s'étant refusé à leur rendre la liberté , la plupart des esclaves s'enfuirent dans le camp des rebelles.

Dans le territoire d'Égeste , de Lilybée et des lieux voisins , les esclaves furent aussi atteints de la fièvre de révolte. A la tête de ces mouvements était un nommé Athénion , homme courageux , Silicien d'origine. C'était l'économe de deux frères très-riches , et expert dans l'art astromantique ; il séduisit d'abord les esclaves qui lui étaient subordonnés , au nombre de deux cents , puis ceux du voisinage , de manière qu'en cinq jours il en eut réuni plus de mille. Nommé roi , il se ceignit du diadème , et suivit une conduite toute différente de celle des autres , car il n'accueillit pas indistinctement tous les déserteurs : il n'enrôla que les plus braves , et força les autres à rester chacun livré aux travaux qui lui étaient assignés ; il se procura ainsi des vivres en abondance. Il prétendait que les dieux lui avaient annoncé qu'il serait un jour roi de toute la Sicile , et qu'il fallait épargner ce pays , ainsi que les animaux et les fruits qui s'y trouvaient , comme si c'était les siens. Enfin , il parvint à rassembler plus de dix mille hommes ; il osa mettre le siège

devant Lilybée , ville inexpugnable. Mais , n'obtenant aucun succès , il renonça à son entreprise , sous le prétexte que les dieux lui en avaient donné l'ordre , et que s'il persévérait dans ce siège , il lui arriverait du malheur. Pendant qu'il exécutait sa retraite , quelques navires , chargés de troupes d'élite mauritaniennes et envoyés au secours des assiégés , entrèrent dans le port de Lilybée. Ces troupes étaient commandées par un nommé Gomon , qui tomba inopinément pendant la nuit sur l'armée d'Athénion ; après avoir tué beaucoup d'ennemis et blessé un non moins grand nombre , il retourna dans la ville. La prédiction d'Athénion frappa d'étonnement les rebelles.

Toute la Sicile était en désordre et offrait une iliade de maux ; car non-seulement les esclaves , mais encore les hommes libres , sans moyens d'existence , se livraient au pillage et à toutes sortes d'excès. Dans la crainte d'être dénoncés , ces misérables tuaient impitoyablement tous ceux qu'ils rencontraient , hommes libres ou esclaves. Les habitants des villes ne regardaient plus guère comme leur propriété que ce qu'ils possédaient en dedans des murailles ; les biens situés en dehors de cette enceinte étaient pour eux des biens étrangers et la proie du plus fort. Beaucoup d'autres excès intolérables étaient commis en Sicile.

Salvius ayant assiégé Morgantine , parcourut le pays jusqu'à la plaine de Léontium , et rassembla une armée formée d'au moins trente mille hommes d'élite. Il sacrifia aux héros paliques , leur consacra une robe de pourpre en action de grâces de sa victoire , se proclama lui-même roi , et fut salué du nom de Tryphon par les rebelles. Ayant conçu le projet de s'emparer de Triocala et d'y établir sa résidence , Tryphon fit venir auprès de lui Athénion , comme un roi mande son général. Tout le monde crut d'abord qu'Athénion revendiquerait pour lui-même l'autorité souveraine , et que la guerre serait facilement terminée en raison de la division qui éclaterait parmi les rebelles ; mais le destin , qui semblait vouloir augmenter les forces des esclaves fugitifs , fit que les chefs restèrent unis. Tryphon se dirigea promptement avec son armée sur Triocala ; Athénion s'y rendit

aussi avec trois mille hommes, obéissant à Tryphon comme un général à son roi ; il avait détaché le reste de ses troupes avec l'ordre de parcourir la campagne et de soulever les esclaves. Tryphon conçut plus tard des soupçons contre Athénion , et le jeta en prison. Il fit exécuter de beaux travaux pour fortifier encore davantage la place de Triocala , déjà naturellement forte. Le nom de cette place vient, dit-on , de ce qu'elle offre trois avantages¹. D'abord , elle possède beaucoup de sources d'eau douce ; ensuite , des environs admirablement cultivés , pleins de vignobles et d'oliviers ; enfin , la place , assise sur un immense rocher imprenable , est extrêmement forte. Tryphon avait fait entourer la ville d'une enceinte de huit stades , ainsi que d'un fossé profond ; il y avait fixé sa résidence , et s'était pourvu de toutes sortes de provisions. Il y construisit aussi un palais royal et un forum assez vaste pour contenir un peuple nombreux. Il se composa un conseil dont les membres étaient choisis parmi les hommes les plus sages. Il portait la toge prétexte, et la tunique laticlave quand il siégeait au tribunal. Il était précédé de licteurs armés de haches , et s'entourait de tous les attributs de la royauté.

Le sénat de Rome envoya contre les rebelles Lucius Licinius Lucullus avec une armée de quatorze mille hommes , tant Romains qu'Italiens , auxquels il fallait ajouter huit cents Bithyniens , Thessaliens et Acarnaniens ; six cents Lucaniens , commandés par Cleptius , renommé pour son expérience militaire et sa bravoure ; enfin un autre corps de six cents hommes. Le total de l'armée avec laquelle le général romain vint occuper la Sicile , s'élevait donc à dix-sept mille hommes. Cependant Tryphon s'était réconcilié avec Athénion et délibérait sur la conduite à tenir dans la guerre contre les Romains. Tryphon était d'avis de combattre à Triocala , tandis qu'Athénion conseillait de ne pas se laisser assiéger , mais de combattre en rase campagne.

Ce conseil ayant prévalu , les rebelles , au nombre d'environ quarante mille , vinrent camper près de Scirthée , à douze

¹ Τρία πλάζ.

stades du camp des Romains. Il y eut d'abord des escarmouches sans interruption; les deux armées se rangèrent ensuite en bataille; le succès fut longtemps incertain, et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Athénion, à la tête de deux cents cavaliers d'élite, porta la mort dans les rangs ennemis; mais, blessé aux deux genoux et atteint d'une troisième blessure, il fut mis hors de combat; les esclaves découragés prirent la fuite. Athénion, feignant d'être mis à mort, se sauva à la tombée de la nuit. Tryphon et ses compagnons furent mis en déroute, et les Romains remportèrent une brillante victoire; au moins vingt mille rebelles restèrent sur le champ de bataille. Le reste profita de la nuit pour se sauver à Triocala; il aurait été cependant facile au général romain d'exterminer ces débris, s'il s'était mis à leur poursuite. Tous les esclaves furent tellement abattus par ce revers qu'ils se consultèrent entre eux pour retourner auprès de leurs maîtres, et se livrer à discrétion. Cependant l'opinion de se défendre jusqu'au dernier souffle de vie plutôt que de se rendre à leurs ennemis l'emporta. Neuf jours après, le général romain vint assiéger Triocala. Dans le combat qui s'y livra, il y eut beaucoup de morts de part et d'autre; enfin le général romain eut le dessous, et les rebelles reprirent courage. Lucullus manqua à ses devoirs, soit par négligence, soit par corruption. C'est pourquoi les Romains le mirent plus tard en jugement.

Caïus Servilius, envoyé en remplacement du général Lucullus, ne fit non plus rien qui soit digne de mémoire. Aussi fut-il, de même que Lucullus, condamné par la suite à l'exil. A la mort de Tryphon, Athénion hérita du pouvoir. Il assiégeait les villes, dévastait impunément les campagnes et recueillait un immense butin, car Servilius n'osait pas lui résister.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 111. — En apprenant que Caïus Servilius avait passé le détroit de Sicile pour continuer la guerre, Lucullus licencia ses soldats, brûla ses palissades et ses travaux de fortification, afin de ne laisser à son successeur aucune ressource importante pour la conduite de la guerre. Comme on lui

reprochait de traîner la guerre en longueur, il crut se faire disculper par l'exemple de son successeur humilié et battu.

Excerpt. Photii, p. 536-537. — L'année étant révolue, les Romains nommèrent pour la cinquième fois consul Caius Marius, avec Caius Aquillius¹. Le général Aquillius fut envoyé contre les rebelles, et, grâce à sa bravoure, il remporta sur eux une éclatante victoire. Il engagea lui-même avec Athénion, roi des rebelles, une lutte héroïque; il le tua et fut blessé à la tête. Dès qu'il fut rétabli, il marcha contre le reste des rebelles, au nombre de dix mille. Ces derniers ne résistèrent pas à l'attaque, mais se réfugièrent dans leurs retranchements. Cependant Aquillius ne leur laissa aucun répit, et les réduisit de vive force. Enfin il ne restait plus que mille rebelles sous le commandement de Satyrus. Le général romain songea d'abord à les soumettre par les armes; mais comme ils envoyèrent ensuite des parlementaires, et qu'ils se rendirent à discrétion, Aquillius ne leur infligea pour le moment aucune punition; il se contenta de les envoyer à Rome où ils furent employés à combattre les bêtes féroces dans les jeux publics. Cependant, selon quelques historiens, ces esclaves terminèrent leur vie d'une manière plus éclatante: refusant de descendre dans le cirque pour combattre des animaux, ils se tuèrent eux-mêmes réciproquement sur les autels publics; Satyrus s'ôta le dernier la vie et tomba en héros sur les cadavres de ses compagnons. Telle fut l'issue tragique de la guerre des esclaves en Sicile, laquelle avait duré près de quatre ans.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 608-609. — Non-seulement une multitude d'esclaves révoltés, mais encore des hommes libres, sans biens ni ressources, se livraient au pillage et à toutes sortes d'excès. Poussés tout à la fois par leur indigence et leur scélératesse, ils parcouraient le pays par bandes; ils emmenaient les troupeaux de bestiaux, pillaient les fruits déposés dans les greniers, et, pour s'assurer l'impunité de leurs crimes, ils égorgeaient impitoyablement tous ceux qu'ils rencontraient,

¹ Quatrième année de la CLXIX olympiade; année 101 avant J.-C.

tant esclaves qu'hommes libres. L'autorité romaine était impuissante à rendre la justice : une licence générale fut l'origine de maux grands et nombreux ; tout le pays était rempli d'excès et de rapines. Les citoyens les plus considérés et les plus riches dans les villes perdirent , par ce changement inattendu de la fortune, non-seulement leurs biens, tombés insolemment entre les mains d'esclaves fugitifs, mais ils durent encore subir les outrages des hommes libres. Aussi, tous les habitants considéraient-ils à peine comme leurs biens les propriétés situées dans l'intérieur des villes ; tout ce qui était situé en dehors des murs fut la proie de la violence. Enfin, les villes étaient remplies de désordres, de troubles et d'anarchie. Les rebelles, maîtres de la campagne, irrités contre leurs seigneurs, animés d'une cupidité insatiable, rendaient le pays inabordable aux voyageurs. Les esclaves, renfermés dans l'intérieur des murs, étaient atteints de la contagion de la révolte, et se rendaient redoutables à leurs maîtres ¹.

Le tribun Saturninus affectait des mœurs dissolues ; nommé questeur, il fut chargé de faire transporter à Rome les approvisionnements tirés d'Ostie. Sa négligence et sa mauvaise conduite dans l'administration de la charge qui lui était confiée, lui valurent des reproches mérités. Le sénat lui ôta sa questure pour la donner à d'autres. S'étant corrigé de sa vie licenciense, et devenu plus sage, il fut jugé digne d'être nommé tribun du peuple.

Excerpt. Photii, p. 537-538. — Un nommé Battacès, prêtre de la grand'mère des dieux, arriva de Pessinonte, en Phrygie, à Rome. Admis en présence des magistrats et du sénat, il déclara qu'il était venu par ordre de la déesse dont le temple avait été souillé, et qu'il fallait faire à Rome des expiations publiques. Ce prêtre avait un vêtement et des ornements particuliers, éloignés des mœurs des Romains : il portait une immense couronne d'or et une robe brodée d'or, semblable à celle d'un roi. Il

¹ Il y a dans ce fragment plusieurs répétitions parfaitement inutiles, qu'on devrait retrancher dans les éditions de Diodore.

harangua le peuple dans le forum, et inspira à la multitude une crainte superstitieuse : il reçut l'hospitalité, et fut logé aux frais de l'État ; mais un des tribuns du peuple, Aulus Pompéius, lui défendit de porter la couronne. Un autre tribun du peuple le fit monter à la tribune, le pressa de questions au sujet de l'expiation publique, et n'en obtint que des réponses empreintes de fanatisme. Le peuple, excité par Pompéius, insulta le prêtre, qui se retira dans son domicile, et n'en sortit plus, disant qu'on avait outragé, non-seulement sa personne, mais encore la déesse. Aussitôt après, Pompéius fut atteint d'une fièvre ardente ; une angine violente lui fit ensuite perdre la voix, et il mourut le troisième jour. Cette mort fut considérée par la multitude comme un châtiment divin pour avoir insulté le prêtre et la déesse ; car les Romains sont très-superstitieux. Battacès reçut donc la permission de porter la robe sacrée ; le peuple l'honora de présents magnifiques ; un grand nombre d'hommes et de femmes le conduisirent hors de Rome.

Suivant une coutume des soldats romains, tout général qui, dans un combat, avait fait mordre la poussière à plus de six mille ennemis, était proclamé *imperator*, ce qui équivalait au titre de roi.

Excerpt. de Legat., p. 634. — Des envoyés du roi Mithridate vinrent à Rome pour offrir au sénat une grande quantité de richesses. Saturninus, profitant de cette occasion pour insulter le sénat, fit subir à cette députation de grands outrages. Les envoyés, excités par les sénateurs qui promettaient leur appui, firent mettre Saturninus en jugement pour le faire punir des outrages qu'ils avaient reçus. Ce débat public eut beaucoup de gravité, tant en raison du caractère inviolable des députés, qu'à cause de la sévérité que les Romains avaient toujours montrée contre ceux qui avaient insulté les députations. Saturninus, cité devant le sénat, dont il était justiciable en raison du crime qu'il avait commis, allait être condamné à mort ; vivement alarmé du danger qui le menaçait et de la gravité de la lutte qu'il avait engagée, il eut recours au moyen commun de tous les malheu-

reux , à la pitié. Il déposa sa robe splendide pour prendre un vêtement grossier ; il laissa pousser les cheveux et la barbe , parcourut la ville , implora la miséricorde du peuple , tomba à genoux devant les uns , prit les mains des autres , et les supplia , les larmes aux yeux , de venir à son secours ; il leur représentait qu'il était injustement condamné par le sénat , enfin que ses ennemis étaient en même temps ses accusateurs et ses juges. Le peuple se laissa émouvoir par ces supplications : plusieurs milliers d'hommes accoururent vers le tribunal , et Saturninus fut acquitté contre toute attente. Grâce au concours du peuple , il fut réélu tribun.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 609. — Le procès du rappel de Métellus s'agitait depuis deux ans dans les assemblées publiques. Le fils de Métellus avait laissé croître ses cheveux et sa barbe , et , vêtu comme un malheureux , il parcourait la place publique , se jetait aux genoux des citoyens et sollicitait , les larmes aux yeux , le rappel de son père. Le peuple , quoiqu'il ne voulût pas donner l'exemple d'un rappel illégal , fut cependant touché de compassion à la vue du jeune homme qui montrait tant d'affection pour son père ; il rappela Métellus de l'exil et donna à son fils le surnom de *Pieux* , à cause de sa tendresse filiale.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME (?).

* *Excerpt. Vatican.*, p. 112-114. — Depuis que les actes des hommes sont consignés dans l'histoire pour en conserver une mémoire éternelle , la plus grande guerre que nous connaissons est celle des Marse. Cette guerre , en effet , surpasse toutes celles qui l'ont précédée , tant par la bravoure des chefs que par la grandeur des exploits. Le plus illustre des poètes , Homère , a rendu la guerre de Troie à jamais célèbre par son poème épique. Dans la lutte entre l'Europe et l'Asie , pendant que les deux plus grands continents se disputaient la victoire , il s'accomplit de si grandes actions d'éclat que la postérité y puisa amplement pour le théâtre des sujets mythiques et tragiques.

Et pourtant ces héros de l'antiquité , dans l'espace de dix ans , n'ont soumis que les villes de la Troade , tandis que plus tard les Romains ont vaincu , dans une seule bataille rangée , Antiochus le Grand, et sont devenus maîtres de l'Asie. Après la guerre de Troie, le roi des Perses marcha contre la Grèce ; des fleuves éternels furent desséchés par la foule des guerriers qui suivaient ce roi. Cependant l'habileté stratégique de Thémistocle, unie au courage des Grecs , défit les Perses. A la même époque, trois cent mille Carthaginois débarquèrent en Sicile ; Gélon, souverain de Syracuse , par un seul stratagème, et en un clin d'œil, incendia deux cents navires , tua en bataille rangée cent cinquante mille ennemis , et fit un égal nombre de prisonniers. Mais dans la guerre marsique , les Romains avaient à combattre et défirent les descendants de ceux qui avaient accompli toutes ces grandes choses. A une époque plus récente , allant de conquête en conquête , les Romains soumirent la Macédoine d'où était sorti cet Alexandre qui, par son génie et sa bravoure extraordinaires , renversa l'empire des Perses. Carthage , qui avait , pendant vingt-quatre ans , combattu Rome pour se maintenir en Sicile , et qui avait livré les batailles les plus grandes et les plus nombreuses sur terre et sur mer , succomba sous la puissance des Romains. Quoiqu'elle eût pour chef Annibal , le premier par son courage, Carthage fut enfin subjuguée par la bravoure des Romains et des Italiens , ainsi que par les talents de Scipion. Les Cimbres, semblables à des géants , doués d'une force herculéenne , qui avaient détruit plusieurs grandes armées romaines et envahi , avec quatre cent mille hommes , l'Italie , furent , grâce à la vaillance des Romains, entièrement exterminés. Tout le monde adjugea donc la palme de la bravoure aux Romains et aux peuples de l'Italie ; mais le destin , qui semblait avoir allumé à dessein la discorde parmi ces peuples , fit éclater une guerre qui surpassait en grandeur toutes les autres ; les populations de l'Italie, estimées de tout temps les plus braves, déchirées par des factions intestines , se soulevèrent contre l'autorité de Rome et firent naître cette immense guerre appelée mar-

sique, du nom des Marses qui étaient les chefs de l'insurrection.

Excerpt. Photii, p. 538-541. — Diodore rapporte que la guerre marsique a été la plus grande guerre de son époque. Elle tira, dit-il, son nom des auteurs de la conflagration à laquelle prirent part tous les Italiens contre les Romains. La première cause de cette guerre fut le changement des mœurs qui, de sobres et de modestes, étaient devenues, au grand préjudice des Romains, luxurieuses et dissolues. Cette corruption fit d'abord soulever le peuple contre le sénat; ce dernier appela à son secours les habitants de l'Italie, en promettant de leur donner et de faire sanctionner par une loi les droits de citoyens romains, objet de tous leurs vœux. Mais, comme le sénat ne remplit aucune de ses promesses à l'égard des peuples de l'Italie, il en résulta la guerre que ces derniers firent aux Romains sous le consulat de Lucius Marcus Philippus et de Sextus Julius, dans la seconde année de la CLXXII^e olympiade¹. Dans le cours de cette guerre, plusieurs combats furent livrés avec des succès différents; des villes furent prises de part et d'autres, et la victoire balançait incertaine entre les deux partis opposés; enfin, après d'immenses pertes réciproques, les Romains l'emportèrent à peine et consolidèrent leur empire. Voici les peuples qui firent la guerre aux Romains : les Samnites, les Ascolaniens, les Lucaniens, les Picentins, les Nolaniens, ainsi que plusieurs autres peuples et villes. Parmi ces dernières, la plus célèbre et la plus grande était Corfinium; elle était récemment construite et le siège du gouvernement des Italiotes. On y voyait tout ce qui distingue une ville grande et puissante : un forum spacieux, un tribunal, des arsenaux, un trésor et des magasins de provisions. On y avait établi un sénat composé de cinq cents membres, parmi lesquels on choisissait les premiers magistrats et les conseillers de la patrie. Les sénateurs étaient chargés de l'administration de la guerre, et investis d'un pouvoir dictatorial. Ils avaient porté une loi d'après laquelle deux consuls et douze généraux

¹ Année 91 avant J.-C.

étaient élus annuellement. Quintus Pompédius Silon, Marse d'origine, l'un des premiers citoyens de sa nation, et le Samnite Caius Aponius Motylus, distingué par sa renommée et ses exploits, furent d'abord nommés consuls. Ils divisèrent toute l'Italie en deux parties, et en firent des provinces consulaires. Pompédius obtint le gouvernement du pays qui s'étend depuis Cercoles¹ jusqu'à la mer Adriatique, vers l'occident et le nord, et il eut sous lui six généraux; la contrée de l'Orient et du Midi fut adjugée à Caius Motylus, et on lui adjoignit de même six généraux. Ayant ainsi tout habilement disposé, et, en un mot, réglé leur gouvernement sur celui de Rome et d'après la constitution ancienne, les insurgés portèrent leurs efforts vers la guerre qu'ils avaient à soutenir, et donnèrent à leur métropole le nom d'*Italia*. Dans leur guerre contre les Romains, les insurgés furent victorieux dans la plupart des rencontres, jusqu'à ce que Cnéius Pompéius, nommé consul et général de l'expédition, et Sylla, lieutenant du second consul Caton, parvinrent à remporter sur les Italiens plusieurs victoires signalées, et en brisèrent le pouvoir. Néanmoins, les insurgés continuèrent la guerre, et ils furent plusieurs fois défaits par le général Caius Cosconius, qui avait été envoyé en Iapygie. Réduits par cette défaite à un très-petit nombre, les Italiens évacuèrent leur métropole Corfinium, d'autant plus promptement que les Marse et tous les peuples voisins avaient fait leur soumission aux Romains; ils allèrent transporter leur siège à Æsernia, chez les Samnites. Ils se choisirent ensuite cinq généraux, parmi lesquels ils donnèrent le commandement en chef à Quintus Pompédius Silon, à cause de son expérience et de sa réputation militaire. Celui-ci, avec l'assentiment des autres chefs, mit sur pied une grande armée, et réunit, avec les troupes anciennes, un total d'environ trente mille hommes; il donna en outre la liberté aux esclaves, les arma du mieux qu'il put, et en forma un corps de près de vingt mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers. Il attaqua ensuite les Romains,

¹ Suivant Ortellus, cette ville était située dans les Gaules.

commandés par Mamercus , mais il leur tua peu de monde , et perdit au contraire plus de six mille hommes.

En ce même temps, Métellus prit d'assaut Venuse , ville considérable de l'Apulie , et défendue par de nombreuses garnisons ; il fit plus de trois mille prisonniers. Les Romains devenant de plus en plus victorieux , les Italiens envoyèrent une députation auprès de Mithridate , roi du Pont , alors puissant par ses troupes et ses ressources militaires ; ils le prièrent d'envahir l'Italie et de marcher contre les Romains , ajoutant qu'après leur jonction ils renverseraient facilement la puissance de Rome. Mithridate répondit qu'il conduirait des troupes en Italie lorsqu'il aurait soumis l'Asie ; c'est ce qui l'occupait alors. Les rebelles , tout à fait abattus , désespérèrent donc de leur salut ; il ne restait qu'un petit nombre de Samnites et de Sabelliens occupant Nola , et , de plus , les partisans de Lamponius et de Clepitius avec les débris des Lucaniens. La guerre marsique allait être terminée , lorsque les dissensions intestines se renouvelèrent à Rome : beaucoup de citoyens distingués recherchaient le commandement des troupes dirigées contre Mithridate , parce que de grandes récompenses étaient le prix de cette lutte. Caius Julius et Caius Marius , pour la sixième fois consul , se disputaient ce commandement , et les suffrages de la multitude étaient également partagés.

D'autres troubles encore éclatèrent dans Rome. Le consul Sylla partit de Rome , se rendit auprès des troupes rangées autour de Nola , frappa de terreur plusieurs peuples voisins , et les força à se rendre et à livrer leur ville. Pendant que Sylla était à la tête de l'expédition dirigée contre Mithridate en Asie , Rome fut déchirée par de graves dissensions et par des guerres civiles. Marcus Aponius , Tibérius Clepitius et Pompéius (Pompéidius) , commandant les débris de l'armée des Italiens confédérés , séjournèrent dans le pays des Bruttians ; après avoir , pendant longtemps , assiégé la ville forte d'Isia , sans avoir réussi à la prendre , ils laissèrent un détachement pour continuer le siège , et se portèrent , avec le reste de l'armée , sur Rhégium , dont ils

poussèrent vigoureusement le siège , dans l'espérance qu'une fois maîtres de cette ville , ils feraient facilement passer des troupes en Sicile , et pourraient s'emparer de l'île , la plus opulente qu'il y ait sous le soleil. Mais le général Caius Urbanus , grâce à une nombreuse armée et à son ardeur guerrière , frappa de terreur les Italiotes , et leur arracha Rhégium. Plus tard , les partisans de Sylla et de Marius fomentèrent des troubles parmi les Romains , dont les uns se déclaraient pour Sylla , les autres pour Marius. Le plus grand nombre d'entre eux succomba dans les guerres , le reste se soumit à Sylla , victorieux. Voilà comment s'éteignit la guerre marsique , ainsi que la plus grande des guerres civiles.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 609-610. — Les Romains , dont les lois et les mœurs étaient anciennement très-bonnes , parvinrent en peu de temps à un tel degré de puissance , qu'ils eurent le plus célèbre et le plus grand des empires dont l'histoire fasse mention. Mais , à une époque plus récente , la soumission de tant de peuples et une longue paix firent changer , pour la perte de Rome , les anciennes mœurs. Pour se délasser du métier des armes , les jeunes gens se livraient à la mollesse et à l'intempérance ; car les richesses satisfaisaient à leurs désirs. Dans la ville , on préférait le luxe à la frugalité , l'oisiveté aux exercices militaires ; enfin , l'on regardait comme heureux , non pas celui qui était doué de vertus , mais celui qui passait tout le temps de sa vie dans les plus grandes réjouissances. Des repas somptueux , des parfums recherchés , des tapis brodés , des tricliniums richement ornés , des meubles en ivoire , en argent , et en d'autres matières précieuses artistement travaillées , devinrent de plus en plus à la mode ; on dédaignait les vins qui ne flattaient que médiocrement le goût : il leur fallait du Falerne , du Chio , et tout autre vin semblable qui flatte le palais ; on dépensait des sommes immenses pour des plats de poisson et d'autres mets recherchés. Les jeunes gens portaient dans le forum les étoffes les plus molles , transparentes et fines comme celles que portent les femmes. Tous ces objets de luxe , propres

à engendrer une mollesse pernicieuse, s'élevèrent bientôt à des prix incroyables : une amphore de vin se vendait cent drachmes¹; un pot de salaison du Pont, quatre cents drachmes²; les cuisiniers qui excellaient dans leur art étaient payés quatre talents; et les concubines, distinguées par leur beauté, se payaient un grand nombre de talents. Pendant que ce luxe effréné faisait des progrès, quelques magistrats essayèrent dans les provinces de ramener les anciennes mœurs, et proposèrent, en raison de leur autorité, leur propre vie comme le meilleur modèle à suivre.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 114. — Marcus Caton, homme sage et distingué par la pureté de ses mœurs, se prononça dans le sénat contre le luxe qui envahissait Rome. « Dans cette seule ville, s'écriait-il, un pot de salaison du Pont se vend plus cher qu'une paire de bœufs, et un mignon plus qu'un esclave. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 610. — Quintus Scœvola mit le plus grand zèle à corriger par ses vertus la dépravation des mœurs. Envoyé comme préteur en Asie, il choisit pour conseiller le meilleur de ses amis, Quintus Rutilius; il le consultait dans toutes les affaires d'administration de sa province. Le préteur jugea convenable de subvenir avec sa fortune privée aux dépenses de sa maison et à celles de sa suite. Par sa vie sobre et frugale, ainsi que par une justice incorruptible, il parvint à relever sa province de l'état déplorable où elle avait été plongée; car les fermiers de l'État, précédemment envoyés en Asie, ayant pour associés ceux qui exerçaient à Rome le pouvoir judiciaire³, avaient rempli la province de leurs excès.

Lucius Scœvola, administrant la justice avec probité et impartialité, purgea la province de tous les sycophantes, et réprima les iniquités des fermiers de l'État. Il donnait des juges équitables à tous ceux qui avaient été offensés; il faisait condamner les fermiers mis en cause et les forçait à restituer aux

¹ Plus de quatre-vingt-dix francs.

² Plus de trois cent soixante francs.

³ Les chevaliers, *equites*.

parties lésées les dommages pécuniaires qu'ils leur avaient faits ; tout crime capital était puni de mort. Un jour, l'esclave qui administrait les biens d'un des agents du fisc stipula, d'accord avec ses maîtres, une forte somme d'argent pour racheter sa liberté ; mais Scœvola fit hâter le jugement, et condamna l'esclave au supplice de la croix avant qu'il se fût racheté¹.

Le même Lucius Scœvola livrait aux offensés les fermiers de l'État condamnés devant la justice. Il arrivait que ceux qui, peu de temps auparavant, au mépris des lois et entraînés par leur avarice, avaient commis tant d'exactions criminelles, étaient, contre toute attente, livrés à un châtimement mérité par ceux-là mêmes qu'ils avaient offensés. Il pourvut sur sa propre cassette aux dépenses ordinaires des généraux et de sa suite, et ramena bientôt l'affection des alliés pour Rome.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 114 et 115. — Le préteur, par sa prudence et par des secours sagement répartis, fit cesser la haine que les provinces avaient conçue contre l'empire de Rome ; il reçut de ceux auxquels il avait fait du bien les honneurs divins, et de ses concitoyens de nombreuses récompenses.

Il nous faut aussi parler de ceux qui, sortis d'une condition humble, ont dirigé leurs efforts vers des entreprises différentes de celles que le destin leur avait préparées ; car les grands comme les petits sont animés du même zèle pour se distinguer par leurs œuvres.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 610 et 611. — Lucius Asyllius, dont le père avait été questeur, fut envoyé comme proconsul en Sicile ; il trouva cette province dans un état déplorable, mais il la releva par de très-belles institutions. A l'exemple de Scœvola, il choisit pour compagnon et conseiller le meilleur de ses amis, Caius, surnommé Longus, zélé imitateur de la sagesse des anciennes mœurs ; il lui adjoignit Publius, le plus distingué des chevaliers établis à Syracuse. Indépendamment des biens de

¹ C'était sans doute un esclave qui avait commis quelque crime, et qui, pour échapper au supplice dont il était menacé à cause de sa condition d'esclave, voulait se faire affranchir.

la fortune, Asyllius se faisait remarquer par ses qualités éminentes : les sacrifices, les restaurations de temples et les offrandes qu'il fit aux dieux, témoignent de sa piété; la conservation intacte de ses sens jusqu'au dernier moment de sa vie atteste sa tempérance; son humanité se manifesta dans la distinction avec laquelle il accueillait les hommes instruits, et dans les bienfaits qu'il donnait aux dépens de sa propre fortune à ceux qui se livraient à quelque art libéral. Asyllius, vivant sous le même toit que ses deux conseillers, administrait avec eux la justice, et faisait tous ses efforts pour rétablir les affaires de sa province. Ne cherchant dans l'exercice du pouvoir judiciaire que l'intérêt de la république, il débarrassa le forum des faux délateurs, et mit le plus grand soin à secourir les faibles. Tandis que les autres proconsuls nommaient d'ordinaire des tuteurs aux orphelins et aux veuves sans parents, Asyllius se déclara lui-même le protecteur de ces personnes. Il jugeait leurs causes avec sagesse et discernement, et venait en aide à tous les opprimés. Enfin, il employa tout le temps de son administration à réparer les torts publics et privés, et ramena dans l'île l'ancienne prospérité.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 115. — Le sénat avait menacé Gracchus de lui faire la guerre pour avoir transporté aux chevaliers le pouvoir judiciaire; mais Gracchus s'écria courageusement : « Dussé-je mourir, je ne cesserai pas de poursuivre les sénateurs l'épée dans les reins. » Cette parole fut comme un oracle justifié par l'événement. Gracchus, ayant aspiré à la tyrannie, fut mis à mort sans jugement.

La famille des Drusus jouissait d'une grande influence à raison de sa noble origine et de son humanité envers les citoyens. Une loi venait d'être proposée et récemment sanctionnée; quelque citoyen écrivit par plaisanterie au bas de son vote : « Cette loi concerne tous les citoyens, à l'exception des deux Drusus. »

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 611. — Marcus Livius Drusus était encore très-jeune et doué des meilleurs avantages : fils d'un père célèbre que le peuple romain avait singulièrement affectionné en raison de son illustre origine et de ses vertus, il était

le plus éloquent orateur de son temps, le plus riche de tous les citoyens, et s'était, par l'exécution fidèle de ses promesses, acquis un grand crédit; il était en outre rempli de noblesse d'âme et semblait être le seul chef du sénat.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 116 et 118. — Comme le sénat rejetait les lois proposées par Drusus, celui-ci dit : « Bien que j'aie le pouvoir de m'opposer à la publication des décrets du sénat, je n'en ferai aucun usage, sachant fort bien que les coupables recevront bientôt leur châtement. » Il ajouta que les lois qu'il avait proposées devaient entraîner l'abolition de celles qu'il avait fait rendre sur l'exercice du pouvoir judiciaire; cela fait, tout homme incorruptible n'aurait à redouter aucune accusation, tandis que ceux qui avaient pillé les provinces, seraient punis comme corrupteurs, de telle façon que les envieux qui voulaient amoindrir sa gloire ne firent par leur décret que se créer des embarras.

Serment de Philippe : « Par Jupiter Capitolin, par Vesta de Rome, par Mars, patron de cette ville, par le soleil, principe de tous les germes, par la terre, la bienfaitrice des animaux et des plantes, par les demi-dieux, fondateurs de Rome, et par les héros qui ont contribué à l'accroissement de sa puissance, je jure que l'ami ou l'ennemi de Drusus sera aussi le mien, que je n'épargnerai pas ma vie, ni celle de mes enfants ou de mes parents, si l'intérêt de Drusus et de ceux qui sont liés par le même serment, l'exige. Si, par la loi de Drusus, je deviens citoyen, je regarderai Rome comme ma patrie, et Drusus comme mon plus grand bienfaiteur. Je communiquerai ce serment au plus grand nombre possible de citoyens. Puissent, si je garde mon serment, tous les biens m'échoir en partage; et que le contraire arrive si je viole mon serment¹. »

On célébrait un jour des jeux publics, et le théâtre était rempli de spectateurs, lorsque les Romains égorgèrent un comédien qui jouait sur la scène, sur le prétexte qu'il ne remplissait pas conve-

¹ M. Dindorf fait observer avec raison que ce serment est celui des Italiens qui s'engageaient envers Drusus.

nablement son rôle. Tout le théâtre se remplissait de trouble et de terreur, lorsque le hasar^d amena sur la scène un personnage satirique approprié à la circonstance ; il était Latin d'origine et s'appelait Saunion ; c'était un bouffon très-habile de son métier ; il excitait le rire non-seulement par ses paroles , mais encore par son silence et les différentes poses de son corps ; il y avait d'ailleurs en lui quelque chose de séduisant ; aussi jouissait-il d'une grande réputation dans les théâtres de Rome. Les Picentins, pour priver les Romains du spectacle que venait leur procurer ce facétieux acteur, résolurent de le tuer. Saunion , instruit du sort qui l'attendait , s'avança sur la scène au moment même où venait d'être commis le meurtre du comédien ; et , s'adressant aux spectateurs, il leur dit : « Citoyens spectateurs , les entrailles de la victime nous sont favorables ; que le mal qui vient d'arriver se change en bien ! Je ne suis pas Romain , mais je suis tout comme vous sous la verge des licteurs ; je parcours l'Italie et je vais à la chasse des faveurs en faisant rire et en procurant du plaisir ; faites donc grâce à votre hirondelle, à laquelle les dieux permettent de nicher sans danger dans toutes vos maisons ; enfin il n'est pas juste de commettre une action qui vous ferait beaucoup pleurer. » Le bouffon mêla à ses paroles une foule d'autres facéties qui faisaient rire , et il obtint sa grâce de la multitude apaisée.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 612. — Pompédius, chef des Marse^s, tenta une entreprise grande et hardie. A la tête de dix mille contumaces qui tenaient des poignards cachés sous leurs habits , il s'avança sur Rome dans l'intention d'entourer le sénat d'une masse armée, et de réclamer les droits de cité, ou, en cas de refus, de mettre la ville à feu et à sang. Caius Domitius marcha à sa rencontre et lui demanda : « Où vas-tu , Pompédius, avec cette foule nombreuse ? — A Rome, répliqua Pompédius, pour obtenir le droit de cité réclamé par les tribuns du peuple. » Domitius lui répondit qu'il l'obtiendrait sans danger et bien plus honnêtement en ne forçant pas la main au sénat qui , pour accorder une semblable faveur à ses alliés, voulait être, non pas violenté, mais prévenu. Pompédius fut

persuadé par ce sage conseil, et retourna chez lui. C'est ainsi que Domitius arracha sa patrie à de grands périls par une conduite beaucoup plus prudente que celle du général Servilius à l'égard des Picentins; car Servilius, loin de traiter ces derniers comme des hommes libres et alliés, les outragea comme des esclaves, et les menaça de sa colère, pour son propre malheur et pour celui des Romains. Domitius apaisa par des paroles douces la fureur des rebelles, et les ramena à des sentiments de bienveillance.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 118-120. — Ils partagèrent le butin avec les soldats, afin de leur faire goûter les plaisirs que procure la guerre et de les rendre plus dispos à combattre pour la liberté. Marius conduisit son armée dans la plaine des Samnites, et vint camper en face des ennemis. Pompédius, investi du commandement en chef des Marses, fit aussi avancer ses troupes. Les deux armées s'étant approchées l'une de l'autre, leur attitude guerrière se changea en une humeur pacifique. Arrivés à portée de vue, les soldats de l'un et de l'autre parti reconnurent un grand nombre de leurs hôtes, de leurs parents, de leurs compagnons d'armes, enfin beaucoup de ceux avec lesquels ils étaient liés par des alliances de famille. Une sympathie naturelle les força donc à échanger des paroles bienveillantes; ils s'appelaient réciproquement par leurs noms, et s'exhortaient à ne pas se souiller du meurtre de leurs parents; déposant leur appareil guerrier, ils se tendaient la main droite, et s'embrassaient cordialement. Marius, témoin de ce mouvement, sortit aussi des rangs; Pompédius en fit de même, et les deux chefs s'entretenaient amicalement. Pendant que ces chefs causaient longuement sur la paix et le droit de cité tant désiré, les deux camps se remplirent de joie et de belles espérances, et, au lieu d'une bataille, il y eut une fête. Par des discours appropriés les généraux invitèrent les combattants à un accommodement, et tous s'abstinrent avec joie d'une lutte sanglante.

Bien qu'il n'eût pas d'origine illustre et qu'il manquât de ressources pour avancer, il acquit, contre toute attente, la considé-

ration et la gloire la plus grande. La fortune tourne d'ordinaire comme il convient ; elle accable ceux qui machinent contre les autres quelque injustice. On peut être quelque temps tyran ; mais les iniquités du tyran ne tardent pas à recevoir leur châtiment.

Un Crétois vint trouver le consul Julius [César] et s'offrit comme traître : « Si par mon aide , lui dit-il , tu l'emportes sur les ennemis , quelle récompense me donneras-tu en retour ? — Je te ferai , répondit César , citoyen de Rome , et tu seras en faveur auprès de moi. » A ces mots , le Crétois éclata de rire , et reprit : « Un droit politique est chez les Crétois une niaiserie titrée ; nous ne visons qu'au gain ; nous ne tirons nos flèches , nous ne travaillons sur terre et sur mer que pour de l'argent. Aussi je ne viens ici que pour de l'argent. Quant aux droits politiques , accorde-les à ceux qui se les disputent et qui achètent des fariboles au prix de leur sang. » Le consul se mit à rire et dit à cet homme : « Eh bien , si nous réussissons dans notre entreprise , je te donnerai mille drachmes en récompense ¹. »

Les Æsernitains , pressés par la famine , chassèrent les esclaves de leur ville par mesure de prévoyance ; car les circonstances les obligeaient de tout tenter et d'assurer leur salut par la perte des autres. Frappés de ce terrible malheur , les esclaves se retirèrent et changèrent la cruauté de leurs maîtres contre la clémence des ennemis.... Les Æsernitains se nourrissaient de chiens et d'autres animaux : la nécessité les forçait à vaincre des répugnances naturelles et à faire usage d'une nourriture abominable et insolite.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 612. — Un nommé Agamemnon , natif de Cilicie , fut pris par les Romains et jeté en prison pour avoir commis des meurtres et divers attentats sur des alliés de Rome. Il fut remis en liberté par les Picentins , et , reconnaissant de ce bienfait , il servit avec empressement dans leur

¹ Environ neuf cents francs.

armée. Habile dans le métier de brigand, il ravagea le territoire ennemi avec une bande de soldats qui lui ressemblaient.

Les Pinnésiens étaient plongés dans de terribles malheurs. Ayant pour les Romains un attachement inviolable, ils savaient faire taire leurs souffrances morales, et laissaient assassiner leurs enfants sous leurs yeux.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 420-422. — L'âme de l'homme participe de la nature divine : elle prédit quelquefois l'avenir, et prévoit dans les fantômes qu'elle se crée les événements futurs. C'est ce qui arriva aux femmes des Pinnésiens : elles se lamentaient d'avance du malheur qui devait leur arriver.

Les Italiens avaient conduit au pied des murs de la ville les enfants des Pinnésiens ; ils menaçaient de les égorger si ces derniers ne se détachaient pas de l'alliance de Rome. Les Pinnésiens, prêts à tout souffrir, répondirent : « Si vous nous privez de nos enfants, nous en ferons facilement d'autres ; mais nous resterons fidèles aux Romains. » Ces mêmes Italiens, désespérant de prendre la ville par voie de persuasion, firent un acte d'une grande cruauté : ils amenèrent les enfants près de l'enceinte, et ordonnèrent à ceux qui devaient mourir d'implorer la pitié de leurs pères, d'élever leurs mains au ciel et de conjurer le soleil, qui contemple la vie de tous les hommes, de sauver ces êtres innocents. Leur ardeur guerrière était telle qu'ils ne voulaient le céder à personne, en bravant intrépidement tous les dangers. Inférieurs en nombre aux assiégeants, ils voulaient les surpasser en courage.

Les Italiens, qui avaient si souvent combattu brillamment pour l'empire de Rome, effacèrent alors au moment du danger, par leur bravoure, l'éclat de leurs victoires précédentes. De leur côté, les Romains, luttant contre leurs anciens sujets, ne voulaient pas leur paraître inférieurs.

Lamponius s'élança sur Crassus dans la conviction que le peuple ne devait point combattre pour les chefs ; mais que les chefs, au contraire, devaient combattre pour le peuple.

Les Romains et les Italiens se battaient pour l'enlèvement des

récoltes ; ils ne cessaient de s'entre-tuer dans leurs rencontres ; ils se disputaient et s'arrachaient , par défaut de vivres , les gerbes de blé teintes de leur sang. Les soldats n'attendaient pas la voix de leurs chefs : chacun faisait bon marché de la vie , aimant mieux mourir glorieusement par le fer de l'ennemi que par la faim.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 112-113. — Sylla , par son administration sage et énergique , s'était acquis une grande réputation à Rome ; le peuple le jugea digne du consulat. Sylla était renommé par sa bravoure et son habileté stratégique ; enfin , il était évident qu'il parviendrait aux plus hautes dignités.

Après la victoire remportée en Asie sur les généraux romains , Mithridate fit un grand nombre de prisonniers ; il les gratifia tous d'un vêtement et des vivres nécessaires , et les renvoya dans leur patrie. Le bruit de l'humanité de Mithridate s'étant partout répandu , les villes mirent un grand empressement à se rallier au roi. On vit arriver de toutes les villes des députés porteurs des décrets qui l'appelaient dans ces villes et qui lui donnaient le surnom de dieu et de sauveur. C'est pourquoi , à l'arrivée du roi , tous les habitants des villes se portaient à sa rencontre , en habits de fête , et poussant des cris de joie.

Pendant que Mithridate était victorieux en Asie , et que les villes abandonnaient incontinent l'alliance des Romains , les Lesbiens résolurent non-seulement de se rendre eux-mêmes au roi , mais encore de lui livrer Aquillius , qui s'était réfugié à Mitylène où il était malade. Ils choisirent donc les jeunes gens les plus robustes et les envoyèrent au domicile d'Aquillius ; ils tombèrent sur lui , le chargèrent de fers , et le firent remettre au roi comme un très-beau présent. Quoiqu'il fût encore bien jeune , Aquillius n'hésita pas à accomplir une action héroïque. Pour prévenir ceux qui devaient s'emparer de lui , il préféra la mort à un supplice outrageant et honteux ; il se tua de sa propre main , et , frappant de terreur ceux qui le voyaient accomplir cette action , il les empêcha de s'approcher de lui. Il s'ôta donc la vie sans obstacle , se délivra des maux qui le menaçaient , et s'acquit une immense renommée.

Enfin , dans ce combat naval , les Rhodiens avaient pour eux , à l'exception de la supériorité du nombre , tous les autres avantages , pilotes habiles , navires exercés aux manœuvres , rameurs expérimentés , chefs instruits , soldats courageux. Du côté des Cappadociens , il n'y avait que défaut d'expérience , manque d'exercice et indiscipline , cause de tous les malheurs. Cependant ils ne le cédèrent pas aux Rhodiens en ardeur guerrière , car , ayant le roi pour témoin de leur intrépidité , ils cherchaient par leur dévouement à gagner son affection. Supérieurs seulement par le nombre de leurs navires , ils tâchaient d'envelopper de toutes parts les bâtimens ennemis.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 122. — Marius se rendait journellement au champ de Mars , où il s'habituaux exercices militaires : il tenait à corriger la faiblesse et la lenteur de la vieillesse par des fatigues et des travaux journaliers.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 613-614. — Caius Marius , l'homme le plus célèbre de son temps , ambitionnant de beaux exploits , dédaigna pendant sa jeunesse l'argent ; par les grandes actions qu'il accomplit en Libye et en Europe , il acquit une célébrité et une gloire immenses. Mais désirant dans sa vieillesse s'approprier les trésors du roi Mithridate et les richesses des villes de l'Asie , il perdit tout ; et , voulant injustement enlever à Cornélius Sylla la province qui lui était échue , il éprouva des malheurs mérités. Non-seulement il n'obtint pas les richesses qu'il convoitait , mais encore il perdit par son avarice sa propre fortune , qui fut confisquée au profit de l'État. Condamné à mort par les lois de la patrie , il se déroba aussitôt à la peine infligée , et erra en fugitif dans la campagne. Enfin , il se sauva chez les Numides , en Libye , où il vécut sans esclaves , sans ressources , sans amis. Plus tard , pendant que Rome était déchirée par des guerres civiles , Marius se joignit aux ennemis de sa patrie ; non content de son rappel , il alluma une nouvelle guerre et obtint , pour la septième fois , le consulat ; mais , instruit par ses propres malheurs , il n'osa tenter l'inconstance de la fortune : prévoyant la guerre dont Sylla menaçait Rome , il s'ôta volon-

tairement la vie. Laissant après lui des germes féconds de la guerre civile, il fut pour son fils et pour sa patrie la cause des plus grandes calamités. Forcé de combattre des ennemis plus forts que lui, ce fils périt misérablement dans le souterrain où il s'était réfugié.

Le peuple romain et les habitants des villes de l'Italie, engagés dans une guerre ancienne, tombèrent dans les malheurs qu'on leur avait préparés. Deux des plus célèbres Romains, Scœvola et Crassus, assassinés sans jugement, en plein sénat, présageaient l'abîme de maux dans lequel devait être plongée l'Italie : la plupart des sénateurs, hommes distingués, furent égorgés par Sylla ; au moins cent mille soldats périrent dans les séditions et dans les combats, et tout cela arriva parce que Marius avait dans l'origine trop ambitionné les richesses.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 122-124. — Les richesses, objet de dispute pour les hommes, causent quelquefois de grands malheurs à ceux qui les ambitionnent ; elles les portent à des actions injustes et criminelles, et, fournissant un aliment à l'intempérance, entraînent les insensés aux œuvres les plus coupables. Aussi voit-on ces hommes tomber dans la plus grande infortune et entraîner à leur perte des villes entières. Telle est la puissance pernicieuse de l'or pour les hommes qui, en insensés, le préfèrent aux autres biens, et qui, dans leur insatiable cupidité, appliquent à chaque chose ces vers des poètes :

« Or chéri, le plus beau don des mortels, plus doux qu'une mère. »

Et puis :

« Que l'on m'appelle méchant pourvu que je gagne de l'argent. »

Et encore ces vers :

« Or chéri, germe de la terre, de quel amour tu enflames les mortels ! tu es le tyran de tous, tu fais la guerre à Mars avec des forces supérieures, tu apaises l'univers ; les arbres et les animaux féroces suivaient Orphée à ses accents mélodieux ; mais

toi, tu entraînes la terre entière, la mer et le dieu de la guerre, qui dompte tout. »

Cependant à ces vers on aurait dû préférer ceux-ci qui ordonnent tout le contraire :

« Vénérable sagesse, combien tu me plais ; je refuse l'or, le brillant rayon de la fortune et le royaume de Jupiter, si je n'ai pas la sagesse. C'est bien loin de là que gît le beau trésor que l'homme doit désirer..... »

LIVRES TRENTE-HUIT ET TRENTE-NEUF (?).

* *Excerpt. Vatican.*, p. 124. — Des députés furent envoyés auprès de Cinna pour traiter de la paix. Cinna leur répondit : « Je suis sorti de Rome consul, et je n'y rentrerai pas homme privé. »

Métellus s'approcha ensuite avec son armée du camp de Cinna. Ils convinrent, dans un entretien qu'ils eurent ensemble, que Cinna resterait chef d'armée, et Métellus le premier lui donna ce titre ; mais ils furent l'un et l'autre blâmés de tout ce qu'ils avaient fait. Marius se montra, et déclara qu'étant déjà vainqueur, il ne pouvait pas résigner un pouvoir qui lui avait été donné par la divinité même. Métellus, de retour à Rome, eut une violente querelle avec Octave, comme s'il avait trahi les consuls et la patrie. Octave disait qu'il n'accorderait en aucune manière à Cinna le gouvernement absolu de Rome, et que, fût-il abandonné de tout le monde, il saurait se conserver digne du commandement, et qu'avec ses partisans..... Enfin, il ajouta que s'il ne lui restait plus aucun espoir, il mettrait le feu à sa maison, livrerait aux flammes sa personne et ses richesses, et mourrait intrépidement en homme libre.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 614. — [Cornélius] Merula fut nommé consul à la place de Cinna, après que celui-ci eut conclu la paix à la condition d'être prorogé dans le consulat. Il sembla se conduire en bon citoyen ; par ses discours dans le sénat et dans l'assemblée du peuple, il se prononça sur les intérêts de la république, et promit de donner le premier exemple

de la concorde. Nommé consul contre son gré, il se démit de cette charge en faveur de Cinna, et redevint aussitôt simple citoyen. Le sénat envoya des députés pour sa réconcilier avec Cinna et le ramener dans la ville.

Excerpt. Photii, p. 542. — Cinna et Marius tinrent conseil avec les principaux chefs de l'armée et délibérèrent sur les moyens d'affermir la paix. Ils décidèrent donc de mettre à mort tous les ennemis les plus influents et capables de disputer le pouvoir suprême, afin qu'ayant débarrassé leur faction de tous les obstacles, ils pussent, avec leurs amis, administrer impunément, et comme ils l'entendaient, les affaires de la ville. Ils violèrent donc incontinent les traités conclus, et ordonnèrent partout des exécutions sanglantes sans aucune forme de procès. Quintus Lutatius Catulus, qui avait remporté un triomphe éclatant sur les Cimbres, et qui était très-aimé de ses concitoyens, fut publiquement accusé d'un crime capital par un tribun. Redoutant le danger d'une fausse accusation, il se rendit auprès de Marius, et implora son secours. Marius avait été autrefois l'ami de Lutatius, mais devenu alors son ennemi, à cause des soupçons qu'il avait conçus contre lui, il ne répondit que par ces mots : « Il faut mourir ! » Catulus, désespérant de son salut, et voulant mourir sans recevoir d'outrages, termina ses jours par un moyen tout particulier. Il se renferma dans une chambre fraîchement peinte, et, ajoutant aux émanations de la chaux par du feu et de la fumée, il s'asphyxia par la respiration d'un air corrompu¹.

(*M. Planudii ex Dione Cassio excerpta in Maii N. C.*, vol. II, p. 548, et Suidas, v. Σύλλας.)

La guerre civile qui devait éclater à Rome sous le consulat de Sylla, fut, au rapport de Tite-Live et de Diodore, annoncée par beaucoup de présages : le ciel étant sans nuages et l'air parfaitement pur, on entendit une trompette rendant un son aigu et

¹ Cette remarque prouve que les anciens étaient tout aussi bons observateurs que nous. L'asphyxie de Catulus était en effet produite par un air irrespirable, savoir le gaz acide carbonique, résultat de la combustion.

plaintif; tous ceux qui l'entendirent perdirent la raison de frayeur. Les devins étrusques déclarèrent que ce prodige annonçait une révolution dans le genre humain; ils ajoutaient qu'il existait huit races d'hommes différentes par leurs mœurs, que la divinité avait assigné à chacune d'elles un certain espace de temps qui finissait avec la période d'une grande année; qu'à la fin de cette période et au commencement de celle qui suit, il apparaissait quelque signe miraculeux, soit sur la terre, soit dans le ciel; que les sages savaient aussitôt qu'une race d'hommes à mœurs différentes avait pris naissance et que les dieux prenaient moins soin de l'ancienne. Qu'il en soit ainsi ou autrement, c'est ce que je ne veux pas examiner ici.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 125. — Cinna et Marius furent bientôt atteints de la vengeance divine, après les massacres des citoyens et les violences commises envers les hommes. Sylla avait seul échappé à ses ennemis; après avoir détruit en Béotie les troupes de Mithridate, pris Athènes d'assaut, et fait de Mithridate un allié, il se mit à la tête de son armée et rentra en Italie. En très-peu de temps, il tailla en pièces les armées de Cinna et de Marius, se rendit maître de toute l'Italie, égorga tous les partisans de Cinna, souillés de sang, et extermina jusqu'au dernier rejeton la race de Marius. Beaucoup d'hommes modérés regardèrent le châtimement des auteurs de tant de meurtres comme infligé par la providence des dieux. Aussi ce châtimement doit-il être une excellente leçon pour ceux qui marchent dans le sentier de l'impiété.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 614-615. — Sylla, manquant d'argent, porta les mains sur trois temples remplis d'offrandes d'argent et d'or : celui de Delphes, consacré à Apollon, celui d'Épidaure à Esculape, et celui d'Olympie à Jupiter. Il trouva le plus de richesses dans le temple d'Olympie, parce que, de tout temps, ce dernier avait été respecté comme un asile sacré. Quant au temple de Delphes, la plupart des offrandes en avaient été enlevées par les Phocidiens dans la guerre sacrée. Sylla s'étant ainsi emparé de beaucoup d'argent, d'or et d'autres

objets précieux qu'il avait trouvés dans ces temples, réunit une grande masse de richesses destinées aux dépenses des guerres qui devaient éclater en Italie. Bien qu'il n'eût pas craint de toucher aux trésors sacrés, il consacra aux dieux, par forme d'expiation, un champ [dont les revenus annuels étaient employés à des sacrifices]. Il disait en plaisantant qu'il remporterait toujours la victoire, puisqu'il avait pour auxiliaires les dieux qui lui avaient fourni tant d'argent.

[C. Flavius] Fimbrias, ayant une grande avance de chemin sur [Valérius] Flaccus, eut le temps de commettre un forfait : désirant s'attacher ses soldats, il leur permit de ravager le territoire des alliés, de le traiter en pays ennemi, et de réduire en esclavage tous ceux qu'ils rencontreraient. Les soldats accueillirent avec joie cette permission, et amassèrent en peu de jours un immense butin. Ceux qui avaient souffert de ce pillage vinrent se plaindre auprès du consul. Celui-ci en fut affligé, et leur ordonna de le suivre, afin de leur restituer leur bien. Il commanda lui-même à Fimbrias, avec des menaces, de rendre aux propriétaires les biens qu'il leur avait enlevés. Fimbrias en rejeta la faute sur les soldats, comme ayant agi contre sa volonté; en même temps il leur disait en particulier de ne pas obéir aux ordres donnés, et de ne pas rendre les biens dont la possession était sanctionnée par le droit de la guerre. Ainsi, quoique Flaccus prescrivit avec des menaces de restituer ce qui avait été pillé, les soldats n'en tinrent aucun compte, et des troubles éclatèrent dans l'armée.

Fimbrias, ayant passé l'Hellespont, excita ses soldats au pillage et à toutes sortes de violences; il imposa sur les villes des sommes d'argent qu'il distribuait à ses troupes. Celles-ci, enhardies par une licence sans frein et enflammées par l'espoir du butin, aimaient Fimbrias comme leur bienfaiteur commun. Il assiégea les villes qui ne s'étaient pas soumises, les prit d'assaut et les livra en pillage à ses soldats. C'est ainsi qu'il leur abandonna Nicomédie.

Le même Fimbrias entra comme ami dans la ville de Cyzique,

accusa les plus riches citoyens d'un crime capital; pour intimider les autres, il en condamna deux d'entre eux à être battus de verges, et leur trancha la tête. Il confisqua ensuite leurs biens, et, par ses exécutions sanglantes, il inspira aux autres une telle frayeur qu'ils vinrent forcément lui apporter leurs biens pour racheter leur vie.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 129. — Fibrinus [Fimbrias] plongea en peu de temps la province dans de grands malheurs; on devait s'y attendre de la part d'un homme qui, au prix d'une si grande impiété, avait acquis le pouvoir de faire tout ce qu'il voulait. Semblable à la foudre, il ravagea la Phrygie, détruisa tout ce qu'il rencontrait, et rasa une ville entière. Enfin il périt de sa propre main, et expia par sa mort les nombreux meurtres qu'il avait commis.

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 615-616. — Cnéius Pompée, ayant choisi le métier des armes, endurait des fatigues journalières, et bientôt il fut le premier dans l'art militaire. Dédaignant l'oisiveté, il passait nuit et jour dans les exercices de la guerre; il menait une vie sobre, s'abstenait de bains et de tous les plaisirs du luxe; il mangeait assis et employait pour le sommeil moins de temps que n'en exige la nature; il préparait pendant la nuit la tâche pour la journée, et veillait pour s'instruire dans les devoirs d'un chef d'armée. Par ses études habituelles et incroyables, il devint un véritable athlète dans le métier des armes. Aussi, il mit sur pied et équipa une armée en bien moins de temps qu'un autre n'aurait mis à faire ces préparatifs. Lorsque le bruit de ses exploits parvint à Rome, personne n'en tint d'abord compte, parce qu'on songeait, non aux qualités, mais à la jeunesse de Pompée, et on s'imaginait qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qu'on en disait. Mais comme d'autres exploits vinrent confirmer ce bruit, le sénat envoya contre lui Junius [Brutus]; Pompée le vainquit et le mit en fuite.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 125-127. — Cnéius Pompée fut bien récompensé de ses vertus; on lui adjugea la palme de la

bravoure. Il déploya toujours les mêmes talents, et informa Sylla par des lettres des progrès qu'il avait faits. Sylla, dans son admiration pour ce jeune homme le plaçait au-dessus de beaucoup d'autres, et, s'adressant sur un ton de reproches aux sénateurs qui étaient avec lui, il leur disait de suivre ce modèle. Il ajouta qu'il admirait ce jeune homme pour avoir arraché au pouvoir de l'ennemi une si grande armée, tandis que des hommes plus âgés et plus élevés en dignité n'avaient pas même risqué leurs domestiques pour servir d'auxiliaires.

Les habitants d'Utique brûlèrent vif Adrien, commandant de la ville. Cet acte, quelque cruel qu'il fût, n'était pas même poursuivi juridiquement à raison du genre du supplice infligé.

Sous le consulat de Marius et de celui de son fils, beaucoup de soldats, qui, d'après la loi, avaient fini leur temps de service militaire, s'empressaient de partager avec les jeunes conscrits les dangers de la guerre; les plus âgés montraient aux plus jeunes ce que peut l'exercice militaire, l'habitude de garder les rangs, et l'expérience de la guerre.

Dans les villes comme parmi les populations, on faisait des enquêtes sévères et multipliées pour savoir quelles étaient les dispositions des esprits envers [Marius et Sylla]. On était donc obligé de dissimuler et de donner raison à ceux qui étaient en présence : ceux qui étaient chargés de lever des troupes pour l'une des factions ennemies se trouvaient souvent en face les uns des autres, et, par les luttes qu'ils engageaient entre eux, ils mettaient à nu la véritable opinion des villes.

Marius, manquant des provisions nécessaires, fut abandonné de ses soldats. Marcus Perpenna, gouverneur de la Sicile, lui resta seul fidèle. Sylla lui envoya des députés et l'exhorta à embrasser son parti; mais, loin de se rendre à cette invitation, Perpenna conserva tout son attachement pour Marius et déclara avec des menaces qu'il passerait avec toutes ses forces de Sicile en Italie, et viendrait enlever Marius de Préneste.

Excerpt. Photii, p. 541. — La guerre marsique était à peine terminée que Rome devint le théâtre d'une grave guerre

civile , sous le commandement de Sylla et du jeune Caius Marius , fils de ce Marius qui avait été sept fois consul. Dans cette guerre , beaucoup de milliers d'hommes périrent. Sylla demeura vainqueur , et , devenu dictateur , il se donna le surnom d'Épaphrodite (favori de Vénus) , et ce surnom , quelque ambitieux qu'il fût , ne se démentit point. Victorieux dans les combats , Sylla mourut d'une mort naturelle , tandis que Marius , après avoir noblement résisté à Sylla , fut vaincu et se réfugia à Préneste avec quinze mille hommes. Il se renferma dans cette ville et y soutint un long siège ; enfin , abandonné de tous , et ne voyant aucun moyen de salut , il fut forcé de recourir au bras d'un de ses fidèles esclaves pour se délivrer de ses maux : après avoir tranché d'un seul coup la vie de son maître , cet esclave se tua ensuite lui-même. Telle fut l'issue de cette guerre civile ; les débris de la faction de Marius résistèrent encore pendant quelque temps à Sylla , jusqu'à ce qu'ils succombèrent.

Excerpt. de Virt. et Vit. , p. 616. — Scipion , dont les troupes avaient été corrompues , se vit abandonné de tout le monde et désespérait déjà de son salut , lorsque Sylla lui envoya des cavaliers qui devaient l'escorter partout où il voudrait. Scipion quitta aussitôt les insignes de sa magistrature et rentra forcément dans la vie privée ; mais , grâce à la clémence de Sylla , il fut sans retard renvoyé dans la ville qu'il avait lui-même désignée. Quelque temps après , il reprit les insignes de l'autorité consulaire , et se mit de nouveau à la tête d'une nombreuse armée.

Les hommes les plus considérés de Rome furent égorgés sur de fausses accusations. Parmi ces victimes , on remarque le grand prêtre Mucius Scœvola , citoyen éminent et qui termina sa vie d'une manière indigne de ses hautes qualités. Par bonheur pour les Romains , le meurtre de ce grand prêtre ne souilla pas le sanctuaire le plus respecté ; car il ne dépendait pas de la cruauté des sicaires que Scœvola n'eût été immolé sur le foyer sacré de Vesta et qu'il n'eût éteint de son sang le feu qu'une crainte religieuse entretient de tout temps.

Les éloges qu'on donne aux hommes de bien ainsi que les blâmes qu'on inflige aux méchants portent très-souvent les hommes aux bonnes œuvres.

... Des hommes capables de donner de bons conseils et d'exécuter les résolutions prises...

Excerpt. de Virt. et Vit., p. 616-618. — La table de prescription ayant été exposée sur le forum, un grand nombre d'habitants accoururent pour la lire. La plupart étaient touchés du sort de ceux qui devaient mourir. Parmi ces curieux, il y en eut un qui, aussi méchant qu'insensible, railla les condamnés, et se permit des invectives insultantes. La vengeance divine atteignit sur-le-champ ce railleur impudent et lui infligea une punition méritée. En effet, il trouva son nom parmi ceux des proscrits; se cachant aussitôt la tête, il fendit la foule, dans l'espérance d'échapper et de sauver sa vie. Mais reconnu par un de ses voisins, il fut arrêté et exécuté aux applaudissements de tous les assistants.

La Sicile avait été pendant longtemps privée de la justice régulière. Pompée s'appliqua à rétablir les tribunaux; dans les affaires publiques et privées, il rendit des arrêts si équitables et si impartiaux que personne ne l'emportait à cet égard sur lui. Bien qu'il n'eut encore que vingt-deux ans, et que, dans un âge si tendre, les plaisirs fassent taire la raison, il se conduisit pendant son voyage dans cette île avec tant de sagesse et d'austérité que tous les Siciliens admiraient avec étonnement la vertu de ce jeune homme.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 127, 128. — Spartacus, le Barbare, se montra reconnaissant envers son bienfaiteur; car la gratitude est une vertu que la nature enseigne même aux Barbares.

L'honneur d'une victoire remportée par la force des armes est également partagée par les chefs et par les soldats; mais les succès, dus à l'habileté stratégique, ne doivent être attribués qu'au chef seul.

Un irrésistible désir de se révolter contre les Romains s'était emparé de Barbares.

Les malheurs des autres nous devraient servir de règle de conduite dans des dangers semblables.

LIVRE QUARANTIÈME (?).

Excerpt. de Legat., p. 631, 632. — Les Crétois gardèrent pendant quelque temps la paix que Marc-Antoine avait conclue avec eux. Plus tard, dans un conseil réuni pour délibérer sur les intérêts de l'État, les plus âgés et les plus sages proposèrent d'envoyer des députés à Rome, de se défendre des crimes qu'on leur imputait, et d'essayer d'apaiser le sénat par des caresses et des prières. Les Crétois envoyèrent donc en députation à Rome les citoyens les plus distingués. Ceux-ci, visitant tous les sénateurs individuellement dans leurs maisons, s'adressaient d'une voix suppliante à ceux qui jouissaient de quelque autorité dans le sénat. Enfin ils furent introduits dans l'assemblée, se justifèrent habilement des crimes dont on les accusait, et, après avoir rappelé en détail les services qu'ils avaient rendus aux Romains, ainsi que leur ancienne alliance, ils finirent par prier les sénateurs de rétablir les Crétois dans l'ancienne amitié et alliance de Rome. Le sénat écouta ce discours avec bienveillance, et rendit un décret par lequel les Crétois étaient absous de toutes les accusations, et reconnus amis et alliés de l'empire. Mais Lentulus, surnommé Spinther, fit en sorte que ce décret ne reçût pas son exécution. Les Crétois retournèrent dans leur pays.

Il fut souvent question des Crétois, auxquels on reprochait de s'associer aux pirates; c'est ce qui détermina le sénat à publier un décret, d'après lequel les Crétois devaient envoyer à Rome tous leurs bâtiments, jusqu'aux embarcations à quatre rames, remettre en otages trois cents habitants des plus distingués, livrer Lasthène et Panare, et payer, comme une dette publique, quatre mille talents d'argent¹.

Les Crétois, informés de la teneur de ce décret, se réunirent en conseil. Les plus sages étaient d'avis qu'il fallait se soumettre

¹ Vingt-deux millions de francs.

à tous les ordres du sénat ; mais Lasthène et ses partisans , qui se sentaient coupables , craignirent d'être renvoyés à Rome et d'y être punis ; ils excitèrent donc le peuple à défendre son antique liberté.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 128. — Pompée, pendant son séjour à Damas, en Syrie, reçut la visite d'Aristobule, roi des Juifs, et de son frère Hyrcan, qui se disputaient la royauté. Plus de deux cents Juifs des plus notables se rendirent auprès de l'*imperator* ; ils lui représentaient que leurs ancêtres, préposés à l'administration du temple, avaient envoyé une députation à Rome, et obtenu du sénat la présidence des Juifs libres et indépendants, que cette nation ne devait pas être gouvernée par un roi, mais par un grand prêtre ; qu'Aristobule et Hyrcan régnaient contrairement aux lois de la patrie et avaient asservi les citoyens contrairement à la justice ; qu'enfin ils n'avaient acquis la royauté que soutenus par un grand nombre de mercenaires, et à l'aide de violences et de nombreux meurtres. Pompée différa le jugement des deux frères qui se disputaient la royauté ; mais il adressa à Hyrcan de vifs reproches pour avoir violenté les Juifs et offensé les Romains ; il ajouta que Hyrcan méritait un avertissement plus sévère, mais qu'en raison de l'antique clémence des Romains, il lui pardonnerait à condition qu'il serait désormais plus soumis.

Excerpt. Photii, p. 542, 543. — Avant de décrire la guerre contre les Juifs, nous croyons devoir donner quelques détails sur l'origine et les institutions de cette nation. Il se déclara anciennement en Égypte une maladie pestilentielle ; le peuple fit remonter à la divinité l'origine de ce fléau ; comme le pays était habité par de nombreux étrangers, ayant des mœurs et des cérémonies religieuses très-différentes, il en résulta que le culte héréditaire était négligé. Les indigènes crurent donc que, pour apaiser le fléau, il fallait chasser les étrangers. C'est ce qu'on fit sur-le-champ. Parmi ces exilés, les plus distingués et les plus vaillants se réunirent, selon quelques historiens, pour se rendre en Grèce et dans quelques autres contrées ; ils avaient

à leur tête Danaüs, Cadmus et d'autres chefs célèbres. Mais la plus grande masse envahit ce qu'on appelle aujourd'hui la Judée, assez voisine de l'Égypte, et tout à fait déserte à cette époque reculée. A la tête de cette colonie était un nommé Moïse, homme d'une sagesse et d'un courage rares. Il vint occuper ce pays, et fonda, entre autres villes, celle qui porte le nom de Jérusalem, et qui est aujourd'hui très-célèbre. Il construisit aussi le temple le plus vénéré chez les Juifs; il institua le culte divin et les cérémonies sacrées, donna des lois, et fonda un gouvernement politique; il divisa le peuple en douze tribus, parce que ce nombre était réputé le plus parfait, et correspondait aux douze mois de l'année. Il ne fabriqua aucune idole, parce qu'il ne croyait pas que la divinité eût une forme humaine, mais que le ciel qui environne la terre est le seul dieu et le maître de l'univers. Les institutions religieuses et les coutumes qu'il établit sont tout à fait différentes de celles des autres nations; par éloignement pour les étrangers, il introduisit des mœurs contraires aux principes de l'humanité. Il choisit les hommes les plus considérés et les plus capables de régner sur toute la nation, et les investit des fonctions sacerdotales; il leur assigna le service du temple, du culte divin et des cérémonies religieuses. Il leur remit le jugement des causes les plus importantes, et leur confia la garde des lois et des mœurs. C'est pourquoi les Juifs n'ont pas de roi, et le gouvernement de la nation est entre les mains du prêtre réputé le plus sage et le plus vertueux; on lui donne le nom de grand prêtre, et on le considère comme le messager des ordres de Dieu. C'est lui qui, dans les assemblées et dans d'autres réunions, transmet les commandements de Dieu, et, en cet instant solennel, les Juifs se montrent si soumis qu'ils se prosternent immédiatement à terre, et adorent le grand prêtre qui leur interprète les ordres divins. A la fin des lois se trouvent écrits ces mots : *Moïse a entendu ces paroles de Dieu, et les transmet aux Juifs.* Ce législateur a même porté son attention sur ce qui concerne l'art militaire; il obligea les jeunes gens d'acquérir de la bravoure par les exercices, et la force de supporter toutes les fatigues. Il

entreprit aussi plusieurs expéditions contre les peuples voisins, conquit beaucoup de terres qu'il distribua par portions égales aux simples particuliers; mais il en donna de plus grandes aux prêtres, afin qu'ils eussent assez de revenus pour se livrer assidûment au culte divin. Il n'était pas permis aux simples particuliers de vendre les terres qui leur étaient échues en partage, afin que des gens cupides n'achetassent ces terres au préjudice des pauvres, et ne fissent diminuer la population. Moïse obligea les habitants de la campagne à élever soigneusement leurs enfants, et comme ce soin exigeait peu de dépenses, la race des Juifs devint de plus en plus nombreuse. Les coutumes qui concernent les mariages et les funérailles diffèrent beaucoup de celles des autres nations. Sous les diverses dominations qui furent établies plus tard, sous la domination des Perses et sous celle des Macédoniens qui renversèrent l'empire des derniers, les Juifs modifièrent en grande partie leurs anciennes institutions par leur mélange avec les autres peuples. Voilà ce que rapporte Hécatee de Milet.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 128, 130. — Pompée fit inscrire, sur un monument qu'il éleva, les actions qu'il accomplit en Asie. Voici une copie de cette inscription : « Pompée le Grand, fils de Cnéius, *imperator*, a délivré le littoral de la terre, et toutes les îles en deçà de l'Océan, de la guerre des pirates; il a sauvé du péril le royaume d'Ariobarzane, investi par les ennemis; il a conquis la Galatie, les contrées ou provinces plus éloignées de l'Asie, ainsi que la Bithynie; il a partagé la Paphlagonie, le Pont, l'Arménie, l'Achaïe, l'Ibérie, la Colchide, la Mésopotamie, la Sophène, la Gordienne; il a soumis le roi des Mèdes, Darius, le roi des Ibériens, Artocès, Aristobule, roi des Juifs, Arétas, roi des Arabes Nabatéens, la Syrie, voisine de la Cilicie, la Judée, l'Arabie, la Cyrénaïque, les Achéens, les Iozyges, les Soaniens, les Hénioques et les autres peuplades établies entre la Colchide et le Palus-Méotide, ainsi que les rois de ces pays, au nombre de neuf; enfin tous les peuples qui habitent entre le Pont-Euxin et la mer Rouge; il recula l'empire de Rome jusqu'aux limites de

la terre ; il conserva les revenus des Romains et les augmenta encore ; il enleva aux ennemis les statues , les images des dieux , ainsi que d'autres ornements , et consacra à la déesse douze mille soixante pièces d'or et trois cent sept talents d'argent¹.

Lucius Sergius , surnommé Catilina , homme opiniâtre , médita une révolte. Le consul Marcus Cicéron prononça un discours sur les troubles qui devaient éclater et apostropha Catilina , cité devant le tribunal. Catilina répliqua qu'en aucune façon il ne se condamnerait lui-même à l'exil , de son propre gré , et sans jugement. Cicéron demanda alors aux sénateurs s'il fallait chasser Catilina de la ville. A cette interpellation la majorité garda le silence ; Cicéron , employant un autre moyen pour connaître exactement l'opinion du sénat , demanda une seconde fois aux sénateurs s'ils s'opposeraient à l'exil de Catilina. Tous s'écrièrent alors d'une seule voix qu'ils ne voteraient pas cet exil , et se montraient mécontents de ce que Cicéron avait répété deux fois la même question au sujet de Catilina. Le consul reprit alors : « Lorsque le sénat ne croit pas devoir condamner un accusé à l'exil , il manifeste son opinion par de vives clameurs , il est donc évident que le sénat vote l'exil ². » Catilina répondit qu'il se consulterait avec lui-même et se retira.

Le moins est l'ennemi du plus , comme dit le proverbe.

Tzetz. His., II, 31. — Virgile , Lucien , Galien , Plutarque , Diodore , Georges le chroniqueur et plusieurs autres font mention de cette Cléopâtre....

Diod., I, 5. — Au commencement de la guerre celtique à laquelle finit notre histoire.

Ibid., III, 38. — On n'a qu'une faible connaissance de cette partie du monde , ainsi que des îles Britanniques et du nord. Mais nous décrirons les pays septentrionaux , voisins des régions inhabitables par le froid , lorsque nous en serons au temps de

¹ Les pièces d'or , évaluées en dariques , représentent à peu près une somme de trois cent trente-deux mille six cents francs ; la seconde somme équivaut à un million six cent cinquante mille francs.

² Ce passage est très-probablement altéré.

César qui, après avoir soumis à l'empire des Romains des contrées si éloignées, a procuré aux historiens des documents qui leur manquaient.

Ibid., V, 21. — De nos jours, Jules César, divinisé pour ses exploits, est le premier qui ait subjugué cette île. Après avoir dompté les Bretons, il les força à payer tribut. Mais nous parlerons de cela avec détail en temps convenable.

Ibid., V, 22. — ... Mais nous parlerons en détail des coutumes et des autres particularités du pays, lorsque nous écrirons l'histoire de l'expédition de César en Bretagne¹.

* *Excerpt. Vatican.*, p. 131. — Quelques livres de cet ouvrage, avant que nous les eussions retouchés et mis la dernière main à leur rédaction, nous furent volés et publiés prématurément. Comme leur composition ne nous satisfait pas, nous les désavouons. Afin que la publication de ces livres ne gâte pas le plan de notre ouvrage, nous avons cru devoir faire cette déclaration, pour ne laisser aucun prétexte à l'ignorance : nous avons traité notre sujet en quarante livres; dans les six premiers nous avons consigné l'histoire mythologique, antérieure à la guerre de Troie. Mais, faute de documents, nous n'avons pu y mettre aucun ordre chronologique exact.

FRAGMENTS DONT LE RANG EST INCERTAIN.

Eustath. ad Odyss., XX, p. 1896, 55, et XXIV, p. 1962, 25. — Diodore, en parlant de ces choses, distingue entre eux les Sicanien et les Sicules.

Diodore, en parlant, dans un des dix [premiers] livres, des habitants de la Sicile, connaît la distinction qu'il faut faire entre les Sicules et les Sicanien.

Tzetz. ad Lycophr., v. 717. — Diodore de Sicile et Oppien disent que Naples a été fondée par Hercule.

¹ Ces quatre derniers alinéa, que nous aurions pu retrancher sans inconvénient, ont été gratuitement rangés au nombre des fragments de Diodore dans les éditions les plus récentes de cet historien.

Eudoria, p. 322, et *Tzetz. ad Lycoph.*, v. 355. — Le paladium de Minerve avait trois coudées de long et était en bois. Il tomba, dit-on, du ciel, et vint choir à Pessinonte, en Phrygie. Au rapport de Diodore et de Dion, cette ville doit son nom au grand nombre de guerriers qui tombèrent en cet endroit lors du combat que se livrèrent, à cause du rapt de Ganymède, Tantale, amoureux de Ganymède, et son frère Ilus.

Eustath. ad Odyss., I, p. 1390. — Diodore rapporte qu'un pic, qui semble être le sommet de toute la chaîne des Alpes, reçoit des indigènes le nom de *rachis du ciel*.

Evagrius, Eccl. Hist., I, 20, p. 275, 21. — Pour approfondir ce sujet..., il faut consulter Strabon le géographe, Phlégon et Diodore de Sicile, qui en ont parlé avec détail.

Tzetz. schol. ad exeges. Iliad., p. 126, 4. — Suivant Diodore de Sicile, Zoïlus n'a écrit autre chose que ce livre contre Homère.

Georg. Syncell., p. 284. — Au rapport de Diodore, Ptolémée le jeune a régné quinze ans après son frère aîné, et a commis beaucoup d'iniquités. Il épousa sa propre sœur Cléopâtre; il accusa faussement un grand nombre de citoyens de conspirer contre lui : il condamna les uns à mort, les autres à l'exil et confisqua leurs biens.

Tzetz. Hist., III, p. 154. — Plutarque, Denys, Diodore et Dion ont écrit l'histoire des Catons et des Scipions.

Suidas., v. Ἀντικατέστησαν. — Diodore : Ceux qui restaient, se firent entre eux la guerre.

Ibid., v. Ἐντείνας ἑαυτόν. — Diodore : Il s'était livré à la v militaire et pleine de privations.

Ibid., v. Ἐξακριβωθέντες. — Diodore : Le roi avait mis l'épreuve la force physique, l'audace et la férocity de ces hommes.

Ibid., v. Κλίμακες. — Diodore : On apporta ensuite huit cents échelles auxquelles étaient attachées des armures magnifiques.

Ibid., v. Στεγανόν. — Diodore : Les Romains se construisirent des huttes et établirent leurs quartiers d'hiver.

Ibid., v. Συνεῖχεν. — Diodore : Il en fit des soldats, en se proposant pour modèle.

Ibid., v. Ὑποστάς. — Diodore : Ils promirent aussi de prêter leur appui à cette entreprise.

Ibid., v. Χαλάσω. — Diodore : Le roi se laissa séduire par ces paroles et lui permit de faire tout ce qu'il voudrait.

Ibid., v. Χρῶμα. — Diodore : Le Barbare, frappé à coups de verges, demeura impassible comme une bête sauvage : il ne changea ni de regard ni de couleur.

FIN.

INDEX.

A

ABDÉMON, roi de Salamine, détrôné par Evagoras, xiv, 98.

ABDÉRITAÏNS (les) en guerre avec les Triballes, xv, 36.

ABULETE, satrape de Darius, livre la ville de Susa à Alexandre, xvii, 65.

ACADÉMIE, détruite par Philippe, fragments, xxvii.

ACANTHOPOLIS, ville de la Libye, i, 97.

ACARNANIENS (les) sont vainqueurs de Cnémus, xii, 47.

ACCOUCHEMENT, chez les Kyrniens et les Liguriens, iv, 14 et 20.

ACHÉMÉNÈS, commande l'armée des Perses contre les Egyptiens, xi, 74.

ACHÉNUSIA, lac de l'Égypte, près de Memphis, i, 96.

ACONIT, plante vénéneuse, iv, 45.

ACONIS, roi d'Égypte, envoie du secours à Evagoras, roi de Chypre, xv, 2-3 ; il fait alliance avec Gao, général des Perses, 9.

ACRIDOPHAGES, peuple qui se nourrit de sauterelles, iii, 29.

ACTÉON, fils d'Aristée et d'Autonoée ; sa mort, iv, 81.

ACTISANÈS, roi des Éthiopiens, devient roi d'Égypte ; son gouvernement ; sa manière de punir les criminels, i, 60.

ADA, sœur d'Idriea, lui succède sur le trône de Carie, xvi, 69 ; détrônée par son frère Pixodarus, elle est rétablie sur le trône par Alexandre, xvii, 24.

ADHERBAL, roi des Numides, fragm., xxxiv.

ADMÈTE accueille Thémistocle, xi, 56.

ADMÈTE, général d'Alexandre, est tué au siège de Tyr, xvii, 45.

ADMÈTE épouse Alceste, iv, 53.

ADOPTION (mode d'), iv, 39.

ÆACINE, père de Pyrrhus, xvi, 72.

ÆTÈS, roi de la Colchide, iv, 45-48.

ÆGITHALLUS, place fortifiée par le consul Junius, fragm., xxiv.

ÆNÉE, sa piété, fragm., vii.

ÆROPUS, roi des Macédoniens, xiv, 84.

AGALASÈS (les), peuple de l'Inde, sont vaincus par Alexandre, xvii, 96.

AGATHOCLE. Son histoire jusqu'à l'épo-

que où il s'empare de la tyrannie, xix, 2-9 ; son expédition à Messine ; les Carthaginois le forcent à se retirer, xix, 65 ; il sévit contre les Abacéniens, 65 ; les Agrigentins lui déclarent la guerre, xix, 70 ; ils font bientôt alliance avec lui, 71 ; il fait des préparatifs de guerre contre les Carthaginois, 72 ; il s'empare de la ville des Messiniens, 102 ; il ravage les possessions des Carthaginois en Sicile, 102 ; il massacre les Centoripiniens, 103 ; il défait Dinocrate et Philonide, 104 ; il s'empare de Géla, dont il massacre les citoyens, 107 ; vaincu par les Carthaginois, il se réfugie à Géla, 108-109 ; il passe en Afrique, xx, 5 ; il brûle ses vaisseaux, 7 ; il met en déroute les Carthaginois, 8-11-12 ; il fait annoncer sa victoire à Syracuse, 16 ; il s'empare de plusieurs villes carthagoises, 17-18 ; il remporte sur les Carthaginois de grands avantages, 33-34-38 ; il trompe Ophellas, roi de Cyrène, et le fait périr, 40-42 ; il se déclare roi, 54 ; sa cruauté envers les habitants d'Utique, 54-55 ; il retourne en Sicile, 55 ; il défait les Carthaginois, 61 ; il taille en pièces les Agrigentins, 62 ; il offre des sacrifices aux dieux pour cette double victoire, 63 ; il passe une seconde fois en Afrique pour secourir son fils qui avait éprouvé deux défaites, 63 ; il est repoussé par les Carthaginois, 64 ; il prépare une nouvelle expédition en Afrique ; il désigne son fils Agathocle pour son successeur ; mais il est empoisonné par son petit-fils et est brûlé vivant ; perte de ses biens ; destruction de ses statues, fragm., xxi ; Timée et Callias, historiens d'Agathocle, se sont l'un et l'autre écartés de la vérité, *ibid.*

AGATHYRNUM, ville fondée par Agathyrnus, v, 8.

AGATHYRNÈS, fils d'Éole, v, 8.

AGÉSILAS, roi des Lacédémoniens, son expédition, xiv, 79 ; vainqueur de Tis-

- sapherne, 80; défait les Thraces, 83; ravage l'Argolide, xiv, 97; son éloge, xv, 31; il n'ose attaquer les Thébains, 32; son expédition en Asie, xv, 59; il combat les Thébains, 34; il défend Sparte contre Epaminondas, xv, 83; il est élu, par Tachos, commandant des mercenaires, xv, 92; il rétablit Tachos sur le trône d'Égypte; il meurt; son corps est embaumé, 93.
- AGIS**, roi des Lacédémoniens, xii, 35; il échappe au châtiment qu'il avait encouru pour avoir fait la paix avec les Argiens, xii, 78; il est vaincu par les Athéniens, xiii, 72, 73; il avertit les Lacédémoniens qu'Epaminondas va attaquer Sparte, xv, 82.
- AGIS**, roi des Péoniens, xvi, 4.
- AGIS** succède à Archidamus, roi des Lacédémoniens, xvi, 63 et 88; il soumet la plupart des villes de Crète à la domination des Perses, xvii, 48; il meurt héroïquement, 63.
- AGXON**, général athénien, fait le siège de Potidée, xii, 46.
- AGRIGENTINS**, embellissement de leur ville, xi, 25; ils sont vaincus par les Syracusains près d'Himère, xii, 8; fertilité de leur territoire; beauté et richesse de leurs monuments; luxe des habitants, xiii, 81-82; leurs combats contre les Carthaginois; siège et prise de leur ville, 85 et suiv.; les généraux agrigentins sont lapidés, 87.
- AGYRIS**, souverain des Agyrinéens, combat les Carthaginois, xiv, 95, 96.
- AGYRIS** remplace Thrasybule au commandement, xiv, 99.
- AIGLE**, vénéré des Égyptiens, i, 87.
- AILES** de Dédale et d'Icare, iv, 77.
- AIMNESTES** est livré par Denys à la vengeance des Ennéens, xiv, 14.
- ALCÈTAS** est vaincu par Antigone; description de la bataille, xviii, 44, 45; sa mort, 46; outrages faits à son corps, 47.
- ALCIBIADE**, général des Athéniens, envahit l'Argolide, xii, 78; il rétablit le gouvernement démocratique à Argos, xii, 81; il engage les Athéniens à entreprendre la guerre de Sicile, xii, 84; il se réfugie à Sparte, xiii, 5; il rend un grand service aux Athéniens, 37; il est acquitté par le peuple; ses exploits, 42; vainqueur des Lacédémoniens, 50-51; il est privé de son commandement et se condamne lui-même à l'exil, xiii, 73-74; refus de ses offres aux généraux athéniens, xiii, 105; il est assassiné par les émissaires de Pharnabaze, xiv, 11.
- ALCIDAS**, nauarque des Lacédémoniens, xv, 16.
- ALCMEON** vainquit les Thébains, iv, 66.
- ALEXANDRE**, frère d'Olympias, succède à Arymbas, xvi, 72.
- ALEXANDRE** le Spartiate est vaincu et tué par les Argiens, xv, 64.
- ALEXANDRE**, sacrificateur, prédit les succès d'Alexandre, xvii, 17.
- ALEXANDRE**, fils d'Amyntas, ne règne qu'un an, xv, 60.
- ALEXANDRE**, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, perit par la trahison de Ptolémée l'Alorite, xvi, 2.
- ALEXANDRE**, fils de Philippe, roi de Macédoine; son éloge et son origine, xvii, 1; il se crée une armée bien disciplinée, 2; il est nommé chef absolu de la Grèce, 4; il vient établir son camp sous les murs de Thèbes, 8; il défait les Thébains et fait raser leur ville, 11 et suiv.; il fait passer son armée d'Europe en Asie; énumération de ses troupes, 17; il échange son bouclier dans le temple de Minerve, 18; il attaque les Perses, 19; il tue Spitrobate, 20; il s'empare de Sardes, 21; il licencie sa flotte, 22; il fait le siège d'Halicarnasse; description de ce siège, 24; il attaque les Marmarécens, 28; il est guéri d'une grave maladie par le médecin Philippe; description de la bataille d'Issus dans laquelle Alexandre est victorieux, 33 et suiv.; il traite avec beaucoup d'égards Sisymbrius, mère de Darius, ainsi que les autres captives, 37-38; il refuse les offres de Darius, 39; il entre dans la Phénicie: la résistance des Tyriens, 40; description du siège de Tyr, 41 et suiv.; prise de Tyr, 46; il s'empare de Gaza, 48; il consulte l'oracle d'Ammon, 49; prédiction de l'oracle, 51; il fonde Alexandrie et revient en Syrie, 52; il refuse les nouvelles offres de Darius; sa réponse, 54; il passe le Tigre, 55; son profond sommeil le jour de la bataille d'Arbèles, 56; disposition de l'armée d'Alexandre, 57; bataille d'Arbèles où Alexandre est vainqueur, 58 et suiv.; il se rend à Babylone; il récompense ses soldats, 64; il reçoit des troupes de la Macédoine, du Péloponnèse, etc.: il séjourne dans l'éparchie de Sitace; il s'empare du palais du roi à Suse, 65; trésors renfermés dans le palais; incident singulier, 66; il franchit le Tigre; il s'empare de toutes les villes de l'Uxiac, 67; revers qu'il éprouve au défilé des roches Susiades; défaite des ennemis, 68; il se dirige sur Persépolis; passage de l'Araxe; bienfaits dont il comble huit cents Grecs muti-

lès par les Perses, 69; Persépolis est livrée au pillage des Macédoniens, 70; il s'empare des trésors de la citadelle de Persépolis; description de cette citadelle, 71; il décide les Macédoniens à le suivre dans de nouvelles entreprises; sa générosité envers les soldats, 74; il soumet toutes les villes de l'Hyrcanie jusqu'à la mer Caspienne, 75; il est vainqueur des Mardes, 76; visite de Thalestris, reine des Amazones; il imite le luxe des Perses, 77; Satibarzane, satrape de Darius, s'enfuit à l'approche d'Alexandre, 78; Alexandre fait mettre en jugement Philotas, Parménion, Alexandre de Lynceste, 80; il est bien accueilli des Arimaspes et des Cédrosiens; il soumet l'Arachosie, 81; il marche contre les Paropamisades, 82; il traverse le Caucase; il fonde dans la Médie une ville nommée Alexandrie; il livre Bessus aux frères de Darius, 83; il se met à la poursuite des Barbares, 84; il s'empare du rocher d'Aornos, 85; il reçoit la tête d'Aphricès, chef indien; il traverse l'Indus, 86; il est vainqueur de Porus, roi des Indiens; description de cette bataille, xvii, 87-88-89; il traverse un pays très-fertile, 90; il soumet les Adrestes, les Cathéens; il rend à Sopithès son royaume, 91; combat de quatre chiens contre un lion, 92; il envahit les États de Phégée et lui laisse son royaume; il se propose d'attaquer les Gandarides, 93; dénuement de l'armée macédonienne, 94; Alexandre met un terme à son expédition, 95; il reçoit des présents des Sibes; les Agalasses, 96; il court risque de se noyer, 97; action d'éclat d'Alexandre, 98-99; il assiste à un combat singulier, 100-101; il ravage le pays des Brachmans, 102; plantes servant de contre-poison, 103; il soumet les Arbites, les Cédrosiens, etc., 104; les Orites; il pénètre dans la Cédrosie, 105; il imite le triomphe de Bacchus; séjour dans la ville de Salmonte, 106; il épouse, à Suse, Statira, fille aînée de Darius, 107; il fait périr plusieurs satrapes infidèles, 108; il fait proclamer à Olympie le retour des bannis; il punit les Macédoniens révoltés, 109; il incorpore des Perses dans son armée; il assigne une paie convenable aux enfants de l'armée macédonienne; il arrive à Ecbatane, 110; il soumet la nation des Cosséens, 111; son arrivée à Babylone, 112; il reçoit des envoyés de presque toute la terre, 113; il s'occupe des funérailles d'Héphaes-

tion, 114-115; plusieurs prodiges annoncent la mort d'Alexandre, 116; mort d'Alexandre, 117; soupçon d'empoisonnement, 118; le corps d'Alexandre est transporté en Egypte; description de cette translation, xviii, 26-27-28.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, s'empare de Munychie et du Pirée, xviii, 65.

ALEXANDRE de Lynceste est mis aux fers par Alexandre, roi de Macédoine, xvii, 32; il est accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, roi de Macédoine, et condamné à mort, xvii, 80.

ALEXANDRE, tyran de Phères; ses sujets se révoltent, xv, 61; il défait les Thébains, 71; il fait égorger les habitants de la ville de Scotusse, 75; il défait les Athéniens, xv, 95; il est assassiné, xvi, 14.

ALEXANDRE BALA, roi de Lyrie, fragm., xxxii et xxxiii.

ALEXANDRIE; description de cette ville, xvii, 52.

ALOÏADES, leur taille extraordinaire, iv, 85.

ALUN (mines d'), v, 10.

AMASIS, roi d'Egypte; durée de son règne, i, 68.

AMASIS, législateur égyptien, i, 95.

AMAZONES, leurs exploits; elles sont vaincues par Hercule, ii, 45-46.

AMAZONES d'Afrique; leur antique origine, iii, 52; leur genre de vie, iii, 53; leur expédition, iii, 54; leurs conquêtes; fin de leur expédition, iii, 55.

AMILCAR, chef des Carthaginois, est vaincu et tué à Himère, xi, 20 et s.

AMINIAS, Athénien, frère du poète Eschyle, obtient le prix de la valeur au combat de Salamine, xi, 27.

AMMON (temple d'). Sémiramis interroge l'oracle sur le temps de sa mort, ii, 14.

AMMON (temple d'). Description, xvii, 50; réponse de l'oracle à Alexandre, roi de Macédoine, 51.

AMPHICTYONS, xvi, 23; leurs sentences sont annulées, 24; ils décident de faire la guerre aux Phocidiens, 28; leurs décisions à l'égard de Philippe et des Phocidiens, 60.

AMPHIPOLIE. Magistrature des Syracusains, xvi, 70.

AMPHIPOLIS. Les Athéniens y envoient une colonie, xii, 32; histoire de cette ville; sa soumission à Brasidas, xii, 68.

AMYNTAS, fils de Philippe, est établi sur le trône par les Thraces, xii, 50.

AMYNTAS tue Pausanias, roi de Macédoine, et lui succède, xiv, 89.

- AMYNAS**, père de Philippe ; remonte sur le trône d'où il avait été chassé, XIV, 92 ; il fait la guerre aux Olynthiens, XV, 19 ; sa mort, 60.
- AMYNAS**, fils d'Antiochus, fait une expédition en Égypte, il périt dans un combat, XVII, 48.
- ANAXAGORE**, accusé d'impiété, XII, 39.
- ANAXICRATE**, collègue de Cimon, périt héroïquement dans l'île de Chypre, XII, 3.
- ANAXIMENE** de Lampsaque, historien, XV, 89.
- ANAXIS**, historien, XV, 93.
- ANDROGÉE**, fils de Minos ; son triomphe et sa mort, IV, 60.
- ANDROMAQUE**, fonde Tauroménium, XVI, 7.
- ANE** (fable de l'), I, 97.
- ANIMAUX SACRÉS** d'Égypte, leur culte, I, 83-84 ; les trois explications données à leur sujet par le vulgaire, I, 86.
- ANNIBAL**, l'ancien, général des Carthaginois, fait des préparatifs contre la Sicile, XIII, 44 ; il assiège Sélinonte et s'en empare, XIII, 54 et suiv. ; il assiège Himère et s'en empare, XIII, 59 et suiv. ; son entrée triomphale à Carthage, 62 ; son expédition contre les Agrigentins, XIII, 79, 80 et suiv. ; il meurt de la peste, 86.
- ANNIBAL** le jeune, frère d'Asdrubal, assiège Sagunte, fragm., XXV ; ses exploits, *ibid.*, XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX.
- ANTANDROS**. Place prise par les généraux Aristide et Symmaque, XII, 72.
- ANTE** gouverne une partie de l'Égypte pendant l'absence d'Osiris, I, 17.
- ANTHREDON**, description de cet animal ailé, XVII, 75.
- ANTIGONE** obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Pamphylie, la Lycie et la grande Phrygie, XVIII, 3 ; il bat Eumène, 40 ; il défait Alcétas, 44-45 ; il outrage le corps d'Alcétas, 47 ; il invite Eumène à faire cause commune avec lui, 50 ; il fait la guerre à Arrhidée ; il s'empare d'Ephèse et de plusieurs autres villes, 52 ; il trame un complot contre la vie d'Eumène, 62 ; il s'empare des forces navales de Clitus, 72 ; il s'avance pour combattre Eumène, 73 ; il est dupe d'un stratagème d'Eumène qu'il trompe à son tour, XIX, 26 ; bataille livrée ; victoire incertaine, 27-31 ; il ramène son armée en Médie, 32 ; il est vainqueur ; Eumène lui est livré, 37-43 ; il le fait périr ; il passe l'hiver dans la Médie, 44 ; il fait périr Python ; il se dirige vers la Perse, 46 ; il y reçoit les honneurs royaux ; il partage entre ses amis les provinces de l'Asie, 48 ; il assiège Tyr, 58 ; il réunit son armée à celle de Démétrius, 93 ; il fait la paix avec Cassandre, Lysimaque, Ptolémée, XIX, 103 ; Antigone fait périr Cléopâtre, sœur d'Alexandre, 37 ; confédération de Lysimaque, Seleucus, Ptolémée contre Antigone, 106 ; Antigone conduit son armée contre Lysimaque, 108-109 ; Antigone livre un combat à Ipsus où il perd la couronne et la vie, XXI, fragments.
- ANTIMACHUS**, poète, XIII, 108.
- ANTIOCHUS** de Syracuse, historien, XII, 71.
- ANTIOCHUS**, pilote d'Alcibiade, est vaincu par Lysandre, XIII, 71.
- ANTIOCHUS I^{er}**, Soter, épouse Stratonice, fragm., XXI.
- ANTIOCHUS II**, surnommé le Dieu, fragm., XXXI.
- ANTIOCHUS III**, le Grand, envoie des députés à Rome, fragm., XXVII.
- ANTIOCHUS IV**, Epiphanus, profane le temple des Juifs, fragm., XXXIV.
- ANTIOCHUS VI**, Sédétès, assiège Jérusalem, fragm., XXXIV.
- ANTIPATER**, un des généraux d'Alexandre, est laissé en Europe, XVII, 17 ; il combat Memnon, XVII, 62 ; il livre un combat aux Lacédémoniens, XVII, 63 ; il envoie des soldats à Alexandre, 65 ; il obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Macédoine et les provinces qui en dépendent, XVIII, 3 ; il est vaincu par Léosthène, 12 ; il est assiégé dans Lamia, 13 ; il réunit les Macédoniens en une seule armée dont il prend le commandement en chef, 15 ; Antipater prend d'assaut les villes de la Thessalie, 17 ; il accorde la paix aux Athéniens et change la forme de leur gouvernement, 18 ; il fait la guerre avec Cratère aux Étoliens, 24-25 ; il est investi de l'autorité suprême de la régence ; il procède à un nouveau partage des satrapies, 39 ; il désigne Polysperchon comme tuteur des rois et commandant en chef des troupes ; il nomme son fils Cassandre chiliarque, 48 ; il fait périr Demade ; sa mort, 48.
- ANTIPHILE** est nommé au commandement des troupes grecques, XVIII, 13 ; il défait les Macédoniens, XVIII, 15.
- ANTISTHÈNE** d'Agrigente ; sage conseil qu'il donne à son fils, XIII, 84.
- ANUBIS**, héros égyptien, I, 18.
- ANTYCS**, nauarque athénien, est mis en jugement, XIII, 64.
- AORNOS**, rocher, est pris par Alexandre, roi de Macédoine, XVII, 85.
- APELLE**, général des Syracusains, XI, 88.

- APHRAÏCÈS**, chef indien, est tué par des assassins qui portent sa tête à Alexandre, roi de Macédoine, xvii, 86.
- APIS**. Explication de son culte, i, 85.
- APOLLON**, fils de Jupiter, v, 72; ses inventions, 74; sa lutte avec Marsyas, 75; son culte chez les Hyperboréens, ii, 47; il tue les Cyclopes, iv, 71; son séjour chez Admète, vi, 6; il tue les enfants de Niobé, iv, 74.
- APOLLONIADE**, souverain des Agyriniens, est détrôné, xvi, 82.
- APRIÈS**, roi d'Égypte; durée de son règne; expédition contre l'île de Chypre et la Phénicie; sa défaite, sa mort, i, 68.
- ARABIE**. Description de ce pays et de ses habitants; asphalte, ii, 48.
- ARABIE HEUREUSE**. Productions: le calamus, le jonc, la myrrhe, l'oliban, le *costus*, la casie, le cinnamomum, la résine, le térébinthe, le *boratus*, l'or *apyre*, bêtes féroces, l'autruche, le camélo-pardalis; pierres précieuses, etc., ii, 49-50-51-52-53-54.
- ARABIQUE** (golfe). Sa position, iii, 38; description de ce golfe et de ses bords, iii, 39-40 et suiv.
- ARABE**, Mède d'origine, conspire contre Sardanapale, ii, 24; il est vaincu par Sardanapale, *ibid.*, 25; il défait Sardanapale, 26; il prend la ville de Ninive, 27 et 28.
- ARABÈLES**. Description de la bataille livrée entre Darius, roi des Perses, et Alexandre, roi des Macédoniens, xvii, 58 et suiv.
- ARBIANE**, roi de l'Asie, ii, 32.
- ARBRES** d'une espèce particulière, xvii, 90.
- ARCADIENS** (les), se soulèvent, xv, 59; ils l'emportent sur les Lacédémoniens, xv, 62; ils font une expédition dans la Laconie, 64; ils prennent d'assaut Pallène, 67; ils sont vaincus par les Lacédémoniens, 72; ils remportent une victoire sur les Éléens, xv, 77.
- ARCÉSILAS** obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Mésopotamie, xviii, 3.
- ARCHÉANACTIDES** (les), rois du Bosphore cimmérien, xii, 31.
- ARCHÉLAÛS**, roi des Macédoniens, s'empare de Pydna, xiii, 49; sa mort, xiv, 37.
- ARCHIDAMUS**, roi des Lacédémoniens, ravage l'Attique, xii, 51; il assiège Platée, xii, 47; il est tué en combattant dans l'armée des Tarentins, xvi, 88.
- ARCHIMÈDE**, sa machine à puiser de l'eau, v, 37; sa mort, fragm., xxvi.
- ARCHON** obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Babylonie, xviii, 3.
- ARCHONIDE** fonde une ville, xiv, 16.
- ARCHONIDIUM**, ville fondée par Archonide, xiv, 16.
- ARCHYLAS** récompensé par Denys pour sa bravoure, xiv, 53.
- ARDEÈ**, ville colonisée par les Romains, xii, 34.
- ARÉTAS**, roi des Nabatéens, fragm., xl.
- ARÉTHUSE**, fontaine consacrée à Diane, v, 3.
- ARCEË** prétend à la royauté de Macédoine, xvi, 2; il est vaincu par Philippe à Méthone.
- ARGENT** (minéral d'), v, 35 et suiv.
- ARGÉSIPOLIS**, général lacédémonien, fait la guerre aux Olynthiens, xv, 22; sa mort, 23.
- ARGÉSIPOLIS** meurt après un an de règne, xv, 60.
- ARGIENS** (les). Leur prérogative; discipline, xii, 75; ils lapident leurs généraux, xii, 78; leur succès et leurs revers, xii, 79; ils emportent d'assaut Ornée, xii, 81; ils font une expédition dans la Laconie, xv, 64; auxiliaires des Perses en Égypte, xvi, 47; ils sont récompensés par le roi des Perses, 51.
- ARGINUSES** (iles). Leur position, xiii, 97.
- ARGONAUTES**. Leur expédition, iv, 42 et suiv.
- ARGOS**. Renversement de la démocratie; gouvernement aristocratique; rétablissement de la démocratie, xii, 80; une violente insurrection, xv, 57-58.
- ARIAMNÈS 1^{er}**, roi de Cappadoce, fragm., xxxi.
- ARIAMNÈS II**, fils d'Ariarathes, fragm., xxxi.
- ARIARATHÈS**, souverain de la Cappadoce, est vaincu par Perdiccas, xviii, 16.
- ARIDÉE**, satrape de Cyrus, xiv, 24.
- ARIEÛS**, roi de l'Arabie, allié de Ninus, i.
- ARIMASPES** (les) ont reçu le nom d'Évergètes de Cyrus, xvii, 81.
- ARIOBARZANE** meurt après un règne de 26 ans, xvi, 90.
- ARIOBARZANE** occupe le défilé des roches Susiades xvii, 68.
- ARISTAZANE** le Perses, lieutenant de Nicostate, xvi, 47.
- ARISTIDE**, général des Athéniens, s'empare d'Antandros, xii, 72; il se distingue à la bataille de Platée, xi, 29; il accompagne Pausanias dans l'expédition contre Ryzaunce, 44; il entraîne les alliés dans le parti des Athéniens, 44; il est surnommé le *Juste*, 47.
- ARISTOCRATE** est envoyé par les Lacédémoniens au secours des Zacynthiens, xv, 45.

- ARISTOCRATES**, vainqueur des Lacédémoniens au combat naval des îles Arginuses, xiii, 99; il est condamné à mort, 101; il est exécuté, 102.
- ARISTOGENE**, vainqueur des Lacédémoniens au combat naval des îles Arginuses, xiii, 99; il s'enfuit pour échapper au jugement des Athéniens, 101.
- ARISTON**, pilote corinthien, donne aux Syracusains un conseil très-utile, xiii, 10.
- ARMISTICE**, entre Pharnabaze et Dercyllidas, xiv, 39.
- ARMOEUS**, roi d'Égypte, fait construire la plus grande pyramide, i, 64.
- ARRHIDÉE**, fils de Philippe, est proclamé roi sous le nom de Philippe, xviii, 2; il est chargé du soin de faire construire un char pour transporter les dépouilles d'Alexandre dans le temple d'Ammon, 3; description de cette translation, xviii, 26-27-28; Arrhidée et Python sont nommés tuteurs des rois et chefs absolus de l'armée, 36; il assiège les Cyzicéniens, 51.
- ARSAMENE** commande les cavaliers de l'aile gauche de l'armée perse, xvii, 19.
- ARSÉS**, fils d'Ochus, monte sur le trône, xvii, 5.
- ARSITE**, commandant de la cavalerie paphlagonienne, xvii, 19.
- ARTABANE** assassine Xerxès, xi, 69; il est lui-même tué par Artaxerxès, 69.
- ARTABAZE** prend le commandement des Perses après la défaite de Mardonius, xi, 31. Il est envoyé par Artaxerxès contre les Égyptiens, 74; il est vaincu par Cimon, xii, 3; il est envoyé contre Datame, xv, 91; en révolte contre le roi des Perses, il est secouru par Chorès, l'Athénien, xvi, 22; il rentre en grâce auprès du roi des Perses par l'intermédiaire de Mentor, xvi, 22.
- ARTAXERXES**. Guerre avec les Athéniens sur mer et dans l'île de Chypre; traité concernant l'affranchissement des villes grecques de l'Asie, xii, 3-4.
- ARTAXERXES** (Longue Main) s'avance avec son armée pour combattre Cyrus, xiv, 22; sa victoire, 23; réponse des Grecs à ses députés, 25; traité entre Artaxerxès et les Grecs, 26; il déclare la guerre à Évagoras, xiv, 98; il fait la guerre aux Lacédémoniens, 99; guerre entre ce roi et Évagoras, roi de Chypre, xv, 2 et suiv.; il fait juger Tébaze, 19; il disgracie Oronte, 11; il propose aux villes grecques de conclure une paix générale, 38; il fait la guerre aux Égyptiens, 41; préparatifs de guerre, 90; expédition, 91; il par-
- donne à Tachos, roi d'Égypte, 92; il meurt après un règne de 43 ans, 93.
- ARTAXERXES** (Ochus) fait de grands préparatifs de guerre, xvi, 40; il menace de sa vengeance les Phéniciens rebelles, 41; il concentre ses troupes à Babylone, 42; il s'avance vers la Phénicie, 43; il demande des soldats aux Grecs, 44; la ville de Sidon lui est livrée par Ténès, souverain de Sidon, qu'il fait ensuite tuer, 45; il marche contre l'Égypte, 46-47; il prend possession de l'Égypte, 51.
- ARTEË**, roi des Mèdes, ii, 32; il est vaincu par Parsode qui s'était mis à la tête des Cadusiens, ii, 33.
- ARTÉMISE**, reine de Carie, xvi, 45.
- ARTÉMISIA**, sœur et femme de Mausole, xvi, 36.
- ARTHYNÈS**, roi des Mèdes, règne vingt-deux ans, ii, 34.
- ARTYCAS**, roi de l'Asie, règne cinquante ans, ii, 32.
- ARYMBAS**, roi des Molosses, xvi, 72.
- ASCALON**, ville de Syrie; lac des environs, ii, 4.
- ASIE**. Topographie, xviii, 5-6.
- ASOPUS**, fils de l'Océan, père de douze filles, iv, 72.
- ASPADAS**, nommé par les Grecs Astyage, fils et successeur d'Astibaras, est vaincu par Cyrus, ii, 34.
- ASPHALTE**, matière employée en Babylonie pour les constructions et le chauffage, ii, 12; description de cette matière et du lac qui la contient, ii, 48.
- ASPHALTITE** (lac), ii, 48; xix, 98.
- ASSYRIENS**, formant la majeure partie de la population de la ville de Ninus, ii, 3; leur empire tombe au pouvoir des Mèdes, après avoir subsisté plus de 1360 ans, ii, 21.
- ASTIBARAS**, roi des Mèdes, règne quarante ans; il meurt à Ecbatane, ii, 34.
- ASTROLOGIE** des Chaldéens, i, 81.
- ASTYDAMAS**, poète tragique, xiv, 43.
- ASTYOCNUS**, fils d'Eole, v, 8.
- ATALANTE**, origine de cette île, xii, 59.
- ATHÉNIENS**. Ils soumettent les habitants de l'Eubée, xii, 7; ravages de la peste; causes de ce fléau, xii, 58; colonie égyptienne, i, 28; ils recouvrent l'Eubée, xii, 22; ils s'emparent de la ville des Scionéens et la donnent pour demeure aux Platéens, xii, 76; ils concluent une trêve avec les Lacédémoniens, xii, 74; ils déclarent la guerre aux Syracusains; leurs préparatifs; mutilation des statues de Mercure, xiii, 2; ils condamnent à la peine de mort Diagoras l'Athée, 6; ils sont vaincus par les Syracusains

dans un combat naval, 10; une éclipse de lune les empêche de quitter la Sicile, 12; ils sont battus sur mer et sur terre, 13-15-16-17; leur défaite, 19; châtiment des captifs, 33; rétablissement du gouvernement démocratique, 38; victoire remportée sur Mindarus, 40; prise de Cyzique, 40; victoire remportée sur les Lacédémoniens, 46; double victoire remportée sur les Lacédémoniens et leurs alliés, 50-51; ils refusent les propositions de paix des Lacédémoniens, 52-53; ils défont les Lacédémoniens à Chalcédoine, 66; ils s'emparent des villes de l'Hellespont, 68; ils l'emportent sur les Lacédémoniens, 72-73; ils retirent le commandement à Alcibiade, et nomment dix généraux, 74; ils affranchissent les villes grecques de la domination des Perses, XII, 3-4; leur succès et leur revers à Chéronée, XII, 6; ils défont les Mégariens, XII, 5; ils remportent une victoire signalée à Potidée, XII, 27; guerre avec les Lacédémoniens au sujet de Pylos, XII, 61 et suiv.; ils envoient du secours aux Léontins, XII, 53-54; expulsion des Éginètes de la ville d'Égine; expédition de Périclès, XII, 44; maladie pestilentielle dans Athènes; Périclès ravage le littoral du Péloponnèse; il est condamné à une amende, 45; ils envoient une flotte au secours des Corcyréens, XII, 33; ils remportent une victoire près de Pallène et assiègent les Potidéates, 34; ils envoient une colonie à Potidée, XII, 46; ils sont vaincus par les Bottiéens secourus par les Olympiens, XII, 47; ils sont vaincus à Délium par les Thébains, XII, 69-70; ils ravagent le littoral du Péloponnèse, XII, 42; ils remportent une victoire navale aux îles Arginuses sur les Lacédémoniens, XII, 99-100; ils font périr leurs généraux, 101-102; Callixenus, l'auteur de cet arrêt de condamnation, est jeté en prison, 103; ils portent Philoclès au commandement de l'armée, 104; ils sont vaincus par les Lacédémoniens sur mer et sur terre, 106-107; établissement de trente magistrats, XIV, 3; cruauté des trente tyrans, 4-5-6; les Athéniens sont nommés chefs de la confédération des villes grecques, XV, 28; ils déclarent la guerre aux Lacédémoniens, 29; ils l'emportent sur les Lacé-

démoniens dans un combat naval, 34-35; ils envoient du secours aux Corcyréens, 46-47; ils envoient du secours aux Lacédémoniens, 63; ils combattent les Thébains à Mantinée, 85; ils sont vaincus par Alexandre, tyran de Phères, 95; ils envoient le général Mantais pour combattre Philippe, XVI, 2; ils attaquent l'île de Chio, 7; ils terminent la guerre sociale, 22; ils déclarent la guerre à Philippe, XVI, 54; ils se rendent coupables de sacrilèges, 57; ils se préparent à résister à Philippe et envoient des députés aux Béotiens pour les engager à faire cause commune avec eux, 84; ils se réunissent aux Béotiens, 85; ils sont vaincus par Philippe, 86; ils condamnent à mort leur général Lysiclès, 88; ils complotent avec Attalus contre Alexandre, roi de Macédoine, XVII, 3; ils envoient une députation à Alexandre, 4; leurs inquiétudes au sujet de la demande d'Alexandre de lui livrer les dix orateurs qui s'étaient prononcés contre lui, 15; ils déclarent la guerre à Antipater, XVIII, 8; ils confient à Léosthène la conduite de cette guerre, 9; ils invitent les autres Grecs à combattre pour la liberté commune, 10; ils envoient un renfort de troupes à Léosthène, 11; ils obtiennent la paix d'Antipater qui change la forme de leur gouvernement, 18; ils font périr plusieurs magistrats, 65; ils font la paix avec Cassandre, 74.

ATIZYÈS, chef distingué des Perses, perd la vie en combattant contre les Macédoniens, XVII, 21; il succombe à la bataille d'Issus, XVII, 34.

ATLANTES. Leur mythologie, III, 56-57.

ATLAS. Son histoire, III, 60.

ATRAPÈS obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Médie, XVIII, 3.

ATTALUS, un des courtisans les plus influents de Philippe, outrage Pausanias, XVI, 93; il conspire contre Alexandre, roi de Macédoine, XVII, 2; il est assassiné à Hécatee, 5.

AUCUNES envoyés par les dieux aux Tyriens, XVII, 41.

AUCUNES qui apparaissent aux Thébains, XVII, 10.

ACLES POSTHUMIUS, dictateur, fait la guerre aux Éques; sa sévérité envers son fils, XII, 64.

ATTOLYCES, orateur populaire, est mis à mort par les Trente, XIV, 5.

B

- BABYLONE.** Ville de la Mésopotamie, fondée par Sémiramis; description de ses murs, de ses fortifications, de ses monuments, II, 7; jardin suspendu, 10; Evémère, roi des Parthes, brûle les temples, fragm., xxxiv.
- BACCHUS.** Plusieurs dieux de ce nom, III, 62-63-64; expédition de Bacchus, III, 65; plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Bacchus, III, 66; son expédition dans l'Inde, ses découvertes, ses institutions; origine de la tradition au sujet de la naissance de Bacchus, II, 38; ses bienfaits, son expédition, IV, 3; autre Bacchus, IV, 4; épithètes de Bacchus, IV, 5; description du lieu où il fut élevé, III, 69, 70; combat de Bacchus contre les Titans, III, 71-72; Bacchus né cornu, III, 73-74.
- BACTRES,** capitale de la Bactriane, II, 6; assiégée par Ninus, prise par Sémiramis, 6-9.
- BAGISTAN.** Mont consacré à Jupiter, II, 13.
- BAGISTANE.** Contrée remarquable par sa fertilité, XVII, 110.
- BAGOAS,** un des généraux du roi des Perses en Egypte, XVI, 47; il accuse Lacratès auprès du roi des Perses, 49; il implore le secours de Mentor, 40; il empoisonne son souverain; il périt à son tour par le poison, XVII, 5.
- BAGODARAS,** un des compagnons de Bessus, se retire auprès d'Alexandre, roi de Macédoine, XVII, 83.
- BALLONYMUS.** Son élévation au trône, XVII, 47.
- BAPTÊME DES VAISSEAUX.** Voir la note 2, XVI, 66.
- BARATHRES (les).** Voir la note 4, XVI, 46.
- BARZANÈS,** roi de l'Arménie, vaincu par Ninus, II, 1.
- BASILÉE (île),** V, 23.
- BATTUS** fonde la ville de Cyrène, fragm., VIII.
- BÉLESYS,** commandant des Babyloniens, conspire contre Sardanapale, II, 24; il secourt les rebelles, 25-26-27; il est condamné à mort et gracié par Arbace, 28.
- BÉLUS,** Jupiter des Babyloniens, II, 8; son temple, 9; fils de Neptune et de Libya; son émigration; ses institutions, I, 28.
- BÉOTIENS (les).** Ils l'emportent sur les Athéniens près de Chéronée, XII, 6; ils battent les Athéniens à Délium, XII, 69-70; ils défont les Lacédémoniens, XIV, 82; ils se déclarent pour la défense du temple de Delphes, XVI, 29; ils sont vaincus par les Phocidiens, 30; ils sont vainqueurs dans trois combats contre les Phocidiens, 37; ils ravagent le territoire des Phocidiens, 38; ils reçoivent des secours de Philippe, 59; ils se réunissent aux Athéniens contre Philippe, 85; ils sont vaincus par Philippe, 86.
- BÉOTIQUE (guerre).** Son origine, XV, 25.
- BERNUS,** montagne de la Thrace, fragm., XXXI.
- BESSUS,** satrape de Bactres, assassine Darius, roi des Perses, XVII, 73; il se proclame lui-même roi et fait des préparatifs pour résister à Alexandre, 74; Alexandre le livre aux frères de Darius; son supplice, 83.
- BOCCHORIS,** roi d'Egypte, I, 65; législateur égyptien, I, 94.
- BORCANIENS,** peuple de l'Asie; II, 2.
- BOTTIÈNS (les)** l'emportent sur les Athéniens, XII, 47.
- BOUC de Mendès,** I, 84; culte en honneur du principe de la génération, I, 88.
- BRASIDAS,** le Spartiate, sauve Méthone par sa bravoure, XII, 43; sa valeur, XII, 62; il s'empare de Mégare; son expédition, XII, 67-68; il livre bataille à Cléon; sa mort, XII, 74.
- BRENNUS,** chef des Gaulois, envahit la Grèce, fragm., XXII.
- BRETAGNE.** Soumise la première fois par Jules César; description de cette île, V, 21-22.
- BRIGUES** enduites d'asphalte, II, 7.
- BRITOMARTIS,** fille de Jupiter, surnommée Dictynna, V, 77.
- BUATTIENS.** Leur origine, XVI, 15.
- BURA,** ville du Péloponnèse, éprouve de grands tremblements de terre, XV, 48; leur cause, 49.
- BSINIS,** roi d'Egypte, fondateur de Diospolis la Grande, ou Thèbes; description de cette ville, I, 45-46; il est tué par Hercule, IV, 27.
- BUTÈS,** fils de Borée, se suicide, V, 50.
- BYZANCE.** Siège de cette ville par Théramène; elle est livrée à Alcibiade, XIII, 66-67; elle est assiégée par Philippe, roi de Macédoine, XVI, 76; levée du siège, 77.
- BYZANTINS (les)** et les Chalcédoniens, réunis aux Thraces, égorgent tous leurs prisonniers, XII, 82; ils demandent aux Lacédémoniens un commandant militaire, XIV, 12.

C

- CADMUS** épouse Harmonie, fille de Vénus, v, 48; il apporte l'alphabet en Grèce, v, 57 et suiv.; son voyage; fondateur de Thèbes, iv, 2; il élève un temple à Neptune dans l'île de Rhodes, v, 58.
- CAILLES.** Manière de leur faire la chasse, i, 60.
- CALANUS**, philosophe indien, termine sa vie sur un bûcher, xvii, 107.
- CALLAS**, à la tête d'un détachement de Macédoniens, livre une bataille aux Perses, xviii, 7; fils d'Harpalus, un des généraux d'Alexandre, xvii, 17.
- CALLIADES**, vainqueur des Lacédémoniens au combat naval des îles Arginuses, xiii, 99; il est condamné à mort et exécuté, 101-102.
- CALLIAS**, chef des envoyés plénipotentiaires d'Athènes, chargés de faire un traité de paix avec Artaxerxès, xii, 4.
- CALLIBIUS**, général de la garnison lacédémonienne à Athènes, est gagné par les Trente, xiv, 4.
- CALLICRATIDAS** succède à Lysandre dans le commandement sur mer; combat acharné entre Callicratidas d'une part et les Athéniens réunis aux Mityléniens de l'autre, xiii, 76 et suiv.; son expédition, sa mort héroïque, xiii, 97-98-99.
- CALLIPE** succède à Dion dans le commandement, xvi, 31; il est défait par Hipparinus, 36; il rend aux Rhégiens leur indépendance, xvi, 45.
- CALLISTHÈNE**, historien, xiv, 117; xvi, 14.
- CALYDNA** (île de), v, 54.
- CAMBYSE**, roi des Perses, pille les temples d'Égypte, i, 46, 95; son caractère, fragm., x; sa cruauté exercée sur Amasis, *ibid.*
- CAMILLE**, dictateur, remporte plusieurs victoires, xiv, 117.
- CAMPANIENS** (les) s'emparent de Cumès, xii, 76; ils aident Denys à se rendre maître de Syracuse, xiv, 9; ils égorgent les habitants d'Entella, *ibid.*
- CANAL** conduisant dans Ecbatane les eaux du lac et de la rivière d'Oronte, ii, 13.
- CARCINUS**, général athénien; ses exploits dans le Péloponnèse, xii, 42-43.
- CARPATHOS** (île de), v, 54.
- CARTHAGINOIS** (les) soumettent Hécatompyle, iv, 18; ils détruisent Héraclée, en Sicile, 23; ils exploitent les mines de l'Ibérie, v, 38; leur défaite près d'Himère, xi, 21, 24; leurs guerres en Sicile, xiii, 43, 63, 79, 80, 86, 96; xiv, 46, 47, 54; xv, 15, 17, 73; xvi, 5, 66, 73; xix, 102, 104; xx, 9, 10.
- CASPIENNE** (mer). Elle nourrit diverses espèces de serpents et de poissons, xvii, 75.
- CASSANDRE** obtient la Carie en partage après la mort d'Alexandre, xviii, 3; il est nommé chiliarque par son père Antipater, 48; ses projets, 49; il se rend auprès d'Antigone, 54; il s'empare du Pirée, 68; il assiège Salamine, 69; il fait partir Nicanor avec une flotte, 72; il attire dans son parti un très-grand nombre de villes de la Grèce, 74; il fait périr Nicanor, 75; il se dirige du Péloponnèse en Macédoine contre Olympias, xix, 35; il assiège Olympias enfermée dans Pydna, 36; il la réduit aux dernières extrémités, 49; il s'empare de Pydna, de Pella, d'Amphipolis, 50; il fait périr Aristonous et Olympias, 51; il épouse Thessalonice, sœur d'Alexandre, 52; il fonde la ville de Cassandria, 52; il met en prison Rhoxane et son fils, 52; il fait de pompueuses funérailles à Eurydice et au roi Philippe, 52; il entreprend une expédition dans le Péloponnèse, *ibid.*, 53; il entraîne dans son parti plusieurs villes du Péloponnèse, 54; Ptolémée lui envoie des députés; il se joint à Ptolémée et fait des préparatifs de guerre, 57; il assiège Cenchrée; il prend Orchomène, 63; il revient du Péloponnèse dans la Macédoine, 64; il entreprend une expédition contre les Étoliens, 67; il fait la guerre à Télésphore et Médius, généraux d'Antigone, 75; il lève le siège d'Orée, prend Oroe, fait alliance avec les Thébains et revient dans la Macédoine, 77; il marche contre les Apolloniates, xix, 89; il est proclamé régent de la Macédoine, 105; il fait périr Alexandre et Rhoxane, 105; il s'adjoint Ptolémée, général d'Antigone, 19; il engage Polyperchon à faire périr Hercule, fils d'Alexandre, 28; il conclut la paix avec Ptolémée, 37; il se proclame roi, 53; il fournit du blé aux Rhodiens assiégés par Démétrius, 96; il combat en Thessalie contre Démétrius, 107; il conclut un accommodement avec Démétrius, 111.
- CASSIÉRIDES** (îles), v, 38.
- CATANE.** Ville livrée à Denys par Arcésilaüs, xiv, 15.
- CATAPULTE** (invention de la), xiv, 42.

- CATHÉENS**, peuple de l'Inde ; pourquoi les femmes sont brûlées sur le bûcher de leurs maris, xvii, 91.
- CÉBALINUS** dénonce à Alexandre la conspiration de Dimnus, xvii, 79.
- CÉCYPHALIA**, Ville du Péloponnèse, xi, 78.
- CÉDROSIE**, habitants de cette contrée, xvii, 105.
- CELTES** (les). Leur apparition en Italie, xiv, 113 ; ils battent les Romains, 114 ; ils s'emparent de Rome et assiègent le Capitole, 115 ; ils sont repoussés, 116-117 ; ils sont envoyés par Denys au secours des Lacédémoniens, xv, 70.
- CÉLTIBÉRIENS**. Leur histoire, v, 33-34.
- CENTAURES** (les). Leur histoire, iv, 69-70.
- CENTORIPIENS**, habitants de la Sicile ; xiii, 83 ; xiv, 78 ; xvi, 32.
- CÉPHALUS** de Corinthe réforme les institutions publiques des Syracusains, xvi, 82.
- CERUS**. Espèce de singe, iii, 35.
- CÉRASTES**. Espèce de serpent, i, 87.
- CERCINA**, petite île, v, 12.
- CÈRES**. Époque de son apparition dans l'Attique, i, 29 ; elle institue des mystères en l'honneur d'Hercule, iv, 14 ; la Sicile lui est consacrée, v, 2 ; elle cherche sa fille Proserpine, 4 ; fêtes en son honneur, v, 4 ; ses bienfaits envers les hommes, 66.
- CERSOUBLETE**, roi des Thraces, est vaincu par Philippe, xvi, 71.
- CÉTACÈS**, xvii, 105-106.
- CHABRIAS** l'Athénien ; son expédition, xv, 30 ; il fait la guerre aux Lacédémoniens, 32 ; général d'Acoris, roi des Égyptiens, xv, 29 ; commandant des Athéniens contre les Béotiens, 68-69 ; il l'emporte sur les Lacédémoniens, xv, 34-35 ; il est assassiné, 36.
- CHABRIAS**, nauarque de Tachos, xv, 92 ; il meurt dans un combat naval près de Chio, xvi, 7.
- CHABRYS**, fils de Chembès, i, 64.
- CHALCÉDONIENS** (les) vaincus par Alcibiade, xiii, 66.
- CHALDÉENS**. Leur antiquité ; leur astrologie, ii, 29 ; détails de leur science, 30-31 ; ils prédisent la mort d'Alexandre, xvii, 112.
- CHAMEAUX**. Leur description, ii, 54.
- CHARES**, général des Athéniens, dénonce ses collègues, xvi, 21 ; les Athéniens n'approuvent point sa conduite, 22 ; il commet plusieurs crimes, xv, 95 ; combat près de Chio, xvi, 7 ; il est vainqueur des Argiens, xv, 75 ; il prend la ville de Sestus, xvi, 31.
- CHARIDÈME** est mis à mort par Darins, xvii, 30.
- CHARONDAS**, célèbre législateur, xii, 11 ; ses lois, 12-19.
- CHEIRISOPHUS**, général lacédémonien, xiv, 19 ; commandant en chef pendant la retraite des dix mille, 27.
- CHÉLONOPHAGES**. Peuplade sauvage, iii, 21.
- CHEMDES**, roi d'Égypte ; pyramide qu'il éleva, i, 63.
- CHIENS**. Remarquables par leur force ; combat contre un lion, xvii, 92.
- CHOROMNEENS**. Peuple de l'Asie, ii, 2.
- CIGÙE**. Poison, xiv, 37, note 1.
- CIMBRES**. Leur histoire, v, 32.
- CIMON**, fils de Miltiade ; son expédition contre les Perses ; ses victoires sur terre et sur mer ; sa mort, xii, 3-4.
- CIRCE**, célèbre empoisonneuse ; son histoire, iv, 45.
- CISSIDE**, nauarque de Denys, est vaincu par Timothée et Iphicrate, xv, 47.
- CITIUM**, ville de l'île de Chypre, xu, 3.
- CLÉARQUE** le Lacédémonien, commandant des Péloponnésiens, xiv, 19-22-23-24-25-26 ; commandant militaire des Byzantins ; sa conduite, xiv, 12 ; il est vaincu par Panthodas et comblé de richesses par Cyrus, 12 ; condamné à mort ; sa fuite, xiii, 106.
- CLÉARQUE** devient tyran d'Héraclée, xv, 81 ; est tué, xvi, 36.
- CLÉOMBROTE**, roi des Lacédémoniens, marche contre les Thébains, xv, 51-52-53 ; sa mort à Leuctres, 55.
- CLÉOMÈNE**, roi des Lacédémoniens, xv, 60.
- CLÉON**, nauarque des Athéniens, fait prisonniers, dans l'île de Sphactérie, trois cents Lacédémoniens, xii, 63.
- CLÉON**, le démagogue, s'empare de Tyrone, xii, 73 ; sa mort, 74.
- CLÉOPOMPE**, général des Athéniens ; ses exploits, xii, 44.
- CLIMAT**. Différentes températures, iii, 34.
- CLITUS**, surnommé le Noir, sauve Alexandre, xvii, 20 ; il commande l'aile droite à la bataille d'Arbèles, xvii, 57.
- CLITUS**, nauarque macédonien, l'emporte sur les Athéniens, xviii, 15 ; il est vaincu et tué, xviii, 72.
- CNÈMUS**, chef des Lacédémoniens, envahit l'Acarnanie ; il est vaincu, xii, 47 ; il tente de s'emparer du Pirée, xii, 49.
- CNOSSE**, ville de Crète, fondée par Minos, v, 78.
- COCALUS**, roi de Sicile, iv, 77.
- COENUS** commande la phalange des Élimniotes à la bataille d'Arbèles, xvii, 57 ; il est blessé, 61.

COLYMVITHRA. Piscine construite par Dédale, IV, 78.
COMÈTES. Époque de leur apparition, I, 81.
CONOX, chef des forces navales des Perses, XIV, 39 ; il est nommé général athénien, XIII, 74 ; combat sur mer ; il défend Mitylène ; 77 et suiv. ; il défait les Lacédémoniens dans le combat naval des îles Arginuses, XIII, 99-101 ; il remporte une victoire navale sur les Lacédémoniens, 83-84 ; il fait relever les murailles d'Athènes, 85 ; il est mis aux fers, 85.
CORAGUS, Macédonien, est vaincu dans un combat singulier par Dioxippe d'Athènes, XVII, 100-101.
CONCYRÉENS. Origine de leur guerre avec les Corinthiens, XII, 30 ; en guerre avec les Lacédémoniens, XV, 46-47 ; victoire navale remportée sur les Corinthiens, XII, 31-33.
CORINTHE. Troubles et meurtres, XIV, 86.
CORINTHIENNE (guerre). Origine de cette guerre, XII, 30 ; les Corinthiens viennent au secours des Epidamniens, *ibid.*
CORINTHIENS (les). Ils sont vaincus par les Corcyréens, XII, 32-33 ; leurs démêlés avec les Corcyréens, XII, 57 ; ils envoient du secours aux Syracusains, XIII, 7-8 ; ils envoient aux Syracusains Timoléon, XVI, 65.
CORSE (île de), V, 13.
COS. Accroissement de cette ville, XV, 76.
COSÉENS (les) sont vaincus par Alexandre, XVII, 141.
CRATÈRE, un des généraux d'Alexandre, XVII, 57 ; il vient au secours d'Antipater, XVIII, 16 ; il prend d'assaut les villes de la Thessalie, 17 ; il épouse Phila, l'aînée des filles d'Antipater, 18 ; il fait la guerre aux Étoliens, 24-25 ; sa mort, 30.

CRÈTE (île de), III, 71 ; 61, 80 ; IV, 17.
CRINIPPE, nauarque de Denys, est vaincu par Timothée et Iphicrate, XV, 47.
CRITIAS, général des trente tyrans ; sa mort, XIV, 33.
CROCODILE du lac Mœris, I, 84.
CROCODILES. Honneurs divins rendus à ces animaux, I, 89.
CROTONIATES (les) remportent une victoire sur les Sybarites, XII, 9-10.
CTÉSIAS, de Cnide. Son opinion sur la grande monarchie des Mèdes, II, 32.
CTÉSIAS, l'historien, XIV, 46.
CTÉSICLÈS arrive au secours des Zacynthiens, XV, 46 ; il tue Mnasiippe, 47.
CUIVRE (mines de), V, 36 et suiv.
CUMES (ville de), livrée au pillage par les Campaniens.
CURÈTES. Leur histoire, V, 65.
CYANÉES (les) ou îles Bleues, situées près du Bosphore de Thrace, XII, 4.
CYBÈLE. Son histoire, III, 58-59.
CYCLADES (les), V, 84.
CYCUS. Son histoire, V, 83.
CYDONIE, ville de Crète, V, 78.
CYNAMOLGÈS, peuplade sauvage, III, 31.
CYNÈGES, peuplade sauvage, III, 25.
CYNOCÉPHALES, espèce de singe, I, 35.
CYPRE (île de), I, 68 ; IV, 37 ; XI, 3 ; siège et soumission des villes de cette île par Cimon, XII, 3-4 ; révolte des rois de Chypre, XVI, 42.
CYRÉNÉENS (les). Leurs dissensions intestines, XIV, 34 ; ils sont en guerre avec Thimbron, XVIII, 19 et suiv. ; ils perdent leur indépendance, 21.
CYRUS marche contre son frère Artaxerxès, XIV, 19 et suiv. ; bataille ; mort de Cyrus, 23-24.
CYRUS l'ancien, change le nom des Ariaspes en celui d'Evergètes, XVII, 81.

D

DACTYLES IDÉENS. Leur histoire, V, 64.
DAMIS. Moyen employé pour résister à la force des éléphants, XVIII, 71.
DANAÛS. Son émigration, I, 28.
DAPHNIS. Son histoire, IV, 84.
DARDANUS (ville de), V, 48.
DARIUS, roi des Perses, confié à Memnon le commandement de l'armée, XVII, 29 ; il fait de nombreuses levées de troupes, 31 ; il est vaincu par Alexandre à la bataille d'Issus, 33 et suiv. ; il fait à Alexandre des offres d'accommodement, 39 ; nouveaux préparatifs, 53 ; bataille d'Arbèles ; défaite et fuite de Darius, 58 et suiv. ; il est assassiné par Bessus, XVII, 73.

DARIUS, père de Xerxès, législateur des Egyptiens, I, 95.
DATAME, général célèbre ; sa mort.
DÉCEMVIRS, rédaction des lois, XII, 23-25.
DÉDALE construit le labyrinthe de Minos, I, 61.
DÉFILÉ des portes siliciennes ; description, XIV, 20.
DÉLIENS (les) sont rétablis dans leur île par les Athéniens, XII, 77.
DÉLIUM, en Béotie. Prise de cette ville, XII, 69-70.
DEMADE. Son éloquence, XVII, 15 ; il est condamné à mort par Antipater, XVIII, 48.

DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE, fils d'Antigone, se retire auprès d'Antipater, xviii, 23 ; il combat dans la bataille livrée à Eumène, xix, 40 ; il épouse Phila, fille d'Antipater, 59 ; il se dirige sur Ptolémée ; il campe à Gaza, 80 ; ses amis le dissuadent de combattre ; ses soldats l'encouragent, 81 ; bataille ; défaite, 81-84 ; il se retire à Azote, 85 ; Ptolémée lui accorde la sépulture des morts, 85 ; Démétrius séjourne à Tripolis où il rassemble des soldats, 85 ; il est vainqueur de Cillès, général de Ptolémée, 93 ; envoyé contre les Arabes Nabatéens, il assiège inutilement Pétra, 96 ; lac Asphaltite, 98 ; il s'empare de Babylone qu'il trouve sans défense, 100 ; il combat dans la Cilicie Léonidas, fils de Ptolémée, xx, 19 ; il songe à rendre la liberté aux villes de la Grèce, 45 ; il s'empare du Pirée, 45 ; il rend aux Athéniens leur gouvernement démocratique, 45 ; il s'empare de Munychie, 45 ; il est comblé d'honneurs par les Athéniens, 46 ; il délivre les Mégariens, 46 ; il institue un sénat tiré des villes alliées, 46 ; il passe en Cypre, 47 ; il taille en pièces l'armée de Ménécas, 47 ; il envoie les prisonniers en Syrie, 47 ; il fait le siège de Salamine, 48 ; il est vainqueur de Ptolémée, 49 ; il soumet les villes de Cypre, 53 ; il reçoit de son père le titre de roi, 53 ; il fait une expédition contre Ptolémée, 73-74 ; il obtient au siège de Rhodes le surnom de *Poliorcète*, 83-88-91-99 ; il fait périr Alexandre et Antipater, xxi, fragments ; sa clémence envers les Thébains, xxi ; il est retenu captif à Pella en Syrie, xxi ; Seleucus veut le rendre à la liberté, xxi.

DÉMOCRITE, le philosophe, i, 98 ; xiv, 11.

DÉMOPHILE, fils de l'historien Éphore, xvi, 14.

DÉMOPHON, devin ; prédiction qu'il fit à Alexandre, xvii, 98.

DÉMOSTHÈNE, le général, est vaincu par les Thébains à Délium, xii, 69-70 ; son conseil prudent, xiii, 12 ; il est pris dans sa fuite, 19, et mis à mort, 33.

DÉMOSTHÈNE, l'orateur le plus éloquent des Grecs, xvi, 54 ; il est envoyé auprès des Béotiens, xvi, 85 ; convaincu de corruption, il est condamné par les Athéniens, xvii, 108.

DENYS l'ancien, xiii, 91 ; il rappelle les exilés, 92 ; il vient au secours de Gela, 93 ; il est nommé général en chef, 94 ; Denys se fait donner une garde, 95 ; il se proclame le tyran de sa patrie ; il

épouse la fille d'Hermocrate, 96 ; il marche au secours de Gela, 109 et suiv. ; son retour, 111 ; sa maison est pillée, 112 ; il entre de force dans Syracuse ; massacre, 113 ; conclusion de la paix avec les Carthaginois, 114 ; insurrection des Syracusains contre Denys, xiv, 8-9 ; il s'empare des armes des Syracusains et affermit son autorité, 10 ; il fortifie les Epipoles par une vaste enceinte, 18 ; il fonde la ville d'Adranum, 37 ; armements, 41-42-43 ; il exhorte les Siciliens à faire la guerre aux Carthaginois, 45-46 ; son expédition, 47-48 ; il fait le siège de Motye et s'en empare, 48 et suiv. ; il demande du secours aux Grecs, 62 ; discours de Theodore le Syracusain contre Denys, 65 et suiv. ; discours de Pharacidas, 70 ; il défait les Carthaginois, 72 ; il se rend maître de plusieurs villes, 78 ; il passe l'hiver à Naxos, 87 ; résistance des assiégés ; fuite de Denys, 88 ; il défait Magon, général des Carthaginois, 90 ; il se met en marche pour repousser les Carthaginois, 95 ; il accueille les propositions de paix des Carthaginois, 96 ; il est vaincu par les habitants de Rhégium, 100 ; expédition de Denys contre l'Italie, 103, il tue Héloris et presque tous ses soldats, 104 ; il reçoit des couronnes d'or, 105 ; il impose des conditions de paix aux Rhégiens, 106-107 ; il envoie aux jeux olympiques des quadriges et des poèmes, 109 ; il se rend maître de Rhégium, 111 ; il consacre ses loisirs à la poésie, xv, 6-7 ; guerre entre Denys et les Carthaginois, xv, 15 ; il est vainqueur des Carthaginois, 16 ; il est vaincu par les Carthaginois, 17 ; il fait la guerre aux Carthaginois ; sa mort, 73 ; cause de sa mort, 74.

DENYS le jeune, xv, 74 ; il fait de magnifiques funérailles à son père, 74 ; son caractère indolent, xvi, 5 ; il entre en négociation avec les Syracusains qui ont secoué le joug de sa tyrannie, 11 ; il envoie des députés à Dion, xvi, 16.

DERCETO, déesse syrienne ; son histoire, ii, 4.

DERCVLLIDAS, général des Lacédémoniens ; son expédition, xiv, 38.

DETTES. Corps des parents morts donnés en garantie, i, 93.

DIAGORAS l'athée est condamné à mort par les Athéniens, xiii, 6.

DIANE, ii, 46 ; iv, 34, 44 ; v, 3, 40, 72-73, 70.

DIOCLÈS, législateur ; sa fin tragique,

XIII, 33; honneurs rendus à Dioclès, 35.
DIODORE DE SICILE, natif d'Argyre; ses voyages; plan de son histoire, 4.
DIOMÉDON, vainqueur des Lacédémoniens au combat naval des îles Arginuses, XIII, 99; il est condamné à mort, 101; son discours; sa mort, 102
DION, fils d'Hipparinus; son caractère, XVI, 6; il renverse le trône de Denys le jeune, 9; il délivre les Syracusains, 10; il fait achever le mur d'enceinte de Syracuse, 13; il est regardé comme

le seul sauveur de sa patrie, 20; sa mort, 31.
DIONYSIODORE, historien, XV, 95.
DIOXIPPE d'Athènes, athlète, XVII, 100-101.
DORIENS, IV, 37-67; V, 80; XI, 3, 14; XII, 42; XVI, 29.
DOUZE TABLES (les), XII, 26.
DRACIENS. Peuple de l'Asie, II, 2.
DUCEIUS fonde la ville de Palica, XI, 90-92; souverain des Sicules; fonde Calcacte, XII, 8; sa mort, 29.
DERIS, l'historien, de Samos, XV, 60.

E

EACUS. Histoire de ses fils, IV, 72.
EAU DU SOLEIL. Description de ce fleuve, V, 44.
ECBATANE, capitale de la Médie, II, 13.
ÉCHÉCRATE enleva la vierge prophétesse, XVI, 26.
ECLIPSE de lune, XIII, 12.
ÉDIFICE AUX SOIXANTE LITS, XVI, 83.
EGESTÉENS (les) vaincus par les Sélénontins, XII, 82; en guerre avec les Sélénontins, XIII, 43; leurs revers, leurs succès, 44.
EGINE, ville peuplée de colons athéniens, XII, 44.
EGINETES, XI, 78; leur expulsion de la ville d'Egine par les Athéniens, XII, 44.
ÉGYPTÉ. Berceau du genre humain; fertilité du sol; description du Nil, configuration du pays, etc., I, 10-76; lois et tribunaux, I, 76-80.
ÉGYPTIENS. Leur culte des animaux, etc., I, 89-90; leur nourriture; pain fait avec le lotus, I, 43.
ÉGYPTUS, fils du dieu du Nil, donne son nom à l'Égypte, I, 51.
ÉGYPTUS. Ancien nom du Nil, I, 63.
ELECTRUM, V, 23, note 1.
ÉLÉPHANTINE (île d'), I, 88.
ÉLÉPHANTOMAIQUES. Peuplade sauvage, III, 26.
ÉLÉPHANTS (chasse aux), III, 26-27; employés dans les combats, II, 16-19.
ELIENS (les). Leurs guerres avec les Athéniens, XII, 43; leur traité avec les Lacédémoniens, XIV, 34; ils envahissent la Laconie, XV, 64; ils sont vaincus par les Arcadiens, XV, 77; ils défont les mercenaires sacrilèges, XVI, 63.
EMBAUCEMENT, XV, 93. Voir la note 1; trois sortes de funérailles, I, 91.
ÉMERAUDE. Description, II, 52.
ENFANTS des prêtres Égyptiens; leur instruction; des Égyptiens; leur entretien, I, 80-81.

ENNA, ville de Sicile, V, 3.
ENTELLA, ville de la Sicile, investie par les Carthaginois, XVI, 67.
ÉOLE. Son histoire, V, 7-8.
EOLIENNES (îles). Leur description, V, 7.
EPAMINONDAS, général des Thébains; son discours, XV, 38; son portrait, 39; commandant des Thébains; sa sagacité, 53-54; bataille de Leuctres, 55-56; descente dans le Péloponnèse, 62 et suiv.; il fait rétablir la ville de Messène, 66; il défait les Lacédémoniens, 68; il sauve l'armée des Thébains, 71-72; il combat Lachès, général athénien, 79; il marche sur Sparte et en fait le siège, 82-83; bataille de Mantinée, 86; sa mort, 87; son éloge, 88.
ÉPHORE, historien, IV, 1; XVI, 14.
ÉPIDAMNE, ville prise par les Corcyréens, XII, 31.
ÉPIDAMNIENS. Leur origine, XII, 30.
ÉQUES (les) sont vaincus par les Romains, XII, 64; XIV, 117.
ÉRECHTHÉE, ancien roi d'Athènes, était originaire d'Égypte, I, 29.
ÉRIGYIUS de Mitylène, commande la cavalerie des Péloponnésiens, à la bataille d'Arbèles, XVII, 57; il tue Satharbane dans un combat singulier, 83.
ÉRIPIDAS. Son expédition, XIV, 38.
ERRUCA, ville des Volques, XIV, 11.
ERTX, ville de la Sicile, IV, 23, 83.
ESCARBOUCLES. Leur description, II, 52.
ESCLAPE, célèbre médecin; son histoire et celle de ses fils, IV, 71.
ÉTAÏN (mines d'), V, 22-38.
ÉTRÉOCLE, fils d'Oédipe; son histoire, IV, 65.
ÉTRÉONICUS défait les Athéniens, XIII, 106.
ÉTHIOPIENS. Leur origine et leur piété, III, 2-3; caractères, mœurs, lois et coutumes, 4-8; description; opinion des Éthiopiens sur les dieux; mode de sépulture, etc., 9; éléphants,

- serpents, *ibid.*; mines d'or, exploitation, *ibid.*, 12-13-14.
- ETION, nautarque des Athéniens, est vaincu par Clitus, xviii, 15.
- ETNA. Description, v, 4-5-6.
- ÉTOLIENS (les) sont en guerre avec Antipater et Cratère, xviii, 24-25-38.
- EUBÉE. Périclès remet ce pays sous l'obéissance des Athéniens, xii, 7.
- EUBÉE (l'île d') est ravagée par une guerre intestine, xvi, 7.
- EUDAMIDAS est nommé général des Lacédémoniens, xv, 20; il envahit le territoire des Olynthiens, 21.
- EUDOXE, astronomie, i, 98.
- EUMENE obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Paphlagonie, la Cappadoce, xviii, 3; il est vainqueur de Néoptolème, 20; il défait l'armée de Cratère et tue Néoptolème, 30-31-32; il est vaincu par Antigone, 40; il se retire dans la place forte de Nora, 41-42; il est invité par Antigone à faire cause commune avec lui, 50; réflexions sur les vicissitudes de la fortune de ce général, 53; il est invité à prendre la défense des rois, 57; Olympias l'engage à secourir les rois et elle-même, 58; il franchit le Taurus et arrive en Cilicie, 59; il raconte un songe, 60; il fait dresser une tente magnifique; il enrôle des soldats, 61; il fait avorter un complot tramé par Antigone, 63; il échappe à la poursuite de Seleucus, 73; il appelle à son secours les satrapes des provinces supérieures, xix, 12; nombre des troupes qu'il reçoit des provinces supérieures, 14; il établit la concorde parmi ses alliés, 15; il s'attache Eudamus, chef indien, 15; il fortifie les rives du Tigre, 17; il se dirige sur la Perse, 21; il abaisse l'orgueil de Peuceste, 23; il tombe malade, 24; il loue l'armée de sa constance et de sa fidélité, 25; bataille: victoire incertaine, 26-31; il se dirige sur la Gabiène, 34; nouvelle inattendue de l'arrivée d'Antigone, 37; il se sert d'un stratagème pour avoir le temps de rassembler ses troupes, 38; combat; défaite d'Eumène, 39-43; sa mort, 44.
- EUPHORE le Sicyonien s'empare de la tyrannie, xv, 70.
- EUPHRATE, fleuve de l'Asie, ii, 11.
- EURIPE (L'). Les Chalcidéens combient le détroit de l'Euripe, xiii, 47.
- EURIPIDE. Epoque de sa mort, xiii, 103.
- EURYBIAS, commandant de la flotte grecque, xi, 12.
- EUTHYCRATE et Lathène livrent par trahison la ville d'Olynthe, xvi, 53.
- ÉVAGORAS, roi de Chypre. Son origine et sa puissance, xiv, 98; guerre entre ce roi et Artaxerxès, xv, 2 et suiv. Évagoras accepte les conditions de paix de Tébaze, 8-9; il est tué par Nicoclès, 47.
- ÉVAGORAS est conduit au supplice, xvi, 46.
- EXPÉDITION des Perses contre l'Égypte, xv, 41 et suiv.

F

- FACULTÉ de l'âme de connaître l'avenir, xviii, 1.
- FEMMES. Leur condition chez les Égyptiens, i, 80.
- FER (minerais de), v, 13.
- FIDÉNATES (les) se défendent contre les Romains, xii, 80.
- FORTUNÉES (îles), v, 82.
- FUNÉRAILLES chez les Éthiopiens, ii, 15; chez les Égyptiens, i, 92.
- FURICS (Marcus) obtient les honneurs du triomphe, xiv, 93.

G

- GABIÈNE, contrée de l'Asie, xix, 26.
- GADIRA, ville fondée par les Phéniciens, v, 20.
- GALATÈS, fils d'Hercule, v, 24.
- GALÉRIA envoie au secours d'Entella mille hoplites qui sont massacrés par les Carthaginois, xvi, 67.
- GANGE, fleuve de l'Inde, ii, 37.
- GAO, commandant de la flotte des Perses; défait Évagoras dans un combat naval, xv, 3; il abandonne le parti du roi, 9; il est assassiné, 18.
- GAULE. Description de ce pays, v, 25 et s.
- GAULOS, colonie des Phéniciens, v, 12.
- GÉLÉENS (les). Guerre entre les Géléens et les Carthaginois, xiii, 108 et suiv.
- GELLIAS d'Agrigente. Son opulence, xiii, 83; sa mort, 90.
- GLAUCÈS, dieu marin; sa prédiction, iv, 18.

GORGAS, le rhéteur. Son éloquence et ses artifices de rhétorique, xii, 53.
GORGAS, général des Thébains, xv, 39.
GRACES (les). Leur histoire, v, 72-73.
GRECS qui ont rapporté de l'Égypte en Grèce les lois, coutumes et usages des Égyptiens, i, 76-78.
GRECS (les), xi, 1 et suiv.; huit cents Grecs, mutilés par les Perses, sont comblés de bienfaits par Alexandre,

xvii, 69; dix mille prisonniers grecs, s'ont relâchés sans rançon par Denys, xi, 4, 95.
GROTTE. Description, iv, 78.
GUERRE BÉOTIQUE, xiv, 81.
GUERRE SACRÉE, xvi, 23-59.
GUERRE SOCIALE, xvi, 7-22.
GYLIPPE, général des Lacédémoniens, est envoyé au secours des Syracusains, 7-8; son discours, 28 et suiv.

H

HANNON, nauarque des Carthaginois, marche contre Syracuse, xvi, 67.
HARMATELIA se soumet à Alexandre, roi de Macédoine, xvii, 103.
HARPALUS, gouverneur infidèle; sa fuite; sa mort, xvii, 108.
HÉCATE, célèbre empoisonneuse, iv, 45.
HÉCATÉE est chargé par Alexandre de faire mourir Attalus, xvii, 2-5.
HÉCATOMNUS, souverain de la Carie, est chargé par Artaxerxès de faire la guerre à Evagoras, xiv, 98; il envoie du secours à Evagoras, roi de Chypre, xv, 2.
HÉLÈNE. Son enlèvement, iv, 63.
HÉLIADÈS (les), v, 56 et suiv.
HÉLICE, ville du Péloponnèse, éprouve de grands tremblements de terre, xv, 48; leur cause, 49.
HÉLIOS, premier roi d'Égypte, i, 13.
HELORIS, général de Rhégium, xiv, 87-90; sa mort, 94.
HÉMITHÉE. Son histoire, v, 62 et suiv.
HEPHÆSTION, favori d'Alexandre, est blessé à la bataille d'Arbèles, xvii, 61; il est envoyé par Alexandre contre le neveu de Porus, 91; son retour de l'Inde, 93; sa mort, 110.
HÉRACLÉE, origine du nom de cette ville, xii, 59; ville fondée par les Tarentins, xii, 36.
HÉRACLÉOTES (les). Leur défaite, xii, 77.
HÉRACLIDE est associé à Dion dans la guerre contre Denys, xvi, 16.
HÉRACLIDES. Leur histoire, iv, 57-58.
HERCULE règne dans l'Inde, ii, 39-46; sa généalogie, sa naissance, iv, 9; victoire remportée sur Erginus, iv, 10; il étouffe le lion de Némée, tue l'hydre de Lerne, iv, 11; il prend le sanglier d'Érimanthe, vainqueur des Centaures, iv, 12; il s'empare de la biche aux cornes d'or, chasse les oiseaux du lac Stymphe, nettoie les étables d'Augeas, amène le taureau de Pasiphaé, iv, 13; jeux olympiques institués par Hercule, iv, 14; combat contre les géants;

délivrance de Prométhée, iv, 15; il combat les Amazones et apporte la ceinture d'Hippolyte, iv, 16.
HERMAPHRODITES, iv, 6.
HERMÈS. Ses inventions, i, 16.
HERMOCRATE. Sa maxime pour arriver à la célébrité, xvi, 94.
HERMOCRATE de Syracuse, condamné à l'exil, xiii, 4-18-19-63; sa mort, xiii, 75.
HÉRODOTE. Son opinion sur la monarchie des Mèdes, ii, 32.
HÉSIONE, fille de Laomédon, délivrée par Hercule, iv, 42.
HÉURES (les). Leur histoire, v, 72-73.
HICÉAS, vainqueur de Denys, s'empare de Syracuse, xvi, 68; il perd Syracuse, 69; sa mort, 82.
HIÉRON, roi des Syracusains, xi, 66.
HIMÈRE. Siège et prise de cette ville par Annibal, xiii, 59 et suiv.
HIPPARINUS, fils de Denys, défait Gullippe et recouvre l'héritage de son père, xvi, 36.
HIPPOCRATE, général des Lacédémoniens, vaincu par les Thébains à Délium, xii, 69-70; il est tué par les Athéniens, xiii, 66.
HIPPOLYTE, fils de Thésée, sa mort, iv, 62.
HIPPONICUS, général des Athéniens, rejoint Nicias à Tanagre, xii, 65.
HISTOIRE. Son importance et son utilité, i, 1; ii, iii.
HISTOIRE des premiers rois; impossibilité de la connaître, i, 9.
HOMÈRE. Son séjour en Égypte, i, 97.
HORUS aide sa mère Isis à poursuivre la vengeance du meurtrier d'Osiris: mort de Typhon et de ses complices, i, 21.
HUILE DE CÉDRE employée dans l'embaumement, i, 91.
HYALA, ville célèbre; son gouvernement, xvii, 104.
HYLOPHAGES. Peuplade sauvage, iii, 24.
HYPANIS. Description de ce fleuve, xvii, 93.

HYPERBOREENS (les). Origine de ce peuple, II, 47.
HYPERION Son histoire, v, 66-67.

HYRCANIE. Fertilité de ce pays, XVII, 75.

I

IAMBULUS. Son voyage, II, 55-60.
IAPYGES. Leur guerre avec les Lærentins, XI, 52.
IBÉRIENS envoyés par Denys au secours des Lacédémoniens, XV, 70.
ICARE. Son histoire, IV, 77.
ICHTHYOPHAGES. Pays qu'ils habitent; leurs mœurs, III, 15-20.
IDA. Description de cette montagne, XVII, 7.
IDRIÉE succède à Artémise, reine de Carie, XVI, 45; sa mort, 19.
ILLYRIENS (les) battent les Macédoniens, XVI, 2; ils sont vaincus par Philippe.
IMILCAR, général des Carthaginois, s'empare d'Agrigente et y passe les quartiers d'hiver. XII, 79-80 et suiv.; il rase la ville d'Agrigente, fait la guerre aux Géleens, 108 et suiv.; traité de paix conclu avec Denys, 114; il attaque les vaisseaux des Syracusains, XIV, 49; combat entre Imilcar et Denys à Motye, 50; Imilcar s'empare de Messine, 56 et suiv.; il assiège Syra-

cusé par terre et par mer, 62; son impiété; changement de fortune, 63; il démolit les tombeaux, 63; il perd son armée, 71-72; il s'enfuit pendant la nuit, 75-76.
INDE (l'). Description de ce pays, II, 16-17, 35, 42.
INDUS, fleuve de l'Inde, II, 18, 37.
INONDATIONS dans le Péloponnèse, XV, 48-49.
IRACRATE, d'Athènes, XIV, 86; ses succès, 91; il dépose le commandement, 92; il sert dans l'armée d'Artaxerxès contre les Egyptiens, XV, 41-44.
ISALIENS (les) sont vaincus par Perdiccas qui donne la ville en pillage à ses soldats, XVIII, 22.
ISCHOLAS. Sa mort, XV, 64.
ISIS. Ses noms, sa science, ses cures nombreuses, I, 25; son gouvernement juste et bienfaisant, I, 22, 43.
ITALIE. Recensement de la population valide avant l'époque d'Annibal, II, 5.
IXION. Son histoire, IV, 69.

J

JARDIN SUSPENDU de Babylone; sa description, II, 10.
JASON. Son histoire, v, 48.
JASON, un des Argonautes; son histoire, IV, 48 et suiv.
JASON porte du secours aux Thébains, XV, 51; il s'empare de plusieurs villes, 57; il est mis à la tête du gouvernement des Thessaliens, sa mort, 60.

JÉRUSALEM, assiégée par Antiochus, XXXIV, fragm.
JUGURTHA, XXXIV, fragm.
JUIFS, colonie des Egyptiens, I, 18; leurs mœurs, 94; XXXIV, XI, fragm.
JYXON (statue de) à Babylone, II, 9.
JUPITER. Son histoire, I, 12, 97; III, 61; Jupiter Triphylien, v, 44; Jupiter Libérateur, XI, 72; sa statue à Babylone, II, 9.

K

KEPHREN, frère et successeur de Chemibès; pyramide qu'il éleva, I, 61.

KETES ou **PROTEE**, roi d'Égypte; ses transformations, I, 62.

L

LAC de l'Éthiopie, sa description, II, 14.
LACÉDÉMONIENS (les). Leur conduite injuste envers les Hilotes, XII, 67; ils prennent la place d'Hysies; nouvelle invasion dans l'Argolide, 81;

ils concluent une trêve avec les Athéniens, 74; leur guerre avec les Athéniens au sujet de Pylos, 61 et suiv.; ils s'emparent de Platée, 76; ils sont vaincus par les Athéniens dans un combat naval, 48; leur invasion.

leur ravage dans l'Attique, 6; ils font des préparatifs pour la guerre du Péloponnèse, énumération de leurs alliés, 41; invasion dans l'Attique, 42, 45; leur victoire sur les Argiens, 79; ils envoient du secours aux Syracusains, xiii, 7, 8; ils rompent la trêve conclue avec les Athéniens, 8; ils s'emparent de Décélie, 9; ils défont les Athéniens dans un combat naval à Oropé, 34; leur défaite sur mer par les Athéniens, 46-50-51; ils font des propositions de paix aux Athéniens, 52; ils s'emparent de Pylos, 64; la garnison de Byzance, commandée par un chef lacédémonien, est détruite, 67; ils attaquent Athènes et sont repoussés, 72-73; ils sont vaincus par les Athéniens dans un combat naval aux îles Arginuses, 99-100; ils battent les Athéniens sur mer et sur terre, 106; ils assiègent Athènes et dictent des conditions de paix, 107; ils mettent une garnison à Athènes, xiv, 4; ils obtiennent la suprématie sur terre et sur mer, affermissent la tyrannie de Denys, 10; ils font la guerre en Asie, 79 et suiv.; ils envoient du secours aux Phocidiens, 81-82; ils rappellent Agésilas de l'Asie, 83; ils sont vaincus sur mer par Conon, 83; ils perdent l'empire de la mer, 84; ils sont vainqueurs des Grecs, 86; ils tentent de ressaisir l'empire de la mer, 97; ils envahissent l'Élide, 17; ils envoient des troupes aux trente tyrans d'Athènes, 32; ils font la guerre aux Messéniens, 34; ils déclarent la guerre à Artaxerxès, 36; ils font le siège de Mantinée, xv, 5; ils s'emparent de Mantinée, 12; ils font la guerre aux Olynthiens, 19; ils s'emparent de la Cadmée, 20; ils sont vaincus par les Olynthiens, 21; ils ravagent le territoire des Olynthiens, 22; les Olynthiens sont soumis aux Lacédémoniens, 23; les Lacédémoniens sont forcés d'évacuer la Cadmée, 27; préparatifs de guerre, 30; ils font la guerre aux Thébains, 32 et suiv.; ils sont vaincus par les Athéniens dans un combat naval, 34-35; ils soutiennent les gouvernements oligarchiques, 45; ils font la guerre aux Corcyréens, 46-47; préparatifs de guerre contre les Thébains, 50; ils leur déclarent la guerre, 51; ils sont vaincus par les Thébains à Leuctres, 55-56; ils sont vaincus par les Arcadiens, 62; ils demandent du secours aux Athéniens, 63; dévastation du territoire des Lacédémoniens qui défendent courageusement Sparte contre

les Béotiens, 65; ils sont vainqueurs des Arcadiens, 72; ils combattent les Thébains à Mantinée, 86-87; ils soutiennent les Phocidiens dans la guerre sacrée, xvi, 29; ils sont victorieux des Argiens et prennent Ornée d'assaut, 34; ils font la guerre aux Mégalo-politains, 39; ils appellent les Grecs à la liberté, xvii, 62; guerre entre les Lacédémoniens et Antipater, 63; vaincus par Antipater, ils envoient des députés en Asie, auprès d'Alexandre, 73.

LACRÈTES le Thébain, général des auxiliaires du roi de Perse, xvi, 17; il assiège Peluse, 49.

LAÏRS, roi de Thèbes, iv, 64.

LAMACHUS, un des généraux de l'expédition contre la Sicile, xii, 84; sa mort, xiii, 8.

LAMIAQUE (guerre). Son origine, xvii, 111, et xviii, 8.

LAMPSAQUE. Prise de cette ville par Ly-sandre, xiii, 101.

LAOMÉDON. Ses promesses à Hercule, iv, 42-49.

LARANDEËNS (les) sont vaincus par Perdicas et le roi Philippe, xviii, 22.

LASION, place forte, xiv, 17.

LASTHÈNE le Thébain, xiv, 11, et Euthérate livrent par trahison la ville d'Olynthe à Philippe, xvi, 53.

LAVINIU, prise d'assaut par les Romains, xiii, 6.

LEANDRIAS le Spartiate, xv, 54.

LEGISLATEURS des Égyptiens, i, 94-95.

LÉOXIDAS, roi des Lacédémoniens, aux Thermopyles, xi, 4-24.

LÉONNATUS obtient en partage la Phrygie de l'Hellespont après la mort d'Alexandre, viii, 3; il vient au secours des Macédoniens, 14; sa mort, 15.

LÉONTINS (les) imploront le secours des Athéniens contre les Syracusains, xii, 53; se soumettent à Denys, xiv, 14-15.

LÉOSTHÈNE, général athénien, vaincu par Alexandre de Phères, et condamné à mort, xv, 95.

LÉOSTHÈNE, l'Athénien, est nommé commandant en chef des mercenaires renvoyés par les satrapes, xvii, 111; il reçoit l'ordre des Athéniens de faire la guerre aux Macédoniens, xviii, 9; il défait les Béotiens, 11.

LÉOTYCHIDE l'emporte sur les Perses, xi, 34 et suiv.

LEPTINE, général de Denys, xiv, 48-53-102, xv, 17-45.

LESBIENS (les). Leur défection, reddition de Mitylène, xii, 55.

LESBOS (île de), v, 81.

LESSOS, fils de Lapithès, v, 81.

LETANUM. Ville fondée par les Athéniens, XII, 34.
LEUCE, ville fondée par Tachos, XV, 18.
LEUCON, roi du Bosphore, XIV, 93; XVI, 31.
LEUCTRES. Origine du nom de cette ville, XV, 54; bataille de Leuctres, 55-56.
LIBYENS. Description, III, 49; phénomène extraordinaire, III, 50-51.
LIGUE de plusieurs villes grecques contre les Lacédémoniens, XIV, 82.
LILYNÉENS. Leur guerre avec les Egétiens, XI, 86.
LINUS. Ses connaissances, sa mort, III, 67.
LION nourri à Léontopolis, I, 84.
LIPARI (île de), V, 7.
LIPODORUS trahit Philon, XVIII, 7.
LOCRIENS (les) sont vaincus par les Phocidiens, XII, 80; sont vaincus par Philomélus, XVI, 24-28; leur territoire est ravagé, 25; ils sont défaits par les Phocidiens, 30.
LUCANIENS (les), leur guerre avec les Thuriens, XIV, 101-102.
LUCIUS JULIUS, maître de la cavalerie de Posthumus, XII, 64.
LYCOMÈDE de Tégée, XV, 59.
LYCOPHRON, meurtrier d'Alexandre, tyran de Phères, XVI, 14; vaincu par Philippe, 35.
LYCTUS, place prise d'assaut, XVI, 62.
LYCURGUE, célèbre orateur, fait condamner à mort Lysiclès, général des Athéniens, XVI, 88.

LYCURGUE, législateur grec, I, 94.
LYDIE, II, 2; XVIII, 3, 39.
LYSANDRE, général des Lacédémoniens. fait des préparatifs de guerre; il reçoit des subsides de Cyrus, XIII, 70; il défait Antiochus, pilote d'Alcibiade, 71; son expédition; prise de quelques villes, XIII, 104; il défait les Athéniens sur mer et sur terre, et fait prisonnier leur général Philoclès, 106; il assiège Athènes, 107.
LYSIAS, vainqueur dans un combat naval près des îles Arginuses, XIII, 99; sa mort, 101-102.
LYSICLÈS, général des Athéniens, est condamné à mort, XVI, 88.
LYSIMAQUE obtient en partage la Thrace et les nations qui avoisinent la mer du Pont, XVIII, 3; il fait la guerre au roi Scuthès, 14; il est engagé par Ptolémée à faire la guerre à Antigone, XIX, 56; Antigone, de son côté, l'engage à ne pas rompre leurs liens d'amitié, 56; il se réunit à Ptolémée et fait des préparatifs de guerre, 57; ses succès dans plusieurs combats, 73; il devient l'ami d'Antigone, 105; il fonde Lysimachie, XX, 29, à l'exemple d'Antigone, il se déclare roi, 53; il fournit du blé aux Rhodiens assiégés par Démétrius, 96; il se réunit à Cassandre, à Seleucus et à Ptolémée pour faire la guerre à Antigone, 106; il passe en Asie, 107; Lysimaque, avec Ptolémée et Seleucus, fait la guerre à Antigone, XXI, fragments.

M

MACEDOINE. Origine de ce nom, I, 20.
MACEDON, fameux guerrier, I, 18.
MADETES, parent de Darius, occupe les passages de l'Uxiane, XVII, 67.
MAGON, nauarque des Carthaginois, XIV, 90-95-96; sa défaite et sa mort, XV, 15.
MALADIE pestilentielle qui décime les Carthaginois, XIV, 70-71; voir la note 1.
MALADIE pestilentielle à Carthage, XV, 24.
MALADIES. Moyens employés pour s'en garantir, I, 82.
MALUM, ville maritime de Cypre, XII, 3.
MANDANES, fils et successeur d'Arbace, II, 32.
MANLIUS, consul, obtient les honneurs du triomphe, XVI, 90.
MANTIAS, général des Athéniens, XVI, 2.
MANTINEENS (les) sont assiégés par les Lacédémoniens, XV, 5; leur ville prise par les Lacédémoniens, 12; en guerre

avec les Tégéates, 34; demandent du secours aux Athéniens et aux Lacédémoniens, XV, 82; sont vaincus par les Lacédémoniens, XII, 79.
MARDES (les) sont vaincus par Alexandre, XVII, 76.
MARMARÉENS (les) se dérobent à la vengeance d'Alexandre, XVII, 28.
MARON. La culture de la vigne, I, 18.
MARSEILLE, entrepôt célèbre, V, 32, 38.
MARSYAS vaincu par Apollon, III, 59.
MAUSOLE, souverain de la Carie, XVI, 36.
MAZÉE, général de Darius; Tigre, XVII, 55-59-60.
MÉCYBERNE, ville située dans le voisinage d'Olympe, XII, 77.
MÉDÉE, fille d'Hécate; son histoire, IV, 46-54.
MÉDES (monarchie des). Opinion d'Hérodote sur cette monarchie; celle de Ctésias de Cnide, II, 32.

- MEDICAMENTS**, IV, 51.
- MÉDICS**, souverain de Larisse, s'empare de Pharsale, XIV, 82; il forme le projet de renverser la dynastie des Héraclides, XIV, 13; sa mort, XIV, 81.
- MÉGABYZE**, commandant des Perses dans la guerre de Chypre, XII, 3-4.
- MÉGALOPOLIS**. Fondation de cette ville, XV, 72.
- MÉGALOPOLITAÏNS** (les) assiégés par Polyperchon, XVIII, 70 et suiv.
- MÉGARIENS** (les) sont livrés aux Athéniens par trahison, XII, 66; Brasidas les fait rentrer dans l'alliance des Lacédémoniens, 67; ils s'emparent de Nysée, XIII, 65.
- MELAMPE**, I, 97.
- MÉLÈAGRE**, un des généraux d'Alexandre, XVII, 57; il obtient la Lydie en partage après la mort d'Alexandre, XVIII, 3.
- MÉLOS** (île de), détruite par les Athéniens, XII, 80.
- MEMNON**, commandant des troupes envoyées par les Assyriens aux Troyens, II, 22.
- MEMNON** le Rhodien, général de Darius, se rend maître de la ville de Cyzique, XVII, 7; il conseille de transporter en Europe le théâtre de la guerre, XVII, 18; il commande l'aile gauche de l'armée perse, 19; il est investi du commandement suprême; il est assiégé dans Halicarnasse par Alexandre, 24 et suiv.; sa mort, 29.
- MEMNON** rentre en grâce auprès du roi des Perses, par l'intermédiaire de Mentor, XVI, 52.
- MEMNON**, gouverneur militaire de la Thrace, se révolte contre Alexandre, roi de Macédoine, XVII, 62.
- MEMPHIS**, ville fondée par Uchoréus, I, 51.
- MENAS**, roi d'Égypte, I, 43-45.
- MENDE**, ville de la Pallène, XII, 72.
- MENDÈS**, célèbre par le labyrinthe qu'il fit construire, I, 61.
- MÉNON** de Larisse, commandant des Thessaliens, XIV, 19.
- MÉNON** de Pharsale est tué par Polyperchon, investi du commandement militaire de la Macédoine, XVIII, 38.
- MENOTÈS** épouse Sémiramis, II, 5; se pend de désespoir, II, 6.
- MENTOR** livre Sidon, XVI, 45; il commande en Égypte un corps de mercenaires, 47; il se rend maître de Boustaste, 49; sa conduite envers Bagoas, 40; il soumet toutes les villes rebelles à l'autorité du roi, 52.
- MERCURE** égyptien, I, 15, 16, 48.
- MERCURE** grec, IV, 2; V, 46.
- MESSÈNE**. Son origine et son histoire, XV, 66.
- MESSÉNIENS** (les) sortent de la Grèce, XIV, 34.
- MESSINE**. Description de cette ville. Voir la note I, XIV, 56.
- MESSINIENS** (les), vainqueurs des habitants de Rhégium, XIV, 87.
- MÉTON**, célèbre astronome, établit la période de 19 ans, XII, 36.
- MIEL**, symptômes étranges, XIV, 30.
- MIEL** distillé par les feuilles d'un arbre, XVII, 75; voir la note 3, au bas de la page 253 du tome III.
- MILET**. Renversement du gouvernement démocratique, XIII, 104.
- MILON**, l'athlète, défait les Sybarites, XII, 9.
- MINACTAURE**, I, 61, IV, 77.
- MINDARUS**, nauarque des Lacédémoniens, XIII, 38; il est vaincu par les Athéniens, 40; naufrage, 41; sa mort, 50, 51.
- MINERVE**, surnommée Tritogénie et Glaucoptis, I, 12.
- MINERVE PRONÉA**, XI, 14.
- MINES D'OR**, XVI, 8.
- MINOA**, ville fondée par Minos, XVI, 9.
- MINOS**, fils de Jupiter, IV, 61.
- MINOS**, roi de Crète, I, 61.
- MINOS**, législateur, I, 94.
- MITHRIDATE**, successeur d'Ariobarzane, XVI, 90.
- MITHROBARZANE**, général des Cappadociens, XVII, 21.
- MNASÉOS**, général des Phocidiens est vaincu et tué par les Béotiens, XVI, 38.
- MNASIPPE**, nauarque des Lacédémoniens, XV, 47.
- MNÈVES**, législateur égyptien, I, 94.
- MOERIS**, roi d'Égypte. Description du lac qu'il fit creuser, I, 51-52.
- MOPHIS**, roi indien, XVII, 86.
- MOTYE**. Description de cette ville; elle est assiégée et prise par Denys, XIV, 48 et suiv.
- MUSÉGÈTE**, surnom d'Apollon, I, 18.
- MUSES**. Leur histoire, IV, 7.
- MYCÉRIUS**, roi d'Égypte; pyramide qu'il éleva, I, 64.
- MYRANE**, employée dans l'embaumement, I, 91.

N

- NABATÉENS**, peuple de l'Arabie.
- NABONNE**, colonie des Romains, V, 38.
- NAXOS** (île de), V, 50 et suiv.
- NECTANEBIS**, roi des Égyptiens, XV, 12.

NECTANÉBOS, roi des Égyptiens, xvi, 47; causes de sa défaite; il se porte sur Memphis, 48; il abdique la couronne et s'enfuit en Éthiopie, 51.

NÉOGENE, tyran de la ville d'Orope, xv, 30.

NÉOPTOLÈME, est vaincu par Eumène, xviii, 29-31.

NEPTUNE, iv, 42, 59; v, 53, 55. Sa vengeance, iv, 68.

NESSUS, centaure

NESTOR. Ses ancêtres, iv, 68.

NICANOR, fils de Parménion, commande les *Argyraspidés* à la bataille d'Arbèles, xvii, 57; il s'empare du Pirée, xviii, 64; il livre à Cassandre le Pirée et les clefs du port, 68; il est vaincu dans un combat naval, 72; il périt assassiné par ordre de Cassandre, 75.

NICANOR soumet la Syrie et la Phénicie pour Ptolémée, xviii, 43.

NICERATUS, fils de Nicias, est mis à mort par les Trente, xiv, 5.

NICIAS s'empare de Cythère et de Nisée, et sévit contre les habitants de Melos, xii, 80; il dissuade les Athéniens d'entreprendre la guerre de Sicile, xii, 83; il demande du secours aux Athéniens, xiii, 8, 12; sa harangue, 15; sa fuite, 19; sa mort, 33.

NICIAS, général athenien, assiège Melos; il défait les Thébains; il s'empare de Cythère, de Thyrée, xii, 65.

NICOCLES, l'eunuque, tue Evagoras, xv, 47.

NICOMEDE, tyran des Centoripiens, est chassé de sa ville par Timoléon, xvi, 82.

NICOSTRATE et Nicias s'emparent de Mende; ils font le siège de Scione, xii, 73.

NICOSTRATE, général des Argiens, xvi, 44, 47.

NIL, surnommé *Aëtos* (aigle); *Egyptus*, i, 19; son parcours; division de ce fleuve; les cataractes, i, 22; crues de ce fleuve; historiens qui ont parlé de la crue du Nil: Hellanicus, Cadmus, Hécaté, Hérodote, Xénophon, Thucydide, Ephore, Théopompe, i, 37; îles formées par le Nil; l'île Méroë, le Delta, canal appelé fleuve de Ptolémée, i, 33; diverses espèces d'animaux qu'il nourrit: le crocodile, l'ichneumon, l'hippopotame, i, 35; description du Delta; fertilité du terrain arrosé par le Nil; machine d'Archimède; énumération des racines, des plantes, etc., utiles aux indigents et aux malades, i, 34; poissons du Nil; moissons abondantes dues à la crue des eaux de ce fleuve; Nilotrope, i, 36; opinion des prêtres égyptiens sur les sources de ce fleuve, i, 37; cause de sa crue; opinions de Thalès, d'Anaxagore, d'Hérodote, de Démocrite, d'Ephore, etc., i, 38-41.

NILÈS, roi d'Égypte, i, 63.

NINUS, roi des Assyriens, défait les Babyloniens, ii, 1; conquérant de l'Asie, 2; il fonde une ville qui porte son nom; description de cette ville, 3; épouse Sémiramis, 3; immense levée de troupes pour conquérir la Bactriane, 5; conquête de Bactres, 7.

NINYAS, fils et successeur de Sémiramis, ii, 20-21.

NISYRON (île de), v, 54.

NYPSIUS, lieutenant de Denys, xvi, 18-19.

NYSA, ville fondée dans l'Inde par Osiris, i, 19.

NYSA, ville de l'Arabie heureuse, i, 15.

O

OBELISQUE. L'une des sept merveilles du monde, ii, 11.

Océan. Explication de ce nom, i, 12.

OCNUS, roi des Perses, xv, 93.

OCNUS, roi des Perses, est empoisonné par Bagoas, un des généraux de sa garde, xvii, 5.

ŒDIPÉ. Ses malheurs, iv, 64-65.

ŒNOMACHUS se donne la mort, iv, 74.

ŒNOPHYTES. Défaite, des Béotiens, xi, 83.

ŒNOPIDE de Chio, 96-98.

ŒRES. Manière artificielle de faire éclore leurs œufs, i, 74.

OLYMPIAS, mère d'Alexandre, xvii, 32; après la mort d'Antipater, Polysperchon la fait venir de l'Épire, xviii,

49; elle écrit à Eumène, 58; elle s'adresse à Nicanor, 65; de retour en Macédoine, elle fait périr Philippe, Enrydice, Nicanor, frère de Cassandre, et plusieurs des amis de ce dernier, xix, 11; Cassandre prend les armes contre elle, 35; Olympias se retire dans Pydna où elle est assiégée par Cassandre, 35-36; elle est réduite à la dernière extrémité, 49; elle cherche son salut dans la fuite, mais elle est prise par Cassandre, 50, et tuée, 51.

OLYNTHE est saccagée, xvi, 53.

OLYNTIENS (les) sont en guerre avec les Lacédémoniens, xv, 19 et suiv.; ils se soumettent aux Lacédémoniens, 23; ils s'emparent de Mécycerne, 27.

ONOMARQUE est mis en croix, xvi, 61.
 ONOMARQUE succède à Philomélus, xvi, 31 ; il est proclamé chef absolu, 32 ; son expédition, 33 ; sa mort, 35.
 OPHELLAS défait Thimbron et le fait prisonnier, xviii, 21.
 OR (mines d'), v, 36 et suiv.
 OR (mines d'). Exploitation, iii, 12-13-14.
 OR NATIF, v, 27.
 ORACLE de Delphes, son origine, xvi, 26.
 ORCHOMÈNE est détruite par les Thébains, 79.
 ORDRE CHRONOLOGIQUE suivi par Diodore de Sicile, i, 5.
 ORESTE, roi des Macédoniens ; sa mort, xiv, 37.
 ORIGINE du monde, i, 6-8.
 ORION, iv, 85.
 ORITES. Singulière coutume de ce peuple, xvii, 105.
 ORONTE, général d'Artaxerxès, xv, 2 ; il offre des conditions de paix à Evago-

ras, 9 ; il accuse Tébaze, 8 ; il est disgracié, 11 ; il est nommé généralissime, 91.
 OROPIENS (les) sont vaincus par les Thébains, xiv, 17.
 ORPHÉE. Mystères qu'il apporte en Grèce, i, 23 ; il conjure un orage, iv, 43.
 OSIRIS et Isis, bienfaiteurs du genre humain, i, 14.
 OSIRIS, divinité égyptienne, i, 11-27.
 OSTÉODE (île d'), v, 11.
 OSTRACISME, xi, 55.
 OSTMANDIAS, roi d'Égypte ; description de son tombeau, i, 47-48-49.
 OURSES (les), iv, 80.
 OXATHÈS, frère de Darius, se distingue à la bataille d'Issus, xvii, 34.
 OXYARTE, roi de Bactres, obtient en partage la satrapie située près du Caucase, xviii, 3.
 OXYARTE, roi de la Bactriane, se défend contre Ninus, ii, 6.

P

PACHÈS, général des Athéniens à Lesbos, xii, 55.
 PAIX générale entre les villes grecques, xv, 38-39-70-76-50.
 PALICA, ville fondée par Ducétius, xi, 90.
 PALIQUES (dieux). Description de leur temple, xi, 89.
 PALLÈNE, ville prise d'assaut par les Arcadiens, xv, 67.
 PAMMÈNE défait les satrapes dans deux grandes batailles, xvi, 34.
 PAMMÈNE, général athénien, ravage plusieurs petites villes dans le territoire de Mégalopolis, xv, 94.
 PANCHÉA (île), v, 42 et suiv.
 PANIONIE (la), assemblée générale des neuf villes de l'Ionie, xv, 40.
 PANTHOEDAS est vainqueur de Cléarque, xiv, 12.
 PAPYRUS, i, 80.
 PARMÉNION, général d'Alexandre, xvii, 5-7-17-60-80.
 PARTHÉNIENS (les) fondent Tarente en Italie, xv, 66.
 PARYSADÈS succède à son frère Spartacus, roi du Pont, xvi, 52.
 PARYSATIS, mère d'Artaxerxès, xiv, 80.
 PASIPHAE, iv, 77.
 PAUL EMILE, fragm., xxv, xxx, xxxi.
 PAUSANIAS tue Philippe, roi de Macédoine, xvi, 93-94.
 PAUSANIAS, xi, 29-32-33-44.
 PAUSANIAS, roi des Lacédémoniens, xi,

29-32-33-34 ; xiii, 75 ; xiv, 17-81-84-89.
 PÉLAGÈS, v, 61 ; xi, 60.
 PÉLIAS, roi des Thessaliens, iv, 40 ; ses cruautés, 50 ; sa mort, iv, 52.
 PÉLOPIDAS, général des Thébains, xv, 39 ; il fait une expédition dans le Péloponnèse, 62 et suiv. ; son expédition en Thessalie, 67-71-75 ; sa mort, 80 ; son portrait, 81.
 PÉLUSIAQUE (embouchure), i, 67.
 PÉONIENS (les) ravagent la campagne des Macédoniens, xvi, 2 ; ils sont vaincus par Philippe, 4.
 PERDICCAS, roi des Macédoniens, xii, 34.
 PERDICCAS commande les Orestiens et les Lyncestiens à la bataille d'Arbèles, xvii, 37 ; il est blessé dans cette bataille, 61 ; il est vaincu et tué par les Illyriens, xvi, 2.
 PÉRICLÈS, fils de Périclès, défait les Lacédémoniens au combat naval des îles Arginuses, xiii, 98-99 et suiv. ; il est condamné à mort et exécuté, 101-102.
 PÉRICLÈS, chef de l'expédition contre Eubée, xii, 7 ; assiège Samos, 27-28 ; sa provocation cause de la guerre du Péloponnèse, xii, 38 ; il est déclaré coupable de sacrilège, 39 ; il conseille la guerre, 39 ; puissance de sa parole, 40 ; il fait ravager le littoral du Péloponnèse, 42-44 ; sa mort, 46.

- PÉRINTHE** est assiégée par Philippe, xvi, 74-75; description de cette ville, 76; levée du siège, 77.
- PÉRINTHIENS** (les) se défendent contre Philippe, qui assiège leur ville, xvi, 74 et suiv.; ils reçoivent du secours des Byzantins, 74; du roi des Perses, 75; des Athéniens, 77.
- PERSÉE**, fils de Jupiter, iv, 9.
- PERSÉE**, roi de Macédoine, fragm., xxiv, xxx.
- PERSÉPOLIS**, métropole de l'empire Perse, est livrée au pillage des Macédoniens, xvii, 70; description de la citadelle, 71; incendie, 72.
- PÉTALISME**, ostracisme des Syracusains, xi, 87.
- PERCESTE** obtient en partage la Perse proprement dite, xviii, 3.
- PHALŒCETS**, général des Phocidiens, xvi, 38-56-59; sa vie aventureuse, 61-62; sa mort, 63.
- PHARNABAZE**, satrape de Darius, fournit des secours aux Lacédémoniens, xiii, 36; combat avec les Lacédémoniens, 49-50-51; il fait assassiner Alcibiade, xiv, 11; il remporte une victoire navale sur les Lacédémoniens, 83; il leur fait perdre l'empire de la mer, 84.
- PHARNABAZE**, général des Perses contre les Égyptiens, xv, 41; il défait les Égyptiens, 42; il évacue l'Égypte, 43.
- PHARNACES**, frère de la femme de Darius, est tué en combattant les Macédoniens, xvii, 21.
- PHARNCS**, roi de la Médie, vaincu par Ninus, ii, 1.
- PHASELIS**, ville de la Pamphylie, xii, 4.
- PHAULLUS**, général syracusain, xi, 88.
- PHAYLLUS**, frère d'Onomarque, xvi, 35; il fait des préparatifs de guerre, 36; il est vaincu par Philippe, 37; il rase la ville d'Aryca; il meurt de phthisie, 38.
- PHÉAX**, xi, 25.
- PHÉGÉE** donne de nombreux présents à Alexandre, xvii, 93.
- PHÉNOMÈNE** lumineux, iv, 43; phénomènes observés sous le ciel de l'Arabie, iii, 48.
- PHÉRENDATE** est nommé satrape d'Égypte, xvi, 51.
- PHIDIAS**, le sculpteur, est accusé de s'être approprié de fortes sommes du trésor sacré, xii, 39.
- PHILIPPE**, commandant de la cavalerie thessaliennne à la bataille d'Arbèles, xvii, 57.
- PHILIPPE**, Acarnanien de nation, médecin, guérit d'une grave maladie Alexandre, roi de Macédoine, xvii, 31.
- PHILIPPE**, fils d'Amyntas, xvi, 1; il devient roi de la Macédoine, 2; il est l'inventeur de la phalange macédonnienne, 3; il défait les Illyriens, 4; il soumet Pydna, etc., 8; il défait les rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie, 22; il détruit Méthone et soumet Pagues, 31; il perd un œil, 34; il est vaincu par les Phocidiens, qu'il défait à son tour, 35; il prend d'assaut Gira; il chasse le tyran Pittholaüs, 52; il prend Mécycberne et Torone; il saccage Olynthe, 53; puissance de l'or, xvi, 54; libéralité de Philippe, 55; il envoie du secours aux Béotiens, 58; il termine la guerre sacrée, 59; il est admis au nombre des amphictyons, 60; il est proclamé chef de toute la Grèce, 64; il envahit l'Illyrie; il chasse les tyrans des villes de la Thessalie, 69; il bat les Thraces et leur impose un tribut, 71; il s'empare d'Élatée et marche sur l'Attique, 84; il entre en Béotie, 85; il bat les Athéniens et les Béotiens, 86; il admire la franchise de Demade, qu'il remet en liberté ainsi que les autres captifs, 87; il est nommé généralissime de la Grèce, 89; il interroge la pythie; il célèbre les noces de sa fille Cléopâtre, 91; il reçoit des couronnes d'or, 92; il est poignardé par Pausanias, 94; son éloge, 95.
- PHILIPPE**, fils de Balacrus, un des généraux d'Alexandre, xvii, 57.
- PHILIPPI**, nom donné par Philippe à la ville de Crénides, xvi, 3-8.
- PHILIPPI** (ville de), xvi, 3.
- PHILIPPIQUE**, monnaie d'or frappée par Philippe, xvi, 8.
- PHILISCUS** en députation auprès des Grecs, xv, 70.
- PHILISTUS** (l'historien), xiii, 103; xv, 89.
- PHILISTUS**, lieutenant de Denys, vaincu dans un combat naval par les Syracusains, se donne la mort; outrages faits à son corps, xvi, 16.
- PHILOCLÉS**, général des Athéniens, xiii, 104; il est fait prisonnier par Lysandre, 106.
- PHILOMÉLUS**, le Phocidien, allume la guerre sacrée, xvi, 23; il s'empare du temple de Delphes, 24; il est vainqueur des Locriens, 25; il force la pythie à s'asseoir sur le trépied, 27; il défait des Locriens, 28; vaincu par les Béotiens, il se donne la mort, 31.
- PHILON**, principal administrateur du trésor sacré, est mis à la torture et meurt, xvi, 56.
- PHILON** l'Oënian est vaincu par Python, xviii, 7.
- PHILOTAS**, général d'Alexandre, xvii, 7.

- 57; il est accusé de conspirer contre Alexandre et condamné à mort, xvii, 80.
- PHÈRES**, prise d'assaut par les Athéniens, xii, 43.
- PHILOTA**s, commandant de la garnison de la Cadmée, xvii, 8.
- PHILOXÈNE**, poète dithyrambique, critique les vers de Denys, xv, 6.
- PHINÉE**, roi d'une contrée de la Thrace, est vaincu par Hercule, iv, 44.
- PHOCIDIENS** (les) sont vaincus dans trois combats par Philippe, xvi, 37; ils sont vaincus par les Béotiens; ils détruisent la ville d'Aryca, 38; leur territoire est ravagé par les Béotiens, 39; ils sont en guerre avec les Béotiens, 40; ils s'emparent de quelques villes de la Béotie, 56; ils sont mis en déroute par les Béotiens, 58; ils se rendent à Philippe, 59; décrets du conseil des Amphictyons à leur égard, 60.
- PHOCION** est condamné à mort par les Athéniens; sa défense; sa mort, xviii, 66-67.
- PHOCION** l'Athénien soumet Clitarque, tyran d'Érétrie, xvi, 74.
- PHOEBIDAS** le Spartiate marche contre les Olynthiens, xv, 19; il s'empare de la Cadmée, 20; sa mort, 33.
- PHORMION**, général des Athéniens, fait le siège de Potidée, xii, 36-47; défait les Lacédémoniens, 48.
- PHRATAPHERNE** obtient en partage la Parthie et l'Hyrcanie, xviii, 3.
- PHYTON**, général des Rhégiens, xiv, 108; sa fin déplorable, 112.
- PINDARE**, poète lyrique, xi, 26.
- PIRATES** (les) l'emportent sur les Eliens, xv, 78.
- PIRITHOÛS**. Ses prétentions à la main de Proserpine, iv, 63.
- PISANDRE**, nauarque des Lacédémoniens, est vaincu par Conon, xiv, 83.
- PISIDIENS** (les) font mourir Alcétas, xviii, 46.
- PISSUTHNÈS**, satrape des Perses, vient en aide aux Samiens, xii, 27.
- PIXODARUS**, usurpateur, xvi, 74.
- PLATÉE**, ville prise par les Athéniens, xii, 56; rasée par les Thébains, xv, 46.
- PLATÉENS** (les) sont tués par les Lacédémoniens après la prise de leur ville, xii, 56.
- PLATÉENS** (les), leurs combats avec les Thébains, xii, 41-42.
- PLATON** le philosophe est vendu comme esclave par Denys, xv, 7.
- PLEISTONAX**, roi des Lacédémoniens, xiii, 75.
- POISON** retiré de quelques espèces de serpents, xvii, 103.
- POISON septique**, iv, 38.
- POISSONS**. Les Syriens s'abstiennent d'en manger, ii, 4.
- POLLIS**, nauarque des Lacédémoniens, est vaincu par Chabrias, xv, 34.
- POLYBIADE**, général des Lacédémoniens, soumet les Olynthiens, xv, 23.
- POLYCLÈS**, général d'Antipater, est vaincu par les Étoliens, xviii, 38.
- POLYGRATE**, tyran de Samos, i, 95.
- POLYDAMNA**, i, 97.
- POLYDORE** de Phères, souverain des Thessaliens, est empoisonné, xv, 61.
- POLYNICE**, fils d'Oédipe, son histoire, iv, 65.
- POLYSPERCHON** commande les Stymphéens à la bataille d'Arbèles, xvii, 57; il tue le général Ménon, xviii, 38; édit concernant la liberté des villes grecques, xviii, 55-56; il engage Eumène à devenir le soutien de la cause des rois, 57; il livre aux Athéniens Phocion et ses coaccusés, 66; il soumet les Mégalo-politains, 68; il fait lever à Cassandre le siège de Salamine; il fait périr les partisans d'Antipater, 69; il fait le siège de la ville des Mégalo-politains, 70 et suiv.; il fait partir Clitus avec une flotte, 72; il ramène Olympias en Macédoine, xix, 11; Callas débauche les soldats de Polysperchon par des largesses, 36; après la mort d'Olympias, il se retire en Étolie, 52; il se lie avec Antigone, qui lui donne le commandement du Péloponnèse, 50; il s'empare de Sicyone et de Corinthe, 74; il réclame Hercule, fils d'Alexandre, xx, 20; gagné par les promesses de Cassandre, il fait périr Hercule; il passe l'hiver dans la Locride, xx, 28.
- POLYTROPUS**, général des Lacédémoniens, est vaincu et tué par les Arcadiens, xv, 62.
- PORTES** (les) de la Syrie; description de ce défilé, xiv, 21.
- PORTES CASPIENNES**, défilé, ii, 2.
- PORUS**, roi des Indiens, est vaincu par Alexandre, xvii, 87-88-89.
- POSTHUMIUS** le Tyrrhénien est mis à mort par Timoléon, xvi, 82.
- POTIDÉATES** (les) sont bloqués dans leur ville par les Athéniens, xii, 34; chassés de leur ville, vont s'établir chez les Chalcidiens, 46.
- POTIDÉE**, ville prise et repeuplée par les Athéniens, xii, 46.
- POULES**. Manière artificielle de faire éclore leurs œufs, i, 74.
- POUTRE IGNÉE**, flambeau du ciel, xv, 50. Voir la note 2.
- PRIAPE**. Son histoire, iv, 6.

PROCLÈS, chef des Nasiens, livre sa patrie à Denys, xiv, 15.

PRODIGES apparus aux Phocidiens, xvi, 58.

PROMÉTHÉE. Explication de ce mythe, i, 19.

PROMÉTHÉE (grotte de), xvii, 83.

PROPHÉTASIE, fête instituée par les Clazoméniens, xv, 18.

PROSOPITIS, île du Nil, xii, 3.

PROTAGORAS, roi de Salamine, xvi, 46.

PROXÈNE le Thébain, commandant des Béotiens, xiv, 19-25.

PSAMMITICHUS de Sais, roi d'Égypte, 66, 67.

PSAMMITICHUS, roi d'Égypte, fait assassiner Tamos, xiv, 35.

PTOLÉMÉE, fils de Lagus, est guéri d'une blessure par les propriétés d'une plante révélée à Alexandre, roi de Macédoine, pendant son sommeil, xvii, 103; il obtient l'Égypte en partage, xviii, 3; il se concilie l'affection des Égyptiens, xviii, 14; il range sous son indépendance les Cyréniens, 21; il honore la mémoire d'Alexandre, 28; il se défend contre Perdicas, 33 et suiv.; il se rend maître de la Syrie et de la Phénicie, 43; il fait alliance avec Cassandre, 49; il engage les Argyraspides à la défection, 62; il accueille Seleucus; il envoie à Lysimaque et à Cassandre des députés pour les engager à faire en commun la guerre à Antigone, xix, 56; les rois de Chypre font alliance avec lui, 59; son entretien avec Antigone, 64; il dompte les Cyréniens rebelles, 79; il forme le projet d'en venir aux mains avec Démétrius, 80; il campe à Gaza, 80; il s'empare de Gaza, 84; il se conduit généreusement envers Démétrius, 85; il soumet les villes de la Phénicie, 85; il s'empare de Tyr, 86; il aide Seleucus à recouvrer la Babylonie, 90; il revient en Égypte, 93; Ptolémée fait la paix avec Anti-

gone, xix, 105; il fait tuer Nicoclès, roi des Paphiens, 21; il s'empare de plusieurs villes, 27; il fait la paix avec Cassandre; il retourne en Égypte, xx, 37; Démétrius de Phalère se retire auprès de lui, 45; Ptolémée passe en Chypre avec une grande flotte, xx, 49; il est vaincu dans un combat naval, 51-52; il revient en Égypte, 53; à l'exemple d'Antigone, il se proclame roi, 53; il force Antigone à sortir de l'Égypte, 75; il porte du secours aux Rhodiens assiégés par Démétrius, 88; il leur fournit du blé, 96-98; il écrit aux Rhodiens de s'entendre avec Démétrius pour terminer la guerre, 99; les Rhodiens lui décernent de grands honneurs, 100; Ptolémée se réunit à Cassandre, à Lysimaque et à Seleucus contre Antigone, 106; il soumet plusieurs villes de la Syrie; il retourne en Égypte, 113; il combat Antigone réuni à Seleucus et à Lysimaque; il s'empare de la Coelé-Syrie, xxi.

PTOLÉMÉE l'Alorite est tué par Perdicas, xvi, 2.

PTOLÉMÉE l'Alorite, fils d'Amyntas, tue son frère Alexandre, xv, 71; il périt par la trahison de son frère Perdicas, 77.

PYLOS, ville prise par les Lacédémoniens, xiii, 64; le port de cette ville est fortifié par les Athéniens, xii, 61; il résiste aux efforts des Lacédémoniens, 51 et suiv.; la garde en est confiée aux Messéniens, v, 63.

PYRAMIDES, i, 63, 64.

PYRÉNÉES (les), v, 35.

PYRRHUS, roi d'Épire, fragm., xxii.

PYTHAGORAS, fils d'Évagoras, commande les troupes de son père, réunies en Chypre, xv, 4.

PYTHAGORE le philosophe, i, 96-98 et fragments (IX), xii, 9.

PYTHON, orateur célèbre, xvi, 85.

R

RACINE qui s'éteint difficilement une fois allumée, iv, 54.

RHÉOMITHRÈS, général perse, succombe à la bataille d'Issus, xvii, 34.

RHADAMANTHE, v, 78-79-84.

RHÉA, i, 13; ii, 9; v, 66.

RHÉGIENS (les) implorent la clémence de Denys, xiv, 106; assiégés par Denys, 108; ils se rendent à discrétion, 111.

RHÉGIUM (ville de), iv, 85.

RHEMPHIS, fils et successeur de Protée, i, 62.

RHÉOMITHRÈS, commandant de l'aile droite de l'armée perse, xvii, 19.

RHINOCÉROS. Description de cet animal, iii, 35.

RHINOCOLURE, i, 60.

RHIZOPHAGES, peuplade sauvage, iii, 23.

RHODES (île de), v, 55 et suiv.; xiii, 92.

RHODIENS (les) chassent les partisans des Athéniens, xiv, 97.

RHODOPIS, i, 61.

RHOIO, v, 62.

ROIS d'Égypte. Leur manière de vivre; leurs funérailles, I, 70-72.

ROMAINS (les) s'emparent de la ville des Volques, XIV, 16; ils envoient des colons à Vélètri, 35; ils prennent d'assaut Lavinium, XIII, 6; la ville de Voies, 42; ils soumettent les Éques, XII, 64; ils battent les Volques,

XII, 30; s'emparent de Veies, XIV, 93.

ROSACÈS, frère de Spithrobate, blesse le roi Alexandre, XVII, 20.

ROSACÈS le Persè, lieutenant de Lacrètes, XVI, 47.

ROUE (la) du potier, IV, 76.

RUCHE d'or, IV, 78.

S

SABACON, roi d'Égypte, I, 65.

SACÈS, peuples de l'Asie, font pendant plusieurs années la guerre aux Mèdes, II, 34.

SACRILÈGES (les) sont frappés de la vengeance divine, XVI, 60 et suiv.

SALAMINE (île de), XI, 13-15 et suiv.

SALAMINE, ville de l'île de Chypre, assiégée par Cimon, XII, 4.

SALMYDESSE (golfe), XIV, 37.

SAMIENS (les). Ils font la guerre aux Miliéniens; leur défaite sur terre et sur mer, XII, 27-28.

SAMUS, nauarque des Lacédémoniens, se joint au nauarque de Cyrus, XIV, 19.

SAMNITES, XVI, 45; XIX, 72; XX, 25.

SAMOS. Siège et prise de cette ville par Périclès, XII, 27-28.

SAMOTHRACE (île), V, 47 et suiv.

SAON. Son histoire, V, 48.

SARDAIGNE (l'île de), V, 15.

SARDANAPALE, dernier roi des Assyriens, II, 23-27.

SARPÉDON, V, 78-79.

SASYGÈS, législateur égyptien, I, 94.

SATIBARZANE, satrape de Darius, s'enfuit à l'approche d'Alexandre, XVII, 78; il est tué dans un combat singulier, 83.

SATURNE. Son histoire, III, 61.

SATURNE, roi d'Égypte, I, 13.

SATYRUS, fils de Spartacus, XIV, 93.

SAUTERELLES, I, 87.

SCIE (la), IV, 76.

SCIONE, ville de la Thrace, XII, 72.

SCIONIÈNES (les) abandonnent l'alliance des Athéniens, XII, 72.

SCORPIONS. Leurs morsures, I, 87; III, 30.

SCOTUSSE. Les habitants de cette ville sont égorgés, XI, 75.

SCYTTALISME à Argos, XV, 57-58.

SCYTHES. Accroissement de cette nation, II, 43-44.

SELEUCUS, roi du Bosphore, XII, 36.

SELEUCUS, général d'Alexandre, obtient le commandement des hétaires, XVIII, 3.

SÉLINONTE. Siège de cette ville par les Carthaginois, qui la prennent d'assaut, XIII, 54 et suiv.

SÉLINONTINS (les) en guerre avec les

Egestéens, XII, 82; XIII, 43-44; ils sont assiégés par Annibal; prise de leur ville, XIII, 54 et suiv.

SÉMIRAMIS, son nom; sa naissance miraculeuse, II, 4; sa beauté, 5; déguisée en homme, aide Ninus à s'emparer de Bactres, 6; elle fonde Babylone, 7; elle défait Stabrobates, roi des Indiens, sur les rives de l'Indus, 18; elle est à son tour vaincue, 19; elle fait de grands préparatifs pour aller attaquer les Indiens, 16-17; son abdication; sa disparition, 20.

SÉNATUS-CONSULTE (un) cassé pour la première fois, XIV, 13.

SERMENTS des Grecs assemblés dans l'isthme, XI, 29.

SERPENTS dont la morsure est mortelle, XVII, 90.

SÉSOSIS fils. Comment il recouvre la vue, I, 59.

SÉSOSIS (SÉSOSTRIS), roi d'Égypte; ses conquêtes, I, 53-55; moyens employés pour se concilier l'affection des Égyptiens, I, 54; législation, 94; manière dont il reçoit les envoyés étrangers, les rois et les gouverneurs des pays conquis; sa mort, 58.

SINES (les), peuple de l'Inde, XVII, 96.

SIBYRTIUS obtient en partage, après la mort d'Alexandre, l'Arachosie et la Cédrosie, XVIII, 3.

SICANUS, un des trois généraux investis du commandement en chef par les Syracusains, XIII, 4; il est envoyé par les Syracusains pour annoncer la nouvelle de leur victoire, XIII, 11.

SICILE, IV, 85.

SIDON est réduite en cendres, XVI, 45.

SIDIENS (les) se révoltent contre le roi des Perses, XVI, 41; destruction de leur ville, 45.

SIÈGE D'URANUS, V, 41.

SIMÈS, race éthiopienne, III, 28.

SIMMA, père adoptif de Sémiramis, II, 4 et suiv.

SIMONIDE, XI, 11.

SINGES de diverses espèces; manière de leur faire la chasse, XVII, 90.

- SISYNGAMBRIS**, mère de Darius, captive d'Alexandre, xvii, 37-38-118.
- SITALCIS**, roi des Thraces. Guerre avec les Macédoniens, xii, 50-51.
- SOCRATE** condamné à boire la ciguë, xiv, 37.
- SOCRATE** l'Achéen, commandant des Achéens, xiv, 19-25.
- SOGDIANUS**, roi de l'Asie, xii, 71.
- SOPHILUS**. Sa réponse aux envoyés d'Artaxerxès, xiv, 25.
- SOPHOCLE**, fils de Sophocle, xiv, 53.
- SOPHOCLE**, poète tragique; sa mort, xiii, 103.
- SOPITHES** se soumet à Alexandre; il donne à Alexandre des chiens remarquables par leur force, 92.
- SOSANE**, fille de Ninus, ii, 6.
- SOSARME**, roi de l'Asie, ii, 32.
- SOURCES** thermales, iv, 23.
- SPARTACUS** succède à Leucon, roi du Bosphore, xvi, 31.
- SPARTACUS**, roi du Pont, xvi, 52.
- SPARTACUS**, roi du Bosphore, xii, 36.
- SPERMATOPHAGES**, peuplade sauvage, iii, 24.
- SPHINX**. Description, iii, 35.
- SPHODRIADE**, commandant des Lacédémoniens, tente de s'emparer du Pirée, xv, 29.
- SPITIROBATE**, satrape d'Ionie, xvii, 19; il est tué par Alexandre, 20.
- SPURIUS MANLIUS** mis à mort, xii, 36.
- STABROBATES**, roi des Indiens, fait des préparatifs pour combattre Sémiramis, ii, 16; *ibid.*, 17; sa défaite, 18; sa victoire, 19.
- STASANOR** le Solien obtient en partage, après la mort d'Alexandre, l'Asie et la Drangine, xviii, 3.
- STIBOETES**, fleuve, xvii, 75.
- STRONGYLE**, v, 7.
- STRUTHIAS**, général d'Artaxerxès, fait la guerre aux Lacédémoniens, xiv, 99.
- STRUTHOPHAGES**, peuplade sauvage, iii, 28.
- SCSE** (la ville de) est livrée à Alexandre; trésors considérables, xvii, 65-66.
- SYBARIS**. Description de cette ville, xii, 9; elle fut ravagée et dépeuplée par les Crotoniates, reconstruite plusieurs fois, xii, 10.
- SYBARIS**, rivière de l'Italie, xii, 9.
- SYBARITES**. Leur établissement aux bords du fleuve Trais, xii, 22.
- SYBARITES** vaincus par les Crotoniates, xii, 9 et suiv.; leur vie molle et luxurieuse; fragments, liv. ix.
- SYENNESIS**, chef de la Cilicie; sa prévoyance, xiv, 20.
- SYME** (l'île de), v, 53.
- SYMMAQUE** et **ARISTIDE** s'emparent d'Aulandros, xii, 72.
- SYRACUSAINS** (les). Ils battent les Agrigentins sur les bords du fleuve Himère, xii, 8; fondent la ville des Trinaciens, 29; ils demandent aux Corinthiens un chef pour administrer leur ville, xvi, 65; ils rappellent les exilés, xiii, 92; ils envoient à Gela un secours de troupes commandées par Denys, 93; ils nomment Denys général en chef, 94; ils donnent à Denys une garde de six cents hommes, Denys entre de force dans Syracuse, 113; les Syracusains, révoltés contre Denys, sont vaincus, xiv, 8-9; ils recouvrent leur liberté, xvi, 10; fête solennelle, 11; combat entre les Syracusains et les mercenaires, 12; ils enlèvent les convois de Denys, 13; ils tuent Philistus, qu'ils jettent à la voirie, xvi, 16; ils sont défaits par Nypsius, 19.
- SYRIE**, prise pour l'Assyrie, ii, 2.

T

- TACHOS**, roi des Égyptiens, se dispose à faire la guerre à Artaxerxès, xv, 90; il implore son pardon auprès d'Artaxerxès, 91; il est rétabli sur le trône, 93.
- TAMOS**, commandant de toutes les forces navales des Perses, xiv, 19; il est assassiné par le roi d'Égypte, xiv, 35.
- TAPIRS**, peuple de l'Asie, ii, 2.
- TARENTINS**. Guerre avec les Thuriens, xii, 23.
- TARSE**, ville de la Cilicie, xiv, 20.
- TASACES**, général perse, succombe à la bataille d'Issus, xvii, 34.
- TAUREAU** CARNASSIER, iii, 35.
- TAUREAU** SACRÉ, i, 84-85.
- TAUREAU** (sang de), agissant comme un poison, iv, 50.
- TAUROMENIUM**, ville fondée par Andromaque, xvi, 7.
- TÉGÉATES** (les) en guerre avec les Mantiniens demandent du secours aux Bœtiens, xv, 82.
- TÉLÈCLES**, fils de Rhœcus, i, 98.
- TÉLYS**, chef des Sybarites, xii, 9.
- TENNES**, souverain de Sidon, livre la ville à Artaxerxès, xvi, 43-45.
- TÉRIBAZE**, nauarque d'Artaxerxès, xv, 2; il dicte des propositions de paix à Evagoras; il est accusé par Oronte auprès d'Artaxerxès, 3; sa défense; son acquittement, 10; motifs de son acquittement, 11.

- TÉRIDATE** reçoit d'Alexandre, roi de Macédoine, le gouvernement militaire des Arimaspes et des Cédrosiens, xvii, 81.
- TERRE.** Sa dénomination, i, 12.
- TERRE SACRÉE**, i, 59.
- TEUCER**, iv, 75.
- THAIS**, née dans l'Attique, fait incendier la citadelle de Persépolis, xvii, 72.
- THALESTRIS**, reine des Amazones, xvii, 77.
- THASIENS** (les) fondent la ville de Grénides, xvi, 3.
- THASUS**, en Carie. Cette ville est prise d'assaut par Lysandre, xiii, 104.
- THÉARIDE** est mis à la tête du commandement de la flotte de Denys, xiv, 102.
- THÉBAINS** (les) s'emparent de la ville d'Orope, xiv, 17; auxiliaires grecs des Perses, se battent contre la garnison de Peluse, xvi, 46; ils sont récompensés par le roi des Perses, 51; ils reçoivent du secours des Athéniens et reprennent la Cadmée, xv, 26-27; ils battent les Lacédémoniens, 37; opposition des Thébains à la conclusion de la paix générale entre les villes grecques, 38; caractère des Thébains, 39-50; ils rasent Platée et détruisent Thespies, xv, 46; à l'approche des Lacédémoniens, ils font transporter à Athènes les femmes et les enfants, 52; ils battent les Lacédémoniens à Leuctres, 55-56; ils descendent dans le Péloponnèse, 62 et suiv.; ils attaquent Sparte, 65; ils sont défaits par Alexandre, tyran de Phères, 71; retirent Pélopidas de la prison, 75; ils détruisent Orchomène, 79; ils battent Alexandre, tyran de Phères; ils se montrent hostiles à Alexandre, roi de Macédoine, qui vient établir son camp près de la Cadmée xvii, 3-4; ils demandent des secours aux Grecs, 8; ils sont vaincus par Alexandre, 11 et suiv.
- THÉBAINS** (d'Égypte). Leur calendrier, i, 59.
- THÈBES** ou Diospolis, ville d'Égypte, i, 15.
- THÈBES** (Expédition des sept chefs contre), iv, 65; elle est rasée par Alexandre, roi de Macédoine, xvii, 14.
- THÉMÉSION**, tyran d'Érétie, s'empare d'Orope, xv, 76.
- THÉMISTOCLE**, xi, 2-43.
- THÉODORE**, fils de Rhœcus, i, 98.
- THÉOPOMPE** de Chio, historien, xiv, 84; xvi, 3-71.
- THÉRAMÈNE** fait rétablir le gouvernement démocratique, xiii, 38; vainqueur des Lacédémoniens, 50-51, 98 et suiv.; sa mort, xiv, 3-4-5.
- THÉRIMAQUE** le Spartiate, vaincu par Thrasybule, 94.
- THÉRIPIIDAS** rend la liberté aux Oropiens, xv, 30.
- THÉSÉE.** Ses exploits, iv, 59; il tue le Minotaure, iv, 51; sa mort, iv, 62.
- THESPIES** est détruite par les Thébains, xv, 46.
- THESSALIENS** (les) sont vaincus par les Phocidiens, xvi, 30.
- THESSALION** envoyé par Tennes à Artaxerxès, xvi, 43.
- THIMBRON**, général des Lacédémoniens, battu par Struthas, xiv, 99.
- THIMBRON** assassine Harpalus; il fait la guerre aux Cyréniens, xviii, 19 et suiv.; il est fait prisonnier par Ophellas, 21.
- THIMBRON**, général des Lacédémoniens; son expédition, xiv, 36-37.
- THRACES** (les) dévastent toute la Macédoine, xii, 50; ils sont vaincus par Philippe qui leur impose un tribut, xvi, 71.
- THRASIEUS**, soldat mercenaire, foment l'insurrection parmi les troupes de Timoléon, xvi, 78-79-82.
- THRASYBULE**, général athénien, xiii, 38; vainqueur de Mindarus, 40-46; vainqueur des Lacédémoniens, 50-51; son expédition, 72; il fait la guerre aux trente tyrans, xiv, 32; il bat leur armée, 83; il est tué par les Aspendiens, 99.
- THRASYLLE**, général athénien, xiii, 38; vainqueur de Mindarus, 40-46.
- TRUCYDIDE**, son histoire de la *Guerre du Péloponnèse*, xii, 27.
- THURIENS**, leur gouvernement; division des citoyens; leur législateur et leurs lois, xii, 11 et suiv.; ils sont en guerre avec les Lucaniens, xiv, 101-102.
- THURIUM.** Origine de la fondation de cette ville, xii, 9-10, 35.
- TIGRE**, fleuve de l'Asie, ii, 11; xvii, 67.
- TIMASITHÉE**, chef des Lipariens, xiv, 93.
- TIMOLÉON**, fils de Timénète, tue son frère Timophane, xvi, 65; il part pour Syracuse avec une flotte, 66; il échappe à la poursuite des Carthaginois et surprend les soldats d'Hicetas, 68; il se rend maître de Syracuse et de Messine, 69; il rédige un code de lois pour les Siciliens, 70; il rend à plusieurs villes leur indépendance, 62; toutes les villes grecques de la Sicile se soumettent à Timoléon; il transporte le théâtre de la guerre dans les domaines des Carthaginois, 78; il livre bataille aux Carthaginois, 79-80-81; il revient à Syracuse où il châtie les mercenaires rebelles; il dicte des conditions de paix aux Car-

- thagiinois , 82-83 ; sa mort : honneurs accordés à sa mémoire , 90.
- TIMOPHANE** tué par Timoléon, son frère, xvi, 65.
- TIMOTHÉE**, tyran d'Héraclée, du Pont, xvi, 88.
- TIMOTHÉE**, général des Athéniens, xv, 36, 45, 47, 81 ; xvi, 21.
- TIMOTHÉE** succède à Cléarque, tyran d'Héraclée, xvi, 36.
- TISIPHON**, meurtrier d'Alexandre, tyran de Phères, xvi, 14.
- TISSAPHERNE**, gouverneur des satrapies maritimes, xiv, 23, 26, 27, 35 ; il est vaincu par Agésilas ; sa disgrâce ; sa mort, xiv, 80.
- TITHRAUSTE** remplace Tissapherne dans le commandement de l'armée des Perses, xiv, 80.
- TLÉPOLÈME** obtient en partage, après la mort d'Alexandre, la Carmanie, xviii, 3.
- TNEPHACTHUS**, roi d'Égypte, i, 45.
- TOISON D'OR**, son origine, iv, 47.
- TOLMIDE**, général des Athéniens ; sa défaite et sa mort, xii, 6.
- TOPAZE**, iii, 39.
- TORCHE ENFLAMMÉE** apparaissant au ciel ; interprétation de ce phénomène, xvi, 66.
- TORONE**, ville livrée à Brasidas, xii, 68.
- TOURS** de bois de sept étages, xiv, 80.
- TRACHINE**, appelée Héraclée, xii, 59.
- TRAITE** d'Antalcidas, xiv, 110.
- TRAITEMENT** des malades chez les Égyptiens, i, 82.
- TRASYLLE**, vainqueur des Lacédémoniens au combat naval près des îles Arginuses, xiii, 99, 101, 102.
- TREMBLEMENTS** de terre, xii, 59.
- TRÉPIED**. Origine de sa construction, xvi, 26 ; tremblements de terre autour du trépied, 56.
- TRIBALLES** (les) font la guerre aux Abdéritains, xv, 36.
- TRINACIE**, ville des Sicules ; sa destruction, xii, 29.
- TRINACIENS** (les) sont vaincus par les Syracusains, xii, 29.
- TRIPOLIS**. Description de cette ville, xvi, 41.
- TRIPTOLÈME**. Culture du blé, i, 18.
- TROGLODYTES**, peuplade sauvage, iii, 32, 33.
- TYNDARIS**, ville fondée par les Messéniens, xiv, 78.
- TYPHON**, frère d'Osiris, i, 21.
- TYRANS** (les trente) ; leur règne cruel, xiv, 32.
- TYRIENS** (les) résistent à Alexandre, qui assiège leur ville, 40 ; description de ce siège, 41 et suiv. ; prise de la ville, 46.
- TYRRHÉNIENS** (les) ravagent le territoire des Romains, xvi, 36.
- TYRRHÉNIENS** (les) sont vaincus par les Romains, xiv, 117.

U

- UCHOREUS**, roi d'Égypte, fonde Memphis, i, 51.
- URANUS**, son histoire, iii, 56 ; sa nombreuse postérité, iii, 57.
- URINE** de femme guérissant la cécité, i, 59.
- URIENS** (les). Description de leur pays, xvii, 67.

V

- VAPEURS** (les) du feu souterrain, iv, 78.
- VELS** assiégée par les Romains, xiv, 43.
- VENUS**, surnommée la *Dorée*, i, 97.
- VETEMENT** porté par Sémiramis, adopté par les Mèdes et les Perses, xii, 6.
- VIGNE**, découverte par Osiris, i, 15.
- VOISQUES** (les), vaincus par les Romains, xii, 30 ; xiv, 17.
- VELCAIN**, i, 12, 13.

X

- XANDRAMES**, roi des Prasiens et des Gandarides, xvii, 93.
- XENOPHON**. Son expédition, xii, 47.
- XENOPHON** l'Athénien, historien, xv, 89.
- XERXES**, roi des Perses, xii, 61-71.

Z

ZACYNTHÉ chasse les magistrats de Lacédémone, xv, 45.

ZALMOXIS, législateur, i, 94.

ZARINE, reine des Saces, ii, 34.

ZARKÉE, montagne percée par Sémiramis, ii, 13.

ZUPHONES, peuple de la Numidie, xx, 31.

ZITHUS, boisson chez les Égyptiens, i, 34; chez les Gaulois, v, 26; inventée par Bacchus, iv, 2.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

214

APR 30 1929

